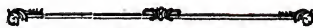




INSTRUCTIONS
SUR LE RITUEL,


TOME PREMIER.




ALYON, chez les FRERES PERISSE, Libraires.

A PARIS, chez PERISSE le jeune, Libraire, Pont Saint-Michel,
au Soleil d'Or.

2 /

INSTRUCTIONS

SUR LE RITUEL,

CONTENANT la Théorie et la Pratique des Sacrements et de la Morale, et tous les Principes et Décisions nécessaires aux Curés, Confesseurs, Prédicateurs, Chanoines, Bénéficiers, Prêtres, ou simples Clercs.

Par Feu Monseigneur LOUIS-ALBERT JOLY DE CHOIN,
EVÊQUE DE TOULON.

IMPRIMÉES d'après les Manuscrits de l'Auteur, par Ordre de Monseigneur ALEXANDRE DE LASCARIS, DES COMTES DE VINTIMILLE, Evêque de Toulon : et par Ordre de Monseigneur GABRIEL-FRANÇOIS MOREAU, Evêque de Mâcon

TOME PREMIER.



A LYON,

Chez les FRERES PERISSE, Imprimeurs-Libraires, grande rue Merciere.

M. DCC. XC.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



T A B L E.

	IX
DU SACREMENT DE PÉNITENCE,	136
Ordre ou maniere d'administrer le Sacrement de Pénitence,	151
Ordre qui doit être gardé pour absoudre de l'excommuni- cation,	153
Ordre qui doit être gardé pour absoudre un Excommunié après sa mort,	157
Maniere d'absoudre de la Suspense, ou de l'Interdit,	159
Forme de la Dispense de l'Irrégularité,	ibid.
Ordre qu'on doit suivre pour absoudre un Hérétique dans le for extérieur et recevoir son Abjuration,	160
Profession de Foi,	163
DU SACREMENT DE L'EXTRÊME-ONCTION,	168
Prieres pour la Visite des Malades,	170
Ordre pour administrer le Sacrement de l'Extrême-Onction,	178
Actes des Vertus chrétiennes pour en inspirer les sentimens aux Malades à l'extrémité,	187
Ordre pour la Recommandation de l'Ame,	203
DU SACREMENT DE L'ORDRE,	214
DU SACREMENT DE MARIAGE,	217
De la publication des Bans de Mariage,	219
De la Célébration du Mariage,	223
L'ordre et les Cérémonies qu'on doit observer dans l'admini- stration du Mariage,	227
Avis touchant les personnes mariées qui sont empêchées d'user du Mariage.	233
Prieres pour une femme enceinte, principalement si elle est en péril,	236
De la Bénédiction des Femmes après leurs couches,	238
DES SÉPULTURES ET ENTERREMENS,	241
Ordre qui doit être gardé dans la Sépulture des Adultes,	243
Ordre pour la Sépulture des petits Enfans,	256
DES BÉNÉDICTIONS,	263
Maniere de faire de l'Eau-bénite,	ibid.
La Bénédiction des Cierges, hors le jour de la Purification,	266
La Bénédiction des Maisons le Samedi saint	267
Bénédiction des Maisons hors le Samedi saint,	268

<i>Bénédictio d'une Maison particuliere , ou d'une Cham-</i> <i>bre , ou de quelq'autre lieu ,</i>	269
<i>La Bénédiction d'une Maison neuve ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio d'un Lir ,</i>	270
<i>Bénédictio d'un Navire neuf ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio d'un Puits nouveau ,</i>	271
<i>Bénédictio commune pour les champs ensemencés et pour</i> <i>les Vignes ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio d'un champ ensemencé , ou récemment planté ,</i>	272
<i>Bénédictio des champs , pour en chasser les Sauterelles , les</i> <i>chenilles et les autres animaux nuisibles aux biens de</i> <i>la Terre ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio des Eaux corrompues , ou infectes ,</i>	275
<i>Bénédictio des animaux malades ,</i>	276
<i>Bénédictio des Animaux attaqués de maladie contagieuse ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio du Sel qu'on donne aux animaux ,</i>	277
<i>Bénédictio de la Banniere pour les Processions ,</i>	278
<i>Bénédictio des Alimens , principalement à Pâques ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio de l'Agneau Paschal ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio des Œufs ,</i>	279
<i>Bénédictio du Pain ,</i>	ibid.
<i>Autre Bénédiction du Pain ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio des nouveaux Fruits ,</i>	280
<i>Bénédictio des Médicamens ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio de l'Huile simple ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio du Vin ,</i>	ibid.
<i>La Bénédiction commune pour toutes sortes de choses ,</i>	282
<i>Bénédictio de la Graine de Vers à Soie ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio d'un Four à chaux ,</i>	283
<i>Bénédictio des Chapelets , Couronnes ou Rosaires ,</i>	ibid.
<i>La Bénédiction simple d'une Croix ordinaire ,</i>	284
<i>Bénédictions Episcopales ,</i>	285
<i>Bénédictio des Habits Pontificaux et Sacerdotaux en général ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio particuliere pour un Habit ou Ornement Pontifical ,</i> <i>ou Sacerdotal ,</i>	286
<i>Bénédictio des Napes ou Linges d'Autel ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio des Corporaux , et des Pales pour couvrir le Calice ,</i>	287
<i>Bénédictio d'un Tabernacle , d'un Ciboure , ou autre Vase</i> <i>pour la sainte Eucharistie ,</i>	288
<i>Bénédictio des Vaisseaux pour les Saintes Huiles ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio des Chasses pour les Reliques des Saints ,</i>	289
<i>Bénédictio solennelle d'une nouvelle Croix ,</i>	291

T A B L E.

ix

<i>Bénédictio des Images de N. S. Jesus-Christ , de la Sainte Vierge , et des Saints.</i>	296
<i>Bénédictio de la premiere Pierre du fondement d'une Eglise ,</i>	ibid.
<i>Bénédictio d'une nouvelle Eglise , Chapelle ou Oratoire , où l'on doit dire la Messe ,</i>	301
<i>Réconciliation d'une Eglise pollue et profanée ,</i>	305
<i>La Bénédictio d'un nouveau Cimetiere ,</i>	318
<i>Bénédictio d'un Cimetiere pollu ou profané ,</i>	310
<i>Bénédictio d'une Cloche ,</i>	132
<i>Bénédictio du Métal ,</i>	ibid.
<i>Ordre pour la Bénédictio de la Cloche ;</i>	313
<i>Bénédictio d'un Etendard , ou Enseigne Militaire ,</i>	325
<i>DE LA VISITE EPISCOPALE ,</i>	327
<i>Ordre pour la Visite ,</i>	338
<i>Ordre pour la visite du Vicaire-Général , ou autre Prêtre , commis par Monseigneur l'Evêque ,</i>	338
<i>Maniere d'administrer l'Indulgence plénier aux Malades ,</i>	339
<i>FORMULES des différens Actes que les Curés ou autres Prêtres ont à dresser ,</i>	343
<i>Formules pour l'Enregistrement des Actes de Baptême et autres qui y ont rapport ,</i>	344
1. Formule pour un enfant légitime ,	ibid.
2. Formules pour les Enfans Jumeaux ,	345
3. Formule d'Acte pour un ondoient fait par permission de Monseigneur l'Evêque ,	ibid.
4. Formule d'Acte pour un ondoient fait par nécessité ,	ibid.
5. Formule d'Acte pour le Supplément des Cérémonies du Baptême ,	346
6. Formule d'Acte pour le Baptême fait sous condition ,	347
7. Formule d'Acte pour un Baptême où le Parrain et la Marraine ont tenu l'Enfant par Procureur ,	ibid.
8. Formule d'Acte pour un Baptême administré dans une autre Paroisse ,	ib.
<i>Formule d'Acte pour le Serment que doivent faire les Sages-Femmes ,</i>	348
1. Formule du Serment ,	ibid.
2. Formule pour l'enregistrement du Sacrement ,	349
<i>Formule pour inscrire les Noms de ceux qui ont été confirmés ,</i>	350
<i>Formules concernant les Monitoires ,</i>	ibid.
1. Formule pour attester la publication d'un Monitoire ,	ibid.
2. Formule pour rédiger les Révélation faites sur les Monitoires ,	351
<i>Formules d'Acte d'Abjuration et d'Absolution d'Hérésie ,</i>	352
<i>Formule d'Attestation de la publication des Bans de ceux</i>	

<i>qui se présentent aux saints Ordres ,</i>	ibid.
<i>Formule d'autorisation de la publication d'un Titre Patrimonial ;</i>	353
<i>Formules pour les Bans de Mariages & autres qui y ont rapport ,</i>	ibid.
1. <i>Formule pour la publication des Bans de Mariage ,</i>	ibid.
2. <i>Formule de Certificat de la publication des Bans de Mariage ,</i>	355
3. <i>Formule de Certificat de publication de Bans , avec permission de se marier hors de la Paroisse ,</i>	356
4. <i>Formule de l'Enregistrement d'une permission de se marier ,</i>	357
5. <i>Formule pour enregistrer les Mariages ,</i>	ibid.
6. <i>Formule d'Acte de Mariage pour ceux dont on ne connoît ni l'âge ni les parens ,</i>	359.
7. <i>Formules d'enregistrement des pouvoirs d'un Secondaire ,</i>	360
8. <i>Formule d'enregistrement de la révocation des pouvoirs de Secondaire ,</i>	361.
9. <i>Formule d'enregistrement d'un Mariage célébré hors de la Paroisse des Contractans , lorsque le Curé de l'Epouse en écrit ensuite l'Acte dans les Registres ,</i>	ibid.
10. <i>Formule des Procédures qui doivent se faire , lorsque Monseigneur l'Evêque accordera des dispenses de Mariage en vertu de l'Indult de N. S. Pere le Pape ,</i>	362.
<i>Formules pour les Actes de Sépultures & autres qui y ont rapport ,</i>	362.
1. <i>Formule d'enregistrement des Enterremens .</i>	ibid.
2. <i>Formule pour le transport d'un Corps d'une Eglise à une autre ,</i>	368.
3. <i>Formule pour la réception d'un Corps transporté d'une autre Eglise ,</i>	ibid.
4. <i>Formule d'Enregistrement de Sépulture , lorsqu'elle s'est faite hors de la Paroisse ,</i>	369
5. <i>Formule pour l'Enregistrement de la Sépulture des petits Enfans ,</i>	ibid.
6. <i>Acte mortuaire d'un Enfant ondoyé ,</i>	70

FIN de la Table du Rituel.



MANDEMENT DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE TOULON,

*POUR la nouvelle Édition des INSTRUCTIONS SUR
LE RITUEL.*



ALEXANDRE DE LASCARIS, DES COMTES
DE VINTIMILLE, par la Miséricorde de Dieu,
et par la grace du Saint Siege Apostolique, Évê-
que de Toulon, Conseiller du Roi en tous ses
Conseils : Aux Curés, Secondaires, Prêtres em-
ployés à la conduite des ames, et autres Ecclésiastiques de notre
Diocese: SALUT ET BÉNÉDICTION.

Nous croyons pouvoir Nous dispenser, MES TRÈS-CHERS
FRÈRES, de faire l'éloge des *INSTRUCTIONS SUR LE RITUEL*,
données par notre Prédécesseur; l'empressement avec lequel elles
furent reçues, le débit rapide d'une Edition nombreuse, et les
demandes multipliées qui en sont faites de toutes parts, en demon-
trant assez la célébrité et le mérite. L'usage que Nous en avons
fait nous-mêmes; nous a mis à portée d'en connoître l'utilité, et de
comprendre par notre propre expérience, combien il est commode
et avantageux dans l'exercice de nos fonctions, de trouver dans

un seul Livre les Regles de la Discipline , les Principes de la Morale , et les décisions les plus sûres et les plus exactes pour toutes sortes de cas.

En effet ; cet Ouvrage , fruit d'une lecture immense et d'un travail assidu et éclairé , renferme presque toute la science nécessaire à un homme dévoué au saint Ministère , et peut tenir lieu d'un grand nombre de livres que vous n'auriez pas le loisir de lire , ou la faculté de vous procurer. Aussi pour le rendre de plus en plus utile , et le porter au point de perfection que l'on pouvoit desirer, l'illustre Auteur l'avoit retouché avec le plus grand soin , et en avoit préparé une nouvelle Edition avec des corrections et des additions considérables. C'est cette Edition revue , corrigée et augmentée par lui-même de plusieurs Traités importants , que nous vous annonçons.

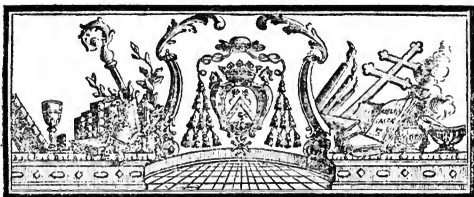
Nous vous exhortons de tout notre pouvoir , et nous vous recommandons de vous y attacher , de vous le rendre familier par une lecture et une méditation assidue , d'y conformer votre conduite. Vous devez le regarder comme un trésor de Doctrine et de piété , un guide sûr , et une regle exacte et irrépréhensible. *Attende lectioni..... hæc meditare , in his esto , (Timoth. c. 4. v. 13-15.)* écrivoit S. Paul à son Disciple Timothée. Lisez , méditez , remplissez-vous des instructions qui y sont contenues , afin d'y trouver en toute occasion le principes qui doivent vous diriger et vous décider avec sûreté dans toutes les fonctions du saint Ministère.

DONNÉ à Toulon , dans notre Palais Episcopal , le 28 Novembre 1776.

✱ A. Ev. de Toulon.

*Par Mandement de Monseigneur
Illustissime et Révérendissime
Evêque de Toulon.*

JULIEN.



MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR

L'ÉVÊQUE DE MÂCON,

*POUR la Publication dans son Diocese, du RITUEL de Toulon,
et des INSTRUCTIONS sur ce Rituel.*



ABRIEL-FRANÇOIS MOREAU, par la Providence divine, et l'autorité du saint Siège Apostolique, Evêque de Mâcon, Comte et Chanoine d'honneur du Chapitre Noble de l'Eglise Collégiale de Saint Pierre de cette Ville, Conseiller du Roi en tous ses Conseils: Aux Curés, Vicaires, et autres Ecclésiastiques employés à la conduite des Ames dans notre Diocese, SALUT ET BÉNÉDICTION en celui qui est *la Vérité et la Vie*, JESUS-CHRIST-Notre Seigneur.

Vous savez, MES TRÈS-CHERS FRÈRES, avec quel empire et quelle autorité Dieu enjoignit autrefois à tout le Peuple d'Israël *d'écouter, d'apprendre, et de pratiquer la Loi Rituelle, et les Cérémonies.* (*Deuter. 5. v. 1.*)

Ce que Dieu ordonnoit ainsi à tout son Peuple, il le recommandoit plus fortement encore aux Lévites, qui formoient sa Tribu particuliere, dont il étoit seul le *patrimoine et l'héritage*,

(*Numer. 18, 20.*) et qu'il avoit spécialement établie pour le service du Tabernacle du témoignage, et pour tout ce qui avoit rapport à la Loi cérémoniale. (*ibid. 1. 30.*)

Or, si dans la Loi des ombres et des figures, ceux à qui vous avez succédé dans la Loi de grace, faisoient une étude continuelle des Rits de la Loi Mosaique; s'ils les suivoient avec ponctualité et régularité, les pratiquoient avec décence, et avec la gravité, qu'exige un Ministère de Dieu; combien à plus forte raison ce devoir est-il imposé aux Prêtres de la nouvelle Alliance, qui dépositaires de plus grands intérêts, doivent dans leur administration se conformer à la dignité de leur Ministère, et à celle des Sacremens dont ils sont les dispensateurs, et dont les Rits de la Loi Mosaique n'étoient que le type et la promesse.

Les Cérémonies anciennes étoient saintes sans doute. Elles avoient Dieu pour Auteur et pour fin. Mais faisant partie d'une Loi de préparation, (*Heb. 7. v. 19.*) elles étoient moins parfaites : proportionnées au Peuple grossier à qui elles étoient données, concentrées dans le sang des victimes et dans l'immolation des animaux, elles n'étoient pas même, suivant l'Ecriture, du premier dessein de Dieu. (*Jerem. 7. 22.*)

Dans la Loi Nouvelle, les Chrétiens sont spécialement appelés à adorer Dieu *en esprit et en vérité*, à rendre à ce Dieu connu dans la Judée, un culte plus pur et plus excellent que le premier; par l'immolation de la Victime sainte qui s'est substituée aux Sacrifices anciens; par la purification du cœur, si supérieure aux purifications légales, et dont les Sacremens ont été établis des moyens. Combien donc n'est-il pas nécessaire, que ceux que Dieu en a institués les Administrateurs, se ressouvienent de la sainteté de leur Ministère, et s'en acquittent d'une façon conforme à l'importance et à la grandeur de leur vocation, et d'une manière digne de Dieu ? (*Coloss. 1. 10.*)

Si l'Apôtre commande que dans les assemblées des Chrétiens *tout se passe avec ordre et dans la décence*, (*1. Cor. 14. 40.*) cette règle sur-tout est impérieuse à l'égard des Ministres, qui pratiquant plus particulièrement les choses saintes, doivent aussi les traiter avec une décence et une sainteté particulière. Malheur, dit l'Ecriture, (*Jerem. 48. 10.*) à celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence. L'ignorance, dit S. Léon, ne peut se prétexter ni s'excuser dans un Prêtre. (*Léon. Ep. 4. ad Episc.*)

M A N D E M E N T.

v

Sicul.) Ses levres doivent être les gardiennes de la science ; et sa bouche , l'interprète de la Loi , toujours gravée dans son esprit et dans son cœur.

C'est pour vous mettre plus en état, MES CHERS FRERES , de remplir avec dignité les fonctions augustes qui vous sont confiées, que nous avons adopté pour notre Diocèse, le RITUEL DE TOULON, et les INSTRUCTIONS sur ce Rituel publiées par feu Monseigneur L. ALBERT DE CHOIN, qui en étoit Evêque. La réputation qu'elles ont eue, le débit qui s'en est fait, en ont sollicité une seconde Edition, soigneusement revue ; et nous avons profité de cette circonstance pour mettre entre vos mains un Livre digne d'y être toujours, propre à tous les Ministres, et capable de soutenir ou réveiller en eux un zèle selon la science, accompagné de toutes les insinuations de la piété.

Vous y trouverez des principes sûrs, des applications lumineuses, et une déduction qui ne vous laissera rien à désirer sur toutes les parties de votre Ministère. En les suivant, non seulement vous rendrez à Dieu l'honneur qui lui est dû, par la gravité, la décence et l'esprit de Religion qui accompagneront toutes vos fonctions ; mais vous édifierez les Peuples, vous les instruirez ; vous leur inspirerez le goût de la piété, par la force propre des Mysteres et des Cérémonies de la Religion, lorsque vous vous y comporterez, comme il convient à des Ministres et à des Ambassadeurs de Dieu.

Nous sentions depuis long-temps qu'il manquoit à notre Diocèse un Livre de ce genre, qui fût comme un Manuel, propre à vous conduire tous d'une manière uniforme ; et à vous régler dans vos fonctions, de telle sorte, que croissant dans le bien, marchant avec intelligence, vous fussiez agréables à Dieu : *Ut ambuletis dignè Deo, per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes, et crescentes in Scientiâ Dei. (Coloss. 1. 10.)* : un Livre qui, formé de maximes sûres, fût en même temps capable de décider les doutes et les difficultés qui se rencontrent dans la conduite des Ames, et dans l'administration des Sacramens. *Ut sciatis quomodo oporteat vos in domo Dei conversari, quæ est Ecclesia (1. Timoth. 3. 15.)* Nous voyions avec peine, qu'il n'y avoit point d'uniformité parmi vous ; que faute d'un RITUEL propre à notre Diocèse, chacun s'en procuroit de Diocèses différens, selon son goût, ou selon l'occasion, lesquels

tous , sans doute excellens dans leur genre , causeroient néanmoins par leurs différences une diversité qu'il est de la bonne administration d'éviter et de détruire.

Au mérite de l'uniformité si nécessaire , vous trouverez jointe ici une abondance de lumières. Nous nous proposons de vous en ouvrir la source , lorsque nous avons été avertis qu'il se préparoit une seconde Edition de ce savant Ouvrage , et nous avons cru inutile d'entreprendre ce qui avoit été exécuté avec tant de succès. C'est pourquoi nous ne pouvons trop vous en recommander la lecture , ni trop inculquer à chacun de vous ce que l'Apôtre recommandoit si fortement à Timothée : *Hæc meditare ; in hoc esto , ut profectus tuus manifestus sit omnibus.* (1. *Timoth.* 4. 15.) Soyez attentifs sur vous - mêmes , et fideles à l'enseignement que nous vous mettons entre les mains , afin qu'en vous sauvant , vous sauviez ceux qui sont confiés à vos soins : *Attende tibi , et doctrinæ ; insta in illis. Hoc enim faciens , et te ipsum salvum facies , et eos qui te audiunt* (*Timoth.* 4. 16.) Ne négligez pas la grace qui est en vous , et qui vous a été donnée par l'imposition des mains ; et puisque nous sommes parvenus à ces temps dangereux prédits par l'Apôtre , redoublez de vigilance et de piété dans les fonctions de votre ministère. Car ce n'est pas le ministère d'un homme que vous exercez , mais le ministère d'un Dieu.

A CES CAUSES , de l'avis de nos Vénérables Freres , les Doyen , Chanoines et Chapitre de notre Eglise Cathédrale , Nous avons adopté pour l'usage universel de notre Diocèse , le RITUEL DE TOULON , mis à la suite des Instructions sur ce Rituel , et lesdites INSTRUCTIONS. Et la Chambre Ecclésiastique de notre Diocèse s'étant portée à faire l'acquisition d'un nombre d'exemplaires suffisans pour les procurer à moins de frais à ceux qui seront tenus de s'en pourvoir , ou de les fournir , nous avons ordonné en même temps qu'il sera délivré un Extrait portatif du Rituel , qui ne contiendra que ce qui est indispensable pour l'administration des Sacremens , pour les Sépultures et la Recommandation de l'âme , afin d'éviter l'embarras et l'inconvénient de porter dans les campagnes un Volume précieux et considérable , qui en fatiguant le Ministre , seroit par ces fréquens transports exposé à être renouvelé trop souvent.

ORDONNONS en conséquence que , dans le courant des trois

MANDEMENT.

vij

premiers mois de l'année 1779, les exemplaires desdites INSTRUCTIONS et RITUEL, seront livrés par qui de droit, et que les Curés et Vicaires seront tenus de s'en pourvoir dans ledit délai, ou de s'adresser à ceux qui doivent les fournir : Interdisons dès maintenant et pour lors, l'usage de tout autre Rituel dans l'étendue de notre Diocèse : Voulons que nul Ecclésiastique ne soit reçu en Théologie ou en notre Séminaire qu'il ne soit muni d'un exemplaire desdites Instructions, paraphé en son nom par le Supérieur; qu'elles soient expliquées et enseignées audit Séminaire; et pour Nous assurer de plus en plus, qu'un Livre aussi instructif est dans les mains de tous, nous déclarons que nous n'accorderons aucun dimissoire qu'il ne nous conste auparavant que celui qui le demande, est pourvu d'un exemplaire de cet Ouvrage.

Si DONNONS en Mandement pour être exécuté selon sa forme et teneur.

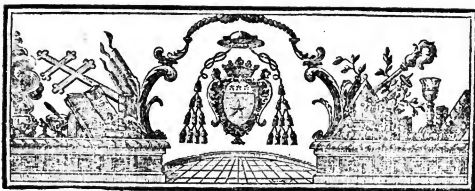
DONNÉ à Mâcon, en notre Palais Episcopal, sous notre seing, le Sceau de nos Armes et le contre-seing de notre Secrétaire, le 17 Mai 1778.

✱ F. G. Ev. de Mâcon.

Par Monseigneur.

DERAY, Secrétaire.

MANDEMENT



MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR

L'ÉVÊQUE DE TOULON, (*)

*Pour la Publication du nouveau RITUEL à l'usage de son
Diocèse, et des INSTRUCTIONS sur ce Rituel.*



LOUIS-ALBERT, par la Miséricorde de Dieu, et la grace du Saint Siège Apostolique, Evêque de Toulon : Aux Curés, Secondaires, Prêtres employés à la conduite des Ames, et autres Ecclésiastiques de notre Diocèse : SALUT ET BÉNÉDICTION.

Depuis qu'il a plu à Dieu de Nous appeler au gouvernement de ce Diocèse, MES TRÈS-CHERS FRÈRES, Nous n'avons été occupés que des moyens d'apprendre au Troupeau qui nous a été confié, la science du salut ; et nous ne cessons point de demander au Seigneur les secours nécessaires pour lui

(*) L. Albert Joly de Choin, né à Bourg en Bresse, le 22 Janvier 1702 ; il fut sacré Evêque de Toulon le 8 Juin 1736, ayant été auparavant Grand-Vicaire à Nantes ; et mourut dans son Diocèse le 17 Avril 1759.

préparer un Peuple parfait. Notre premier soin a été de distribuer la saine Doctrine aux Enfans, par un Catéchisme proportionné à un âge tendre et à une raison peu formée. Nous y avons ajouté une nourriture plus solide pour les Fideles plus avancés, et pour faciliter l'instruction de la Jeunesse à ceux qui en sont chargés.

Après avoir satisfait à ce premier devoir, Nous avons regardé comme le principal objet de nos soins, les Réglemens qui concernent la Discipline de ce Diocèse; l'administration des Sacremens; les regles que l'Eglise prescrit dans l'exercice de ces redoutables fonctions; les Instructions que les Pasteurs doivent donner aux Peuples sur cette importante matiere; les Principes que doivent suivre les Confesseurs, pour décider les cas qui pourroient les arrêter sur les questions les plus épineuses de la Morale, et pour remplir avec exactitude tous les devoirs de leur ministère: la régularité et la bonne conduite du Clergé, sont la matiere du nouveau Rituel que Nous vous présentons aujourd'hui.

L'Eglise n'a rien de plus précieux, rien de plus nécessaire pour le salut, que les Sacremens institués par JESUS-CHRIST; *par lesquels, dit le Concile de Trente, toute vraie justice, ou prend son commencement, ou augmente, quand elle est commencée, ou se répare, quand elle est perdue.* Ceux qui sont établis par l'Eglise pour les administrer, ne peuvent donc exercer ce saint Ministère que dans des dispositions qui en soient dignes, et avec une sainteté et un extérieur qui apprennent aux Peuples, dit un Concile de Narbonne en 1609, qu'il s'agit alors de choses toutes célestes: *Ut populus intelligat non vulgarem, sed celestem rem agi cum Sacramenta tractantur.* Les Sacremens ayant été institués comme des sources de graces, et des vaisseaux où JESUS-CHRIST a renfermé les trésors de ses mérites: *in quibus tanquam in vasis celestibus, dit un ancien Concile de Londres, salutis remedia continentur,* on ne peut sans impiété, ajoute le Concile de Bordeaux en 1583, leur refuser en les administrant, et en les recevant, le respect qui leur est dû *Sacramentorum contemptus . . . homines sacrilegos facit; impiè enim contemnitur, sine quo pietas stare non potest.*

Les Pasteurs ne peuvent donc se dispenser de parler souvent aux Fideles de la dignité et des fruits des Sacremens. Ils doivent leur représenter que JESUS-CHRIST, dont il ne peut rien venir que de très-parfait, les a institués; que lorsqu'on les ad-

ministre, le Saint-Esprit se rend présent, et pénètre le fond de notre cœur par sa vertu toute-puissante et efficace; qu'ils renferment une Vertu divine et admirable, qui guérit infailliblement les maladies de nos âmes, lorsque nous les recevons avec les dispositions qu'ils demandent de nous; que c'est par eux que les trésors infinis de la Passion de JESUS-CHRIST nous sont communiqués.

Les Rits et les sacrées Cérémonies que l'Eglise emploie dans l'administration des Sacremens, ont toujours été regardés comme un des objets les plus importans de la sollicitude des Evêques. La nature de l'homme étant telle, qu'il ne peut aisément et sans quelque secours extérieur s'élever à la méditation des choses divines, l'Eglise, comme une bonne Mere, a établi ces Cérémonies, pour exciter les esprits des Fideles par ces signes sensibles de piété et de Religion, à la contemplation des grandes choses qui sont cachées dans les divins Mysteres. Ces Cérémonies, ainsi que celles des Prières publiques, sont de précieux liens qui unissent les Fideles dans la profession extérieure d'une même Foi, et d'une même Religion et qui les édifient réciproquement, en rendant leur culte aussi visible que la sainte Société dont ils sont membres. Les Saints Peres, les Docteurs et les Défenseurs de l'Eglise en ont tiré des armes invincibles contre les Hérétiques. Ces saintes Pratiques forment un corps de Prédication palpable, et toujours subsistante, pour inspirer aux Peuples une haute idée des Sacremens; pour leur faire connoître plus distinctement, et mettre comme devant leurs yeux, les secours abondans et tout divins qu'ils peuvent y puiser dans leurs besoins spirituels, et en imprimer plus fortement la sainteté dans leurs esprits; pour les exciter aux dispositions qu'ils doivent y apporter; et pour animer et soutenir dans les âmes, même les plus élevées, le culte en esprit et en vérité, qui fait le fond de la Religion, et le caractere propre des vrais Adorateurs.

En faut-il davantage pour faire sentir aux Ministres du Seigneur l'obligation d'étudier les cérémonies des Sacremens, avec respect et avec application? En faut-il davantage pour faire voir aux Pasteurs et aux Prêtres, de quelle conséquence il est qu'ils connoissent bien les avantages que l'Eglise retire de ces Rits, pour nourrir et fomentier la piété dans le cœur de ses Enfans; et qu'ils soient bien persuadés, que le salut des âmes dépend de l'observance des

saintes regles qu'elle prescrit pour la distribution de ces trésors célestes, qui doivent servir à la sanctification de ceux qui les reçoivent, et de ceux qui sont chargés de les distribuer ?

C'est dans ce même esprit, MES TRÈS-CHERS FRÈRES, que Nous avons cru devoir faire réimprimer le Rituel du Diocèse, afin de pouvoir y ajouter des Instructions propres à diriger dans l'exercice de leurs fonctions, les Prêtres qui travailleront sous notre autorité, pour l'éclaircissement des principales difficultés qu'ils pourroient trouver dans l'accomplissement d'un Ministère si important & si redoutable.

En rassemblant dans ces Instructions, tout ce qui nous a paru de plus essentiel et de plus utile sur cette matiere nous avons tâché de pourvoir aux besoins de plusieurs Confesseurs, qui étant hors d'état d'acheter tous les Livres nécessaires pour l'étude des cas de conscience, et ne pouvant pas toujours consulter ceux qui les aideroient à donner des décisions sages, ignorent souvent quel parti ils doivent prendre.

Le desir d'établir dans ce Diocèse une entiere uniformité de Doctrine sur des matieres aussi importantes, nous a encore déterminés au long détail dans lequel nous sommes entrés. Il est d'une grande conséquence pour le bien des ames, que ceux qui les conduisent *parlent tous le même langage*, en suivant les mêmes regles; et que les uns ne détruisent pas ce que les autres auront édifié; mais que tous *vivant dans une parfaite unité de sentimens et d'affection, glorifient d'un même cœur le Dieu et le Pere de Notre Seigneur JESUS-CHRIST*; et honorent d'une même bouche le Maître unique qui nous a instruits, sans s'écarter de sa Doctrine. *JESUS-CHRIST ne peut être divisé. JESUS-CHRIST le Fils de Dieu que nous prêchons, ne se contrarie point par le OUI et par le NON.* Comme nous n'avons tous qu'un Médiateur, *un même Seigneur, une même Foi, un même Baptême, un même Dieu; et un Pere de tous, une seule espérance, à laquelle nous sommes tous appelés*, nous ne devons aussi avoir qu'une même regle des mœurs.

Plaise à la divine Miséricorde, éloigner à jamais de ce Diocèse ces Inventeurs de visions et de songes qui écartent les ames de la voie que le Seigneur notre Dieu nous a prescrite; ces hommes qui se séparent eux-mêmes, et qui étant tout sensuels n'ont point l'Esprit de Dieu; ces hypocrites qui ferment le Royaume du Ciel

aux hommes ; ces faux Prophetes , ces faux Docteurs , qui ne travaillent qu'à faire décheoir les Fideles de la fermeté de leur foi ; qui font des schismes , et qui jettent des semences contraires à la Doctrine que l'Eglise nous a apprise ; qui n'annoncent que des Doctrines étrangères et qui varient ; qui vivent et eulent c onduire les autres sans aucune regle ; qui détournent pour leur propre ruine , les saintes maximes de l'Evangile à un mauvais sens ; qui n'agissent que par caprice et par fantaisie ; méprisant l'autorité légitime , et n'en reconnoissant aucune qui ait droit de les soumettre ; qui ne veulent enfin étudier l'Evangile de JESUS - CHRIST que pour le renverser , en l'accommodant aux intérêts , aux passions , aux plaisirs des pécheurs.

En vous adressant ces Instructions , MES TRÈS-CHERS FRERES , Nous ne vous présentons rien de Nous. Elles ne sont qu'un Recueil fidele des Textes les plus précieux et les plus intéressans de l'Ecriture , des Peres et des Docteurs de l'Eglise , et de la Doctrine des Rituels et des Conférences de plusieurs Dioceses ; et de ce qui Nous a paru plus nécessaire pour vous dans les Ouvrages d'Auteurs dont nous nous approprions les sentimens , parce qu'ils enseignent une Doctrine saine et orthodoxe. *Tout ce qui est vrai* , dit S. Augustin, *est le bien commun de tous ceux qui aiment la vérité.* Nous avons encore profité des réflexions et des conseils de plusieurs Personnes dont nous connoissons la piété , les lumieres et la sagesse , pour corriger les fautes que nous avons ajoutées à cette compilation. En un mot , persuadés que nous ne sommes parmi vous et au peuple auquel le Seigneur nous a envoyés , que pour rendre témoignage à la lumiere , nous n'avons rien oublié de tout ce qui a dépendu de nous , pour pouvoir espérer que par ces Instructions , nous travaillerons avec vous à l'avancement de la vérité : *Ut cooperatores simus veritatis.*

Nous avons cru ne pouvoir finir cet Ouvrage , sans y ajouter quelques réflexions sur les devoirs des Ecclésiastiques dans leurs différens emplois. Ils sont la portion la plus précieuse de notre Troupeau , dont ils doivent être la lumiere et le modele ; *Documenta virtutum et forma* , dit S. Prosper. Pouvions-nous nous dispenser de leur rappeler leurs obligations , dans des Instructions uniquement destinées à vous faire connoître vos plus essentiels devoirs , et à vous marquer les moyens de vous en acquitter dignement.

Lisez donc attentivement cet Ouvrage , MES TRÈS - CHERS FRERES ; remplissez - vous l'esprit des regles qui y sont prescrites ; étudiez - les tous les jours ; soyez - en continuellement occupés. Si nous devons attendre de vous *quelque consolation en JESUS-CHRIST* ; si vous devez nous procurer *par votre charité quelque soulagement* dans nos sollicitudes et nos peines ; s'il y a *quelque union spirituelle entre nous* ; s'il y a *dans vos cœurs quelque tendresse et quelque compassion pour moi* , rendez ma joie pleine et entiere ; n'ayant tous qu'un même sentiment et une même charité , un même esprit et les mêmes maximes. Ne faisons rien par un esprit de dispute , ni par un motif de vaine gloire. Que chacun considere plutôt les intérêts de ceux dont il sera le guide , que les siens propres. Car vous devez entrer intérieurement dans les mêmes sentimens qui ont été en JESUS-CHRIST. Que l'exemple de son humilité et de son obéissance vous encourage à obéir en toutes choses sans murmurer & sans hésiter , aux regles de l'Eglise ; afin qu'il n'y ait rien à reprendre en vous , et que vous soyez comme des vrais et fideles Dispensateurs des Mysteres de Dieu , simples & sans tache au milieu des hommes dépravés et corrompus , parmi lesquels vous devez briller comme les astres dans le monde. Conservez en vous la parole de vie , pour l'annoncer toujours avec un nouveau zele aux pécheurs ; et afin que Nous ayions la gloire au jour de JESUS - CHRIST , de n'avoir point couru ni travaillé en vain , en vous donnant les avis qui vous étoient nécessaires.

Ne vous rebutez point , à cause des peines d'un Ministère où il y a beaucoup à souffrir. Ne soyez occupés que de la guérison et du salut des pécheurs. Faites-leur bien comprendre que pour être véritablement Disciple de JESUS-CHRIST , il faut demeurer ferme dans sa parole , et persévérer dans la pratique de sa Doctrine , parce que l'Ecole de notre Sauveur n'est pas seulement une Ecole de sentiment mais encore de conduite et de vie. Dites-leur , et n'oubliez rien pour les en convaincre , que s'ils veulent connoître de plus en plus la vérité de notre sainte Religion , dont ils doivent être persuadés , il faut qu'ils soient fideles à en observer les préceptes ; parce que cette pratique conduit à l'intelligence des Mysteres ; et que plus on fait , et plus on en connoît. Ajoutez , pour leur parfaite consolation , que la vérité les rendra libres , en les délivrant de la servitude du péché et du démon. Enfin , MES

TRÈS-CHERS FRÈRES, Nous ne cesserons point de vous dire avec saint Augustin : *Si amatis Deum, rapite omnes ad amorem Dei. Rapite quos potestis, hortando, portando, disputando, rogando, rationem reddendo, cum mansuetudine, cum lenitate.*

Quelle récompense ne devons-nous pas attendre des Instructions, salutaires qui se font en vue de Dieu ? Ceux qui instruisent, et ceux qui sont instruits, en recueillent également les fruits. C'est pourquoi nous nous hâtons de vous envoyer ces Instructions Pastorales, persuadés que les Ministres qui servent sous notre autorité, répondront à notre vigilance et à notre zèle ; et qu'ainsi nous pouvons espérer de plaire à Dieu, non seulement par nos œuvres, mais encore par les œuvres de ceux avec lesquels nous partageons l'honneur du Sacerdoce. (S. Léon. *Epist. ad Metrop. Illyric.*)

Mais si vous n'édifiez la maison, Seigneur, en vain ceux qui la bâtissent y emploieront leur travail, le succès ne dépend pas de leurs soins. Si vous ne gardez la ville, Dieu Tout-puissant, celui qui la garde, veille inutilement. Les richesses et la gloire sont à vous. Rien n'a de grandeur et de force, qu'autant que vous lui en prêtez. Qui suis-je moi serviteur inutile et infidèle, le moindre de vos Ministres et indigne d'en porter le nom, pour oser vous offrir tout ce que demandent les besoins des brebis que vous m'avez ordonné de paître ? Tout est à vous ; et en vous présentant tout ce que j'ai amassé dans un Ouvrage qui n'a été entrepris que pour la gloire de votre saint Nom, je ne fais que vous rendre ce que j'ai reçu de votre main.

Pere saint, gardez-moi en votre Nom, afin que je conduise votre Peuple avec justice, avec une main sage et intelligente ; que je ne lui cache jamais rien de tout ce qui lui peut être utile ; que j'accomplisse l'œuvre que vous m'avez donnée à faire, et le Ministère que j'ai reçu du Seigneur JESUS. Gardez en votre Nom ceux que vous m'envoyez pour servir avec moi dans l'œuvre de l'Evangile ; afin qu'ils ne rougissent jamais du témoignage qu'ils doivent rendre à JESUS-CHRIST, et qu'ils prennent part aux travaux Evangéliques, selon la force qu'ils en recevront de vous. Donnez-nous cet esprit d'unité, que JESUS-CHRIST votre Fils vous demanda pour ses Apôtres la veille de sa Passion. Donnez à ce Diocèse des Ouvriers brûlans de zèle et d'amour ; remplis de sagesse, pleins de foi et du Saint-Esprit, dépouillés de tout inté-

rêt particulier; qui ne craignent aucun danger , quand il s'agit de vous obéir ; qui se fient pleinement en votre puissance ; qui ne se fondent que sur votre grace ; et qui ne se croient envoyés que pour votre gloire. Faites des Saints de tous , ô mon Dieu , afin qu'ils travaillent plus efficacement à la sanctification de ce Peuple. *Sanctifiez-nous tous dans la vérité ; communiquez-nous la véritable sainteté , affermissiez - nous dans la foi que nous avons en votre parole , qui est la vérité même , en nous donnant la grace de garder en tout une conduite qui soit le modele de ceux que nous instruirons , une censure continuelle des vices que nous combattons , un miroir des vertus que nous prêcherons , une preuve de la Doctrine que nous enseignerons : et puisque par un effet de votre Miséricorde vous nous avez séparés et choisis pour faire connaître votre Nom aux hommes , et pour leur apprendre à marcher dans la voie de la vérité , rendez-nous par l'onction intérieure de votre grace , dignes d'un si saint Ministère et d'une si auguste qualité.*

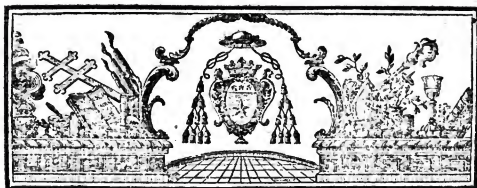
DONNÉ à Toulon dans notre Palais Episcopal , ce 15 Novembre 1748.

✠ A. Ey. de Toulon.

par Monseigneur.

B I L L O N , Prêtre.

INSTRUCTIONS



INSTRUCTIONS SUR LE RITUEL.

DES SACREMENTS EN GÉNÉRAL.



ils s'exposent eux-mêmes, à faire des sacrilèges.

C'est pour cela qu'avant de prescrire l'ordre et les cérémonies des Sacramens dans le Rituel, et d'enseigner la manière de les administrer, Nous avons jugé à propos de donner quelques instructions, tant sur les Sacramens en général, que sur chacun en particulier.

ES Prêtres, étant en cette qualité les Ministres et les Dispensateurs des Sacramens, doivent en connoître la nature : sans la connoissance exacte de ces salutaires remèdes, ils sont exposés à donner ce qui est saint, aux indignes : s'ils ignorent l'excellence et l'efficacité de ces moyens que le Seigneur a préparés pour notre sanctification, ils n'auront pas pour eux la vénération qu'ils méritent ; ils n'inspireront pas aux peuples le dessein de s'en approcher avec les dispositions convenables pour en profiter ;

Tomé I. A

De l'excellence et de la nature des Sacremens.

LES Sacremens de la loi nouvelle sont des signes sensibles de la grace invisible, institués par JESUS-CHRIST pour la sanctification de nos âmes. Ils ont la vertu de donner la sainteté intérieure et surnaturelle, par les mérites de JESUS-CHRIST qu'ils contiennent et qu'ils nous appliquent. C'est par les Sacremens, comme dit le Concile de Trente, que toute vraie justice, ou prend son commencement, ou s'augmente lorsqu'elle est commencée, ou se répare quand elle est perdue. Ils produisent la grace, comme s'exprime l'Eglise, *ex opere operato*, c'est-à-dire, précisément par l'application légitime du Sacrement, ou du signe extérieur auquel JESUS-CHRIST a bien voulu l'attacher; non en vertu des mérites de celui qui les administre, ou de celui qui les reçoit, mais par les mérites de JESUS-CHRIST qui leur a communiqué cette vertu.

Ce n'est pas que pour recevoir cette grace, il ne faille certaines dispositions: dans les Adultes, mais elles ne sont que des conditions, sans lesquelles les Sacremens ne la produiroient pas, et avec lesquelles ils la produisent toujours infailliblement. Nous disons dans les Adultes; car pour les enfans, ils sont sanctifiés par la seule application du Sacrement de Baptême, sans aucune disposition de leur part.

Ces signes mystiques, que Dieu a institués, n'ont pas été destinés à signifier une seule chose, mais même plusieurs ensemble, comme on peut le remarquer dans chaque Sacrement. Car ils ne signifient pas seulement la sainteté et la justice qui nous sont communiquées, mais encore deux choses qui sont inséparables de notre sanctification: 1^o. la Passion de Notre Seigneur JESUS-CHRIST, qui en est la cause, et le principe: 2^o. la vie, et la béatitude éternelle, à laquelle notre sainteté doit se rapporter, comme à son unique fin.

C'est JESUS-CHRIST qui est l'auteur de nos Sacremens; parce que c'est lui qui, comme Homme-Dieu, et Médiateur entre Dieu et les hommes, a attaché à certains signes sensibles, la vertu de produire la grace par les mérites de sa mort. Il en a fait dans son Eglise des fontaines publiques, où nous devons puiser avec joie cette eau salutaire qui réjaillit jusques dans la vie éternelle.

Ces signes sacrés ont été établis pour plusieurs principales raisons. 1^o. JESUS-CHRIST on cela s'est accommodé à la nature et aux besoins de l'homme. Si vous étiez un pur esprit, dit S. Chrysostôme, Dieu se seroit contenté de vous faire des dons purement spirituels; mais parce que votre âme est unie à un corps, il vous donne sa grace qui est toute spirituelle, sous des signes sensibles et corporels. 2^o. Il falloit nécessairement qu'il y eût de certaines marques qui pussent faire reconnoître et distinguer les Fideles; etc'est ce qui se fait parfaitement par les Sacremens de la Loi nouvelle; car ils distinguent les Fideles des Infideles; et ils unissent les Fideles entr'eux par un lien tout divin. 3^o. C'est proprement par l'usage des Sacremens, que nous faisons une profession publique de la Foi. 4^o. Les Sacremens étant comme les remèdes salutaires du Samaritain de l'Evangile, Dieu avoulu que nous puissions toujours y avoir recours, ou pour rétablir

la santé de nos âmes, ou pour la conserver. Car, si la vertu de la Passion de J. C. c'est-à-dire, la grace qu'il nous a méritée sur l'arbre de la Croix, ne coule dans nous par le moyen des Sacremens comme par autant de canaux, il n'y a aucune espérance de salut pour nous. C'est pourquoi Notre-Seigneur, par un effet de sa charité infinie, a laissé dans l'Eglise, des Sacremens établis sur sa parole et sur sa promesse, afin que nous ne puissions douter que le fruit de sa Passion nous est communiqué, pourvu que chacun de nous use de ces souverains remèdes avec piété et religion.

Ainsi il n'y a rien dans l'Eglise de plus excellent, de plus saint, de plus utile que nos Sacremens : ils sont le fruit précieux de la Passion et de la Mort de J. C. Il n'est rien aussi de plus nécessaire, puisque c'est par eux que nous sont appliqués les mérites de J. C. sans lesquels il n'y a point de salut à espérer.

Les Prêtres auront soin d'expliquer ces vérités aux peuples, afin de leur donner une haute idée des Sacremens qu'ils ont à recevoir. En leur enseignant ce qui regarde la nature, l'excellence, les effets et les cérémonies des Sacremens, on doit s'appliquer sur-tout à leur bien faire comprendre quel usage ils doivent faire des vérités qu'ils apprendront sur cette importante matière. En leur expliquant ces vérités, on doit tâcher principalement de leur faire sentir, 1°. l'honneur, le respect, la profonde vénération que méritent ces dons célestes et divins ; 2°. que, puisque Dieu a établi les Sacremens pour notre salut, nous devons y avoir recours avec piété et avec religion ; desirant avec tant d'ardeur la perfection chrétienne qu'ils communiquent, que nous regardions comme une perte digne de nos larmes et de tous nos regrets, la privation des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie : c'est ce qu'il sera très-facile de persuader aux Fidéles, si, en leur parlant souvent de la dignité des Sacremens, et des fruits qu'ils produisent, on leur représente que c'est Notre Seigneur JESUS-CHRIST, de qui il ne peut venir rien que de très-parfait, qui les a institués ; que le Saint-Esprit présent, lorsqu'on les administre, pénètre par sa vertu toute-puissante et efficace, le cœur de ceux qui les reçoivent dignement ; qu'ils renferment une vertu admirable et divine, qui guérit alors infailliblement les maladies de l'âme ; que c'est par eux que nous avons part aux trésors infinis de la Passion de JESUS-CHRIST, et que si l'édifice de notre salut n'est soutenu par le fréquent usage des Sacremens, il est très à craindre qu'étant affaibli de tous côtés, il ne se ruine peu à peu, et ne tombe enfin entièrement.

De la matiere et de la forme des Sacremens.

Les Sacremens sont composés essentiellement de matiere et de forme. Les Théologiens ont nommé *Matiere*, les choses ou les actions sensibles qui font partie des Sacremens ; ils ont nommé *Forme*, les paroles que prononce le Ministre en appliquant la matiere. La chose sensible qui est appliquée, s'appelle *matiere éloignée* ; et l'usage ou l'application qui s'en fait, se nomme *matiere prochaine*. Dans le Baptême, par exemple, l'eau est la matiere éloi-

gnée; et l'effusion sur le corps du baptisé, la matière prochaine. Les choses qui ne peuvent être aperçues par les sens, et qui entrent dans la composition des Sacrements, n'en sont la matière que lorsqu'elles sont jointes à quelque signe extérieur qui les rend sensibles et les fait apercevoir; par exemple, la Contrition, qui de soi est insensible, étant spirituelle, devient la matière du Sacrement de Pénitence, en tant qu'elle est manifestée et rendue sensible par quelque signe extérieur.

Le Sacrement étant une espèce de Tout moral, composé de matière et de forme, il faut nécessairement qu'elles soient unies ensemble; l'une sans l'autre ne fait point le Sacrement: elles doivent être unies de telle sorte, que l'application de la matière et la prononciation de la forme concourent en même temps, moralement parlant; c'est-à-dire, qu'il y ait si peu de distance entre l'application de l'une et la prononciation de l'autre, que, selon la manière ordinaire d'agir, un homme raisonnable juge que le Ministre qui prononce la forme et applique la matière, a intention de faire un tout composé de l'une et de l'autre. Si l'y a une distance ou une interruption si notable entre l'application de la matière et la prononciation des paroles de la forme, qu'elles ne soient pas censées se rapporter à une même cérémonie, on ne fait point de Sacrement.

Comme la matière et la forme sont de l'essence du Sacrement, on ne peut les changer essentiellement sans rendre le Sacrement nul. Dans la matière, le changement est essentiel, quand elle est d'une espèce différente, suivant l'usage commun et le sentiment des hommes, de celle que J. C. a déterminée, et dont l'Eglise a coutume de se servir; comme si pour baptiser, on prenoit du vin, ou une autre liqueur qui ne fût pas de l'eau naturelle.

On a dit *selon l'usage commun et le sentiment des hommes*, parce que le changement de la matière est jugé être substantiel, non seulement lorsque la matière dont on se sert, est dans ses qualités essentielles, d'une espèce différente de celle que JESUS-CHRIST a prescrite, mais encore lorsqu'elle n'a plus le même usage pour lequel JESUS-CHRIST a destiné celle qu'il a établie, lorsqu'elle ne conserve plus le même nom, et que selon le sentiment commun des hommes, elle ne passe plus pour une matière de même espèce que celle que JESUS-CHRIST a déterminée; par cette raison la glace, quoiqu'elle ne soit que de l'eau gelée, ne peut être la matière du Baptême, à moins qu'on ne la fasse résoudre en eau qui puisse laver.

Le changement de la matière est accidentel, quand la chose déterminée par JESUS-CHRIST pour la matière du Sacrement, et dont l'Eglise a coutume de se servir, est altérée, mais si légèrement qu'elle ne change pas d'espèce; comme si on se servoit pour baptiser, d'eau chaude ou froide, d'eau de mer, ou d'eau de fontaine.

Dans la forme du Sacrement le changement est essentiel, quand les paroles ont un autre sens que celui qu'elles doivent avoir par l'institution de JESUS-CHRIST; ou qu'elles en ont un contraire, ou un qui ne convient pas avec celui que l'Eglise leur attribue. Le changement est accidentel, lorsqu'il n'empêche pas que les paroles de la forme n'aient le même sens et leur véritable signification ordinaire.

Le changement accidentel de la forme ne rend pas nul le Sacrement, parce qu'il nôte rien à la forme du Sacrement qui soit de son essence, n'étant pas aux paroles le sens qu'elles doivent avoir. Cependant un changement dans les paroles de la forme qui ne seroit qu'accidentel d'ailleurs, peut devenir substantiel par la mauvaise intention du Ministre qui le fait; cela arrive quand ce changement fait un double sens, dont l'un est véritable et le même que celui que les paroles ont par leur institution; l'autre est faux, et différent de celui que les paroles ont par leur institution, ou y est contraire; alors la mauvaise intention du Ministre en prononçant les paroles de la forme d'un Sacrement, détermine le sens qui étoit équivoque, à celui qui est faux et différent de celui de l'institution; ce qui rend le changement essentiel et le Sacrement nul. C'est sur ce principe que le Pape Zacharie décida valide le Baptême qu'un Prêtre, qui ne savoit pas la langue latine, avoit conféré en disant : *Baptiso te in nomine Patria et Filia et Spiritus Sancta*, parce que ce Prêtre avoit prononcé les paroles de la forme du Baptême de cette manière, par pure ignorance, et sans aucune mauvaise intention. Si en pareil cas on ne pouvoit s'assurer de l'intention du Ministre, il faudroit réitérer le Baptême sous condition, parce qu'il ne seroit pas certain qu'il fût valide. Lorsque le changement accidentel de la forme d'un Sacrement, quoique fait par un Ministre infecté d'erreur, n'altère en aucune manière le sens véritable et ordinaire de la forme, lequel demeure le même, la mauvaise intention du Ministre ne rend pas le changement essentiel; parce que le sens des paroles ne dépend pas de la seule intention du Ministre qui les profère, mais de l'usage ordinaire que tout le monde a coutume d'en faire; et que l'intention particulière du Ministre ne peut nuire à l'intention générale de l'Eglise, par laquelle il est présumé vouloir faire ce que fait l'Eglise.

On peut encore faire du changement dans la forme des Sacrements, par addition, par omission, par transposition, par interruption, ou par corruption. Le changement par addition est essentiel, lorsqu'on ajoute à la forme du Sacrement, soit au commencement, soit à la fin, soit au milieu, quelque mot qui détruit le véritable sens, dans lequel l'Eglise entend les paroles sacramentelles. S. Thomas en donne cet exemple. *Putat si aliquis dicat: Ego te baptiso in nomine Patris majoris, et Filii minoris; sicut Ariani baptisabant.* Le changement sera accidentel, par addition, si on ajoute des paroles qui ne détruisent point le véritable sens de la forme. C'est pourquoi le Pape Etienne II déclara valide le baptême qu'un Prêtre avoit administré, en disant par ignorance : *In nomine Patris mergo, et Filii mergo, et Spiritus sancti mergo.*

L'omission cause un changement substantiel dans la forme d'un Sacrement, quand on retranche quelque parole essentielle à la forme, de sorte qu'elle n'a plus le même sens qu'elle avoit; par exemple, si en baptisant, on omettoit le nom d'une des Personnes de la Sainte Trinité. Mais si le retranchement d'une parole nôte pas à la forme son sens ordinaire, comme si en baptisant on n'omettoit que le Pronom *Ego*, le changement ne seroit qu'accidentel.

Si on transpose de telle manière les paroles de la forme d'un Sacrement;

qu'elles n'aient plus le sens qu'elles doivent avoir, le changement est essentiel; par exemple, celui qui baptiserait ainsi : *Fili, ego te baptizo in nomine Patris et Spiritus sancti*, ne baptiserait pas valablement. Au contraire celui qui baptiserait ainsi : *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, ego te baptizo*, donnerait un Baptême valide, parce que cette transposition ne change pas la signification essentielle de la forme.

Lorsque l'interruption dans la prononciation des paroles de la forme d'un Sacrement, est si considérable que ces paroles ne paroissent plus, en jugeant prudemment, faire une même proposition, ou une même suite de discours; que l'action ne peut être censée moralement la même, et que l'intention de celui qui prononce doit être regardée comme interrompue, le changement doit être jugé essentiel : par exemple, si entre les paroles ils'écoule beaucoup de temps, ou qu'on tienne quelque discours; mais si le Ministre ne faisoit qu'une petite pause entre les paroles, comme pour respirer, pour tousser, pour cracher, pour éternuer, l'interruption n'en seroit pas considérable : on remarquera que si l'interruption se faisoit entre deux syllabes d'un même mot, il faudroit bien moins de temps pour qu'elle produisît un changement substantiel, que si elle se trouvoit entre deux mots.

On peut corrompre en différentes manières les paroles sacramentelles.

1. En les prononçant en une autre langue que celle qui est en usage dans l'Eglise. Quoique ce changement ne soit qu'accidentel, il n'est permis que dans l'administration du Baptême donné dans le cas de nécessité; pour éviter le danger de manquer dans ce qui est essentiel à un Sacrement si nécessaire au salut. Il faut avertir les Laïques qui ne savent pas le latin, de prononcer la forme du Baptême en langue vulgaire, lorsqu'ils se trouveront obligés d'administrer ce Sacrement dans le cas de nécessité.
2. En changeant les paroles ordinaires de la forme, en d'autres synonymes de la même langue dont l'Eglise se sert. Si les paroles substituées ont le même sens dans l'usage commun et ordinaire, ce changement n'est qu'accidentel; par exemple, si quelqu'un en baptisant disoit : *Ego te abluo, tingo, lavo*, le Baptême seroit valide, comme s'il disoit : *Ego te baptizo*. Il n'en seroit pas de même si l'on substituoit des paroles d'une signification différente, ou qui ne fût pas aussi distincte et aussi claire que l'est celles des paroles dont l'Eglise se sert; par exemple, si en baptisant, on disoit : *Te mundo, purgo, refrigero*; parce que l'effet du Baptême qui est de purifier des péchés, doit être exprimé par des termes qui signifient laver : il en faut juger de même si on disoit : *Je te baptise au nom de la très-sainte Trinité*; parce que JESUS-CHRIST a ordonné l'invocation claire, distincte et expresse, du Pere, du Fils et du Saint-Esprit, en baptisant. Le changement seroit pareillement essentiel par corruption, si l'on disoit, en baptisant : *In nomine Maris* au lieu de *Patris*; ou *baptisor*, au lieu de *baptizo*. Toutes les fois qu'on change de propos délibéré les paroles usitées par l'Eglise, en d'autres qui n'ont pas entièrement le même sens, on doit juger que le sacrement ne se fait point, parce que le sens des paroles ne subsiste plus, et qu'il y a lieu de croire que le Ministre qui fait ce changement, n'a point intention de faire ce que fait l'Eglise, mais d'introduire quelque erreur.
3. En ne prononçant pas bien les paroles par inadvertance, ou par ignorance, ou par un défaut de langue; comme il arrive

à ceux qui sont begues. Quand cette corruption altere le commencement d'un mot de la forme, elle est plus sujete à causer un changement substantiel que quand elle tombe sur la fin du mot, parce que dans le premier cas, le sens des paroles demeure rarement le même.

Le changement n'est qu'accidentel, lorsque les paroles prononcées par un Ministre qui articule mal les mots, impriment le même sens dans l'esprit des auditeurs et selon le jugement commun, que si elles étoient bien prononcées; et que par la maniere avec laquelle il les prononce, dans telle circonstance, et pour faire une telle action, on voit qu'il veut et entend dire la même chose que dit la forme du Sacrement.

On doit, dans l'administration des Sacremens, faire une attention particulière à n'apporter aucun changement ni dans la matiere, ni dans la forme, ni même dans les Rits ou manieres avec lesquels on les joint ensemble. Il n'est jamais permis à aucun particulier de changer volontairement la matiere où la forme des Sacremens : quelque peu considérable que soit ce changement, s'il est volontaire, il est toujours péché.

Le péché est mortel et un sacrilege, si on fait par mépris, par une négligence grossiere, ou par une ignorance criminelle, un changement à la matiere ou à la forme, qui rende le Sacrement nul. L'ignorance des Ministres des Sacremens sur ce point est censée volontaire, et ne peut les excuser de péché mortel devant Dieu, parce qu'elle regarde une matiere très-importante qui est la validité ou la nullité d'un Sacrement, et qu'ils sont tenus par le devoir de leur charge, d'être pleinement instruits de ce qu'il est nécessaire d'observer pour l'administration des Sacremens. Pour un Laïque qui manqueroit dans la matiere ou dans la forme du Baptême, l'ignorance le pourroit excuser de péché; à moins que par sa profession, il ne fût obligé de savoir la maniere d'administrer ce Sacrement, comme sont les Sages-femmes.

Le péché seroit pareillement mortel, si hors du cas d'une extrême nécessité, on se servoit d'une matiere douteuse et incertaine, quand même il seroit probable que cette matiere est valable, parce que dans l'administration des Sacremens, il ne suffit pas de suivre une opinion probable, il faut encore qu'elle soit la plus sûre; autrement on traiteroit indignement un Sacrement, en l'exposant à être nul: car il est toujours à craindre qu'on ne fasse pas ce que JESUS-CHRIST a institué, lorsqu'il est seulement probable qu'on emploie ce qui a été fixé et déterminé par JESUS-CHRIST. Il n'est pas permis de laisser le certain pour suivre des opinions probables, touchant la validité des Sacremens. comme il paroît par la censure qu'Innocent XI et l'Assemblée du Clergé de 1700 ont fait de cette proposition. *Non est illicitum in Sacramentis conferendis, sequi opinionem probabilem de validitate Sacramenti, relicta tutiore.*

Cela n'empêche pas que, dans le cas d'une extrême nécessité, lorsqu'il s'agit de donner un Sacrement absolument nécessaire au salut, comme le Baptême et la Pénitence, on ne doive se servir d'une matiere douteuse quand on n'en a point de certaine; parce qu'il vaut mieux exposer un Sacrement à être nul, qu'un homme à la damnation éternelle.

Celui-là peche aussi mortellement, qui, par mépris, fait dans la forme ou dans la matiere, un changement même accidentel; il faut en dire de même de

celui qui fait un changement un peu considérable dans la manière dont l'Eglise applique la forme à la matière. Par exemple, celui qui par mépris ne met pas de l'eau avec le vin dans le Calice; qui dans la consécration du vin omet ces paroles: *Novi et æterni Testamenti*. Il n'est pas nécessaire que le mépris soit formel et actuel, pour rendre mortel ce péché; il suffit que ce changement soit fait de propos délibéré et volontairement. Néanmoins un changement très-léger, de peu de conséquence, auquel le mépris n'auroit aucune part, et qui ne causeroit aucun scandale, ne seroit qu'un péché véniel.

Un Prêtre doit suivre exactement dans l'administration des Sacrements, ce qui est marqué par le Rituel de son Eglise, sans y rien ajouter, ou en rien retrancher. S'il n'y trouve point de forme conditionnelle prescrite pour d'autres Sacrements que pour le Baptême, il ne doit pas de son chef ajouter une condition dans la forme ordinaire. S'il réitère un Sacrement, parce qu'il en est doute de la validité de l'administration qu'il en a faite; par exemple, quand il doute s'il l'a prononcé ou non en entier, ou dans les règles, la forme d'un Sacrement; ou quand il doute s'il l'a prononcée, ou quand il doute si un moribond qui a perdu l'usage de tous les sens, est capable d'absolution; alors il suffit qu'il y ait intention de ne faire ou de n'administrer ce Sacrement, que sous condition.

Il est important de remarquer, que lorsqu'on réitère en certains cas un Sacrement, il est nécessaire d'examiner s'il y a un juste sujet de douter: l'examen doit être encore plus exact, quand il s'agit d'un Sacrement qui imprime caractère.

Du nombre et des effets des Sacrements.

IL y a sept Sacrements dans la Loi nouvelle; savoir, le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre, et le Mariage. Ainsi on ne doit pas mettre au nombre des Sacrements, plusieurs choses qui sont en usage dans l'Eglise, quoiqu'elles soient pour le bien spirituel des Fideles; comme le signe de la Croix, l'Eau bénite, le Pain bénit, les Cendres, les Rameaux, etc. L'Eglise les sanctifie par des prières; et Dieu accorde souvent des grâces aux Fideles par ces moyens; mais il n'y a nulle promesse spéciale, nul engagement de sa part, nul ordre fixe et invariable, nulle Loi divine qui en prescrive l'observation: ce sont des pratiques d'institution Ecclésiastique, que tout Fidele doit respecter, et observer dans le même esprit de Religion qui les a fait établir. A l'égard du lavement des pieds dont JESUS-CHRIST a fait un commandement à ses Disciples, on ne doit pas le regarder comme un Sacrement: l'Eglise a toujours entendu ces paroles du Sauveur, de la disposition où on doit être à son exemple, de rendre à ses frères les services les plus bas, dans la vue de leur salut.

Tous les Sacrements contiennent la grâce qu'ils signifient, et la conferent à ceux qui n'y mettent point d'obstacle. Cette grâce qu'on nomme habituelle et sanctifiante, et qui est commune à tous les Sacrements, a ses degrés de perfection;

perfection ; elle est plus ou moins grande , et ne peut augmenter de plus en plus.

Les Sacremens institués pour effacer le péché mortel , savoir le Baptême et la Pénitence , produisent par eux-mêmes le premier degré de la grace sanctifiante , ou la première grace : on les appelle pour cela Sacremens des morts , parce qu'ils donnent ou rendent la vie spirituelle à ceux qui ne l'ont pas , étant morts par le péché originel , ou par le péché actuel.

Les cinq autres Sacremens , qui sont nommés Sacremens des vivans , donnent la seconde grace , parce qu'ils supposent en ceux qui les reçoivent , la vie spirituelle qu'ils augmentent et fortifient. On ne doit donc les recevoir qu'en état de grace : c'est de quoi les Prêtres auront soin d'avertir ceux qui s'y présentent.

Chaque Sacrement , outre la grace sanctifiante qu'il produit , donne en même temps droit à certaines graces actuelles , que Dieu s'engage de donner en temps et lieu à celui qui les reçoit avec les dispositions requises. C'est ce qu'on appelle graces Sacramentelles , parce qu'elles correspondent à la nature de chaque Sacrement , et en sont les effets propres et spécifiques. Ce sont des secours que Dieu donne à ceux qui reçoivent les Sacremens dans les dispositions requises , pour parvenir à la fin du Sacrement qu'on a reçu , pour s'acquitter dignement et avec bénédiction , des obligations auxquelles le Sacrement engage , et pour surmonter tous les obstacles qui pourroient s'y trouver. Ainsi le Baptême donne droit aux graces nécessaires pour vivre en enfant de Dieu , et conformément à l'Evangile ; il nous donne une nouvelle naissance et une nouvelle vie : la Confirmation , pour professer et défendre la Foi dans les occasions ; elle nous remplit de force et de courage ; l'Eucharistie , pour se nourrir et croître dans la vie spirituelle ; par elle nous demeurons en JESUS-CHRIST , et JESUS-CHRIST demeure en nous : la Pénitence , pour se purifier du péché et éviter la rechûte ; elle nous fait recouvrer la vie que le péché nous a fait perdre : l'Extrême-Onction , pour se fortifier contre les douleurs de la maladie , les craintes de la mort , et les tentations du démon en ce dernier passage ; elle achève de nous purifier pour paraître devant Dieu : l'Ordre , pour s'acquitter dignement des fonctions sacrées , et travailler avec zèle au salut des âmes ; il consacre les Ministres de l'Eglise : le Mariage , pour purifier l'amour conjugal , porter chrétiennement les charges de cette société , et élever saintement les enfans ; il sanctifie l'union de l'homme et de la femme.

Des sept Sacremens , il y en a trois , savoir , le Baptême , la Confirmation et l'Ordre , qui impriment dans l'âme un caractère ou une marque spirituelle qui fait qu'on ne peut les réitérer : cette marque ne s'efface jamais ; elle distingue des autres tous ceux qui ont reçu le Sacrement qui la produit , et les consacre d'une façon particulière au service de Dieu , et à certains devoirs de la Religion. Un baptisé , par le caractère du Baptême , devient l'Enfant et le Temple de Dieu , et capable de recevoir les autres Sacremens. Un confirmé , par la Confirmation , est mis en état de combattre les ennemis de la Foi et de l'Eglise. Un Ministre qui a reçu le Sacrement de l'Ordre , est consacré au service des Autels , et a le pouvoir d'administrer les Sacremens.

Du Ministre des Sacrements.

DIEU pouvoit par lui-même sauver les hommes, sans employer aucune créature aux merveilles qu'il a voulu opérer en notre faveur; cependant il a mieux aimé se servir pour leur salut, des hommes mêmes, et cela par un effet admirable de sa puissance et de sa bonté; de sa puissance, en produisant par la foiblesse humaine des chefs-d'œuvre de la force de son bras; et de sa bonté, en associant aux fonctions sacrées, des hommes semblables à nous, auxquels nous pouvions avoir recours avec facilité et avec confiance.

Tous les hommes indifféremment ne sont pas Ministres de tous les Sacrements. Il y en a, que les Evêques seuls peuvent conférer; d'autres, les seuls Prêtres. Tout le monde peut en cas de nécessité administrer le Baptême. On expliquera ceci davantage, dans le détail de chaque Sacrement.

Pour administrer valablement un Sacrement, il faut avoir au moins l'intention de faire ce que fait l'Eglise: pour avoir cette intention, il n'est pas nécessaire de dire intérieurement ou extérieurement, je veux conférer un tel Sacrement; mais il suffit, avec la volonté de faire un tel Sacrement ou de faire ce que fait l'Eglise, d'avoir l'esprit appliqué et attentif à l'action qu'on fait. On doit tâcher d'éloigner les distractions: si néanmoins par infirmité, on se trouvoit distrait en appliquant la matière et prononçant les paroles, le Sacrement ne laisseroit pas d'être valide, pourvu que l'intention qu'on a eue au commencement, soit la cause de ce que l'on fait dans la suite. On ne peut pas dire la même chose de celui qui dans le délire, dans un rêve, ou dans l'ivresse, administreroit un Sacrement par habitude; car n'ayant pas en cet état l'usage de la raison, il ne pourroit avoir l'intention suffisante; et en cas qu'il y eût un doute bien fondé si la raison étoit éteinte, il faudroit, sur-tout, dans les Sacrements nécessaires au salut, recommencer sous condition. On ne pourroit pas dire que celui qui, en administrant un Sacrement, agiroit par inadvertance et sans délibération, ne faisant aucune réflexion à l'action qu'il fait, n'ayant point formé le dessein de la faire, eût l'intention nécessaire pour la validité du Sacrement. Il n'est pas nécessaire que le Ministre des Sacrements ait intention d'en produire l'effet; autrement l'Eglise n'approuveroit pas le Baptême donné par des hérétiques, qui ne croient pas que ce Sacrement confère la grâce, et remette le péché originel.

La Foi et la Sainteté sont fort à désirer dans le Ministre du Sacrement; cependant ni son indignité, ni sa mauvaise disposition n'empêchent pas qu'un Sacrement ne soit valide, quand ce Ministre n'omet rien de tout ce qui est essentiel, et elles ne peuvent nuire à ceux qui reçoivent le Sacrement de sa main, s'ils ne connoissent pas son crime; ou si le connoissant, ils ont droit de s'adresser à lui, sur-tout dans le cas de nécessité, et s'ils n'ont pas la commodité de s'adresser à un autre. Ce n'est pas en vertu des mérites du Ministre, mais par ceux de JESUS-CHRIST, que les Sacrements produisent leurs effets: le Sacrement est toujours le même; il tire sa vertu et sa force uniquement de

Notre Seigneur JESUS-CHRIST ; soit que le Ministre soit Catholique ou Hérétique , soit qu'il soit un Saint ou un impie , pourvu qu'il fasse ce que JESUS-CHRIST a institué. C'est pourtant un grand sacrilège à un Ministre des Sacramens , d'en administrer quelqu'un avec la conscience chargée de quelque péché mortel , puisque par-là il traite indignement ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion , les canaux de la grâce , et les instrumens par lesquels le sang et les mérites de JESUS-CHRIST sont appliqués aux hommes , et dont il est le Ministre et le dispensateur.

Les Prêtres ne peuvent donc être trop attentifs à mener une vie pure , chaste , et pleine de piété , pour être préparés à exercer le saint Ministère à toute heure et en tout temps. Avant d'en faire les fonctions , ils sonderont leur cœur , et s'ils se sentent coupables de péché mortel (ce dont Nous prions Dieu de préserver toujours tous les Prêtres de ce Diocèse et de toute l'Eglise) ils ne doivent conférer aucun Sacrement qu'ils ne soient auparavant confessés avec les dispositions nécessaires.

Si un Curé , ou un autre Prêtre chargé du soin des âmes , appelé pour administrer un Sacrement dans le temps où sa conscience lui reprocherait un péché mortel , ne pouvoit alors recourir à un Confesseur , à cause d'une nécessité pressante , qui ne lui permettroit pas de différer cette fonction , il devroit , s'il étoit possible , se sentant indigne de l'exercer , en charger un autre Prêtre en état de suppléer à son défaut. Celui qui , en pareil cas , n'a aucun Prêtre dont il puisse disposer , doit , avant que d'administrer le Sacrement que l'on lui demande avec instance , gémir sur son malheur dans le secret de son âme ; faire tous ses efforts pour produire du fond de son cœur des actes de la contrition la plus parfaite ; s'assurer , autant qu'il est en lui , de la sincérité de son repentir , et de sa douleur ; et former une forte résolution , non seulement de ne plus retomber , mais encore d'expier et de réparer au plutôt sa faute , selon les loix et l'esprit de l'Eglise. Malheur à lui , si l'extrémité où il se trouve alors , ne lui sert pas désormais de leçon , pour exciter sa vigilance et pour l'engager à vivre toujours dans la sainteté que son état exige !

Quand les Curés et Prêtres sont appelés pour donner les Sacramens , même à des heures incommodes , ils doivent être toujours prêts , et ne point témoigner de chagrin , pour ne pas ôter aux peuples la confiance et la liberté de s'adresser à eux ; ils doivent même n'avoir jamais plus de joie , s'ils ont l'esprit de leur état , que quand ils seront occupés dans ces fonctions sacrées ; parce que rien ne peut être plus agréable à un vrai Pasteur , que le salut des âmes , et leur progrès dans la vertu. C'est pourquoi ils doivent avoir soin d'avertir leurs peuples de ne pas se priver , par la crainte de les incommoder , des fruits qu'ils peuvent recevoir en s'approchant souvent des Sacramens ; et que ni la rigueur du temps , ni la longueur et la difficulté des chemins , ni aucune autre incommodité ne les empêcheront jamais de leur donner tous les secours dont ils auront besoin pour le bien de leurs âmes. Il faut qu'ils leur fassent même souvent connoître , qu'il faut les avertir promptement quand on aura besoin de leur Ministère. Ils doivent administrer les Sacramens avec une égale charité , et sans aucune distinction , aux pauvres et aux riches : ils ne doivent pas y apporter le moindre délai , sur-tout si la nécessité est pressante.

Avant d'administrer les Sacremens, autant que faire se pourra, ils doivent se mettre à genoux, pour demander au Seigneur avec contrition le pardon de leurs péchés, pour se recueillir, dresser leur intention, réfléchir un peu sur la sainteté de l'action qu'ils vont faire, et pour obtenir de Dieu par une humble prière, la grace de s'acquitter dignement d'une fonction si sainte; et pour les personnes qui doivent recevoir les Sacremens, la grace d'en profiter. Ils doivent avoir soin que ceux qui se présenteront pour recevoir les Sacremens, le fassent avec toute la piété et la dévotion possibles; et pour y réussir, ils expliqueront souvent aux peuples leur nécessité, leur institution, leur vertu, leur excellence, leur usage, leurs effets, et sur-tout les grâces qu'ils opèrent dans ceux qui les reçoivent bien préparés, et les dispositions nécessaires pour s'en approcher dignement. Ils doivent avertir aussi ceux qui sont présents lors de l'administration des Sacremens, de se tenir dans le respect et la modestie que demandent les choses saintes, de n'y paroître qu'en habit décent, de n'y jamais parler sans nécessité, et de faire voir par leur retenue et leur gravité extérieure, les sentimens d'estime et de vénération qu'ils ont dans le cœur pour les Mysteres de notre sainte Religion.

Pour entretenir dans les Fideles la haute idée qu'ils doivent avoir de l'excellence des Sacremens, il faut que les Curés, comme il est ordonné par le dernier Concile œcuménique, leur en expliquent les cérémonies, suivant la doctrine des SS. Peres et du Catéchisme Romain (nommé communément le Catéchisme du Concile de Trente), ce qu'il est à propos qu'ils fassent quelquefois lorsqu'ils les administrent. Et cela, autant que le lieu et le temps le permettront; ce qu'ils feront encore fort brièvement, en termes intelligibles, et d'une manière grave et dévote.

Pendant l'administration, ils s'y appliqueront uniquement, et y seront paroître beaucoup de dévotion et de modestie. Ils prononceront distinctement, posément, dévotement et à voix claire, mais sans affectation, la forme et les oraisons prescrites; ils liront exactement dans le Rituel, autant qu'il se pourra, sans se fier à leur mémoire souvent infidelle. Durant l'action, ils ne salueront personne, ils ne parleront à personne, et ne donneront aucune marque de respect humain; en un mot, ils tâcheront d'honorer et de faire honorer leur Ministère, comme il convient à des Ministres de JESUS-CHRIST et à des dispensateurs des Mysteres de Dieu.

Après avoir administré le Sacrement, ils se mettront à genoux pour remercier Dieu d'avoir bien voulu se servir d'eux pour une fonction si sainte; pour le prier d'en conserver le fruit en ceux qui viennent de le recevoir, et pour demander pardon des fautes qu'ils y auroient commises.

Il leur est défendu expressément, de rien exiger par paroles ou par signes, ni directement, ni indirectement, pour l'administration des Sacremens, sous quelque prétexte que ce puisse être. Ils doivent être infiniment éloignés de tout soupçon de simonie et d'avarice; mais il leur est permis de recevoir ce que les Fideles offrent de leur bon gré, par aumône, ou par dévotion, sans aucune exaction précédente. C'est ainsi que l'ordonne le Concile de Latran tenu sous Innocent III en 1215. D'une part, il défend toutes les exactions, lesquelles ne peuvent être que mauvaises, quand il s'agit de l'administration des Sacremens;

de l'autre, il ordonne d'observer les louables coutumes que la piété et la dévotion des Fideles a introduites, en faisant des offrandes à ceux qui servent à l'Autel. Mais il n'est jamais permis de rien recevoir pour le Sacrement de Pénitence, quand même on offrirait volontairement.

Les Fideles doivent l'entretien nécessaire aux Ministres du Seigneur; mais ceux-ci de leur côté doivent prendre garde à ne faire aucune convention de prix; ni tirer aucune assurance de paiement; ni différer ou refuser les Sacramens, parce qu'on ne leur paie pas les louables coutumes; ni témoigner plus d'empressement à ceux qui leur donnent plus; ni taxer d'avarice les personnes qui, après l'administration des Sacramens, leur donnent peu; ni rien demander au-delà des taxes réglées par l'autorité légitime: bien plus, ils doivent avoir attention à ne pas obliger les Peuples avec dureté et trop de rigueur à leur payer ces droits de louables coutumes, de crainte qu'on ne croie qu'ils les demandent comme le prix des Sacramens.

Enfin, tous ceux qui seront chargés de l'administration des Sacramens, doivent se pourvoir des livres dans lesquels ils pourront apprendre plus à fond toutes les fonctions de leur Ministère; ils doivent avoir soin, sur-tout ceux qui seront nouvellement établis pour les fonctions curiales, de lire souvent le Rituel de leur Diocèse tout entier, afin d'être stylés à bien administrer les Sacramens, et à faire comme ils doivent, les autres fonctions qui y sont prescrites.

Du sujet des Sacramens.

COMME JESUS-CHRIST a institué les Sacramens seulement pour les hommes, eux seuls en sont les sujets; c'est-à-dire, qu'eux seuls peuvent les recevoir. Le Baptême est pour tous; et il faut nécessairement l'avoir reçu, pour recevoir tous les autres. Tous ceux néanmoins qui sont baptisés, ne sont pas capables de les recevoir tous: une femme, par exemple, ne peut recevoir l'Ordre; les enfans, le Mariage avant l'âge de puberté, ni la Pénitence avant l'âge de raison.

Il faut aussi dans les Adultes l'intention véritable et intérieure, ou la volonté de recevoir les Sacramens; et on ne peut en administrer aucune à celui qui n'auroit jamais donné aucun signe qu'il voulût les recevoir, quoiqu'il eût pu témoigner sa volonté là-dessus: si on conféroit un Sacrement à un Adulte contre sa volonté, le Sacrement seroit nul, et n'auroit aucun effet.

Il faut excepter cependant de cette règle, quant à la nullité du Sacrement en pareil cas, le Sacrement de l'Eucharistie, qui ne consiste pas dans l'usage et dans l'application que l'on fait du Sacrement, mais dans une chose permanente et qui existe indépendamment de la volonté de celui qui les reçoit; quoiqu'il ne produise point son effet à l'égard des Adultes, sans leur intention.

Il faut que celui à qui on administre le Baptême et la Pénitence, s'il a perdu l'usage de la raison, ait voulu être baptisé ou se confesser, et que cette volonté n'ayant point été rétractée, soit réputée persévérer.

L'intention de recevoir les Sacramens n'est nécessaire que dans les Adultes; car pour les enfans, on les baptise sans qu'il soit besoin d'attendre ou de pré-supposer leur consentement, et d'en exiger aucune préparation : autrefois même on leur administrait les Sacramens de Confirmation et d'Eucharistie. Il faut dire la même chose des insensés qui ont toujours été privés de l'usage de la raison. Pour ceux qui ont de bons intervalles, on tâchera de les étudier, et d'en profiter pour leur faire recevoir les Sacramens ; et à l'égard de ceux qui sont sourds et muets de naissance, on doit consulter l'Évêque ou ses Grands-Vicaires, avant de les y admettre.

Des Cérémonies des Sacramens.

L'EGLISE a institué plusieurs cérémonies qu'elle veut être observées dans l'administration des Sacramens ; ce sont des actions pleines de religion et de mystère, qui rendent le culte de Dieu plus majestueux et plus vénérable. L'Eglise se sert de cérémonies dans l'administration des Sacramens, pour nous faire comprendre l'excellence et la sainteté des Sacramens ; pour inspirer de la dévotion à ceux qui les reçoivent, et qui les administrent ; pour exciter la piété de ceux qui assistent à cette administration ; pour représenter plus sensiblement l'effet de chaque Sacrement, et les obligations que l'on contracte en les recevant. Enfin, ces cérémonies élèvent à la contemplation des choses les plus sublimes, l'esprit de ceux qui les observent exactement et qui les considèrent avec attention, et elles excitent et augmentent en eux la foi et la charité. C'est ce qui oblige les Pasteurs à apporter plus de soin, pour faire connoître aux Fidéles ce que signifient les cérémonies dont l'Eglise se sert dans l'administration de chaque Sacrement. Tout est raisonnable, tout est saint, tout est auguste, dans la pompe extérieure des Sacramens : on ne peut en être blessé, que par défaut de lumière ; et si les Pasteurs étoient éclairés et appliqués à instruire, le peuple seroit toujours plein de vénération pour toutes les cérémonies de l'Eglise. C'est parce que les Pasteurs ont oublié leur devoir, que le peuple oublie son rang ; il ne mépriseroit, il ne censurerait rien, si on lui expliquoit tout ce qu'il doit savoir.

Quoique ces cérémonies ne soient pas essentielles aux Sacramens, on ne peut néanmoins, sans péché, les omettre, ou les changer de sa propre autorité ; soit en ajoutant, soit en diminuant. Voici de quelle manière s'en explique le Concile de Trente : (*Sess. 7. Can. 13. de Sacram.*) *Si quelqu'un dit que les cérémonies reçues et approuvées dans l'Eglise Catholique, et qui sont d'usage dans l'administration des Sacramens, peuvent être méprisées sans péché, ou omises selon qu'il plaît aux Ministres, ou qu'elles peuvent être changées en d'autres nouvelles par tout Pasteur, quel qu'il soit, qu'il soit anathème.*

On ne peut donc, sans irréligion, négliger ou mépriser ces cérémonies. Et que n'auroit-on pas à craindre, si on les abandonnoit aux idées et au caprice de chaque Ministre ? On commence des changemens, que l'on croit de petite

conséquence ; mais on ne sait point où l'on s'arrêtera, quand on quitte les principes, et qu'on ose censurer quelque chose de ce que l'Eglise pratique et commande.

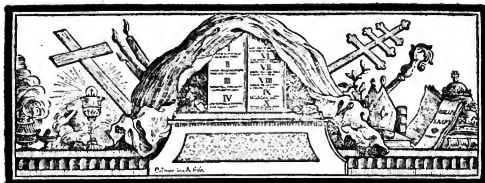
Ainsi, avant que d'administrer les Sacremens, les Prêtres doivent avoir soin d'en prévoir les cérémonies, de les apprendre et de s'y exercer, afin d'acquiescer la facilité de les faire avec toute la bienséance et la gravité requises. Ils s'instruiront aussi de leur signification, afin de pouvoir quelquefois les expliquer aux peuples.

Il leur est défendu très-expressément dans ce Diocèse, sous peine de suspension encourue par le seul fait, d'administrer aucun Sacrement, ou de faire aucune fonction sacrée en habit court. Cette peine ne s'étend pas aux cas d'une nécessité urgente et véritable, laquelle surprendroit en habit court, tandis qu'il faudroit administrer sans délai les Sacremens de Baptême et de Pénitence. Hors ce cas de nécessité, ils ne doivent administrer aucun Sacrement, qu'ils ne soient revêtus d'une Soutane, d'un Surplis et d'une Etole de couleur convenable, excepté le Sacrement de Pénitence, qu'on peut administrer sans Etole à l'Eglise, et même sans Surplis dans les maisons aux infirmes. Pour ce qui est du Baptême, de l'Eucharistie, du Mariage, et de l'Extrême-Onction, ils doivent, outre le Surplis, mettre encore l'Etole, et se faire accompagner, si cela se peut, d'un ou plusieurs Clercs, selon le besoin et la commodité; et il est bon que les Clercs soient revêtus d'Habits longs et de Surplis, si cela se peut. Au défaut de Clerc, ils doivent tâcher d'employer avec eux des Laïques sages, en état de les aider et de leur répondre pendant ces saintes fonctions. Ce seroit même une bonne œuvre, digne du zèle des Curés, dans les campagnes, de choisir dans leurs Paroisses des jeunes gens modestes et pieux, pour les instruire et les former, de manière qu'ils pussent aider les Pasteurs, dans ce qui leur seroit prescrit, lors de l'administration des Sacremens.

L'attention des Prêtres doit encore s'étendre sur tout ce qui sert à l'administration des Sacremens, tenant dans une grande décence et propreté les Vases sacrés, les Calices, les Ciboires, les Ornaments et les Linges; prenant garde sur-tout qu'ils ne soient ni troués, ni sales, ni déchirés.

Ils conserveront avec grand soin les anciens et les nouveaux Registres des Baptêmes, des Mariages, et des Sépultures; ils auront soin d'y écrire ponctuellement, selon les formes prescrites dans le Rituel de ce Diocèse, tout ce dont on doit conserver les preuves, pour y avoir recours lorsqu'il sera nécessaire. On trouvera dans le Rituel, les prières qu'on peut faire avant et après l'administration d'un Sacrement.





DU SACREMENT DE BAPTÊME.



Le Sacrement de Baptême est le premier et le plus nécessaire de tous les Sacremens ; le premier, parce qu'il fait naître en JESUS-CHRIST ceux qui le reçoivent, qu'il leur donne l'entrée en la Religion Chrétienne ; et droit aux grâces et aux autres Sacremens de la Loi Evangelique ; le plus nécessaire, parce qu'il oblige tous les hommes, non seulement les Adultes, mais encore les enfans même des Fideles baptisés, qui ne peuvent, sans le recevoir, être sauvés et tirés de la corruption que le péché originel a répandu sur toute la nature humaine. JESUS-CHRIST lui-même l'a déclaré en ces termes : (*Joan. 3.*) *En vérité, en vérité je vous dis, que quiconque ne renait pas de l'eau et du St. Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Le péché est entré dans le monde par un seul homme, dans lequel tous ont péché*, dit S. Paul : le péché originel étant une justice réelle qui donne la mort à l'ame, qui rend l'homme ennemi de Dieu, l'objet de sa colere, esclave du Démon, et les enfans ayant commis ce péché dans Adam, on doit dire que tous les enfans qui ne renaitront pas en Dieu par la grace du Baptême, n'auront reçu la vie, de leurs Peres fideles ou infideles, que pour périr et être éternellement malheureux.

C'est pourquoi les Peres et Meres ne doivent point différer le Baptême de leurs enfans. Il ne faut pas, sous prétexte d'attendre un Parrain ou une Maraine, ou pour quelq' autre raison que ce soit, les exposer à la damnation éternelle, s'ils étoient surpris de la mort, comme il arrive aisément à cet âge.

Ainsi il est ordonné dans ce Diocèse, que les enfans seront baptisés dans les vingt-quatre heures après leur naissance. Si l'on diffère plus de vingt-quatre heures le Baptême ou les cérémonies, les Curés et Secondaires, après avoir averti les Parens de ne plus différer, doivent donner avis de ce retardement au Promoteur, pour y être pourvu à sa diligence. Les Pasteurs ne peuvent avoir trop de zele et de vigilance, pour administrer un Sacrement si nécessaire, et empêcher, autant

autant qu'il sera possible, qu'aucun enfant ne meure dans leurs paroisses sans l'avoir reçu.

Par la Déclaration de 1698. Art. VIII. le Roi enjoint à tous ses Sujets de faire baptiser leurs enfans à l'Eglise de leurs Paroisses dans les vingt-quatre heures après leur naissance, s'ils n'ont obtenu permission de l'Evêque de différer les cérémonies du Baptême : enjoint aussi aux Sages-femmes, et autres personnes qui assistent les Femmes dans leurs accouchemens, d'avertir les Curés des lieux de la naissance des enfans, et aux Officiers de la Justice d'y tenir la main.

Il y a dans ce Sacrement, comme dans tous les autres, certaines choses qui sont absolument nécessaires d'institution divine, pour le conférer valablement, comme la Matière, la Forme et le Ministre ; il y en a d'autres qui sont requises pour l'administrer solennellement dans l'Eglise ; telles que sont plusieurs cérémonies, qui ne sont pas, à la vérité, d'institution divine, mais qui étant très-angustes, très-anciennes, la plupart instituées par les Apôtres et canonisées par les écrits des SS. Peres, ne peuvent être omises sans péché ; excepté dans le cas de nécessité, ainsi que nous le remarquerons dans la suite.

Le martyr, appelé *Baptême de sang*, tient lieu du Sacrement de Baptême ; si celui qui le souffre, n'a pu recevoir auparavant ce Sacrement. Le vœu même ou désir du Baptême, appelé *Baptême du désir, ou du feu*, supplée au défaut de ce Sacrement ; ce désir doit provenir d'une foi vive, et être accompagné d'une contrition parfaite ; il ne tient lieu du Baptême d'eau, que dans le cas d'une fâcheuse et absolue nécessité qui empêche un Adulte d'être baptisé : il n'y a que le Baptême d'eau qui soit un véritable Sacrement ; l'efficacité des deux autres, bien loin d'affaiblir sa nécessité, la confirme ; et l'acte de charité en produisant la grace sans le Sacrement, laisse néanmoins l'obligation de le recevoir réellement, si on le peut dans la suite.

Il est important, dit le catéchisme du Concile de Trente, que les Pasteurs soient persuadés qu'ils n'instruiront jamais assez les peuples, de ce qu'ils doivent savoir sur le Baptême ; c'est pourquoi ils doivent ne perdre aucune occasion de leur en expliquer les mystères. Celle qui paroît la plus propre et la plus favorable pour cela, est, lorsqu'un Curé, se trouvant obligé d'administrer ce Sacrement, il voit une grande multitude de personnes assemblées pour assister à cette administration. Car alors, s'il n'a pas le temps de leur dire tout ce qu'il doit leur en apprendre et leur rappeler continuellement, il peut leur en expliquer au moins un ou deux points, et le faire avec d'autant plus de succès, que ses Auditeurs, voyant les vérités qu'ils auront entendues, parfaitement exprimées par les cérémonies de ce Sacrement, seront par-là plus en état de les goûter ; ce qui ne peut que les engager à prier pour celui qui sera baptisé en leur présence ; à remercier Dieu d'avoir reçu la grace du Baptême, en leur faisant renouveler les promesses qui ont été faites alors en leur nom ; et par une suite nécessaire, à considérer si leur vie répond à la sainteté de la profession des véritables Chrétiens.

Etre insensible à l'honneur de cette auguste qualité, ce seroit en être indigne. C'est pourquoi les Pasteurs ne peuvent trop exciter, dans leurs peuples, le désir de se faire instruire des glorieux avantages que leur procure le Baptême, et des obligations qu'ils ont contractées en le recevant. Sacrement qui, comme le dit

S. Cyprien, est l'origine de la foi du Chrétien, son entrée dans l'espérance de la vie éternelle, et le premier effet des miséricordes de Dieu à son égard : *Cum inde incipiat omnis fidei origo, et ad spem vite aeternae salutaris ingressio*. Sacrement qui nous a tirés de l'état effroyable auquel nous avoit réduits la désobéissance de notre premier pere. Nous étions nés enfans de colere ; mais par le Baptême, nous avons été lavés, nous avons été sanctifiés, nous avons été justifiés au nom de Notre Seigneur JESUS-CHRIST et par l'esprit de notre Dieu. Sacrement qui nous communique des grâces ineffables, que nous ne pouvons vouloir ignorer, sans mépriser la dignité à laquelle il nous a élevés, sans manquer de reconnaissance envers Dieu, sans nous exposer à violer tous nos devoirs.

De la matiere du Baptême.

LA matiere éloignée du Baptême est l'eau pure et naturelle : on appelle eau pure et naturelle, celle d'une riviere, d'une fontaine, d'un puits, d'une citerne, d'un étang, d'un lac, de la mer, même l'eau de pluie et de rosée, et celle de fontaine, même soufrée et minérale. L'eau artificielle, comme l'eau rose, et tout autre suc tiré des fleurs, des fruits, des herbes, des plantes, en un mot, toute eau produite par les distillations chymiques et par l'artifice des hommes, n'est pas la matiere du Baptême, n'étant pas proprement de l'eau. L'eau qui coule devant la vigne au printemps, la sueur, les larmes, la salive, l'eau de sel fondu, ne peuvent être aussi la matiere du Sacrement de Baptême.

On doit, autant que l'on peut, ne baptiser qu'avec de l'eau pure et nette ; si l'eau étoit entièrement corrompue, elle ne seroit pas suffisante pour baptiser. Dans la nécessité pressante, on peut au défaut d'eau pure, baptiser avec de l'eau seulement un peu altérée, et où il y a quelqu'autre matiere étrangere mêlée, comme est l'eau de lessive, l'eau bourbeuse ; mais il faut bien prendre garde que par le mélange d'une matiere étrangere en grande quantité, l'eau n'ait cessé d'être de vraie eau, et ne soit devenue un autre corps ; car si on baptisoit avec ce composé, le Baptême seroit nul ; mais lorsque dans un besoin pressant, on a été forcé, faute d'eau pure et nette, de baptiser avec de l'eau douteuse une personne prête à expirer, si elle survit, on doit la baptiser derechef sous condition.

On ne peut valablement baptiser avec de la glace ni avec de la neige, parce que n'étant ni fluides, ni liquides, elles ne sont pas propres à laver, il faut les faire fondre pour s'en pouvoir servir dans le Baptême.

Quoique la bénédiction de l'eau ne soit pas essentielle au Baptême, il est néanmoins à propos, même dans le cas de nécessité, de se servir d'eau-bénite pour baptiser, si on peut en avoir. Mais lorsqu'on baptise solennellement, on doit se servir de l'eau qui a été bénite la même année le Samedi Saint, ou la veille de la Pentecôte. C'est pourquoi on doit conserver soigneusement cette eau dans un vase bien net, renfermé dans les Fonts-baptismaux, afin de s'en servir seulement pour baptiser ; et lorsqu'on voudra en bénir de nouvelle, on

versera l'ancienne, non dans les Bénitiers, mais dans la Piscine de l'Eglise, ou dans celle du Baptistaire. Si l'on donne de cette eau aux fideles, lorsque la benediction s'en fait les jours du Samedi Saint et de la Pentecôte, afin d'en porter dans les maisons, on leur en donnera avant qu'on y ait mêlé du St. Chêne. On aura soin de bënir une quantité d'eau assez considerable, tant pour qu'elle se conserve mieux, que pour qu'elle puisse suffire jusqu'à la nouvelle : si elle diminue, en sorte qu'on ne crût pas en avoir assez jusqu'à la veille de Pâques ou de la Pentecôte, on pourroit y en mêler d'autre non bënite, pourvu que ce fût en moindre quantité que celle qui reste : que si elle venoit à manquer tout-à-fait, à se répandre, ou à se corrompre, il faudroit, après avoir bien nettoyé le Vaisseau, en bënir d'autre de la maniere prescrite dans le Rituel.

Si l'eau des Fonts se trouve gelée ou trop froide lorsqu'on veut baptiser, on en prendra dans un vase destiné à cet usage, et on la fera degeler ou tiédir, soit en la mettant auprès du feu, soit en y versant un peu d'eau commune qui soit chaude ; afin qu'étant moins froide, on puisse s'en servir pour baptiser les petits enfans.

La matiere prochaine du Baptême est l'ablution, ou l'application de l'eau sur le corps du Baptisé. Elle peut se faire en trois manieres. Premièrement, par aspersion, en jettant seulement quelques gouttes d'eau sur la personne qu'on baptise, comme plusieurs croient que les Apôtres l'ont pratiqué, quand des milliers de personnes se présentoient au Baptême. Secondement, par immersion, en plongeant la personne dans l'eau, ainsi que l'Eglise a fait pendant plusieurs siècles. Troisièmement, par infusion, en repandant l'eau sur la tête, ou sur quelqu'autre partie notable du corps. On doit baptiser en cette troisieme maniere, laquelle est maintenant en usage dans l'Eglise Latine : c'est à cet usage qu'il faut s'en tenir. On doit verser sur celui qu'on baptise, de l'eau en assez grande quantité, pour qu'on puisse dire qu'il est lavé ; ainsi il ne suffit pas d'en répandre quelques gouttes, ni de mouiller son pouce pour l'en toucher ensuite ; mais il faut prendre de l'eau dans un vase et verser sur lui. Cette eau doit toucher la peau ; car si elle ne touchoit que les habits ou les cheveux, celui qu'on baptise ne seroit pas baptisé ; c'est pourquoi il sera bon, que celui qui baptise, sépare et démêle les cheveux avec la main gauche, pendant qu'il verse l'eau de la main droite, afin que l'eau puisse plus aisément pénétrer jusqu'à la peau. C'est sur la tête que l'eau doit se verser.

Quoiqu'il suffise pour la validité du Baptême, de verser l'eau une fois seulement, l'usage de l'Eglise, qu'il faut suivre, sur-tout lorsqu'on baptise publiquement, est d'en verser trois fois sur la tête de l'enfant, en formant chaque fois le signe de la Croix.

Il ne faut verser dans le Baptême, que la quantité d'eau qui suffit pour laver la tête de celui qu'on baptise : lorsqu'on baptisera dans l'Eglise ou ailleurs avec l'eau des Fonts-baptismaux, on prendra garde qu'elle ne tombe ni à terre, ni dans le vaisseau où on conserve l'Eau baptismale, mais dans la Piscine ; et si on se sert d'un autre bassin pour la recevoir, il faudra ensuite la verser dans la Piscine de l'Eglise, ou dans celle du baptistaire.

De la forme du Baptême.

LA forme du Baptême consiste essentiellement dans ces paroles : *Ego te baptizo in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Je te baptise au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit.* Il n'est permis en aucune manière de la changer, sous quelque prétexte que ce soit. Pour la validité du Baptême, il faut exprimer l'action du Ministre en disant, *Je te baptise*, et marque l'invocation expresse et distincte des trois personnes de la Très-Sainte Trinité, au nom desquelles il doit être administré : ainsi qui prononceroit seulement *Au nom du Père*, sans dire *Je te baptise*, ou qui diroit, *Je te baptise au nom de Notre Seigneur Jesus-Christ, ou au nom de la Sainte Trinité, ou au nom du Père, et du Fils*, sans ajouter *du Saint-Esprit*, ne donneroit point le Sacrement. Il faut exprimer la personne à qui on donne le Baptême : *Similiter etiam expressio personæ baptisatæ est de substantia formæ*, dit S. Thomas, *quia per eam determinatur actus ad hunc Baptismum : et ideò, si subtrahatur, non erit Baptismus.* Il faut, pour la validité du Baptême, que la même personne verse l'eau, et prononce les paroles. Celui qui baptise, doit prononcer toutes ces paroles distinctement, avec attention, respect et dévotion, dans le même temps qu'il verse l'eau. Le Baptême est toujours valide, en quelque langue qu'on les prononce ; mais lorsqu'on baptise solennellement dans l'Eglise Latine, on ne doit les exprimer qu'en latin.

S'il arrivoit que celui qui baptise perdit l'usage de la parole avant que d'avoir entièrement prononcé les paroles de la forme, il faudroit qu'un autre de nouveau versât l'eau sur la tête de celui qui doit être baptisé, et prononçât les paroles de la forme.

Comme le Baptême imprime caractère, on ne peut le réitérer sans sacrilège, et sans encourir l'irrégularité : on ne doit pas même le conférer sous condition sous des prétextes légers, ce seroit un péché que de le faire ; mais lorsqu'après avoir examiné avec exactitude toutes les circonstances, il reste un doute raisonnable, probable et bien fondé, si la personne présentée au Baptême a été baptisée, ou si on a omis ou changé quelque chose d'essentiel au Sacrement, il faut la baptiser sous condition en disant : *Si non es baptisatus, (ou baptisatus) ego te baptizo in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.* Cette forme conditionnelle est très-ancienne ; on s'en servoit en France dès le huitième siècle, et le Pape Alexandre III ordonna d'en user par toute l'Eglise.

Voici les principaux cas où l'on doit baptiser sous condition, et où on a lieu de douter qu'une personne a été baptisée.

1^o. Quand un enfant a été exposé, même avec un billet portant qu'il a été baptisé, si l'on n'a pas d'autres indices certains de son baptême. On fera la même chose à l'égard des enfans-trouvés, abandonnés par des vagabonds, qui souvent sont des impies, et se mettent peu en peine de présenter leurs enfans à l'Eglise, crainte d'être interrogés sur leur créance ou sur

leur mariage : si ces enfans-trouvés ont déjà plusieurs années ; et donnent des marques de raison , on ne doit rien faire à leur égard , sans consulter l'Evêque.

Le Pape Innocent III dans le Chap. *Veniens. de Presbytero non baptisato*, dit, qu'on doit présumer que ceux-là ont été baptisés, qui sont nés de parens Chrétiens Catholiques, et qui ont été élevés chrétiennement parmi les Fidoles; et que cette présomption doit tenir lieu de certitude, tandis qu'on ne prouvera pas évidemment le contraire. On doit en même temps conclure du sentiment de S. Léon, (*S. Leon. Litt. 37.*) que , s'il y avoit de fortes raisons de douter qu'un enfant né de parens Catholiques, n'eût pas été baptisé ; soit parce que ceux qui sont instruits de sa naissance et de son éducation, assurent qu'il n'a été ni ondoyé à la maison , ni porté à l'Eglise pour y recevoir le Baptême , et que l'enfant ne se souvient point d'avoir oui dire qu'il a été baptisé ; soit parce que ses parens vivoient dans le libertinage et la débauche ; sans garder même les dehors de la Religion , on peut et on doit le baptiser sous condition , si, après avoir fait une enquête exacte , l'on n'a aucune preuve de son baptême ni par écrit, ni par témoins ; mais, en ce cas, on ne doit rien faire sans consulter l'Evêque.

2°. Lorsque l'enfant n'a été baptisé que sur une partie moins considérable du corps, comme le pied, la main, ou tout autre que la tête, ayant encore une partie du corps dans le sein de la mere, s'il vient à naître ensuite parfaitement, il faut le baptiser sous condition : ce qu'il ne doit pas se faire, s'il a été baptisé sur la tête.

3°. Quand l'enfant a été baptisé sans témoins, même par la Sage-femme, ou que les témoins qui rapportent le fait, vacillent dans leurs réponses, ou font connoître qu'à cause du trouble où l'on étoit, on a pu omettre quelque chose d'essentiel. Lors donc qu'on présente à l'Eglise un enfant baptisé à la maison à cause du péril de mort, le Prêtre examinera soigneusement de quelle maniere la chose s'est passée ; s'il apprend par le témoignage de la personne qui a baptisé, et au moins de deux autres dignes de foi, qu'il sera cependant à propos d'interroger séparément, que les regles du Baptême ont été observées, il se contentera de suppléer les cérémonies comme il sera marqué ci-après. Mais si la Sage-femme déposeit seule de son propre fait, sans être soutenue de deux autres témoins, il baptisera sous condition. Dans une matiere de cette conséquence, on ne peut juger avec assurance que sur la déposition de deux ou trois témoins.

Les Curés avertiront donc les Sages-femmes d'avoir soin, quand elles seront obligées de baptiser les enfans, qu'il y ait, autant que faire se pourra, au moins deux femmes présentes, pour entendre les paroles de la forme du Baptême, afin qu'elles puissent rendre témoignage de la maniere dont il a été administré ; si la mere est en état de prêter alors son attention, elles la prieront aussi d'examiner comment elles donneront le Baptême.

4°. Quand on doute si l'enfant est vivant, si c'est une créature raisonnable, comme nous l'expliquerons plus au long dans la suite.

5°. On doit baptiser sous condition, lorsqu'on a lieu de douter de la

validité du Baptême, à cause de la précipitation avec la quelle on a fait cette action ; lorsque le Baptême a été conféré par une personne qui ne peut se souvenir des paroles dont elle s'est servi en baptisant ; lorsqu'on s'est servi pour baptiser d'une matière douteuse ; lorsque la matière n'a pas été bien appliquée ; lorsque la forme n'a pas été bien prononcée.

Du Ministre du Baptême.

LE Ministre légitime et ordinaire du Baptême solennel, est l'Evêque ; et après lui le Curé, le Secondaire, ou autre Prêtre commis et délégué par l'ordinaire du lieu, ou par le Curé.

Comme ce Sacrement est le plus nécessaire de tous, JESUS-CHRIST a voulu que dans le besoin pressant, il pût être administré par toutes sortes de personnes. Toutes les fois donc que la personne qu'on veut baptiser est en danger de mort, elle peut être baptisée sans solennité par quelque personne que ce puisse être, Clerc ou Laïque même excommunié, Fidele ou Infidèle, Catholique ou Hérétique, Homme, Femme ou Fille. Le Sacrement de Baptême est valide dans ces cas, pourvu que la personne qui le confère, emploie la matière et la forme légitimes et requises, et qu'elle ait l'intention de faire ce que fait l'Eglise.

Mais il ne faut faire administrer le Baptême par un Infidèle, ou un Hérétique, ou un Schismatique, ou un Excommunié, que dans le péril évident de mort, et seulement lorsqu'il ne se trouve aucune autre personne qui puisse ou qui sache baptiser. Les Curés doivent avertir leurs Paroissiens, qu'ils pécheroient grièvement, s'ils faisoient baptiser leurs enfans par ces sortes de personnes hors ce cas d'extrême nécessité, et lorsqu'il y a un Catholique, soit homme ou femme, qui peut et qui sait baptiser.

S'il se trouve un Prêtre, il doit être préféré à un Diacre ; celui-ci à un Sous-Diacre ; un Clerc à un Laïque ; un Homme à une Femme, si ce n'est dans le cas où la bienséance et la pudeur demandent qu'une Femme soit préférée à un Homme ; par exemple, si la nécessité est telle, qu'il faille absolument baptiser l'enfant dans le temps que la mère n'est pas entièrement délivrée, comme il sera expliqué ci-après. Il faut aussi préférer dans le cas de nécessité, une femme à un homme, quand il ne se trouve point d'homme Catholique, ou non excommunié, ou qui soit suffisamment instruit, et qu'une femme sait mieux la manière de baptiser.

Et afin que personne ne puisse ignorer une chose si nécessaire, les Curés auront soin d'expliquer de temps en temps en langue vulgaire au Prône de la Messe de Paroisse, la manière d'administrer le Baptême en cas de nécessité. Ils auront attention d'apprendre aux Peuples, et de répéter souvent dans leurs instructions, que pour baptiser, il faut prendre de l'eau naturelle, la verser par trois fois sur la tête de l'enfant, en sorte qu'elle touche à la peau, et dire en même temps ces paroles : *Je te baptise au nom du Pere,*

et du Fils , et du Saint-Esprit. Ils avertiront les Fideles , que la nécessité dans laquelle ils peuvent se trouver de baptiser , fait qu'ils doivent s'instruire soigneusement de la maniere de conférer ce Sacrement avec exactitude. De plus, ils leur recommanderont de ne baptiser que dans le besoin pressant ; ils leur diront que toutes les fois qu'ils sont obligés de baptiser quelqu'un , il faut , si celase peut , qu'ils le fassent en présence de deux ou trois personnes qui puissent redresser celle qui baptise , en cas qu'elle vint à manquer , et rendre en temps et lieu au Curé un témoignage recevable de la maniere dont le Baptême aura été administré.

S. Charles ordonne aux Curés d'avertir les Laïques que , quoiqu'il leur soit permis de baptiser dans le cas du danger de mort , ils ne peuvent , sans commettre un péché considérable , baptiser hors ce cas de nécessité : avertissement que ce saint Cardinal recommande aux Curés , de donner sur-tout aux Sages-femmes : *Gravissimè Parochus monebit (Obstetrices) quam graviter ille peccent , si quando mortis necessitate non cogente , Baptismum ministrare audent.*

Le pere et la mere ne doivent pas baptiser leur enfant , si ce n'est qu'il y eût danger de mort , et qu'il ne se trouvât aucune autre personne Catholique et non excommuniée , soit homme , soit femme , soit fille , qui pût et qui sût le baptiser. S'ils le faisoient hors ce cas de nécessité , ils contracteroient entre eux une alliance spirituelle , qui leur rendroit illicite l'usage du mariage , jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu dispense de cet empêchement.

Quelque grande que soit la nécessité du Baptême , et quelque étroite que soit l'obligation de le recevoir , il est certain qu'une personne ne peut se baptiser elle-même.

Quoiqu'on puisse baptiser tous les jours de l'année , même dans le temps d'un interdit général , néanmoins les veilles de Pâques et de la Pentecôte ont toujours été particulièrement destinées à cette cérémonie , à cause des grands mysteres qui s'y célèbrent. C'est pourquoi , pour se conformer à l'ancien usage de l'Eglise , on doit faire en sorte , s'il est possible , de baptiser alors les Adultes , s'il s'en trouvoit qui demandassent le Baptême , et même il est bon d'affecter de différer les enfans nés de la veille , pour les baptiser après la Bénédiction des Fonts , pourvu qu'on le puisse commodément , et qu'il n'y ait point de risque pour leur vie.

Autant que faire se pourra , on n'administrera point le Baptême durant la nuit , ni pendant le Sermon , la Grand-Messe , ou aucun autre Office public et solennel , afin d'éviter le trouble et la confusion.

Le lieu du Baptême solennel est l'Eglise Paroissiale , ou l'Annexe et Succursale , quand il y a des Fonts-baptismaux. Le Baptême peut être conféré sans cérémonies dans le cas de nécessité , en quelque lieu que ce soit. Hors le cas de nécessité , on ne peut baptiser aucun enfant hors de l'Eglise Paroissiale , des Fonts-baptismaux , et sans cérémonie. Il est défendu expressément dans ce Diocèse de le faire , et d'ondoyer sans une permission expresse , laquelle ne doit être accordée que très-difficilement , et dans des cas rares. Dans le cas même où la permission d'ondoyer sera accordée , on donnera le Baptême dans l'Eglise Paroissiale ; ou lorsque ce sera dans une autre Eglise

ou dans une Chapelle, le Baptême ne s'administrera qu'avec de l'eau des Fonts-baptismaux.

Lorsqu'un enfant aura été ondoyé par permission, le Prêtre qui l'aura ondoyé, l'écrira sur les Registres de la Paroisse, et fera mention de cette permission, et du délai qui aura été accordé pour faire suppléer les cérémonies du Baptême. On enregistra aussi le supplément qui aura été fait des cérémonies, en marquant si l'enfant a été ondoyé ou par permission, ou à cause du danger de mort; et on énoncera par qui l'enfant a été ondoyé, et en quel temps, suivant la formule d'enregistrement que l'on trouve dans le Rituel.

Si on présente à un Curé un enfant à baptiser, qui ne soit pas de sa Paroisse; il doit renvoyer le Baptême pour être fait dans la Paroisse de l'enfant, à moins qu'il n'y ait péril de mort, ou qu'on ne porte une permission de le baptiser dans cette Paroisse. Lorsqu'un enfant sera baptisé dans une autre Paroisse que celle de ses père et mère, le Prêtre qui l'aura baptisé, en écrira l'acte sur ses Registres; et de plus, il avertira le Curé du père et de la mère, par un billet signé de sa main, que tel jour il a baptisé N. né de N. et N. afin que ce Curé le rapporte aussi sur les Registres des Baptêmes de sa Paroisse.

Les Curés et Prêtres qui administreront le Baptême, prendront garde que ceux qui assisteront à l'administration de ce Sacrement, y soient avec beaucoup de respect et de modestie; ils ne souffriront pas qu'on joue alors d'aucun instrument dans l'Eglise, ni même en y apportant l'enfant pour être baptisé.

Un Laïque qui baptise, même dans le cas de nécessité, contracte une alliance spirituelle avec la personne baptisée, et avec ses père et mère: cette alliance est un empêchement de mariage.

Du sujet du Baptême.

Tous les hommes, de quelque âge et de quelque sexe que ce soit, s'ils n'ont pas été baptisés, sont capables de recevoir le Baptême.

L'on ne doit point faire de difficulté de baptiser les Adultes insensés ou furieux, qui dès leur naissance ont été en cet état, et n'ont jamais eu aucun intervalle dans lequel on leur ait vu l'usage de la raison; car en ce cas, il en faut juger comme des enfans, et les baptiser dans la foi de l'Eglise.

A l'égard de ceux qui, après avoir eu l'usage de la raison, sont devenus fous, ou furieux, ou frénétiques, ou sont tombés dans une maladie qui leur a ôté entièrement la raison, il faudroit les baptiser, si, avant d'être dans cet état, ils avoient fait connoître leur volonté de recevoir le Baptême; mais si, lorsqu'ils étoient dans leur bon sens, ils n'avoient point témoigné vouloir recevoir ce Sacrement, ou s'ils avoient marqué ne vouloir pas être baptisés, on ne doit pas leur administrer le Baptême.

On ne doit baptiser ceux qui sont fous, furieux, frénétiques, ou qui sont tombés en léthargie, et qui ont quelques intervalles de raison, que lors de ces intervalles.

intervalles ; et dans les momens où ils sont réveillés , et revenus dans leur bon sens. Il faut encore que dans ces bons intervalles ils témoignent vouloir être baptisés : si néanmoins il y avoit danger de mort, et que les uns et les autres eussent marqué desirer le Baptême avant que de tomber en démence, lethargie, ou frénésie, on les baptisera en quelque état qu'ils soient. A l'égard de ceux qui sont nés quasi hébétés, mais qui cependant ont assez de lumière d'esprit pour penser à leur salut quand on les instruit, il faut les baptiser s'ils y consentent et le veulent ; non, s'ils ne marquent pas le vouloir, ou malgré eux.

Quant aux sourds et muets de naissance, il faut, avant que de les baptiser, les instruire, autant qu'on le peut, des mystères de la Religion que tous les Fideles sont obligés de croire d'une foi expresse et distincte : il y en a qui ont beaucoup d'esprit, et sont capables de toutes les instructions qu'on veut leur donner ; on doit les baptiser quand on a une certitude morale qu'ils croient en JESUS-CHRIST, et qu'ils ont les dispositions nécessaires au Baptême ; on le juge lorsqu'ils font entendre par quelque signe, qu'ils comprennent ce qu'on leur enseigne. Comme il y a des sourds et des muets qui ont si peu d'esprit, qu'on a sujet de croire qu'ils ne comprennent pas ce qu'on veut leur faire entendre, on ne doit pas leur donner le Baptême, qu'on n'ait consulté l'Evêque, ou ses Grands-Vicaires ; mais si l'on se trouve dans un cas pressé qui ne permette pas d'y avoir recours, on peut après avoir employé un temps convenable à les instruire, et lorsqu'il n'y a plus d'espérance de pouvoir les instruire davantage, leur administrer le Baptême, s'ils témoignent vouloir le recevoir, quoiqu'ils ne paroissent pas savoir tout ce que l'Eglise exige des adultes pour la réception de ce Sacrement.

Du Baptême des petits Enfans.

NOUS savons par une tradition constante de toute l'Eglise, comme S. Augustin le dit très-souvent écrivant contre les Pélagiens, que l'usage perpétuel de l'Eglise depuis les Apôtres, a été de baptiser les enfans.

Si-tôt donc qu'un enfant sera né, le pere, ou quelqu'un de sa part, doit en avertir le Curé, et prendre heure, pour lui faire recevoir le Baptême.

Les Curés doivent avertir les peres et meres, de faire présenter leurs enfans au Baptême, avec toute la modestie qui convient à un Sacrement où ils doivent renoncer aux pompes de Satan ; et d'éviter tout appareil de vanité et toute dépense superflue, soit avant, soit après le Baptême.

Les Curés doivent empêcher que les tambours, violons et autres instrumens n'accompagnent les enfans lorsqu'on les porte à l'Eglise pour les baptiser. *Curati... Sacramentum Baptismi ne ministrent iis qui ad Ecclesiam accedens cum tympanis et aliis instrumentis, strepitum et clamorem cum risu et aliis inanis lätitiæ signis excitantibus ;* dit le Concile d'Aix en 1583.

Ils apprendront aux nourrices, qu'elles ne doivent point se charger des enfans qu'ils n'aient été baptisés, ou qu'elles ne les fassent baptiser aussi-tôt.

Lorsqu'un enfant aura été ondoyé ou baptisé en particulier et hors de l'Eglise à cause du péril de mort, les Curés auront soin que les parens le fassent porter à l'Eglise quand il sera hors de péril, pour lui faire suppléer les cérémonies du Baptême : on ne peut les suppléer qu'à l'Eglise : on ne peut les différer alors, sans une juste cause; ce seroit une négligence qui ne peut être excusée de péché: *Neque enim sine gravi peccato negliguntur tam magni ponderis tantæque antiquitatis ritus, atque ad reverentiam Sacramento conciliandam maximè necessarij*, dit le Pape Benoit XIV. C'est encore une conséquence de l'anathème prononcé par le Concile de Trente, (*Sess. 7. Can. 13. de Sacr.*) dont les paroles ont été rapportées en parlant des cérémonies des Sacremens en général. Lorsqu'il y aura eu une permission d'ondoyer un enfant, le pere et la mere le feront porter à l'Eglise, pour faire suppléer les Cérémonies du Baptême au temps qui aura été ordonné. Les Curés qui s'aperçoivent du retardement à faire suppléer les Cérémonies du Baptême aux enfans ondoyés, doivent en avertir les peres et meres : lorsque ceux-ci ne déferent pas à leur avis en pareil cas, ils doivent en informer l'Evêque.

Ceux qui portent un enfant à l'Eglise pour y être baptisé, doivent toujours avoir avec eux de l'eau pure et nette, sur-tout si l'Eglise est éloignée, pour être en état de baptiser l'enfant, si par hazard il tomboit en chemin dans un péril évident de mort : il est essentiel que les Curés en avertissent souvent leurs Paroissiens.

Si-tôt qu'un enfant est sorti vivant du sein de sa mere, il est capable de recevoir le Baptême ; mais on n'en doit baptiser aucun tandis qu'il y est entièrement renfermé. Si la tête paroît dehors, et qu'il soit en danger de mourir, il faut le baptiser sur la tête, sans qu'il soit ensuite besoin de réitérer le Baptême.

S'il ne paroît qu'un bras, qu'un pied, ou quelqu'autre partie du corps qui donne par son mouvement quelque signe de vie, il faudra, s'il y a lieu d'appréhender la mort de l'enfant, le baptiser sur cette partie. Si étant ensuite sorti du sein de sa mere, il se trouve mort, on l'inhumera en terre sainte ; s'il vient au monde en vie, il faudra le baptiser sous condition, disant : *Si non es baptisatus, ego te baptizo in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti*.

Il n'est pas permis d'ouvrir une femme avant sa mort pour sauver son fruit, et lui donner le Baptême. Si elle meurt avant d'être délivrée, il faut lui tenir la bouche ouverte pour empêcher que l'enfant ne soit suffoqué, et cependant avoir promptement recours à un Chirurgien ou à quelqu'autre, qui tâchera de le tirer adroitement en ouvrant le sein de la mere ; s'il se trouve vivant, on doit le baptiser, si on doute qu'il soit en vie, il faudra pareillement le baptiser, mais sous cette condition : *Si tu es vivus, ego te baptizo in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti*. Lorsque l'enfant se trouve mort sans avoir pu être baptisé, si on l'a tiré du ventre de sa mere, il ne faudra pas l'inhumer en terre sainte, mais dans un lieu non béni, destiné pour enterrer les enfans morts sans Baptême ; s'il restoit dans le sein de la mere, sans en avoir été tiré, il faudroit l'inhumer avec elle, sans crainte que le lieu saint fût pollué, parce qu'en cet état il est comme partie de la mere.

Avant de baptiser un enfant, le Prêtre demandera si c'est un garçon ou une fille, afin de ne pas baptiser un garçon pour une fille, ou une fille pour un garçon ; si cependant la méprise arrivoit, il suffira de changer le nom sur les Registres, comme il convient à l'enfant, eu égard à son sexe.

L'usage n'étant plus de baptiser les enfans par immersion, il suffit de découvrir la tête, les épaules et la poitrine de l'enfant, parce que ces parties là doivent être touchées.

On ne doit point baptiser les enfans qui n'ont pas encore l'usage de la raison, malgré leurs parens Juifs ou Infidèles, à moins que la vie de ces enfans ne soit entièrement désespérée ; c'est la pratique générale de l'Eglise. On ne doit pas même les baptiser du consentement de leurs parens, lorsqu'on les laisse entre leurs mains, et qu'on a lieu de croire qu'ils les élèveront dans leurs superstitions, auxquelles ces enfans demeureront ordinairement attachés. Si ces enfans sont en péril de mort et tout-à-fait désespérés, on doit les baptiser, si on le peut faire sans violence et sans scandale : et si ces enfans ne périssent pas, ceux qui les ont baptisés doivent, autant qu'ils pourront, veiller sur leur conduite, en prendre un soin extraordinaire, et les séparer d'avec leurs parens, de crainte qu'ils ne soient pervertis. C'est la loi du quatrième Concile de Tolède, Can. 60.

On peut baptiser contre la volonté des parens, les enfans de ceux qui ayant reçu le Baptême, ont depuis apostasié, parce que ces parens par le Baptême ont été soumis à l'Eglise. On peut encore baptiser malgré leurs parens, les enfans des Juifs ou des Infidèles, qui ayant l'usage de la raison, demandent le Baptême ; mais il faut ensuite séparer ces enfans de leurs parens, crainte de perversion.

Lorsque le pere, ou la mere d'un enfant, est infidèle et l'autre chrétien, et que ce dernier consent qu'il soit baptisé, on le peut baptiser malgré celui des deux qui, étant infidèle, s'opposeroit au Baptême ; selon le Concile III. de Tolède, Can. 14. et le IV. Concile tenu dans la même Ville, Can. 63.

Lorsqu'on présente plusieurs enfans au Baptême dans le même temps, s'il y a lieu de craindre qu'ils ne meurent avant qu'on ait pu les baptiser l'un après l'autre, il faudra verser l'eau sur tous, et dire en même temps au pluriel : *ego vos baptizo*, etc. mais hors ce cas il faut les baptiser séparément, versant de l'eau sur chacun, disant : *ego te baptizo*, etc. Il faut demander en particulier le nom de chacun : on doit en user de même à l'égard des cérémonies ; car encore qu'on puisse dire les prières, les exorcismes, et les autres paroles au pluriel, quand on baptise plusieurs enfans ensemble, il faut néanmoins faire sur chacun d'eux en particulier, les actions principales, comme souffler, former le signe de la Croix, mettre du sel, de la salive, demander à chacun d'eux s'il renonce au diable, à ses œuvres, etc. s'il croit en Dieu, en JESUS-CHRIST, etc. faire les onctions, verser l'eau du Baptême, prononcer les paroles de la Forme, mettre le Voile ou Chiréneau baptismal, et donner le cierge. Si ces enfans sont de différent sexe, le Prêtre fera mettre les garçons à la droite, et les filles à la gauche ; et lorsqu'il prononcera les paroles qui ont rapport à ces actions, il regardera le genre d'un chacun, comme *hunc electum*, et *hanc electam*.

Les Curés et les Prêtres, après avoir administré le Baptême à un enfant, auront soin d'avertir le pere, la mere et la nourrice, de ne pas le mettre coucher dans un même lit avec eux, avant qu'il ait un an accompli. Ils diront encore aux Peres et Meres, qu'il leur est défendu de faire coucher leurs enfans avec eux, ou les freres et les sœurs ensemble, quand ils commencent à avoir l'usage de la raison. Les Curés n'oublieront rien de ce qui pourra dépendre de leurs soins, pour remédier à un mal si commun, et si préjudiciable au salut des ames.

Ils empêcheront aussi de porter au cabaret les enfans nouvellement baptisés, et d'y aller boire à l'occasion du Baptême, ce qui est défendu.

L'Eglise ne demande dans les enfans qui n'ont pas l'usage de la raison; aucunes dispositions pour leur administrer le Baptême; elle leur prête son cœur et sa bouche, parce qu'ils ne peuvent pas encore croire de leur propre cœur pour être justifiés, ni confesser de leur propre bouche, pour être sauvés; comme ils ont été blessés par le péché d'autrui, dit S. Augustin, ils sont guéris sur la paroles des autres.

Du Baptême des Monstres.

IL arrive quelquefois qu'une femme accouche d'un Monstre; il faut procéder alors avec beaucoup de prudence, user d'une précaution particulière: en ce cas, si faire se peut, avant de rien déterminer, on doit consulter l'Evêque ou ses Grands-Vicaires, pour savoir si, et comment on doit lui administrer le Baptême: comme néanmoins il peut y avoir péril de mort, avant d'avoir reçu leur réponse, voici les regles, qu'il faut observer, lorsqu'on ne pourra avoir recours à eux.

1. Si ce Monstre n'avoit aucune apparence de forme humaine, il ne faudroit point le baptiser; mais comme nous ne connoissons point avec certitude, tous les secrets ressorts de la nature, ni tout ce que son Auteur prend plaisir à cacher, même à ceux qui en font une plus grande étude, il ne faut point juger légèrement, ni abandonner au discernement de gens grossiers et peu instruits, ce qui peut être voilé sous les masses informes des tuniques et autres choses externes, et qui pourroit contenir des organes internes qui échapperoient à notre connoissance. On a souvent remarqué, en faisant la dissection des Monstres nés d'une femme, sous une figure qui ne paroisoit pas humaine, qu'il n'y avoit que la peau extérieure en quoy ces Monstres ne parussent pas hommes; et qu'en étant cette premiere peau, toute la figure du corps humain paroisoit.

On ne peut donc admettre en nul cas, qu'on suffoque ces productions. S'il y avoit à en venir à ces extrémités, ce ne seroit ni à l'Eglise, ni aux Parens d'en décider. Cet acte ne se pourroit faire que sous l'autorité du Magistrat; et après avoir apporté toute diligence, pour voir si le temps, les remèdes et l'industrie ne pourroient point donner lieu à la nature de se développer. Si, tout bien examiné, l'on doute que ce Monstre puisse être un homme, on le baptisera sous condition en cette forme: *Si tu es homo, Ego te baptizo in nomine Patris † et Filii † Spiritus † Sancti.*

2. Quand dans la production monstrueuse que la Mere a mise au monde, le doute est s'il y a une ou plusieurs personnes; alors s'il y a plusieurs têtes ou plusieurs poitrines bien formées et bien distinctes, on doit juger qu'il y a autant d'ames raisonnables, et par conséquent autant de personnes qu'il y a de têtes ou de poitrines; et en ce cas là, il faudra verser l'eau séparément sur chaque tête ou sur chaque poitrine, en disant : *Ego te baptizo in nomine Patris + et Filii + et Spiritus + Sancti*. Mais si le péril de mort est évident, et qu'on craigne de n'avoir pas le temps de les baptiser chacun en particulier, celui qui baptisera, versera l'eau sur toute ces têtes ou sur toutes ces poitrines ensemble, en disant : *Ego vos baptizo in nomine Patris + et Filii + et Spiritus + Sancti*. Il ne faut pas oublier ce qui a été dit ci-dessus, que cette maniere de baptiser plusieurs personnes à la fois, ne doit être pratiquée que dans des périls pressans de mort, et dans lesquels le risque seroit évident de mourir sans Baptême, si le Baptême n'étoit conféré à plusieurs à la fois.

Si l'une des têtes ou des poitrines du monstre n'est pas bien formée, en sorte qu'il y a lieu de douter si ce sont deux personnes, il faut en ce cas en baptiser une absolument et sans condition, et baptiser ensuite l'autre qu'on douteroit être distincte, sous cette condition : *Si non es baptizatus, Ego te baptizo, etc.*

Quand le Monstre n'a qu'une tête ou qu'une poitrine, quoiqu'il ait plusieurs autres parties doubles, on doit le baptiser comme une seule personne.

Des Parrains et des Marraines.

QUAND le Baptême est conféré solennellement dans l'Eglise, il faut qu'il y ait un Parrain, ou une Marraine; mais il ne faut ni Parrain ni Marraine, quand on confere le Baptême sans solennité.

Le Parrain et la Marraine représentent l'Eglise, qui offre l'enfant à J. C. pour le baptiser et lui donner une nouvelle naissance; comme J. C. la lui donne par le ministère du Prêtre, ou de toute autre personne qui confere le Baptême, est qui est en cela le Ministre de J. C. et de l'Eglise.

Ils sont aussi les cautions de l'enfant qui n'a pas l'usage de la raison; ils répondent pour lui; ils promettent en son nom, qu'il s'acquittera fidèlement des obligations de son Baptême. C'est un abus que les Curés doivent s'appliquer à empêcher et à abolir, de ne faire répondre que par le Clerc aux interrogations que le Prêtre, qui administre le Baptême, fait alors à l'enfant dans l'administration solennelle. Il faut obliger le Parrain de répondre; et s'il est à craindre qu'il ne dise pas assez exactement les réponses, parce qu'elles sont en latin, on doit lui recommander de répondre au moins avec le Clerc.

Quand on baptise solennellement un Adulte, le Parrain et la Marraine ne répondent pas pour lui, puisqu'il répond lui-même; leur ministère se borne alors à présenter au nom de l'Eglise à J. C. et au Prêtre qui tient sa place,

celui qui veut être baptisé ; à le soutenir sur les Fonts quand on le baptise ; et quand on l'oint de l'Huile sainte.

Avant que de procéder à la cérémonie du Baptême , le Prêtre qui doit conférer ce Sacrement , est obligé de s'informer exactement qui sont ceux qui doivent faire la fonction de Parrain et de Marraine , pour voir s'ils sont propres à cela ; s'ils sont recevables ou non. Lorsqu'il aura lieu de douter de leur capacité , il les fera venir pour les interroger avant le Baptême ; et s'il ne les trouve pas suffisamment instruits , il leur déclarera qu'il ne peut les recevoir pour faire cette fonction.

Les Curés et Prêtres qui baptiseront , n'admettront point pour Parrains et Mairaines , des indignes. On appelle indignes , les Infideles , les Hérétiques , les Schismatiques , les excommuniés dénoncés , ceux qui sont interdits publiquement de l'entrée de l'Eglise , et des Sacremens ; ceux qui sont notés d'infamie pour quelque crime , les Comédiens et les Comédiennes ; ceux qui doivent être regardés comme pécheurs publics , les Blasphémateurs , Concupiscence , Usuriers , et Ivrognes , publics et scandaleux ; ceux qui cette année là n'ont pas satisfait à leur devoir pascal , si la chose est notoire et constante.

Il faut encore regarder comme indignes d'être admis à la fonction de Parrain et de Marraine , ceux qui sont dans une ignorance crasse des principaux Mysteres de la foi , qui ne savent point le Symbole des Apôtres , l'Oraison Dominicale , les Commandemens de Dieu et de l'Eglise ; car les Parrains et les Mairaines sont chargés en certains cas , d'apprendre ces choses à leurs Filleuls , et à leurs Filleules : et comment instruiront-ils les autres de ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes ?

En effet , les Parrains et les Mairaines sont comme les parens spirituels des enfans qu'ils tiennent sur les sacrés Fonts ; ils contribuent à leur régénération ; et par conséquent ils doivent dans le besoin , être attentifs à leur éducation spirituelle , prendre soin qu'ils soient instruits des mysteres de la foi , des regles et des maximes de la vie Chrétienne , afin qu'ils observent inviolablement jusques à la mort , ce qu'ils ont solennellement promis pour eux au Baptême. Le Concile d'Arles en 813 suppose que les Parrains ne sont pas moins tenus d'instruire leurs Filleuls , que les Peres d'instruire leurs enfans , parce que , si ceux-ci ont mis leurs enfans au monde , ceux-là ont répondu pour leurs Filleuls. Plusieurs Conciles ordonnent aux Curés d'avertir les Parrains et Mairaines de ces obligations , et de leur recommander de s'en acquitter fidèlement ; sur-tout quand les peres des enfans qu'ils ont tenus au Baptême , sont suspects dans la foi , comme sont les nouveaux convertis ; ou négligent l'instruction de ces jeunes élèves , ou sont morts.

Les Curés et Prêtres qui baptiseront , refuseront encore pour Parrains et pour Mairaines , les étrangers inconnus , ceux qui n'auront pas fait leur première Communion , ceux qui ne seront pas confirmés ; les fous , les hébétés , les évergumenes , les femmes qui seront habillées d'une façon immodeste , qui auront sur le visage des monches , du rouge , du fard , qui paroîtront avec le sein et les épaules découvertes. Ils apprendront aux peuples que les Parrains et les Mairaines doivent être vêtus d'une manière honnête et modeste ; ils

avertiront leurs Parrains en secret et avec politesse, de quitter leurs armes, leurs épées et leurs gants, avant que d'être admis à cette fonction, par respect pour cette cérémonie.

Les Religieux, les Religieuses et autres Personnes qui ont renoncé au siècle, ne peuvent être Parrains et Marraines, ni faire tenir en leur nom des enfans sur les Fontes de Baptême; les saints Canons le défendent.

Il est encore défendu dans ce Diocèse, d'admettre pour Parrains, les Ecclésiastiques dans les Ordres Sacrés, et ceux qui sont Bénéficiers. A l'égard des simples Clercs et non Bénéficiers, les Curés n'en doivent recevoir aucun pour Parrain sans permission.

Un Pere et une Mere ne peuvent jamais être Parrain ou Marraine de leur propre enfant.

Il ne faut qu'un seul Parrain, ou une seule Marraine pour chaque Baptême; il est cependant d'usage d'admettre en même temps pour un seul Baptême, un Parrain et une Marraine; mais on ne peut en souffrir davantage.

Et parce que les Parrains et les Marraines ont coutume de donner le nom à ceux qu'ils présentent au Baptême, pour signifier qu'ils vont changer d'état; passer de la condition d'enfans du Démon à la dignité d'enfans de Dieu, être régénérés en JESUS-CHRIST et enrôlés en sa milice, l'ordre et la bienséance demandent que les Parrains nomment les garçons, et les Marraines les filles.

Les Curés et les Prêtres qui baptisent, ne doivent point absolument souffrir qu'on donne aux enfans qui doivent être baptisés, des noms profanes; indécens, fabuleux, poétiques et ridicules; les noms des fausses Divinités, les noms des Païens, ou des hommes impies, ceux qui sont affectés par les Hérétiques: mais ils auront soin qu'on impose à chacun selon son sexe, le nom d'un Saint, ou d'une Sainte reconnus par l'Eglise, que les baptisés puissent se proposer pour modele, et avoir dans le Ciel pour intercesseurs auprès de Dieu. Ils empêcheront aussi la multiplicité des noms, et ne permettront pas qu'on en donne plus d'un, ou deux tout au plus. Ils prendront garde encore, qu'on n'impose à ceux qu'ils baptisent, des noms qui joints ensemble, ou à leur nom de famille, puissent faire quelque rencontre plaisante, ridicule, mal-séante, ou injurieuse.

Ils auront soin que, lorsque le Parrain et la Marraine donneront le nom d'un Saint et d'une Sainte de l'ancien Testament, on y ajoute le nom d'un Saint et d'une Sainte du nouveau Testament.

Il n'est point à propos de donner le nom des Mysteres de JESUS-CHRIST, comme celui de Noël, d'Esprit, ni de celui de Toussaint. Il faut donner, comme il a été dit ci-dessus, des noms des Saints particuliers, reçus, et reconnus par l'Eglise, dont les exemples puissent animer les Fideles à bien-vivre, et qui puissent leur servir de protecteurs dans le Ciel.

Les Curés et les Prêtres qui baptiseront, auront attention que les Parrains et les Marraines, qui se présentent pour cette fonction, se comportent durant la cérémonie, avec tout le respect et la modestie convenables. A la fin ils leur expliqueront en peu de mots, les devoirs des Parrains et des Marraines envers leurs Filleuls et Filleules, qui sont de prier pour eux, de les aimer

comme leurs enfans spirituels, de veiller à leur éducation chrétienne, et même de s'en charger au défaut de leurs parens: de leur expliquer les promesses qu'ils ont faites pour eux au Baptême, et de veiller pour les leur faire garder.

Il faut avertir les parens, que, quand il s'agit de choisir à leurs enfans un Parrain et une Marraine, ils doivent avoir moins d'égard à la Noblesse, au crédit, aux richesses; et aux autres avantages temporels qui peuvent revenir à leurs enfans, qu'à l'intégrité de la vie et aux bonnes mœurs.

Les Parrains et les Mairaines qui présentent à l'Eglise un enfant déjà ondoïé, pour lui faire suppléer les cérémonies du Baptême, ne contractent point l'alliance spirituelle qui se contracte quand le Baptême est conféré solennellement. Cette alliance consiste en ce que le Parrain ne peut se marier avec sa Filleule, ni avec la Mere de sa Filleule; et la Marraine pareillement ne peut prendre pour Mari son Filleul, ni le Pere de son Filleul. C'est sur quoi les Curés sont obligés d'instruire exactement les Parrains, les Mairaines et leurs Paroissiens; auxquels ils doivent apprendre encore l'alliance que contracte celui qui baptise avec celui qui est baptisé, et avec le Pere et la Mere de ce baptisé. Cette alliance spirituelle ainsi expliquée, est un empêchement dirimant du mariage. Les Parrains et les Mairaines qui présentent un enfant déjà ondoïé, ne contractent même aucun empêchement empêchant pour le Mariage.

Les Curés exhorteront les Peres et les Meres d'instruire leurs enfans, qu'il est à propos de célébrer chaque année la Fête des Saints Patrons, dont le nom leur a été donné au Baptême.

Des effets du Baptême, et des obligations qu'on y contracte.

Les effets du Baptême sont tout-à-fait admirables; et les Pasteurs doivent souvent les exposer aux Peuples, pour leur donner une haute idée de la grace qu'ils ont reçue, et les porter à vivre d'une manière conforme à la sainteté de leur profession.

Le premier effet du Baptême est d'effacer, non seulement le péché originel, et tous les autres péchés qu'on a commis par sa propre volonté, avant que de le recevoir, quelque énormes qu'ils soient; mais encore toutes les peines qui leur sont dues, pour satisfaire à la Justice divine; en sorte que, dit l'Apôtre S. Paul, (*Rom. 8.*) *Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en J. C.* par ce Sacrement ils sont devenus purs, innocens et agréables à Dieu, *qui ne hait rien dans ceux qui sont régénérés.* Néanmoins l'ignorance, la concupiscence, les infirmités corporelles et spirituelles, la nécessité de mourir, qui sont des suites du péché originel, ne sont pas détruites en cette vie par le Baptême. Les hommes n'en seront délivrés qu'après la résurrection générale, et cette délivrance doit être regardée comme un effet du Baptême.

La

La concupiscence qui reste dans les baptisés, n'est cependant pas proprement et véritablement un péché; elle ne peut nuire, tandis qu'on n'y consent point; si elle est appelée péché, c'est parce qu'elle est un effet du péché, et qu'elle porte au péché. Dieu a voulu que dans ce lieu d'exil, l'homme en conservant ses miseres, se ressouvint de sa chute, vécût dans la crainte, dans l'humiliation, dans la défiance de lui-même; et qu'elles servissent, comme dit le Concile de Trente, d'exercice à sa vertu; qu'elles lui donnassent lieu de mériter, et le fissent soupirer vers le Ciel, où la délivrance sera entière et parfaite.

Le second effet du Baptême est de nous rendre les enfans adoptifs de Dieu. Par la naissance charnelle nous sommes enfans d'Adam, enfans du vieil homme, enfans de colere, enfans du démon: par le Baptême nous renaissions en JESUS-CHRIST, pour être les enfans de Dieu, les freres de JESUS-CHRIST; c'est pour cela que ce Sacrement est appelé Sacrement de régénération; et cette adoption divine fait que nous avons droit d'appeller Dieu notre Pere, parce qu'étant aussi ses enfans, nous sommes aussis héritiers, et les cohéritiers de JESUS-CHRIST.

Le troisieme effet du Baptême est de nous remplir de la grace divine, qu; nous rendant justes et enfans de Dieu, nous établit par ce même moyen, héritiers du Salut éternel: or cette grace ne consiste pas seulement dans la rémission des péchés, mais c'est une qualité divine imprimée dans nous, qui est comme un rayon de lumiere, lequel efface toutes les taches de nos ames, et en augmente la beauté et la pureté. Le Baptême avec la Grace sanctifiante, communique la charité, et toutes les autres vertus infuses, avec les Dons du Saint-Esprit, non seulement aux Adultes qui reçoivent ce Sacrement avec de saintes dispositions, mais encore aux enfans; c'est ce que S. Paul exprime parlant à Tite: *Salvos nos fecit per lavacrum regenerationis Spiritus Sancti quem effudit in nos abundè per JESUM CHRISTUM*, etc.

Le quatrieme effet du Baptême est de nous unir à JESUS-CHRIST, par la vie nouvelle qu'il nous donne, et par le Saint-Esprit qu'il nous communique; en sorte que nous sommes incorporés en JESUS-CHRIST comme les membres à leur chef; il le fait vivre en nous, et nous fait vivre en lui: et comme tous les membres du corps humain reçoivent de la tête le mouvement qui leur est nécessaire, pour s'acquitter de leurs propres fonctions, ainsi c'est de la plénitude de JESUS-CHRIST que la Grace, qui nous rend capables de toutes les actions de la piété chrétienne, se répand sur tous ceux qui sont purifiés par le Baptême. Par conséquent le Baptême nous rend enfans et membres de l'Eglise: il nous rend ses enfans, parce que c'est elle qui nous fait naître en JESUS-CHRIST par ce Sacrement qu'elle nous confere; ses membres, parce que par le Baptême nous appartenons à l'Eglise, comme la partie à son tout. Le Baptême nous met au nombre des Fideles, il nous donne droit aux autres Sacremens, et nous fait participer à tous les biens communs de l'Eglise. Les autres Sacremens n'opéreroient aucun effet, aucune grace, aucun caractere, sur ceux qui les recevraient sans être baptisés.

Enfin, le Baptême imprime dans l'ame un caractere ineffaçable qui fait qu'on ne peut le réitérer. Ce caractere marque un baptisé au sceau de Dieu, et le lui consacre si absolument, qu'il ne peut être employé à d'autres usages sans une

espece de sacrilège, et c'est ce qui rend les péchés commis après le Baptême ; beaucoup plus grièfs, parce qu'ils profanent un cœur et un Temple que Dieu s'est dédié d'une façon toute particulière.

A de si grandes grâces répondent aussi de notre part de grandes obligations. Car 1^o. en recevant le Baptême, nous avons fait profession de la Loi de JESUS-CHRIST, et contracté l'obligation de l'imiter et de vivre conformément aux règles et aux maximes de son Evangile. Nous avons aussi, comme enfans de l'Eglise, voté une obéissance filiale à cette Mere commune, et promis de nous soumettre à ses Ordonnances, et à la conduite des Pasteurs que JESUS-CHRIST y a établis.

2. Nous avons solennellement renoncé au Démon, à ses maximes, et à ses malheureuses suggestions ; nous avons promis de n'avoir jamais aucun commerce avec lui, et de faire tous nos efforts pour lui résister et le combattre, soient lui-même, soient ses suppôts qui sont les méchans, et tous ceux qui travaillent à établir son empire au préjudice de celui de notre Seigneur JESUS-CHRIST.

3. Nous avons renoncé à toutes les œuvres du Démon, c'est-à-dire, aux péchés auxquels il tâche de nous porter par ses tentations. Nous avons promis avec la grâce de Dieu, de les éviter ; et la vie toute divine que nous avons reçue dans le Baptême, doit nous inspirer une horreur infinie ; car, dit S. Jean, (1. Epist. C. 5.) *Quiconque est né de Dieu, ne pèche point ; mais la naissance qu'il a reçue, le conserve pur, et le malin esprit ne le touche point.*

4. Nous avons renoncé aux pompes du Démon, qui sont les vanités du monde, les honneurs, les plaisirs, les richesses, pour suivre la simplicité de JESUS-CHRIST, et nous attacher uniquement à lui.

Les Pasteurs auront soin de représenter souvent toutes ces obligations aux Fideles, et de les exhorter à renouveler de temps en temps les promesses de leur Baptême, de les garder inviolablement jusqu'à la mort, et de se faire chaque année une grande Fête du jour auquel ils auront reçu ce Sacrement. C'est le jour auquel proprement nous sommes sortis de la servitude de l'Egypte : Dieu ordonne dans l'Exode (cap. 12.) de le célébrer avec reconnaissance. *Habebitis hunc diem in monumentum, et celebrabitis eam. solemnem cultu sempiterno.*

Des Cérémonies du Baptême.

LES Cérémonies que l'Eglise emploie dans l'administration du Baptême : soit très-anciennes.

S. Basile en rapporte plusieurs qu'il dit être de tradition Apostolique. (*Lib. de Spiritu Sancto, Cap. 27.*) Il y a, dit-il, *des Dogmes et des usages que nous tenons de l'Ecriture Sainte ; d'autres que nous avons par la Tradition des Apôtres : les uns et les autres ont une force pareille, et contribuent également à la piété. Nous consacrons l'eau du Baptême, et l'huile qui sert aux onctions : celui qui doit être baptisé est consacré de même, et oint de l'huile sainte. Où trouvons-nous*

dans l'Ecriture cette pratique ! Nous ne la tenons que de la Tradition. L'Ecriture Sainte garde de même le silence sur les onctions. Ce n'est que par la Tradition que nous avons appris les autres cérémonies qui s'observent dans le Baptême ; par exemple, de renoncer à Satan et à ses Anges, sans parler des autres. Il en est de même de la Profession de Foi, par laquelle nous protestons que nous croyons au Pere, au Fils, et au Saint-Esprit, etc.

L'antiquité des autres cérémonies du Baptême, dont S. Basile ne parle point en détail, se prouve par le témoignage des autres Peres.

S. Augustin (*Lib. de peccator. merit. C. 26.*) fait mention du signe de la Croix, et de l'imposition des mains, dont on se servoit pour admettre quelqu'un au rang des Catéchumenes.

Le même Pere, dans le premier livre de ses confessions, joint au signe de la Croix, l'usage de donner du sel aux Catéchumenes. Il leur rappelle en les instruisant, l'obligation où ils sont d'apprendre le Symbole et l'Oraison Dominicale. Il témoigne en plusieurs endroits de ses ouvrages, que l'usage du soufflé, et des exorcismes étoit pratiqué par toute l'Eglise.

S. Ambroise (*Lib. de Myster. C. 1.*) travaillant pour l'instruction des nouveaux baptisés, parle de la cérémonie par laquelle on touche avec la salive les oreilles et le nez, en disant *Ephpheta*. Dans un autre ouvrage (*Lib. 5. in Luc. Cap. 5.*) il parle de la robe blanche que l'on donne au Baptême.

Le second Concile général parle du Catéchisme que l'on faisoit à ceux qui aspireroient au Baptême, qui étoient nommés Catéchumenes à cause de ce Catéchisme.

Tertullien (*Lib. de Bapt. C. 18.*) fait mention des Parrains et de leurs fonctions.

Le Pape Innocent I, dans sa Lettre à Decentius, dit qu'on fait l'onction du S. Chrême aux nouveaux baptisés ; qu'il est permis aux Prêtres de la faire, mais qu'ils ne doivent pas la faire sur le front.

S. Grégoire de Nazianze fait mention du cierge ardent qu'on donne aux nouveaux baptisés au sortir du baptême.

Enfin, ces saintes cérémonies sont rapportées par grand nombre d'autres témoignages les plus précis des premiers siècles, qui prouvent leur ancienneté, et qui nous les rendent précieuses et respectables.

Elles sont trop augustes et trop édifiantes pour n'en pas donner une courte explication, afin que les Pasteurs puissent dans l'occasion, en instruire les Peuples, auxquels ils doivent chercher à en donner une parfaite connoissance ; car quoiqu'elles ne soient pas absolument nécessaires, elles n'en méritent pas moins pour cela notre estime et notre vénération. Il est constant que ces cérémonies font que ce Sacrement s'en administre avec plus de religion et de piété, qu'elles nous remettent devant les yeux tous les dons excellens qu'il renferme, et qu'elles impriment plus fortement dans notre esprit, le souvenir des biens infinis de Dieu.

D'abord on arrête à la porte d'une Eglise ceux qu'on présente au Baptême, pour marquer qu'étant par le péché soumis à l'empire du démon, ils sont indignes d'entrer dans la maison de Dieu, jusques à ce qu'ils aient secoué le joug de la servitude honteuse du péché, et qu'ils se soient soumis entièrement au joug

de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST. On leur donne des Parrains ou des Maraines, pour leur dire qu'ils ne peuvent se présenter eux-mêmes, et que c'est l'Eglise qui les présente, pour avoir des témoins de leur profession de foi, et des répondans qui veillent sur leur conduite. On leur donne un nom, pour leur apprendre que par le Baptême ils vont être assujettis à JESUS-CHRIST, et engagés à son service. L'imposition des noms, dit S. Chrysostôme, est le signe principal du domaine : *Nominum enim impositio, domini signum est, et præcipuum.*

Alors le Prêtre leur demande ce qu'ils desiront de l'Eglise ; et ayant reçu leur réponse, il les instruit premièrement de la Doctrine de la Foi chrétienne dont ils doivent faire profession dans le Baptême. Cette coutume d'instruire avant de baptiser, vient de JESUS-CHRIST, qui, en ordonnant à ses Apôtres d'aller par tout le monde, d'enseigner toutes les nations, de prêcher l'Evangile à tous les hommes, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, a voulu leur marquer par-là, que le Baptême ne doit se donner à ceux qui veulent le recevoir, qu'après les avoir au moins instruits des principaux Mystères de la Religion Chrétienne.

Ensuite le Prêtre souffle sur eux en forme de Croix, pour chasser le démon par la vertu du Saint-Esprit, qui est comme le souffle de Dieu, et par les mérites de J. C. crucifié. On se sert du souffle pour chasser le démon, afin de faire connoître le mépris qu'on fait de lui, et son extrême faiblesse. On imprime aussi sur le front et sur le cœur de ceux qu'on va baptiser, le signe de la Croix, pour montrer qu'ils doivent se faire honneur de la Croix de J. C., l'aimer, y mettre toute leur confiance, et témoigner hautement qu'ils sont Chrétiens, bien-loin d'avoir honte de le paroître et d'en faire les actions. Les autres signes de la Croix qu'on répète souvent dans le Baptême, signifient qu'il tire toute sa vertu de la Croix du Sauveur, et des mérites de sa Passion. Ceux qu'on fait sur le front, sur les yeux, sur la poitrine, sur les épaules et sur les oreilles, signifient que tous les sens de ceux que l'on baptise, sont tellement fortifiés et purifiés par la grace du Baptême, qu'ils sont des sujets dignes de Dieu, et capables de connoître et de garder ses commandemens. Par le signe de la Croix, les Catéchumènes sont en quelque manière sanctifiés, selon Saint Augustin ; ils sont conçus par ce signe dans le sein de l'Eglise ; ils sont marqués au sceau, et au caractère de JESUS-CHRIST : par ce signe, les Catéchumènes se soumettent au joug de JESUS-CHRIST ; et s'engagent à mener sur la terre une vie de croix et de souffrances.

On fait sur eux plusieurs exorcismes, pour chasser le démon, sous la puissance duquel ils sont par le péché originel. L'Eglise en use ainsi, par ce qu'elle connoît toute l'opiniâtreté de ce malin esprit, quand une fois le péché l'a mis en possession du cœur de l'homme. On ne doit pas omettre les exorcismes marqués dans le Rituel, quand on ne fait que suppléer les cérémonies à une personne déjà baptisée ; car l'Eglise les emploie, non seulement pour chasser le démon, mais encore pour diminuer ses forces, pour l'éloigner et l'empêcher de nuire à ceux de l'ame desquels il a été chassé par le Baptême. Cet ennemi implacable de notre salut n'est jamais si furieux contre nous, que lorsqu'il nous voit délivrés de sa tyrannie. *Pervicacissimus ille hostis*, dit Tertullien, *nunquam malius sua vim facit ; atque tunc maxime sævit, cum hominem plane sensit liberum,*

Tunc plurimum accenditur, dum extinguitur. On fait aussi plusieurs impositions des mains, pour signifier que Dieu, en la place du démon, prend possession de ceux que l'on baptise, se les soumet et les assujettit à sa douce et heureuse domination ; pour faire comprendre au Catéchumène, qu'il est une victime qui va être consacrée à Dieu par le Baptême, par lequel elle deviendra agréable à la Majesté divine.

Le sel que l'on met dans la bouche de celui que l'on doit baptiser, marque, que par le don de la Grace et de la Foi qu'ils reçoivent au Baptême, ils doivent être délivrés de la corruption du péché, trouver du goût dans la pratique du bien, et dans les choses du Ciel, et prendre plaisir à se nourrir des vérités divines. Il signifie la sagesse que l'Eglise demande pour ceux qui reçoivent le Baptême, et la prudence dont ils doivent assaisonner toutes leurs actions et toutes leurs paroles, afin que leur vie soit sainte et exempte de toute corruption du péché.

On introduit le Catéchumène dans l'Eglise, pendant que le Ministre du Sacrement récite avec le Parrain et la Marraine, le Symbole des Apôtres, si c'est un enfant qui va recevoir le Baptême ; et avec le Catéchumène même, s'il a l'usage de la raison, pour faire entendre que l'Eglise ne reçoit en son sein et n'admet au Baptême que ceux qui font profession de croire en J. C. : on y joint la récitation de l'Oraison Dominicale, parce que l'Eglise veut être assurée que ceux qu'elle reçoit au nombre de ses enfans, savent cette prière que le Sauveur nous a enseignée lui-même.

On met à ceux que l'on va baptiser, de la salive aux oreilles et aux narines, pour les avertir qu'ils ne doivent plus écouter la voix du démon, du monde, et de la chair ; mais qu'ils sont obligés d'avoir les oreilles ouvertes aux Commandemens de Dieu, aux vérités évangéliques ; et en sentir la douceur ; c'est-à-dire, avoir le cœur disposé à les croire et à les observer, se plaire dans la pratique des vertus qui rendent les vrais Fidèles la bonne odeur de JESUS-CHRIST.

Lorsqu'ils sont arrivés aux Fonts-baptismaux, on exige d'eux qu'ils renoncent à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Quand ce sont des enfans, les Parrains ou les Mairaines répondent pour eux, et leur servent de caution. Rien de plus juste que ces renoncemens ; car l'homme s'étant perdu, pour avoir écouté les suggestions et les promesses du démon, il faut qu'il y renonce, pour rentrer en grace avec Dieu, et devenir son enfant par le Baptême. Celui qui se veut enrôler sous l'Etendard de JESUS-CHRIST, doit premièrement s'engager à abandonner le monde et le démon, et promettre de les détester toute sa vie, comme ses plus cruels ennemis.

On fait une onction sur la poitrine et sur les épaules, pour signifier la grace dont ceux qui vont recevoir le Baptême, ont besoin ; et que Dieu leur accorde ; pour combattre le démon, et adoucir le joug de JESUS-CHRIST auquel ils se soumettent. Ensuite le Prêtre leur fait encore cette demande : *Croyez-vous en Dieu le Père Tout-Puissant ?* Ils répondent, s'ils sont Adultes, ou les Parrains ou Mairaines répondent pour eux, si ce sont des enfans : *J'y crois ;* et étant de même interrogés sur tous les autres articles du Symbole, ils font une profession solennelle de la Foi. Par-là on s'assure s'ils croient vérita-

blement, et s'ils sont dans la résolution de professer la Foi de JESUS-CHRIST; parce que la foi est le fondement du salut, et une des principales dispositions pour être justifié.

Enfin le Prêtre leur demande s'ils veulent être baptisés; à quoi ils n'ont pas plutôt consenti, en répondant eux-mêmes, si ce sont des Adultes, ou leurs Parrains ou Marraines répondant pour eux, si ce sont des enfans, qu'en même temps le Prêtre verse l'eau bénite sur eux, en disant : *Je te baptise*, etc. car Notre-Seigneur a voulu que comme l'homme en obéissant volontairement au serpent, avoit été justement condamné, nul ne fût aussi du nombre des siens, que ceux qui se donneroient volontairement à lui; afin que par une obéissance toute volontaire à ses commandemens, ils pussent mériter le salut éternel.

On oint les baptisés à la tête avec le S. Chrême, pour marquer qu'ils sont unis à JESUS-CHRIST, comme les membres à leur Chef; qu'il leur fait part de sa Royauté, pour dominer sur leurs convoitises; et de son Sacerdoce, pour offrir à Dieu un sacrifice continuel de bonnes œuvres.

Le Chrêmeau tient lieu de la robe blanche qu'on donnoit autrefois aux baptisés. Cette robe, selon le sentiment des SS. Peres, est le Symbole de la gloire de la résurrection pour laquelle nous renaissions par le Baptême, de l'éclat de la beauté dont l'ame est ornée dans ce Sacrement, après que les taches de ses péchés y ont été effacées, de l'innocence, et de l'intégrité que ceux qui ont été baptisés, doivent conserver jusqu'à la mort.

Enfin le cierge allumé qu'on met à la main, signifie qu'étant devenus enfans de lumière, ils doivent vivre en enfans de lumière, marcher selon la justice et la vérité, rechercher ce qui est agréable à Dieu, et fuir les péchés, qui sont des œuvres de ténèbres.

Des Fonts-baptismaux et des saintes Huiles.

DANS chaque Eglise Paroissiale, ou autre, destinée pour l'administration des Sacremens, il doit y avoir des Fonts-baptismaux, qui seront placés au bas de l'Eglise, du côté de l'Evangile, dans une Chapelle bien fermée, ou dans un lieu environné de balustres fermant à clef, avec un Dais au dessus, dans le fond duquel il y aura un Tableau du Baptême de Notre-Seigneur. Ce lieu sera tenu dans une grande propreté, et les Fonts seront si bien couverts d'un dôme, ou au moins d'une porte qui ferme bien juste, qu'il n'y entre ni poussière, ni ordures. Ils fermeront à clef, que les Curés, ou leurs Secondaires garderont avec soin.

Les Fonts-baptismaux doivent être d'une matière solide, comme de pierre dure, ou de marbre, d'une hauteur convenable, creusés en forme de Cuve, et divisés, s'il est possible, en deux parties percées dans le milieu jusqu'en bas. Dans la plus grande partie sera le Vaisseau des Eaux baptismales; l'autre qui doit être large de plus d'un pied, servira de Pis-

cine, pour recevoir l'eau qu'on verse sur la tête de ceux qu'on baptise. Si l'on ne peut pas avoir une cuve divisée en deux parties, il y aura à côté des Fonts une Piscine pour recevoir l'eau. Le conduit sera au milieu d'une pierre taillée en forme de bassin, large de plus d'un pied, et élevée de terre au moins de trois pieds, ensorte qu'on puisse commodément pancher dessus, la tête de ceux qu'on baptisera.

Le Vaisseau destiné pour contenir les Eaux baptismales doit être d'étain, ou de plomb, avec un couvercle de même matière, fermant bien juste, afin que l'eau ne s'écoule pas; si ce Vaisseau étoit de cuivre, il sera étamé par dedans, de crainte que la rouille ne fasse corrompre l'eau. On ne doit laisser dans les Fonts que ce Vaisseau; et le tout doit être tenu par les Curés dans une grande propreté.

Il ne faut pas laisser les Vases des saintes Huiles dans les Fonts-baptismaux; mais on doit les fermer sous la clef dans une petite armoire boisée par dedans, à côté du grand Autel, si cela se peut; d'où les Curés le porteront avec respect aux Fonts-baptismaux, lorsqu'il faudra faire quelque Baptême. Si l'on ne peut avoir cette armoire à côté du grand Autel, on la pratiquera dans la Chapelle des Fonts.

Il faut avoir de deux sortes de saintes Huiles pour le Baptême; savoir, l'Huile des Catéchumènes, et le S. Chrême. On doit avoir, pour les contenir, deux petits Vases d'argent, ou au moins d'étain fin, bien propres et unis ensemble, bien fermés, et distingués chacun par sa propre inscription, afin de ne se pas tromper en prenant l'un pour l'autre. Sur le Vase de l'Huile des Catéchumènes, on mettra *OLEUM CATECHUMENORUM*; et sur celui du St. Chrême, *SANCTUM CHRISMA*. Si ces Vases étoient si petits, qu'on ne pût graver ces deux mots sur chacun, il faudra mettre au moins sur celui du St. Chrême ces deux lettres initiales en gros caracteres, S. C. et sur celui de l'Huile des Catéchumènes, il faudra mettre aussi en gros caracteres, O. C.

Pour empêcher que les saintes Huiles ne se répandent, on mettra entre le couvercle et le Vase, du coton, ou de l'étope, qu'on changera de temps en temps, et qu'on brûlera sur la Piscine quand on les ôtera pour en mettre d'autres.

Pour l'usage journalier, on aura encore d'autres plus petits Vases d'argent, si cela se peut, ou au moins d'étain fin, bien propres, et unis ensemble, bien distingués et bien couverts, avec des inscriptions pareilles à celles des plus grands Vases, d'où on versera dans les plus petits, les saintes Huiles nécessaires. On mettra dans ces plus petits Vases; de l'étope, ou du coton, avec les saintes Huiles qu'ils contiendront. Il convient d'en faire l'ouverture assez grande, afin que le Prêtre puisse appuyer le pouce sur ce coton, ou sur ces étoupes, quand il se sert des saintes Huiles pour les onctions lors de l'administration du Baptême.

Les saintes Huiles doivent avoir été bénites et consacrées par un Evêque, le Jeudi Saint de l'année courante. C'est pourquoi les Curés de la Ville Episcopale les iront prendre dans l'Eglise Cathédrale pour s'en servir le Samedi Saint à la bénédiction des Fonts; ainsi que les Curés dont les Pa-

roisses sont près de la Ville et assez peu éloignées pour leur donner la facilité et le temps de venir, ou d'envoyer prendre des saintes Huiles nouvelles pour la même cérémonie le jour du Samedi Saint. Quant aux autres Curés et aux Secondaires des Succursales dont les Eglises sont plus éloignées de la Ville Episcopale, et qui ne peuvent venir ou envoyer prendre les saintes Huiles nouvelles avant le Samedi Saint, ils auront attention de s'en pourvoir le plutôt qu'il leur sera possible. Ils auront pour cet effet quinze jours seulement après Pâques; et ce n'est qu'en cas qu'ils n'aient pu les avoir auparavant. S'il reste des saintes Huiles de l'année précédente, il est défendu aux Curés et Secondaires de s'en servir, après le temps qui vient d'être marqué pour s'en pourvoir de nouvelles; c'est pourquoi ils feront brûler les anciennes dans la lampe qui est allumée devant le très-Saint Sacrement, si-tôt qu'ils auront reçu les Huiles nouvelles; ou ils en imberont du coton, ou des étoupes qu'ils feront brûler, et en jetteront les cendres dans la Piscine.

A cet effet, il doit y avoir dans chaque Eglise, derrière le grand Autel, ou dans un autre lieu commode, une Piscine, c'est-à-dire, un endroit fermé où il y ait dans la terre une grande fosse dont l'orifice soit étroit, sur lequel il y ait une pierre, ou un couvercle qui le bouche bien. C'est dans cette fosse qu'on jettera les cendres des saintes Huiles, les boules d'étoupe, ou de coton, et la mie de pain, qui auront touché les saintes Huiles, et qui auront servi à essuyer les saintes onctions et les doigts des Prêtres qui les auront faites. On y doit jeter encore les cendres des ornemens et linges d'Autel, des ornemens Sacerdotaux, et de toutes les choses sacrées qu'on doit jeter dans le feu. On y jettera pareillement l'eau-bénite, tant celle qu'on ôtera des Bénitiers, que celle qu'il faut renouveler des Fonts-baptismaux; l'eau qui aura servi à laver les Corporaux et les Purificatoires; et généralement toutes les choses que le Missel et le Rituel ordonnent de jeter en cette Piscine. Les Curés auront soin que ce lieu soit bien fermé, et qu'on n'y jette rien de Profane.

Lorsque les Curés ne pourront eux-mêmes venir prendre les saintes Huiles qui leur seront nécessaires pour leurs Paroisses, ils enverront pour cet effet des Ecclésiastiques qui soient au moins Sous-Diacres. Il est défendu à ceux qui seront chargés de cette distribution, de donner de saintes Huiles pour les Paroisses, à d'autres qu'aux Curés, ou aux Ecclésiastiques envoyés de leur part, qui doivent être dans les Ordres sacrés, et prouver par écrit, si d'ailleurs on ne les connoît pas, qu'ils sont véritablement envoyés par les Curés des Paroisses pour lesquelles ils demandent les saintes Huiles. Lorsque les Maisons Régulières du Diocèse en demanderont pour leur propre besoin, ce sera pareillement toujours un Prêtre, ou au moins un Clerc dans les Ordres sacrés qui ira les prendre; et qui aura pour cet effet aussi un billet signé du Supérieur de la Maison pour laquelle il les ira prendre, afin de faire voir que c'est ce Supérieur qui l'envoie, s'il ne peut y aller lui-même. Dans ces billets il sera marqué, que c'est pour telle Paroisse, ou pour telle Maison Régulière que l'on va prendre les saintes Huiles.

Les Vaisseaux dans lesquels les saintes Huiles auront été bénites le jour du Jeûli

Jeudi Saint, et qui serviront pour les distribuer dans tout le Diocèse, seront enfermés sous la clef dans un lieu décent, propre et honnête. Celui qui sera chargé de faire cette distribution, gardera la clef de cette armoire, et empêchera qu'aucune personne puisse toucher les saintes Huiles, que les seuls Prêtres qui en auront besoin pour le sacré Ministère. Il n'en donnera, sous quelque prétexte que ce puisse être, à qui que ce soit, qu'aux Curés qui en manqueront, ou aux Clercs dans les Ordres sacrés que les Curés enverront à cet effet, et aux Maisons Régulières, ainsi qu'il vient d'être dit. Il aura soin de refermer la clef de ladite armoire aussi-tôt qu'il aura fait la distribution, pour laquelle on aura eu recours à lui. Il aura un Registre sur lequel les Curés ou les Ecclésiastiques qui viendront de leur part, signeront qu'ils ont reçues les nouvelles saintes Huiles, tel jour et pour telle Paroisse; laquelle signature se fera à chaque distribution des saintes Huiles.

On doit traiter les saintes Huiles avec un grand respect, et empêcher surtout, qu'on ne les applique sur des malades; et qu'on n'en abuse d'une manière profane et sacrilège, en s'en servant contre les intentions de l'Eglise. C'est pourquoi il est défendu aux Curés et aux autres Prêtres, d'en donner jamais à personne sous quelque prétexte que ce soit. Hors le cas de nécessité, les Ecclésiastiques, pour plus grande révérence, ne les porteront jamais sans être revêtus de Surplis. On ne doit les laisser toucher par aucun Laïc.

Si les saintes Huiles venoient à diminuer notablement pendant le cours de l'année, en sorte qu'elles ne pussent suffire, et qu'on n'eût pas la commodité d'en aller chercher ailleurs, il faudroit verser dans l'Huile bénite qui reste, un peu d'huile d'olive commune, mais en moindre quantité que l'Huile bénite, et les mêler ensemble. Il n'est pas permis d'y joindre de l'Huile de Noix ou d'autre matière que d'Olive.

Si on s'étoit servi d'un linge pour essuyer les Onctions avec les saintes Huiles, dans l'administration des Sacremens, ce linge ne pourra plus être employé à aucun usage profane et commun; mais après qu'il aura été lavé, il doit rester pour le service de l'Eglise.

Chaque Curé doit faire tous les ans deux fois la bénédiction solennelle des Fonts-baptismaux, savoir, le Samedi saint, et la veille de la Pentecôte.

Ce qu'il faut préparer pour le Baptême solennel.

POUR le Baptême solennel, on aura soin de préparer les choses suivantes.

1. Les Vases du saint Chrême et de l'Huile des Catéchumènes.
2. Un petit Vase où il y ait du Sel, pour mettre dans la bouche de celui qu'on baptisera. Ce Sel doit être bien sec, bien pulvérisé, bien net, et béni d'une bénédiction particulière qui se trouve au Rituel, dans l'ordre du Baptême. Lorsqu'il a été béni, il n'en faut donner à personne, ni rendre ce qui en est resté après le Baptême à ceux qui l'ont apporté; mais on doit le conserver dans un lieu bien sec, pour s'en servir une autre fois au Baptême; ou bien il faut le jeter dans la Piscine.

3. Un autre petit vase en forme de coquille, d'argent ou d'autre métal convenable, uniquement destiné à prendre l'Eau baptismale dans les Fonts, et à la verser sur la tête des personnes qu'on baptise.

4. Un bassin, pour recevoir l'eau qui coule de la tête de la personne qu'on baptise; à moins qu'elle ne tombe directement dans la Piscine des Fonts-baptismaux.

5. Un peu de mie de pain, et du coton ou des étoupes, avec une petite boîte, ou un bassin pour mettre les pelotons d'étoupe, de coton, ou le pain, qui auront servi à frotter les doigts du Prêtre après les onctions, et à essuyer les parties du corps du Baptisé sur lesquelles les onctions auront été faites.

6. Deux Etoles, une violette et l'autre blanche, ou du moins une Etole qui soit violette d'un côté et blanche de l'autre, pour en changer, comme il est marqué dans le Rituel.

7. Une robe ou tunique blanche, pour revêtir le nouveau baptisé; ou un linge blanc en forme de petit manteau ou de voile, qu'on nomme le Châle, pour tenir lieu de cette robe, et être mis sur la tête du nouveau baptisé.

8. Un Cierge de cire blanche, pour mettre à la main du nouveau baptisé.

9. Une Aiguille et un Bassin, pour laver les mains du Prêtre, avec une serviette pour les essuyer: l'eau doit être jetée dans la Piscine.

10. Le Rituel du Diocèse, avec les Registres pour écrire l'acte du Baptême. Nous parlerons de ces Registres dans la suite.

Il seroit à propos d'avoir encore un Martyrologe, pour voir les différents noms des Saints qu'il est permis de donner à ceux qui sont présentés au Baptême.

Lorsque l'on trouve la lettre N. dans l'ordre de baptiser prescrit dans le Rituel, on doit toujours nommer la personne qu'on baptise, soit Garçon, soit Fille, selon le cas et le genre qui lui convient relativement à son sexe.

Du Baptême des Adultes.

ON appelle Adultes ceux qui sont en âge de raison, et de pouvoir répondre par eux-mêmes avec pleine connoissance.

Si quelqu'un de cet âge se présente pour recevoir le Baptême, ou est présenté par ses parens, il faut examiner avant toutes choses, s'il est Infidèle, Juif, ou Turc, ou engagé dans une Secte hérétique, dans laquelle on n'observe point la forme du Baptême, et dans laquelle par conséquent il n'y auroit point de vrai Baptême: il faut examiner si étant né de parens Chrétiens et Catholiques, il est parvenu à cet âge sans avoir été baptisé; et pourquoi.

Si celui qui demande le Baptême, est étranger et inconnu, les Curés s'informeront avec soin de son état et de sa condition; ils tâcheront de découvrir s'il n'a pas déjà été baptisé, et s'il ne demande pas le Baptême par erreur, par foiblesse, par ignorance, ou peut-être même par fraude, par impiété, ou par quelque raison d'intérêt temporel. Il est assez ordinaire,

sur-tout à des pauvres étrangers, auxquels toute Religion est indifférente, et qui n'en suivent aucune, de se présenter au Baptême pour gagner de l'argent, ou par d'autres mauvais motifs, et de ne pas craindre même de se faire baptiser plusieurs fois : c'est à quoi les Pasteurs doivent être très-attentifs.

On ne doit point baptiser d'Adultes, sans avoir consulté l'Evêque ; et en avoir obtenu de lui la commission, lorsqu'il ne juge pas à propos de donner lui-même le baptême, pour le conférer avec plus de solennité.

Un Adulte ne doit point être baptisé, sans avoir auparavant été bien éprouvé.

Il doit être éprouvé par rapport à la Foi ; car on ne doit point l'admettre au Baptême, sans être moralement assuré qu'il veut très-sincèrement faire profession toute sa vie de la Foi Chrétienne enseignée par l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine.

Avant de baptiser un Adulte, on est obligé de lui expliquer tous les Mystères de la Religion ; c'est-à-dire, tout ce qu'il est obligé de croire de nécessité de moyen, comme l'unité d'un Dieu en trois personnes, les Mystères de l'Incarnation et de notre Rédemption ; qu'il y a une autre vie et éternelle, pour récompenser les bons, et où pareillement les méchans seront punis. L'on doit encore l'instruire de ce qu'il doit savoir ou croire de nécessité de précepte : comme de ce qui est dans le Symbole des Apôtres ; qu'il y a sept Sacramens, particulièrement ce que c'est que le Baptême, la Pénitence, l'Eucharistie. Il doit encore connoître les devoirs généraux du Chrétien proposés dans le Décalogue, les Commandemens de l'Eglise, quelles sont les obligations que l'on contracte par le Baptême, et la soumission qu'on doit avoir pour l'Eglise. A l'égard des autres articles de la Foi, il suffit qu'un Adulte, avant d'être baptisé, les croie en général. Outre le Symbole des Apôtres, on lui apprendra l'Oraison Dominicale.

Il n'est pas nécessaire d'exiger de lui la déclaration de ses péchés, puisqu'il n'est pas capable de recevoir le Sacrement de Pénitence ; mais il convient de l'engager à faire connoître à celui qu'il veut choisir pour son Directeur et son Confesseur après son Baptême, ses dispositions intérieures, afin qu'il le détermine à renoncer à ses mauvaises habitudes, qui pourroient être un obstacle à la grace du Baptême ; qu'il l'oblige aux réparations, aux restitutions, aux réconciliations auxquelles il pourroit être tenu, et dont le Sacrement qu'il va recevoir, ne le dispenseroit pas ; ou enfin pour lui donner des avis plus salutaires et plus proportionnés aux besoins de son ame.

Un Adulte qui demande à être baptisé, doit être éprouvé par rapport aux mœurs. Comme il ne faut pas le baptiser s'il ne sait ce que Dieu et l'Eglise ordonnent à tous les Chrétiens, on doit aussi exiger de lui qu'il ait déjà commencé à le pratiquer avec une ferme résolution de continuer toute sa vie ; on l'exercera donc dans la pratique des vertus chrétiennes, et des bonnes œuvres, à l'exemple des Catéchumènes des premiers siècles.

On doit examiner soigneusement non seulement ses motifs et son intention, mais encore sa volonté, et le desir qu'il témoigne d'être baptisé ; afin de ne lui accorder cette grace, que lorsqu'on aura reconnu qu'il la demande librement, sincèrement et de bon cœur.

On ne lui administrera le Baptême, qu'après avoir reconnu en lui les dispositions nécessaires pour la justification. Nous ne pouvons donner une idée plus juste de ces dispositions, que par les termes du Saint Concile de Trente, (*Sess. 6. Cap. 6. De Justific.*) *Les Adultes, dit ce Concile, se disposent à la justice; premièrement, lorsqu'excités et aidés par la grâce de Dieu, concevant la Foi par l'oreille, ils se portent librement vers Dieu, croyant et tenant pour véritables les choses qui ont été promises et révélées de Dieu; et ce point sur tous les autres, que le pécheur est justifié de Dieu par sa grâce, par la Rédemption acquise par JESUS-CHRIST; ensuite lorsque se considérant eux-mêmes comme pécheurs, et puis passant de la crainte de la Justice Divine, qui d'abord a été utile pour les ébranler, jusques à la considération de la miséricorde de Dieu, ils s'élèvent à l'espérance, se confiant que Dieu leur sera propice pour l'amour de JESUS-CHRIST, et ils commencent à l'aimer lui-même comme source de toute justice; et pour cela ils s'émouvent contre les péchés, par une certaine haine et détestation, c'est-à-dire, par cette pénitence qui doit précéder le Baptême: enfin, lorsqu'ils prennent la résolution de recevoir le Baptême, de commencer une nouvelle vie, et de garder les Commandemens de Dieu.*

S'il arrivoit qu'un Adulte pendant qu'on l'instruit, tombât en quelque danger de mort, et témoignât un vrai désir d'être baptisé, il faudroit avancer le temps de son Baptême; mais on doit observer, que lorsqu'il s'agit de baptiser un moribond, l'on doit au moins lui faire produire un Acte de Foi explicite et distinct sur ce qu'il doit croire de nécessité de moyen: et à l'égard des autres articles, il suffit qu'il produise un Acte de Foi en général, si l'on ne peut pas les lui expliquer, en lui faisant néanmoins promettre, qu'il se fera mieux instruire lorsqu'il aura recouvré sa santé, et qu'il pratiquera ce que l'Eglise ordonne aux Fideles.

Si quelques temps avant les Fêtes de Pâques ou de la Pentecôte, un Adulte demande d'être baptisé, il est à propos, pour se conformer à l'ancien usage de l'Eglise, de différer son Baptême, au Samedi Saint, ou à la veille de la Pentecôte: et en ce cas, le Prêtre qui administrera ce Sacrement, doit, avant la Bénédiction du feu nouveau, ou avant la lecture des Prophéties, faire toutes les cérémonies du Baptême, jusqu'à l'onction de l'huile des Catéchumènes inclusivement, achever les autres cérémonies de ce Sacrement, au temps marqué dans le Missel, à l'Ordre de la Bénédiction des Fonts.

Hors le cas de nécessité, on doit toujours baptiser solennellement les Adultes dans l'Eglise. Il y aura, si l'on veut, un Parrain et une Marraine pour le Baptême de chaque Adulte; mais un Parrain sans Marraine suffira pour les hommes, et une Marraine sans Parrain pour les femmes. Ils donneront le nom; mais le Catéchumène, c'est-à-dire, celui qui se dispose à recevoir le Baptême, répondra lui-même aux demandes et interrogations du Prêtre, à moins qu'il ne soit muet ou sourd, ou qu'il n'entende pas la langue dans laquelle on l'interroge; car alors le Parrain, ou quelque Interprete, après lui avoir expliqué ce qu'on lui demande, répondra en son nom; et le Catéchumène fera connoître, autant qu'il pourra, par quelque signe ou geste de la tête, qu'il approuve les réponses qu'on fait pour lui.

Afin de rendre cette Cérémonie plus solennelle, si ce n'est pas l'Evêque qui

la fait, le Curé, ou celui qui en sera chargé, tâchera d'avoir, pour l'assister, le plus grand nombre d'Ecclésiastiques qu'il pourra trouver : et parce que le respect qui est dû à ce Sacrement, fait qu'il est à propos que les Adultes le reçoivent à jeun, on n'en baptisera aucun que le matin, à moins que quelques raisons pressantes n'obligent de faire autrement : on célébrera ensuite la sainte Messe en actions de grâces ; à laquelle le Néophyte, c'est-à-dire, celui qui vient d'être baptisé, communiera, pourvu qu'il ait la discrétion, les lumières et les dispositions suffisantes et nécessaires. Si c'est l'Evêque qui baptise, il donne ordinairement au nouveau baptisé la Confirmation aussi-tôt après le Baptême ; et le fait ensuite communier à la Messe, s'il est dans l'âge et dans l'état requis, selon l'usage ancien et perpétuel de l'Eglise.

C'est pourquoi, avant la Cérémonie du Baptême des Adultes, il faut les instruire soigneusement sur tout ce qui regarde la Confirmation, l'Eucharistie et la sainte Communion, s'ils sont en âge de recevoir ces Sacramens.

Il faut baptiser les Hérétiques qui reviennent dans l'Eglise Catholique, qui ont reçu un Baptême dont la matière ou la forme n'est pas légitime : mais on doit auparavant leur faire reconnoître et détester leurs erreurs, et les instruire avec soin de ce que croit et enseigne l'Eglise Catholique, Apostolique, et Romaine. A l'égard des Hérétiques qui ont reçu le Baptême avec la matière et la forme requises, on doit leur suppléer les Cérémonies omises ; à moins que pour causes justes et raisonnables, l'Evêque n'en juge autrement.

Lorsqu'une personne demande le Baptême, et qu'après un sérieux examen, on a quelque doute probable et bien fondé si elle a été baptisée, ou si on a observé dans son Baptême les règles de l'Eglise, soit qu'elle ait été élevée parmi les Hérétiques, ou parmi les Catholiques, le Curé doit en donner avis à l'Evêque ; et si l'Evêque le juge à propos, il le baptisera sous condition.

On préparera pour le Baptême d'un Adulte, les mêmes choses qu'on a accoutumé de disposer pour le Baptême des enfans, excepté qu'au lieu du chrême ou de la coëffe qu'on met sur la tête des enfans, on préparera pour un Adulte, non seulement un linge blanc qu'on appelle Chrémiel, pour mettre sur la tête du Néophyte après qu'on lui a fait l'onction du saint Chrême, mais encore une Robe de toile blanche en forme d'Aube, avec une ceinture blanche de lin, ou de soie.

On trouvera dans le Rituel, l'ordre et les cérémonies qu'on doit observer en administrant le Baptême aux Enfans et aux Adultes ; la manière de baptiser un enfant sans cérémonies, quand il y a une permission de l'ondoyer ; la manière de suppléer les cérémonies du Baptême à un Enfant et à un Adulte ; l'ordre qu'il faut observer quand un Evêque donne le Baptême, ou en supplée les cérémonies ; l'ordre pour bénir l'Eau baptismale hors le Samedi de Pâques et de la Pentecôte, avec les différentes Formules d'enregistrement des Baptêmes. Nous parlerons des Registres des Actes de Baptêmes, en examinant ce qui regarde ceux des Actes de Mariages et Sépultures.

*Du choix des Sages-Femmes, & du serment qu'elles
sont obligées de faire.*

QUOIQ'IL soit très-important de faire un bon choix des Sages-Femmes, à cause que la vie des meres et des enfans est entre leurs mains, il l'est encore davantage par rapport au salut des derniers, parce que les Sages-Femmes se trouvent souvent obligées de les baptiser.

C'est pourquoi, lorsqu'après la mort d'une Sage-Femme, il s'agira d'en choisir une autre à sa place, (ce qui se doit faire au plutôt, à cause de la nécessité qui peut être pressante,) s'il ne s'en présente aucune, les Curés engageront les femmes les plus vertueuses de leur Paroisse, de choisir celle qu'elles croiront la plus propre à cette fonction.

Pour prévenir donc les maux et les inconvéniens qui peuvent arriver aux femmes dans leurs couches, et à leurs enfans, par la malice, l'ignorance, la témérité, ou l'indiscrétion des Sages-Femmes, les Curés veilleront à ce qu'aucune n'entreprenne de faire cette fonction, si elle n'est entièrement éloignée de tout soupçon d'hérésie, de sortilège, de maléfice, de débauche, ou de quelqu'autre crime que ce soit; en un mot, si elle ne fait profession de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine; si elle n'est de bonnes mœurs, exemplaire dans sa vie, de bonne réputation, et d'une probité reconnue; les Curés s'en assureront par le rapport de personnes dignes de foi; ils n'en doivent recevoir aucune qu'elle n'ait été auparavant examinée par un Médecin, ou au moins par un Chirurgien, et reçue par le Juge de Police.

Quand une personne qui se présente pour être Sage-Femme dans une Paroisse, aura été agréée par le Juge, le Curé l'instruira, si elle ne l'est pas encore, de la matiere et de la forme du Baptême, de la maniere dont il faut verser l'eau sur la tête de l'enfant, et de l'intention qu'on doit avoir en baptisant.

Il l'avertira de son devoir, d'être fidelle à garder le secret des familles; adroite pour ménager la vie et le salut des meres et des enfans qui tomberont entre ses mains; exacte et charitable pour se tenir toujours prête à les assister dans leurs besoins. Il lui recommandera de n'entreprendre de baptiser, que lorsque le besoin est pressant; et en ce cas, de le faire toujours, autant qu'il se pourra, en présence de la mere de l'enfant; et d'appeller, s'il se peut, au moins deux personnes auprès d'elle, qui puissent rendre témoignage au Curé, de la maniere dont le Baptême aura été administré. Il l'avertira encore de ne point baptiser, même dans le cas de nécessité pressante, s'il y a un Prêtre présent, ou quelqu'autre homme qui ne soit pas le pere de l'enfant, et qui sache administrer ce Sacrement; à moins qu'en certaines rencontres la pudeur ne souffrit pas la présence d'un homme, comme lorsqu'on est forcé d'administrer le Baptême, avant que la mere soit entièrement délivrée.

Il lui recommandera pareillement, qu'elle ait soin de porter à l'Eglise, les enfans qu'elle aura baptisés, si-tôt qu'ils se trouveront hors de danger, afin qu'on supplée sur eux les Cérémonies du Baptême; qu'elle ne manque pas d'avertir les peres et meres des enfans qui viennent au monde en parfaite santé, de les faire au plutôt baptiser; et il lui dira que, si les peres et meres refusent de faire porter leurs enfans à l'Eglise, soit pour leur faire administrer le Sacrement de Baptême, soit pour leur faire suppléer les cérémonies dans les temps ordonnés, il est de son devoir d'en avertir le Curé.

Il lui défendra de porter les enfans nouveaux nés, aux assemblées et aux conventicules des Hérétiques, s'il s'en tenoit jamais de même, pour y recevoir le Baptême; et si elle étoit jamais appelée par quelque femme, ou Hérétique, ou Juive, de se servir d'aucune pratique de ces sortes de Sectes.

Il lui défendra d'user d'aucune superstition, ni d'aucun moyen illicite, soit par paroles ou par signes, soit de quelque autre maniere que ce soit, pour avancer l'accouchement des femmes; de consentir jamais à ce qui pourroit faire périr le fruit des femmes ou filles qui ont conçu par quelque crime; et de baptiser elle-même en secret les enfans illégitimes, sans les porter à l'Eglise, afin de les cacher et d'empêcher qu'on n'en connoisse les peres et les meres.

Quand elle sera instruite de toutes ces choses, elle sera admise au serment qu'elle sera obligée de prêter devant le Curé de la Paroisse, avant que de faire les fonctions de son emploi.

Elle fera ce serment étant à genoux devant le Curé assis et couvert. Si elle sait lire, elle lira elle-même la formule; si elle ne sait pas lire, le Curé lira à haute voix cette formule en sa présence, pendant qu'elle sera à genoux; et après cette lecture, il lui fera toucher le livre des Evangiles, pour la faire jurer ensuite en le touchant. On trouvera dans le Rituel la Formule du serment que doivent faire les Sages-Femmes.





DU SACREMENT DE CONFIRMATION.



QUOIQUE les Evêques soient les seuls Ministres ordinaires du Sacrement de Confirmation , et que par conséquent il soit inutile d'en mettre les Cérémonies dans le Rituel de ce Diocèse, qui ne doit servir de règle qu'aux Curés et aux autres Prêtres, il est néanmoins important de donner ici à ces derniers une idée générale des choses dont ils doivent instruire les peuples, lorsqu'ils les prépareront pour recevoir saintement ce Sacrement ; car, bien qu'ils doivent en faire le sujet de leurs instructions ordinaires , comme des autres matières du Catéchisme, c'est principalement lorsque leurs Paroissiens se disposent à recevoir ce Sacrement , qu'ils doivent s'appliquer à leur en faire connoître la nature et l'excellence, les grâces admirables qu'il communique à ceux qui s'en approchent dignement , le grand besoin que nous en avons , et les dispositions nécessaires pour en profiter.

Ils doivent donc leur enseigner que la Confirmation , qui est un des sept Sacramens que JESUS-CHRIST a laissés à son Eglise, est appelée par les Saints Peres , *la perfection et l'accomplissement du Baptême* ; parce que son effet principal est de nous communiquer le S. Esprit avec la plénitude de ses Dons et de ses Grâces, et de nous rendre par ce moyen parfaits Chrétiens. En effet, quoique nous soyons purifiés de toute iniquité par le Baptême , et que nous y recevions une vie sainte et nouvelle, cependant nous ne sortons proprement de l'enfance spirituelle , et nous ne devenons hommes parfaits en J. C. que par la Confirmation, dont le principal effet, outre le caractère qui fait qu'on ne peut réitérer ce Sacrement, est une force toute divine que le S. Esprit communique, pour rendre témoignage à la vérité de notre Foi contre les attaques de ses ennemis, pour être disposés à souffrir constamment les tourmens les plus cruels, et la mort même pour le nom de J. C. N. S. pour affermir l'ame dans le bien , pour résister courageusement aux attraites des vices, à la violence des passions, aux tentations, aux attaques du péché, à tout ce qui peut séduire le cœur, aux fausses maximes du siècle, aux insultes

insultes même, et aux exemples des mauvais Chrétiens; pour vaincre enfin tout ce que le démon, le monde et la chair ont d'attrayant et de formidable, et tout ce qui peut ébranler notre foi et notre vertu.

C'est pour montrer cette plénitude de grâces et de force, qui est donnée maintenant invisiblement dans ce Sacrement, que du temps des Apôtres, le Saint-Esprit se communiquoit ordinairement aux Fideles visiblement, et produisoit en eux des effets sensibles, tels qu'étoient le pouvoir de chasser les démons, la vertu de guérir les malades, le don de parler différentes langues et d'autres signes miraculeux, qui étoient alors nécessaires pour la conversion des Juifs et des Païens, pour soutenir la foi des nouveaux Fideles, et pour former, étendre et fortifier l'Eglise naissante.

Les Dons que le Saint-Esprit communique par le Sacrement de Confirmation, sont la Sagesse, l'Intelligence, le Conseil, la Force, la Science, la Piété, la Crainte de Dieu.

La Sagesse est un Don du Saint-Esprit, qui nous détache du monde, et nous fait goûter et aimer uniquement les choses de Dieu.

L'Intelligence est un Don, qui nous fait comprendre et pénétrer les vérités et les mystères de la Religion.

Le Conseil est un Don, qui nous fait toujours choisir à propos, ce qui contribue le plus à la gloire de Dieu, et à notre Salut.

La Force est un Don, qui nous fait surmonter courageusement tous les obstacles, et toutes les difficultés qui s'opposent à notre Salut.

La Science est un Don, qui nous découvre le chemin qu'il faut suivre, et les dangers qu'il faut éviter pour aller au Ciel.

La Piété est un Don, qui fait que nous embrassons avec plaisir et avec facilité, tout ce qui est du service de Dieu.

La Crainte de Dieu est un Don, qui nous inspire un souverain respect pour Dieu, et qui nous fait appréhender sur toutes choses de lui déplaire.

Mais ces effets ne sont produits que dans ceux qui reçoivent dignement ce Sacrement; à l'exception du Caractere, lequel est imprimé même dans ceux qui le reçoivent indignement.

Toutes les Cérémonies de la Confirmation sont mystérieuses, et ont un rapport tout particulier aux effets qu'elle produit. L'Evêque impose les mains sur ceux qu'il confirme, avec une prière qui est appelée par les Peres, *Oratio invocans, et advocans Spiritum Sanctum*. L'imposition des mains marque l'efficace et la puissance de Dieu qui fortifie l'ame du Confirmé, et lui donne la force de confesser d'une manière libre et intrépide la Foi de J. C., par ses paroles et par ses œuvres. Car il est assez ordinaire aux saintes Ecritures de se servir de l'expression de Main de Dieu, pour marquer sa puissance, et la force de son opération.

Le S. Chrême composé d'Huile d'Olive et de Baume, consacré solennellement par l'Evêque, marque l'abondance de la grace et la bonne odeur de la vie; car l'Huile, qui de sa nature est grasse, qui s'attache et s'étend aisément, exprime parfaitement la plénitude de grâces qui est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, dont l'onction nous adoucit ce que la Loi de Dieu a de pénible, et fortifie le courage pour l'observer; et le Baume, qui par sa nature préserve de

la corruption, et répand une odeur agréable, marque que les Fideles étant devenus parfaits par la grace de la Confirmation, doivent répandre par-tout la douce odeur de toutes les vertus; et qu'étant fortifiés par ce Sacrement, ils peuvent aisément se défendre de la contagion de toutes sortes de crimes.

L'Evêque oint du S. Chrême le front de celui qu'il confirme, pour marquer, que comme ce Sacrement donne de nouvelles forces au Confirmé, pour soutenir la guerre spirituelle qu'il entreprend, et pour résister à la malice de ces ennemis, cette onction étant faite sur son front, qui est le siege de la honte et de la crainte, il doit être armé d'une sainte hardiesse contre tout ce qui pourroit le détourner de confesser librement la Foi et les maximes de J. C.

La Croix que l'Evêque forme sur le front avec le S. Chrême, enseigne à celui qui est confirmé, qu'il doit faire gloire d'appartenir à JESUS-CHRIST, ne jamais rougir de sa Croix; et que s'il veut avoir part à la gloire que Notre Seigneur possède dans le Ciel, il faut qu'il participe aux souffrances et aux confusions qu'il a endurées pour nous sur la terre. Le signe de la Croix étant comme la marque qui distingue les Chrétiens du reste des hommes, doit être imprimé sur la plus noble partie du corps.

Enfin l'Evêque donne au Confirmé un petit soufflet, afin de lui apprendre qu'il doit être prêt à endurer toutes sortes de mépris, d'outrages, d'humiliations et de tourmens pour le nom de JESUS-CHRIST et pour l'Evangile; et que toute la gloire des combats et des victoires du Soldat Chrézien, ne consiste qu'à souffrir les injures. En lui donnant ce petit soufflet, il lui souhaite la paix, afin qu'il comprenne que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, et qui est un des fruits du S. Esprit, vient de lui être donnée; et qu'il n'oublie point que cette paix ne peut se conserver que par la patience.

La Confirmation étant, comme nous l'avons déjà dit, la perfection et le complément du Baptême, suppose nécessairement qu'il n'y a que ceux qui sont baptisés qui soient capables de le recevoir.

Autrefois l'Eglise donnoit la Confirmation aux enfans, aussi-tôt après leur Baptême; c'est encore aujourd'hui l'usage des Orientaux. L'Eglise Romaine approuve cet usage des Orientaux, quoiqu'elle ne le suive pas.

L'Eglise Romaine croit qu'on recevra ce Sacrement avec plus de fruit, en le recevant avec plus de connoissance. D'ailleurs on est moins exposé à le recevoir deux fois, quand on peut se souvenir de l'avoir reçu. Cependant, lorsqu'il y a quelque enfant en danger de mort dans une Paroisse où l'Evêque se trouve, le Curé doit l'en avertir, afin qu'il ne meure pas sans recevoir la grace de la Confirmation.

Les Curés feront connoître à leurs Paroissiens, que, quoique ce Sacrement ne soit pas absolument nécessaire au salut, il est néanmoins d'une telle utilité, que celui qui, par mépris, ne le reçoit pas, lorsqu'il peut le recevoir, commet un péché mortel; et que celui qui, même sans mépris, mais par paresse, néglige de le recevoir, quand il en a la commodité, ne peut être excusé de péché, parce qu'il ne répond pas à l'intention de J. C. qui a institué la Confirmation pour tous les Chrétiens, parce qu'il néglige les grâces et les dons du S. Esprit, qui sont communiqués par ce Sacrement, et qui sont des secours si puissans pour le salut. *Quod omnibus ad sanctificationem Deus proposuit, ab*

omnibus etiam summo studio expetendum est; dit le Catéchisme du Concile de Trente. Il y a encore une obligation plus étroite de recevoir la Confirmation, quand on est exposé à des persécutions ou à des tentations violentes contre la Foi, parce qu'alors on a besoin de plus de force pour les soutenir.

Les Curés déclareront à leurs peuples, que les peres et les meres qui, par leur négligence, laissent mourir leurs enfans, sans leur avoir procuré la réception de ce Sacrement; les maîtres et les maîtresses qui n'avertissent pas leurs serviteurs ou servantes de s'y disposer, et d'assister aux instructions qui se font pour ce sujet, se rendent participans de leur péché, et sont très-coupables devant Dieu.

Ils doivent encore leur apprendre, que la Confirmation étant un des trois Sacramens qui impriment dans l'ame de celui qui le reçoit, un caractere, c'est-à-dire, une marque qui ne peut s'effacer, on ne peut la recevoir plus d'une fois sans sacrilege.

Comme ce Sacrement donne la plénitude du Saint-Esprit et l'accroissement de la grace, celui qui s'y présente, doit, pour ne pas faire un sacrilege, être déjà en état de grace, et avoir conservé l'innocence de son Baptême, ou l'avoir réparée par la pénitence. Ainsi, les Curés auront soin d'avertir ceux qui s'en approchent, de purifier leur cœur par une bonne Confession, pour expier par-là les péchés dont ils pourroient être coupables. A l'égard des Adultes qui sont confirmés par l'Evêque aussitôt après leur Baptême, tout ce qu'ils doivent faire alors pour recevoir dignement la Confirmation, est de renouveler, autant qu'ils en sont capables, la ferveur de la dévotion qu'ils ont tâché d'avoir pendant qu'on leur a administré le Baptême, afin de mériter l'augmentation de la grace attachée à ce Sacrement.

On ne doit conférer la Confirmation qu'à ceux qui sont en état d'être confirmés. C'est pourquoi les Curés ne peuvent en présenter aucun à leur Evêque pour recevoir ce Sacrement, qu'il ne sache les principaux Mysteres de la Foi, la doctrine des Sacramens, sur-tout de Baptême, de Confirmation, de Pénitence et d'Eucharistie, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique, le Symbole des Apôtres et les Commandemens de Dieu et de l'Eglise.

Afin d'être plus assuré que les enfans qui seront présentés dans ce Diocèse pour la Confirmation, seront suffisamment instruits sur toutes ces choses, il y est réglé qu'ils n'y seront confirmés qu'après avoir fait leur première Communion, hors le cas pressant de péril de mort, comme nous l'avons marqué ci-dessus, *Consultissimis summorum Pontificum Decretis providè cautum est*, dit le Pape Benoît XIV. (*Instruct. super dubiis ad Ritus Eccl. pertinent.*) *ut renatis fonte baptismatis conferretur Sacramentum Confirmationis in eâ solum ætate, in qua Fideles, evacuatîs quæ erant parvuli, intelligerent tantum inter se differre Baptismum et Confirmationem, quantum in naturali virâ distat generatio ab incremento; sequè per Baptismum fuisse quidem ad militiam receptos, per Confirmationem verò ad pugnam roboratos, et ad perferendos agones per gratiam instructos.*

Moneas igitur Episcopus Parochos, dit encore ce Souverain Pontife, (*de Christianâ Populis tradendâ*) *eisque districtè præcipiat, ne quis eorum... Schedulam, ut aiunt, Confirmationis tuis tradat, qui graviora Fidei et Doctrinæ capita; et Sacramenti virtutem et vim iganent.*

Si les Curés trouvent quelque personne qui doute si elle a été confirmée ; ils examineront avec grande attention toutes les raisons qu'il peut y avoir de douter ; et ils les proposeront ensuite à l'Evêque , afin qu'il soit en état de décider ce qu'il convient de faire en pareil cas : ils auront soin néanmoins que cette personne soit bien instruite et bien disposée , afin que si l'Evêque juge que le Sacrement doit lui être administré , elle soit en état de le recevoir.

Si-tôt que le Curé aura reçu le Mandement de la Visite Episcopale pour donner la Confirmation , il en avertira son Peuple ; il fera par lui-même ou par d'autres , s'il est nécessaire , deux ou trois fois dans le cours de la semaine , des Instructions et des Catéchismes pour préparer à ce Sacrement ceux qui devront le recevoir , sans préjudice des Catéchismes ordinaires des Dimanches et des Fêtes ; le Curé leur fera connoître qu'ils doivent se disposer avec beaucoup de soin à recevoir ce Sacrement , se confesser de tous leurs péchés , et se présenter avec toute la piété et dévotion possibles , pour attirer sur eux le Saint-Esprit.

Il les exhortera tous , sur-tout ceux qui seront dans un âge plus avancé , d'imiter la conduite des Apôtres , en se disposant à recevoir l'Esprit Saint par quelques jours de retraite , pour vaquer avec plus de recueillement à la prière , d'y ajouter le jeûne , les aumônes , et d'autres œuvres de piété , selon que leurs facultés et leur état le leur permettront ; de communier le jour qu'ils seront confirmés , ou au moins la veille , s'ils prévoient ne pouvoir le faire le jour même.

Il leur recommandera de se tenir à l'Eglise , lorsqu'ils y seront arrivés , dans un extérieur recueilli et modeste , uniquement occupés à mériter par la pureté de leurs dispositions , les grâces attachées à ce Sacrement ; de s'en approcher , non avec un air dissipé et des yeux égarés , mais avec respect et modestie ; d'attendre en paix et avec le maintien d'une vraie dévotion , d'être confirmés chacun à leur tour ; d'exciter enfin en eux , depuis le moment que l'Evêque leur imposera les mains , jusqu'à ce qu'ils aient reçu l'onction du S. Chrême , tous les mouvemens de piété et de ferveur , et tous les desirs de recevoir le S. Esprit dont ils seront capables , renouvelant alors de tout leur cœur les promesses de leur Baptême , et produisant des actes de Foi , d'Espérance et de Charité.

Ceux et celles qui se présenteront à ce Sacrement , seront habillés proprement , mais modestement , et sur-tout les femmes et les filles , qui éviteront tout ajustement mondain ; les hommes quitteront leurs épées. Peu de temps avant l'heure marquée , ils doivent par respect se laver le front à l'endroit où doit être faite l'onction du S. Chrême , ensuite qu'il n'y ait ni crasse ni sueur ; et ils prendront garde que leurs cheveux soient accommodés de manière qu'ils ne leur tombent pas sur le front. Si la Confirmation se donne le matin , il est plus respectueux de la recevoir à jeun ; et il est toujours à propos de jeûner au moins la veille , autant que l'âge et la santé pourront le permettre.

Il sera bon que les Curés aient soin que chaque personne à confirmer , rienne avec les mains jointes un billet où son nom sera écrit , afin qu'il soit plus facile de le donner au moment que l'Evêque est prêt à faire l'onction du S. Chrême.

Ils auront soin de leur recommander de ne pas porter la main au front , et

de ne faire même aucun signe de Croix après l'onction, pour ne pas toucher le St. Chrême.

Ils leur seront observer que ceux qui voudront, en recevant la Confirmation, changer de nom pour de bonnes raisons, ou en ajouter un autre à celui qu'ils ont déjà reçu au Baptême, le pourront, mais seulement du consentement de l'Evêque qui confirmera, et lorsqu'il le jugera à propos.

Les Curés doivent donner à ceux et celles qui doivent être confirmés, cet avis essentiel et très-important, qu'aucun ne s'approche pour recevoir l'onction sainte, qu'il n'ait assisté à l'imposition des mains de l'Evêque, et aux prières qu'il fait alors, en étendant les mains sur ceux qui sont présents.

Ils les avertiront aussi de ne point sortir de l'Eglise, qu'après avoir reçu la dernière Bénédiction de l'Evêque, et qu'au moment qu'ils seront renvoyés; et de se ressouvenir, après la cérémonie finie, de remercier Dieu de tout leur cœur de la grâce de ce Sacrement; en lui promettant de le servir le reste de leur vie avec plus de fidélité, et en lui disant humblement : *Confirmez, ô mon Dieu, ce que vous venez de faire en nous.*

Afin que le bon ordre et la modestie soient régulièrement observés pendant toute la Cérémonie, il sera bon que le Curé soit alors présent, et ait sous ses yeux tous ceux qui doivent être confirmés.

Le Curé de la Paroisse où on doit donner la Confirmation, aura soin de faire préparer de bonne heure dans l'Eglise une table ou crédence couverte d'une nappe blanche, sur laquelle il mettra dans un bassin, du coton pour essuyer le front de ceux qui seront confirmés; un autre bassin, où il y aura de la mie de pain avec une aiguière pleine d'eau, pour laver les mains de l'Evêque qui confirmera, et une serviette blanche pour les essuyer.

Il fera ranger séparément les personnes des deux sexes, qui doivent être confirmées, plaçant les hommes et les garçons du côté de l'Epître, et les femmes et les filles du côté de l'Evangile, les grandes personnes derrière les enfants; tous à genoux, en sorte que les deux rangs soient tournés l'un vis-à-vis de l'autre, laissant entre eux un espace suffisant pour que l'Evêque puisse passer avec ceux qui l'accompagneront.

L'usage présent du Diocèse de Toulon, et de presque tous les autres Diocèses, est de n'admettre d'autre Parrain à la Confirmation, que les Curés, Vicaires ou Secondaires et autres Prêtres, qui présentent en général à l'Evêque les personnes à confirmer.

Avant la Confirmation, les Curés feront chanter dans l'Eglise par ceux qui devront être confirmés, ou les Curés, les Secondaires et autres Prêtres chanteront pour eux, l'Hymne *Veni Creator*, et la Prose *Veni, Sancte Spiritus, et emitte cœlis*, etc. et après la Confirmation le *Tu Deum* et le *Cantique Bénédicite*, ou les trois Psaumes qui suivent à Laudes.

Après la Confirmation, le Curé brûlera, ou fera brûler le coton ou étoupes qui auront servi à essuyer les onctions du S. Chrême; et il en jettera: ou fera jeter les cendres dans la Piscine.

Lorsque l'Evêque a donné la Bénédiction, il s'assoit et avertit les nouveaux confirmés de prier Dieu pour lui, et de réciter le *Credo*, le *Pater* et l'*Ave*, que le Curé, ou un des Prêtres assistants prononcera à haute voix et lentement

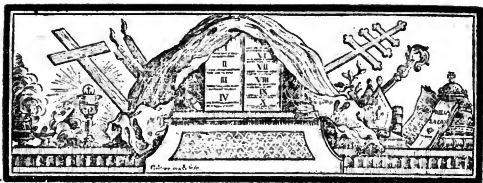
54 DU SACREMENT DE CONFIRMATION.

avec eux ; après quoi on les fera tous retirer modestement et en silence.

Chaque Curé, après la Confirmation, écrira suivant la Formule marquée à la fin du Kituel, sur un Registre uniquement destiné à cet usage, l'acte de ceux de sa Paroisse qui auront été confirmés ; cet acte sera signé de lui, et contiendra le jour, le nom de l'Evêque, le nom et le surnom de chaque Confirmé et son âge. Ce Registre sera conservé avec la minute des Registres du Baptême ; pour y avoir recours en cas de besoin, et le Curé remettra incessamment un *Duplicata* de l'acte qu'il aura signé après la Confirmation, au Secrétariat de l'Evêché.

Enfin, les Curés travailleront avec un nouveau zèle, afin que ceux qui auront reçu la Confirmation en conservent la grace, mortifient les desirs de la chair ; qu'ils n'agissent que par l'esprit de Dieu qui leur a été donné avec plénitude par ce Sacrement, et fassent voir par toute leur conduite qu'ils sont de parfaits Chrétiens.





DU SACREMENT DE L'EUCCHARISTIE.



QUOIQUE tous les Sacramens méritent un très-grand respect, puisqu'ils contiennent ce qu'il y a de plus excellent dans la Religion, il n'y en a point cependant qu'on doive traiter avec plus de révérence, administrer avec plus d'application et de piété, et recevoir avec de plus saintes dispositions que la divine Eucharistie, qui contient réellement et en vérité JESUS-CHRIST même, l'Auteur de la grace et le principe de toute sainteté; et que cet adorable Sauveur étant prêt de retourner à son Pere, laisse aux hommes, comme le gage le plus précieux de son amour infini pour nous. Les Prêtres doivent donc la traiter avec une profonde religion, étudier avec soin la Doctrine de l'Eglise sur ce Sacrement adorable, et tout ce qui le regarde, afin d'en instruire exactement les Peuples.

Nous allons à cet effet parler de la nature, des effets, du Ministre de ce Sacrement, de ceux qui y participent, des dispositions qu'il y faut apporter, et de la nécessité de le recevoir. Nous marquerons ensuite la maniere de l'administrer, soit aux personnes saines, soit aux malades, principalement en Viatique.

L'Eucharistie peut être considérée ou comme Sacrifice, ou comme Sacrement. Sous ces deux rapports il y a des instructions très-importantes à donner aux Prêtres et aux Peuples. Nous la considérerons en premier lieu comme Sacrifice. Nous traiterons ensuite de ce qui la regarde comme Sacrement.



DU SACRIFICE.

De l'Excellence du Sacrifice de la Messe.

IL n'y a rien de plus grand dans la Religion que le Sacrifice de la Messe. JESUS-CHRIST s'y offre pour nous à son Père, il y renouvelle tous les jours, comme Prêtre éternel, l'oblation qu'il a faite une fois sur la Croix ; il s'y donne à manger aux Fidéles, qui trouvent ainsi à l'Autel la consommation de la vie spirituelle.

On peut dire que le Sacrifice de la Messe fait de nos Eglises un lieu tout céleste. Le Divin Agneau y est immolé et adoré, comme S. Jean nous le représente au milieu du Sanctuaire. Les Esprits bienheureux, instruits de ce qui s'opère sur nos Autels, viennent y assister, avec le tremblement qu'inspire le plus profond respect. S. Chrysostôme, après d'autres anciens Pères, en a rapporté des faits très-autorisés : et cette vérité de la présence des Anges, a toujours été si connue, que S. Grégoire le Grand ne fait pas difficulté de dire : *Quel est le Fidéle qui peut douter, qu'à la voix du Prêtre, à l'heure même de l'immolation, le Ciel ne s'ouvre, les Chœurs des Anges n'assistent au mystère de JESUS-CHRIST, et que les Créatures célestes et terrestres, visibles et invisibles, ne se réunissent dans le moment ?*

Nous ne faisons en effet dans nos Temples, que ce que les Saints font continuellement dans le Ciel. Nous adorons ici la Victime sainte, immolée entre les mains des Prêtres ; et tous les Saints adorent dans le Ciel cette même Victime, l'Agneau sans tache, représenté de bout, mais comme égorgé, pour marquer son immolation et sa vie glorieuse. Toutes les prières et tous les mérites des Saints s'élèvent comme un doux parfum devant le Trône de Dieu : ce que S. Jean a exprimé par l'encensoir qu'un Ange tient à la main, et par l'Autel d'où les Prières des Saints s'élèvent devant Dieu. (Apoc. 8. 3. 4.) L'Eglise de la terre offre de même à l'Autel, de l'encens à Dieu, comme un signe des adorations et des prières de tous les Saints qui sont ici-bas, ou dans la gloire. Tous l'adorent unanimement dans le Ciel et sur la terre ; parce que nous avons ici-bas ce qui est sur le Trône céleste.

Sacrifice de la Messe, qui est le Sacrifice des Chrétiens : son prix est infini, il surpasse infiniment tous les sacrifices qui avoient été offerts à Dieu, dès le commencement du monde ; et qui ont tous été abolis par l'institution de celui-ci, dont ils n'étoient qu'une figure très-imparfaite.

Sacrifice de la Messe, qui est l'oblation toute pure de cette Hostie sainte et sans tache, qu'un Prophète a prédit devoir être offerte à Dieu, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, pour faire adorer la grandeur de son nom, et pour faire connoître le souverain domaine qu'il a sur toutes les Nations de la terre.

Sacrifice

Sacrifice annoncé par JESUS-CHRIST à la Samaritaine, et qui sera toujours offert *en esprit et en vérité*, par celui qui est la vérité même. Sacrifice qui remplit tous les devoirs de l'homme envers Dieu; qui remplit toutes les figures et toutes les conditions qui accompagnoient les anciens sacrifices, et qui les a fait disparaître, en apprenant aux Fideles qu'ils ne doivent plus recourir qu'au vrai et unique sacrifice de notre divin Médiateur, qui seul expie les péchés.

C'est là où l'on trouve réellement, dans le seul Sacrificateur, tout ce qu'on peut souhaiter et considérer dans tous les Sacrifices; Dieu à qui il faut offrir, et le Prêtre qui offre le don qu'on doit offrir; puisque ce divin Médiateur, Prêtre et victime, est un avec Dieu à qui il offre, et qu'il est réuni, ou plutôt qu'il s'est fait un avec tous les Fideles, qu'il offre pour les réconcilier à Dieu. Il est certain qu'il a été en même temps sur la croix, le Prêtre et la victime: les Juifs et les Gentils qui l'ont mis à mort, ont été ses bourreaux, et non ses sacrificateurs: c'est lui qui s'est offert en sacrifice, et qui nous a offerts avec lui sur la croix.

JESUS-CHRIST institua l'Eucharistie immédiatement avant que d'aller s'offrir sur la croix. Il l'institua *par l'amour qu'il avoit pour les siens; sachant*, dit S. Jean, *que son Pere lui avoit mis toutes choses entre les mains, et que toute puissance lui avoit été donnée par son Pere*. Et certainement il falloit et une telle puissance et un amour infini, pour changer le pain en son Corps, et le vin en son Sang, et pour faire par anticipation une effusion de son Sang; effusion réelle et mystérieuse dans le corps et dans le cœur des Communians, avant que ce Sang sortit visiblement de son Corps sur la croix.

JESUS-CHRIST usant de son pouvoir suprême dans le changement du pain en son Corps, et du vin en son Sang, exerça en même temps la puissance sacerdotale, qu'il ne s'étoit pas donnée, dit S. Paul, mais qu'il avoit reçue de son Pere, pour être le Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. Comme sa prêtrise est éternelle, il offrira éternellement ce Sacrifice, et il n'aura point de successeur. Il sera toujours sur nos autels, quoiqu'invisiblement, le Prêtre et le don; l'offrant et la chose offerte, dit S. Augustin; *offerens et oblatio*; mais afin que ce Sacrifice soit visible, Jesus-Christ établit pour ses ministres, les Apôtres et leurs successeurs dans le sacerdoce, en leur donnant le pouvoir de faire ce qu'il venoit de faire lui-même: *Hoc facite in meam commemorationem*. Il l'ont fait, et ils le feront en sa personne par toute la terre. On offre par-tout, sous le grand Pontife JESUS-CHRIST, ce qu'offrit Melchisédech, dit S. Augustin: et pour montrer que ce Sacrifice ne finira jamais sur la terre, il nous est ordonné d'y participer, et d'annoncer ainsi sa mort, jusqu'à son dernier avènement.

Ces merveilles de la toute-puissance de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, sont rapportées par les Evangélistes avec la même simplicité qu'il est dit dans la Genèse, que Dieu créa le Monde, et qu'il fit le Firmament, en disant, qu'il soit fait: *Fiat Firmamentum*. JESUS-CHRIST avoit dit à ses Disciples à Capharnaüm, qu'il falloit manger sa Chair et boire son Sang, pour avoir la vie: et pour opérer ce grand miracle, il dit simplement ici: *Prenez et mangez; ceci est mon Corps; Prenez et buvez; ceci est mon Sang*. Voilà la consommation de ce divin Sacrifice, et l'accomplissement de tous les mystères. JESUS-CHRIST y renouvelle sa Mort, sa Résurrection, sa Vie glorieuse: il y nourrit son Eglise de

sa propre Chair, pour en faire un corps saint et toujours vivant, et lui donner le germe de l'immortalité glorieuse.

Le renouvellement et la consommation de ces grands mystères dans l'Eucharistie, ne doivent pas être inconnus aux Chrétiens ; il faut qu'ils sachent que JESUS-CHRIST, changeant le pain en son Corps, offre ce Corps adorable, comme il l'a offert sur la croix. L'Eucharistie renferme sa Passion, et nous n'annonçons sa Mort, que parce qu'il offre lui-même sur nos autels sa Mort précieuse : et il est vrai de dire, avec S. Cyprien, que le Sacrifice que nous offrons, est la Passion même du Sauveur : *Passio est enim Domini sacrificium quod offerimus.*

Tout l'appareil extérieur du Calvaire qui manque à l'autel, n'avoit rien de commun avec l'action du Sacrificateur. L'essentiel du Sacrifice de la croix consistoit dans l'oblation que J. C. fit de son Corps. Il continue d'offrir sur l'autel le même Corps ; et mettant la dernière perfection à ce divin Sacrifice, qui ne pouvoit servir de nourriture aux Fideles sur le Calvaire, *il nous nourrit tous les jours de ce Sacrement de la Passion*, dit S. Ambroise. La manducation de la Victime manquoit à l'autel de la croix ; et elle fait la perfection du Sacrifice de nos autels. *Habemus altare*, dit S. Paul, *de quo edere non habent potestatem, qui Tabernaculo deserviunt.* (Hebr. 13. 10.) Voilà ce qui manquoit à l'autel de la croix, et c'est à l'autel de l'Eglise que cette manducation s'accomplit, par la communion ; la même Victime est offerte sur le Calvaire et sur nos autels ; mais au Calvaire, elle n'est qu'offerte ; ici elle est offerte et distribuée, selon l'expression de Saint Augustin. JESUS-CHRIST s'offre donc à l'autel, comme il s'est offert en mourant sur la croix ; n'y ayant de différence, dit le Concile de Trente, *qu'en la manière d'offrir.* Il s'y offre aussi, comme à la Résurrection, puisqu'il y offre son Corps immortel et glorieux : il s'y offre, comme à l'Ascension, puisqu'il y monte encore de l'autel de la terre au sublime autel du Ciel, selon l'expression du Canon, pour y aller résider et intercéder pour nous, offrant ainsi toujours une même hostie. C'est pourquoi nous disons, à la Messe, que nous offrons ce Sacrifice pour renouveler la mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Notre Seigneur JESUS-CHRIST.

Voilà donc la réunion de tous les Mystères qui ont été les diverses parties, ou la continuation du Sacrifice de J. C. ; et la vérité de ce que nous lisons dans le Psalme, que Dieu, en nous donnant la vraie nourriture, a renouvelé la mémoire de toutes ces merveilles. (Psal. 116.)

Nous n'avons plus aujourd'hui cette multitude, ni cette variété de Sacrifices : qui étoient sous la loi : le Sacrifice de J. C. a été offert pour satisfaire à tous nos devoirs et à tous nos besoins ; il suffit seul pour remplir la vérité de toutes les especes différentes des Sacrifices anciens. *C'est pourquoi, entrant dans le monde, Jesus dit à Dieu, vous n'avez point voulu de victime, ni d'oblation ; mais vous m'avez formé un corps : les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas été agréables ; alors j'ai dit : Me voici, je viens.* (Hebr. 10.) Par ces paroles, S. Paul nous apprend les intentions qu'avoit J. C. en s'offrant à son Pere : il nous le fait entendre par les paroles du Fils de Dieu même, que le Corps de J. C. a été substitué en la place des holocaustes, établis pour adorer Dieu ; des hosties pacifiques, que l'on offroit en action de grâces ; des sacrifices

offerts pour l'expiation des péchés ; et de toutes les especes d'oblations et de sacrifices institués dans l'ancienne loi.

Ainsi le sacrifice de la Messe est un holocauste où J. C. s'offre tout entier à Dieu son Pere , comme il s'est offert sur la croix , et comme il s'offre dans le Ciel : où l'Eglise offre J. C. et s'offre elle-même avec J. C. , comme une protestation solennelle qu'elle fait , que Dieu est le maître souverain et absolu de toutes choses ; que toutes les créatures ne sont que *comme un néant devant lui* ; que c'est de lui qu'elles ont reçu , et qu'elles reçoivent à tous momens *l'être , la vie , le mouvement*. Ce Sacrifice est offert pour adorer Dieu , pour reconnoître sa grandeur , et pour rendre hommage à toutes ses perfections divines ; pour honorer son souverain domaine , non seulement sur la vie et la mort , mais sur l'être même ; car Dieu seul est l'auteur de l'être , et il n'y a que lui qui puisse le donner. Enfin le Sacrifice de la Messe est offert pour honorer la plénitude de Dieu , c'est-à-dire , pour reconnoître que Dieu se suffit à soi-même , et que nulle créature ne lui est nécessaire.

Sacrifice de la Messe , Sacrifice d'actions de grâces , que l'Eglise est toujours disposée à rendre à Dieu , en lui offrant J. C. pour les biens inestimables qu'elle en a reçus , et qu'elle en reçoit à tous momens : Sacrifice d'actions de grâces , institué par J. C. en rendant grâces à son Pere de tous les dons qu'il avoit reçus pour l'Eglise : sacrifice par lequel nous donnons des marques de reconnaissance dignes de Dieu , en lui offrant sur l'autel son propre Fils , qui est le don le plus excellent qu'il nous ait fait , et que nous puissions lui présenter pour toutes les grâces qu'il nous a faites. *Y a-t-il de plus saint Sacrifice de louanges*, s'écrie S. Augustin , *que celui d'actions de grâces ? Et quelle plus grande action de grâces , que celle qu'on rend à Dieu pour sa grâce par J. C. Notre Seigneur , comme on le fait dans le Sacrifice de l'Eglise , que les Fideles connoissent , et dont tous les anciens sacrifices n'étoient que des ombres.* (*August. contr. advers. leg. et prophet. Lib. II. Cap. 18.*)

Sacrifice de la Messe , Sacrifice propitiatoire pour rendre à la justice de Dieu la satisfaction qui lui est due à cause des péchés , et en obtenir miséricorde. Rien n'est plus capable d'appaiser le Seigneur , et de nous le rendre favorable , que de lui offrir le corps et le Sang de J. C. versé pour nous sur la croix , *pour la rémission des péchés*, que de lui présenter la victime qui expie les péchés. Telle est la doctrine du Concile de Trente. (*Sess. 22. c. 2. de Sacrif. Mis.*) « Et parce que » le même J. C. qui s'est offert lui-même sur l'autel de la croix , et avec » effusion de son Sang , est contenu et immolé , sans effusion de Sang , dans ce » divin Sacrifice qui s'accomplit à la Messe , dit et déclare le saint Concile , » que ce Sacrifice est véritablement propitiatoire , et que par lui-même nous » obtenons miséricorde , et trouvons grâces et secours au besoin , si nous nous » approchons de Dieu , contrits et pénitens , avec un cœur sincère , une foi » droite , et dans un esprit de crainte et de respect. Car Notre Seigneur appaisé » par cette offrande , et accordant la grace et le don de pénitence , remet » les crimes et les péchés , même les plus grands , puisque c'est la même et » l'unique hostie , et que c'est le même qui s'offroit autrefois sur la croix , qui » s'offre encore à présent par le ministère des Prêtres , n'y ayant de différence » qu'en la manière d'offrir : et c'est même par le moyen de cette oblation noi

» sanglante ; que l'on reçoit avec abondance le fruit de celle qui s'est faite
 » avec effusion de Sang : tant s'en faut que par elle on dérobe en aucune façon
 » à la première ; c'est pourquoi, conformément à la tradition des Apôtres, elle
 » est offerte, non seulement pour les péchés, les peines, les satisfactions et les
 » autres nécessités des Fidéles qui sont encore vivans, mais aussi pour ceux
 » qui sont morts en JESUS-CHRIST, et qui ne sont pas encore entièrement
 » purifiés. »

Sacrifice de la Messe, Sacrifice impétratoire, pour obtenir de Dieu tous les secours spirituels et temporels qui nous sont nécessaires ; pour recevoir de sa libéralité et de sa miséricorde, des grâces et des bienfaits, tant pour les besoins naturels et ordinaires de la vie, que pour les autres qui peuvent nous survenir. Et quoiqu'il ne paroisse en cela que l'intérêt de la créature, elle y rend néanmoins hommage à Dieu, en faisant par-là un aveu de sa dépendance et de son indigence, en reconnoissant le besoin qu'elle a du secours du Seigneur, et en s'adressant à lui, comme à la source et à la cause de tous les biens. Le Sacrifice de la Messe renferme, par excellence, tous les sacrifices des hosties pacifiques, destinées à obtenir des grâces ; puisqu'il contient la vraie hostie pacifique J. C. par qui nous demandons et nous obtenons tous les dons. Nous ne pouvons rien obtenir de Dieu que par J. C. ; et nous offrons à Dieu dans ce Sacrifice, J. C. même, qui est le seul médiateur par qui nous puissions avoir accès auprès de Dieu. Le Concile de Trente (*Sess. 22. Can. 3. de Sacrif. Miss.*) prononce anathème contre ceux qui diront que le Sacrifice de la Messe ne doit point être offert pour toutes nos nécessités. Voilà comment le Sacrifice adorable de l'Eucharistie, quoiqu'infiniment élevé au dessus de tous les anciens sacrifices, en remplit toutes les parties et toutes les conditions.

Sacrifice qui est celui de J. C. et en même temps celui de toute l'Eglise ; qui est offert avec J. C. Sacrifice qui est celui de tous les Prêtres qui l'offrent, et de tous ceux qui veulent y participer. Ils doivent par conséquent s'offrir alors eux-mêmes en sacrifice, comme J. C. et son Eglise s'offrent à Dieu.

« Toute la cité rachetée, dit S. Augustin, c'est-à-dire, l'Eglise et la société » des Saints, est le Sacrifice universel offert à Dieu par le Grand-Prêtre, qui s'est » offert aussi lui-même pour nous dans sa Passion : c'est elle qu'il a offerte à Dieu, » et c'est en elle qu'il a été offert ; parce que c'est selon elle qu'il est le Médiateur, » le Prêtre et le Sacrifice..... Elle voit dans le Sacrement de l'autel, connu » des Fidéles, et si souvent renouvelé, qu'elle est offerte dans la chose même » qu'elle offre. »

Comme c'est J. C. Prêtre qui offre, et qui est lui-même le don offert ; l'Eglise a dû aussi s'offrir en l'offrant ; « et Dieu, dit encore S. Augustin, lui » fait voir ce mystère dans le Sacrifice qu'elle offre tous les jours : car comme » elle est le corps d'un tel Chef, elle apprend à s'offrir elle-même avec lui. » (*S. Aug. De civit. l. 10. c. 20.*)

Le Sacrifice de la Messe est donc celui de J. C. et de l'Eglise ; le seul Sacrifice extérieur qu'il faut offrir à Dieu ; le vrai et l'unique Sacrifice qui renferme l'idée de tous les autres ; l'unique qui expie les péchés, qui mérite les grâces, et qui sera continué jusqu'à la fin des siècles.

Il n'est donc rien de plus auguste dans la Religion , que ce Sacrifice perpétuel. La valeur du Sacrifice de la croix étant infinie , son prix est suffisant pour racheter une infinité de mondes : c'est un trésor , un fonds , une source inépuisable. C'est là que tous les siècles à venir puiseront dans les plaies du Sauveur , les grâces et le sang de l'Agneau sans tache , pour purifier et sanctifier leurs âmes : et c'est pour cela , dit S. Paul , qu'il ne se réitérera pas : *Unâ oblatione consummavit in æternum sanctificatos.*

Mais , dit le Concile de Trente , quoique Notre Seigneur Dieu dût une fois s'offrir lui-même à Dieu son Père , en mourant sur l'autel de la croix , pour y opérer la rédemption éternelle , néanmoins , parce que son sacerdoce ne devoit pas être éteint par sa mort , pour laisser à l'Eglise , sa chère épouse , un Sacrifice visible , tel que la nature des hommes le requéroit , par lequel la vertu salutaire de ce Sacrifice sanglant , qui devoit s'accomplir une fois en la croix , fût appliquée pour la rémission des péchés , dans la dernière Cène , la nuit même qu'il fut livré , se déclarant Prêtre établi pour l'éternité , selon l'ordre de Melchisédech , il offrit à Dieu le Père , son Corps et son Sang , sous les espèces du pain et du vin ; et sous les symboles des mêmes espèces , les donna à prendre à ses Apôtres , qu'il établissoit lors Prêtres du Nouveau Testament , et par ces paroles : Faites ceci en mémoire de moi , leur ordonna , à eux et à leurs successeurs dans le Sacerdoce , de les offrir.

Il institua le saint Sacrifice de la Messe , qui , en appliquant le prix de ce précieux Sang , rend le Sacrifice de la croix efficace , et nous en communique les mérites. Est-il rien de plus grand et de plus saint ? Pourquoi y a-t-il donc des Prêtres qui ne méditent jamais sur l'excellence de ce divin Sacrifice ? Comment se préparent-ils à l'offrir ? Avec quelle attention , avec quelle révérence , avec quels sentimens l'offrent-ils ? Quels fruits ont-ils recueillis de toutes les Messes qu'ils ont célébrées ? On ne peut y penser sans mêler ses larmes avec celles de l'Eglise , qui pleure sur eux. Faut-il après cela s'étonner de les voir tomber dans ce déplorable état , où plus on est Prêtre long-temps , plus on est indigne de l'être ?

Quelle est donc l'idée qu'un Prêtre doit se former de son ministère et de lui-même , lorsqu'il va célébrer les sacrés Mystères ? Quels sont les sentimens qui doivent l'y préparer ? Quels sont ceux qui doivent le soutenir à l'autel , lorsqu'il offre le saint Sacrifice ? Quels sont ceux qui doivent l'occuper , après qu'il l'a offert ? C'est ce que nous expliquerons , après avoir parlé des Eglises , Chapelles , Autels , Linges , Ornaments , etc.

Des Eglises et des Chapelles destinées à offrir le saint Sacrifice de la Messe.

Les Apôtres offroient ordinairement le saint Sacrifice de la Messe dans des maisons particulières , comme dit Saint Luc ; (*Acta Apost. Cap. 2. 46.*) *Frangentes circa domos panem.* Il paroît néanmoins par Saint Paul , (*1. Corinth. 11. 18.*) que dès-lors il y avoit des lieux uniquement

destinés aux prières ; et ces lieux s'appelloient Eglises , Oratoires , Basiliques. Pendant le temps des persécutions , on offroit le saint Sacrifice dans les Cimetières , ou espaces souterrains , où l'on enterroit les morts , dans les lieux où l'on pouvoit être caché et en sûreté , et par-tout où l'on pouvoit s'assembler , dans une Prison , dans une Hôtellerie , dans des Caves , etc. Mais après que l'Empereur Constantin eut donné la paix à l'Eglise , on vit de toutes parts dédier des temples au Seigneur ; et depuis , il a toujours été défendu , comme il l'est encore aujourd'hui , d'offrir le saint Sacrifice ailleurs que dans les Eglises ou Chapelles , consacrées ou bénites à cet effet. Ce qui n'a pas empêché que dans les occasions extraordinaires , on n'ait célébré la Messe dans des chambres particulières , ou dans d'autres lieux , lorsqu'il y a eu des raisons justes et légitimes de le faire : lesquels cas extraordinaires ont cependant toujours dû être approuvés par l'Evêque.

Les Eglises et les Temples destinés aux prières , soit publiques , soit particulières , à y offrir le saint Sacrifice , à l'administration des Sacrements aux peuples , et à la prédication de la parole de Dieu , doivent , autant qu'il est possible , être consacrés , et dédiés d'une maniere particuliere.

Lorsqu'on bâtit des Eglises en l'honneur de quelques Saints en particulier , elles ne le sont que pour y rendre à Dieu seul , le culte souverain qui lui est dû , sous l'invocation de ces Saints * dont nous cherchons à mériter la protection auprès du Seigneur , en y honorant spécialement leur mémoire.

On ne doit construire aucune nouvelle Eglise ou Chapelle , sans la permission par écrit de l'Evêque. Si c'est une Eglise Paroissiale , il faut qu'elle soit bâtie dans un lieu commode pour tout le peuple qui en doit dépendre ; qu'elle soit assez grande pour contenir tous les Paroissiens ; qu'elle ait proche d'elle une maison propre pour le Curé , commode et logeable ; qu'elle ait un Chœur distingué de la Nef , et les autres choses requises pour faire avec décence toutes les fonctions.

Les Pasteurs et les Prêtres doivent s'appliquer à inspirer fréquemment aux Peuples dans leurs Instructions , avec tout le zele dont ils seront capables , le respect , l'honneur , et la vénération qui sont dûs aux Eglises et autres lieux sacrés ; leur représentant les terribles châtimens dont Dieu a toujours puni les profanateurs des lieux saints.

Les Curés et les Supérieurs des Eglises doivent veiller attentivement à ce qu'elles soient toujours dans la décence et la propreté convenables. Ils feront en sorte que le dedans et le dehors soient en bon état ; qu'on ait soin de les balayer tous les huit jours , et d'en faire ôter tous les mois les toiles d'araignées ; que le couvert soit bien entretenu ; que les fenêtres soient bien vitrées ; que les portes , s'il y en a plusieurs , aient chacune une serrure et sa clef ; et qu'elles soient fermées depuis le Soleil couché jusqu'à l'aube du jour du lendemain ; que les Laïques n'aient dans leurs maisons aucune fenêtre par laquelle on puisse regarder dans l'Eglise , à moins qu'il n'y ait pour cela quelque titre précis , ou permission expresse ; et que s'il y a quelque porte particuliere par laquelle des Laïques qui en auroient la clef ,

puissent entrer dans l'Eglise, ou dans quelque Chapelle de ladite Eglise ; il y ait à ladite porte un verrou par dedans ladite Eglise ou Chapelle, lequel verrou on doit avoir soin de fermer, au moins tous les soirs, pour ne l'ouvrir, s'il le faut, que le lendemain au plutôt à l'aube du jour.

Ils ne doivent point souffrir qu'il y ait dans les Eglises rien qui puisse blesser la vue en aucune façon ; c'est-à-dire, aucun Tableau, Image, Figure ou Statue, qui soit ou indécente, ou ridicule, ou déchirée, ou mutilée ; représentant quelque histoire fausse ou apocryphe, ou quelque nouveau miracle qui n'aurait pas été vérifié authentiquement par qui de droit. Ils ne doivent pas souffrir qu'on mette dans l'Eglise aucun Tableau, ni vœu de cire, en actions de grâces, ce qu'on appelle communément, *ex voto*, sans l'expresse permission de l'Evêque.

Pour suivre l'Ordonnance du Concile de Trente, (*Sess. 25.*) on ne doit point exposer à la vénération des Peuples, dans les Eglises même exemptes, aucune Image d'une forme inusitée et extraordinaire, qu'elle n'ait été auparavant approuvée par l'Evêque, ou par quelqu'un commis par lui pour cet effet.

On ne doit point exposer non plus dans les Eglises, aucune Statue qui représente Notre Seigneur JESUS-CHRIST, la Sainte Vierge, ou les Saints, qu'après qu'elle aura été bénite par l'Evêque, ou par un Prêtre auquel il en aura donné le pouvoir.

Les Curés et autres Supérieurs des Eglises ne permettront pas qu'on y expose à la vénération des Fideles, le Portrait d'aucune personne, même décédée en odeur de sainteté, si elle n'a pas encore été canonisée ou béatifiée par le saint Siege ; et moins encore l'image de quelque personne vivante, quoique sous la figure d'un Saint ou d'une Sainte.

Et afin d'empêcher qu'il ne se commette aucun abus ou scandale dans la vénération des Images, les Curés expliqueront souvent aux Fideles, la Doctrine de l'Eglise sur ce point. Ils auront soin de leur enseigner, que le culte qu'on rend aux Images se doit rapporter aux Saints qu'elles représentent ; qu'elles tiennent lieu de livre aux Fideles ; tant parce qu'elles retracent l'idée de nos mystères, que parce qu'exposant à leurs yeux, les principales actions de Notre Seigneur, et les combats que les Saints ont soutenus pour sa gloire, elles les invitent à se rappeler ce que JESUS-CHRIST a fait pour nous, en lui rapportant le culte d'adoration ; et à imiter les Saints ; en leur rapportant le culte de respect et d'honneur.

On ne doit point exposer publiquement dans les Eglises aucunes Reliques ; qu'elles n'aient été vérifiées et approuvées par l'Evêque, ou par quelqu'un de ses prédécesseurs.

On ne doit point exposer les Reliques sur le même Autel où le Saint Sacrement sera en évidence, et on ne doit pas les fermer dans le même Tabernacle.

Les Curés et autres Supérieurs des Eglises, doivent avoir soin que les saintes Reliques soient tenues dans des Châsses riches, et bien fermées ; qui aient été bénites par l'Evêque, ou par le Prêtre auquel il aura donné pouvoir de faire cette bénédiction.

Ces Châsses doivent être mises dans l'Eglise en un lieu décentement orné, ou au moins dans la Sacristie dans des armoires bien propres et fermantes à clef; d'où elles seront portées par un Prêtre revêtu de Surplis et d'Etole, précédé d'un cierge allumé, sur les Autels, ou Tables où on a coutume de les exposer; et elles seront rapportées avec la même révérence.

Les Curés enseigneront aux Peuples le respect qui est dû aux saintes Reliques; et ils leur feront entendre, que l'intention de l'Eglise, en exposant les Corps saints des Bienheureux à la vénération des Fideles, est non seulement de les engager à leur rendre le culte qui leur est dû, comme ayant été le Temple du S. Esprit, et à implorer leur assistance auprès de Dieu, mais principalement de les porter à l'imitation des vertus, par la pratique desquelles les Saints sont parvenus à la gloire.

Enfin ils ne cesseront point de leur rappeler que le culte qu'on rend aux Reliques et aux Images, est une pratique qui, en portant à rendre grâces à Dieu et à imiter les Saints, est bonne et utile; pourvu que ce culte soit tel que l'Eglise le demande et l'approuve. Ils leur diront de n'oublier jamais, qu'en rendant aux Reliques et aux Images ces témoignages de vénération, nous ne croyons pas qu'il y ait en elles aucun divinite ni aucune vertu: nous ne leur adressons pas nos prières, et nous n'y mettons pas notre confiance; mais c'est à Dieu même; c'est à J. C. que nous demandons des grâces par l'intercession des Saints.

Toutes les Chapelles doivent pareillement être tenues avec propreté et décence, et fournies de tout ce qui est nécessaire. Elles doivent avoir une porte fermant à clef, laquelle porte doit être et demeurer fermée pendant tout le temps qu'il ne sera pas nécessaire qu'elle soit ouverte pour la célébration de la Messe, ou pour cause juste et raisonnable.

Les Chapelles domestiques doivent être rares; et quand la permission sera accordée d'en avoir, ce ne sera qu'aux conditions suivantes. 1. Elles seront situées dans un lieu décent et convenable, qui soit particulier, séparé de tout usage non seulement profane, mais même ordinaire. Il est ordonné dans ce Diocèse, qu'à l'avenir, les Chapelles domestiques seront isolées, séparées au moins d'un pied de tout Bâtiment; que le Bâtiment en sera assez grand pour pouvoir y contenir ceux qui y entendront la Messe, en sorte qu'ils ne soient pas obligés de demeurer pendant la Messe à la porte ou aux fenêtres, ou même de l'entendre de quelque endroit où l'on fait ordinairement des choses profanes. 2. Comme nous venons de le dire, elles seront entretenues proprement et dans un état convenable, dûement pourvues d'Ornemens, Linges, Vases sacrés et autres choses requises pour célébrer dignement le saint Sacrifice. 3. L'on n'y exposera que des Tableaux de dévotion; et à cet égard, ainsi que pour les Statues, on observera ce qui a été marqué ci-dessus pour les Eglises. Les portes de ces Chapelles en dehors, seront marquées par quelque signe qui dénote la destination du lieu, et qui fasse connoître le respect qui lui est dû. Les autres règles de ce Diocèse sur la décence des Autels, sur les Linges, Ornemens, Vases sacrés, et autres choses nécessaires pour la célébration du saint Sacrifice, y seront observées. 4. On n'y prêchera point, on n'y baptisera point, on n'y fera point de l'Eau bénite; on n'y donnera point la bénédiction aux femmes relevées de

de couche , et on n'y fera aucune des fonctions qui doivent être faites à la Paroisse ; on n'y confessera point sans une permission expresse et spéciale. Pour ce qui est de la sainte Communion , on pourra la donner dans ces Chapelles , pourvu que ce ne soit point la Communion Paschale : on n'y dira point la Messe les jours de Noël , de l'Epiphanie , de Pâques , de l'Ascension de Notre-Seigneur , de la Pentecôte , de la Fête-Dieu , de l'Assomption de la sainte Vierge , de la Fête de tous les Saints , de St. Cyprien , Patron de la Cathédrale et du Diocèse , et de la Fête du principal Patron de la Paroisse dans l'étendue de laquelle elles seront situées ; comme aussi le Jeudi et Samedi saints , à moins qu'il n'y en eût une permission spéciale et par écrit.

Pour les Chapelles rurales , bâties pour la commodité d'un Hameau ou d'un écart tout entier éloigné notablement de la Paroisse , même pour celles qui forment le titre d'un Bénéfice , on observera tout ce qui vient d'être dit pour les Chapelles domestiques , à l'exception des Instructions sur le Catéchisme , des Annonces des Fêtes et des jeûnes ; et hors le cas , ou pour des considérations particulières et intéressantes , il y aura des permissions contraires.

Dans les Chapelles domestiques , il ne doit point y avoir de cloches capables de convoquer ceux du dehors. Les Fêtes et Dimanches , il n'y aura que les personnes de la maison qui y entendront la Messe , excepté les temps de récolte : et ceux auxquels appartiendront ces Chapelles , auront soin que tous les Dimanches il y ait au moins une personne de leur maison , ou Maître , ou Valet et Domestique , qui aille entendre la Messe du Prône à l'Eglise Paroissiale , ou à la Chapelle où se fait un service public tenant lieu de Service Paroissial , comme dans les Succursales ; afin que cette personne apprenne les Annonces , Publications et Avertissemens qui s'y feront. On ne célébrera jamais la Messe dans ces Chapelles , qu'après l'heure de la Messe Paroissiale , et elle y sera toujours finie avant midi.

A l'égard des Chapelles rurales , il y aura une cloche pour avertir de la célébration de la Messe qui s'y dira publiquement pour toutes les personnes qui voudront y assister. Et pour pourvoir à l'instruction publique , il est ordonné aux Prêtres qui y célébreront la sainte Messe , d'y faire , après l'Evangile , la prière du matin , avec la lecture des Formules pour le Prône , de la même manière qu'elle doit se faire à la première Messe des Eglises Paroissiales , et qu'elle est prescrite dans le Rituel. Le Dimanche à la Messe , il est encore permis d'annoncer , dans ces sortes de Chapelles , les Fêtes et les jours de jeûne.

Il est défendu pour toutes les Chapelles , soit rurales , soit domestiques , d'y célébrer ou faire célébrer la sainte Messe , sans une permission expresse et par écrit ; et par aucun autre Prêtre que par ceux qui seront approuvés pour dire la sainte Messe dans ce Diocèse.

Les Curés visiteront chaque année toutes les Chapelles domestiques et rurales de leur Paroisse , pour voir si rien n'y manque , et si tout est dans l'ordre prescrit ci-dessus ; et ils en rendront compte lors de la visite Episcopale.

Il est ordonné que dans toutes ces Chapelles on observera exactement les Réglemens de ce Diocèse , sur tout ce qui regarde la célébration de la sainte Messe.

Il est défendu de célébrer dans une Eglise ou Chapelle interdite ou pollue , jusqu'à ce que l'interdit soit levé , ou qu'elle soit réconciliée.

Voici les cas dans lesquels une Eglise ou une Chapelle devient polluée et profanée. 1°. Quand il s'y est commis un homicide volontaire, soit qu'il y ait eu effusion de sang, soit qu'il n'y en ait point eu; par exemple, si on y étouffoit, ou si on y empoisonnoit, ou si on y pendoit quelqu'un. Il faut que cet homicide ait été fait dans l'enceinte même de cette Eglise, et dans quelqu'une des parties qui sont regardées comme lieu sacré: par ces parties, on entend celles qui sont contenues dans l'espace du Bâtiment intérieur d'une Eglise, depuis le toit intérieur jusqu'au pavé. Ainsi une Eglise n'est pas profanée par un homicide fait hors des murs de l'Eglise, dans la Sacristie par exemple, dans le Clocher, sur le toit, ou sur la voûte, dans des chambres adhérentes à l'Eglise, dans une cave souterraine, à moins qu'elle ne soit destinée à la sépulture des Fidéles; parce qu'alors elle seroit censée être un lieu véritablement saint, et faire une partie de l'Eglise, n'en étant pas séparée. La Sacristie, le Clocher, le toit, la voûte, les caves qui ne servent pas de sépulture, les chambres adhérentes à l'Eglise, et autres semblables lieux, ne sont pas regardés comme sacrés, étant destinés, non pour la célébration de l'Office divin, mais à d'autres usages: par la même raison, si on pendoit quelqu'un à un mur extérieur d'une Eglise, cette Eglise ne seroit pas profanée; mais le Cimetière le seroit, si ce mur étoit en même temps le mur intérieur du Cimetière, parce qu'alors on profaneroit un lieu sacré.

Une Eglise seroit encore profanée, si quelqu'un y recevoit une blessure mortelle, même sans effusion de sang, et quoique le blessé mourût hors de cette Eglise. Mais si une personne étant hors d'une Eglise, étoit blessée mortellement par un coup que lui auroit donné quelqu'un étant dans l'Eglise, cette Eglise ne seroit pas profanée, quand même le blessé y seroit ensuite entré, et y auroit répandu du sang, ou y seroit mort. Elle seroit profanée, si quelqu'un étant hors de l'Eglise, donnoit un coup mortel à quelqu'un qui seroit dedans, soit que celui-ci y mourût, ou non.

Il faut, pour profaner une Eglise par un homicide, que cet homicide soit volontaire: s'il est casuel, il n'y a pas lieu à la profanation; par exemple, si quelqu'un y étoit tué par la chute d'une pierre ou d'une poutre. Pareillement l'Eglise ne seroit pas profanée par la mort que s'y seroit donnée un fou, ou une personne qui n'étoit pas dans son bon sens: elle le seroit au contraire, si une personne ayant l'usage de la raison, s'y étoit tuée.

Une Eglise n'est pas profanée par tout homicide volontaire, il faut pour cela que l'homicide soit un péché mortel. Il faut, pour profaner une Eglise par un homicide, qu'il ait été fait d'une manière injurieuse, c'est-à-dire, notablement contraire au respect dû à un lieu saint; ainsi une Eglise n'est point profanée par l'homicide qu'y commet un homme qui se défend, et ne passe pas les bornes d'une défense juste et modérée. Cependant si ce cas arrivoit, comme il est difficile alors de garder toute la modération nécessaire, on devroit consulter l'Evêque, avant que de célébrer aucun Office divin dans cette Eglise. Une Eglise seroit profanée, si on y exécutoit un criminel, même par Sentence du Juge, ou si on y tuoit un Martyr; car quoique le sang des Martyrs consacre les Eglises, leur mort cependant de la part des persécuteurs et assassins, est un horrible sacrilège qui profane l'Eglise.

2. Une Eglise est profanée, lorsqu'il s'y est fait une effusion considérable de sang par quelque blessure notable, non casuelle ou fortuite, mais causée par une action qui est péché mortel : si l'effusion de sang étoit en petite quantité, l'Eglise ne seroit pas profanée ; elle ne le seroit pas si l'effusion de sang étoit considérable, mais occasionnée par le badinage, ou la querelle de quelques enfans, en cas toutefois que cette querelle n'allât pas jusqu'à un péché mortel. Il n'y auroit point non plus de profanation, si le coup qui a fait répandre du sang, avoit été donné par un fou, ou en badinant ; et si l'action qui a fait donner le coup, n'étoit pas contraire au respect dû à un lieu saint. Si la blessure avoit été faite dans l'Eglise, l'Eglise seroit profanée, quand même le sang n'auroit coulé qu'après que le blessé en seroit sorti.

Pour la profanation d'une Eglise par une blessure seule, reçue sans causer la mort, il ne suffit pas que cette blessure soit notable, par exemple, lorsqu'il y a mutilation ou quelque os cassé ; il faut encore qu'il y ait effusion de sang. Dans le doute, si une blessure faite sans effusion de sang causera la mort, on doit consulter l'Evêque, pour savoir s'il conviendra de continuer dans l'Eglise où la blessure a été faite, la célébration de l'Office divin pendant la maladie de celui qui a été blessé.

3. *Violatur Ecclesia per quamcumque seminis humani effusionem in eâ voluntariè factam, sivè in copulâ carnali, sivè non ; et etiam per acium conjugalem. Hinc illius in somnis contingens, aut in vigiliâ, sed coactè, Ecclesiam non violat.*

4. Une Eglise est profanée, quand on y a enterré un Infidèle, ou un Excommunié dénoncé, quand même on y auroit enterré cet Excommunié par ignorance de son excommunication. Une Eglise n'est pas profanée, quoiqu'on y ait enterré un interdit dénoncé. La profanation auroit lieu par la sépulture d'un enfant mort sans Baptême, quand même, ayant été tiré du sein de sa mère morte, il y auroit été remis ensuite pour être enterré avec elle ; mais il n'y auroit point de profanation, si l'enfant n'ayant pas été tiré du sein de sa mère, étoit entermé avec elle.

5. Une Eglise perd sa consécration, lorsqu'elle a été brûlée, ou lorsque la plus grande partie des murailles est abattue, et qu'on les rebâtit tout à la fois, quand même on se serviroit des mêmes pierres pour les construire de nouveau. Il n'en seroit pas de même, si les murailles n'étaient tombées que par parties et en différens temps, étoient réparées successivement, et aussi-tôt qu'elles seroient tombées. Cependant, à proprement parler, on ne peut pas dire qu'une Eglise soit alors profanée, parce qu'il n'y a rien qui soit contraire à la sainteté du lieu : mais lorsqu'un édifice consacré est détruit, c'est une suite nécessaire qu'il perde sa consécration ; ce qui arrive encore, si toute la croûte ou la plus grande partie de la croûte des murailles est tombée, parce que la consécration est attachée à la croûte extérieure des murailles ; c'est là que se font les Croix et les Onctions du S. Chrême. S'il n'y a que le toit et d'autres bois de l'Eglise tombés ou brûlés, et que les murailles subsistent, au moins pour la plus grande partie, l'Eglise ne perd pas sa consécration, parce qu'elle est censée être la même qu'auparavant ; et que la consécration ou bénédiction d'une Eglise n'est pas censée attachée aux toits, ou à la charpente, mais seulement aux murailles.

Lorsqu'une Eglise perd sa consécration, parce qu'elle est tombée, le Cimetiere ne perd pas pour cela sa bénédiction.

Il faut observer à ce sujet, qu'on doit faire une différence entre la profanation d'une Eglise, et son exécution. Lorsqu'une Eglise est profanée, tous les Autels qui y sont fixes, sont profanés aussi : pareillement la profanation de l'Autel fixe d'une Eglise, emporte celle de l'Eglise. Au contraire, l'exécution d'une Eglise qui arrive par sa destruction, ou par la ruine, ou l'incendie de ses murs, n'emporte pas celle des Autels fixes qui y restent dans leur entier, et sans être endommagés ; de même l'exécution de l'Autel fixe d'une Eglise, n'emporte pas celle de l'Eglise.

On ne peut pas se servir pour des usages profanes, d'une Eglise qui, par sa destruction, a cessé d'être consacrée.

Notez 1. qu'une Eglise ne doit pas être censée profanée dans tous les cas que nous venons d'expliquer, s'ils sont occultes, quand même on pourroit les prouver par deux ou trois témoins ; mais si le cas est public, la profanation est réelle.

1. Que la seule notoriété de fait suffit pour qu'une Eglise soit censée profanée ; c'est pourquoi, si se commet un homicide dans une Eglise pendant la célébration du S. Sacrifice, le Prêtre qui célèbre, doit cesser sur le champ, si le Canon n'est pas commencé ; mais si le Canon étoit commencé, il faudroit achever la Messe jusqu'à la communion, et se retirer après avoir communiqué.

3. Que lorsqu'on doute qu'une Eglise ait été consacrée, n'en ayant aucunes preuves ni testimoniales, ni par écrit, il faut la consacrer.

4. Qu'un Cimetiere contigu à une Eglise, est profané par la profanation de cette Eglise ; mais l'Eglise ne perd pas sa consécration par la profanation du Cimetiere seul, quoiqu'il lui soit contigu. Si le Cimetiere est séparé de l'Eglise, il ne perd pas sa bénédiction par la profanation de l'Eglise. S'il y avoit deux Cimetieres contigus, la profanation de l'un ne causeroit pas celle de l'autre, quand même il y auroit passage de l'un dans l'autre par une porte mitoyenne.

5. Qu'un Cimetiere est profané dans tous les cas où nous avons dit qu'une Eglise l'est.

6. Qu'il est plus sûr et plus vrai de dire, qu'une Eglise profanée n'est pas censée réconciliée par la célébration du S. Sacrifice.

7. Qu'un Prêtre qui, sans la permission de l'Evêque, célébreroit dans une Eglise profanée, pécheroit mortellement ; mais il n'en deviendrait pas irrégulier.

Lorsqu'une Eglise sera devenue polluée et profanée, on doit sur le champ empêcher le S. Sacrement, et y faire cesser les divins Offices jusqu'à ce qu'elle soit réconciliée par l'Evêque, ou par un Prêtre commis par lui à cet effet, si l'Eglise n'est que bénite. On trouvera dans le Rituel parmi les bénédictions, l'ordre et les cérémonies de cette réconciliation.

Nous croyons nécessaire d'ajouter ici, qu'il est du devoir des Curés de s'opposer, autant qu'ils le pourront, au désordre devenu trop commun, dont sont coupables tous ceux qui amènent avec eux des chiens dans les Eglises. Ils doivent souvent avertir les Fideles, dans leurs Prônes et les autres Instructions,

que cet abus est une indigne profanation de la Maison de Dieu. C'est manquer de respect aux lieux saints, que d'y introduire des animaux que l'on n'oserait faire entrer dans les appartemens des Princes et des personnes que l'on révere. Outre les ordures, et les indécences qui en résultent, le bruit que les chiens peuvent faire dans les Eglises, ne sert qu'à incommoder les Fidoles, à les distraire dans leurs prières, à troubler l'attention des Prêtres qui sont à l'Autel, ou qui célèbrent l'Office divin. Scandale honteux, que bien des gens, qui ne sont Chrétiens que de nom, regardent cependant comme une chose indifférente, et dont ils ne rougissent pas même d'être tous les jours les auteurs.

C'est ce qui a fait ordonner au premier Concile de Milan, et à celui de Mexico, tenu quelques années après, de ne souffrir aucun chien dans les Eglises, et d'être exact à les en chasser.

Il est défendu d'enfermer dans les Eglises, Chapelles, Cimetieres et autres lieux saints, les gerbes, bleds, fruits, paille, foin, meubles de maisons et toutes autres choses profanes. Et lorsqu'il se rencontre des cas où l'on croit que la nécessité y oblige, on doit ne rien faire là-dessus, sans avoir eu auparavant l'avis et la permission de l'Evêque Diocésain.

Des Autels, et de ce qui y a rapport.

SELON la Tradition la plus ancienne, et qui vient des Apôtres, le saint Sacrifice de la Messe doit être offert sur des Autels: autrefois il y avoit des Autels non seulement de bois ou de pierre, mais encore d'argent et d'or, garnis même et ornés de pierreries; dans la suite il fut ordonné de les faire de pierre au moins commune, s'ils n'étoient pas de marbre; et que s'ils n'étoient pas entièrement de pierre, on mit au milieu une pierre pour y offrir le saint Sacrifice.

On ne peut donc dire la Messe que sur un Autel de pierre consacré par l'Evêque. Il y a deux sortes d'Autels; les uns sont fixes, et les autres portatifs.

Les Autels portatifs, ou Pierres sacrées doivent être de marbre ou de pierre dure; ils doivent avoir environ vingt pouces de longueur, et seize de largeur; et être enchassés dans un cadre de Noyer ou d'autre bois solide; il faut que, sans ce cadre dans lequel ils sont enchassés, ils soient d'une grandeur suffisante pour y pouvoir mettre le pied d'un Calice et l'Hostie, le Ciboire et les pains qu'on y met pour consacrer, comme aussi pour que le Prêtre célébrant puisse avoir les mains sur l'Autel portatif ou Pierre sacrée, lorsqu'il tient l'Hostie ou le Calice au moment de la consécration.

On ne doit pas souffrir que les Laiques touchent à nud les Pierres sacrées; non plus que les Autels fixes; c'est pourquoi on doit les couvrir d'une toile. Ces Pierres sacrées doivent être enchassées dans la Table des Autels, de manière qu'elles ne puissent pas remuer; il est bon cependant de les placer

un peu plus élevées que les Autels, de façon que les Prêtres qui célèbrent, puissent les apercevoir facilement; mais cette élévation doit être presque imperceptible.

Les Autels portatifs perdent leur consécration, lorsqu'ils sont tellement rompus, qu'ils ne peuvent plus contenir le Calice et l'Hostie; et encore, suivant l'avis le plus commun, lorsque le Sépulchre où les Reliques étoient renfermées, a été rompu ou changé; il est vrai que tous les Théologiens ne conviennent pas que la rupture du Sceau, et l'enlèvement des Reliques d'un Autel, lui fassent perdre sa consécration; mais quelque sentiment que l'on tienne là-dessus, il paroît que l'intention de l'Eglise est, qu'on ne célèbre sur aucun Autel qu'il n'y ait des Reliques; ainsi, si l'on en trouvoit un fixe qui fût sans Reliques, on ne devroit pas y célébrer, sans y ajouter un autre Autel portatif consacré. Si un Autel portatif étoit séparé de la caisse de bois dans laquelle il est enchâssé, il ne perdrait pas pour cela seul sa consécration.

Quant aux Autels fixes, ils perdent leur consécration, 1. lorsque l'Eglise perd la sienne par la profanation, ainsi que nous l'avons dit ci-devant. 2. Lorsque la Table de l'Autel est notablement rompue. 3. Lorsqu'en changeant l'Autel de place, on a détaché la Pierre de l'Autel de sa base, c'est-à-dire, de ce qui la soutenoit: c'est pour quoi, lorsqu'on est obligé de transporter un Autel d'un lieu à un autre (ce qu'il est défendu dans ce Diocèse de faire, sans une permission expresse et par écrit), il faut faire ensorte de le transporter tout entier; et que ce qui le soutient, étant arraché du sol de l'Eglise, ne se détache point de la Pierre de l'Autel, mais qu'il y demeure toujours uni, de peur que, venant à perdre sa consécration, on ne fut obligé de le faire consacrer une seconde fois. Si, en transportant un Autel fixe, il ne se détache que quelqu'une des Pierres qui lui servent de base; il faut consulter l'Evêque, pour savoir si cet Autel a dans ce cas sa consécration. 4. Les Autels fixes sont censés perdre leur consécration, lorsqu'on rompt le Sépulchre où les Reliques sont renfermées, au moins en ce sens, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus en parlant des Autels portatifs, que l'intention de l'Eglise est, qu'on ne célèbre sur aucun Autel, qu'il n'y ait des Reliques. Si la Table de l'Autel n'étoit pas attachée à demeure aux pieds qui la soutiennent, on pourroit l'en séparer, sans lui faire perdre sa consécration, parce que ce ne seroit alors qu'un Autel portatif, mais plus grand qu'on n'a coutume de le faire.

On distingue aisément les Autels consacrés de ceux qui ne le sont pas: ceux-là sont un peu noircis et marqués par les différentes gouttes de cire, d'encens, et d'huile du S. Chrême, dont ils ont eu l'Onction: dans le Sépulchre, il y a des Reliques que l'Evêque y a mises: ce Sépulchre est scellé et fermé: il faut prendre garde de n'en pas rompre le Sceau, et de n'en pas ôter les Reliques.

Le grand Autel d'une Eglise doit être plus élevé que le reste du Chœur et de la Nef. On doit y monter par quelques degrés. Le plus élevé qui sert de marche-pied, doit être de bois poli; il doit avoir la même longueur que l'Autel, et au moins trois pieds de large, afin que le Prêtre y fasse les génuflexions commodément.

Tous les Autels doivent avoir au moins trois pieds de haut, six pieds de longueur, et deux pieds de large, sans y comprendre l'espace nécessaire pour les

gradins, et pour le Tabernacle, s'il y en a. Il doit y avoir à chaque Autel un marche-pied ferme et uni, consistant tout au moins en une marche dont l'élévation soit d'environ quatre pouces, et la profondeur ou largeur au moins de trois pieds.

Les Autels doivent être solides, remplis de maçonnerie, ou soutenus par des piliers. Il ne doit point y avoir d'armoire sous l'Autel. Le dessus de chaque Autel doit être ou de marbre, ou de quelque belle pierre : sans cela il ne peut être consacré. Il faut au moins qu'il soit de quelque bois bien poli : et alors, pour pouvoir y célébrer, il faut y enchâsser un Autel portatif consacré.

Au dessus de l'Autel, quand la nécessité le demande, il faut mettre un dais qui empêche les ordures du plancher de tomber sur l'Autel.

Chaque Autel doit nécessairement être couvert de trois nappes bénites par l'Evêque, ou par un Prêtre ayant permission : elles doivent être de lin ou de chanvre : celle de dessus doit être toute blanche et plus fine que les autres ; elle doit couvrir tout l'Autel par le dessus et par les deux côtés. Pour ce qui est des deux autres nappes, il suffit qu'elles couvrent tout le dessus de l'Autel ; ou au moins de la pierre sacrée ; et même c'est assez d'une qui soit pliée en deux, pourvu qu'étant ainsi pliée, elle couvre tout le dessus de l'Autel ou de la pierre sacrée. Il faut attacher proprement la première nappe, afin qu'elle soit ferme. Les Curés et autres Supérieurs des Eglises, et ceux qui sont chargés de l'entretien des Chapelles, auront attention de faire souvent blanchir les nappes des Autels ; et que, hors le temps de la célébration des Messes, les Autels soient toujours couverts d'un tapis propre et convenable.

Chaque Autel doit pareillement être orné par devant d'une étoffe de la couleur convenable, à moins qu'il ne fût fait en forme de tombeau.

Lorsque l'Autel touche à la muraille, il est de la décence qu'il y ait un Tableau au dessus, qui soit de toute la largeur de l'Autel, peint à l'huile, bien fait, représentant quelque sujet religieux, ne contenant rien d'indécent, ni de contraire à la vérité de l'Histoire. Il est aussi de la décence qu'il y ait un Retable honnête.

Le Tabernacle où on conserve le S. Sacrement sur l'Autel, doit être doré, s'il est possible. Dans les Eglises les plus pauvres, il suffira qu'il y ait quelques filets d'or. Il doit être revêtu en dedans d'une étoffe de soie, béni par l'autorité de l'Evêque, et avoir une porte qui ferme à clef, et qui soit assez haute et assez large pour retirer du Tabernacle le S. Ciboire sans le pencher. Cette porte doit s'ouvrir entièrement, en sorte qu'en l'ouvrant on ne soit point incommodé par les colonnes ou corniches du Tabernacle. La serrure doit être bonne et forte. La clef doit être mise dans une armoire de la Sacristie, fermée sous la clef, que le Curé ou son Secondaire doit garder. Cette clef du Tabernacle ne doit jamais être confiée à aucun Laïque, ou Ecclésiastique, qui ne soit pas Prêtre ; les Curés et les Secondaires la doivent serrer soigneusement après qu'ils s'en seront servis, et ne la laisser jamais sur l'Autel, ou en autre lieu qui ne soit pas sûr. Elle doit être distinguée par un petit ruban ou cordon de soie, et n'être jamais attachée à d'autres clefs ; elle doit être aussi dorée ou argentée, ou au moins bien polie.

On doit mettre dans le Tabernacle un Corporal blanc, sur lequel on reposera le S. Ciboire qui renferme les Hosties consacrées. Ce Corporal doit être propre :

et changé assez souvent, pour ne le point laisser sale. Il ne convient pas de mettre aucune autre chose dans le Tabernacle, si ce n'est le Soleil qui sert pour l'exposition du S. Sacrement ; et ce Soleil même n'y doit être mis, que quand l'Hostie consacrée est dedans ; hors ce temps-là, on doit enfermer le Soleil avec son étui, dans une armoire de la Sacristie.

Il doit y avoir cinq pavillons pour couvrir le Tabernacle, qui soient des cinq couleurs de l'Eglise, ou au moins un de toutes couleurs, et un second tout violet. Il convient qu'ils soient de soie, autant que les facultés de ceux qui doivent les fournir, le permettent.

Il faut mettre au milieu de l'Autel un grand Crucifix, qui soit vis-à-vis le Prêtre, quand il est au milieu de l'Autel. Ce Crucifix doit toujours demeurer sur l'Autel, même hors le temps de la Messe et des Offices. Il est mieux que le pied de la Croix ait la même hauteur que les Chandeliers, au milieu desquels elle doit être, et que la Croix toute entière soit plus haute que les Chandeliers. On ne peut célébrer la Messe sur un Autel, sans qu'il y ait une Croix en relief, exposée à la vue du Peuple. Outre le Crucifix, il doit y avoir au moins deux Chandeliers, une Carte appelée vulgairement le Canon, avec deux Cartons, l'un contenant le commencement de l'Evangile selon S. Jean, l'autre contenant les prières que le Prêtre dit en bénissant l'eau qu'il met dans le Calice, et en se lavant les mains.

Dans le temps du S. Sacrifice, on doit régulièrement se servir de Cierges, et en avoir deux allumés aux jours ordinaires. Un seul suffiroit en cas de nécessité. On ne doit point se servir pour cette lumière, d'huile, ni de suif, à moins, selon quelques Auteurs, qu'il n'y eût une extrême nécessité de le faire. Dans les Messes les plus solennelles, on doit mettre sur l'Autel six Chandeliers garnis de cierges allumés, rangés en droite ligne ; mais on peut en mettre plus de six. Dans les Messes moins solennelles, on doit en mettre quatre.

Il faut des rideaux pour couvrir les Images du grand et des petits Autels, et du reste de l'Eglise, au Carême pendant le temps de la Passion.

Les petits Autels doivent être tenus avec la même décence et la même netteté que le grand Autel.

Des Vaisseaux sacrés, et des autres qui les accompagnent.

LE Calice qui sert au S. Sacrifice, doit être d'or ou d'argent, aussi-bien que la Patene ; et il est défendu dans ce Diocèse d'user de ceux qui seroient de toute autre matière. Si le Calice est d'argent, la Coupe doit être entièrement dorée par le dedans, et la Patene aussi, en telle sorte qu'on puisse facilement discerner les particules qui se détachent de l'Hostie. La Patene doit être de même matière que le Calice. On la doit faire toute unie en dedans. L'un et l'autre doivent

doivent être consacrés par l'Evêque ; et ils perdent cette consécration, quand ils ne sont plus en état de servir au Sacrifice ; par exemple, un Calice quand la Coupe est percée , quelque petit que soit le trou. Lorsque la Coupe du Calice et la Patene ont perdu leur dorure , ou sont dorés de nouveau , on doit les reconsacrer. Une Patene perd encore sa consécration lorsqu'elle est rompue. Si la Coupe du Calice tient par le pied par une vis , la séparation du pied faite par le moyen de cette vis et sans fracture , ne lui fait pas perdre sa consécration. Si un Calice et une Patene étoient bossués , ou avoient quelque tache , et qu'il fût nécessaire pour les raccommoder , de les mettre entre les mains d'un Orfèvre , avec la permission de l'Evêque , ils ne perdroient pas pour cela leur consécration.

Il doit y avoir dans chaque Eglise autant de Calices qu'il en faut pour l'usage des Autels , proportionnellement au nombre des Prêtres qui y disent journellement la Messe.

Chaque Calice doit avoir au pied , une Croix gravée ou relevée en bosse. On ne doit point en souffrir qui aient des armes gravées sur le pied. La pesantier ordinaire des Calices est de deux marcs d'argent ; la hauteur ordinaire est de neuf pouces pour les petits , et de onze ou douze pour les grands. Si les Calices sont à vis , il faut les démonter de temps en temps pour les nettoyer.

On doit avoir autant de Patenes que de Calices. Elles doivent être un peu concaves par le dedans , et que la convexité du dehors soit de la grandeur de l'ouverture du Calice. Elles doivent être proportionnées à la grandeur du Calice , c'est-à-dire , de six ou huit pouces de diamètre.

Le saint Ciboire qui sert pour conserver les Hosties consacrées dans le Tabernacle , afin de donner la Communion au peuple , doit être au moins d'argent : la Coupe doit être toute dorée en dedans ; elle doit être d'une grandeur proportionnée au nombre de Communians dans les plus grandes solennités. Le fond de la Coupe en dedans doit être arrondi en concavité , pour pouvoir prendre facilement les saintes Hosties , quand il n'y en a guère , et afin qu'on puisse le purifier plus commodément. Il ne faut mettre dans la Coupe du saint Ciboire , ni Corporal ni autre toile. Le couvercle du Ciboire doit être séparé de sa Coupe , et se fermer juste , en sorte néanmoins qu'on puisse l'ouvrir aisément. Il est bon que le pied du Ciboire soit uni , pour ne pas blesser les doigts du Prêtre qui le tient en donnant la Communion. Il doit y avoir sur le couvercle du Ciboire , une Croix proportionnée à la grandeur du Ciboire. Il faut le couvrir d'une voile en forme de pavillon , qui l'embrasse tout entier , et qui soit de la plus riche étoffe qu'on soit en état d'avoir. Dans les grandes et nombreuses Eglises il doit y avoir au moins deux Ciboires.

On doit avoir encore un petit Ciboire , ou une boîte d'argent dorée en dedans , pour porter le saint Sacrement aux malades , sur-tout dans la campagne. Lorsque le Prêtre sera obligé de porter le saint Sacrement en quelque endroit éloigné , il portera ce petit Ciboire ou cette boîte dans une bourse d'étoffe de soie , la plus propre qu'on pourra avoir , qu'il aura attaché au cou avec un ruban.

Cette boîte et le Ciboire doivent être bénis ou par l'Evêque, ou par un Prêtre qui en ait reçu la permission. Cette bénédiction se trouve à la fin du Rituel.

Les Ciboires et les boîtes destinés à porter le saint Sacrement aux malades, perdent leur bénédiction en perdant leur dorure, lorsqu'on les fait dorer de nouveau, et lorsqu'ils sont rompus.

Les Vaisseaux sacrés perdent encore leur Consécration ou Bénédiction, lorsqu'on les a profanés, en les employant à d'autres usages qu'à ceux auxquels ils sont destinés; ce qui ne peut se faire sans sacrilège.

Pour conserver les Vaisseaux sacrés dans une grande propreté, les Curés auront soin de les nettoyer de temps en temps, se servant pour cet effet de cendres de foin, ou de vinaigre avec un peu de cendre tamisée, ou d'autres matières détersives; dont ils ne se serviront néanmoins jamais pour le dedans de ces Vaisseaux, de peur de les dédorer, et d'en faire perdre la consécration ou la bénédiction.

Le Soleil pour exposer le Très-Saint Sacrement, doit être d'argent au moins. La hauteur des plus petits doit être de neuf pouces. Il doit y avoir deux cristaux ronds de trois pouces de diamètre au moins, afin qu'on puisse commodément y mettre une grande Hostie, laquelle doit être posée dans un petit croissant qui soit au moins d'argent, tout doré, s'il est possible. Un des deux cristaux enchâssés dans le Soleil, doit s'ouvrir et fermer en forme de porte; et pour cet effet il faut qu'il y ait au Soleil une brochette d'argent attachée à une petite chaîne de même métal, qui tienne au Soleil, et qui serve à fermer le côté du crystal qui s'ouvre. Au haut du Soleil, doit être une Croix qui soit plus haute de son travers que les rayons du Soleil. Le Soleil devrait peser au moins deux marcs d'argent; il doit être béni avec son croissant par l'Evêque, ou par un Prêtre qui en ait la permission.

Les Burettes et leur bassin doivent être ou d'or ou d'argent, ou d'étain, ou de porcelaine, ou de faïence, ou de crystal, ou de verre; si elles sont d'une matière non transparente, il faut marquer la burette du vin, ou par la lettre V gravée dessus, ou par un petit cordon rouge, afin qu'on ne s'y méprenne pas. Il faut les laver souvent pour les tenir toujours dans la propreté convenable; aussi bien que les essuyé-mains de l'Autel, dont il faut avoir un nombre suffisant à chaque Autel pour les changer souvent.

Il doit y avoir dans chaque Eglise, ou Chapelle séparée, même dans les Chapelles domestiques, un ou deux Vases d'étain, ou de porcelaine, ou de faïence, ou de terre vernissée, pour servir à laver les Corporaux, les Palles, les Purificatoires. Ces Vases ne doivent servir qu'à cet usage.

Au lieu où l'on fait des Hosties qui doivent servir au saint Sacrifice de la Messe et à la Communion, il faut un Vaisseau d'étain ou de terre vernissée, qui ne serve qu'à ce seul usage, aussi bien que les fers et les compas dont on se sert pour faire les Hosties. On doit avoir soin de les nettoyer souvent, pour les tenir dans la propreté convenable.

Il n'est permis qu'à ceux qui sont dans les Ordres Sacrés, ou qui pour cause légitime en ont la permission de l'Evêque, de toucher les Calices, les Patenes et autres Vases sacrés, les Corporaux, les Palles, les Purificatoires, quand ces linges ont servi au saint Sacrifice et qu'ils n'ont pas été lavés.

Des Linges et des Ornemens servant à l'Autel, ou à l'Eglise.

Les Corporaux doivent être de toile fine de lin, qui ne soit ni claire, ni transparente ; il ne faut rien y broder ; il ne doit point y avoir de dentelle autour. Il faut y mettre seulement à deux doigts proche du bord de devant, à l'endroit où le Prêtre baise l'Autel, une petite croix faite à l'aiguille avec du fil blanc ou bleu. On doit plier les Corporaux en sorte que toutes les extrémités soient en dedans, et ne paroissent point quand ils sont pliés. Il faut les empeser, afin qu'ils se plient plus aisément et qu'ils se tiennent plus fermes. Toutes ces précautions sont nécessaires aux Corporaux, pour empêcher que les petits fragmens des Hosties consacrées ne soient exposés à tomber ailleurs.

Les Corporaux doivent avoir dix-huit à vingt pouces en quarré. On doit avoir soin de les conserver, et de les porter à l'Autel dans des Bourses qui soient des couleurs prescrites par l'Eglise ; ces Bourses doivent avoir un peu plus de huit pouces de hauteur, et environ sept de largeur.

On ne doit plus se servir des Corporaux lorsqu'ils sont troués, de peur que les particules de l'Hostie ne tombent au travers.

Il faut qu'il y ait des Corporaux suffisamment dans chaque Eglise, pour en changer souvent. C'est une indécence, une négligence et un manquement de respect considérables, que d'offrir le Saint Sacrifice avec des Corporaux ou des Purificatoires notablement sales. C'est à quoi les Curés et les autres Prêtres doivent avoir attention.

Les Palles qui couvrent les Calices, doivent être de la même toile que les Corporaux ; leur grandeur doit être environ de sept pouces en quarré. Il doit y avoir un carton entre les deux toiles, qu'on fera blanchir au besoin. Il est mieux de ne mettre dessus les Palles, ni étoffe, ni broderie, ni image. Elles doivent être bénites comme les Corporaux par l'Evêque, ou par un Prêtre qui en ait la permission spéciale.

Les Purificatoires doivent être de toile blanche, ni trop grosse, ni trop fine ; leur longueur doit être de dix-huit pouces, leur largeur d'un pied. Il faut les plier en trois, et les marquer d'une croix au milieu, pour faire connoître à quel usage ils sont destinés, laquelle doit paroître quand ils sont pliés. Il est mieux de ne point mettre de dentelle autour des Purificatoires. Il est à propos que dans les Eglises où l'on dit plusieurs Messes, chaque Prêtre ait son Purificatoire à part. On ne bénit pas les Purificatoires.

Les Corporaux, les Palles, les Purificatoires qui ont servi au Saint Sacrifice, doivent être lavés par un Prêtre, ou par un Clerc dans les Ordres sacrés, avant que d'être remis pour les blanchir ; l'eau dans laquelle ces linges ont été lavés alors, doit être jetée dans la Piscine, ou dans le feu, ou dans quelques creux sous terre où elle se perdra.

Dans les Eglises Paroissiales, il faut un Dais, pour porter le Saint Sacrement aux malades. Outre ce Dais, il doit y en avoir un plus grand avec quatre ou six bâtons, selon la qualité des Eglises, pour servir aux processions du Saint Sacrement.

Les Habits Sacerdotaux sont l'Amict, l'Aube, la Ceinture, le Manipule, l'Etole et la Chasuble. Ces vêtemens doivent être convenables, de la couleur, et tels que le prescrivent les Rits et l'usage de l'Eglise. On doit en avoir dans chaque Eglise un nombre suffisant et proportionné au nombre des Prêtres qui y sont. On doit marquer le haut des Amicts d'une croix, qu'il faut baiser en s'habillant comme les croix de l'Etole et du Manipule.

Ces ornemens doivent être nécessairement bénits avant qu'on puisse s'en servir; on doit pareillement bénir la Tunique et la Dalmatique; cette bénédiction est de nécessité de précepte, et doit être faite par l'Evêque, ou par un Prêtre qui en ait de lui le pouvoir.

Il n'est pas permis de célébrer la Messe sans ces six ornemens; en omettre volontairement quelqu'un, c'est, selon le sentiment commun des Docteurs, un péché mortel, parce que l'on innoveroit dans la célébration du Sacrifice; on violeroit un précepte Ecclésiastique dans une chose d'importance.

Quant au Surplis, ou Rochet, à la Chape, ou Pluvial, aux Voiles, et aux Devans ou Paremens d'Autel, on ne les bénit pas.

Les Curés doivent avoir soin que tous les Ornemens de l'Eglise, principalement ceux qui servent au Saint Sacrifice de la Messe, soient dans la forme requise, et conservés dans une grande propreté. Ils ne peuvent jamais les laisser traîner dans la Sacristie; mais ils doivent donner ordre, que lorsqu'on ne s'en sert pas, ils soient pliés et serrés; et veiller afin qu'ils soient pliés et serrés dans des armoires fermantes à clef.

Les Habits Sacerdotaux perdent leur bénédiction, en sorte qu'il n'est plus permis de s'en servir, 1. lorsqu'ils sont si frillés, si déchirés et si mal-propres, qu'on ne peut sans indécence s'en servir pour la célébration des Saints Mysteres. 2. Lorsqu'ils sont tellement rompus, qu'ils perdent leur forme, et qu'on ne les auroit pas bénits en cet état; comme si on avoit tiré les deux manches, ou même une seule d'une Aube; ou si on avoit séparé le devant d'une Chasuble, quoiqu'on les eût ensuite recousus; on en doit dire autant d'une Ceinture coupée ou rompue. Si on ne faisoit que raccommoder ces Ornemens en y ajoutant quelque piece d'étoffe ou de toile même non bénits, sans cependant leur changer leur forme, ils ne perdroient pas pour cela leur bénédiction, parce qu'ils seroient censés toujours les mêmes. Pareillement une Ceinture coupée ou rompue, dont une des parties séparées pourroit encore servir à l'usage auquel cet ornement est destiné, et seroit assez grande pour faire le tour du corps du Prêtre et attacher les deux côtés de l'Etole, ne perdrait pas sa bénédiction pour cette partie; on pourroit même en ce cas renouer ensemble les deux parties de la Ceinture pour plus grande commodité. On peut réparer la Ceinture, avant qu'elle soit rompue, lorsqu'il est à craindre qu'elle ne se rompe, sans qu'elle perde pour cela sa bénédiction.

On peut, dans la nécessité, se servir pour Etole d'un long Manipule, et

aussi d'une Etole en faire un Manipule ou une Ceinture; parce que tous ces ornemens ont été consacrés par une véritable bénédiction.

Lorsqu'une Chasuble est double, on la bénit des deux côtés; ce qui fait que si on sépare une partie de l'autre, elle garde sa bénédiction, et on peut célébrer avec l'une et l'autre partie. Il faut en dire de même d'une Etole et d'un Manipule doubles.

Il y a quelquefois des Ornemens Sacerdotaux, lesquels, quoiqu'absolument parlant, ils n'aient pas perdu leur bénédiction, sont néanmoins si déchirés et si mal-propres, qu'il semble que l'on ne peut sans indécence s'en servir pour la célébration des saints Mystères. Tous ceux qui en doivent avoir soin, s'en rendent responsables au jugement de Dieu. Les Prêtres, auxquels on présente de pareils ornemens, ne peuvent refuser au zèle qu'ils doivent avoir pour la gloire du Seigneur et pour la dignité du culte que nous lui devons, de s'en plaindre doucement et avec prudence, et de faire leurs représentations à ceux qui devraient y remédier; il convient même alors de ne point prendre ces ornemens; si la pauvreté empêche d'avoir des ornemens précieux, du moins devroit-on prendre soin de ceux que l'on peut avoir.

Il est défendu à tout Prêtre dans ce Diocèse, sous peine de suspense, de célébrer sans Soutane longue et qui aille jusqu'aux talons, même dans les voyages. Il est encore défendu de se servir de certains vêtemens qui se lient autour de la ceinture par-dessus un habit court; ainsi que des demi-Soutanes, c'est-à-dire, de celles qui sont sans manches, lesquelles ne conviennent point à des Ministres des saints Autels.

Il est défendu aux Prêtres qui n'en ont pas une permission expresse, de célébrer la Messe avec la calotte; ceux qui ont cette permission doivent être découverts depuis la Préface jusqu'à la Communion.

Lorsque les ornemens et les linges qui ont servi à l'Eglise et à l'Autel, ne sont plus en état de servir, il n'est pas permis de les employer à des usages profanes; mais on doit les brûler et en jeter les cendres dans la Piscine, ou les enfermer dans quelque concavité des murs, ou sous le pavé de l'Eglise en un lieu où personne ne passe.

Des autres choses nécessaires dans les Eglises pour la célébration de la Messe, ou pour les autres fonctions.

DANS les Eglises Paroissiales, lorsque le Chœur est séparé de la Nef, il est à propos qu'il y ait au dessus de la grande porte du Chœur, vis-à-vis du Maître-Autel, un grand Crucifix dont la face soit tournée vers la Nef.

Dans toutes les Eglises où le Saint Sacrement est réservé; il faut qu'il y

ait une lampe qui brûle nuit et jour devant le Très-Saint Sacrement , et dont l'entretien soit assuré. La lampe doit être ou d'argent , ou de cuivre , ou d'étain. Elle doit être toujours entretenue dans la propreté.

Le Chœur étant destiné pour les Ecclésiastiques qui chantent et qui font les autres fonctions du Ministère à la Messe et aux autres Offices , il faut qu'il soit garni des livres nécessaires , qui sont au moins un Graduel et un Antiphonaire. Il doit être aussi garni d'un grand Pupitre , pour soutenir les livres de Chœur.

Les Laïques ne devraient pas être admis dans le Chœur. Néanmoins dans les Eglises où le Clergé n'est pas nombreux , on peut y admettre quelques Laïques , pourvu qu'ils ne troublent point le service Divin , et qu'ils s'y tiennent dans la modestie et le respect convenables.

Les filles et les femmes ne doivent jamais y être souffertes , dans le temps de la Messe et des autres Offices publics.

Nous n'entendons pas parler de celles qui sont fondées en titre , et qui ont droit d'y placer leurs bancs ; comme sont ordinairement les Dames de Paroisse.

Les Ecclésiastiques doivent être placés de côté et d'autre dans les stalles , ou sur des bancs fixes , chacun selon son rang et sa dignité : les Prêtres avant les Diacres , ceux-ci avant les Sous-Diacres , et ainsi du reste.

Il doit y avoir à chaque porte des Eglises , un Bénitier fixe qui soit ou de marbre , ou de pierre la plus dure et la plus belle qu'on pourra trouver. Les Curés doivent avoir soin de changer l'eau tous les huit jours , et de bien faire essuyer les Bénitiers avec une éponge pour les tenir toujours dans la propreté convenable. Lorsqu'on vide les Bénitiers , l'eau qu'on en tire doit être jetée dans la Piscine , ou dans quelque coin du Cimetière.

Chaque Eglise Paroissiale doit avoir une Chaire de Prédicateur pour le Prône , le Sermon et les autres instructions publiques. Cette Chaire doit être située dans un lieu commode de la Nef.

Nous parlerons des Confessionnaux en traitant du Sacrement de Pénitence.

Dans les Eglises qui ont des Orgues , les Prêtres doivent avoir soin qu'on ne s'en serve jamais pour jouer des airs mondains , profanes et malhonnêtes. On appelle ainsi les airs de musique qui sont déterminés par l'usage à des chansons profanes , ou qui ont été faits pour les Théâtres ? Quel rapport peut-il y avoir entre l'Eglise et le Théâtre , entre JESUS-CHRIST et Bélial ?

Chaque Eglise doit avoir , autant que faire se pourra , une Sacristie dont la grandeur soit proportionnée à celle de l'Eglise , et au nombre des Ecclésiastiques qui la desservent. Il faut avoir soin qu'elle ne soit point humide , afin que les ornemens s'y conservent mieux. Les fenêtres doivent en être grillées avec de bons barreaux de fer , pour prévenir les vols. Elle doit avoir une bonne porte et une bonne serrure. Dans chaque Sacristie doit être ce qui suit.

1. Une table assez grande et assez longue pour que le Prêtre puisse s'habiller commodément avec le Diacre et le Sous-Diacre. Cette table devrait être

couverte d'un tapis. Elle doit avoir au devant, un Crucifix en relief, ou un Tableau, ou une Image; au bas un marche-pied. Dans le creux de la table peuvent être des armoires pour les Ornaments, les Linges, et les Livres de l'Eglise. Si cela ne suffit pas, il faut d'autres armoires en nombre suffisant pour enfermer avec décence tous les Vases sacrés, tous les Linges, Ornaments et Paremens d'Autels, et tout le reste qui sert à l'Eglise; comme sont les tapis de marche-pieds, s'il y en a, la bannière, les burettes, les bassins, etc.

2. Un lavoïr qui contienne autant d'eau qu'il en faut pour les Ecclésiastiques qui desservent l'Eglise. Au bas du lavoïr, sera un bassin ou cuve pour recevoir l'eau, qui soit ou de marbre, ou de pierre dure, ou de métal. Auprès du lavoïr doivent être des essuye-mains qui soient tenus propres. Il faut les changer aussi souvent que la propreté le demande.

3. Un Prie-Dieu pour faire la préparation à la Messe, et l'action de grâces. Au dessus de chaque Prie-Dieu doit être une table contenant les prières de cette préparation, et à côté un siège qui serve de Confessionnal pour les confessions des Prêtres.

4. Un Bénitier à l'entrée de la Sacristie, afin que les Prêtres puissent prendre de l'Eau-bénite en sortant pour aller dire la Messe, comme les Rubriques du Missel l'ordonnent.

5. Il faut attacher sur les murailles de la Sacristie en quelque endroit commode, un Tableau des fondations qu'on doit acquitter pendant toute l'année, et un autre Tableau qui contienne les cas réservés dans ce Diocèse.

De l'obligation d'offrir le Sacrifice de la Messe, et des dispositions requises pour l'offrir dignement.

UN Prêtre ne peut, sous quelque prétexte que ce soit, s'abstenir entièrement d'offrir le saint Sacrifice de la Messe; il ne peut pas même s'en abstenir pendant un temps considérable: si le droit naturel exige que chacun dans son état remplisse son devoir, est-il un devoir plus important pour un homme qui est élevé à la dignité du Sacerdoce, en est-il un qui soit plus spécialement le devoir de l'état de Prêtre, que celui d'offrir à Dieu le Sacrifice? *Tout Pontife*, dit l'Apôtre; *est établi pour offrir à Dieu des Sacrifices pour les péchés*. J. C., en instituant ce Sacrifice, a ordonné à ses Apôtres et à leurs successeurs dans le Sacerdoce, d'offrir son Corps et son Sang: *Hoc facite in meam commemorationem*. C'est ainsi que l'Eglise a toujours entendu ces paroles de J. C., et qu'elle l'a spécialement enseigné dans le Concile de Trente. (Sess. 22. Cap. 1. de *Sacrific. Missæ*.) C'étoit la pensée de S. Irenée, quand il a dit que *le Verbe a ordonné au peuple de faire des offrandes à Dieu*: (*lib. contr. Hæres. c. 34.*) ce n'est pas que le Seigneur en ait besoin, mais afin que le peuple apprenne à servir Dieu. Ainsi, continue ce Pere, Dieu a voulu que les Prêtres

lui offrirent souvent et sans discontinuation, un Sacrifice à l'Autel : *Sic et ideò nos (Sacerdotes) quoque vult offerre munus ad Altare, frequenter sine intermissione.*

Les Prêtres ayant reçu à leur ordination le pouvoir de consacrer et d'offrir à Dieu le Corps et le Sang de J. C., qui est la plus noble puissance qu'ils pouvoient jamais avoir, le Seigneur leur demandera compte de cette grace, dont ils doivent se servir pour la gloire de Dieu, pour leur propre salut et pour celui du peuple, et ne pas la rendre inutile. L'Apôtre S. Paul les y exhorte : *Hortamur vos, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.* Ce qui a donné lieu à cette belle sentence, dont on fait Bede l'Auteur : le Prêtre qui, sans empêchement légitime, omet de célébrer, prive, autant qu'il est en lui, la Sainte Trinité de louanges et de gloire; les Anges, de joie; les Pécheurs, de pardon; les Justes, de secours et de grâces; les Ames du Purgatoire, de rafraîchissement; l'Eglise, du bienfait particulier de JESUS; et soi-même, de médecine et de remède. *Sacerdos non legiimè impediens, celebrare omittens, quantum in eo est, privat Sanctam Trinitatem laude et gloria; Angelos, lætitiâ; Peccatores, veniâ; Justos, subsidio et gratiâ; in Purgatorio existentes refrigerio; Ecclesiam, speciali beneficio, seipsum, medicinâ et remedio.*

Le Cardinal Cajetan, ayant enseigné en ses Commentaires sur S. Thomas, qu'on pouvoit excuser de péché mortel un Prêtre qui ne célébroit jamais la Messe, ou qui célébroit rarement, ordonna qu'on rayât de ses écrits cette proposition.

Il seroit difficile cependant de déterminer combien de fois un simple Prêtre, qui n'est point chargé du soin des âmes, ou qui n'a aucun Bénéfice qui l'oblige de célébrer la Messe, est tenu de célébrer par chaque année. L'Eglise n'a fait aucun Règlement précis sur ce point. Le Concile de Trente s'est contenté d'enjoindre aux Evêques de veiller à ce que les Prêtres célèbrent la Messe, au moins les Dimanches et les Fêtes solennelles. (*Sess. 23. cap. 24. de reformat.*) *Curet Episcopus ut ii saltem diebus Dominicis et Festis solemnibus..... Missas celebrent.* Le Pape Innocent II avoit déjà fort blâmé les Prêtres qui ne célébrent la Messe que quatre fois l'année, et les avoit menacés de Suspense dans le chap. *Dolentes de celebratione Missarum.*

Le premier Concile de Milan, sous S. Charles; ceux de Rheims et de Bordeaux en 1583, d'Aix en 1585, de Toulouse en 1490, exhortent les Prêtres à célébrer la Messe plus souvent que les jours de Dimanches et Fêtes.

Presque tous les Docteurs sont d'avis qu'un Prêtre qui n'a point d'empêchement légitime, peche mortellement, s'il passe une année entière sans célébrer la Messe; parce qu'une si longue omission d'un devoir aussi essentiel, est assurément grievée et criminelle.

A l'égard de ceux qui sont chargés du soin des âmes, ou qui ont un Bénéfice, il est évident qu'ils sont obligés de célébrer, toutes les fois que les peuples commis à leur charge, sont obligés d'y assister, ou que la fondation du Bénéfice l'exige.

C'est principalement dans l'action du Sacrifice que les Prêtres sont, pour ainsi dire, entre Dieu et les hommes, afin d'intercéder pour eux. Qu'ils pensent donc sérieusement à ces paroles de S. Grégoire dans son Pastoral. (*Lib. 1. Cap. 11.*) *Quâ mente apud Deum intercessionis locum pro populo arripis,* qui

qui familiarem se ejus gratiæ esse per vitæ merium nescit ; aut à Deo quomodd alius veniam postulat qui utrùm sibi sit placatus ignorat.

Il sera aisé à chacun de juger, dit le Concile de Trente. (*Sess. 22. in Decret. de observ. et vitand. in celebrat. Miss.*) quel soin il faut apporter pour célébrer le très-saint Sacrifice de la Messe avec tout le respect et toute la vénération dont on doit user dans les choses de la Religion, si on considère que celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence, est traité de maudit dans les saintes Lettres. Car si nous sommes nécessairement obligés d'avouer que les Fidéles ne peuvent exercer aucune œuvre si sainte ni si divine que ce Mystère terrible, dans lequel cette Hostie vivifiante par laquelle nous avons été réconciliés à Dieu le Père, est tous les jours immolée sur l'Autel par les Prêtres, il paroît assez clairement qu'il faut mettre tout son soin et toute son application pour faire cette action avec la plus grande netteté et pureté intérieure de cœur, et la plus grande piété et dévotion extérieure qu'il est possible.

Avec quelles dispositions les Prêtres ne doivent-ils donc pas se préparer à la célébration des divins Mystères ? Car quelle intégrité, quelle Religion doit être celle d'un Prêtre, dit S. Chrysostôme ? (*de Sacerd. l. 6. c. 3.*) Quelles doivent être les mains qui opèrent de pareilles merveilles, et touchent le souverain Seigneur de toutes choses ? Quelle doit être la langue qui profère ces paroles ? Quelle sainteté doit être comparable à celle de l'ame qui est remplie de ce divin Esprit ? Les Anges sont autour du Prêtre quand il sacrifie ; les Esprits célestes applaudissent à ce divin Mystère, les Chœurs des Anges sont assemblés auprès de l'Autel, s'ancantissant pour rendre leurs hommages à la Victime immolée. Il est aisé de s'en persuader, si on pense à la grandeur et à la dignité du Sacrifice qu'on offre. Il faut qu'un Prêtre ait les mêmes sentimens que le Fils de Dieu ; qu'il s'ancantisse par une profonde humilité ; que représentant son crucifiement, il porte les marques de ses plaies comme gravées dans son cœur, et que son cœur soit un Autel sur lequel il se sacrifie lui-même à Dieu. Un saint Père ajoute, que ces Mystères si augustes ne devroient être opérés que par ceux qui sont en quelque manière semblables à Dieu par leur fermeté immuable dans le bien, et par la sainteté de leurs actions ; et qui n'étant attachés qu'à Dieu seul, sont entièrement irréprochables et sans aucune tache.

Il semble qu'on ne peut exagérer sur ce point, et que tout ce que l'on pourroit dire sur la sainteté avec laquelle les Prêtres doivent vivre, et sur la pureté qu'il faut avoir pour offrir le saint Sacrifice, est encore au dessous de la vérité.

Néanmoins comme ce Ministère, quelque grand qu'il soit, doit être exercé par des hommes sujets à la mort et au péché, et que nul ne peut se flatter d'être parvenu au degré d'une sainteté angélique, que les Prêtres se souviennent au moins que l'Eglise dans les siècles passés excluait ou bannissoit pour toujours des saints Autels ceux qui étoient tombés dans certains crimes ; et qu'elle a toujours eu en horreur les dispositions des Prêtres qui célébrent la Messe par respect humain, par coutume, ou par esprit d'avarice. *Terret nec immeritò Sermo Dominicus*, dit un Synode de Cologne en 1536, *qui vetas nos Sanctum dare canibus, et margaritas nostras projicere ante porcos ;*

dum quosdam leviculos Sacerdotes illautis manibus pedibusque , ut in proverbio est , audaciùs in hæc sacratissima Mysteria quàm in profana erumpere compemimus. Quales sunt hi qui humano affectu tantum et potius ex more quàm ex devotionis ardore ad Altare accedunt , quorum polluta est mens et conscientia.

Les Prêtres devroient méditer continuellement ce que les saints Docteurs et les Conciles disent sur le Sacerdoce , et sur le saint Sacrifice de la Messe ; ils y trouveroient tous les sentimens nécessaires pour nourrir leur foi et leur piété ; ils y apprendroient comment ils doivent regarder et offrir nos redoutables mysteres. Ils verroient qu'un Prêtre est un homme tout auguste , tout divin ; que le Sacerdoce est une dignité au dessus de toutes les grandeurs de la terre ; que c'est aux Prêtres qu'a été confiée la dispensation des choses mêmes qui sont dans le Ciel ; qu'ils ont reçu une puissance dont les Anges et les Archanges n'ont jamais été honorés ; puissance des Prêtres , ajoute S. Chrysostôme , qui est celle que le Fils de Dieu a reçue de son Pere , et qu'il a mise entre leurs mains. *Pater omnem potestatem dediit filio : caterùm video eandem potestatem , à Deo filio Sacerdotibus traditam.*

Si nous consultons là-dessus S. Augustin , il nous répondra que la dignité des Prêtres est vénérable ; que le Fils de Dieu est tous les jours incarné dans leurs mains , comme il a été une fois dans le sein de la très-sainte Vierge ; que la sainteté de leurs mains est digne de respect ; que tandis que le Prêtre offre les divins Mysteres , les Anges y assistent pour le servir , tout le Ciel est dans l'étonnement , de voir tant de grandeur et d'autorité dans un homme mortel ; que la terre en est frappée d'admiration , l'enfer tremble de frayeur , et toutes les Puissances du Ciel regardent cette merveille avec la plus profonde vénération.

Ce détail nous meneroit trop loin , nous renvoyons à la lecture des Ouvrages des Peres , de tous les saints Docteurs et des Décrets des Conciles , pour s'instruire pleinement sur cette importante matiere , et pour s'y convaincre que puisque les Prêtres ont , selon l'expression de S. Laurent Justinien , l'honneur d'aider Dieu même dans l'auguste Sacrifice de nos Autels , de le tenir dans leurs mains , de le donner eux-mêmes aux peuples , leur vie doit être plus angélique qu'humaine. Il faut , ajoute ce saint Evêque , qu'un Prêtre monte au tribunal de l'Autel , comme J. C. ; qu'il y assiste comme un Ange ; qu'il y serve comme un Saint , qu'il y offre les vœux et les prieres du peuple , comme Pontife ; qu'il y demande la paix , comme Médiateur ; qu'il y prie pour lui-même , comme étant sujet aux infirmités humaines. Il faut qu'il soit zélé pour la gloire de Dieu , religieux dans toute sa conduite , humble de cœur , plein de compassion pour les fautes et les foiblesses de ses freres. *Accedat Sacerdos ad Altaris tribunal , ut Christus , assistat ut Angelus ; ministret ut Sanctus , populorum offerat vota , ut Pontifex ; interpellat pro pace , ut Mediator ; pro se exoret , ut homo , huic expedit , ut divinæ sit laudis amator , religiosus in se , humilis corde , et erga proximorum errata , compassione compunctus.*

De la Préparation éloignée pour se disposer à offrir le saint Sacrifice de la Messe.

LE Prêtre qui veut célébrer , doit , avant que de se revêtir des habits sacerdotaux , se recueillir , pour penser à la grandeur du Sacrifice qu'il va offrir.

Il doit s'y disposer avec toute l'attention , toute la pureté , tout le respect qu'exige une si auguste fonction ; et pour cet effet , il doit s'éprouver et s'examiner soi-même , comme dit l'Apôtre S. Paul , pour ne pas se rendre coupable du crime que commettent ceux qui osent s'approcher de l'Autel , et offrir la Victime sans tache , avec une conscience souillée , et pour se mettre en état de mériter les grâces préparées à ceux qui s'acquittent dignement de ce redoutable ministère.

C'est pourquoi ce Prêtre doit alors considérer que par le Sacrifice de la Messe , il est Ministre de l'Eglise dans la plus excellente fonction qu'elle puisse exercer pour rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû ; qu'il représente J. C. dans la plus grande œuvre de ce Dieu Rédempteur , pour le salut de tous les hommes ; et qu'il va faire l'action la plus excellente qui puisse être confiée à un Membre du Corps de l'Eglise dont J. C. est le Chef.

Qu'il se souvienne qu'en qualité de Ministre de l'Eglise , il est chargé en son nom , comme un Médiateur , de réconcilier les hommes avec Dieu , afin que ceux qui assisteront au Sacrifice de la Messe , reçoivent une plus grande abondance de grâces par le secours des prières que le Prêtre offre alors , au nom de l'Eglise , pour le salut de tous les Fidéles ; c'est pourquoi , comme l'enseigne S. Augustin , il y a dans le Sacrifice de la Messe quatre sortes d'oraisons , que S. Paul marque , lorsqu'il dit à Timothée : *Je vous prie donc qu'avant toutes choses , on fasse des supplications , des prières , des demandes , des actions de grâces , pour tous les hommes.* Ce sont ces oraisons ordonnées par l'Eglise toujours inspirée de Dieu , qu'elle veut que le Prêtre offre au Seigneur en son nom , et dans le même esprit qu'elle les a prescrites.

Le Prêtre qui va célébrer , doit encore faire attention qu'il est Ministre de l'Eglise , pour rendre à Dieu Créateur et souverain Seigneur de toutes choses , le culte que les Théologiens appellent de *latrerie* ; lequel , comme le remarque S. Augustin , demande les Actes intérieurs de foi , d'espérance et de charité : vertus dont doit être plus particulièrement orné un Ministre des saints Autels : et c'est pour exprimer plus sensiblement cette adoration et cette protestation solennelles de la souveraineté de Dieu , et de notre dépendance de lui , que se font , durant la célébration du saint Sacrifice de la Messe , toutes les cérémonies qui marquent extérieurement le respect le plus profond ; comme sont les inclinations du corps , les génuflexions , les élévations des yeux et des mains , les coups que le Prêtre se donne , en frappant sa poitrine ; il doit s'occuper de l'honneur qu'il a , comme Ministre de J. C. , de renouveler en sa propre personne la

mémoire de la Passion et de la Mort de ce divin Sauveur, qu'il représente dans ses habits et dans ses actions, lorsqu'il offre cet auguste Sacrifice propitiatoire, Sacrifice qui est le même que J. C. souverain Pontife a offert sur l'arbre de la croix, en répandant tout son précieux Sang, et pour lequel le Prêtre emploie les mêmes especes et les mêmes mystères dont J. C. se servit au dernier repas qu'il fit avec ses Apôtres, lorsqu'il leur ordonna et à leurs successeurs, de faire la même chose, en leur disant : *Faites ceci en mémoire de moi.*

Le Prêtre, par cette puissance qu'il a reçue de changer le pain et le vin, au Corps et au Sang de J. C., et d'offrir ce Corps et ce Sang, est élevé non seulement au dessus des autres hommes, mais encore au dessus des Anges, qui le regardent avec respect, tandis qu'il célèbre ces divins Mystères, et qui en sont saisis d'étonnement et d'admiration : ces Esprits célestes qui assistent à cet adorable Sacrifice, non seulement y adorent J. C. réellement présent, dit S. Chrysostôme, ils y aident encore le Prêtre célébrant, ils profitent de ces momens favorables et de cette oblation agréable à Dieu, pour prier pour nous : et ainsi que les hommes qui veulent porter les Princes de la terre à la miséricorde, leur présente comme symboles de la clémence et de la paix, des branches d'oliviers ; de même, dit encore ce saint Docteur, les Anges, pendant le saint Sacrifice de la Messe, offrent à Dieu le Père, le Corps de son Fils ; ils sollicitent J. C. pour le salut du genre humain, en lui disant : Nous vous prions, Seigneur, pour ces hommes que vous avez tellement aimés, que vous avez consenti à être attaché à la croix et à mourir pour eux. Nous vous supplions d'avoir pitié de ceux pour lesquels vous avez répandu tout votre Sang : nous vous conjurons de faire miséricorde à ceux pour lesquels vous avez donné votre Corps, en le livrant à la mort, pour leur donner la vie.

Enfin le Prêtre qui se prépare pour célébrer la Messe, doit penser que, comme Membre de J. C., il doit recevoir la même hostie qu'il va offrir à Dieu, et que par-là il deviendra la demeure et le temple de la divinité et de l'humanité de J. C. Voilà le précis des fonctions du Prêtre dans la célébration de la Messe. Ces réflexions suffisent pour le convaincre du respect et de la pureté qu'exige de lui un Sacrifice si terrible, et si digne de tous nos hommages.

Et comment pourroit-on ne pas conclure de l'importance de cette divine action, que tous ceux qui sont honorés du Sacerdoce de J. C., ne peuvent assez craindre qu'une tiédeur coupable dans la célébration des saints Mystères, n'affaiblisse et n'éteigne en eux les sentimens de religion et de ferveur qui doivent les y disposer ? Malheur à ceux qui ne regardent qu'avec indifférence le privilège inestimable de pouvoir célébrer tous les jours ! malheur à ceux qui ont perdu, ou qui n'ont jamais connu la haute idée qu'ils doivent avoir d'un ministère, qui, leur donnant la liberté de converser plus familièrement avec Dieu, ne devrait produire en eux que des sentimens toujours plus vifs de reconnaissance, de respect, d'une tendre dévotion, d'une crainte vraiment filiale, d'empressement et d'amour ! sentimens que la fréquentation du Sacrement adorable de nos Autels rendroit toujours plus parfaits, si l'on n'en approchoit pas avec une négligence qui marque au moins une foi languissante et stérile. Quelle douleur pour l'Eglise ! lorsqu'elle voit des Prêtres qui, uniquement occupés des

soins et des sollicitudes qu'arrache de leur cœur l'amour des choses de la terre, et oubliant toutes leurs obligations, poussent enfin la témérité, ce qu'on ne peut dire sans horreur, jusqu'à monter au saint Autel avec une conscience souillée de crimes, toujours plus méchans, toujours plus impies, et dans des dispositions qui les conduisent enfin à cet état déplorable où plus il exerce les sublimes fonctions du sacré Ministère, plus il les profane et s'en rend indigne.

Le Prêtre qui va célébrer, doit donc demander instamment à Dieu avec tout le recueillement et toute la ferveur dont il est capable, la grace d'offrir ce terrible Sacrifice avec la piété qui doit l'y préparer et l'animer pendant qu'il l'offre. Il demandera la pureté dont doit être orné celui que l'Eglise présente à Dieu comme son Ministre : car quoique ses péchés, quelle que soit leur énormité, n'empêchent pas le Seigneur d'écouter les prières qu'il fait au nom de l'Eglise ; Dieu ne peut qu'être irrité de l'audace avec laquelle un indigne Ministre, tout couvert de crimes et d'iniquités, ose paroître à ses yeux, comme chargé des vœux et des larmes de l'Epouse sainte et toute pure de J. C.

En effet, si l'Esprit saint nous ordonne de *préparer notre ame avant la priere* et nous défend *d'être du nombre de ceux qui tentent Dieu*, en croyant mériter la grace du recueillement par leur dissipation ; si nos prières ordinaires et particulieres demandent les dispositions d'une ame qui desire de s'unir intimement à Dieu, quelle doit être la pureté de celles qu'exige une priere aussi solennelle, et aussi précieuse devant les yeux du Seigneur, que l'auguste Sacrifice de nos Autels ? Est-il besoin d'entrer dans de grands raisonnemens, pour prouver que la divine offrande qui présente J. C. à Dieu, demande des sentimens plus parfaits, et plus profonds d'attention et de respect, que toutes les autres prières ?

Un moyen très-utile pour aider l'attention du Prêtre qui célèbre la Messe, est l'habitude de garder avec l'exactitude et la modestie requise, tous les Rits prescrits par les Rubriques, et d'observer toutes les cérémonies qu'elles enjoignent, comme sont les génuflexions, les élévations des mains et des yeux, et autres, en pensant qu'elles sont faites en présence de Dieu, et qu'elles ne doivent avoir pour objet que de lui rendre les hommages du cœur. Si ces cérémonies sont faites sans attention, elles ne seront plus que comme un corps sans ame ; et que des protestations vaines et illusoirs des sentimens avec lesquels on paroît s'offrir à la Majesté divine, en JESUS-CHRIST et par JESUS-CHRIST.

Aussi nous voyons (et comment peut-on n'en être pas affligé,) que l'air irrégulier des Prêtres qui célèbrent la Messe négligemment, et par maniere d'acquit, cause l'indévation des peuples, lorsqu'ils assistent à nos saints Mysteres ; et les porte à des irrévérences, qui n'aboutissent que trop souvent à une impiété consommée.

Toutes ces vérités doivent apprendre aux Prêtres qui se préparent pour dire la Messe, quel est le respect, quelle est l'attention, quelle est l'excellence des dispositions que demande d'eux le Sacrifice qu'ils vont offrir ; puisque les prières et les cérémonies que l'Eglise a ordonnées pour cette céleste action, supposent dans celui qui doit la faire, toute la dévotion dont peut être capable un cœur

qui desirer ardemment de s'offrir à Dieu, comme une Hostie vivante, sainte et agreable à ses yeux.

Pour en être encore plus pleinement convaincu, le Prêtre qui est sur le point de célébrer, doit considérer qu'il n'y a point de priere plus excellente, point d'acte qui honore davantage la divine Majesté ; rien de plus grand dans la Religion, que le Sacrifice de la Messe, par lequel, ainsi que nous l'avons déjà dit, on reconnoit le souverain domaine de Dieu, dont la libéralité nous a donné tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes ; dont la puissance et la bonté nous délivrent d'une infinité de maux. C'est pourquoi l'intention de l'Eglise a toujours été, de ne choisir pour Ministres du Sanctuaire, que ceux que la vertu et la piété rendent particulièrement recommandables.

En tout temps Dieu a voulu que ceux qui desiroient lui offrir des Sacrifices, s'y préparassent par une plus grande pureté de mœurs, et en s'appliquant à se rendre plus dignes de paroître en sa présence. C'est pourquoi il est dit, dans le livre de la Genèse, que Dieu regarda favorablement Abel et ses présens, mais qu'il ne regarda point Caïn, ni ce qu'il lui avoit offert ; comme si le Seigneur, pour agréer ou rejeter ces Sacrifices, n'avoit eu égard qu'à la piété de ceux qui les offroient. Telle est l'explication que nous en donne l'Apôtre S. Paul, lorsqu'il dit, écrivant aux Hébreux, *que c'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu une plus excellente victime que Caïn ; et qu'il fut déclaré juste, Dieu rendant témoignage qu'il acceptoit ses présens.* L'Apôtre S. Jean dit aussi dans sa première Epître, que les œuvres d'Abel étoient justes, et que celles de Caïn étoient mauvaises.

Aussi Noé, que le Seigneur déclare avoir été un homme juste et parfait au milieu des hommes de son temps ; avoir marché avec fidélité en la présence de Dieu, dans tous les différens âges de sa vie ; et qui connut que le monde alloit être comme purifié des iniquités dont les hommes avoient rempli toute la terre, par les eaux du déluge qui les fit tous périr, offrit à Dieu un Sacrifice, que le Seigneur, qui voyoit les dispositions de son cœur, reçut comme on reçoit une odeur très-agréable.

Abraham ne dressa un Autel, et n'offrit un Sacrifice à Dieu, qu'après avoir abandonné son pays, sa parenté, et la maison de son pere ; après avoir quitté tout commerce avec les pécheurs ; après avoir renoncé à toute affection pour les choses de la terre ; après son arrivée dans la terre que le Seigneur lui avoit montrée.

Telles furent encore les précautions que prirent les Patriarches, lorsqu'ils offrirent des Sacrifices au Seigneur : ils s'y préparoient, en tâchant de se rendre agréables à Dieu, et en purifiant avec eux tout ce qui leur appartenoit.

La loi donnée par Moïse, exigea de plus grandes dispositions encore, pour le Culte divin, qu'elle rendit plus parfait qu'il ne l'avoit été. Les Sacrifices ordonnés par le Seigneur, quoique simples figures de celui que JESUS-CHRIST a offert sur la croix à Dieu son Pere, et que les Prêtres offrent tous les jours avec J. C., exigeoient néanmoins une plus grande préparation. C'est pourquoi il est dit, dans l'Exode, que les Prêtres qui s'approchent du Seigneur, doivent se sanctifier, de peur qu'il ne les frappe de mort :

Sacerdotes quoque, qui accedunt ad Dominum, sanctificentur, ne percutiat eos. C'est pour cela que Dieu ordonnoit continuellement aux Prêtres d'être saints, parce qu'ils étoient chargés de lui offrir l'Encens qui lui est dû. Sancti erunt Deo suo, et non polluent nomen ejus; incensum enim Domini, et panes Dei sui offerent, et ideo sanctificentur.

Tant d'ablutions, d'onctions, de purifications ordonnées aux Prêtres de l'ancienne Loi, l'éclat, la magnificence, les ornemens des habits dont ils étoient revêtus; l'usage du vin interdit, la suite et l'éloignement de tout ce que la Loi jugeoit impur et immonde pour eux; l'exclusion des fonctions du Sacerdoce, ordonnée pour des défauts et des difformités qui n'intéressoient que le corps: en un mot, toute cette pureté qui n'étoit qu'extérieure, mais proportionnée à l'intelligence du peuple Juif, à un temps où toutes les choses qui arrivoient, étoient des figures de la vérité que nous possédons aujourd'hui, cette pureté, dis-je, qui ne régloit et ne sanctifioit que l'extérieur, nous apprend ce qu'exige de nous l'excellence du Sacrifice qu'il nous est permis d'offrir aujourd'hui, et dont ceux de l'ancienne Loi n'étoient que l'ombre: ce qui fait dire à S. Basile, que Moïse, par les règles qu'il a prescrites aux Prêtres de la première alliance, apprend à ceux qui ont l'honneur d'être associés au Sacerdoce éternel, qu'autant que le Corps du Fils unique de Dieu est au dessus des Béliers et des Taureaux, autant est plus énorme l'impiété de ceux qui osent offrir, avec une conscience souillée, le Corps du Seigneur qui s'est offert lui-même à Dieu pour nous en Sacrifice, comme une victime de très-agréable odeur: Victime dont l'excellence ne souffre aucune comparaison. *Moses equidem formam in his, qui tunc erant, ad nostram comunefactionem in Lege à Deo datâ erudit nos, quòd tanto magis impius est, qui cum maculâ audent tractare corpus Domini, qui dedit semetipsum oblationem et hostiam in odorem suavitatis, quantum corpus unigeniti Filii Dei excedit arietes et tauros; non in comparatione; incomparabilis est enim excellentia.*

C'est ce qu'a voulu encore nous apprendre J. C. le souverain Prêtre, lorsque, voulant instituer et offrir cet adorable Sacrifice, au dernier repas qu'il fit avec ses Apôtres, il leur lava les pieds, en leur disant: *Celui qui est lavé, n'a besoin que de se laver les pieds*, mais il est d'ailleurs entièrement pur: et par-là ce Dieu sauveur nous enseigne que tous ceux qui se préparent à offrir son Corps et son Sang, doivent être purs de corps et d'esprit; libres et exempts de tout appétit déréglé; saints dans toutes leurs démarches, et détachés de tout ce qui appartient à la terre. C'est pourquoi, selon que nous le fait entendre saint Denys, le Prêtre avant que de commencer le Sacrifice, lave l'extrémité de ses mains, pour signifier la pureté qu'exige une action aussi sainte. Il est difficile de ne pas sentir combien est nécessaire cette grande pureté, si l'on réfléchit sérieusement sur ces paroles terribles de l'Apôtre S. Paul: *que chacun donc s'éprouve soi-même, avant d'approcher de cette table sacrée; qu'il examine sa conscience; et si elle ne lui reproche rien, qu'il mange ainsi de ce Pain, et qu'il boive de ce Calice; mais si elle ne lui rend pas ce bon témoignage, qu'il prenne bien garde de s'en approcher; car quiconque en mange et en boit indignement, boit et mange sa condamnation, ne discernant pas le Corps du Seigneur.*

Si nous représentons à l'Autel J. C. souverain Pontife, nous devons travailler,

à être les imitateurs de J. C. Or nous avons en J. C. un *Pontife saint, innocent, pur, séparé des pécheurs, et élevé au dessus des cieux*; et puisque le pouvoir qui est accordé au Prêtre, de changer par les paroles de la consécration le pain au Corps, et le vin au Sang de notre Seigneur, est supérieur de beaucoup à tous ceux qu'ont reçu les Anges, la vie du Prêtre doit être toute céleste et toute angélique. C'est la conséquence qu'en tire S. Basile, avec l'Apôtre S. Paul.

Il est donc nécessaire, dit ce saint Docteur, *d'observer en tout temps, mais principalement pour se mettre en état de célébrer dignement les saints Mystères*, ce précepte de l'Apôtre S. Paul : puisque Dieu nous a fait de telles promesses, purifions-nous de tout ce qui souille le corps et l'esprit, et achevons dans la crainte de Dieu, l'œuvre de notre sanctification. Evitons de donner aucun sujet de scandale à personne, de peur que l'on ne blâme notre ministère.

Si le Prêtre veut encore faire attention qu'en qualité de membre de J. C. il a le bonheur de participer à son Corps, et à son Sang, et que cette participation demande une sainteté toute particulière ; ainsi que nous l'apprenons, et de ce qui est et étoit ordonné aux Prêtres de l'ancienne Loi, pour des choses qui n'étoient que la figure de l'oblation toute pure qui devoit être sacrifiée à Dieu, depuis le lever du Soleil jusqu'au couchant, et de ce qu'en dit encore plus clairement l'Evangile ; si le Prêtre, dis-je, veut y réfléchir sérieusement, il sera toujours plus convaincu de la perfection et de l'excellence des dispositions que demande le Sacrifice adorable de nos Autels, dans ceux qui doivent l'offrir. *Parlez à Aaron et à ses fils, dit le Seigneur à Moïse, afin qu'ils prennent garde, lorsqu'ils ne sont pas purs, de toucher aux oblations sacrées des enfans d'Israël, pour ne pas souiller ce qu'ils m'offrent et ce qui m'est consacré. Je suis le Seigneur, le Saint d'Israël, dites-leur ceci, pour eux et pour leur postérité : tout homme de votre race, qui, étant devenu impur, s'approchera des choses qui auront été consacrées, et que les enfans d'Israël auront offertes au Seigneur, péira devant le Seigneur ; je suis le Seigneur, et je l'ordonne ainsi.* Si les menaces de Dieu ont été aussi terribles contre ceux qui étant impurs, s'approchoient de choses qui n'étoient consacrées que par des hommes, qu'elle doit être la vengeance réservée pour punir les profanateurs, et sur-tout les Prêtres profanateurs de la divine Eucharistie ? C'est la remarque de S. Basile, sur ces paroles du Lévitique : *Tales minæ propositæ sunt contra eos, qui simpliciter accedunt ad ea, quæ ab hominibus sanctificata sunt : quid verò quis dixerit contra eum, qui in tantum ac tale mysterium audet : quantum enim hic plus templo est, juxta ipsam Domini vocem, tantò gravius, et horribilius est, in inquinamento animæ audere contingere Corpus Christi, quàm attingere arietes et tauros.* Rappelons encore ici la punition de celui qui entra dans la salle du festin, n'ayant pas la robe nuptiale.

J. C. fait ses principales délices de la pureté ; un cœur infecté par le péché, est-il bien digne de lui ? Ce Dieu, source inépuisable de toute sainteté, n'a voulu s'incarner que dans le sein très-pur de la bienheureuse Vierge Marie : il a voulu que son Corps sacré ne fût déposé que dans un sépulcre neuf, où l'on n'avoit encore mis personne : peut-il choisir une ame impure pour sa demeure ?

Mais nous sommes trop foibles pour nous rendre jamais dignes d'offrir et de recevoir cette Hostie sainte, quand nous y travaillerions toute notre vie :

c'est

c'est pourquoi l'Eglise, avant notre communion, veut nous faire avouer notre indignité à J. C., par ces paroles du Centenier : *Seigneur, je ne suis pas digne*, etc. Cependant nous devons nous y préparer, de manière qu'en approchant de ces redoutables Mysteres, nous n'ayions pas à nous reprocher ce qui doit faire craindre d'être du nombre de ces indignes communians, contre lesquels l'Apôtre S. Paul a prononcé anathème. Et c'est ce qui doit engager le Prêtre qui se dispose à dire la Messe, à ajouter à l'examen exact de sa conscience, la considération des motifs les plus propres à exciter en lui la foi, le respect, la dévotion, une sainte ferveur, l'espérance, l'amour, le désir, la reconnaissance, la crainte filiale, l'humilité, et tous les sentimens de dévotion et de ferveur, qui procurent à l'ame les avantages inestimables d'une bonne communion. Ajoutons à ce que saint Charles vient de nous dire, sur les sentimens qui doivent préparer les Prêtres à la célébration du saint Sacrifice de la Messe, que, selon la pensée de saint Thomas, le propre effet de l'Eucharistie, étant de transformer l'homme en Dieu, on ne peut qu'en conclure, que la vie des Prêtres, qui ont le bonheur de se nourrir plus fréquemment, et même tous les jours, *de ce pain descendu du Ciel, pour préserver de la mort ceux qui en mangeront*, doit être plus qu'humaine, et en quelque sorte divine. Il leur est plus spécialement ordonné de ne s'attacher qu'à Dieu, de ne penser qu'à Dieu, de ne vouloir que Dieu, de ne parler que de Dieu, de n'agir que pour Dieu, d'être animé de l'esprit de J. C., d'en être une vive image ; de faire leur plaisir du soin de lui plaire ; de ne s'occuper que de sa parole, de son Evangile, de sa doctrine céleste, de ses vérités saintes, de ses exemples, de son obéissance, de sa charité infinie. Ils doivent offrir continuellement à ce Dieu Sauveur, des dispositions de victimes toutes dévouées à sa gloire, et au salut des ames.

Le Seigneur menaçoit de mort le Grand-Prêtre de l'ancienne Loi, qui oseroit exercer devant lui, les fonctions du Sacerdoce, et entrer dans le Sanctuaire, sans avoir les habits Pontificaux, et tous les saints vêtemens ordonnés pour la gloire et le cérémonial du culte Divin.

Quels plus grands supplices ne mérite pas le Prêtre de la Loi nouvelle, qui s'approche non d'une arche figurative, mais de Dieu même, pour lui offrir notre Seigneur J. C. comme victime immolée sur l'Autel, s'il néglige les préparations que demande l'exercice des fonctions du Sacerdoce de JESUS-CHRIST, et il n'a pas des sentimens dignes de son ministère ! Malheur, dit saint Thomas de Villeneuve, malheur aux Prêtres qui ont l'audace de toucher le sacré Corps de JESUS-CHRIST avec des mains sacrilèges, et de le recevoir avec une conscience impure ! *Væ sacrilegis manibus ; vœ immundis pectoribus impiorum Sacerdotum, à quibus tam insolenter quotidie tangitur, et suscipitur !* Si la vengeance a été si terrible pour l'ombre, combien le sera-t-elle davantage pour la vérité ! *Si talis ultio in umbrâ, qualis fiet in veritate ?*

Un Prêtre qui veut se préparer à dire la Messe, doit donc premièrement examiner sa conscience, avec toute l'attention dont il est capable, pour voir s'il est lié de quelques empêchemens, dont il ait besoin d'être absous avant que d'offrir le saint Sacrifice. On compte au nombre de ces empêchemens, les

censures Ecclésiastiques et les irrégularités. Celui qui s'en trouve lié, ne peut célébrer en cet état, sans se rendre coupable d'un très-grand péché.

Lorsque le Prêtre qui veut célébrer la Messe, se sent coupable d'un péché mortel, ou justement suspect de l'être, il est indispensablement obligé de se confesser auparavant, s'il ne veut pas s'attirer la colère de Dieu : ce que S. Charles exprime par l'exemple du superbe Aman, qui après s'être glorifié de l'honneur d'être invité au festin que la Reine Esther avoit préparé, n'en sortit que pour être attaché à un gibet. Ce saint Cardinal ajoute, que le Prêtre qui, coupable de péché mortel, ose célébrer dans cet état, mérite la malédiction prononcée par le Prophète : *Fiat mensa eorum coram ipsis, in laqueum, et in retributiones, et in scandalum.*

Telle est encore la décision du Concile de Trente (*Sess. 13. cap. 7. de Eucharist.*) Ce saint Concile ajoute, que quelque contrition que croie avoir celui qui sent sa conscience chargée d'un péché mortel, il ne doit point s'approcher de la sainte Eucharistie, sans avoir fait précéder la confession sacramentelle. Décret qui oblige perpétuellement, non seulement tous les Chrétiens, mais même les Prêtres, qui se trouvent dans l'obligation de célébrer, par le devoir de leur emploi, doctrine contre laquelle ce Concile, (*Sess. 13. Can. 11. de Eucharist.*) a défendu d'enseigner et de prêcher, *Si quis autem contrarium docere, prædicare, vel pertinaciter asserere, seu etiam publicè disputando defendere præsumperit, eo ipso excommunicatus existat.*

A l'égard des Prêtres qui se trouvent obligés de célébrer par le devoir de leur emploi, le Concile ajoute pour eux cette exception : pourvu qu'ils ne manquent point de Confesseur ; *modo non desit illis copia Confessoris* ; mais alors ils sont obligés de s'exciter de tout leur cœur à la plus vive et à la plus parfaite contrition dont ils sont capables, priant Dieu instamment de la leur accorder ; avec une extrême confusion cependant de l'état criminel où ils se voient, et dans l'espérance, que Dieu leur fera miséricorde, parce que ce n'est que par nécessité qu'ils célèbrent alors. Dans ce cas, le même Concile (*Sess. 13. cap. 7. de Eucharist.*) prescrit au Prêtre qui n'a pu se confesser auparavant, de le faire ensuite le plutôt qu'il pourra ; *Quòd si, necessitate urgente, Sacerdos absque præviâ confessione, celebraverit, quamprimum confiteatur.*

Il faut donc, suivant le Décret du Concile de Trente, pour qu'un Prêtre qui est coupable de péché mortel, puisse célébrer la Messe, sans avoir fait précéder la confession sacramentelle, il faut absolument que ces deux conditions se rencontrent ensemble ; savoir, qu'il n'y ait pour ce Prêtre une véritable et pressante nécessité de célébrer, et qu'il y ait aucun Confesseur à qui il puisse recourir. A l'égard de la nécessité véritable et pressante de célébrer, on en donne communément un exemple, celle de dire un jour de Dimanche ou de Fête, la Messe paroissiale, dont l'heure est venue et qui ne peut être différée davantage, parce que le peuple attend. Il y a des Théologiens qui mettent encore au nombre des cas où cette nécessité véritable et pressante a lieu, l'obligation de consacrer des Hosties, pour donner le saint viatique à des moribonds ; et celle où est un Curé de célébrer pour un mariage, ou pour des funérailles. Un ancien Synode de Nîmes approuve ce dernier cas.

En expliquant ce que dit le Concile de Trente : que si, par une nécessité pressante, un Prêtre célèbre sans s'être confessé auparavant, il doit le faire au plutôt; quelque Casuistes ayant pris pour un simple conseil ces paroles : *quàm primum confiteatur*, et n'ayant pas voulu les regarder comme un précepte rigoureux, le Pape Alexandre VII condamna leur Commentaire en 1666. Ce Souverain Pontife condamna encore par le même Décret, le sentiment de ceux qui soutenoient que ce terme, au plutôt, *quàm primum*, ne devoit s'entendre que du temps auquel ce Prêtre a coutume de le faire. Le Clergé de France, dans l'Assemblée de 1700, a aussi jugé la Doctrine de ces Casuistes, fautive, pernicieuse, et entièrement contraire à un Décret clair et formel du Concile de Trente.

Saint Charles recommande encore aux Prêtres qui se préparent à célébrer, la confession des péchés véniels dont ils sont coupables. Car, quoique ces sortes de péchés, dit ce saint Cardinal, n'empêchent pas pareux-mêmes de dire la Messe, ils affoiblissent cependant l'ardeur de la charité qui doit embraser le cœur du Prêtre; ils diminuent le goût et la consolation que ressentent les âmes justes purifiées de ces sortes de fautes : et il est à craindre, ajoute-t-il, que ceux qui, peu touchés de se voir coupables de péchés véniels, négligent de s'en confesser avant la célébration des saints Mystères, ne soient, sans le savoir odieux aux yeux de Dieu par quelque péché mortel, où ne conduit que trop souvent l'affection pour les fautes légères.

Ces vérités donnent lieu à S. Charles de rappeler aux Prêtres ces effrayantes paroles de S. Basile : *non solum horrendam habet conditionem, is qui inquamemo carnis et spiritûs, indignè accedit : accedens autem fit reus Corporis et Sanguinis Domini ; sed etiam, qui otiosè, et inutiliter manducat et bibit, propterea quòd non per memoriam Domini nostri Jesu Christi, qui pro nobis mortuus est, et resurrexit, manducat et bibit.* C'est pourquoi, ce S. Archevêque de Milan conclut du sentiment du saint Docteur, que le Prêtre qui va célébrer doit s'appliquer, autant qu'il est en lui, à purifier sa conscience, employant à cet examen tout le temps dont il a besoin pour le bien faire, et y apportant toute l'attention qu'il mérite.

Le premier Concile de Milan recommande aux Prêtres d'approcher du Sacrement de pénitence, au moins une fois la semaine : *ut quo puriores ad divinum rem faciendam accedant, saltem singulis hebdomadis peccata sua confiteantur ; nisi eos ob mortalis peccati culpam frequentius id facere oportuerit.* Saint Charles, dans d'autres instructions qu'il donne ailleurs sur la célébration du saint Sacrifice, témoigne la douleur qu'il ressentoit du scandale causé par quelques Prêtres, qui disoient souvent la Messe, et qui se confessoient rarement. Il deseroit même que les Prêtres fussent dans l'usage de se confesser plus d'une fois la semaine : *ut par esset*, dit-il, *ex majori pro Missæ Mystério reverentiâ, majoris pietatis ergo.*

Le Prêtre qui veut se confesser avant la célébration de la Messe, doit le faire avant que de prendre les ornemens sacerdotaux, sans excepter même l'Aube et l'Amict.

Enfin, pour sentir quelle doit être la pureté des dispositions du Prêtre qui se prépare à dire la Messe, il suffit d'examiner encore ce que dit le Concile

de Trente (*Sess. 13 cap. 7. de Eucharist.*) Si personne ne doit s'exposer à l'exercice d'aucune fonction sainte, sans une sainte préparation, il est certain que plus ce Sacrement céleste (de l'Eucharistie) est reconnu saint et divin par un Chrétien, plus il doit prendre garde avec soin de n'en approcher et de ne le recevoir qu'avec un grand respect et une grande sainteté, principalement après ces paroles pleines de terreur, que nous lisons dans l'Épître de l'Apôtre : quiconque mange ce Corps, et boit ce Sang indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement qu'il doit faire du Corps du Seigneur.

Telles sont les dispositions que l'Eglise demande du simple fidele qui se prépare à communier ; quelle doit donc être l'excellence de celles qu'elle exige du Prêtre qui va monter à l'Autel, pour y être son député, son ange, son médiateur, le depositaire de ses plus secrets sentimens, l'interprete de ses gémissemens et de ses larmes, le Ministre et le Pontife de sa Religion et de son culte ? Le Prêtre lui-même peut-il alors se cacher, qu'en entrant dans le Sanctuaire avec J. C., il doit être dans les dispositions et dans les sentimens de J. C. ? peut-il ignorer qu'on doit être victime avec son Sauveur, lorsqu'on est Prêtre avec lui ? que c'est déshonorer la Sainteté du Sacrifice de J. C., si on lui refuse le cœur, tandis qu'on lui prête le ministère des mains ? Comment peut-il oublier, dans des momens qui devraient donner à sa foi de nouvelles forces, qui devraient le remplir d'admiration et d'étonnement, de reconnaissance et d'amour, à quoi l'oblige le privilege d'être plus près du trône de Dieu ? N'est-il pas indigne de ce glorieux et céleste avantage, s'il ne le comprend pas ; et ne mérite-t-il pas d'en être privé, en refusant de reconnoître que, comme le dit un ancien Auteur Ecclésiastique, pour être en état de célébrer les saints Mysteres, il doit être uni à Dieu, participer à sa vie toute divine, être entièrement irrépréhensible et sans tache ? *Idèd his demùm tant augusta patere mysteria, qui ad divini ac dei-fici habitus immobilitatem, vimque actuosi pervenere; qui soli Deo unicè adhæ-reant, quique omninò irreprehensibiles sint atque immaculati.*

Ce n'est donc pas sans raison que S. Bonaventure dit au Prêtre qui se prépare à dire la Messe : *Proba te ipsum, ex quantà charitate, et qualifervore accedis... Ideo cave ne nimis tepidus, et inordinatus, atque inconsideratus accedas, quia indignè sumis, si non accedis révérenter, circumspèctè, et consideratè ; de quibus autè Apostolus : judicium sibi manducat, et bibit.*

Outre la pureté du cœur et du corps, le Prêtre doit porter à l'Autel une ardente dévotion, les dispositions d'un Sacrifice universel, un grand desir de glorifier Dieu, et d'apaiser sa colere ; en un mot, il doit entrer intérieurement dans les sentimens de J. C. Prêtre et Victime tout ensemble.

Le Prêtre doit être à jeun, d'un jeûne naturel, quand il célèbre la Messe. C'est un précepte important, observé étroitement, et universellement dans l'Eglise ; cette Loi veut que depuis minuit du jour où l'on se propose de dire la Messe, ou de communier, on n'ait pris chose quelconque, par manière d'alimens, ou de boisson, ou de médecine, ou de toute autre substance qui puisse se digérer à l'ordinaire, en quelque petite quantité que ce puisse être, et encore qu'on ne l'eût fait que par mégarde.

Tout ce qui passe dans l'estomac, par manière de salive, ou de simple respiration, n'empêche point le jeûne naturel ; ainsi la pituite, le sang qui coule

des gencives , ou du cerveau ; ce que l'on a avalé par inadvertance , et contre son intention ; du vin ou de l'eau , qui ont servi à laver la bouche ; ce qui seroit resté entre les dents de la nourriture prise le soir précédent , et qui , sans y penser et contre la volonté , seroit avalé avec la salive , ne doivent point empêcher de célébrer et de communier. Il en est de même , et pour la même raison du cas , où celui qui devant dire la Messe , ou communier , auroit goûté du vin , ou un bouillon , ou auroit mordu un fruit , ou quelque autre chose semblable , et qui nonobstant la précaution de rejeter aussi-tôt ce qu'il en avoit dans la bouche , en auroit avalé , contre son intention , quelque reste qui auroit passé avec la salive. Il paroît cependant nécessaire d'observer , sur ce dernier cas , qu'on doit conseiller de s'abstenir de ces sortes d'épreuves , lorsqu'il n'y a point de raison légitime de les faire ; par-là on évite tout danger d'accident ; car si alors on avaloit quelque chose de ce qu'on auroit goûté , en quelque petite quantité que ce fût , le jeûne naturel seroit rompu. Il y a des Docteurs qui croient que celui qui avaleroit volontairement le sang qui lui découleroit des gencives , romproit le jeûne naturel.

Ce qui ne passe dans l'estomac que le par moyen de la respiration , comme la poussière , la pluie , la neige , un moucheron , la fumée , et qu'on avale malgré soi , ne doit pas empêcher la célébration de la Messe et la communion. D'habiles Théologiens disent , qu'on ne peut permettre de dire la Messe , et la communion , à celui qui , de plein gré , ou par le moyen de quelque instrument , auroit avalé la fumée des viandes , ou du tabac.

Ce qui peut passer par l'estomac , des eaux que l'on prend par le nez , n'y va que par manière de salive , et ne doit pas empêcher de célébrer , ou de communier , à moins qu'il n'y eût quelque chose de volontaire.

Celui qui , avant que de se coucher , auroit mis dans sa bouche du sucre ; ou du suc de réglisse , ou quelque une de ces choses qui peu à peu se fondent et se résolvent , ne pourroit célébrer ni communier le lendemain , s'il n'étoit pas moralement sûr qu'il n'en a rien avalé depuis minuit ; ce qui en seroit entré dans l'estomac depuis ce temps-là , ne pourroit être regardé comme ces parcelles d'alimens qui s'arrêtent entre les dents , sans qu'on s'en aperçoive ; mais ce seroit en effet partie d'un aliment qui se prend à mesure qu'il se dissout dans la bouche.

Il n'est pas nécessaire pour pouvoir célébrer , ou communier , d'avoir dormi depuis la dernière nourriture prise avant minuit ; il n'est même pas nécessaire d'en avoir fait la digestion ; mais si cet état trouble la dévotion que demandent des actions aussi saintes , il est convenable de les différer , en les remettant aux momens qui laisseront la tête et l'esprit plus libres , et de s'en abstenir pour ce jour-là , si le trouble continue.

Il y a plusieurs cas où il n'est pas absolument nécessaire qu'un Prêtre soit à jeun pour célébrer ou communier : le premier est celui où il faut continuer la Messe d'un Prêtre mort , ou tombé en défaillance sans pouvoir revenir à lui , après la consécration. Si on ne peut avoir alors un Prêtre qui soit à jeun , un autre qui a mangé ou bu , peut et doit achever le Sacrifice , parce qu'il y a obligation de droit divin , de ne pas laisser le Sacrifice imparfait.

Le second cas est celui où un Prêtre , en buvant ce qui est dans le Calice ,

s'aperçoit après en avoir goûté, qu'il n'y a que de l'eau, au lieu de vin; alors il ne doit, ni en prendre davantage dès qu'il a connu la méprise, ni le rejeter, parce qu'il pourroit rejeter en même temps quelque particule de la sainte Hostie; mais il faut qu'il demande du vin pour le consacrer, et ensuite prendre le précieux Sang, quoiqu'il ait avalé l'eau sur laquelle il avoit prononcé les paroles de la consécration: la raison en est, que le Sacrifice doit être entier.

Le troisième cas est celui où un Prêtre se souvient, après la consécration d'une des espèces, ou de toutes les deux, qu'il n'est pas à jeun; il doit alors continuer la Messe, après s'être profondément humilié devant Dieu; s'il s'en souvient avant la consécration, il doit se retirer, s'il le peut, sans scandale, dit S. Thomas: s'il ne le peut pas, il doit continuer.

Le quatrième cas est celui où le Prêtre célébrant s'aperçoit, après avoir pris les ablutions, qu'il y a sur le Corporal, ou ailleurs, quelques particules de l'Hostie, ou des Hosties qu'il a consacrées: grandes ou petites, il doit les prendre, quoiqu'il ne soit plus à jeun, parce qu'elles appartiennent au même Sacrifice. Il pécherait s'il y manquoit; et son péché pourroit devenir mortel, s'il en résulteroit quelque profanation de ces mêmes particules: ce qui peut arriver en bien des occasions; et sur-tout quand on célèbre sur un Autel où il n'y a point de Tabernacle, et sur lequel on ne célébrera de long-temps. S'il restoit une Hostie toute entière, la Rubrique veut, ou qu'on la mette dans le Ciboire, ou qu'on la laisse au Prêtre qui doit célébrer ensuite sur le même Autel, afin qu'il la prenne avec celle qu'il consacrerait; en ajoutant la précaution de la laisser décentement couverte sur le Corporal, jusqu'à ce que la seconde Messe commence. Que si l'un ne peut faire ni l'un, ni l'autre, on doit conserver cette Hostie décentement dans le Calice, ou sur la Patène, jusqu'à ce qu'elle puisse être mise dans le Tabernacle, ou consommée par un autre Prêtre; mais si ce dernier parti n'est pas possible, ainsi qu'il peut très-aisément arriver dans les petites Chapelles où il n'y a qu'une Messe, le célébrant peut la prendre.

On demande ici, jusqu'à quel temps le Prêtre célébrant peut prendre les parcelles de la sainte Hostie, qu'il n'a voit pas aperçues, lors de la communion. Il le peut tant qu'il est à l'Autel, parce que sa fonction n'est censée finie qu'après qu'il est sorti, et cela est vrai, quelque temps qu'il passe à donner la Communion; mais lorsqu'il est rentré dans la Sacristie, il nous paroît qu'on ne pourroit lui conseiller de prendre les fragmens qu'il apercevrait alors être restés sur la Patène, parce que ce seroit véritablement une nouvelle Communion, qui lui est sévèrement défendue. Il faut en excepter les cas où il ne pourroit conserver ces précieuses particules sans un danger évident; car alors il peut les prendre, même quand il auroit quitté les habits sacerdotaux. *Tunc, dit le Pape Benoît XIV. (Commentar. de Sacrificio Miss. art. 148.) tunc si in templo sit Tabernaculum, aut Sacerdos aliquis existat, qui Missam celebraturus sit, quidquid superfuit à Sacrificio reliquiarum, in Tabernaculo est recondendum, aut decenter reservandum, ut ab eo qui Missam celebrabit assumatur: si verò Tabernaculum ibi non sit, nec ullus Sacerdos Missam celebraturus, quicquid à Sacrificio superfuit, assumendum est; idque etiam faciendum, si prudentum virorum judicio periculosum esset à Sacristia ad altare Sacramentum asportare.* Et rapportant dans l'article suivant, l'usage de l'Eglise de Constantinople, qui distribuoit au-

trefois aux enfans ce qui étoit resté après le saint Sacrifice, du pain consacré, ce savant Pape en tire cette conséquence : *Si enim ad arcendum omne periculum irreverentiæ, Eucharistia, quæ superfuisset, ab innocentibus pueris sumebatur ; multò potiori ratione reliquias Sacrificii sumere poterit Sacerdos, licet sacris depositis vestibus, ubi nisi absumerentur, periculum esset irreverentiæ.*

Cette raison du danger d'irrévérence, si le Prêtre ne prenoit pas alors les particules restées sur la Patene, décide ce qu'il devoit faire, dans le cas où ayant été obligé de prendre après les ablutions, quelque autre chose pour se fortifier, parce qu'il tomboit en foiblesse, il venoit à appercevoir ensuite ces Parcelles sur la Patene.

Lorsque dans une incursion imprévue d'ennemis infideles, ou Hérétiques, on a lieu de craindre qu'ils ne foulent aux pieds la sainte Eucharistie, ou ne la profanent en quelque maniere, un Prêtre qui n'est pas à jeun, peut consommer les Hosties consacrées : un Laïque même, qui n'est pas à jeun, le peut aussi, lorsqu'ils n'ont pas l'un et l'autre d'autres moyens d'en empêcher la profanation. La Loi du jeûne n'a été établie que par respect pour le Sacrement du nos Autels ; on n'est donc pas obligé de l'observer dans les cas, où, loin de procurer du respect au Corps de JESUS-CHRIST, elle l'exposerait à des outrages, à des sacrilèges, à des irrévérences. C'est sur ce principe qu'est fondée la décision qui dit, que dans le cas où un Prêtre disant la Messe, tomberoit en défaillance après la consécration des Espèces, de maniere à ne pouvoir achever le Sacrifice ; et où, faute d'autre Prêtre qui pût suppléer pour lui, il y auroit un danger réel d'irrévérence pour ces Espèces, tout homme pourroit les consommer, quoique n'étant pas à jeun. Ce cas n'est pas impossible dans un lieu écarté, et dans un pays infidele, où il n'y a qu'un Prêtre. Nous croyons nécessaire d'observer en passant, que dans ces cas pressans qui obligeroient un Laïque au défaut de Prêtres, et dans l'impossibilité d'en avoir aucun, de consommer les Hosties consacrées, pour empêcher la profanation, et éviter les irrévérences auxquelles la sainte Eucharistie seroit exposée, ce Laïque devoit auparavant s'exciter à l'acte de la contrition la plus parfaite dont il seroit capable, sur-tout s'il voyoit sa conscience souillée par le péché mortel ; et faire en cette occasion, ce que le Concile de Trente recommande au Prêtre qui se voyant coupable d'un péché mortel, au moment qu'il est obligé de célébrer, ne trouve aucun Confesseur pour l'entendre.

Lorsqu'un Prêtre doute s'il a mangé depuis minuit, ou si minuit étoit passé quand il a mangé, il doit s'abstenir de célébrer et de communier.

Un Prêtre qui n'est pas à jeun, ne peut pas célébrer, quand même ce seroit pour donner le saint Viatique à un moribond. Le précepte divin qui oblige un moribond à recevoir la sainte Eucharistie, ne l'oblige que quand il peut communier. Or ce malade est censé ne pouvoir recevoir le saint Viatique, quand il ne le peut faire avec révérence, est selon les Rits que l'Eglise a établis. C'est à l'Eglise que J. C. a donné le pouvoir de régler ce qui doit s'observer dans l'administration des Sacramens ; or, elle a ordonné que les Prêtres ne célébreroient qu'à jeun ; on ne voit par aucune Loi qu'elle ait compris la nécessité de donner la Communion à un malade en danger, dans le cas dont nous venons de faire le détail.

Le Prêtre qui en célébrant à Noël, a pris par inadvertance l'ablution à une Messe, ne peut plus dire les deux autres, si c'est à la première qu'il a fait cette faute ; ni la troisième, s'il ne l'a faite qu'à la seconde.

On ne peut approuver la conduite d'un Prêtre qui, ayant commis un péché mortel, sur-tout si c'étoit un crime d'impureté, ou un autre péché énorme, oseroit, hors le cas d'une extrême nécessité, dire aussi-tôt après, ou le même jour, la sainte Messe, sous prétexte qu'il croiroit avoir la contrition, et avoir fait une bonne confession. C'est la Doctrine de S. Thomas : *Dicendum, quod non esset consulendum alicui, quod statim post peccatum mortale, etiam contritus et confessus ad Eucharistiam accederet, sed deberet, nisi magna necessitas urgeret, per aliquod tempus, propter reverentiam, abstinere.* (Lib. IV. de sentent. Dist. 9. art. 4. Quest. 2.)

C'est donc manquer au respect dû à l'Eucharistie, d'offrir alors le saint Sacrifice ; sur-tout, comme nous venons de l'observer, lorsqu'on est coupable de péchés d'impureté qui souillent l'ame et le corps, et laissent dans l'imagination des fantômes qui distraient l'esprit, et sollicitent le cœur. Telle est encore la Doctrine du Pape Benoît XIV, dans son Ouvrage sur le Sacrifice de la Messe, où il rapporte ces paroles de Covaruvias, célèbre Canoniste, qui dit : *ex contrariâ sententiâ sequi posse Sacerdotem, qui nocte præteritâ dormierit cum feminâ, præmissâ confessione, et contritione, statim celebrare, quod impium censi solet, et jure censetur.*

L'impureté corporelle, qui vient pendant le sommeil d'une illusion nocturne, doit empêcher de célébrer et de communier, si elle est péché mortel, ou en sa cause, ou en elle-même : quoiqu'on s'en soit confessé, et qu'on en ait conçu une véritable douleur, le respect qui est dû à la sainte Eucharistie, demande que celui qui est tombé dans une telle faute, s'abstienne, au moins ce jour-là, de célébrer, à moins qu'une nécessité pressante ne l'y oblige.

Lorsque cette impureté n'est que péché véniel, ou en elle-même, ou dans sa cause, elle n'est qu'un empêchement de bienséance à la célébration de la Messe, et à la Communion ; c'est-à-dire, qu'il est convenable ce jour-là de s'abstenir de célébrer et de communier, à moins que la solennité d'une fête, ou quelque nécessité pressante n'y oblige.

Lorsqu'on doute si cette impureté est péché mortel, ou en elle-même, ou en sa cause, il est plus sûr de s'abstenir de célébrer et de communier ; *consultatur abstinendum*, dit la Rubrique, qui ajoute cette exception, *extra tamen casum necessitatis* ; mais on suppose toujours que, même dans ce cas de nécessité, le Prêtre ne se déterminera point à célébrer, sans avoir reçu auparavant conseil et absolution de son Confesseur.

Si l'impureté corporelle n'a point été volontaire, ni dans sa cause, ni en elle-même, on peut célébrer ce jour-là ; pour recevoir l'Eucharistie, on doit avoir plus d'égard à la disposition de l'ame, qu'à celle du corps : or ces sortes de souillures ne deviennent péché que par le consentement. *Et quidem*, dit S. Grégoire, (Lib. 12. Ep. 64. aliàs. 31.) *cùm ex naturâ superfluitate, vel infirmitate evenerit, omnimodo hæc illusio non est timenda, quia hanc animus nesciens, pertulisse magis dolendus est, quam fecisse.* Il peut cependant se faire que l'illusion ait produit un assoupissement d'entendement, et que l'esprit soit distrait par les pensées

pensées qui suivent cette souillure, sur-tout quand elle est accompagnée d'une imagination deshonnête; alors, à cause du respect dû au Sacrement, il est de la bienséance, et on doit conseiller de s'éloigner de la sainte Table, et de s'abstenir de célébrer, excepté dans le cas où cet accident arriveroit un jour de fête, ou dans un temps auquel le Prêtre se trouveroit dans la nécessité de suppléer pour un autre. Si ces illusions nocturnes, innocentes, arrivent fréquemment, lorsqu'on a résolu de célébrer, ou de communier, on peut croire que c'est le Démon qui les excite, pour empêcher de célébrer, ou de communier; alors il faut les mépriser, et n'y avoir aucun égard.

La Rubrique prescrit aux Prêtres de ne célébrer qu'après avoir dit au moins Matines et Laudes : sans vouloir ici examiner les différens sentimens des Docteurs sur cette obligation, nous croyons qu'en y satisfaisant, on suit le sentiment le plus sûr, c'en est assez pour un Prêtre qui craint d'offenser Dieu. On peut cependant quelquefois avoir une cause raisonnable de dire la Messe avant Matines et Laudes, qui excuse de péché. Telle seroit celle d'un Curé, ou d'un autre Prêtre, qui auroit été trop occupé par l'administration nécessaire des Sacremens, pour pouvoir dire cette partie de l'Office, et cependant se trouveroit pressé de célébrer, par l'heure de la Messe Paroissiale, laquelle il ne pourroit retarder, sans s'exposer au murmure du Peuple. Telle est encore la nécessité, non seulement de donner le S. Viatique à une personne qui se meurt; mais encore de fortifier et consoler ce mourant, ou de s'occuper à d'autres fonctions pressantes du Ministère. Tous les obstacles qui empêchent la récitation de Matines et Laudes, avant la Messe, doivent être réels et légitimes; la négligence, la vie dissipée, la paresse de se lever, l'attachement aux affaires temporelles et séculières, ne peuvent servir d'excuse.

La Rubrique demande encore du Prêtre, avant la célébration de la Messe, qu'il donne quelque temps à l'Oraison, et *orationi aliquantum vacet*. Ce que nous avons déjà dit des dispositions qui doivent préparer le Prêtre à la célébration de la Messe, prouve suffisamment la nécessité de se recueillir, et de prier alors, avec les sentimens d'un cœur touché, attendri par la piété, et pénétré de religion, qui admire, qui adore les merveilles de l'amour infini de Dieu pour les hommes, dont il va être le témoin; qui s'humilie, qui se confond à la vue de ses propres infidélités et de ses miseres; qui tâche d'aimer à proportion de ce qu'il reçoit, et qu'il espere de recevoir; dont la reconnaissance des graces qui lui sont accordées, est d'autant plus sincère et plus vive, qu'il sent toute son indignité, et n'a d'autre consolation que celle de s'entretenir avec son Dieu, de lui exposer ses besoins, en lui parlant de ceux pour lesquels il doit prier; qui sait à quoi on s'engage, en célébrant à l'Autel le Sacrifice de J. C., et en y participant. Que prétend faire un Prêtre à l'Autel, et que doit-il y attendre, s'il y porte un cœur qui ne sait pas vivre dans le Ciel; un esprit dissipé, et tout épuisé, par des soins et par des pensées qui ne peuvent que rendre l'imagination plus volage, et plus dépravée?

C'est pourquoi S. Charles dit, que le Prêtre qui se prépare à dire la Messe, doit s'exciter à tous les sensimens de vertu qu'exige le bonheur d'offrir et de recevoir JESUS-CHRIST. *Sacerdos debet in animâ, earum virtutum affectum excitare, quæ potissimum, aut offerendo, aut excipiendo dignè hoc Sacramentum, requi-*

runtur. Sa foi, en lui montrant J. C. réellement présent, doit augmenter son respect, à proportion des lumières qu'elle lui donne, en lui découvrant ce Dieu vraiment caché sous les voiles qui l'annoncent, mais qui sont impénétrables à la faiblesse humaine. La fermeté de son espérance, en lui promettant les grâces que lui procurera ce Sacrement, doit l'assurer d'une union, qui, le faisant demeurer en Dieu, et faisant demeurer Dieu en lui, lui donne lieu d'attendre avec confiance l'éternelle félicité. Enfin, son amour pour J. C. lui fera connoître le don de Dieu, non seulement dans les bienfaits continuels de la miséricorde infinie du Seigneur pour tous les hommes, mais particulièrement dans l'institution de l'Eucharistie, où, afin de gagner notre cœur, cet adorable Sauveur a voulu se donner à nous, pour être la nourriture spirituelle de nos âmes, pour les entretenir, pour les fortifier, pour les faire vivre de sa vie. Et comment un Prêtre qui se considère comme le Ministre et le dispensateur d'un Sacrement, dans lequel J. C. a répandu, pour ainsi dire, les richesses de son amour, y renfermant le souvenir de toutes les merveilles, pourroit-il ne pas dire avec S. Augustin: *Da mihi te, Deus meus, redde te mihi, te enim amo; et si parum est, amem validius.*

A ces sentimens de foi, d'espérance, de charité, un Prêtre qui se prépare à dire la Messe, doit joindre ceux d'une profonde humilité, en considérant d'abord la Majesté suprême de celui qui est contenu sous les Espèces Eucharistiques, et en jetant ensuite les yeux sur la bassesse et le néant de l'homme qui va lui servir de Ministre, sur la multitude de ses péchés, sur son ingratitude, sur ses négligences, sur sa lâcheté et sa tiédeur, sur son penchant aux vanités, aux dissolutions, à la sensualité, aux plaisirs et aux futilités du siècle, tandis qu'il est froid et insensible pour la vertu, pour la piété, pour les biens éternels; ce qui ne peut que le pénétrer de confusion aux pieds du Seigneur, et l'exciter à une vive douleur, d'avoir, par sa faute, si peu profité d'une nourriture aussi salutaire, et aussi efficace par elle-même.

Rien n'est plus propre à entretenir et à augmenter ces dispositions, que le souvenir de la Passion de notre Sauveur. Car, puisque J. C. a institué le Sacrifice adorable de nos Autels, pour représenter, pour conserver jusqu'à la fin des siècles, la mémoire du Sacrifice sanglant accompli une fois sur la Croix, combien seroit horrible la négligence d'un Prêtre qui l'auroit oublié?

Ainsi l'ont pensé les Saints Docteurs, qui nous ont dit avec l'Apôtre S. Paul: *toutes les fois que vous mangerez ce Pain, et que vous boirez ce Calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne; et tel a été le précepte de JESUS-CHRIST, en instituant ce Sacrement: faites ceci en mémoire de moi.* Mémoire de la Passion de notre Sauveur, qui doit occuper un Prêtre, non seulement, lorsqu'il est à l'Autel, mais encore dans tous les momens de sa vie. *Quid est proprium illorum qui manducant, et bibunt poculum Domini?* demande S. Basile; à quoi il répond: *Servare perpetuam memoriam illius, qui pro nobis mortuus est, et surrexit.*

Parmi les prières que le Prêtre qui se prépare à célébrer, peut dire, Saint Charles conseille celles que plusieurs Saints ont composées, et particulièrement celles de S. Ambroise, en y ajoutant les pieuses affections que le Seigneur inspirera alors. Il conseille encore d'entrer dans les sentimens de cette belle

prière que rapporte S. Jean l'Évangéliste, (*Joan. cap. 17.*) et que J. C. fit pour lui et pour les siens, après s'être offert au dernier souper avec ses Apôtres, sous les Espèces du pain et du vin, étant prêt à immoler son Corps sacré, et à répandre son sang sur la Croix. Dans cette prière de notre adorable Sauveur, dit S. Charles, nous trouvons un excellent modèle de ce que nous devons alors dire à Dieu; nous apprenons ce que nous devons demander. Le Prêtre y verra, comment, à l'exemple de J. C., il doit élever les yeux de l'esprit et du corps vers le Ciel, pour prier le Père céleste, avec une confiance filiale, de répandre sur lui, et sur ceux; au salut desquels il doit travailler, les Dons que sa miséricorde réserve à ses Elus; de lui accorder spécialement les grâces et les lumières nécessaires pour les former à la piété, et par ses instructions, et par ses exemples, d'une manière utile pour eux, et glorieuse pour le Seigneur; de les préserver du mal, de les sanctifier dans la vérité; de les rendre victorieux du monde et du démon, au milieu des tentations et des persécutions; enfin, le Prêtre, par cette prière, demandera, et pour lui, et pour eux, qu'ayant part à la Divinité de J. C. par le Mystère de son Corps et de son sang, ils soient unis au Père par le Fils, et consommés dans cette unité, qui doit les mettre en possession du Royaume qui leur a été préparé dès la création du monde.

En se préparant à dire la Messe, de la manière que nous venons de marquer, les Prêtres, comme dit S. Charles, obtiendront du Seigneur, et sentiront croître en eux, par son secours; les Dons que la miséricorde verse sur ceux qui offrent dignement ce S. Sacrifice. Il faut lire ce que nous dirons ci-après, des dispositions nécessaires pour bien communier; et de la prudence des Confesseurs, pour bien régler les communions des Pénitents. On y trouvera des instructions qui conviennent encore plus aux Prêtres qu'aux simples Laïques, parce qu'ils communient plus fréquemment, et que l'excellence de leur état demande d'eux des dispositions encore plus parfaites.

Il est à propos, mais il n'y a point d'obligation, que le Prêtre, avant que de dire la Messe, récite les prières qui sont au commencement du Missel, sous ce titre: *Orationes pro opportunitate Sacerdotis, ante celebrationem dicende.*

Des Dispositions prochaines du Prêtre qui va offrir le Saint Sacrifice de la Messe.

S'il y a des Prêtres en qui les sentimens de Religion paroissent languissans et presque éteints à l'Autel, c'est qu'il y en a qui connoissent peu, et qui ignorent même entièrement ce qu'ils y font: est-il rare d'en voir qui entrent dans une Sacristie, pour la célébration des Saints Mystères, avec le même maintien, et la même dissipation que s'il s'agissoit d'une action profane, pour laquelle ils n'auroient que de l'indifférence et du mépris? Est-il rare d'en voir qui ne se connoissent pas assez pour se dire à eux-mêmes, en rougissant de la

témérité qui les conduit au Sanctuaire : *Corde immundus accedo ad Altare ; Christi Corpus manibus meis pertractare non pertimesco : accedo elatus ad humilem ; iratus ad mitem ; crudelis ad misericordem : et tamen patior humilis, elatum ; mitis, iratum ; crudelem, misericors ; accedo servus ad Dominum ; non amore, sed timore ; non devoitione, sed usu : accedo ad Dominum, cujus occidi filium, percussi verbo, occidi exemplo ; nec tamen pertimesco Dominum nec revereor Patrem.* (S. Bernard. de interiori domo. Cap. 21.) Sentimens que l'humilité et la foi inspirent aux saints Prêtres ; mais reproches que la vérité et la conscience feroient à ceux dont nous parlons ici, s'ils vouloient les écouter.

Il est donc important qu'un Prêtre qui va célébrer le S. Sacrifice de la Messe, fasse tous ses efforts pour ranimer la grace de Dieu qu'il a dû recevoir par l'imposition des mains, lorsqu'il a été consacré pour offrir l'oblation toute pure de la nouvelle alliance. Malheur à celui qui n'est pas saisi de frayeur, quand il pense à l'honneur qu'il a de s'approcher si près de Dieu ; qu'il n'est pas conduit et soutenu à l'Autel par la foi ; qui ne reconnoît pas la suprême Majesté et l'humilité sans borne de celui qui s'immole entre ses mains ; dont le cœur muet aux pieds de JESUS-CHRIST, ou ne supporte qu'avec ennui sa présence, ou ne le connoît même pas !

Nous ne finirions point, s'il falloit rappeler toutes les réflexions que les Saints, et tous les maîtres de la vie spirituelle, ont faites sur les dispositions héroïques que le Saint Sacrifice demande de celui qui va l'offrir. Il faut les lire dans leurs ouvrages, pour apprendre quelles sont les merveilles dont le Prêtre est alors le témoin, et quels doivent être ses sentimens.

Nous avons cru cependant nécessaire, pour aider la piété des nouveaux Prêtres, d'ajouter ici quelques réflexions sur ce qui doit les occuper, en prenant les Habits sacerdotaux, et même dans le temps du saint Sacrifice.

La Religion divine, dit S. Jérôme, exige dans le ministère un extérieur différent de celui qui est en usage dans la société civile ; *Religio divina alterum habitum habet in ministerio ; alterum in usu vitæque communi.* Quoique nos Saints Mysteres, infiniment grands par eux-mêmes, n'aient besoin d'aucun éclat extérieur, l'Eglise, afin d'imprimer un plus grand respect, a cru devoir choisir des vêtemens particuliers, qu'elle a voulu être nécessaires pour le temps de leur célébration. Les Pontifes et les Prêtres de la Loi mosaïque exercèrent le Sacerdoce prophétique, avec des habillemens tous particuliers, par l'ordre exprès qu'ils en avoient reçu de Dieu ; l'Eglise a voulu aussi revêtir le Sacerdoce de la Loi nouvelle, de quelques ornemens particuliers, qui en fissent révérer la sainteté ; car, quoique ce Sacerdoce soit élevé au dessus des ombres et des figures de l'ancienne Alliance, il ne possède néanmoins, et ne représente encore la vérité que sous des signes sensibles. Les hommes ont souvent besoin de signes extérieurs, qui les rappellent intérieurement aux grandeurs invisibles des Mysteres.

Ces habits et ornemens particuliers different de ceux que portent dans la vie civile et ordinaire, les Prêtres et les Ministres destinés au service des saints Autels ; ils les avertissent encore, que s'il y a un temps où un Prêtre doit n'avoir rien de commun avec la terre, et être un homme tout céleste, *ut si in ipsis calis collocatur inter caelestes virtutes medius stare*, comme le remarque S. Chrysostôme, c'est sur-tout dans le temps du redoutable Sacrifice ; habits, ornemens, qui doi-

vent renouveler en lui le souvenir et l'amour des véritables richesses de la piété intérieure ; qui rappellent à un Prêtre l'éminente pureté qu'exige de lui l'honneur de tenir entre ses mains son Sauveur et son Dieu. C'est la conséquence que tire S. Jérôme de la distinction des habits communs et ordinaires, et des habits sacerdotaux. *Per quæ discimus, dit ce Pere, non quotidianis, et quibuslibet, pro usu vitæ communis pollutis vestibus ingredi debere in Sancta Sanctorum ; sed mundâ conscientiâ, et mundis vestibus tenere Domini Sacramenta.* Les habits que Dieu donna au premier homme, pour se couvrir après son péché, marquent sa honte, et la pénitence à laquelle il a été condamné, avec toute sa postérité. Les habits que prend le Prêtre pour célébrer les saints Mysteres, et dont il couvre ses habits ordinaires, signifient, que, pour participer aux dons célestes, que, pour exercer les fonctions sacrées, *il faut se dépouiller du vieil homme, et se revêtir du nouveau, qui a été créé, selon Dieu, dans la justice, et dans la vraie sainteté.* *Vestes enim sacerdotales, dit le Pape Innocent III, virtutes significant, quibus debent Sacerdotes ornari, secundum illud propheticum : Sacerdotes tui induantur justitiam, et Sancti tui exultent. (de Myst. Miss. lib. I. c. 10.)*

L'Amict représente le voile dont les impies couvrirent le visage de J. C., en lui disant : Prophétise, Christ, qui t'a frappé ? Ce premier ornement apprend au Prêtre qu'il doit se couvrir de toutes les armes de Dieu, pour pouvoir se défendre des embûches du Démon ; qu'il doit toujours porter le casque de l'espérance, s'il veut toujours avoir l'avantage sur l'ennemi de son salut, et du salut de ses freres, attendant avec confiance le secours du Seigneur, qui sera sa force, qui mettra sa tête à couvert dans les combats qu'il doit soutenir contre le Prince des ténèbres.

L'Amict est un signe de la retenue de la voix ; il avertit le Prêtre qu'il doit mettre un frein à sa langue, ne plus ouvrir la bouche que pour le saint Sacrifice, pour chanter les louanges de Dieu, pour annoncer aux Peuples l'Evangile de JESUS-CHRIST, pour publier hautement, et pour confesser la vérité. C'est aussi l'instruction que donne l'Evêque dans l'Ordination du Sous-Diacre, lorsqu'il lui dit, en couvrant sa tête avec l'Amict : *accipe amictum, per quem designatur castigatio vocis.*

Enfin l'Amict rappelle au Prêtre qu'il doit supporter avec courage, avec force et avec joie, les travaux et les peines attachés au saint Ministère ; *louis itaque manibus Sacerdos accipit amictum qui super humeros circumquaque diffunditur, per quem operum fortitudo designatur, dit le Pape Innocent III. (de Mist. Miss. L. I. c. 1.)* il dit au Prêtre, qu'il doit vivre de la foi, demeurer sans cesse aux pieds du Seigneur, pour apprendre à instruire ceux dont le salut lui est confié ; ne rien désirer sur la terre, que ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu, l'exécution des ordres de sa divine volonté, et ne s'embarrasser jamais dans les affaires séculières, pour ne s'occuper qu'à plaire à celui à qui il s'est engagé.

L'Aube représente la robe blanche, dont Hérode fit, par dérision, vêtir J. C. Sa couleur est d'autant plus propre à ceux qui servent à l'Autel où s'immole l'Agneau sans tache, que tous les Esprits bienheureux sont représentés revêtus de robes blanches, pour marquer leur pureté ; c'est pourquoi l'Eglise veut que le Prêtre, en se revêtant de l'Aube, demande à Dieu, *qu'il puisse être blanchi dans le sang de l'Agneau, et mériter par-là d'avoir part aux choses célestes.*

L'Aube couvre tout le corps du Prêtre, et marque l'innocence, la simplicité, la candeur d'âme, dont toutes ses actions doivent donner l'exemple continuels aux fideles : elle est le symbole de l'éminente sainteté qui doit le rendre digne d'offrir et de recevoir tous les jours l'Agneau qui ôte les péchés du monde.

La ceinture est, comme l'Aube, un avertissement de conserver avec soin la pureté ; aussi l'Eglise veut qu'en la prenant, le Prêtre demande à Dieu de mettre à ses reins une ceinture de pureté, pour conserver la chasteté. Le Ministre des Autels est encore plus étroitement obligé que le simple Fidele, *de se tenir debout, de porter sur les reins la ceinture de la vérité, de se revêtir de la cuirasse de justice.* *Albâ circa limbos zonâ præcingitur*, dit le Pape innocent III, *ut castitas sacerdotalis nullis incentivorum stimulis dissolvatur ; unde sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris ; in lumbis enim luxuria dominatur ... debent ergo lumbi præcingi per continentiam, et succingi per abstinenciam : quoniam hoc genus demoni non ejicitur, nisi in oratione, et jejunio. Hinc etiam Apostolus ait : State succincti lumbos vestros in veritate.* (de *Myst. Miss.* c. 51.)

La Ceinture représente les fouets qui servirent à la flagellation.

Le Manipule représente les cordes qui lierent les mains de J. C. comme celles d'un scélérat ; il montre au Prêtre ce qu'exige un Ministre qui l'oblige d'ajouter à la pénitence que demandent ses propres péchés, des larmes continuelles, pour pleurer ceux de ses frères ; qu'il destine à intercéder pour le peuple, à arrêter la vengeance de Dieu, à opposer au Seigneur le bouclier de ses saintes fonctions, pour faire cesser les dures plaies qui affligent la terre.

Le Manipule n'est plus aujourd'hui qu'un mouchoir figuratif, qui annonce que l'esprit et le cœur doivent être purifiés de toutes souillures ; qu'il faut en écarter la paresse et la tiédeur, pour y faire naître l'activité dans les bonnes œuvres. C'est la réflexion du Pape Innocent III. *In sinistrâ manu quadam ponitur mappula, quæ manipulus vel sudarium appellatur, quo sudorem mentis abstergat, et soporem cordis excutiat ; ut depulso tædio vel sopore, bonis operibus diligenter invigilet.* C'est ce qu'apprend l'Evêque au Sous-Diacre, dans son ordination, lorsqu'il attachant le Manipule à son bras gauche, il lui dit : *accipe manipulum, per quem designatur fructus bonorum operum.* (de *Myst. Miss.* lib. I. c. 59.)

Le Manipule servoit aux Prêtres dans la primitive Eglise, pour essuyer les larmes qu'ils répandoient pour les péchés du peuple, et la sueur qui s'écouloit de leur front pendant les fonctions pénibles du saint Ministère. Il se met au bras gauche, qui signifie la vie présente, pour apprendre au Prêtre, que sa vie sur la terre doit être une vie toute de travail et de douleur. C'est ce que l'Eglise a voulu inspirer à tous les Prêtres, en leur faisant dire, lorsqu'ils prennent cet ornement : *Merear, Domine, portare Manipulum fleus et doloris* ; pour nous faire souvenir qu'il faut travailler et souffrir en ce monde, afin d'avoir part aux récompenses éternelles.

L'Etoile rappelle au Prêtre les humiliations de J. C. obéissant *jusques à la mort, et à la mort de la Croix*, portant sa Croix jusqu'au Calvaire, où il devoit consumer son Sacrifice. Elle avertit le Prêtre de l'obligation plus étroite qu'il a contractée par le Sacerdoce, de porter le joug du Seigneur, de vivre dans des dispositions continuelles de charité, d'obéissance, de sacrifice sans réserve : dispositions sans lesquelles il ne peut remplir dignement les devoirs de

son Ministère. L'Evêque l'en averti dans son ordination , lorsque lui donnant l'Etole , il lui a dit : *accipe jugum Domini* : notre premier pere perdit par sa désobéissance , l'innocence et l'immortalité dont Dieu l'avoit orné en le créant ; le Prêtre demande au Seigneur, prenant l'Etole , de lui rendre cette robe précieuse dont il a été dépouillé par le péché d'Adam , en lui donnant toutes les vertus qui doivent le rendre agréable à ses yeux.

L'Etole entoure les épaules des Prêtres , et pend également de part et d'autre , dit le Concile de Prague , en 1675. pour marquer leur constance et leur fermeté inébranlable dans la pratique des vertus sacerdotales , parmi les adversités et les prospérités du siècle. *Ut qui imperturbatus præcipitur consistere , inter prospera et adversa virtutum semper ornamento utrobique circumseptus appareat.* C'est encore la pensée du célèbre Yves de Chartres. *Hæc (stola) à collo per anteriora descendens , dextrum latus ornat et sinistrum , ut doceat Sacerdotem , per arma justitiæ , à dextris et à sinistris , id est , in prosperis et adversis debere esse munium , quod ad fortitudinem pertinet , sinequâ , cæteræ virtutes faciliè expugnantur et minimè coronantur.* Le Prêtre attache l'Etole avec la ceinture , ajoute ce savant Evêque : *Quia virtutes virtutibus adjuvantur , ne aliquo tentationis impulsu moveantur.* L'Etole croisée sur l'estomac des Prêtres , leur apprend à porter la Croix profondément gravée dans le cœur.

La Chasuble représente la robe de pourpre dont les soldats vêtirent J. C. après la flagellation. La Croix qui est mise sur la Chasuble , apprend au Prêtre qu'il doit se souvenir continuellement de la Passion de J. C. ; qu'il ne doit point perdre de vue les traces de J. C. , afin de s'attacher à les suivre avec ardeur , de souffrir avec une douceur inaltérable tous les maux de cette vie ; de pleurer non seulement ses péchés , mais encore ceux des autres , puisqu'il est chargé de travailler au salut de ses freres , et qu'il est établi Médiateur entre Dieu et le pécheur.

L'Evêque donnant la Chasuble au Prêtre dans l'ordination , lui dit : *accipe vestem sacerdotalem , per quam charitas intelligitur* , pour marquer qu'à cet ornement est le symbole de la charité , qui doit enflammer un Prêtre. La Chasuble est composée de deux parties , pour l'avertir de l'amour qu'il doit à Dieu et au prochain : on la met sur les autres ornemens , parce que la charité est au dessus de toutes les vertus , qu'elle est la plus parfaite , et que les autres ne peuvent , sans la charité qui les perfectionne , conduire au salut éternel.

Le Prêtre , en prenant la Chasuble , dit à Dieu : Seigneur , qui avez dit , mon joug est doux , et mon fardeau est léger , faites que je le porte avec une fidélité qui puisse me mériter votre grace : et par cette prière , il demande une charité toujours plus abondante , puisque c'est la charité qui rend le joug du Seigneur doux et léger ; car notre amour envers Dieu consiste à garder ses commandemens , et ses commandemens ne sont point difficiles.

Voilà quelles sont les vertus dont les ornemens sacerdotaux sont le symbole. La piété du Prêtre demande , qu'en disant les Oraisons à chacun de ces ornemens , lorsqu'il les prend pour dire la Messe , il s'excite aux sentimens de ces mêmes vertus ; c'est un excellent moyen pour se préparer toujours davantage à offrir dignement ce saint Sacrifice. Les ornemens extérieurs ne doivent être qu'un signe sensible des vertus dont doit être intérieurement ornée l'âme

de celui qui veut paroître devant le Seigneur d'une manière agréable à ses yeux. C'est là l'impression que doit faire dans l'esprit des Fidéles, le Prêtre revêtu des ornemens sacerdotaux, lorsqu'il va de la Sacristie à l'Autel.

Le Prêtre doit alors marcher d'un pas grave, le corps droit et les yeux baissés, dit la Rubrique, pour annoncer la grande action qu'il va faire. Il doit être précédé d'un Ministre, parce qu'il est plus décent qu'il ne marche pas seul, tandis qu'il est revêtu des habits sacrés. Les Conciles veulent qu'il y ait au moins une personne avec lui, pour représenter le Peuple qui, avec le Prêtre, forme l'assemblée des fidèles.

Des dispositions du Prêtre, tandis qu'il offre le saint Sacrifice de la Messe.

LE premier avis qu'il est nécessaire de donner aux Prêtres, avant que de parler des sentimens qui doivent les occuper durant la célébration des saints Mysteres, est de ne rien faire pendant tout le temps du saint Sacrifice, qui puisse offenser Dieu, qui soit contraire au respect, à l'attention, à la dévotion que demande cette fonction divine; d'observer exactement tout ce que les Rubriques prescrivent sur les cérémonies de la Messe.

Le Prêtre en allant à l'Autel, se regardant comme indigne d'une fonction si redoutable, doit recourir à J. C., et demander l'intercession des Saints, pour obtenir la grace de l'exercer saintement, pensant alors à J. C. allant au Calvaire, il le suivra en esprit, chargé de la Croix et entrant dans ses sentimens.

Arrivé à l'Autel, il considérera le Ciel ouvert, Dieu et toute la Cour céleste témoins du Sacrifice de l'Hostie sainte et sans tache qu'il va offrir, ce qui doit produire en lui les sentimens d'une ardente charité et de vifs desirs de s'unir à J. C. En ouvrant le Missel, il formera des vœux pour la publication de l'Evangile dans tout l'univers.

Après avoir placé le Calice sur l'Autel et ouvert le Missel, le Prêtre s'arrête un instant au milieu de l'Autel, se regardant comme cendre et poussière, en présence du Seigneur; et pour entrer dans les dispositions de J. C. qui s'est anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave. Plus le Prêtre s'humilie au commencement de cette grande action, plus son offrande sera agréable à Dieu.

En descendant au bas de l'Autel, le Prêtre doit se rappeler l'Incarnation du Verbe éternel; son amour pour les hommes, son empressement à voir accomplir le Baptême dont il doit être baptisé pour leur salut. En s'inclinant au bas de l'Autel, il entrera dans l'esprit d'une humilité profonde, se regardant comme un pécheur banni du sanctuaire, et qui n'en approche qu'en tremblant, et dans cet état, il adorera Dieu au nom de toutes les créatures. Le Prêtre tient ses mains jointes, se regardant comme un pécheur qui mérite d'être puni. Le signe de la Croix, lui rappelle la sainteté et la grandeur du Nom sous la protection duquel il va commencer la célébration des saints Mysteres. Il doit avoir en vue de renou-
nouvellement

nouvellement la mémoire du Sacrifice de J. C. en l'honneur de la Très-Sainte-Trinité , à laquelle il se consacre alors sans réserve , et dont le souvenir doit le fortifier contre toutes les attaques que le démon redouble alors pour troubler son imagination.

Le Prêtre commence par l'Antienne, *Introibo ad Altare Dei*, pour exprimer la joie, l'empressement, qui le conduisent à l'Autel de Dieu, dont il attend la force, les secours, la joie, les consolations que demande sa faiblesse. Là il admire la bonté de Dieu, qui l'appelle, tout indigne qu'il en est, pour une si auguste fonction ; il prie le Seigneur de le cacher dans le secret de sa face, pour le mettre à couvert de la malice des esprits de ténèbres qui pourroient le troubler durant l'exercice du divin Ministère. En disant le premier verset du Pseaume, *Judica me, Deus, etc.* il demande à Dieu de le mettre dans un état où il puisse approcher avec confiance de son trône, et se rassurer contre la crainte qu'il a d'être rejeté de sa présence, comme un pécheur qui ne mérite plus aucune grâce. Il demande à Dieu de le laver de plus en plus de ses iniquités et de le purifier de ses péchés : il demande de n'être pas confondu avec ceux qui vivent dans le crime, dont les voies sont souillées en tout temps : il demande enfin d'être délivré des ennemis de son salut, qui le portent au mal en le lui déguisant par des illusions continuelles. Il se plaint au Seigneur, qu'il regarde comme sa force et son unique ressource, de se voir sans cesse exposé à leur fureur ; il lui représente l'agitation, le trouble, la douleur, où ses misères le jettent : il est confus de se voir si foible, avec une nourriture qui donne aux âmes bien préparées une vigueur toujours nouvelle : il rougit de la facilité avec laquelle il succombe honteusement aux moindres tentations, tandis que par ce Sacrement il reçoit le plus puissant secours contre toute la rage de Satan ; mais persuadé qu'il est sous la protection d'un Dieu bon qui s'est déclaré son protecteur et qui ne l'abandonnera pas, il n'a besoin pour calmer ses alarmes, que d'apercevoir la divine lumière qui le conduira à l'Autel, d'où lui viendra toute la joie, toute la consolation, toute la force qu'il desire. Il demande la lumière nécessaire pour connoître avec tous les Saints la charité de J. C. pour les hommes et l'immensité du Mystère de sa bonté pour eux, dans l'institution d'un Sacrement où il a répandu, pour ainsi dire, les richesses de son amour pour nous ; où il a renfermé le souvenir de toutes ses merveilles, et qui est le bienfait le plus excellent que l'Eglise ait reçu de ce Dieu Sauveur. Quoi de plus propre que cette céleste connoissance, à exciter dans le cœur du Prêtre, les sentimens d'admiration, d'amour, de reconnaissance ; à nourrir, à augmenter sa foi, sa dévotion, tandis qu'il offre un Sacrifice qui représente le Sacrifice sanglant de J. C. accompli sur la Croix ; il doit en conserver la mémoire jusqu'à la fin des siècles, et en appliquer la vertu salutaire pour la rémission des péchés ? Sentimens qui ne peuvent que rendre toujours plus vif, le desir ardent d'entrer jusqu'à l'Autel de Dieu, pour y célébrer la mémoire des Mystères de J. C., pour s'y remplir de grâce, pour y recevoir un gage de la gloire future, pour s'y renouveler, pour y trouver la vraie joie, qui rayonne l'âme fidelle, pour s'y unir à J. C. qui est Dieu, qui est en même temps l'Autel, le Prêtre et la Victime. Mon âme languit et se consume du desir d'approcher de votre Autel, dit alors intérieurement à Dieu, le Prêtre célébrant, mon cœur et ma chair tressaillent de joie, de pouvoir se

présenter à vous, mon Dieu, qui me donnerez la vie : il loue, il bénit le Seigneur, et il veut chanter ses louanges, par ses pensées, par ses paroles, par ses actions et de tout son cœur. Dans ces dispositions, il reproche à son âme de se laisser abattre par la douleur, à la vue du bonheur qu'elle a de s'approcher de son Dieu. *Quare tristis es, anima mea ?* Espere en Dieu, lui dit-il, oïse-lui ta prière ; rends-lui des actions de grâces, et souviens-toi que tu ne dois jamais cesser de le regarder comme ton refuge et ton Sauveur.

S'il n'est pas possible de faire toutes ces réflexions, en récitant alors ce Pseaume, il faut du moins entrer dans les sentimens de crainte, de désir, de confiance, qu'il inspire. Sentiment de crainte, d'être confondu avec les méchans, de suivre leurs exemples et leurs maximes : *Discerne causam meam, etc.* Sentiment de désir, de connoître tout ce qui peut, en offrant ce saint Sacrifice, en faire goûter toutes les merveilles, aider et augmenter la foi et la piété : *Emitte lucem tuam, etc.* Sentiment de confiance en la protection de Dieu, à la vue de son infinie miséricorde, qui doit être le sujet continuel de nos louanges : *Spera in Deo, etc.*

Le Prêtre, tout occupé de la grandeur des miséricordes de Dieu et des merveilles dont il va être le témoin et le Ministre, dans le Sacrifice d'une Victime, seule capable de glorifier le Seigneur et de purifier les hommes, finit le Pseaume *Judica*, en glorifiant la Très-Sainte Trinité. Gloire au Père, de qui nous viennent tous les dons et toutes les grâces : gloire au Fils, par qui nous les recevons : gloire au S. Esprit, qui nous les fait demander et obtenir. En disant : *Gloria Patri, etc.* le Prêtre fait une inclination de tête, pour s'offrir en Sacrifice uni à celui de J. C., en acceptant tout ce qu'il aura à souffrir pour la gloire de Dieu et pour l'accomplissement de sa sainte volonté.

Il ne peut se lasser de publier la grace que le Seigneur lui fait de lui permettre d'entrer à l'Autel de Dieu, d'approcher de son trône, comme son Ministre ; et il dit encore : *Invoibo, etc.* mais toujours pénétré du sentiment de son indignité, il a besoin de soutenir de plus en plus sa confiance, et son espérance dans le secours du Seigneur, pour offrir dignement ce Sacrifice, et pour obtenir tout ce qu'il doit demander par ce Sacrifice : il fait en même temps le signe de la Croix, pour marquer que c'est par les mérites de la Croix de J. C. qu'il espère en ce secours.

Le Prêtre, ayant les mains jointes et se tenant profondément incliné, dit le *Confiteor, etc.* Cette posture humiliée convient à un pécheur ; il n'ose, à l'exemple du Publicain, lever les yeux vers Dieu qu'il a offensé. La confession et la douleur des péchés doit précéder le Sacrifice, parce que pour obtenir la rémission des fautes, on doit les avouer et en demander pardon. Cette confession doit se faire avec la douleur la plus parfaite que l'on puisse exciter dans son cœur. Le Prêtre frappe sa poitrine, pour exprimer cette douleur ; pour marquer qu'il voudroit briser son cœur, afin que Dieu créât en lui un cœur pur ; pour témoigner son indignation contre ce cœur, qui n'a pas craint de déplaire à Dieu. Il se confesse à Dieu son Créateur, son Rédempteur, son Juge, qu'il a irrité ; à la bienheureuse Marie toujours Vierge, dont il a mis le Fils à mort par ses péchés ; à S. Michel Archange, dont il a rejeté les leçons et les secours ; à S. Jean-Baptiste et aux autres Saints, dont il a méprisé les exemples ; à ses frères, auxquels il a été un sujet de scandale ; et connoissant sa fragilité, il demande, il implore les prières des Saints,

il sollicite celles de ses freres et de tous les assistans. Il reconnoît qu'il est très-coupable, qu'il a péché par sa faute, et qu'étant sans excuse, il a besoin de puissans intercesseurs auprès de Dieu. En disant, *Miseratur, etc. Indulgentiam, etc.* le Prêtre demande avec de nouvelles instances et pour lui et pour le peuple, miséricorde, indulgence, absolution. Il prie Dieu de lui donner, et aux Fideles, la vie qu'ils desirerent, en les regardant avec des yeux de bonté. Il demande pour lui et pour le peuple cette joie qui est le gage de la réconciliation des pécheurs avec Dieu : Donnez-nous, dit-il au Seigneur, votre assistance salutaire que vous nous avez promise : celui que vous avez destiné pour nous sauver, la Victime sainte de propitiation J. C. N. S. Il redouble ses cris, afin qu'ils aillent jusqu'à Dieu ; il excite le peuple à être attentif aux saints Mysteres qui vont s'opérer ; le peuple par sa réponse fait connoître son intention. Ils se souhaitent mutuellement les lumieres et l'assistance de l'Esprit saint.

Le Prêtre dit *Oremus*, d'une voix intelligible, pour avertir les Fideles d'élever leur esprit à Dieu ; et il dit secrètement l'Oraison, parce qu'elle le regarde personnellement. Dans cette Oraison, *Aufer à nobis*, pour demander la grace de monter saintement à l'Autel, il prie le Seigneur de consumer en lui tout ce qui peut lui déplaire, et l'empêcher d'être pleinement uni au cœur de J. C. ; il fait cette priere par amour pour notre divin Sauveur qui va s'y immoler entre ses mains, desirant de se tenir attaché uniquement à Dieu, et de ne faire qu'un même esprit avec lui : il baise encore l'Autel, afin d'exprimer sa vénération pour les glorieux membres de J. C. dont les Reliques y sont renfermées, et dont il implore l'intercession pour obtenir par leurs mérites, le pardon de tous ses péchés, qu'il ne peut assez demander.

Le Prêtre doit lire l'Introit et tout ce qui suit, attentivement, dévotement, observant exactement toutes les cérémonies prescrites par les Rubriques, et de maniere à faire voir aux assistans qu'il est uniquement occupé de cette action toute divine.

En disant à l'Introit, *Gloria Patri, etc.* il doit adorer la Très-Sainte-Trinité, en desirant que tous les hommes connoissent, servent et aiment le Seigneur. Il adresse la priere *Kyrie eleison*, aux trois Personnes de la Très-Sainte Trinité ; priere qui demande dans le Prêtre, comme dans les assistans, de grands sentimens d'humiliation, et toutes les dispositions d'un cœur qui sent sa misere et qui demande miséricorde. Au *Gloria in excelsis*, le Prêtre doit admirer la grace que le Seigneur lui fait, en le destinant à chanter dans une terre étrangere, dans cette vallée de larmes, le cantique des Anges ; sentiment qui doit être accompagné d'actes intérieurs de louanges, d'adoration, d'action de graces, de foi, d'espérance, d'amour, de zele, et des demandes que contient cet hymne. En disant, *Tu solus sanctus, etc.* il doit s'exciter à des sentimens toujours plus vifs d'amour de J. C., desirant de le voir connu, aimé, servi, loué, béni, adoré, glorifié de tous les hommes.

Le Prêtre en disant, *Dominus vobiscum*, souhaite au Peuple tous les biens qu'on doit desirer ; car on a tout, quand on a le Seigneur. Ici son cœur lui rappellera les vœux qu'il doit faire sans cesse pour l'exaltation de l'Eglise, pour le salut de tous les Fideles, et principalement de ceux au salut desquels il doit s'intéresser plus particulièrement. En disant les Collectes ou Oraisons, il doit se confondre devant le Seigneur, se voyant comme médiateur entre Dieu et le

peuple, quoique coupable lui-même de péchés et de négligences, qui devroient le réduire à la dernière place dans l'assemblée des Fidéles. Il doit alors unir ses vœux à ceux de l'Eglise. Cette priere se diversifie selon la différence des solennités, des Mysteres, et des temps de l'année. Lorsqu'il dit, *Per Dominum nostrum*, etc. il doit offrir à Dieu avec une grande confiance tous les mérites de J. C., afin d'obtenir ce qu'il demande. Le salut ne peut venir que par J. C. seul, dit S. Pierre. *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*, nous dit le divin Sauveur : le Prêtre doit être d'autant plus attentif au sens de ces prieres, qu'étant faites au nom de l'Eglise, et dans le temps du saint Sacrifice, elles ont une efficace toute particuliere.

L'Eptre est destinée à instruire le Peuple, pour le préparer par-là au Sacrifice. Le Prêtre en la lisant, a de quoi s'humilier par cette réflexion. « Comment » puis-je être digne d'annoncer au Peuple la divine parole, moi, dont les mœurs, » les sentimens, les inclinations ont été si souvent contraires à la loi de mon Dieu ? Il doit rendre grâces intérieurement au Seigneur, du bonheur de ceux à qui Dieu découvre ce qui lui est agréable : il le remerciera des admirables secrets qu'il nous a révélés pour sa gloire et pour notre salut, en nous expliquant ses volontés, en nous adressant sa parole par son Fils dans l'Evangile, par les Prophetes et par les Apôtres dans leurs Ecrits et dans leurs Eptres. C'est ce qui doit les faire lire avec la même attention et le même respect que nous aurions, si nous écoutions Dieu lui-même : en lui disant, avec le Roi Prophete : *Juravi, et statui custodire judicia justitiæ tuæ*. C'est pour signifier cette ferme résolution que le Prêtre tient les deux mains appuyées sur le Missel en lisant l'Eptre, comme pour dire qu'il est prêt de faire ce qu'il doit enseigner aux autres.

Le Prêtre doit s'appliquer ensuite à goûter le sens des versets ou des Pseaumes que l'Eglise fait dire après la lecture de l'Eptre, pour joindre la priere à l'instruction.

Ensuite le Prêtre en disant, *Munda cor meum*, etc. demande au Seigneur la pureté avec laquelle son cœur doit recevoir et conserver la parole sainte qu'il va lire dans l'Evangile : il demande des levres pures pour l'annoncer dignement, et la grace d'être irréprochable dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions, comme le doivent être ceux qui ont l'honneur d'être l'organe de Dieu : mais il attend toutes ces grâces de la pure miséricorde du Tout-puissant.

Le Prêtre ajoute : *Jube Domine benedicere*, etc. pour demander encore au Seigneur la grace d'annoncer dignement l'Evangile, et de le prêcher autant par ses actions que par ses paroles, à ceux qu'il sera obligé d'instruire et à ceux qui seront les témoins de sa conduite. Quoique le Prêtre, avant que de lire l'Evangile, doive dire, *Jube Domine benedicere*, etc. le Diacre qui chante l'Evangile lors de la Messe solennelle, prononce ces mêmes paroles. La différence est que le Prêtre demande alors au Seigneur de le bénir, en lui donnant les grâces nécessaires pour prêcher saintement sa parole divine, et que le Diacre demande cette bénédiction au Prêtre.

En commençant la lecture de l'Evangile, le Célébrant fait un signe de Croix sur le Missel, soit pour marquer que c'est là le Livre de J. C. crucifié, dont il doit se rappeler alors avec de nouveaux sentimens de foi et d'amour, la Passion et la Mort ; soit afin que par le mérite de la Croix, cette lecture

fasse en lui des impressions salutaires. Il fait le signe de la Croix sur le front , qui est le siege de la pudeur , pour obtenir la grace de ne jamais rougir de l'Evangile et de le regarder toujours comme la force de Dieu ; sur la bouche , parce qu'il faut confesser par la parole , pour obtenir le salut , ce qu'on croit de cœur pour obtenir la justice ; sur la poitrine , pour l'imprimer intimement dans le cœur , et si profondément qu'aucune tentation , aucune suggestion du démon ne puisse l'en effacer. Il sait que toutes les paroles de J. C. sont les paroles de la vie éternelle , qu'elles sont esprit et vie ; il les croit ; il desire de profiter de cette doctrine céleste , en l'annonçant aux autres. Après la lecture de l'Evangile , le Prêtre baise le livre , pour marquer le respect , la joie et l'amour que les divines paroles lui inspirent ; en considérant qu'il ne suffit pas d'écouter , de prêcher la parole du Seigneur ; mais qu'il faut encore l'accomplir , et qu'inutilement , pour son propre salut , on travaille à conduire les autres dans les voies de la vérité , lorsque par une vie indigne de son état , on s'en écarte soi-même. Le Prêtre après la lecture de l'Evangile dit : *Per Evangelica* , etc. en s'excitant à la douleur de ses péchés , et à l'amour de Dieu ; en priant que les paroles de l'Evangile fassent en lui des impressions qui effacent toutes celles qu'il pourroit recevoir des objets sensibles , lesquels en fomentant , en irritant les passions , sont la source et la cause d'une infinité de péchés ; *Appliquez l'Evangile sur votre cœur* , dit S. Augustin , afin qu'il le guérisse de ses péchés : il ne s'agit ici que de péchés véniels et légers , qui peuvent être effacés par d'autres moyens que par le Sacrement de Pénitence.

Lorsque le Prêtre récite à la Messe le *Credo* , ou le Symbole de la Foi , il doit renouveler intérieurement tous les actes des vérités que contient ce Symbole , en détestant toutes les hérésies qui ont osé les combattre. Il rendra grâces à J. C. à cause de sa grande gloire , de sa Résurrection , de sa glorieuse Ascension , du souverain pouvoir qu'il a reçu pour juger les vivans et les morts : il se réjouira de son regne éternel , il adorera intérieurement et de tout son cœur l'Esprit saint , en prononçant ces paroles : *qui cum Patre et Filio* , etc. il bénira , il glorifiera la Très-Sainte Trinité , à cause des bienfaits de la création , de la rédemption , de tous ceux de la nature , de la grace et de la gloire , en faveur des hommes ; du bonheur d'être né et de vivre dans le sein de l'Eglise Catholique , à laquelle il veut être soumis et attaché jusqu'au dernier soupir. Enfin il attend , il desire la résurrection des morts , il y trouve sa consolation dans tous les maux de cette vie qui pourroient l'affliger : il attend la résurrection à la vie , mais à la vie de l'ame , qui consiste essentiellement à connoître Dieu tel qu'il est , et à l'aimer éternellement ; il fait sur lui le signe de la Croix , en prononçant , *et vitam* , etc. pour témoigner qu'il n'attend la résurrection et la vie future , que par la vertu de la Croix de J. C. qui est ressuscité à la vie glorieuse pour faire ressusciter de même ses membres , et les faire monter dans le Ciel qui leur a ouvert par son ascension.

Après le *Credo* , le Prêtre commence l'oblation et la célébration du saint Sacrifice , ce qui doit lui inspirer des sentimens toujours plus vifs de ferveur et de dévotion , pour se préparer à cette grande action. Il baise l'Autel , où va se faire l'immolation , pour attirer sur lui de nouvelles bénédictions du Seigneur : par ce témoignage d'amour et de respect pour J. C. il souhaite au Peuple , et le Peuple demande pour lui le secours du Seigneur : il salue les assistans en signe :

d'amitié, et en mémoire du commandement de J. C. qui ordonne de se réconcilier avec son frère, avant que d'offrir son présent à l'Autel ; il les exhorte à se tenir dans un nouveau recueillement, à adorer, à prier avec une plus grande attention, à se considérer comme devant être tous offerts à Dieu, et devant aussi s'y offrir eux-mêmes. En disant *Oremus*, il leve les yeux au Ciel, pour demander au Seigneur qu'il ait pitié de lui et de tous ceux pour lesquels il doit célébrer ; il baisse ensuite la vue pour se regarder soi-même, en se considérant comme un pécheur et comme un néant, comme un serviteur indigne, par l'infinité disproportion qu'il y a entre lui et la divine Victime qu'il doit offrir.

Le Prêtre, en prenant l'Hostie avec la Patene, doit y placer intérieurement son cœur, celui des assistans et de tous les Fideles, afin de les offrir avec J. C. comme une Hostie vivante pour accomplir sa volonté en toutes choses ; et que comme le pain qui est alors sur la Patene, va être changé au Corps de J. C., tous soient aussi transformés en ce divin Sauveur, par leur amour pour lui et par l'imitation de ses exemples ; en sorte qu'ils puissent dire avec S. Paul : *Je vis, non plus moi-même, mais c'est J. C. qui vit en moi*. Ce que le Prêtre offre n'est que du pain ; mais c'est un pain qui n'est offert que pour en faire le vrai pain de vie, J. C. notre Seigneur, la seule Victime sans tache, *hanc, immaculatam Hostiam*, parce qu'il sait, l'ayant appris de l'Eglise, qui lui prescrit cette expression, qu'il faut offrir à Dieu le Pere une Hostie pure et sans tache, qui soit agréable à ses yeux, qu'il n'y a que J. C. qui puisse lui plaire, et qu'il doit tellement avoir en vue d'offrir cette divine Victime, qu'en commençant à offrir le pain, il parle déjà comme s'il offroit cette Hostie sans tache, qui est l'unique dont l'offrande puisse nous laver de nos péchés. Le Prêtre l'offre pour obtenir le pardon de toutes ses offenses et négligences ; il offre cette Hostie pure et sans tache, afin qu'elle procure à lui et à tous les fideles Chrétiens, vivans et morts, le salut et la vie éternelle.

Le Prêtre étant ensuite au côté de l'Autel, met du vin dans le Calice, et après avoir fait un signe de Croix sur la Burette de l'eau, il dit, en mettant l'eau dans le Calice, la priere, *Deus qui humanæ, etc.* priere qui apprend au Prêtre à demander d'être tellement uni avec JESUS-CHRIST, que cette union ne laisse plus rien paroître en lui de ce qu'il est ; comme il ne paroît plus rien de l'eau mêlée dans le vin ; que J. C. seul paroisse dans toutes ses œuvres, que J. C. le plonge dans son Sang, afin que ses péchés ne paroissent plus.

Le Prêtre parle en son nom, lorsqu'il offre le pain ; mais en offrant à Dieu ce qui est dans le Calice, il dit : Nous vous offrons *Offerimus*, parce que le Peuple pour qui il a prié en offrant le pain, et qui a été béni et représenté dans le Calice par le mélange de l'eau, prie présentement et offre avec lui. C'est pourquoi dans les Messes solennelles, le Diacre qui tient la place de tout le Peuple, s'unit au Prêtre, pour faire avec lui cette offrande du vin mêlé d'eau ; le Calice est alors appelé *Calice du salut*, quoiqu'il n'y ait encore que du vin, en vue du Sang de J. C. dans lequel ce vin doit bientôt être changé. Le Prêtre avec les assistans implorent la divine miséricorde, dans la crainte que l'indignité de ceux qui sont présens au Sacrifice, ne mêlent dans l'oblation quelque chose qui soit désagréable à Dieu ; il offre avec eux, pour

leur salut et pour celui de tout le monde. Il n'est point de prières plus efficaces pour le salut, que celle qui se fait en offrant le Sacrifice, que S. Epiphane appelle le salut continuel de l'Eglise. J. C., dit l'Apôtre S. Jean, est la Victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux de tout le monde.

Le Prêtre s'incline, et tenant les mains jointes sur l'Autel, dit à Dieu avec tous les assistans : *In Spiritu humilitatis, etc.* et ensuite *Veni, Sanctificator, etc.* Les Dons offerts, c'est-à-dire, le pain et le vin qui doivent être changés au Corps et au Sang de J. C., sont préparés à ce changement, par la bénédiction de l'Eglise : le Prêtre et les assistans doivent aussi à leur manière être changés en J. C. avec ces Dons, et se préparer à ce changement, en entrant dans l'esprit de ces prières, et ajoutant intérieurement : « Seigneur, qui par un effet de votre toute-puissance, devez changer ce pain et ce vin au Corps et au Sang de votre Fils J. C., nous nous offrons nous-mêmes à vous, avec un cœur contrit et humilié, afin que changés par votre Esprit saint, au dedans du cœur, nous vivions en J. C. et que J. C. vive en nous. »

Dans les Messes solennelles, après que le Célébrant a dit : *Veni, Sanctificator, etc.* le Diacre lui présente la Navette pour mettre de l'Encens dans l'Encensoir, et le priant de le bénir. Le Prêtre répond, en priant que le Seigneur daigne bénir cet Encens, et le recevoir comme un doux parfum, par l'intercession du bienheureux Archange Michel et de tous ses Elus, par J. C. notre Seigneur. Il demande cette faveur, en faisant le signe de la Croix, parce que la Croix est notre ressource ordinaire pour obtenir des grâces.

L'encens, dans l'Ecriture, signifie les prières des Saints. L'Ange les présente dans l'Apocalypse, et ce parfum s'élève de sa main devant la face de Dieu. Ainsi l'Encens dont on parfume le pain et le vin, représente qu'avec ces Dons, ou plutôt avec J. C., dont ils vont devenir le Corps et le Sang, nous devons faire monter à Dieu nos prières.

Le Prêtre, après avoir encensé les oblations, encense tout l'Autel ; il marque par-là, quelles doivent être nos prières. Si nous voulons que nos prières s'élèvent vers le Seigneur comme l'encens, soyons dans les dispositions qu'il demande ; que tous les sentimens qu'il exige de nous, les fassent monter jusqu'à son trône. Prions, les mains étendues, sans nous lasser jamais, et comme des coupables qui demandent grâce : quelque rigoureuse que puisse être la situation où Dieu veut que nous soyons, quelque douloureux que soient les sacrifices qu'il exige de nous, prions toujours avec confiance, jusqu'à ce que nous soyons exaucés, sans ouvrir la bouche pour nous plaindre. Ne cherchons point à couvrir, à diminuer, à excuser nos iniquités et nos faiblesses ; ne les rejetons que sur notre malice : avouons-nous coupables, autant que nous le sommes, si nous voulons obtenir miséricorde : confessons contre nous-mêmes notre injustice ; déclarons-la au Seigneur, si nous voulons qu'il nous remette nos péchés. Enfin, demandons sans cesse à Dieu qu'il allume en nous le feu de son amour, et qu'il nous enflamme d'une charité qui nous mérite le bonheur de l'aimer éternellement.

Le lavement des doigts est une image de la grande pureté qu'il faut avoir pour offrir le saint Sacrifice. Le Prêtre doit alors demander à Dieu de le purifier des moindres taches, et réciter dans cet esprit le Pseaume 25 : Pseaume où

il est averti qu'il doit craindre et fuir toutes les liaisons qui pourroient l'empêcher de conserver l'innocence et la vertu ; qu'associé aux Serveurs de Dieu , il doit continuellement dans le saint Ministère , demander d'être du nombre des dispensateurs qui seront trouvés fideles ; que toute sa consolation doit être de se tenir aux pieds des Autels du Seigneur , pour y apprendre à le louer , à publier ses merveilles , à annoncer ses saintes volontés ; que son cœur doit être embrasé d'un saint zele pour sa gloire , et que le desir de la procurer doit continuellement et uniquement l'occuper ; qu'il doit ne penser qu'à plaire à Dieu , et n'oublier jamais quel est le bonheur de lui appartenir.

Après que le Prêtre au nom de l'Eglise a offert le pain et le vin , et que lui et les Fideles se sont offerts eux-mêmes pour reconnoître le souverain Domaine de Dieu , et pour l'expiation de leurs péchés , il présente cette oblation à la Trinité sainte , en mémoire des Mysteres de J. C. et en l'honneur des Saints ; ce qui doit produire alors dans le cœur du Prêtre , de nouveaux sentimens d'une vive reconnaissance , à la vue des divines miséricordes , du bienfait de notre rédemption , et de l'honneur qu'il a d'offrir à Dieu une Victime d'une dignité infinie : pour s'en acquitter dignement , il a besoin de l'intercession de la sainte Vierge et de tous les Saints ; il demande leurs prieres , afin que ce Sacrifice qui procure tant d'honneur aux Saints , nous procure aussi la grace de marcher sur leurs traces , de vivre et mourir comme eux.

Le Prêtre dit qu'il offre ce Sacrifice en mémoire de la Passion , de la Résurrection et de l'Ascension de J. C. , afin d'exprimer toute l'étendue du Sacrifice du Sauveur. Dans les Sacrifices des Juifs , il y avoit le choix de la Victime pour l'offrir à Dieu , et par ce choix elle étoit comme sanctifiée ; l'offrande de cette Victime , son immolation , sa consommation , la communion du Peuple à cette Victime ; nous trouvons tout cela dans les Mysteres de la vie de J. C. Son incarnation a été le choix et la sanctification de la Victime ; c'est par l'incarnation que la nature humaine a été rendue digne , en vertu de son union au Verbe , d'être offerte à Dieu : la premiere offrande de la Victime a été faite au moment de la naissance de J. C. , S. Paul nous apprend , dans son Epître aux Hébreux , que J. C. *en entrant dans le monde* , s'offrit à Dieu son Pere , et se substitua à toutes les anciennes Victimes qui n'avoient fait que le représenter : cette divine Victime a été immolée sur la Croix , elle a été consommée , pour ainsi dire , par la Résurrection et par l'Ascension de J. C. ; car par la Résurrection , tout ce qu'il y avoit de mortel et de corruptible en J. C. a été détruit et a été *absorbé par la vie* ; c'est alors que son Corps a été revêtu de l'immortalité , et par l'Ascension , cette Victime a été présentée devant la face de Dieu et placée à la droite de Dieu le Pere. Enfin , nous trouvons au jour de la Pentecôte , une espece de communion à la Victime ; car c'est en ce jour que les Fideles ont été , pour ainsi dire , incorporés à J. C. étant devenus participants de son esprit et les membres de son Corps , comme le dit S. Paul.

Si , dans la priere dont nous donnons ici l'application , l'Eglise ne fait mémoire que de la Passion , de la Résurrection et de l'Ascension de J. C. , c'est que ces trois Mysteres ont été l'accomplissement de l'immolation et de la consommation du Sacrifice du Sauveur : et puisque le Sacrifice de la Messe n'est que la continuation et la mémoire du Sacrifice de J. C. , il est vrai

da

de dire que nous l'offrons en mémoire de sa Passion, de sa Résurrection et de son Ascension ; faites ceci en mémoire de moi , dit JESUS-CHRIST.

Non seulement nous faisons mémoire à la Messe des cinq parties du Sacrifice de JESUS-CHRIST ci-dessus expliquées ; mais aussi nous les représentons en quelque manière , dans l'action du Sacrifice de la Messe.

Le choix et la sanctification de la Victime sont représentés par le choix et la préparation qui se fait du pain et du vin offerts pour être changés au Corps et au sang de J. C. , et par le mélange de l'eau avec le vin , comme il paroît par la prière mystérieuse qui se dit pendant ce mélange.

L'offrande préparatoire de la Victime avant son immolation , est représentée par l'offrande du pain et du vin , avant la consécration.

L'immolation de la victime est représentée par la consécration du Corps et du sang de JESUS-CHRIST , sous les especes séparées du pain et du vin.

La consommation de la Victime , qui après son immolation , est offerte devant le Trône de Dieu exempt de toute corruption , est représentée par l'offrande faite à Dieu , du Corps et du Sang de J. C. , aussi-tôt après la consécration.

Enfin , la Communion du peuple à la Victime est représentée par la communion des Fideles à la Messe. C'est ainsi que nous trouvons tous les Mysteres de J. C. réunis dans ce saint Sacrifice.

Lorsque nous demandons que ce sacrifice agréable à Dieu par sa propre institution et par son Auteur , lui soit encore plus agréable par les prières de ses Saints , nous ne demandons autre chose , si ce n'est que les Saints se joignent à nous , pour rendre gloire à Dieu , en lui offrant la Victime pure et sans tache ; ce que l'on conclut encore par JESUS-CHRIST Notre Seigneur , afin que nous entendions qu'à la vérité il y a au Ciel des intercesseurs qui prient et offrent avec nous ; mais qu'ils ne sont eux-mêmes écoutés que par le grand Intercesseur et Médiateur J. C. , par qui seul tous ont accès , et autant les Anges que les hommes , autant les Saints qui regnent que ceux qui combattent. Pour bien comprendre quel est l'esprit de l'Eglise , dans cette intercession des Anges et des Saints , il faut savoir qu'elle prie le Pere des miséricordes , d'inspirer à ses Saints d'intercéder pour nous auprès de lui , afin que les ayant affermis dans leur propre félicité , ils puissent nous aider à y parvenir , et se joindre à nous , pour rendre notre obligation , autant qu'elle vient de nous , plus sainte et plus agréable. Il est encore nécessaire de remarquer que c'est toujours par J. C. que nous demandons à Dieu non seulement qu'il exauce les prières que les Saints font pour nous , mais encore qu'il leur inspire de les faire , parce que c'est par JESUS-CHRIST seul , que tout bien doit nous arriver.

Trouver étrange que nous offrons JESUS-CHRIST en l'honneur des Saints , c'est-à-dire , pour honorer leur mémoire et remercier Dieu de la gloire qu'il leur a donnée , ce n'est pas faire réflexion sur la nature de ce Sacrifice : car J. C. s'est offert pour nous mériter la gloire ; nous ne pouvons donc offrir à Dieu en actions de grâces pour les Saints , que la même Victime par laquelle ils ont été sanctifiés. Vérité que l'Eglise nous explique dans la Secrete , où elle dit : *(Fer. 5. post Dom. 3. Quadr.)* *Nous vous offrons , ô Seigneur , dans la mort précieuse de vos saints Martyrs , ce saint Sacrifice d'où le martyr même a pris sa source.*

C'est en effet, en célébrant dans ce Sacrifice, la mémoire de la mort de J. C. que les Martyrs ont appris à mépriser leur vie, et à se rendre avec lui les Vic-times du Père Eternel. Il n'y a donc rien de plus convenable que d'honorer dans ce Sacrifice les vertus qui en sont l'effet et le fruit. L'honneur qu'on y rend aux Saints, est d'y être nommés devant Dieu à son saint Autel, en action de grâces et en éternelle commémoration des merveilles qu'il a opérées en eux.

Aussi nous invoquons en l'honneur des Saints, parce que Dieu est glorifié par eux ; aussi ne cessent-ils point de le bénir et de lui chanter qu'il est leur gloire, leur salut, leur espérance, la gloire de leur vertu, celui d'où leur vient toute leur force, et le seul qui les élève. Aussi le Seigneur est-il glorifié dans l'assemblée des Saints : *c'est en lui seul qu'ils se réjouissent, parce que c'est le Seigneur qui les a élus, c'est le Dieu d'Israël qui est leur Roi.* L'Eglise répète sans cesse des passages de l'Ecriture ; et c'est Dieu qu'elle loue dans ses Serviteurs. Il est donc certain qu'offrir pour les Saints, c'est célébrer la grandeur et la puissance de Dieu dans les grâces qu'ils en ont reçues. L'Eglise ne se lasse point d'inculquer cette vérité, toutes les fois qu'il est nécessaire qu'elle explique sa doctrine sur cet article.

On peut encore ajouter qu'on offre le saint Sacrifice de la Messe pour la gloire des Saints ; parce que J. C. est glorifié par ce Sacrifice, et que les Saints étant les membres de J. C. unis inséparablement à leur Chef, la gloire du Chef rejaillit nécessairement sur les membres ; parce que les Saints trouvent leur gloire et leur honneur à s'offrir avec J. C. leur Chef, avec qui il sont unis inséparablement ; et c'est ce qu'ils font au Sacrifice de la Messe, qui est le Sacrifice de toute l'Eglise de J. C., du Chef et des membres.

Enfin, à l'honneur des Saints qui ont consommé leur vie pour Dieu, nous offrons la divine Victime qui s'est immolée pour rendre tous ces Saints des Vic-times agréables à Dieu. Nous l'offrons pour honorer leurs victoires, qui sont celles de J. C., et par conséquent, pour honorer J. C. dans ses Saints, et les Saints dans J. C., dont ils ont l'honneur d'être les membres.

Nous n'adressons le Sacrifice de J. C. à Dieu, que pour faire honorer Dieu par J. C. et par les Saints, qui se sont sacrifiés avec lui, et qui par l'union au Sacrifice du Sauveur, ont eu la force et l'honneur de triompher du monde et du Démon, honneur que toute l'Eglise ne cesse jamais de célébrer.

Le Sacrifice, qui a procuré tant d'honneur aux Saints, doit être la source de notre salut, pour nous rendre saints comme eux. C'est ce que le Prêtre demande avec le Peuple, lorsqu'après avoir dit : *ut illis proficiat ad honorem*, il ajoute, *nobis autem ad salutem* ; et nous le demandons ici afin d'entrer dans une parfaite Communion avec les Saints. Nous avons l'honneur d'être unis intimement aux Saints et d'être leurs frères, par la Communion de tous ceux qui croient en J. C. et qui sont dans son Eglise : c'est pourquoi nous espérons qu'ils intercéderont pour nous dans les Cieux, tandis que nous célébrons leur mémoire sur la terre : intercession que nous demandons par JESUS-CHRIST, parce que ce n'est qu'en lui et par lui, comme unique Médiateur, que les Saints peuvent être nos intercesseurs.

Le Prêtre, après avoir dit : *Suscipe, Sancta Trinitas, etc.* baise l'Autel, qui représente J. C., pour le saluer, avant que de saluer le Peuple, vers lequel il va se tourner. Plus le moment du Sacrifice approche, plus il sent toute

sa faiblesse et le besoin qu'il a des Prières des assistans, qu'il leur demande, en disant, *Orate, fratres*; il les exhorte encore par-là, à prier aussi pour eux et à un recueillement plus profond, pour demander à Dieu d'agréer le Sacrifice qu'ils offrent.

Il étend les mains, en signe de charité, comme pour leur ouvrir son cœur; il les rejoint pour leur témoigner qu'il desiré les y renfermer, afin de s'offrir uni à eux par J. C. et avec J. C. On peut aussi dire que le Prêtre en se tournant alors vers le Peuple, prend, pour ainsi dire, congé des assistans qu'il ne verra plus, jusqu'à ce qu'il ait consommé le Sacrifice. Durant ce temps, il ne se tournera pas vers eux, non pas même lorsqu'il dira, *Dominus vobiscum*; mais alors tout occupé du grand Mystère qui va s'opérer, il demeurera tourné vers l'Autel, et comme s'il étoit renfermé dans le Saint des Saints, bien éloigné du Peuple.

Pour aider le Prêtre à entrer dans ce recueillement, il est nécessaire d'écarter les Laïques, et sur-tout les femmes, qui viennent se placer jusqu'au pied de l'Autel, et de se conformer aux loix qui ont défendu si long-temps cet usage indécent et téméraire.

Le Prêtre après avoir dit *Orate, fratres*, poursuit le reste secrètement, et retourné du côté de l'Autel, il dit l'Oraison ou les Oraisons appelées Secrètes, pour prier le Seigneur de recevoir favorablement les Offrandes des Fidéles. L'Eglise nous explique quel est l'esprit de cette prière, lorsqu'elle dit dans la Secrète qu'elle récite au cinquième Dimanche après la Pentecôte: *Seigneur, rendez-vous favorable à nos très-humbles prières, et agréez avec bonté ces Offrandes de vos serviteurs, afin que ce que chacun d'eux a offert, pour la gloire de votre nom, soit utile à tous pour leur salut.* La Secrète diffère selon la diversité des Offices et Solemnités. Le Prêtre, dans cette Oraison, en priant Dieu d'accepter les dons qui lui sont offerts, rend ordinairement grâces dans les Fêtes particulières, ou pour les mystères accomplis en J. C., ou pour les merveilles opérées dans les Saints.

Après la prière secrète, le Prêtre élève sa voix et dit: *Per omnia sæcula sæculorum*, pour demander le consentement du Peuple, qui répond, *Amen*. Il salue ensuite les Assistans, il réitère les souhaits qu'il a déjà faits, que le Seigneur soit avec eux, en disant: *Dominus vobiscum*. Ces nouveaux souhaits d'un nouveau secours du Seigneur, que le Prêtre et les Fidéles présens se font mutuellement, ont pour objet la nécessité de s'élever au dessus des sens, pour ne plus voir dans ce Mystère ce qu'ils nous suggerent, mais ce qui va être opéré par J. C.; et d'être en esprit dans le Ciel, pour pouvoir se joindre au Chœur des Anges. C'est l'avertissement que donne encore le Prêtre, lorsqu'il dit: *Sursum corda*, élevez vos cœurs; non seulement parce qu'il faut s'élever au dessus des sens et de toute la nature, pour concevoir J. C. présent, sous des apparences vulgaires, mais à cause principalement, que J. C. ne s'offre pour nous et ne s'y donne à nous, que pour exciter notre désir d'être bientôt dans sa gloire.

Ce que nous avons sur l'Autel par les paroles de la Consécration, c'est J. C., la vérité même, mais la vérité cachée et enveloppée sous des signes, suivant la condition de cette vie: il ne convient pas à l'état de pèlerinage où nous sommes, de voir J. C. face à face. Comme nous ne voyons ces vérités

que par la foi et à travers les nuages, nous ne possédons aussi J. C. que sous des figures. Il est présent sur l'Autel véritablement, réellement et substantiellement; mais il y est caché à notre vue, il n'y paroît qu'à notre foi. Nous demandons donc qu'il se manifeste, que la foi devienne vue, et que le Sacrement soit enfin changé en la claire apparition de sa gloire. C'est ce que l'Eglise demande dans la post-Communion d'une des Messes de l'année: « Seigneur, » nous fait-elle dire à Dieu, que vos Sacrements operent en nous ce qu'ils contiennent, afin que ce que nous célébrons en especes, en apparence; *quod nunc » specie geritur*, nous le recevions dans la vérité même, *rerum veritate capiamus.* » (*Dom. 17. post Pentec.*) »

Dans cette prière, nous ne demandons pas d'avoir autre chose dans la gloire, que ce que nous avons ici-bas: car nous avons tout, puisque que nous avons J. C. où tout se trouve, mais nous demandons que ce tout se manifeste, que les voiles qui nous le cachent, soient dissipés; et que nous voyions en effet JESUS-CHRIST.

Elevons donc notre cœur dans le saint Sacrifice de la Messe. C'est déjà l'élever beaucoup, que de croire J. C. présent, quoiqu'invisible à nos yeux corporels; mais il faut s'élever encore, jusqu'à désirer de le voir, et de le voir dans sa Gloire: car si sa présence visible, *durant les jours de sa chair*, étoit si désirable et si consolante, que sera-ce de le voir tel qu'il est, et de lui devenir semblable!

Le Peuple ayant répondu qu'il veut être dans les sentimens que le Prêtre lui inspire: *Habemus ad Dominum*: le Prêtre l'exhorte à rendre grâces au Seigneur; *Gratias agamus*, etc., parce qu'élever son cœur à Dieu, ne chercher, ne goûter que les biens éternels, soupirer après le bonheur d'être présent à J. C., d'aller habiter avec J. C., est un effet de la grace de Dieu, dont il faut le remercier. Quelles grâces ne devons-nous pas lui rendre encore de toutes ses miséricordes, et principalement du bienfait de l'Incarnation, qui nous donne lieu de lui offrir le Corps de J. C. en Sacrifice, pour la rédemption de nos péchés! Le Peuple Chrétien doit être trop touché de toutes ces merveilles opérées en sa faveur, pour ne pas répondre avec empressement, *Dignum et justum est.*

Le Prêtre approuve et ratifie ce qu'a dit le Peuple, qu'il est vraiment digne et juste de remercier Dieu; il ajoute qu'il est équitable de rendre par l'action de grâces du saint Sacrifice, ce qui est dû à la Très-Sainte Trinité; qu'il est même *salutaire* de le faire, parce que Dieu se plaît à *prévenir et à combler de ses plus douces bénédictions* ceux qui le remercient des grâces qu'il leur a déjà faites: rien de plus avantageux pour nous, qui subsistons à chaque moment, par les bienfaits du Dieu Tout-puissant, de vrai Dieu Eternel, que de lui rendre en tout temps, en tous lieux, nos très-humbles actions de grâces de tant de biens que nous avons reçus et que nous recevons continuellement de sa bonté. Il est digne, juste, équitable et salutaire d'en rendre grâces au Dieu Tout-puissant J. C. notre Seigneur, par qui les Anges mêmes et tous les Esprits célestes louent et glorifient sa sainte et redoutable Majesté, d'unir avec eux nos cœurs et nos voix, pour chanter de toutes nos forces, *Saint, Saint*, etc. Nous louons, nous remercions par J. C. notre Seigneur: car comment pourrions-nous louer Dieu dignement, si nos louanges, nos actions de grâces,

ne recevoient pas leur dignité et leur mérite de notre Chef ; de notre Médiateur. L'action de grâces doit aller à Dieu par la même voie par laquelle les grâces nous sont venues ; et comme tous les biens nous viennent par J. C. , nos actions de grâces doivent aller à Dieu par J. C. Tous les saints Anges joignent leur voix pour louer et pour adorer Dieu : ils louent , ils bénissent , en admirant continuellement les grandeurs ineffables de Dieu , qu'ils célèbrent d'une commune joie. Louons Dieu comme eux , par nos admirations , par notre joie intérieure , par nos desirs , par notre amour. Si nos esprits et nos cœurs n'accompagnent pas notre voix , lorsque nous prononçons les saints Cantiques , nous demeurerons muets , tandis que nous croirons parler bien haut. Quel avantage pour nous , d'être unis aux saints Anges , pour louer Dieu avec eux ? Mais quel rapport entre des Esprits si purs et nous , malheureux pécheurs ? Quelle proportion entre leurs adorations continuelles et nos prières , dont les défauts sont si souvent pour nous des sujets de gémissement et de larmes ? *Non est speciosa laus in ore peccatoris* , dit l'Esprit Saint. C'est pourquoi nous devons demander à Dieu la grace de nous rendre dignes d'être unis dans nos adorations et nos louanges , à ces Esprits bienheureux. Néanmoins , quelque glorieuse que nous soit cette union , elle ne doit point nous faire perdre de vue notre bassesse et notre néant , elle ne doit pas nous faire oublier l'humilité , qui convient à des pécheurs supplians.

Si les Puissances célestes adorent le Seigneur en tremblant , comment les hommes , cendre et poussière , pourront-ils ne pas s'abaisser , ne pas se confondre en sa présence ? Comment des pécheurs pourront-ils ne pas être intimidés , en se voyant si près du Trône de la divine Majesté , et quelle innocence pourra soutenir les regards d'un Dieu , sans être saisie d'une religieuse frayeur à la vue d'une telle sainteté.

Sanctus , *Sanctus* , etc. C'est le Cantique que le Prophète Isaïe entendit chanter par les Séraphins ; c'est celui que les Saints , dit l'Apôtre S. Jean , chanteront éternellement. L'Eglise en l'empruntant du Ciel pour le chanter durant la célébration des saints Mystères , veut nous en inspirer les sentimens ; mais l'amour qu'elle a pour JESUS-CHRIST ne lui permet pas de chanter un Cantique en l'honneur de la Trinité sainte , sans y joindre ce qu'elle doit à JESUS-CHRIST son Rédempteur. L'Evangile lui fournit pour ce sujet les louanges qui lui furent solennellement données , peu de jours avant la consommation de son Sacrifice.

Par le premier *Hosanna* que les Juifs adressoient à Dieu , pour le prier de les sauver , nous demandons au Seigneur la force et le secours nécessaires pour chanter dignement le saint Cantique , avec les Esprits célestes , et pour célébrer dignement les saints Mystères. Par le second *Hosanna* , qui fut adressé à J. C. à son entrée dans Jérusalem , nous demandons ce secours par J. C. , en bénissant ce divin Sauveur , qui est venu dans ce monde au Nom et avec toute l'autorité de Dieu son Pere , et qui vient actuellement se rendre présent sur l'Autel , pour nous combler des bénédictions célestes et pour nous mettre en état de louer dignement la divine Majesté.

Après la Préface , commence l'action du Sacrifice , qui s'appelle aussi dans le style ecclésiastique , l'Action , comme étant la plus grande Action et la plus

divine qui puisse se faire dans l'Eglise. On appelle la prière, que le Prêtre récite alors, *Canon*, c'est-à-dire, *Règle*, pour exprimer qu'on va offrir à Dieu, selon la règle de son Evangile, le Sacrifice institué par J. C., avec la prière, qui n'est composée que par des paroles même de notre Seigneur, dit le saint Concile de Trente, des traditions des Apôtres, et des pieuses institutions des saints Papes; où il n'y a rien, ajoute ce Concile, qui ne ressente tout-à-fait la sainteté et la piété, et qui n'élève à Dieu l'esprit de ceux qui offrent le Sacrifice.

Le Prêtre élève les mains et les yeux au Ciel, parce qu'il va s'adresser au Pere céleste; il baisse aussi-tôt dévotement les yeux, joint les mains et se tient incliné pour entrer dans la posture de suppliant. Il baise l'Autel, pour donner un nouveau signe de respect et d'amour, en voyant approcher le moment où cet Autel va être le siège du Corps et du Sang de JESUS-CHRIST.

Te igitur, etc. De tout ce qui a été dit dans la Préface, de la déclaration que les assistans ont faite d'avoir leurs esprits élevés au Seigneur, le Prêtre conclut, qu'il est temps de demander à Dieu, la Bénédiction et la Consécration du Sacrifice. Assisté des saints Anges, dont il a réclamé le ministère et le secours en demandant à Dieu la grace de pouvoir se joindre à eux, il s'approche avec confiance du Trône de Dieu.

Le Prêtre préparé, avec les assistans, par tout ce qui a précédé: s'unissant aux soumissions profondes, aux adorations que rendent à Dieu les saints Anges, commence l'action du Sacrifice; et s'approchant avec confiance du Trône de l'Eternel, il leve les mains et les yeux au Ciel, il supplie très-humblement, il demande au Pere des miséricordes par notre Seigneur J. C., d'avoir pour agréable et de bénir ces Dons que nous tenons de sa main libérale, ces présens que nous lui offrons, et qui sont appelés *Sacrifice saint et sans tache*; parce qu'étant déjà choisis et séparés pour être consacrés à Dieu, ils attendent une Consécration plus parfaite, lorsqu'ils seront changés au Corps et au Sang de JESUS-CHRIST; qui est l'unique Hostie sainte et sans tache, offerte pour nos péchés.

Le saint Sacrifice est offert, premièrement pour l'Eglise de Dieu, que J. C. a rendu sainte et toute pure, *Sancta*: qui est répandue par toute la terre, *Catholica*; Dieu ne peut manquer de la protéger, elle est son ouvrage; mais Dieu veut que nous montrions l'amour que nous avons pour elle, en demandant qu'il la protège contre tous les efforts de Satan, *quam pacificare*; qu'il la délivre des persécutions des Tyrans, des troubles, des divisions, des désordres qui l'affligent. *Custodire*, qu'il la conserve, qu'il la soutienne contre la malice et la fureur des hérétiques et contre tous ses ennemis visibles et invisibles, et que les portes de l'Enfer ne prévalent jamais contre elle. *Adunare*, qu'il la preserve des schismes, qu'il fasse cesser ceux qui la déchirent, qu'il réunisse tous ses enfans, en les maintenant dans une parfaite unanimité; de sorte qu'ils ne parlent tous qu'un même langage, qu'ils ne soient point divisés entre eux, qu'ils vivent dans une parfaite unité de sentiment et d'affection. *Regere*, nous devons enfin demander que Dieu daigne conduire et gouverner l'Eglise par toute la terre, en lui donnant de bons Pasteurs, en la défendant contre les mauvais; en la soutenant contre les déréglemens de ses enfans, en donnant à tous les Pasteurs le zèle, les lumières et la sagesse nécessaires pour faire marcher leurs

Brebis dans la voie de la vérité ; en inspirant à tous les fideles une entière soumission aux Pasteurs que le Saint-Esprit a établis pour gouverner l'Eglise.

Le Prêtre prie pour le Pape , Chef de l'Eglise , Vicaire de J. C. , qu'on appelle seul , par honneur et par distinction , notre Pere , qui préside au Siege Apostolique , centre de l'unité Catholique. On doit prier ensuite pour l'Evêque Diocésain ; les besoins du troupeau autant que ceux du Pasteur , le demandent ; l'on doit prier pour l'Evêque du lieu où l'on célèbre la Messe , quand même le Prêtre qui la dit , ne seroit que passant et étranger ; ce qui fait voir que c'est au nom du Peuple , que le Prêtre célébrant parle , et non en son propre nom. Les Religieux mêmes et tous ceux qui sont gouvernés par des Supérieurs ayant juridiction comme Episcopale , avec territoire , sont obligés de nommer l'Evêque Diocésain.

Et pro Rege nostro. Nous devons prier pour les Rois , afin que nous vivions tranquilles et en paix , avec une piété et une régularité parfaite. La puissance leur est principalement donnée pour la défense de l'Eglise , dit S. Léon , afin qu'ils empêchent les entreprises des méchans , qu'ils soutiennent ce qui est bien établi , et qu'ils ramènent la paix où l'on avoit mis le trouble.

Per omnibus orthodoxis. Ici le Prêtre prie pour tous les Fideles en général , le *Memento* étant particulièrement réservé pour ceux qui assistent à la Messe et pour ceux auxquels s'applique le fruit du saint Sacrifice. *Atque Catholica et Apostolica Fidei cultoribus* : ce qui comprend tous ceux qui travaillent à la conservation et à l'accroissement de la Foi que les Apôtres nous ont laissée et qu'enseigne l'Eglise Catholique.

Memento, Domine, etc. Le Prêtre prie alors pour tous ceux en faveur desquels il veut et doit appliquer le fruit du saint Sacrifice. Il n'est point tenu de prononcer leurs noms , il suffit qu'il se les rappelle intérieurement.

Après avoir satisfait à sa dévotion et à ses intentions particulières , il continue les prières de l'Eglise pour les assistans et pour ceux qui offrent avec lui , en demandant pour eux la *Rédemption de leurs ames* , c'est-à-dire , la rémission de leurs péchés , l'espérance de leur salut et leur conservation , c'est-à-dire , tous les biens qui leur sont nécessaires et pour l'autre vie et pour celle-ci ; et il les recommande à la divine bonté , en présentant au Dieu éternel , vivant et véritable , les vœux qu'ils lui rendent en s'offrant eux-mêmes.

Le Prêtre , après avoir dit à Dieu qu'il offre le Sacrifice pour toute l'Eglise de la terre et pour tous les assistans qui l'offrent par lui , ajoute , qu'ils entrent tous en Communion avec les Saints , et qu'ils honorent leur mémoire. Ici l'Eglise de la terre s'unit à celle du Ciel , pour offrir le saint Sacrifice , et afin que Dieu lui accorde par les prières et l'intercession des Saints , les secours dont elle a besoin. Il est bien juste que la Mere de J. C. notre Sauveur soit nommée avant tous les Saints : c'est principalement au saint Sacrifice que l'Eglise en doit faire mémoire , puisque la divine Victime de nos Autels , est la chair de sa chair , *sanctior Cherubim , sanctior Seraphim , et nullâ comparatione omnibus superis exercitiis gloriosior* , dit saint Ephrem , parlant de la Bienheureuse Vierge Marie. Après elle , nous faisons mention des douze Apôtres , qui sont les Colonnes de l'Eglise , et les premiers qui ont eue le bonheur de participer au saint Sacrifice et le pouvoir de l'offrir pour renouveler la mémoire de J. C.

On leur joint S. Paul , que l'Eglise Romaine ne sépare jamais de S. Pierre , et qui n'ayant été Apôtre qu'après la mort de J. C. , apprit néanmoins de J. C. l'institution de ce saint Sacrifice. Aux douze Apôtres , on joint douze autres Martyrs célèbres à Rome ; enfin , on fait mémoire de tous les Saints en général , en demandant à Dieu qu'il lui plaise , par leurs mérites et par leurs prières , de nous faire sentir les effets de sa protection , mais comme les Saints ne prient que par J. C. et qu'ils n'ont de mérite que par J. C. , c'est toujours à la médiation de J. C. que nous avons recours , et nous ne regardons les mérites et les prières des Saints , que comme des moyens pour obtenir plus facilement grace par J. C. ; aussi cette prière finit comme toutes les autres prières de l'Eglise , *per Christum , Dominum nostrum.*

Hanc igitur, etc. Après que le Prêtre de sa part et de la part des assistans , a représenté à Dieu qui lui offre le Sacrifice en union , ou entrant en communion avec toute l'Eglise de la terre et du Ciel , il représente ici que cette union avec toute l'Eglise excite sa confiance en sa divine bonté , et lui fait espérer qu'il recevra favorablement cette oblation.

Le Prêtre , à l'exemple de J. C. , qui a été tout ensemble le Sacrificateur et la Victime , s'offre lui-même avec son oblation : c'est ce que signifie la cérémonie d'étendre les mains sur les Dons sacrés , comme on fait un peu avant la consécration. Autrefois dans l'ancienne Loi , on mettoit la main sur la victime , en signe qu'on s'y unissoit et qu'on se devoit à Dieu avec elle ; c'est ce que témoigne le Prêtre , en tenant ses mains sur le Don qu'il va consacrer. Tout le peuple pour qu'il agit , entre dans son sentiment , et le Prêtre dit alors au nom de tous : *Nous vous prions , Seigneur , de recevoir cette oblation de notre servitude et de toute votre famille* : où nous apprenons , non seulement à offrir avec le Prêtre , les Dons proposés , mais encore à nous offrir nous-mêmes avec eux.

L'Eglise explique cette oblation par ces paroles : *Nous vous prions , Seigneur ; qu'en recevant cette oblation spirituelle , vous nous fassiez devenir nous-mêmes un présent éternel qui vous soit offert : nosmetipsos tibi perficimus munus æternum.* (*Dom. 2. post Pent.*) ce que l'Eglise répète souvent en d'autres paroles , et c'est aussi la doctrine de S. Augustin , en plusieurs endroits , lorsqu'il enseigne que l'Eglise apprend tous les jours à s'offrir elle-même à Dieu , dans le Sacrifice qu'elle lui offre.

L'ancienne cérémonie , où chacun portoit lui-même son oblation , c'est-à-dire , son pain et son vin , pour être offert à l'Autel , confirme cette vérité. Les Saints Pères ont remarqué , dans le pain et dans le vin , un composé de plusieurs grains de bled réduits en un , et de la liqueur de plusieurs raisins fondus ensemble , et ils ont regardé ce composé comme une figure de tous les fideles réduits en un seul corps , pour l'offrir à Dieu en unité d'esprit : ce qui a fait dire à S. Augustin , que *toute la Cité rachetée , étoit le Sacrifice éternel de la Trinité Sainte.*

Quoique cette cérémonie d'offrir en particulier son pain et son vin ne subsiste plus , le fond en est immuable ; et nous devons entendre , que ce Sacrifice doit en effet être offert par tous les Fideles à l'Autel , puisque c'est toujours pour eux tous , que le Prêtre y assiste ; qu'ils y offrent par son ministère , et qu'ils joignent leur intention à la sienne,

Nous

Nous vous prions, dit le Prêtre au Seigneur, d'agréer cette offrande de *notre servitude* ; c'est-à-dire, de nous qui sommes vos serviteurs qui appartenons à J. C. votre Fils, comme rachetés par son Sang ; qui venons ici pour donner des marques de notre entière dépendance, et pour adorer votre souverain domaine sur nous, par l'oblation de ce Sacrifice qui est aussi celui de toute votre Eglise.

Le Prêtre tenant toujours les mains étendues sur l'oblation, demande à Dieu la paix, durant le cours de cette vie ; c'est-à-dire, la paix de Dieu, la paix de J. C., qui consiste dans la possession de sa grâce et de ses autres Dons : paix qui seule remplit le cœur d'une joie solide, que les plus grandes afflictions ne peuvent troubler, parce qu'elle nous tient unis à notre souverain bien. Il demande en second lieu, qu'il nous préserve de la mort éternelle, en nous accordant le Don de la persévérance, et la grâce d'être du nombre de ceux qui le beniront éternellement.

Quam oblationem, etc. Pour comprendre toute la signification de cette prière, il faut se souvenir que l'Eglise a en vue, non seulement l'oblation du pain et du vin, qui vont devenir le Corps et le Sang de J. C., mais encore l'oblation d'elle-même, celle du Prêtre et des assistants, qui se joignent à l'oblation des Saints du Ciel et de la terre.

Tu, Deus, in omnibus, quæsumus benedictam, etc. Nous demandons que Dieu, par sa toute-puissance, répande sa bénédiction sur le Pain et sur le Vin, pour le changer au Corps et au Sang de J. C., et qu'après ce changement l'oblation de nous-mêmes soit aussi bénie par la bonté infinie de Dieu, et par les mérites de la divine Victime que nous lui offrons.

Tu, Deus, in omnibus, quæsumus benedictam, etc. Lorsque J. C. bénit le Pain, en instituant l'Eucharistie, il le changea en son Corps : par cette prière, l'Eglise demande à Dieu de bénir par sa toute-puissance le Pain et le Vin, pour les changer au Corps et au Sang de J. C., et que par cette divine Victime, nous soyons remplis des bénédictions célestes ; *benedictam*. Que l'oblation qui est sur l'Autel, soit admise pour le changement que nous demandons, et que l'oblation que nous faisons de nous-mêmes, soit reçue avec celle de J. C. ; *adscriptam*. Que l'oblation qui est sur l'Autel, devienne cette divine Victime, qui s'offrira et qui intercédera toujours pour nous ; et que l'oblation de nous-mêmes soit aussi stable et irrévocable, en nous attachant à Dieu de telle manière, que nous n'ayons jamais le malheur de nous en séparer ; *ratam*. Que l'oblation qui est sur l'autel devienne cette divine Victime, seule digne de nous réconcilier à Dieu et de l'adorer comme il le mérite : et que nous devenions des Victimes raisonnables et sans déguisement ; c'est-à-dire, que notre esprit, notre cœur et tout ce qu'il y a en nous, soit parfaitement soumis et assujéti à Dieu, pour lui rendre un culte raisonnable et spirituel ; *rationabilem*. Que l'oblation qui est sur l'Autel, devienne cette divine Victime, seule digne d'être infiniment agréable à Dieu par elle-même, l'unique objet de ses complaisances, et que l'oblation que nous faisons de nous-mêmes, devienne de jour en jour plus agréable aux yeux du Seigneur, par l'application continuelle à accomplir toujours avec plus d'amour ses saintes volontés ; *Acceptabilemque facere digneris*. Nous demandons

toutes ces grâces, par le mérite, et en considération de l'oblation du Corps et du Sang de J. C., à laquelle nous joignons celle de nous-mêmes.

Par cette prière, dit le Canon, (*Utrum de consecr. Dist. 2.*) *Rogamus hanc oblationem benedictam, per quam nos benedicamur; adscriptam, per quam nos omnes in Cælo conscribamur; ratam, per quam in visceribus Christi censeamur; rationabilem, per quam à bestiali sensu exuamur; acceptabilemque facere dignetur, quatenus et nos per quod in nobis displicuimus, acceptabiles in ejus unico filio fimus.*

Ut nobis Corpus et Sanguis fiat, etc. Par cette prière l'Eglise demande, non seulement le grand miracle de la Transsubstantiation, et que l'oblation du Pain et du Vin, qui est sur l'Autel, devienne le Corps et le Sang de J. C.; mais encore qu'elle devienne pour nous, *Nobis*, c'est-à-dire, pour nous communiquer les Dons que J. C. nous a mérités par le Sacrifice de son Corps et de son Sang, la grace du pardon entier de nos péchés et de tous les secours dont nous avons besoin pour l'ouvrage de notre salut. Nous demandons que cette oblation devienne le Corps et le Sang de J. C. pour notre sanctification et pour notre perfection.

Après la Prière qui vient d'être expliquée, le Prêtre fait l'immolation mystique de la Victime, par la consécration séparée du Corps de J. C. sous l'espece du Pain; et du Sang de J. C. sous l'espece du Vin, *qui pridie quàm pateretur, etc.* Il fait cette Consécration au nom et en la personne de J. C. dont il emprunte les paroles; ou plutôt, il n'est que l'organe de J. C. qui parle et qui consacre par sa bouche. Il raconte, et dit ce que J. C. fit et dit; mais il le raconte d'une manière efficace, et il fait tout ce que J. C. fit alors. Les actions du Prêtre répondent ici au sens des paroles qu'il récite, et il imite, autant qu'il lui est possible, les actions de J. C. qui dit à ses Apôtres: *facite ceci.* Il prend le Pain en disant, *accipit*; il leve les yeux au Ciel comme J. C. les leva: il bénit le Pain en rendant grâces, comme J. C. le bénit en rendant grâces; il prononce les paroles que J. C. prononça; et par ces paroles il change, comme fit J. C., le pain au Corps de J. C. Le Prêtre en use de même dans la Consécration du Calice; il prend cette Coupe comme J. C. la prit, il la bénit, en rendant grâces, comme J. C.; il prononce les paroles que J. C. prononça; et par ces paroles, il change le Vin au Sang de J. C.

Le Prêtre ne peut pas manquer de prononcer distinctement et avec révérence les paroles sacrées de la consécration, lorsqu'il fait réflexion, qu'il les profère en la personne de J. C.; paroles qu'on ne peut trop recommander aux Prêtres, de prononcer de suite, d'un ton simple et uni, sans faire des aspirations et des élans, dont l'indécence scandalise toujours les assistans.

Ici le Prêtre doit ranimer tous les sentimens que la foi et la piété lui inspireront, pour s'unir au cœur de J. C., afin d'entrer dans tous les sentimens de ce Dieu Sauveur, s'offrant et s'immolant pour tous les hommes; en fléchissant le genou, il doit regarder des yeux de la foi, les chœurs des Anges qui adorent et qui tremblent, en s'abaissant profondément devant la Victime sainte immolée entre ses mains. Il se prosternera avec les Vertus des Cieux, devant l'Agneau mis à mort pour nous racheter, et nous acquérir à Dieu par son Sang, en disant comme ces Esprits bienheureux: *A celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans le siècle des*

siecles. Agneau qui s'offre lui-même dans l'oblation que nous faisons de son Corps, qui s'offre continuellement pour nous, qui exerce par cette oblation continuelle la fonction de notre Avocat, qui vit toujours pour être toujours immolé par les hommes.

Hæc quotiescumque feceritis, etc. L'homme n'eût jamais pu, sans la plus impie témérité, approcher de l'Autel du Seigneur pour célébrer ces divins Mysteres, si J. C. n'avait pas ordonné à ses Apôtres, et à leurs successeurs dans le Sacerdoce, d'offrir son Corps et son Sang à Dieu le Pere, sous les Especes du pain et du vin; un Sacerdoce ne devant pas être éteint par la mort, il voulut laisser à son Eglise, sa chere Epouse, un Sacrifice visible, tel que la nature des hommes le requéroit; par lequel ce Sacrifice sanglant qui devoit s'accomplir une fois en la Croix, fût représenté, la mémoire en fût conservée jusqu'à la fin des siecles, et la vertu si salutaire en fût appliquée pour la rémission des péchés. (*Conc. Trid. 22^e cap. 1. de Sacrif. Miss.*)

C'est en exécution du commandement que J. C. a fait à l'Eglise, de célébrer ce Sacrifice en son nom, qu'après avoir récité les saintes paroles par lesquelles se fait la consécration, le Prêtre dit: C'est pour cela, Seigneur, que nous, qui sommes vos serviteurs, et vos Ministres, et tout votre saint Peuple, nous ressouvenant de la bienheureuse Passion, de la glorieuse Résurrection, et de l'Ascension triomphante du même J. C. votre Fils, Notre Seigneur, nous offrons à votre suprême et incomparable Majesté ce présent formé de vos dons et de vos bienfaits, une Hostie sainte, une Hostie pure, et une Hostie sans tache, le saint Pain de la vie éternelle, et le Calice du salut perpétuel: *unde, et memores, etc.*

L'oblation actuelle faite à Dieu du Corps présent du Sauveur, après la consécration des dons, est une nouvelle raison de lui offrir de nouveau l'Eglise, qui est en un autre sens le Corps de J. C., et les Fideles qui en sont les membres. Il sort du Corps naturel de notre Sauveur, une impression d'unité, pour assembler et réduire en un, tout le Corps mystique; et on accomplit le Mystere du Corps de J. C. quand on unit tous ses membres pour s'offrir en lui, et avec lui.

La mémoire de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension de J. C. doit exciter de nouveaux sentimens de foi et d'espérance dans le Prêtre qui célèbre et dans ceux qui sont présens à ce saint Sacrifice.

Sa Passion est devenue la source de tous les vrais biens, puisqu'en nous délivrant de nos péchés, elle nous a mérité la vie éternelle. Passion qui a fait et qui fera toujours trouver de la joie aux Martyrs, au milieu des plus terribles supplices; et aux ames fidelles, de la consolation dans les plus rudes épreuves de la vie. Passion de J. C. par les mérites de laquelle nous devons esperer que nous participerons un jour à la gloire de sa Résurrection, et que nous lui serons ensuite réunis dans le Ciel.

Quelle consolation pour l'Eglise! elle offre l'Hostie pure, sainte, sans tache, qui a réconcilié le monde avec lui; elle offre ce saint pain de la vie éternelle, et ce Calice du salut éternel, que Dieu lui-même nous a donné par un pur effet de son ineffable et infinie miséricorde.

Sacrifice toujours agréable à Dieu, du côté de J. C. qui est offert; mais il pourroit ne l'être pas toujours du côté de l'homme qui l'offre; le Don qui est sur

l'Autel, est l'objet de la complaisance du Pere Eternel ; mais il est offert par les mains des hommes pécheurs, qui peuvent déplaire, et qui peuvent l'offrir dignement, sans être eux-mêmes assez purs pour être offerts avec J. C.

C'est évidemment le sens de cette priere : *Supra quæ propitio ac sereno vultu, etc.* Pour mieux entendre ceci, il faut savoir que l'esprit de ce Sacrifice est, qu'ayant J. C. présent, nous le chargions de nos vœux ; ce que S. Cyrille de Jérusalem exprime, en disant, que nous faisons à Dieu toutes nos demandes sur cette Hostie propitiatoire. C'est aussi ce que l'Eglise nous enseigne par cette Secrete à Pâques : *Seigneur, recevez les prieres de voire Peuple, avec l'oblation de ces Hosties.* Ainsi elle demande, que comme les Dons sont agréables, les prieres qu'on offre avec eux, et pour ainsi dire sur eux, le soient aussi, comme l'étoient celles d'Abel et des autres Saints, qui ont levé vers Dieu des mains innocentes, et lui ont offert leurs Dons avec une conscience pure : car la perfection de ce Sacrifice n'est pas seulement que nous offrions et recevions des choses saintes, mais encore que nous qui les offrons, et qui y participons, soyons saints. De-là cette célèbre proclamation, avant la réception des Mysteres ; *les choses saintes sont pour les Saints.* Selon la coutume de l'Eglise, on n'admettoit à les recevoir, que ceux qui étoient admis à les offrir ; c'est-à-dire, ceux dont la charité venoit d'un cœur pur, d'une bonne conscience, et d'une foi sincere. (1. Tim. 15.) Enfin l'Eglise dans cette priere demande encore à Dieu, de nous être propice et favorable, à la vue du Corps et du Sang de J. C. qu'elle lui offre.

Lorsque l'Eglise prie le Seigneur de recevoir le Pain de vie du salut, comme il a reçu les présens d'Abel, les Sacrifices d'Abraham et de Melchisédech, elle ne veut pas comparer le Don avec le Don, puisque l'Eucharistie est infiniment au dessus des Sacrifices anciens ; mais les personnes avec les personnes ; les Prêtres par les mains desquels elle offre, et les fideles qui offrent avec elle et avec les Prêtres, avec Abel, Abraham et Melchisédech.

Elle nomme leurs Sacrifices, plutôt que ceux d'Aaron, parce que ces trois Saints ont été en eux-mêmes, et dans leurs Sacrifices, une figure de J. C. et de son Sacrifice, plus expresse que tous les autres de l'ancien Testament. Abel, par son innocence, par le geure de sa mort, par l'ardeur et la fidélité avec laquelle il offrit, les premiers nés de ses troupeaux, a été la figure de J. C. innocent, mis à mort par l'envie des Juifs, et qui s'est offert lui-même à Dieu en sacrifice, dès le moment de sa naissance. L'Eglise marque assez, combien Abel a été agréable aux yeux de Dieu, en l'appellant juste, et par excellence le Serviteur de Dieu : *Pueri iusti.*

Le Sacrifice d'Abraham, que l'Eglise a en vue dans la priere que nous expliquons ici, est le grand et admirable Sacrifice qu'il fit de son fils Isaac, en le liant, en le mettant sur l'Autel, en levant le glaive, pour obéir à Dieu, sans raisonner sur les promesses qui lui avoient été faites touchant son Fils, et sans s'ébranler dans la foi, contre tout sujet humain d'espérer et de croire. Isaac immolé, sans perdre la vie, étoit la figure de J. C. mourant pour reprendre une nouvelle vie.

Melchisédech a été la figure de J. C. par sa qualité de Prêtre, Roi de paix et de justice, de Prêtre du Dieu Très-Haut, de Prêtre plus grand qu'Abraham,

de Prêtre qui sacrifie après la victoire, de Prêtre qui *demeure éternellement*, ayant été fait semblable au Fils de Dieu ; de Prêtre qui *offre à Dieu du pain et du vin*.

On trouve ainsi dans ces trois Sacrifices, dans celui d'Abel, dans celui d'Abraham, dans celui de Melchisédech, la figure du Sacrifice que J. C. a commencé dès sa naissance, offert sur la Croix, consommé dans le Ciel, et qu'il continue sur nos Autels.

Si ces Saints ont offert avec de grands sentimens de foi et d'amour, des Sacrifices qui n'étoient que des figures de celui de J. C., quelle doit être la sainteté des dispositions de ceux qui offrent la Divine Victime, *qui s'est livrée elle-même pour nos péchés, à l'Agneau pur et sans tache, qui nous a rachetés et acquis à Dieu par son Sang ?*

Dans les Sacrifices de l'ancienne Alliance, il falloit que la victime fût brûlée après son immolation, afin que la fumée de cette victime s'élevant en haut, elle fût, pour ainsi dire, portée devant le Trône de Dieu, que Dieu la reçût comme une offrande d'agréable odeur, et qu'en conséquence il répandît sa bénédiction et ses graces sur ceux qui l'avoient offerte.

J. C. a accompli cette figure, il a été immolé sur la Croix, il est devenu immortel par sa Résurrection, laquelle, comme un feu, a détruit tout ce qu'il y avoit en lui de mortel et de corruptible : il s'est élevé jusqu'au Trône de Dieu par son Ascension ; et il a été par-là la source des bénédictions et des graces de Dieu répandues sur les hommes.

Nous représentons ces grands Mysteres à la Messe, et les y renouvelons. C'est pour cela que non seulement nous disons à Dieu, que nous lui offrons le Sacrifice en mémoire de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension de J. C. ; non seulement nous lui demandons de l'avoir pour agréable, et de l'accepter, comme il a eu pour agréables et acceptés les Sacrifices figuratifs de celui-ci ; mais aussi, nous lui demandons que cette Victime qui est immolée mystiquement sur l'Autel, soit présentée devant son Trône, afin que nous puissions en conséquence y participer, et être remplis par elle de toutes les graces et bénédictions qu'elle nous aura rapportées du Ciel. C'est le sens de cette belle prière : *Supplices te rogamus omnipotens Deus, etc.*

Cette prière ne doit pas être prise à la lettre, comme si J. C. pouvoit être porté de nouveau de la terre au Ciel : l'Eglise sait que J. C. ne quitte plus le Ciel : mais elle se sert de cette expression métaphorique, uniquement pour faire allusion aux anciens Sacrifices, où la victime étoit portée, pour ainsi dire, de la terre au Ciel, et présentée à Dieu. Car il paroît par l'Ecriture, que ce sont les Anges qui offrent sur l'Autel qui est devant le Trône de Dieu, les prières, les vœux et les Sacrifices des hommes.

Nous nous sommes joints avec les saints Anges, en disant la Préface ; la suite de cette prière demande que nous desirions de les joindre avec nous dans notre oblation, ne doutant point qu'elle ne soit d'autant plus agréable, qu'elle sera encore offerte par leurs mains.

Porter jusqu'à Dieu nos oblations, les élever jusqu'au Ciel, où il les reçoit, les faire parvenir jusqu'à son Trône, c'est, dans le langage commun des Ecrivains, les lui présenter de telle sorte, et avec une conscience si pure,

qu'elles lui soient agréables. Cette façon de parler est tirée du Rit des anciens Sacrifices. L'on y élevoit la victime ; c'étoit en quelque sorte l'envoyer à Dieu, et le prior de la recevoir : ce qui paroît plus sensible dans les holocaustes, dont la fumée se portoit jusqu'en haut, s'alloit mêler avec les nues , et sembloit vouloir s'élever jusqu'au Trône de Dieu. Les prières qu'on y joignoit, sembloient aussi aller avec elle ; et c'est ce qui faisoit dire à David : *que ma prière, Seigneur, soit dirigée jusqu'à vous, comme l'encens, comme la fumée de la victime brûlée.*

C'est pour cela que l'Ange de l'Apocalypse paroît avec un encensoir à la main ; et il est dit, *que la fumée de son encens*, c'est-à-dire, les saintes prières qui partoient d'un cœur embrasé du S. Esprit, *s'élevant de sa main, montoient devant Dieu ;* (Apoc. 8. 4.) c'est-à-dire, qu'elles lui étoient agréables. C'est aussi ce qu'on appelle dans l'Ecriture, le Sacrifice de bonne odeur devant le Seigneur, lorsque l'oblation se faisoit avec un cœur pur ; et que la prière, partant d'une conscience innocente, s'élevoit à Dieu avec la fumée de l'holocauste.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'Eglise, accoutumée au langage de l'Ecriture, en élevant le Calice avant la Consécration, fait cette prière : *Nous vous l'offrons, Seigneur, afin qu'il monte devant vous, comme une agréable odeur ;* c'est-à-dire, que l'oblation lui en soit agréable ; et c'est encore ce qu'elle demande dans la prière dont il s'agit : *Supplices te rogamus, etc.* lorsqu'elle supplie que ces choses, c'est-à-dire, que ces Dons sacrés, soient portés au Ciel par les Anges.

Mais pour entendre le fond de cette prière, selon le sens que nous expliquons ici, il faut toujours se souvenir, que *ces choses* dont ont y parle, sont à la vérité, le Corps et le Sang de J. C., mais qu'elles sont ce Corps et ce Sang avec nous tous, et avec nos vœux et nos prières ; et que tout cela ensemble compose une même oblation que nous voulons rendre en tous points agréable à Dieu, et du côté de J. C. qui est offert, et du côté de ceux qui l'offrent, et qui s'offrent aussi avec lui. Dans ce dessein, que pouvons-nous faire de mieux, que de demander de nouveau la société du saint Ange qui préside à l'oraison ; et en lui tous les compagnons de sa béatitude, afin que notre oblation monte plus promptement et plus agréablement devant l'Autel céleste, lorsqu'il sera présenté en cette bienheureuse compagnie ? Quoique le Canon ne parle que d'un Ange, il faut l'entendre de tous, à cause de la sainte union de ces bienheureux Esprits, qui en effet sont tous par consentement, ce qu'un d'eux est préposé à faire par une destination particulière ; et parce que l'esprit de ce Sacrifice est d'unir à Dieu toutes les créatures, et sur-tout les plus saintes, pour lui rendre en commun la reconnaissance de leur servitude, il ne faut pas s'étonner si on prie les saints Anges d'y intervenir. Nous devons donc nous unir avec eux tous, avec eux nous élever au sublime Autel de Dieu ; car dans la vérité, c'est nous qui devons y monter en esprit. Nous nous y élevons, nous y portons, pour ainsi dire, J. C. avec nos vœux, et nous-mêmes, lorsqu'élevés au dessus du monde, et unis aux bienheureux Esprits, nous ne respirons que les choses célestes : car il faut encore entendre ici, que J. C. ne vient à nous, qu'afin de nous ramener à lui dans la gloire. Nous le regardons sur l'Autel,

mais ce n'est pas en lui comme sur l'Autel, que notre foi se repose entièrement ; nous le contemplons dans sa gloire, d'où il vient à nous, sans la quitter, et où aussi il nous élève ; afin qu'étant avec lui à l'Autel céleste, nous en sentions découler sur nous toutes les bénédictions et graces spirituelles ; par le même J. C. notre Seigneur, ainsi que porte la fin de cette prière.

Il paroît donc clairement que cette élévation que nous souhaitons de notre sainte Victime jusqu'au sublime Autel de Dieu, n'est pas ici demandée par rapport à J. C., qui est déjà au plus haut des Cieux, mais plutôt par rapport à nous, et aux bénédictions que nous devons recevoir, en nous élevant avec J. C. à cet Autel invisible.

Et lorsque nous demandons l'intercession du saint Ange, ce n'est pas un médiateur que nous cherchons, puisque J. C. seul est notre médiateur : encore moins la demandons-nous pour la sainte Victime que nous offrons, qui par elle-même est très-agréable à Dieu ; mais ce qui est saint par soi-même, ainsi qu'il a été dit, est encore plus agréablement reçu, lorsqu'il est offert par des Saints : c'est pourquoi l'Eglise implore l'Ange pour l'offrir à Dieu avec elle ; mais toujours par J. C., par lequel elle a déjà reconnu, dans la Préface de ce Sacrifice, que les Anges adorent Dieu, et louent sa Majesté sainte.

Quoique le sens que nous avons d'abord donné à cette prière, *Supplices te rogamus, etc.* soit très-propre à exciter la dévotion et la confiance du Prêtre qui célèbre, et des assistans, il faut observer cependant, que plusieurs Auteurs estimés ont cru très-difficile de développer le sens des admirables paroles qu'elle renferme. Il vaudroit bien mieux en effet ne pas en entendre le sens, que de risquer de parler peu exactement de ce grand Mystère.

Les uns ont dit, que les paroles qui composent cette prière, sont *si profondes, si admirables, si étonnantes qu'on ne peut en parler dignement* ; que l'entendement humain peut à peine en pénétrer le sens ; qu'il y a dans cette oblation de la Consécration quelque chose d'incompréhensible, d'ineffable et de plus merveilleux que tout ce qu'on peut en dire.

Selon l'interprétation de plusieurs autres Auteurs, on peut dire encore, que cet Ange par qui nous demandons que J. C. soit présenté devant le Trône de Dieu, c'est J. C. lui-même, l'Ange du grand Conseil, le Messie et l'unique Médiateur, par qui nous pouvons avoir accès auprès du Père. Il est l'Autel, le Sacrificateur, le Médiateur et la Victime ; et selon cette interprétation, voici le sens de cette admirable prière : « Nous vous supplions, Dieu » tout-puissant, d'agréer que J. C., que nous vous offrons sur cet Autel » matériel pour nous, que J. C. seul digne de vous présenter des Dons » si saints, vous présente lui-même dans le Ciel l'offrande de son Corps et » de son Sang, que nous vous faisons sur la terre, et la disposition du cœur » avec laquelle nous vous faisons par lui cette offrande ; afin que lorsque » participant à cet Autel, nous recevons ce Corps et ce Sang sacrés, nous » soyons remplis des bénédictions et des graces du Ciel, par le même J. C. » notre Seigneur. »

Le Pape Innocent III, craignant qu'on ne se laisse éblouir par la profondeur du Mystère, ajoute, que sans toucher au secret du céleste oracle ; *salvo tamen occulto cœlestis Oraculi Sacramento* ; on peut entendre ces paroles, *jube hæc*

perferri, plus simplement et plus sûrement, de cette manière : « Commandez » que ces choses, c'est-à-dire, les vœux des fideles, leurs supplications, leurs » prières, soient portés par le Ministère de vos saints Anges. »

Ces deux explications peuvent encore inspirer au Prêtre qui offre le saint Sacrifice, et aux assistants, des sentimens intérieurs de piété, qui pourroient être ainsi exprimés : « Faites, ô Dieu Tout-puissant, que ce Corps et ce Sang » de J. C. vous soient offerts par lui-même, comme étant seul digne de vous » offrir ces sacrés Dons. N'ayez aucun égard à notre indignité, ne regardez » que la dignité infinie de ce Médiateur notre Souverain Pontife, ain que » rien n'empêche que son Sacrifice soit accepté par votre divine Majesté, en » faveur de ceux qui desirent d'en recevoir le fruit. Faites encore que les » saints Anges présentent à votre divine Majesté nos vœux, nos prières, » nous-mêmes, qui avons l'honneur de vous être offerts avec notre Sauveur ; » afin qu'en participant à l'Autel visible, par la réception du Corps de J. C. » votre Fils, nous ne soyons pas rejetés de votre Autel invisible, mais que » nous soyons comblés de vos célestes bénédictions. »

Memento etiam, Domine, etc. Avant la consécration, l'Eglise demande le secours divin pour les personnes vivantes, parce qu'elles peuvent s'unir au Prêtre, pour offrir avec lui et par lui la Victime sainte, et se préparer par sa grace à y participer dans la sainte Communion ; mais à l'égard des morts, qui ne sont plus dans le même état, on n'implore le secours de Dieu qu'après la consécration ; ils ne peuvent que participer au fruit du Sacrifice ; et c'est cette participation que l'Eglise demande pour eux, lorsque J. C. est présent sur l'Autel.

L'Eglise, dans le saint Sacrifice ne prie pas généralement pour tous les morts, mais seulement pour ceux qui sont morts avec le Sacrement de la foi, et dans la paix de Dieu. Elle ne prie pas pour tous les Saints qui jouissent de la gloire du Seigneur ; ils sont au terme, et au comble de leurs desirs : nous ne prions pas pour eux ; nous demandons au contraire leur intercession et leurs prières. L'Eglise ne prie pas pour ceux qui sont morts dans la disgrâce de Dieu : en vain voudroit-on, dit S. Augustin, leur procurer les secours de la Religion dont ils n'ont pas eu le gage, tandis qu'ils vivoient, ou parce qu'ils n'ont pas reçu la grace des Sacremens, ou parce qu'ils l'ont reçue inutilement et qu'ils se sont amassé un trésor de colere. Il est écrit d'eux dans le texte sacré, qu'en quelque lieu qu'ils seront tombés, ils y demeureront : *in quocumque loco ceciderit, ibi erit.* (Eccl. 11. 3.) Mais nous pouvons, nous devons prier pour tous ceux qui sont morts fideles dans l'amour de Dieu, et dans la communion des Saints ; et que nous considérons comme membres de J. C. qui sont en J. C., mais qui ont encore besoin des prières de l'Eglise ; parce que n'ayant pas satisfait, avant que de mourir, à toutes les peines dues à leurs péchés, ou se trouvant encore coupables de quelques fautes vénielles, qui doivent être expiées, leurs œuvres ont besoin d'être purifiées, avant que d'entrer dans la demeure éternelle ; qui n'est ouverte qu'à ceux qui sont purs, et qui ont acquitté toutes les dettes dont la justice divine les rendoit responsables.

Outre la priere particuliere qui se fait à la Messe, pour ceux qu'on veut et qu'on

qu'on doit nommément recommander, l'Eglise prie en général pour toutes les âmes qui sont en Purgatoire ; *Supplicationes pro omnibus in Christianâ et Catholicâ societate defunctis, etiam tacitis nominibus eorum, sub generali commemoratione suscipi Ecclesia*, dit S. Augustin, *ut quibus ad ista desunt parentes, aut filii, aut quicumque cognati, vel amici, ab una eis exhibeantur piâ Matre communi.* (*De Cur. pro mort. cap. 4.*)

L'Eglise demande pour ces âmes le rafraîchissement, à cause des peines qu'elles endurent ; la lumière, à cause des ténèbres où elles sont ; la paix, à cause des agitations qu'elles éprouvent.

Nous devons admirer ici ce concert de l'Eglise de la terre, qui s'offre avec J. C. à Dieu en Sacrifice ; qui s'unit à l'Eglise du Ciel pour faire cette offrande, et qui demande à Dieu le soulagement et la délivrance de l'Eglise du Purgatoire, afin que ces trois Eglises se trouvant réunies ensemble dans le Ciel, sous leur chef comme J. C., elles n'aient toutes qu'un cœur et qu'une voix, pour louer, bénir et glorifier Dieu pendant toute l'éternité. C'est la fin du saint Sacrifice de la Messe.

Quoique nous ne devons l'offrir, ni pour les Saints, ni pour les âmes condamnées à un feu éternel, cependant comme il ne nous est pas donné de discerner quelles sont les âmes qui peuvent être soulagées par les suffrages des Fideles, et par le saint Sacrifice de l'Autel, nous devons toujours l'offrir, et prier pour tous ceux qui sont régénérés, et qui sont du nombre de ceux pour lesquels l'Eglise nous permet de le faire : *Quamvis Altaris*, dit S. Augustin, *sive orationum, sive eleemosinarum Sacrificia, non pro quibus fiunt, omnibus prosint, sed iis tantum (qui suffragiorum capaces sunt) quia tamen non discernimus qui sint, oportet ea pro regeneratis omnibus facere, ut nullus eorum præmittatur, ad quos hæc beneficia possint, et debeant pervenire ; melius enim supererunt ista iis quibus nec obsunt, nec prosunt, quam eis deerunt, quibus prosunt.* (*In Enchirid. c. 108.*)

Après avoir demandé à Dieu d'accorder aux âmes du Purgatoire le bienheureux séjour de la lumière éternelle, le Prêtre demande la même grace pour lui et pour tous ceux qui sont présents au Sacrifice, au nom desquels il parle. Touché de son indignité, il demande cette grace en frappant sa poitrine ; il élève un peu sa voix, en disant, *nobis quoque peccatoribus* ; afin que les assistants puissent l'entendre, s'unir à lui pour s'humilier à la vue de leurs péchés, implorer tous ensemble les grandes miséricordes du Seigneur, et s'exciter aux sentiments de componction du Publicain de l'Evangile. Avant la Consécration, le Prêtre a fait mémoire de la Communion des Saints, pour offrir, uni avec eux, le Sacrifice universel du Ciel et de la terre ; pour obtenir par leurs mérites et par leurs prières, d'être en toutes choses munis des secours et de la protection du Seigneur. Ici il demande d'avoir part à leur éternelle félicité, d'être reçus dans leur compagnie, non en considérant le mérite des supplians, mais par grâce et par miséricorde ; parce que si Dieu examinoit à la rigueur nos œuvres, qui pourroit soutenir son jugement, qui oseroit se flatter de paroître innocent à ses yeux ? « Malheur, dit S. Augustin parlant à Dieu, malheur à ceux-mêmes qui » ont mené une vie louable et réglée, si vous veniez à les juger sans miséricorde : » *Væ laudabili vitæ hominum, si seclusâ misericordiâ discutias eam.* Ce n'est donc » que sur le fondement que vous ne discuterez pas nos actions avec la dernière

» sévérité, que nous pouvons espérer de trouver grace devant vos yeux. Car, » s'il y a des mérites en nous, que nous puis-ions mettre en compte, que sont-ils autre chose que des bienfaits de votre libéralité ? » (*S. Aug. Confess. l. 9. cap. 13.*) Mais nous ne pouvons ni demander, ni espérer la divine miséricorde que par J. C. Notre Seigneur.

Per quem omnia bona creas, etc. C'est par JESUS-CHRIST, dit ici le Prêtre à Dieu, c'est par J. C. notre Seigneur que vous produisez tous les jours le pain et le vin, dont nous nous servons dans ce Sacrifice, *Creas*. C'est en J. C. que ces Dons offerts à l'Autel deviennent des Dons sacrés, séparés de l'usage commun, *Sanctificas*. C'est en J. C. que Dieu les vivifie, en les changeant au Corps et au Sang précieux, qui sont la vraie nourriture de vie; parce que personne ne vient au Pere que par le Fils; parce qu'en demandant au Pere, nous devons demander au nom du Fils; parce que le Pere doit être glorifié dans le Fils; parce qu'il faut être unis à J. C., pour pouvoir rendre à Dieu tout l'honneur qui lui appartient, *Vivificas*; ce qui fait que ces Dons deviennent une source de bénédictions et de graces pour nous, qui les recevons de la main de Dieu, afin qu'ils soient notre véritable vie : *benedicis et præstas nobis*.

C'est aussi par J. C., en lui et avec lui, que tout honneur et toute gloire sont rendus à Dieu, *Pere tout-puissant*, c'est-à-dire, qu'il n'y a que le Sacrifice de J. C. qui puisse rendre pour nous à Dieu, l'honneur qui lui est dû. On ne peut honorer Dieu, que par J. C., avec J. C. et en J. C. Par J. C., parce qu'il est le vrai Médiateur entre Dieu et les hommes : avec J. C., parce que pour rendre à Dieu tout l'honneur qui lui appartient, il faut être uni à J. C.; parce que pour servir à la louange et à la gloire de Dieu, il faut entrer dans les dispositions de J. C., et dépendre de lui en tout ce que l'on fait : en J. C.; parce que nous ne pouvons parler à Dieu, que quand nous sommes unis à J. C. comme ses membres; parce qu'on ne peut puiser que dans J. C., la sagesse, la justice, et la sainteté qui rendent agréable à Dieu.

Nous observons ici, qu'il faut bien distinguer les signes de Croix qui se font après la consécration, d'avec ceux qui se font avant la consécration : lorsqu'on bénit les Dons, c'est-à-dire, le pain et le vin avant la consécration, c'est pour consacrer le Sacrement; mais après la consécration, la bénédiction déjà consommée, par rapport au Sacrement, ne subsiste que par rapport à l'homme qu'il faut sanctifier par le Sacrement. Ce n'est point une bénédiction que l'on fasse sur les choses déjà consacrées, mais une prière où l'on demande qu'étant saintes par elles-mêmes, elles portent la bénédiction et la grace sur ceux qui en seront participants : cette prière ne tend pas à sanctifier les Dons, qu'on juge déjà pleins de toute sainteté et dignes des plus grands respects; mais à sanctifier ceux qui les reçoivent. Par les bénédictions faites après la consécration, le Prêtre bénit en J. C. tous les Fidéles qu'il a offerts dans le Sacrifice, comme faisant un même Corps avec le Sauveur, afin que la grace du Christ se répande abondamment sur eux. L'on accompagne ordinairement ces bénédictions, du signe de la Croix, en témoignage que c'est par la Croix de J. C. que toute bénédiction spirituelle descend sur nous.

Nous ne bénissons donc plus les dons de l'Autel, après la Consécration, parce qu'alors ils sont bénits; nous les offrons seulement. Nous ne faisons plus

de signes de Croix sur ces dons, que pour montrer qu'ils sont le Corps même et le Sang de J. C. L'Eglise n'oublie rien pour imprimer dans l'esprit du Prêtre qui célèbre et des assistans, que le Sacrifice de l'Autel est le même que celui de la Croix. Elle voudroit que les Prêtres, sur-tout depuis la Consécration, fussent dans les sentimens que devoit exciter dans eux la vue de J. C. crucifié à leurs yeux ; et pour produire cet effet, elle ordonne que tous les mots qui désignent le Corps ou le Sang de J. C., soient accompagnés d'un signe de Croix, qui montrent que l'Hostie et ce qui est contenu dans le Calice, sont le même Corps qui a été crucifié, et le même Sang qui a été répandu sur la Croix.

Ainsi, les signes de Croix que le Prêtre fait, en récitant : *Unde et memores, Domine*, etc. marquent que nous offrons au Seigneur l'Hostie pure, qui a été attachée à la Croix ; l'Hostie sainte, qui s'est offerte sur la Croix ; l'Hostie sans tache, qui a été immolée sur la Croix ; le Pain saint de la vie éternelle, c'est-à-dire, celui qui a dit qu'il est le vrai Pain descendu du Ciel, et qui est mort sur la Croix pour nous donner la vie ; le Calice du salut perpétuel, c'est-à-dire, le même Sang qui a été répandu sur la Croix pour le salut du Monde, et qui est dans le Calice. Ces cinq signes de Croix, et les mots auxquels ils sont joints, ne sont que de vives expressions, qui doivent rappeler à l'esprit l'unité de la Victime de l'Autel et de la Croix.

On doit regarder les signes de Croix faits après la Consécration, non comme des bénédictions, mais comme des signes qui accompagnent les paroles, pour faire comprendre que l'offrande du Corps et du Sang de J. C. faite à la Messe, tire toute sa force et sa vertu du Sacrifice de la Croix, et en est la continuation, et la représentation.

Le Prêtre fait avec l'Hostie trois signes de Croix sur le Calice, en disant : *Per ipsum*, etc. pour montrer que toutes les fois que nous disons *Lui*, nous entendons que l'Hostie et le Calice contiennent indivisiblement ce même J. C. qui s'est immolé pour notre salut ; et pour faire comprendre par ces signes, que Dieu n'est honoré que par la vertu du Sacrifice que J. C. a offert sur la Croix. Le Prêtre fait deux signes de Croix hors du Calice, en disant : *Es tibi Deo Patri*, etc. parce que le Père et le S. Esprit, n'étant pas unis personnellement au Corps et au Sang précieux, il suffit d'exprimer que le Sacrifice de la Croix de J. C. est tout ce que nous pouvons offrir de plus grand à l'honneur et à la gloire de la Très-Sainte Trinité.

Le Prêtre, après avoir dit, *Per ipsum*, etc. élève un peu l'Hostie et le Calice, en disant : *Omnis honor, et gloria* : afin que l'exaltation des Dons sacrés accompagne les mots qui expriment l'honneur et la gloire que nous devons rendre à Dieu ; et pour protester par cette action, comme on le fait par les paroles et par les signes de Croix qui l'accompagnent, que la Très-Sainte-Trinité ne peut être glorifiée que par J. C., avec J. C., en et J. C.

Après avoir couvert le Calice et fait la génuflexion, le Prêtre dit, à voix intelligible : *Per omnia secula seculorum*, pour demander aux assistans leur consentement à tout ce qui s'est dit dans le Canon, ce que le Peuple confirme, en répondant, *Amen*.

Après les prières de la Consécration, l'Oraison Dominicale sert de préparation à la Communion.

Rien aussi ne peut mieux disposer à s'unir à Dieu et à recevoir ses grâces ; que cette prière , qui contient tout ce que nous pouvons lui demander et tous les motifs de notre amour pour Dieu , pour nous-mêmes , pour le prochain. L'Eglise , pour obéir à J. C. , récite solennellement cette prière ; et afin d'obtenir plus facilement l'effet de ses demandes , elle choisit pour cela le temps auquel elle vient d'offrir à Dieu la Victime sainte , dont le mérite nous obtient ce que nous demandons , et sans laquelle nous ne pouvons rien obtenir.

Cette prière est précédée de la Préface : *Præceptis salutaribus moniti* , etc. pour faire comprendre qu'elle est quelque chose de si saint et de si grand , que nous n'oserions la réciter , si J. C. lui-même ne nous l'avoit ordonné ; prière par laquelle nous nous adressons à Dieu avec tant de confiance , que nous l'appellons *Noire Pere* ; ce qui seroit téméraire , si J. C. ne nous y avoit autorisés ; prière qui contient en abrégé tout l'Evangile ; *Breviarium totius Evangelii* : (*Tertul.*) prière qui renferme tout ce que nous pouvons demander. Ce doit être une grande consolation pour les Fideles , que l'Eglise nous la fasse faire dans un temps où J. C. , qui en est l'Auteur , est immolé sur l'Autel , pour nous obtenir de son Pere toutes les demandes qu'elle contient.

Quoique nous ne nommions pas J. C. en récitant l'Oraison Dominicale , nous faisons cette prière en son nom ; parce que c'est sa prière : et d'ailleurs nous ne pouvons appeler Dieu , *Noire Pere* , qu'en marquant que nous avons l'honneur d'être les Freres de J. C. , et que nous ne prions qu'en cette qualité.

Pater noster , qui es in *Calis* : notre Pere , qui êtes le Seigneur du Ciel et de la terre ; dont la majesté , la puissance , la sagesse et la bonté sont infinies ; qui méritez des adorations et des hommages infinis , qui êtes infiniment aimable , source de tous biens et de tous les dons de la nature , de la grace et de la gloire ; vous habitez dans le Ciel , comme sur le Trône de votre gloire. De cette auguste demeure que vous vous êtes bâtie , vous considérez tous ceux qui habitent la terre , vous regardez les enfans des hommes ; comme vous avez formé leur cœur , vous distinguez parfaitement ceux qui vous rendent un culte sincère , et qui sont véritablement à vous ; on ne sauroit se dérober à vos yeux ; vous considérez avec plaisir l'innocence des démarches du Juste ; mais vous ne voyez que de loin et avec horreur , les esprits superbes. Donnez-nous , Seigneur , ce que vous nous commandez , donnez-nous la grace de vous aimer , de marcher toujours devant vous , et de travailler sans relâche à acquérir la perfection que vous exigez de nous ; conduisez nos pas dans le sentier de vos préceptes , afin que nous ne nous écartions jamais du chemin que nous devons tenir. Donnez-nous cette crainte salutaire qui rend l'homme heureux , lorsqu'il met tout son plaisir à exécuter vos commandemens : non la crainte du coupable qui fuit son juge , mais celle de l'enfant bien né , qui tendrement attaché à son pere , n'appréhende que le malheur de lui déplaire.

Sanctificetur nomen tuum. Etablissez votre Empire dans toute la terre : que tous les hommes vous y glorifient , qu'ils y reconnoissent tous votre grandeur. Faites que nous y adonions et que tous les hommes y adorent vos perfections infinies , votre toute-puissance , votre sagesse , votre bonté , votre miséricorde , votre justice , dans tous vos ouvrages , dans tous vos desseins , dans tous vos décrets , dans tous les événemens ; soit qu'ils nous intéressent personnellement ,

soit qu'ils regardent nos Freres ; soit dans les maux que vous permettez , et que vous nous enverrez pour nous punir , pour nous corriger , pour nous éprouver ; soit dans les biens et les dons que nous recevrons de votre main libérale ; que nous ne désirions que votre gloire , que nous ne fassions rien que pour votre gloire. Faites que nos œuvres portent tous ceux qui en seront les témoins , à vous glorifier ; qu'à votre nom tout genou fléchisse , dans le Ciel , sur la terre et dans les enfers ; que nous vous glorifions , autant que nous pourrons vous glorifier , autant que vous devez être glorifié , comme toute sainteté , et toute vérité ; que nous chantions , Seigneur , votre saint Nom , maintenant , toujours , et pendant toute l'éternité.

Adveniat regnum tuum. Régné en nous , Seigneur , et dans le cœur de tous les hommes , dès cette vie , par votre grace ; et qu'en l'autre nous régnions avec vous par la possession du Royaume que vous nous avez préparé ; soyez notre unique trésor , que rien ne soit capable de nous séparer de l'amour que nous vous devons ; inspirez-nous ces saints desirs qui cherchent premièrement votre Royaume et votre Justice : que notre ame ne recherche que les choses qui sont d'en haut , qu'elle n'ait de goût et d'affection que pour les choses du Ciel , et non pour celle de la terre : qu'il n'y ait rien en nous qui résiste à votre esprit , et qui ne vous soit parfaitement assujéti : augmentez chaque jour dans notre cœur le détachement et le mépris que méritent les choses de ce monde : faites-nous sentir tous les dangers et toutes les miseres de notre exil : apprenez-nous à vivre comme les ames saintes , dans l'attente de la béatitude que nous devons espérer : formez et conservez en nous le desir que doivent avoir d'être avec J. C. , des créatures rachetées par son précieux Sang , des enfans destinés à être vos héritiers , et dont vous êtes le partage , qui ont appris qu'ils n'ont point ici-bas de cité permanente , et qu'ils doivent ne chercher que celle qui leur est promise ; qui savent qu'ils sont nés de Dieu , qui doivent connoître par leur propre expérience , que tout , dans ce monde , étant sous l'empire du malin esprit , il ne s'y trouve rien qui puisse être préféré aux Tabernacles éternels , où vos Elus expérimenteront des délices ineffables , et où vous les enivre- rez de l'abondance de vos douceurs. Heureux ceux qui habitent dans votre maison , Seigneur ; ils n'auront point d'autre occupation que celle de vous louer et de vous aimer pendant toute l'éternité.

Fiat voluntas tua , sicut in Cælo et in terra , etc. Que toutes les créatures obéissent à votre voix , que toute votre Loi soit observée , et tous vos préceptes fidèlement gardés. Nous vous faisons cette priere , Dieu Tout-puissant , et pour nous , et pour tous les hommes qui vivent sur la terre. Que notre obéissance ait la même exactitude , la même diligence , la même pureté d'intention , la même ferveur , la même constance , que celle de ces Esprits bienheureux dont vous avez fait vos Anges et vos Ministres. Que de quelque maniere qu'il vous plaise disposer de nous en ce monde , vous nous trouviez toujours dociles , patiens , résignés , et dans une parfaite conformité de cœur , aux desseins de votre divine Providence. Que nous ne résistions jamais aux mouvemens intérieurs , aux inspirations que vous nous donnerez , et lorsque vous nous ferez connoître ce que vous voudrez de nous ; loin de nous ces réserves et ces négligences qui nous empêcheroient d'accomplir ce que vous nous aurez prescrit , et que nous saurons

vous être agréable. Préservez-nous de ces troubles , de ces révoltes , de ces éclats en plaintes et en murmures , que nous avons à craindre de notre foiblesse et de notre sensibilité à la moindre disgrâce qui nous arrive , au moindre événement qui nous chagrine et qui nous fortifie. Que notre attachement à votre volonté soit notre paix et notre consolation ; que notre conduite et nos sentimens ne démentent jamais les promesses que nous vous faisons de demeurer toujours fideles à accomplir votre sainte Loi , de l'aimer , de la méditer , de ne consulter qu'elle dans toutes nos démarches , d'étudier sans cesse la voie qui conduit à vous. Que tout notre plaisir , toute notre consolation sur la terre , soit de vouloir ce que vous voulez. Que nous fassions consister tout notre bonheur à nous attacher à vous , à mettre en vous toute notre espérance. Que nous ne vous refusions jamais l'hommage d'une volonté qui ne doit obéir qu'à vous ; donnez-nous toute l'horreur que mérite l'ingratitude qui craint de vous sacrifier sans réserve un cœur qui n'est fait que pour vous aimer.

Panem nostrum , etc. Nous ne voulons pas , Seigneur , avoir de quoi satisfaire nos sens , de quoi leur procurer toutes leurs commodités et toutes leurs aises , de quoi mener une vie molle et délicate ; nous ne vous demandons que le pain d'aujourd'hui , nous ne vous demandons que le nécessaire. C'est vous , Dieu de bonté , qui pourvoyez à tous les besoins de vos créatures , c'est vous qui donnez à chacun la nourriture dans le temps convenable. Vous ouvrez votre main libérale , et vous comblez de biens tous les animaux ; comment pourrions-nous donc ne pas vous demander avec confiance des secours que vous voulez que nous n'attendions que de vous ? Vous nous défendez de nous mettre en peine pour notre vêtement , pour notre nourriture , de nous inquiéter pour le lendemain. Nous vous abandonnons , ô mon Dieu ! le soin de tout ce qui nous regarde : nous nous reposons sur votre miséricordieuse Providence. Délivrez-nous des pièges et des tentations où tombent ceux qui veulent devenir riches ; préservez-nous de ces desirs vains et nuisibles , qui les précipitent dans la mort et dans la perdition ; de l'abondance , qui nous rendroit indociles , et qui nous porteroit à nous éloigner de vous , et à vous abandonner. Nous n'avons rien apporté en ce monde , nous n'en pouvons rien emporter : donnez-nous la grace de nous contenter d'avoir de quoi nous nourrir , et de quoi nous vêtir ; et de n'oublier jamais que la pitié est une grande richesse , pour quiconque sait se contenter de ce qui lui suffit. Mais , Seigneur , nous ne répondrions pas à vos bontés , comme nous le devons , et nous serions indignes des biens que vous préparez dans le Ciel à vos enfans , si nous ne vous parlions que des besoins du corps , sans penser aux biens spirituels , qui doivent nourrir notre ame , pour la vie éternelle. Conservez-la dans l'union qu'elle doit avoir avec vous , puisqu'elle n'est faite que pour vous. Soyez le principe de toutes nos pensées , de tous nos desirs , de toutes nos actions. Détachez-nous de tout ce qui peut donner la mort à notre ame. Comblez-la de vos dons , nourrissez-la de votre sainte parole ; qu'elle soit éprise de la beauté de votre Loi , qu'elle la médite continuellement , qu'elle trouve son soutien et sa vie. Eclairez-nous de la lumière de votre grace , afin que nous puissions connoître ce que nous devons faire , et que nous ayions la force de faire ce qui est juste. Que votre grace nous prévienne , et nous accompagne toujours , et qu'elle nous applique sans cesse à la pratique des

bonnes œuvres. Donnez-nous, Seigneur, rendez-nous dignes de recevoir ce pain par excellence, ce pain descendu du Ciel, qui donne la vie au monde, qui nourrit nos âmes, qui les entretient, qui les fortifie, qui les fait vivre de la propre vie de J. C. même. Faites-nous la grace de révéler de telle sorte les sacrés Mystères de son Corps et de son Sang, que nous ressentions continuellement en nous le fruit de la rédemption qu'il nous a méritée.

Et dimitte nobis, etc. Vous nous menacez, Seigneur, d'un traitement rigoureux, si nous ne pardonnons pas du fond du cœur à nos frères. Vous voulez, que lorsque nous nous présentons pour prier, si nous avons quelque chose contre quelqu'un, nous lui pardonnions, afin que vous nous pardonniez aussi nos péchés. Vous nous avez dit, que si nous ne pardonnons pas, vous ne nous pardonneriez pas nos offenses ; vous voulez même, que si nous nous souvenons, lorsque nous offrons notre présent à l'Autel, que notre frère a quelque chose contre nous, nous allions nous réconcilier premièrement avec lui, avant que de faire notre offrande.

Quelle bonté pour nous, Seigneur, de nous donner vous-même un moyen si facile de nous assurer, autant qu'il est possible, vos miséricordes ; de nous faire par-là, les arbitres de notre destinée éternelle ! Donnez-nous ces entrailles de bonté, de douceur, d'humilité, de modestie et de patience, qui rendent si précieux à vos yeux, vos Saints et vos chers Elus. Faites que nous supportions nos frères, que nous oublions les sujets que nous aurions de nous en plaindre, que nos propres misères et nos besoins nous engagent à l'indulgence pour les autres. Faites-nous estimer la gloire qu'il y a pour nous à imiter votre clémence : arrachez de nos cœurs, toute aigreur, toute animosité, tout ressentiment, toutes plaintes, tout dessein de nuire, toute malice. Donnez-nous la grace de n'oublier jamais que nous renouvellerions pour notre condamnation, la mémoire des humiliations, des douleurs, des souffrances, et de la mort de J. C., si nous demeurions ennemis de son humilité et de sa patience, et si nous refusions à nos frères l'amour que nous témoignons avoir pour vous. Que dans toutes les occasions où l'on nous offensera, le sacrifice que nous vous aurons fait de notre cœur et de toute sa sensibilité, nous obtienne la grace de pouvoir vous dire toujours avec confiance : pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous avons pardonné. *Dimitte, Domine, quia dimisi.*

Et ne nos inducas, etc. Vous le voyez, Seigneur, mais vous voulez que nos prières, nos gémissemens et nos larmes vous en parlent sans cesse ; nos dangers sont continuels, nos combats sont inévitables, nos soins, nos travaux sont sans relâche ; aussi nous avez-vous ordonné de veiller toujours. Nous achetons chèrement nos victoires, et quelquefois par de grandes blessures ; et nous ne pouvons espérer de paix que lorsqu'à la mort vous nous accorderez l'honneur du triomphe ; notre vie sur la terre est une guerre continuelle, tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie ; le démon notre ennemi est sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant, pour nous dévorer ; il redouble ses efforts, il emploie tous ses artifices, pour surprendre vos plus fideles serviteurs. Notre foiblesse et notre inclination au mal augmentent nos frayeurs. Nous sentons en nous une loi qui résiste à la vôtre, ô mon Dieu ! qui nous assujettit à la concupiscence,

qui est notre plus grand ennemi, qui est au dedans de nous-mêmes, et nous fait une guerre perpétuelle. La chair combat par ses desirs contre l'esprit. C'est à vous, Seigneur, de juger ce que nous sommes ; car, quoique chacun de nous voie ce qui se passe en lui, et que le secret de notre cœur vous soit aussi connu qu'il est inconnu aux autres hommes, il y a des choses en nous que nous ne connoissons pas nous-mêmes ; mais il n'y en a aucune que vous ne connoissiez, ô mon Dieu, parce que c'est vous qui nous avez faits. Toute notre espérance est dans la grandeur de vos miséricordes. Ayez pitié de nous : nous vous découvrons nos plaies, nous recourons à vous dans nos périls. Nous sommes malades ; mais vous êtes le souverain Médecin. Nous sommes chargés de miseres ; mais vous êtes le Pere des miséricordes. L'affliction nous presse ; hâtez-vous de nous exaucer, délivrez-nous, humiliez nos ennemis, tirez-nous de l'abyme de boue où ils s'efforcent de nous enfoncer. Que la tempête ne nous submerge pas, que nous ne soyons point engloutis dans l'abyme des maux que nous vous exposons. Nous savons, ô mon Dieu, que vous êtes fidele, que vous ne permettez pas que nous soyons tentés au dessus de nos forces ; que vous êtes toujours près de ceux qui vous invoquent, qui vous craignent, qui desirent de vous être fideles ; que vous leur faites même tirer avantage de la tentation, en sorte qu'ils la puissent soutenir. Ne nous abandonnez pas à nous-mêmes, et comment pourrions-nous n'être pas vaincus, si vous ne nous assistez pas ? Vous êtes toute notre espérance, Seigneur, vous êtes notre protecteur et notre refuge. Nous ne pouvons rien faire sans vous ; mais nous pouvons tout en vous. Vous êtes toute notre force ; avec vous, nous serons sans crainte au milieu des plus évidens dangers. Nous vous laissons tout le soin de notre salut. Quelque terribles que puissent être les entreprises de nos ennemis pour nous perdre, nous leur opposerons toujours notre espérance en vous. Vous êtes notre Dieu, notre sort est entre vos mains. Quel état où nous sommes, intéresse votre miséricorde. Faites-nous la grace de nous attacher inviolablement à garder votre Loi. Apprenez-nous à marcher dans vos voies. Prenez soin de nous conduire. Continuez de nous secourir. Pourriez-vous nous rejeter, lorsque nous mettons en vous seul l'espérance de notre salut ? Convaincus de votre bonté, Seigneur, par les bienfaits sans nombre que nous avons reçus de vous, nous en attendons encore la grace de vous louer sur la terre et dans le Ciel, comme notre libérateur.

Sed libera nos à malo. Vous ne nous défendez pas, Seigneur, de vous demander la délivrance des maux temporels, de l'infirmité, de la pauvreté, de la douleur, de tous les revers, de tous les accidens qui peuvent survenir et troubler le repos de notre vie, Mais vous voulez que nous vous demandions en même temps la grace d'en faire un saint usage. Vous nous défendez de mépriser votre correction, et de nous décourager lorsque vous nous reprenez. Nous savons que vous châtiez ceux que vous aimez, que vous frappez de verges tous ceux que vous recevez au nombre de vos enfans ; que vos châtimens sont pour notre sanctification, et pour nous apprendre ce qui peut nous la procurer. Nous savons que tout conspire au bien de ceux qui vous aiment ; que nous ne serons cohéritiers de J. C., qu'en souffrant avec lui, pour être glorifiés avec lui ; mais connoissant notre foiblesse, nous vous demandons la force et la patience néces-
saires

saïres pour souffrir comme nous le devons, tous les maux que vous nous enverrez, nous vous prions que ces maux ne nous séparent jamais de vous, car c'est de tous les maux le plus grand, et celui dont nous vous conjurons principalement de nous préserver.

Après que le peuple a dit, *Sed libera nos à malo* : le Prêtre répond, *Amen*, à voix basse, comme s'il disoit : Oui, Seigneur, nous sentons la grandeur et l'étendue des maux qui nous détournent du bien, délivrez-nous-en. Il étend ensuite cette demande par la prière suivante : *Libera nos, etc.* pour obtenir de Dieu la délivrance des maux que nous nous sommes faits à nous-mêmes par le péché ; des maux dont nous sommes accablés dans cette malheureuse vie, et des maux que nous méritons en punition de nos crimes. Les maux *passés* sont le péché et tous ses mauvais effets, ce sont nos propres prévarications ; nous devons en demander le pardon, et la grâce de ne les plus commettre. *Mon Fils*, dit l'Esprit Saint, *avez-vous péché ? ne péchez plus ; mais priez pour vos fautes passées, afin qu'elles vous soient pardonnées. Ne soyez point sans crainte de l'offense qui vous a été remise, et n'ajoutez pas péché sur péché.* Les maux *présens*, sont les péchés journaliers ; les maux qui nous affligent actuellement, soit dans l'esprit, soit dans le corps, comme les tentations, les maladies, les disgrâces, et généralement toutes les souffrances qui nous viennent du dedans et du dehors, et tout ce qui nous détourne de Dieu ; soit que nous le sentions, ou que nous ne le sentions pas. Il y a quelquefois des maux intérieurs, que nous ne sentons pas assez, à cause de la langueur de notre âme ; et il faut demander la délivrance de cette léthargie, comme d'un des plus grands maux qui puissent nous arriver. Les maux *à venir*, sont les châtimens que nous avons à craindre, à cause de nos péchés ; les obstacles qui peuvent s'opposer à notre salut, et toutes les peines temporelles et éternelles.

Pour obtenir toutes ces grâces, l'Eglise implore les puissans suffrages de tous les Saints, spécialement ceux de la sainte Vierge qui a été la Mère du Dieu de paix, et ceux des trois premiers Apôtres qui ont annoncé cette paix de la part de J. C., à tous les peuples de la terre.

Cette prière se termine par ces mots : *Da propitiis pacem in diebus nostris, etc.* afin que par un effet de sa bonté, Dieu nous délivre de tout trouble ; qu'il nous affranchisse du péché ; qu'il nous mette à couvert de toutes sortes de dangers ; qu'il nous rende vraiment libres ; qu'il procure la vraie concorde aux Rois et aux Princes Chrétiens, afin que nous puissions mener une vie pénible et tranquille, avec une piété et une régularité parfaite ; qu'il donne la paix à l'Eglise, en luttant avec ses ennemis, en la défendant contre tous les efforts de l'hérésie, du schisme, et de l'impiété ; qu'il nous accorde la paix du cœur, paix qui ne peut subsister, ni compatir avec le péché, et qui nous rend inébranlables, au milieu même des adversités, des persécutions et de tous les accidens de cette vie.

Le Prêtre fait un signe de Croix avec la Patene, avant que de dire ces paroles, *Da propitiis pacem*, pour faire comprendre que nous n'avons la paix, dont la Patene est le symbole et l'instrument, que par la Croix ; c'est parce que le Prêtre met ensuite sur la Patene le Corps de J. C., qu'elle est appelée l'instrument et le symbole de la paix : car J. C. est notre paix avec Dieu, dit S. Paul : celui qui a réuni les deux peuples en un, en détruisant par

sa chair, le mur d'inimitié qui les divisoit. C'est pourquoi le Prêtre baise la Patène, quand il adresse à Dieu ces paroles : *Donnez-nous la paix.*

En finissant la prière qui vient d'être expliquée, le Prêtre rompt l'Hostie, pour imiter J. C., qui rompit le pain sacré, avant que de le distribuer, et pour se conformer à l'usage perpétuel de l'Eglise depuis les Apôtres : il la rompt à la fin de la prière par laquelle il a demandé à Dieu la paix et la délivrance de tous les maux, pour dire que J. C. ne nous a donné la paix, et ne nous délivre de toutes nos misères, que par la séparation de son ame d'avec son corps, qui s'est opérée dans son immolation sur la Croix.

Le Prêtre rompt l'Hostie sainte en trois parties, dont la première rappelle la gloire du Corps de J. C. dans le Ciel ; la seconde, qui est jointe avec la première, signifie la gloire des ames saintes, qui régnoit déjà avec J. C. ; la troisième, que le Prêtre met dans le Calice, nous marque l'obligation de souffrir, tandis que nous serons sur la terre, pour mériter la gloire que J. C. a promise à ceux qui souffriront avec lui.

Le Prêtre, après avoir rompu l'Hostie, souhaite la paix au Peuple, par ces paroles : *Pax Domini sit semper vobiscum.* C'est une bénédiction que le Prêtre donne aux fideles, par le mérite de l'Hostie, qui vient d'être rompue pour eux. La paix qu'il leur souhaite, et celle qu'ils lui desirent aussi par la réponse, *et cum spiritu tuo*, n'est pas la paix du monde, mais la paix du Seigneur ; paix avec Dieu, paix avec nous-mêmes, paix avec nos freres.

Le Prêtre fait ce souhait, en tenant à la main le corps de J. C., par lequel Dieu nous a réconciliés avec lui. Le Prêtre forme alors le signe de la Croix sur le Sang de J. C., pour signifier que c'est par ce Sang répandu sur la Croix, que la paix a été faite entre ce qui est dans le Ciel et ce qui est sur la terre. Enfin, le Prêtre fait trois signes de Croix en l'honneur des trois divines Personnes qui nous donnent la paix en vue des mérites de la Croix. Il fait ces signes de Croix dans le Calice d'un bord à l'autre, pour empêcher qu'il ne tombe quelques fragmens au dehors.

Jusqu'à cette partie de la Messe, l'Eglise, par la Consécration séparément faite du Corps de J. C. sous l'espece du pain, et de son Sang sous l'espece du vin, n'a exprimé que la Passion et la Mort de J. C. Quoique cette séparation du Corps et du Sang de J. C. ne soit que mystique, le corps n'étant pas réellement sans le sang, ni le sang sans le corps, le Corps de J. C. étant en même temps sous l'espece du vin, et son Sang sous l'espece du pain, et son Ame sous l'une et sous l'autre ; cependant il est certain que par la vertu des paroles sacramentelles prononcées sur le pain, le corps de J. C. est consacré seul, et que par la vertu des paroles sacramentelles prononcées sur le vin, le Sang de J. C. est consacré seul.

Pendant qu'on répond au Prêtre, *et cum spiritu tuo*, il laisse tomber dans le Calice, la portion de l'Hostie sainte qu'il tenoit de la main droite, en disant tout bas : *Hæc commixtio et consecratio, etc.* Ici l'Eglise, après nous avoir exprimé par la consécration, la Mort et la Passion de notre Rédempteur, veut encore nous marquer par la réunion de l'espece du pain et de l'espece du vin dans le Calice, la réunion du Corps et du Sang de J. C. et la vie qu'il a reprise en ressuscitant ; et c'est ce qu'ont voulu nous faire entendre de

célebres Auteurs, lorsqu'ils ont dit qu'on met la particule de l'Hostie, après la fraction, dans le Calice, afin qu'il contienne toute la plénitude du Sacrement.

Par cette prière : *Mix commixtio*, etc. l'Eglise demande que ce mélange, qui est le Symbole de l'union du Corps et du Sang de J. C., et qui marque sa vie glorieuse, soit un signe et un gage de notre union avec J. C. pour la vie éternelle; qu'en mangeant sa chair, et buvant son sang, nous demeurions en lui, et que nous vivions par lui, afin qu'il demeure en nous.

Après avoir mis la particule dans le Calice, le Prêtre dit trois fois, en se frappant la poitrine, *Agnus Dei*, etc. pour se préparer à la sainte Communion. Il ne peut voir approcher le moment de la réception du Corps et du Sang de J. C., sans implorer la miséricorde de son Sauveur. En disant la première fois cette prière, il doit, après avoir fait un acte de foi sur la présence de J. C., demander la délivrance de toutes ses misères spirituelles, la destruction de toutes ses mauvaises habitudes, la guérison de sa tiédeur dans le service de Dieu, et de son inconstance dans la voie de la vertu et de la piété. La seconde fois, il doit demander d'être préservé de toutes les misères temporelles, de la peste, de la guerre, de la famine et de toutes les calamités capables de le détourner du service et du culte de Dieu. La troisième fois, il doit demander la paix que produit une bonne conscience, la victoire sur les passions, le mépris du monde et de tous les biens qu'il nous promet.

Ici, J. C. est appelé l'Agneau de Dieu, parce qu'il est la seule Victime qui puisse plaire à Dieu, et nous tirer de la captivité du démon, pour nous faire entrer dans la liberté des enfans de Dieu. Il a été les péchés du monde; c'est par le Sang précieux de J. C. comme de l'Agneau pur et sans tache, que nous avons été affranchis de la manière de vivre pleine de vanité que nous tenions de nos pères: il nous a aimés, jusqu'à nous laver de nos péchés dans son sang; il a pris véritablement nos langueurs sur lui: il s'est chargé lui-même de nos douleurs; il a été percé de plaies pour nos iniquités; il a été brisé pour nos crimes; le châtiment est tombé sur lui; nous avons été guéris par ses meurtrissures; il nous a rachetés par son Sang; il a été immolé dès l'origine du monde.

Le Prêtre se frappe trois fois la poitrine, en disant: *Agnus Dei*, pour témoigner la douleur de ses péchés, et pour avertir les assistans d'entrer dans les mêmes sentimens. Au troisième *Agnus Dei*, le Prêtre dit, *dona nobis pacem*, pour demander à Dieu la paix de l'Eglise, la paix entre les princes Chrétiens; pour demander pour lui et pour tous les Fidéles la paix du Seigneur, qui ne nous est donnée que lorsque les péchés nous sont remis.

Aux Messes de morts, au lieu de dire: ayez pitié de nous, on dit deux fois, donnez-leur le repos; et au troisième *Agnus Dei*, on ajoute, donnez-leur le repos éternel; parce que l'Eglise n'est occupée dans cette prière, que du désir qu'elle a de procurer le repos et l'éternelle félicité aux âmes qui souffrent dans le Purgatoire. Elle demande deux fois pour elles le repos, c'est-à-dire, la fin de leurs peines; et à la troisième, elle demande le comble de la félicité, ce repos éternel dont les Saints jouissent pour jamais dans le Ciel.

Le Prêtre toujours incliné, tenant les mains jointes sur l'Autel, dit à voix basse: *Domine Jesu Christe*, etc. On ne dit pas cette prière aux Messes de morts,

comme on ne dit pas, *dona nobis pacem*; parce que la paix que nous demandons pour l'Eglise, ne convient pas aux morts.

Domine, Jesu Christe, qui dixisti Apostolis tuis, ect. Le prêtre, qui vient de dire à J. C., pour lui et pour tous les Fideles, *Agneau de Dieu, ayez pitié de nous, donnez-nous la paix*, expose à ce divin Sauveur qu'il a voulu nous recommander de regarder cette paix comme notre plus grand bien, en disant à ses Apôtres, la veille de sa mort : *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix*. La paix que J. C. nous a laissée, dit S. Augustin, est celle que nous pouvons avoir par la grace en cette vie; paix qui vient de la bonne conscience, et de la joie que l'homme intérieur trouve dans la Loi de Dieu; mais ce n'est qu'un commencement de paix, c'est une paix qui n'empêche pas tous les troubles; c'est une paix qui ne nous délivre pas de la nécessité de combattre, et qui ne nous exempte pas de l'obligation de dire à Dieu : *Remettez-nous nos dettes*. Soyons fideles à conserver cette paix jusqu'au dernier moment de notre vie, telle que nous l'avons reçue de J. C.; et nous donnera celle qu'il appelle *sa paix*, et qu'il assure à ses Apôtres pour l'éternité : paix qui exclut tout trouble, paix stable, parfaite et éternelle, dont J. C. jouit lui-même; paix qu'il destine aux âmes fidèles après la mort, pour en jouir dans le Ciel, et qu'il veut que nous lui demandions sans cesse : on est censé ne rien demander, quand on ne demande pas cette paix qui rendra notre joie pleine et parfaite. La paix que J. C. nous a laissée en ce monde, nous fera triompher de nos ennemis, tant que nous la conserverons fidèlement : la paix qu'il nous donnera dans l'autre, nous fera régner avec lui, sans avoir plus aucun ennemi à combattre. Le Prêtre demande l'une et l'autre par la prière que nous expliquons ici : nous ne pouvons les avoir qu'en J. C. et par J. C.

Ne respicias peccata mea. Les prières de la Messe sont ordinairement communes au Prêtre qui célèbre, et aux Fideles; mais cette expression, *mes péchés*, fait voir que c'est ici une oraison que l'Eglise veut que le Prêtre fasse pour lui personnellement, puisqu'il ne parle que de ses péchés, et ne dit rien de ceux des assistants : c'est ce qui doit faire distinguer les prières qui ne regardent que le Prêtre, d'avec celles qu'il fait au nom des Fideles. Le Prêtre à l'Autel parle toujours de lui-même avec des sentimens et dans des termes humilians; il parle, au contraire, des Fideles avec respect. Le Prêtre se traite de serviteur indigne, il se dit chargé de *péchés sans nombre, d'iniquités et de crimes*; il ne parle de sa personne, qu'en disant, *ma servitude*; il appelle, au contraire, les assistants, *Enfans de la famille de Dieu*, famille qu'il nomme le *Peuple saint* : et si dans un seul endroit le Prêtre les met au nombre des pécheurs, en disant : *Nobis quoque peccatoribus*, il se frappe la poitrine, comme s'il étoit le seul coupable, de toute l'assemblée; l'humilité le porte à ne s'occuper que de ses fautes. Telle doit être la disposition du cœur du Prêtre, lorsqu'il dit : *Ne respicias peccata mea, sed fidem Ecclesie sue* : il doit craindre que ses péchés ne mettent quelque obstacle à la grace qu'il demande, et c'est ce qui l'engage à ne présenter au Seigneur pour l'obtenir, que les vœux, les gémissimens, et la foi de l'Eglise, dont il est le Ministre, cette Epouse sainte et toute pure, pour laquelle J. C. s'est lui-même livré; afin qu'il lui donne la paix qu'elle desireroit continuellement avec tant d'ardeur, qu'il la délivre de tout schisme, des fureurs de

l'hérésie et de l'impiété, des persécutions de ses ennemis, de toute oppression et de tout mal; qu'il fasse vivre ses enfans dans une charité que rien ne puisse altérer, en sorte qu'ils ne soient tous qu'un cœur et qu'une ame, et que dans cet esprit d'union, ils puissent tous participer au Corps de J. C.

Comment, en effet, recevoir le Sacrement d'union et d'amour, sans conserver l'unité d'esprit dans le lien de la paix que notre divin Maître nous a si souvent et si étroitement recommandée? Et c'est pour faire voir la nécessité de cette disposition pour ceux qui desirent de communier, que dans les Messes solennelles on donne la paix avant la Communion.

Le Prêtre, avant que de donner la paix aux Ministres assistans, baise l'Autel, pour faire voir qu'il ne la donne qu'après l'avoir reçue de J. C.

Domine Jesu Christe, Fili Dei vivi, etc. Le Prêtre, après cette oraison que nous venons d'expliquer, en ajoute une seconde, pour demander à Dieu la rémission de ses péchés, et le don de la persévérance. Il s'adresse à J. C. qui, par sa mort, a donné la vie au monde, et il prie, avec confiance, ce miséricordieux Rédempteur, par son sacré Corps et son précieux Sang offerts sur l'Autel pour nous appliquer les mérites de sa mort, de le délivrer de tout ce qui peut nuire à la vie de l'ame, et de tout ce qui est capable de le détourner de Dieu. « Délivrez-moi, Seigneur, dit-il à J. C., de toutes mes iniquités, de tout ce qui vient de la malice de mon esprit et de mon cœur, de tout ce qui peut me porter au péché, de tous les dangers qui m'environnent, de mes infidélités sans nombre, de tant de péchés que je commets par erreur, par ignorance, par précipitation, d'une infinité d'autres dont je puis être coupable à vos yeux, tandis que je me flatte d'une innocence que mon seul amour-propre voit en moi. Faites-moi la grace de ne m'écarter jamais de la voie de vos préceptes, de faire toujours votre sainte volonté; ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous; fortifiez-moi contre les tentations, ne m'abandonnez pas à ma faiblesse, éloignez tellement de moi tout ce qui peut vous être opposé, que je ne veuille, que je ne desire que vous sur la terre; soyez tous les momens de ma vie le Dieu de mon cœur: et comment pourrais-je, Seigneur, ne pas vous le céder sans réserve, lorsque vous en venez prendre possession, puisqu'il vous est dû à tant de titres! »

Perceptio Corporis sui, etc. Enfin, par la meilleure oraison, le Prêtre témoigne à J. C. la crainte qu'il a que ses dispositions ne le rendent indigne de la grace qu'il va recevoir. Quelque attention que l'on ait à s'éprouver, à s'examiner soi-même, pour éviter la condamnation de ceux qui ne discernent pas le Corps du Seigneur, on doit, en se trouvant si près du trône de Dieu, être saisi d'une crainte respectueuse, et d'une sainte horreur, à la vue de la distance infinie qui est entre la sainteté et les péchés que nous avons commis. Nous pouvons tous lui dire avec S. Pierre : *Exi à me, quia homo peccator sum, Domine* : nous devons nous affliger de nos misères, gémir de nos ingratitude, avouer nos infidélités; mais si nous ne pouvons, sans être saisis de frayeur, considérer la grandeur de Dieu et notre bassesse, nous devons nous rassurer et nous consoler, en considérant sa bonté et sa miséricorde. Et c'est ce qui inspire au Prêtre la confiance avec laquelle, reconnaissant humblement son indignité, après avoir demandé à J. C., que la Communion

de son Corps, qu'il est sur le point de recevoir, ne tourne point à son jugement et à sa condamnation ; il sollicite sa bonté, afin que cette divine nourriture lui serve de défense pour l'ame et pour le corps. « Ayez pitié de moi, dit-il avec S. Augustin, vous voyez que je ne vous cache point mes plaies. Je suis malade, mais vous êtes le souverain Médecin ; je suis chargé de miseres, mais vous êtes le Dieu de miséricorde. Mon ame est une maison bien étroite pour vous recevoir, mais c'est à vous à l'agrandir ; elle est toute en ruine, mais c'est à vous à la réparer. Vous y trouverez bien des choses capables de blesser vos yeux, je le sais, je le confesse ; mais qui peut la purifier que vous ? et à qui puis-je recourir qu'à vous ? en vous disant, avec votre Prophete : Purifiez mon ame des péchés que je n'y apperçois pas ; et n'imputez point ceux de malice à votre serviteur. Entrez dans mon ame, vous qui en êtes toute la force, et rendez-la si pure par votre souveraine pureté, qu'elle n'ait plus ni tache, ni souillure. Voilà l'unique but de mes desirs et de mon espérance ; le seul qui anime mes sentimens et mes paroles. *Hæc est spes mea ; idèd loquor.* Dites à mon ame, Seigneur, dites-lui : *Je suis ton salut* ; mais dites-le-lui de telle sorte qu'elle le comprenne ; ouvrez l'oreille secrette de mon cœur, et dites-lui, que vous êtes mon salut. Je viens à vous pour chercher du remede ; je m'adresse à vous pour trouver de la consolation et du soulagement. Je parle à celui qui fait tout, et qui voit à découvert tout ce qui est au-dedans de moi ; à vous qui pouvez seul essuyer mes larmes et me secourir. Vous savez quels biens sur-tout, me sont nécessaires, et combien je suis pauvre en vertu. Me voilà devant vous, dans la plus grande indigence, vous demandant grace, et implorant miséricorde. Rassasiez ma faim ; échauffez ma froideur, par le feu de votre amour ; éclairez mon aveuglement, par la clarté de votre présence. Je me remets, je m'abandonne entre vos mains : traitez-moi selon votre bonté, et non selon mon iniquité et ma malice. »

Après avoir dit les trois oraisons que nous venons d'expliquer, le Prêtre fait une génuflexion, et dit : *Panem cælestem, ect.* Il adore J. C., et il doit alors s'efforcer de redoubler les desirs ardens qu'il a de le recevoir ; son cœur et sa chair doivent être transportés de joie, en voyant approcher le moment auquel le Dieu vivant veut se donner à lui. « Quand sera-ce, ô mon Dieu, doit-il dire à J. C., quand sera-ce que vous viendrez dans mon cœur, et que vous me transporterez hors de moi-même, par une sainte ivresse, qui me fasse oublier tous mes maux, pour ne plus me souvenir que de vous, et pour m'attacher à vous seul ? car que n'êtes-vous point pour moi ? rendez-moi capable par votre sainte miséricorde, de le comprendre et de le dire. » C'est en supposant le Prêtre animé de ces dispositions, que l'Eglise lui fait dire : *Je prendrai le pain céleste, ect.* paroles qui ne conviennent qu'à une ame qui sent le besoin qu'elle a de J. C. ; à une ame qui, enflammée du divin amour, soupire après J. C., à une ame affamée du pain céleste, et qui se trouve comblée de joie, à la vue de cette divine nourriture.

J'invoquerai le nom de Dieu, ajoute le Prêtre ; j'appellerai Dieu dans mon cœur, pour en être la force, le soutien et la vie. En disant ces paroles, il prend les deux parties de l'Hostie sainte ; et toujours plus touché de l'éloignement infini

qui se trouve entre un pécheur et la sainteté même, il avoue hautement son indignité, en disant à J. C. : *Domine, non sum dignus, etc.*

Il se reconnoît indigne du bonheur de recevoir son Dieu dans un cœur coupable de tant de péchés, esclave de tant de passions, corrompu par tant de vices, si froid pour Dieu, si attaché à la terre et au monde; si ardent pour le mal; si languissant, si foible quand il s'agit de faire le bien; si inconstant, si léger, si pusillanime, quand il faut marcher dans la voie de la vertu, quand il faut porter sa Croix. « Ayez pitié de moi : *Quis ego, et qualis ego? Quid non mali ego?* Comment un pécheur ose-t-il paroître devant vous? comment daignez-vous vous approcher d'un pécheur? » Soutenant cependant son humilité, par sa confiance dans la bonté et la toute-puissance de son Sauveur; attiré par les tendres invitations de ce Pasteur éternel, qui veut nourrir ses brebis de son Corps et de son précieux Sang; qui promet la vie éternelle à ceux qui mangeront sa chair et qui boiront son sang, le Prêtre ajoute en même temps : « Vous m'avez commandé de vous recevoir, Seigneur, vous pouvez me purifier et me préparer dans un moment; j'espère qu'après avoir guéri mon âme, vous la confirmerez en grace, vous la ferez persévérer dans la justice : *Corpus Domini nostri Jesus Christi, etc.* » En disant ces dernières paroles, le Prêtre fait le signe de la Croix avec l'Hostie sainte, pour exprimer que ce sacré Corps qu'il va recevoir, est le corps même de J. C. qui a été immolé sur la Croix.

Après que le Prêtre a reçu la sainte Hostie, il doit méditer sur la grandeur du Mystère. Méditation qui doit être fort courte; car la Messe n'est qu'une action qui doit toujours être remplie, ou parce qu'il faut faire, ou parce qu'il faut réciter. L'Eglise ne permet pas au Prêtre de faire alors des prières particulières, autres que celles qu'elle prescrit; mais comme il faut un moment pour avaler la sainte Hostie, on doit l'employer, en s'occupant du Don ineffable qu'on vient de recevoir, jusqu'à ce qu'on soit en état de parler, et de réciter les paroles suivantes.

Le Prêtre dit : *Quid retribuam Domino*; et en même temps il découvre le Calice, fait la génuflexion, ramasse avec la Patène, les fragmens qui peuvent être restés sur le Corporal, pour les mettre dans le Calice, afin qu'aucune parcelle ne se perde, ou ne tombe à terre. Il dit : *Quid retribuam Domino*, ne pouvant connoître les sentimens de sa reconnaissance pour un don aussi grand, aussi excellent que celui que le Seigneur vient de lui faire : son étonnement l'empêche presque d'apercevoir les moyens de remercier son Dieu : il emprunte, pour rendre grâces, ces paroles du Pseaume 115, *Je prendrai le Calice du salut*; Calice de J. C., notre Seigneur, avec lequel nous avons tout ce qu'il nous faut pour louer Dieu et le remercier : Calice du Sang de J. C., Calice de bénédiction, qui a été offert par ce divin Rédempteur, et dans lequel le Prêtre trouve de quoi rendre dignement ce qu'il doit à J. C., par des actions de grâces et par des louanges qui n'aient ni bornes, ni mesures, et qui aient par là quelque proportion avec les biens qu'il en a reçus. *J'invoquerai le Nom du Seigneur*, dit-il, en le bénissant, en le remerciant, en le louant, sans demander d'autres secours que Dieu même, que j'appellerai continuellement : si la vue de ma faiblesse m'alarme, celle de sa protection me rassure; *Si Dieu est pour moi, qui sera*

contre moi, et qui pourra m'intimider? quels ennemis puis-je craindre, si Dieu est mon défenseur? quand donc je serois exposé à tous leurs traits, quand ils m'environneraient de toutes parts, je n'en serois que plus intrépide, parce que Dieu est mon salut. Armé par la protection toute-puissante du Corps et du Sang de J. C., quand je devrois mourir avec mon divin Sauveur, je ne le renoncerais point; car je puis tout dans celui qui me fortifie.

Plein de confiance, le Prêtre demande que le Sang de J. C. l'affermisse dans tous les biens qu'il va recevoir, et qu'il lui serve de Viatique, jusqu'à la vie éternelle. *Sanguis Domini nostri, ect.* Il tient de la main gauche la Patène sous le Calice, de peur que pendant qu'il boit le précieux Sang, il n'en tombe quelques gouttes. Il le prend tout, avec la particule de l'Hostie qu'il y a mise, parce qu'il doit consommer le Sacrifice sous les deux especes.

Après la réception du précieux Sang, le Prêtre dit secrètement à la première ablution : *Quod ore sumpsimus, ect.* Par cette prière, il demande que la divine nourriture qu'il vient de recevoir, soit pour lui et pour tous ceux qui y ont participé, un remède qui les soutienne durant cette vie jusqu'à l'éternité.

En prenant du vin et de l'eau pour la dernière ablution, le Prêtre ajoute : *Corpus tuum, Domine, quod sumpsi, ect.* Il ne parle que de lui dans cette prière, parce que lui seul a reçu la sainte Eucharistie sous les deux especes. Il y demande à J. C. le rétablissement de toutes ses forces, la destruction de tous ses mauvais penchans, la délivrance de toutes ses miseres, la vie de la grace. Il demande enfin, que par la vertu des Sacremens si purs et si saints qu'il vient de recevoir, il ne reste plus en lui aucune tache, aucune marque de ses péchés.

Pendant que le Prêtre essuie et couvre le Calice, il doit être tout occupé de sentimens intérieurs de foi, d'adoration, d'admiration, de respect, de reconnaissance, de louanges; à la vue de la suprême Majesté, de l'humilité sans bornes, de la charité incompréhensible de J. C. qui habite en lui. Il doit lui offrir son cœur, les desirs qu'il a de lui plaire, sa douleur de l'avoir offensé, sa résolution d'être, à l'avenir, entièrement à lui, et prier ce divin Sauveur de suppléer à ce qui lui manque, et de lui donner tout ce qu'il devoit lui demander.

Enfin, l'action de grâces termine la Messe. Après le plus grand de tous les Mystères, et le témoignage le plus éclatant de la miséricorde divine envers les hommes, que pouvons-nous faire, si ce n'est de remercier Dieu dans la plus profonde humilité. Si nous devons célébrer la magnificence de Dieu, à la vue de la perfection de ses ouvrages, quelle doit être notre reconnaissance pour le bienfait le plus excellent que l'Eglise ait reçu de J. C. et qui renferme le souvenir de toutes ses merveilles!

Le Prêtre lit l'Antienne appelée *Communio*, et alors il doit entrer dans les sentimens que les paroles de cette Antienne lui inspirent. Il tourne vers les Assistans, pour les avertir de remercier dignement avec lui le Seigneur, des dons ineffables qu'ils viennent de recevoir, en lui demandant, par les oraisons appelées *Post-Communio*, la grace d'en conserver les fruits, et que ces fruits demeurent pour l'éternité.

Ensuite, le Prêtre voulant congédier le Peuple, va au milieu de l'Autel, qu'il baise, pour en tirer, en quelque maniere, les bénédictions et les grâces qu'il veut souhaiter aux Assistans, en leur disant : *Dominus vobiscum.* Le Prêtre toujours tourné

turné vers eux, leur dit : *Ite, missa est* ; non seulement pour leur annoncer la fin de la Messe, mais encore pour les exhorter à retourner en paix dans leurs maisons, attendant de la miséricorde de Dieu, par les mérites de la victime qu'ils viennent d'offrir et qui s'est offerte à Dieu pour eux, tout ce qu'ils doivent désirer et demander. Victime de propitiation pour les péchés de tout le monde. Victime qui apaise le Seigneur, qui nous obtient la grâce et le don de pénitence, la rémission de nos crimes et des plus grands péchés. Victime offerte non seulement pour les péchés, les peines et les satisfactions des Fideles, mais aussi pour toutes leurs nécessités. Victime qui peut sauver en tout temps, tous ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise. Victime toujours vivante, afin de pouvoir toujours intercéder pour nous. Qu'avons-nous donc à craindre, et que ne devons-nous pas espérer ? pouvons-nous avoir auprès de Dieu une intercession plus puissante ? Si Dieu a livré son Fils pour nous tous, se peut-il faire qu'il ne nous donne pas aussi toutes choses, quand nous les lui demandons par la médiation de J. C. et lorsque J. C. les demande pour nous ? *En vérité*, disoit J. C. à ses Apôtres, *en vérité je vous dis, que si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera*. Les Apôtres, après avoir reçu la bénédiction de J. C. et l'avoir adoré montant au Ciel, retournerent remplis de joie à Jérusalem, louant, bénissant et remerciant Dieu sans cesse. Telles doivent être les dispositions des fideles, après avoir assisté à la célébration de nos saints Mystères ; ils y ont vu J. C. s'immoler pour eux, ils savent que leurs prières ont été présentées à Dieu par J. C. qui est monté au Ciel pour y préparer leur place, qui y est leur Avocat envers le Père céleste. Quel motif de consolation pour eux ! peuvent-ils assez louer, remercier et bénir le Seigneur ? aussi répondent-ils au Prêtre, *Deo gratias*, graces à Dieu, que Dieu soit remercié. Voilà, dit S. Augustin, ce que nous pouvons et penser, et dire et écrire de meilleur, et cette action de graces si courte, renferme ce qu'on peut entendre de plus consolant, ce qu'on peut concevoir de plus grand, et ce qu'on peut faire de plus utile. Les Assistans font la même réponse, lorsque le Prêtre dit : *Benedicamus Domino*, au lieu d'*Ite, missa est*. Rien n'est plus juste, ni plus à propos, ni plus instructif que ces paroles par lesquelles les Fideles louent et bénissent le Seigneur du bonheur qu'ils ont eu d'assister et de participer aux saints Mystères qui doivent être pour eux une source inépuisable de graces, s'ils y ont assisté et participé avec les dispositions requises.

Aux Messes des morts, au lieu d'*Ite, missa est*, le Prêtre dit *Requiescant in pace*, et le Peuple répond, *Amen*. On est alors tout occupé du désir de procurer aux morts le soulagement dont ils ont besoin, pendant qu'ils achevent d'expier leurs fautes et de se purifier pour jouir du repos éternel.

Après avoir dit *Ite, missa est*, ou *Benedicamus Domino* ; le Prêtre tenant les mains jointes sur l'Autel et la tête inclinée, dit secrètement : *Placeat tibi sancta Trinitas, etc.* Ici le Prêtre fait une espece de récapitulation des prières de la Messe, et renouvelle l'intention qu'il a dû avoir en offrant ce redoutable Sacrifice, soit pour lui-même et ses propres besoins, soit pour répondre à l'esprit et aux desirs de l'Eglise triomphante et militante. Il demande que l'hommage de sa servitude et de sa dépendance qu'il a voulu rendre à la T. S. Trinité, soit un Sacrifice agréable aux yeux de Dieu, nonobstant l'indignité du Ministre,

et que ce Sacrifice soit propitiatoire pour lui, et pour tous ceux en faveur de qui il l'a offert.

Le Prêtre ayant dit, *Placeat*, baise l'Autel, élève au Ciel les yeux et les mains, qu'il étend et qu'il joint; et inclinant la tête à la Croix, il dit: *Benedicat vos, etc.* Par cette bénédiction, il prie Dieu de bénir lui-même les Assistans, de les combler de ses grâces, de remplir tous leurs besoins selon les richesses de sa bonté. Il se tient tourné vers l'Autel, en commençant la bénédiction, parce qu'il implore la Toute-puissance et la miséricorde de Dieu en faveur de ceux pour qui il prie, et il l'achève en se tournant vers eux, pour faire sur eux le signe de la Croix et leur dire de recevoir humblement dans cette bénédiction celle du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, par l'impression de la Croix de J. C.

Nous ajouterons ici une observation qu'il seroit à propos de faire faire aux personnes qui ne se déterminent à aller à la Messe, que par le motif qu'on y donnera à la fin la bénédiction du Saint Sacrement; et qui manqueroient plutôt la Messe, que cette bénédiction. Ces personnes ont besoin d'être instruites par leurs Curés et par leurs Confesseurs. Elles sont, à la vérité, louables d'aller avec empressement dans les Eglises où le St. Sacrement est exposé, et où s'en donne la bénédiction, par laquelle Dieu bénit ceux qui y adorent J. C. en esprit et en vérité; il est même déplorable qu'on l'expose pour être adoré, sans qu'il ait des adorateurs: mais on ne doit pas confondre la bénédiction qu'on donne à un Salut, avec celles qui sont attachées au saint Sacrifice: il faut du discernement dans les diverses pratiques de piété. Le Sacrifice de la Messe est le principal moyen pour obtenir des grâces; il a été institué pour les conférer, il est efficace par lui-même: J. C. s'y offre pour la sanctification des Fidéles; le Prêtre y demande pour eux, toutes les bénédictions célestes; il y offre l'Hostie pour tous les assistans, afin qu'elle leur procure le salut et la vie éternelle; il prie le Seigneur de nous faire jouir de sa paix et de nous mettre au nombre de ses Elus. Cette paix est la vraie source des bénédictions: le Prêtre la demande de nouveau à la fin du *Pater*; et faisant un signe de Croix avec la particule de l'Hostie qu'il tient, il dit à haute voix à tous les Fidéles: *Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous.* Voilà la Bénédiction du saint Sacrement, à laquelle on doit avoir le plus de dévotion, comme faisant partie du Sacrifice d'où découlent toutes les grâces.

Aux Messes des morts, le Prêtre, selon l'usage communément pratiqué, ne donne pas la bénédiction, parce qu'on y omet les solennités, et que l'Eglise y ayant principalement en vue de procurer du soulagement aux morts, cette bénédiction ne peut leur servir, n'étant que pour les assistans.

Le Prêtre, après avoir donné la Bénédiction, ou après le *Placeat*, s'il dit une Messe des morts, lit l'Evangile selon saint Jean, ou un autre, selon l'occurrence.

En lisant l'Evangile selon saint Jean, le Prêtre doit témoigner intérieurement à Dieu sa reconnaissance du bienfait de l'Incarnation et de la vocation des hommes à la foi; et le désir qu'il a de le voir connu, adoré, servi et glorifié par toute la terre. Les instructions renfermées dans cet Evangile, sont bien propres à soutenir la piété du Prêtre, aux pieds de J. C.; il y apprendra quelle est la grandeur de la Victime qu'il vient d'offrir, le Verbe éternel, qui est la parole du Père, la sagesse de Dieu; par qui toutes choses ont été faites; qui est

Dieu consubstantiel à son Pere, une même chose avec son Pere, et le même Dieu que le Pere. De-là, quels sentimens d'admiration, de respect, d'adoration, d'ancrément de soi-même en présence de J. C. !

Cette vie essentielle, cette sagesse vivante, cette vérité éternelle, cette justice souveraine a pris un corps visible, pour faire voir aux hommes qu'elle est leur lumière, comme elle est leur vie, pour leur donner la connoissance de la vérité et l'amour pour la justice. Cette lumière a paru au milieu des ténèbres, aux yeux des hommes aveuglés par leurs passions, ensevelis dans les ombres de la mort, dans la nuit des erreurs et des péchés ; elle y a jeté des rayons de toutes parts, par une doctrine pure, par des exemples de la plus admirable sainteté, par des miracles bienfaisans ; mais ces ténèbres ne l'ont point comprise, ou elles ne l'ont point reconnue sous ces infirmités de la nature humaine qui la cachent ; ou en s'épaississant, elles se sont défendues contre elle, et n'ont daigné, ni la recevoir, ni s'en laisser pénétrer. En faut-il davantage pour démontrer qu'un cœur esclave de ses passions, esclave de l'iniquité, est indigne d'être offert à J. C., de devenir le Temple de J. C.

Pour prévenir l'ingratitude, la malice et l'endurcissement des hommes ; Dieu qui les prévoyoit, envoya avant lui un homme qui s'appelloit Jean ; il étoit chargé de marcher devant le Seigneur pour lui préparer ses voies, de découvrir aux hommes cette lumière éclipcée sous les voiles de notre chair, et de lui rendre témoignage ; afin de lever l'étendard pour le Messie, de se mettre à la tête de ceux qui le recevraient, et afin de rendre ceux qui rejetteraient la mission de Jean, d'autant plus inexcusables, que c'étoit mépriser en sa personne un Prophète envoyé de Dieu qui relevoit la grandeur du Messie, de tous le poids de son autorité. L'éclat de la sainteté de Jean-Baptiste, lui ayant attiré une réputation qui fit douter s'il n'étoit point la lumière qui devoit éclairer les hommes ; il confessa, et ne le nia point, il confessa qu'il n'étoit pas le Christ, qu'il n'étoit pas la lumière, et ne voulut être regardé que comme la voix qui croit dans le désert : *applanissez le chemin du Seigneur*, et qui devoit rendre témoignage à la lumière ; quel modèle d'humilité, de désintéressement, de fidélité à J. C., proposé à tous les Ministres de J. C.

Cependant la mission de ce Prophète, de ce Saint qui étoit plus qu'un Prophète, n'eut pas tout le succès qu'elle auroit dû avoir : l'ouvrage méconnut son ouvrier, les serviteurs renoncèrent leur maître, la lumière incarnée fut rejetée du corps de la Synagogue ; peu de personnes voulurent suivre J. C. qui étoit dans le monde, et que le monde ne connut point ; qui se présenta en sa propre maison, où les siens ne voulurent pas le recevoir. Si l'amid l'Epoux ne lui gagna qu'un petit nombre de disciples, si J. C. lui-même, venu pour sauver le monde, et qui n'a fait que du bien par-tout où il a passé, a été rebuté par ceux même qu'il avoit comblés de ses bienfaits, pourquoi les Prédicateurs de l'Evangile se laisseront-ils abattre dans les contradictions, les obstacles et les persécutions ? qu'ils n'oublient donc jamais que notre divin Sauveur ne peut souffrir que ses Disciples cherchent leur consolation dans un autre exemple que le sien.

Enfin, le saint Evangile, en nous parlant de la récompense de tous ceux qui ont reçu J. C. et qui ont cru en son nom, veut animer notre foi à la vue des avantages inestimables que nous en devons recevoir ; puisqu'après avoir reçu de

Dieu le pouvoir de devenir ses enfans, nous avons lieu d'espérer de sa miséricorde, qu'il nous fera vivre d'une manière digne de cette auguste qualité ; vie qui distingue ceux qui sont nés de Dieu, de ceux qui sont esclaves de la volonté de la chair et de la volonté de l'homme ; vie qui seroit au dessus de nos forces, si Dieu ne nous le rendoit pas capables par les mérites de J. C. C'est pour nous obtenir la grace, que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous ; et comme il est la source et le principe de tous les dons et de toutes les graces de Dieu, nous avons tout reçu de sa plénitude. C'est de son abondance que nous tenons tout ce que nous possédons : c'est par lui que la grace et la vérité nous ont été apportées. Quel sujet de confiance pour nous ! mais aussi quels engagements à la sainteté : car si la grace de Dieu notre Sauveur, s'est fait voir à tous les hommes, c'est pour nous apprendre à renoncer à l'impiété, aux desirs du siècle, et à toutes les passions mondaines, pour vivre en ce monde avec tempérance, selon la justice, et avec piété, en attendant la béatitude que nous espérons, et l'avènement glorieux de notre Sauveur J. C. qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de tout péché, et de se former, en nous purifiant, un peuple chéri et servent dans la pratique des bonnes œuvres. Or si telles sont les obligations de tous les Chrétiens et des simples Fidéles, quelles doivent être celles des Prêtres destinés à offrir, comme Ministres de J. C. et de l'Eglise, la Victime sainte dont le sang répandu sur la Croix a fait la paix entre ce qui est dans le Ciel et ce qui est sur la terre ; qui nous a rachetés et nous a acquis la rémission de nos péchés. *Quid interest inter populum et Sacerdotes, si isdem asstringentur legibus ?* dit S. Ambroise. *Debet præponderare vita Sacerdotis, sicut præponderat gratia dignitatis. Vide quid agas, Sacerdos !* dit encore ailleurs ce saint Docteur, *nec febrient manu, corpus Christi attingas.*

De l'action de graces après la Messe.

UN Prêtre que la piété ne conduit pas à l'Autel, qui ne connoît pas ce qu'il y fait, qui aussi-tôt, lors même qu'il en est descendu, oublie les merveilles qui s'y sont opérées sous ses yeux, est indigne du Sacerdoce. Pourquoi voit-on un si grand nombre de Prêtres qui célèbrent fréquemment et même tous les jours, ne retirer aucun fruit des saints Mystères ? pourquoi les voit-on peu touchés, peu attendris par la piété, peu occupés de l'honneur qu'ils ont eu de s'approcher si près de Dieu ; et peu frappés de ce qu'ils ont vu dans un lieu d'où ils devoient revenir toujours plus terribles au démon, et ne respirant qu'un feu toujours plus ardent de l'amour divin ? pourquoi sont-ils si indifférens pour leur propre perfection et pour leur salut ? pourquoi n'apperoit-on en eux presque aucun sentiment de religion ? Notre Dieu est un feu pénétrant, et cependant leur cœur est froid et glacé pour J. C. Ne regarde-t-on pas comme le signe d'une mort prochaine dans un malade, ou au moins comme la preuve évidente du danger de son état, l'impossibilité de le réchauffer par les remèdes les plus actifs. Dagon ne put soutenir la présence de l'Arche, pourquoi la présence de J. C. ne

renverse-t-elle pas, ne réduit-elle pas en poudre, l'idole de l'amour-propre dans le cœur du Prêtre qui en est l'esclave? pourquoi celui qui est le Ministre des humiliations du Fils de Dieu, et qui est si souvent à l'Autel, le témoin privilégié du profond abaissement de J. C. et de son anéantissement devant son Père, n'en devient-il pas plus humble? pourquoi toute la douceur de cet Agneau de Dieu, qui s'abandonne entre ses mains, afin d'y être immolé pour les hommes, ne guérit-elle point sa colere et son emportement?

Le feu de l'amour divin, lorsqu'il est dans notre cœur, consume tout ce qui lui est étranger, il nous détache de nous-mêmes et de toutes les créatures, il nous unit à Dieu pour lui rapporter tout ce que nous avons, tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes. Il est ennemi de l'amour-propre, d'une fausse paix, d'une molle oisiveté, d'une prudence timide, qui ne connoît et n'aime que des devoirs aisés et souvent compatibles avec la cupidité. Il porte le caractère de Dieu même, qui s'appelle dans l'Ecriture un feu brûlant, un Dieu jaloux : il ne peut souffrir ni partage, ni rival, ni concurrent. Il veut être l'unique Maître du cœur, il veut y dominer avec empire : jugeons par-là, si tous les Ministres des Autels en sont remplis.

Pourquoi voit-on des Prêtres dominés par les mêmes passions, sujets aux mêmes défauts, entraînés par les mêmes erreurs que le Peuple le plus grossier qui est presque sans religion, et que les partisans du monde? pourquoi en voit-on, qui contens de s'abstenir de certains vices d'éclat qui les décrieroient, s'imaginent satisfaire aux devoirs de leur état et entrer dans les vues de Dieu par une vie tiède, laquelle n'est, à le bien prendre, ni ecclésiastique, ni laïque, et qui garde une espèce de neutralité entre l'Autel et le monde. Ils sont ennemis de la retraite, ils ne goûtent point les choses de Dieu, ils ne connoissent point l'esprit de Dieu, ils ne s'acquittent qu'avec un mortel dégoût du service de Dieu, ils parlent à Dieu sans l'écouter, ils l'offrent sans lui être unis, ils le reçoivent sans le connoître, leurs fautes et leur indignité n'ont rien qui puisse les effrayer; le pouvoir qu'ils ont de s'approcher de l'Autel, leur tient lieu de la sainteté qu'ils devroient avoir pour exercer dignement cette redoutable fonction : *Appropinquare Deo volunt. quasi gens quæ justitiam fecerit*. Ils jugent d'eux-mêmes, par leur état; et de leur vertu, par leur devoir; loin de prier J. C. de leur faire connoître ce qui lui déplait en eux, ils craignent cette grâce, parce qu'ils ne veulent rien changer dans leur conduite. L'humilité prodigieuse de J. C. dans l'Eucharistie, diminue leur respect; disons plus, non seulement elle l'affoiblit, mais encore elle l'éteint, parce qu'ils n'ont pas assez de lumière et de piété pour en sentir toute la profondeur; loin de trembler à l'Autel, durant la célébration des saints Mysteres, ils sont distraits, comme dans une action commune, parce qu'ils n'y voient rien qui puisse étonner leur incrédulité; ou s'il leur reste une étincelle de foi, elle ne produit en eux que de foibles pensées et de foibles sentimens; leur foi est si languissante, si stérile : qu'elle ne peut ni éclairer leur esprit, ni animer leur cœur.

Il est difficile qu'un pareil état ne devienne pas toujours pire, et que les sentimens de la foi étant presque éteints, plus on est long-temps Prêtre, plus on soit indigne de l'être. Un Prêtre ne regarde alors son ministère qu'avec des yeux qui n'en découvrent ni la sainteté, ni la grandeur. L'idée de ses devoirs s'efface

peu à peu ; il ne mesure plus ses actions sur sa conscience ; sa conscience parle peu, ou se tait presque toujours, parce qu'elle n'est suivie, ni écoutée ; et son silence inspire à ce Prêtre malheureux, la sécurité et la paix, parce qu'il n'en comprend pas les suites terribles.

Malheur aux Prêtres qui offrent et reçoivent J. C. à l'Autel, sans savoir quel est le don de Dieu ; qui ne connoissent pas ce qu'ils présentent à Dieu et ce qu'ils portent dans leur cœur ; qui assis à la table de J. C., distribuant ses biens et l'annonçant aux autres, lui sont cependant toujours étrangers ; et qui sont menacés de cet accablant reproche que J. C. fera à ses Ministres infidèles : *Nescio vos, unde sitis*. Reproche qu'ils méritent justement, puisqu'ils n'étudient jamais pour leur propre perfection, les Mysteres, la doctrine et les exemples de J. C. Ils n'ont pas compris, ni ce que J. C. a fait sous leurs yeux, entre leurs mains à l'Autel ; est-il surprenant qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils doivent faire en conséquence pour imiter J. C. et qu'ils oublient à quelle condition ils l'ont reçu.

L'Eucharistie, comme nous l'observons encore ailleurs, est la nourriture spirituelle de l'ame ; elle entretient sa vie, elle augmente la grace en elle ; elle nous donne de nouvelles forces, elle répare ce que notre ame peut perdre de la vie de la grace ; elle sert de remède aux infirmités que l'on contracte chaque jour, par des péchés auxquels on ne se porte pas avec plaisir et avec attache ; elle efface les fautes légères ; c'est un puissant secours contre le péché mortel ; elle a la vertu et la force de nous conserver purs et exempts de crimes ; de nous fortifier contre les attaques et les tentations ; de servir à notre ame comme d'un céleste antidote, pour l'empêcher d'être corrompue et infectée du venin mortel des passions. Elle réprime les ardeurs de la chair, et à proportion qu'elle allume de plus en plus le feu de la charité dans le cœur, elle y éteint l'ardeur de la concupiscence. Elle diminue notre penchant au mal, elle affermit toutes les vertus chrétiennes, elle nous détache de toutes les créatures, elle nous dégoûte de tout ce qui est sur la terre, pour ne nous faire aimer que ce qui est au Ciel ; elle purifie l'ame et le corps, elle nous remplit de consolations et de paix, en nous unissant à Dieu.

Pourquoi donc ne remarque-t-on pas ces fruits et ces avantages précieux de la divine Eucharistie, dans un grand nombre de Prêtres qui disent souvent et même tous les jours la Messe ? pourquoi les voyons-nous dans une langueur mortelle qui les rend dignes du reproche que faisoit un Prophète aux Juifs affligés de plusieurs fléaux, en punition de leurs crimes : *Comedistis, et non estis satiati ; bibistis, et non estis inebriati*. Pourquoi le pain descendu du Ciel pour donner la vie au monde, les laisse-t-il dans une déplorable défaillance ? Qu'ils ne s'en prennent pas au défaut de vertu dans cette divine nourriture, ils ne peuvent, ni le penser, ni le dire, sans la dernière impiété. S'ils ne connoissent pas la cause de leur malheureux état, nous les renverrons à l'aveu qu'ils devroient faire de leurs mauvaises dispositions et de leurs infidélités ; et nous leur dirons encore avec le même Prophète : *Ponite corda vestra super vias vestras*. Voilà une des causes de leurs maux. Le cœur leur souleve à la vue du pain des Anges, et ils ne veulent que ce qui nourrit les plus vils animaux. Dispositions plus détestables encore que celles des Israélites, qui rejetoient la manne, en regret-

tant les viandes de l'Egypte. Ils ne connoissent pas le prix du Sacerdoce ; ils ne découvrent rien que d'indifférent dans cet état , s'il ne les rend pas grands devant le monde , s'il ne leur est pas utile dans leurs besoins profanes : ils n'y considèrent que les revenus qu'il peut leur procurer , ou la distinction qu'il peut leur attirer aux yeux des hommes. La piété , si elle est seule ; la prière , la ferveur , sont des choses sans mérite pour eux , si aucun avantage temporel ne les accompagne. Ils n'ont qu'une basse idée de leurs augustes fonctions ; ils les regardent comme une servitude onéreuse , lorsqu'elles ne leur produisent point ce qu'ils attendent des hommes. Etre solidement humble , profondément pénétré de la Religion , préparé à tous les mépris , consacré à la pénitence , mort à tous les desirs et à toutes les espérances du siècle , plein en tout de l'esprit et des sentimens de J. C. crucifié , n'est pour eux que la vertu des petits esprits et des âmes basses ; ils craignent , ils dédaignent une perfection qui leur coûteroit cher. En vain se plaindront-ils après cela de ce que leur sort souffrir pendant la prière et la célébration de nos redoutables Mysteres , une indocilité d'un esprit que tout amuse et dissipe , une légèreté que rien ne peut fixer , un dégoût que les réflexions et les efforts ne sauroient vaincre ; et comment l'esprit ne s'égareroit-il pas durant le saint Sacrifice et la prière , lorsqu'on ne porte à l'Autel et aux pieds du Seigneur , qu'un cœur qui n'a rien à lui dire , rien à lui demander , qui s'ennuie quand il est avec Dieu ; qui trouve ailleurs sa satisfaction , sa joie et son bonheur ; qui loin d'examiner sérieusement , s'il n'y a rien dans son cœur qui puisse blesser les yeux du Seigneur et lui déplaire , aime encore son indolence , disons mieux , son indévotion. Doit-on après cela être étonné , qu'un Prêtre , avec de pareilles dispositions , ne voie ni la majesté , ni la sainteté redoutable de celui qui s'immole entre ses mains ; qu'il soit sans crainte et sans respect , dans un lieu où il devrait être pénétré des sentimens que demandent de lui la Religion et la foi , et où tremblent les Anges même. Doit-on être surpris , qu'un Prêtre qui ne connoît pas toute sa misère , qui n'expose jamais ses véritables besoins , demeure toujours dans l'indigence ? Si avec cela , il aime encore ses maladies , s'il hait les remèdes , s'il craint son libérateur , comment ose-t-il se flatter d'être écouté du Seigneur ? Sur qui jeterai-je les yeux , dit Dieu par un de ses Prophetes , sinon sur le pauvre , qui a le cœur brisé et humilié , et qui écoute mes paroles avec crainte et tremblement ? *Ad quem autem respiciam , nisi ad pauperulum et contritum spiritum , et invenient sermones meos ?* Dieu remplit de biens ceux qui à ses pieds gémissent de leur indigence ; mais il refuse ses grâces à ceux qui se croient riches. J. C. n'accorde rien à un cœur déjà rassasié , qui n'a ni faim , ni soif de la justice , qui ne veut , qui n'attend rien que des hommes , qui ne soupire et qui n'a de goût que pour les biens de la terre. J. C. refuse ses consolations à ceux qui n'en connoissent pas tout le prix , qui ne les desiront jamais. J. C. ne guérit que ceux qui lui demandent les remèdes à leurs maux ; il ne délivre que ceux qui l'invoquent dans leurs dangers : il laisse dans la pauvreté , dans la misère et dans l'aveuglement , ceux qui , semblables à cet Evêque dont l'Apôtre S. Jean nous parle dans l'Apocalypse , se croient assez riches pour n'avoir besoin de rien. *Dicis : dives sum et locupletatus , et nullus ego : et nescis , quia tu es miser , et miserabilis , et pauper , et cæcus , et nudus.*

Le défaut des dispositions nécessaires qui doivent préparer à célébrer dignement les saints Mystères, est une autre cause de l'inutilité du saint Sacrifice pour un grand nombre de Prêtres. Combien en voit-on, qui apportent à cette redoutable action, la même négligence, la même précipitation, la même dissipation, la même indifférence, disons plus, le même dédain que s'il s'agissoit d'une action des plus communes de la vie civile, pour laquelle ils n'auroient même que du mépris. Combien y en a-t-il qui ne célèbrent que par coutume, par intérêt, par bienséance, par respect humain, par force, ou par quelque autre motif condamnable aux yeux de Dieu ? Combien en voit-on qui près de monter à l'Autel, ne donnent à ceux qui peuvent les observer, aucune marque des sentimens de religion, de ferveur et de piété dont ils devraient être animés ? Si on vouloit examiner de près leurs mœurs et leur conduite, quelle raison n'auroit-on pas de pleurer sur leur témérité ? combien en voit-on qui se font un devoir de dire fréquemment et même tous les jours la Messe, sans prendre les précautions nécessaires pour la dire bien ? Combien en voit-on qui font consister toute leur préparation à suspendre pour un moment leurs soins, leurs empressemens et leurs inquiétudes pour des affaires purement temporelles, conduits même très-souvent par la passion qui les domine, et qui leur laissent à peine le temps de réciter à la hâte, quelques-unes des prières marquées pour servir de préparation au Prêtre qui va célébrer ? Et comment osent-ils se flatter que le Sacrifice qu'ils vont offrir, touchera le cœur de Dieu en leur faveur ? J. C. dans la divine Eucharistie, donne ses grâces à ceux qui le reçoivent dignement, mais ceux qui s'en approchent avec les dispositions qu'il réproche, ne trouvent dans ce Sacrement que leur supplice et leur perte. Les choses excellentes, dit S. Chrysostôme, ne profitent qu'à ceux qui sont dignes de les recevoir ; mais elles ne servent à ceux qui en sont indignes, qu'à attirer sur eux une plus sévère condamnation. *Quæ enim pretiosa sunt, dignis prosunt ; eos verò qui indignè percipiunt, in majorem condemnationem vertunt. (De prodig. Jud. tom. 5.)* Et comme ajoute ce Père, lorsque les viandes ordinaires que nous mangeons, trouvent notre estomac plein de mauvaises humeurs, elles augmentent notre mal, au lieu de le soulager ; non par elles-mêmes, mais à cause de la foiblesse de cette partie qui les reçoit ; ainsi lorsque ces Mystères tout divins rencontrent une âme remplie d'iniquités et mal disposée, ils la corrompent encore davantage et la font périr ; non par eux-mêmes, mais à cause de la foiblesse et de la dépravation de l'âme qui les reçoit. *Etenim et ipsa cum in animam iniquitate plenam inciderint, magis illum corrumpunt ; non ex ipsorum naturâ, sed ex infirmitate ipsius quæ recipit animæ.* Telle est la Doctrine de S. Paul, qui ordonne à l'homme de s'éprouver soi-même, avant que de manger de ce Pain et de boire de ce Calice.

Si le Prêtre qui va dire la Messe a perdu la vie de la grâce par le péché mortel, il n'est pas difficile de montrer l'étendue du crime qu'il commet par l'audace qui le conduit à l'Autel ; mais il faut adorer la grande bonté de Dieu qui souffre la présomption et la témérité d'un Prêtre, lorsqu'il ose dans cet affreux état, célébrer nos saints et sacrés Mystères ; Prêtre, pire que ces Juifs impies et ces cruels bourreaux qui en adorant J. C. par dérision, le couvroient en même temps d'opprobres et d'ignominie : nous disons, pire que ces Juifs et ces cruels
bourreaux,

bourreaux, qui ne connoissoient pas le mal qu'ils commettoient; car s'ils avoient connu la sagesse de Dieu cachée dans le Mystere de l'Incarnation et de la mort de son Fils, dit S. Paul, ils n'auroient jamais crucifié le Seigneur de la gloire : mais un Prêtre qui célèbre en état de péché mortel, connoît toute l'énormité de son crime et toute la force des circonstances qui le rendent plus inexorable. *Audet*, dit S. Denys, *audet.... scelestas blasphemias suas (neque enim preces dixerim) in divinis Mysteriis Christi formiter pronuntiare. Non est iste Sacerdos, non est; sed inimicus dolosus, illusor sui, et lupus in gregem dominicum ovind pelle armaus. (Ep. 8. ad Demoph.)*

A l'égard du Prêtre qui, quoique purifié des péchés mortels, ne porte à l'Autel qu'une piété foible et languissante, un cœur attaché à des péchés véniels; qui ne respire que pour les choses de la terre; qui ne peut souffrir tout ce qui le mortifie et qui le gêne; qui aime sa volonté et tout ce qui nourrit certaines passions; qui néglige de veiller à la garde de son ame et d'avancer dans la voie de la perfection de son état; dont la tiédeur marque le peu de goût qu'il a pour la nourriture céleste qu'il va recevoir; dont la dissipation montre à tous ceux qui en sont témoins, qu'il ne connoît pas ce qu'il va faire à l'Autel; ou ne doit pas être surpris, que célébrant fréquemment et même tous les jours, il fasse peu de progrès dans la vertu, qu'il ait toujours les mêmes imperfections, les mêmes maladies; et que parmi ceux qui lui ressemblent, il y en ait même beaucoup qui meurent dans cet état. On en trouvera les preuves dans ce que nous dirons ci-après de la prudence des Confesseurs, pour régler les communions des Pénitens, et de l'attention avec laquelle ils doivent s'appliquer à purifier les ames, des péchés légers, et ce qu'on doit penser des dispositions d'un Prêtre qui monte fréquemment et même tous les jours à l'Autel, sans pureté d'intention, sans attention, sans respect intérieur et extérieur, sans dévotion, sans la sainte spirituelle et le goût pour la divine Eucharistie, qui doivent nous faire desirer ardemment de nous nourrir de ce Pain céleste. S'il n'a qu'une piété foible et languissante; s'il ne veille avec circonspection à la garde de son ame et au règlement de ses mœurs; s'il conserve l'affection au péché véniel; s'il entretient dans son cœur certaines attaches qui déplaisent à Dieu, quoiqu'elles ne soient pas criminelles; s'il craint la mortification de ses passions, de ses affections et de ses volontés; s'il ménage son amour-propre, s'il ne pense qu'à lui-même, à ses commodités, à ce qui peut lui plaire et le contenter; s'il appréhende de porter sa croix; s'il ne travaille qu'avec nonchalance à acquérir la perfection que Dieu demande de lui; s'il porte de mauvaise grace le joug de son état, et s'il tâche autant qu'il peut d'en seconder ou d'en diminuer la charge; s'il se dispense de ses devoirs, quand il en trouve l'occasion favorable; s'il n'a pas un grand desir de plaire à Dieu; s'il ne peut se résoudre à tous les efforts qu'il doit faire pour conserver et accroître la justice en lui; s'il néglige l'exercice de la lecture, de la prière, et des bonnes œuvres; s'il est lâche et inconstant dans la pratique de la vertu; s'il se répand volontiers au dehors; s'il vit dans l'oisiveté et la dissipation; si le monde n'est pas crucifié à son égard; s'il n'est pas crucifié à l'égard du monde; s'il ne s'applique point à conserver la grace de sa vocation; s'il ne vit, s'il n'agit pas par l'esprit, peut-on croire qu'il regarde comme une œuvre de religion, la célébration de nos saints Mysteres, sur-tout s'il remplit ses fonctions,

comme il arrive d'ordinaire à un Prêtre qui est dans ce déplorable état, avec indécence, avec ennui, sans dignité, sans bienséance et avec un air de précipitation, qu'il n'oseroit montrer dans les devoirs de pure société envers les hommes. Est-ce là remplir saintement, à la place de JESUS-CHRIST, les fonctions de son Sacerdoce éternel ? Est-ce là célébrer le Sacrifice de la Messe comme une action qui honore Dieu, comme l'action par excellence, l'action la plus sainte et la plus auguste de la Religion, le Sacrifice du vrai Dieu, comme un Sacrifice offert à Dieu, comme un Sacrifice où Dieu est offert ; et que peut-on penser du Prêtre qui s'y prépare sans modestie, sans recueillement, par coutume, par pure cérémonie, sans y appliquer ni son esprit, ni son cœur. Avec de telles dispositions, comment peut-il espérer d'obtenir les bénédictions et les grâces préparées à ceux qui auront offert et reçu dignement le Corps et le Sang de JESUS-CHRIST ?

Celui qui s'approche des divins Mysteres avec négligence, dit St. Chrysostôme, se rend digne d'un terrible supplice : *ad divina Mysteria negligenter accedens, supplicium inolerabile meretur.* (Hom. 31. ad Pop. Antioch.) Ne savez-vous pas, ajoute ce Pere, ne savez-vous pas qu'il sort de cette Table sacrée, des flammes secretes et spirituelles ? N'y portez donc pas de la paille, du bois et du foin, de peur d'augmenter l'embrasement et de brûler votre ame, en approchant de l'Autel pour communier. *Ne igitur accesseris stipulam offerens, non linguam, non fenum, ne augeas incendium, excrasque animam ad Communionem accedens.*

Ce saint Docteur croit donc que la seule négligence, la tiédeur, le défaut de ferveur et de dévotion dans un Prêtre qui célèbre, et dans un fidele qui communie, est un péché digne d'un terrible châtiment, et cela sur ce principe qu'il enseigne ailleurs, que ne pas apporter pour recevoir JESUS-CHRIST, toute la pureté, toute la préparation, toutes les dispositions que le Seigneur exige de nous, c'est se rendre indigne de ce Sacrement, c'est le mépriser ; et que ne pas le recevoir assez dignement, c'est mériter d'en être privé, c'est outrager, c'est déshonorer JESUS-CHRIST autant qu'il est en notre pouvoir. *Si Christus nos attenderet, et non infinitam suam bonitatem, jam à nobis abstulisset divina Sacramenta. Dignos enim nos hâc parâ efficitur, et indignos ipsis Sacramentis, dum ea suscipientes minus dignè ; et illa, et Christum tradicimus, et quantum in nobis est, famâ et honore privamus.* (Hom. 60. ad Pop. Antioch.)

Epreuvez-vous donc vous-même, ajoute St. Bonaventure (*Tract. de præp. ad Miss.*) parlant au Prêtre qui se prépare à dire la Messe, et examiner quelle est la ferveur qui vous approche du Fils de Dieu. Car il ne faut pas seulement éviter les péchés mortels, mais aussi les péchés véniels : les péchés véniels venant à se multiplier par notre négligence et par notre paresse, ou même par les inconsidérations et les distractions d'une vie relâchée, et d'une mauvaise habitude, ne donnent pas, à la vérité, par eux-mêmes à l'ame, le coup de la mort, mais ils la rendent tiède et pesante ; ils la remplissent de nuages, et la mettent dans un état qui empêche les dispositions dans lesquelles elle doit être pour célébrer dignement les saints Mysteres, à moins que le souffle de l'Esprit Saint ne dissipe toute cette poussière et toutes ces pailles, et que la flamme de l'amour divin ne l'embrace d'une sainte ardeur, qui la portant à admirer et à reconnoître la bonté de son Dieu, la remplit des sentimens d'une profonde humi-

lité à la vue de son indignité et de son néant. C'est pourquoi, poursuit ce saint Docteur, prenez garde de ne pas monter à l'Autel avec tiédeur, et sans être pénétré de la grandeur du Sacrifice que vous allez offrir ; car vous recevrez J. C. indignement, si vous ne vous en approchez pas avec respect, avec attention et avec les sentimens qu'il demande de votre cœur. Ce qui a fait dire à l'Apôtre S. Paul, que l'on mange et que l'on boit sa condamnation.

Enfin, une troisième cause, qui empêche les effets du saint Sacrifice, c'est la négligence avec laquelle un Prêtre fait son action de grâces, après la célébration de la Messe. Combien voit-on de Prêtres qui abrègent, qui diffèrent, qui omettent alors cet important devoir, par légèreté, par indévotion, par esprit de dissipation, par empressement pour l'étude ; ou pour quelque autre occupation qu'ils ont plus à cœur ; qui cedent alors aux égaremens de leur esprit ; qui pensent à toute autre chose qu'à ce que demande la présence de J. C. dans leur cœur ; qui interrompent cette action trop facilement, et sous le moindre prétexte, peu fâchés qu'il s'en soit présenté quelque occasion ; qui donnent lieu par leur faute à des distractions, à des sécheresses et à des dégoûts sans nombre. Ils ne pensent pas à recueillir les fruits de cet auguste Sacrifice, ils ont pris le Calice du Seigneur, ils ont pris le Sang qui germe les Vierges, mais ils ne se sont pas résolus d'en être plus purs. Ils viennent d'offrir et de recevoir un Dieu d'amour, humilié, anéanti ; mais quoiqu'ils l'aient vu dans un état de victime de mort, ils n'en aiment pas moins les choses de la terre, ils n'en sont pas plus humbles, plus modérés, plus détachés d'eux-mêmes et du monde, leur ambition n'en a rien perdu, les desirs qu'ils ont de s'élever, n'en sont pas moins violens, ils n'en sont pas plus mortifiés, la dissipation n'en maîtrise pas moins leur esprit, leur cœur et leurs sens ; ils oublient la grandeur des sacrés Mystères ; un moment après les avoir célébrés, ils courent aux affaires séculières, pour se délasser de la gêne où les a tenus une action dont ils ne comprennent pas, et dont ils ont oublié tout le prix ; et à les voir, on diroit qu'ils viennent d'un spectacle profane, qui leur a causé un ennui, dont ils veulent se dédommager par quelque occupation qui leur plaise davantage. Il est nécessaire de leur rappeler, ou de leur apprendre ici, quels sont les sentimens qui doivent uniquement les occuper, au sortir de l'Autel.

Sentimens d'un Prêtre après la Messe.

Il n'est pas nécessaire d'enseigner à un Prêtre, persuadé des merveilles qui se sont opérées entre ses mains sur l'Autel, et qui sait quel est le Don que J. C. vient de lui faire, comment il doit rendre grâces après la célébration de la Messe. On n'auroit rien à lui dire sur les sentimens dont il doit être alors pénétré, s'il croyoit en J. C., s'il aimoit J. C. On n'auroit pas besoin de l'avertir de ce qu'il doit demander dans ces précieux momens, s'il connoissoit toute sa misère, tous ses maux, toute sa pauvreté, et ses véritables intérêts. S'il écoulait ce que la foi lui apprend, pourroit-il se lasser de dire, que l'Agneau qui

est mort et qui vient de s'immoler à ses yeux, est digne de recevoir la puissance ; la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, et la bénédiction ? Il seroit dans l'admiration des Mystères humilians, dont l'Eucharistie est la continuation : il désireroit de pouvoir rendre par ses profondes adorations à ce Dieu caché, ce Dieu d'Israël, ce Dieu Sauveur, ce que sa bonté et sa tendresse ôtent pour nous à sa grandeur : il jouiroit intérieurement de la présence de J. C. pour écouter ce que lui diroit au fond du cœur cet adorable Maître ; il goûteroit intérieurement J. C., en le priant de se faire goûter à lui, d'une manière à lui faire perdre le goût de toute autre chose.

Il n'y a point de meilleures actions de grâces que celles d'un cœur rempli des bontés de Dieu, et touché de ses infinies miséricordes. L'ame qui possède son Dieu et qui sent son bonheur, ne peut retenir les sentimens dont elle est animée : elle suit avec docilité tous ceux que le St. Esprit lui inspire, et elle s'y abandonne avec une joie et une consolation inexprimable ; pénétrée de sa bassesse, elle s'abyme dans son néant, à la vue de la grandeur de celui qui s'est donné à elle, et auquel elle desire uniquement de plaire ; elle sait que son Bien-aimé est à elle, et elle veut n'être qu'à lui ; elle s'offre à lui sans réserve et sans partage, elle ne veut que sa volonté ; elle a trouvé celui qu'elle aime, et elle est résolue de ne le quitter jamais. « Seigneur, dit un Prêtre qui vient de célébrer la Messe, et qui est transporté d'amour et de reconnaissance, par le sentiment des bontés de son Dieu : Seigneur, que mon cœur ait toujours faim de vous, qu'il se nourrisse sans cesse de vous, ô pain desirable ! qu'il ait soif de vous, ô fontaine de vie ! vive source de sagesse et de science, torrent de volupté, qui réjouissez et arrosez la Maison de Dieu : que je ne cesse point de vous désirer, vous que les Anges desiront de voir, et qu'ils voient toujours avec un nouveau goût : que mon ame vous souhaite, qu'elle vous cherche, qu'elle vous trouve, qu'elle tende à vous, qu'elle y arrive, soyez l'objet de mon cœur, le sujet de mes méditations et de mes entretiens ; que je fasse tout pour votre gloire, avec humilité, avec considération, avec prudence et discrétion, avec amour, avec joie, et avec une persévérance qui dure jusqu'à la fin, que vous soyez seul mon espérance, ma confiance, mes richesses, mes plaisirs, ma joie, mon repos, ma tranquillité, la paix de mon ame. Soyez-moi une douceur toujours attirante, une bonne odeur, un bon goût, une nourriture solide et toujours agréable : que je vous aime, que je vous serve sans tiédeur et sans relâchement. Soyez mon refuge, ma consolation, mon secours, mes forces, ma sagesse, mon partage, mon bien, mon trésor : que mon cœur soit tout à vous pour jamais, que mon ame demeure éternellement, fixement, et immuablement enracinée en vous seul. »

Les autres prières marquées pour être récitées après la célébration de la Messe, contiennent différens sentimens, qui peuvent beaucoup aider la piété du Prêtre, lorsqu'il entre sincèrement dans l'esprit de ces prières. En vain les réciteroit-il, s'il n'y trouvoit rien qui pût le remuer, l'attendrir, le consoler : s'il rendoit grâces sans être touché des miséricordes de son Dieu, s'il louoit sans penser à lui, s'il demandoit au Seigneur ce qu'il ne desire pas, ou ce qu'il craint d'obtenir ; s'il le prioit d'effacer en lui des péchés qu'il ne pleure pas, de corriger en lui des vices qu'il aime encore, d'éteindre en lui des desirs auxquels il ne

veut pas renoncer , de mortifier en lui une concupiscence dont le joug lui plaît , de le détacher d'un monde au service duquel il est résolu de se consacrer pour toute sa vie , de faire croître en lui des vertus qui l'incommodent , et qu'il seroit même le plus souvent fâché d'avoir ; en un mot , s'il disoit tout le contraire de ce qu'il pense : de pareilles prières ne serviroient qu'à attirer la colere du Seigneur sur celui qui les feroit. *Qui declinat aures suas ne audias legem, oratio ejus erit execrabilis.*

Mais si la reconnaissance du Prêtre qui vient de célébrer , ne dure qu'un instant , s'il ne pense qu'à finir bientôt son action de grâces , s'il craint de converser trop long-temps avec son Dieu ; si la compagnie de son Créateur n'a rien pour lui que de désagréable et d'ennuyeux , quelles grâces doit-il attendre d'une ingratitude qui arrête le cours des divines miséricordes. *Ingratitudo ventus urens* , dit S. Bernard , *siccans sibi fontem pietatis , rorem misericordiæ , et fluentia gratiæ.*

Ne pouvoir soutenir un seul instant la présence de J. C. , c'est se rendre indigne de la grace que J. C. promet à ceux qui auront le bonheur de le recevoir dans la divine Eucharistie : *celui qui mange ma chair et boit mon sang* , nous dit ce divin Rédempteur , *demeure en moi et je demeure en lui* : la grace de la Communion n'est pas une grace passagere , c'est une grace de persévérance et de force , qui doit nous unir à J. C. d'une maniere stable et permanente. Il faut demeurer en lui par l'obéissance à ses préceptes , afin qu'il demeure en nous , par le continuel épanchement de ses grâces.

La force de cette viande céleste doit tellement prendre le dessus en nous , qu'elle nous conforme tout-à-fait à J. C. , en sorte que J. C. paroisse dans toute notre conduite , c'est-à-dire , que nous vivions selon ses préceptes et ses exemples.

Quiconque mange le Pain céleste doit être tellement rempli de ce divin goût , qu'il soit sans cesse attiré à la table de notre Seigneur , et qu'il se dise souvent à lui-même : *mon ame goûte et ressent combien le Seigneur est doux.*

Le propre effet de la Communion , est de nous faire aimer J. C. tout entier , c'est-à-dire , sa personne adorable , sa Parole , son Evangile , sa Doctrine céleste , ses vérités saintes , ses exemples , son obéissance et sa charité infinie. Il faut prendre dans la Communion , le goût de toutes ces choses ; il faut que J. C. nous plaise , que nous l'impressions en nous-mêmes , que nous en soyons une vive image , et que nous fassions notre plaisir de nous conformer à ses volontés.

Ainsi nous accomplirons cette parole de J. C. : *Sicut misit me vivens Pater , et ego vivo propter Patrem ; et qui manducat me , et ipse vivet propter me ;* (*Joan. 6. 58.*) c'est-à-dire , que celui qui reçoit dignement le Corps de J. C. , accomplit les volontés du Fils , comme ce divin Sauveur a lui-même accompli celles de son Pere. C'est ici la consommation du Mystere du Fils , où par lui et en lui nous aimons le Pere : c'est ici que le Sauveur Dieu et Homme est le parfait Médiateur et le lien éternel de l'homme avec Dieu.

Il faut donc , lorsque nous avons communiqué , prendre garde de ne plus tomber dans les péchés qui nous séparent d'avec J. C. et qui nous excluent de sa Communion. Malheur à celui qui se laisse emporter à ses passions , après avoir goûté de ce Don céleste.

Que J. C. vive donc éternellement dans nos cœurs ; que le péché y meure , que les mauvais desirs s'y éteignent peu à peu ; que J. C. prenne le dessus ; qu'il demeure en nous , et nous en lui , et que rien ne soit capable de nous séparer de son amour. Heureux le Prêtre qui veut vivre et mourir dans ces sentimens ; heureux le Prêtre qui ne se contente pas d'une action de grâces de quelques momens , après la célébration de la Messe , et qui croit ne pouvoir remercier digneinent J. C. que par une vie toujours plus pure , toujours plus sainte , qui le loue , qui le bénisse jusqu'au dernier soupir. *Vita sic cantata* , dit S. Augustin , *ut nunquam sileat*.

Des Cérémonies du saint Sacrifice de la Messe.

LE Concile de Trente , (*Sess. 22. Decret. de observ. et vivand. in celebr. Miss.*) dit qu'on doit juger du respect , de la piété , de la dévotion , qu'exige du Prêtre qui célèbre la Messe , une œuvre aussi sainte et aussi divine , par la malediction que le Seigneur prononce contre ceux qui feront son œuvre avec négligence. Ce Concile ordonne ensuite aux Evêques de veiller exactement qu'aucun Prêtre n'introduise dans la célébration de la Messe , d'autres Rits , d'autres cérémonies , d'autres prières , que celles qui sont approuvées par l'Eglise , et établies par un long et louable usage. Cérémonies toutes très-remarquables , et même très-utiles , soit pour faire éclater davantage la Majesté d'un si auguste Sacrement , soit pour élever par ces signes sensibles , l'esprit des Fideles à la contemplation des vérités divines cachées dans ce Sacrifice non sanglant.

Le Sacrifice de la Loi nouvelle est grand , par la sainteté de la Victime qui est immolée , et par la dignité du Prêtre qui l'immole , J. C. lui-même , Hostie et Sacrificateur tout ensemble. Ce Sacrifice est si grand , qu'il sembleroit inutile d'y ajouter des cérémonies religieuses , pour le rendre plus auguste à nos yeux ; mais , comme l'a remarqué le Concile de Trente , la nature de l'homme est telle , qu'elle a besoin de secours pour être soutenue par les sens , dans la méditation des choses divines. C'est dans cette vue que l'Eglise , comme une bonne mere , a établi diverses cérémonies , dont elle a orné l'oblation de ce Sacrifice , non pour le rendre plus saint , mais pour rendre plus saints ceux qui l'offrent , et ceux qui y assistent.

Ces pieuses cérémonies instituées pour un motif aussi juste , et par une autorité aussi sainte que celle de l'Eglise , doivent être conservées avec soin , et observées avec religion. Les omettre , c'est un péché ; les mépriser , c'est une espèce d'impicité ; les changer sans autorité ou sans raison , c'est une témérité orgueilleuse : telle est la décision du Concile de Trente , qui frappe d'anathème celui qui dira que les cérémonies reçues et approuvées dans l'Eglise , et usitées dans l'administration solennelle des Sacramens , peuvent être méprisées , ou omises , selon qu'il plaît aux Ministres , ou être changées en d'autres nouvelles , par tout Pasteur quel qu'il soit. (*Sess. 7. Can. 13. de Sacram.*)

Quelle présomption dans ceux qui se flattent de penser et de faire mieux

qu'elle let peut-on regarder comme dignes d'être ses enfans et ses Ministres, ceux qui ne craignent pas, quise font même gloire de lui désobéir. Aussi les Conciles de Milan en 1565 et en 1576, ordonnent-ils aux Prêtres d'observer ces cérémonies avec la dernière exactitude, en leur défendant la plus légère faute. *Exactè ac religiosè observentur, nullis prætermisiss, nullisque omninò adjunctis*, dit le Concile de Bordeaux en 1583. *Quas cæremontas innovare, aut aliis ab Ecclesiâ minime receptis et approbatis, uti non permittimus*, dit le Concile de Tours en 1585. Le Concile de Bourges en 1584, s'explique là-dessus comme le Concile de Bordeaux, et le Concile d'Aquilée en 1596, et comme le Concile de Trente. Ce dernier prescrit aux Evêques d'employer telles peines qu'ils jugeront à propos, contre ceux qui ne s'y conformeront pas.

On ne peut trop exhorter les Prêtres à conserver durant le saint Sacrifice, beaucoup de modestie, de révérence et de gravité, pour inspirer aux peuples tout le respect qu'ils doivent avoir pour nos saints Mysteres. Ils doivent également éviter, et une longueur excessive qui, en fatiguant les assistans, troubleroit leur dévotion, et les empêcheroit d'assister à la Messe; et une précipitation irréligieuse qui les scandaliseroit. Ils doivent prendre garde, en célébrant la Messe, d'éviter tout mouvement de tête, tout ton de voix extraordinaire, et toute posture du corps où il y auroit de l'indécence. Ils doivent être attentifs à faire, sans singularité, sans affectation, tout ce qui est requis dans l'action du saint Sacrifice. Des cérémonies faites avec affectation, pourroient paroître ridicules aux yeux du peuple, qui n'en jugeroit que par la contenance du Prêtre.

On doit encore recommander aux Prêtres, d'éviter dans la célébration de la Messe, les répétitions des paroles du Canon; tout ce qui tient du scrupule, comme tout ce qui sent la dissipation. Ils doivent prononcer les paroles de la Consécration, sagement, distinctement, secrètement, comme l'ordonnent les Rubriques; mais éviter la méthode indecente de faire dans cette prononciation des efforts, qui ne sont propres qu'à détourner l'attention des assistans, et même à troubler l'esprit du Célébrant. Ils doivent encore prendre garde de ne pas toucher l'Hostie ou le Calice du bout des lèvres, et à ne pas remuer la tête à chaque parole de la consécration, comme s'ils vouloient par ce mouvement former un signe de Croix. Il est essentiel sur-tout que les Prêtres nouvellement ordonnés s'observent pour éviter tous ces défauts, dont on ne peut que difficilement se défaire, lorsqu'on en a contracté l'habitude.

Le Prêtre, en disant la Messe, doit particulièrement prendre garde de ne pas prononcer ce qu'il doit dire à haute voix, trop vite, ou trop lentement, ni d'un ton trop élevé et capable d'interrompre les autres Prêtres qui célèbrent en même temps dans l'Eglise, principalement si l'Eglise est petite; sa voix doit être modérée, grave, uniforme et distincte, pour être entendue de ceux qui ne sont pas fort éloignés de l'Autel, et les exciter à la dévotion. Pour les choses qu'on doit dire tout bas, le Prêtre doit les prononcer en telle sorte qu'il n'y ait, autant qu'il est possible, que lui qui les entende. S'il lit avec précipitation, il ne pourra pas réfléchir sur ce qu'il dit. S'il lit trop lentement, il fatiguera et ennuyera les assistans; s'il lit d'une voix trop basse, ceux qui sont le plus près de l'Autel, ne pourront l'entendre.

Il est nécessaire que le Prêtre fasse une grande attention à ce que prescrit la

Rubrique sur ce qui se doit dire à haute voix, et à voix basse. Voici ce qui doit se prononcer à haute voix dans la Messe basse : l'Antienne, *Introibo*, et le Psaume *Judica* ; le *Confiteor*, et tout ce qui suit, jusqu'à ces Oraisons, *Aufer à nobis*, etc. *Oramus te*, *Domine*, etc. Il doit dire tout haut l'Introit, le Kyrie, le *Gloria in excelsis*, *Dominus vobiscum*, *Orenus*, *Flectamus genua*, *Levate*, les Oraisons, les Prophéties, l'Épître, le Graduel, le Verset, le Trait, l'Evangile, le *Credo*, l'Offertoire ; l'*Ora te fratres*, pour ces deux mots seulement ; la Préface, *Nobis quoque peccatoribus*, pour ces trois mots seulement ; *Per omnia secula seculorum*, avant l'Oraison Dominicale, qu'il récite pareillement tout haut ; *Pax Domini*, etc. ; *Agnus Dei*, etc. ; *Domine non sum dignus*, pour ces quatre mots seulement ; la Communion, l'Oraison, ou les Oraisons après la Communion ; *Humiliate capita vestra Deo* ; *Ite*, *missa est*, ou *Benedicamus Domino*, ou *Requiescant in pace*, la Bénédiction, l'Evangile selon S. Jean, ou un autre selon l'occurrence des temps. Toutes les autres paroles de la Messe doivent être prononcées à voix basse.

Il est à propos de faire remarquer aux Prêtres la différence des expressions dont se sert la Rubrique, pour marquer comment on doit prononcer ce qui se lit à la Messe, et ce que signifient ces mots, *clarâ*, *alâ*, *convenienti*, *intelligibili*, *mediocri*, *submissâ*, *vel aliquantulum elevatâ voce*. Lorsqu'elle dit, *clarâ*, *convenienti*, et *intelligibili voce*, elle entend que le Prêtre doit parler de manière qu'il puisse être entendu de tous ceux des assistans qui ne sont pas fort éloignés de l'Autel. *Mediocri*, *submissâ*, et *aliquantulum elevatâ voce*, signifient ce que le Prêtre doit dire, non entièrement à haute voix, ou à voix basse, mais d'un ton de voix médiocre, et de manière qu'il puisse être entendu de ceux seulement qui sont le plus près de lui. A l'égard de ce qui doit être dit tout bas, et *secretâ*, comme l'exprime la Rubrique, le Prêtre doit le prononcer distinctement, et de telle sorte, qu'autant qu'il sera possible, il soit le seul qui l'entende, et qu'il ne soit point entendu de ceux même qui sont à ses côtés. Dans la Messe solennelle, le Célébrant entonne le *Gloria in excelsis*, et le *Credo*, dont le chant se poursuit par le chœur, *Dominus vobiscum*, *Orenus*, les Oraisons et l'Offertoire qui suivent la Préface, *Per omnia secula seculorum*, et l'Oraison Dominicale qui suit, *Per omnia secula seculorum*, *Pax Domini*, etc. qui suit ; les Oraisons marquées après la Communion. *Alia quæ in Missâ privatâ dicuntur, clarâ voce*, ajoute la Rubrique, *in Missâ solenni, à celebrante dicuntur submissâ voce*.

Voilà ce que prescrit la Rubrique, à laquelle on ne peut désobéir sans péché. C'est la conclusion qu'on doit nécessairement tirer de la Doctrine du Concile de Trente (*Sess. 7. Can. 13. de Sacram.*) ce Concile déclare, (*Sess. 22. Cap. 5. de Sacrif. Miss.*) que l'usage de prononcer à voix basse une partie des prières de la Messe, a été établi par l'Eglise ; il prononce anathème dans la même Session, (*Can. 9. de Sacrif. Miss.*) contre celui qui dira que l'usage de l'Eglise Romaine de prononcer à voix basse une partie du Canon de la Messe, et les paroles de la Consécration, doit être condamné.

N'en est-ce pas assez pour engager tout Prêtre qui respecte les loix de l'Eglise, à suivre exactement les Rits marqués dans le Missel, et à ne pas suivre de nouvelles Rubriques suggérées par un orgueil qui refuse de reconnoître l'autorité de l'Epouse de J. C. ? Quand on est enfant de l'Eglise, et à plus forte raison, quand

quand on a l'honneur d'être du nombre de ses Ministres, on doit avoir ce respect pour elle de ne la condamner jamais, mais de s'efforcer de connoître son esprit, afin d'y conformer son jugement et sa conduite : on doit s'instruire des vues et des raisons pour lesquelles elle a fait ses réglemens, non pour s'attribuer l'audacieuse et l'impie autorité de les censurer et de les continuer, mais pour obéir à ses ordonnances, avec plus d'exactitude et de fidélité : et quoi qu'on ne voie pas pourquoi elle les a faites, on ne doit pas laisser d'être persuadé qu'elle les a faites très-sagement.

Et à quels troubles, à quels scandales, à quels excès, à quels abus, à quels schismes, les peuples Catholiques ne seroient-ils pas exposés, si la discipline de l'Eglise étoit abandonnée au caprice de chaque particulier, si tout Prêtre pouvoit changer les Rubriques, et introduire un Rit nouveau dans la célébration de la Messe ? Tout Prêtre doit donc s'en tenir à ce que l'Eglise a ordonné ; elle a reçu de Dieu la lumière et l'autorité nécessaires pour nous prescrire tout ce qui peut relever la majesté du culte du Seigneur, et conserver l'uniformité de notre sainte Religion. Puisque les Prêtres savent quelles sont les prières qu'elle veut être prononcées à voix basse, ils doivent aussi être persuadés qu'ils ne peuvent, sans lui désobéir, dire à haute voix ce qui doit être dit secrètement, et qu'aucune raison ne peut les en dispenser.

Le Rit que l'Eglise prescrit, touchant la récitation secrète de ces prières, est d'autant plus respectable, qu'indépendamment de ce qu'en dit le Concile de Trente, il est autorisé dans l'Eglise Romaine par la plus haute antiquité. Depuis le commencement de l'Eglise, dit S. Basile, les Apôtres et les Prêtres ont conservé aux Mystères, leur dignité, dans le secret et dans le silence : et en effet, ce qu'on fait passer aux oreilles du peuple, n'est plus tout-à-fait un Mystère. *Qui in primordiis Ecclesia certos Ritus prescripserunt, Apostoli, et Patres, in occulto, silentioque, Mysteriis suam servare dignitatem. Neque enim omnino Mysterium est, quod ad populares ac vulgares aures effertur.* (de Spir. Sancti. C. 27.)

C'est une maxime assez souvent répétée par S. Ambroise, qu'on doit conserver les Mystères dans quelque obscurité : *Mysteriorum premendam esse doctrinam* ; qu'il faut les tenir voilés sous un fidele silence : *et quasi operiri fido silentio* ; et qu'on ne doit les découvrir qu'avec beaucoup de réserve : *ut non divulgemus orationem ; sed abscondita teneamus Mysteria* ; et la raison que ce saint Docteur en donne, c'est la crainte qu'en exposant de grands Mystères, à des oreilles infidèles ou infirmes, on ne leur fasse mépriser des vérités qui seroient, pour elles, une nourriture délicate, si elle leur avoit été donnée avec les préparations nécessaires. La principale raison du silence pendant que le Prêtre récite le Canon de la Messe, est tirée de la sublimité du Mystère de l'Eucharistie, et de la profondeur même des prières de la Consécration, ou du Canon.

Il est rare de voir parmi les Fidéles, des personnes en état de pénétrer dans tout ce qu'il y a de plus grand dans ces prières : d'ailleurs, les Peres de l'Eglise ont cru qu'il est juste de mettre de la différence entre le Sacrificateur et les assistans, entre les Ministres sacrés et le peuple, entre celui qui préside à l'assemblée pour consacrer le Corps adorable de notre Seigneur, et ceux pour qui il l'offre : rien ne peut être caché au premier, et il convient aux autres de n'apercevoir ce qui se dit et ce qui se fait de grand dans les saints Mystères.

qu'avec une obscurité et un secret qui peut souvent exciter plus efficacement leur crainte, leur respect et leur admiration, que ne pourroient faire les expressions les plus vives et les plus touchantes.

Le peuple qui assiste à la célébration de nos saints Mysteres, ne peut pas, à la vérité, répondre *Amen*, aux prieres que le Prêtre récite en secret, avec autant de connoissance qu'il répond aux Oraisons que le Célébrant dit à haute voix ; mais il le fait, dit S. Augustin, (*Cont. Ép. parm. L. 2.*) de la même maniere que les Israélites souscrivoient aux prieres du Grand-Prêtre, lorsqu'il étoit seul dans le Saint des Saints, d'où il ne pouvoit être vu, ni entendu du peuple qui étoit dehors, et ainsi que nous souscrivons aux prieres de J. C. qui intercede pour nous dans le Ciel.

C'étoit pour marquer aux Fideles, par le secret et le silence, la grandeur et l'ineffabilité des saints Mysteres, que l'Eglise, lorsqu'elle eut la liberté, sous la protection des Princes, de célébrer publiquement les divins Offices, avec toute la décence qui leur convenoit, ne permit plus au peuple d'approcher de l'Autel, ni de le voir en tout tems ; elle tira des rideaux sur le Sanctuaire ; elle l'entoura de balustres et de cloisons : elle en fit fermer les portes saintes pendant les prieres de la Consécration, et elle ne permit pas aux fideles d'y entendre ces prieres.

Si le secret, dans lequel l'Eglise vouloit garder alors le Canon de la Messe, ne s'observe plus aujourd'hui, sur-tout dans l'Eglise de France ; si les blasphèmes que les Novateurs osèrent préférer contre les prieres de la Messe, ont déterminé l'Eglise à laisser paroître ces prieres au grand jour, elle a espéré que la lecture que les fideles en feroient, ne serviroit, dans ces circonstances, qu'à les édifier, en leur montrant la mauvaise foi et l'impiété de ces hérétiques, et que l'obscurité même que ceux de ses enfans qui lui sont soumis, y trouveroient, leur donneroit lieu d'admirer et d'adorer la grandeur incompréhensible de ces Mysteres : elle a vu que ces prieres porteroient toujours avec elles la dignité de leur secret, dans la difficulté d'en pénétrer tout le sens, et qu'elles se feroient rendre le même respect que S. Augustin ne put refuser aux divines Ecritures, lorsqu'il en eut entendu développer quelques difficultés.

Mais lorsque l'Eglise a donné aux fideles la consolidation de pouvoir méditer, à loisir, les divins Mysteres que les prieres du Canon renferment, elle n'a rien voulu changer dans la discipline qu'elle a prescrite touchant le silence avec lequel les Prêtres doivent dire ces prieres à l'Autel, parce qu'elle a des raisons de ce silence, tirées du fond même des Mysteres.

Tout ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste dans le saint Sacrifice de la Messe, se passe en secret et dans le silence. L'opération qui change le pain et le vin au Corps et au Sang de J. C., ne tombe point sous les sens. Ce divin Sauveur, qui s'offre sur l'Autel, qui y prie, qui s'y immole, n'est ni vu, ni entendu de ceux qui assistent à ce Sacrifice.

L'Eglise en tirant, pour ainsi dire, un voile sur cette partie des prieres de la Messe, qui nous expose la profondeur des saints Mysteres, ne fait, en cela, que suivre la conduite de Dieu même, qui, nous révélant ce que contient la divine Eucharistie, la laisse néanmoins, à l'égard de tous nos sens, dans le secret et dans le silence ; le Verbe y est, mais en silence : *Verbum silens.*

L'humanité sainte s'y trouve, et s'y communique comme notre vraie nourriture, comme véritablement viande, et véritablement breuvage ; mais toujours sous le voile et les apparences du pain et du vin.

N'est-il donc pas bien convenable que pendant ces saints Mysteres, l'Eglise exprime par un profond et religieux silence, son admiration de ce que Dieu y opere secrètement. Par ce silence, elle veut accoutumer ses enfans à croire sans voir, à adorer dans l'obscurité même, la grandeur et l'ineffabilité de ces Mysteres ; elle veut leur apprendre à n'être pas curieux, mais fideles. Et quand ils parviendroient à voir et à entendre tout ce que les Prêtres font et disent à l'Autel, ils ne percevroient pas le voile que J. C. y a tiré sur son humanité, ils ne feroient point cesser le silence de J. C., ils n'entendroient point les prières que le Fils de Dieu fait pour nous à l'Autel pendant l'adorable Sacrifice. Il faudra donc toujours dire aux fideles, ce que S. Ephrem leur disoit dans le quatrième siècle, *qu'il faut voir par l'œil de la foi, sans vouloir approfondir, par une vaine curiosité, les Mysteres d'une foi qui est toute sainte et toute divine. Ne savez-vous pas, leur dit-il, que si vous entrez avec curiosité dans cette recherche, vous ne porterez plus le nom de fidele, mais de curieux ? Contentez-vous de participer avec une foi pleine et entiere, au Corps et au Sang sans tache de votre Maître, et d'être assurés du bonheur que vous avez de manger le divin Agneau, qui ôte les péchés du monde.*

Le vrai fidele ne doit donc pas trouver mauvais, que dans l'opération des plus saints Mysteres, on dérobe quelque chose à ses yeux et à ses oreilles, parce qu'on lui laisse encore, par-là, plus lieu de les contempler par la foi. Il doit souffrir avec soumission et avec piété, que Dieu lui cache quelque chose des prières mystiques, par le ministère de l'Eglise ; il doit animer alors sa foi, reconnoître qu'il y a beaucoup de choses en Dieu qui sont ineffables, et qui doivent être adorées dans le secret et dans le silence. Il doit se servir de la variété des cérémonies de la Messe, de ce qui se dit à voix haute, et de ce qui se dit à voix basse, comme d'un moyen de faire succéder la contemplation à la prière vocale ; ce qui a toujours été l'intention de l'Eglise : il doit enfin ne vouloir pas être plus sage que cette sainte Mere, et aimer un usage si ancien, si connu, si uniforme.

Concluons de cette tradition perpétuelle du secret et du silence, pour la récitation des prières qui doivent se dire à voix basse, dans la célébration du saint Sacrifice de la Messe, qu'on devroit être plus attentif à ne pas mettre le Canon, sans aucun ménagement, entre les mains de toutes sortes de personnes ; qu'on doit à plus forte raison, condamner ceux qui font imprimer ce Canon dans divers petits livres de piété, qu'on voit répandus par-tout avec la dernière indécence. Dans les cas où il pourroit être utile de le donner aux Fideles, on ne peut le faire, qu'en leur en inspirant un grand respect, et avec des explications qui leur fassent appercevoir, autant qu'ils en sont capables, les sens sublimes qui y sont renfermés.

Si tous les Prêtres étoient bien convaincus que la meilleure maniere de dire la Messe, est celle qui est entièrement conforme à l'ordre que l'Eglise leur a prescrit, on n'en verroit pas un si grand nombre n'avoir pour règle dans cette grande action, que l'habitude de la faire, sans égard pour les cérémonies, et très-souvent avec irrévérence. C'est à l'Eglise ; ainsi que nous l'avons déjà observé, à marquer comment doit être offert le saint Sacrifice, qui est la plus grande action de la Religion. Ceux qui lui disputeront cette autorité, doivent

apprendre de S. Paul, que ce qu'elle ordonne et ce qu'elle autorise, doit faire taire tous ceux qui voudroient contester : si l'Eglise a donné des regles pour dire la Messe, il faut les suivre. Malheur à ceux qui auront la hardiesse de vouloir instruire l'Eglise même. S'il n'y avoit aucun Prêtre qui osât se tenir à soi-même lieu de la loi, on ne verroit pas, à la honte de la Religion, au grand scandale des fideles, dans la même Eglise, si peu d'uniformité, et tant de différences dans la célébration de nos saints Mysteres, introduites par des Prêtres qui méprisent hautement ce que leur disent les Rubriques. S'il y en a qui prononcent d'une voix haute, claire et distincte, ce qui doit être dit à voix basse, il y en a aussi qui lisent d'une voix si basse, ce qu'il faut prononcer à voix haute et intelligible, qu'on ne peut les entendre.

Le Prêtre, lorsqu'il dit la Messe, doit savoir que la Rubrique, ainsi que nous l'avons déjà observé, lui prescrit de parler distinctement, avec gravité et dignité, et de proportionner le ton de sa voix, en sorte qu'il se puisse faire entendre des assistans, au moins de ceux qui sont le plus près de l'Autel.

Le Prêtre, lorsqu'il dit la Messe, ne peut ignorer qu'on y loue Dieu, qu'on le prie, qu'on y fait la lecture de l'Eptre et de l'Evangile, pour disposer les assistans à ce redoutable Mystere. Il faut donc lire d'une maniere intelligible, afin que les assistans qui ne sont pas éloignés de l'Autel, puissent entendre ce que dit le Prêtre, et en profiter. Cependant combien y a-t-il de Prêtres qui le fassent, je ne dis pas avec la gravité et la dignité convenables, mais avec quelque décence? On précipite les mots, on parle entre ses dents, on prononce d'une maniere si confuse, qu'on ne s'entend pas soi-même : ce qui se tourne, pour l'ordinaire, tellement en habitude, qu'on ne peut plus s'en corriger. On dira ce qu'on voudra pour s'excuser, mais il est bien difficile de se persuader qu'un Prêtre ait dans le cœur le respect qui est dû à Dieu, lorsqu'il lui parle d'une maniere qui ne seroit pas supportable vis-à-vis des personnes même pour qui il auroit les moindres égards. Ce n'est pas là honorer Dieu, mais c'est déshonorer son ministere, et scandaliser les Fideles, au lieu de les édifier. *Qui legi Missam*, dit le Concile de Cologne en 1536, *cum reverentia modestia, clare, distincte, etc. Sacerdos autem maxime curare debet*, dit la Rubrique, *ut quæ clara voce dicenda sunt, distincte, et appositè proferat*. Voilà la loi, elle est claire, elle est précise; et ce sera toujours visiblement une illusion qu'on se fera à soi-même, quand on y donnera des explications qui n'aboutiront qu'à la faire mépriser. Plût à Dieu, dit le Pape Benoît XIV, (*Instit.* 34.) qu'on ne vit jamais des Prêtres demeurer une partie de la matinée, et jusqu'à l'heure de la Messe, dans les places publiques, pour y chercher des nouvelles, et s'y entretenir avec des laïques, sur des affaires qui ne les regardent pas, et même qui ne conviennent point à leur état. Arrivés à l'Autel, après une très-courte préparation, souvent même sans en avoir fait aucune, ils n'y paroissent qu'un instant, ayant commencé et fini la Messe presque en un clin d'œil. Sortis de l'Autel, ils courent à la Sacristie, pour quitter au plutôt les ornemens sacrés, et après avoir fait une très-courte action de grâces, dont il se dispensent même fréquemment, ils vont reprendre les conversations, on travailler aux affaires temporelles, qu'ils avoient quittées à regret pour aller offrir le saint Sacrifice. Plût à Dieu qu'on ne vit jamais un grand nombre de Fideles ne vouloir entendre que des Messes courtes, et chercher les Eglises où les Prêtres sont

plus expéditifs. Plût à Dieu qu'on ne vît jamais aucun Prêtre se faire un mérite de dire des Messes courtes, chercher même à plaire par là, aux personnes dont ils sont les Aumôniers, et principalement lorsqu'ils en attendent leur fortune.

Instudigitur certissimum est, poursuit ce Souverain Pontife, non deesse qui Sacrum negligentissimè faciunt, verba cum festinatione proferentes intempestivè, quæ agenda sunt, properantes, vel ea simul cum verbis conjungentes, cum tamen verba pronuntianda non sint, nisi quilibet actus prius absolvatur. Ad Altare, tam exiguo tempore, adeoque incompositè detinentur, ut nullam animo Religionem, nullam verbis, ac precibus, quæ ad Sacrificium pertinent, attentionem habere procul dubio videantur. Plût à Dieu qu'on ne pût jamais reprocher à aucun Prêtre sa négligence, sa dissipation, son air impie à l'Autel. Plût à Dieu qu'on n'en vît aucun mépriser les cérémonies de la Messe, ne les faisant ni dans le tems, ni dans l'ordre prescrit; prononçant les prières avant les actions pour lesquelles elles sont ordonnées; faisant celles-ci avec des prières qui devroient les suivre, et confondant les unes et les autres; agissant, en un mot, comme s'ils ne croyoient pas les grands Mysteres qui s'opèrent entre leurs mains. *Sacerdotibus ejusmodi, ajoute ce Souverain Pontife, illud aptissimè convenire potest, quod olim Tertullianus, cum diversam rem pertractaret, postulavit: sacrificat, an insultat?*

Les écrivains, dit encore ce saint Pape, qui ont expliqué et connu l'esprit des Rubriques concernant la célébration du saint Sacrifice, distinguent deux sortes de tems qu'un Prêtre doit employer à dire la Messe. *Temporis spatium quod in Missæ celebratione impenditur, duplex constituunt; videlicet interius et exterius.* Le premier appelé, *temporis spatium interius*, est celui qui est nécessaire pour prononcer toutes les paroles, pour dire toutes les prières, pour faire toutes les cérémonies que prescrivent les sacrés Rits, avec l'attention: l'exactitude, la décence, le respect et la piété qu'exigent nos redoutables Mysteres. Or, si l'on veut y faire une sérieuse attention, on reconnoitra qu'il est difficile, nous croyons même de pouvoir dire qu'il est impossible, qu'un Prêtre qui dit la Messe dans l'espace d'un quart d'heure, et à plus forte raison lorsqu'il l'a dit en moins d'un quart d'heure, puisse prononcer toutes ces prières, puisse faire toutes ces cérémonies, avec cette attention, cette exactitude, cette décence, ce respect et cette piété, qu'il ne peut mépriser, sans être la douleur de J. C., la honte de l'Eglise, le scandale des Fideles.

A l'égard du tems appelé, *Spatium temporis exterius*, qui dépend de la ferveur et de la dévotion du Prêtre qui célèbre, il doit être réglé par la prudence, pour ne pas fatiguer, par une longueur excessive, l'attention des assistans. La charité du Prêtre qui célèbre, doit lui apprendre à n'être point alors à charge, ni ennuyeux aux autres, et à avoir plus d'égard à l'utilité de ses freres, qu'à une dévotion et à une affection particulière. c'est l'instruction que donne S. Philippe de Néri, aux Prêtres qui croiroient devoir se laisser aller durant la célébration des saints Mysteres, aux saints transports du divin amour, dont ils se sentiroient alors animés, sans aucun égard à ce que pourroient en souffrir les assistans: *Non palam, disoit-il, has delicias, sed et in cubiculo magis optarem.*

Le détail de toutes les cérémonies qui doivent être observées durant la célébration de la Messe, nous meneroit trop loin. Il suffit de renvoyer les Prêtres aux Rubriques qui prescrivent ces cérémonies et qui les en instruiront à fond

Si elles étoient plus exactement et plus souvent consultées, le saint Sacrifice ne seroit pas journellement exposé à des indécences, à des irrévérences qui scandalisent ceux qui en sont témoins, et leur donnent lieu de penser que les Prêtres qui s'en rendent coupables, sont sans religion, ou regardent cette auguste et divine action, comme une action toute profane.

Il ne seroit pas nécessaire d'exhorter les Prêtres à se faire une loi indispensable d'observer exactement tout ce qui est marqué dans le Missel, à regarder toujours comme une grande témérité d'ajouter ou de changer dans les actions, dans les paroles, ou dans l'ordre des choses qui y sont prescrites, s'ils étoient tous bien convaincus que les cérémonies que l'Eglise a établies pour la célébration de la Messe, ont été instituées, comme dit le Concile de Trente, *pour rendre par-là plus recommandable la majesté d'un si grand Sacrifice, et pour exciter les esprits des Fidéles par ces signes sensibles de piété et de religion, à la contemplation des grandes choses qui y sont cachées.* Si tous les Prêtres regardoient leur ministère avec les yeux de la foi, s'ils en connoissoient toutes les profondeurs, s'ils comprennoient avec tous les Saints, la suprême majesté, l'humilité sans bornes de celui qui s'immole sur l'Autel entre leurs mains, l'étendue de sa charité, les voies impénétrables de sa sagesse, ils auroient un respect toujours nouveau, pour des Mystères qui sont toujours également saints et terribles.

Tous les Prêtres n'ont pas les sentimens de ferveur et de religion que Dieu demande d'eux. Tous les Prêtres ne mesurent pas autant qu'ils le devraient à leurs forces et à leur vertu, l'honneur et la grace de monter à l'Autel : le Sacerdote en donne à tous le pouvoir, et il impose à tous la nécessité de vivre pour cela dans une grande sincérité ; mais il ne la donne pas à tous. On ne voit que trop souvent des Prêtres qui n'ont pas le courage et la force de se défendre, lorsqu'ils sont à l'Autel, contre l'impression dessens, de l'exemple et de l'usage ; et parce qu'on en voit beaucoup qui offrent le saint Sacrifice avec précipitation et dissipation, on craint de passer pour singulier, on mesure sa dévotion sur celle des autres et non sur les règles que prescrit la Loi ; on n'est point frappé de ce qui se passe à l'Autel, parce qu'en en voit beaucoup qui ne le sont pas. On se rassure sur ce qui devoit faire trembler : c'est parce que la foi est languissante et presque éteinte dans un grand nombre de Prêtres, que leurs sentimens de religion sont à l'Autel si disproportionnés à la majesté des choses qu'ils devroient y révéler : rien ne les y soutient, parce qu'ils n'y écoutent que les sens et leur indévotion, et que leurs fonctions ne réveillent plus leur foi : comme si ces fonctions devoient perdre, par le long et fréquent usage, quelque chose de leur sainteté : fonction qui ne sont plus pour eux une œuvre de religion, mais une servitude de leur état : que rien par leurs dispositions intérieures et extérieures, ne distingue des autres actions ordinaires qui entrent dans le détail de la vie, si ce n'est que l'indécence, l'ennui, la précipitation ferment la seule différence déplorable qu'ils y mettent : fonctions qu'ils remplissent sans dignité, sans bienséance, et avec un air qu'ils n'oseroient montrer dans les devoirs de pure société qu'ils rendent aux hommes. Ils sont par-tout ailleurs qu'à l'Autel, plus attentifs, plus réservés ; ce n'est qu'en traitant avec un Dieu saint et terrible, qu'ils paroissent sans contrainte ; ce n'est qu'en exerçant les fonctions divines dont le Seigneur les charge, qu'ils se livrent sans rougir, à des dehors

qui avilissent la Religion, et qui accoutument les peuples à ne respecter ni le ministère, ni le Ministre.

Il n'est pas permis de dire la Messe sans Missel; *licet celebrans memoriet sciret Missam*, dit la Rubrique. Plusieurs Conciles ont défendu de dire la Messe par mémoire, et ordonnent de tout lire dans le Missel. *Propter erroris casum, qui in omni parte Missæ, gravis, in Canone gravior, in ipsâ verò consecrationis gravis-simus est, Missam legant, non verò memoriet dicant*, dit le premier Concile de Milan en 1565. *Neque memoriet quidquam*, dit le Concile de Bordeaux en 1583. *Non memoriet dicatur Missa*, dit le Concile de Bourges en 1582. Quoique ce précepte ecclésiastique regarde toutes les parties de la Messe, il oblige encore plus étroitement le Prêtre, lorsqu'il dit le Canon, et principalement les paroles de la consécration, qu'il pourra lire plus facilement dans la table des Secretes, c'est-à-dire, dans cette carte qui se met au milieu de l'Autel, afin que le Prêtre soit moins gêné dans quelques-unes de ses fonctions.

Le Missel doit, s'il est possible, être conforme au Bréviaire: *quia*, disent les Commentateurs des Rubriques, *Officium est præparatio, et dispositio ad Missam*.

On demande, à cette occasion, ce que doit faire le Prêtre qui dit la Messe, ou par dévotion, ou par obligation, dans une Eglise où l'on célèbre une Fête solennelle différente de celle dont il a dit l'Office, sur-tout si l'Office est double, ou du Dimanche. Un savant Rubricaire répond, que ce Prêtre doit dire alors la Messe de la Fête solennelle qu'on célèbre dans cette Eglise; mais se servir du Missel Romain; et s'il n'y a aucune Messe particulière pour cette Fête, qu'il doit dire la Messe du commun, en ajoutant *Credo*, que l'on dit ce jour-là dans l'Eglise; il dira l'Oraison de cette Fête sans y ajouter celle de la Fête dont il a dit l'Office; mais si cet Office est du Dimanche ou de quelque Fête majeure, il en ajoutera la mémoire. Décision conforme à celle de la Congrégation des Rits du 11. Juin 1703, et à celle du Pape Benoît XIV. (*Inst.* 34.) Si c'est le Dimanche dans l'Octave de cette Fête, il dira la Messe du Dimanche dont il a dit l'Office, en se servant des ornemens de la couleur convenable à cette Octave, dont il pourra ajouter l'Oraison à celle du Dimanche, sans en dire une troisième; décision conforme à celle de la Congrégation des Rits donnée le 11. Juin 1701.

Un autre Commentateur des Rubriques, cité par celui dont nous parlons, ajoute, que si la Fête dont on a dit l'Office, est aussi solennelle que celle de l'Eglise étrangère où on veut dire la Messe, on peut dire, à la vérité, la Messe de la Fête de cette Eglise, en faisant la mémoire de celle dont on a dit l'Office; mais que le sentiment le plus commun des Docteurs, est qu'on doit dire la Messe de la Fête dont on dit l'Office, sans faire mémoire de celle de l'Eglise où on célèbre, en se servant toutefois pour la couleur des ornemens, de ceux dont se sert ce jour-là cette Eglise.

Un Aumônier de Religieuses qui ont leur Bréviaire propre, peut dire la Messe de la Fête du Saint dont elles font l'Office, quoiqu'il ne dise pas le même Office; mais seulement en se servant du Missel Romain, et en disant la Messe du commun, quoique l'Ordre de ces Religieuses ait une Messe propre pour cette Fête. Décision conforme à celles de la Congrégation des Rits données le 19 Nov. 1622. le 9 Juin 1668. le 20 Novemb. 1717. Le Pape Benoît XIV (*Inst.* 34.) dit que Clément XI confirma ce dernier Décret, en le faisant

insérer dans le Bullaire, où sont recueillies ses Constitutions : et que c'est le sentiment de presque tous les Auteurs qui ont écrit sur cette matière.

Il n'est pas permis de dire la Messe sans répondant. C'est une règle générale marquée par la Rubrique ; ainsi l'ont aussi réglé plusieurs Papes et plusieurs Conciles, et telle est la pratique uniforme de toute l'Eglise, qui a force de Loi. Un seul Répondant à la Messe suffit ; mais il est nécessaire que ce soit un homme. Les Canons défendent de laisser approcher les femmes de l'Autel, elles ne peuvent donc servir la Messe, même dans un besoin pressant ; il y auroit une indécence notable. Quoique les Religieuses puissent chanter aux Grandes Messes qui se disent dans leur Eglise, il ne leur seroit pas permis de servir le Prêtre à l'Autel, s'il ne se trouvoit point d'hommes pour le faire.

Il est nécessaire de recommander aux Curés d'apprendre à leurs Paroissiens que servir le Prêtre qui célèbre la Messe, est une action très-relevée et très-sainte ; qu'elle demande qu'on y apporte le respect, l'attention et la dévotion qui conviennent à la grandeur d'un tel ministère ; car, en répondant au Prêtre pendant le saint Sacrifice, on coopère avec lui à l'offrande qu'il en fait, puisque le Répondant ne fait pas cette fonction en son seul et privé nom, mais en celui de l'Eglise et de tous les Fidéles. Si l'on étoit attentif à instruire sur cette pieuse action, les jeunes gens, en leur apprenant le Catéchisme, on éviteroit les scandales journaliers que causent tant d'enfans et d'autres personnes, qui s'acquittent de ce saint ministère, sans aucun sentiment de respect pour le Temple du Seigneur et d'une manière tout-à-fait indécente ; scandale que Dieu punira, mais dont il rendra responsables, les Curés, les Vicaires, les Prêtres et toutes les personnes chargées spécialement et par état de l'instruction de la jeunesse ; non les enfans sans éducation et sans connoissance de ce qu'ils doivent à Dieu, trop jeunes pour comprendre le mal qu'ils font, parce qu'on ne les en a jamais avertis. Le Prêtre qui célèbre ne doit pas souffrir pour Répondans les petits enfans, qui ne sont occupés qu'à rire et à parler durant le saint Sacrifice : si, conformément à ce que lui prescrit le Concile de Trente, il doit veiller à ne souffrir aucune immo-destie considérable dans les personnes qui assistent à la Messe, à plus forte raison est-il obligé de ne les pas souffrir dans ceux qui lui servent de ministres.

La Rubrique dit qu'on peut célébrer la Messe depuis l'aurore jusqu'à midi. En se conformant aux réglemens faits par l'Evêque Diocésain, pour prescrire l'heure à laquelle il permet de commencer les Messes, et ordonne de les finir, on ne s'expose point à abuser de ces expressions, *depuis l'aurore jusqu'à midi*. Le Concile de Trente, (*Sess. 22. in Decret. de observ. et vitand. in celeb. Miss.*) recommande aux Evêques d'employer leur autorité, afin que les Prêtres ne disent la Messe qu'aux heures convenables. On doit voir, sans qu'il soit nécessaire de l'observer ici, que nous ne parlons pas ici de la Messe qui se dit à minuit à la Fête de Noël.

Il est défendu dans les Diocèses où l'on suit le Rit Romain, de dire d'autre Messe dans chaque Eglise que la conventuelle, les jours du Jeudi saint et du Samedi saint, et d'y célébrer des Messes privées. Il n'est pas permis de célébrer la Messe le jour du Jeudi saint dans les Chapelles particulières, ni dans celles des Confrairies. On ne peut la dire que dans les Eglises où le très-saint Sacrement doit être en réserve dans le Tabernacle.

*De la valeur et des effets du Sacrifice de la Messe ;
de l'intention dans laquelle le Prêtre doit offrir ,
et de ceux pour qui il doit être offert. Remarques
sur l'application du fruit de ce Sacrifice.*

LA valeur du Sacrifice de la Messe est la force et le pouvoir qu'il a d'obtenir de Dieu les grâces qu'on lui demande. Ce Sacrifice vaut beaucoup pour nous obtenir de Dieu non seulement les biens spirituels, mais encore les biens temporels. *Le Seigneur*, dit le Concile de Trente, (Sess. 22. cap. 2. de Sacrifi. miss.) *est appaisé par cette offrande, et accordant la grâce et le don de pénitence, il remet les crimes et les péchés, même les plus grands.* Ce n'est que médiatement et par voie d'impétration, que le Sacrifice de la Messe produit la rémission des péchés, quant à la culpé ; c'est-à-dire, que Dieu, *appaisé*, comme dit le Concile, *par ce Sacrifice, accorde aux pécheurs pour qui on l'offre, des grâces actuelles qui les portent à la pénitence, et qui les disposent à recourir aux Sacramens, par la vertu desquels leurs péchés leur sont immédiatement remis ;* mais à l'égard de la peine temporelle, le Sacrifice de la Messe la remet immédiatement, au moins en partie : car ce Sacrifice profite aux morts pour qui il est offert, et qui cependant sont dans un état à ne pouvoir plus mériter. Il est certain que le Sacrifice de la Messe nous obtient quelquefois de Dieu des biens temporels : c'est pourquoi, dit encore le Concile de Trente, dans l'endroit que nous venons de citer, *conformément à la tradition des Apôtres, ce Sacrifice est offert pour les péchés, les peines, les satisfactions et les autres nécessités des Fidéles.* Par ces termes, *nécessité*, le Concile entend les biens temporels qui sont pour le bien et l'utilité de l'Eglise, la paix, la tranquillité des Fidéles, la fertilité de la terre, etc. Biens temporels que la divine Providence ne nous accorde que comme des moyens dont nous devons nous servir pour parvenir à notre fin dernière, qui est Dieu.

Le Sacrifice de la Messe a son effet et opere, *ex opere operato*, non pas, à la vérité, comme les Sacramens, qui sont des instrumens dont Dieu se sert pour produire infailliblement la grâce en ceux qui n'y mettent point d'obstacles ; mais il opere son principal effet par voie d'impétration, c'est-à-dire, en fléchissant la miséricorde de Dieu, et obtenant de sa bonté infinie ce que l'on demande ; et voilà pourquoi il peut être offert pour ceux dans lesquels il n'y a aucune sainte disposition. Il opere par sa propre vertu, et indépendamment de la sainteté du Ministre par qui il est offert. *C'est cette offrande pure, comme le dit le Concile de Trente, qui ne peut être souillée par l'indignité, ni par la malice de ceux qui l'offrent.* Sacrifice que nous procure la rémission des péchés, parce que c'est la même et l'unique Hostie, le même qui s'offrit autrefois sur la Croix, et qui s'offre encore à présent par le ministère des Prêtres, n'y ayant de différence que dans la manière d'offrir : d'où il faut conclure que la force et l'efficacité du Sacrifice de la Messe vient de J. C., qui est tout à la fois Victime

et principal Sacrificateur, dont les Ministres inférieurs ne peuvent retarder, ni empêcher la puissance.

Le Prêtre qui veut dire la Messe, doit, avant que de célébrer, conformer son intention à celle de Notre Seigneur J. C. et de l'Eglise, dont il est Ministre; c'est-à-dire, avoir intention de consacrer et d'offrir le vrai Corps et le Sang de Notre Seigneur J. C., à la gloire et à l'honneur de la très-sainte Trinité, au profit de l'Eglise et pour le salut de tous les Fidéles. Il doit ne se proposer qu'une fin céleste et surnaturelle, avoir en vue d'obtenir par la Victime immolée pour la vie du monde, le pardon de ses péchés, la guérison des maladies de son âme, la protection contre les maux qui le menacent, la délivrance des adversités et des tentations qu'il a lieu de craindre. Il doit vouloir célébrer, pour remercier Dieu des grâces et de tous les biens qu'il a reçus; pour lui demander les vertus et les secours dont il a besoin, le progrès dans la perfection que le Seigneur demande de lui, la pureté de corps et d'esprit, le bonheur d'être consommé dans l'unité avec J. C., le don de la persévérance. Malheur au Prêtre qui est porté à une si grande action par motif d'avarice, ou de vaine gloire, par respect humain, par la crainte des hommes, par coutume de célébrer, et qui s'approche de l'Autel sans application intérieure.

Le Prêtre qui va dire la Messe, doit avoir intention de représenter, de continuer le Sacrifice sanglant qui s'est accompli sur la Croix, en mémoire de la Passion et de la mort de J. C.; d'obéir au précepte de cet adorable Sauveur, qui a dit à ses Apôtres et à leurs successeurs dans le Sacerdoce : *faites ceci en mémoire de moi*.

A cette intention doit être jointe celle d'offrir en mémoire de la Résurrection et de l'Ascension de J. C.; en union de tout ce que ce divin Rédempteur a fait et mérité pour notre salut; à l'honneur de la Sainte Vierge et des Saints.

La Messe étant, comme nous l'avons déjà observé, un Sacrifice de *Laurie*, le Prêtre doit vouloir l'offrir pour adorer Dieu comme principe et fin de toutes choses; pour reconnaître son souverain domaine sur toutes les Créatures, ses infinies perfections, sa souveraine grandeur. Il doit s'offrir alors avec J. C., en protestant au Seigneur qu'il veut vivre et mourir dans l'esprit d'une entière et absolue soumission à ses ordres; qu'il sent toute l'équité et tout le bonheur de cette dépendance absolue; s'offrant à Dieu avec J. C., comme une Hostie vivante, pour accomplir sa sainte volonté en toutes choses; unissant ces dispositions aux adorations de la sainte Vierge et de tous les Saints; desirant enfin que le saint Nom de Dieu soit connu, célébré, loué, glorifié dans toute la terre, que Dieu soit adoré, aimé, servi par tous les hommes, et de réparer par cet adorable Sacrifice, les outrages, les blasphèmes, les crimes, les impiétés des Infidèles, des Juifs, des Hérétiques, des Schismatiques, des ennemis de la Religion, des scélérats et de tous les pécheurs.

Le Sacrifice de la Messe est *Eucharistique*; il doit donc être offert comme Sacrifice d'action de grâces, et dans l'intention de remercier Dieu, source de tous biens, toujours en union aux sentimens du cœur de J. C., aux louanges, aux hommages, aux adorations de la sainte Vierge, de tous les Anges, de tous les Saints; dans l'intention de bénir le Seigneur de toutes ses œuvres pour sa gloire, de toutes ses

miséricordes , de toutes les merveilles de sa bonté envers les hommes , des trésors immenses des graces dont il a orné la sainte Vierge , de celles qu'il a répandues sur ses Saints. Il faut alors que le Prêtre rende graces au nom de l'Eglise , pour tous les biens qu'elle a reçus et qu'elle reçoit continuellement de son divin Epoux , de la force invincible qui lui a été donnée contre les portes mêmes de l'enfer. Il faut que le Prêtre remercie alors pour lui , pour tous ceux qu'il en ont chargé et pour tous les Fideles , de tous les bienfaits généraux et particuliers , dans l'ordre de la grace et dans l'ordre de la nature , dont ils sont redevables à la miséricordieuse toute-puissance de Dieu.

Le Sacrifice de la Messe est *propitiatoire*. Le Prêtre doit donc se préparer à offrir l'Hostie sainte , immolée pour les péchés des hommes ; dans l'intention d'apaiser la colere de Dieu , de satisfaire à sa justice , d'obtenir le pardon des crimes et des péchés commis contre sa souveraine Majesté ; parlant alors pour lui et pour ceux au profit desquels il doit célébrer , et pour tous les Fideles.

Enfin , le Sacrifice de la Messe est *impétratoire*. Ce qui apprend au Prêtre , qu'il doit vouloir l'offrir pour toutes les nécessités de ceux à qui il doit s'intéresser , et pour ses propres besoins : demandant toutes ces graces par J. C. , dont la médiation doit faire notre paix et toute notre consolation ; sans elle nous ne pourrions rien espérer ; sans elle nous ne pourrions *approcher avec confiance du Trône de la grace , afin d'y recevoir miséricorde et d'éprouver au besoin les effets de sa bonté divine*.

Le Prêtre ne peut monter à l'Autel comme une personne privée : il y paroît au nom de l'Eglise , il doit donc n'y parler que conformément à ce qu'elle prescrit , unissant ses vœux , ses prieres , ses larmes , ses gémissemens , ses instances auprès de Dieu , ses adorations , ses louanges , ses actions de graces , aux vœux , aux gémissemens , aux larmes , aux prieres , aux adorations , aux louanges , aux actions de graces de l'Eglise. Il ne peut alors limiter ses intentions à un petit nombre d'amis , à une famille , à un pays , à un Royaume , à un Diocese. Il doit se souvenir de tous les lieux de l'univers , où la famille de J. C. est répandue , où sont les fruits de la fécondité miraculeuse de l'Eglise , où le bon grain se nourrit et fructifie , au milieu des ennemis sans nombre qui cherchent à l'arracher ; où l'Eglise souffre sans aucun relâche les douleurs aiguës de l'enfantement , pour ramener à Dieu ceux de ses enfans qui l'offensent , et *jusqu'à ce que J. C. soit formé en tous ceux que ce divin Rédempteur lui a donnés*. En un mot , la compassion et le cœur du Prêtre qui va célébrer , doivent s'étendre à tous ceux pour qui l'Eglise s'intéresse , en quelque lieu qu'ils habitent , soit qu'il les connoisse , soit qu'il ne les connoisse pas : il doit prendre part avec elle à tous les biens , à tous les maux dont elle le charge de parler à Dieu.

Si on considere la valeur du Sacrifice de la Messe en lui-même , par rapport au principal Sacrificateur , qui est J. C. ; par rapport à la Victime offerte ; qui est J. C. , et la vertu que ce Sacrifice peut avoir , le prix en est infini ; car le Sacrificateur et la Victime ont un mérite infini. Le Sacrifice de la Messe , dit le Concile de Trente , *est le même qui s'offre autrefois sur la Croix , n'y ayant de différence que dans la maniere de l'offrir* ; mais si on considere ce Sacrifice , en tant qu'il est l'action d'un homme , c'est-à-dire , en tant qu'il est offert par le ministère du Prêtre ; si on le considere par rapport à la volonté que J. C.

a d'en appliquer le fruit à ceux pour qui il est offert, aux effets qu'il opere et au fruit qu'il produit, la valeur du Sacrifice est bornée et limitée : car J. C. n'a pas institué le Sacrifice de la Messe, à dessein de nous appliquer par son moyen un mérite infini. La valeur du Sacrifice de la Croix, quoiqu'elle soit infinie, ne nous est appliquée que d'une manière finie. C'est parce que l'application du Sacrifice de la Messe ne se fait pas d'une manière infinie, et parce que le fruit de ce Sacrifice est fini, que l'Eglise en réitère tous les jours l'oblation, et l'offresouvent plusieurs fois, pour obtenir une seule et même chose.

Pour bien connoître quelle est l'application que le Prêtre doit faire du fruit de la Messe, il faut considérer, 1°. qu'il offre au nom de J. C. premier et principal Sacrificateur, dont les mérites sont la source de la valeur de ce Sacrifice ; dont la volonté fait la première et principale règle de l'application qui en doit être faite. 2°. Au nom de l'Eglise, à qui J. C. a laissé la dispensation de ses mérites et de ses satisfactions. 3°. Le Prêtre offre encore ce Sacrifice en son propre nom ; et en cette qualité, il a la liberté de l'offrir et d'en appliquer le fruit à qui il voudra. 4°. Il l'offre au nom des Fideles qui sont censés vouloir l'offrir avec lui, ou par lui : tels que sont ceux qui servent à la célébration de la Messe, ou qui y assistent, ou qui donnent quelques aumônes pour la dire. J. C. et l'Eglise veulent que tous les Fideles participent au fruit de ce Sacrifice, toutes les fois qu'il se célèbre, pourvu toutefois qu'il n'y ait rien en eux qui y mette obstacle ; et ils ont part à ce fruit commun, sans qu'il soit nécessaire que le Prêtre qui célèbre leur fasse lui-même cette application générale de la Messe ; mais il y a une portion des fruits de ce Sacrifice dont J. C. a laissé l'application à la détermination du Prêtre célébrant, son Ministre, et dispensateur de ses Mysteres. Il y en a une à laquelle peuvent participer ceux qui offrent le Sacrifice avec le Prêtre ; et l'Eglise approuve la pratique des Fideles qui demandent que la Messe soit célébrée particulièrement pour eux.

L'Ecriture sainte, la Tradition de l'Eglise, les Conciles et les Peres, n'ayant rien dit et décidé sur la quantité du fruit du Sacrifice, que J. C. veut être appliquée aux Fideles en général, et en particulier à ceux qui sont compris dans l'intention spéciale du Prêtre célébrant, et que Dieu seul connoît, il suffit que le Prêtre veuille faire cette application aux personnes pour lesquelles il desire, ou est obligé de célébrer, autant que J. C. lui en a donné le pouvoir.

L'intention du Prêtre dans l'application qu'il fait du fruit du Sacrifice de la Messe aux personnes pour lesquelles il veut l'offrir, doit être actuelle ou au moins virtuelle. Cette intention doit accompagner l'action du Sacrifice, elle doit être certaine et déterminée, elle ne peut laisser en suspens l'effet du Sacrifice, et le faire dépendre d'une condition future. Il faut qu'elle détermine quelqu'un, ou quelque fin que le Prêtre connoisse, au moins implicitement : par exemple, s'il ne connoît pas en particulier pour qui, ou pour quoi on lui demande de célébrer, il faut qu'il veuille au moins offrir pour la personne, ou pour la chose qui lui a été recommandée, sans aucune désignation spéciale.

Il y a une portion du fruit du Sacrifice de la Messe qui appartient spécialement au Célébrant, et qu'il ne peut appliquer à un autre.

L'application spéciale du fruit du Sacrifice doit être faite par le Prêtre,

avant que de monter à l'Autel, ou au moins avant la consécration, même aux Messes des morts.

Lorsqu'il a dirigé son intention en faveur de ceux pour qui il veut offrir, il suffit de la renouveler durant la célébration à chaque prière du Canon de la Messe, qui est appelée *Memento* : il peut alors nommer tous ceux pour qui il veut prier ; mais cela n'est pas nécessaire, et il suffit qu'il en fasse mémoire mentalement : il peut même les comprendre tous en général, sans s'arrêter à chacun en particulier, pour ne pas fatiguer par une excessive longueur, ceux qui assistent au Sacrifice, et ne pas leur causer de l'indévotion par ce retardement. Il est vrai que lorsque le Prêtre veut offrir pour plusieurs, de célèbres Auteurs lui conseillent d'en faire mémoire spécialement et nommément ; mais cela doit s'entendre de la mémoire qui s'en fait dans la préparation à la Messe, et avant que de monter à l'Autel.

Si le Prêtre n'applique à personne le fruit du Sacrifice ; si ceux auxquels il l'applique n'en ont pas besoin, ou si leur état les rend indignes et incapables d'y participer, le Prêtre peut leur en substituer d'autres, par une seconde intention et qui soit conditionnelle.

On offre le Sacrifice de la Messe pour tous les Fideles vivans, justes ou pécheurs, à moins qu'ils ne soient retranchés de la communion de l'Eglise, par l'excommunication. La raison de cette exception, est que cette censure prive celui qui en est frappé, de tous les suffrages dont le Fils de Dieu a laissé la dispensation à son Eglise ; il n'est plus du corps de l'Eglise, et par conséquent il n'a point de droit de participer au fruit du Sacrifice de nos Autels, ni d'y être nommé. Le nom même d'excommunié est si odieux à l'Eglise, que le jour du Vendredi saint, auquel, pour imiter la charité de son Epoux priant sur la Croix pour ses ennemis, cette pieuse Mere des Fideles, suspend la rigueur de ses loix en faisant mention expresse des Juifs, des Païens, des Hérétiques, des Schismatiques, elle ne parle point des excommuniés ; néanmoins le Prêtre peut diriger secrètement son intention et prier en son propre et privé nom, pour demander à Dieu leur conversion. *S'il ne nous est pas permis de prier pour eux publiquement*, dit saint Bernard, *il sera toujours permis à notre cœur de le faire par ses gémissemens et ses soupirs.*

Le Sacrifice de l'Autel n'est point offert directement pour les Hérétiques, ni pour les Schismatiques, ni pour les Infideles ; l'Hérétique et le Schismatique ne sont point membres de l'Eglise, ils ne peuvent donc avoir aucune part au fruit du Sacrifice propre à l'Eglise, offert au nom de l'Eglise ; à l'égard des Infideles, ils ne sont point de la famille de J. C., qui est l'Eglise, à laquelle seule ce divin Sauveur a laissé ce Sacrifice ; car pour appartenir à une famille, il faut y être né : or le Baptême est la seule voie par laquelle on puisse naître dans l'Eglise. Cependant ce Sacrifice est offert pour la tranquillité de l'Eglise, pour son exaltation, pour son triomphe, pour l'extirpation des schismes, pour l'extinction des erreurs, pour la destruction de l'idolâtrie ; ce qui tend indirectement à la conversion des Hérétiques, des Schismatiques et des Infideles. Le Prêtre peut encore, par une intention secrète et particulière, prier en son propre et privé nom pour eux, en demandant qu'ils se réunissent à l'Eglise, et que Dieu leur accorde la grace de reconnoître et d'embrasser la vérité.

Lorsqu'on offre le Sacrifice de la Messe pour les Fideles vivans, l'esprit de l'Eglise est de demander à Dieu la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, et le salut de tous. Son intention a toujours été de demander la paix dont elle a besoin, pour travailler avec succès à l'agrandissement du Royaume de Dieu sur la terre, de prier pour le repos de l'univers, pour les Rois, pour leurs armées, pour leurs alliés, pour les malades, pour les affligés, et pour toutes les nécessités de ses enfans.

La pratique d'offrir le Sacrifice de la Messe pour les Fideles qui sont morts dans la communion de l'Eglise, est émanée de la tradition établie par les loix que les Apôtres ont faites, confirmée par la coutume et soigneusement observée sous l'autorité de la Foi. Cet usage a été suivi dans tous les siècles et généralement par toutes les Eglises. Voici comme s'explique là-dessus le Concile de Trente. (*Sess. 22 Can. 3. de Sacrif. Miss.*) *Si quelqu'un dit que le Sacrifice de la Messe est seulement un Sacrifice de louange et d'action de grâces, ou une simple mémoire du Sacrifice qui a été accompli sur la Croix, et qu'il n'est pas propitiatoire, ou qu'il n'est profitable qu'à celui qui le reçoit, et qu'il ne doit point être offert pour les vivans et pour les morts, pour les péchés, les peines, les satisfactions, et pour toutes les autres nécessités, qu'il soit anathème.*

Les Curés, les Prédicateurs, et tous les Prêtres chargés de l'instruction des peuples, doivent lire ce que le même Concile enseigne sur le Purgatoire. (*Sess. 25, In Decret. de Purgat.*) Ils y apprendront ce que l'Eglise a toujours cru, et ce qu'ils doivent par conséquent uniquement prêcher sur cette importante matière : savoir, qu'il y a un Purgatoire, et que les âmes qui y sont détenues, sont soulagées par les suffrages des Fideles, et particulièrement par le Sacrifice de l'Autel, si digne d'être agréé de Dieu. Ils doivent bannir de leurs instructions devant le peuple ignorant et grossier, les questions difficiles et trop subtiles sur cette matière, celles qui sont inutiles, et tout ce qui ne peut pas contribuer et augmenter la piété des Fideles. Les Curés doivent avoir soin d'empêcher qu'on ne débite sur ce sujet à leurs Paroissiens, des choses incertaines ; qu'on ne publie des visions, des miracles faux, ou qui n'ont pas été approuvés par l'autorité de l'Eglise. Ils doivent s'abstenir, comme d'un sujet de scandale et de mauvaise édification pour les Fideles, de tout ce qui tient d'une certaine curiosité, ou maniere de superstition, ou qui ressent un profit ; ils doivent tenir la main, que les suffrages des Fideles, comme les Messes, les prières, les aumônes et les autres œuvres de piété, qui ont accoutumé d'être offertes par les Fideles qui sont encore en cette vie, pour les autres Fideles défunts, soient faites et accomplies avec piété et dévotion dans leurs Paroisses, selon l'usage de l'Eglise ; et que ce que l'on doit aux morts par fondations testamentaires ou autrement, y soit acquitté avec soin et exactitude, et non par maniere de décharge, par les Prêtres qui servent l'Eglise et autres qui y sont tenus. Enfin, ils doivent avertir le peuple qu'on ne peut demander la célébration des Messes des morts, les jours auxquels l'Eglise ne permet pas d'en dire ; mais qu'en disant la Messe du jour, elle est également appliquée pour les morts.

Le Prêtre doit observer quatre choses dans l'application du Sacrifice de la Messe qu'il est disposé à célébrer. Il doit avoir intention de l'appliquer en la meilleure maniere qu'il peut. 1°. En faveur de ceux dont l'Eglise fait une mention

particulière dans le Canon de la Messe, savoir, de toute l'Eglise, du Pape, de l'Evêque Diocésain, du Roi et de tous ceux qui assisteront au Sacrifice qu'il va offrir. 2°. Pour lui-même, selon la part et mesure qu'il plaît à Dieu d'accorder à celui qui offre le Sacrifice. 3°. Pour ceux pour qui il doit offrir le Sacrifice, soit à cause de l'obéissance, soit à cause d'un bénéfice dont il est titulaire, ou d'une fondation qu'il est chargé d'acquitter, ou d'un legs, ou de quelque contrat légitime et autorisé, ou d'une promesse, ou d'un vœu, ou d'une aumône reçue légitimement, ou de quelque autre engagement particulier; et il doit le faire conformément aux obligations que ces différens cas lui imposent, soit qu'il soit engagé à ne dire qu'une Messe, soit qu'il doive en dire plusieurs. 4°. Sans préjudicier à ceux pour qui il est obligé de célébrer et dont on vient de parler, le Prêtre peut encore faire l'application du Sacrifice en faveur des personnes avec lesquelles il a des relations plus particulières, par les liens du sang ou de l'amitié, ou pour quelque autre raison spéciale; il peut la faire en faveur d'autres qui lui sont recommandées, ou pour qui il croit devoir demander des grâces, soit spirituelles, soit temporelles: il peut la faire enfin, en faveur de ceux qui sont plus agréables à Dieu, mais il doit toujours se souvenir de conformer et de soumettre, dans toutes ces applications, son intention à celle de JESUS-CHRIST.

A l'égard de l'application qui doit être faite pour les Morts, il convient que le Prêtre garde le même ordre, et qu'il prie, 1°. pour ceux qu'il doit recommander, selon l'institution et l'intention de l'Eglise; 2°. pour ceux en faveur desquels il doit offrir spécialement le Sacrifice; 3°. pour ceux dont le souvenir lui est plus cher. Avantant conseille encore de prier pour celle des âmes du Purgatoire, qui doit être le plutôt délivrée des peines qu'elle souffre: ce qui l'engagera, après sa délivrance, à solliciter alors le Seigneur en faveur du Prêtre qui vient d'offrir pour elle. On ne doit appliquer le saint Sacrifice pour les Morts, qu'en tant qu'il est *satisfactoire*.

C'est une pratique digne de la piété du Prêtre qui desire d'obtenir la grâce d'une heureuse et sainte mort, d'offrir le saint Sacrifice de la Messe dans l'intention que s'il plaît à Dieu de l'appeler à lui par une mort subite, le jour même auquel il a célébré, le bonheur qu'il aura eu de recevoir J. C. à l'Autel, lui serve de Viatique pour le préparer à mourir dans la paix du Seigneur. Cette pratique est d'autant plus salutaire, qu'elle ne peut que rassurer contre les frayeurs que doit causer l'incertitude de la vie; elle est très-utile pour se rappeler d'une manière consolante, le souvenir de la mort et de l'éternité. On doit au moins tous les mois une fois, user de cette pratique salutaire.



Obligations des Curés sur l'application de la Messe.

Les Curés ne peuvent retirer aucune rétribution pour l'application de la Messe, aux jours qu'ils sont obligés de l'appliquer pour leurs Paroissiens. Le Concile de Trente (*Sess. 23. cap. 1. de Reform.*) dit qu'il est commandé de précepte divin, à tous ceux qui sont chargés du soin des âmes, d'offrir pour elles le Sacrifice. La Congrégation, interprète de ce Concile, a déclaré que ces paroles, offrir pour elle, doivent s'entendre non seulement de l'obligation de dire la Messe, afin que les brebis des Pasteurs qui la célèbrent, puissent y assister, mais de l'obligation de leur en appliquer le fruit, aux jours auxquels ils sont tenus de célébrer pour elles. Telle a toujours été la doctrine de cette Congrégation sur cette question, dit le Pape Benoît XIV dans son Ouvrage *De Sacrif. Missæ*. Telle est encore la décision du quatrième Concile de Milan, lorsqu'il défend aux Curés de se charger d'autres Messes, les jours auxquels ils sont obligés d'offrir pour leur peuple.

Le Pape Benoît XIV, dans sa Lettre *Cùm semper oblatas*, adressée à tous les Patriarches, Archevêques et Evêques d'Italie, explique ces paroles du Concile, *Pro his sacrificium offerre*, comme la Congrégation interprète les a toujours entendues. Il appelle, *Inanes et frivolas interpretationes*, tous les Commentaires sur ce Texte du Concile, qui dispensent de cette obligation, les Curés et tous les Prêtres chargés du soin des âmes, et qui leur permettent de recevoir des aumônes ou rétributions pour la Messe de Paroisse qu'ils doivent dire, en appliquant le fruit de cette Messe à ceux qui leur ont donné des honoraires, ou à des fondations particulières : commentaires que ce savant Pape dit être contraires à la doctrine des souverains Pontifes ses prédécesseurs, sur cette manière.

Il déclare que l'obligation d'appliquer le fruit de la Messe de Paroisse aux Paroissiens, regarde non seulement les Curés en titre, mais encore tous les Prêtres envoyés pour gouverner les Paroisses en qualité de Vice-gérans ou Provicaires, soit pendant l'absence des Curés de ces Paroisses, soit durant la vacance de la Cure. Il dit que dans les Diocèses où il y a des jours de Fêtes qui obligent les peuples d'entendre la Messe, en leur permettant de vaquer cependant aux œuvres serviles, les Curés et tous les Prêtres chargés du soin des âmes, sont tenus ces jours-là d'offrir et d'acquitter la Messe pour les Paroissiens; mais ce souverain Pontife ne décide point ce qu'on doit penser du sentiment qui veut les obliger à cette application tous les jours de la semaine, ou au moins toutes les fois qu'ils disent la Messe, sur-tout lorsque leurs revenus sont abondans.

A l'égard des Curés et des Provicaires, ou Vice-gérans, dont le revenu est si modique, qu'il ne peut fournir à leur subsistance, il dit que l'Evêque peut leur permettre, s'il le juge nécessaire à cause de leur pauvreté, de recevoir les aumônes ou rétributions qu'on leur offrira les jours de Dimanches ou de Fêtes, et d'appliquer alors la Messe de Paroisse en faveur de ceux qui les lui auront données; pourvu toutefois qu'ils disent cette Messe dans l'Eglise Paroissiale, à l'heure et

avec

avec les précautions nécessaires pour la faire entendre aux Paroissiens; et à condition que dans le cours de la semaine, ils offriront et accompliront le saint Sacrifice pour les Paroissiens, autant de fois qu'il y aura eu de Fêtes qui leur auront procuré ces aumônes ou rétributions.

On lit encore dans la même Lettre, *Cum semper oblatas*, des décisions importantes sur l'application du fruit de la Messe Conventuelle des Eglises Métropolitaines, Cathédrales et Collégiales. Voici le précis de ces décisions. Cette Messe doit être célébrée tous les jours dans chacune de ces Eglises : le fruit doit en être appliqué tous les jours aux Bienfaiteurs en général de l'Eglise, comme celui de la Messe Paroissiale doit être appliqué aux Paroissiens. Cette obligation ne seroit pas remplie, si le saint Sacrifice étoit alors offert à l'intention de quelques Bienfaiteurs en particuliers, ou pour satisfaire à quelque autre obligation particulière. *Etenim*, dit ce grand Pape, *hujusmodi debitum, non quidem respicit singulares aliquos Benefactores; sed Benefactores in genere cujuslibet Ecclesie, cujus servitio addicti sunt, quicumque in eadem, sive dignitates, sive Canonicatus, sive Mansionariatus, sive beneficia Choralia obtinent; et Missam Conventualem suis respectivè vicibus celebrant.* Il ajoute qu'on ne peut acquitter cette obligation par des prières faites de temps en temps, ou par des Anniversaires fixées à certains jours pour les Bienfaiteurs en général de l'Eglise; parce que personne ne peut de son autorité se dispenser d'un devoir qui lui est imposé par plusieurs Loix Ecclésiastiques : l'autorité de la coutume ne peut être d'aucune considération en cette matière : *Potius abusus, et corruptela dicenda est.*

S'il y a quelqu'un des Membres de ces Eglises qui soit tenu d'offrir la Messe pour quelque autre intention particulière, à cause de quelque charge spécialement attachée à son Canoniat, ou à un Bénéfice uni à sa Prébende, ou parce qu'étant Chanoine et Curé en même temps, il est obligé de dire dans le même jour la Messe Conventuelle et la Messe Paroissiale; ces différens engagements peuvent aisément se concilier, en disant l'une de ces deux Messes, et faisant suppléer à son défaut pour l'autre, par un Prêtre qui la célébrera à sa place.

Il y a des temps où les Rubriques prescrivent dans les Eglises Métropolitaines, Cathédrales et Collégiales, la célébration de deux Messes Conventuelles dans un seul jour; il y en a même où on en célèbre jusqu'à trois. La Congrégation interprète du Concile, ayant été consultée par plusieurs Evêques, pour savoir si ces Messes Conventuelles, célébrées dans le même jour, doivent toutes être appliquées pour les Bienfaiteurs en général de l'Eglise; voici la décision du Pape Benoît XIV : Celles de ces Eglises qui ont toujours été dans l'usage de faire appliquer pour les Bienfaiteurs en général, ces deux ou trois Messes Conventuelles, dites en un seul jour, sont obligées de conserver cet usage, qui mérite d'être approuvé et confirmé. Celles de ces Eglises où cette coutume n'a jamais été établie, peuvent se maintenir dans la liberté de l'application du fruit de la seconde et de la troisième de ces Messes; pourvu toutefois qu'au *Memento* pour les Morts, on n'y oublie pas les Bienfaiteurs en général de l'Eglise.

Lorsqu'il y a une Paroisse unie à l'Eglise Cathédrale ou Collégiale, on doit chaque jour de Dimanche et de Fête, célébrer dans cette Eglise une Messe Paroissiale et une Messe Conventuelle. La première doit être appliquée aux Paroissiens, et la seconde aux Bienfaiteurs en général de l'Eglise, nonobstant

toute coutume contraire : *Nec ulla contraria consuetudo ab hoc onere excusat* ; dit le Pape Benoît XIV , (*De Sacrif. Miss.*) *cujusmodi consuetudo , si qua sit , malus usus est , et corruptela.*

L'usage , de temps immémorial , de ne point appliquer chaque jour de l'année le fruit de la Messe Conventuelle aux Bienfaiteurs en général de l'Eglise Cathédrale ou Collégiale , n'est point un titre suffisant et légitime pour dispenser de cette obligation. Ainsi l'a décidé la Congrégation du Concile , le 18 Mars 1719 : *Respondit , teneri Canonicos Conventualem Missam quotidie Benefactoribus generatim applicare , omni exceptione rejecta.*

A l'égard des Eglises dont les Prébendes sont si pauvres qu'elles ne peuvent fournir la subsistance nécessaire à ceux qui les possèdent , voici comment s'explique la même Congrégation consultée sur ce qu'elles doivent faire , dans sa réponse du 14 Mars 1722 : *Respondit , teneri quidem Canonicos applicare Missam Conventualem quotidie pro Benefactoribus generatim ; sed iis remitti posse ejusmodi onus , propter tenuitatem præbendarum , dummodo eam explicarent diebus omnibus Festis ex præcepto.* Décision qui suppose que le Chapitre aura recours , comme il le doit , à son Evêque pour obtenir cette permission.

Quoique le Fondateur d'un bénéfice , en chargeant le Bénéficiaire qui en sera le titulaire , de l'acquit d'un certain nombre de Messes , n'ait pas ordonné de les faire célébrer à son intention ; cependant le fruit de ces Messes doit lui être appliqué. C'est la décision de la Congrégation du Concile , le 18 Août 1668 : *Respondit , applicandum esse Sacrificium pro anima Testatoris.* La raison en est , dit le Pape Benoît XIV , (*De Sacrif. Miss.*) que quoiqu'il paroisse d'abord que ces Messes puissent ne pas être appliquées au Fondateur , conformément à cette règle du Droit : *Contra eum qui legem dicere potuit apertius , est interpretatio facienda* : cependant en cette matière on doit plutôt écouter cette autre règle du Droit : *Inspicimus in obscuris quod est verisimilius.* Or il est plus vraisemblable que le Fondateur d'un bénéfice , en le chargeant de l'acquit de plusieurs Messes , a voulu qu'on lui en appliquât le fruit ; car telle est ordinairement l'intention de tous les Fondateurs. Ainsi l'a décidé encore la même Congrégation , le 12 Février 1718.

Mais , ajoute le Pape Benoît XIV , lorsque le Fondateur d'un bénéfice , en ordonnant l'acquit de plusieurs Messes , ne s'est réservé expressément l'application en sa faveur , que d'un certain nombre , et n'a rien dit de l'application des autres dont il n'a ordonné que la célébration , il est censé avoir laissé la liberté de l'application de ces dernières à celui qu'il a chargé de les dire ou faire dire toutes ; parce que c'est encore une règle de Droit : *Præsumptionem à validiore præsumptione vincit.* Or la différente manière dont ce Fondateur a appliqué ses intentions sur toutes ces Messes , donne lieu de présumer qu'il a voulu laisser libre , l'application de celles pour lesquelles il a seulement ordonné de célébrer.

On demande ce que doit faire un Bénéficiaire , lorsque le Fondateur de son bénéfice l'a seulement chargé de prier pour lui , en disant la Messe ; et si ce mot prier , oblige d'appliquer le fruit du Sacrifice au Fondateur. Voici la décision de la Congrégation du Concile sur ce cas proposé : *Respondit , Sacerdotem teneri ad applicationem Missæ.* Mais si ce Fondateur , après avoir déjà fondé un ou

plusieurs bénéfices, avec obligation d'appliquer le fruit des Messes qu'il a en même temps ordonné, ou pour le repos de son ame, ou pour quelqu'autre intention qu'il a fixée, fondeoit encore un nouveau bénéfice, en chargeant seulement celui qui en sera le Titulaire, de prier pour le repos de son ame; alors il faudroit conclure de la différence des termes des actes de ces fondations, la différence des obligations des Titulaires de ces bénéfices, et dire que le possesseur du dernier fondé, n'étant expressément chargé que de prier pour le Fondateur, ne seroit pas tenu de lui appliquer le fruit de la Messe, puisqu'il n'en doit faire que commémoraison au *Memento*. Telle est la décision de la Congrégation du Concile, donnée le 11 Juin 1700.

Lorsqu'un Supérieur ordonne à un Prêtre qui est obligé de lui obéir en cette occasion, d'appliquer le fruit de la Messe qu'il va célébrer, à une telle personne; si ce Prêtre fait cette application à une autre, on demande à laquelle des deux le fruit de la Messe est appliqué? La réponse commune à cette question est que cette application est en faveur de celle à l'intention de laquelle le Prêtre qui a célébré, a dit la Messe, et non de celle que le Supérieur lui avoit recommandée. Voici la raison qu'en donne le Pape Benoit XIV, (*De Sacrif. Miss.*) *Non enim Sacerdos Sacrificii duntaxat Minister est; sed etiam dispensator, vi sua ordinationis: itaque, ut in conficiendo Sacramento, ab auctoritate non pendet Superioris; ita potestatem habet ei Sacrificium applicandi, cui voluerit*; mais on ne peut alors excuser ce Prêtre du péché de désobéissance à son Supérieur.

Enfin, les Prêtres peuvent être obligés d'appliquer le fruit du saint Sacrifice à l'intention de ceux qui leur ont donné des aumônes pour l'offrir. Cette obligation donne lieu à plusieurs difficultés, qu'il est nécessaire d'expliquer ici.

Des Honoraires.

L'USAGE des honoraires des Messes est établi sur des titres très-légitimes et très-anciens; mais les Prêtres ne sauroient trop marquer de désintéressement dans l'exercice de leurs fonctions.

Il est vrai que la loi qui consacre les Ministres du Seigneur au service des Autels pour le salut des Peuples, oblige en même temps les Peuples à leur entretien, et à leur donner ce que St Augustin appelle le tribut que les Fideles doivent à la Puissance spirituelle de ceux qui les conduisent: *Pour ce qui regarde les enfans de Lévi*, dit Dieu dans l'ancienne loi, *je leur ai donné en propre toutes les dîmes d'Israël, pour les services qu'ils me rendent dans leur ministère au Tabernacle de l'Alliance.* (Num. 18. 21.) J. C. a pareillement accordé aux Ministres de la nouvelle loi, le droit de recevoir la subsistance temporelle de ceux à qui ils prêchent, en ordonnant à ses Apôtres, qu'il envoyoit annoncer son Evangile, *de ne point se mettre en peine d'avoir de l'or ou de l'argent, ou d'autres monnoies dans leur bourse; de ne préparer pour leurs voyages, ni habits, ni souliers; de ne rien porter en chemin qu'un bâton seulement pour s'appuyer, et de n'avoir ni sac, ni pain; parce que, leur ajoute notre divin Sauveur, tout ouvrier mérite d'être nourri aux dépens de ceux pour qui il travaille.*

Si S. Paul aime mieux se priver d'un droit aussi légitime, et souffrir toutes sortes d'incommodités, plutôt que de ne pas exercer son ministère gratuitement, pour n'apporter aucun obstacle à la propagation de l'Evangile de J. C.; pour ôter aux faux Apôtres tout sujet de l'accuser de prêcher par intérêt, et pour empêcher les peuples, au salut desquels il travailloit avec tant d'ardeur, de croire que son zèle pour la conversion des âmes, n'étoit dans le fond qu'une affaire d'intérêt, ou un commerce d'avarice; si ce grand Apôtre fut tellement jaloux de cet héroïsme désintéressé, qu'il eût préféré la mort à la douleur d'en perdre la gloire, parce qu'il y trouvoit un grand sujet de récompense pour lui: il n'oublia rien aussi pour faire sentir aux Corinthiens toute sa générosité, en leur soutenant qu'il avoit le pouvoir de manger et de boire aux dépens de ceux qu'il instruisoit, et confirmoit dans la doctrine de J. C., qu'il ne pouvoit être seul, ainsi que son collègue Barnabé, privé d'un pouvoir dont les autres Apôtres usoient sans opposition. *Qui porte jamais les armes à ses dépens? s'écrioit-il: Qui plante une vigne sans en manger du fruit? Quel est le pasteur qui ne mange point du lait de son troupeau?* Et de peur que les Corinthiens ne regardassent ce privilège comme n'étant autorisé que par une coutume humaine, il ajoutoit: *La loi ne le dit-elle pas elle-même? Car il est écrit dans la loi de Moïse? Vous ne lierez point la bouche du bœuf qui foule le grain.* Ordonnance qui n'a pas été faite pour les bœufs, disoit cet Apôtre, mais qui a été écrite pour nous, afin de nous montrer que comme celui qui laboure la terre, doit labourer avec espérance d'en tirer du fruit; et comme celui qui foule le grain, doit espérer d'y avoir part; de même un Prédicateur, un Ministre de l'Evangile, a droit d'attendre que son travail lui fournira les choses nécessaires à la vie. Si donc, conclut S. Paul, nous avons semé dans vos âmes des biens spirituels, est-ce une grande chose que nous recueillions un peu de vos biens temporels? Il prouve la liberté de vivre du saint Ministère, par l'exemple des Ministres du Temple de Jérusalem, c'est-à-dire, du Pontife, des Sacrificateurs et des Lévites, qui servant dans le Temple, vivent des offrandes qu'on lui présente, et partagent avec l'Autel les victimes qui y sont immolées. Enfin il prouve ce droit par l'autorité de J. C. même: ainsi, dit-il, le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Evangile, de vivre de l'Evangile. En un mot, S. Paul, dit expressément, (Galat. c. 6. v. 6.) qu'il faut que celui que l'on instruit dans les choses de la Foi, assiste de ses biens en toute manière celui qui l'instruit.

C'est sur ce fondement que l'Eglise a appuyé toutes ses décisions, qui ont autorisé les rétributions et honoraires des Ministres des Autels; mais il faut écarter les abus qui pourroient s'y glisser. L'exercice de ce droit demande des précautions, il est soumis à des règles qu'un Prêtre ne peut négliger et mépriser, sans mériter le soupçon de vouloir changer les fonctions sacrées en bureau d'avarice, et de regarder la piété comme un moyen de s'enrichir. S'il est permis de vivre de l'Autel, quand on sert à l'Autel; c'est un crime de servir à l'Autel pour vivre. C'est un déreglement honteux, c'est un sacrilège, de faire servir la dispensation des saints Mystères à l'acquisition des biens temporels: c'est, par une horrible dépravation, regarder la Religion comme un métier vil et profane, qui sert à gagner du bien: c'est attirer la malédiction du Seigneur, comme les enfans du Grand-Prêtre Héli, qui, par leur impie avidité, détournèrent les hommes du Sacrifice du Seigneur. On peut, selon S. Augustin, recevoir du peuple que l'on sert, de quoi

fournir modestement à ses besoins, et c'est ce que ce saint Docteur appelle le tribut que les Fidéles doivent à la Puissance spirituelle de ceux qui les conduisent ; mais on ne doit attendre que de Dieu la récompense des travaux et des fonctions du sacré Ministère : *Accipiant (Sacerdotes) sustentationem necessitatis à populo ; mercedem dispensationis à Domino.*

Ainsi, lorsqu'un Prêtre reçoit l'honoraire d'une Messe qu'il a célébrée, il doit l'accepter, non comme prix du Saint Sacrifice, mais comme une aumône, et pour subvenir à ses besoins : *Non quasi pretium consecrationis Eucharistiæ, aut Missæ decantandæ, sed quasi stipendium suæ sustentationis*, dit S. Thomas : *Non tanquam pretium mercedis, sed tanquam stipendium necessitatis.* (2^e. 2^e. quæst. 100. art. 2.) Un Prêtre ne peut donc célébrer la Messe, avec l'intention principale de gagner de l'argent : il pèche alors mortellement, dit S. Thomas ; il commet le crime de celui qui ne prêche l'Evangile que par intérêt, et qui ne cherche que le temporel, dans l'action qui demande le plus à être faite en esprit et en vérité : *Qui evangelizat, ut manducet*, dit S. Bernard, *perverso nimis ordine cælestibus terrena mercatur.* (De vii. et mor. Cleric. c. 5.) Si l'Eglise permet aux Prêtres de recevoir des aumônes lorsqu'ils célèbrent la Messe, c'est, dit le Pape Benoît XIV, *Ut Sacerdotes ad vitam sustentandam aliquod ex ipso stipendio levamen suscipiant, non verò ut divitiis accumulentur.* Aussi le Concile de Trente, pour empêcher tous les abus et tous les désordres que l'avarice pourroit introduire dans le Sanctuaire, et pour éviter tout ce qui est contraire à la dignité d'un si grand Sacrifice, ordonne aux Evêques d'abolir et de défendre absolument toutes sortes de conditions et de pactes, pour quelques récompenses et salaires que ce soit, comme aussi ces demandes d'aumônes si pressantes et si messéantes, qu'on les doit plutôt appeler des exactions, et toutes autres choses pareilles, qui sont peu éloignées de la simonie, ou qui sentent au moins un trafic sordide et honteux. (Sess. 22. de observ. et vit. in celebr. Miss.)

C'est pour se conformer à cette ordonnance du Concile, que les Evêques ont fait dans leurs Diocèses divers réglemens sur l'honoraire pour les Messes, relatifs à la différence des lieux, et aux diverses circonstances des temps : réglemens nécessaires pour mettre les Prêtres à couvert de tout reproche d'avidité : réglemens nécessaires pour arrêter celle des Ministres du Sanctuaire, qui se laissant emporter par le desir du gain, donneroient lieu de croire que leur zèle pour le salut des âmes, n'est fondé que sur leur propre intérêt : réglemens nécessaires enfin, pour empêcher que le désintéressement des Prêtres ne serve de prétexte à la dureté et à l'ingratitude des peuples qui refuseroient ce qui est dû à leurs travaux, et pour obvier à toutes les contestations qui pourroient naître à ce sujet. C'est à l'Evêque seul qu'est réservée l'autorité de régler ces honoraires, dit le Pape Benoît XIV : *Ad solum spectat Episcopum.* (De Syn. Dioces. l. 5. c. 9.) Un Prêtre ne peut, sans péché, exiger une rétribution plus considérable que celle que l'Evêque a fixée pour l'honoraire des Messes. *Si ultra elemosinam ab Episcopo taxatam, plus Sacerdos celebraturus exigit, delinquit.* dit encore ce souverain Pontife ; et non seulement il pèche contre la loi de l'Eglise, mais encore contre la justice commutative : *Non solum delinquit contra legem Ecclesiæ, verum etiam justitiam commutativam lædit.* Il ajoute que les Réguliers eux-mêmes sont obligés d'obéir à ces réglemens des Evêques, et que leurs privilèges ne les

en dispensent pas : *Judicio Episcopi Missarum eleemosinam taxantis, stare debent etiam Regulares, quibus suorum privilegiorum obtentu, neutiquam licet super exigere, illam majorem, quam Episcopus præscripsit.* C'est pourquoi la Congrégation du Concile a décidé, le 15 Janvier 1239, que *eleemosinam, pro qualibet Missa per Regulares celebranda in eorum Ecclesiis, esse taxandam arbitrio Ordinarii, juxta morem Religionis.* Cependant les Prêtres, soit séculiers, soit réguliers, peuvent légitimement recevoir les aumônes qu'on veut bien leur offrir au-delà de la taxe faite par l'Evêque : *Dummodo*, dit le Pape Benoit XIV, *absit dolus, et quodcumque pacum etiam implicitum.*

le Prêtre qui a reçu l'honoraire d'une Messe, est obligé d'en appliquer le fruit à celui de qui il l'a reçu ; s'il ne le fait pas, il pèche contre la justice, et est obligé à le restituer.

Celui qui a reçu des distributions de différentes personnes, ou d'une seule, pour dire un certain nombre de Messes, pèche pareillement contre la justice, et est obligé à restituer, s'il prétend satisfaire à ces obligations en célébrant un moindre nombre de Messes que celui qui a été demandé par ceux qui ont donné leur argent, réunissant plusieurs rétributions qu'il trouve trop modiques, jusqu'à la concurrence de la taxe faite par l'Evêque Diocésain pour l'honoraire des Messes. La raison est, que chacun de ceux qui donnent l'honoraire pour des Messes, a intention qu'on dise la Messe pour lui en particulier, et qu'on en dise le nombre pour lequel il donne la rétribution : l'acceptation de cet honoraire doit passer pour un consentement qu'on a donné à sa volonté, et pour un engagement pris avec lui, qu'il faut remplir. Ainsi lorsqu'on a reçu plusieurs rétributions pour célébrer plusieurs Messes, on doit en dire autant qu'on a reçu des rétributions à cette fin, quelques modiques qu'elles soient, même beaucoup au dessous de la taxe du Diocèse. En un mot, il faut s'en tenir à l'intention de celui qui a donné pour faire dire des Messes ; lui seul est en droit de l'expliquer et de la restreindre. C'est pourquoi si on ne peut la suivre, il faut le lui faire connoître ; et si on ne la suit pas, on est obligé de restituer ce qu'il a donné.

Si quelqu'un donnoit une certaine somme en aumônes, pour faire dire des Messes, sans déterminer le nombre de celles qu'il demanderoit, il faudroit en dire autant que cette somme l'indiqueroit, selon l'honoraire de chaque Messe, fixé par la taxe qui sert de règlement dans le Diocèse. Ainsi l'a décidé la Congrégation du Concile, sous le Pape Urbain VIII. *Si tribuens eleemosinas, numerum Missarum celebrandarum non præscripserit ; tunc tot Missas oportebit celebrari, quot præscripserit Ordinarius secundum morem Civitatis, aut Provinciae.* S'il reste quelque sujet de doute sur ce qu'il y aura à faire, lorsqu'il n'y a point de règlement sur les honoraires dans le Diocèse, il faudra consulter l'Evêque Diocésain et faire ce qu'il règlera.

Un Prêtre qui est tenu de célébrer la Messe, à cause de son Bénéfice, d'un legs, ou de quelqu'autre obligation, ne peut appliquer le fruit de cette Messe à aucune autre personne qui lui en offriroit la rétribution, parce que, comme nous l'avons déjà observé, on doit présumer que celui qui a chargé un Bénéfice de l'acquit de tant de Messes, ou qui a donné des aumônes par un legs, ou par quelqu'autre fondation, pour en faire célébrer un certain

nombre, a voulu que toutes ces Messes fussent dites à son intention, quand même il ne l'auroit pas marqué. La même décision regarde le Prêtre qui seroit obligé de dire la Messe à une intention déterminée : il ne peut recevoir un honoraire pour appliquer cette Messe à une autre intention. C'est pourquoi nous avons dit, que les Curés ne peuvent, aux jours où ils sont obligés d'offrir la Messe pour leurs Paroissiens, recevoir aucune aumône, afin d'appliquer cette Messe à d'autres personnes.

Un Prêtre qui a déjà reçu l'honoraire d'une Messe, ne peut en accepter un second pour la même Messe, dans l'intention d'appliquer à celui qui le lui offre, le fruit spécial du Sacrifice qui regarde le Célébrant. Fruit qui est personnel à ce Prêtre, et qu'il ne peut céder à un autre, parce qu'il est incommunicable. Le Pape Alexandre VII, a condamné la proposition suivante : *Duplicatum stipendium potest Sacerdos, pro eadem Missâ licitè accipere, applicando petenti, partem etiam specialissimam fructus ipsimet celebranti respondentem.*

Un Prêtre ne peut recevoir deux rétributions pour une seule Messe, dans le dessein d'appliquer le saint Sacrifice à un défunt, comme *satisfactoire*, et à un vivant, comme *impératoire*, pour lui obtenir une grâce qu'il demande, la santé, par exemple ; la Congrégation du Concile a condamné une pareille pratique, le 31 Decembre 1659.

Un Prêtre obligé par un Bénéfice, une fondation, un legs, ou une aumône, de célébrer tous les jours la Messe, peut quelquefois ne la pas dire, pourvu qu'il en ait une raison légitime ; mais alors il ne peut célébrer, ni pour lui, ni pour autres que les Fondateurs. S'il n'est pas obligé de célébrer par lui-même, il ne peut avoir aucune raison qui le dispense de faire dire cette Messe tous les jours. Ainsi l'a décidé la Congrégation du Concile, le 18 Septembre 1683.

Un Prêtre ne peut pas célébrer par avance, à l'intention de ceux qui lui donneront des rétributions, parce que l'intention doit être déterminée : cette pratique, qui ne peut être inspirée que par l'esprit d'un sordide intérêt, est très-condamnable ; *multis nominibus est periculosa*, dit le savant Sylvius, *fidelium scandalis et offensionibus obnoxia, nova et à vetusto Ecclesiæ more abhorrens.* Pratique condamnée par la Congrégation du Concile, sous les Papes Clement VIII et Paul V, qui en ont confirmé la décision.

Celui qui est obligé par un bénéfice, ou par une fondation de dire la Messe tous les jours, avec obligation d'en appliquer le fruit à l'intention du Fondateur, n'est pas tenu à cette application, lorsqu'il dit la seconde et la troisième des Messes du jour de la Fête de Noël ; à moins que le Fondateur ne l'ait expressément ordonné. Il n'est pas tenu d'appliquer la Messe à cette intention, le jour de la Commémoration générale des Fideles trépassés, appelé le jour des morts. Il suffit qu'il célèbre ce jour-là pour un défunt, ou, ce qui seroit mieux, pour tous les Fideles trépassés en général. Le Fondateur est présumé avoir laissé ce jour libre de l'application qu'il s'est réservée pour toute l'année. On trouve ces deux décisions dans l'Ouvrage du Pape Benoit XIV. (*De Sacrif. Miss.*)

Il n'est pas permis à un Prêtre qu'on a chargé de l'acquit de plusieurs Messes, de les faire dire à un autre, en lui donnant seulement une portion de l'aumône

reque, pour l'honoraire de ces Messes; et s'en réservant l'autre partie, quand même on donneroit à celui qui a célébré ces Messes, la rétribution réglée par Ordonnance du Diocèse. Trafic honteux et impie, que la cupidité seule peut inspirer, que l'irréligion seule ose excuser. Pratique condamnée par le Pape Urbain VIII, dans sa Bulle, *Cum saepe contingat*; et par le Pape Alexandre VII, qui a censuré cette proposition: *Post decretum Urbani, potest Sacerdos, cui Missæ celebrandæ traduntur, per alium satisfacere, collato illi minore stipendio, aliâ parte stipendii sibi retenta*. La Faculté de Théologie de Paris a condamné aussi cette proposition, comme fausse, scandaleuse, favorisant un gain honteux, l'injustice et l'avarice. Pratique enfin, qui est injuste, puisqu'elle prive le Prêtre qui a célébré ces Messes d'une partie de la rétribution qui lui est due, selon l'intention de la personne qui a donné cette aumône: ainsi, celui qui en a retranché ce que ce Prêtre n'a pas reçu, est obligé de le lui restituer. Il n'y a qu'un cas où il peut être exempt de cette restitution; ce seroit celui où le Prêtre à laquelle appartient, consentiroit à lui céder ce qu'il devoit lui rendre, pourvu toutefois que cette remise fût entièrement volontaire; mais nous croyons devoir ajouter, que si elle a déchargé le débiteur de l'obligation contractée envers le Prêtre qui a célébré ces Messes, elle ne l'autorise pas à profiter d'un gain aussi criminel; et qu'il doit alors, ou rendre ce qu'il s'étoit réservé de cette aumône, à celui qui l'a donnée, en prenant toutes les précautions possibles que la prudence inspire, pour lui faire rendre cet argent, sans se déshonorer; ou le distribuer aux pauvres, si celui qui l'avoit destiné pour faire dire ces Messes ne vouloit, ou ne pouvoit pas le recevoir.

On ne peut donc pas excuser ceux qui attirent à eux, autant qu'ils peuvent, des rétributions de Messes beaucoup au-delà de ce qu'ils peuvent en acquitter par eux-mêmes, afin de chercher ensuite des Prêtres qui se contentent d'une moindre rétribution que celle qu'ils ont eux-mêmes reçue, et qui disent ces Messes à leur place.

On ne peut excuser ceux qui reçoivent des rétributions de Messes dans un lieu où elles sont plus fortes, et qui les font acquitter dans un autre, où les rétributions sont moindres, afin de profiter par-là du surplus de l'honoraire qui leur a été remis. Pratique détestable, puisqu'elle met aussi à prix le saint Sacrifice, comme chose dont on peut faire négoce. Pratique que le Pape Benoît XIV, dans sa Constitution, *Quantà curâ*, appelle *execrabilem abusum*; contraire encore à l'intention de ceux qui ont donné ces aumônes pour la célébration de ces Messes, et qui ont voulu qu'elles se célébrassent dans l'Eglise, ou au moins dans le Diocèse où ils en ont donné la rétribution. Pratique, par conséquent, qui oblige à restitution ceux qui en sont coupables, et qui en scandalisant les Fidéles, ne peut que les dégoûter des offrandes qu'ils voudroient faire pour faire dire des Messes à leur intention. C'est pourquoi, ce souverain Pontife prononce les Censures d'excommunication contre les Laïques, et de suspense contre les Ecclésiastiques, encourues *ipso facto*, par ceux qui seroient coupables de cet indigne trafic.

Il n'est pas permis à ceux qui ont soin des Eglises et des Chapelles, de retenir la moindre portion des rétributions de Messes, sous prétexte des dépenses nécessaires pour les célébrer. Ainsi l'a déclaré le Pape Urbain VIII; lequel cependant

pendant excepté de cette règle, les Eglises pauvres dont les revenus sont si modiques que leur sacrifice ne peut fournir à ces dépenses ; mais en ce cas, ajoute ce Pape, on ne peut retenir sur les honoraires reçus, pour célébrer ces Messes, que ce qu'il faut nécessairement donner pour leur seule célébration. *Et tunc, quam portionem retinebunt, nullatenus debere excedere valorem expensarum, quæ pro ipsomet tantum Missæ Sacrificio necessariò sunt subeundæ* : néanmoins, poursuit ce Souverain Pontife ; *et nihilominus eo etiam casu curandum esse, ut ex pecuniis quæ supersunt expensis, ut suprà deductis, absolute tot Missæ celebrentur, quot præscriptæ fuerint ab offerentibus Eleemosinas*. Telle a été encore la décision du Pape Clément XI, le 23 Décembre 1706..

Telle est aussi la doctrine du Pape Benoît XIV, (*Institut. 56*) qui ajoute les observations suivantes. Lorsque les Eglises sont pauvres, si les Messes qui y seront célébrées, sont fondées, le meilleur moyen de retenir ce qui leur est absolument nécessaire pour la seule célébration du Sacrifice, dont elles ne peuvent soutenir la dépense, est de se pourvoir devant l'Evêque, pour obtenir une réduction de cette fondation ; pourvu toutefois que le Fondateur n'ait pas laissé un fonds suffisant pour cette dépense, ou que le fonds qu'il a laissé se soit perdu par la misère des temps, ou que les héritiers du Fondateur, à son défaut, ne l'aient pas donné. Il faut encore avoir soin, en sollicitant cette réduction, de ne la demander et de n'en profiter que pour la seule indispensable dépense qu'exige l'acquit de ces Messes.

On doit acquitter les Messes, non seulement dans les lieux de dévotion où ont voulu les faire dire ceux qui ont donné les aumônes, mais encore aux temps, aux jours qu'ils ont demandés, puisqu'on n'a reçu ces honoraires qu'en acceptant cette condition, ou expressément, ou tacitement. C'est pourquoi la Congrégation du Concile a fait, le 21 Juin 1625, un Décret qui défend aux Prêtres, aux Chapitres, aux Confreres, aux Communautés séculières et régulières, aux Supérieurs des lieux de dévotion, et par conséquent aux Marguilliers de Paroisses, de recevoir aucune rétribution pour de nouvelles Messes, avant que d'avoir acquitté les anciennes, à moins qu'ils ne puissent les acquitter en peu de temps. Cette Congrégation ayant été consultée le 17 Juillet 1655, sur le sens de ces termes, *en peu de temps*, répondit : *modicum tempus intelligi infra mensem*.

Si cependant celui qui a donné les aumônes pour faire célébrer des Messes, a consenti à un délai plus long que celui d'un mois, on peut en profiter : cette exception a été faite par la même Congrégation, sous Urbain VIII, le 21 Juin 1625. Si celui qui a donné les aumônes, a voulu faire célébrer ces Messes plutôt que dans un mois, par exemple, le même jour, ou dans la semaine, on ne peut les différer au-delà, il faut s'en tenir à l'intention des fideles qui donnent leur argent : et si on ne peut dire les Messes au temps qu'ils ont demandé, on doit les avertir, ou avoir leur consentement pour en différer la célébration : ainsi la décision de la Congrégation du 17 Juillet 1655, qui donne un mois de temps pour l'acquit des Messes, dont on a reçu la rétribution, ne doit s'entendre que de celles dont les Fideles qui en ont donné l'honoraire, n'ont pas prescrit et fixé le temps ; telles que sont ordinairement les Messes demandées dans tous les lieux de pèlerinage et de dévotion.

On ne peut donc excuser de péché, et même de péché mortel, suivant des auteurs célèbres, ceux qui dans la crainte d'en manquer, prennent les hono-
raires d'un si grand nombre de Messes à célébrer, qu'à peine pourroient-ils les
acquitter dans le cours d'une année; à moins que les personnes qui les
chargent de les dire, ne consentent à un si long délai. Lorsque celui qui a donné
un grand nombre de Messes à célébrer n'a pas expliqué son intention, on doit
présumer qu'il a donné un terme beaucoup plus long pour les acquitter, s'il
n'en a chargé qu'un seul Prêtre, que s'il en avoit donné le soin à une Commu-
nauté: la raison en est évidente, il a voulu donner à ce Prêtre, tout le temps
nécessaire pour dire ces Messes; et une Communauté où il y a plusieurs Prêtres,
peut les acquitter beaucoup plutôt.

Non seulement on pèche en n'acquittant pas les Messes aux jours et dans le
temps fixés par ceux qui en ont donné la rétribution, mais encore il peut arriver
qu'on soit tenu à leur restituer l'argent qu'ils ont donné, parce qu'on a frustré leur
intention. Par exemple, si une personne donne une aumône pour la célébration
d'une Messe, dans une urgente nécessité, comme seroit une maladie dangereuse,
un danger pressant, on la trompe, si on a différé à dire la Messe après le besoin
passé.

On est obligé de célébrer les Messes fondées, dans les Eglises et aux Autels
qui sont marqués par les Fondations; si on les dit ailleurs sans permission de
l'Evêque, on pèche, et on doit les faire célébrer de nouveau dans le lieu dé-
terminé par la Fondation, quoique les héritiers des Fondateurs aient consenti
qu'on les dit ailleurs. L'obligation qui naît des Fondations est de droit étroit, le
Fondateur a pu apposer telle condition qu'il a voulu, pourvu qu'elle fût licite
et honnête: on ne doit pas frauder son intention; et le consentement de ses
héritiers ne peut l'emporter sur sa volonté qui est connue.

Un Curé ne peut de son autorité particulière transférer en son Eglise, les
Messes fondées pour être dites en des Chapelles particulières. Dans le cas
même où ces Chapelles seroient profanées, ou mal-propres jusqu'à l'indécence,
ou dépourvues d'ornemens, il doit s'adresser à l'Evêque pour obtenir la per-
mission de transférer ces Messes.

Lorsque quelque personne a donné de l'argent pour faire célébrer des Messes,
ou a ordonné par son Testament qu'on en célébreroit à son intention, sans en
avoir prescrit le nombre, il faut s'adresser à l'Evêque pour le faire régler.

Les Curés et les autres Prêtres ne peuvent de leur propre autorité, et sans avoir
recours à l'Evêque, réduire les Messes fondées, quelque modique que soit le re-
venu des Fondations. S'ils osent faire d'eux-mêmes ces sortes de réductions, ils
pèchent grièvement, usurpant une autorité qui ne leur appartient point; et ils ne
sont pas dispensés de l'obligation de célébrer les Messes qu'ils ont supprimées.

Lorsqu'on trouve écrits sur de vieux registres des Eglises, qu'une Chapelle ou
une Fondation est chargée d'un nombre de Messes moindre que celui qui est
porté par les Actes de Fondation, et qu'il n'est fait sur ces Registres aucune
mention de la réduction faite par l'autorité de l'Evêque, ou qu'on n'en a aucune
preuve, on doit présumer que la réduction a été faite sans la participation
de l'Evêque; et l'on doit s'adresser au plutôt à lui, afin qu'il l'ordonne quand
il en aura connu la nécessité.

De la Messe des Morts ; en quels jours on peut la dire.

LON ne peut que condamner les Prêtres qui, par le seul motif d'avoir plutôt fini, et dire une Messe plus courte, affectent de dire des Messes de Morts, aux jours où la Messe de l'Office leur paroît trop longue. Un pareil motif ne marque pas qu'ils soient bien pénétrés de la grandeur d'une action si sainte, ni qu'ils sachent ce qu'ils font en célébrant.

On peut dire des Messes basses de Morts (ainsi que les votives) tous les jours de l'année, excepté les Dimanches, les Fêtes doubles, et les jours auxquels il n'est pas permis de faire un Office double, les Octaves de l'Epiphanie, de Pâques, de la Pentecôte, et de la Fête - Dieu, le mercredi des Cendres, toute la semaine sainte, et les vigiles de la Nativité de Notre Seigneur, de l'Epiphanie, et de la Pentecôte.

On ne peut point dire des Messes basses de Morts, les jours où l'on fait l'Office double d'un Saint transféré. (*Decr. de la Congrég. des Rits, du 31 Juil. 1665*).

Les Prêtres qui font l'Office d'une Fête sémi-double, et qui célèbrent ce jour-là dans une Eglise où l'on fait l'Office d'une Fête double, ne peuvent point y dire la Messe des Morts. Ainsi décidé par la même Congrégation, le 2 Juin 1601 ; mais elle a déclaré, le 2 Juin 1701, que les Prêtres, même réguliers, peuvent, les jours qu'ils font un Office double, dire la Messe des Morts dans une Eglise où l'Office n'est que sémi-double.

On peut dire une Messe haute de Morts, aux jours des Fêtes doubles non chommées, lorsque c'est celui de la déposition ou sépulture d'un défunt. (*Decr. de la même Congrégation, du 19 Septembre 1654.*) Si le corps du défunt est présent dans l'Eglise, sans y être inhumé, il est permis par le Rituel Romain et par Décrets de la même Congrégation, du 23 Mai 1603, et du 5 Juillet 1698, de célébrer une Messe haute de Morts, même aux jours de Dimanche et de Fêtes d'obligation, pourvu qu'elles ne soient pas de la première classe, et que l'on omette point pour cela la Messe principale, ou Paroissiale, ou Conventuelle.

Quoique le corps du défunt soit présent, dans l'Eglise, il n'est jamais permis de dire des Messes basses de Morts, aux Fêtes doubles, même non chommées : (*Decr. de la Congrég. des Rits, du 10 Janv. 1693*).

Les Messes marquées dans le Missel, pour être dites le 3, le 7, et le 30^e. jour après celui du décès, ne peuvent se dire que les jours auxquels il est permis de célébrer les Messes basses de Morts. C'est la décision du Pape Benoît XIV, (*Instit. 34*).

Le premier jour de chaque mois (excepté l'Avent, le Carême et le temps Paschal), s'il n'est point empêché par un Office double ou sémi-double, on doit dire dans les Eglises Cathédrales, et dans les Eglises Collégiales, la Messe Conventuelle des Morts ; savoir la quotidienne, avec les trois oraisons ordi-

naires. S'il se rencontre ce jour-là une Fête simple, on une Férie qui ait une Messe propre; ou s'il faut reprendre la Messe du Dimanche précédent, qui n'a pu être dite, ni ne le peut être en aucun jour de la semaine, alors on doit dire deux Messes hautes, l'une des Morts, et l'autre de la Fête simple, ou de la susdite Férie; mais dans les Eglises, qui ne sont ni Cathédrales, ni Collégiales, on doit dire la Messe du jour, avec l'oraison *Fidelium* pour la commémoraison générale des défunts.

On peut aussi dire la Messe Conventuelle des Morts, le Lundi de chaque semaine, auquel on fait l'Office de la Férie, même au temps de l'Avent; mais non dans le Carême, ni au temps Paschal. Et s'il arrive ce jour-là une Fête simple, ou s'il y a une Messe propre de la Férie, ou du Dimanche précédent, qu'il faille reprendre, on doit dire la Messe du jour, avec mémoire des défunts. Pour les Messes basses, qu'on dit aux premiers jours du mois, et au Lundi de chaque semaine, il suffit d'y faire mémoire des défunts par l'oraison *Fidelium*, dans les cas ci-dessus marqués.

Les Anniversaires et les Messes de morts qu'on célèbre tous les ans au jour de leur décès, pour accomplir leur dernière volonté, peuvent se chanter, même un jour de Fête double majeure, non chommée. (*Décr. de la Congrég. des Rits. du 22 Nov. 1664, et du 20 Juil. 1669*). Si le jour auquel ces Anniversaires sont fixés, arrive un Dimanche ou une Fête de commandement, on peut les remettre au jour suivant. (*Décr. de la Congr. des Rits, du 27 Sept. 1608*). Ce qui a aussi lieu pour le 3, le 7 et le 30^e jour après le décès, auxquels certaines Messes de Morts ont été assignées par les fondations; on peut les transférer au jour suivant, ainsi que les Anniversaires, avec la même solennité. (*Décr. de la Congr. des Rits, du 23 Mai 1603*.) Lorsque l'Anniversaire est transféré au jour suivant, ou au jour précédent, il faut également dire à l'oraison, ces paroles: *Cujus Anniversarium depositionis diem commemoramus*; il en est de même des Messes dont nous venons de parler, quand même ces Messes auroient été transférées à quelques jours de là. (*Décr. de la Congr. des Rits, du 4 Mai 1636, et 5 Juil. 1698*).

Les Anniversaires, ou autres Messes fondées, transférées, à cause du Dimanche, ou d'une Fête d'obligation, au jour suivant, ou au jour précédent, peuvent y être chantées, quoiqu'on y fasse une Fête double majeure non chommée. (*Décr. de la Congr. des Rits, du 4 Mai 1636*).

Si l'Anniversaire fondé, arrive le jour d'une Fête double de la seconde classe, on ne peut pas le chanter ce jour-là. (*Décr. de la Congr. des Rits, du 5 Juil. 1698*).

Lorsque le corps du défunt est présent, on peut chanter la Messe des Morts dans l'octave du Très-saint Sacrement. (*Décr. de la Congr. des Rits, du 5 12 Sept. 1671*.) C'est le seul cas où il soit permis de dire cette Messe pendant cette octave, toutefois on ne pourroit la chanter à un Autel où le Très-saint Sacrement seroit exposé.

Dans les Eglises de la Campagne, pour satisfaire à la dévotion des Paroissiens qui demandent souvent dans le cours de l'année, des Anniversaires pour leurs parens décédés, on peut chanter des Messes de Morts, un jour de Fête double mineure, pourvu que ce soit le véritable jour annuel, depuis le décès. (*Décr. de la Congr. des Rits, du 19 Juin 1700*.)

On ne peut pas chanter la Messe des Morts, aux jours de Fêtes doubles de

la première classe, quoique le corps du défunt soit présent. (*Décr. de la Congr. des Riis, du 5 Juil. 1698*).

On ne peut pas dire, même en présence du corps du défunt, les Messes basses de Morts fondées aux jours de Fêtes doubles : on ne peut les transférer à un autre jour suivant non empêché ; mais on doit appliquer la Messe du jour, pour les Fondateurs, ou pour ceux en faveur desquels on doit les célébrer. (*Décr. de la Congr. des Riis, du 5 Août 1662, et 15 Sept. 1714.*)

La même Congrégation a décidé, le 2 Décembre 1684, qu'on ne peut pas régulièrement dire des Messes basses de Morts, tandis que le Très-saint Sacrement est exposé. Elle a décidé, le 27 Avril 1697, qu'il est plus convenable de s'abstenir alors de dire des Messes hautes de Morts, quoique demandées par Testament. Le Pape Benoît XIV ajoute (*Instit. 34.*) qu'il est absolument défendu de célébrer les unes et les autres, *cum sacro-sancta Myseria palam exposita adorantur.*

La Messe des Morts chantée pour un Anniversaire, ou pour la sépulture d'un défunt, ne peut servir de Messe conventuelle. (*Décr. de la Congr. des Riis, du 5 Juil. 1698*).

Lorsqu'un Anniversaire, ou la Messe du 3, du 7 ou du 30^e. jour après le décès, arrive le Dimanche des Rameaux, il faut transférer cette Messe jusqu'au Lundi après le Dimanche *In albis*, s'il est libre, et on la célébrera avec la même solennité qu'elle devoit l'être, si on ne l'avoit pas remise à un autre jour. Si le Lundi après le Dimanche *In albis*, n'est pas un jour libre pour célébrer cette Messe, on doit la renvoyer au premier jour libre, en observant toujours de la dire avec la même solennité.

Lorsqu'il y a des fondations de Messes qui paroissent demander quelque changement pour toujours, il faut avoir recours à l'Evêque, qui peut commuer les dernières volontés.

On ne dit qu'une Oraison au jour de la Commémoration des Morts le 2 Novembre, au jour du décès et de l'enterrement d'un Défunt, et au jour de l'Anniversaire, ce qui s'entend seulement de celui de la première année et non pas des années suivantes : il en est de même les 3, 7, et 30 jours après le décès, et enfin toutes les fois qu'on célèbre solennellement pour les Défunts, c'est-à-dire, avec quelque appareil extraordinaire, ou avec convoi et concours de peuple. Hors de ces cas, il faut dire plusieurs Oraisons dans les Messes de Morts, soit hautes, soit basses, comme aux Fêtes simples et aux Fêtes.

Toutes les Oraisons qu'on dit aux Messes de Morts, doivent être propres des Défunts, il n'est jamais permis d'en dire aucune des Vivans. Quand on dit plusieurs Oraisons, la dernière doit toujours être *Fidelium* : et il est à la liberté du Prêtre de dire la Prose *Dies iræ*, ou de l'omettre ; mais quand on ne dit qu'une Oraison, il y a obligation de dire la Prose.



Des défauts qui peuvent arriver dans la célébration de la Messe.

Les défauts qui peuvent arriver dans la célébration de la Messe, regardent 1. les choses substantielles, c'est-à-dire, celles qui sont requises pour la validité du Sacrement ou du Sacrifice; savoir, la matière, la forme, l'intention et l'ordre Sacerdotal dans le Ministre. 2. Celles qui ne sont pas substantielles, mais qui néanmoins sont nécessaires, pour l'intégrité du Sacrifice, comme de consumer les deux espèces consacrées, d'achever la Messe qu'un Prêtre par maladie ou par cause de mort n'auroit pas pu achever. 3. Celles qui ne sont ni substantielles, ni nécessaires pour l'intégrité, mais seulement de précepte Ecclésiastique et de pure discipline.

Les choses substantielles doivent nécessairement être supplées; car s'il en manquait quelque une, il n'y auroit ni Sacrement, ni Sacrifice. Celles qui sont requises, non pour l'essence, mais pour l'intégrité du Sacrifice, doivent pareillement être supplées lorsqu'elles ont été omises, parce qu'il est de droit Divin que le Sacrifice ne demeure pas imparfait. Enfin, pour ce qui regarde les choses qui, quoiqu'elles ne soient requises ni pour l'essence ou la substance, ni pour l'intégrité du Sacrifice, sont néanmoins, en qualité de simple cérémonies, prescrites par l'Eglise, lorsqu'il y en a eu quelques-unes d'omises, ou par négligence ou autrement, quelquefois le Prêtre doit les suppléer; d'autres fois il ne doit pas le faire. Les exemples qui vont être rapportés, appliqueront ces principes.

Si le Pain a commencé à se corrompre, quoiqu'il ne soit pas entièrement corrompu, ou s'il n'est pas azyme et sans levain, comme l'ordonne l'Eglise Latine, en consacre valablement; mais celui qui consacre pèche grièvement. La nécessité même urgente ne peut jamais autoriser dans l'Eglise Latine à consacrer avec du pain levé. Si le pain est corrompu, il ne peut être consacré, parce ce n'est plus du pain quant à la substance.

Lorsque le Prêtre est obligé de prendre une nouvelle Hostie, parce qu'il s'aperçoit que celle qu'il avoit, est corrompue, ou n'est pas de froment; si c'est avant la Consécration, il doit mettre à part cette dernière, et faire une oblation au moins mentale de la nouvelle; c'est-à-dire, dresser intérieurement son intention pour l'offrir; car il n'est pas obligé d'offrir de nouveau cette seconde Hostie en la mettant sur la Patène et disant l'oraison *Juscipe, Sancte Pater*, etc. Il suffira qu'il la mette simplement sur le Corporal en l'offrant mentalement, après quoi il continuera la Messe où il l'avoit interrompue. Cette règle doit avoir lieu même à l'égard de la matière douteuse.

Si le Prêtre ne s'aperçoit de ce défaut essentiel de l'Hostie qu'après la Consécration, après l'avoir mise à part, il en prendra une autre, dont il fera l'oblation mentalement, comme il a été dit ci-dessus, après quoi il reprendra la Liturgie, en commençant par ces paroles: *Qui pridè quam pateretur*, etc. Il ne

consumera la première Hostie qu'il a jugée défectueuse, qu'après avoir pris le Corps et le Sang de JESUS-CHRIST; ou s'il ne la prend pas, il la déposera en quelque endroit pour la conserver respectueusement, jusqu'à ce qu'elle soit corrompue. S'il ne s'aperçoit de ce défaut qu'après avoir pris cette Hostie, cela ne doit pas l'empêcher d'en prendre une autre, pour la consacrer après l'oblation au moins mentale, et d'en communier après la consécration, parce que le Précepte de la perfection et de l'intégrité du Sacrement comme Sacrifice, est préférable à celui qui ordonne de communier à jeun.

Si le Prêtre ne s'aperçoit de son erreur, qu'après avoir pris le précieux Sang, il consacrera une autre Hostie; il mettra dans le Calice du vin et de l'eau, qu'il consacrera aussi après avoir fait l'oblation au moins mentale de l'un et de l'autre; il commencera la Consécration par ces paroles : *Qui pridè quàm pateretur*, etc. Il consumera ensuite ces deux espèces consacrées, sans faire l'élévation pour l'adoration du peuple, et après cela il achèvera la Messe. Les Rubriques ordonnent de garder dans cette Consécration l'ordre requis, en consacrant l'Hostie avant que de consacrer le vin. On se rendroit coupable d'un grand péché, si on consacrait une des espèces, sans consacrer aussi l'autre.

Si l'Hostie consacrée disparoissoit par quelque accident, ayant été emportée, par exemple, par le vent, on doit en consacrer une autre, après en avoir fait l'oblation au moins mentale, en commençant par ces paroles : *Qui pridè quàm pateretur*, etc.

Si le vin qui est dans le Calice est devenu entièrement aigre ou corrompu, ou si c'est du verjus, ou si l'eau est mêlée en si grande quantité, qu'elle l'emporte sur le vin, il n'y a point de Consécration.

Si le vin commence à s'aigrir ou à se corrompre, si on n'y a pas mêlé de l'eau, ou si c'est de l'eau rose, ou une autre liqueur distillée qu'on y a mis, on consacre véritablement; mais le Prêtre qui consacre, pèche mortellement.

Si le Prêtre s'aperçoit avant ou après la Consécration du Corps de JESUS-CHRIST, mais avant la Consécration du Sang, qu'il n'y a dans le Calice, ni vin, ni eau, ou que l'un ou l'autre y manque, il doit sur le champ mettre du vin et de l'eau dans le Calice; et après avoir fait l'oblation au moins mentale, il doit consacrer ce vin mêlé d'eau, en commençant par ces paroles de la Liturgie : *Simili modo*, etc.

Si le Prêtre, après les paroles de la Consécration, s'aperçoit qu'au lieu de vin, il n'a mis que de l'eau dans le Calice, et si c'est avant d'avoir consumé l'Hostie consacrée, il mettra dans quelque vase, l'eau qui étoit dans le Calice, où il versera ensuite du vin et de l'eau dont il fera l'obligation au moins mentale, et qu'il consacrera en commençant par ces paroles : *Simili modo*, etc. Mais si le Prêtre ne reconnoît cette erreur qu'après avoir pris le Corps de J. C., ou l'eau qui étoit dans le Calice, il doit se faire apporter une nouvelle Hostie, mettre du vin et de l'eau dans le Calice, consacrer l'un et l'autre, après en avoir fait l'oblation au moins dans son esprit, et ensuite prendre ces espèces consacrées, quoiqu'il ne soit plus à jeun. Cependant, dit la Rubrique, si le cas dont il s'agit arrivoit dans une Messe publique, c'est-à-dire, où il y eût beaucoup de monde, et où par conséquent la Consécration d'une nouvelle Hostie causât quelque scandale, parce qu'il faudroit attendre quelque temps avant qu'on l'eût apportée

au Prêtre célébrant, il suffiroit de mettre dans le Calice du vin avec de l'eau, d'en faire l'oblation au moins mentale, de le consacrer, de le prendre ensuite, et de poursuivre le reste de la Liturgie.

Si le Prêtre, avant ou après la Consécration, reconnoît que ce qui est dans le Calice est ou du verjus, ou du vinaigre, ou du vin entièrement corrompu, ou plutôt de l'eau que du vin, il doit faire la même chose que s'il n'y avoit pas de vin, ou s'il n'y avoit que de l'eau dans le Calice.

Si l'on ressouvient avant la Consécration qu'il n'a point mis d'eau dans le Calice, il doit s'en faire apporter, et en mêler sur le champ avec le vin dans le Calice, après l'avoir béni à l'ordinaire; s'il ne s'en aperçoit qu'après la Consécration, il ne doit pas mêler de l'eau avec l'espece du vin consacrée, parce que l'eau n'est pas nécessaire pour la validité du Sacrement.

Si l'on n'est pas possible d'avoir la matière que le Prêtre aperçoit manquer dans la suite de la Messe, soit le pain, ou le vin, et que ce soit avant la Consécration, le Prêtre doit quitter l'Autel et ne pas poursuivre la Messe; car il est défendu par le droit Divin de consacrer une espece sans consacrer l'autre; mais s'il ne reconnoît ce défaut de la matière, qui ne peut être suppléée en aucune manière, qu'après avoir consacré le pain ou le vin, il doit continuer et achever la Messe, en prenant néanmoins la précaution d'omettre les paroles et les signes qui regardent l'espece qui manque. Si en attendant quelque temps on espéroit de pouvoir suppléer la matière qui manque, on doit attendre et ne pas continuer la Messe, afin que le Sacrifice ne demeure pas imparfait. Si en attendant quelque temps, une demi-heure, par exemple, ou une heure au plus, on n'espère pas de pouvoir avoir l'espece qui manque, il semble que selon l'expression de la Rubrique qui dit; *Quòd si expectando aliquandù haberi possit, expectandum erit*, on peut continuer et achever la Messe.

Nous avons dit ci-dessus que le pain dont on veut se servir pour le Sacrifice, doit être de bled froment. On ne doit point se servir à l'Autel du pain fait avec du bled seigle, tel que celui qui est commun parmi nous, qui est d'une espece entièrement différente de celle du véritable froment, et qui tout au plus ne peut être regardé que comme matière douteuse; or dans l'administration des Sacramens qui ne sont pas nécessaires de nécessité de moyen, il n'est jamais permis de se servir d'une matière douteuse, et de suivre une opinion probable en abandonnant la plus sûre.

Si l'on n'étoit entré dans le pain que de très-peu de farine d'autres grains que de froment, on pourroit s'en servir à l'Autel; parce que l'espece du pain ne seroit pas changée: mais si l'on avoit mêlé avec le froment la même quantité, *puta ex aquo vel quasi*, dit S. Thomas, (3. p. q. 74. a. 3. ad 3.) ou une plus grande quantité d'autres grains, on ne pourroit se servir d'autres pains pour la Consécration, ajoute ce saint Docteur. On doit observer qu'il est très-rare qu'on puisse sans péché faire une pareille mixtion, quelque légère qu'elle soit, dans le pain que l'on veut consacrer.

Si on avoit pétri de la farine de froment avec une autre liqueur que de l'eau naturelle, on ne pourroit se servir de cette matière pour consacrer, parce que ce ne seroit pas proprement du pain. Il faut en dire de même de la pâte qui ne seroit pas cuite, quand elle ne seroit faite que de farine de froment pétrie avec de l'eau.

Le

Le pain qu'on veut consacrer doit être propre, net et pur ; fait avec grand soin , être entier , d'une médiocre grandeur , et n'être pas cuit depuis trop long-temps.

Il n'y a que le vin qui provient de la vigne , qui puisse être la matière de l'Eucharistie , parce qu'il n'y a que celui-là qui soit proprement et absolument du vin. Il n'importe pour la consécration de quelle couleur il soit.

On doit regarder le vin gelé comme une matière douteuse pour la consécration , à cause de la diversité des opinions des Théologiens là-dessus ; ainsi il faudroit le faire dégeler , et le faire goûter pour savoir s'il n'auroit point perdu sa vertu.

Le moût étant un vin qui n'est pas encore purifié , il n'est permis d'en user , à cause de la révérence due au Sacrement , que lorsqu'on ne peut avoir d'autre vin. On pourroit dans une pressante nécessité consacrer du vin nouvellement exprimé d'une grappe de raisin , pourvu que ce raisin fût parvenu à une maturité suffisante.

Le Concile de Trente (*Sess. 22. cap. 7. de Sacrif. Miss.*) dit que l'Eglise a ordonné aux Prêtres de mêler de l'eau au vin qui doit être offert dans le Calice , tant parce qu'il est à croire que notre Seigneur J. C. en a usé de la sorte , que parce qu'il sortit de son côté de l'eau avec le sang ; et que par le mélange que l'on fait dans le Calice , on renouvelle la mémoire de ce Mystère ; outre que par là même , on représente encore l'union du Peuple fidèle avec J. C. qui en est le Chef.

Ce mélange de l'eau avec le vin , n'est pas absolument nécessaire pour la validité de la Consécration du vin. L'eau doit être mêlée dans le Calice avec le vin en très-petite quantité ; *aqua modicissima admisceri debet* , dit Eugene IV , dans le Décret aux Arméniens. Il est toujours plus sûr , dit S. Thomas , de mettre peu d'eau , sur-tout si le vin est foible ; *quia* , ajoute ce saint Docteur , (*3. p. q. 74. a. 8.*) *si tanta fieret appositio aquæ ut solveretur species vini , non posset perfici Sacramentum*. Ce seroit un péché mortel d'omettre volontairement de verser de l'eau dans le vin qui doit être consacré , parce que ce seroit un violement d'un précepte de l'Eglise dans une matière importante.

Si le Prêtre change essentiellement les paroles de la Consécration , il ne consacre pas , parce qu'alors la forme du Sacrement manque. Il faut se rappeler là-dessus ce que nous avons dit en parlant de la forme des Sacramens en général , que tout changement qui ôte aux paroles de la forme , le sens et la signification qu'elles doivent avoir selon l'institution de J. C. , annule la forme. Si le Prêtre ne change qu'accidentellement les paroles de la Consécration , en ne leur ôtant pas le sens et la signification qu'elles doivent avoir , il consacre valablement , mais il pèche très-grièvement.

Quoi qu'on puisse dire que toutes les paroles de la Consécration du Calice ne soient pas essentielles , et que si un Prêtre en omettoit certaines , il consacrerait néanmoins le vin en le changeant au Sang de J. C. , il faut tenir pour constant , qu'il n'est pas permis d'omettre ou de changer aucune des paroles dont l'Eglise se sert pour consacrer la pain et le vin ; un Prêtre qui en omettroit sciemment quelques-unes , ou qui les changeroit , ne peut être excusé de péché mortel ; car quoi qu'il en soit de la vérité spéculative des opinions des Théologiens , l'on doit toujours dans la pratique s'en tenir aux règles de l'Eglise et sui-

suivre ses Rits. C'est une témérité bien grande, de s'en écarter dans une matière aussi importante qu'est un Sacrement.

S. Thomas, (3p. q. 83. art. 6. ad. 5.) dit que si un Prêtre est en doute de n'avoir pas récité quelques-unes des prières marquées dans le Canon de la Messe, parce qu'il ne se souvient pas de les avoir dites, il ne doit pas se troubler pour cela, mais continuer sans changer l'ordre de la Messe; car l'application qu'à un Ministre à faire ce qu'il doit, l'empêche souvent de se souvenir de ce qu'il a fait et qu'il a dit, de ce qu'il devoit faire ou de ce qu'il devoit dire. Que s'il a quelque certitude d'avoir omis des paroles qui ne soient pas nécessaires pour la validité du Sacrement, il ne doit point reprendre ce qu'il a omis, ni changer l'ordre du Sacrifice; mais il doit continuer d'où il en est, et passer outre. Que s'il est certain d'avoir omis quelques paroles qui soient nécessaires pour la validité du Sacrement, comme sont certaines paroles de la forme de la Consécration, il doit prononcer de nouveau la forme de la Consécration, et continuer le reste de la Messe, sans changer l'ordre. La Rubrique ajoute que si le Prêtre doute avec fondement avoir omis des paroles essentielles, il doit répéter la forme, au moins sous la condition tacite; la raison en est qu'un Ministre ne peut pas s'exposer à offrir un Sacrifice, ou nul, ou imparfait. Ces règles cependant n'autorisent point les vaines inquiétudes, ni les appréhensions des scrupuleux.

Il faut que la matière qui doit être consacrée, soit déterminée en particulier par l'intention du Prêtre. C'est pourquoi, comme il est dit dans les Rubriques, si un Prêtre qui auroit devant lui sur le Corporal, onze Hosties, n'avoit intention d'en consacrer que dix, sans déterminer en particulier lesquelles, aucune ne seroit consacrée; au lieu que si croyant qu'il n'y en eût que dix, tandis qu'il y en auroit onze, il avoit eu intention de consacrer toutes les Hosties qui étoient présentes devant lui sur le Corporal, elles seroient toutes consacrées. La Rubrique avertit à ce sujet les Prêtres, qu'ils doivent toujours dans la pratique avoir intention de consacrer toutes les Hosties qui ont été mises devant eux pour être consacrées; elles sont censées avoir été mises à cette fin, quand elles sont posées sur le Corporal, suivant la coutume de l'Eglise. Par le même principe il faut dire, que si un Prêtre a prononcé les paroles de la Consécration sur deux Hosties qui étoient attachées l'une à l'autre, croyant qu'il n'y en eût qu'une, elles seroient toutes deux consacrées, s'il a eu intention de consacrer le pain qu'il tenoit entre ses mains, comme l'ont ordinairement les Prêtres.

Quant aux gouttes de vin qui se trouvent sur le dehors de la coupe du Calice, on ne doit pas les regarder comme consacrées, à moins que le Prêtre n'ait eu intention particulière de les consacrer: quant à celles qui se trouvent séparées au dedans du Calice, la plus commune opinion des Théologiens et qu'elles ne sont pas consacrées, parce que l'intention du Prêtre est de consacrer le vin qui forme un tout dans le Calice: or ces gouttes sont séparées d'autout; cependant un Prêtre doit les prendre toutes à la première, ou au moins à la seconde ablution. Pour n'avoir point de scrupules à ce sujet, on doit essuyer les gouttes de vin qui se trouvent dispersées en divers endroits du Calice, quand le vin y est versé.

Il faut nécessairement que le pain et le vin pour être consacrés, soient présents moralement devant le Prêtre qui célèbre, c'est-à-dire, que selon le jugement des hommes, ils soient réputés présents devant lui. S'il arrivoit que la

Prêtre né les vit pas effectivement, parce que, par exemple, le pain seroit renfermé dans le Ciboire, ou que le calice seroit couvert, ils seroient néanmoins consacrés selon l'intention du Prêtre, pourvu qu'il sût qu'on les eût mis devant lui, et qu'il pût les appercevoir en eux-mêmes ou en ce qui les renferme, et qu'ainsi on pût dire, selon la maniere ordinaire de parler des hommes, qu'ils sont présents devant lui.

Ainsi si un Prêtre a mis sur le Corporal un Ciboire plein d'Hosties, à dessein de les consacrer, et qu'il ait oublié d'en ôter le couvercle avant de prononcer les paroles de la Consécration, comme il doit le faire selon la Rubrique du Missel, ces Hosties seroient cependant consacrées, après la Consécration, parce qu'elles sont moralement présentes.

Il suit encore de ces principes, que si le Prêtre ignore qu'on ait mis devant lui des Hosties pour être consacrées, elles ne sont pas censées présentes moralement, et ne seroient pas censées consacrées après la Consécration; à moins que le Prêtre n'eût intention en général de consacrer toutes les Hosties qui sont devant lui, quand même il ne le sauroit pas; ainsi qu'il a été dit ci-dessus d'un Prêtre qui tiendrait deux Hosties croyant n'en avoir qu'une.

On doit distinguer deux présences, l'une appelée *Physique*, l'autre appelée *Morale*. La présence physique est la proximité d'une chose à une autre; la présence morale, outre cette proximité, dit encore une connoissance et une advergence actuelle ou virtuelle que la chose est présente: la présence physique est nécessaire pour rendre la Consécration valide, mais elle n'est pas suffisante, parce que le Pronom *Hoc* étant démonstratif, suppose que le Prêtre s'aperçoit ou actuellement ou virtuellement, que la chose qu'il démontre n'est pas beaucoup éloignée; c'est pourquoi si le Ciboire a été laissé au coin de l'Autel, ou si on l'a mis hors de dessus l'Autel, par exemple sur les Gradins, les Hosties qu'il contiendrait ne seroient pas consacrées, par le défaut d'intention du Prêtre qui n'est pas censé avoir voulu, contre les règles de l'Eglise, consacrer ces Hosties, lesquelles n'étoient pas sur le Corporal, quoiqu'elles fussent présentes physiquement.

Si on trouvoit sur l'Autel une Hostie dont on auroit un sujet raisonnable de douter si elle est consacrée ou non, il faudroit la consumer après avoir pris le précieux Sang.

Si le Prêtre avoit mis sur le Corporal plusieurs petites Hosties pour les consacrer, et qu'il les eût oubliées au moment de la Consécration, ces petites Hosties seroient cependant consacrées après la Consécration, parce que le Prêtre seroit censé avoir eu intention de les consacrer avec l'Hostie qu'il tenoit entre ses mains.

On ne doit jamais mettre dans le même Ciboire avec d'autres Hosties consacrées, celles qui ne le sont pas et que l'on donne à consacrer.

Lorsqu'un Prêtre, avant la Consécration, s'aperçoit qu'une mouche, ou quelque insecte est tombé dans le Calice, il doit répandre dans quelque Vase qui soit propre, le vin qui est dans le Calice, où il en versera d'autre avec de l'eau, dont il fera l'oblation comme il a été dit ci-dessus, et continuera la Messe. S'il ne s'en aperçoit qu'après la Consécration, et qu'il ait de la réputation, il doit, après avoir tiré cet animal hors du Calice, le laver avec du

vin : et après la Messe finie , il doit le brûler , et jeter les cendres et le vin qui aura servi à le laver , dans la Piscine. Si néanmoins le Prêtre n'avoit pas de répugnance , et qu'il ne s'exposât à aucun danger de vomir en le prenant , il pourroit le prendre avec le précieux Sang.

Si quelque chose de venimeux , ou qui puisse exciter le vomissement , tombe dans le Calice après la Consécration , le Prêtre mettra dans un autre Calice de l'eau et du vin , qu'il consacra de nouveau , comme il a été dit ci-dessus ; et après la Messe il fera imbiber dans un linge ou dans des étoupes , les especes du premier Calice , conservera ce linge ou ces étoupes dans un lieu décent séparé du Tabernacle , jusqu'à ce que ces mêmes especes soient entièrement desséchées ; et après avoir brûlé ce linge ou ces étoupes desséchées , il jettera les cendres dans la Piscine.

Si un animal venimeux a touché l'Hostie consacrée , le Prêtre en prendra une autre pour la consacrer en la manière qu'il a été dit ci-dessus ; il conservera la première Hostie consacrée dans un lieu séparé du Tabernacle , jusqu'à ce que les especes soient corrompues ; et pour lors il jettera ces especes corrompues dans la Piscine.

Si , en prenant le précieux Sang , la particule demeure dans le Calice , le Prêtre l'avancera avec le doigt sur le bord du Calice , et la prendra avant la Purification , ou il fera verser du vin dans le Calice pour la prendre , ce qui convient mieux.

Si un Prêtre après avoir commencé la Messe vient à tomber en défaillance , ou même à mourir avant d'avoir achevé le Sacrifice , et que ce soit avant la Consécration , la Messe doit finir dans l'endroit où cette foiblesse ou la mort ont surpris le Célébrant. Si au contraire ces accidens arrivent après la Consécration , soit de l'une , soit de toutes les deux especes , l'on doit faire suppléer et achever la Messe par un autre Prêtre , quand même le Prêtre qui suppléera ne seroit pas à jeun ; parce que le précepte Ecclésiastique de ne dire la Messe qu'à jeun , doit céder au précepte Divin , qui ordonne de ne pas laisser le Sacrifice imparfait. Si le Prêtre qui a commencé le sacrifice , n'avoit fait que commencer à prononcer la forme de la Consécration du Calice , celui qui suppléera la prononcera toute entière , en commençant par ces paroles : *Simili modo*, etc. ou il pourra se faire apporter un autre calice , y verser du vin avec de l'eau , en faire l'oblation au moins mentale , le consacrer , et le prendre avec l'Hostie consacrée par le premier Prêtre ; et aussi-tôt après il prendra ce qui est dans le premier Calice , ce qu'il doit faire avant la purification et l'ablution ; car la Rubrique appelle ce premier Calice , *demi consacré* , pour marquer le doute sur la Consécration des especes qu'il renferme. Si on ignore où a fini , pour la Consécration du Calice , le Prêtre qui a été obligé de quitter , celui qui suppléera , commencera par ces paroles de la Liturgie : *Simili modo*, etc. Si les deux especes sont consacrées , il commencera à *Unde et memores*. Si on doute de la Consécration de l'Hostie , il en prendra une autre qu'il consacra , et prendra la première après avoir pris le précieux Sang.

Si le premier Prêtre ne meurt pas , et qu'il soit seulement tombé en quelque foiblesse qui ne lui permet pas d'achever la Messe , mais qui ne le met pas hors d'état de communier , le Prêtre suppléant , s'il n'y a pas d'autres Hosties

consacrées en réserve dans le Tabernacle, doit diviser l'Hostie consacrée, lui en donner une partie, et prendre l'autre.

Si le Prêtre qui célèbre venoit à mourir après avoir pris le précieux Corps, alors le suppléant prendra seulement le précieux Sang qui reste à consumer, pour achever le Sacrifice, et finira la Messe.

Si le Prêtre qui célèbre, s'aperçoit avant la Consécration, que l'Hostie est rompue, à moins que le Peuple ne puisse s'empêcher de la reinarquer en cet état, il la consacrera; mais si le Peuple peut la voir rompue et s'en scandaliser, il faudra en prendre une autre pour le Sacrifice; et alors si l'oblation de l'Hostie avoit déjà été faite lorsque le Prêtre a reconnu qu'elle étoit rompue, il la prendra après l'ablution. S'il la voit rompue avant l'oblation, il en prendra une autre, s'il le peut sans scandale et sans un notable retardement.

Si l'Hostie consacrée tombe dans le Calice, ou par la négligence du Prêtre, ou à cause du froid qui l'empêchoit de la tenir, il ne faut pas pour cela rien réitérer, mais le Prêtre doit continuer la Messe en faisant les cérémonies et signes ordinaires avec la partie de l'Hostie qui n'est pas mouillée, si elle ne l'est pas toute entière, et si cela se peut commodément: si l'Hostie est toute mouillée, le Prêtre ne la retirera pas du Calice, mais il dira tout ce qu'il doit dire en omettant les signes, et il prendra tout ensemble le précieux Corps et le précieux Sang, en faisant le signe de la Croix sur lui avec le Calice, et disant: *Corpus et sanguis Domini nostri, etc.*

Si dans un hiver fort rude, les especes du vin consacré venoient à geler dans le Calice, il faudroit envelopper le Calice de quelque linge chaud. Que si cela ne suffisoit pas, il faudroit mettre le Calice auprès de l'Autel dans de l'eau chaude, jusques à ce qu'il fût dégelé, en prenant néanmoins la précaution que l'eau chaude n'entrât point dans le Calice.

Lorsque, par la négligence du Prêtre, ou par quelque accident, quelques gouttes du précieux Sang tombent à terre, ou sur le bois de l'Autel, le Prêtre doit laver cet endroit avec la langue, et le racler autant qu'il sera nécessaire: il brûlera ensuite ce qui a été raclé, dont il jettera les cendres dans la Piscine. Si le précieux Sang est tombé sur les nappes et les a pénétrées toutes les trois, il faut les laver trois fois aux endroits où sont tombées ces gouttes, en mettant un vase propre et net par dessous, pour faire tomber l'eau qui servira à laver ces nappes, laquelle sera jetée ensuite dans la Piscine. Le vase dans lequel sera tombée cette eau, doit être bien lavé ensuite avec une autre eau, qui sera pareillement jetée dans la Piscine. Si les gouttes du précieux Sang sont tombées sur le Corporal seulement, ou sur les Ornaments Sacerdotaux, il faudra les laver de la même manière; si c'est sur le tapis du marche-pied de l'Autel, il faudra le bien laver et faire comme ci-dessus. On observera cependant que le Prêtre seul doit faire tout ce qui vient d'être dit. Le Prêtre qui par sa négligence est cause de cet accident, doit faire pénitence de sa faute devant Dieu, et satisfaire à celle que son Supérieur lui imposera, selon que ce Supérieur le jugera à propos. Les saints Canons l'ont ordonnée autrefois de quarante jours, si le précieux Sang étoit tombé sur le marche-pied de l'Autel; s'il étoit répandu sur l'Autel, de trois jours; si c'étoit sur le premier des linges de l'Autel, de quatre jours; de neuf jours s'il avoit pénétré la troisième nappe; et de vingt jours, s'il avoit pénétré la quatrième.

Si le précieux Sang n'est pas entièrement répandu, le Prêtre prendra le peu qui reste, et fera pour ce qui en est tombé, ce que nous venons de marquer. S'il n'en reste plus dans le Calice, il y versera du vin et de l'eau, qu'il offrira au moins mentalement, et qu'il consacrera ensuite, en commençant par ces paroles : *Simili modo*, etc.

Si le Prêtre vomit la sainte Eucharistie, et que les especes paroissent entieres, il les reprendra respectueusement, dit la Rubrique, s'il peut le faire sans soulèvement de cœur; s'il y a de la répugnance, il doit les séparer et les déposer dans un lieu sacré jusqu'à ce qu'elles soient corrompues; alors il les jettera dans la Piscine. Si les especes ne paroissent pas, il faudra brûler ce que le Prêtre a vomi, et en jeter les cendres dans la Piscine.

Si l'Hostie consacrée ou quelque particule de cette Hostie est tombée à terre, il faut la reprendre avec respect, nettoyer l'endroit où elle est tombée, et même le racler, en jetant ensuite dans la Piscine ce qui a été raclé. Si elle est tombée hors du Corporal, sur la nappe de l'autel, ou sur quelque linge, il faudra bien laver cette nappe, ou ce linge, et jeter l'eau de cette ablution dans la Piscine.

Lorsque le Prêtre omet quelque chose des Rubriques de la première partie de la Messe, comme de dire le *Gloria in excelsis*, le *Credo*, ou la commémoration d'un Saint, dont on fait mémoire à l'Office, et qu'il s'en souvient pendant la Messe, il doit continuer sans rien répéter; quant à la commémoration oubliée, il en dira la Secrete, et la Post-Communion.

Si on apporte au Prêtre qui célèbre, une Hostie à consacrer pour communier quelqu'un, et que ce soit après l'oblation, il peut la recevoir et en faire l'oblation mentale, pourvu toutesfois que ce soit peu après l'oblation; car si c'étoit, par exemple, après avoir commencé la Préface ou le Canon, il ne devroit pas la recevoir pour la consacrer.

Nous renvoyons les Prêtres à la lecture des Rubriques et des Auteurs qui en ont traité, pour s'instruire à fond des regles qui regardent les Rits et les Cérémonies de la Messe; ils doivent étudier ces Rubriques avec grande attention, pour éviter beaucoup de fautes et d'irrégularités que plusieurs Prêtres commettent tous les jours en disant la Messe.

Sans vouloir entrer dans les différens sentimens des Docteurs sur la nature du péché que commet un Prêtre qui n'observe pas toutes les Rubriques, après ce que nous en avons dit ci-devant, nous nous contenterons d'exposer les regles suivantes.

Lorsqu'on lit dans les Rubriques ces expressions : *gravissimè* ou *graviter peccat*, elles imposent obligation sous peine de péché mortel. Ainsi, selon les Rubriques qui regardent les défauts qui peuvent arriver dans la célébration de la Messe, on ne peut sans péché mortel, 1. consacrer dans l'Eglise Latine du pain fait avec du levain; 2. consacrer du vin qui a commencé à s'aigrir, à se corrompre, ou qui est tant soit peu aigre, ou du moût nouvellement fait; ou consacrer sans eau, ou avec de l'eau artificielle; 3. ajouter quelque chose à la forme, quoiqu'il n'en change pas le sens; 4. célébrer étant lié d'une excommunication, d'une suspense, d'une irrégularité, ou avec quelqu'autre empêchement Canonique; 5. célébrer en état de péché mortel, sans se confesser, le pouvant faire; 6. célébrer en état de péché mortel sans s'être excité à la con-

trition , ne pouvant se confesser ; 7. célébrer sans recevoir les deux especes, hors le cas de nécessité où on seroit obligé de continuer la Messe qu'auroit commencé un Prêtre qui ayant reçu le précieux Corps , seroit mort sans avoir pris le précieux Sang qu'il auroit laissé sur l'Autel ; ainsi qu'il a été dit ci-dessus. Le Prêtre célébrant doit communier sous les especes mêmes du pain et du vin qu'il a consacrés ; ce seroit un péché mortel d'agir autrement.

Lorsque les Rubriques parlent de ce qui appartient à l'essence ou à l'intégrité du Sacrement, ou du Sacrifice, telles que sont celles qui parlent du pain, du vin, de la forme, de l'intention du Ministre, de la consécration et de la consommation des deux especes, on ne peut les omettre volontairement sans péché mortel.

Les Docteurs regardent encore communément comme obligeant sous peine de péché mortel, les Rubriques qui défendent de célébrer dans un lieu prohibé ; celles qui concernent la Pierre sacrée sans laquelle on ne peut célébrer, la lumière qui doit être sur l'Autel pendant la Messe, l'heure à laquelle on peut la dire, le jeûne avant de célébrer, le Servant qui doit assister le Prêtre à la Messe, le Missel, le Calice, la Patene, le Corporal et la Palle, sans lesquels on ne peut célébrer ; la récitation entière et secrète du Canon, la première purification avec le vin, le nombre, la propreté, la forme entière et la bénédiction des Orneimens Sacerdotaux dont on doit être revêtu en célébrant. Pour connoître tout ce que les Théologiens regardent communément dans les Rubriques, comme obligeant sous peine de péché mortel, il faudroit lire les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, et tenir un juste milieu entre ceux qui ont outré la matiere et ceux qui l'ont traitée trop légèrement.

C'est un précepte formel de se servir du vin à la Messe pour la première ablution ou purification ; on y est encore obligé par la coutume générale de l'Eglise. S'il n'y a pas aussi un précepte clair et formel de se servir de vin dans la seconde ablution, on y est au moins obligé par la coutume générale de l'Eglise, contre laquelle il n'est pas permis à aucun Prêtre d'agir ; elle a force de Loi.

On ne peut sans se rendre coupable d'un grand péché, omettre volontairement les choses qui ne sont qu'accidentelles au saint Sacrifice. Cela doit s'entendre de la célébration ordinaire, et hors certains cas d'une nécessité extraordinaire, où il a été dit ci-dessus qu'un Prêtre peut laisser la Messe sans l'achever.

Enfin on doit encore observer cette regle générale sur les Rubriques qui regardent les cérémonies de la Messe ; que quand elles n'obligeroient que par voie de simple direction, il est plus sûr de s'y assujettir et de les suivre ; qu'il ne faut pas les négliger ; et que ce seroit un péché grief de les omettre par mépris ; or il est difficile de ne pas regarder comme mépris, l'omission volontaire et continuelle, ou même fréquente et ordinaire de ce qui est prescrit par les Rubriques, sur-tout si on a lieu d'en craindre du scandale.



De la Messe de Paroisse, et de l'obligation d'y assister.

ON appelle Messe de Paroisse, celle qui se célèbre chaque Dimanche et chaque Fête par le Pasteur, ou autre Prêtre en sa place, dans l'Eglise de la Paroisse, pour et au nom de toute la Paroisse assemblée. C'est le Peuple qui s'unit à son Pasteur pour rendre à Dieu ses hommages, pour offrir J. C., et s'offrir avec J. C. en Sacrifice. C'est là que se font les Instructions publiques; c'est là qu'on publie tout ce qui est à publier; c'est là qu'on apprend des choses qu'il faut savoir, et qu'on n'apprend presque jamais ailleurs. Rien n'est recommandé plus souvent, et avec plus de soin dans chaque siècle de l'Eglise, que l'assistance assidue à ces saintes Assemblées.

L'institution de la Messe Paroissiale est aussi ancienne que les Apôtres; car nous lisons au second chapitre de leurs Actes, que les premiers Chrétiens s'assembloient souvent pour prier, entendre la parole de Dieu, et rompre le pain; c'est-à-dire, pour offrir le Saint Sacrifice, et y participer à la divine Eucharistie.

Saint Ignace Martyr et contemporain des Apôtres, nous apprend dans sa Lettre à S. Polycarpe, que tous les Fideles y étoient appellés, de quelque condition qu'ils fussent. S. Justin, qui vivoit au second siècle, nous dit dans sa seconde Apologie, que le jour du Soleil, c'est-à-dire, le Dimanche, tous les Fideles, soit de la Ville, soit de la Campagne, s'assembloient en même lieu; qu'on y lisoit d'abord les Ecrits des Apôtres et des Prophetes; que celui qui présidoit, faisoit ensuite un Discours pour instruire le Peuple et l'exhorter à pratiquer ce qu'il venoit d'entendre, après lequel tous se levoient et prioient; que la priere finie, on offroit du pain, du vin, et de l'eau; que celui qui présidoit faisoit encore des prieres et des actions de grâces, auxquelles le Peuple s'unissoit en disant, *Amen*. Après quoi l'on distribuoit à tous ceux qui étoient présents, ce qui avoit été consacré pour y participer; on en envoyoit aux absens par des Diacres; on faisoit une quête, chacun donnoit selon son moyen; on remettoit ces aumônes entre les mains de celui qui présidoit, et il avoit soin de les employer pour secourir les Orphelins, les Veuves, les Prisonniers, et tous ceux qui étoient dans la nécessité.

Tertullien dans son Apologie de la religion Chrétienne, rapporte la même chose des Assemblées des premiers Chrétiens; à l'exception de la célébration de l'Eucharistie et de la Communion des Fideles, dont on ne parloit presque jamais ouvertement aux Païens. Il est aisé de reconnoître dans ces précieux monumens de l'antiquité, une description assez exacte de la Messe de Paroisse.

Ces saintes Assemblées entretenoient la ferveur des premiers Chrétiens; ils y venoient avec empressement, et y prenoient des forces pour le Martyre; ils en sortoient comme des lions pleins de feu, devenus plus terribles à leurs ennemis par une vertu toute divine qu'ils y puisoient.

Mais

Mais cette première ferveur, ne subsista pas long-temps dans tous les Fidéles. Le nombre des Chrétiens s'augmenta prodigieusement ; dans cette grande multitude il y eut beaucoup de tièdes et de lâches. Pour arrêter le cours de ce relâchement, l'Eglise se crut obligée d'user de son autorité et de faire des Ordonnances fort sévères, pour empêcher qu'on ne s'absentât sans nécessité de ces Assemblées où l'on célébroit les saints Mystères.

Le Concile d'Elvire en 305, et celui de Sardique en 346, ordonnèrent que ceux qui manqueraient pendant trois jours à venir à l'Eglise et à se trouver à l'Assemblée des Fidéles, seroient excommuniés. Ce dernier rapporte son Décret comme déjà fait par le Concile de Nicée. Celui de Gangres, (*Can. 6.*) celui de Laodicée, (*Can. 19.*) ont établi la même obligation, ainsi que celui d'Agde en 506. (*Can. 21.*)

Le Concile de Constantinople tenu en 692 dans le Palais de l'Empereur, (*in Trullo*,) s'explique ainsi là dessus. (*Can. 8.*) *Un Laïque, qui sans aucune nécessité considérable, ou affaire importante, qui puissent l'excuser d'une longue absence de son Eglise, mais qui demeure en Ville, et ne vient point à l'Assemblée par trois jours de Dimanche, en trois semaines, qu'il soit excommunié.*

L'obligation d'assister à la Messe de Paroisse se trouve encore établie par un Concile de Nantes, que l'on croit tenu en 895 ; et qui porte l'exactitude jusqu'à vouloir que le Curé, avant de commencer la Messe, prenne garde s'il n'y a point dans l'Eglise quelque personne d'une autre Paroisse, pour la renvoyer à son propre Pasteur, à moins qu'elle ne soit en voyage, ou arrêtée par quelque procès.

Le Concile de Ravenne en 1311, ordonne à tous les Fidéles d'assister chaque Dimanche à la Messe de Paroisse entière ; et que ceux qui y manqueront après trois Monitions, soient excommuniés.

Le Pape Sixte IV, en 1484, à l'occasion du différent survenu entre quelques Curés et des Réguliers, regarde la discipline d'aller à sa Paroisse, comme une ancienne pratique de l'Eglise ; il défend aux Religieux de prêcher contre l'obligation d'assister à la Messe de Paroisse : cette défense est insérée dans le Corps du droit Canonique. *Fratres mendicantes*, dit ce Pape, *non prædicent, populos Christianos non teneri Missam in Parochiis diebus Festis et Dominicis audire ; eum jure cautum sit illis diebus, Parochianos audire Missam in eorum Parochiali Ecclesia, nisi forsitan ex honestâ causâ ab ipsâ Ecclesiâ se absentarent.*

Lorsque ce Souverain Pontife ajoute qu'on peut néanmoins s'en dispenser lorsqu'on a une cause honnête, on ne doit pas prendre ces paroles dans un sens étendu et sans restriction ; en sorte que toutes sortes de cause honnête, soient une excuse légitime pour ne point assister à la Messe de Paroisse ; autrement il auroit donné aux Fidéles dans la pratique et dans l'exécution de la Loi, un moyen pour n'aller que rarement en leurs Paroisses ; et il auroit rendu inutile ce qu'il dit, que cette obligation est de droit commun. Ces termes donc *ex honestâ causâ*, signifient qu'on peut se dispenser d'assister les Dimanches à sa Paroisse, quand on en a un empêchement honnête et légitime.

Le Concile de Sens en 1524, ordonne de dénoncer au Procureur, pour être punis, ceux qui manqueront pendant trois Dimanches consécutifs, à assister à la Messe de Paroisse.

Le Concile de Chartres en 1526, ordonne la même chose.

Le Concile de Narbonne en 1551, ordonne que tous les Curés avertissent au Prône leurs Paroissiens, d'assister chacun d'eux, avec toute leur Famille et leurs Domestiques, à la Messe de Paroisse, au moins les Dimanches; et que s'ils y manquent, ils seront excommuniés.

Le Concile de Bordeaux en 1583, veut que les Curés avertissent leurs Paroissiens d'assister à la Messe de Paroisse, leur disant que, suivant les anciens Canons, on mérite l'excommunication, quand on s'en absente pendant trois Dimanches consécutifs. Et afin que ce Règlement soit observé par-tout avec plus d'exactitude, ce Concile veut que les Confesseurs interrogent leurs pénitents, pour savoir s'ils ont manqué à cette obligation, afin qu'ils s'acquittent sur cela de leur devoir plus exactement, quand le Confesseur leur représentera la grièveté du péché que commettent ceux qui s'absentent de la Messe de Paroisse sans nécessité.

Le Concile de la même Province en 1624, ordonne la publication de cet ancien Décret tous les Dimanches; il défend, sur peine de suspense *ipso facto*, et d'interdit, aux Confesseurs, aux Prédicateurs, et aux Professeurs en Théologie, d'enseigner, ou de conseiller rien de contraire à ce même Décret, en public ou en particulier.

Le Concile de Tours en 1583, renouvelant les anciens Décrets des Saints Peres, commande étroitement à tous et à chacun des fideles Chrétiens, d'assister tous les jours de Dimanche et de Fête à leurs Messes Paroissiales; desquelles s'ils s'absentent par trois Dimanches consécutifs, sans empêchement légitime, il déclare qu'ils encourent les peines portées par les saints Canons, dont les Curés ne manqueront pas de les avertir souvent.

Le Concile de Bourges en 1584, veut que les Fideles soient avertis par leurs Curés et par les Prédicateurs, de l'obligation qu'ils ont de se trouver souvent aux Prières et aux Instructions publiques dans leurs Paroisses, sur-tout les Dimanches et les grandes Fêtes.

L'on peut ajouter à ces Conciles, ceux de Rheims en 1683, de Rouen en 1581, de Toulouse en 1590, d'Aquilée en 1596, qui tous ont recommandé comme un point principal de la Discipline Ecclesiastique, la présence des Fideles à la Messe Paroissiale.

Mais il est sur-tout nécessaire de faire quelques observations sur ce que le Concile de Trente a ordonné là-dessus. Comme ce Concile est reçu en cette matiere, et qu'il doit servir de regle en cette occasion, il est important d'en connoître parfaitement l'esprit, et de quelle qualité est l'obligation d'assister à la Messe de Paroisse.

Ce saint Concile parle, en plusieurs endroits, de la Messe de Paroisse. Voici ce qu'il ordonne aux Evêques: (*Sess. 22. in Decret. de observ. et vit. in celebr. Miss.*) *Ils avertiront les Peuples d'aller souvent à leurs Paroisses, au moins les Dimanches et jours de grandes Fêtes. (Sess. 24. cap. 4. de Reform.) L'Evêque avertira aussi avec soin le Peuple que chacun est obligé d'assister à sa Paroisse, si cela se peut faire commodément, pour y entendre la parole de Dieu. Ce Concile enjoint aux Curés d'expliquer aux Peuples en langue vulgaire, au milieu de la grande Messe ou du Service Divin.... tous les jours de Fêtes ou solennels, le Texte sacré*

et les avertissemens salutaires qui y sont contenus, tâchant de les imprimer dans le cœur de tous les Fideles, et de les instruire solidement dans la Loi de Notre Seigneur. (*Sess. 24. cap. 7 de Reform.*) Le même Concile avoit dit auparavant (*Sess. 22. cap. 8. de Sacrif.*) que les Curés et autres ayant charge d'âmes expliqueroient ou feroient expliquer par d'autres, au milieu de la célébration de la Messe, quelque chose de ce qu'on y auroit lu.

On doit unir et joindre ensemble ces textes de ce Concile, pour en mieux comprendre la pensée. S. Charles, qui a possédé parfaitement l'esprit du Concile de Tiente, et qu'on peut regarder comme en étant le véritable interprete, les a unis dans son sixieme Concile de Milan. De tous ces textes on doit conclure avec ce saint Cardinal, que le Concile de Trente a voulu que les Fideles fussent non seulement avertis par les Evêques de fréquenter leur propre Eglise Paroissiale, au moins les Dimanches et jours solempnels, mais il a fait voir encore soigneusement que chaque Chrétien est obligé, lorsqu'il le veut commodément, d'assister à sa Paroisse pour y entendre la parole de Dieu, c'est pourquoi ce saint Concile a de plus ordonné aux Pasteurs, et à tous ceux qui ont charge d'âmes, d'exposer au Peuple, durant la solemnité de la Messe, quelque chose de ce qui s'y lit; d'expliquer quelque-uns des Mysteres de cet adorable Sacrifice; d'y repaître les Fideles commis à leurs soins, de la parole de Dieu, et de les instruire de tout ce qui est nécessaire au salut; de leur enseigner la Loi du Seigneur; de leur expliquer les saintes Ecritures; et d'apprendre aux Enfans les principes de la Foi du Christianisme.

L'on ne peut pas dire que le Concile de Trente n'impose point une obligation véritable aux Fideles d'assister à leur Messe de Paroisse, et qu'il veut seulement qu'on les y exhorte, et qu'on les avertisse: car le terme *monere*, dont il se sert, ne signifie pas toujours un simple avertissement, mais suppose souvent une véritable obligation et un devoir, dont on avertit les personnes de s'acquitter. La raison pour laquelle il s'est servi du mot d'*Avertissement*, et non d'un autre qui marqueroit davantage l'obligation d'assister à la Messe de Paroisse, et qu'il a voulu faire voir qu'il ne faisoit point une Loi nouvelle, puisqu'il la trouvoit établie par les Conciles, confirmée par un ouvrage de tout temps, depuis le commencement de l'Eglise. Le Concile de Trente a donc voulu seulement recommander la pratique de cette Loi, et enjoindre aux Evêques d'y veiller avec soin et diligence.

Comment croire que ce Concile, auquel le Saint-Esprit a présidé, ordonne que les Evêques avertissent les Fideles d'une chose qu'ils peuvent omettre, et qu'il laisse à leur volonté de faire ou de ne pas faire? Si cela étoit, les Evêques ne pourroient pas les y contraindre par voie de Censures: c'est néanmoins le pouvoir que le Concile leur donne, (*Sess. 22. in Decret. de obs. cit. in celebr. Miss.*) pour obliger les Fideles à leur Messe de Paroisse: *Censuris Ecclesiasticis, aliisque penis que illorum arbitrio constituentur, fidelem populum compellant.* Elle est donc d'obligation.

Lorsque ce Concile a dit qu'on étoit obligé d'assister à la Messe de Paroisse quand on le peut commodément, il n'a pas voulu dire, que s'il étoit plus commode à un Paroissien d'entendre la Messe ailleurs, il le pourroit; comme si l'on devoit regarder l'Eglise de la Paroisse presque comme une Eglise indiffé-

rente, dont on eût la liberté de s'absenter, pour en choisir une autre quand il seroit plus commode d'y aller. Le Concile de Trente n'a point institué de comparaison, ils s'est expliqué d'une manière positive: *Ubi commodè fieri poterit*; c'est-à-dire, quand un Paroissien ne sera point légitimement empêché, comme s'il avoit quelque voyage pressé et nécessaire, que les chemins fussent difficiles pour se rendre à l'Eglise Paroissiale; en un mot, qu'il ne seroit point obligé au préjudice notable de sa santé, de ses affaires et même des devoirs pressans de charité, ou de justice envers le prochain. Quand le Concile n'auroit pas mis cette exception, on l'auroit toujours sous-entendue, vu qu'ordinairement les Loix Ecclesiastiques n'obligent point dans des occasions; à moins qu'il ne se rencontrât quelque circonstance qui en rendit l'obligation plus indispensable. C'est donc à chaque Fidele à se juger soi-même sur les raisons qu'il empêche d'assister à la Messe de Paroisse, sans se flatter, agissant sincèrement et avec une conscience droite.

L'Ordonnance du Concile de Trente sur l'obligation d'assister à la Messe de Paroisse, regarde et la Messe et les Instructions qui s'y font. La Messe de Paroisse est comme un tout composé du Prône et du Sacrifice, lequel est la principale partie de la Messe, comme étant la source de toutes les grâces que reçoivent les Fideles, et ce que nous avons de plus grand dans la Religion: d'où il suit que l'obligation ne tombe pas moins, pour ne pas dire davantage, sur l'assistance à la Messe de Paroisse, qui est un sacrifice qu'on offre en commun, que sur la parole de Dieu qu'on y explique. C'est ainsi que S. Charles interprète les intentions du Concile.

En effet, selon l'ancienne Discipline, la Prédication se faisoit après l'Evangile: la Prédication finie, l'on continuoit la Messe; et cela pour obliger les Fideles d'entendre l'une et l'autre. Le Concile de Trente (*Sess. 22*) suppose cet usage, qui se pratique encore aujourd'hui dans plusieurs Diocèses, et singulièrement dans celui-ci. Il suit de-là, 1. que, comme le dit S. Charles, être obligé d'assister les Dimanches à sa Paroisse, c'est être obligé d'y entendre la sainte Messe et la parole de Dieu; de sorte que ce sont deux choses qu'on suppose ordinairement jointes. 2. Que cette parole de Dieu s'entend proprement des Instructions qui se font *Inter Missarum solemnità*, selon le Concile, et non dans un autre temps qui ne seroit point à peu près celui de la Messe.

Il doit donc demeurer pour constant, que par le Concile de Trente il y a obligation d'assister à la Messe de Paroisse. Il est vrai que le Concile ne marque point combien il faut avoir manqué de Dimanches à la Messe de Paroisse, pour que les Evêques puissent y contraindre les Fideles par censures; mais l'on ne peut pas conclure de-là que les anciens Conciles avant le Concile de Trente, et que les Conciles particuliers qui se sont tenus depuis, n'aient pas pu fixer cette absence en trois Dimanches. Il suffisoit à ce Concile de marquer qu'on étoit obligé d'assister tous les Dimanches à la Messe de Paroisse, en laissant aux Evêques, soit dans les Conciles Provinciaux, soit dans les Rituels, à déterminer le nombre des absences pour être punis de censures, ou autres peines qu'ils jugeroient à propos. Ainsi il ne faut pas s'étonner si les Conciles particuliers qui ont précédé le Concile de Trente, comme plusieurs de ceux qui l'ont précédé, marquent de cette manière l'obligation d'assister à la Messe de Paroisse.

En réfléchissant attentivement sur ce qu'ont dit les Conciles et S. Charles sur cette question, on ne croira pas aisément que toutes ces autorités ne tendent qu'à exhorter seulement les Fidéles d'assister à leur Messe de Paroisse; on doit au contraire légitimement inférer, qu'il y a une véritable obligation fondée sur une tradition ancienne de l'Eglise.

Ce qui confirme encore ce devoir des Paroissiens à l'égard de leur Messe de Paroisse, est l'obligation naturelle du Pasteur envers ses ouailles: car si c'est un devoir au Pasteur de les connoître, et une obligation qui lui est recommandée par tant de Conciles et de Statuts, par JESUS-CHRIST lui-même, il ne il ne peut satisfaire à cet obligation qu'on n'en suppose une autre de la part des ouailles, de se joindre à leur Pasteur et d'en venir recevoir la pâture spirituelle. S'il y a un jour où elles doivent s'assembler pour apprendre les moyens de leur salut, c'est le jour de Dimanche, suivant l'ordre saintement observé depuis les Apôtres jusqu'à nous.

Il est nécessaire d'observer, que l'obligation d'assister à la Messe de Paroisse est une chose grave et très-importante, et par conséquent que d'y manquer n'est pas un péché léger. S. Charles, dans le sixieme Concile de Milan, dit, que d'assister à sa Paroisse, et à la Messe qui s'y dit les Dimanches et aux jours de Fêtes, a été estimé autrefois par les anciens Peres de l'Eglise une chose si considérable et si utile pour le Peuple Chrétien, qu'on examinoit avant de commencer la Messe Paroissiale, s'il n'y avoit point de Paroissien étranger pour le renvoyer à sa Paroisse.

Il est vrai que cela ne se pratique plus aujourd'hui; mais ce qui est encore en usage en plusieurs endroits, est que quand on dit la grande Messe et le Prône, il est du bon ordre de ne point célébrer de Messes particulières, afin, disent Les Conciles, et comme portent aussi plusieurs Statuts Synodaux, qu'on ne soit point détourné de la Messe de Paroisse: cela fait voir qu'on a cru dans l'Eglise, que l'obligation d'assister à la Messe de Paroisse n'étoit pas de peu de conséquence. C'est pour ne point détourner le Peuple des Solemnités publiques des Paroisses, que le Concile de Sens de l'année 1523, ordonne que personne ne présume de célébrer la Messe les Dimanches, avant la Messe Paroissiale et avant le Prône. Le Concile de Cologne en 1556, dit la même chose. S. Charles ordonne dans le premier Concile de Milan, que si les Messes qu'on célèbre avant la Messe de Paroisse, empêchent de l'entendre, on ne les dise qu'après. On trouve la même Ordonnance dans plusieurs Statuts Synodaux. En plusieurs Diocèses, lorsqu'on accorde des permissions de célébrer dans des Chapelles privées, il y est réglé, comme dans celui de Toulon, qu'on n'y dira la Messe les Dimanches et les Fêtes qu'après la Messe de Paroisse; et si les Evêques accordent ces permissions, ce n'est ordinairement que quand on ne peut pas commodément aller à la Paroisse, et sous des conditions qui n'exemptent point entièrement les Particuliers de l'assistance à la Messe Paroissiale. On cite même une Bulle du Pape Innocent IV, qui défend aux Réguliers de prêcher dans leurs Eglises, les jours de Dimanches et de Fêtes, avant que les grandes Messes soient achevées dans les Paroisses.

Mais pour montrer par des raisons essentielles et fondamentales prises, pour ainsi dire, de la nature ou plutôt de l'institution de la Messe de Paroisse, l'im-

portance de l'obligation d'y assister, il faut examiner quelles sont celles qui ont donné lieu à son intention, quelle est l'utilité de la Messe de Paroisse, quels sont ses avantages par rapport aux Fideles. S. Charles, qui avoit ce devoir de la Paroisse extrêmement à cœur, comme étant une chose conforme, disoit-il, aux Décrets des anciens Conciles et à celui du Concile de Trente, conjure ses Suffragans par tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus saint dans la Religion, de soutenir cette pratique dans leurs Diocèses; il supplie les Fideles de son Diocèse et de sa Province de Milan, par les entrailles de la miséricorde de JESUS-CHRIST, de se rendre fréquemment en leurs Eglises Paroissiales au moins les jours de Dimanches et de Fêtes solennelles, quoiqu'il y ait dans leur voisinage des Oratoires, des Chapelles, et autres Eglises où ils puissent assister au saint Sacrifice de la Messe. Il falloit donc que S. Charles regardât l'assistance à la Messe de Paroisse comme d'obligation en matière importante, puisqu'il se servoit pour y exhorter, de termes aussi forts: *Per viscera misericordiae JESUS-CHRISTI obsecramus atque obtestamur.*

C'est dans les Paroisses, selon ce saint Cardinal, où les peuples sont nourris de la parole de Dieu, des principes de la Foi Chrétienne, et qu'ils sont instruits des autres choses nécessaires au salut, par le Curé chargé de leur conduite: là ils apprendront les dispositions pour recevoir les Sacremens avec plus de fruit et de piété, et ils seront encore excités de jour en jour par les exhortations paternelles de leur Pasteur, d'en approcher fréquemment. On leur apprendra de plus les Fêtes qu'il faudra solenniser: s'ils en rencontrent dans la semaine, s'il y a des jeûnes à garder; quels sont les devoirs que la piété chrétienne demande d'eux: quelles Processions, ou Stations, quelles prières, quelles publications de Mariages, etc. s'il y a, par rapport aux occasions présentes et du temps, quelque chose dont l'Evêque veuille les avertir, ou qu'il commande, qui soit plus utile et plus salutaire pour leur conduite et leur instruction.

S. Charles, dans le sixième Concile de Milan, fait le détail des maux qui arrivent de la négligence de la Messe de Paroisse; il dit qu'elle est la cause qu'on ignore souvent les devoirs les plus essentiels de la piété chrétienne; et c'est pour remédier à tous ces maux considérables et à de si grands inconvéniens, qu'il dit qu'il faut qu'un chacun ait grand soin de les prévenir, en suivant ce que l'autorité des saints Pères nous recommande, et ce dont le Concile de Trente a voulu que nos Pasteurs, qui doivent avoir soin du salut de ceux qui leur sont confiés, les avertissent.

La seule instruction touchant la Doctrine Chrétienne que les Curés doivent faire à la Messe de Paroisse, suffit pour montrer qu'il est très important aux Paroissiens d'y assister. En effet, une des plus utiles choses que l'Eglise ait faite, ou que les Apôtres aient institué, est la Messe de Paroisse, car par ce moyen, qui paroît très-efficace, non seulement l'on unit les ouailles à leur Pasteur, mais encore on donne au Pasteur occasion de leur enseigner les vérités de la Foi, et de préserver par-là leur esprit de l'erreur et de ce qui pourroit être opposé à la Religion. C'est dans l'Eglise Paroissiale, disoit un saint Archevêque de Lyon dans le IX. siècle, qu'il est recommandé au Peuple Chrétien, d'offrir une partie de ses biens, comme dîmes et prémices: c'est dans ce lieu où le Fidele entend assiduellement la parole de Dieu; qu'il apprend ce qu'il doit faire et ce qu'il doit omettre;

c'est l'endroit choisi où il doit faire ses vœux et ses offrandes, répandre son cœur devant Dieu, et chercher les suffrages des Saints.... Ce Règlement Ecclesiastique, qui renferme le devoir à sa Paroisse et les avantages qu'on en reçoit, est légitime et selon l'esprit de la Religion; c'est une coutume ancienne des Fideles; par où l'on se défend de la vanité des nouveautés, et l'on en coupe la racine: c'est l'ancien et le droit chemin pour conserver la Doctrine Evangelique et Apostolique dans laquelle on a été instruit.

C'est donc un moyen sûr pour conserver la Foi dans l'esprit des Fideles, que de les obliger d'être assidus à la Messe de Paroisse; aussi voit-on par expérience, que les familles dont les Chefs au moins assistent ordinairement à leur Paroisse, sont mieux instruites des vérités de notre Religion, et d'ailleurs plus réglées. Il est vrai que cela oblige d'un autre côté les Curés à faire que leurs Prônes soient des instructions solides, qui contiennent les vérités de la Foi et de la Morale Chrétienne, et non des discours polis et ornés qui sont peu utiles aux Fideles; et que souvent ils comprennent moins, que si c'étoient des instructions paternelles et plus familières.

Il est inutile de dire qu'un Paroissien qui n'ignore pas les vérités de notre Religion, n'est point obligé d'assister à la Messe de Paroisse. Le Concile de Trente (*Sess. 24. c. 4. de Reform.*) ne fait point d'exception, et parle généralement: *Unumquemque teneri Parochiæ suæ interesse, ad audiendum verbum Dei.*

D'ailleurs il y a d'autres choses qu'un Paroissien doit savoir, que ceux même qui savent les vérités de la Religion, ignorent, et qu'on apprend en assistant à la Messe de Paroisse; comme sont les annonces et les différentes publications. Ajoutez à cela, que la Messe de Paroisse est une priere commune des Fideles réunis sous un même Pasteur, laquelle en cette qualité est plus capable d'obtenir de Dieu ce qu'on lui demande, non seulement parce qu'elle est faite en Corps, et comme pour faire violence au Ciel; violence qui est agréable à Dieu, dit Tertullien; mais encore parce que ces prieres étant faites dans l'ordre de l'Eglise, qui a assigné à chaque troupeau son Pasteur, et le jour où il doit s'y réunir ordinairement, méritent que Dieu exauce l'obéissance que les Fideles rendent en cela à leur Mere.

Enfin, pour convaincre davantage ceux qui prétendent n'être point obligés d'assister à la Messe de Paroisse, parce qu'il n'ont pas besoin d'être instruits des vérités Chrétiennes qu'il savent d'ailleurs; on doit considérer que, sans parler de l'obligation qu'ils ont d'assister à la Messe de Paroisse pour l'édification des autres, ces vérités Chrétiennes qui sont nécessaires au salut, font toute une autre impression dans l'âme, quand elles sont annoncées et expliquées par la voix d'un Pasteur légitime, dont le zèle joint à la bonne vie, anime le discours, que ne fait une simple connoissance et une vue spéculative de ces mêmes vérités qu'on aura apprises dans les livres, ou d'autre part. Un Pasteur qui connoit son troupeau, et les engagements de chacun de ses Paroissiens, peut bien plus facilement dans ses Instructions paternelles et familières, descendre, sans désigner néanmoins personne, dans un détail des obligations de chaque état, et marquer à ses Paroissiens ce qui est à faire ou à éviter dans chaque condition, que les autres Prédicateurs ordinaires, dont les discours sont souvent plus généraux. Ce détail est sou-

vent très-utile à ceux qui paroissent plus instruits que les autres, parce qu'ils ne connoissent pas assez leurs devoirs; soit que le trop grand amour qu'ils ont pour eux-mêmes les aveugle, soit que le peu d'application qu'ils ont sur leur conduite, les empêche de connoître ces devoirs. Si donc la grande utilité des Instructions pastorales qui se font à la Messe de Paroisse, est une des raisons qui a porté l'Eglise à l'établir, c'est une preuve aussi bien forte que ce n'est pas une faute légère d'y manquer.

Rien n'est plus propre à confirmer tout ce qui vient d'être dit sur l'importance de l'obligation de la Messe de Paroisse, que les peines ordonnées contre ceux qui manquent d'obéir à ce commandement. Pourquoi plusieurs Conciles de ceux qui ont été cités ci-dessus, soit avant le Concile de Trente, soit après, ont-ils ordonné la peine d'excommunication contre ceux qui manqueroient trois Dimanches de suite, sans aucune excuse légitime, à la Messe de Paroisse? Pourquoi voit-on une très-grande partie des Rituels de différens Diocèses, imposer quelque peine grave, ou donner lieu de conclure, de la manière dont ils s'expliquent, que ceux qui, sans excuse légitime, s'absentent trois Dimanches de la Messe de Paroisse, commettent un grand péché?

Dans le grand nombre de Rituels ou de Statuts Synodaux, particulièrement de l'Eglise de France, soit avant, soit après le Concile de Trente, on voit, ou qu'ils excommunient *ipso facto* les Paroissiens qui, sans excuse légitime, manquent trois Dimanches consécutifs à leur Messe de Paroisse; ou qu'ils menacent d'excommunication; ou qu'ils parlent en général des peines portées par les Canons, contre ceux qui ne satisfont pas à ce devoir; ou qu'ils font connoître suffisamment, que l'absence de la Messe de Paroisse pendant trois Dimanches, est une matière nécessaire de Confession.

Or les Conciles et les Rituels condamnent la désobéissance au commandement de l'Eglise sur l'assistance à la Messe de Paroisse, comme une transgression, qui par elle-même est une faute notable; car ces censures et peines Ecclésiastiques que l'on impose, ou que les Evêques ont droit d'imposer, supposent ordinairement des fautes mortelles.

On ne peut pas dire qu'il n'y a du péché mortel de manquer à la Messe de Paroisse, que quand il y a du mépris ou du scandale; car ni les Conciles, ni les Rituels ne parlent de mépris ni de scandale, en condamnant ceux qui manquent trois Dimanches de suite à la Messe de Paroisse. Lorsqu'on ne pèche jamais contre une Loi, que quand c'est par mépris ou à cause du scandale, l'on peut conclure que la transgression de cette Loi n'est jamais par elle-même une faute mortelle, et par conséquent ne peut être pour lors punie de censure, quand on la réitéreroit trois fois de suite; comme il peut arriver qu'on la réitere par une pure négligence, ou par un mauvais usage de sa liberté, ce qui peut se faire sans un mépris spécial et formel. Il paroît cependant qu'on excommunie, ou qu'on donne droit de punir de censures ou autres peines, ceux qui manquent trois Dimanches consécutifs à la Messe de Paroisse. Nous disons même plus: l'on rendroit inutile le pouvoir qu'ont les Evêques de punir par censures ceux qui manquent à ce devoir, parce que leur mépris étant souvent intérieur et par conséquent caché, l'on ne pourroit pas les punir, quoiqu'ils n'assistassent point à leur Paroisse. De plus, à moins de vouloir que les

Loix Ecclésiastiques n'obligent que quand il y a du mépris et du scandale, qui est l'erreur des Hérétiques, on ne voit pas sur quel fondement on met de la différence entre les autres Commandemens de l'Eglise, et celui d'assister à la Messe de Paroisse. Car si l'on peut pécher dans la transgression des premiers, indépendamment du mépris et du scandale, l'on peut dire la même chose de ce dernier ; si ce n'est qu'on veuille soutenir, que la matière du commandement de la Messe de Paroisse est de peu de conséquence ; ce qu'on ne peut avancer après tout ce qui a été dit ci-dessus.

Si l'Eglise dans les Conciles, ou les Evêques dans leurs Rituels, n'imposent des peines qu'à l'égard de ceux qui manquent trois Dimanches de suite à la Messe de Paroisse, ce n'est pas qu'il n'y ait point de péché d'y manquer, quand on peut commodément y assister ; cela prouve seulement la bonté et l'indulgence de l'Eglise, qui ne punit pas dès la première fois la désobéissance de ses Enfants ; mais qui attend qu'ils soient tout-à-fait rebelles : car dès lors que l'Eglise impose la peine à raison de trois absences, comme étant la preuve de leur contumace, il est clair qu'il y a une transgression de précepte de l'Eglise en chacune de ces absences. Il ne faut donc pas s'étonner si les Evêques se sont si fortement opposés à ceux qui ont voulu détourner les Fidéles d'assister à la Messe de Paroisse.

Les Assemblées du Clergé de France se sont en différens temps expliquées solennellement sur cette question : on peut voir les déclarations des Assemblées de 1625, de 1635, et de 1645. Voici comme parle cette dernière : *La nécessité qu'ont les ouailles d'entendre la voix de leur Pasteur, et le Pasteur de voir et de connoître son Troupeau, ayant donné lieu à l'Eglise d'ordonner que les Fidéles assisteront au moins de trois Dimanches l'un à leur Messe Paroissiale, avec pouvoir aux Prélats de les y contraindre par Censures Ecclésiastiques : cette Ordonnance doit être gardée soigneusement, tant pour rendre ce qu'on doit à sa propre Eglise, que pour y entendre le Prône, la publication des Fêtes, des Jéûnes, des Monitoires et autres choses qu'on est obligé de savoir, et qui y sont enseignées. C'est pourquoi il est défendu aux Religieux d'enseigner aucune doctrine, de prêcher, ni donner aucun conseil contre cela : et afin que le Peuple n'ait aucun sujet ni prétexte de n'assister point à la Messe de Paroisse, il est défendu aux Religieux de prêcher, de faire des Processions, tenir des Congrégations et des Assemblées publiques en leurs Monasteres, durant que se dit la Messe de Paroisse.*

L'Assemblée de 1655 condamna plusieurs propositions contraires à l'obligation de la Messe de Paroisse, au pouvoir des Conciles Nationaux et Provinciaux, et à celui des Evêques d'ordonner des peines ou Censures Ecclésiastiques contre ceux qui ne satisfont pas à ce devoir. Voici ces propositions. (Prop. 77.) *Personne n'est obligé en conscience d'assister à sa Paroisse, d'y faire sa Confession annuelle, d'aller aux Messes de Paroisse, d'entendre la parole de Dieu, la Loi Divine, les Elémens de la Foi, et les Regles de la Morale qu'on y expose et qu'on y enseigne dans les Catéchismes.* (Prop. 78.) *Dans cette matière, ni les Evêques, ni les Conciles, soit Provinciaux, soit Nationaux, ne peuvent porter une telle Loi, ni punir ceux qui y manqueraient, d'aucunes peines, ni d'aucunes Censures Ecclésiastiques.* (Prop. 79.) *On ne sauroit, en*

vertu du Concile de Trente, obliger le Peuple par des peines et des Censures Ecclésiastiques, d'aller à sa Paroisse les jours de Dimanches pour y entendre la Messe, c'est-à-dire, la Messe de Paroisse. L'Assemblée de 1700 a confirmé la Censure de celle de 1655, en condamnant de nouveau la doctrine de ces propositions comme fautive, téméraire, scandaleuse, contraire aux saints Canons, au Concile de Trente, et à la Tradition Apostolique.

La Faculté de Théologie de Paris avoit dit à peu près la même chose, lorsque par sa Censure du 24 Mai 1664, elle condamna comme fautive et contraire au Concile de Trente, cette proposition de Vernant : « Le Peuple, en vertu du Concile, ne peut être contraint par Censures et peines Ecclésiastiques d'aller à sa Paroisse, aux jours de Dimanche pour y entendre la Messe. »

On auroit tort d'objecter que la coutume n'est plus d'assister à la Messe de Paroisse, que la plus grande partie des Fideles n'y assiste pas, et que par conséquent cette obligation n'a pas lieu aujourd'hui ; car le Concile de Trente, (Sess. 22. Decret. de observ. et vit. et Sess. 24. c. 4. de Reform.) en renouvelant l'obligation d'assister tous les Dimanches à la Messe de Paroisse, a révoqué tous les privilèges et coutumes contraires : *Non obstantibus exemptionibus, privilegiis et quibuscumque consuetudinibus*. Les raisons et les motifs qui ont porté l'Eglise à instituer la Messe de Paroisse, et à en faire un Commandement aux Fideles, son trop considérables, ainsi qu'on l'a expliqué, pour ne par regarder le motif de la coutume, quelle qu'elle soit, comme un véritable abus et très-préjudiciable à l'Eglise.

D'ailleurs, l'on ne peut pas dire que cette Discipline, qui est une des plus anciennes de l'Eglise, et que l'Eglise a renouvelée de siècles en siècle, ait cessé aujourd'hui d'obliger, puisque les Rituels marquent cette obligation, et ordonnent aux Curés de la rappeler tous les Dimanches dans leurs Prônes. L'Eglise est donc censée réclamer contre cette prétendue coutume qui s'introduit, de ne plus assister les Dimanches à la Messe de Paroisse. En effet, pour qu'un usage prescrive contre une Loi, et en fasse cesser l'obligation, il faut qu'il soit légitime et raisonnable : c'est ce qui ne se rencontre point dans cette prétendue coutume ; elle n'est pas raisonnable, parce qu'elle est préjudiciable au bien des Fideles ; elle n'est pas légitime, parce que les Evêques s'y opposent par leurs Statuts Synodaux et dans leurs Rituels.

Il est difficile de ne pas reconnoître, que dans ce Royaume on a conservé l'observance de la Discipline qui exige l'assistance à la Messe Paroissiale, et qu'on l'a regardée comme étant de tradition Apostolique, et une des plus salutaires Loix de l'Eglise. Et en effet, où il y a du danger pour les mœurs, et où il y a lieu que l'erreur et la corruption n'infectent l'esprit et ne gâtent le cœur, l'assistance à la Messe de Paroisse est un grand remède pour guérir le mal, ou un bon moyen pour le prévenir ; car l'on a vu que quand les Peuples l'on négligé, ils se sont abandonnés à se faire une piété ou une Religion particulière, ou à n'en avoir aucune. C'est ce qui fait dire à Hugues, Evêque de Paris, dans ses Statuts en 1326, que de la négligence des Fideles à fréquenter leur Paroisse, les jours de Dimanche et de Fêtes solennelles, croît l'indévoion des Peuples, naissent les Hérésies, s'établissent des péchés

sans nombre, pernicieux et dangereux au salut des ames ; et que c'est pour cela que l'on voit tant de scandales publics.

On peut ajouter à tous ces maux et à l'ignorance des Mysteres et des devoirs de la Religion, dont il faut regarder le défaut d'assistance à la Messe de Paroisse comme la principale source ; on peut, dis-je, y ajouter encore la profanation des Fêtes, l'inobservance des jeûnes et des abstinences, l'invalidité de plusieurs Mariages.

On s'est attaché de tout temps en France à cette Discipline, parce qu'on a regardé comme une marque de Catholicité ou de profession de la Foi Catholique, cette assiduité à la Messe de Paroisse, de la même manière qu'on regarderoit une personne qui fréquenteroit souvent les Synagogues des Juifs, ou les Temples des Hérétiques, comme faisant profession du Judaïsme ou de l'Hérésie ; car comme l'on ne connoit point ce que chacun a dans le cœur, c'est par cette assiduité à la Paroisse, qu'on rend témoignage comme par une action publique, qu'on croit ce que la Religion Catholique enseigne.

Il paroît en effet assez naturel que dans les Paroisses où l'on a été fait Chrétien en recevant le Baptême, on y aille, et qu'on continue d'y aller pour se faire instruire de ce qu'on doit croire et de ce qu'on doit pratiquer. C'est peut-être sous ce point de vue, que dans les Capitulaires d'un de nos Rois, les Paroisses sont appellées Baptismales ou Oracles par excellence, pour nous insinuer, comme le remarque un Auteur qui a traité expressément cette question, que c'est dans ces lieux où l'on entend non seulement la voix d'un homme, mais celle de Dieu, en la personne du Pasteur légitime, dont les Instructions et les paroles doivent être respectées comme autant d'oracles. On est plus dans l'ordre de l'Eglise en demeurant dans sa Paroisse ; et dans cette occasion Nous pouvons nous servir de la pensée de S. Cyprien, que l'Eglise n'est autre chose qu'un Peuple réuni sous un Pasteur, et un Troupeau qui y demeure attaché. *Ecclesia est plebs sacerdoti adanata, et Pastori suo grex adhaerens.*

Les Eglises Paroissiales sont plus recommandables que toutes les autres. C'est dans l'Eglise Paroissiale qu'on administre le Baptême, qu'on fait la Communion Paschale, qu'on prend l'Eucharistie et l'Huile des Infirmes, pour porter le Viatique et administrer l'Extrême-Onction aux Malades, qu'on bénit les Mariages, et qu'on fait les principales et les plus nécessaires instructions.

Si les Confesseurs étoient plus exacts à instruire leurs Pénitens sur l'assistance à la Messe de Paroisse, les Loix de l'Eglise sur ce point, les Ordonnances des Evêques dans leurs Rituels, les avertissemens des Curés dans leurs Prônes seroient moins négligés. L'exécution de cette Loi si importante sur la Messe Paroissiale, regarde proprement les Confesseurs ; ils doivent en avertir ceux qui se présentent à eux dans le sacré Tribunal ; il n'y a guere qu'eux qui puissent entrer dans le détail des excuses que les Paroissiens peuvent avoir, pour ne point assister à la Messe de Paroisse. Un Pénitent avoue plus sincèrement à son Confesseur, ses motifs et ses raisons, qu'à son Evêque qui le poursuivroit ; le Confesseur peut aussi bien mieux juger de la validité, ou de l'invalidité des excuses de son Pénitent. Il y en a qui sont légitimes et qu'il faut recevoir, il y en a au contraire, qu'un Confesseur ne peut ad-

mettre. Il n'y a, comme il a déjà été dit ci-dessus, d'excuse raisonnable, selon l'esprit du Concile de Trente, que celle qui vient d'un empêchement légitime d'un Paroissien, qui le met hors d'état d'aller et d'assister à la Messe de Paroisse.

Comme les Peres et Meres de famille, et tous autres qui sont chargés du soin de quelques personnes, sont obligés principalement d'assister à la Messe de Paroisse les Dimanches, afin qu'ils puissent instruire ceux qui sont commis à leur conduite; les Confesseurs doivent être encore plus exacts à leur égard, pour les engager à ne pas manquer à ce devoir; étant chargés du salut de leurs Pénitens, ils ne doivent pas par une lâche condescendance, leur dissimuler ce qui est de leur devoir sur ce sujet; ils doivent se souvenir de ces paroles du Concile de Bordeaux à cette occasion, que le Pape Grégoire XIII a confirmées. *Sciscientur Confessarii à pœnitentibus, an huic officio satisfecerint; et gravitatem peccati, ut ab eo arceantur, proponant.*

En conséquence de ce que Nous venons de dire sur l'obligation d'assister à la Messe Paroissiale, on ne peut douter, suivant l'esprit des saints Canons et du Concile de Trente, que les Fideles ne soient obligés d'assister à leur Paroisse les jours de Dimanches et de Fêtes, lorsqu'ils le peuvent commodément; c'est-à-dire, lorsqu'ils n'ont aucun empêchement légitime: et l'on doit en conclure que ceux qui assistent aux Messes des Confrairies, ou des Congrégations dont ils sont Membres, ne sont pas pour cela exempts d'assister à leur Messe Paroissiale, et à l'instruction qui s'y fait.

Il est enjoint dans ce Diocèse aux Curés, d'instruire souvent leurs Paroissiens sur cette obligation, d'exhorter sur-tout les Chefs de Famille à y faire venir avec eux ceux qui la composent; ou s'ils ne le peuvent, à tâcher du moins que tous y assistent alternativement d'un Dimanche à l'autre. Ils représenteront à tous ceux qui sont confiés à leurs soins, que cette obligation regarde encore plus en un sens les personnes d'une condition plus relevée, et qui sont au dessus des autres, parce qu'elles sont plus obligées à donner bon exemple. Et afin que les Curés aient lieu de rappeler souvent à leurs Peuples l'importance de cette obligation, il en est fait mention dans la Formule ordinaire du Prône, que l'on trouvera dans le Rituel du Diocèse.

Il est encore défendu dans ce Diocèse, à tous Confesseurs, Prédicateurs et Professeurs, de prêcher, d'enseigner aucune Doctrine, ni de donner aucun conseil, contre l'obligation qu'ont les Fideles d'assister à la Messe de Paroisse.

Il est enfin ordonné à tous les Confesseurs de ce Diocèse, d'interroger leurs Pénitens pour savoir s'ils ont satisfait à cette obligation, et de leur représenter la gravité du péché de ceux qui s'absentent sans raison légitime de la Messe Paroissiale.

Pour ne point donner occasion aux Peuples de s'absenter de la Messe de Paroisse, les Fêtes et les Dimanches, on doit avoir soin que les Messes basses, quand il y en a, ne se disent qu'à des heures convenables. Il est défendu dans ce Diocèse d'en célébrer aucune en ces jours dans les Chapelles domestiques, pendant la grande Messe de la Paroisse; comme aussi de dire aucune Messe basse dans l'Eglise Paroissiale, depuis que la grande Messe aura été sonnée, jusqu'après la Communion.

Ordre pour la célébration de la Messe de Paroisse.

POUR ne pas exposer les Paroissiens , sur-tout à la Campagne , à perdre la Messe les Fêtes et les Dimanches , on doit la dire exactement à l'heure marquée par les Ordonnances du Diocèse. Dans le Diocèse de Toulon , lorsqu'il y a deux Messes à célébrer , on doit dire la première à six heures au plus tard , depuis Pâques jusques à la Toussaint , et à sept heures depuis la Toussaint jusques à Pâques : on pourra y faire une brieve Instruction avec la priere du matin et la publication des Fêtes et des Jeûnes ; ou , lorsque l'Instruction ne se fera pas , on y lira tout haut et distinctement la Formule entiere du Prône , selon ce qui est marqué dans le Rituel , en sorte que les Assistans puissent suivre le Prêtre qui lira , et apprendre par ce moyen les principes de la Foi et des bonnes mœurs. La grande Messe Paroissiale doit être célébrée à huit heures , depuis Pâques jusques à la Toussaint : et à neuf heures , depuis la Toussaint jusques à Pâques. On ne pourra changer cette heure , à moins qu'on ne fût obligé de la différer pour administrer quelque Sacrement en cas de nécessité.

Il y aura toujours deux heures d'intervalle entre les deux Messes , afin de donner à ceux qui seront venus à la première , le temps de retourner chez eux , et de faire venir à la seconde , ceux qui seront restés dans leurs maisons. C'est ce que les Curés de ce Diocèse doivent observer exactement ; en évitant toute lâche condescendance pour aucune personne particuliere , de quelque considération et qualité qu'elle soit , qui les feroit attendre un temps considérable à commencer la Messe , au préjudice de toute une Paroisse.

Dans les Villes où il y a dans la même Eglise une Messe Paroissiale et une Messe Canoniale , la grande Messe en tout temps doit se commencer à une heure fixe , réglée par l'usage et la commodité des lieux , mais qui soit connue de tout le monde.

Les Curés ne doivent pas souffrir que l'on dise aucune Messe dans leur Eglise pendant celle de la Paroisse ; avant le temps que nous avons marqué ci-dessus.

On doit sonner trois coups pour chacune des deux Messes qui doivent se dire chaque jour de Dimanche et de Fête , avec une distance suffisante pour donner lieu au Peuple de se rendre à l'Eglise ; et le dernier étant sonné , le Prêtre doit quitter tout pour s'habiller et commencer , afin de ne pas impatienter les Paroissiens , qui se lasseroient d'attendre trop long-temps. On doit avoir soin de disposer d'avance , tout ce qu'il faudra pour célébrer le saint Sacrifice.

Le Curés doivent instruire les peuples , de la modestie et de l'attention avec laquelle il faut assister à la Messe , les avertir de ne point y parler , ni regarder de côté et d'autre , et de s'y tenir toujours dans une posture convenable. Durant les Messes basses on doit être à genoux , excepté durant l'Evangile qu'on doit être debout ; il ne convient point de s'y asseoir sans une véritable nécessité.

Pour les grandes Messes, le Clergé observera ce qui est marqué dans le Cérémonial. Les Laïques peuvent s'asseoir après que le Prêtre a dit l'Introït jusqu'aux Oraisons, durant lesquelles ils seront à genoux. Quand on dit l'Épître, le Graduel, l'*Alleluia* et la Prose, tous peuvent être assis. A l'Évangile, tous se lèvent; et après on peut s'asseoir jusqu'à la Préface, excepté qu'à ces mots du *Credo: Et incarnatus est*, etc. l'on se met à genoux. Durant la Préface tous sont debout; quand elle est finie, ils doivent se mettre à genoux, et y demeurer jusqu'à la fin de la Messe; excepté qu'ils peuvent s'asseoir pendant qu'on chante la Post-Communion. Il est d'autant plus nécessaire que les Curés instruisent là-dessus leurs Paroissiens, que l'on ne peut souffrir l'indécence avec laquelle on voit assister à la Messe la plupart des Fidéles, qui se tiennent presque toujours debout ou assis. On en voit même qui, à la honte de la Religion, ont peine à fléchir le genou au temps de l'Élévation de la sainte Hostie. Les Curés doivent encore prêcher contre l'abus de ne se mettre à genoux que sur des chaises, sur lesquelles on ne fait souvent qu'être légèrement appuyé, et sur-tout pour les femmes, qui sont encore plus sujettes à commettre cette indécence.

Quand on est à l'Eglise, on doit éviter toute posture qu'on ne se permettroit pas devant les Grands de la Terre. Il seroit à souhaiter que les femmes y fussent séparées des hommes. S. Paul (1. Cor. 11.) veut que les hommes y aient la tête nue, et que les femmes y soient voilées. Tout le monde n'y doit paroître qu'avec un saint respect, se souvenant que c'est la maison de Dieu, et une maison d'oraison.

Tous les Dimanches la Messe de Paroisse doit commencer toujours par la Bénédiction et l'aspersion de l'Eau-bénite. La Bénédiction de l'eau doit se faire dans ce Diocèse à la Sacristie, immédiatement avant la Messe Paroissiale; et ensuite le Prêtre qui doit célébrer, doit aller au pied de l'Autel commencer l'aspersion, qu'il fera conformément à ce qui est prescrit dans le Missel.

L'aspersion de l'Eau-bénite étant faite, le Prêtre célébrant doit aller à la Sacristie, achever de s'habiller pour la Messe; et cependant le Chœur commencera à chanter gravement et posément la Messe, pour la continuer jusqu'à l'Evangile inclusivement.

Après l'Evangile, le Curé ou un autre Prêtre à sa place, fera le Prône en la manière marquée dans le Rituel. Après le Prône, le Prêtre qui dira la grande Messe remontera à l'autel pour la continuer.

La Communion doit, autant qu'on peut, être distribuée au Peuple aussi-tôt après la Communion du Prêtre. C'est l'intention de l'Eglise qui paroît clairement, tant par les regles prescrites sur ce sujet au Missel et au Rituel Romain, que par les Oraisons qu'elle a ordonnées à la fin de la Messe pour tous ceux qui ont communie. On peut néanmoins donner la Communion hors la Messe pour une cause raisonnable; comme seroit l'infirmité ou les occupations nécessaires de ceux qui desirent communier. Cette regle doit être observée non seulement aux Messes de Paroisse, mais encore à toutes les Messes basses où l'on a à communier quelqu'un. Les Prêtres, soit Séculiers, soit Réguliers, n'y font très-souvent pas assez attention. A l'égard des Messes de morts, la Congrégation des Rits a déclaré que l'on peut y donner la Communion aux Fidéles per

modum Sacrificii, des Hosties consacrées à la Messe à laquelle on communie ; et non *per modum Sacramenti*, des Hosties qui sont réservées dans le Tabernacle. Il est recommandé dans ce Diocèse à tous les Prêtres, soit séculiers, soit Réguliers, de se conformer à ce Règlement de la Congrégation des Rits. Les Curés en doivent instruire aussi les Peuples.

Pendant qu'on distribue la Communion au peuple, le Chœur aux grandes Messes chante l'Antienne qu'on nomme *Communio*, qui est instituée pour être chantée précisément lorsque le Peuple communie, suivant l'usage qui fut établi en Afrique du temps de S. Augustin qui le rapporte. Après la Communion du Peuple, le Prêtre finira la Messe.

On ne doit pas faire le Prône en d'autres jours que le Dimanche, quelque Fête qu'on célèbre, à moins qu'un ancien usage n'eût établi le contraire dans quelque Eglise particulière. Mais après l'Evangile, aux principales et plus grandes Fêtes, le Curé lira ou fera lire par un autre Prêtre, la Formule du Rituel pour la publication de ces Fêtes, sans lire les autres parties du Prône ; à moins que le Curé n'aime mieux faire alors, ou faire faire une courte Instruction, ce qui est laissé à son choix. Aux Fêtes solennelles qui n'arrivent pas le Dimanche, on ne fera pas la bénédiction de l'eau ; si l'usage est établi en quelque Eglise d'en faire l'aspersion, et de faire la Procession avec la Messe de Paroisse, on continuera à s'y conformer.

Dans les Eglises où on ne peut pas chanter la Messe de Paroisse, on la dira du moins d'un ton haut et intelligible, et toujours gravement et fort posément ; mais on fera tous les Dimanches la bénédiction et aspersion de l'eau, le Prône, l'Instruction, tout ce qui doit être fait et dit aux Messes Paroissiales, et la Communion du Peuple immédiatement après celle du Prêtre, si quelqu'un doit communier.

Il est important que les Curés soient instruits de l'antiquité et des raisons des cérémonies de la bénédiction et de l'aspersion de l'eau, du pain-béni et du Prône, afin de les expliquer de temps en temps à leurs Paroissiens, et de leur en inspirer plus de vénération. C'est aussi pour cette raison que nous avons ajouté ici les Instructions suivantes. Nous ne parlerons point de la Procession, et de l'Offrande, parce que ces cérémonies ne sont pas en usage dans ce Diocèse aux Messes de Paroisse.

De l'Eau-bénite.

LA coutume de bénir l'eau est très-ancienne dans l'Eglise : dès les premiers siècles, on s'en servoit principalement pour la guérison des maladies corporelles, pour chasser les démons, et pour dissiper les impressions et prestiges de ces malins esprits. L'Auteur des Constitutions Apostoliques, qui est reconnu pour un Auteur qui écrivoit en l'un des trois premiers siècles, et qui rend témoignage de beaucoup de pratiques de ces premiers temps de l'Eglise, rapporte la prière dont l'Evêque, ou en son absence le Prêtre, se servoit pour bénir l'eau,

et par laquelle il demandoit à Dieu qu'il sanctifiât par J. C. cette eau, en lui donnant la vertu d'opérer la santé, de guérir les maladies, de mettre le démon en fuite et de renverser tous ses mauvais desseins.

Ce sont aussi les effets que les saints Peres et les autres anciens Auteurs Ecclésiastiques témoignent avoir été opérés par l'Eau-bénite.

Saint Epiphane fait mention d'un Juif converti à la foi de J. C., qui faisant bâtir par l'ordre de l'Empereur Constantin une Eglise à Tybériade, fit arroser d'Eau-bénite les fourneaux où l'on cuisoit de la chaux pour ce bâtiment, et par ce moyen rendit inutile la malice des démons qui empêchoient l'activité du feu de ces fourneaux, en suite des enchantemens dont les Juifs du même lieu s'étoient servis pour s'opposer à la construction de cette Eglise.

Marcel, Evêque d'Apamée, au rapport de Théodoret, chassa avec de l'Eau-bénite le démon, qui empêchoit la démolition d'un Temple dédié à Jupiter. Le même Théodoret rapporte, qu'un homme d'une grande sainteté ayant fait jeter de l'Eau-bénite dans le champ d'un pauvre homme, qui n'avoit que ce champ pour la subsistance de sa famille, en détourna les Sauterelles qui inondoient tout le pays.

Saint Grégoire le Grand dans ses Dialogues, saint Bernard dans la vie de saint Malachie, et plusieurs autres Auteurs rapportent divers autres miracles faits par le moyen de l'Eau-bénite.

L'on ne doit pas douter que ce n'aient été ces effets miraculeux de l'Eau-bénite, qui ont donné lieu à la coutume qui est aujourd'hui dans toute l'Eglise, d'en faire la bénédiction et l'aspersion sur le Peuple tous les Dimanches; et en quelques endroits aux Fêtes les plus solennelles, avant de commencer la Messe de Paroisse.

L'Eglise attend encore les mêmes effets qu'autrefois, de la bénédiction qu'elle fait de l'eau: cela paroît par les exorcismes que l'on fait sur le sel et l'eau, quand on les bénit. Mais de plus, les cérémonies de l'Eglise ayant été instituées, les unes pour marquer l'opération de Dieu en nous et en toutes les créatures par la vertu de son Esprit, les autres pour nous faire souvenir des grâces reçues de son infinie bonté, et d'autres pour nous faire connoître les dispositions intérieures dans lesquelles nous devons être, quand nous faisons quelque action extérieure de piété, on peut dire avec raison que tout cela se rencontre dans la seule Eau-bénite, et dans l'aspersion qui s'en fait sur le Peuple.

1. Le Saint-Esprit s'étant reposé sur les eaux à la création du monde, et étant assez souvent signifié dans les saintes Ecritures par l'eau, et sur-tout par une eau pure et nette, selon ce qui est dit dans le Prophète Ezéchiel: *Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés de toutes vos souillures*: l'Eau-bénite nous marque principalement cet Esprit saint, et la sainteté qui nous est communiquée par son opération, non seulement à nos âmes et à nos corps, mais aussi aux autres créatures, lesquelles sont sanctifiées par la vertu de cet Esprit divin, et deviennent un moyen de sanctification à ceux qui s'en servent dans l'esprit de l'Eglise. C'est aussi pour cette raison que l'Eglise dans presque toutes les fonctions Ecclésiastiques et dans la bénédiction des autres choses, emploie l'Eau-bénite, pour montrer qu'il ne peut y avoir rien de saint que par la communication du Saint-Esprit, qui est la source de toute sainteté.

2. L'Eau-bénite nous fait souvenir de l'eau de notre Baptême et de la grace que nous avons reçue dans le Sacrement par lequel ayant été lavés de nos péchés dans le Sang de J. C., nous avons été incorporés en lui, et faits par lui enfans de Dieu et héritiers du Royaume du Ciel.

L'Eau-bénite nous fait voir, que quand nous voulons nous présenter devant Dieu, nous devons nous purifier par les larmes de la pénitence, des taches du péché; mais sur-tout que nous devons être purs et nets de toute tache, autant que la fragilité humaine peut le permettre, lorsque nous offrons le Sacrifice de la Messe; lequel étant le seul Sacrifice digne de Dieu, demande une grande sainteté dans ceux qui l'offrent.

On mêle le sel dans l'eau en la bénissant, parce que le sel est le symbole de la prudence et de la discrétion; et l'Eglise par-là veut nous apprendre, que l'Esprit de Dieu en nous sanctifiant, produit en nous la pureté de la Colombe et la prudence du Serpent.

Les effets de cette eau sont assez marqués dans les prières que l'Eglise fait en la bénissant. Le premier effet de laver les taches des fautes journalières, en excitant ceux qui y ont recours, à concevoir de ces fautes une douleur sincère et véritable.

Le second effet est d'attirer en nous l'esprit de prière, d'écarter tout ce qui pourroit y être un obstacle, et de nous faire écouter favorablement de Dieu comme membres de son Eglise. C'est pourquoi on en use, sur-tout avant la Messe de Paroisse, afin d'avertir les Fidéles du besoin qu'ils ont, non-seulement de se purifier, mais aussi de se remplir de l'esprit de Dieu, pour assister et participer au saint Sacrifice.

Le troisieme effet est d'éloigner les démons, de les chasser, et d'empêcher qu'ils ne nuisent aux corps et aux âmes. C'est pour cela qu'on en use dans les exorcismes, et qu'il est très-utile de s'en servir pour résister aux tentations.

Le quatrieme est de purifier l'air, de dissiper les tempêtes, guérir les maladies, et même donner la fertilité aux terres. L'Eglise demande toutes ces choses dans la prière qu'elle fait pour bénir l'eau; et cette prière ne peut manquer d'être écoutée de Dieu; car s'il a promis (*Matth. 18.*) que tout sera accordé à la prière de deux ou trois unis ensemble au nom de J. C., comment refuseroit-il quelque chose à celle de toute l'Eglise?

Les Curés instruiront leurs Peuples de la vertu de cette eau, fondée sur les prières de l'Eglise. Ils les exhorteront à faire en sorte d'en avoir toujours chez eux, pour en prendre en se levant, en se couchant, avant de commencer leurs prières, quand ils sont tentés, quand il fait quelque orage, et d'en jeter sur les malades, sur-tout lorsqu'ils sont proches de la mort, et sur les lieux où l'on a lieu de craindre la malignité des démons. Ils leur apprendront aussi l'esprit dans lequel il faut en user; c'est-à-dire, en unissant leur intention à celle de l'Eglise; en servant avec foi et componction, avec foi parce que cette eau n'opère que dépendamment de la foi de celui qui en use, jointe aux prières de l'Eglise; avec componction, parce qu'on n'obtient point le pardon de ses péchés sans la douleur à laquelle cette eau nous excite, et dont elle nous obtient la grace par les prières de l'Eglise.

On jette aussi de l'Eau-bénite sur les corps morts, sur les Tombeaux et dans

les Cimétieres, afin d'obtenir de Dieu qu'ayant égard aux prieres que l'Eglise a faites en la bénissant, il veuille purifier au plutôt les ames des Fideles qui sont morts en sa grace et leur accorder le soulagement des peines qu'elles souffrent en Purgatoire.

On aura soin qu'il y ait toujours de l'Eau-bénite dans les Bénitiers, afin que les Fideles puissent en prendre en entrant dans l'Eglise et en emporter dans leurs maisons. On la renouvellera de tems en tems. On aura soin que l'eau que l'on bénira soit pure et nette, et que les Vases ou Bénitiers pour la conserver, soient aussi tenus propres et nets.

Quoique la bénédiction de l'eau, dans le besoin se puisse faire tous les jours et à toute heure du jour, l'on n'omettra point de la faire les jours de Dimanche, et de faire l'aspersion de l'Eau-bénite avant la grande Messe. Cette aspersion est une partie de l'Office Paroissial; ainsi les Curés avertiront leurs Paroissiens de s'y trouver et de ne pas attendre qu'elle soit finie pour entrer à l'Eglise.

On commence l'aspersion par l'Autel, pour en écarter les malins esprits, et les empêcher de troubler, par leur suggestions, les prieres des Ministres qui y servent. Ensuite on la fait sur le Clergé et sur le Peuple, afin d'obtenir de Dieu, la pureté, la tranquillité et la grace du Saint-Esprit nécessaires pour assister dignement au saint Sacrifice.

On ne doit point jeter d'Eau-bénite sur l'Autel quand le saint Sacrement y est exposé; parce que sa présence classe les démons et sanctifie les lieux qui en sont honorés. Mais alors le Prêtre qui fait l'aspersion, se prosterne à genoux *in plano* devant les Marches, ensuite il baise l'Autel en faisant devant et après, les genuflexions ordinaires.

Le Dimanche de Pâques et celui de la Pentecôte, on ne fera pas la bénédiction accoutumée de l'eau. Mais, en ces deux jours, on fera l'aspersion avec l'eau qui aura été bénite la veille pour les Fonts-baptismaux. Et à cet effet, avant de verser les saintes Huiles dans l'eau baptismale, on en réservera autant qu'il en faudra pour l'aspersion du lendemain et pour mettre dans le Bénitiers.

Il est bon d'avertir les Curés et les autres Prêtres, qu'ils doivent observer deux choses en faisant l'aspersion de l'Eau-bénite.

1. Qu'ils ne doivent présenter l'Aspersoir pour prendre de l'Eau-bénite à la main, qu'au seul Evêque; lequel prenant l'Aspersoir de la main de l'Officiant, s'en asperse lui-même le premier, et asperse ensuite l'Officiant et ceux* qui l'assistent; parce que l'Evêque étant le Supérieur du Prêtre, et représentant J. C. plus parfaitement par la plénitude de son Sacerdoce, il doit servir de médiateur à l'Officiant; pour que le Saint-Esprit le purifie. Le Prêtre en donnant l'Aspersoir à l'Evêque et en le prenant de sa main, baise l'Anneau Episcopal. Après que l'Officiant a repris l'Aspersoir, il continue l'Aspersion sur le Peuple.

2. Que par conséquent en donnant de l'Eau-bénite aux Seigneurs et Dames de Paroisse, auxquelles on la donnera d'abord après le Clergé, on ne doit pas présenter l'Aspersoir à leur main afin qu'ils prennent eux-mêmes de l'Eau-bénite au bout du doigt; la chose est expressément défendue par l'Assemblée

générale du Clergé des années 1655 et 1656. Les Seigneurs et Dames de Paroisse sont du nombre des Fideles; ils doivent, comme les autres Laïques, recevoir le Saint-Esprit signifié par l'Eau-bénite, et être purifiés de leurs péchés par le Ministère du Prêtre qui fait l'aspersion sur eux. Toute la distinction qu'il en doit faire, c'est de les asperger séparément et en face, avec une inclination de tête, pour montrer aux Paroissiens le respect qu'ils doivent à ceux qu'il respecte lui-même, malgré la dignité de sa fonction.

Du Pain-béni.

LE Pain-béni est un supplément de la Communion Sacramentelle. Dans les siècles heureux de l'Eglise, où tous les Fideles avoient autant d'empressement à participer aux divins Mysteres, que de soin de s'en rendre dignes, le Pain-béni n'étoit pas connu; il étoit même inutile, parce que tous ceux, sans exception, qui assistoient au saint Sacrifice, avoient le bonheur d'y communier. Dans la suite, le relâchement s'étant introduit à mesure que le nombre des Fideles augmentoit, le nombre de ceux qui ne communioient pas à la Messe augmentant de jour en jour, l'Eglise pleine de charité et de tendresse pour ses enfans, voulut les dédommager, en quelque sorte, de la perte qu'ils faisoient en ne communiant pas, dans le dessein de les disposer par cette sorte de supplément, à se rendre dignes de la Communion.

Au lieu de consacrer, selon l'ancien usage, tous les Pains qui étoient offerts par chacun des assistans au saint Sacrifice, on n'en consacra plus que ce qui étoit nécessaire selon le nombre de ceux qui devoient communier: mais on bénissoit tout le reste des Pains offerts pour les distribuer au peuple en signé de Communion, c'est-à-dire, pour marquer qu'on les regardoit toujours comme Fideles, quoiqu'ils ne participassent pas ce jour-là à la divine Eucharistie; et c'est-là l'origine du Pain-béni.

La plus ancienne Liturgie qui parle du Pain-béni, est celle de S. Grégoire-le-Grand, dans le sixieme siecle. Il paroît par un Concile de Nantes, tenu dans le septieme siecle (*Can. 9.*), que quand on avoit choisi sur les Pains offerts, ce qui étoit nécessaire pour la Communion du Prêtre et du peuple; on bénissoit le reste, et on le distribuoit ensuite à ceux qui assistoient au saint Sacrifice sans communier. Ce choix étant fait, on plaçoit sur l'Autel les offrandes réservées pour la Communion; et hors de l'Autel, les offrandes réservées pour être distribuées en signe de Communion.

Dans la suite, le soin de préparer les Pains dont on devoit se servir pour le Sacrifice et pour la Communion, fut confié aux seuls Ecclésiastiques; et depuis lors les Fideles n'offrirent plus entre les mains du Prêtre que du Pain à bénir, les Dimanches seulement, chaque famille à son tour; le chef de famille offroit au nom de toute sa maison, une quantité de Pains suffisante pour tous ceux qui assistoient au saint Sacrifice. C'est l'usage qui se pratique encore aujourd'hui.

Quoiqu'il y ait une grande différence entre l'ancienne et la nouvelle maniere d'of

frir à l'autel, l'Eglise conserve toujours en substance son ancien usage, puisque le Prêtre bénit le pain immédiatement après qu'il a offert la matière du Sacrifice, comme pour marquer la séparation qu'on faisoit alors des Pains à consacrer, d'avec les Pains à bénir; et c'est encore pour cette raison qu'il bénit le Pain hors de l'Autel.

La distribution du Pain-béni se fait vers la Communion, comme pour avertir les Fidéles à qui on le donne, que quoiqu'ils ne participent pas à la divine Eucharistie avec le Ministre des Autels qui vient d'offrir pour eux le Sacrifice, l'Eglise ne laisse pas de les admettre dans sa Communion, c'est-à-dire, dans la participation de ses autres biens spirituels, dont le Pain-béni qu'on leur présente doit leur servir de gage, et les inviter à se rendre dignes de recevoir le Corps de J. C., qui est la vraie nourriture de leur ame.

Le Pain-béni a, comme les autres Sacramentaux, la force d'effacer les péchés véniels, non par lui-même, *ex opere operato*, comme s'expliquent les Théologiens, mais *ex opere operantis*, par les bonnes dispositions de celui qui le mange. Le Prêtre en bénissant le Pain, demande au nom de l'Eglise à J. C., qui est le Pain des Anges, et la nourriture éternelle des Saints, « de daigner » bénir lui-même ce Pain qui lui est présenté, par la même puissance et la même bonté avec laquelle il avoit autrefois béni cinq Pains dans le désert; afin que » tous ceux qui en mangeront, en reçoivent la santé de l'ame et du corps » *Ut omnes ex eo gustantes, inde corporis et animæ percipiant sanitatem.*

La santé de l'ame et du corps de ceux qui doivent manger de ce Pain, est donc le motif qu'es propose l'Eglise dans cette bénédiction. Aussi a-t-on vu souvent des effets admirables du Pain-béni. Des pécheurs le mangeant avec foi, et s'excitant au regret de s'être rendus indignes de participer aux saints Mystères, y ont trouvé des grâces spéciales de conversion. Des Justes, par la même foi, y ont trouvé des remèdes efficaces contre les plus violentes et les plus dangereuses tentations. Le Pain-béni a souvent opéré des guérisons miraculeuses; il en opère encore tous les jours, lorsqu'il est reçu avec foi; il n'y a pas jusqu'aux animaux, à qui on en a fait manger dans les maladies épidémiques, qui n'aient été guéris. On a vu aussi les plus violents incendies subitement arrêtés en mettant du Pain-béni dans le feu.

Les Curés, Vicaires et autres Prêtres chargés de l'instruction des Fidéles, auront soin de leur parler quelquefois du respect qu'ils doivent avoir pour le Pain-béni, de la foi et de la dévotion avec laquelle ils en doivent faire usage. Ils auront soin de s'informer si les peuples qui leur sont confiés, n'emploient point le Pain-béni à des usages profanes ou indécens, ou, ce qui seroit encore pis, à des pratiques superstitieuses.

Ils doivent par la force de leurs discours, corriger les abus qu'occasionne le Pain-béni; tels que sont les festins, les danses et les dépenses considérables qui en certains endroits ont passé en coutume; abus qui, par une corruption déplorable, changent une cérémonie toute spirituelle en une fête mondaine, et qui fait revivre le Paganisme; abus qui réduisent les familles d'une fortune médiocre à la dure alternative, ou de déranger leurs affaires pour ne pas montrer alors leur médiocrité, ou de se décrier pour ne pas se ruiner. Il est à propos que les Curés fassent agir l'autorité des Seigneurs ou de leurs Officiers, pour y remédier, si leurs discours sont inutiles.

Les Curés ne doivent pas souffrir qu'aucun chef de famille s'exempte d'offrir le Pain à bénir à son tour. Pour empêcher cet abus qui tireroit à conséquence, lorsque quelqu'un refusera de se conformer à cet usage, ils doivent recourir au bras séculier, pour obliger, par la voie de la contrainte, celui qu'ils n'auront pas pu ranger par la voie de l'exhortation. Dans les villes les officiers de Police, dans les campagnes les Officiers de la Terre, ont, de tous les temps, forcé les rebelles sur ce point. Les Cours souveraines ont souvent donné des Arrêts de Réglement. En l'an 1612, 28 Janvier, le Parlement de Paris donna un Arrêt contre ceux qui refusoient de présenter à leur tour du Pain à bénir.

Afin que le prétexte de pauvreté n'occasionne cet abus, bien des Curés zélés pour le bon ordre, fournissent du Pain à ceux qu'ils connoissent hors d'état d'en faire les frais.

Quoiqu'il ne soit pas à propos de déranger le tour auquel chacun doit offrir le Pain à bénir, dans les endroits où le Curé et le Seigneur de la Terre ont dans l'année un jour fixe pour l'offrir, on peut se conformer à cet usage.

Il seroit à désirer que, selon l'ancien usage, le chef de la famille offrit le Pain à bénir, et non la femme; cependant dans les endroits où il est établi que les femmes le présentent, on peut le tolérer, pourvu que ce soit la mère de la famille, et non une de ses filles, ni une de ses servantes. Si la mère de famille ne peut le présenter elle-même, elle doit le faire présenter par une autre qui soit aussi mère de famille.

Le Curé doit refuser de bénir le Pain, lorsqu'il est présenté, 1°. par un excommunié dénoncé: tous les Canons de l'Eglise excluent de l'offrande ceux qui sont exclus de la communion: 2°. par ceux qui sont infâmes par leur état, comme les Comédiens et les Farceurs: 3°. par les femmes qui oseroient se présenter avec la gorge découverte, et d'une manière scandaleusement immodeste: 4°. par toute personne qui causeroit actuellement un scandale public dans l'Eglise où l'on est assemblé.

Celui ou ceux qui distribuent le Pain-béni, doivent être commis par le Curé: si toutefois l'usage est établi que celui qui l'offre, désigne ceux qui doivent le distribuer, le Curé pourra le tolérer, mais il aura attention que cette distribution soit faite avec la décence due à la chose sainte qu'on distribue, au lieu saint où l'on est, et au saint Sacrifice qu'on célèbre. S'il arrive qu'un de ces distributeurs fasse quelque indécence, il l'exclura pour toujours de cette fonction et aura recours à cet effet au bras séculier.

Parmi les instructions que les Curés doivent faire à leurs Paroissiens au sujet de l'Offrande du Pain-béni, ils s'attacheront principalement à les faire entrer dans l'esprit avec lequel ils doivent aller à l'offrande. Ils leur diront, qu'à l'exemple des premiers Fidéles, en offrant le Pain au Prêtre, ils doivent s'offrir eux-mêmes à Dieu intérieurement, et que cette offrande extérieure ne doit être que le signe sensible de leur offrande intérieure. Ils les exhorteront à y aller avec un esprit de paix, conformément à ce que dit J. C. : *Si vous offrez votre don à l'Autel, et que vous vous souveniez pour lors que votre frère a lieu de se plaindre de vous, laissez là votre présent devant l'Autel, allez vous réconcilier avec votre frère, et vous viendrez ensuite offrir votre don.* Que c'est pour cela qu'anciennement on s'embrassoit dans plusieurs Eglises avant l'offrande, comme

le Clergé le fait encore aujourd'hui en plusieurs Eglises avant la Communion ; que c'est dans la même vue que le Célébrant fait baisser à ceux qui viennent à l'offrande, le Crucifix ou un autre instrument de paix, en disant ces paroles, *Pax tecum*, la paix soit avec vous. Enfin ils tâcheront de leur faire sentir combien sont coupables ceux qui font de cette sainte cérémonie, un trophée de vanité, et qui s'acquittent de ce devoir avec une pompe toute séculière, sans entrer dans l'esprit de cette action.

L'ordre de la distribution du Pain-béni, est de commencer par le Clergé, ensuite le Seigneur, la Dame et leurs enfans, et enfin tous les autres Fidéles, sans distinction même des Officiers de la Terre.

On ne doit pas condamner la pratique de plusieurs personnes qui mangent leur portion de Pain-béni dans l'Eglise même ; lorsqu'elles le font pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, qui le leur donne pour leur servir de supplément à la Communion. Il seroit même peut-être plus à propos que cette pratique devint générale, pour ne pas exposer le Pain-béni à différentes profanations, et plus encore pour rappeler dans l'esprit de ceux qui le mangent ainsi, que c'est par leur faute qu'ils sont réduits à ce Pain, tandis qu'une nourriture plus précieuse et plus efficace leur étoit destinée.

Du Prône.

PAR le Prône on entend les prières, Annonces et Instructions qui se font au milieu de la Messe de Paroisse. Ainsi l'on peut y distinguer trois parties.

Dans la première, l'on indique et l'on fait des prières pour tous les Ordres de l'Eglise pour le Pape, pour l'Evêque Diocésain, pour tous les Evêques, pour tous les Pasteurs et pour tout le Clergé Séculier et Régulier, pour le Roi et les Princes Chrétiens, pour les Seigneurs des Paroisses, pour tout le Peuple, pour les nécessités publiques, pour les fruits de la terre et pour tous les besoins du peuple Chrétien, pour les Fondateurs et les Bienfaiteurs de l'Eglise, pour les Fidéles qui sont morts. S. Paul exhorte son Disciple Timothée à faire en sorte que l'on prie pour tous les hommes, pour les Rois, pour tous ceux qui sont élevés en dignité ; afin que les Fidéles puissent mener une vie paisible et tranquille dans la pratique d'une véritable piété. Il paroît par divers Conciles et par plusieurs autres monumens de l'Histoire Ecclésiastique, que ces prières sont anciennes, et même qu'elles se faisoient il y a environ mille ans au Prône comme elles se font aujourd'hui. Le Curé doit avertir ses Paroissiens, d'être attentifs et de s'unir à lui du fond du cœur, quand ces prières se font au Prône de la Messe.

Dans la seconde partie on annonce les Fêtes, les Jeûnes, les Abstinenances, les Processions, les autres Actions de piété qui se doivent faire dans la semaine ; on publie les Bans de Mariage, les Mandemens, les Monitoires pour venir à révélation, les Excommunications fulminées ou à fulminer, les

Indulgences accordées par le Pape ou par l'Evêque Diocésain, et ce qu'il faut faire pour les gagner ; les Titres Cléricaux , les noms de ceux qui doivent être promus aux Ordres sacrés , et généralement tout ce que l'Eglise juge à propos d'annoncer au Peuple.

Les Curés doivent savoir qu'il n'est pas permis de publier au Prône les affaires temporelles , par exemple , les Baux à Ferme , les ventes, les biens endécret, les louages des maisons, les droits dus aux Seigneurs, les criées d'héritages, les choses perdues ou dérobées, autres choses semblables. Ces sortes de Publications ne conviendroient pas à la sainteté de l'Eglise, non plus qu'à la dignité du Ministère ; et on conçoit facilement que l'Eglise en interrompant les saints Mysteres pour faire le Prône , n'a jamais eu l'intention d'y entretenir les Fideles de ces sortes d'affaires, qui ne leur causent que trop de distractions dans le cours de la semaine. Ces raisons ont engagé plusieurs Conciles de France, à condamner l'abus qui s'étoit introduit de leur temps, de faire ces publications dans les Eglises. Elles doivent donc se faire à la porte de l'Eglise après la grande Messe de Paroisse, par des Officiers Laïques. Les Curés ou autres Prêtres pourront néanmoins avertir en général au Prône , les Paroissiens, qu'il y aura quelque publication ou proclamation à faire à l'issue de la grande Messe, hors de la porte de l'Eglise ; afin que ceux qui pourront y avoir intérêt, soient présents. Voici ce que porte l'Article de l'Edit du mois d'Avril 1695.

Les Curés, Vicaires et Autres Ecclesiastiques ne seront obligés de publier aux Prônes, ni pendant l'Office Divin, les actes de Justice et autres qui regardent l'intérêt particulier de nos Sujets. Voulons que les publications qui en seront faites par des Huissiers, Sergens ou Notaires, à l'issue des grandes Messes de Paroisse, avec les affiches qui en seront par eux posées aux grandes portes des Eglises, soient de pareille force et valeur, même pour les Décrets, que si lesdites Publications avoient été faites aux diis Prônes, nonobstant toutes Ordonnances et coutumes à ce contraires auxquelles Nous avons dérogé à cet égard.

Le Roi, parla Déclaration de 1698 , a ordonné que la même chose auroit lieu , même à l'égard de ce qui regarde ses propres affaires ; et que les publications en seroient faites seulement à l'issue des Messes de Paroisses , par les Officiers qui en sont chargés. Tout ce que les Curés peuvent faire quand ces sortes d'Actes leur sont adressés , et de les faire publier après le service Divin à la porte de l'Eglise , pour en donner leur certificat aux Officiers du Roi qui le demandent.

On aura soin d'apprendre aux Peuples, quelles sont les intentions de l'Eglise dans les publications qui se font au Prône , afin qu'ils puissent s'y conformer. On publie les Fêtes et les Jeûnes, pour avertir de les observer. On publie les Mariages, pour découvrir s'il y a quelque empêchement, et pour engager le Peuple à prier pour ceux qui se marient. On publie les Ordinations, pour recommander aux prières des Fideles ceux qui doivent être ordonnés, et pour découvrir s'ils n'en sont pas indignes. On publie les Monitoires, pour exciter les coupables à satisfaire , et obliger les autres à révéler ce qu'ils savent des faits y énoncés. Enfin, on publie les Loix de l'Eglise et les Ordonnances des Evêques, afin qu'elles soient connues et mises à exécution.

La troisieme et dernière partie du Prône , consiste dans l'instruction sur les

vérités de la Religion et sur les devoirs du Christianisme, que les Curés doivent à leurs Peuples. On fait la lecture du Symbole des Apôtres, de l'Oraison Dominicale, des Commandemens de Dieu et de l'Eglise : on expose quels sont les Sacremens de l'Eglise Catholique, ou on explique en particulier quelque une des vérités de la Religion, ou quelque Texte de l'Épître ou de l'Évangile du jour, qu'on lit alors publiquement en François à chaque Prône où on veut l'expliquer. Les Apôtres ne manquoient point d'instruire les Fideles, lorsqu'ils les assembloient ; et cette fonction leur parut si essentielle, qu'ils crurent devoir se reposer sur les Diacres du soin des pauvres et des Veuves, pour donner tout leur temps à la priere et au ministère de la parole. S. Justin dans la description qu'il nous a laissée de ces assemblées, dit qu'après la lecture des saintes Lettres, le Président faisoit un discours pour instruire le Peuple et l'exhorter à bien vivre. La plupart des Homélies des Peres qui nous restent, ne sont que des explications qu'ils faisoient à la Messe, de l'Évangile ou de quelque autre endroit de l'Écriture qui y avoit été lue.

Les Loix de l'Eglise intiment presque par-tout aux Pasteurs la nécessité et l'obligation de faire exactement et solidement cette Instruction. Il suffira de renvoyer ici au saint Concile de Trente : (*Sess. 24. cap. 7. de Reform.*) voici comme'il s'exprime ailleurs. *Le saint Concile ordonne aux Pasteurs et à tous ceux qui ont charge d'ames, que souvent au milieu de la célébration de la Messe, ils expliquent eux-mêmes, ou fassent expliquer par d'autres, quelque chose de ce qui se lit à la Messe, et particulièrement qu'ils s'attachent à faire entendre quelque Mystere de ce très-saint Sacrifice, sur-tout les jours de Dimanche et de Fêtes.* (*Sess. 22. cap. 8. de Sacrif. Miss.*) Dans la cinquieme Session (*Cap. 2. de Reform.*) il veut que les Evêques usent de censures et d'autres peines, pour obliger tous ceux qui ont charge d'ames, à instruire leurs peuples, à leur enseigner les choses nécessaires au salut, à leur faire connoître les vices qu'ils doivent éviter et les vertus qu'ils doivent suivre, pour se garantir des peines éternelles et pour arriver au bonheur éternel.

Cette obligation si importante est, par la miséricorde de Dieu, si universellement reconnue, qu'il est inutile de s'arrêter à la prouver. C'est ce qu'on ne cesse point de rappeler à ceux qui se préparent à recevoir les saints Ordres. Les épreuves, les discours, les lectures leur inculquent cette obligation : bien plus, l'ancien comme le nouveau Testament n'est rempli que d'expressions qui font trembler, pour ceux qui négligeroient un devoir si capital, lequel embrasse les principes de la Foi, des mœurs, et du salut des peuples qui leur sont confiés.

Il convient donc plutôt de donner ici un abrégé des regles de ce qui est à faire et de ce qui est à éviter, pour remplir ce devoir important. S'être instruit soi-même avant que de songer à instruire les autres ; demander à Dieu, principe de toute lumiere et de tout bien, le secours nécessaire pour dire ce que nous avons à dire de sa part et en son nom, et le dire avec fruit ; écarter de nous, de notre vie extérieure et intérieure, tout ce qui pourroit affoiblir, déshonorer, rendre inutile notre ministère ; rejeter bien loin de nos Prédicateurs tout ce qui peut ressentir la haine, la passion, l'intérêt, la vaine gloire ; c'est à quoi se réduisent à peu près les Instructions que nous avons à donner. Songeons à nous premièrement : saint Paul dit aux Evêques : *Attendite vobis et universo gregi.*

Nous

Nous sommes le principal objet de nos attentions , et les premiers que nous devons régler ; étendons ensuite nos soins sur les autres , et sentons combien nous aurons d'avantage pour porter les peuples à s'élever au dessus de l'attachement aux biens de la terre , quand ils ne nous verront pas en être principalement occupés ; combien nos haines et nos inimitiés les scandalisent , et les détournent du pardon des ennemis , et de l'amour du prochain que nous devons leur inspirer ; combien l'amour de la bonne chere et des repas nous affoiblit dans les fréquentes occasions que nous avons de leur parler sur l'ivrognerie et la crapule ; et pour ne point parler de ce que S. Paul ne veut pas même qu'on nomme , combien l'innocence de notre vie nous autorisera dans ce que nous aurons à leur dire pour la correction de leurs mœurs. Quoique l'état des Prêtres ne doive jamais être vuide d'étude , il faut être pourvu de toute l'instruction nécessaire , avant d'être admis à nourrir les autres de sa plénitude.

Pour rendre plus utile aux peuples l'instruction qui doit être faite au Prône ; on doit s'étudier à s'accommoder à la portée de leur esprit , à leurs besoins , et à leur proposer les maximes ou les exemples de l'Evangile qui ont plus de rapport à leur maniere de vivre , et à leur condition , en évitant de traiter des matieres trop relevées , et d'entrer dans des questions inutiles. Les Habitans des campagnes étant communément plus grossiers et moins instruits , ils ont besoin d'instructions familières et sensibles , et qui tiennent plus du Catéchisme que du discours composé selon les regles de l'Art.

On ne s'attachera pas seulement dans cette partie du Prône , à régler les mœurs des Fideles , les excitant à pratiquer les vertus chrétiennes , et à fuir les vices qui leur sont opposés ; mais on doit encore s'appliquer à les instruire des vérités qu'ils sont obligés de croire pour être sauvés. Pour concilier ces deux obligations , on ne peut mieux faire , que de suivre l'ordre des matieres du Catéchisme du Concile de Trente , expliquant tout de suite les Articles du Symbole , passant de-là aux Sacremens , puis aux préceptes du Décalogue , et enfin à l'Oraison Dominicale. On s'assurera par-là de renfermer dans les Prônes toutes les vérités essentielles , tant spéculatives que pratiques ; outre qu'on trouvera dans cet ordre , un fond inépuisable d'Instructions toujours utiles et diversifiées , et très-propres à nourrir la religion et la piété des Auditeurs.

Les Curés , les Secondaires , et tous les Prêtres chargés de faire le Prône ; doivent toujours répandre dans ces Instructions , ainsi que dans leurs Sermons , quelque chose du Catéchisme ; ils doivent y ramener souvent les Mysteres de J. C. et la doctrine des Sacremens ; parce que ces choses étant bien traitées , inspirent l'amour de Dieu et toutes les vertus. Les vérités qui regardent les Mysteres et la vertu des Sacremens étant bien entendues , contiennent la vraie semence venue du Ciel , qui produit dans la suite les fruits des bonnes œuvres , quand la terre où on la jette est bien cultivée. C'est aussi la véritable fin de tous les Mysteres ; Dieu n'ayant pas fait des choses si admirables , pour être la pâture des esprits curieux , mais pour être le fondement des saintes pratiques auxquelles la Religion nous oblige.

Et il est clair qu'en expliquant aux fideles ce qui est opéré en nous par le Baptême , et à quoi nous nous sommes obligés , quelles sont les Loix de la pénitence Chrétienne , quel est le dessein de J. C. dans l'institution de l'Eucharistie ,

et avec quels sentimens il faut entendre la Messe et communier, on produit insensiblement dans les cœurs, la véritable piété, et on rend les hommes capables de profiter du service Divin auquel ils assistent.

Il ne suffit pas d'apprendre aux Fideles, les premiers élémens de la Foi, il faut s'étudier à les rendre capables peu à peu des instructions plus solides. Il est important de leur en inspirer le goût, et de leur donner quelque teinture du langage de l'Ecriture et de l'Eglise, afin qu'ils soient en état de profiter des Sermons qu'ils entendront.

Il ne faut pas croire que les peuples, et même les gens de travail, soient incapables d'entendre ces choses; l'expérience fait voir au contraire, que pourvu qu'on s'y prenne bien, et qu'en excitant en eux le desir d'apprendre, on se montre toujours prêt à les instruire, tant en public et dans l'Eglise, que dans le Confessionnal, ou même en particulier et à la maison lorsque la prudence et la bienséance le permettront, on les peut avancer beaucoup dans la connoissance de Dieu et de son Royaume.

On trouve dans certains Diocèses, des Villages qui, pour avoir eu seulement quelques bons Curés, qui se sont donnés tout entiers à les instruire, ont fait de si grands progrès dans la Doctrine Chrétienne, qu'on en est surpris: de sorte que quand on se plaint avec tant d'affectation que les peuples sont incapables d'instruction, il est à craindre que ce ne soit un prétexte, pour se décharger de la peine de les instruire.

L'exemple même des Hérétiques peut fermer la bouche à ceux qui cherchent une excuse à leur négligence dans l'incapacité des peuples. Car enfin, on y voit les plus grossiers Artisans, les femmes mêmes et les enfans, citer l'Ecriture et parler des points de controverse; et quoique ces connoissances dégèrent en un babil dangereux, et se consomment en vaines disputes, c'en est assez pour nous faire voir de quoi on pourroit rendre les peuples capables, en tournant mieux les Instructions.

En un mot, il est bon de prendre tout le corps des vérités de la Religion, pour en expliquer quelque partie chaque Dimanche, d'une manière claire, méthodique et suivie; en sorte que le peuple, par la succession des temps, soit pleinement instruit de tout ce que l'Eglise croit et pratique, et qu'il puisse pénétrer le sens et l'esprit de toutes les prières et cérémonies qu'elle emploie.

Si tous les Curés et tous les Prêtres chargés de faire le Prône, s'appliquoient ainsi à expliquer dans leurs Instructions, les différentes parties du Catéchisme; et s'ils n'étoient attentifs qu'à développer les vérités de la Foi et de la Morale chrétienne, d'une manière simple, intelligible et familière, les fideles retireroient plus de fruit de leurs discours que des Sermons, où on ne cherche le plus souvent, que la politesse et les ornemens d'une éloquence dont le moindre mal est de n'être d'aucune utilité.

Ils trouveront dans cet Ouvrage une ample matière pour l'explication des Sacramens; et pour les autres sujets; ils auront recours au Catéchisme du Concile de Trente, qu'ils doivent lire avec d'autant plus d'attention et d'assiduité, qu'il a été composé par l'ordre de ce saint Concile pour l'usage des Curés; qu'ils y puiseront une Doctrine très-pure, et qu'ils en tireront des maximes sûres pour leur propre conduite, et pour l'instruction des fideles.

Lorsqu'ils annonceront quelque Fête de Notre Seigneur , ou de la sainte Vierge , il convient qu'ils expliquent en peu de mots ce que l'Eglise nous enseigne du Mystere que nous y honorons , qu'ils montrent ce que nous sommes obligés de faire pour en témoigner à Dieu notre reconnaissance, quels sentimens il doit nous inspirer ; et qu'ils excitent les fideles à réveiller leur foi , et à s'approcher des Sacremens dans ces grandes Solemnités , afin de les célébrer avec plus de piété.

Annonçant la Fête d'un Saint , il sera bon qu'ils disent un mot de sa vie , qu'ils fassent le récit des principaux Actes de vertu qu'il a pratiqués , ou qu'ils rapportent quelque sentence ou maxime de piété avancée par ce Saint ; exhortant leurs Paroissiens à l'imiter , à implorer son secours auprès de Dieu , et à pratiquer ce qu'il a enseigné de parole et d'exemple. Mais ils ne doivent le faire qu'en peu de paroles , pour ne pas fatiguer les Auditeurs. C'est pourquoi il ne convient pas de leur parler de la vie de tous les Saints dont on doit célébrer la Fête durant le cours de la semaine, dès que ces Fêtes ne sont pas solennelles. On doit prendre garde à ne pas dégoûter des instructions , ceux qu'on est obligé d'instruire , en lassant leur patience. *Providendum quoque est sollicitudine intentione Rectoribus*, dit S. Grégoire , *ut ab eis solum prava nullo modo, sed ne recta quidem nimis et inordinatè proferantur ; quia sæpè dictionum virtus perditur, cum apud corda audientium loquacitas incautè importunitate levigatur.*

On doit instruire les fideles , en publiant un Monitoire , des causes pour lesquelles ils peuvent demander des Monitoires , des dispositions où ils doivent être en les demandant , et des obligations qu'on contracte par leur publication. On trouvera dans ce que nous dirons des Monitoires en parlant des Censures , tout ce qu'il est nécessaire d'apprendre aux fideles sur cette matiere.

Les Prêtres qui feront le Prône , pourront quelquefois , après avoir publié les Bans de Mariage , en prendre occasion d'expliquer les dispositions qu'il faut y apporter , les empêchemens les plus ordinaires au Mariage , ou traiter des obligations des personnes mariées , le tout avec prudence.

Si les Curés s'aperçoivent que quelqu'abus s'introduit dans leurs Paroisses , ou que quelque vice y règne , ils les combattent dans leurs Prônes ; non pas en déclamant contre ces désordres d'une maniere seche et injurieuse , ce qui seroit capable d'irriter le mal plutôt que de le guérir ; et moins encore en nommant ou désignant aucune personne en particulier , ce qui est très-expressément défendu dans ce Diocèse ; mais ils doivent le faire avec sagesse.

Quoiqu'il soit quelquefois à propos de caractériser certains vices , pour aider ceux qui en sont coupables , à s'appliquer à eux-mêmes les motifs proposés pour en inspirer de l'horreur , on doit se souvenir qu'on ne peut , sans blesser la charité , désigner les pécheurs de maniere à les faire connoître aux autres , ni même les représenter de telle sorte , qu'on pût soupçonner que celui qui prêche , auroit quelqu'un en vue. On doit se garder sur-tout de satisfaire son ressentiment dans la Chaire de vérité , en y invectivant contre ceux dont on auroit lieu de se plaindre , ou avec qui on auroit des droits ou des intérêts à discuter. On conçoit assez que de tels Discours ne seroient propres qu'à scandaliser les fideles , à les aigrir contre leur Pasteur , et à les éloigner de ses Instructions.

L'on ne doit donc être occupé , en instruisant les autres , que de ce qui inté-

resse leur salut ; et qu'à leur proposer les raisons propres à donner de l'horreur pour le péché , en leur enseignant les moyens efficaces de l'éviter. Cet avis doit servir de règle aux Curés et aux Prêtres pour toutes les Instructions qu'ils feront sur les vertus et sur les vices ; étant presque inutile d'en parler , si on n'excite à la pratique des vertus , par des motifs tirés de leur excellence , de leur beauté , des avantages qu'on en retire , et de la récompense qui leur est promise , de leur nécessité , utilité , facilité , des exemples des Saints ; et si l'on ne porte à la fuite des vices , par des raisons tirées de leur laideur , de leurs effets , de la haine que Dieu leur porte , des supplices éternels qui en seront le châtiment , etc.

Au reste , les Curés doivent faire attention , que s'ils veulent expliquer aux peuples , la Doctrine Chrétienne , d'une manière qui leur profite , ils doivent dire peu de choses à la fois , les répéter souvent , et les inculquer avec force ; qu'ils doivent les tourner en différentes manières , afin de faire toujours de nouvelles et de plus profondes impressions dans les esprits , en faire l'application à quelque chose de pratique , et pour éviter les Prônes et les Sermons d'une longueur fatigante , ils se souviendront que celui qui est préposé pour parler toute sa vie à un peuple , doit être aussi court dans ses Instructions , que soigneux et assidu à les faire.

C'est pourquoi les Curés et autres Prêtres chargés des Instructions publiques dans ce Diocèse , éviteront d'y être trop long , et ne passeront jamais la demi-heure. Ils se souviendront qu'une longueur excessive seroit préjudiciable à leurs Auditeurs , parce qu'elle seroit capable de les éloigner de la Messe Paroissiale , et de leur inspirer du dégoût pour la parole de Dieu. C'est ce que le Concile de Trente insinue , (*Sess. 5. cap. de Reform.*) où parlant de l'obligation des Curés d'instruire leurs peuples , il dit : *Annuntiando eis cum brevitate sermonis.*

Les Curés et les Secondaires ne doivent jamais oublier , que toutes ces Instructions resteroient inutiles , et ne porteroient point le fruit que l'Eglise en attend , si les peuples n'y étoient préparés par de bons Catéchismes , qui soient à la portée des enfans et personnes peu instruites. Le Catéchisme est la plus essentielle de toutes les Instructions , puisqu'elle sert de fondement à toutes les autres ; c'est elle qui ouvre le cœur et l'esprit , pour recevoir les premières impressions de la Foi , et de la Morale de J. C.

Comment donc se peut-il faire , qu'il y ait des Pasteurs , qui croyant s'avilir en faisant le Catéchisme , s'en déchargent sur des Ministres inférieurs ? L'instruction des enfans , qui parut à J. C. lui-même si digne de son zèle , ne leur paroît pas digne de leurs talens ; ils se réservent pour des Ministres plus éclatans ; mais qu'ils remplissent toujours sans fruits , parce qu'ils n'y recherchent qu'eux-mêmes.

C'en est assez pour faire sentir quelle sera la condamnation d'un Pasteur ; qui se dispensant entièrement de la fonction de Catéchiste , croit avoir suffisamment satisfait à son obligation d'instruire son Troupeau , en prononçant successivement chaque année les mêmes Sermons , dont il n'a quelquefois qu'un petit nombre ; Sermons souvent composés à la hâte , sans attention , et sans avoir consulté autant qu'il l'auroit dû , les sources dans lesquelles seules l'on puise la vérité toute pure , telle que l'Eglise veut qu'elle soit annoncée à ses enfans.

C'en est assez pour apprendre à un Pasteur , que s'il se contente de ne faire le Catéchisme que pendant la Carême pour la première Communion des enfans , en négligeant ou refusant de le faire tout le reste de l'année , il ne remplit pas son devoir , et qu'il manque à ce que Dieu exige de lui , et que l'Eglise lui ordonne.

Les Ordonnances Synodales de plusieurs Diocèses déclarant *suspens ipso facto* tout Curé ou Vicaire qui aura manqué trois fois de suite par sa faute , ou par négligence , à faire le Catéchisme à ses Paroissiens hors le temps des récoltes ; c'est-à-dire , depuis la St. Jean d'Été jusqu'à la Toussaint ; ajoutant qu'on ne pourra réputer comme comminatoire seulement , cette suspension. C'est aux Curés qui négligent de faire le Catéchisme pendant toute l'année , ou qui se contentent de ne le faire que pendant le Carême , à examiner devant Dieu , s'ils n'ont pas encouru cette suspension , et s'ils ne sont pas liés en conséquence de l'irrégularité , pour avoir exercé depuis , les fonctions de saints Ordres , la Loi qui porte cette Censure n'ayant été abrogée , ni révoquée , et subsistant dans toute sa force dans ces Diocèses.



DE L'EUCCHARISTIE.

De l'Eucharistie considérée comme Sacrement.

NOTRE SEIGNEUR étant prêt de quitter le monde pour retourner à son Pere, et voulant demeurer jusqu'à la fin des siècles avec ceux qui devoient croire en lui, institua le Très-Saint Sacrement de l'Eucharistie, dans lequel il renferma toutes les richesses de sa grace, et le gage le plus précieux de son amour; puisqu'il leur donna son propre Corps et son propre Sang, qu'il devoit offrir pour eux en Sacrifice sur la Croix. C'est pourquoi il leur commanda d'offrir ce même Sacrifice, d'administrer et de recevoir ce même Sacrement, en mémoire de ses souffrances et de sa mort, pour n'être plus qu'une même chose avec lui, et pour vivre de son esprit.

JESUS-CHRIST, dit l'Evangile (*Math. 26. Marc. 14.*) *priit du pain, le bénit, le rompit, et le distribua à ses Disciples, disant : Prenez et mangez : CECI EST MON CORPS QUI SERA LIVRÉ POUR VOUS. Faites ceci en mémoire de moi. Pareillement il priit le Calice, il le bénit, et le leur donna, disant : Buvez-en tous : CAR CECI EST MON SANG, LE SANG DE LA NOUVELLE ALLIANCE, QUI SERA RÉPANDU POUR VOUS ET POUR PLUSIEURS EN RÉMISSION DES PÉCHÉS. Faites ceci en mémoire de moi.*

Suivant ces paroles, l'Eglise a toujours cru, 1. que les Apôtres et leur Successeur dans le Sacerdoce, ont reçu de J. C. le pouvoir de consacrer le pain et le vin au saint Sacrifice. 2. Que par cette Consécration le pain est changé au Corps de J. C., et le vin en son Sang; et cette créance a toujours été dans l'Eglise de Dieu, dit le Concile de Trente (*Sess. 13. cap. 3. de Euchar.*) qu'après la Consécration, le véritable Corps de Notre Seigneur, et son véritable Sang conjointement avec son Ame et sa Divinité sont sous les especes du pain et du vin; c'est-à-dire, son Corps sous l'espece du pain, et son Sang sous l'espece du vin, par la force des paroles mêmes; mais son Corps aussi sous l'espece du vin et son Sang sous l'espece du pain, et son Ame sous l'une et sous l'autre, en vertu de cette liaison naturelle, et de cette concomitance, par laquelle ces parties en Notre Seigneur J. C. qui est ressuscité des morts, et qui ne doit plus mourir, sont unies entr'elles; et la Divinité de même à cause de son admirable union hypostatique avec le Corps et l'Ame de Notre Seigneur. C'est pourquoi il est très-véritable, que l'une ou l'autre espece contient autant que toutes les deux ensemble; car J. C., qui est maintenant glorieux et immortel, et qui ne peut être divisé, est tout entier sous l'espece du pain et sous la moindre partie de cette espece, comme aussi sous l'espece du vin et sous toutes ses parties. J. C., en se donnant à nous dans la sainte Eucharistie, nous donne sous chaque espece, tout ce qu'il est; c'est-à-dire, un Dieu parfait, et un Homme parfait. 3. Que les fideles communient, reçoivent véritablement le Corps et

le Sang de J. C., puisqu'il est dit en termes exprès : *Prenez : Ceci est mon Corps ; Ceci est mon Sang* : paroles que l'Eglise, éclairée de l'Esprit de Dieu pour l'intelligence des saintes Ecritures, a toujours entendues dans leur sens propre et naturel, en condamnant tous ceux qui les ont voulu détourner à un sens figuré.

Si nous ne consultons que nos sens, et les foibles lumières de notre raison ; elles se confondent et se perdent à la vue des merveilles que l'Eglise nous enseigne touchant cet auguste Sacrement ; mais si nous nous souvenons que c'est un Mystère de Foi, nous nous en tiendrons à la parole de J. C. qui est très-expressive, et dont une constante Tradition qui n'a jamais été interrompue, nous a conservé l'intelligence avec tant de soin. En effet, comme dit S. Cyrille de Jérusalem (*Cateches. 4.*) *Puisque Notre Seigneur nous déclare et nous dit : Ceci est mon Corps, qui osera en douter ? Et puisqu'il nous assure et nous dit : Ceci est mon Sang, qui osera dire que ce n'est pas son Sang ? ce qui paroît pain, n'est pas pain, quoique vous le sentiez, et que vous le goûtiez ; mais c'est le Corps de J. C. ; et ce qui paroît vin, n'est pas vin, quoique le goût le dise ainsi ; mais c'est le Sang de J. C.*

Le saint Sacrement de l'Eucharistie a cela de commun avec les autres Sacrements, qu'il est un signe sacré qui signifie et produit la grâce ; il diffère d'avec eux, en ce que les autres Sacrements ne produisent la grâce, que par une vertu que Dieu leur communique au moment qu'ils sont appliqués aux hommes ; au lieu que le Sacrement de l'Eucharistie renferme l'Auteur même de la grâce, et contient J. C. tout entier, aussi-tôt que le Prêtre a prononcé les mêmes paroles, par lesquelles le Sauveur changea le pain en son Corps, et le vin en son Sang. La vérité que contient l'Eucharistie dans ce qu'elle a d'intérieur et d'insensible, n'empêche pas qu'elle ne soit un signe dans ce qu'elle a d'extérieur et de sensible ; mais un signe de telle nature, que bien loin d'exclure la réalité, il l'emporte nécessairement avec soi, puisqu'en effet cette parole, *Ceci est mon Corps*, prononcée sur la matière que J. C. a choisie, nous est un signe certain qu'il est présent : et quoique les choses paroissent toujours les mêmes à nos sens, notre ame en juge autrement qu'elle ne feroit, si une autorité supérieure ne nous empêchoit de rapporter ces apparences extérieures à la substance du pain, en nous les faisant rapporter au Corps de J. C. présent.

La matière de ce Sacrement est le pain, et le vin tiré de la Vigne ; il faut voir ce que nous en avons dit en parlant du saint Sacrifice de la Messe. La forme de l'Eucharistie consiste dans les paroles de la Consécration que le Prêtre prononce en la personne de J. C., en faisant ce que fit le Sauveur la veille de sa Passion, et qu'il a ordonné qu'on fit en mémoire de lui. Nous en avons aussi parlé ci-dessus en traitant les différentes questions sur la Messe.

Ce qui paroît aux sens après la Consécration, n'est point le Corps de J. C., ni aucune de ses qualités sensibles, ce sont les accidens, ou apparences, ou espèces du pain et du vin qui demeurent sans leur substance qui n'est plus, et qui est toute changée au Corps et au Sang de J. C. ; lequel changement, dit le Concile de Trente, a été fort à propos et fort proprement nommé par le

sainte Eglise Catholique, Transsubstantiation. (Sess. 13. cap. 4. de Euchar.) Tant que ces accidens restent, le Sacrement subsiste, et J. C. y est réellement, jusqu'à ce que ces especes soient corrompues; c'est pourquoi l'usage de l'Eglise a toujours été de le conserver pour les besoins, la consolation et l'édification des Fideles.

Puisque J. C. est réellement présent dans l'Eucharistie, il s'ensuit nécessairement qu'on doit l'y adorer. J. C. n'est pas moins Dieu, pour être caché sous le voile des especes Eucharistiques. C'est donc un devoir indispensable de l'y adorer du culte souverain de Latrîe : sa présence emporte cette obligation, sans qu'il soit besoin pour cela d'un commandement spécial. Nous devons adorer non seulement la Divinité de J. C., mais aussi son Humanité; en adorant J. C. on ne doit pas séparer son Humanité qui subsiste avec la Divinité dans l'unité de personne; mais on doit adorer l'un et l'autre d'une même adoration, autrement on diviseroit JESUS-CHRIST qui est un.

Nous n'adorons pas les especes Eucharistiques du culte absolu de Latrîe; qui n'est dû qu'à Dieu seul; mais nous adorons J. C. sous les especes Eucharistiques : c'est à J. C. seul que se termine l'adoration que nous rendons à l'Eucharistie : il est le seul objet de notre confiance et de notre amour, comme on le voit par la décision du Concile de Trente (*Sess. 13. Can. 6. de Euchar.*) *Si quelq'un dit que J. C. Fils unique de Dieu ne doit pas être adoré au saint Sacrement de l'Eucharistie du culte de Latrîe, même extérieur; et que par conséquent il ne faut pas non plus l'honorer d'une Fête solennelle et particuliere, ni le porter avec pompe et appareil aux Processions, selon la louable coutume et l'usage universel de la sainte Eglise; ou qu'il ne faut pas l'exposer publiquement au peuple pour être adoré; et que ceux qui l'adorent sont idolâtres; qu'il soit anathème. Ce Concile dit encore, (Sess. 13. cap. 5. de Euchar.) qu'il ne reste aucun lieu de douter, que tous les Fideles, selon la coutume reçue de tout temps dans l'Eglise Catholique, ne soient obligés d'honorer le très-saint Sacrement du culte de Latrîe qui est dû au vrai Dieu : et voici la raison qu'il en donne : Puisque nous y croyons présent le même Dieu duquel le Pere Eternel, en l'introduisant dans le monde, a dit : Et que tous les Anges de Dieu l'adorent; le même que les Mages se prosternant en terre ont adoré; le même enfin que l'Ecriture témoigne avoir été adoré par les Apôtres en Galilée.*

C'est donc J. C. seul que nous adorons d'un culte de Latrîe dans le Sacrement de l'Eucharistie, et nous portons respect aux especes, nous leur devons un honneur inférieur à l'adoration, à peu près semblable à celui que l'on rendroit aux habits de JESUS-CHRIST s'ils étoient présens; parce qu'elles contiennent JESUS-CHRIST, qui étant véritablement Dieu, est l'objet de notre adoration.

On ne doit donc pas être étonné que l'Eglise, dans les derniers siècles, pour nourrir et augmenter la piété des Fideles, leur amour et leur respect envers la sainte Eucharistie, ait permis d'exposer le très-saint Sacrement sur nos Autels, et de le porter en triomphe dans les Processions publiques, afin d'exciter les peuples à venir adorer J. C. et pour présenter à Dieu le gage précieux de son amour envers nous; afin que jetant les yeux sur son Fils bien-aimé, il nous fasse

fasse miséricorde. La coutume a été très-sainte et très-pieusement introduite dans l'Eglise, dit le Concile de Trente, (Sess. 13. c. 5. de Euchar.) de destiner tous les ans un certain jour et une Fête particulière, pour rendre honneur à cet auguste et adorable Sacrement, avec une vénération et une solennité singulière; et qu'il fut porté en Procession avec respect et avec pompe par les rues et par les places publiques; étant bien juste qu'il y ait certains jours de Fêtes établis auxquels tous les Chrétiens puissent par quelque démonstration de respect solennelle et extraordinaire, témoigner leur gratitude et leur reconnaissance envers leur commun Maître et Rédempteur, pour un bienfait si ineffable et tout divin, par lequel la victoire et le triomphe de sa Mort sont représentés. Et d'ailleurs il étoit nécessaire aussi que la vérité victorieuse triomphât en cette manière, du mensonge et de l'hérésie, afin que ses adversaires à la vue d'un si grand éclat, et au milieu d'une si grande joie de toute l'Eglise, ou perdent tout courage et sechent de dépit, ou que touchés de honte et de confusion, ils viennent enfin à se reconnoître.

L'on ne souffroit pas autrefois qu'on exposât à découvert le Saint Sacrement si fréquemment qu'on le fait aujourd'hui; la crainte de diminuer le respect dû à ce grand Mystère en étoit le motif; on appréhendoit que les fréquentes expositions de l'Eucharistie n'occasionassent du refroidissement dans la Foi, et n'attirassent le mépris du peuple, parce que les choses ordinaires sont moins respectées. Le Clergé de France dans les Assemblées générales tenues en 1625, en 1635, en 1645, en 1655, en 1665, et 1670 et en 1675, a marqué clairement être du sentiment qu'il n'est permis d'exposer à découvert le très-Saint Sacrement, que pour les nécessités publiques et considérables de la Religion et de l'Etat. C'étoit aussi le sentiment de S. Charles, comme on le voit dans les instructions sur les Sacramens.

Il est du devoir des Curés et de tous ceux qui sont chargés du soin des âmes, d'exhorter les Peuples qui leur sont confiés, à un respect toujours plus grand, et à une dévotion toujours plus tendre et plus édifiante envers le très-Saint Sacrement; de les porter à un empressement toujours plus vif à rendre à cet auguste Mystère l'honneur et la vénération qui lui est due; à venir souvent visiter J. C. dans les Eglises où il repose dans nos Tabernacles pour demeurer toujours avec nous dans ce Sacrement, afin d'être l'objet ordinaire de nos adorations, notre refuge dans nos besoins, et notre consolation dans nos peines. Il faut apprendre aux Fidéles à se faire une règle de l'accompagner avec dévotion quand on le porte aux Malades. Les Curés ne doivent rien oublier pour exciter les Peuples à se confesser, et à communier aux jours que le Saint Sacrement est exposé, leur faisant comprendre qu'ils seront plus en état d'attirer sur eux les grâces de Dieu, quand ils se seront purifiés devant ses yeux, par une sincère pénitence et par une digne participation à la sainte Eucharistie.

Les causes pour lesquelles on permet d'exposer ou de porter processionnellement le très-Saint Sacrement, hors le temps de la Fête-Dieu et de son Octave, doivent non seulement être importantes, publiques et extraordinaires, mais encore il faut qu'elles soient approuvées de l'Evêque du lieu.

Il est défendu dans ce Diocèse, à tous Curés, Supérieurs, Recteurs, ou Directeurs, soit Séculiers, soit Réguliers, des Eglises et Chapelles quelles qu'elles soient, d'y exposer le saint Sacrement, et d'y donner la Bénédiction pour quelque

cause que ce soit, à moins qu'ils n'en aient obtenu une permission expresse et par écrit de l'Evêque. Il est pareillement défendu de donner la Bénédiction dans la même Eglise plus d'une fois le même jour, sous quelque prétexte que ce soit. Les Curés ou autres Prêtres chargés de l'administration des Sacramens aux Malades, peuvent sans une nouvelle permission, chaque fois qu'ils viendront de porter le saint Viatique, donner au retour, la Bénédiction avec le saint Ciboire, avant de le renfermer dans le Tabernacle, hors le cas toutefois où ils trouveront une Messe commencée à l'Autel dans le Tabernacle duquel ils viendront renfermer le S. Sacrement : ainsi qu'il est marqué dans les Rituels.

Il est défendu de porter le S. Sacrement en Procession dans les rues sans une permission expresse, à la réserve des jours de la Fête-Dieu et de son Octave.

Il est défendu dans ce Diocèse à tous Prêtres Séculiers ou Réguliers de porter le S. Sacrement, soit dans le Soleil ou Ostensoir, soit dans le Ciboire, soit autrement, dans les Villes ou à la Campagne, et de le sortir de l'Eglise, à l'occasion des incendies, inondations, tempêtes, et autres accidens ; si ce n'est que ces mêmes accidens donnassent lieu de craindre que l'Eglise même ne fût bientôt ou brûlée, ou inondée, ou renversée ; auquel cas il faudroit transporter le S. Sacrement dans un lieu convenable le plus prochain. Cependant lorsque les Curés voudront exciter leurs Peuples à venir dans l'Eglise, prier pour qu'il plaise à Dieu de détourner une tempête, ou quelque orage, ou quelque inondation dont le pays est menacé, il leur est permis d'ouvrir seulement le Tabernacle, afin de laisser voir le Ciboire dans lequel sont renfermées les Hosties consacrées, et de réciter alors au pied de l'Autel à genoux, les prières accoutumées en pareils cas.

On ne doit point porter le S. Sacrement d'un Autel à un autre, si ce n'est dans le cas où étant conservé dans le Tabernacle d'une Chapelle privilégiée, avec permission, il ne fallût le porter sur le Maître-Autel où la sainte Eucharistie ne seroit point en dépôt.

Lorsqu'on expose le S. Sacrement, on doit avoir soin que ce soit toujours avec le plus de décence et de propreté qu'il sera possible. Il y aura toujours, lorsque le S. Sacrement sera exposé, et lorsqu'on en donnera la Bénédiction, au moins six Cierges allumés sur l'Autel, si c'est dans une Ville ; et au moins quatre dans quelque lieu que ce soit, sans préjudice de l'usage observé dans les Eglises où l'on en met un plus grand nombre ; usage auquel on ne doit pas déroger. Les Curés et autres Supérieurs auront soin qu'il y ait au moins alors une personne à genoux pour garder et adorer le S. Sacrement, excepté pendant l'Office public. L'exposition du S. Sacrement ne peut jamais être faite et la Bénédiction n'en peut jamais être donnée qu'au Maître-Autel, excepté le Jeudi-Saint, suivant les Rubriques du Missel, et les cas où il y en a une permission expresse pour les Chapelles.

Le S. Sacrement ne doit jamais être exposé ni avant le Soleil levé, ni après le Soleil couché ; si ce n'est depuis le Jeudi-Saint jusqu'au lendemain. On n'en doit jamais donner la Bénédiction qu'avant la nuit ; et l'on doit dire en la donnant, les prières prescrites et d'usage ancien dans le Diocèse.

Lorsqu'on exposera le S. Sacrement, on doit avoir soin de ne pas mettre le Soleil ou Ostensoir dans un lieu tellement élevé, qu'on soit en danger au

de le laisser tomber, ou de commettre quelque indécence; comme s'il falloit marcher ou se mettre à genoux sur l'Autel, soit pour le monter, soit pour le descendre. Et pour éviter les irrévérences lorsqu'on prêche pendant que le S. Sacrement est exposé, on doit avoir soin pendant ledit temps, de refermer le Soleil ou Ostensoir dans le Tabernacle, s'il se peut; ou si cela ne se peut pas, de le couvrir avec un voile fort épais et fort étendu, en sorte qu'il ne soit pas en aucune maniere exposé à la vue du Peuple.

Dans les cas où le S. Sacrement étant exposé, il faudroit faire quelque Procession en laquelle le S. Sacrement ne seroit pas porté, on doit avant de commencer la Procession, le refermer dans le Tabernacle, soit avec le Soleil ou Ostensoir, si cela se peut, soit en retirant la sainte Hostie du Soleil; sauf d'exposer de nouveau le S. Sacrement au retour de la procession, si le cas y échoit.

Les Curés ou autres Supérieurs des Eglises doivent avoir soin qu'un Prêtre en disant la Messe, consume dès le lendemain de la Solemnité, l'Hostie qui aura été exposée sur l'Autel.

On ne doit mettre ni Reliques ni Images des Saints sur l'Autel où le S. Sacrement sera exposé en évidence. On ne doit point porter les Reliques des Saints aux Processions où l'on portera le S. Sacrement.

Il est ordonné dans ce Diocèse, que l'Octave du S. Sacrement soit célébrée dans toutes les Pároisses; que tous les jours, pendant ladite Octave, la Bénédiction en soit donnée le soir, mais toujours avant la nuit; et que le jour de la Fête, le S. Sacrement soit porté en Procession hors de l'Eglise.

La coutume de réserver l'Eucharistie après le Sacrifice, a toujours été en usage dans l'Eglise; l'Eglise la réservoir anciennement, 1. Afin qu'elle fût envoyée par les Papes aux Evêques éloignés, comme le sceau de la Communion qu'ils entretenoient avec eux. 2. Afin que les Fideles pussent pendant le temps de la persécution, l'emporter dans leurs maisons particulieres pour s'en nourrir chaque jour. 3. Pour la porter aux Malades. 4. Pour servir à la Messe des Présanctifiés, qui se dit chez les Grecs tous les jours de jeûne; et chez les Latins une fois l'an seulement, le Vendredi-Saint.

Cette réserve de l'Eucharistie est appuyée sur ce que J. C. n'est pas seulement présent dans l'Eucharistie, au moment que les Fideles reçoivent ce Sacrement, mais encore d'abord que le Prêtre a consacré.

Le Concile de Trente (*Sess. 13. Cap. 6. de Euchar.*) dit que la coutume de conserver la sainte Eucharistie est ancienne; qu'elle a été observée de tout temps dans l'Eglise. Il la nomme salutaire et nécessaire, et ordonne absolument de la retenir.

Le S. Sacrement doit être, dans ce Diocèse, conservé soigneusement dans toutes les Eglises publiques, comme sont la Cathédrale, les Collégiales, les Pároissiales, les Succursales, les Conventuelles, et les autres qui en ont obtenu la permission. Il ne doit point être conservé dans les Chapelles domestiques, ni dans les Chapelles situées dans l'étendue des Pároisses de la campagne, et qui ne sont point Eglises Succursales. Le Tabernacle où il sera conservé, doit être dans l'état et la décence que nous avons marquée ci-dessus en parlant du Maitre-Autel de chaque Eglise.

Les Curés doivent pourvoir qu'il y ait jour et nuit une lampe allumée devant le S. Sacrement.

Des effets de l'Eucharistie.

Les effets que le Sacrement de l'Eucharistie produit en nous , sont à tous égards merveilleux.

Elle nous unit étroitement à J. C. ; car il dit lui-même (*Joan. 6.*) *Ma chair est véritablement viande ; celui qui mange ma chair demeure en moi , et je demeure en lui.* Ainsi nous devenons en quelque façon un même corps et un même esprit avec lui , par l'union de son Corps et de son Esprit avec les nôtres ; union si étroite , que S. Cyrille d'Alexandrie (*Lib. 10. in Joan.*) la compare à celle de deux cires mêlées et fondues ensemble.

L'Eucharistie conserve , fortifie , et augmente la vie spirituelle de la grace que nous avons reçue par le Baptême et dans les autres Sacrements , comme le pain nourrit le corps , entretient sa vie , et lui donne de la force et de la vigueur : elle est un puissant secours pour résister aux tentations , et pour éviter le péché ; c'est pourquoi le Sauveur a dit ; (*Joan. 6.*) *Celui qui mange ce pain vivra éternellement : Et celui qui me mange vivra pour moi ;* parce qu'il fait part à ceux qui communient dignement , de ses sentimens , de ses inclinations , et de sa vie Divine , et qu'il les entretient dans les dispositions d'amour et de religion dont il est animé lui-même. L'Eucharistie remplit nos âmes de grâces et de bénédictions célestes ; mais elle ne confère pas la première grace par laquelle l'homme devient juste de pécheur qu'il étoit ; elle suppose la grace sanctifiante en ceux qui la mangent ; son effet propre est de produire la seconde grace par laquelle la Charité qui est répandue dans le cœur du Fidèle , reprend de nouvelles forces , et reçoit un accroissement. J. C. , pour nous faire comprendre que c'est là l'effet de ce Sacrement , a voulu que sa chair nous y fût donnée sous les especes du pain et du vin , qui entretiennent , fortifient et augmentent la vie corporelle de ceux qui en usent. Ainsi l'Eucharistie ne remet pas directement les péchés mortels ; car ayant été instituée pour être la nourriture spirituelle des âmes , elle n'a pas été donnée pour leur faire recouvrer la vie spirituelle , mais pour la leur conserver ; elle a été instituée pour agir dans l'âme comme les alimens agissent dans le corps : *Caro mea verè est cibus*, dit J. C. , *et sanguis meus verè est potus.* Or comme les alimens ne chassent pas la mort d'un corps où elle est entrée , qu'ils en avancent au contraire et en augmentent la corruption ; ainsi l'Eucharistie ne délivre pas de la mort spirituelle celui qui la reçoit en état de péché mortel ; au contraire , il en devient plus coupable et plus criminel : *Qui manducat et bibit indignè , judicium sibi manducat et bibit.*

L'Eucharistie nourrit l'âme , ne lui conserve pas seulement la vie spirituelle de la grace , mais elle augmente , fortifie , et affermit en elle la Charité et toutes les vertus Chrétiennes ; elle affoiblit et diminue le penchant que nous avons au mal , et la violence de nos passions ; elle nous fait avancer dans la perfection Chrétienne ; comme le pain et la nourriture corporelle est un préservatif contre les langes et les affoiblissements du corps , et contribue à la per-

fection de la santé, elle répare les foiblesses de l'ame et lui inspire une vigueur toujours nouvelle; elle la console dans ses afflictions; elle la détache des créatures, et lui donne le courage de tout entreprendre pour l'amour d'un Dieu qui se donne à elle sans réserve. Ce Sacrement excite en nous de saints desirs de mieux vivre; il guérit la lâcheté et nous porte à chercher Dieu avec plus de ferveur; il nous fortifie contre les ennemis de notre salut: non seulement il nous donne un puissant secours pour éviter le péché mortel, mais encore il opere par lui-même la rémission des péchés véniels, qui sont une infirmité dont en cette vie les plus justes sont affligés, et contre laquelle est instituée l'Eucharistie, qui est, dit le Concile de Trente. (*Sess. 13. Cap. 2. de Euchar.*) *comme un antidote par lequel nous sommes délivrés de nos fautes journalières, et préservés des péchés mortels.* Comme la nourriture corporelle repare ce que la violence de la chaleur naturelle diminue tous les jours en nous de notre substance, de même aussi ce Sacrement, en effaçant toutes les fautes légères que l'ardeur de notre concupiscence nous fait commettre tous les jours contre Dieu, répare ce que notre ame peut perdre de la vie de la grace. C'est pourquoi l'Auteur des Livres des Sacramens attribués à S. Ambroise, dit: *Debeo illum (Sanguinem) semper accipere, ut semper peccata mihi dimittantur. Qui semper pecco, semper debeo habere medicinam.* Ce saint Docteur dit ailleurs de ce Divin Sacrement: *Iste panis quotidianus sumitur in remedium quotidianæ infirmitatis.*

L'Eucharistie remplit l'ame de consolation par la présence de J. C. qui est le pain vivant descendu du Ciel, et qui renferme en soi toutes sortes de délices. C'est ce qu'éprouvent les personnes pieuses; et si plusieurs ne sentent pas ce goût et ce plaisir spirituel, c'est peut-être parce qu'ils n'ont pas assez de dévotion et de ferveur quand ils communient. En un mot, *cette sacrée nourriture*, dit S. Chrysostôme, (*in 1. Ep. ad Cor.*) *est la vigueur de notre ame, le lien qui unit notre esprit à Dieu, le fondement de notre confiance, notre espérance, notre salut, notre lumière, notre vie.*

Enfin l'Eucharistie opere aussi quelque chose sur la chair; car elle la sanctifie; elle tempère les mouvemens de la concupiscence; elle est comme le gage de l'immortalité, et un germe qui la fera ressusciter pour la vie éternelle, suivant ces paroles de J. C.: (*Joan. 6.*) *Celui qui mange ma Chair a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.*

Au reste, l'Eucharistie ne produit ces effets qu'en ceux qui la reçoivent dignement. Car pour ceux qui communient chargés de péchés qui donnent la mort, en recevant le Corps de J. C., ils mangent leur propre condamnation, et se rendent coupables de la profanation du Corps et du Sang du Seigneur: ceux qui reçoivent indignement J. C., sont déjà jugés, comme ceux qui ne croient point en J. C. C'est pourquoi S. Paul ordonne aux Fideles de s'éprouver soigneusement, et de considérer s'ils mènent une vie assez pure pour être digne de manger cette viande céleste qui donne la vie aux bons, et la mort aux méchans.

Du Ministre de l'Eucharistie.

Nous avons déjà remarqué que J. C. en la dernière Cène donna le pouvoir aux Prêtres de consacrer la divine Eucharistie, en leur disant en la personne des Apôtres auxquels ils succèdent dans le Sacerdoce : *Faites ceci en mémoire de moi* : Cette fonction demande la sainteté la plus éminente : c'est peu dire que celui qui la remplit, doit être sans crime ; et que si par malheur il en étoit coupable, il ne pourroit célébrer sans s'être confessé auparavant, quelque parfaite qu'il crût sa contrition ; à moins qu'une nécessité pressante et le défaut de Confesseur ne l'obligeassent d'en user autrement ; encore seroit-il obligé de se confesser au plutôt après, ainsi que nous l'avons déjà marqué en parlant du Sacrifice de la Messe. La vie d'un Prêtre doit être un modèle de vertu, et une imitation continuelle du Dieu qu'il a l'honneur de rendre présent sur l'Autel, et de recevoir en nourriture.

Le Ministre ordinaire de la dispensation de l'Eucharistie, est le Prêtre. Cette fonction lui appartient de plein droit : l'Eglise n'a permis aux Diacres de la faire dans le cas de nécessité, qu'en qualité de Ministres du Prêtre ; le petit nombre des Prêtres avoit donné lieu à cette permission, afin que les Diacres suppléassent à ce que les Prêtres ne pouvoient faire. Le Prêtre est le seul qui administre l'Eucharistie aux Fideles sains et malades, suivant la Discipline qui est aujourd'hui en vigueur dans l'Eglise. *Dans la réception sacramentelle*, dit le Concile de Trente parlant de l'usage du très-saint Sacrement, (Sess. 13. cap. 8. de Euchar.) *la coutume a toujours été dans l'Eglise que les Laïques reçussent des Prêtres la Communion, et que les Prêtres célébrans se communiasent eux-mêmes ; et cette coutume doit être gardée et retenue avec justice et avec raison, comme venant de la tradition des Apôtres.*

Les Prêtres, en dispensant l'Eucharistie aux Fideles, tâcheront de la faire avec toute la décence, le respect, et la modestie dont ils seront capables, se comportant comme les Dépositaires et les Dispensateurs d'un trésor précieux. Ils se souviendront qu'il faut être en état de grace, pour ne point faire un péché en touchant indignement le précieux Corps de J. C. ; et pour plus grande sûreté, ils produiront un Acte de Contrition avant que de donner la sainte Communion.

Les Curés doivent avoir soin qu'il y ait toujours des Hosties consacrées en nombre suffisant pour la Communion des Malades, et des autres Fideles de leurs Paroisses. Les petits pains qu'on doit consacrer pour ce sujet, doivent être faits depuis peu. On doit renouveler les Hosties consacrées, au moins tous les quinze jours, principalement pendant l'hiver, ou lorsque le temps est pluvieux, et même plus souvent dans les Eglises qui sont humides. Pour cela le Prêtre doit distribuer les anciennes Hosties à ceux qui se presentoient à la Communion, ou les consommer lui-même durant la Messe, après qu'il aura pris le précieux Sang : et avant que de mettre les nouvelles dans le Ciboire, il le purifiera en faisant tomber exactement dans le Calice avec le ponce et l'index

de la main droite, les fragemens, ou particules, pour les prendre avec la premiere ablution. Après avoir mis dans le Ciboire les nouvelles Hosties qu'il vient de consacrer, il le couvrira, fera la génuflexion, le fermera dans le Tabernacle, puis il prendra la premiere ablution et continuera la Messe.

Lorsqu'un Prêtre consacre des Hosties pour la Communion des Fideles, sur un Autel où il n'y a point de Tabernacle, il n'en doit consacrer qu'autant qu'il y a de Communians : s'il arrive qu'il en ait consacré davantage, il consommera lui-même, avant que de prendre la premiere ablution, celles qui restent.

Si au contraire il se présente plus de personnes à communier, qu'il n'y a d'Hosties consacrées, le Prêtre, pour satisfaire à leur dévotion, pourra en diviser quelques-unes en deux : ce qu'il doit faire avec décence et respect à l'Autel, et sur la Patene ou le Corporal, hors de la vue du peuple. Mais il ne doit jamais, pour donner la Communion, rompre l'Hostie dont il se sert pour le Sacrifice, excepté dans le cas imprévu où quelque Fidele seroit tombé subitement en péril de mort et desireroit recevoir le Viatique, qu'on ne pourroit lui administrer autrement.

On ne doit, suivant l'usage présent de l'Eglise, communier les Laïques que sous une seule espece, qui est celle du pain ; et cela hors du Balustre qui environne l'Autel. Pour les clercs qui sont en Surplis, il faut les communier dans le Sanctuaire, et sur la plus haute marche de l'Autel. Les Prêtres, en donnant la Communion, dans le cas où ils peuvent le faire hors le Sacrifice de la Messe, doivent avoir une Etole par-dessus le Surplis. On étendra une Nappe propre devant les Communians, qui seront avertis de tenir la tête droite, d'ouvrir modestement la bouche, de ne se point baisser ni retirer que la sainte Hostie ne soit entièrement dans leur bouche. Ceux qui ont des gans, ou qui portent l'épée, doivent par décence les quitter en se présentant à la sainte Table ; on tâchera aussi que les Assistans ne fassent point de bruit, qu'ils se tiennent à genoux et dans une grande modestie pendant que l'on donne la sainte Communion.

Les Prêtres apporteront toute la précaution possible pour que ni l'Hostie, ni aucune particule ne tombe à terre ou sur la Nappe. Pour cela ils tiendront toujours le Ciboire ou la Patene au dessous de l'Hostie, et ils ne retireront point la main avant que d'avoir fait entrer toute l'Hostie dans la bouche de celui qui communie. Si néanmoins elle venoit à tomber, il faudroit la ramasser avec toute la révérence possible, purifier et racler le lieu où elle seroit tombée, ou le laver ; et si c'étoit la Nappe ou un autre linge, il faudroit le faire de la manière que nous l'avons marqué en parlant des défauts qui peuvent arriver dans la célébration de la Messe ; puis jeter les raclures et l'eau dans la Piscine.



Du sujet de l'Eucharistie.

TOUS les Fideles baptisés et en état de grace sont les Sujets capables de recevoir l'Eucharistie. On la donnoit même autrefois aux petits enfans; et on ne peut disconvenir que la candeur de leur baptême, qu'ils avoient conservée inviolable, ne les en rendit dignes. Mais les irrévérences extérieures, quoiqu'innocentes, qu'ils commettoient faute de discerner ce pain céleste d'une nourriture commune et ordinaire, ont engagé l'Eglise à changer sur ce point sa Discipline, et à ne plus permettre de l'administrer qu'à ceux qui sont suffisamment instruits des Mysteres de la Foi, qui ont atteint l'âge de discrétion, et qui sont capables de concevoir la grandeur, et de goûter les fruits merveilleux de la grace qui nous est donnée dans cet adorable Sacrement.

Par cette même raison, l'on ne doit pas l'accorder aux insensés, ni aux frénétiques qui sont privés pour toujours de l'usage de la raison. S'ils avoient néanmoins de bons intervalles, on pourroit, quand ils sont en bon sens, les admettre à la Communion; pourvu qu'il n'y eût point de danger d'irrévérence, et que d'ailleurs ils eussent les dispositions requises. Pour les imbécilles qui ont l'entendement foible, et qui n'ont qu'un petit rayon de raison, si l'on peut parvenir à leur donner une certaine connoissance des principaux Mysteres de la Religion, et à les instruire de celui-ci autant qu'il est absolument nécessaire pour discerner le Corps de J. C., on peut leur donner la Communion quelquefois durant leur vie, et on le doit indispensablement à la mort. Lorsqu'il s'agit de communier ces sortes de personnes, c'est-à-dire, les insensés qui ont de bons intervalles, et les imbécilles, on doit consulter l'Evêque avant que de se déterminer.

A l'égard des Energuumènes ou possédés de l'Esprit malin, ou de ceux qui passeroient pour tels, on doit pareillement consulter d'abord l'Evêque; et après que les faits seront éclaircis, on pourra les communier, s'il le permet; on le doit même dans les intervalles libres, pourvu que d'ailleurs ils n'aient aucun empêchement, qu'ils ne soient point vexés jusqu'à être privés de l'usage de la raison, et qu'il n'y ait aucun danger d'irrévérence, ni de vomissement: car il n'est point, dit Saint Thomas, de remède plus efficace que cet adorable Sacrement, pour chasser le démon, ou pour donner à ceux qu'il tourmente, la force de soutenir cette épreuve avec patience; mais on ne doit jamais les communier dans les temps qu'ils sont actuellement agités par le démon.

Quant à ceux qui sont sourds et muets de naissance, on ne doit pas les admettre à la Communion, sans avoir auparavant consulté l'Evêque, quoique par leurs signes et leurs gestes, ils semblent marquer qu'ils croient ce Mystere, qu'ils l'adorent, et qu'ils ont un grand desir de recevoir ce Sacrement: parce que leurs signes sont fort équivoques, qu'ils sont pour l'ordinaire sans aucune connoissance; sans aucun sentiment intérieur de ce qu'ils font; que d'ailleurs il y a lieu

Lieu de croire que la plupart de ces sortes de personnes n'y comprennent rien, et que semblables aux enfans, ils imitent seulement ce qu'il voient faire aux autres. En ces occasions les Curés doivent absolument avoir recours à l'Evêque, afin qu'il puisse juger par les circonstances, s'il faut les dispenser de la Loi commune.

La dignité de cet adorable Sacrement, et le respect profond qui lui est dû, ne permettent pas qu'on l'administre en France aux criminels condamnés à mort; parce que devant être exécutés le même jour qu'on leur prononce leur Sentence, ce seroit en quelque façon traiter avec indignité le Corps adorable de JESUS-CHRIST, de l'incorporer, suivant l'expression des Saints Peres, avec un corps qui doit être bientôt traité avec ignominie, souvent privé de la sépulture Ecclésiastique, et exposé publiquement pour servir de pâture aux bêtes.

Pour obéir à la défense que Notre Seigneur fait dans l'Evangile de donner les choses saintes aux indignes, on doit refuser, même publiquement, la Communion, aux pécheurs publics et scandaleux, jusqu'à ce qu'ils se soient corrigés, qu'ils aient fait pénitence, et réparé le scandale qu'ils ont causé: tels sont ceux qui sont notoirement excommuniés ou interdits, les Hérétiques, les Schismatiques notoirement reconnus, toutes les personnes infâmes par état ou par jugement, comme sont les Comédiens, les Bateleurs, les Farceurs, et autres qui montent sur le Théâtre pour le divertissement du Public; les Femmes ou Filles prostituées connues pour être de mauvaise vie; les Concubinaires publics, les Usuriers publics, les Magiciens, les Sorciers, les Blasphémateurs publics; les Ivrognes publics, les Duellistes; ceux qui nourrissent des inimitiés publiques, et qui ne veulent point se réconcilier; ceux qui retiennent notoirement et injustement le bien d'autrui, et qui ne veulent point le rendre; ceux qui ont trompé et déshonoré publiquement leur prochain, et ne veulent point réparer le tort qu'ils lui ont fait; ceux qui sont convaincus d'avoir porté faux témoignage en Justice, et qui n'ont fait aucune réparation volontaire, et généralement tous ceux qui sont engagés dans des crimes scandaleux et notoires.

Lors donc que ces sortes de pécheurs publics se présentent avec les Fidéles à la sainte Table, le Prêtre qui donne la Communion, doit les passer sans leur rien dire; mais s'ils lui en demandent la raison, il pourra leur déclarer qu'il ne lui est pas permis de les admettre à la sainte Communion, jusqu'à ce qu'ils aient renoncé au péché dans lequel ils sont engagés, et qu'ils aient réparé le scandale public qu'ils ont causé.

Mais il faut bien prendre garde que pour refuser la Communion à ces sortes de personnes, il faut que le crime pour lequel on la leur refuse soit bien notoire et bien scandaleux. Un crime peut être notoire de deux manières, savoir, d'une notoriété de droit, ou d'une notoriété de fait. Il est public et notoire d'une notoriété de droit, quand l'accusé l'a avoué devant un Juge compétant, ou quand il en a été déclaré atteint et convaincu par une Sentence Juridique. Un crime est public d'une notoriété de fait, quand il est connu de tout le voisinage, et qu'il ne peut être ni nié, ni pallié par aucun prétexte ni excuse. Pour qu'un crime soit notoire de cette notoriété, il ne suffit pas qu'il soit connu de sept ou huit personnes, il faut au moins qu'il soit connu de la plus grande partie du voisinage, il faut que cette connoissance soit certaine, et ne soit pas fondée seule-

ment sur des oui-dire, ou sur un bruit commun dont on ne connoît point l'Auteur.

Mais comme ces publicités de faits sont souvent sujettes à bien des erreurs, et que la plupart du temps elles ne sont appuyées que sur des conjectures, qui par l'événement se trouvent fausses; que d'ailleurs il peut se faire que par trop de précipitation, par la force d'un préjugé, par scrupule, ou par pure malice, on regarde comme notoire ce qui ne l'est pas, et que quelquefois on abuse des meilleurs principes, un Curé ou un Prêtre ne doit point prendre ordinairement ces sortes de notoriétés pour règle certaine de sa conduite au dehors, à moins qu'il n'y soit autorisé par son supérieur.

Voici donc la règle que les Curés et Prêtres doivent suivre en pareil cas. Pour prévenir tout éclat, lorsqu'un Curé prévoit que quelque pécheur public et scandaleux du nombre de ceux qui viennent d'être désignés, a intention de se présenter à la sainte Table, il doit, s'il se peut, l'avertir en secret de ne le pas faire, en lui représentant l'horreur du sacrilège qu'il commettrait, s'il recevoit la sainte Communion dans l'état criminel où il est: si, au mépris de cet avertissement, il ose se présenter à la sainte Table, et que son péché soit public d'une notoriété de droit, il faudra lui refuser la Communion.

A l'égard des pécheurs publics et notoires d'une notoriété de fait seulement, on ne doit pas leur refuser la Communion, sans avoir auparavant consulté son Evêque. Et pour éviter l'embarras où l'on seroit, si l'on avoit pas le temps de recourir à lui, pour savoir comment on doit agir avec ces sortes de pécheurs; dès que les Curés en reconnoîtront quelques-uns dans leurs Paroisses, après s'être bien assuré de leur mauvaise conduite et de leur scandale, avec toutes les précautions que la sagesse demande, ils se serviront des moyens qu'une prudente charité leur inspirera, pour faire rentrer dans leur devoir ces pécheurs par les représentations les plus fortes; et n'attendront pas pour cela qu'ils soient malades, ni de savoir qu'ils doivent se présenter à la sainte Table. Si leurs avis sont inutiles, ils doivent en informer l'Evêque, afin d'obtenir qu'il leur fasse faire des remontrances plus efficaces et plus fortes; et qu'il puisse prescrire comment on doit se conduire avec ces pécheurs, s'ils sont impénitents et indociles, pour ne point laisser profaner les Sacramens par des indignes.

A l'égard des Comédiens, Batelcurs, Farceurs, et autres personnes qui montent sur le Théâtre pour le divertissement du Public, on doit leur refuser en tout temps les Sacramens, et à la mort même la sépulture Ecclésiastique, s'ils refusent de renoncer publiquement à leur infâme profession, sans qu'il soit besoin d'avoir de nouveau recours à l'Evêque, pour savoir comment il faudra agir avec eux, soit pendant qu'ils sont en santé, soit à l'article de la mort.

On doit refuser la Communion à ceux qui sont en péché mortel qui n'est pas connu publiquement, s'ils la demandent en secret et sans témoins; pourvu néanmoins que le Prêtre qui donne la Communion, connoisse bien leur indignité, et soit bien assuré qu'ils n'en ont pas fait pénitence. Mais s'ils se présentent à la sainte Table en public, et que le Prêtre ne puisse les passer sans scandale, il ne la leur refusera pas. Tout ce qu'on peut faire, est de les avertir auparavant de ne se pas présenter, pour ne pas se rendre coupable du plus horrible de tous les sacrilèges.

Si un pécheur public, après sa conversion toute récente et inconnue au public,

demandoit en particulier la Communion à un Prêtre qui sauroit certainement qu'il est converti et dans la résolution de réparer le scandale, ce Prêtre pourroit le communier en secret; mais il ne pourroit pas lui donner la Communion en public; parce que dans l'administration publique le Prêtre est comptable au peuple, qui seroit scandalisé s'il voyoit qu'on donnât l'Eucharistie à un pécheur qu'on a juste raison de croire être indigne de la recevoir.

Si un Prêtre ne connoît le péché d'une personne et son indignité que par la Confession auriculaire, il ne peut lui refuser la Communion, soit qu'elle la demande en public, soit qu'elle la demande en secret; s'il la lui refusoit, il violeroit le secret de la Confession, s'il n'y avoit d'ailleurs rien d'extérieur dans la personne qui se présente pour communier, qui méritât ce refus. Il n'est jamais permis de rien faire, ni de rien dire qui puisse violer directement ou indirectement ce secret.

Un Prêtre qui sait certainement qu'une personne qui lui demande publiquement la Communion, en est indigne, ne peut lui donner une particule non consacrée, pour empêcher la profanation du Corps et du Sang de JESUS-CHRIST dont cette personne va se rendre coupable. Le Prêtre qui useroit de cette feinte, pécheroit mortellement: il donneroît par-là occasion d'idolâtrie à ceux qui seroient présens et qui rendroient à une créature l'adoration qui n'est due qu'à Dieu seul; il seroit même en un sens plus coupable que le pécheur qui communieroit de la sorte.

Si une fille ou femme oseoit se présenter à la sainte Table ayant le sein découvert, le visage peint et fardé, ou avec des mouches, et habillée immodestement, le Prêtre qui donne la Communion doit la lui refuser.

L'on n'admettra point à la Communion, les enfans qui ont été ondoisés, et à qui l'on n'a pas encore suppléé les cérémonies du Baptême.

De la premiere Communion des Enfans.

IL est de la dernière conséquence aux enfans de faire saintement leur première Communion; ainsi l'on ne doit rien négliger pour les disposer dignement à cette grande action. Les Curés doivent donc l'estimer une œuvre des plus dignes de leur sollicitude.

On ne doit pas donner la sainte Communion aux enfans qui n'ont pas encore assez de connoissance ou de discernement pour concevoir la grandeur de ce Mystere. On ne doit pas même admettre ceux qui auront atteint l'âge de discrétion, s'ils ne sont suffisamment instruits sur ce Sacrement, et sur les dispositions qu'il faut y apporter.

Il n'est pas facile de fixer l'âge auquel les enfans sont capables de communier. Il faut pour cela qu'ils aient assez de raison pour discerner cette divine nourriture. C'est au Curé, et au Prêtre qui les confesse, à en juger par les dispositions qu'il trouve en eux, par leur science, leur piété, leur modestie, et par le bon témoignage que leurs parens, Maîtres ou Maîtresses en pourroient

rendre. Il en est qui à onze ou douze ans sont suffisamment disposés; d'autres d'un esprit plus difficile et plus pesant, ont besoin d'être différés quelque temps: on remarquera seulement pour ceux-ci, que, quand ils sont arrivés à l'âge de quatorze ans, on doit considérer que la Communion les presse, et qu'ainsi on ne peut les en priver que pour des raisons considérables. Le Curé doit donc faire alors de nouveaux efforts pour les disposer, n'exigeant d'eux que les instructions essentielles; et il les admettra, s'il ne remarque en eux des empêchemens qui doivent absolument les en exclure. S'il doute qu'ils puissent communier, il doit consulter son Evêque. L'essentiel est, que des enfans aient le jugement assez formé pour pouvoir connoître ce qu'ils doivent recevoir; qu'ils soient bien instruits, qu'ils sachent les Mysteres de la Religion selon la portée de leur esprit, et qu'ils aient la conscience bien pure. Il faut lire ce qui est dit, en parlant du Sacrement de Pénitence, de la prudence du Confesseur à l'égard des enfans.

Les Curés du Diocese de Toulon observeront pour les instructions qu'ils auront à faire, afin de disposer les enfans à la premiere Communion, ce qui est ordonné par le Règlement mis à la tête du Cathéchisme de ce Diocese. Dans les Paroisses de la Campagne, où ils ne pourront faire les Cathéchismes pour cette premiere Communion tous les jours de la semaine, ils le feront au moins, outre les jours de Fêtes et de Dimanche, les Lundis, Mercredis et Vendredis. Ils sont tenus d'obliger les enfans qui devront communier, d'y assister assiduelement, et d'exhorter les peres et meres, les maîtres et maîtresses de prêter pour cet effet leur autorité. Si un Curé ne peut pas toujours faire ces Instructions par lui-même, il doit en charger alors quelque Ecclésiastique capable; et ne rien oublier pour s'assurer par lui-même du progrès des enfans.

Comme il arrive assez souvent que les enfans, faute de lumiere et de contrition, ne font pas des Confessions assez sérieuses dans leur bas âge, il est à propos de leur en faire faire une générale avant leur premiere Communion; on les y disposera, et les entendra durant un temps suffisant, pour n'avoir qu'à les réconcilier quand on les fera communier. On trouvera dans le Rituel de ce Diocese, le temps marqué pour faire faire la premiere communion aux enfans.

Dans la semaine qui précédera, le Curé fera, s'il se peut, par lui-même l'examen et le choix des enfans qui doivent communier. Il les assemblera souvent, pour leur inspirer les sentimens, et les faire entrer dans les dispositions qu'ils doivent avoir pour faire dignement une action si sainte; car des Instructions qu'ils recevront alors, dépendent en quelque maniere les Communions qu'ils feront durant le cours de leur vie.

On leur apprendra aussi la maniere de se présenter à la sainte Table, comment il faut tenir la Nappe, ouvrir la bouche, et recevoir la sainte Hostie. Il sera bon la veille de la communion, de leur en faire faire l'essai à l'Eglise avec des Hosties non consacrées, en les avertissant qu'elles ne sont pas consacrées. Il est à propos même de leur faire faire cet exercice un jour de Fête avant celui de la Communion, et en présence du peuple à l'issue des Vêpres, afin de profiter d'un moyen si favorable, pour apprendre sensiblement aux personnes avancées en âge, à se présenter et à se tenir à la Table sacrée dans l'ordre et la décence convenables.

Le jour de la Cérémonie, on dira la Messe avec plus de solennité que faire se pourra; le Curé ou autre Prêtre qu'il aura commis, fera aux enfans une exhortation fort courte, mais pathétique, pour exciter leur foi, leur dévotion, leur désir, et leur amour pour un Dieu qui va se donner à eux tout entier, et sans réserve; et pour les engager à profiter d'une si grande grace. Ces enfans auront tous en communiant un Cierge allumé dans la main.

Le soir, à l'issue de Vêpres, on pourra faire une Procession autour de l'Eglise, ou telle que le Curé l'indiquera, en chantant le *Te Deum*. Ceux qui auront communie, y marcheront deux à deux; les garçons et les filles séparément, s'ils font tous la première communion le même jour. Dans l'Eglise, au retour de la Procession, on s'arrêtera aux Fonts-baptismaux pour y faire faire aux enfans la rénovation des vœux du Baptême. L'un d'eux pourra prononcer tout haut la Formule au nom de tous. Le Curé pourra cependant, pour sa plus grande commodité, faire faire, s'il le veut, la Procession, la rénovation des vœux du Baptême, et l'exhortation aux enfans, la veille du jour de la première Communion.

L'on fera faire, autant qu'il se pourra, la première Communion aux garçons et aux filles séparément, sur-tout dans les grandes Paroisses.

Les Curés n'oublieront rien pour cultiver dans ces jeunes plantes, une grace si précieuse, pour les engager à se confesser tous les mois et à communier aussi fréquemment que leur Confesseur jugera à propos de le leur permettre. Il faudra les inviter à continuer à venir aux Catéchismes, pour acquérir une connaissance plus parfaite de la Religion, mais on doit sur-tout y obliger ceux qu'on jugera en avoir besoin. On ne peut d'ailleurs trop leur recommander à tous de venir toute leur vie, lorsqu'ils n'auront aucun empêchement légitime, à la Messe de Paroisse, au Prône, et aux autres Instructions qui ne se font pas dans l'Eglise Paroissiale. Il faut de bonne heure les persuader de ce devoir, et leur en montrer toute la nécessité, et tous les avantages.

Quand les enfans qui n'ont pas encore fait leur première Communion, sont en danger de Mort, on peut anticiper le temps ordinaire de leur première Communion, et même se contenter d'une moindre instruction, s'ils savent d'ailleurs l'essentiel de ce qu'ils doivent savoir, sur-tout quand ils témoignent de la piété et le désir de communier; parce qu'il est à propos alors de ne pas les laisser mourir sans le Viatique, ni sans l'Extrême-Onction.



Des dispositions pour bien communier.

LA Communion indigne est le plus horrible de tous les sacrilèges. Elle attaque directement la personne de JESUS-CHRIST, en prenant son Corps et son Sang ; et rien n'irrite plus Dieu que cette profanation. Elle est un meurtre semblable à celui des Juifs. Elle est la trahison la plus noire que l'on puisse imaginer, semblable à celui d'Hérode, qui feignoit de vouloir adorer J. C. quand il formoit le dessein de le faire mourir. Communier indignement, c'est faire à J. C. une plus grande violence que si on le renioit. Ce sont là les expressions des Saints Peres contre la Communion indigne.

Pour être convaincu de la nécessité de la préparation qu'on doit apporter à la Communion, il faut faire attention à la conduite de notre Sauveur, lorsqu'il voulut donner le Sacrement de son Corps et de son Sang à ses Apôtres ; car quoiqu'ils fussent déjà purs, à l'exception de Judas, il leur lava auparavant les pieds ; ce qui nous doit faire comprendre, que nous ne devons rien négliger pour être dans une parfaite pureté, et une parfaite innocence, lorsque nous voulons recevoir ces sacrés Mystères.

Et en effet, comme ceux qui s'approchent de l'Eucharistie dans de saintes dispositions, reçoivent par ce sacrement, les plus excellents dons de la grace ; ceux aussi qui y participent indignement, bien loin d'en tirer aucun fruit, n'y trouvent que leur condamnation et leur perte. Car les choses les plus excellentes et les plus salutaires ont cela de particulier, que comme elles sont très-utiles lorsqu'on en use dans les dispositions requises, elles-sont aussi très-nuisibles et très-pernicieuses, lorsqu'on en use dans les dispositions contraires. Il ne faut donc pas s'étonner si les plus excellents dons de Dieu, qui nous aident à obtenir la gloire éternelle, lorsqu'on les reçoit comme l'on doit, causent au contraire la mort éternelle, lorsqu'on s'en rend indigne.

Il y a deux sortes de dispositions avec lesquelles on doit communier ; les unes regardent l'ame, les autres le corps.

La principale disposition de l'ame est d'être en état de grace, c'est-à-dire, exempt de péché mortel ; c'est la robe nuptiale dont on doit être revêtu pour être admis à ce céleste Festin. l'Apôtre saint Paul (1. *Ep. ad Cor. cap. 11.*) veut que chacun s'éprouve soi-même avant que de manger ce Pain, pour ne pas le manger indignement, et afin de faire le discernement qu'il doit du Corps du Seigneur. Cette Viande céleste, selon S. Augustin, ne veut pas être méprisée ; de même que la manne ne vouloit pas qu'on eût du dégoût pour elle.

La foi est véritablement une disposition nécessaire pour recevoir dignement l'Eucharistie, mais cela ne suffit pas, il faut encore avoir une grande pureté de conscience : *Il est certain*, dit le Concile de Trente, (*Sess. 13 cap. 7. de Euchar.*) *que plus ce Sacrement céleste est reconnu Saint et Divin par un Chrétien, plus il doit avoir attention à n'en approcher, et à ne le recevoir qu'avec un grand respect,*

Purifions-nous de toute souillure du péché.... dit S. Basile (*Lib. 2. de Bapt. Q. 3.*) *pour approcher des saints Mystères, afin d'éviter le jugement prononcé contre ceux qui ont fait mourir le Seigneur.*

Le Concile de Trente confirme cette vérité, en disant (*Sess. cap. 2. de Euchar.*) que notre Sauveur a voulu, que ce Sacrement fût reçu comme la nourriture spirituelle des âmes, qui les entretient et les fortifie, en les faisant vivre de sa propre vie. C'est pourquoi les Théologiens disent que l'Eucharistie est un des Sacramens des Vivans. On doit donc pour le recevoir, avoir la conscience nette de tout péché mortel, et de toute affection au péché mortel qui donne la mort à l'âme.

Pour avoir cette pureté de conscience, la coutume de l'Eglise, comme le Concile de Trente l'a remarqué, (*Sess. 13. cap. 7. de Euchar.*) nous apprend, que quand on se sent coupable de quelque péché mortel, il n'est pas permis, quelque contrition qu'on doive avoir, de communier, qu'auparavant on ne se soit purifié par le Sacrement de Pénitence; c'est-à-dire, qu'on ne se soit confessé, et qu'on ait reçu l'absolution du Prêtre. Ce Concile a déclaré que cette préparation est absolument nécessaire à tous ceux qui ont commis quelque péché mortel; et il a prononcé anathème contre ceux qui oseroient dire le contraire.

Pour tâcher, le plus qu'il est possible, de se mieux préparer pour communier dignement, il faut joindre à la pureté de conscience, plusieurs autres saintes dispositions, afin que l'Eucharistie produise tout le fruit que ce Sacrement est capable de communiquer aux âmes bien disposées. Car comme dit le Concile de Trente, (*Sess. 6. c. 7. de Justif.*) chacun reçoit en soi la Justice selon sa mesure, et selon le partage qu'en fait le Saint-Esprit comme il lui plaît, et suivant la disposition propre et la coopération d'un chacun.

Il faut donc joindre à la pureté de conscience, 1. une foi vive, qui croit fermement que le vrai Corps et le vrai sang de JESUS-CHRIST sont réellement présens sous les especes consacrées sans vouloir pénétrer par des recherches curieuses la profondeur de ce Mystère, qu'on doit admirer comme le chef d'œuvre de la puissance Divine. 2. Une ferme espérance; car que ne devons-nous point attendre d'un Sacrement dans lequel le Maître du Ciel et de Terre se donne lui-même tout entier à nous? 3. Une Charité ardente, c'est là que JESUS-CHRIST nous témoigne le plus d'amour, et qu'il s'unit avec nous de la manière la plus tendre; c'est là qu'il nous fait le plus de besoin, et qu'il nous donne le Pain de vie; c'est donc à cette Table que nous devons aussi lui témoigner plus d'amour et une reconnaissance plus parfaite. 4. Une humilité profonde, semblable à celle du Centenier, qui se crut indigne de recevoir JESUS-CHRIST en sa maison; car c'est le même Dieu que nous recevons chez nous; un Dieu qui s'est humilié, afin que nous mangeassions son Corps, et bûssions son Sang. 5. Un saint empressement, c'est-à-dire, un désir ardent de s'unir à JESUS-CHRIST, et de se sanctifier. 6. Une dévotion actuelle, c'est-à-dire, exempte de tiédeur, de négligence, de précipitation, et sans distractions. Outre ces dispositions, nous devons encore être en paix et en union, autant qu'il dépend de nous, avec le Prochain, et l'aimer véritablement. Pour entrer dans tous ces sentimens, on doit approcher de ce redoutable Sacrement avec un esprit recueilli par le

moyen de l'oraison, des lectures spirituelles et semblables exercices de dévotion. Les Curés doivent être attentifs à traiter plus amplement de ces dispositions dans les instructions qu'ils feront à leurs peuples, et à leur apprendre à produire intérieurement des actes qui y répondent.

Le Sacrement de l'Eucharistie demande de ceux qui le reçoivent, plus de saintes dispositions que les autres; parce qu'il est le plus excellent et le plus auguste de tous, et que dans ce Sacrement nous recevons notre Dieu, notre Juge, et le Saint des Saints.

Quoique, selon la Doctrine du Concile de Trente, (*Sess. 14. cap. 5. de pœnit.*) un péché qu'on a oublié à confesser par un oubli non coupable, soit censé compris en général dans la même Confession, et remis par l'absolution qu'on a reçue des autres péchés déclarés au Confesseur; cependant celui qui est certain, ou qui a un doute probable, qu'il a oublié un péché mortel qu'il se souvient d'avoir commis, est obligé de le confesser, avant que de recevoir l'Eucharistie; parce que, selon le même Concile, (*Sess. 13. Can. 11. de Euchar. et Sess. 14. Can. 7. de pœnit.*) l'on est obligé avant que de communier, de se confesser de tous les péchés mortels dont on se sent coupable, quelque contrition qu'on pense en avoir.

Si cependant on ne se souvient d'avoir oublié dans sa Confession un péché mortel, qu'au moment qu'on est à la seconde Table avec d'autres, tout prêt à communier, et qu'on ne puisse s'en retirer, sans se diffamer et scandaliser ceux qui sont présents, plusieurs Docteurs estiment qu'on peut en cet état communier, après avoir fait un acte de contrition le plus parfait dont on a été capable, et formé la résolution de se confesser de ce péché au plutôt.

Lorsque le péché qu'on se souvient d'avoir oublié en Confession, n'est que véniel, on peut communier après avoir fait un acte de contrition, sans retourner se confesser avant que d'approcher de la sainte Table: la Confession des péchés véniels n'est pas nécessaire, quoique très-utile pour leur expiation; les péchés véniels qui ne sont pas effacés avant la Communion, ne causent pas une indisposition si grande, que l'on communie sans fruit; puisque l'on obtient même par cette Communion la rémission de ces sortes de fautes, pour lesquelles les plus saints frappent tous les jours leur poitrine.

S. Thomas (3. p. q. 79. a 8.) distingue deux sortes de péchés véniels, dont on peut être coupable en recevant la Communion; les uns qui sont passés, c'est-à-dire, qu'on a commis avant que de s'approcher de la sainte Table; il dit que ceux-là n'empêchent pas l'effet du Sacrement: les autres, pour lesquels on conserve de l'affection et de l'attache, ou que l'on commet en recevant l'Eucharistie avec certaines dispositions, par exemple, avec froideur, avec indévotion et inapplication aux choses saintes; ce saint Docteur dit qu'ils empêchent que l'Eucharistie ne produise tout son effet.

Nous traiterons plus au long des dispositions que l'Eglise demande des Fidèles pour communier dignement, lorsque nous parlerons de la prudence des Confesseurs pour bien régler les Communions de leurs Pénitens.

Les dispositions du corps avec lesquelles il faut communier, peuvent se réduire au jeûne, à la pureté, à la modestie.

1. Il faut être à jeun, et n'avoir rien pris depuis minuit, pas même de l'eau;

et

et cela par respect pour cet adorable Sacrement. Cette coutume, qui est générale dans toute l'Eglise, a toujours été regardée comme une Tradition des Apôtres, et a été observée depuis leurs temps. Ainsi l'on pèche mortellement, lorsqu'on communie sans être à jeun, si ce n'est dans le cas d'infirmité, ou de quelque nécessité pressante approuvée par l'Eglise; puisque l'on agit contre la coutume reçue et qu'on désobéit à sa Loi en matière notable. Il faut appliquer ici tout ce que nous avons dit ci-dessus, en parlant du jeûne des Prêtres avant que de célébrer la sainte Messe.

L'usage des Eglises approuvé par plusieurs Canons, est qu'on donne la sainte Communion à une personne qui est dangereusement malade, quoiqu'elle ne soit pas à jeun; afin qu'elle satisfasse au Précepte Divin qui oblige à communier quand on est en danger de mort. La raison de cet usage est, que l'obligation de communier à jeun, ne vient que d'un Précepte de l'Eglise: or le Précepte Divin est plus pressant et doit l'emporter sur le Précepte Ecclésiastique, quand on ne peut observer l'un et l'autre ensemble.

2. Il faut une grande pureté de corps et être exempt de tout ce qui seroit contraire à la chasteté, suivant l'instruction contenue dans ces paroles: (*Exod. 12.*) *Renet vestros accingetis. Us comedatis agnum, castitate præcincti*, ajoute un saint Docteur. L'on doit même exhorter les personnes mariées de s'abstenir du mutuel consentement de l'usage du mariage, au moins un jour avant la Communion; car si S. Paul (1. *Cor. 7.*) leur conseille de le faire pour vaquer plus librement à la prière, à plus forte raison pour manger l'Agneau sans tache et recevoir le Dieu de toute pureté. Le Catéchisme composé par ordre du Concile de Trente, dit que les Pasteurs doivent conseiller de s'abstenir de l'usage du Mariage au moins trois jours avant que de communier. Nous avons expliqué suffisamment ce qui regarde la disposition de la pureté du corps, en parlant du Sacrifice de la Messe.

3. L'on doit prendre des habits propres et honnêtes selon sa condition; mais il faut éviter le luxe et la vanité, pour ne pas insulter aux abaissemens d'un Dieu caché et anéanti dans ce Sacrement. Un extérieur mal-propre et négligé paroîtroit peu conforme au respect et à la vénération que doit inspirer un si grand Mystère. On doit en communiant, encore plus qu'en toute autre occasion, être modeste dans tout son extérieur. On doit quitter alors l'épée et les gants, si on en a.

S. Charles dit que les Curés doivent avertir ceux qui s'approchent de la Communion, de le faire avec un grand respect, n'y apportant pas des yeux égarés, mais les arrêtant dévotement sur la sainte Hostie, ou les tenant modestement baissés, sans regarder ni d'un côté ni de l'autre; de ne pas sortir la langue hors de la bouche pour recevoir la sainte Hostie, mais l'avancer un peu sur la levre de dessous, et de ne la pas retirer avant que le Prêtre ait retiré la main; après quoi ils peuvent baisser humblement la tête, s'abstenant de toute sorte de soupirs qui pourroient faire tomber quelque particule de la sainte Hostie.

Il ne faut pas, si-tôt qu'on a communiqué, réciter les prières vocales, moins encore cracher, de peur que les especes du Sacrement ne sortent de la bouche, mais on doit durant quelque temps se tenir dans un grand recueillement pour adorer JESUS-CHRIST présent, s'exciter à son amour, le remercier de tout son

cœur, du signalé bienfait qu'on en reçoit, écouter ses tendres et ardentes leçons, lui demander avec confiance tous ses besoins, et sur-tout la grace de conserver jusqu'à la mort le fruit de cette Communion.

On doit enfin passer tout le jour dans de grands sentimens de dévotion, dans l'éloignement des entretiens inutiles et des divertissemens du siècle, dans l'exercice des bonnes œuvres selon les facilités qu'on en aura, telles que sont la priere, la visite des Eglises, des pauvres et des malades; et dans une plus grande attention sur soi-même pour bien s'acquitter de tous ses devoirs, en répandant dans sa famille la bonne odeur de JESUS-CHRIST.

Les Curés instruiront souvent de tout ceci, et n'oublieront rien pour que les peuples qui leur sont confiés, fréquentent avec préparation, un Sacrement dont ils peuvent tirer de si grands avantages.

De la prudence des Confesseurs, pour bien régler les Communions des Pénitens.

DE toutes les Doctrines pernicieuses qui, depuis plusieurs années, tendent à altérer dans ses différentes parties, la pureté de la Morale Chrétienne, il n'en est pas qui causent plus de désordre et qui soient plus préjudiciables au salut des Ames, que celles qui établissent ou une sévérité outrée, ou une indulgence excessive dans l'administration du Sacrement de Pénitence et dans la distribution du Pain Eucharistique. Il est donc important que les Confesseurs connaissent les Regles que l'Eglise prescrit à ses Ministres, pour se conduire selon son esprit, et éviter des extrémités qui font périr ses Enfants. Nous parlerons dans la suite de ce qui regarde le Sacrement de Pénitence : il ne s'agit ici que de la Communion.

Il faut, dit le Concile de Châlons, en 813, user d'un sage discernement dans la réception du Corps et du Sang de JESUS-CHRIST. *In perceptione Corporis et Sanguinis Dominici, magna discretio adhibenda est. Cavendum est enim, ne si nimium in longum differatur, ad perniciem animæ pertineat, dicente Domino: Nisi manducaveritis Carnem Filii hominis et biberitis ejus Sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Si verd indiscretè accipiatur, timendum est illud, quod ait Apostolus: Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.*

On ne peut donc que condamner un Confesseur, qui uniquement occupé de la grandeur et de la dignité du Sacrement adorable de nos Autels, de la distance immense qu'il y a entre la Majesté infinie du Dieu qui s'y donne à nous et la misère extrême de l'homme qui le reçoit, exigeroit des dispositions si parfaites et si relevées pour approcher de la sainte Table, que non seulement les Justes, mais les plus grands Saints seroient exclus d'assister, même à Pâques, au Festin des Noces et à la Table de l'Agneau. C'est pourquoi le Pape Alexandre VIII. a condamné les deux propositions suivantes, dont la première

garde comme sacrilèges ceux qui, sans avoir droit à la Communion, avant que d'avoir entièrement satisfait pour leurs péchés, à la Justice divine. La seconde, porte qu'on doit éloigner de la sainte Communion ceux qui ne sont pas encore arrivés à l'amour très-pur de Dieu, à cet amour qui est exempt de tout mélange.

C'est un excès également pernicieux, d'oublier le respect qui est dû à J. C. présent dans la Divine Eucharistie, pour ne porter son attention que sur les avantages qu'on retire, ou qu'on peut retirer de la communion fréquente et journalière, et pour ne chercher qu'à en faciliter la pratique, en négligeant d'insister et d'appuyer sur les dispositions que demande un Sacrement qui renferme la Divinité même ; d'établir que la seule exemption du péché mortel suffit pour communier souvent, très-souvent, tous les jours ; que les dispositions actuelles de respect, d'attention, de désir et la pureté d'intention ne sont que de conseil ; qu'il est meilleur et plus salutaire de recevoir la Communion, et même tous les jours, sans ces dispositions, que de la différer pendant quelque temps pour les acquérir ; que par conséquent il vaut mieux communier avec des distractions volontaires, sans respect, sans désir, sans goût, sans pureté d'intention, que de se séparer pour peu de jour de la sainte Table ; que jamais et dans aucun cas, il n'est permis à un Juste de s'éloigner par respect de la Communion ; que tout pécheur, coupable même de crimes énormes et multipliés, doit communier aussi-tôt après l'absolution reçue ; qu'il ne faut ni plus de disposition, ni plus de perfection pour communier tous les jours, que pour communier rarement, que tous ceux à qui la conscience ne reproche aucun péché mortel, peuvent sans la Confession sacramentelle, se présenter tous les jours à la Communion ; qu'on doit exhorter différemment tous les Chrétiens à la communion fréquente et même quotidienne, sans exiger d'autre préparation que celle d'aller vite se confesser et se faire absoudre ; qu'il est aussi facile de se délivrer du péché mortel que de le commettre, et d'acquiescer la sainteté nécessaire pour la Communion, que de la perdre, que les Confesseurs ne doivent jamais imposer pour pénitence le délai de la Communion, quelque court qu'il puisse être ; que les Pénitens sont seuls Juges par rapport à eux sur cette matière ; que pour communier plus ou moins souvent, ils ne doivent ni demander conseil à leurs Directeurs, ni suivre leurs avis, surtout s'il tend à les éloigner de la sainte Table, ne fût-ce que pour quelque temps.

Enfin que ne doit-on pas appréhender d'une Doctrine qui enseigne, que les gens du monde les plus dissipés, et qui suivent le plus leurs passions, sont plus obligés et plus autorisés à communier tous les jours, que les personnes qui vivent dans la plus exacte régularité ; que la Communion fréquente est un supplément à tout, qui conduit au salut malgré la vie oisive et immortifiée ; qu'elle est pour la plupart des Chrétiens, sur-tout de ceux qui craignent de faire pénitence, l'unique moyen de salut ; qu'elle est la plus parfaite pénitence, et une de celles qu'un Confesseur doit imposer à un Pénitent ; qu'elle est le moyen le plus efficace et le plus abrégé de conversion ; qu'il en est de la Communion comme du Baptême à l'égard des enfans ; qu'elle agit sur ceux qui la reçoivent, et leur donne la grace sans aucune disposition de leur part ; que l'épreuve

que l'Apôtre S. Paul caige, est une épreuve qui nous approche, et non une épreuve qui nous éloigne, et qu'elle se réduit à une Confession prompte que l'Absolution suit de fort près; que c'est par la Communion que les plus grands pécheurs doivent se corriger, puisqu'elle est un moyen de conversion; que la domination de l'amour propre et de la cupidité dans le cœur, n'est point un obstacle à la Communion; que tous peuvent aisément avoir la sainteté nécessaire pour communier, parce qu'il suffit alors de pouvoir se rendre témoignage qu'on ne hait pas Dieu? Peut-on entendre sans horreur une Morale si monstrueuse, et qui n'est propre qu'à multiplier, à autoriser les Communions indignes, à apprendre aux Chrétiens à se familiariser avec les sacrilèges, et à ne pas discerner le Corps du Seigneur?

Ce n'est donc pas sans raison qu'on doit éviter et une sévérité excessive, et un relâchement funeste, dans l'administration du Sacrement de l'Eucharistie. De ces deux excès, le premier porte à un abandon total, ou presque total de ce Sacrement; en rendant l'usage de la Communion trop difficile et comme impraticable, il rend inutile le précieux don que nous avons reçu de JESUS-CHRIST; il prive les fideles des avantages inestimables qui y sont attachés. Le second excès expose à la profanation du plus auguste et du plus redoutable de nos Mysteres. Le tempérament salulaire et indispensable que l'on doit prendre, c'est de donner avec un saint empressement la Communion à tous les Chrétiens qui en sont dignes, de la refuser avec une religieuse fermeté à tous ceux qui n'en sont pas dignes, et d'employer le zèle que la Religion inspire, à faire en sorte que chacun s'excite et s'anime à s'en rendre digne.

On doit établir premièrement comme une maxime constante, que la Communion fréquente est très-conforme à l'Esprit de JESUS-CHRIST et de l'Eglise: que ces paroles, *Prenez et mangez*, nous marquent clairement l'usage que nous devons faire de ce Sacrement, c'est-à-dire, en faire notre nourriture; que pour nous faire entendre que la Chair adorable de JESUS-CHRIST doit être l'aliment de nos âmes, et qu'elle est ce pain quotidien que nous demandons tous les jours dans l'Oraison Dominicale; elle nous est donnée sous l'apparence du pain, qui est la nourriture la plus commune et la plus ordinaire de nos corps. JESUS-CHRIST nous a donné ce Sacrement comme une viande, il en a fait un breuvage; il a institué l'Eucharistie en forme de repas, pour nous faire comprendre, que c'est une nourriture dont nous devons user, non rarement et extraordinairement comme on use des remèdes, mais fréquemment et souvent.

Les premiers Chrétiens communioient tous les jours. Leur vie les rendoit toujours disposés à recevoir le Sacrement du Corps de J. C. La Divine Eucharistie faisoit toute leur consolation dans les exils, dans les prisons, dans les calamités les plus accablantes. S'ils étoient menacés des persécutions, ils y avoient recours, et ils en recevoient une force qui les rendoit au sortir de la sainte Table, comme des Lions, qui ne respiroient que le feu de la Charité, et les portoit à s'exposer avec un courage invincible aux plus cruels supplices pour la défense des vérités Chrétiennes. *Considerantes*, dit saint Cyprien, (*I. lit. 36.*) *se quotidie Calicem Sanguinis Christi bibere, ut possint et ipso propter Christum fundere.*

On ne s'est éloigné de la Table du Seigneur, qu'à mesure que la Charité s'est refroidie. Les SS. Peres, pour ranimer la ferveur des premiers Fideles, ont toujours exhorté les Chrétiens à leur temps à la Communion fréquente. Ils se servoient de divers motifs pour les y engager, leur faisant voir les grands fruits qu'on tire de la participation de l'Eucharistie, et le besoin qu'ils avoient; leur montrant le danger qu'il y a à s'en éloigner; leur reprochant les désordres de leur vie qui les en détournent; les reprenant de leur paresse.

A leur exemple, les Pasteurs, les Confesseurs, les Ministres de la parole de Dieu doivent rappeler continuellement aux Fideles les avantages que procure la Communion fréquente, en leur disant avec saint Basile, que c'est une pratique très-utile de communier tous les jours, et de se nourrir du Corps et du Sang de JESUS-CHRIST; qu'on ne peut douter que ce ne soit un bon moyen de vivre, que d'approcher souvent de la source de la vie. Et avec l'Auteur de l'ouvrage sur les Sacramens, attribué à S. Ambroise: Si l'Eucharistie est le pain quotidien, pourquoi ne le recevez-vous qu'après une année? Recevez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous profite.

Ils doivent se faire une règle inviolable de répéter sans cesse aux Chrétiens en leur parlant de la Divine Eucharistie, les vœux et les desirs des Peres, des Docteurs, des Conciles et de l'Eglise. Elle souhaiteroit, cette sainte Mere toujours attentive aux besoins de ses Enfants, (Conc. Trid. Sess. 22. cap. 6. de Sacrif. Miss.) qu'à chaque Messe tous les Fideles qui y assisteroient, communiasent, non seulement spirituellement et par un sentiment intérieur de dévotion, mais aussi par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin qu'ils participassent plus abondamment au fruit de ce très-saint-Sacrifice. A ces desirs elle joint les prières et les exhortations les plus vives. Elle avertit (Ibid. Sess. 13 cap. 8. de Euchar.) Elle conjure par les Entrailles de notre Dieu tous ceux en général et en particulier qui portent le nom de Chrétiens de croire ces Mysteres sacrés du Corps et du Sang de JESUS-CHRIST, avec une telle constance et fermeté de foi, de les recevoir avec un si profond respect, une piété et une dévotion de cœur telles, qu'ils soient en état de pouvoir souvent goûter ce Pain qui est au dessus de toute substance. Elle leur présente les motifs les plus pressans: Elle leur dit que ce Pain précieux sera la vie de leur ame et la santé perpétuelle de leur esprit; que soutenus par sa vigueur et par sa force, ils passeront du pèlerinage de cette misérable vie, à la Patrie Céleste, pour y manger sans aucun voile le même Pain des Anges, qu'ils mangent maintenant sous des voiles sacrés. Elle nous dit (Sess. 13. cap. 2. de Euchar.) que le Sacrement auguste de l'adorable Eucharistie est une nourriture spirituelle qui enretient et fortifie nos ames en les faisant vivre de la propre vie de JESUS-CHRIST, un antidote par laquelle nous sommes délivrés de nos fautes journalières, et préservés des péchés mortels; qu'il est de plus le gage de notre gloire et de la félicité éternelle.

Le Concile de Rheims en 1573, ordonne aux Pasteurs de persuader aux Peuples, la fréquente Communion, en leur faisant voir qu'il n'y a point de moyen plus propre et plus court pour ramener les temps Apostoliques. *Fidelibus persuadere nitantur, nullum esse modum optiorem et compendiosorem quo, sopitis et extinctis Hæresibus, Ecclesiæ Apostolicæ facies nostro sæculo redeat.*

S. Charles Borromée, dans l'Instruction aux Prédicateurs, leur ordonne:

d'exhorter à la fréquentation des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie: *Pœnitentiæ et sanctissimæ Eucharistiæ frequentiam esse fructuosissimam et maximè commendandam, rationibus multis, et... Scripturæ testimoniis comprobabit.*

Ce saint Cardinal de son troisième Concile de Milan, après avoir recommandé aux Curés et aux prédicateurs d'exhorter fortement les Fidéles à la fréquente Communion, en leur rapportant l'exemple des Chrétiens des premiers Siècles et les témoignages des Pères de l'Eglise, veut que si quelqu'un est assez téméraire pour oser prêcher contre la Doctrine du Concile de Trente, qui desiroit que les Fidéles communiasent sacramentellement à chaque Messe, il soit interdit sur le champ par l'Evêque Diocésain, comme un scandaleux; et qu'il ne soit point rétabli, qu'auparavant il n'ait fait une réparation proportionnée à sa faute telle que l'Evêque l'ordonnera.

Le Catéchisme du Concile de Trente dit, qu'il est du devoir des Pasteurs de représenter souvent aux Fidéles, que comme ils sont persuadés qu'ils ont besoin de nourrir leur corps, ils ne doivent pas négliger de nourrir leur ame du Sacrement de l'Eucharistie; puisque l'ame n'a pas moins besoin de cette nourriture spirituelle, que le corps en a de la nourriture corporelle. Ce Catéchisme ajoute, que l'on trouve le sentiment de tous les saints Pères sur la fréquente Communion, dans ces paroles de saint Augustin: *Quotidie peccas, quotidie sume.* Enfin, il y est parlé d'une coutume qui a duré long-temps dans l'Eglise: le Prêtre ayant achevé le Sacrifice, et après avoir communiqué, se tournoit vers le Peuple, en disant: *Venite, Fratres, ad Communionem*: après cette invitation, ceux qui étoient disposés recevoient les sacrés Mysteres dans de grands sentimens de Religion.

Il est donc certain, que condamner en général la Communion fréquente et même journalière, ce seroit aller contre les vues de l'Eglise, annoncer aux Peuples des sentimens scandaleux, téméraires, contraires, à la Doctrine universelle.

Lorsque l'Eglise a ordonné dans le Concile général de Latran, que tous les Fidéles de l'un et de l'autre sexe qui sont parvenus à l'âge de discrétion, communient au moins à Pâques, Elle n'a pas prétendu limiter les Communions à une fois l'année, mais seulement mettre des bornes à la paresse de plusieurs Chrétiens qui négligent leur salut, en les obligeant de communier au moins au temps qu'elle a prescrit. Par cette Ordonnance, elle n'a fait proprement qu'expliquer et fixer, en vertu du pouvoir qu'elle a reçu de J. C., le temps auquel les Fidéles sont tenus de recevoir la sainte Eucharistie: le mot *Saltem* dont Elle s'est servie, ne signifie autre chose, sinon que les vœux et les desirs de l'Eglise ne se réduisent pas à la simple et littérale exécution de la Loi, qu'ils tendent à la fréquente Communion. C'est une triste nécessité pour elle, que le relâchement de ses enfans l'ait réduite à nous déterminer un temps pour nous nourrir de J. C. Notre foi, notre piété, notre utilité toute seule, auroit dû là-dessus nous tenir lieu de loi, et de précepte.

Pour engager les Fidéles à se disposer à recevoir souvent la sainte Eucharistie, il faut leur rappeler tous les avantages d'une bonne Communion; leur dire qu'une Communion bien faite est une œuvre très-agréable à Dieu qu'elle honore; leur faire voir qu'elle nourrit l'ame et la fortifie contre les rechûtes.

dans le péché; qu'elle efface dans les âmes suffisamment disposées, les péchés véniels; qu'elle augmente la grâce en nous; qu'elle enflamme la Charité; qu'elle rend la piété plus ardente et les passions moins vives; qu'elle réprime les mouvemens déréglés de la concupiscence; qu'elle donne enfin une force merveilleuse pour résister aux ennemis de notre salut. C'est en nous nourrissant de J. C., que nous apprenons, comme il nous en assure lui-même, à ne plus vivre que pour lui, à nous détacher de plus en plus du monde, à mépriser tout ce qui doit périr, à détruire en nous tout ce qui n'est pas digne de lui.

Il faut représenter aux Fidéles, que plus on s'éloigne de la sainte Table, plus les obstacles se multiplient, la tiédeur et l'affection au péché s'accroissent, les forces de l'âme diminuent, et que la vraie raison pour laquelle plusieurs Chrétiens manquent de courage, reculent au lieu d'avancer dans le chemin de la vertu, c'est qu'ils négligent de manger le Pain Céleste qui est la vraie nourriture des âmes. Plus les pécheurs s'éloignent de la Table sacrée, plus ils feront un funeste progrès dans la négligence de l'affaire du salut et dans l'indifférence pour les choses saintes, dans le dégoût des Sacremens, dans l'insensibilité sur les vérités de la Religion les plus intéressantes et les plus terribles. Alors tout se dessèche dans leur cœur, tous les sentimens de foi, de piété, de crainte, d'espérance, d'amour de Dieu y sont comme éteints, et rien, pour ainsi dire, n'est plus capable de les toucher et de les remuer, parce qu'ils ne pensent plus à se nourrir de ce fruit de vie.

Nous ne parlons ici que de ceux que la tiédeur, l'innocence, souvent même le mépris et le dégoût éloignent de la Table sainte; leur respect apparent n'est qu'un faux prétexte; c'est un respect vain qui n'opère rien pour leur conversion; un respect faux, parce qu'il n'est accompagné ni de douleur d'être séparés du Corps de J. C., ni de désir de rentrer dans sa Maison et de s'asseoir à la Table de ses enfans. C'est aux pécheurs qui sont dans ces criminelles dispositions, qu'on doit appliquer ces paroles d'un Concile d'Aix-la-Chapelle: *Quò longè est à Sacramentis quibus est redemptus, longè est à salute quam fuerat consecutus.* C'est ce faux et criminel respect que S. Cyrille d'Alexandrie (*Lib. 8. in Joan.*) appelle *damnosum metum, damnosam religionem*, et qu'il dit mériter la damnation éternelle: *Intelligent quicumque baptisati sunt, ... aeternà vità se ipsos excludere, dum vivificari renuunt, et recusationem illam, tametsi à metu et Religione profecta videatur, in laqueum cadere et scandalum.*

Il faut donc prendre garde à ne pas confondre ce respect dont les pécheurs et les libertins se servent pour se faire illusion à eux-mêmes et à nous, avec le respect religieux de ceux qui diffèrent de communier, pour se mettre en état de communier dignement, pour faire de dignes fruits de pénitence, pour jeter les fondemens d'une vraie justice, pour préparer par leurs larmes, par leurs regrets, par leurs gémissemens, le sanctuaire que le Dieu de toute Sainteté veut remplir. Ce respect est bien différent du premier; il est digne de louanges; on doit le regarder comme un vrai mouvement du Saint-Esprit. Il est bien différent de celui de ces Chrétiens lâches, qui alléguant leurs imperfections, leurs défauts, leurs fautes pour prétexte de la rareté de leurs Communions, au lieu de travailler efficacement à lever, ou au moins à diminuer ces

obstacles. Ils ne veulent pas prendre sur eux-mêmes de mener une vie plus réglée et mieux remplie, de mieux employer leur temps, d'en donner davantage aux exercices de la piété, de veiller plus soigneusement sur leurs actions et sur leurs paroles, de se mortifier, de combattre leurs penchans, leurs négligences, leur mollesse, et de renoncer à des amusemens et à des plaisirs qui, sans être criminels, ont leur danger, et sont la source de beaucoup de fautes. Ils sentent que pour communier souvent, il faudroit se réformer sur tous ces chefs et sur d'autres; et ils croient en être dispensés, et pouvoir continuer à vivre ainsi dans le relâchement et la négligence de leur salut, en éloignant leurs Communions.

Enfin, ce que nous avons dit de l'éloignement de la Table sacrée, ne regarde pas ces paroles pieuses, régulières et vertueuses, qui par un fond de religion non suspect, se privent de plusieurs Communions dans le cours de l'année, et s'approchent moins fréquemment de J. C., pour en approcher plus dignement et avec plus de fruit. C'est de ces âmes religieuses dont saint Augustin parle (*Ep. 54. n. 4.*) lorsqu'il rapporte les deux pratiques différentes des Fidéles les plus pieux et les plus fervens de son siècle. Les uns menant une vie pure et irrépréhensible, animés d'un esprit de confiance, communioient tous les jours; les autres aussi exacts, aussi affermis dans la pratique des vertus, par un esprit de piété, de crainte, de religion, croyoient devoir se borner à une communion moins fréquente. Ce saint Docteur les loue tous; il loue les motifs sur lesquels ils se conduisoient. Dans les exemples des hommes pleins de foi que J. C. a loués il va chercher l'apologie des uns et des autres; à ceux qui communioient plus fréquemment, il propose Zachée; aux autres, le Centenier. *Chacun de ces deux hommes dans leur conduite différents et contraire en quelque sorte, a honoré le Sauveur, dit-il; c'est de même par le respect que celui-là porte au Corps du Seigneur, qu'il n'ose le recevoir tous les jours; et c'est par ce même principe, que cet autre n'ose passer aucun jour sans le recevoir: il n'y a que le mépris et le dégoût qui soit injurieux à cette céleste nourriture.*

Quoique l'Eglise conseille la Communion fréquente et très-fréquente, elle ne l'a cependant jamais ordonnée; et elle n'entend pas que ces Mystères, en y exhortant les Fidéles, tirent des conséquences du conseil au précepte: elle laisse à ses enfans une pleine et entière liberté de s'approcher plus ou moins souvent de l'Eucharistie, chacun selon ses dispositions et l'avis d'un Directeur sage et éclairé. Les Adultes sont obligés de recevoir le Sacrement de l'Eucharistie; ce principe est établi par l'Ecriture et la Tradition. S. Thomas ajoute, que c'est à l'Eglise à fixer le temps auquel les fidéles doivent obéir à la Loi; que J. C. lui a laissé le pouvoir: *Ex statuto Ecclesiæ sunt determinata tempora exequendi Christi præceptum*; que selon les différens temps, elle a fait différentes Loix, se conduisant selon les différens états des Fidéles; qu'en faisant ces différentes Loix, elle a toujours eu égard, ou à la dévotion de ses enfans, ou au refroidissement de leur ferveur. *In primitivâ Ecclesiâ, quando magna vivebat devotio fidei Christianæ, statutum fuit, ut quotidie Fideles communicarent; diminuo fidei fervore, ter in anno; refrigerante charitate multorum, semel in anno.* Il faut donc distinguer avec le Concile de Trente, le précepte du conseil. Lorsqu'il s'agit du précepte,

ce Concile parle avec autorité : *Si quis negaverit omnes et singulos Fideles , uriusque sexus , cum ad annos discretionis pervenerint , teneri singulis annis , saltem in Paschate , ad communicandum , juxta præceptum , Mavis Ecclesiæ : anathema sit.* Mais l'Eglise ne parle pas avec cette force et cette autorité sur la fréquente Communion : elle prie , elle exhorte avec tendresse , avec onction. Dans ses douces insinuations pleines d'affections paternelles , on ne trouve pas le ton d'un Maître , qui ordonne , qui menace , qui punit ; c'est une Mere tendre , qui avertit , qui prie , qui conjure , avec cette effusion de cœur qui touche , qui remue , qui obtient. *Paterno affectu admonet sancta Synodus*, dit le Concile de Trente, (Sess. 13. cap. 8. de Euch.) *hortatur , rogat , et obsecrat per viscera misericordiæ Dei nostri , ut.... panem illum supersubstantialem Fideles frequenter suscipere possint.*

Le Pape Innocent XI , par son Décret sur la Communion , du mois de Février 1679 , condamne ceux qui vouloient faire de la Communion quotidienne , une obligation de droit divin. Ce Souverain Pontife y enseigne , que , quoique la Communion fréquente et quotidienne ait toujours été louée et approuvée dans l'Eglise par les SS. Peres , cependant l'Eglise n'a jamais rien fixé , ni déterminé sur la Communion , par rapport aux jours qu'il convient de la recevoir , ou de s'en abstenir , dans chaque mois , ou dans chaque semaine : que le Concile de Trente ne l'a pas fait non plus , et cela avec beaucoup de sagesse ; car l'œil de l'homme ne pouvant approfondir les replis des consciences , ni les embarras des affaires qui dissipent beaucoup , ni les grâces , ni les dons que Dieu accorde à ses enfans , on ne peut rien ordonner ni fixer sur la digne disposition et pureté du cœur de chacun en particulier , et conséquemment sur la Communion fréquente et journalière.

Ce Décret reconnoît qu'il est utile et avantageux , qu'indépendamment des soins des Pasteurs et des Confesseurs , on emploie le zèle des Prédicateurs , afin que , quand ils exciteront les Fideles à communier souvent , ils leur parlent aussi des grandes préparations que ce Sacrement exige ; et qu'ils remontrent à ceux qui se sentent de la dévotion pour communier souvent , ou tous les jours , qu'ils doivent reconnoître leur foiblesse ; afin que la dignité de ce Sacrement et la crainte des Jugemens de Dieu , leur apprennent à ne s'approcher qu'avec respect de la Table céleste où J. C. est présent ; et à s'en abstenir , s'ils ne se sentent pas assez bien disposés , pour s'y mieux préparer.

Enfin , ce Décret , après avoir exhorté les Evêques dans les Diocèses desquels est établie la dévotion envers le Très-Saint Sacrement , d'en rendre grâces à Dieu , leur recommande de l'entretenir selon les regles de la prudence : *Adhibito prudentiæ et judicii temperamento* ; de se bien convaincre , que le devoir de leur charge les oblige très-étroitement à employer tous leurs efforts pour détruire jusqu'au soupçon d'irrévérence et de scandale dans la participation de l'Agneau véritable et sans tache , et pour faire croire les grâces et les vertus dans ceux qui le reçoivent : ce qui ne manquera pas d'arriver , si ceux qui ont cette dévotion que la grâce Divine leur inspire , et qui brûlent du désir d'être nourris plus souvent de ce Pain sacré , s'accoutument à examiner leurs forces , et à s'éprouver avec crainte et amour. Ce Décret finit en avertissant les Evêques , de reprendre et de corriger ceux qui disent que la Communion quotidienne est de droit Divin. Ainsi le tempérament de sagesse et de prudence que la Pape Innocent XI dit

que les Evêques doivent employer pour entretenir, autant qu'il est en eux, la dévotion envers le Très-Saint Sacrement, et leur principale attention en exhortant les Fidéles à le recevoir, consistent, comme le dit encore ce Pape dans le même Décret, non à défendre en général la Communion quotidienne, ni à marquer aussi certains jours dans lesquels les Fidéles soient obligés de communier; mais à s'appliquer sur-tout à faire en sorte que, soit qu'ils communient plus souvent, ou plus rarement, ils y goûtent la douceur Divine; à rendre la Communion plus ou moins fréquente, selon la mesure de la préparation, selon le degré de dévotion, selon le plus ou le moins de communication avec J. C.; et à savoir ce que les Curés ou les Confesseurs peuvent permettre à chacun de ceux qu'ils veulent faire communier.

Les Pasteurs et les Confesseurs doivent donc ne jamais oublier, qu'en exhortant les Justes à la Communion fréquente et journalière, ils doivent aussi leur parler avec ardeur et avec zèle des dispositions nécessaires pour en approcher dignement. Il faut que toutes leurs paroles sur une matière si importante, soient assaisonnées de ce *Sel de Sagesse* que l'Apôtre demande. Ils doivent être très-attentifs à ne jamais séparer de leurs Instructions, la Communion fréquente, de la Communion digne, de la préparation sainte, exacte et religieuse qu'elle demande; et à se conformer à l'esprit de l'Eglise et des SS. Peres, en disant aux Fidéles avec l'Auteur de l'Ouvrage sur les Sacramens attribué à S. Ambroise, *Accipe quotidie, quod quotidie tibi prodest*; ils ajouteront avec lui, *sic vive, ut quotidie merearis accipere*. Voici comme parle là-dessus S. Thomas. (3. p. q. 80. a. 10.) *Circa hujus Sacramenti usum, duo possunt considerari; unum quidem ex parte ipsius Sacramenti, cujus virtus est omnibus salutaris; et ideo utile est quotidie ipsum sumere, ut homo quotidie ejus fructum percipiat.... Alio modo potest considerari ex parte sumentis, in quo requiritur ut cum magna devotione et reverentia ad hoc Sacramentum accedat; et ideo si aliquis se quotidie ad hoc paratum inveniat, laudabile est quod quotidieumat... Sed quia multoties in pluribus hominum multa impedimenta hujus devotionis occurrunt, propter indispositionem corporis vel animæ, non est utile omnibus hominibus quotidie ad hoc Sacramentum accedere; sed quotiescumque se ad illud homo invenerit præparatum. C'est pourquoi, le Concile de Toulouse de 1590, en ordonnant aux Curés, Prédicateurs et Confesseurs d'engager par des exhortations réitérées les peuples à la fréquente Communion, veut qu'on leur fasse voir en même temps les dispositions qu'elle exige. *Frequentissimam populo Communionem, debitamque in eâ sumendam reverentiam, Parochi, Concionatores et Confessarii crebris hortationibus suadebunt.**

Il est important de bien faire comprendre aux Fidéles, que comme il y a dans la Maison du Pere Céleste différentes demeures, il y a aussi dans le Corps mystique de J. C. sur la terre, différentes Classes de Justes; les uns qui commencent d'entrer dans la carrière, mais sans être de ces âmes privilégiées dont la grace forme en un instant des Justes parfaits; les autres qui marchent constamment et fidèlement depuis plusieurs années dans le chemin de la vertu; d'autres qui par des progrès toujours suivis, sont arrivés au terme de la perfection, autant que la fragilité humaine le peut permettre: que recevoir également à la Table sainte des personnes si différemment disposées, ce seroit ne pas connoître le prix du don céleste, l'exposer à la profanation, ne pas inui-

ter ce sage et fidele dispensateur , que J. C. a établi sur sa famille , pour distribuer à chacun en son temps , la quantité de froment qui lui est convenable. Enfin , on ne peut trop répéter aux Chrétiens, quesi l'Eglise n'a pas fixé pour les Justes le nombre de leurs Communions, elle a incontestablement réglé les dispositions qu'ils doivent apporter à la sainte Table , et sans lesquelles elle ne veut pas les y admettre.

C'est en effet par les dispositions des Pénitens, leur état et leurs besoins , qu'un Directeur prudent mesure à chacun d'eux l'aliment spirituel qu'il doit prendre. Semblable aux Peres de l'Eglise primitive , qui exhortoient tous les Infideles au Baptême , et ne le conféroient cependant qu'à ceux en qui ils decouvroient la préparation nécessaire pour le recevoir avec fruit, un Pasteur qui veut véritablement le salut des ames, exhorte, invite, presse tous les Chrétiens d'entrer dans la Salle du Festin, mais il ne les y admet pas tous sans choix et sans distinction; fidele aux Loix de l'Eglise, il differe pour quelque temps la Communion aux uns; il permet aux autres de communier fréquemment; et s'il trouve des ames assez saintes pour être admises à la Communion journaliere, il la leur permet; se réglant toujours sur le plus ou le moins de vertu qu'il reconnoit dans les personnes que la divine Providence a mises sous sa direction. *Frequens ad sacram alimoniam percipiendam accessus*; dit encore le Pape Innocent XI, dans son Décret, *Confessarium secreta cordis explorantium judicio est relinquendus; qui ex conscientiarum puritate, et frequentiae fructu et ad pietatem processu....quod prospicient eorum saluti profuturum, id illis præscribere debebunt.*

Il faut avouer que c'est-là une des plus difficiles et des plus importantes difficultés du sacré Ministère. Elle est difficile, puisqu'il s'agit, non seulement d'être instruit des dispositions que l'Eglise demande pour la Communion, pour la Communion fréquente, pour la Communion journaliere, mais encore de pénétrer par une discussion exacte et scrupuleuse dans le cœur des Pénitens, et d'y démêler avec précision, quels degrés de sainteté, de vertu, et de disposition, la grace a formés en eux. C'est de l'usage que les Chrétiens font des Sacramens, dit le Concile de Trente, (*Sess. 7. in præmio.*) que toute vraie justice, ou prend son commencement, ou s'augmente lorsqu'elle est commencée, ou se répare quand elle est perdue. Quelle augmentation de grace n'est pas attachée en particulier à la participation du Pain Eucharistique ! Mais cette participation doit être dirigée par la prudence. Donner ce Pain céleste à ceux qui sont dans l'ardeur de la fièvre, c'est leur donner la mort. Le donner avec trop d'abondance, à ceux qui relient de maladie, c'est les exposer au péril d'une rechûte. Le refuser à des personnes foibles, c'est les priver d'une nourriture qui souvent leur seroit d'un grand secours, et quelquefois même d'une grande nécessité. Ne pas en faire la nourriture ordinaire des Forts et de ceux qui sont dans une santé parfaite, c'est les affoiblir et les faire tomber dans le dépérissement.

Il faut donc en premier lieu, qu'un Confesseur connoisse les dispositions que l'Eglise demande pour la Communion en général, pour la Communion fréquente, et pour la Communion journaliere. De la connoissance de ces dispositions, il lui sera aisé de tirer des regles de pratique conformes à celles que les Peres et les Saints ont prescrites, et d'en faire une judicieuse et prudente application aux Pénitens qu'il aura à conduire. Nous avons déjà parlé ci-de-

vant des dispositions pour bien communier; nous y ajouterons les observations suivantes.

La première disposition absolument nécessaire pour participer au Divin Sacrement que nous recevons dans la Communion, est, ainsi que nous l'avons déjà dit, la pureté de l'âme; l'état de grâce, et l'exemption de péché mortel. La nécessité de cette disposition est fondée sur ces paroles : *Quiconque mange ce Pain et boit ce Calice indignement, mange et boit sa condamnation, ne faisant pas le discernement qu'il doit du Corps et du Sang du Seigneur.* Paroles qui ont fait porter au saint Concile de Trente cette décision contre les Novateurs : (Sess. 13. Can. 11. de Euchar.) *Si quelqu'un dit que la foi seule est une préparation suffisante pour recevoir le Sacrement de l'Eucharistie; qu'il soit anathème.*

On ne peut représenter trop fortement aux Fidéles, la nécessité de s'être purifié avant que de recevoir l'Agneau pur et sans tache. On ne peut trop s'appliquer à les bien convaincre, que la vie et la mort, la grâce et le péché, J. C. et Bélial, le mystère de salut et le mystère d'iniquité ne sauroient être ensemble, et qu'il faut par conséquent être guéri avant de participer au Pain céleste. *Le Calice sacré que nous bénissons*, dit Saint Paul, (1. Cor. 10. 16. 20. 21.) *n'est-il pas la Communion du Sang de J. C. ? Et le Pain que nous rompons, n'est-il pas la participation du Corps du Seigneur ? Or je ne veux pas que vous ayez aucune société avec les démons. Vous ne pouvez boire le Calice du Seigneur et le calice des démons; vous ne pouvez participer à la Table du Seigneur, et à la table des démons.*

Il n'y a que la sincérité et la pureté du cœur, dit saint Chrysostôme, (Hom. 3. in Ep. ad Eph.) qui rendent digne d'approcher de la sainte Table : avec elle approchons-en toujours, sans elle n'en approchons jamais : *Cum ea semper accede; absque ipsâ nunquam.* Personne, dit S. Ambroise, (in Luc. I. 6.) ne doit recevoir le Corps de J. C., avant la guérison des blessures que le péché fait à l'âme : *Nemo cibum accipit Christi, nisi fuerit ante sanatus. Ubique Mysteriorum ordo servatur : ut prius per remissionem peccatorum, vulneribus medicina tribuatur; postea à munera mensæ celestis exuberet.* L'Eucharistie est, comme dit le Concile de Trente, la nourriture spirituelle de nos âmes qui les entretient et les fortifie; or l'on ne donne point de nourriture aux morts, mais aux vivans. S. Augustin (Tract. 26. in Joan. arr. 11. et 13.) parlant de la sainteté qu'exige cet auguste Sacrement, après avoir dit : *Videte ergo, fratres, panem celestem spiritualiter manducare, innocentiam ad Altare apportare;* ajoute plus bas, *qu'il faut que celui qui veut être uni à J. C., non sit putre membrum quod rescari meretur, non sit distortum de quo erubescatur; sit pulchrum, sit aptum, sit sanum.* Il faut donc, pour pouvoir communier, vivre de la vie de la grâce. Il faut, comme disent généralement les Saints Peres et les Saints Docteurs, pour mériter de recevoir le Corps et le Sang de J. C., avoir un cœur pur; il faut changer de vie pour recevoir la vie; parce que sans ce changement on recevra sa condamnation en recevant la vie, on y trouvera la mort; ce qui ne peut être plus fortement exprimé que par ces paroles de S. Paul que le Concile de Trente appelle des paroles pleines de terreur : *Quiconque mange de ce Pain, et boit de ce Calice indignement, mange et boit sa condamnation, ne discernant pas le Corps du Seigneur.*

C'est pour éviter un crime aussi énorme, que ce grand Apôtre veut que l'homme s'éprouve et s'examine lui-même, avant que de manger de ce Pain, et de boire de cette Coupe. Epreuve qui, pour les grands pécheurs, pour les pécheurs d'habitude, doit être une épreuve de changement, une épreuve de pénitence; qui consiste à sonder son cœur, non superficiellement, mais à l'approfondir pour voir s'il est réellement changé, s'il est véritablement pénitent, si l'amour de Dieu y domine, si l'amour du péché y est détruit: or ces pécheurs ne peuvent là-dessus porter un jugement prudent, qu'après un certain temps et par des signes non équivoques; épreuve sans laquelle il n'est pas possible ordinairement, qu'un Confesseur connoisse si ces sortes de pécheurs sont guéris. Guérison qui doit être solide, et non pas menacée d'une prochaine rechûte: elle doit être intérieure, l'ouvrage de la grâce, et non pas purement extérieure et le fruit de la contrainte ou de l'éloignement des occasions: elle doit être entière, et ne pas laisser la moitié du mal.

Par guérison solide, on ne doit pas entendre celle qui préserve de toute chute, qui attache à la justice par des liens indissolubles. Pour avoir reçu la rémission de ses péchés, l'homme ne devient point impeccable: c'est pourquoi le saint Concile de Trente prononce anathème contre celui qui dira qu'un homme une fois justifié ne peut plus pécher, ni perdre la grâce, et qu'ainsi lorsque quelqu'un tombe et pèche, c'est une marque qu'il n'a jamais été véritablement justifié. La guérison solide dont nous parlons ici, est celle qui fixe les vicissitudes perpétuelles du cœur; qui fait cesser l'inclination au mal, et au péché; qui met l'homme dans un état où les plaies ne se rouvrent pas un moment après qu'on les a fermées; qui rend la volonté de ne plus retomber dans le péché, plus sérieuse, plus prudente, plus pleine, plus forte, plus efficace; le cœur plus intrépide à se défendre, et plus difficile à être vaincu; qui prouve, en un mot, une pénitence plus sincère, plus véritable, plus parfaite.

Un Confesseur doit donc être très-attentif à ne jamais permettre de communier à ceux qui vivent dans le crime et comme des Païens. Dans ce malheureux état, on ne peut sans erreur et sans impiété regarder la pratique de la fréquente Communion, comme une marque de prédestination, dit l'Assemblée du Clergé tenue en 1700, lorsqu'elle condamna comme téméraire, scandaleuse, erronée, impie et contraire aux saintes Ecritures la proposition suivante: *Frequens Confessio et Communio, etiam in his qui genitlier vivunt, est nota prædestinationis.* Un Confesseur ne peut examiner trop soigneusement et avec trop d'exactitude les dispositions des Pénitents, et les épreuves dont ils ont besoin pour communier. La Pénitence médicinale, dit l'Assemblée du Clergé en 1714, est, dans certaines circonstances, nécessaire ou utile pour préparer le pécheur à la réconciliation. Il y a des cas dans lesquels on ne doit pas être rétabli d'abord dans la possession des biens dont on a été dépouillé par le péché. Tels sont les péchés énormes au publics, les péchés d'habitude, le cas de l'occasion prochaine, le cas d'une restitution ou d'une réconciliation refusée, ou mal à propos différée; et généralement tous ceux dans lesquels le Pénitent ne paroît pas suffisamment instruit ou disposé. Il faut alors éprouver un Pénitent autant qu'il est nécessaire, avant de l'absoudre et de lui permettre de communier; pour ne pas se laisser tromper par des desirs momentanés de se convertir, par des mou-

vemens de repentir et des résolutions aussi-tôt oubliées que formées. L'expérience journalière apprend combien tous ces sentimens apparens d'une ferveur passagère, sont peu solides. Si l'on n'est pas solidement affermi dans les voies de la justice ; si nos résolutions, faute de leur donner un temps suffisant, ne prennent pas un peu de consistance, on retombe bientôt dans le même état : le cœur reprend sa première situation ; ces promesses qu'on croyoit les plus sincères, s'effacent de l'esprit ; on demeure le même ; l'absolution reçue ne met pas dans le cœur l'amour qui n'y est pas : des absolutions qui n'ont été précédées que de si foibles dispositions, bien loin de nous rassurer, pour aller à l'Autel, chercher le pain des Forts, doivent faire trembler : il en faut toujours venir à l'épreuve que fait par les œuvres ; et c'est une grande témérité, pour ne rien dire de plus fort, que de se présenter à la Table du Seigneur, dans une vraie incertitude sur cette épreuve. Il faut lire ce que nous dirons sur la réconciliation des pécheurs, en parlant du Sacrement de Pénitence.

On ne peut donc sans frémir, entendre dire que la Communion fréquente est le moyen le plus abrégé et le plus efficace de conversion et de sanctification. Cette maxime est affreuse : ce principe est faux en lui-même ; il l'est dans ses suites. Faux en lui-même ; car ce qui suppose la conversion et la sanctification, n'est pas un moyen de conversion : la Communion suppose la conversion, la sainteté : la conversion réelle doit précéder l'absolution ; le Confesseur ne délève que ceux qui détestent le péché, et commencent à aimer Dieu comme source de toute justice. La participation à la sainte Table n'est que pour les amis de l'Epoux : or celui qui n'est pas converti, n'est pas ami de l'Epoux. L'Eucharistie étant un Sacrement des vivans, suppose l'ame qui la reçoit, vivante, par conséquent réconciliée avec Dieu par une vraie conversion. Nous avons ajouté que cette affreuse maxime est dangereuse dans ses suites. En donnant la Communion pour moyen de conversion, on invite avec confiance à la Table du Seigneur ceux qui ne sont pas convertis ; on fait tout ce qu'il faut, pour y faire asseoir ceux qui vivent sous l'esclavage du Démon et du péché ; ceux qui sont ennemis de Dieu. Quelle détestable Doctrine ? Des pécheurs qui oseroient s'y conformer, devroient être condamnés avec ceux dont S. Cyprien se plaignoit. (*Tract. de lapsis.*) Ils se saisissent, disoit ce saint Evêque, et s'emparent, ces téméraires profanateurs, du Corps de Notre Seigneur, qui n'est destiné que pour les Justes : *Domini Corpus invadunt*. Ils font violence à son Corps et à son Sang, en le recevant dans des ames souillées, et dans un Corps où regne le Démon. *Vis infertur Corpori ejus et Sanguini.*

Nous avons dit qu'avant que d'admettre à la Communion, les grands pécheurs, les pécheurs d'habitude, il faut une épreuve de pénitence. Nous ne prétendons pas rappeler ici l'ancienne pratique de l'Eglise, et la Discipline de ces siècles fervens, où les expiations publiques de la pénitence précédoient la réconciliation des Pénitens. L'Eglise avoit alors ses raisons en établissant cette règle ; elle en a eu aussi en cessant de l'observer : et c'est à nous à nous conformer à ses usages, et non pas à les réformer. Mais l'esprit de l'Eglise et le fond de sa conduite n'a point varié. Elle veut encore aujourd'hui, comme elle le vouloit alors, s'assurer par les œuvres de pénitence, de la sincérité de la conversion des pécheurs. Quand nous disons qu'il faut une épreuve de pénitence, nous

ne parlons pas de la Pénitence satisfactoire qui fait expier la peine due à la justice de Dieu, après que le péché a été remis. Nous condamnons avec le Pape Alexandre VIII, la Doctrine qui enseigne, qu'on doit regarder comme sacrilèges ceux qui prétendent avoir droit à la Communion, avant que d'avoir entièrement satisfait à la Justice Divine. Nous ne voulons donc ici parler que de la pénitence médicinale, qui est, dans de certaines circonstances, si nécessaire et si utile pour préparer le pécheur à la réconciliation; qui sert à faire connoître si le cœur du pécheur est sincèrement et véritablement changé et converti, qui, comme dit le Concile de Trente, *sert de remède au pécheur, et détruit par la pratique des vertus contraires, les mauvaises habitudes contractées par une vie déréglée*. Nous parlons de cette pénitence qui sert à se désaïer de toute affection au péché mortel, à se purifier des imaginations qui restent des désordres passés, à s'éprouver par des œuvres capables d'éteindre les passions. Nous disons que les grands pécheurs ont besoin d'un temps d'épreuve et de mortification pour pleurer leurs crimes, pour se purifier par le jeûne et par la prière, et se disposer ainsi à la participation des Mystères saints : nous disons qu'ils doivent mettre un intervalle de pénitence entre leurs désordres et la Table du Seigneur; et que les faire passer du crime à l'Autel, ce seroit, dit S. Bernard, consommer leur iniquité, et non pas les conduire à la source des grâces.

De quoi sert une Confession, dit S. Grégoire le Grand (L. 6. inc. 15. L. 1. Reg.) *que l'affliction de la pénitence ne suit point, et dont cette affliction ne prouve point la sincérité de celui qui confesse ses crimes ! Nous ne reconnoissons un pécheur pour bien converti*, dit encore ailleurs ce saint Pape, (Hom. 26. in-Evang.) *que lorsqu'ils s'efforcent d'effacer par l'austérité d'une pénitence proportionnée, les péchés que sa bouche confesse, et dont il se reconnoît coupable*.

Prenons garde, dit S. Ambroise, (L. 2. de Pœn. c. 9.) *qu'une injuste compassion ne rende pire celui que nous devons guérir. Quelques-uns ne demandent la pénitence, que pour être aussi-tôt rétablis dans la Communion : mais ceux-là ne desiront pas tant d'être déliés, que de lier le Ministre ; et ne déchargent pas leur conscience de leurs péchés, mais en chargent celle du Ministre qui les absout. Hi non tam se solvere cupiunt, quàm Sacerdotem ligare ; suam conscientiam non exuunt, Sacerdotis induunt*.

Que chacun considère et examine sa conscience, dit S. Césaire d'Arles, (in append. Sermon. S. Aug. Sermon. 229.) et lorsqu'il se trouvera coupable de quelque crime, qu'il commence par purifier sa conscience par les prières, les jeûnes, ou les aumônes, avant que d'oser recevoir l'Eucharistie : *Et quando se aliquo criminis vulneratum esse cognoverit, prius orationibus, jejuniis, vel elemosinis studeat mundare conscientiam suam, et sic Eucharistiam præsumat accipere*.

S. Isidore de Séville, dans le Livre des Offices Ecclésiastiques chap. 18. dit, que recevoir la sainte Eucharistie dans le temps qu'on doit faire pénitence, c'est la recevoir indignement. *Hoc est indignè accipere, si eo tempore quis accipiat quo debet agere penitentiam*.

Il est vrai que cette maxime peut avoir ses exceptions, que la prudence doit ici, comme par-tout ailleurs, appliquer et conduire la Règle ; que la composition est quelquefois si vive dans un pécheur, les larmes si abondantes, la conversion si soudaine, si entière, si marquée, qu'on doit abrégé le temps

des épreuves , et se hâter de consoler sa douleur par l'usage de cette nourriture céleste ; qu'il est encore quelquefois d'autres Enfans Prodigués si repentans , si touchés de leurs désordres , si brisés de douleur , qu'à peine ont-ils dit au Pere de famille , *j'ai péché contre le Ciel et contre vous* , qu'on peut les faire asseoir comme lui à la Table sainte , et les rétablir dans tous les droits dont ils étoient déchus par leurs crimes. Il est des miracles de grace ; mais ces miracles sont des exceptions , et par-là même confirment la Regle.

Nous avons donc raison de dire , que la Regle ordinaire , c'est que la Communion pour un grand pécheur , doit être encore aujourd'hui le fruit et le prix , et non la première démarche de sa pénitence ; qu'elle doit enfin couronner et récompenser ses larmes , et non pas succéder à ses crimes ; et qui peut en douter , s'il croit encore que nos Mysteres sont saints et terribles ? C'est la Regle de l'Eglise ; c'est la Doctrine des Saints ; c'est la pratique de tous les siècles ; et c'est ce que l'Apôtre vouloit dire en recommandant aux Fideles de s'éprouver , avant de venir manger ce Pain céleste. *Probet autem seipsum homo , et sic de pane illo edat.*

S'il arrivoit qu'un pécheur crût que l'éloignement de la sainte Table peut servir seul et sans autre disposition , de préparation à la Communion , et qu'il lui est permis de s'en tenir à la privation de la Communion , sans pénitence , sans remords , sans desir de rentrer en grace avec Dieu , ni de s'asseoir à la Table de son Fils , il faudroit lui dire avec saint Chrysostôme , (*in I. Timoth. hom. 5.*) que *c'est un grand mal de mesurer les dignes Communions par l'intervalle du temps , au lieu d'en juger par la pureté de la conscience* : il faudroit lui répondre avec l'Auteur d'un Sermon attribué à saint Augustin (*in append. Sermon. 255.*) que *par une pareille conduite il augmente le poids de ses péchés , il perd le don du salut éternel , il amasse des crimes , il se prive des remèdes de ses maux ; et que s'il se juge indigne de la Communion par la connoissance qu'il a de ses crimes , il doit travailler à s'en rendre digne*. Cet Auteur ne dit pas qu'on doit s'approcher de l'Eucharistie quand on se sent coupable de grands péchés ; il ne blâme pas celui qui étant dans cet état , s'en croit indigne ; mais il reprend ce pécheur de ne chercher d'autre remède que dans la privation de la Communion ; il l'exhorte à s'en rendre digne , puisqu'il s'en reconnoît si justement privé. Le même Auteur demande ensuite comment dans cet état affreux on peut s'en rendre digne , et voici sa réponse : « En quittant ses mauvaises habitudes , et en demandant pénitence ; afin qu'ayant souillé sa conscience par l'impureté de ses crimes , il se purifie par la pénitence. » *Dicitis , quomodo aliquis dignum se facere possit ? Quomodo ? Nisi errores pristinos relinquat , et penitentiam petat ; ut , qui criminum suorum sorde pollutus est , exonologesis satisfactione mundenur*. Telle est encore la doctrine de S. Cyrille d'Alexandrie (*L. 3. in Joan.*) lorsqu'il condamne ceux qui se faisant un voile du respect dû à cet auguste Sacrement , pour couvrir leur lâcheté et leur négligence dans le service de Dieu , allèguent la pureté de vie qu'il exige , comme une légitime excuse qui les dispense de l'usage de la divine Eucharistie ; et refusent de travailler à acquérir toute la préparation qu'elle requiert : *Eniti quippè magis eas omni studio ac viribus deceret*, dit ce saint Docteur , *ut à peccato statim mundenur ; honestumque ac probum vite institutum amplexi ad vitæ participationem demùm magnâ cum fiduciâ properent*.

On ne peut donc sans avilir la sainteté du plus auguste Sacrement, dire qu'on peut imposer pour pénitence de communier ; et que le grand et souverain bonheur de l'ame, le sceau même de la réconciliation, la récompense que les anciens Pénitens achetoient par la plus sévère et la plus continuelle pénitence, puisse être enjointe comme une pénitence. Il s'ensuivroit qu'on peut communier pour se convertir, et par conséquent avant d'être converti ; que le pécheur peut satisfaire à la Justice de Dieu offensé, sans aucune œuvre pénible ; et qu'il n'est pas nécessaire pour communier, d'attendre que le cœur soit changé, que les passions soient mortifiées, que l'amour de Dieu soit dans le cœur. Conséquences dont la cupidité tireroit de grands avantages.

Il y a des cas où il est expédient de différer la communion à certains pécheurs auxquels on a donné l'absolution ; où celui qui a commis un péché mortel, quoique confessé et absous, doit s'abstenir de la Communion pendant quelque temps, par respect pour ce Sacrement, hors le cas de nécessité. Il ne convient pas, dit saint Thomas, (*in 4. dist. 9. a. 4.*) que celui qui est encore plein des images impures de ses désordres, s'unisse dans l'instant au Dieu de toute sainteté ; qu'un esclave à qui, par l'effet de la plus grande miséricorde, on a pardonné toutes ses iniquités, aille dans le moment de la grace que l'on vient de lui signifier, s'asseoir à la Table de son Maître et de son Roi ; trop heureux d'avoir part aux miettes qui tombent de la Table, il ne doit pas manger le pain des enfans, sans avoir passé par aucune humiliation et par aucune épreuve.

Saint Bernard, et tous les Maîtres de la vie spirituelle, enseignent que l'on ne doit pas dans le moment même passer du baiser des pieds de J. C., au baiser de sa bouche ; qu'il faut se tenir long-temps dans cette posture humiliante ; qu'il est convenable d'attendre que J. C. daigne nous en retirer. Il faut, ajoutent les mêmes Auteurs, aller à lui, non par de stériles desirs, mais par la main d'un sage Médecin, par les œuvres. C'est à un Confesseur à en juger par les règles de la prudence et de l'équité, eu égard aux dispositions insuffisantes qu'il trouve dans un Pénitent qui est dans cet état, pour recevoir cette céleste nourriture ; et aux empêchemens qu'il trouve en lui pour y participer.

Il y a une espèce d'indécence d'admettre à la Communion, immédiatement après l'absolution, les grands pécheurs qui ont scandalisé le monde par leurs désordres et par une longue impénitence : il est convenable, hors le cas de nécessité, de leur donner après la Confession quelque temps pour se préparer à la Communion par une vie réglée et occupée de bonnes œuvres ; tant pour l'édification des Fideles, que pour s'assurer encore plus de la sincérité du retour de ces Pénitens.

On ne doit pas permettre la Communion à un pécheur, quoique bien repentant, dans lequel on verroit quelque obstacle qui blesseroit la sainteté de ce Sacrement, et le respect qui lui est dû. S. Thomas, dans l'endroit que nous avons indiqué ci-dessus, dit qu'il ne faudroit pas conseiller à une personne qui auroit commis un péché mortel, de communier aussi-tôt après, quand même elle seroit contrite et confessée, hors le cas d'une grande nécessité. *Dicendum quòd non esset consulendum alicui, quòd statim post peccatum mortale, etiam con-*

tritus et confessus, ad Eucharistiam accederet, sed deberet, nisi magna necessitas urgeret, per aliquod tempus, propter reverentiam abstinere. Ce que dit ici S. Thomas, doit s'appliquer sur-tout aux pécheurs coupables de crimes d'impureté, qui laissent ordinairement dans l'esprit des idées qui le troublent, et dans le cœur des inclinations et des impressions toujours dangereuses, lesquelles ne peuvent qu'être un obstacle aux dispositions nécessaires pour communier dignement. *Si personne ne se doit exposer à l'exercice d'une fonction, sans une sainte préparation, dit le Concile de Trente, (Sess. 13. cap. 7. de Euchar.) il est certain que plus ce Sacrement céleste (la sainte Eucharistie) est reconnu saint et divin, plus on doit être attentif à n'en approcher et à ne le recevoir, qu'avec un grand respect et une grande sainteté.*

Ces paroles du Concile de Trente suffisent pour faire voir l'erreur de ceux qui disent que selon ce Concile, toute l'épreuve que demande l'Apôtre saint Paul avant la Communion, consiste à se confesser des péchés mortels dont on est coupable, parce que dans le même chapitre il est dit, que cet examen nécessaire dont parle l'Apôtre, consiste en ce que nulle personne se sentant la conscience chargée d'un péché mortel, quelque contrition qu'il lui semble avoir, ne doit s'approcher de la sainte Eucharistie, sans avoir fait précéder la Confession sacramentelle.

Il est vrai que ce Concile établit dans ce Chapitre contre Luther et Calvin, la nécessité de la Confession des péchés mortels avant la Communion. Il a voulu encore par-là cesser un abus qui régnoit alors, tant parmi plusieurs Prêtres, que parmi plusieurs Fidéles, de communier avec des péchés mortels, sans avoir fait précéder la Confession, sous prétexte de la contrition dont ils se croyoient animés. Le Concile déclare, que cette contrition qui les calmoit et qui les tranquillisoit, ne les dispensoit pas de se confesser, parce que la Confession étoit pour eux l'épreuve dont parle S. Paul. Il dit que cette épreuve est nécessaire avant de communier; mais il ne dit pas qu'elle soit suffisante: ce qui est nécessaire n'est pas toujours suffisant. Le Baptême est nécessaire pour être sauvé; mais il ne suffit pas aux Adultes. La Foi est de même nécessaire pour être justifié; mais sans les œuvres, elle ne suffit pas. La Confession fait une partie de l'épreuve que demande l'Apôtre; mais le Concile ne dit pas que ce soit la Confession qui fasse toute son essence et toute son étendue; il est bien éloigné de borner là toute l'épreuve, et d'enseigner que l'épreuve des œuvres soit une épreuve de surrogation et de conseil: l'erreur proscrite consistoit à ne pas se confesser des péchés mortels, dont on croyoit gémir sincèrement: dans le Texte cité, les Pères de cette sainte Assemblée se contentent de proscrire l'erreur, et d'établir la nécessité de la Confession: ils ne devoient pas parler des autres parties de l'épreuve, que l'on ne contestoit pas. Il n'est donc pas permis d'abuser aussi témérairement du silence du Concile et de s'en prévaloir, pour soutenir que toute la préparation pour communier dignement consiste à se confesser des péchés mortels dont on se sent coupable; sur-tout après avoir lu ces paroles ci-dessus, que nous avons déjà citées. (Sess. 13. cap. 7. de Euchar.) *Plus la sainteté et la divinité de ce Sacrement est connue à l'homme chrétien, plus il doit avoir soin de n'en pas approcher sans un grand respect et une grande sainteté. Demander une sainteté et un respect qui répondent à la sainteté et à la divinité*

de ce Sacrement, n'est-ce pas en substance exiger toutes les dispositions et toute l'épreuve que les saints Peres ont demandées, et que tous les Maîtres de la vie spirituelle après eux ont expliquées ? N'est-ce pas faire entendre suffisamment, que, quoique l'état de grace soit nécessaire avant de communier, on ne doit pas se contenter de cette seule disposition.

On ne peut donc sans témérité, dire que pour faire une Communion digne, méritoire, agréable aux yeux de Dieu, il n'y a point d'autre disposition nécessaire, que la pureté de conscience, avec l'assurance morale d'être en grace avec Dieu. Ce n'est pas là la Doctrine que les Saints nous ont enseignée. Tous les Peres de l'Eglise, outre l'état de grace, demandent pour la Communion d'autres dispositions, sans lesquelles ils veulent qu'on s'en abstienne, jusqu'à ce qu'on les ait acquises. Ils exigent la pureté d'intention, c'est-à-dire, que dans la Communion nous n'ayions en vue que la gloire de J. C., l'avancement spirituel de nos âmes, ou d'autres objets, bons, vertueux, et dignes de la sainteté du Sacrement ; de sorte que, selon eux, communier pour quelque motif temporel et humain, et s'y arrêter, renferme un péché, parce qu'une action telle que la Communion, ne peut être dirigée par des vues si peu dignes, et qui sont l'effet d'une volonté déréglée ; c'est le sentiment de S. Bernardin de Sienne, qui appelle ce défaut de pureté d'intention, une espèce de simonie mentale ; puisqu'on y achète ce qui n'est que temporel, par une chose spirituelle et céleste. *Dirigez exactement votre intention*, dit saint Bonaventure, (in 4. Sentent.) *Considérez bien ce que vous desirez. Gardez-vous d'approcher de cette Table Sainte, par vanité, par orgueil, par coutume, par quelque complaisance mondaine, pour obtenir quelque faveur temporelle, comme le font plusieurs de nos jours, qui abusent pour leur perte, de ce qui leur a été donné pour leur salut.* Tous les Peres tiennent le même langage.

Ils ne parlent pas avec moins de force d'une seconde disposition, qu'ils appellent attention. Ecoutons saint Chrysostôme : (*Homel. de non contemn. Eccles. myst.*) *Que personne, dit ce saint Docteur, ne s'approche de ces Mysteres sacrés avec un esprit distrait et dissipé. Que personne pendant ce temps, ne roule des projets terrestres et humains. Libre de tous les soins de la terre, que chacun s'élève jusqu'au Ciel, et s'unisse avec les Séraphins, puisqu'il est si près du Trône du Tout-Puissant.*

S. Basile (*Moral. Reg. 21.*) dit que celui qui participe au Corps et au Sang de J. C. et qui ne considère pas attentivement les motifs de l'institution de ce Mystere, n'en remporte aucun fruit, aucun avantage.

Pour communier dignement, dit S. Bonaventure, (in brev. part. 6. cap. 9.) il faut manger le Corps du Seigneur spirituellement, avec l'attention de l'esprit et la dévotion du cœur.

En communiant sans attention, on commet donc un péché ; on fait de l'action la plus sainte de la Religion, une action désagréable à Dieu, dont on sera jugé au Tribunal du Souverain Juge. Il s'ensuit de là, qu'on peut traiter de doctrine fausse et contraire au sentiment des Saints, l'opinion de quelques modernes, qui osent soutenir qu'il est plus avantageux de s'approcher de la sainte Communion avec des distractions actuelles volontaires, que de s'en abstenir.

La troisième disposition que les Pères exigent pour communier, c'est le respect intérieur et extérieur. L'intérieur consiste dans l'adoration, dans l'humiliation profonde de l'âme en présence du Roi des Rois, qui vient faire sa demeure en elle. L'extérieur demande qu'on se prosterne devant la Majesté Divine, avec les signes et les témoignages d'honneur, de dévotion et d'humilité. S. Augustin (*in Ps. 90.*) reconnoît que ce seroit un péché que de ne pas adorer cette Chair divine avant que de s'en nourrir; et S. Bonaventure (*de præp. ad Miss. c. 5.*) est du sentiment, que la recevoir sans respect, c'est la recevoir indignement. En effet, quand on est véritablement convaincu que le Corps et le Sang du Fils de Dieu sont réellement présents dans le Sacrement de l'Eucharistie, suffit-il de ne le pas profaner; ne faut-il pas encore l'honorer? Peut-on ne se pas présenter à sa Table sacrée avec une sainte frayeur, une humilité profonde, et une grande modestie? Ne seroit-il pas indécent, et même criminel d'y venir avec des yeux égarés, un maintien peu réglé, un air de faste et de mondanité? Oui sans doute. La simple prière sans attention et sans respect nous rend coupables; la simple assistance aux divins Mystères sans recueillement et avec dissipation, est un péché, parce que c'est une irrévérence que de parler à Dieu, et d'être en sa présence occupé volontairement de tout autre objet. A combien plus forte raison sera-t-on coupable, de recevoir la personne même de J. C., sans la respecter, sans faire attention à la Majesté infinie de l'Hôte qui daigne venir habiter en nous.

Les Pères demandent d'un commun accord une quatrième disposition pour communier. C'est la dévotion actuelle, qu'ils nomment aussi un désir, une faim spirituelle, un goût pour la divine Eucharistie. S'en approcher sans cette dévotion, c'est, selon eux, faire injure au Sacrement, c'est se priver des grâces qu'il doit prouver; c'est s'exposer à ne recevoir aucun avantage en goûtant ce Pain délicieux. J. C. vous permet non seulement de le voir, dit S. Chrysostome (*Hom. 70. ad pop.*) mais encore de le toucher, de le manger, de le recevoir en vous; ne vous en approchez donc pas avec dédain, avec dégoût; soyez enflammés, fervens, remplis d'ardeur. Ce même saint Docteur (*Hom. 83. in Math.*) dit encore: Ne voyez-vous pas avec quelle avidité un petit enfant saisit la mamelle de sa Nourrice? Telle et plus grande encore doit être notre ardeur pour cette nourriture et ce breuvage spirituel, afin d'attirer en nous la grâce du Saint-Esprit. C'est pourquoi saint Grégoire le Grand dit, parlant de ce Divin Sacrement, qu'il n'y a que ceux qui ont faim qui soient rassasiés. S. Bonaventure dit: (*Lib. de præp. ad Miss.*) Prenez garde d'approcher à la participation des S. Mystères, de l'ennui et de la froideur. S. Thomas (3. p. q. 8. a. 10.) dit, qu'il faut, qu'il est nécessaire, que l'homme s'en approche avec une grande dévotion et un grand respect.

La nécessité de ces dispositions actuelles, qui doivent suivre et accompagner l'état de grâce, est si constante, que, sans entrer dans un plus grand détail, on peut dire avec une entière assurance, qu'il n'y a aucun Concile ni général ni particulier, qui ne la regarde comme indispensable; aucun Docteur vraiment Catholique qui ne la prêche, aucun Rituel qui ne l'enseigne; qu'elle est enfin profondément gravée dans le cœur des Fidéles.

Nous avons dit en parlant des dispositions pour bien communier, qu'il est

non seulement nécessaire d'être exempt de péché mortel , mais qu'à cette disposition primitive, essentielle, et fondamentale, on doit encore joindre une foi vive, une ferme espérance, une charité ardente, une humilité profonde , un saint empressement , une adoration véritable , un grand respect ; expressions qui supposent les quatre dispositions dont nous venons de parler.

Pourquoi prescrit-on dans tous les Diocèses , de ne donner qu'avec de grandes précautions la sainte Eucharistie aux insensés , aux frénétiques , aux éngumenes , et à ceux qui sont sourds et muets de naissance ? Juge-t-on qu'entre toutes ces personnes , il n'y en a pas une qui soit en état de grace ? non assurément. Mais on est persuadé qu'outre l'état de grace , il faut encore un grand respect pour un si auguste Sacrement ; qu'il faut pouvoir discerner la Table sainte et divine du Seigneur , d'une table ordinaire et profane ; la nourriture spirituelle et céleste , d'un aliment terrestre et corporel ; et que , comme dit le Concile de Trente , (ce que l'on ne peut trop répéter aux Fidéles ,) *plus ce Sacrement céleste est reconnu saint et divin , plus on doit avoir attention à ne le recevoir qu'avec une grande révérence et une grande sainteté.*

Il est donc certain que les dispositions actuelles d'attention , de respect , de desir , et de pureté d'intention , ne sont pas seulement de conseil , qu'elles sont nécessaires même pour la Communion en général ; et que ceux qui ne les y apportent pas , commettent un péché dans l'acte de leur Communion. Il est donc certain , que la Doctrine de la suffisance de l'état de grace séparé de ces dispositions , n'a jamais été avouée dans l'Eglise , et qu'elle est contraire au sentiment de tous les Docteurs qui enseignent une Morale pure et saine.

Les Peres ne se sont pas moins appliqués à nous donner une idée précise sur les dispositions qu'un Juste doit apporter à la Communion fréquente. C'est une maxime généralement reçue , qu'il faut une préparation plus relevée et plus excellente , pour communier fréquemment , que pour communier rarement. Il faudroit qu'un Confesseur fût bien peu instruit , s'il approuvoit toutes les Communions fréquentes , s'il ignoroit les abus qui se glissent tous les jours ; et il auroit été bien peu attentif à ce qui se passe sans cesse sous nos yeux , et à ce que l'exercice du saint Ministère doit lui avoir fait connoître plus particulièrement , si tant de preuves ne lui avoient appris la différence qu'il faut faire des ames ferventes et des ames tièdes , des ames courageuses et des ames lâches ; des ames fidelles , exactes , appliquées , et des ames négligentes , oisives , sans soin , sans vigilance , sans attention ; des ames détachées d'elles-mêmes , mortifiées , recueillies , et des ames sensuelles jusques dans leur prétendue régularité , volages , dissipées , toutes mondaines. Les confondre ensemble , leur donner le même accès à la Table du Sauveur , les y admettre avec la même facilité , ne discerner ni conditions , ni caracteres , c'est ce qui doit être condamné. Prétendre que dès qu'un Chrétien est en grace avec Dieu , on doit lui accorder l'usage fréquent de la communion , c'est oublier les regles que la sage antiquité nous a tracées , et que nous sommes obligés de suivre : il y en a pour la Communion fréquente , comme il y en a pour la Communion en général ; les oublier , s'en écarter , c'est tomber dans la prévarication.

C'est une maxime certaine, qu'on n'honore jamais plus parfaitement J. C., que par la Communion fréquente; mais il faut ajouter, par la Communion fréquente faite avec les dispositions que l'Eglise demande: sans cette précaution, on pourroit abuser de la proposition.

Voilà la maxime générale; mais l'application à l'égard de chacun en particulier, doit être réglée par les avis d'un guide prudent, éclairé dans les voies de Dieu, et parfaitement instruit des dispositions intérieures des personnes qu'il conduit. Nulle règle sûre en cette matière, que celle de l'avis et du conseil d'un sage Directeur; et le Docteur lui-même n'en a d'autre, que celle d'un examen et d'un discernement fondé sur l'épreuve, et sur l'épreuve des œuvres. C'est ainsi qu'ont pensé tous les Peres, et tous les Théologiens les plus exacts et les plus éclairés.

Tous les Peres ont conseillé la fréquente Communion; c'est une maxime généralement répandue dans leurs écrits; c'est une vérité constante. Il en est une autre essentielle et intéressante pour les Fideles, c'est d'établir clairement quels sont ceux à qui l'on doit la conseiller. Tous les Médecins conseillent le pain et la viande, comme une bonne nourriture. S'ensuit-il qu'ils la conseillent dans tous les états de santé ou de maladie; qu'ils la conseillent indifféremment, sans avoir égard aux différentes dispositions, aux différens tempéramens, aux différens degrés de force, à l'état présent de celui qui consulte? En deux mots, cette fréquente Communion dont les Peres parlent, s'étend-elle également aux innocens et aux coupables, aux Justes et aux Pénitens? Tous les Justes sont-ils appelés à une égale fréquentation? C'est ce que nous allons examiner.

De ce que les premiers Chrétiens, les premiers Héros de la Foi participoient très-souvent à la sainte Eucharistie, on ne doit pas conclure que le Juste lâche, le Juste avec ses indévotions, avec sa tiédeur, qui est la juste punition de sa négligence et de sa paresse, puisse communier tous les jours; et que plus un Juste se trouve foible, dénué de grace, sans force et sans vertu, plus il doit approcher de la Table sainte avec confiance. Ce n'est qu'en renversant toutes les règles de la Morale et du raisonnement, que l'on peut admettre une pareille conséquence. Enfin, les exemples des Chrétiens de l'Eglise des premiers temps, de ces hommes uniques qui avoient reçu la plénitude de l'Esprit-Saint; dont la Foi opéroit des miracles; qui déjà élevés dans le Ciel par la vie la plus parfaite, fouloient aux pieds le monde et toutes ses promesses; dont toute la vie étoit un exercice continuél de la plus pure vertu; de ces hommes que l'Eglise a toujours regardés comme le modele le plus accompli de la sainteté du Christianisme, ne serviront jamais pour autoriser la pratique de la Communion très-fréquente et journalière, dans tous les états et toutes les conditions, sans demander une sainteté plus élevée, que la seule exemption du péché mortel.

Saint Bonaventure parle bien différemment de l'usage qu'on doit faire de l'exemple des premiers Chrétiens. Il demande (*in 4. dist. 12. p. 2. art. 2. q. 2.*) s'il est utile de communier souvent: *Si ergo queritur utrum expediat alicui frequentare. Il faut répondre*, dit-il, *que si une personne voit qu'elle est dans l'état où étoient les Chrétiens de l'Eglise primitive, elle fait bien de communier tous les*

jours ; mais que si elle reconnoît qu'elle est dans l'état où sont les Chrétiens de l'Eglise des derniers tems, c'est-à-dire, qu'elle est froide et lente dans les choses de Dieu, elle est louable de ne communier que rarement. Il ajoute que si elle est dans un état qui tienne comme le milieu entre ces deux premiers, elle doit se conduire d'une manière proportionnée à cet état ; c'est-à-dire, s'éloignant quelquefois pour apprendre à s'approcher avec plus de respect ; et s'approchant aussi quelquefois, parce que le respect et l'amour sont également dus à cet Hôte. Il est ici question d'un Juste qui tient le milieu entre la ferveur des premiers Fideles, et la tiédeur des Fideles du siècle où S. Bonaventure vivoit. Quelle est la règle qu'il donne pour ces Justes qui vont à Dieu, mais qui ont encore des imperfections ; qui sont foibles, mais qui gémissent de leurs foiblesses ; qui marchent dans la voie des Commandemens, non, à la vérité, avec cette rapidité que nous admirons dans les premiers Chrétiens, mais non aussi avec cette lenteur, cette indifférence, cette tiédeur que l'on reproche aux ames tièdes ! Tantôt ils s'absiendront de communier, mais pour un temps ; tantôt, mais plus souvent, ils s'approcheront de J. C. avec amour. Ce Saint établit ensuite la méthode la plus sûre, ou plutôt l'unique sûre, pour ne pas se tromper : Et alors, dit-il, cette personne ayant reconnu si elle s'avance davantage dans la piété, ou en s'en éloignant, ou en s'en approchant, qu'elle choisisse la voie qui lui est la plus utile, parce que l'homme ne connoît en cela, que ce que l'expérience lui apprend. Ce saint Docteur finit enfin par ces paroles remarquables : Tout ce qu'on peut dire pour porter les ames à recevoir souvent l'Eucharistie, suppose toujours qu'on y apporte la préparation qui lui est due, laquelle ne se trouve ordinairement qu'en un très-petit nombre de personnes ; in paucissimis.

Lorsque le Pape Benoît XIV (*Brev. ad Epis. Ital.*) propose l'exemple des premiers siècles, comme le motif le plus propre dont les Pasteurs puissent se servir pour ranimer la foi languissante de nos jours, et engager les Fideles à s'approcher fréquemment des saints Mysteres, il en parle comme S. Bonaventure. *Utinam*, dit-il, *eo ipso christianæ pietatis fervore quo Fideles primorum seculorum exardebant, nostrorum quoque temporum homines inflammaret, avidè ad publicam sacram mensam advolare, sanctorumque Mysteriorum sollemnitati, non adesse tantum, sed religiosè eorumdem participationem exoptare conspicerentur ! Nulla certè res est, quæ utilius Episcopi, Parochi, Confessarii, studium suum omne impendere valeant quàm in excitandis fidelibus ad eam mentis puritatem sectandam, undè digni reddantur frequenti ad sacram mensam accessu.*

Nul Pere, nul Auteur exact n'a parlé de la Communion fréquente, sans établir que le fondement des dispositions nécessaires pour communier souvent avec fruit, est de mener une vie véritablement Chrétienne. Ce n'est donc pas connoître les vraies dispositions que demande la fréquente Communion et le relâchement du siècle où nous vivons, que de faire une règle générale de la Communion très-fréquente, sans avoir égard à l'état, aux différens mérites, aux différens degrés de justice des Fideles auxquels on la conseille.

Saint Bonaventure a décidé encore bien clairement dans un autre Ouvrage, (*de Profess. Relig. lib. 2. cap. 23.*) lequel des deux Confesseurs est le plus prudent, ou de celui qui porte également toutes les personnes de différens états et de différentes professions à communier tous les huit jours, et même plusieurs

fois la semaine ; ou de celui qui pesant tout au poids du Sanctuaire , demande une grande préparation pour une Communion si fréquente , et s'en tient à cette grande règle dont il ne faut pas se départir : *Qu'il faut consulter les différentes dispositions que le S. Esprit met dans les âmes qui s'adressent à ses Ministres.*

Il faut remarquer que S. Bonaventure parle dans un Ouvrage destiné à l'instruction des Religieux , qui faisant profession d'une vie plus pure , plus relevée , plus sainte , que celle des gens du monde , sont par leur état même plus disposés pour recevoir souvent cette Divine nourriture. *Si quelqu'un , dit ce saint Docteur , desire connoître s'il vaut mieux communier souvent que rarement , il me semble en ceci qu'on ne peut pas donner à tous une même règle. Les mérites des hommes ne sont pas égaux ; leurs actions et leurs perfections ne se ressemblent pas , leurs desirs sont différents ; et les opérations du Saint-Esprit en eux sont très-différentes.* Si c'est avec cette prudence qu'écrivait S. Bonaventure pour des Religieux , avec quelle précaution se seroit-il expliqué sur la Communion des Laïques et des personnes du siècle ?

Il y a divers états , même dans la Religion , dit ce saint Docteur ; *Et diversi erant status in Religione.* Il y a sans doute beaucoup plus d'états différents dans les personnes du monde. Il en est qui ont conservé leur innocence , et qui ont dès leur enfance modéré la Loi sainte : il en est qui sont déchus de cette précieuse innocence : ceux-ci forment différentes classes : plusieurs en sont déchus par un seul péché mortel , d'autres par plusieurs : les uns ont passé nombre d'années dans les plus grands désordres , d'autres se sont relevés promptement du péché : parmi les Justes on en voit de lâches , de foibles , de tièdes : il s'en trouve d'autres fervens , courageux , humbles , qui s'affligent , qui marchent à grands pas , dont il faut modérer le zèle.

Il faut donc conclure avec S. Bonaventure : *C'est pourquoi comme on ne peut pas prescrire à tous les malades un même remède à cause de la diversité des complexions , ou du lieu , ou du temps , ou du régime de vie , ou pour d'autres considérations , qui déterminent à leur donner un même remède ou plus souvent , ou plus rarement , ou dans une moindre , ou dans une plus grande quantité ; il faut suivre la même méthode à l'égard du remède spirituel , qui est le Corps de J. C.*

Ce Saint ajoute , que tous ne veillent pas avec la même circonspection à la garde de leur âme , au règlement de leurs mœurs , à la pureté de leur conscience. *Et alii magis , alii minus sunt circumspici in custodia vitæ suæ , et morum , et conscientiæ suæ puritate.*

Il ne suffit donc pas d'avoir une piété foible et languissante , pour communier souvent ; il ne suffit pas de se confesser souvent , de s'accuser toujours des mêmes péchés , sans faire des efforts pour s'en corriger ; de passer toute sa vie , à tomber , se relever , retomber , mais sans se faire violence , sans éviter les occasions de chute. Il faut veiller avec circonspection à la garde de son âme , *in custodia vitæ suæ* ; au règlement des mœurs , pour les rendre conformes aux principes immuables de l'Évangile , contre lesquels on ne sauroit prescrire , *et morum* ; enfin , à la pureté de sa conscience , en purifiant son âme des taches journalières , par les larmes d'une vraie pénitence et le feu de la divine charité , *et conscientiæ puritate.*

Après

Après toutes ces différentes considérations, voici la décision de S. Bonaventure sur la fréquente Communion. Il croit que si l'on excepte les Prêtres, à peine se trouvera-t-il une personne si vertueuse et si sainte, à qui il ne suffise de communier pour l'ordinaire une seule fois la semaine. *Vix tamen aliquis ita religiosus esse videatur et sanctus, exceptis Sacerdotibus, cui semel in septimanâ non sufficiat ex consuetudine communicare.* Ce saint Docteur toujours inébranlable dans ce grand principe, que la fréquentation de cet ineffable Mystère doit se régler par beaucoup de circonstances, et sur-tout par les différentes opérations du S. Esprit dans les âmes, ajoute cependant une exception digne de sa piété, et de sa fidélité à suivre les mouvemens de Dieu dans ceux qu'il conduisoit : *Si ce n'est, dit-il, qu'il arrive quelque raison particulière qui porte une personne à communier plus souvent, comme quelque maladie survenante, ou la rencontre d'une Fête solennelle, ou la ferveur d'une extraordinaire dévotion, ou une soif extrême et un desir brûlant de recevoir celui qui seul est capable de rafraîchir l'ardeur de l'âme qui l'aime : et parce que c'est le S. Esprit seul qui peut inspirer cette ardeur et ces transports violens, ainsi qu'on a sujet de croire, on ne doit pas s'attacher en ces rencontres aux Loix de la coutume, non plus qu'aux réglemens et aux ordonnances des hommes.*

Le Pape Benoît XIV, après avoir dit, que les instructions que les Curés doivent à leurs Paroissiens sur la fréquente communion, ne peuvent en aucune manière s'écarter de la Doctrine du Décret du Pape Innocent XI sur cette matière, ajoute : *Præcipuè verò monendi sunt Confessarii ne frequentem ad Eucharistiam accessum iis aut suadeant, aut permittant, qui in gravia peccata sapè labuntur, nec de pœnitentiâ peragenda, suâque vitâ emendandâ sunt solliciti; sicut nec illis, qui etsi gravia evitent crimina, voluntatem tamen habent venialibus inhærentem.* (De Synodo Diœces. l. 7. cap. 12. n. 9.) Sur quoi ce Pape recommande de lire ce qu'en a écrit S. François de Sales.

Personne n'a mieux connu les regles qui nous sont tracées sur la fréquente Communion par la sage Antiquité, que S. François de Sales; personne ne les a mieux pratiquées et n'en a mieux pénétré l'esprit. Ce saint Evêque, si zélé pour la gloire de Dieu, pour la conversion des Hérétiques, pour le salut et la sanctification des Pécheurs, nous a expliqué ce qu'il croit nécessaire pour la communion fréquente. Il commence par établir, (*Intr. à la vie dévote, Part. I. Chap. 22.*) qu'il faut bien distinguer entre les péchés véniels, et les inclinations ou affections au péché véniel; que jamais nous ne pouvons être entièrement purs de péchés véniels, au moins persister long-temps dans cette pureté; mais que nous pouvons bien n'avoir aucune affection aux péchés véniels : *C'est autre chose, dit-il, de mentir une fois ou deux en chose peu importante, de gaieté de cœur : et autre chose de se plaire à mentir, et d'avoir l'affection à cette sorte de péché.* Cette distinction supposée, voici comme il parle, (*Ibid. Part. II: Chap. 20.*) d'après le sentiment de S. Augustin : *Je ne blâme ni loue la Communion de tous les jours; mais j'exhorte un chacun, et je lui conseille de communier tous les Dimanches, pourvu que l'esprit soit sans aucune affection au péché; et plus bas : Pour communier tous les huit jours, il est nécessaire de n'avoir ni péché mortel, ni aucune affection au péché véniel, et d'avoir un grand desir de communier. Voilà deux dispositions requises; la*

première, d'être exempt d'affection au péché véniel, c'est-à-dire, comme l'explique S. François de Sales lui-même, (*Ibid. Part. I. Chap. 22.*) *qu'il ne faut pas s'y plaire, ni nourrir volontairement dans son cœur la volonté de continuer et d'y persévérer, et par conséquent de déplaire à Dieu. La seconde, c'est d'avoir un grand desir de s'approcher de la sainte Table.*

Le nécessité d'être exempt d'affections au péché véniel, est fondée sur la nature même de ces affections. *Elles sont*, dit ce saint Evêque, *contraires à la dévotion, elles tendent les forces de l'esprit languissantes, empêchent les consolations divines, ouvrent la porte aux tentations; et, bien qu'elles ne tuent pas l'âme, elles la rendent extrêmement malade; et c'est en quoi elles diffèrent des péchés véniels; ceux-ci arrivant en une âme et ne s'y arrêtant pas long-temps, ne l'endommagent pas beaucoup; mais si ces mêmes péchés demeurent dans l'âme pour l'affection qu'elle y met, ils lui font perdre la dévotion.*

S. François de Sales assure, que l'affection au péché véniel affoiblit au moins la dévotion : or la dévotion étant affoiblie, il n'est pas permis de communier souvent, parce que, selon le principe de S. Thomas, il faut pour la Communion, une grande dévotion et un grand respect; parce que, selon S. Césaire, (*Serm. 104. in append. Serm. S. Aug. n. 3. de Sanct.*) *les péchés véniels multipliés et commis avec affection rendent l'âme si difforme, qu'ils ne lui permettent pas de se livrer souvent aux divins embrassements de l'Epoux; parce que, selon le Concile de Trente, (Sess. 13. cap. 8. de Euch.) pour recevoir souvent ce pain qui est au dessus de toute substance, il faut que les Chrétiens aient une foi ferme et constante, un profond respect, une grande piété et une grande dévotion de cœur.*

Une âme qui ne craint que les ruptures qui font perdre le Bien-aimé, qui n'est nullement touchée de toutes ses langueurs dans la piété, de ses refroidissemens, de ses négligences pour Dieu, tient peu à J. C., et touche de près au moment de sa disgrâce entière. On ne peut trop mettre devant les yeux des Fidéles que l'on porte à la Communion fréquente, qu'il est fort à craindre, qu'après n'avoir pas assez respecté la sainteté du Sacrement, par l'habitude que l'on contracte de n'être pas touché de ses fautes vénielles, on ne vienne au point de le profaner par un horrible sacrilège.

On ne peut leur représenter trop souvent, que si l'état d'une âme morte par le péché, rend la Communion indigne et sacrilège, la langueur et le peu de goût qui vient de certaines attaches qui déplaisent à Dieu, quoiqu'elles ne soient pas criminelles, et du peu de soin qu'on a de purifier son cœur, la rend infructueuse selon le degré où cette mauvaise disposition est poussée : or, dire qu'une Communion est sans fruit, ce n'est pas dire tout ce qu'elle est; on doit ajouter qu'elle est dangereuse dans ses suites. Si en recevant le Corps de J. C., nous mettons par la disposition de notre cœur, un obstacle à la communication surabondante de son Esprit, qui est la fin pour laquelle il nous donne sa Chair à manger, il est à craindre que nous n'en soyons punis par des affoiblissements, qui nous conduisent insensiblement à la mort si nous ne recourons au remède de la pénitence. Quand même nous ne serions pas tout-à-fait indignes, de cette indignité qui nous rend coupables du Corps et du Sang du Sauveur, nous pourrions nous rendre indignes de ces grandes

grâces sans lesquelles nous ne pourrions vaincre les grandes foiblesses, ni les grandes tentations dont la vie est pleine. Nous pourrions nous rendre indignes de cette parfaite communication avec l'Époux, et causer entre lui et nous, sinon la rupture, du moins ces froideurs qui sont des dispositions à la rupture même. On doit appliquer à cette vérité ce que dit S. Basile (*L. 1. de Bapt.*) *Non terribile tantum judicium habet, qui in carnis ac spiritus inquinamento ad sancta accedit indigne (accedens verò reus fit Corporis ac Sanguinis Domini) sed et otiosè et inutiliter edens ac bibens, in eo quòd non per memoriam ejus qui pro nobis est mortuus.* Ce saint Docteur ajoute cette grande règle, que celui qui s'approche du Corps et du Sang du Seigneur, en mémoire de sa Mort et de sa Résurrection, doit être non seulement exempt de tout ce qui souille le corps et l'esprit, pour ne pas manger et boire sa condamnation; mais encore exprimer en soi la ressemblance de celui qui est mort et ressuscité pour nous, en faisant voir qu'il est mort au péché, au monde et à soi-même, et qu'il ne vit plus que pour Dieu par J. C. N. S. Il est donc important qu'un Chrétien qui desire son salut, et qui veut s'avancer dans la piété, comprenne qu'il doit craindre toutes les Communions infructueuses, et qu'il ne peut être trop attentif à prendre pour règle ce que vient de dire S. Basile.

Écoutez encore sur ce sujet S. Grégoire le Grand. *Il n'y a, dit ce saint Pape, (L. 2 in. 1. Reg. c. 1.) que ceux qui ont faim qui soient rassasiés : ce sont ceux qui en jeûnant parfaitement des vices, reçoivent les divins Sacrements. Et, parce que les plus Saints même ne peuvent être sans péché, il faut qu'ils s'efforcent de se purifier de ces fautes dont la fragilité humaine ne cesse point de les souiller. Car, quelque petits que puissent être les péchés qu'on commet, si l'on n'a pas soin de s'en purifier tous les jours, l'ame s'en remplit peu à peu, et ils la privent justement du fruit du rassasiement intérieur. C'est pour nous exhorter à nous vider de cette mauvaise réplétion, que l'Apôtre dit, que l'homme s'éprouve soi-même; et qu'après cela il mange de ce Pain et boive de ce Calice. Car en quoi cette épreuve consiste-t-elle, sinon à vider son ame de la malice du péché, pour se présenter ensuite éprouvé et pur à la Table du Seigneur? Puis donc que nous péchons tous les jours, ayons tous les jours recours aux larmes de la pénitence; puisque c'est cette seule vertu qui purge notre ame de tout ce que le péché y amasse d'ordure. C'est alors que ceux qui ont faim sont véritablement rassasiés; parce que plus que nous avons soin de nous purifier par les larmes de la pénitence, plus le fruit de la grâce divine que nous recevons dans le sein spirituel, est abondant.*

Pour se convaincre toujours davantage qu'il faut être exempt d'affection au péché véniel pour la Communion fréquente, il faut lire ce que nous dirons en parlant du Sacrement de pénitence, de l'attention avec laquelle les Confesseurs doivent travailler à purifier les ames des péchés légers.

À l'exemption d'affection au péché véniel nécessaire pour pouvoir communier fréquemment, S. François de Sales ajoute le desir et un grand desir de la Communion; et cela conformément à cette exhortation de S. Jean Chrysostôme : *Que personne n'en approche avec dégoût, avec indifférence; soyez tous enflammés, fervens, pleins de zèle, remplis d'ardeur; et à ce que nous venons d'entendre dire à S. Grégoire le Grand: Il n'y a que ceux qui ont faim qui soient rassasiés.*

Il n'est pas nécessaire que ce désir soit sensible, il suffit qu'il soit dans le cœur. Mais il est important d'en découvrir le principe. Car il y a deux sortes de faim, l'une qui est causée par la bonne digestion, et l'autre par le vice radical qui est dans l'estomac. S. François de Sales demande que la véritable faim pour la sainte Eucharistie, naisse de la chaleur de l'ame embrasée d'amour : or pour juger de cette faim, il n'y a qu'à examiner si cette nourriture profite, si on est plus fort : les desirs les plus ardens de la Communion doivent toujours paroître suspects, quand on n'aperçoit aucun profit. et qu'on éprouve une augmentation de foiblesse plutôt qu'une augmentation de force.

Ouvre l'épreuve qu'il faut faire de cette Viande céleste, pour n'y pas manger sa condamnation, dit le célèbre Bossuet, Evêque de Meaux, (*Discours sur la Cene*,) il y a encore une épreuve, une préparation nécessaire pour la manger avec profit. Cette viande ne nous est pas seulement donnée pour entretenir la vie, mais encore pour nous rendre l'embonpoint. Elle renouvelle, elle engraisse, elle veut détruire de plus en plus jusqu'aux moindres restes du mal.

Cette Viande ne se digère pas ; mais c'est elle, pour ainsi parler, qui nous digère, et nous change en elle-même. Il faut considérer le progrès que nous faisons en la mangeant, et la prendre avec réserve, jusqu'à tant que nous soyons rendus propres à recevoir tout son effet ; sinon elle nous surcharge ; et si nous n'avons pas la mort dans le sein, il s'amasse des humeurs ; qui doivent nous faire craindre une rechûte. Il faut donc craindre le fréquent usage de l'Eucharistie, si on n'en vient à cet embonpoint spirituel, et à un état de force.

Il est vrai que c'est en la recevant, que nous devenons propres à la recevoir : c'est elle-même qui par sa vertu, nous rend propres à elle-même et à ses effets ; mais il en faut savoir tempérer l'usage. La marque la plus assurée dans les bonnes ames pour la recevoir souvent, c'est l'appétit spirituel qu'elles en ressentent ; mais il faut savoir ménager cet appétit. Il y a des appétits de malades, il y en a que la santé donne ; l'appétit est donc équivoque, et il faut le savoir connoître : il faut savoir le réprimer, il faut savoir se réveiller : il faut quelquefois exciter l'ardeur par quelque délai, pour aussi augmenter le goût.

Telle ame aura besoin qu'on le lui excite par quelque temps de lecture, et par la méditation de la parole divine : goûter la parole de J. C., c'est la bonne marque. qu'on le goûte lui-même, et la meilleure préparation à le goûter. Qui est le Sage qui entendra, et qui discernera ces choses ? Qui est cet économe fidèle et prudent, qui saura donner le froment, dont la distribution lui est confiée, en son temps et selon la mesure ? Remarquez qu'il y a le temps et la mesure à garder, et que ce Dispensateur ne doit pas seulement être fidèle, mais encore prudent. Ainsi, que l'homme s'éprouve lui-même ; car le temps de l'un n'est pas toujours le temps de l'autre, et la mesure de l'un n'est pas toujours la mesure de l'autre.

Il s'ensuit que, puisqu'il y a une faim fausse et apparente de l'Eucharistie, et qui naît d'un mauvais principe, il est essentiel que les Confesseurs n'oublient jamais, que le désir qu'un Pénitent fait paroître de la Communion, n'est pas toujours une raison suffisante pour la lui permettre. Il faut examiner si Dieu seul en est le principe ; si l'amour propre et la vanité, l'habitude et le respect humain n'y ont point de part. Ce désir se trouve quelquefois dans des personnes qui ayant perdu leur innocence par des crimes réitérés, se sont

contentées de les confesser , sans s'être mises en peine de les expier par la prière , par la mortification , l'aumône et les autres bonnes œuvres , et par l'exercice des vertus contraires aux excès auxquels elle s'étoient abandonnées ; sans tâcher d'assurer leur conversion par une sincère douleur et un véritable changement. Ce desir de la fréquente Communion naît souvent de certaines causes extérieures , de certaines occasions , de certaines circonstances , qui ne sont rien moins que des effets de l'amour de Dieu. Tel est celui que dans la célébrité de certaines Fêtes , sentent certaines fausses dévotes , lesquelles après leurs Communions réitérées n'en sont pas moins impatientes , moins orgueilleuses et hautaines , moins sensibles et délicates , moins politiques et intéressées , moins entières dans leurs volontés , moins aigres dans leurs paroles , moins vives dans leurs ressentimens , moins précipitées dans leur conduite et leurs jugemens , moins médisantes , moins oisives , moins dissipées qu'elles étoient auparavant , lesquelles , en un mot , font consister toute leur piété à communier souvent , et croient trouver dans la communion fréquente un supplément à toutes les vertus qu'elles n'ont pas et qu'elles négligent d'acquérir.

Il faut que le desir de la Communion , ce grand desir que S. François de Sales exige pour pouvoir communier fréquemment , soit une faim vraiment spirituelle , c'est-à-dire , la faim de la Justice : il faut que ce desir forme les faméliques dont parle S. Grégoire ; qu'il provienne d'une intention droite de s'unir plus étroitement à J. C. , pour demeurer et pour vivre en lui , c'est-à-dire , dans son esprit et dans ses intentions : il faut que ce desir ait pour objet l'esprit de J. C. comme son Corps , et qu'il nous porte non seulement à manger sa Chair sacrée , mais encore à vivre de sa propre vie ; et , comme dit S. Basile , à *exprimer en nous sa mort* , en mémoire de laquelle nous recevons l'Eucharistie , *en mourant au péché , au monde et à nous-mêmes*. Y a-t-il en effet rien de plus propre à ranimer en nous la ferveur de l'esprit , et à exciter dans nos cœurs les sentimens de foi , de piété , de confiance et d'amour envers J. C. , que les approches de ce Divin Epoux de nos ames , les préparatifs du Festin où il veut être lui-même notre nourriture , et l'invitation pleine de charité et de tendresse qu'il nous fait , d'aller nous rassasier à sa Table , et puiser la vie dans la source même de la vie et du salut ?

Les Communions faites avec une vraie tiédeur et sans préparation , sont des Communions infructueuses , très-dangereuses , et qui conduisent insensiblement à la Communion indigne. Mais il ne faut pas les confondre avec celles où l'on éprouve une espèce de pesanteur et de sécheresse : il est de la dernière importance que les Confesseurs examinent d'où vient cette pesanteur et cette aridité. Nous savons par tout ce que les Saints nous apprennent , que cette privation de goût sensible , ce dénuement de ferveur et de consolation spirituelle , cette aridité de l'ame dans les momens qui précèdent la Communion et dans la Communion même , est une de ces épreuves par lesquelles il plaît à Dieu d'exercer les plus saintes ames , en se retirant d'elles en apparence , en leur ôtant le lait de ses divines consolations ; pour leur apprendre par ces rigueurs qui les affligent , à connoître le prix de ces dons ; pour les porter par ce vil sentiment de leur misère et de leur pauvreté , à vivre dans une con-

tinuelle dépendance de sa grace, et à le chercher avec plus d'ardeur dans le Sacrement où il se donne tout entier à elles. Cette tiédeur, ou plutôt cette sécheresse que nous voyons dans les âmes vigilantes, mortifiées, pénitentes, qui vont à Dieu dans la droiture et la simplicité de leur cœur, ne doit jamais être regardée comme une raison de se retirer de la Communion. Nous sommes bien éloignés de vouloir détourner de la Communion fréquente, ces âmes justes, solidement vertueuses, que Dieu éprouve par des peines, des craintes et des alarmes; qui passent la plus grande partie de leur vie dans une continuelle sécheresses et aridité, qui soutiennent cet état si pénible sans se relâcher. Il faut au contraire les avertir, que pour leur consolation, il y a jusqu'à la consommation des siècles, une Table préparée sur nos Autels, pour les fortifier contre toutes les attaques qu'elles ont à soutenir et au dehors et au dedans d'elles-mêmes : *Parasti in conspectu meo mensam, adversus eos qui tribulant me*, dit le Prophète Roi; que dans nos Tabernacles est renfermé ce Pain céleste qui leur donnera des forces pour les consoler dans leur exil, traverser le désert, et achever leur carrière; c'est ainsi que parloit S. Bonaventure : *Nec ideo prætermittenda Communio, si quandoque homo non sentit specialem devotionis gratiam, cum ad illam studet se præparare*. Ainsi l'état de ce Juste, qui, selon S. Bonaventure, ne doit pas omettre la Communion à laquelle il se prépare, n'est ni un état de lâcheté, ni un état d'indolence et de paresse; c'est un état de combat, un état d'une sainte violence, un état d'application, *cum ad illam studet, se præparare*. En vain Dieu semble se retirer; en vain il semble détourner de cette âme ses regards favorables, en sorte qu'elle peut lui dire comme Job : *Mutatus es mihi in crudelem*; vous n'êtes plus pour moi ce Dieu consolateur; mais un Dieu plein de rigueur; sa fidélité est toujours la même; elle s'attache uniquement, non à ce lait si doux, dont elle étoit abondamment remplie dans les premiers temps de sa ferveur; mais son Epoux, qu'elle desire uniquement. Qu'il lui rende le calme et la sérénité, ou qu'il continue ses rigueurs apparentes, il sera toujours le Dieu de son cœur. Bien loin dans cet état de chercher des prétextes pour diminuer le nombre de ses Communions, nous croyons qu'on doit les augmenter; et que la fréquente Communion doit être la récompense des victoires continuelles de sa foi, et de son héroïsme de constance et de fidélité qui est si rare.

Mais on doit traiter bien différemment les Justes foibles, languissans, qui, sans combat, sans violence, sans autres dispositions que celle d'être éloignés simplement d'une entière rupture avec Dieu, ne comptent pour rien les refroidissemens, les infidélités qui ne vont pas à la rupture, à laquelle cependant elles préparent. Et l'on doit s'en tenir inviolablement à la règle de S. Bonaventure, que, lorsque la tiédeur vient de ce qu'on mène une vie relâchée et dissipée, qu'on n'a pas soin de se nourrir de la parole de Dieu, qu'on se laisse aller à ses penchans, qu'on est peu touché de ses fautes, il faut interrompre la Communion fréquente, jusqu'à ce qu'on soit sorti de cet état : *Consultendum est talibus*, dit ce saint Docteur (*Comp. Theol. l. 6. c. 17.*) *ut de Communionem expectent, quousque parati, et devoti, ac circumspicci possint accedere*. C'est aux personnes de ce caractère, dont toute la piété se borne à quelques exercices de dévotion, dont toute la vie est mondaine et séculière, qui sont

aussi vides de l'Esprit de Dieu, que pleines de l'esprit du monde, et qui cependant demandent tous les jours le Pain des Forts, avec une assurance qui tient de la présomption, qu'un sage Confesseur doit interdire la fréquente Communion.

Au reste, on ne doit rien oublier, lorsqu'on voit des âmes saintes que Dieu conduit par de rudes épreuves de différentes especes, épreuves dans les exercices de piété, épreuves dans le Sacrement de Pénitence, épreuves et épreuves sensibles dans la Communion, on ne doit, dis-je, rien oublier pour modérer leurs troubles; aux saintes frayeurs de la piété trop alarmée, on doit opposer les saintes ardeurs de l'amour, les vifs empressemens de la Charité, qui aime à s'unir à l'unique objet de ses desirs. On doit avertir en même temps ces Justes troublés et alarmés, de suivre pour la Communion les règles d'un Directeur pieux et instruit, auquel elles doivent s'adresser. On doit leur apprendre enfin, qu'il y a souvent un excès dans ces recherches trop profondes du cœur et de ses replis, dans l'examen scrupuleux des moindres fautes; que ces discussions toujours continuelles épuisent l'esprit, dessèchent le cœur, et occasionnent souvent les troubles dont ils sont inquiétés aux approches de la Communion.

Telles sont les maximes de S. François de Sales, au sujet de la fréquente Communion. Maximes dont on ne peut trop soigneusement recommander la lecture et la pratique aux Curés et aux Confesseurs, qui sont obligés d'y conformer les instructions qu'ils doivent aux Fidèles qu'ils conduisent. S'éloigner de ces principes, ce seroit abandonner la route qui nous est tracée, et par conséquent s'exposer volontairement au péril de s'égarer, et d'égarer les autres dans un point de la plus grande importance.

C'est en conséquence de cette doctrine, que le saint Prêtre Avila, une des plus grandes lumières de l'Eglise d'Espagne, disoit : (Ep. 31. p. 1.) *Quant à ceux qui, bien qu'ils communient souvent, demeurent toujours en même état, il leur faut représenter, que c'est une chose terrible de porter dans son sein un feu divin sans en ressentir de la chaleur, de manger d'un pain céleste sans en goûter la douceur, et de demeurer toujours malade après tant de remèdes si salutaires. On doit ensuite leur ôter cette nourriture surnaturelle, comme étant des personnes lâches, et indignes d'en être rassasiés; afin que la douleur de s'en voir privées leur apprenne à l'estimer autant qu'elle mérite de l'être, et à travailler pour se mieux préparer à la recevoir, en se corrigeant avec rigueur de leurs fautes, en désirant avec ardeur d'y remédier, et en priant et faisant tout le bien dont elles sont capables, afin de se pouvoir approcher de la sainte Table avec une faim intérieure.*

Ce même Auteur écrit ainsi à un Prédicateur de ses amis : (Ep. 68. p. 1.) *J'ai su que l'on use fort de communion par delà et en quelque lieu, plus souvent que je ne voudrois, quoiqu'il n'y ait rien qui me donne plus grande joie que fait ce saint exercice, quand il est fait comme il faut. J'en ai vu qui étant lâches, et ne se souciant pas beaucoup de l'avancement de leur salut, pensent qu'en communiant souvent, et sentant un peu de dévotion à l'heure, qui dure peu, et ne laisse en l'âme aucun profit et avancement de salut, ils communient bien dans cette fausse opinion; et puis après ils viennent à perdre même ce peu de*

dévotion, demeurant dans tel état, qu'ils ne sentent non plus du fruit de la Communion, que s'ils n'avoient pas communie : et c'est le trop fréquent usage de la Communion qui cause cela ; d'autant que la vie de celui qui communie, n'est pas digne de cette viande céleste : c'est pourquoi je vous avertis de ne pas ouvrir à tout propos la porte de ce Pain sacré et divin, mais de regarder la conscience de chacun pour le bien disposer. Je ne voudrois pas qu'il se trouvât aucun qui le prît plus souvent que de huit en huit jours, s'il n'en avoit quelque nécessité, ou faim si particulière, qu'il semblât que l'on fit tort à un si grand désir de lui refuser une chose si désirée. Il la faut donner aux autres ou de quinze en quinze jours, ou de mois en mois ; les avertissant que si ce Banquet les délecte, il leur doit coûter quelque chose, les porter à l'amendement et à la correction de leur vie ; et que s'ils vivent lâchement, il ne faut pas qu'ils aient l'assurance de recevoir ce Pain, lequel a été ordonné pour ceux qui suent et travaillent à résister à leurs passions, et à mortifier leur volonté. La Sentence de saint Paul est claire pour l'un et l'autre point : celui qui ne travaille pas, ne doit pas manger, puisqu'autrement il mange le Pain sans l'avoir gagné : et qui est celui qui a ce Pain très-saint dans son ame, sans travailler et sans combattre ?

Ainsi la règle inviolable des SS. Pères, des Auteurs les plus pieux, des Directeurs les plus éclairés, des Théologiens qui ont écrit avec le plus d'exactitude sur ces matières, a toujours été de juger les Fidéles dignes de la sainte Communion, non précisément par leur empressement à la demander, mais par la pureté de leur vie, par l'innocence de leurs mœurs, par l'exercice des bonnes œuvres, par un état ferme et constant dans la pratique des vertus. Ce n'est ni par la pureté de conscience précisément, ni par les dispositions actuelles de respect, d'attention, de désir, qu'on doit juger si un Juste peut être admis à la participation fréquente des saints Mystères ; c'est par l'état habituel de son ame ; c'est par la connoissance de ce qui se passe de plus intime dans son cœur. A-t-il un grand éloignement pour le péché, une grande vigilance sur lui-même, un grand désir de plaire à Dieu, une grande attention à éviter tout ce qui peut lui déplaire, une faim et une soif spirituelle pour la justice et pour tout ce qui peut accroître la justice en lui ; est-il rempli de l'amour de Dieu, sans affection au péché véniel, il faut l'engager, l'exciter, l'exhorter à communier souvent et très-souvent ; mais s'il est lâche, s'il ne fait pas d'efforts pour avancer dans la perfection, s'il veut que ce Banquet céleste ne lui coûte rien, si son intention est de se nourrir du Pain des Anges sans sueur, sans travail, sans le gagner par sa résistance à ses passions, par la mortification de ses affections et de ses volontés, par l'éloignement du péché, par la pureté de sa vie, par l'innocence de ses mœurs, par l'exercice des bonnes œuvres, par la fermeté, par la constance dans la pratique de la vertu ; alors il faut lui dire ce que répétoit si souvent S. Jean Chrysostôme : (*in Ep. ad Hebr. hom. 17.*) *Les choses saintes sont pour les Saints ; si quelqu'un n'est pas saint, qu'il n'approche point. Je ne dis pas seulement exempt de péché, mais saint. Or ce n'est pas la seule exemption des péchés qui fait les Saints, il faut encore la présence de l'esprit Divin et les richesses des bonnes œuvres. Non seulement on doit être lavé de la boue dont on étoit sali, mais il faut être remarquable, par la blancheur et la beauté du visage de l'ame,*

Au reste , il est important de bien distinguer ce qu'on doit entendre , quand on dit que pour communier fréquemment , il est requis d'être exempt de toute affection au péché véniel. Nous n'entendons pas ici par *affection au péché véniel* une volonté réfléchie , une volonté délibérée dans celui qui communie , de continuer à commettre le péché véniel. Quel est le Juste qui prêt de communier , dise : *Je veux persévérer dans tel péché véniel , et je prends une vraie résolution de ne m'en pas corriger !* Il n'est pas nécessaire pour être censé avoir cette affection , que celui qui va communier dise expressément : *Je ne veux pas me corriger d'un tel péché véniel , je veux persévérer.* Un Chrétien peut conserver en communiant , l'affection au péché véniel , sans avoir cette volonté délibérée de continuer à le commettre. Cette affection est donc une volonté réelle de retomber dans les mêmes fautes , qui se cache et se renferme dans les secrets replis du cœur , quand on veut communier ; qui demeure comme assoupie avant la Communion ; mais après la Communion et lorsque l'occasion se présente , elle se réveille et se fait connoître par les effets ; c'est-à-dire , qu'on retombe facilement et sans résistance dans ces péchés , qu'il n'y a point d'amendement réel et effectif , et qu'on n'en est pas plus avancé qu'auparavant. Car , pour connoître si l'on conserve une affection au péché véniel , il faut se régler sur les mêmes principes , par lesquels on se décide sur l'affection au péché mortel , sur les efforts , sur la violence que l'on se fait , sur le caractère de la vigilance que l'on apporte pour l'éviter , sur l'attention que l'on a à s'en humilier devant Dieu , et à se relever dès qu'on s'aperçoit y être tombé , sur la fuite des occasions , sur le temps que l'on passe dans cet état sans se mettre en peine d'employer les remèdes propres pour détruire la racine du mal qui subsiste dans le cœur. Ainsi la volonté de ne plus tomber dans ses péchés véniels , qui n'est que faible , légère , superficielle , et qui se dément , qui cède aisément dans l'occasion , qui néglige , et souvent même fuit les moyens de se corriger , qui fait persévérer dans le même état , est plutôt une velléité qu'une volonté véritable , et elle n'empêche et ne détruit pas l'affection au péché véniel.

Pour bien connoître cet état des Justes dont nous parlons , il faut le comparer avec celui des Justes fervens et pleins d'amour de Dieu. Ceux-ci sont sans doute des fautes , ils en font tous les jours ; mais ce sont des fautes de fragilité , de précipitation , de surprise , d'inadvertance , de légèreté , auxquels ils remédient dès qu'ils s'en aperçoivent ; ils en gémissent , ils s'en humilient devant Dieu , ils en deviennent plus humbles , plus circonspects , plus vigilans ; ces mêmes fautes dont ils se punissent sévèrement , contribuent à nourrir dans le fond de leur cœur un gémissement continuel , qui est l'ame de la prière , et qui attire sur eux des grâces plus abondantes. Donc autant qu'il est certain que ces Justes qui sont dans le vrai état de santé que demande S. François de Sales pour la Communion de tous les huit jours , n'ont aucune affection au péché véniel , autant il est certain que les Justes foibles , languissans , qui n'ont aucun trait de ressemblance avec ce caractère de piété que nous venons de décrire , conservent une vraie affection pour ces mêmes péchés , que les Justes fervens expient par leurs larmes.

On doit être encore très-attentif à ne pas confondre les différentes especes

de péchés véniels, lorsqu'il est question, ou de conseiller la fréquente Communion, ou de la rendre plus rare, ou moins fréquente. Il y a en effet des péchés véniels volontaires; il y en a d'involontaires; il y en a qui ont pour principe une secrète malignité du cœur; d'autres qu'une tentation momentanée produit; il y en a que l'on commet avec une pleine délibération, une entière connaissance; d'autres qui nous échappent; il en est de négligence et de pure fragilité; la charité pour le Prochain paroît plus intéressée dans ceux-ci que dans d'autres; il en est de scandale, pour un domestique qui les voit, pour une famille qui en gémit, qui en est même troublée; d'autres ne sont connus que de Dieu: enûnces péchés sont tantôt en plus grand, tantôt en plus petit nombre: tous ces différens états demandent des regles différentes.

Quelques grandes que paroissent les dispositions que les saints Docteurs exigent pour la Communion fréquente, elles ne leur ont cependant pas encore paru suffisantes pour la Communion journalière. Participer continuellement à la Divine Eucharistie, et moins, selon eux, un moyen de persévérance et de salut qu'on doit proposer aux Justes, que la digne et précieuse récompense d'une ame qui, après des combats réitérés, a remporté une victoire presque complete sur le démon, sur le monde, sur ses inclinations, et sur ses passions; et qui peut dire avec l'Apôtre: *Je suis sûr que rien ne me séparera de la charité de J. C.* Rien n'est plus capable de nous donner une haute idée du Sacrement de l'Autel, que le détail des principes que les saints Docteurs ont établis sur cette matière.

Ils enseignent d'abord, que, quoiqu'il n'y eût dans l'Eglise primitive ni loi, ni coutume générale, qui obligeât les Fideles à communier tous les jours, on voyoit cependant la plupart des Chrétiens approcher très-souvent de la Table sacrée; ils avoient les dispositions nécessaires pour une si fréquente participation: c'étoit des hommes animés de ce feu divin et tout nouveau que J. C. étoit venu allumer sur la terre; humbles, purs, désintéressés, ils renonçoient de tout leur cœur aux biens et aux espérances du siècle; ils n'étoient occupés que du Royaume de J. C., et des biens éternels; intimement unis entr'eux, ils ne faisoient qu'un cœur et qu'une ame; livrés à la méditation de la Loi divine, au travail, à la prière, à la pratique de toutes les œuvres de la Charité, ils ne soupироient qu'après le martyre. *Donnez-moi*, disoit S. Bonaventure, dont nous avons déjà rapporté ci-dessus les paroles, *donnez-moi des hommes de ce caractère, qui aient la même sainteté, la même perfection, la même ferveur*; et nous les admettrons volontiers à la même familiarité avec le Sauveur.

Trouvez-moi la même dévotion, le même zèle de la Foi dans les Chrétiens de nos jours, et nous leur donnerons sans difficulté, disoit S. Thomas, le Pain quotidien qu'on donnoit à ces prémices du Christianisme.

Si l'on a vu dans ces premiers temps, admettre à la Communion quotidienne, ou du moins très-fréquente, des Justes qui n'avoient pas cette ferveur, cette perfection, ce zèle, cette sainteté qu'on juge nécessaire pour la Communion journalière, c'est que les Ministres de l'Eglise avoient une raison pressante qui les déterminoit à rendre facile, et, pour ainsi dire, familier l'usage de la sainte Table: c'étoit l'état actuel du Christianisme. Au milieu des persécutions et des persécuteurs, chaque Chrétien étoit à chaque instant menacé de comparoître

devant le Tribunal des Juges Païens. Il falloit donc le nourrir du Pain des Forts, le revêtir de ces armes puissantes qui le rendoit invincible et impénétrable aux traits de l'ennemi. *Donnons la Communion aux Fideles, s'écrioit S. Cyprien, (C. 17. Ep. 2.) et à ceux que nous excitions au combat; ne les y exposons pas sans armes et sans défenses, forifions-les, armons-les du Corps et du Sang de J. C.*

Si l'on accordoit alors la Communion journaliere à de telles personnes et dans de telles circonstances, s'ensuit-il qu'il soit à propos aujourd'hui de recevoir tous les Justes à la même participation? A Dieu ne plaise. Il s'ensuivroit tout au plus, que si des personnes exemptes de péché mortel, et qui auroient respect, attention, desir, pureté d'intention, se trouvoient exposées à une tentation, ou à une extrémité actuelle ou prochaine, telle que le martyre, on pourroit leur accorder la Communion journaliere pour un espace de temps, afin de les fortifier et d'assurer leur courage au milieu de ces traverses. Mais n'en concluons pas, qu'il faille admettre tous les jours à la sainte Table, des Justes lâches, des Justes indévots, des Justes tiedes, des Justes paresseux, foibles, languissans, imparfaits. Pour communier habituellement tous les jours, il est nécessaire d'être arrivé à une grande perfection. L'usage si fréquent de cet auguste Sacrement, demande une grande retraite intérieure pour l'attention; la présence continuelle de Dieu pour la révérence; une profonde humilité pour la droiture d'intention; et un amour ardent qui embrase nos desirs, et cause en nous une faim spirituelle de l'Eucharistie. Outre cela il faut examiner si c'est la voie par laquelle l'Esprit de Dieu veut conduire une ame. Car l'usage journalier de la Communion ne se réduit pas à la sainteté et à la perfection. Les plus grands Saints avoient sans doute les dispositions convenables à la Communion journaliere; cependant les uns s'en retiroient quelquefois par révérence et par humilité; les autres s'en approchoient davantage avec amour et confiance. Le moyen le plus sensible pour connoître si l'Esprit divin nous appelle à la Communion quotidienne des saints Mysteres, c'est, remarque S. Bonaventura, *une ferveur de dévotion extraordinaire, une soif, un desir immense et excessif de recevoir celui qui seul est capable de rafraichir l'ardeur d'une ame vraiment amant.* Encore faut-il que ces desirs si vifs, si empressés, si ardents, soient en même temps tranquilles, patiens et soumis.

S. François de Sales exprime en un seul mot toutes les dispositions que demande la Communion quotidienne; mais ce mot bien approfondi, est si énergique, qu'il rappelle ce qu'il y a de plus grand et de plus héroïque dans la pratique de la vertu. C'est dans l'*Introduction à la vie dévote (Part. II. Chap. 20.)*: il commence par une exhortation pathétique à la Communion fréquente; venant ensuite à la Communion journaliere, ce Saint dit qu'il ne la blâme, ni ne la loue absolument, mais qu'il la laisse à la discrétion du Pere spirituel de celui qui voudra se résoudre sur ce point: voici la raison qu'il en apporte. *La disposition exigée pour une si fréquente Communion, devant être fort exquise, il n'est pas bon de la conseiller généralement et parce que cette disposition se peut trouver en plusieurs bonnes ames, il n'est pas bon non plus d'en détourner et dissuader généralement un chacun; mais cela se doit traiter par la considération de l'état intérieur de chaque particulier.* Il marque ensuite la disposition nécessaire pour communier tous les jours. *Il faut avoir surmonté la plupart des*

mauvaises inclinations, c'est-à-dire, non seulement l'affection aux choses inutiles et dangereuses, comme sont les jeux, les festins, les parures, et autres choses semblables, mais encore ces inclinations naturelles qui n'ayant point pris l'origine de nos péchés particuliers, ne sont pas proprement vices, ni péchés, mais imperfections; comme sont la légèreté, l'inclination à la colère, la mélancolie, et autres défauts qui viennent du tempérament et du naturel. Il faut encore, ajoute le Saint, pour communier tous les jours, que ce soit par l'avis du Père spirituel. C'est-à-dire, que pour la Communion journalière, non seulement il faut être en état de grâce; non seulement il faut avoir des dispositions actuelles de respect, d'attention, de désir, une intention droite; non seulement il ne faut plus avoir d'affection au péché mortel, ni au véniel; mais il faut encore avoisi bien combattu contre son tempérament, contre ses inclinations, contre ses passions dominantes, contre ses penchans, qu'on les ait pour la plupart domtés, vaincus, terrassés, surmontés. Ce n'est qu'après une victoire si glorieuse et si difficile, que ce grand Evêque permet la Communion journalière, et encore veut-il que ces Héros du Christianisme au milieu de tant de sujets de se glorifier en Dieu, soient si humbles, si dociles, si soumis, qu'ils n'aspirent et ne prétendent à la jouissance continuelle d'un si grand bienfait, que par les lumières et les avis de leur Directeur. Ils méritent sans doute d'être couronnés; mais il veut que cette couronne de gloire, ils ne l'usurpent pas d'eux-mêmes, qu'ils l'attiennent avec une humble docilité de la main de celui que la Providence a chargé de les conduire.

Ces règles de S. François de Sales étant généralement adoptées, il n'en faut pas chercher de plus sûres. Ce grand Saint les avoit puisées dans les saints Pères, les Docteurs de l'Eglise, les meilleurs auteurs. Et en effet, si S. Basile dit, (*Epist. 93. ad Cæsariam.*) *que c'est une pratique très-utile de communier tous les jours*, ce saint Docteur, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ci-dessus, veut que celui qui s'approche du Corps du Seigneur, exprime en lui la ressemblance de celui qui est mort et ressuscité pour nous, en faisant voir qu'il est mort au péché, au monde, et à soi-même, et qu'il ne vit plus que pour Dieu par J. C. notre Seigneur. (*L. 1. de Bapt.*)

J. C. nous appelle des Aigles, dit S. Chrysostôme (*in Ep. 1 ad Cor. Hom. 24.*) pour nous apprendre que celui qui approche de son Corps dans l'Eucharistie, doit être élevé et sublime, et n'avoir rien de commun avec la terre. Il ne doit pas se traîner et ramper en bas, mais voler assidûment et toujours en haut, regarder le Soleil de justice;... car c'est ici la table des Aigles.

C'est ce que S. Jérôme a marqué en disant: (*in cap. 9. Zach.*) *Hunc panem comedunt qui in Christo robusti sunt.*

Nous ne croyons pas qu'on puisse rien dire de plus fort, pour exprimer la perfection des dispositions qu'exige S. François de Sales pour la Communion quotidienne, dispositions qu'on ne doit pas facilement présumer dans le commun des Chrétiens; dispositions si excellentes, que saint Bonaventure disoit qu'elles se trouvoient en bien peu de personnes: *Debita preparatio in paucissimis est.*

Quant à ceux que vous verrez, disoit Avila, écrivant à un Directeur, (*Ep. 64. 1. p.*) *particulièrement touchés de zèle, pleins d'amour de Dieu, connoissant*

quasi à l'œil le fruit et l'accroissement de leur vie spirituelle, ils pourroient communier tous les huit jours : il ne faut pas permettre de communier plus souvent, si on ne voit quelque grande faim et révérence, ou quelque extrême nécessité qui conseilât autre chose ; en quoi il faut regarder à certaines personnes, et y procéder avec prudence ; et j'estime que peu se trouveront, auxquels il soit convenable de se présenter à ce sacré Mystère, et de communier plus souvent que de huit en huit jours.

Il est raisonnable, dit Thomas de Argentina, célèbre Théologien (*Summ. Theolog.*) que ceux qui ont une plus grande chaleur, reçoivent la sainte Eucharistie plus souvent ; c'est-à-dire, ceux qui ont plus d'amour, un désir plus ardent, et une plus grande faim. C'est pourquoi la Communion de tous les jours est grandement utile à ceux en qui cette chaleur, qui procède du feu du Saint-Esprit, bien loin de s'éteindre et de diminuer, s'accroît et augmente chaque jour. Cet Auteur sage et judicieux est bien éloigné de permettre la Communion journalière aux âmes foibles, languissantes, attachées au monde, et qui ne sentent pas la même chaleur. *In quibus autem è converso fieret, illis expedit abstinere, donec magis esurierint.* Enfin, il faut observer que cette chaleur et cette faim qui rend digne de communier tous les jours, doit être une chaleur produite par le Saint-Esprit ; et qu'il ne faut pas la confondre avec celle dont se glorifient grand nombre de personnes qui prétendent à la Communion quotidienne.

Rapprochons ces principes ; et sur le fondement solide des Conciles, des Peres et des Docteurs de l'Eglise, établissons des regles sûres de conduite qui puissent diriger les Confesseurs dans l'administration de l'Eucharistie. Voici celles qui regardent la Communion en général. Pour communier dignement, c'est-à-dire, pour faire une Communion agréable à Dieu, méritoire, avantageuse au salut, et qui ne soit pas un péché, les Peres demandent l'état de grâce, la pureté d'intention, les dispositions actuelles d'attention, de respect, de désir.

Donc, 1. on ne peut admettre à la Communion les grands pécheurs, les pécheurs d'habitude, avant que de les avoir éprouvés par une épreuve de changement, par une épreuve de pénitence, telles que nous les avons expliquées. *Non est audacia, dicit S. Chrysostôme (Hom. 5. in 1. ad Tim.) sapius accedere ad Dominicam mensam, sed indignè accedere, etiamsi semel tantum quispiam toto vitæ tempore accedat.* On ne peut accorder la Communion à un pécheur qu'on ne trouve pas suffisamment disposé, et qui, malgré toutes ses protestations si souvent répétées, mais si souvent vaines, n'est pas changé. Celui qui aperçoit la justice et la grâce, et qui est coupable de péché mortel, ne peut faire qu'une Communion indigne et sacrilège, pendant qu'il est dans cet état.

Lorsqu'en suivant les regles prescrites pour la pénitence, et que nous rapporterons dans la suite en parlant de ce Sacrement, on peut s'assurer avec une juste confiance d'avoir rempli le Ciel d'allégresse, par la conversion et la justification d'un pécheur, on doit l'exhorter fortement à éviter tout ce qui peut éloigner de lui l'Esprit Saint, et le porter à croître dans la justice qu'il a reçue par le bienfait de l'absolution. On doit l'exciter à cette persévérance et à cet accroissement, en lui représentant avec le Concile de Trente, (*Sess. 6. cap. 10. et 13.*)

de Justific.) Que ceux qui par la justification sont devenus les domestiques et les amis de Dieu, ont cependant encore sujet d'appréhender pour le combat qui leur reste à soutenir contre le démon, le monde, et la chair; que par conséquent ils doivent prendre garde de ne point tomber, travailler à leur salut avec crainte et tremblement dans les travaux, dans les veilles, dans les aumônes, dans les prières, dans les offrandes, dans les jeûnes, dans la pureté, et s'avancant de vertu en vertu, se renouveler, comme dit l'Apôtre, de jour en jour, mortifier les membres de leur chair, les faire servir à la pitié et à la justice, pour mener une vie sainte dans l'observation des Commandemens de Dieu et de l'Eglise. Dans le dénombrement de tous ces moyens de persévérance et de salut, on doit insister beaucoup sur la fréquentation des Sacramens, et sur-tout de l'adorable Eucharistie.

2. Toutes les fois qu'un Pénitent sera obligé de recevoir la Communion, soit à cause de la Pâque, soit à raison du péril de mort; qu'on ne le jugera pas indigne d'absolution, et qu'on ne verra en lui aucun autre empêchement, on doit présumer que ce Chrétien, dès qu'on le connoît instruit, apportera les dispositions actuelles que l'Eglise demande, et lui permettre de communier. Il n'appartient pas alors au Confesseur de le soustraire à une loi inviolable, qu'il est en état d'accomplir. On ne doit pas exiger de lui qu'il ait satisfait avant de communier, ni en tout, ni en partie à la Justice divine: on ne doit pas exiger non plus, qu'il soit arrivé à cet amour pur et sans mélange, qui est plutôt le terme où la Communion conduit, qu'une disposition nécessaire à ceux qui communient.

Lorsque le Pénitent est, comme il arrive souvent, une personne grossière et mal instruite, le Confesseur doit être attentif avant que de l'absoudre, à examiner quelles sont les dispositions qu'il apporte à la sainte Table, et s'il a celles que nous avons dit être requises pour faire une Communion agréable à Dieu. Il doit lui apprendre et l'aider à joindre à la pureté de conscience, une Foi vive, une espérance ferme, une Charité ardente, une humilité profonde, une intention pure et droite de s'unir à J. C., un saint empressement, une dévotion actuelle et fervente. Quoique les Curés doivent instruire leurs Paroissiens dans les Catéchismes et dans les Prônes sur la nécessité de ces dispositions pour communier dignement, les Confesseurs n'en doivent pas être moins attentifs à rappeler ces instructions à ceux de leurs Pénitens qu'ils reconnoissent en avoir besoin.

3. Si par la connoissance que l'on a de l'intérieur du Pénitent quise prépare à la Communion Paschale, on juge qu'il ne discernera pas suffisamment le Corps du Seigneur, soit qu'il ne fût pas assez instruit, soit qu'il fût occupé d'affaires embarrassantes qui l'enleveroient tout entier, qui lui ôteroient le recueillement, l'attention, le respect nécessaire pour communier dignement, on doit ou lui inspirer ces dispositions sur le champ, s'il est possible, ou l'engager à prendre le temps suffisant pour se mieux préparer. En un mot, on doit lui différer la Communion, si on voit en lui quelque obstacle qui doive l'éloigner pour quelque temps de la Table sacrée. C'est pour cela que dans la loi portée sur la Communion Paschale, le Concile de Latran ne s'explique qu'en termes conditionnels, et laisse au Confesseur la liberté de la différer: *Nisi forte de proprii Sacerdotis consilio duxerit abstinendum.*

4. A plus forte raison dans les Communions qui ne sont pas de précepte, par rapport à ceux-mêmes à qui on accorde l'absolution, peut-on retrancher ou différer avec prudence la Communion, quand ils n'auront pas les dispositions actuelles, ou qu'il se trouvera en eux des obstacles peu compatibles avec la dignité du Sacrement. On ne peut que blâmer un Confesseur négligent, qui permet à ses Pénitens de communier, sans prendre garde à l'irrévérence quise commet contre ce divin Sacrement. Cette négligence des Confesseurs donne sujet aux Fideles de mépriser, ou pour le moins, de ne pas assez estimer cet auguste Sacrement; car un des effets des délais de la Communion dans ces cas, est de faire connoître la grande sainteté et Divinité de l'Eucharistie, et la pureté qui est nécessaire pour la recevoir.

5. Dans le cas d'une Communion libre et volontaire, on peut et on doit encore communément la différer pendant quelque temps à un pécheur qui sort d'une vie déréglée et scandaleuse, quoiqu'on ne le juge pas indigne de l'absolution: ce délai sera pour lui un moyen d'effacer la vive impression de ses désordres; il lui inspirera plus d'horreur de ses crimes; il lui fera appréhender les rechûtes, et lui donnera le temps et la facilité de se mieux disposer. Cette épreuve et ce délai regardent sur-tout les Pénitens qui ont été dans l'habitude de se souiller par les sales voluptés de la chair. Il est du devoir d'un Confesseur de les éprouver plus particulièrement, et de ne leur pas permettre de communier aussi-tôt qu'ils se sont confessés, afin qu'ils se préparent à le faire dignement et avec fruit: leur état étant encore plus spécialement opposé à la pureté de la chair adorable de J. C. *Agnus Dei sine macula luxuriosi sumunt periculosius*, dit Alger, *quia, cum in Sacramento Christi, ei mori debeamus conformate passionis et munditiæ, nihil sic adversatur Passioni Christi, ut voluptas; nihil sic munditiæ, ut fœditas; nihil sic ejus unitati, ut fornicariæ societatis unitas.* (Trac. de Sacram. Corp. et Sang. Dom. Lib. I. cap. 22.)

6. Dans les Communions qui ne sont pas de précepte, toutes les fois que le Confesseur sent qu'un délai seroit nécessaire ou utile aux Pénitens pour les punir, pour les mortifier, pour les humilier, pour les rendre plus attentifs et plus vigilans, pour les mieux disposer, il fait bien d'employer ce remède, qui, bien loin de tourner à leur désavantage, leur épargne au contraire des Communions tièdes et imparfaites, sources trop fréquentes des communions sacrilèges.

Dans le même temps que les Peres de l'Eglise supposent comme nécessaires pour la Communion en général, l'état de grace, la pureté d'intention et les dispositions actuelles d'attention, de respect, de désir, ils demandent pour la Communion fréquente une vie plus pure et plus parfaite; ils veulent l'exemption d'affection au péché véniel et un grand désir de la Communion: de-là il s'ensuit:

1. Qu'on ne doit pas permettre la Communion fréquente à ceux qui conservant de l'affection pour le péché véniel, ainsi que nous l'avons expliqué ci-dessus, nourrissent volontairement dans le cœur, la volonté de persévérer dans cette affection, sans crainte de déplaire à Dieu. Ainsi ceux qui sont adonnés aux mensonges, à la raillerie, aux médisances légères et aux autres

péchés véniels, et qui ne font aucun effort pour se vaincre et se corriger, ne doivent pas être admis à la Communion fréquente.

2. A plus forte raison ne doit-on pas l'autoriser en faveur des personnes qui sont encore sujettes au péché mortel; elles ne doivent communier que de temps entens, quand leur Confesseur rassuré sur leur état, le jugera convenable.

3. Si les personnes auxquelles on a permis les Communions souvent répétées, viennent à tomber ou dans le péché mortel, ou dans le relâchement, il est à propos qu'un Confesseur prudent leur en retranche quelques-unes: sans cela il seroit à craindre au moins, que le respect dû au Sacrement ne s'affoiblît, ou ne s'éteignît en elles.

4. Il s'ensuit encore, que les Confesseurs doivent user de plus de réserve par rapport aux personnes peu avancées en âge: voici la raison qu'en donne saint François de Sales: (*L. II. Ep. 38.*) *Je ne voudrois pas que vous portassiez votre fille à une si fréquente Communion, qu'elle ne sache bien peser ce que c'est que la fréquente Communion. Il y a de la différence entre discerner la Communion d'entre les autres participations, et discerner la fréquente Communion d'avec la rare Communion: si cette petite ame discerne bien, que pour fréquenter la sainte Communion, il faut avoir beaucoup de pureté et de ferveur, et qu'elle y aspire et soit soigneuse de s'en parer; alors je suis bien d'avis qu'on l'en fasse approcher souvent, c'est-à-dire, de quinze en quinze jours; mais si elle n'a point d'autre ardeur qu'à la Communion, et non à la mortification des petites imperfections de la jeunesse, je pense qu'il suffiroit de la faire confesser tous les huit jours, et communier tous les mois. Ma chère fille, je pense que la Communion est le grand moyen d'atteindre à la perfection; mais il faut la recevoir avec le désir et le soin d'être du cœur tout ce qui déplaît à celui que nous y voulons loger. La jeunesse est sujette à l'inconstance et à plusieurs autres défauts; elle manque pour l'ordinaire du discernement requis pour la Communion fréquente. C'est pourquoi un Confesseur doit être plus réservé à l'accorder aux jeunes personnes, qu'à celles qui sont dans un âge mûr et avancé, sur-tout quand il y a long-temps que celles-ci se sont données au service de Dieu. Cette règle doit servir aux Confesseurs, pour permettre la Communion plus ou moins fréquente aux personnes grossières, auxquelles leur esprit et leur état ne donnent pas ordinairement le discernement nécessaire pour approcher aussi souvent de la sainte Table.*

5. Un Pénitent sujet à commettre des péchés véniels, ne doit pas être pour cela privé de la fréquente Communion; ce seroit une privation injuste et dangereuse, puisqu'il n'y a personne qui ne tombe souvent dans des péchés véniels. Ce sont des péchés dont nous ne pouvons pas être entièrement exempts en cette vie: *peccata*, dit S. Augustin, *sive quibus esse non possumus*: et il est vrai, que si cette pleine exemption étoit nécessaire pour communier, nous ne serions jamais en état de nous présenter à la Table sacrée. Qui pourroit en effet alors y être admis? *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes*, dit l'Apôtre S. Jean, *et la vérité n'est point en nous.*

Loin d'écarter de la Sainte Table, les personnes qui ne se trouvent coupables que des péchés véniels qui échappent à l'infirmité humaine, et dont elles gémissent et s'humilient dès qu'elles s'en aperçoivent, il faut leur dire, qu'elles ne doivent

doivent pas s'éloigner de la Communion, qui est elle-même le remède de ces fautes, et qui a la vertu d'en purifier les âmes lorsqu'elles n'y ont point d'attache, et qu'elles se voient avec peine couvertes de défauts et de taches en la présence du Saint des Saints : ce sont là des infirmités légères que la nourriture céleste dissipe, et contre lesquelles elle donne des forces. L'Eucharistie, dit le Concile de Trente, *est comme un Anisoté par lequel nous sommes délivrés de nos fautes journalières*. On doit donc encore, et à plus juste titre, conseiller la fréquente Communion aux personnes qui s'efforcent de plaire à Dieu, qui renoncent à tout ce qui peut lui déplaire, qui fuient l'oisiveté et le monde, et qui travaillent continuellement à vaincre leurs passions. *L'expérience*, dit S. François de Sales, *Liv. II. Epit. 41. m'a fait toucher en vingt-cinq ans que je sers les âmes, la toute-puissante vertu de ce divin Sacrement, pour fortifier les cœurs au bien, les exempter du mal, les consoler, et en un mot, les diviniser en ce monde, pourvu qu'il soit hanté avec la foi, la pureté et la dévotion convenables*.

6. Un Confesseur pour permettre à un Pénitent la fréquente Communion, doit, comme le dit saint Thomas, (4. *Sent. dist. 12. quæst. 2. art. 1.*) examiner les dispositions de l'âme de ce Pénitent, et les progrès qu'il fait dans les vertus Chrétiennes. Il doit voir si, en communiant souvent, il se sent plus porté aux bonnes œuvres, plus circonspect dans ses paroles et dans ses actions; s'il augmente en charité envers Dieu et le prochain; si son respect envers le Sacrement adorable de l'Eucharistie, croît à mesure qu'il s'en approche; alors il peut juger que la fréquente Communion est utile à ce pénitent, et par conséquent la lui permettre, quoiqu'il ne soit pas entièrement dégagé de toutes les imperfections dont il gémît en son cœur, ni guéri de toutes ses langueurs : car il faut distinguer les maladies des saintes âmes, d'avec les plaies des autres pécheurs; elles sont pleines de contrariétés apparentes, quand à la partie inférieure. Si au contraire le Confesseur aperçoit que la Communion ne produit point dans le pénitent tous ces bons effets, s'il ne reconnoît en lui aucun progrès dans la piété, s'il voit qu'il ne se corrige point de ses défauts, et n'en prend pas les vrais moyens; que sa dévotion et son respect pour le Sacrement diminuent, et qu'il ne devient pas meilleur en s'approchant souvent de la sainte Table, c'est une marque que ses Communions sont stériles, ou qu'au moins il en tire peu de fruit; c'est un avertissement qu'il doit communier moins souvent, pour se mettre en état de s'y mieux préparer, d'y apporter de plus dignes dispositions, et d'en retirer plus de fruit: ainsi qu'un Médecin habile et sage qui permet dans les maladies du corps, la nourriture à ceux auxquels elle profite, et qui la retranche à ceux à qui elle ne profite pas. Si le pénitent refuse ce régime pour la santé de son âme, et insiste à demander dans cet état la Communion fréquente, il faut en la lui refusant, lui dire avec saint Bonaventure: *Majorem efficaciam homo in unâ manducatione cum bonâ præparatione, quàm in multis si non se præparet diligenter*.

Mais on ne doit pas oublier d'avertir ce pénitent, que l'éloignement de l'Eucharistie, quoique nécessaire dans bien des cas, n'est pas par lui-même le remède de la maladie, et de l'état triste qui en provient: en se tenant dans cet éloignement, sans désirer d'en sortir, sans travailler à préparer son cœur au Seigneur, on s'expose visiblement à devenir plus foible, plus languissant, plus malade,

et sans doute à mourir après toutes ses défaillances. L'homme qui devient infirme, dont l'estomac s'affoiblit, ne se rétablit pas, s'il n'a d'autre remède que de s'abstenir des alimens solides qu'il ne peut plus soutenir; il faut qu'il prenne soigneusement les remèdes et les nourritures propres à son état. Le Pénitent auquel on retranche la Communion pour les raisons que nous venons d'expliquer, doit donc pareillement travailler à se guérir, à se purifier des moindres fautes par la prière, l'humiliation, et la pénitence: il doit employer ces délais à approfondir les secrets mouvemens de son cœur, à faire plus d'efforts et à prendre plus de précautions pour se corriger de ses défauts, et pour éviter les occasions qui le font tomber dans les péchés véniels auxquels il est plus sujet; à en extirper de son cœur l'affection et l'attache; à orner et à embellir l'habitation qu'il prépare à Dieu, à exciter en lui une faim et une soif plus ardente de la Justice et de l'union avec JESUS-CHRIST; à conserver toujours dans le fond de son cœur un ardent desir, une sainte impatience de retourner à la Communion: en un mot, à faire voir par ses œuvres un renouvellement de ferveur, une vie toute nouvelle, et qu'il n'a différé de s'approcher de l'agneau, que pour être plus digne d'être à sa suite, et de participer, comme tant d'âmes saintes, à son Festin.

S. François de Sales écrivant à une Dame de grande vertu, et à laquelle il rend ce témoignage si avantageux, que le sentiment qu'elle avoit d'être toute à Dieu n'étoit pas trompeur, approuve que son Confesseur lui eût retranché pour quelque temps la consolation de communier souvent, pour des impatiences auxquelles elle étoit sujette. *Vous avez bien fait*, lui dit-il, *d'obéir à votre Confesseur, soit qu'il vous eût retranché la consolation de communier souvent pour vous éprouver, soit qu'il l'ait fait parce que vous n'avez pas assez de soin de vous corriger de vos impatiences. Si vous obéissez humblement, une Communion vous sera plus utile que deux ou trois faites autrement: car il n'y a rien qui rende la viande si profitable, que de la prendre avec appétit et après l'exercice; ou le retardement vous donnera l'appétit plus grand; et l'exercice que vous ferez à mortifier votre impatience, redonnera la vigueur à votre estomac spirituel.*

7. En général, lorsqu'il s'agit de faire communier régulièrement des personnes, tous les jours, toutes les semaines, ou tous les mois, il ne faut pas se contenter de leur avoir fait faire une bonne Confession; il faut encore examiner si elles ont tout ce qui est nécessaire pour communier si souvent. Quand un Confesseur ne prend pas cette précaution à l'égard de ceux qu'il conduit, les uns vont à la sainte Table sans préparation; les autres tombent dans la vaine estime d'eux-mêmes, se croyant meilleurs que ceux qui communient plus rarement: d'autres se relâchent, croyant être déjà arrivés à la perfection; d'autres enfin, par une vie qui ne répond pas à leurs fréquentes Communions, donnent occasion au commun du monde, de mépriser la fréquentation des Sacremens et de parler mal de la dévotion. Il faut donc examiner si les pénitens ont un grand éloignement pour le péché; quel est leur progrès dans la piété; s'il leur est facile, eu égard à leurs emplois et à d'autres circonstances, de communier avec le recueillement et la dévotion convenables; s'ils pourront dans la suite continuer la même fréquentation; s'ils ont un desir spirituel et tel qu'ils doivent l'avoir, qui les porte à s'unir plus étroitement à Dieu et à pro-

fiter du Sacrement; en un mot, quelles sont leurs dispositions, quel est leur état, quels sont leurs besoins; quelle est leur soumission, quel est leur âge, leur discernement. En s'appliquant à rendre l'usage des Sacramens plus fréquent, on ne doit jamais affaiblir en rien la sainteté que cette fréquentation demande, afin que cette participation soit tout à la fois et plus sainte et plus utile.

Il faut d'autres dispositions pour communier fréquemment, que pour communier rarement. Un Confesseur éclairé ne se persuadera jamais que des Fidéles pour avoir communie à Pâques, soient dès-lors en droit et en état de communier fréquemment. Le témoignage de leur négligence passée, celui de leur foiblesse présente, le besoin qu'ils sentent avoir de s'éprouver pour la suite, s'opposeroient bientôt au conseil imprudent et téméraire de cette fréquente Communion. Un pécheur converti, réconcilié, et qui a mérité par un sincère et véritable repentir de tous ses desordres et de sa vie criminelle, d'être admis à la Communion Paschale, est pour l'ordinaire un convalescent qui sort d'une maladie dangereuse et quelquefois invétérée; le principe de son mal est heureusement enlevé, il est même guéri; mais il lui reste une foiblesse plus ou moins grande dont il ne revient que par degrés. Il craint de retomber; il observe avec soin un régime; il mange peu d'abord, et du reste il est sobre, réglé, tempérant; il se rétablit enfin et se fortifie par le pain qui devient sa nourriture ordinaire. Comparaison simple, mais naturelle, que les Peres ont souvent employée en pareilles circonstances: pour rétablir ou fortifier la santé des ames, ils ont usé des mêmes précautions, ils ont prescrit le même régime, et c'est par-là qu'ils ont parfaitement rétabli des ames foibles, qu'une nourriture trop forte et trop précipitée auroit fait retomber dans leur première maladie. *L'aliment solide, c'est le corps de JESUS-CHRIST*, dit S. Ambroise. *Le breuvage fort, c'est le Sang de JESUS-CHRIST. On ne nous donne pas d'abord toute sorte d'alimens, ni toute sorte de breuvage.* (in Luc. L. 6. c. 9.) Il faut user de discernement dans la distribution du Pain Eucharistique, de peur que celui qui est infirme, ne soit accablé par un aliment trop fort; ou que celui qui est en santé, ne soit point rassasié par des alimens trop légers: *Ne aut infirmum validior cibis opprimat, aut validum exilia alimenta non satient.* Ce saint Docteur veut donc que le Pain céleste soit ménagé, et prudemment distribué selon les différens degrés de santé et de force de ceux qui le reçoivent: or, où seroit cette sage économie, si dès qu'un homme est exempt de péché mortel, et admis à la Communion Paschale, il pouvoit sans délai communier tous les jours; et s'il ne falloit pas plus de préparation pour la Communion quotidienne, que pour la Communion annuelle?

D'où l'on doit conclure que par rapport aux Justes foibles ou forts, novices dans la piété, ou solidement établis, il faut mettre de la différence entre la Communion de huit jours, et celle que l'on accorde après un intervalle de temps plus long, et proportionné à l'état et aux dispositions personnelles des pénitens; comme entre la Communion de tous les jours, et celle de huit jours. Il y a des Chrétiens qui sortent du vice, et qui commencent de pratiquer la vertu; d'autres qui sont plus avancés; et il y en a de plus parfaits. Les Communions selon ces différens états, doivent être ou plus rares, ou plus fréquentes.

• Ce que nous venons de dire, suffit pour condamner la pratique d'un grand

nombre de pénitens, qui, sans consulter ceux qui les conduisent, croient qu'on peut pour toute préparation à une action aussi grande que celle de recevoir J. C., régler ses Communions par les intervalles des temps et par la rencontre des Fêtes. *J'en vois plusieurs*, dit S. Chrysostôme, *qui se contentent de s'approcher de l'Eucharistie comme par occasion, et plutôt par coutume que par goût et par choix. Ces personnes veulent participer au Mystere, en quelque état qu'elles soient, à cause que c'est le temps du Carême ou de l'Epiphanie. Mais ce n'est pas le temps qui nous met en état de faire cette action sainte; car ce n'est ni le Carême, ni l'Epiphanie qui nous rend dignes de nous approcher du Fils de Dieu, mais la sincérité et la pureté du cœur.*

8. Dans la plupart des Communautés Religieuses, la Communion est fixée par leurs Statuts à certains jours assignés; mais pour approcher le plus souvent de la sainte Table que ces Statuts ne le demandent, il faut une permission expresse des Supérieurs. Les Confesseurs ne doivent pas s'éloigner de cet usage, qui est approuvé par le Saint Siege, qui entretient l'observance Religieuse, et conserve l'obéissance qui en est l'appui et le fondement.

9. Quoique les personnes consacrées à Dieu, doivent être portées, par leurs Confesseurs, à se mettre en état de communier plus souvent que le commun des Fideles, on ne doit cependant leur permettre la fréquente Communion, qu'à proportion de leurs dispositions; et lorsque ces personnes viennent à se relâcher, il faut leur retrancher quelque-unes de leurs Communions ordinaires. Les regles de saint François de Sales doivent leur être appliquées aussi bien qu'aux autres Fideles.

10. La prudence demande qu'un Confesseur ne porte pas tout d'un coup à la Communion trop fréquente, ceux qui communioient auparavant fort rarement; à moins qu'il ne trouve en eux d'excellentes dispositions et qu'ils ne soient solidement établis dans la vertu. Il vaut mieux aller de degré en degré, à mesure qu'on voit du profit et de meilleures dispositions.

L'état de grace, la pureté d'intention, les dispositions actuelles d'attention, de respect, de desir, l'exemption d'affection, au péché véniel, ne sont pas des dispositions suffisantes pour être admis à la Communion journalière; il faut encore, dit S. François de Sales, avoir surmonté la plupart des mauvaises inclinations. De là que conclure?

1. Que non seulement en l'Eglise primitive, il y a eu des ames à qui l'on devoit permettre la Communion de tous les jours, mais qu'il y en a eu encore aux autres siècles; et qu'il y en a dans le nôtre à qui l'on doit permettre la Communion journalière, non seulement pendant un espace de temps, pour vaincre quelque tentation, ou sortir de quelque grande affliction, mais encore leur en accorder la continuation; d'autant qu'il y a maintenant des ames qui ont une vraie humilité, un grand mépris d'elles-mêmes, et qui sont bien exercées en l'oraison et en la contemplation; qui ont toujours Dieu présent, et qui soumettent entièrement et parfaitement leur volonté à la volonté Divine, lui offrant tout ce qu'elles font: on ne doit pas leur refuser la Communion journalière, pourvu toutefois que cette fréquentation soit conforme à l'Esprit de Dieu qui les conduit, et qu'elles aient une soif si ardente, et des desirs si véhémens de recevoir J. C., que la seule participation aux saints Mysteres les puisse

tempérer: *Nisi suadeat inusitata devotionis fervor et intemperata, desiderii sitis pro illius susceptione, qui solus sufficit amanti ardorem refrigerare*, dit S. Bonaventure dans l'Ouvrage que nous avons déjà cité.

2. Que telles ames sont aussi rares aujourd'hui, qu'elles l'étoient du temps de S. Bonaventure; et qu'il y a bien peu de personnes qui aient les dispositions requises pour un si fréquent usage de la Communion.

3. Qu'il est évident qu'on ne peut arriver à la haute disposition nécessaire pour être admis à la Communion journalière, que par une grande vigilance et une continuelle attention sur soi-même; et qu'on doit par conséquent regarder comme un empêchement à la Communion de tous les jours, tout ce qui est incompatible avec cette attention et cette vigilance, tout ce qui la trouble et qui la rompt; comme les compagnies, l'état et les occupations du dehors, les embarras et les occupations du dedans.

4. Que pour ne pas se tromper en ce point, il sera bon, avant que de se déterminer à permettre la Communion journalière, d'essayer durant un temps suffisant, quel profit fera le pénitent des fréquentes Communions qu'on lui permettra. Cette épreuve fera connoître au Confesseur, s'il peut lui accorder de communier tous les jours.

5. Si, non content de ces regles générales de prudence, on en demande une particuliere pour permettre la Communion quotidienne, il faut s'en tenir à la regle que donne saint François de Sales, et n'admettre à cette fréquentation, que les personnes qui ont surmonté la plupart de leurs mauvaises inclinations: si donc un Pénitent naturellement enclin à la colere, à la paresse, à l'orgueil, à l'avarice, à la sensualité, etc. ou qui auroit contracté quelque mauvaise habitude, surmonte toutes, ou presque toutes ces mauvaises inclinations, et qu'il joigne à cette victoire la pratique des bonnes œuvres, l'union avec Dieu, un grand desir, une grande ferveur, une sincere soumission à son Directeur, en un mot, *la mort au péché, au monde, à soi-même, et la vie pour Dieu par JESUS-CHRIST*, dont parle saint Basile, l'état élevé et sublime qu'exige S. Chrysostôme, la force que demande saint Jérôme, on peut lui permettre la Communion journalière.

Concluons de tout ce que nous avons dit sur cette matiere; qu'on ne peut faire une regle commune pour tous les fideles au sujet de la fréquente Communion; que c'est au Confesseur à en juger par l'état, le besoin, et les dispositions de ceux qu'il dirige; qu'un Confesseur doit se proposer pour permettre la Communion, non une regle uniforme pour tous ceux qu'il conduit, pour tous les états, pour toutes les conditions; mais en descendant dans tous les détails et dans l'examen de ce qui convient aux particuliers, suivre pour chaque ame le véritable attrait de l'Esprit de Dieu, attrait qui se fait connoître par les circonstances différentes où elle se trouve, par la nature de sa profession, par le progrès qu'elle a fait dans la piété et dans la Justice Chrétienne. On ne doit pas appeller un Confesseur, bon Directeur, parce qu'il fait communier souvent: ni regarder un Confesseur comme un mauvais Directeur, parce qu'il fait communier rarement: Ce qui fait en cette matiere, comme en toute autre, le bon ou le mauvais Directeur, est de suivre les loix de l'Eglise, ou de les blesser. Mauvais Directeurs par cette raison, les Confesseurs qui éloignent sans sujet de la

Communion fréquente, ceux qu'ils conduisent, et qui les en séparent indécemment, et sans examiner leurs dispositions et leur avancement dans la vertu. Mauvais Directeurs pareillement, ceux qui la permettent indifféremment à tous sans discernement, et sans faire une attention sérieuse sur leur état, sur la sainteté de leur vie, et sur le bon ou mauvais usage qu'ils en peuvent faire.

Tout excès est ici une dangereuse conséquence, et pour les Confesseurs et pour les Pénitens. On doit condamner et l'empressement aveugle pour communier, et la négligence ou plutôt l'indifférence inexcusable pour la Communion. Quelque différence qu'il y ait entre communier indignement, et renoncer à la Communion l'un et l'autre conduit sûrement à la mort éternelle. L'oracle est prononcé par J. C. : *Celui qui ne mangera pas la Chair du Fils de l'Homme, et qui ne boira pas son Sang, n'aura point la vie en lui.* C'est sur cet oracle qu'est fondée pour les Chrétiens, l'obligation de communier. La mort éternelle sera donc le partage et le sort funeste de ceux qui se privent de la Communion par leur faute. Et comme il n'est pas moins certain par S. Paul, que ceux qui communiens indignement, mangent et boivent leur condamnation, il faut nécessairement en conclure, qu'un Chrétien qui veut se sauver, doit communier, et apporter à la communion les dispositions requises, telles que l'Eglise les demande.

De la nécessité de l'Eucharistie.

L'EUCARISTIE n'est pas nécessaire de nécessité de moyen. L'Eglise a cru dans tous les temps, que les enfans baptisés qui meurent avant l'âge de raison, sont sauvés, quoiqu'ils n'aient pas reçu l'Eucharistie. *Ils ne sont obligés de nulle nécessité à la Communion sacramentelle de l'Eucharistie*, dit le Concile de Trente, (Sess. 21. de Commun. sub utraq. spec. cap. 4.) *puisqu'étant régénérés par l'eau du Baptême qui les a lavés et étant incorporés en J. C., ils ne peuvent perdre à cet âge la grâce qu'ils ont déjà acquise d'être enfans de Dieu.* Ce Concile prononce Anathème dans le Canon 4. de la même Session, contre ceux qui diront, *que la Communion de l'Eucharistie est nécessaire aux petits enfans, avant qu'ils aient atteint l'âge de discrétion.*

D'où l'on doit conclure, que tous ceux qui sont parvenus à l'âge de discrétion, sont obligés de participer à l'Eucharistie, et par conséquent de s'y préparer, de purifier leur cœur, et d'entrer dans toutes les dispositions où on doit être pour communier dignement. J. C. leur en a fait un précepte formel : *En vérité, en vérité, je vous dis que si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous.* Il promet la vie à celui qui mange sa Chair, et il assure que celui qui ne la mangera pas, ne vivra pas. Donc celui qui néglige de recevoir le Corps de J. C., mourra s'il n'est déjà mort ; puisque cette Communion est commandée par JESUS-CHRIST, comme le moyen ordinaire de conserver la vie de l'âme à tous ceux qui sont en un âge où ils peuvent la perdre.

Le Pain de vie, dit saint Cyprien, (de *Orat. Dom.*) c'est JESUS-CHRIST ; et ce Pain n'est pas pour tous, mais... pour nous qui recevons son Corps... Lorsque Notre Seigneur dit que celui qui mangera de ce Pain vivra éternellement, comme il est manifeste que ceux qui reçoivent son Corps, et qui ont droit à la participation de l'Eucharistie, sont vivans ; il est à craindre au contraire (et c'est un malheur que nous devons détourner par nos prières) que celui qui demeure séparé du Corps de J. C., ne soit par-là éloigné du salut et de la vie, suivant la menace qu'il en fait lui-même : si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez pas la vie en vous.

Tels étoient le sentiment des premiers Chrétiens. Etre séparé de l'Eucharistie, c'étoit, selon eux, être privé de la vie et du salut ; aussi ne trouvoient-ils rien d'affligeant pour eux, que d'en être jugés indignes. *Unus sit nobis dolor*, disoit saint Chrysostôme *hac escâ privari*. La foi leur faisoit craindre vivement l'effet de la menace de JESUS-CHRIST. Si vous ne mangez, et. Et cette crainte les rendoit attentifs à s'efforcer de se rendre de plus en plus dignes de cet auguste Sacrement.

Pour peu qu'on fasse attention à ce que nous avons dit des effets de l'Eucharistie, on ne pourra s'empêcher d'admirer et de reconnoître l'excès de l'amour de JESUS-CHRIST pour nous, lorsqu'il nous a fait un commandement exprès de recevoir ce Pain céleste. Notre ame, pour conserver la vie de la grace, a besoin d'une nourriture qui répare des forces qui s'épuisent peu à peu, et qui entretienne une santé toujours exposée à de grands affoiblissements. Car nous portons au dedans de nous un principe d'affoiblissement et de mort, que les tentations du dehors augmentent ; et qui venant peu à peu à gagner, deviendrait à la fin incurable, si l'ame n'étoit puissamment secourue. Or J. C. nous offre dans le Sacrement de son Corps et de son Sang, un remède, une nourriture, un antidote et un préservatif capable d'affoiblir ce principe de corruption et de mort, qui est la concupiscence ; il nous offre une viande et un breuvage, qui nous inspirent la force et le courage dont nous avons besoin pour combattre les ennemis de notre salut. Qu'avons-nous à attendre qu'une mort certaine, si nous refusons ce remède et ce puissant secours que la bonté Divine nous a préparés ?

Enfin, si l'Eucharistie est le gage de la vie éternelle, de quel droit peut prétendre à cette vie, celui qui ne veut pas en recevoir le gage ? N'est-ce pas là en quelque façon renoncer aux promesses, sur-tout lorsque celui qui nous offre ce précieux gage, fait dépendre de là l'effet de ces promesses ?

Aussi l'Eglise a-t-elle toujours reconnu un précepte Divin qui oblige à la sainte Communion, les Adultes qui ont assez de raison pour discerner cette sacrée nourriture. Pour mettre un frein à l'indolence de ceux qui en différoient trop long-temps l'accomplissement, elle ordonne dans le Concile de Latran, à tous les Fideles qui sont parvenus à l'âge de discrétion, de communier au moins une fois l'an à la Fête de Pâques.

Ce précepte oblige encore aux approches de la mort ; et c'est pour cela que l'Eglise a toujours été très-attentive à faire administrer le Viatique à ceux qui étoient attaqués de maladies dangereuses.

On n'est pas obligé de recevoir l'Eucharistie sous les deux especes ; il suffit,

pour satisfaire au précepte Divin et Ecclésiastique, de la recevoir sous l'espece du Pain. Le Concile de Trente (*Sess. 21. de Commun. sub utraque spec. cap. 1.*) a déclaré que les Laïques, ni les Ecclésiastiques, quand ils ne consacrent pas, ne sont tenus par aucun précepte Divin de recevoir le Sacrement de l'Eucharistie sous les deux especes; et qu'on ne peut en aucune maniere douter, sans blesser la Foi, que la Communion sous l'une des especes ne soit suffisante au salut. Ce Concile, dans la même Session, (*Can. 1. 2. et 3. de Commun. sub. utraq. spec.*) prononce anathème contre ceux qui soutiendront le contraire, contre ceux qui diront, que la sainte Eglise Catholique n'a pas eu des causes justes et raisonnables pour donner la Communion sous la seule espece du Pain aux Laïques, et même aux Ecclésiastiques quand ils ne consacrent pas; ou qu'en cela elle a erré; et contre ceux qui nieront que JESUS-CHRIST, l'Auteur et la source de toutes les graces, soit reçu tout entier sous la seule espece du pain. Il enseigne encore que ceux qui ne reçoivent qu'une des especes, ne sont privés, quant à l'effet d'aucune grace nécessaire au salut. (*Ibid. cap. 3.*)

De la Communion Paschale.

LES premiers Chrétiens recevoient très-souvent la sainte Eucharistie, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, parce qu'ils menoient une vie qui étoit une préparation continuelle à la réception de ce grand Sacrement. Avec le temps les mœurs des Chrétiens s'étant corrompues, on s'éloigna de la Communion, parce qu'on ne s'en sentoit pas digne; et plus on s'en éloignoit, moins on travailloit à se purifier pour en approcher dignement. De là vient dans la plupart des Chrétiens une insensibilité étonnante, qui alloit jusqu'à demeurer plusieurs années sans s'approcher de la Sainte Table. L'Eglise se vit donc obligée de déterminer certains jours dans l'année, auxquels elle ordonne aux Fideles de recevoir ce Sacrement. Plusieurs Conciles réglèrent qu'on communieroit trois fois l'année, savoir, à Pâques, à la Pentecôte, et à Noël. Depuis, le Concile de Latran sous le Pape Innocent III, ordonna, (*Can. 21. Omnis utriusque sexus.*) que tout Fidele de l'un et de l'autre sexe qui a atteint l'âge de discrétion, reçoive avec respect le saint Sacrement de l'Eucharistie pour le moins à Pâques; si ce n'est que par l'ordre de son propre Pasteur, il fût jugé plus à propos de différer la Communion à un autre temps, pour quelque cause juste et raisonnable; que si quelqu'un vient à manquer à ce devoir, il soit interdit de l'entrée de l'Eglise pendant sa vie, et que s'il meurt en cet état, il soit privé de la sépulture Ecclésiastique. On trouve ce Décret du Concile de Latran rapporté dans le Rituel de ce Diocèse, dans l'Instruction du Prône propre pour le Dimanche de la Passion. Le Concile de Trente (*Sess. 13. Can. 9. de Euchar.*) a renouvelé et confirmé cette loi, en prononçant anathème contre ceux qui en nieront l'obligation.

Lorsque les Curés l'expliqueront à leurs Paroissiens, ils se souviendront de leur faire connoître que l'Eglise n'a pas prétendu limiter les Communions des Fideles

Fideles à une seule pendant l'année, puisqu'elle a souvent déclaré qu'elle souhaiteroit qu'ils se rendissent tous dignes de participer chaque jour à la Ste. Eucharistie; mais ils leur feront entendre que l'Eglise, en obligeant les Chrétiens à s'approcher de la Ste. Table au moins une fois l'an, a voulu mettre des bornes à la négligence de plusieurs d'entr'eux, qui sans cette obligation, ne penseroient presque jamais à leur salut.

On satisfait à l'obligation de la Communion Paschale, en communiant pendant la quinzaine de Pâques; c'est-à-dire, depuis le Dimanche des Rameaux, jusqu'à celui de *Quasimodo* inclusivement. Lorsque les Curés croient qu'ils faudroit un temps plus long que cette quinzaine, pour donner à leurs Paroissiens le moyen de satisfaire à ce devoir, ils doivent consulter là-dessus leur Evêque, et lui faire part de leurs raisons.

La Communion Paschale n'est pas tellement attachée à cette quinzaine, qu'un Chrétien ne puisse pour des causes raisonnables, par l'avis de son Curé ou de son Confesseur, différer à communier à un autre temps; parce que le Commandement de l'Eglise qui oblige les Fideles à communier, suppose qu'ils soient bien disposés pour une si sainte action: mais c'est aux Fideles à se mettre en état de satisfaire à ce devoir au plutôt; car si par leur faute ils diffèrent trop long-temps, ils se rendroient coupables de péché, en se mettant volontairement hors d'état d'accomplir les préceptes de l'Eglise.

On ne satisfait point à ce précepte par une Communion sacrilège; il seroit horrible de le penser. L'Eglise a les sacrilèges en abomination; elle n'a voulu obliger les Fideles à manger ce Pain céleste, que conformément à la volonté de J. C., et avec les dispositions qu'il demande de nous; or il est certain que le Sauveur a voulu qu'en mangeant le pain des Anges, nous fissions un acte de Religion et de piété, et non un acte d'irréligion et d'impiété, telle qu'est une Communion sacrilège. L'Eglise a donc voulu que nous communiaussions dignement à Pâques. C'est pourquoi le Pape Innocent XI, par son Bref du mois de Mars 1679, a condamné cette proposition: *Præcepto Communionis annuæ satisfi per sacrilegam Corporis Christi manducationem*. Le Clergé de France dans l'Assemblée de 1700, l'a jugée téméraire, scandaleuse, erronée, favorisant l'impiété et le sacrilège, et faisant illusion au précepte de l'Eglise. Ceux donc qui à Pâques auroient eu le malheur de communier indignement, seroient obligés de s'en confesser, et de communier une autre fois pour s'acquitter de cette obligation.

Pendant la quinzaine de Pâques, on doit donner la Communion aux malades, même à ceux qui l'auroient déjà reçue en Viatique, pourvu qu'ils soient en état de communier à jeun, afin de satisfaire au précepte de l'Eglise. On doit pareillement la donner pour Viatique pendant la même quinzaine, à ceux qui, après avoir fait leur Communion Paschale, tomberoient dangereusement malades; parce que ce sont deux obligations fondées sur deux préceptes. Mais quand un malade moribond a communiqué en Viatique, le Samedi de la Passion, il n'est point obligé, pour satisfaire au précepte de la Communion de Pâques, de communier le Dimanche des Rameaux, lorsqu'il ne le peut, n'étant pas en état de communier à jeun; il ne peut aussi communier en Viatique, parce qu'il faut qu'il y ait l'intervalle de temps requis par le Rituel du Diocèse, entre deux

Communions en Viatique. Cependant si un Moribond en pareille circonstance demandoit avant le temps prescrit, à communier une seconde fois en Viatique, et à l'intention de ses Pâques, le Curé doit avoir recours à son Evêque, afin qu'il soit permis de lui accorder cette consolation.

Si un Curé prévoit qu'un Malade sera, peu de temps après Pâques, en état d'aller à l'Eglise faire la Communion, il pourra la lui faire différer, jusqu'à ce qu'il soit relevé de sa maladie.

Lorsqu'un Fidele, qui n'a pas communie depuis la dernière Pâque, prévoit qu'il ne pourra communier dans la quinzaine de Pâques, il est obligé de prévenir ce temps, et d'anticiper sa Communion, puisqu'il prévoit qu'il ne pourra satisfaire au précepte dans le temps prescrit par l'Eglise; parce qu'en ne prévenant pas le temps de la Communion Paschale, il passeroit une année sans communier, et violeroit par conséquent le précepte qui l'y oblige : dans lequel il faut considérer deux choses; la première et principale est l'obligation de communier une fois chaque année; la seconde, qui n'est qu'accessoire, est que la Communion se fasse en temps de Pâques. Or, en anticipant le temps Paschal dans cette circonstance, on n'accomplit pas l'accessoire du précepte; mais on en accomplit le principal et la substance; ce qui suffit dans le cas dont il s'agit.

Si au contraire celui qui prévoit ne pouvoir communier à Pâques, a déjà communie dans l'année courante, plusieurs Auteurs soutiennent, qu'ayant satisfait au principal du précepte, il n'est pas obligé de prévenir le temps de Pâques pour accomplir l'accessoire. Cependant un Curé, ou un Confesseur qui seroit consulté dans ce cas, doit représenter à celui qui le consulteroit, qu'il est plus à propos et plus sûr pour la conscience, d'anticiper la Communion; et par conséquent doit le lui conseiller.

Celui qui a laissé passer la quinzaine de Pâques sans avoir communie, ou parce qu'il n'a pu, ou parce qu'il a négligé de le faire, ou parce que son Confesseur ne le lui a pas permis, n'est pas dispensé de l'obligation de communier cette année. 1. Parce que le temps de Pâques n'est pas prescrit par l'Eglise comme le terme et la fin de l'obligation où l'on est de satisfaire au précepte de la Communion, mais seulement comme un délai qu'elle accorde : or l'obligation d'une dette ne finit pas par un délai. 2. Après le temps de Pâques le principal du précepte qui est de communier une fois l'an, subsiste, quoique l'accessoire, qui est de communier à Pâques, ait cessé. 3. Celui qui a laissé passer un an sans se confesser, est certainement obligé à se confesser à la première occasion commode qu'il pourra en trouver; on demeure donc aussi obligé à la Communion, lorsqu'on ne l'a pas reçue au temps de Pâques; ainsi celui qui dans ce cas différerait sa Communion jusqu'à l'autre Pâques, seroit obligé de s'en accuser dans sa Confession.

Chaque Fidele est obligé de recevoir la Communion Paschale dans sa Paroisse, et non ailleurs; à moins qu'il n'en ait une permission expresse. Ceux qui ont communie ailleurs que dans leur Paroisse sans permission, ne sont pas censés avoir satisfait au Commandement de l'Eglise. On ne doit donc pas administrer la Communion Paschale à ceux d'une autre Paroisse; mais il faut les renvoyer à leur propre Curé, excepté les Pauvres mendiants qui sont sans domicile, et ceux qui pour voyage, ou autre raison valable, se trouvent alors

de bonne foi , hors de leur Paroisse ; pourvu qu'on ait lieu de juger par les éclaircissemens qu'ils donneront , qu'ils sont bons Chrétiens , dignes de participer aux S. Mysteres , et qu'ils se sont confessés. Si le Curé de la Paroisse où ces sortes de personnes communient , avoit lieu de douter s'ils se sont confessés , il doit leur demander une attestation du Prêtre qui a reçu leur Confession.

Les Curés de ce Diocese doivent avertir leur Paroissiens , que ceux qui , étant en voyage loin de leur Paroisse , auront fait leur Communion Paschale dans une autre Paroisse , doivent en prendre un certificat , qu'ils apporteront à leur Curé dans le mois après leur retour ; sinon , ils doivent être traités comme n'ayant pas satisfait à leur devoir de Pâques. On exigera la même chose de ceux auxquels aura été accordée la permission de recevoir la Communion Paschale hors de leur Paroisse. Un Curé qui remarqueroit que quelqu'un de ses Paroissiens affecte de s'absenter pendant la quinzaine , doit en donner avis à l'Evêque , pour recevoir de lui conseil sur la conduite qu'il doit tenir à son égard.

Afin d'ôter aux Paroissiens toute occasion de quitter leur Paroisse , et d'aller communier à d'autres Eglises durant la quinzaine , et que les Pasteurs puissent mieux connoître leur troupeau , il est défendu dans ce Diocese à tous Prêtres , tant Séculiers que Réguliers , même Mendians , d'administrer la Ste. Eucharistie durant la quinzaine de Pâques à aucunes personnes , quand même elles seroient de leur connoissance , non pas même sous prétexte d'aucune Confratrie et Société , sans permission expresse ; et d'étendre pendant ce temps dans les Eglises des Communautés Séculieres et Régulieres , la Nappe de la Communion. Les Curés auront soin d'en avertir chaque année leurs Paroissiens , et de publier cette défense à leurs Prônes aux jours du Dimanche de la Passion , et du Dimanche des Rameaux , afin que les Fideles ne puissent l'ignorer.

Pour être censé domicilié en une Paroisse , par rapport à la Communion Paschale , il suffit d'y habiter *animo manendi*. C'est pourquoi le Concile de Milan sous S. Charles , veut qu'un Curé donne à Pâques la Communion à ceux qui sont venus depuis quelques mois , et même depuis quelques jours , demeurer dans l'enceinte de sa Paroisse pour y établir leur domicile.

Une personne peut avoir deux domiciles en même temps , ce qui se doit entendre , lorsqu'elle demeure autant de temps dans l'un que dans l'autre. En ce cas elle peut , et elle doit faire sa Communion Paschale dans celle des deux Paroisses où elle se trouve à Pâques. Mais si une personne passe la plus grande partie de l'année dans une Paroisse , et qu'elle séjourne quelque temps seulement par occasion dans une autre , comme font ceux qui demeurent dans les Villes , et vont passer quelque temps à la campagne pour y prendre l'air , ou pour vaquer à leurs affaires , elle est censée n'avoir qu'un domicile ; savoir , dans la Paroisse où elle passe plus de temps , et où par conséquent elle doit faire la Communion Paschale.

On ne peut excuser de péché mortel ceux qui ont atteint l'âge de discrétion , lorsque , sans de justes causes , ils manquent à communier à Pâques , puisqu'ils violent un Commandement de l'Eglise dans une matiere de conséquence. Si l'Eglise ne jugeoit pas que ce péché est mortel , elle n'auroit pas prononcé contre les Fideles qui manquent dans une année , sans des causes justes et raisonnables

à s'acquitter de ce devoir, une peine aussi grieve qu'est la privation de l'entrée dans l'Eglise, et de la sépulture Ecclésiastique.

Ces peines ne sont que comminatoires, ou *ferendæ sententiæ*, et ne s'encourent pas par le seul fait. Il n'appartient qu'aux Evêques de les mettre à exécution; les Curés ne peuvent de leur propre autorité, défendre l'entrée de l'Eglise à ceux qui n'ont pas fait leur devoir Paschal, ou les priver de la Sépulture Ecclésiastique. Ils les avertiront donc charitablement en particulier d'y satisfaire au plutô; s'ils persistent dans leur désobéissance, les Curés les avertiront en général au Prône, de se soumettre à l'Eglise comme étant ses enfans, sans les nommer ni les désigner; ils leur feront entendre que, s'ils ne font leur devoir, ils seront obligés de se servir contre eux des moyens que l'Eglise leur prescrit; et s'ils méprisent tous ces avertissemens particuliers et publics, s'ils demeurent opiniâtres, les Curés doivent les déléger à l'Evêque; auquel, en cas que ces personnes indociles viennent à mourir sans avoir satisfait à cette obligation, les Curés doivent encore en donner avis sur le champ, et refuser de les enterer jusqu'à ce qu'ils aient reçu ses ordres.

Les Curés, au commencement du Carême, avertiront leurs Paroissiens de se confesser, pour se préparer à approcher plus dignement à Pâques de la Ste. Table. Ils leur expliqueront le Décret du Concile général de Latran sur la Communion Paschale. Pour les engager à la pénitence, et leur apprendre par là à rappeler les choses nécessaires pour bien communier, il est bon que les Curés choisissent certains jours de la semaine pendant le Carême pour faire par eux-mêmes, ou faire faire par d'autres Prêtres en état de s'en bien acquitter, des instructions familiares, auxquelles ils tâcheront de faire venir surtout les jeunes garçons et les jeunes filles en âge de communier, les personnes grossières qu'ils soupçonnent moins instruites; en un mot, ils y appelleront tous leurs Paroissiens, avertissant en général ceux qui en auront besoin, de s'y trouver, les peres et les meres d'y envoyer leurs enfans; les maîtres et maîtresses d'y faire aller leurs domestiques; c'est principalement dans les Paroisses de la campagne, où les Pasteurs doivent s'appliquer à faire ces instructions pendant le Carême. Lorsqu'on a bien à cœur la gloire de Dieu et le salut des âmes dont on est chargé, on ne se lasse jamais de leur rappeler leurs devoirs, et on saisit avec empressement tous les moyens que l'on juge les plus propres pour encourager à servir Dieu, ceux que l'on doit conduire; on reprend, on corrige à temps, à contre-temps, mais ce doit toujours être avec patience et avec sagesse.

Les Curés, pendant la quinzaine de Pâques, prendront un jour pour porter le S. Sacrement aux malades de leur Paroisse, qui ne peuvent aller ou se faire porter à l'Eglise, pour y faire leurs Pâques; ils feront cela avec solennité, invitant les principaux de la Paroisse à accompagner ce jour-là le S. Sacrement.



De la Communion des Malades.

LE précepte divin de recevoir l'Eucharistie, oblige, ainsi que nous l'avons déjà dit, quand on est en danger de mort; un malade qui se trouve en cet état, quoiqu'il ait communie quelquefois dans l'année, est obligé de se procurer, s'il le peut, ce Sacrement; autrement il pécherait mortellement; car il n'y a point de temps dans la vie où l'Eucharistie soit si nécessaire, puisqu'en ce moment les attaques des ennemis de notre salut sont plus violentes, les tentations plus fortes, et le danger de la mort éternelle est plus grand; on a donc un plus grand besoin alors de force et de secours.

L'Eglise a paru si persuadée de cette obligation, que sa Discipline universelle et constante a toujours été de conférer l'Eucharistie aux Mourans, et de ne point laisser mourir les Fidéles sans la leur avoir donnée. C'est dans cette vue, que dans les premiers siècles de l'Eglise on envoyoit l'Eucharistie à ceux qui n'avoient pas assisté à la Messe; on la confioit aux Chrétiens, pour l'emporter dans leurs maisons; on la portoit dans les voyages sur mer. Il y a des Canons qui ordonnent de porter l'Eucharistie aux Malades, nonobstant l'incommodité des temps et des chemins; d'autres, ayant égard à la nécessité où sont les Malades de communier, et à l'impossibilité où ils se trouvent d'être à jeun, les ont exemptés de la loi du jeûne; d'autres veulent qu'on porte aux Malades ce Sacrement au péril même de sa vie, comme il arrive en temps de peste. Toutes ces précautions prises pour donner la Communion aux Malades, prouvent la nécessité où ils sont de la recevoir, et le précepte divin qui les y oblige. *Pour ce qui est*, dit le Concile de Trente (*Sess. 13. C. 6. de Euchar.*) *de porter la S^{te}. Eucharistie aux Malades...* *c'a été l'ancien usage observé de tout temps dans l'Eglise. C'est pourquoi le S. Concile ordonne, qu'il faut absolument retenir cette coutume si salutaire et si nécessaire.*

On ne doit pas dire que les usages qui sont de Tradition divine, étant uniformes, le précepte de communier à l'article de la mort ne peut pas être de Droit divin, puisqu'en certain temps et en certains lieux on a refusé cette Communion à certains pécheurs même pénitens, et que même aujourd'hui en France on la refuse aux condamnés à mort pour leurs crimes. Car tous les textes qui prouvent cette vérité, prouvent en même temps l'usage de communier à la mort, hors des cas qui y sont exceptés; on y voit en même temps la règle et les exceptions; la règle qui est de tous les temps, de tous les lieux, immuable, perpétuelle et universelle, c'est qu'il faut communier les Malades à la mort; les exceptions qui sont, que certaines personnes désignées par l'Eglise ne doivent pas jouir de cette faveur, sont sujettes à variation, y ayant des temps et des lieux où il y va du bien des âmes que certains pécheurs subissent cette peine. J. C. a laissé à son Eglise le pouvoir de prescrire dans l'administration des Sacramens, ce qu'elle jugeroit à propos et convenable pour le respect qui leur est dû, et pour l'utilité de ceux qui les reçoivent, selon les différentes circonstances des choses, des temps et des lieux.

Si la charité Pastorale oblige les Curés d'être incessamment attentifs aux be-

soins de leurs Paroisses, et toujours disposés à procurer leurs Ouailles les moyens de faire leur salut, ils doivent redoubler leur zèle à l'égard de ceux qui sont dangereusement malades ; parce que paroissant alors plus proches de leur éternité, ils ont besoin de plus puissans secours pour se préparer au redoutable passage que tous les hommes sont obligés de faire de cette vie à l'autre. Et comme de tous les moyens que la bonté infinie de Dieu a donnés aux Fideles, pour ménager l'importante affaire du salut dans les derniers momens de leur vie, il n'y en a point de plus salutaire que la digne réception des Sacremens, et sur-tout de celui de la divine Eucharistie, que le Sauveur de nos ames nous offre comme un Viatique, à la faveur duquel nous pouvons aisément achever notre course dans ce lieu d'exil, et arriver heureusement au Ciel qui est notre véritable Patrie, les Pasteur doivent veiller avec toute l'attention possible, à ce qu'aucun de leurs Paroissiens ne meure privé d'un si grand bien. C'est pourquoi ils ne manqueront pas de les visiter, dès qu'ils seront avertis de leurs maladies ; et ils les disposeront à se confesser, pour se préparer à recevoir cet auguste Sacrement par forme de Viatique.

Les Curés doivent avertir les Fideles de leur Paroisse, qu'ils ne manquent pas à les appeler aussi-tôt qu'ils sont malades, sans attendre que leur maladie devienne dangereuse ; ils doivent donner le même avis aux parens et aux amis des malades, et sur-tout aux Médecins, Chirurgiens et Apothicaires de leur Paroisse et des lieux voisins ; afin que, suivant les Ordonnances de l'Eglise et du Royaume, quand ils sont appellés et qu'ils jugent que la maladie est dangereuse, ils aient soin dès la première visite, d'avertir ou de faire avertir les malades d'avoir recours aux Sacremens de l'Eglise.

Il ne faut point attendre trop tard, crainte de surprise, mais administrer le saint Viatique si-tôt qu'il paroît quelque danger de mort. On remontrera à ceux qui voudroient différer, que c'est penser injustement et indignement des Sacremens, de les regarder dans la maladie comme les présages funestes d'une mort prochaine, qu'ils sont au contraire pour un malade, des précieux gages de la protection de Dieu, et des remèdes pour la santé du corps aussi-bien que pour celle de l'ame ; qu'en matière de salut, il faut prendre le plus sûr, et ne pas s'exposer à être surpris ; qu'il est dangereux de s'y prendre trop tard, lorsque les forces de l'esprit et du corps étant abattues, on n'est pas capable d'une sérieuse application ; que J. C. a souvent guéri les corps par sa présence ; que tout au moins il sanctifie les ames, les console, les fortifie, et leur donne la grace de faire un bon usage de leurs souffrances. Si le Malade refuse de se rendre à ces sollicitations, le Curé, bien loin de l'abandonner, doit redoubler tous ses soins et employer tous les moyens propres pour le persuader ; il doit même en donner avis à l'Evêque, si le temps le permet. L'expérience fait connoître que si l'on diffère de porter l'Eucharistie aux malades, souvent ils ne peuvent la recevoir avec piété et avec dévotion, ou ils ne peuvent se bien préparer à une action si sainte. Il est nécessaire encore que les Curés avertissent souvent leurs Paroissiens, qu'ils ne les avertissent pas de se munir de ce saint Viatique ; s'ils n'ont pas recours aux Pasteurs, pour donner cet avis aux malades, sans attendre qu'ils soient à l'extrémité.

On ne peut donner à un malade l'Eucharistie comme Viatique , s'il n'est en danger de mort ; et pour lors il peut la recevoir sans être à jeun. Il faut observer pour cela le besoin et la commodité du malade qui est en danger de mort , lui permettant les rafraîchissemens nécessaires. Ainsi , quoiqu'une personne qui est dangereusement malade , puisse être une ou deux heures à jeun depuis minuit , si néanmoins elle ne peut attendre davantage à prendre quelque chose , on peut lui donner la Communion , après qu'elle a pris de la nourriture ou quelque remède pour la fortifier ; car ce n'est pas la coutume de l'Eglise de porter l'Eucharistie aux malades à une heure indue , à moins qu'il n'y eût raison pressante de le faire.

La sainte Eucharistie doit être portée aux malades *avec honneur et respect* , dit le Concile de Trente. C'est durant le jour qu'on doit porter le Viatique , à moins que la nécessité n'obligeât de le porter durant la nuit.

Si le danger de mort dure encore quelque temps , après que le malade a reçu le Viatique , ou que le malade , après s'être mieux porté , vient à retomber , on pourra encore le communier en Viatique , et sans être à jeun , pourvu qu'il soit bien disposé , et qu'il y ait au moins dix jours d'intervalle entre chaque Communion.

C'est l'usage de plusieurs Diocèses de donner le Viatique à une personne qui , après avoir communie dans le jour , étant en santé , est depuis tombée en péril de mort le même jour. Si l'on dit qu'il est contre la règle de communier plusieurs fois dans un jour , on y répond que cela doit s'entendre de l'usage ordinaire , et non point du cas de mort. Un malade a besoin alors de nouveaux secours , ajoute-t-on , pourquoi donc le priver du Viatique ? Cependant tous les Docteurs ne conviennent pas qu'on puisse l'accorder alors ; c'est pourquoi si dans un Diocèse il n'y a pas là-dessus d'usage uniforme , il faut consulter l'Evêque.

Comme le Prêtre qui porteroit le saint Sacrement à un malade qui ne se seroit pas confessé , pourroit le trouver dans quelque engagement criminel public d'où il ne voudroit pas sortir , et seroit obligé de reporter le saint Sacrement sans l'avoir communie , ce qui ne se pourroit faire sans scandale , les Curés doivent commencer par visiter les malades ; et après qu'ils les auront confessés , ils leur porteront le Viatique. Cependant dans le cas de nécessité , si le danger de la maladie presse , et que le Curé ne connoisse rien d'ailleurs qui rende le malade indigne des Sacramens , il pourra porter le saint Viatique aussi-tôt qu'il sera appelé et avant que ce malade se soit confessé , entendre sa confession quand il sera arrivé chez lui , et lui administrer ensuite l'Eucharistie et l'Extrême-Onction.

Quand même le Curé seroit assuré au moment qu'on l'avertit de porter le S. Sacrement à un malade , que ce malade s'est confessé , il aura l'attention , autant que faire se pourra , de ne lui point porter le Viatique , hors le cas où le danger de la maladie seroit pressant , sans l'avoir auparavant visité lui-même ou fait visiter par un autre Prêtre , pour savoir si quelque accident de la maladie ne le met pas hors d'état de communier , et pour examiner ses dispositions intérieures autant qu'il sera possible. S'il sait que le malade est prévenu de sentimens contraires à la soumission sincère de cœur et d'esprit , due aux décisions de l'Eglise qui concernent la Religion et la Foi , sur quoi même il doit dans le

doute le faire expliquer ; ou qu'il soit engagé dans l'obligation de restituer ; de se réconcilier, d'éloigner de chez lui quelque femme ou fille suspecte et avec laquelle le malade auroit eu des liaisons criminelles, de quitter une profession condamnée par l'Eglise, de réparer un scandale public ; dans tous ces cas, le Curé l'engagera à se reconnoître et à faire ce qu'il doit, pour se mettre en état de recevoir JESUS-CHRIST.

S'il se trouvoit quelque malade qui refusât de se ranger à son devoir, et qui fût dans des circonstances où on seroit obligé de lui refuser le S. Viatique, il ne faudroit pas l'abandonner, mais redoubler pour lui ses prières, son assiduité, ses soins ; le presser avec zèle, employer ceux qu'on croiroit avoir plus de crédit sur son esprit, et même en donner avis à l'Evêque, si le temps le permettoit.

Lorsque les enfans qui n'ont pas fait leur première Communion, sont en péril de mort, le Curé aura soin qu'ils ne meurent point sans le S. Viatique, quoiqu'ils n'aient pas l'âge ordinaire pour la première Communion, pourvu qu'ils aient assez de raison et de connoissance pour discerner le Corps du Seigneur ; et qu'après avoir été instruits par lui de la vérité de cet auguste Sacrement, ils témoignent desirer le recevoir.

Il faut prendre garde de ne le point donner aux indignes et aux pécheurs publics que nous avons désignés ci-devant, qu'ils n'aient auparavant réparé, autant qu'il est en eux, le scandale ; qu'ils n'aient satisfait à l'Eglise et au prochain, et qu'ils n'aient donné des marques sinceres de conversion et de pénitence. On ne doit pas non plus l'administrer, quand il y a quelque indécence à craindre contre le respect qui est dû au S. Sacrement, laquelle pourroit être causée par le délire, une toux, un crachement ou vomissement continu, ou par quelque autre accident qui ne permettroit pas au malade de consommer la Ste. Hostie. Dans le doute s'il peut l'avaler, on pourra en faire l'épreuve avec un pain non consacré, dont on avertira soigneusement le malade. On pourroit aussi le communier avec une partie de l'Hostie, s'il ne pouvoit l'avaler toute entière ; ensuite lui faire prendre l'ablution de vin ou d'eau, afin qu'il puisse plus aisément avaler les especes. Mais il n'est jamais permis de tremper la Ste. Hostie dans quelque liqueur que ce soit, sous prétexte de la faire prendre plus facilement au malade.

Le Curé doit consoler les malades, que les accidens de leur maladie empêchent de recevoir le S. Viatique, en leur représentant, que puisque ce n'est ni par leur faute, ni par leur négligence, qu'ils sont privés de l'Eucharistie, Dieu aura égard à leur dévotion et suppléera au Sacrement par sa miséricorde. Il les assurera d'ailleurs qu'il leur administrera le S. Viatique, aussi-tôt qu'ils pourront le recevoir. Mais il n'est pas permis de porter le S. Sacrement à aucun malade, pour le lui faire adorer, ou le lui montrer seulement, lorsqu'il ne peut communier, quelque bien disposé qu'il soit pour l'intérieur ; parce qu'on ne pourroit le faire, sans courir risque de quelque indécence. On doit se contenter pour lors, d'apprendre à un malade, de quelle maniere il peut, dans son lit même, adorer cet auguste Sacrement, quoiqu'il ne soit pas présent, et le recevoir de cœur et en esprit.

Il n'appartient qu'au Curé d'administrer, ou de faire administrer le Viatique
aux

aux malades de sa Paroisse ; il est défendu à tous Prêtres Séculiers ou Réguliers, de le porter à aucun sans sa permission, ou celle de l'Evêque. Ce n'est qu'à l'Eglise Paroissiale où l'on doit prendre le saint Sacrement pour le porter aux malades, à moins que le Curé ne permette de le prendre dans quelque autre Eglise. Hors le cas de nécessité, on ne doit commettre pour cette fonction que des Prêtres approuvés pour entendre les Confessions, parce que souvent les malades ont encore besoin de se confesser avant de communier.

Si le malade après avoir communiqué, paroît avoir envie de vomir, il faudra promptement lui présenter un plat, un bassin, ou quelque autre vase, ou au moins une serviette blanche : s'il vomit ou crache la sainte Hostie, et que les especes sacrées paroissent, le Prêtre les séparera ; et les ayant mises dans un Vase propre et honnête, autre néanmoins que le Ciboire, il reportera avec respect à l'Eglise, pour les y conserver dans un lieu décent et fermé, et attendre qu'elles soient entièrement corrompues, pour les jeter dans la Piscine. Quant au reste de ce que le malade aura craché ou vomi, le Prêtre l'essuyera et l'éteindra avec des étoupes ou quelque autre matière semblable qu'il brûlera, et dont il jettera les cendres dans la Piscine. C'est aussi ce qu'il faut faire, lorsque le malade vomit un moment après avoir communiqué, et que les especes ne paroissent pas, ou bien qu'il est impossible de les séparer d'avec ce qu'il a vomi.

Si le malade meurt avant que d'avoir avalé la sainte Hostie, et qu'elle paroisse dans sa bouche, il faudra l'en tirer et la reporter dans l'Eglise pour y être conservée dans un lieu décent et fermé, jusqu'à ce que les especes sacrées soient corrompues ; et alors on les jettera dans la Piscine. Il faudra en user de même si une Hostie vient à tomber dans la bouc par quelque accident.

Le Prêtre qui administre le saint Viatique, doit avoir grande attention à empêcher que la sainte Hostie, ou quelque autre particule, ne tombe à terre, ou sur le lit du malade ; si cet accident arrivoit, il faudroit la prendre avec respect, la remettre dans le Ciboire, purifier ensuite le lieu où, soit l'Hostie, soit quelque particule, seroit tombée ; si elle étoit tombée à terre, il faudroit racler l'endroit et porter ensuite la raclore à l'Eglise dans un vase propre, pour être jetée dans la Piscine ; si l'Hostie ou la particule étoit tombée sur la nappe de la table où on doit mettre le saint Sacrement, lorsqu'on arrive dans la chambre du malade, ou sur le drap que l'on met sur le lit du malade, ou sur d'autres linges différens du Corporal, il faudroit laver l'endroit de ces linges, et porter la lavure à l'Eglise dans un vase propre, pour être jetée dans la Piscine. Si la maison du malade étoit trop éloignée de l'Eglise, pour porter à l'Eglise ce qui a été raclé, comme il peut arriver aisément dans les Paroisses de la Campagne, il faudroit le jeter dans le feu.

Si le malade avoit rejeté la Sainte Hostie seulement par l'effort d'une toux passagère, il faudroit la lui remettre dans la bouche pour la lui faire avaler ; racler l'endroit où elle seroit tombée, si c'étoit à terre ; ou le laver, si c'étoit sur un linge, et faire comme il vient d'être dit ci-dessus.

Le S. Sacrement doit être porté dans les maisons des malades avec toute la décence possible. Pour cet effet il y aura un petit Dais, qui, au défaut des

Ecclesiastiques, sera porté par les Confreres du S. Sacrement, ou par ceux que les parens du malade auront soin de faire avertir.

Quand on ne sortira pas de la Ville ou du Bourg, le Curé portera le Ciboire couvert de son pavillon, où il y aura plus d'Hosties consacrées qu'il n'en faudra pour communier les malades, et le rapportera dans le même ordre. Mais s'il faut aller à la Campagne, il se servira d'une petite Custode, ou Boîte d'argent dorée et unie par dedans; et il n'y mettra d'Hosties qu'autant qu'il y aura de malades à communier, pour s'en revenir sans cérémonie. Après avoir mis ces Hosties dans la petite Custode, ou dans la Boîte, il se souviendra de laver aussi-tôt dans le petit Vase qui est près du Tabernacle, les doigts avec lesquels il aura touché le S. Sacrement, et de les essuyer à un Purificateiroe.

Si les chemins étoient difficiles, ou le temps fâcheux, ou si le Prêtre qui doit porter le saint Viatique, ne pouvoit aller à pied à cause de son grand âge ou de quelque infirmité, il pourra monter à cheval après avoir mis cette Boîte ou petite Custode avec le Corporal plié, dans une bourse de soie qu'il pendra à son cou avec un ruban, et l'attachera devant son estomac avec deux autres rubans ou cordons attachés aux deux côtés de la Bourse, lesquels il serrera autour de son corps, afin qu'elle ne soit pas trop secouée par l'agitation du cheval, et qu'elle ne puisse tomber, quelque accident qui puisse arriver. Il sera toujours revêtu de sa Soutane, d'un Surplis, et d'une Etole; et si le mauvais temps l'y contraint, il pourra mettre un manteau par dessus, et se couvrir de son chapeau. Mais dans cette occasion il ne doit saluer qui que ce soit, et il se fera accompagner, s'il le peut, au moins de deux personnes, dont l'une portera un cierge allumé dans une lanterne, l'autre sonnera la clochette pendant tout le chemin, pour avertir ceux qui se rencontreront, de suivre le S. Sacrement, ou de se mettre à genoux pour l'adorer, et portera le Rituel pour servir au Prêtre dans l'administration du Sacrement. Si le danger du malade n'est pas pressant, il convient qu'il porte le S. Sacrement à pied et en procession comme à l'ordinaire, jusqu'à la porte de la Ville, ou du Bourg, ou du Village où est l'Eglise Paroissiale, et après avoir passé la porte, il pourra monter à cheval.

Hors le cas de nécessité, le Prêtre qui porte le S. Sacrement, doit avoir toujours la tête nue et sans calotte, autant que ses infirmités et la saison le permettront, sur-tout lorsqu'il le porte sous un Dais et dans le lieu de l'Eglise Paroissiale. Il pourra néanmoins se couvrir de son bonnet quarré, même à pied, quand il portera le S. Sacrement un peu loin à la Campagne.

Le Curé avertira ou fera avertir ceux qui sont auprès du malade, de bien nettoyer la chambre et de tenir les autres lieux de la maison par où le S. Sacrement doit passer, dans la plus grande propreté qu'il sera possible, suivant la faculté de chacun; de couvrir le lit du malade d'un linge blanc, d'en mettre un devant sa poitrine, de préparer une table couverte d'une nappe fort propre, de la placer en sorte que le malade puisse facilement la voir, et de mettre sur cette table deux chandeliers avec deux cierges allumés, entre lesquels il y aura un Crucifix, de l'Eau-bénite dans un vase avec un aspersoir, un autre vase dans lequel il y ait un peu d'eau et de vin pour purifier les doigts du Prêtre,

après qu'il aura communiqué le malade, et donner cette ablution au Malade quand il aura communiqué; une aiguiere et un bassin, ou au moins un pot-à-eau avec un plat et une serviette blanche, pour donner à laver au Prêtre avant qu'il touche le S. Sacrement, s'il en a besoin. Si on ne trouve pas toutes ces choses chez le malade à cause de sa pauvreté, on priera quelque voisin ou quelqu'autre personne charitable d'y suppléer. On observera que la chambre du malade soit dans l'état le plus honnête que sa condition et ses facultés le permettent, et sur-tout qu'il ne s'y voie rien d'indécemment, et qu'on en ôte tout tableau ou toute peinture obscène et déshonnête.

Tout étant disposé, le Curé aura soin de faire tinter vingts coups de la grosse Cloche de l'Eglise, pour inviter les Fideles à s'y rendre, et principalement les Confreres du S. Sacrement, s'il y en a dans la Paroisse, afin d'accompagner N. S. chez le malade, chacun, s'il est possible, avec un cierge à la main. Et afin qu'il y ait plus de monde en ces occasions, les Curés, les Prédicateurs et les Confesseurs auront soin d'exhorter souvent les Fideles à une si sainte action, leur représentant le mérite et les graces qui y sont attachées; et ils les porteront à se faire agréger à la Confratrie du S. Sacrement, que tous les Curés de ce Diocese sont exhortés à ériger, s'il se peut, dans leurs Paroisses.

Après que le Prêtre aura administré le saint Viatique au malade et purifié ses doigts dans l'eau ou le vin qu'on aura réservé dans un vase à cet effet, il les essuyera au Purificatoire apporté dans la bourse du Corporal, ou dans celle de la petite Custode.

Lorsqu'il portera le S. Sacrement à la Campagne, après avoir communiqué le Malade, et avant de purifier ses doigts, il regardera s'il reste quelque fragment de l'Hostie dans la Custode, et s'il en apperçoit quelques-uns, il lavera la Custode avec du vin ou de l'eau, qu'il mêlera, après s'être purifié les doigts, dans l'eau ou le vin dont il se sera servi pour cette purification, et il fera avaler le tout au Malade; si le malade y a de la répugnance, ou ne peut avaler ce vin ou cette eau, le Prêtre jettera le tout dans le feu; ensuite il essuyera la Custode avec le Purificatoire.

Si le Prêtre qui porte le S. Viatique à la Campagne, se trouve tout d'un coup frappé de quelque Maladie qui l'empêche d'aller plus avant, ou s'il vient à mourir; alors quelqu'un de ceux qui l'accompagnent, ira appeler le Prêtre le moins éloigné pour venir prendre le S. Sacrement et le reporter à l'Eglise Paroissiale, tandis que les autres demeureront pour le garder sur le chemin. Lequel Prêtre étant arrivé, après avoir pris le S. Sacrement, achèvera le chemin qui reste à faire jusqu'à la maison du malade, pour lui donner le S. Viatique, avant que de reporter le S. Sacrement dans l'Eglise Paroissiale. Si on ne trouve point de Prêtre, il faudra chercher quelque Clerc pour prendre le S. Sacrement et le porter à l'Eglise; si on ne trouve point de Clerc, un Laïque même pourra le faire dans ce cas de nécessité.

Si le Malade meurt pendant qu'on lui apporte le S. Sacrement, le Prêtre reportera le S. Sacrement à l'Eglise avec la même décence qu'il l'a apporté.

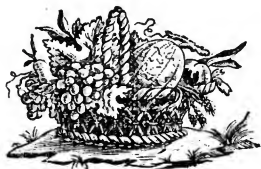
Quoique les malades ne soient pas en danger de mort, s'ils ne peuvent aller

308 DU SACREMENT DE L'EUCCHARISTIE.

à l'Eglise, les Curés ne laisseront pas de les exhorter à recevoir la sainte Communion, sur-tout s'il arrive quelque Fête solennelle qui leur en donne occasion. Et en ce cas, comme ils ne communieront que par dévotion et non par forme de Viatique, ils doivent être à jeun comme les autres Fideles.

Sur quoi il faut observer que si leur maladie dure un temps considérable, ou que leur infirmité étant habituelle, ils soient hors d'état de se rendre à l'Eglise, on pourra les communier plusieurs fois et tout aussi souvent que le Curé le jugera à propos; pourvu qu'ils y soient bien disposés, et particulièrement si étant en santé, ils faisoient profession de vivre chrétiennement et fréquentoient les Sacremens.

Il faut lire dans le Rituel la maniere d'administrer la Communion pendant la sainte Messe, hors le temps de la sainte Messe, et aux malades.





DU SACREMENT DE PÉNITENCE.



I les Fideles, dit le Concile de Trente, conservoient inviolablement la grace qu'ils ont reçue dans le Baptême, ce Sacrement auroit suffi pour la rémission des péchés; mais Dieu qui est riche en miséricorde, et qui connoit notre foiblesse, a bien voulu laisser dans un autre Sacrement, une ressource à ceux-mêmes qui tombent après avoir été régénérés : cette ressource, c'est le Sacrement de Pénitence, que les saints Peres appellent une seconde planche après le naufrage, et un remede qui nous applique la vertu du Sang de J. C., pour guérir les plaies de nos ames, et nous rendre la vie de la grace, quand nous l'avons malheureusement perdue.

La Pénitence considérée comme vertu, c'est-à-dire, comme une douleur sincere et une détestation des péchés qu'on a commis contre Dieu, avec résolution de ne les plus commettre et de satisfaire à sa Justice, a été de tout temps nécessaire aux pécheurs pour entrer en grace avec Dieu, dit le Concile de Trente. (*Sess. 14. Cap. de Penit.*)

Mais cependant, ajoute ce Concile dans le même Chapitre, la Pénitence n'étoit point un Sacrement avant la venue de J. C.; ni depuis, elle ne l'est non plus pour personne, avant que d'avoir reçu le Baptême.

La Pénitence a été élevée dans la nouvelle Loi à la dignité de Sacrement par Notre Seigneur J. C., lorsqu'il dit à ses Apôtres après sa Résurrection : *Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan. 20. v. 22. 23.*) Et par cette action si remarquable, dit là dessus le Concile de Trente, et par ces paroles si claires, tous les Peres d'un consentement unanime, ont toujours entendu, que la puissance de remettre et de retenir les péchés, avoit été communiquée aux Apôtres et leurs légitimes Successeurs, pour réconcilier les Fideles tombés en péché depuis le Baptême. (*Sess. 14. cap. 1. de Penit.*)

L'administration de ce Sacrement étant, après l'oblation de l'adorable Sacrifice de l'Eucharistie, la fonction des Prêtres la plus relevée, puisqu'ils y réconcilient les hommes avec Dieu, par l'autorité suprême que le Sauveur de nos âmes leur a confiée, ils doivent apporter d'autant plus de soin, d'exactitude et d'application à s'instruire de tout ce qui regarde ce redoutable Ministère, qu'il est plus difficile de s'en acquitter dignement, et que les fautes qui s'y commettent, sont d'une plus dangereuse conséquence pour le salut des Confesseurs et pour celui des Pénitents. L'expérience et la raison apprennent également, que de toutes les fonctions Ecclésiastiques, il n'y en a point de plus propre à corriger les vices et à faire fleurir les vertus, que l'administration du Sacrement de Pénitence.

Les Prêtres qui en sont les Ministres, doivent donc étudier avec soin les règles pour bien administrer ce Sacrement, lire pour cela les bons Auteurs qui traitent de ces matières, et sur-tout posséder les Instructions que nous allons donner.

La matière éloignée du Sacrement de Pénitence, ce sont tous les péchés commis depuis le Baptême, avec cette différence, que les péchés mortels en sont la matière nécessaire; parce que le péché mortel commis après le Baptême ne peut être remis que par le Sacrement de Pénitence: c'est pourquoi le Concile de Trente dit, *qu'il est nécessaire de Droit Divin, pour la rémission de ses péchés, de confesser, dire et déclarer tous les péchés mortels dont on peut se souvenir, après y avoir bien et soigneusement pensé.* (Sess. 14. cap. 5. et can. 7.) Mais les péchés véniels sont la matière seulement suffisante du Sacrement de Pénitence, parce qu'ils ne sont pas incompatibles avec la grâce de Dieu, et qu'il y a plusieurs moyens de les effacer sans le ministère des Prêtres. C'est toutefois une pratique très-utile et hors de toute présomption, de s'en confesser: elle doit être recommandée par ceux qui ont le soin des âmes. Les péchés mortels déjà pardonnés sont aussi matière suffisante du Sacrement de Pénitence; et il est profitable aux âmes d'en réitérer quelquefois la Confession.

Les trois actes du Pénitent, savoir, la Contrition, la Confession et la Satisfaction, sont comme la matière prochaine de ce Sacrement; *quasi materia*, dit le Concile de Trente. *Et ces mêmes actes*, ajoute le même Concile (Sess. 14. cap. 3. de Pœnit.) *en tant que par Institution Divine ils sont requis dans le Pénitent pour l'intégrité du Sacrement et pour la rémission pleine et parfaite des péchés, sont dits aussi en ce sens, les parties de la Pénitence.* Ces trois actes du Pénitent ne sont pas dans le même degré et de la même manière, nécessaires pour la validité du Sacrement de Pénitence. La Contrition est essentiellement requise pour la validité de ce Sacrement; la Confession virtuelle suffit; la Satisfaction dans l'exercice n'est pas nécessairement requise. La Contrition et la Confession sont parties essentielles au Sacrement, mais la Satisfaction n'est que partie intégrante; et ainsi sans la Contrition et la Confession, le Sacrement ne subsiste pas; mais sans la Satisfaction il subsiste dans son essence, quoiqu'il ne soit pas parfait.

La forme du Sacrement de Pénitence consiste dans les paroles dont l'Eglise se sert pour exprimer l'Absolution: *Ego te absolvo*, etc. Enfin le Ministre est le Prêtre qui les prononce en Juge tenant la place de J. C.

Le Sacrement de Pénitence est nécessaire de nécessité de moyen et de Droit Divin à tous ceux qui ont perdu l'innocence de leur Baptême, en devenant coupables de quelque péché mortel ; il est le seul et unique moyen que le Sauveur a laissé à son Eglise pour les réconcilier avec Dieu ; *il est nécessaire au salut pour ceux qui sont tombés depuis le Baptême*, dit le Concile de Trente, *comme le Baptême l'est à ceux qui ne sont pas encore régénérés.* (*Sess. 14. cap. 2. de Pénit.*) Ainsi comme dans la Loi nouvelle ceux qui peuvent recevoir le Baptême, ne sont pas régénérés s'ils ne reçoivent réellement ce Sacrement, et qu'en cette circonstance le seul desir du Baptême ne leur suffit pas pour être sauvés, de même depuis que le Sacrement de Pénitence a été institué par J. C., il faut pour obtenir la rémission des péchés mortels commis depuis le Baptême, recevoir effectivement le Sacrement de Pénitence quand on le peut, la seule volonté ne suffiroit pas en cette circonstance pour être justifié ; ce qui doit convaincre les Pasteurs de l'obligation qu'ils ont, non seulement de n'oublier rien pour empêcher que les Pénitens ne fassent des Confessions sacrilèges, mais encore de porter les Fidéles à ne rien négliger pour bien faire une action si importante, puisqu'on ne sauroit prendre trop de sûreté dans une affaire dont dépend l'éternité.

Le Sacrement de Pénitence ne remet point les péchés mortels les uns sans les autres, mais il les efface tous ; car le pécheur n'obtient point le pardon de ses péchés qu'il n'en ait un véritable repentir ; qu'il ne rentre dans l'amitié de Dieu ; qu'il ne reçoive la grace habituelle sanctifiante, qui efface ses péchés ; et qu'il ne recouvre la vie spirituelle que le péché lui avoit fait perdre.

Nous recevons encore par ce Sacrement plusieurs autres avantages qu'il est bon que les Pasteurs expliquent à leurs peuples, afin de les engager à le fréquenter.

1. Le Sacrement de Pénitence en remettant les péchés, remet le pécheur converti dans la possession de la grace habituelle et sanctifiante ; la rémission des péchés se faisant par l'infusion de cette grace, il lui redonne avec cette grace les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit ; il lui communique encore des graces actuelles, qui l'aident à vaincre les tentations et à persévérer dans la justice : ainsi il le rétablit dans l'état où il étoit auparavant, il lui redonne les droits que le péché lui avoit fait perdre ; puisque la grace sanctifiante qu'il reçoit, le rend enfant et ami de Dieu et Héritier du Ciel.

2. Le Sacrement de Pénitence remet non seulement la culpé qui rend le pécheur ennemi de Dieu, mais encore la peine éternelle qui est le châtiment que le pécheur mérite. Il reste néanmoins une peine temporelle que le pécheur est obligé de souffrir en cette vie, après avoir obtenu la rémission de ses péchés et de la peine éternelle qui leur étoit due. Quoique nous soyons obligés de croire, suivant la décision du Concile de Trente, (*Sess. 14. Can. 12. de Pénit.*) que la peine due au péché n'est pas toujours toute remise dans le Sacrement de Pénitence, il arrive néanmoins quelquefois que la peine temporelle est entièrement remise quand le pénitent est très-bien disposé ; il peut se faire, selon S. Thomas, (*in 4. Sentent. dist. 18. q. 1. art. 3. quæstionc. 2.*) que la contrition soit si grande et si parfaite que toute la peine soit remise.

3. Le Sacrement de Pénitence fait revivre le mérite des bonnes œuvres qui avoient été faites en état de grâce : ces œuvres qui étoient devenues mortes par le péché, reprennent leur première vie par la grâce sanctifiante que le Sacrement confère ; elles reprennent la vertu qu'elles avoient de conduire à la vie éternelle celui qui les a faites. En un mot, ce Sacrement en sanctifiant et renouvelant l'ame du pécheur converti, lui rend toutes les grâces, les vertus et les mérites même qu'il avoit eu le malheur de perdre par le péché mortel.

La réconciliation avec Dieu dans ce Sacrement, selon le Concile de Trente, dans les personnes pieuses qui reçoivent ce Sacrement avec dévotion, a coutume d'être suivie d'une grande paix et tranquillité de conscience, avec une abondante consolation d'esprit. (Sess. 14. cap. 3. de Pœnit.)

Nous réduisons à deux chefs les Instructions que nous avons à donner sur le Sacrement de Pénitence ; les unes regardent les qualités et les obligations du Prêtre qui administre ce Sacrement ; les autres, les dispositions qu'il doit trouver ou exciter dans les Pénitens pour qu'ils soient dignes de l'absolution. Le Ministre doit avoir la juridiction, l'approbation de l'Evêque, et de plus la probité, la science, la prudence ; il doit garder un secret inviolable, donner, différer, ou refuser l'absolution suivant les règles de l'Eglise. Pour le Pénitent, il doit avoir une vraie contrition de ses fautes, les confesser exactement, accepter et accomplir la satisfaction ou pénitence qui lui est imposée.

De la Jurisdiction nécessaire au Ministre de la Pénitence.

QUOIQUE l'absolution du Prêtre soit une dispensation des grâces et des miséricordes de Dieu, elle n'est pas seulement un simple ministère, mais un acte judiciaire par lequel le Prêtre en qualité de Ministre et de Vicaire de J. C., prononce en Juge la sentence pour la rémission des péchés.

Il est de l'ordre et de l'essence de tout Jugement, que nul ne prononce de Sentence que sur ceux qui lui sont soumis. C'est pourquoi les Prêtres qui reçoivent en l'Ordination le pouvoir de remettre les péchés, ne peuvent l'exercer valablement, si l'Eglise ne leur assigne des Sujets ; et elle a toujours été persuadée de la nullité de l'absolution que donneroit un Prêtre à une personne sur laquelle il n'auroit aucune Jurisdiction ordinaire ou déléguée. Ceci doit s'entendre du pouvoir d'absoudre de toute sorte de péchés, même vénéels, et sans aucune distinction.

Il y a deux sortes de puissances requises dans un Confesseur. La première est la puissance d'Ordre qui se donne à tous les Prêtres dans leur ordination, et est inséparable du caractère Sacerdotal, comme faisant une partie de leur consécration ;

consécration ; tous les Prêtres l'ont , elle est la même en tous. Elle donne le pouvoir intérieur et surnaturel , qui est nécessaire du côté du Ministre afin qu'il puisse remettre les péchés. La seconde puissance dans le Confesseur , est celle de Jurisdiction , qui donne ce qui est requis du côté des Fideles , savoir , l'autorité de les juger lorsqu'ils s'accusent de leurs péchés. Tous les Prêtres ne l'ont pas , elle peut être refusée ; elle est plus grande dans les uns que dans les autres ; elle peut être augmentée ou diminuée. En vertu de cette puissance que l'Eglise donne au Prêtre en lui soumettant des Fideles , il peut exercer valablement et licitement sur ceux qui lui sont sujets , la puissance de remettre les péchés , qu'il avoit reçue à son Ordination. Ces deux puissances sont absolument nécessaires pour la validité du Sacrement de Pénitence.

La puissance de Jurisdiction est ou ordinaire , ou déléguée : la Jurisdiction ordinaire est celle qu'on a en vertu d'une Charge , d'une Dignité , d'un Office , ou d'un Bénéfice à charge d'ames. Le Pape a la Jurisdiction ordinaire et de Droit divin dans toute l'Eglise et sur tous les Fideles. Il est le seul qui puisse en tout temps , en tout lieu , par son Office , absoudre tous les Fideles , de quelque pays qu'ils soient , de toutes sortes de péchés. Les Evêques ont la Jurisdiction ordinaire sur tous leurs Diocésains ; les Curés sur leurs Paroissiens , les Supérieurs Réguliers sur leurs Religieux.

La Jurisdiction déléguée est celle qui se donne par simple commission à ceux qui n'ont point charge d'ames , ou à ceux qui ont charge d'ames sur des personnes qui ne dépendent point de leur Jurisdiction ordinaire. Elle s'accorde par celui à qui elle appartient en vertu de sa Charge , ou Dignité , ou du Bénéfice dont il est pourvu. Telle est la Jurisdiction de tous les Vicaires amovibles , ou Secondaires , de tous les Prêtres qui ont le pouvoir de confesser sans être Pasteurs en titre , de tous les Religieux qui sont approuvés pour confesser les Séculiers.

La Jurisdiction déléguée peut être limitée , non seulement quant aux personnes et aux cas , comme la Jurisdiction ordinaire , mais aussi quant aux lieux et aux temps.

Un Prêtre qui n'est point pourvu d'un Bénéfice à charge d'ames , a besoin de l'approbation de l'Evêque , pour entendre les Confessions ; c'est ce qu'ordonne le Concile de Trente (*Sess. 23. cap. 15. de Reform.*) *Nul Prêtre , même Régulier , ni d're tenu capable de le pouvoir faire , s'il n'a un Bénéfice portant titre et fonction de Cure , ou s'il n'est jugé capable par les Evêques qui s'en seront rendus certains par l'examen , s'ils le trouvent nécessaire , ou autrement ; et s'il n'a leur approbation..... nonobstant tous Privilèges et toute coutume contraire , même de temps immémorial.* Ce Décret a été reçu en France , et s'y observe.

Un Curé ne peut sans permission et approbation de l'Evêque , confesser valablement d'autres personnes que ses Paroissiens , sur lesquels seuls son titre de Curé lui donne Jurisdiction. Il ne peut même faire confesser ses Paroissiens par tel Prêtre qu'il jugera à propos , si le Prêtre qu'il veut employer n'a été approuvé par l'Evêque Diocésain , conformément à l'Ordonnance du Concile de Trente qui vient d'être citée. Ainsi un Curé ne peut appeler un autre Curé du Diocèse pour confesser ses Paroissiens , à moins que le Curé qu'il appelle à son

secours, ne soit approuvé par l'Evêque, ou pour confesser dans cette Paroisse, ou pour confesser dans tout le Diocèse. L'assemblée du Clergé en 1740, a déclaré manifestement fausse, contraire aux premiers principes de l'ordre Hiérarchique, et évidemment dangereuse dans la pratique, la doctrine qui enseigne que l'Evêque, sans priver un Curé de son Bénéfice, ou le déclarer suspens des Fonctions Curiales, et par conséquent sans observer les formes canoniques, ne peut le rendre inhabile à entendre les Confessions d'autres que de ses Paroissiens, ni empêcher à sa volonté ses Confreres de le déléguer pour cet effet. Cette Assemblée a regardé comme un droit incontestable, le pouvoir qui appartient aux Evêques, de restreindre les Curés de leurs Diocèses à n'entendre que les Confessions de leurs propres Paroissiens, lorsqu'ils le jugent à propos pour le salut des ames : et d'empêcher que les autres Curés ne s'arrogent le prétendu droit de déléguer leurs Confreres dont les pouvoirs ont été ainsi restreints ; sans qu'on puisse lors assujettir les Evêques à prendre les voies de la procédure juridique, ni prétendre qu'ils soient obligés à rendre compte des motifs de leur conduite.

Un Prêtre, soit Séculier, soit Régulier, dont l'approbation est limitée à certaines personnes, à certains lieux, à un certain temps, à certains cas, ne peut aller au-delà des limites de son approbation, à peine de nullité des absolutions qu'il donneroit. C'est pourquoi les Confesseurs doivent s'appliquer exactement à savoir quels sont les cas, quelles sont les Censures que les Evêques des Diocèses où ils sont approuvés, ont réservées, quelles sont les bornes, quelle est l'étendue de leurs pouvoirs, afin de ne point exposer les Pénitens qu'ils adressent à eux, à recevoir des absolutions nulles et invalides.

Pour entendre valablement les Confessions, ce n'est pas assez d'être assuré que l'Evêque approuvera l'absolution qu'on aura donnée, ou qu'il donneroit pouvoir de confesser si on le demandoit ; cela ne suffit pas pour avoir Jurisdiction : un Prêtre qui confesserait dans ce cas, usurperoit une autorité qui ne lui appartiendroit point ; et le pouvoir que l'Evêque lui donneroit dans la suite, ne revalideroit point l'absolution qu'il auroit donnée.

Ce n'est pas par des présomptions et des conjectures que la Jurisdiction se donne : elle vient, ou de la Loi qui l'a attachée à certains Bénéfices, ou accordée dans certaines circonstances particulières, ou des Supérieurs Ecclésiastiques qui ont droit de la communiquer. S'il étoit permis de sonder la validité des Sacramens sur de simples présomptions ou conjectures, on renverseroit les principes de la Théologie les mieux établis ; on troubleroit l'ordre de la discipline de l'Eglise la plus autorisée.

Nulle approbation donnée en termes généraux, ne peut s'étendre aux cas réservés et aux Confessions des Religieuses, s'il n'en est fait une mention expresse.

Lorsque les Bulles de Jubilé permettent aux Fideles de se choisir tels Confesseurs qu'ils voudront, elles ne doivent s'entendre que du choix parmi les Prêtres approuvés.

Les Curés, comme les autres Prêtres, ne peuvent se confesser à un Prêtre non approuvé par l'Evêque Diocésain. Le sentiment contraire a été condamné

par le Décret du Pape Alexandre VII, au mois de Septembre 1665 ; et l'Assemblée du Clergé en 1700, a déclaré la proposition qui le soutenoit, fausse, ténébreuse et contraire au Concile de Trente.

Les Confesseurs ne peuvent absoudre, sous prétexte de quelque coutume que ce soit, les habitants d'un autre Diocèse, qui viennent exprès *in fraudem* se confesser, pour en éluder la discipline, ou pour trouver des Confesseurs relâchés, afin de persévérer plus facilement dans l'habitude ou l'occasion prochaine du péché, ou pour se soustraire à la soumission qu'ils doivent à leur Evêque qui se seroit réservé des cas ou des Censures dans lesquels ils seroient tombés. Tout ce qui se fait pour éluder la Jurisdiction de son Juge légitime, est réprouvé par les Loix : la mauvaise foi est d'ailleurs un nouveau péché qui met hors d'état de mériter alors le pardon de ceux dont on s'accuse. Les Curés avertiront leurs Peuples que ces Confessions sont nulles et invalides suivant la loi de ce Diocèse.

Quand aux Confessions qui se font de bonne foi hors du Diocèse par des Pénitens, des Voyageurs, des Marchands, elles sont valides, quoique les Prêtres à qui elles se font, ne soient point approuvés par l'Evêque Diocésain du Pénitent. C'est un usage universellement reçu dans l'Eglise, approuvé par le consentement de tous les Evêques.

Les vagabonds qui n'ont point de domicile fixe, peuvent être absous par les Curés et les Prêtres approuvés dans les lieux où ils se trouvent, quoiqu'ils n'aient pas dessein d'y demeurer.

Lorsque les Evêques font insérer dans les Lettres d'approbation pour confesser, la clause, *de consensu, vel licentia Parochi*, ce n'est pas pour obliger les Prêtres à qui ils les accordent, à demander la Jurisdiction aux Curés des lieux ; mais pour les avertir qu'il convient qu'ils n'usent du pouvoir que les Evêques leur donnent, qu'avec l'agrément des Curés, afin d'entretenir la bonne intelligence et l'union entre les Curés et les Confesseurs. Il faudroit cependant juger différemment de cette clause, si un Evêque la mettoit dans ses Lettres comme une condition nécessaire pour la validité des Confesseurs : alors un Prêtre ne pourroit confesser sans l'agrément du Curé, en conséquence de l'ordre de l'Evêque ; mais en ce cas il ne faut pas regarder cet agrément du Curé comme une concession de Jurisdiction de sa part à ce Prêtre ; la nécessité imposée de prendre cet agrément, est seulement une condition par laquelle l'Evêque suspend l'exercice de la Jurisdiction qu'il accorde à ce Prêtre, et qui vient uniquement de lui.

Un Curé qui a fait démission de sa Cure et en est dépossédé, ne peut entendre les Confessions, sans avoir obtenu de l'Evêque une nouvelle approbation ; car n'ayant plus sa Cure, il n'a plus de Jurisdiction ordinaire ; il faut donc qu'il en ait une déléguée.

Comme la Jurisdiction ordinaire, gracieuse et volontaire, n'est point bornée par le territoire, les Curés peuvent valablement confesser et absoudre leurs Paroissiens en tout lieu, même hors du Diocèse. Mais il est du bon ordre et convenable, pour éviter tout trouble et tout scandale, qu'un Curé en pareil cas obtienne l'agrément ou du Supérieur de l'Eglise où il veut confesser, ou de l'Evêque Diocésain.

L'on juge autrement des Confesseurs Réguliers, auxquels le Pape Clément X,

en sa Bulle *Superna magni Patrisfamilias*, défend de confesser dans un autre Diocèse, les Pénitens de celui dans lesquels ils sont approuvés. Cependant, disent quelques Auteurs, un Régulier auquel l'Evêque auroit permis et donné pouvoir spécial et exprès de confesser un de ses Diocésains hors de son Diocèse, le pourroit faire et absoudroit valablement. A l'égard des Confesseurs Séculiers qui ne sont pas Curés, les Docteurs disputent entr'eux s'ils peuvent confesser et absoudre valablement dans un autre Diocèse, les Pénitens de celui où ils sont approuvés. Cela est défendu expressément à ceux du Diocèse de Toulon, hors duquel leurs pouvoirs sont révoqués.

Les approbations qui ne sont pas limitées pour un certain temps, subsistent toujours jusqu'à ce qu'elles soient révoquées, et n'expirent pas même par la mort de l'Evêque qui les a accordées.

C'est la coutume, que quand un Evêque meurt, les Prêtres qu'il avoit approuvés pour entendre les Confessions, continuent de faire cette fonction, jusqu'à ce que leur approbation ait été révoquée : leurs pouvoirs subsistent après la mort de l'Evêque qui les a approuvés, jusqu'à la révocation, parce qu'il est important au bien de l'Eglise et au salut des Fideles, qu'il y ait en tout temps des Confesseurs qui puissent absoudre les pécheurs.

Il faut une approbation spéciale de l'Evêque pour confesser les Religieuses, soit que les Confesseurs soient Séculiers, soit qu'ils soient Réguliers ; soit comme Confesseurs ordinaires, soit comme Confesseurs extraordinaires. Les Curés mêmes ont besoin de recevoir cette approbation pour pouvoir confesser les Religieuses dont les Monasteres sont situés dans l'étendue de leur Paroisse.

Tout Prêtre, soit Seculier, soit Régulier, qui est approuvé pour confesser les Religieuses d'un Monastere, n'est pas censé pour cela approuvé pour entendre en confession les Religieuses d'une autre Maison.

Les Confesseurs extraordinaires députés et approuvés par l'Evêque pour entendre une fois les Confessions des Religieuses, ne peuvent en vertu de cette approbation les confesser plusieurs fois ; mais ils doivent être approuvés de nouveau par l'Evêque, pour les entendre encore, soit en qualité de Confesseurs extraordinaires, soit en qualité de Confesseurs ordinaires.

Quand même un Evêque auroit refusé injustement l'approbation à un Régulier qui lui auroit été présenté par son Supérieur, ce Régulier ne pourroit entendre les Confessions des personnes Séculières dans le Diocèse de l'Evêque qui lui a refusé son approbation, quoique son Supérieur Régulier l'en juge capable.

Les Religieux n'ont pas le même pouvoir à l'égard des Religieuses, qu'ils ont à l'égard des Religieux ; soit que les Religieuses soient de leur Ordre, soit qu'elles soient d'un Ordre différent. Ils ne peuvent entendre les Confessions des Religieuses, même soumises à leur Jurisdiction, sans avoir pour cela une approbation spéciale des Evêques. C'est la décision du Pape Grégoire XV, (*Cons. 18. Tom. 4. Bullar. Rom.*) *Confessores verò, sive Regulares, sive Seculares, quomodocumque exempti, tam ordinarii quàm extraordinarii, ad Confessiones Monialium etiam Regularibus subjectarum audiendas, nullatenus deputari valent, nisi prius ab Episcopo Diœcesano idonei judicentur, et approbationem quæ gratis concedatur, obtineant.* Décision que le Pape Benoît XIV, étant

alors Archevêque de Boulogne, rapporte (*Instit. 29.*) en ajoutant que cette Constitution du Pape Grégoire XV n'est point abrogée, et qu'elle doit être observée même aujourd'hui à la rigueur. Il le prouve par une autre Constitution de Clément X. *Clemens X.*, dit-il, *quæ prius à Gregorio sancita fuerant, plenè confirmavit, ut nempe Confessarii Regulares à suis Præfatis ad Confessiones Monialium audiendas designati, etiam in Monasteriis illorum potestati iradiis, Episcopi auctoritate ad illud munus necessario probentur.* Ce qu'il assure avoir encore été confirmé par le Pape Clément XII.

La Congrégation des Cardinaux Interpretes du Concile de Trente, le déclara aussi en termes exprès, ayant été consultée là-dessus du temps du Pape Grégoire XV, qui l'approuva. *Decernimus Regulares generaliter ab Episcopo approbatos ad Confessiones personarum Secularium audiendas, nequaquam censeri approbatos ad audiendas Confessiones Monialium sibi subjectarum, sed egere quoad hoc speciali Episcopi approbatione.* Cette Déclaration fut encore approuvée par le Pape Urbain VIII. Le Pape Benoît XIV, dans la même Institution que nous venons de citer, rapporte plusieurs autres décisions pareilles de la même Congrégation, l'une de l'an 1723, autorisée, dit-il, par la Constitution de Clément X, dont il a été parlé ci-dessus, *qui a aboli toute coutume contraire, quoique immémoriale* : une autre donnée en réponse au Cardinal Peregra : une troisième enfin donnée l'an 1733, en répondant au Cardinal Bon-Compagnon son prédécesseur, auquel cette Congrégation fit observer, qu'il ne devoit pas permettre qu'un Confesseur qu'il avoit approuvé une fois, pour confesser les Religieuses exemptes, les confessât après cette approbation expirée, sans en avoir obtenu de lui une nouvelle. *Sacra Congregatio censuit requiri ejus (Eminentissimi Archiepiscopi) approbationem in quocumque casu destinationis alicujus pro audiendis Confessionibus dictarum Monialium.* Les Assemblées du Clergé en 1625, 1635, et 1645, ont déclaré la même chose. Le même Clergé en l'Assemblée de 1700, a condamné cette proposition : *Les Religieuses exemptes peuvent recevoir l'absolution d'un Prêtre qui n'est pas approuvé par l'Evêque, soit que ce Prêtre soit Séculier, soit qu'il soit Régulier* : il l'a jugée fautive, téméraire, opposée à l'intention du Concile de Trente, et contraire à la Jurisdiction des Evêques, et à la Discipline Ecclésiastique.

Le Pape Benoît XIV confirme encore cette doctrine en termes bien exprès dans sa Constitution *Pastoralis*, où parlant des qualités que doit avoir un Confesseur extraordinaire des Religieuses, il ajoute, *sicut etiam minimè dabitur quin ab ordinario loci specialiter pro Monialibus approbatus esse debeat; quam hujusmodi approbatio ex Apostolicarum Constitutionum lege omnino requiratur, non solum in omnibus, tam ordinariis, quam extraordinariis Confessariis, qui Monialibus, etiam Regularibus subjectis, ab earum respectivè Superioribus deputantur; sed etiam in iis, qui à Cardinali Majori Pœnitentiario, conceduntur, etiam Apostolicâ Sede vacante.* Ce Souverain Pontife parle ici du cas où les Religieuses, ne pouvant obtenir de leur Supérieur un Confesseur extraordinaire, malgré toutes leurs instances, en demanderoient un au Cardinal Grand-Pénitencier, même durant la vacance du saint Siège. Il paroît encore expliquer ici, ce qu'il observe plus haut dans la même Constitution; où après avoir dit, que c'est à l'Evêque à donner aux Monasteres de Religieuses qui dépendent d'eux,

des Confesseurs, soit ordinaires, soit extraordinaires, et au Supérieur Régulier à les établir et les choisir pour les Monastères de Religieuses, qui sont soumises à leur Jurisdiction ; ce grand Pape ajoute cette condition pour la désignation de ces derniers Confesseurs, *servata Apostolicarum Constitutionum formâ*, pour marquer par-là la nécessité de l'approbation de l'Evêque diocésain, pour les Confesseurs de Religieuses exemptes.

Lorsque les Réguliers approuvés pour confesser dans ce Diocèse, seront appelés pour confesser des Malades, il leur est défendu de les entendre en Confession, avant d'en avoir averti le Curé de la Paroisse du Malade, afin que le Confesseur puisse savoir du Curé, s'il n'y a rien qui empêche le Malade de participer à la grace des Sacrements, et s'il est nécessaire de donner à ce Pénitent certains avis particuliers sur son salut. Les Pasteurs doivent mieux connoître leurs Paroissiens que les Religieux ; qui ne sortant de leur retraite que pour s'employer aux œuvres de charité, ne peuvent être informés aussi exactement de ce qui se passe dans une Paroisse, dont le détail occupe un Curé. Si ce Règlement étoit bien observé, on éviteroit des inconvéniens importans pour l'honneur de la Religion et le salut des âmes : S. Charles l'avoit établi dans son Diocèse. Si la maladie de celui qui appelle un Religieux pour se confesser, pressoit de façon à ne pas donner au Confesseur le temps d'avertir le Curé de la Paroisse avant de confesser le Malade, il l'informerait aussi-tôt après la Confession, qu'il a confessé une telle personne.

L'Eglise consent que tout Prêtre, même non approuvé, puisse absoudre valablement de tout péché et de toutes Censures même réservées, ceux qui sont en danger de mort, quand il ne se trouve point de Prêtre approuvé pour les absoudre ; et par ce consentement elle supplée au défaut de la Jurisdiction ordinaire et déléguée, à cause du besoin qu'un mourant a du Sacrement de Pénitence. *De peur*, dit le Concile de Trente, (*Sess. 14. cap. 7. de Pénit.*) *que quelqu'un ne vint à périr, il a toujours été observé dans la même Eglise de Dieu, par un pieux usage, qu'il n'y eût aucuns cas réservés à l'article de la mort, et que tous Prêtres pussent absoudre tous les Pénitens, des Censures et de quelque péché que ce soit.* Cet article de la mort dont parle le Concile, ne doit pas s'entendre de la seule agonie ; mais on doit le prendre moralement pour le temps qu'une personne est dans un péril évident et dans un danger prochain de mort, ou se trouve dans une conjoncture capable de lui causer la mort, sans pouvoir être secourue par ceux qui ont le pouvoir d'absoudre : il n'est pas nécessaire que le danger de mort soit toujours certain ; dans un doute légitime et bien fondé, tout Prêtre même a ce pouvoir ; ce que l'on doit croire être conforme à l'intention de l'Eglise, laquelle, comme une bonne mère, ne veut pas même que dans le doute, l'on expose le salut d'aucun de ses enfans. Il faut que ce danger de mort soit prochain.

Les Théologiens disputent entr'eux sur le sens de cet endroit du Concile de Trente. Il y en a qui soutiennent que le Concile en disant que *tous Prêtres* peuvent absoudre à l'article de la mort au défaut de Prêtres approuvés, n'a pas voulu y comprendre les Prêtres excommuniés dénoncés ; et que ceux-là, même alors, ne peuvent absoudre valablement. D'autres disent au contraire que le Concile n'a excepté personne, et que les Prêtres excommuniés dénoncés,

ont le pouvoir d'absoudre à l'article de la mort au défaut d'autres approuvés. Les deux opinions sont soutenues par des Auteurs très-célebres , et les raisons de part et d'autre sont très-fortes. Le sentiment pour la validité de l'absolution donnée par un Prêtre excommunié dénoncé dans le cas dont il s'agit , est plus conforme à la charité que l'Eglise doit exercer envers ses enfans , et au zèle sincère et ardent qu'elle a pour leur salut. Le Sacrement de Pénitence est d'une nécessité absolue pour le salut à ceux qui sont tombés dans le péché mortel depuis le Baptême , comme le Baptême l'est à ceux qui n'ont pas été baptisés : et la même raison qui fait permettre à un excommunié dénoncé , de baptiser en cas de péril de mort celui qui n'est pas baptisé , doit valoir pour accorder à ce même excommunié la permission de confesser dans le même cas de péril de mort : *Ne aliquis pereat*, dit le Concile de Trente. Les termes dont se sert ce Concile sont généraux ; *omnes Sacerdotes* ; ainsi il semble comprendre tous les Prêtres , soit qu'ils soient Catholiques ou Hérétiques , dans la Communion de l'Eglise ou excommuniés , dans l'unité ou dans le schisme , soit qu'ils soient dégradés , soit qu'ils ne le soient pas. Plusieurs des Auteurs qui refusent de reconnoître dans les excommuniés le pouvoir d'absoudre en péril de mort , au défaut d'autres Prêtres , on écrit avant le Concile de Trente ; et le second sentiment qui reconnoît ce pouvoir dans les excommuniés dénoncés , est aujourd'hui le plus commun. Plusieurs Docteurs observent , en traitant cette question , que si le Moribond , en recourant en pareil cas pour se confesser , à un Hérétique même non dénoncé , étoit exposé par cette Confession au péril de séduction de la part de cet Hérétique , il devroit refuser de se confesser à lui , en s'excitant de tout son cœur à un acte de Contrition parfaite , attendant de la miséricorde de Dieu les secours et les grâces que lui auroit procuré un Sacrement , dont il ne se priveroit que pour ne pas exposer sa foi. On cite à ce sujet l'exemple de S. Hermenegilde.

Lorsqu'un Malade dans le cas de péril de mort , tel que nous venons de l'expliquer , a commencé sa Confession à un Prêtre non approuvé au défaut de tout autre ayant le pouvoir de l'absoudre , il peut achever sa Confession à ce Prêtre et en recevoir l'absolution validement , quand même il seroit arrivé auprès de lui pendant qu'il se confessoit , un autre Prêtres approuvé : c'est le sentiment de plusieurs célèbres Théologiens ; parce que le Concile de Trente ne met point cette restriction au pouvoir qu'il reconnoît aux Prêtres non approuvés , d'absoudre à l'article de la mort. Si cependant après que le Malade a été absous , il se ressouvenoit de quelque péché oublié , il seroit obligé alors , pour le déclarer , de se confesser au Prêtre approuvé qui est arrivé pendant qu'il se confessoit à l'autre.

Lorsque le Concile de Trente dit que toute réserve cesse pour ceux qui sont à l'article de la mort , de peur qu'ils ne périssent faute de Sacrement , il ne faut pas croire que par-là le Concile veuille aussi donner pouvoir de dispenser , en sorte que tout Prêtre puisse alors accorder toute sorte de dispenses à l'article de la mort ; car tout ce qui peut être l'objet des dispenses , n'est pas pour cela un empêchement à la réception des Sacramens , et au salut.

Quand un titre de Jurisdiction ordinaire , ou une délégation de pouvoir pour confesser , se trouvent invalides par quelque défaut caché qui ne vient que du

Droit Ecclésiastique, les absolutions ne laissent pas d'être bonnes, parce que l'Eglise supplée alors le défaut de juridiction. C'est pourquoi lorsque plusieurs Prêtres sont pourvus canoniquement de la même Cure, ils peuvent tous valablement confesser, quoiqu'il n'y en ait qu'un, ou peut-être aucun dont le titre soit valable. Si en déléguoit pour confesser, un Prêtre lié de quelque irrégularité ou d'une censure cachée, la délégation seroit nulle en elle-même; cependant les absolutions que ce Prêtre donneroit, seroient valides, jusqu'à ce que la nullité de sa délégation fût devenue publique. C'est ce qu'on enseigne ordinairement, en disant que le titre colore avec l'erreur publique suffit pour la validité de l'absolution, lorsque l'Eglise peut suppléer le défaut de puissance.

Si la nullité du titre ou de la délégation venoit du Droit naturel ou du Droit divin, comme si on conféroit une Cure à un Laïque, ou si on approuvoit un Diacre pour confesser, le croyant Prêtre, les absolutions seroient nulles, parce que dans ce cas l'Eglise ne peut suppléer le défaut de puissance. Elle ne suppléeroit pas non plus le défaut qui viendrait du Droit Ecclésiastique, s'il étoit notoire à tout le monde; parce que le bien public ne le demande pas, n'y ayant point d'erreur publique.

La juridiction déléguée cesse par quatre moyens. 1^o. Par la révocation, si-tôt qu'elle est venue à la connoissance du Délégué de la part du Déléguant. 2^o. Par le laps du temps auquel la délégation a été fixée. 3^o. Par une irrégularité ou par une censure encourue par le Délégué après qu'il a été dénoncé, ou que la sentence de condamnation lui a été dûment signifiée. Les absolutions qu'il donneroit avant la dénonciation ou la signification de la sentence, seroient seulement illicites; mais elles ne seroient pas invalides, si ce n'est dans le cas d'une irrégularité qui rendroit un Confesseur incapable de faire ce qui est de l'essence du Sacrement, comme, par exemple, la perte de la parole. 4^o. Par la mort ou autre cessation de juridiction du Déléguant. Mais ceci n'a lieu qu'à l'égard des Prêtres délégués seulement pour confesser quelques personnes en particulier, et qui n'ont pas commencé d'entendre leurs Confessions.

Si c'étoit au Pénitent même que la permission eût été accordée, ou de se confesser à un Prêtre qui n'eût pas d'ailleurs pouvoir de l'entendre, ou de se faire absoudre de quelque cas réservé; ou de se dispenser de quelque vœu, irrégularité ou empêchement de Mariage, cette permission ne finiroit pas par la mort de celui qui l'auroit accordée, quoiqu'elle arrivât avant le commencement de la Confession; parce qu'étant accordée en faveur de celui qui l'a demandée, elle est censée une grâce faite et durable. Par la même raison, lorsque le Confesseur a demandé des pouvoirs au nom du Pénitent, il peut s'en servir après la mort du Prélat qui les a accordés, parce que c'est au Pénitent même qu'ils sont accordés.

La délégation particulière faite à un Prêtre par un Grand-Vicaire, pour confesser une ou quelques personnes en particulier, ne finiroit pas par sa mort arrivée avant le commencement de la Confession, parce que son pouvoir subsiste dans le Prélat dont il est Grand-Vicaire; mais elle finiroit par la mort du Prélat, ou par la cessation de sa juridiction, aussi-bien que les pouvoirs du Grand-Vicaire.

Les Brefs de la Pénitencerie Romaine portant pouvoir d'absoudre de quelque cas

est réservé au Pape, ou d'accorder quelque dispense, peuvent être mis à exécution après la mort du Pape, quoiqu'elle soit arrivée avant qu'on ait rien commencé, parce que le tribunal de la Pénitencerie subsiste indépendamment de la vie du Pape.

La Jurisdiction des inférieurs peut être restreinte par les Supérieurs; et c'est effectivement à l'égard de certains crimes qu'on nomme pour ce sujet, cas réservés; et de certaines censures, dont nous donnerons un traité à part.

Des qualités nécessaires au Ministre du Sacrement de Pénitence.

APRÈS avoir parlé de la Jurisdiction nécessaire au Ministre du Sacrement de Pénitence, il est important de dire quelles qualités il doit avoir, et de donner les règles qu'il doit suivre, pour remplir dignement une fonction aussi sainte.

Les Confesseurs qui ont l'honneur de représenter J. C. dans le sacré Tribunal, doivent en premier lieu considérer, que ce seroit un malheur terrible pour eux, si travaillant à guérir les blessures des autres, ils négligeoient leurs maux et leurs propres misères; s'ils étoient eux-mêmes souillés de crimes; s'ils n'étoient attentifs à mener une vie sainte, afin que leurs exemples puissent contribuer, autant que leurs paroles et leurs exhortations, à engager les personnes qui s'adressent à eux, à mener une vie chrétienne et pénitente.

Durum est, dit S. Grégoire, (Hom. 26. in Evang.) ut qui nescit tenere modamina vitæ suæ, Judex fiat vitæ alienæ. Ce saint Pape ajoute, (*de Cur. Past. 2. p. 1. 3.*) *qui enim loci sui necessitate exigitur summa dicere, hæc eadem necessitate compellitur summa monstrare.*

C'est pourquoi chaque Confesseur doit s'appliquer, comme dites à lui-même, ces paroles de saint Bernard, (*L. 2. de Consid.*) *A te tua consideratio inchoet, ne frustra extendaris in aliena: quidquid enim extruxeris extra te, si te ipsum neglexeris, erit instar conjesti pulveris ventorum turbinibus obnoxium. Monstruosa si quidem res est, lingua magniloqua, et manus otiosa; sermo nullus, et fructus nullus.*

Un Confesseur, selon saint Basile, doit être rempli de toutes les vertus, n'avoir aucune affection pour les biens de la terre, ne point s'embarrasser dans les affaires du monde, chercher la tranquillité, fuir l'inquiétude, aimer les pauvres et la pauvreté, être d'une grande édification à ceux qui le fréquentent, n'avoir aucune vanité pour paroître devant les hommes, ne flatter personne, ne point se laisser flatter par les autres, être ferme et inflexible dans le bien, préférer Dieu à toutes choses.

Et certes si un Confesseur n'est pas bien affermi dans la piété, s'il n'a pas assujetti ses passions par l'exercice de la mortification, s'il n'est pas uni étroitement à Dieu par la pratique de l'Oraison, il sera tous les jours en danger de

succomber à mille tentations auxquelles son ministère l'expose. Etabli pour retirer les pécheurs de tous les vices, et pour conduire les Fideles dans la voie de la vertu, il doit travailler de toutes ses forces à se purger des moindres vices, et à se perfectionner dans toutes les vertus. Car comment pourra-t-il haïr et reprendre dans les autres, ce qu'il aime et approuve dans lui-même? S'il n'a pas marché dans la voie de la perfection, comment y conduira-t-il ceux qui ne la connoissent pas? Pourra-t-il fortement exhorter les autres à faire ce qu'il ne veut pas pratiquer? S'il est lui même l'esclave du péché, quelle horreur pourra-t-il en inspirer à ceux qui se présenteront à lui? En un mot, un Confesseur doit veiller avec d'autant plus de soin à sa propre perfection, qu'il se voit plus appliqué à la conduite des autres; il doit s'avancer chaque jour dans la piété par l'élévation fréquente de ses pensées et de son cœur à Dieu, pour exciter de plus en plus en lui-même l'amour qu'il lui doit.

Quelle grace un Confesseur sans vertu aura-t-il à parler des choses de Dieu? Il reprendra, il corrigera, il instruira au Tribunal sans onction, sans zèle, sans bénédiction; il accompagnera les vérités les plus terribles d'un air de sécheresse, de contrainte, d'insensibilité, qui les affoiblira et leur ôtera toute leur force. Il ne trouvera plus ses expressions prises dans le cœur, et qui seules y vont infailliblement; il manquera de ce caractère de piété qui donne aux discours les plus simples, tant de poids et tant d'énergie; le froid de son cœur glacera les paroles sur sa langue; et il ne sera pas possible qu'il fasse passer dans l'ame des Fideles cette ardeur de religion; ce feu divin de l'amour de Dieu, dont il ne sentira pas une seule étincelle dans lui-même.

Les principales qualités requises dans un Prêtre pour administrer dignement le Sacrement de Pénitence, sont avec la sainteté, 1°. une science suffisante, 2°. une grande prudence, 3°. une intention pure et droite, avec un parfait désintéressement.

1. Une science suffisante. Le pouvoir de lier et de délier est commis aux Confesseurs; ils doivent donc se conduire comme des sages dispensateurs des grâces de Dieu. C'est à eux à appliquer utilement le remède que le divin Médecin de nos ames nous a laissé pour les guérir. Ce remède donne non seulement la guérison aux Malades, mais même la vie aux Morts; il ressuscite ceux qui pourrissoient déjà dans le tombeau; mais il faut pour cela qu'il soit donné à propos, que ceux qui sont chargés de le distinguer, aient assez de lumière pour connoître quand ils doivent l'appliquer. Comment en effet travailler utilement à la réconciliation des pécheurs, si l'on n'a la lumière nécessaire pour connoître l'état de leurs ames, pour discerner entre la lèpre et la lepre? Comment, sans une lumière bien pure, pénétrer dans l'abyssus du cœur humain, pour y voir ce qu'il n'y voit pas souvent lui-même, pour y découvrir des défauts qu'il a pris pour des vertus, pour connoître l'étendue de ses crimes, et celle qu'il faut mettre à sa pénitence? Comment se défendre des dangereuses subtilités, et des Doctrines étrangères? Comment démêler tous les artifices dont on se sert pour cacher la vérité, pour fournir des excuses aux pécheurs, et pour leur laisser commettre avec sécurité, ou du moins sans scrupule, les plus grands excès? Comment, si l'on n'a la science des Saints, confondre ces partisans de la cupidité, qui cherchent toujours de nouveaux raffinemens pour la favoriser, qui

appellent bien ce qui est mal , lumiere ce qui n'est que ténèbres. Saint Jérôme dit qu'un prêtre saint, mais qui est ignorant, ne peut profiter qu'à lui seul, et est plus capable de nuire à l'Eglise que de lui servir.

Les Confesseurs doivent connoître l'étendue de leurs pouvoirs et de leurs devoirs ; savoir ce qui est péché et ce qui ne l'est pas ; les péchés qui sont mortels de leur nature et ceux qui ne sont que veniels ; quand les péchés sont différens en nombre ou en espece ; les circonstances qu'il faut déclarer ; tous les péchés qu'on peut commettre ; quand il y a obligation de restituer ou de réparer le tort fait à la réputation du Prochain ; quels sont les Cas réservés , soit au Pape , soit à l'Evêque ; ceux auxquels il y a une Censure ou une Irrégularité attachée ; les remèdes généraux et particuliers propres à prescrire aux Pénitens pour guérir leurs péchés , pour détruire leurs mauvaises habitudes , et pour éviter les occasions d'offenser Dieu ; quelle est la Doctrine de l'Eglise sur les Censures, l'Excommunication, la Suspende, l'Interdit et sur l'Irrégularité ; quelles sont les Pénitences qu'on imposoit anciennement pour les principaux péchés : quelles on doit imposer aujourd'hui pour les différentes especes de péchés : quel est l'effet des indulgences , et quels sont les principaux abus qu'on peut en faire ; dans quel cas on doit accorder, refuser, différer l'absolution ; le devoir de l'état particulier des personnes qu'ils confessent pour les en instruire dans le besoin, pour examiner si elles s'en acquittent, pour les obliger de le bien remplir ; quels sont les actes propres de chaque vertu, et les conditions requises pour les rendre méritoires , afin d'en instruire les Pénitens ; quels sont les exercices de piété propres à prévenir la rechûte et à faire avancer les Pénitens dans la vertu ; la maniere de conduire ceux qui sont embarrassés de scrupules ou d'autres peines d'esprit , ceux qui sont tombés dans quelque Irrégularité, ou dans des Censures réservées , ceux qui sont liés par quelque vœu, ou empêchement de mariage.

Les Confesseurs doivent donc s'efforcer d'acquérir la science qui leur est nécessaire, par des prières continues , par la méditation de la Loi de Dieu , par la fréquente lecture de l'Ecriture sainte, des saints Canons, et des regles que les Peres de l'Eglise nous ont laissées pour la conduite des ames ; par l'étude des Auteurs approuvés et sûrs qui traitent des cas de conscience, et de la Théologie morale ; par les conférences, les avis et les bons conseils des hommes doctes et pieux, qui joignent une grande expérience à des lumieres supérieures. On courroit risque de s'égarer en cherchant la sainte doctrine, selon lequel les Ministres de J. C. doivent toujours exhorter, dans les maximes de certains Auteurs, qui semblent n'avoir eu d'autre dessein que d'affoiblir les regles de l'Evangile, dont ils ont tâché d'éluder la force et la pureté par leurs fausses subtilités , et par leurs molles interprétations.

Il est vrai qu'il ne faut pas toujours une science égale pour confesser toutes sortes de personnes ; qu'il n'est pas nécessaire que ceux qui commencent à confesser, possèdent la science dans le souverain degré, et que tout Confesseur sache résoudre toutes les difficultés par lui-même. Mais il faut au moins qu'il soit en état de guider sûrement les personnes qu'il a à conduire ; qu'il sache se déterminer selon les regles dans les cas les plus ordinaires, et donner dans ceux qui sont difficiles et rares ; afin de recourir dans ces occasions aux Livres, ou à ceux

mes ; ne point regarder la piété comme un moyen de s'enrichir ; imiter l'Apôtre S. Paul , qui proteste ne chercher ni les biens de ceux au salut desquels il travailloit , ni sa propre gloire ; avoir le même désintéressement pour ne point admettre , et ne point ménager les personnes selon qu'il est utile pour ses propres intérêts. Malheur au Confesseur qui seroit du nombre de ces ames basses et intéressées , qui ne s'introduisent dans le Sanctuaire que pour y trafiquer ; qui , par une horrible dépravation , regardent la Religion comme un métier vil et profane dont ils veulent s'enrichir ; qui changent le Confessionnal en un Bureau d'avarice. Malheur à ces indignes Ministres , s'il y en a : ils périront comme Balaam , en se laissant tromper comme lui par le desir du gain , et trompant les autres par des conseils pernicieux. Ce sont des animaux et non des Pasteurs , pour parler le langage de l'Ecriture , qui se repaissant eux-mêmes des biens de la terre , au lieu de repaître les ames de la parole et des biens du Ciel , s'engraissent pour être immolés au jour du Sacrifice. Malheur ; selon le Prophete Isaïe , à ceux qui toujours favorables aux personnes puissantes , justifient les pécheurs pour les présens qu'ils en espèrent , et qui toujours dédaigneux à l'égard des pauvres , rebutent le Juste , et le traitent comme pécheur quand ils n'attendent rien de lui. Il faut lire ce que nous dirons , en parlant du Sacrement de l'Ordre , des devoirs des Curés et des mœurs des Ecclésiastiques. Les Confesseurs y trouveront des maximes qu'ils doivent prendre pour regles de leur conduite..

De quelle maniere les Confesseurs doivent se conduire pour entendre utilement les Confessions.

LES Confesseurs , pour s'exciter eux-mêmes plus efficacement à agir d'une maniere digne du Ministère dont ils sont honorés , méditeront souvent quelle est la grandeur de leurs fonctions ; ils feront réflexion , qu'ils tiennent la place de J. C. même , dans le Tribunal de la Pénitence ; qu'ils y font l'office de Juge et de Médecin ; ils considéreront en même temps qu'ils sont eux-mêmes pleins de foiblesses ; qu'ils ont autant besoin de la miséricorde de Dieu , que les pécheurs qui s'adressent à eux.

Ils s'appliqueront à chercher le salutaire tempérament qui fait le succès de la cure des ames. Il faut , selon la maxime de S. Grégoire , (*de Cur. Past. p. 2. c. 6.*) qu'un Confesseur n'ait rien de rude dans sa fermeté , ni rien de relâché dans sa douceur : il faut qu'on trouve en lui tout à la fois l'autorité d'un Pere et la tendresse d'une Mere. La Discipline et la bonté ont besoin d'être réunies pour se soutenir mutuellement et devenir utiles. La Miséricorde doit consoler les pécheurs dans les regles de la Justice : la Justice les doit corriger dans les bornes de la Miséricorde : *Sollicitud circumspicione providendum , ajoute saint Grégoire , ne aut districtio rigida , aut pietas sit remissa. Nam disciplina vel misericordia multum destruitur , si una sine altera teneatur. Sed erga subditos*

suos inesse rectoribus debet, et justè consolans misericordia, et piè saviens disciplina. Necessè quippe est ut quisquis vulneribus præest, in vino morsum doloris adhibeat, in oleo molliùem pietatis: quatenus per vinum mordeantur putrida, per oleum foveantur sananda. Miscenda est ergo lenitas cum severitate; faciendum quoddam temperamentum ex utraque; ut neque multà asperitate ulcerentur subditi, neque nimia benignitate solvantur.... Sit itaque amor, sed non emolliens: sit rigor, sed non exasperans: sit zelus, sed non immoderatè saviens: sit pietas, sed non plus quàm expedit parcens.

Pour n'avoir pas allié ces vérités dans l'exercice du ministère, on est souvent tombé dans des extrémités opposées et pernicieuses. Les uns, ainsi que les Novatiens, tout occupés, pour ainsi dire, de la seule Justice de Dieu, ont refusé la réconciliation aux Pénitens les mieux disposés. D'autres, tels que ces Prêtres qui s'élevèrent contre saint Cyprien, oubliant la Justice divine, et ne parlant que de Miséricorde, ont accordé la Communion aux plus grands pécheurs, sans aucune preuve solide de leur pénitence. L'Eglise, qui a toujours tenu le milieu entre les excès opposés, sur la Doctrine et sur la Discipline, n'a jamais voulu, ni que la Justice fit oublier la Miséricorde, ni que la Miséricorde anéantît la Justice. L'Eglise ne rejette aucun Pénitent; elle n'admet aucun impénitent. Si à l'exemple de J. C. elle chasse du Temple ceux qui le profanent, elle y voit avec joie le Publicain humilié; elle le renvoie justifié, quoiqu'il fût venu chargé de crimes; et condamne le Pharisien orgueilleux, malgré toutes les bonnes œuvres dont il se vante. Des esprits durs peuvent rebuter les âmes touchées de l'horreur du crime; mais pour les Ministres du saint Pontife compatissant, qui est venu pour appeler les pécheurs à la pénitence, loin de rebuter un pécheur pénitent, ils le consolent, ils le soutiennent, ils le guérissent.

C'est-là l'emploi et l'obligation des Confesseurs. Ils ne doivent point être de ces Ministres foibles et relâchés, qui par une lâche complaisance flattent les âmes dans leurs mauvaises habitudes, et les laissent croupir dans le vice; et qui joignent le sacrilège à leurs crimes, en leur donnant par une cruelle indulgence les Sacrements dont elles sont indignes. J. C. redemandera le sang des âmes que l'on aura ainsi perdue; il redemandera son propre sang que l'on aura ainsi profané. Mais les Confesseurs ne doivent point aussi être de ces Ministres durs, qui par une rigueur excessive éloignent les âmes de la pénitence, éteignent en elles l'esprit qui commençoit à souffler dans leur cœur, étouffent ces premières impressions de grace, que des mains plus charitables et plus patientes auroient cultivées et augmentées.

Les confesseurs doivent donc être doux et fermes tout ensemble. Leur douceur ne doit point affaiblir leur zèle et leur fidélité aux règles qui leur sont prescrites. Ils doivent défendre l'entrée du Sanctuaire aux âmes qui ne sont pas encore assez pures; mais travailler en même temps à les purifier avec une affection tendre et réglée; adoucir par leur charité et par leur patience l'amertume des remèdes, dont ils ne peuvent les dispenser; se souvenir enfin qu'ils ne sont pas moins les Vicaires de la Charité de J. C. que de sa Puissance, et ne séparer jamais l'une de l'autre.

• Les Confesseurs ne doivent jamais commencer à entendre les Confessions,

sans avoir fait quelque réflexion sur la sainteté et la grandeur de l'action qu'ils vont faire; sans s'être excité à une parfaite contrition de leurs propres péchés, et sans avoir fait quelque prière, pour demander à Dieu le secours dont ils ont besoin, dans une fonction si difficile, si délicate et si importante : après avoir fait leur prière devant le S. Sacrement, ils doivent aller au Confessionnal les yeux baissés, avec une contenance qui inspire la dévotion et la componction aux personnes qui les voient passer, et particulièrement à ceux qui les attendent pour se confesser à eux.

Ils renonceront à tout esprit de curiosité, d'intérêts, de vanité, de respect humain, et à toute affection humaine; pour n'avoir uniquement en vue que de faire ce que Dieu demande d'eux, et de procurer le salut des âmes.

Loin de préférer à entendre les Confessions des personnes distinguées par leurs richesses, par leur esprit, par leur puissance, par leur crédit, ou par quelque autre avantage naturel et humain, ils doivent recevoir indifféremment tous ceux qui se présentent; avoir autant d'attention pour la conscience de pauvres; que pour celle des riches; donner à chacun le temps nécessaire selon ses besoins, sans avoir égard à la qualité des personnes; ne rebuter qui que ce soit; pas même par signe, pour fuir le travail; se montrer au contraire toujours prêts et faciles à recevoir tout le monde; recevoir tous ceux qui se présentent, avec un visage serein, gracieux et affable, les écoutant chacun à son rang, sans préférer les uns aux autres, si ce n'est les personnes âgées, infirmes ou incommodées, les femmes enceintes, les serviteurs ou servantes lorsqu'ils n'auront pas le temps d'attendre après les autres; celles que quelque affaire pressée, ou autre cause convenable obligera d'entendre les premières. Mais ces sortes de préférences doivent être faites avec une grande discrétion, pour ne point faire de peine à ceux qui par-là seront retardés; leur faisant connoître, s'il est besoin, la raison que l'on a d'en user de la sorte.

Ils doivent se proposer de suivre également les règles de leur devoir envers les Pénitens, songeant qu'ils exercent le Jugement de Dieu même; et ne se laisser ébranler ni par la crainte, ni par l'espérance.

Ils se souviendront, qu'ils doivent avoir pour leurs Pénitens un cœur vraiment paternel et plein de charité, pour supporter avec patience leur ignorance, leur grossièreté et leurs autres imperfections; pour leur parler avec bonté, sans néanmoins les flatter; pour encourager par leur douceur les plus timides à leur découvrir avec confiance leurs péchés les plus énormes; en un mot, pour faire en sorte qu'ils s'en retournent contents et édifiés. S'ils s'ont obligés d'avoir des manières plus sèches et moins affables, ce doit être à l'égard des jeunes personnes du sexe, qu'ils verroient être disposées à s'attacher à eux d'une façon trop humaine; ce qui est très-dangereux pour les Confesseurs aussi bien que pour les Pénitentes. Ils éviteront avec la même attention l'excessive familiarité avec ceux qu'ils confesseront, soit dans le Confessionnal, soit au dehors: cette familiarité a souvent des suites funestes.

Un Confesseur ne peut être trop attentif à éviter les relations fréquentes avec les personnes du sexe qu'il confesse. Dans les commencemens de la direction, tout paroît régulier et édifiant; les conversations ne font rien appréhender, parce qu'elles paroissent innocentes et ne tendent qu'à la piété; dans la suite on

s'aperçoit que c'est un mal caché sous une belle apparence. Plus la familiarité augmente, plus le principal motif qui l'a fait naître, diminue; et la pureté de l'un et de l'autre s'évanouit. S'il se rencontre donc quelque nécessité qui oblige un Confesseur à conférer avec sa Pénitente, il faut qu'il le fasse brièvement et avec beaucoup de prudence, de sagesse et de retenue. Il ne doit pas en souffrir les visites inutiles, quelque autorisées qu'elles paroissent être du prétexte de la direction. En se voyant fréquemment, les cœurs souvent s'attendrissent; et l'on n'a vu que trop souvent l'amitié la plus sainte dégénérée par-là dans une affection criminelle. Un Confesseur qui veut ne perdre ni son âme, ni sa réputation, doit être dans une défiance continuelle de ce sexe, contre lequel la vertu la plus solide ne peut trop se tenir en garde, sous quelque apparence de piété qu'il paroisse. Si l'on ne finit pas toujours par le crime, il est difficile de n'en pas venir au moins à une affection sensible et humaine peu épurée, qui ne convient point à l'esprit de la vraie piété. Dès qu'un Confesseur s'aperçoit de l'attachement de sa Pénitente, et qu'il ne peut s'empêcher de reconnoître que cet attachement trop humain et sensible, n'a d'autre effet qu'une vaine satisfaction, ou l'amusement, ou quelque chose de dangereux, il doit l'abandonner entièrement, et la renvoyer à d'autres de la lumière de la piété desquels il sera assuré; car elle n'ira se confesser à lui que par l'attache qu'elle aura pour lui; et quoiqu'il lui parle d'une manière rebutante, son amour propre se satisfera toujours, pourvu qu'elle lui parle, et qu'il lui parle. Nous ne parlons pas ici de la confiance fondée sur le vrai besoin qu'une pénitente a de son Confesseur, et sur les grands biens spirituels qu'elle en retire; pourvu que d'ailleurs il n'y ait entre le Confesseur et la Pénitente, rien d'indiscret, de léger et de familier, et que tout se passe dans le grave et le sérieux convenable.

Quelque foule de Pénitens qui puisse se présenter, les Confesseurs ne se hâteront jamais d'une manière à les empêcher de dire tout ce qu'ils voudront; ou à faire imparfaitement une action de si grande conséquence, de laquelle dépend le repos et la tranquillité des consciences; mais ils donneront à chacun le temps nécessaire.

Ils n'entreprendront point de confesser les personnes qui seront d'un état ou d'une vacation dont ils ne connoîtront pas assez les obligations, sans s'en être instruits auparavant.

Lorsqu'ils n'auront pas le pouvoir de confesser toutes sortes de personnes, ils commenceront par examiner si les Pénitens qui se présentent, ne seront point de ceux qu'il ne leur sera pas permis d'entendre.

Lorsqu'il se présentera à eux des Pénitens qu'ils connoîtront engagés dans des affaires ou dans des pratiques pour lesquelles on ne peut leur donner l'absolution, ils leur en parleront avant qu'ils commencent leur Confession, et les obligeront de rentrer dans leur devoir; pour empêcher, s'ils ne le veulent pas faire, qu'ils ne se plaignent qu'on a entendu leur Confession, sans les avertir auparavant des raisons et du dessein de leur refuser l'absolution.

Si le Pénitent déclare dans sa Confession un péché dont le Confesseur n'aït pas le pouvoir d'absoudre, ce dernier ne doit pas entendre le reste de la Confession; mais il doit aussitôt avertir le Pénitent, qu'il faut recourir au Supérieur pour recevoir l'absolution. Cependant si le Pénitent le prie d'achever d'entendre

sa Confession avant qu'il aille demander au Supérieur les pouvoirs nécessaires pour être absous , le Confesseur écouterait le reste de la Confession.

Les Confesseurs éviteront, autant qu'ils le pourront, de faire par eux-mêmes des aumônes à leurs Pénitens dont ils connoîtront la pauvreté , de crainte qu'ils ne viennent se confesser à eux, que pour s'attirer des charités, et sans avoir les dispositions nécessaires.

Et afin qu'aucun motif d'intérêt n'empêche les Confesseurs de ce Diocèse de faire leur devoir, il leur est défendu de jamais rien exiger pour l'administration de ce Sacrement; comme aussi de s'appliquer directement ni indirectement les restitutions incertaines, les aumônes et les satisfactions pécuniaires, auxquelles ils croiront devoir obliger les Pénitens. Pour qu'on ne puisse les soupçonner en aucune manière d'en avoir profité, ils ne doivent pas se charger de la distribution des aumônes qu'ils auront ordonnées, ni même des restitutions un peu considérables; sinon lorsque le Pénitent n'a pas la facilité de s'en acquitter autrement: mais en ce dernier cas, un Confesseur ne doit rien faire sans avoir consulté son Evêque; et si l'Evêque juge à propos de le charger lui-même de faire cette restitution, il doit avoir soin d'en tirer une quittance de celui auquel appartiendra ce qui aura été restitué, pour la remettre entre les mains du Pénitent. Les Confesseurs doivent encore se faire une règle inviolable de ne recevoir jamais aucun présent, même offert par libéralité de la part des Pénitens, et sur-tout des Pénitentes. Ils n'imposeront jamais pour Pénitence de faire célébrer des Messes, soit par eux-mêmes, soit par les Prêtres Séculiers ou Réguliers de leur Communauté. Il est défendu dans ce Diocèse à tous les Confesseurs, sans aucune exception, d'entendre dans leurs chambres les Confessions, même des hommes et des Ecclésiastiques, et dans les maisons et chambres particulières, hors les cas de maladie et du danger de mort. A l'égard des filles et des femmes, il est absolument défendu, hors les cas de maladie et du danger de mort, de les entendre ailleurs que dans l'Eglise, et dans un Confessionnal qui soit placé non dans un lieu secret et écarté; mais à la vue de tout le monde, en un lieu commode, hors du Chœur et du Sanctuaire, et qui ait un treillis de bois ou de fer, ou de fer blanc troué, entre le Confesseur et la Pénitente. Il leur est encore défendu d'entendre les Confessions dans les Chapelles champêtres ou domestiques, sans une permission spéciale et expresse.

Ils entendront les Confessions avec beaucoup de modestie, détournant leur visage de dessus les personnes qu'ils confesseront, principalement si ce sont des femmes ou des filles; prêtant seulement l'oreille à l'accusation qu'elles feront de leurs péchés.

Pour empêcher que ceux qui sont près du Confessionnal n'entendent ce qui s'y dit, les Confesseurs doivent les faire tenir dans une distance raisonnable, parler fort bas, et recommander la même chose aux Pénitens.

S'il est si matin, ou si tard, qu'on ne voie pas facilement dans l'Eglise, ils n'y confesseront point sans avoir au moins une lampe ou un cierge allumé près du Confessionnal. L'omission de cette précaution a été quelquefois très-funeste aux Confesseurs et aux Pénitens. Les Confesseurs qui désireront conserver la pureté de leur âme devant Dieu, et une bonne réputation devant le monde,

et en même temps éviter les pièges qu'on pourroit leur dresser, doivent être très-exacts à se conformer à cette règle.

Il n'est pas permis dans ce Diocèse de confesser avant le jour, ou pendant la nuit, même dans les Eglises, quoiqu'avec les précautions qui viennent d'être marquées, excepté dans les cas de besoin pressant, comme la veille et le matin de Noël, aux temps de Jubilé, ou à l'occasion de quelque grande Fête qui attireroit un grand concours de Peuple et de Confessions : encore faudroit-il alors qu'il y ait plusieurs personnes dans l'Eglise, et que les portes n'en soient pas fermées, si ce sont des femmes qui demandent à se confesser.

Les Confesseurs ne doivent jamais confesser dans l'Eglise qu'en Surplis, et avec le bonnet quarré, se tenant toujours assis, et dans une posture modeste et bienséante, couvrant leur visage de quelque mouchoir, et s'abstenant de porter les yeux sur ceux qui seront autour du Confessionnal.

Ils doivent prendre garde qu'un trop grand attachement au Confessionnal ne leur fasse négliger des devoirs réels d'état, pour confesser des personnes dont ils ne sont pas chargés, ou pour employer trop de temps à diriger des personnes dévotes. Quand un état impose des obligations, on doit les préférer à sa dévotion particulière.

Les Confesseurs ne peuvent être trop attentifs à éviter tout mouvement de jalousie les uns contre les autres ; et à n'avoir aucune peine lorsque leurs Pénitens, sur-tout si se sont des filles ou femmes, les quittent pour donner leur confiance à d'autres. Ces sentimens bas, puériles et indécens, ne se font appercevoir que trop souvent dans ceux qui ont oublié le désintéressement et la pureté d'intention qu'exige la grandeur de leur ministère ; ils ne sont propres qu'à affliger les personnes pieuses qui en sont les témoins, à scandaliser les foibles, et à attirer les railleries des libertins et gens sans religion et sans charité.

Les Confesseurs doivent se précautionner contre la tentation d'ennui, de dégoût, d'impatience, qui vient quelquefois de la peine qui se trouve dans l'exercice de ce pénible ministère ; mais elle vient plus ordinairement du défaut de zèle, ou de l'attachement trop grand pour d'autres occupations. Le remède qu'on peut apporter à cette tentation, est de considérer souvent l'excellence, le mérite et l'utilité de cette divine fonction ; et de se bien persuader, qu'en négligeant de la faire, autant qu'on le doit, on s'attire la même malédiction que S. Paul craignoit pour lui, s'il ne prêchoit pas l'Evangile.

Ils éviteront dans les décisions qu'ils auront à donner dans le Tribunal, d'agir par humeur et par caprice, selon leur propre esprit, sans avoir égard au sentiment commun des meilleurs Casuistes, et à l'avis des personnes les plus sages, sous prétexte que l'on n'est obligé de rendre compte qu'à Dieu, de ce que l'on fait dans son ministère. Il faut plaindre les Pénitens qui tombent entre les mains des Confesseurs, qui s'imaginent pouvoir tout décider par le bon sens, par l'expérience seule, et sans étude ; auxquels on doit appliquer ce que dit l'Esprit saint : (*Prov. 26. 12.*) *Vidisti hominem sapientem sibi videri? Magis illo spem habebit insipiens.* La longue expérience dans un Confesseur qui est sans étude et sans science, n'est proprement qu'une vieille habitude d'erreur ; et on doit moins espérer d'un Confesseur ancien et ignorant, que d'un autre plus jeune qui n'a ni science, ni expérience. A la vérité, ni l'un ni l'autre n'est

capable de conduire ; mais dans celui-ci , il ne faut que semer ou planter ; il craint de manquer, et il consulte ; il a de la docilité, il pourra devenir maître. Mais dans le Confesseur ancien et ignorant, il faut arracher et détruire ce qu'il y a de mauvais, avant que de l'instruire ; et comme il présume de sa longue expérience, quoiqu'irrégulière, il est à craindre qu'il ne puisse être ni disciple, ni maître.

Lorsque les Confesseurs trouvent des Pénitens que leur surdité empêche de pouvoir se confesser à l'Eglise, sans être entendus de ceux qui y seront, ils doivent avoir soin de ne point les confesser ailleurs, sur-tout si ce sont des femmes ou filles, sans avoir eu auparavant recours à leur Evêque, pour le consulter, et suivre la-dessus ses avis et ses ordres.

Plaise au Pere de miséricorde accorder à tous les Confesseurs de ce Diocèse, (ce que nous ne cesserons point de demander pour eux,) qu'ils s'appliquent à conserver le Mystère de la Foi avec une conscience pure ; à se rendre irrépréhensibles, à être en toutes choses un exemple de bonnes œuvres par leurs instructions, par leur régularité, par leur modestie ; à se fortifier chaque jour dans la grâce qui leur a été donnée par J. C. ; à s'attacher fortement à la parole de la vérité, telle qu'on doit l'enseigner, pour se rendre capables d'exhorter selon la saine doctrine et de convaincre ceux qui la combattent ; à se conduire d'une manière à ne tomber ni dans l'opprobre, ni dans le piège du démon ; enfin, à faire tellement profiter le talent du saint ministère jusqu'à ce que J. C. revienne, qu'ils puissent mériter la récompense préparée aux bons et fideles serviteurs qui entreront dans la joie du Seigneur.

De la maniere d'interroger les Pénitens.

LES différens offices que le Confesseur exerce dans le sacré Tribunal, font assez connoître qu'il est obligé d'interroger le Pénitent, quand il a sujet de croire qu'il en a besoin. Puisque le Confesseur est Juge, il doit interroger le criminel, et connoître son état : puisqu'il est Médecin, il doit tâcher de découvrir tous les maux de son malade, de reconnoître ses dispositions, et de répandre l'huile et le vin sur ses plaies : puisqu'il est Pere, il doit s'informer de tous les besoins de son enfant. En un mot, selon le quatrième Concile de Latran, il doit s'informer avec soin et avec attention de toutes les circonstances du péché et du pécheur.

Quand le Pénitent qui se confesse est inconnu au Confesseur, il est bon de commencer, avant qu'il s'accuse, par lui demander sa profession et son état ; par exemple, s'il est marié, s'il est Juge, Avocat, Procureur, Marchand, Financier, Serviteur, etc. parce que chaque condition a ses obligations, et ses péchés qui lui sont propres ; c'est sur quoi la plupart des Chrétiens de l'un et de l'autre sexe sont négligens à s'examiner, et par conséquent à s'accuser,

Le Confesseur demandera encore au Pénitent qu'il ne connoitra pas, avant de commencer à l'entendre, depuis quel temps il ne s'est pas confessé; s'il a accompli sa pénitence; s'il a reçu l'absolution; car s'il n'avoit pas été absous, il faudroit le renvoyer à son premier Confesseur; ou s'il avoit des raisons légitimes pour n'y plus retourner, il faudroit l'obliger à se confesser de nouveau des péchés dont il n'auroit pas reçu l'absolution.

Le Confesseur qui n'aura pas encore entendu un Pénitent, et qui croira avoir lieu de douter s'il fait ses prières, les lui fera réciter; s'il y a sujet de croire qu'il ne sait pas son Catechisme, il l'interrogera sur ce qu'il est obligé de savoir, sur les principaux Mystères de la Foi, sur les obligations communes des Chrétiens, sur les Commandemens de Dieu et de l'Eglise, sur les Sacrements.

Il commencera aussi par demander à un Pénitent inconnu, s'il ne connoit point de défauts dans ses précédentes Confessions. S'il en aperçoit quelqu'un, il examinera si ce défaut est essentiel, et s'il oblige à les recommencer. Après avoir appris un défaut, il faut demander s'il n'y en a point d'autres, car souvent il s'en trouve plusieurs. S'il y en a d'essentiels, il faut avertir le Pénitent de la nullité de ses Confessions et des sacrilèges qu'il a commis, quand le défaut est venu de sa faute. Il faut lui dire ensuite qu'il est obligé de recommencer toutes les Confessions qu'il a mal faites, à moins qu'il ne recommenât au même Confesseur auquel il a fait toutes les mauvaises Confessions; car en se confessant à lui, il ne seroit pas obligé de répéter les péchés qu'il lui a déclarés, si ce Confesseur se les rappeloit autant qu'il est nécessaire pour connoître son état, mais seulement de suppléer à ce qui manqueroit à ses Confessions.

Quand on trouve des Pénitens qui ont besoin de recommencer les Confessions faites à d'autres Prêtres, il est à propos de commencer par les faire avouer des péchés commis depuis leur dernière Confession, pour voir s'ils sont actuellement disposés à recevoir l'absolution; et lorsqu'ils n'y sont pas disposés, il faut les y préparer avant que de leur faire répéter leurs Confessions: car s'ils ne se mettent pas en état d'être absous, il est inutile de recommencer les anciennes Confessions.

Ceux qui par leur faute, n'ont pas fait les pénitences qui leur avoient été imposées, ou d'autres choses auxquelles on les a obligés dans les Confessions précédentes, et qu'ils avoient promises de faire, doivent être ordinairement différes jusqu'à ce qu'ils aient entièrement satisfait. On peut néanmoins, s'ils le desirer, entendre leurs Confessions, après les avoir avertis qu'ils n'auront pas l'absolution.

Après les interrogations préliminaires, au cas que le Confesseur juge devoir en faire quelque une, il attendra que le Pénitent s'accuse lui-même de ses péchés: s'il s'en présente quelqu'un qui le prie de l'interroger, dans la vue de ne se confesser que par les réponses qu'il fera aux demandes du Confesseur, il ne doit point y consentir, mais il l'obligera de s'accuser lui-même, et lui apprendra la manière de le faire, s'il n'en est pas instruit; à moins qu'il ne fût si grossier et si simple, que le Confesseur le jugeât incapable de se bien confesser lui-même, ou que la difficulté extrême qu'auroit un Pénitent de s'exprimer, telle qu'elle

est dans une personne qui bégaye si fort qu'à peine peut-elle prononcer deux mots de suite, n'obligeât le Confesseur à l'aider par des interrogations à déclarer ce qu'elle a peine à faire entendre.

Lorsque le Confesseur connoît déjà les Pénitens, et qu'il n'y a aucune des difficultés précédentes, il commencera d'abord par leur donner la bénédiction, et entendre leur Confession, sans prendre garde à autre chose qu'au temps de la dernière Confession.

Il faut laisser les Pénitens s'accuser eux-mêmes à leur manière, quelque grossiers et ignorans qu'ils paroissent, pour ne pas troubler leur mémoire, pour ne pas déranger l'ordre de leurs accusations, et de crainte de les exposer sans nécessité à en omettre quelques-unes. On doit donc écouter avec patience leur Confession, sans les interrompre pendant qu'ils déclarent leurs péchés; si ce n'est pour leur donner du courage et de la confiance, en cas qu'ils paroissent avoir de la peine à achever leur Confession, et à déclarer tout leur état; pour les exhorter à surmonter la mauvaise honte par laquelle le démon retient beaucoup de pécheurs dans ses liens; pour leur demander dans les besoins quelques éclaircissements sur les péchés dont ils s'accusent, afin d'en connoître le nombre, l'espece, les circonstances, en cas qu'il ne les expliquent pas; pour leur donner quelque avis important qu'on craindroit d'oublier; s'il s'agissoit, par exemple, de quelque restitution, ou satisfaction à faire; car alors il faut d'abord faire connoître aux Pénitens à quoi ils sont obligés, de peur qu'en différant à leur en parler jusqu'à la fin de la Confession, les autres péchés ne les fassent oublier, et que le Confesseur ne les ayant pas obligés à restituer ou à satisfaire, ils se croient exempts de cette obligation, et ne demeurent dans une fausse paix. Mais ces sortes d'interrogations qui interrompent le Pénitent, doivent être faites le plus brièvement qu'il est possible.

Quand on prévoit que la Confession ne sera pas longue, on peut attendre jusqu'à la fin pour examiner le nombre et les circonstances que les Pénitens peuvent omettre.

Un Confesseur doit être très-attentif, tandis que le Pénitent déclare ses fautes, à s'abstenir de témoigner par aucun mouvement, par aucune parole, par aucun soupir, qu'il est ému de l'énormité de quelque crime qu'il entend, de quelque nature qu'il soit; de peur de rebuter le Pénitent, et que la honte ou la crainte ne l'empêche de confesser le reste de ses péchés.

Il ne représentera pas au Pénitent, la grandeur de ses crimes, avant qu'il se soit accusé de tous ses péchés, sur-tout si c'est une personne timide qui a peine à s'accuser, et à qui le Confesseur voit que la Confession est pénible.

Lorsque le Pénitent a fini, si le Confesseur doute que par oubli, par honte, par ignorance, on autrement, il a omis quelque chose, il l'interrogera sur ce qu'il croira devoir lui demander.

Si par la manière dont le Pénitent s'accuse, le Confesseur a lieu de juger qu'il peut avoir omis volontairement quelque péché mortel, il doit user de beaucoup de prudence, pour l'engager par ses questions à le lui déclarer. Il doit de même suppléer par ses questions aux péchés qui peuvent avoir été omis de bonne foi, ou point assez circonstanciés dans leur accusation.

Si le Confesseur s'aperçoit que la Confession que le Pénitent vient de faire, est sans ordre et très-defectueuse, il l'interrogera comme s'il ne s'étoit pas accusé.

Quand on trouve des Pénitens qui n'ont point examiné leur conscience, si c'est par simplicité, il faut les examiner avec charité, et ensuite leur proposer quelques motifs de contrition proportionnés à leur capacité; et si on n'espère pas qu'ils s'examinent mieux en leur particulier, et qu'on les voie suffisamment disposés, il faut leur donner l'absolution. Mais pour ceux qui ne se sont pas examinés par leur faute, étant capables de le faire, il faut les renvoyer faire leur examen, et tâcher de les engager à faire tous les soirs l'examen de la journée, pour y remarquer soigneusement les péchés qu'ils auront commis, afin de ne les pas oublier, et de s'en accuser lorsqu'ils viennent se confesser. Mais avant que de les renvoyer, il est bon de les interroger sur ce qu'ils peuvent avoir fait de plus considérable, pour voir s'ils ne se sont point dans de mauvaises habitudes, dans quelque occasion prochaine, obligés à quelque restitution, etc. afin qu'ils satisfassent à cela avant que de revenir achever leur Confession. Que s'ils ne savent pas s'examiner, il faut leur en apprendre la méthode avec bonté et douceur.

Il faut régulièrement donner quelques jours pour s'examiner, et pour entrer dans des sentimens de Contrition, à ceux qu'on oblige de recommencer leur Confession, à moins qu'ils ne l'aient fait d'avance : mais quand ils sont en péril de mort, ou sur le point d'y être, ou que le Confesseur ne doit plus les voir, et qu'il est à craindre que les Pénitens n'aient pas assez de liberté avec d'autres Confesseurs; alors, après les avoir examinés du mieux qu'il est possible, si on les voit suffisamment disposés, on peut leur donner l'absolution, leur enjoignant de tâcher de s'examiner encore plus soigneusement, et de s'accuser à la prochaine Confession, des péchés dont ils se souviendront.

Si un Pénitent s'accuse d'avoir celé quelque péché véniel, ou d'avoir fait quelque faute légère dans une Confession précédente, il faut lui demander s'il croyoit que cela rendit sa Confession sacrilège; car s'il le croyoit, ou même s'il en doutoit, sa Confession ayant été véritablement sacrilège, il est obligé de recommencer, à moins que son doute ne vint de scrupules.

La meilleure méthode d'examiner les Pénitens qui ne savent, ou qui ne peuvent pas s'accuser, et même ceux dont la Confession est sans ordre et beaucoup defectueuse, est de suivre l'ordre des Commandemens de Dieu et de l'Eglise; de venir ensuite aux péchés capitaux, et aux sens extérieurs.

Un Confesseur, en interrogeant les Pénitens, doit avoir égard à l'âge, à la condition, et au sexe des personnes. Il doit encore observer de les examiner sur les péchés où ceux de leur condition et de leur profession, tombent ordinairement. L'expérience fait connoître tous les jours, que beaucoup de désordres qui déshonorent la Religion, viennent, ou de ce que grand nombre de personnes ignorent les devoirs de leur état, et les obligations attachées à leur condition; ou parce que, s'ils les savent, ils n'y font aucune attention; ce qui leur fait taire, en se confessant, plusieurs fautes qu'il seroit essentiel de déclarer. Un Confesseur doit éviter sur-tout d'apprendre aux Pénitens par son indis-

création, des crimes qui leur ont été inconnus jusques alors; d'instruire les Ames simples et les jeunes personnes de ce qu'elles ignorent heureusement; de s'exprimer avec des termes indécents, ou de faire des demandes curieuses et inutiles. Ces précautions, dans les interrogations que les Confesseurs doivent faire aux Pénitens, sont sur-tout importantes dans ce qui regarde le sixieme Commandement. On doit alors commencer à interroger sur les choses moins considérables; leur demander, par exemple, s'ils n'ont point eu de mauvaises pensées; s'ils répondent qu'ils en ont eu, on leur demandera s'ils les ont rejetées; s'ils disent les avoir rejetées aussi-tôt, il ne faut pas leur en demander davantage. S'ils répondent au contraire s'être arrêtés à ces mauvaises pensées, on leur demandera s'ils s'y sont arrêtés long-temps; s'ils l'ont fait plusieurs fois: s'il se trouve qu'ils s'y soient véritablement arrêtés de propos délibéré, et que ce soient des personnes d'un âge à être instruites sur la matiere de l'impureté, on pourra leur demander si c'étoient des pensées contraires à la chasteté. Mais si ce sont de jeunes personnes, qui puissent n'avoir pas encore l'idée de ce péché, il ne faut pas le nommer; mais tâcher de leur faire dire en général ce qu'elles pensoient; on trouvera quelquefois que ce n'étoient point des pensées contre la chasteté, mais des pensées de murmure, de vanité, ou d'autres semblables.

Lorsque les Pénitens ont avoué leurs mauvaises pensées, on peut leur demander *an turpia desideria habuerint?* S'ils ont fait quelque faute en particulier en cette occasion? *An oscula, vel tactus passi sint, aut fecerint?* Si on les trouve innocens sur tout cela, on ne les interrogera pas davantage. Mais si on les trouve coupables, il faudra les interroger *de opere consummato*, et *specielement de pollutione voluntaria, quam inter opera carnis comprehendit multi non intelligunt.*

A l'égard des personnes mariées, on leur demandera si elles ont eu ensemble quelque différend; si elles répondent qu'oui, on demandera si ces dissensions n'ont point été cause que, *debitum conjugale sine causa negaverint*; et en général, *an circa usum matrimonii aliquid fecerint minus honestum undè gravetur conscientia?*

Lorsque la timidité saisit les Pénitens, il faut tâcher de les rassurer, en leur disant, par exemple, que ce n'est qu'avec peine qu'on les interroge; mais que cela leur est nécessaire pour leur salut, pour obtenir de Dieu le pardon de leurs péchés, et pour les empêcher de faire une Confession sacrilège.

Si le Confesseur s'aperçoit que le Pénitent s'ennuie de ce qu'on lui parle trop long-temps sur une matiere qui lui fait de la honte, et sur laquelle il y a encore des choses à examiner, il est bon qu'il ne le presse pas long-temps ni de suite, mais qu'il change quelquefois de matiere; et après quelques interrogations qui n'y ont nul rapport, qu'il revienne à son sujet. Cet avis est à suivre dans toutes les interrogations qu'on a à faire à un Pénitent, mais sur-tout en ce qui regarde les circonstances particulieres des péchés contre la pureté: il est, selon saint Thomas, de conséquence pour la sûreté du Confesseur, lorsqu'il s'agit de fautes de cette dernière espece, et pour donner facilité au Pénitent à découvrir ses péchés les plus secrets: par ce moyen la Confession sera moins fatigante.

fois chaque mois, chaque semaine, chaque jour, il est tombé dans les actes des mauvaises habitudes, comme d'impureté, de jurement, de pensées criminelles, etc. le Confesseur doit l'obliger au moins de dire combien de temps il a vécu dans la disposition de pécher mortellement toutes les fois qu'il en trouveroit le moyen, ou que l'occasion s'en seroit présentée.

Quand on trouve des Pénitens qui ne se sont pas confessés depuis longtemps, et qui ne s'accusent que de fautes légères, il faut d'abord examiner si cela ne vient point du défaut d'examen, en leur demandant quel temps ils ont mis à s'examiner, et s'ils ont coutume de s'examiner tous les jours. Si c'est faute d'examen, il faudra faire ce qui a été dit ci-devant; s'il ne paroît pas que ce soit faute d'examen, il ne faut pas laisser de leur faire quelques interrogations sur la médisance, la haine du Prochain, le jeûne, l'assistance à la Messe de Paroisse, et sur les devoirs les plus communs du Chrétien et de leur état, et sur ceux que l'on peut juger qu'ils ont violés.

Lorsqu'un Pénitent ne veut pas s'avouer coupable d'un péché, et que le Confesseur a des preuves qu'il l'a commis; si les preuves sont douteuses, le Pénitent doit être cru, et absous s'il est disposé. Si néanmoins le Confesseur avoit lieu de douter de la bonne foi du Pénitent, il seroit de la prudence de lui différer l'absolution; pour s'éclaircir de la vérité, et pour donner au Pénitent le temps de rentrer en lui-même; à moins que ce ne fût dans un cas où quelque nécessité demandât qu'il finît sa Confession. Lorsque les preuves que le Confesseur a du péché du Pénitent sont certaines, il ne peut l'absoudre s'il n'avoue son péché; parce qu'il l'absoudroit contre sa propre conscience, et que dans le Tribunal de la Pénitence, où le Confesseur juge sans être obligé de rendre compte qu'à Dieu seul de ses Jugemens, il doit juger selon la vérité que Dieu connoît.

Nous dirons, en parlant du sceau ou du secret de la Confession, ce que le Confesseur doit faire, lorsqu'il ne connoît le péché de son Pénitent que parla Confession d'autres personnes.

Les Confesseurs doivent encore particulièrement interroger les Pénitens sur certains péchés communs, dont on ne se fait ordinairement nul scrupule; comme l'oisiveté, la perte du temps, le soin continuel de mener une vie toute de plaisirs, qui fait toute l'occupation de la plupart des gens du monde; sur la fuite de la Pénitence et la mortification, dont on ne songe presque jamais à se confesser, quoique souvent on ait commis et fait commettre grand nombre de péchés énormes. Il est important que les Confesseurs fassent comprendre à ceux qu'ils conduisent, que pour appartenir à JESUS-CHRIST, il faut crucifier sa chair avec ses vices et ses desirs déréglés.

Ils doivent interroger sur le bon usage des biens, l'obligation d'en user chrétiennement, le détachement qu'on doit en avoir, l'abus qu'on en fait souvent en débauches ou en luxe, l'obligation de faire l'aumône. En un mot, les Confesseurs ne peuvent être trop attentifs à aider les Pénitens qui en ont besoin, à faire une Confession entière, et pour connoître leur état, et pour leur donner toutes les instructions qui leur sont nécessaires.

Ils doivent interroger les peres et les meres, les maîtres et les maîtresses s'ils n'ont point fait de péchés considérables devant leurs enfans, leurs serviteurs et

domestiques; et en ce cas les obliger de s'accuser du mauvais exemple qu'ils leur ont donné, comme d'un péché particulier.

Il faut qu'ils obligent ceux qui ont fait de mauvaises Confessions et de mauvaises Communions depuis quelques années, de s'accuser de n'avoir pas satisfait aux préceptes de l'Eglise touchant la Confession et la Communion.

Les Confesseurs sont obligés d'interroger les Pénitens sur l'assistance à la Messe de Paroisse. C'est parce que beaucoup des Confesseurs négligent d'instruire les Fidèles sur cette obligation, qu'on voit tant de Chrétiens n'y passer jamais et ne se le reprocher jamais.

Il ne suffit pas d'interroger les Pénitens sur les péchés extérieurs, on doit encore les interroger particulièrement sur les péchés du cœur dont on se confesse rarement; parce que beaucoup de Chrétiens, et en grand nombre, ne connoissent presque pas d'autres péchés, que ceux des actions extérieures, quoiquela principale malice réside dans le cœur. Un péché qui ne sera que véniel, si on ne considère que l'extérieur, peut être mortel par la mauvaise disposition du cœur. Un Marchand, par exemple, qui trompe dans une matière qui ne peut faire que celle d'un péché véniel, peut pécher mortellement par sa mauvaise intention, s'il a eu dessein de tromper toutes les fois qu'il en auroit occasion.

En un mot, les Confesseurs interrogeront les Pénitens sur les péchés pour lesquels ils sauront, croiront, ou présuneront que ces personnes ont de l'inclination ou du penchant, sur les péchés auxquels ils jugeront que ceux qu'ils confesseront seront exposés par rapport aux occasions, ou circonstances dans lesquelles ils les verront. Ils n'oublieront rien enfin pour connoître l'état de la conscience des Pénitens, autant qu'il sera nécessaire qu'ils le connoissent, pour leur donner les avis et les conseils convenables, et pour appliquer les remèdes les plus propres à guérir les plaies de leurs âmes. Mais ils doivent toujours se souvenir d'éviter les questions inutiles, indiscrettes, imprudentes, curieuses, et qui n'intéressent point leur ministère. Ils ne doivent pas s'informer de ce qui ne les regarde pas : cette curiosité qui rebute beaucoup de personnes, est sujette à mille inconvéniens; on n'a pas naturellement bonne idée des Confesseurs curieux. C'est pourquoi les Confesseurs s'abstiendront de demander aux Pénitens leurs noms, leurs demeures, tout ce qui n'aura aucun rapport avec leur salut éternel. Il doit leur suffire de connoître les désordres de leur conscience, pour y remédier.

Les Confesseurs doivent interroger les Pénitens, de quelque qualité ou condition qu'ils soient; lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils ne s'expliquent pas assez. Il n'est que trop vrai qu'il y a des Pénitens qui, tout habiles qu'ils sont, ont autant besoin d'être interrogés que les gens les plus grossiers; parce que, quoiqu'ils soient remplis d'une infinité de connoissances séculières et profanes, ils ignorent les Mystères de notre Foi, ou ne savent pas les obligations de leur état, ou n'y font pas réflexion; ou qu'ils se font une conscience et une religion à leur mode, et qu'il est nécessaire de les désabuser en les instruisant, ou en détruisant leurs faux principes.

Il est aisé de reconnoître par tout ce que nous venons de dire, que l'obligation où sont les Confesseurs d'interroger ceux qui se confessent à eux, ne re-

garde que les Pénitens dont la grossièreté, l'ignorance, la malice, les détours, les déguisemens, la mauvaise foi, la timidité, la honte et la négligence à s'examiner, rendent la déclaration suspecte ou imparfaite. Mais lorsqu'ils entendent la Confession de personnes dont ils ont lieu de présumer par leur état, qu'elles sont éclairées, et qu'elles ont des lumières, qu'ils savent et qu'ils voient instruites de ce qu'elles doivent croire et de ce qu'elles doivent faire, qui s'expliquent bien, et dont l'accusation est exacte et suffisamment circonstanciée, il semble inutile de les interroger : il est même de la prudence de ne le pas faire, si ce n'est que les Confesseurs croient devoir leur demander quelque éclaircissement nécessaire ; mais alors ils doivent le faire à propos, avec prudence et avec sagesse.

Le Confesseur étant en droit, par les qualités de Juge et de Médecin qu'il exerce dans le Tribunal de la Pénitence, d'interroger le Pénitent, et étant obligé de le faire quand il le juge nécessaire, le Pénitent est obligé de dire la vérité, non seulement lorsqu'il est interrogé sur les choses qui regardent la Confession qu'il fait, ou sur les péchés que le Confesseur a lieu de juger qu'il omet, mais encore lorsqu'il est interrogé sur des choses dont il faut que le Confesseur ait connoissance, pour porter un Jugement certain de l'état de la conscience de celui qui s'accuse, et pour lui donner des remèdes propres à le retirer du péché.

Un Pénitent est donc obligé de dire la vérité, quand le Confesseur voyant qu'il a commis plusieurs fois le même péché, lui demande s'il étoit sujet aux mêmes désordres avant sa dernière Confession ; depuis quel temps il est dans une mauvaise habitude, s'il n'a fait aucun effort pour la vaincre ; s'il croit que ses Confessions précédentes ont été valides. Le Pape Innocent XI a condamné la doctrine contraire, en censurant par son Décret du 2 Mars 1789, cette proposition : *Non tenemur Confessario interroganti, fateri peccati alicujus consuetudinem*. Le Clergé de France a condamné pareillement cette doctrine, qu'il a déclarée fausse, téméraire, induisant en erreur, favorisant les sacrilèges, dérogeant à la simplicité Chrétienne, à la puissance de juger qu'ont les Ministres de J. C., à l'intégrité de la Confession, à l'institution et à la fin du Sacrement de Pénitence.

Pour être plus en état de faire aux Pénitens toutes les interrogations nécessaires, il est bon que les Confesseurs s'instruisent dans les Livres qui en ont donné un détail particulier, et dans les Ouvrages des Casuistes, des péchés qui peuvent se commettre contre les Commandemens de Dieu et de l'Eglise ; de ceux qui sont renfermés dans les sept péchés capitaux ; comme aussi de ceux qui se commettent ordinairement dans les différentes conditions des personnes qu'ils sont chargés de confesser, et de ceux qui regnent le plus dans le pays où ils confessent.



De quelle maniere le Confesseur doit se comporter à l'égard des différentes sortes de Pénitens.

LE Seigneur envoie par une Providence spéciale trois sortes de personnes à un Confesseur ; savoir, des pécheurs, des hommes Pénitens, et des âmes innocentes. Comme ces personnes diffèrent entr'elles par la disposition du cœur, elles demandent aussi d'être différemment conduites par celui qui doit être leur guide.

Il faut en premier lieu parler des pécheurs, et de ceux-mêmes qui sont le moins sensibles à leur propre misère.

Lorsque quelqu'un d'eux vient se jeter aux pieds d'un Confesseur, celui-ci doit se persuader que ce pécheur le fait, attiré secrètement par le Seigneur qui veut mettre sa charité à l'épreuve. Ainsi ce Confesseur doit se préparer à l'exercice de cette vertu, avec tout le soin dont il est capable. Il doit faire reflexion que les premières paroles qui sortent de la bouche de ce pécheur, sont pour lui donner le nom de pere à son égard ; qu'ainsi il doit se montrer à lui en pere plein de tendresse par la maniere dont il le recevra, et dont il le traitera.

Le Confesseur doit recevoir ce pécheur en pere, en ne lui donnant aucune marque de chagrin et de répugnance, pour le temps considérable qu'il doit employer à l'entendre. Ce seroit être bien différent du bon Pasteur, si loin de chercher la brebis égarée lorsqu'elle fuit, qu'il la mettoit en fuite lorsqu'elle revient au Bercaïl. On ne sauroit offrir au pécheur un accès trop facile, afin qu'il découvre ses foiblesses. Il est déjà assez agité, sans que l'on augmente encore son trouble par un abord qui le déconcerte. On doit l'encourager au contraire, l'aider de tout son pouvoir, l'interroger avec douceur et discrétion, si on voit qu'il manque de s'expliquer suffisamment. Un Confesseur doit même en ces momens, se recommander au Seigneur par une ardente élévation de cœur, et le conjurer de lui inspirer l'amour et la compassion, qui sont propres au saint ministère.

Un Confesseur doit sur-tout, en ces occasions délicates et importantes, exercer envers le pécheur, toutes les œuvres spirituelles de miséricorde ; c'est de l'instruire, de lui donner des conseils convenables, de lever ses doutes, de le consoler dans ses peines, de le supporter, tout coupable qu'il est, de le recommander instamment au Pere des miséricordes.

Il est donc nécessaire que le Confesseur ait pour un pécheur des sentimens de pere, en s'intéressant à son malheur, en s'en affligeant, en le déplorant. Pour cela il doit avoir une charité mêlée de tendresse et d'estime pour lui. La tendresse le rendra très-sensible au souverain mal de ce Pénitent, qui est le péché. L'estime le lui fera considérer, non pour ce qu'il est actuellement, mais pour ce qu'il peut être ; car il peut par sa conversion devenir un Saint. Le Confesseur doit considérer que c'est pour l'employer dans l'ouvrage de cette conversion, que le Seigneur amène ce pécheur à ses pieds ; ainsi il ne doit rien oublier pour tra-

vailler avec le secours de la grace de Dieu , à un changement si merveilleux. C'est pourquoi il doit tâcher de s'insinuer par sa charité dans le cœur de ce Pénitent , pour gagner sa confiance.

Par-là on se met en état de lui parler efficacement , et de lui être utile. Il faut lui représenter doucement et vivement toute l'énormité de ses crimes , la misère où ils l'ont réduit , le danger où ils l'ont mis de se perdre à jamais , son ingratitude extrême envers le Dieu de bonté , l'abus étrange qu'il a fait d'une patience infinie qui ne s'est point lassée de l'entendre. Il faut lui apporter d'autres semblables motifs de terreur , ou d'attendrissement , selon qu'on s'aperçoit qu'ils font en lui des impressions plus profondes et plus salutaires. En un mot , on ne doit rien oublier pour engager ce pécheur à ouvrir les yeux sur ses plaies , à désirer une guérison sûre et durable , et à faire tous ses efforts pour mériter par la sincérité de sa conversion , la grace de l'absolution.

Si le pécheur paroît insensible et rebelle à toute l'industrie de la charité du Confesseur , s'il refuse de changer de vie , ou qu'il ne le promette que pour obtenir une vaine absolution , sans vouloir d'ailleurs prendre les moyens qu'on lui propose pour parvenir à un véritable amendement , il faut lui parler avec zèle sur le danger où il se met de se damner , et de se perdre éternellement , en risquant d'être surpris par la mort dans l'état où il est , en laissant fortifier chaque jour ses mauvaises habitudes , augmenter de plus en plus la dureté de son cœur , et redoubler toujours les ténèbres de son esprit. Mais sur-tout il ne faut pas oublier de chercher à fléchir la colere Divine , en offrant pour lui le saint Sacrifice , des prières , et d'autres bonnes œuvres ; en demandant au Seigneur avec humilité et confiance , de daigner soutenir par le puissant secours de sa grace , tous les efforts que l'on emploie à la conversion de ce pécheur.

Il y a des pécheurs qui d'un côté veulent sortir de leurs désordres , et qui d'ailleurs y retombent souvent par la force de l'habitude , par l'attrait de l'occasion , et par la fragilité de la nature. Il faut dans les Confesseurs auxquels ils s'adressent , un grand courage , et une grande sagesse ; un grand courage , pour ne se rebuter point , quoique le succès ne réponde que lentement à leur travail ; une grande sagesse , pour chercher tous les moyens d'enlever au démon , des âmes qu'il a déjà comme ravies à JESUS-CHRIST.

On doit avec toute l'ardeur et toute la lumière du zèle d'un digne Ministre du Sanctuaire , témoigner à ces pécheurs combien on est touché de leur état , et combien on desire de contribuer à les en retirer. Ce procédé aura deux bons effets , le premier de gagner leur confiance , par conséquent d'écouter le Confesseur , et de lui obéir volontiers ; sans quoi on se fatiguerait vainement pour eux. Le second , c'est que le désir qu'on leur marquera pour leur salut , leur fera plus aisément concevoir à eux-mêmes un vrai désir de se sauver. C'est la première disposition que le Sauveur demanda au malade qui languissoit depuis trente-huit ans , pour être guéri.

Nous parlerons dans la suite des mesures qu'un Confesseur doit prendre pour faire vaincre à ces pécheurs leurs mauvaises habitudes , pour leur faire quitter les occasions dangereuses ; pour les aider à faire une Confession générale , s'il juge nécessaire de le leur ordonner ; pour s'assurer de la sincérité de leur conversion , et de la vérité de leur amendement.

A l'égard des pécheurs pénitens, il y en a que le regret de leurs égaremens n'abandonne point, qui ne croient pas pouvoir jamais assez s'affliger, assez gémir, assez pleurer. On ne doit point interrompre le cours de ces larmes précieuses, et de cette sainte tristesse; mais il faut prendre garde cependant, que ces Pénitens ne poussent pas les choses trop loin; que leur contrition ait toujours son cours, mais qu'ils ne prennent pas le change en y mêlant les scrupules. C'est pourquoi dès qu'ils ont fait leur Confession générale, le Confesseur doit leur imposer silence sur le passé, il doit leur dire de s'occuper à pleurer leurs ingraturités, et en demander pardon à Dieu, au lieu de s'examiner de nouveau, et de perdre le temps à d'inutiles recherches.

Après cela, le Confesseur doit s'instruire avec prudence, sur le motif de la douleur du pécheur pénitent. Cette douleur prend quelquefois sa source dans la connoissance de la bonté Divine: et alors on se sent comme défaillir d'un doux et vif regret d'avoir offensé un Dieu infiniment aimable. Quelquefois la douleur naît de la connoissance intime des péchés, qui semblent des spectres aussi hideux que les démons: alors la douleur n'est qu'amertume, que fiel et qu'absinthe. A des douleurs si différentes, différentes conduites du Confesseur doivent répondre. Si la douleur que les pécheurs pénitens ont de leurs péchés, est en eux, douce et consolante, le Confesseur étudiera le moment de les humilier, en leur remettant devant les yeux ce qu'ils ont été; mais il faut qu'il le fasse dans les commencemens avec beaucoup de précaution, de peur qu'en voulant fermer toute entrée à l'esprit d'orgueil, il n'ouvre la porte à la défiance et aux scrupules. Si au contraire leur douleur n'est qu'amertume, on leur dira de ne point tellement fixer leurs pensées sur la profondeur de leurs plaies, qu'ils ne les arrêtent aussi sur la profondeur des divines miséricordes. D'un côté, ils s'humilieront rougissant de honte à la vue d'eux-mêmes; et d'un autre côté, conservant toujours la confiance en Dieu, ils ne perdront point courage. C'est en cela que consiste la force de l'homme Chrétien.

On doit donner le même conseil qu'à ces derniers, à deux autres sortes de personnes. Les premiers sont les esprits mélancoliques, desquel on ne sauroit assez relever le courage; mais comme ils ne se repaissent que d'idées tristes et fâcheuses, le poids du tempérament pourroit enfin les entraîner au désespoir. Les seconds sont ceux qui après avoir long-temps marché dans le chemin de la vertu, viennent à tomber dans le précipice, en punition de quelque secret orgueil, et par une permission de la Providence, dont les vues nous sont toujours avantageuses. C'est en ces circonstances, qu'on doit plus que jamais recourir aux motifs de confiance en Dieu. Malheur à l'ame dirigée par un Ministre imprudent, qui frémiroit d'abord et se récrieroit sursachute! Qui bien-loin de mettre avec joie sur ses épaules cette brebis égarée, la maltraiteroit, et la feroit revenir en colere à la Bergerie. Ce seroit charger un mur du côté qu'il penche déjà, et en hâter la ruine, au lieu de le réparer. Au moment donc qu'un Juste devenu pécheur s'ouvre au Confesseur sur son infidélité, celui-ci doit l'écouter tranquillement, et être en garde pour ne le point intimider. Il doit le rassurer même dans sa détresse, et lui répondre qu'il se relevera avec un nouvel accroissement de mérites; que toutes choses, selon l'Apôtre saint Paul, (Rom. 8. 28.) tournent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu; que les péchés même y

contribuant ; parce que la grace sait exprimer du poison un antidote salutaire.

Il faut cependant observer trois choses à l'égard de ce Pénitent. La première, de lui inspirer une grande humilité ; parce que le Seigneur est sévère envers les superbes, et que la secrète estime de nous-mêmes est la cause ordinaire de nos chûtes. *L'orgueil précède la ruine de l'ame*, dit l'Esprit saint, (*Prov. 16. 18.*) *et l'esprit s'élève avant la chute*. En second lieu, il faut faire tirer à ce Pénitent de sa chute même, un surcroît de confiance en la bonté Divine. Car, par quel endroit Dieu peut-il mieux marquer combien cette ame lui est chère, qu'en la recherchant encore après qu'elle l'a si lâchement abandonné ? Enfin, pour affermir ce Pénitent dans l'heureuse situation où il est depuis son retour, le Confesseur lui donnera tous les préservatifs contre la rechûte. Nous en parlerons dans la suite.

Il y a des pécheurs pénitens qui n'ont qu'une foible douleur de leurs fautes, ils composent le grand nombre. S'il faut ménager la plaie déjà assez ouverte de ceux dont nous venons de parler, ceux-ci ont besoin qu'on élargisse la leur. Cependant il faut remarquer que la contrition peut être médiocre, ou en apparence, ou en effet. Il est des personnes qui naturellement ne sauroient presque verser des larmes, quoi qu'il leur arrive. Delà il pourroit naître une double erreur au Confesseur, et au Pénitent. Le Confesseur pourroit mal à propos juger du cœur par les yeux, et s'imaginer que la contrition manque, parce qu'elle n'éclate pas au dehors. Néanmoins il est certain que la contrition est dans l'ame, et nons dans les sens ; et quiconque l'exige trop sensible, donne dans une illusion grossière. Le Pénitent ne seroit donc pas raisonnable, s'il s'affligeoit de ne se point sentir extérieurement touché de douleur. Qu'il s'en tienne au fruit de la pénitence, lequel est de haïr souverainement le péché comme opposé au souverain bien qu'il aime, et qu'il ne se trouble point s'il est sans les sentimens tepdres de componction. Chercher à être attendri de douleur, c'est chercher ce que la contrition a de doux, et non ce qu'elle a de solide : c'est se tourmenter vainement, que de s'efforcer de former des sentimens affectueux que le fond naturel du cœur refuse, et qui ne sont point essentiels à une véritable douleur.

Il y a des Pénitens plus tranquilles qui ne se mettent point désormais en peine du passé ; et qui oubliant ou ignorant ce que dit l'Esprit Saint : (*Eccli. 5. 5.*) *Ne soyez point sans crainte de l'offense qui vous a été remise*, ne pensent pas plus à leurs péchés, que si c'étoit entre Dieu et eux un compte arrêté sans retour. Cependant une des premières maximes de ceux qui pansent des plaies envenimées, est de ne se presser point de les fermer. Pourquoi donc souffrir que des personnes qui ont vieilli dans le désordre, et qui ont été blessées de mille traits empoisonnés, referment si-tôt leurs blessures, en perdant le souvenir de ce qu'elles étoient il y a peu de jours, en traitant même familièrement avec Dieu ; en se présentant à ses yeux sans rougir encore de leur vie honteuse ? Ainsi oit doit inspirer à ces Pénitens des sentimens humbles, et leur faire naître des occasions de les abaisser, en leur rappelant combien leurs péchés ont coûté à J. C. : il faut leur marquer pour objet principal de leurs prières, de s'humilier sur leur vie passée, de se confondre, de s'ancantir, d'avoir une modestie même extérieure, semblable à celle d'un homme dont les

plus grandes lâchetés seroient connues de tout le monde. Par-là on s'assure davantage de la persévérance de ces Pénitens, qui ne perdant point de vue l'abyssé dont ils sont sortis, appréhenderont de plus en plus d'y retomber. La grace de la persévérance est pour les humbles. *Sur qui jeterai-je les yeux*, dit le Seigneur, (*Isaï. 76. 2.*) *sinon sur le pauvre qui a le cœur brisé et humilié.*

Mais il y a dans cette occasion deux choses que les Confesseurs doivent observer ; la première, c'est d'inspirer ces sentimens à ces Pénitens avec tant de prudence, sur-tout s'ils sont d'un caractère timide et craintif, qu'ils n'en soient point découragés ; la seconde, c'est qu'il ne faut pas conclure de là que ces Pénitens ne doivent s'occuper le reste de leurs jours que de l'idée de leurs égaremens, et encore moins qu'ils doivent se le représenter en détail. Ils imiteront donc le Prophète Roi, qui en disant, (*Ps. 50.*) *qu'il a toujours son péché devant les yeux*, ne parle ni de son adultère, ni de son homicide en particulier ; mais qui en général se reproche sans cesse, et a toujours gravé dans l'esprit, d'avoir violé les Divines Ordonnances, d'avoir offensé son Dieu. En effet, il est des péchés dont le souvenir seul pourroit souiller l'âme, au moment même qu'on ne se les rappelleroit que pour en concevoir plus d'horreur. Nous ajoutons que lorsqu'on conseille à ces Pénitens de s'humilier à la vue de leurs péchés, ce ne doit être que pour les engager à s'en faire un exercice ordinaire au commencement de leur conversion, afin de le faire ensuite de temps en temps ; car s'ils n'avoient jamais dans l'esprit tout le temps de leur vie, que le souvenir de leurs fautes, ils s'exposeroient à ne point avancer dans le nouveau chemin qu'ils ont à faire pour arriver à leur but, qui est la vertu parfaite.

Pour bien conduire les âmes qui ont conservé leur innocence, et qui ont plus de disposition à la vertu, il faut observer qu'il y a deux sortes d'innocences, dont l'une a sa racine dans la bonté d'un heureux naturel, l'autre dans une surabondance de grâces extraordinaires.

Il y a des personnes qui ignorent le mal, mais qui ne savent guère non plus ce que c'est que de faire le bien. Elles ne sont jamais sorties de la voie droite, mais elles n'ont fait aucun pas pour y avancer. Si elles sont sans crimes, elles sont aussi sans vertus. On connoît le caractère de ces sortes de Justes, particulièrement en deux circonstances ; lorsqu'ils parviennent à quelque degré d'autorité sur les autres ; et lorsqu'il leur arrive de faire une faute considérable. S'ils ont quelque supériorité, il est rare qu'ils compatissent avec bonté à ceux qui sont sous leur dépendance. Comme ils n'ont point éprouvé dans eux-mêmes les effets de la faiblesse humaine, ils la voient dans autrui avec étonnement ; ils ne conçoivent pas qu'elle puisse mériter autre chose que de l'indignation ; et ils vérifient en eux par leur dureté, ces paroles de saint Grégoire : *La vraie vertu est compatissante, mais la fausse s'irrite aisément.* Cet orgueil caché les mène quelquefois sur le penchant du précipice ; et s'ils viennent à y tomber, il est alors difficile de les en tirer, et de les remettre dans le bon chemin. Il leur sembloit que leur fragile innocence étoit un bouclier à l'épreuve de tous les traits. Ainsi dans la surprise extrême d'une chute imprévue, ils courent grand risque d'ajouter à ce malheur le désespoir de se relever.

Mais

Mais supposé qu'ils continuent de vivre dans l'innocence, on ne peut guère attendre d'eux qu'une vertu assez commune. Ils ne seront pas des hommes mondains, mais ils ne seront pas non plus des hommes intérieurs. Ils se tiendront dans un certain milieu, où l'on est peu propre à recevoir les impressions de l'Esprit Saint.

Néanmoins comme l'innocence des mœurs est toujours d'un prix infini, on doit l'estimer dans eux à proportion. On doit les conduire sur-tout avec beaucoup de douceur; car étant pour l'ordinaire d'un naturel timide, la moindre parole rude suffiroit peut-être pour les effrayer, et leur ôter la confiance qu'ils doivent avoir en leur Confesseur; au lieu que par des manières insinuanes, on réussira à les conserver dans la pureté, et à les y perfectionner même.

Lorsqu'on conduit des personnes dont l'innocence a sa source dans une surabondance de grâces extraordinaires, il y a deux inconvéniens à craindre. Le premier, de leur ouvrir les yeux sur ce que c'est que le crime, qui leur fut toujours inconnu. Il est souvent arrivé qu'un Pénitent dans l'heureuse ignorance de certains péchés, interrogé par un Confesseur indiscret, en a rapporté la science du mal qu'il n'auroit peut-être jamais eue d'ailleurs. On doit donc bien prendre garde sur quoi on interrogera ces Pénitens. Outre cela on ne doit pas leur permettre aisément de recommencer leur Confession générale. Leur état d'un côté les en dispense; et d'un autre côté on les expose à se tourmenter inutilement. Car ne découvrant point de faute considérable dans toutes ces recherches du passé, ils pourroient craindre enfin d'être coupables de quelque péché secret; cette crainte sans fondement les jetteroit dans un grand embarras, et peut-être aussi leur Confesseur.

L'autre inconvénient, ce seroit de faire trop remarquer à ces âmes leurs richesses. Le meilleur moyen de conserver un trésor, est de le cacher en terre; cette précaution seule vaut mieux que toutes les gardes qu'on y mettroit. Il est pourtant à propos, que des personnes si chéries de Dieu connoissent assez cette prérogative, pour en être reconnaissantes envers leur Bienfaiteur. Mais il importe aussi beaucoup, qu'on ne leur témoigne pas qu'on les en estime davantage. Il faudra seulement leur faire sentir que Dieu est l'auteur de tout bien; qu'il demande beaucoup à ceux qui ont beaucoup reçu de lui; qu'il se trouve sensiblement offensé de la moindre de leurs négligences, après les avoir honorés de ses plus grands dons, qu'il se refroidit à leur égard, si une haute vertu ne répond pas à ses insignes faveurs. A l'aide des petites humiliations qu'on saura ménager à ces personnes, et de l'humilité qui en deviendra le fruit, on commencera d'élever l'édifice de leur perfection. Etant déjà toutes disposées à recevoir les impressions de la grâce, elles avanceront de plus en plus par-là dans les voies de la sainteté.

Une des qualités essentielles à l'habile Architecte, est de bien observer le terrain où il doit bâtir, afin d'en corriger les défauts, s'il y en trouve, et de s'en servir même, autant que cela se peut, à son avantage. Ainsi un Confesseur ne peut remplir dignement son ministère, ni réussir dans la conduite des âmes, s'il n'a égard à la disposition des personnes qu'il dirige; s'il n'examine pas leur humeur, leur naturel, leurs talens, leurs imperfections, pour obvier

au mal dont elles sont capables , et le tourner en bien. Il doit user de certains ménagemens pour faciliter et adoucir , autant qu'il est en lui , l'ouvrage de leur sanctification auquel il doit travailler.

Cela suppose que les divers caracteres et défauts naturels des hommes , auxquels un Confesseur doit assortir sa conduite , naissent de leurs différentes humeurs ; qui sont , ou la mélancolie , ou le phlegme , ou la bile , ou le sang , dont ils sont dominés.

Les mélancoliques en général sont renfermés dans eux-mêmes , et n'en sortent presque jamais pour se communiquer. Ils sont taciturnes ; et quand ils parlent , ils le font communément en peu de mots. Ils reçoivent difficilement les impressions ; mais après les avoir prises , ils les retiennent opiniâtrément , surtout à l'égard du mal , des mauvais soupçons , des jugemens désavantageux , des antipathies , des aversions. Ils sont profonds dans leurs desseins , cachés dans leurs démarches , secrets pour tout ce qui les concerne , qui leur fait de la peine ou du plaisir. Ils ont l'esprit étroit , et le cœur resserré ; peu propres à lier amitié avec qui que ce soit ; enclins à refuser des services , ou à les rendre de mauvaise grace ; ingrats , avides de tout , sans se désaisir de rien ; lents à louer , et prompts à blâmer. Dans le commerce des hommes , ils affectent un air grave qu'aucune passion ne déconcerte ; et bientôt après ils se laissent aller à l'emportement , à la fureur. Ils sont grossiers et rudes dans leurs manières ; incapables de contribuer à la douceur de la société , et d'y trouver quelque chose qui leur plaise ; incommodes et fâcheux par leurs tristes réflexions ; sévères à exiger toutes sortes de ménagemens , sans en avoir presque pour personne ; indifférens , froids , dédaigneux , et toujours prêts à contredire quand ils osent ; sujets enfin par un retour d'humeur bizarre , à tenir de longs discours , et à rire les premiers de tout ce qu'ils disent.

Le Confesseur les doit traiter avec douceur , afin de s'attirer leur affection ; avec beaucoup d'ouverture , afin de les engager à s'ouvrir à lui ; avec discrétion , pour ne pas leur permettre d'être aussi solitaires qu'ils voudroient , et ne leur pas défendre absolument de l'être. Il faut savoir les occuper saintement , mais sans les surcharger ; interrompant même leurs exercices purement intérieurs par des fonctions extérieures , par des œuvres de charité envers le prochain , ou par quelques autres convenables à leur état.

Le second caractere , est des phlegmatiques. Ce sont des hommes tout de glace , d'un commerce insipide et fade , d'une indolence que rien ne pique , d'une paresse que rien ne réveille , d'une engourdissement d'où la seule nécessité extrême , ou une crainte excessive peut les tirer pour quelques momens. Ce sont des esprits irrésolus dans le projet , foibles dans la poursuite , tardifs dans l'exécution , faciles à se rendre au sentiment d'autrui , presque incapables de donner aucun mouvement , et capables de se rebuter au moindre obstacle.

Comme ce caractere est moins propre que tout autre pour la vertu , on ne sauroit le manier avec trop d'adresse. Il faut bien se garder de leur marquer du mépris , ou de les reprendre avec quelque aigreur ; ce procédé fermeroit d'abord l'entrée de leur cœur à celui qui les conduiroit ; au lieu que par des témoignages d'estime et de bonté , on les préparera à l'instruction d'une manière à en être écouté ; cette instruction doit se faire peu à peu , pour ne

les point accabler d'avis qui effrayeroient leur foiblesse. Il faut prendre garde de ne leur pas donner beaucoup de choses à faire , et s'appliquer plutôt à leur retrancher mille bagatelles dont ils s'occupent, mille petites recherches de l'amour propre, à quoi ils sont plus sujets que les autres; c'est le moyen de les accoutumer sans trop d'efforts à la mortification de sens , et de les amener par degrés à l'abnégation d'eux-mêmes. On doit les porter aussi , et par voie d'insinuation , à avancer dans la vertu , de crainte qu'ils ne demeurent dans une espece d'assoupissement , où si l'on ne fait pas de mal , on ne fait guere de bien non plus. Mais s'ils venoient à tomber en quelques manquemens plus considérables , il sera nécessaire de les en reprendre avec fermeté ; car étant d'une complexion foible , et moins susceptibles de violentes passions , ils pourroient se flatter d'avoir une grande vertu , lorsqu'ils n'en ont peut-être que l'ombre. Ainsi , une remontrance ferme en ces occasions , et capable de les frapper , les fera revenir de l'idée avantageuse qu'ils ont d'eux-mêmes , elle troublera une tranquillité dont on leur montrera le péril , et les obligera de recourir plus souvent à Dieu , pour y trouver leur véritable repos.

On observera enfin à leur égard ces deux maximes en général ; 1. de ne leur permettre jamais de s'ingérer dans aucune affaire importante ; elle risquerait trop entre les mains de gens irrésolus et paresseux au point qu'ils le sont. 2. Pour ce qui est de leur intérieur , il ne faut point leur proposer des considérations qui les remplissent d'effroi , si ce n'est en quelque circonstance où ils auroient plus besoin qu'on les réveillât. Mais pour l'ordinaire , on doit leur apporter des motifs touchans , tendres , affectueux ; ces motifs sont plus à leur portée que tout autre.

Ceux en qui le sang domine , sont plus sensibles à l'attrait du vice , mais plus susceptibles aussi des impressions de la vertu. Ce qui les caractérise proprement , c'est l'amour du plaisir ; et l'horreur de la peine. Ils sont railleurs , enjoués , vains , faciles , capables d'essayer de tout le monde , afin de s'en faire aimer , prompts à former des liaisons et à les rompre ; amateurs de tous les amusemens de la vie , des parties de divertissement , de la promenade , des entretiens peu sérieux , des compagnies , des spectacles , de la galanterie , de la bonne chere. Aussi les seuls noms de la mortification , du jeûne , de la pénitence et de la retraite leur font-ils peur.

Ces sortes de personnes veulent dans un Directeur des manieres engageantes , et de grandes demonstrations de bienveillance. S'il se montrât à eux , sur-tout au premier abord , avec un visage austere et sous l'air d'un homme tout retiré en soi-même , il les rebutteroit , et en seroit abandonné sans retour. Par le même principe , il ne leur représentera pas la vertu comme très-pénible , et très-difficile à acquérir ; il ne les prévendra point sur des obstacles encore éloignés pour eux , et que l'on rencontre dans les voies spirituelles lorsqu'on veut y avancer ; il leur insinuera bien plutôt que tout est facile avec la grace d'en-haut , qui ne nous manque jamais , lorsque nous la demandons comme il faut ; et que l'état le plus desirable et le plus heureux en ce monde , est celui où on sert Dieu de tout son cœur. Il s'appliquera donc à purifier en eux le cœur , qui est la source de tout le mal ; et pour préparatif à cette grande œuvre , il leur retranchera le commerce trop fréquent avec les hommes ; il leur interdira certaines parties où

nulle bienséance de leur état ne les force de se trouver ; et les retirera de cent occasions où leur penchant les emporte trop loin. Qu'il prenne garde aussi de son côté qu'ils ne s'attachent point trop à sa personne ; ce qui arriveroit infailliblement, s'il leur permettoit de perdre avec lui une partie du temps destiné tout entier à leurs besoins spirituels ; s'il consentoit à manger quelquefois chez eux ; s'il souffroit qu'il leur échappât des paroles flatteuses pour lui , et qu'ils eussent à son égard des manières moins graves et moins sérieuses qu'il ne convient pour un Ministre de JESUS-CHRIST.

Les gens bilieux demandent de grandes attentions, et des soins extrêmes. Ils sont colères, brusques, actifs, fertiles en desirs, opiniâtres à suivre leurs premières idées , mais capables après cela de s'en repentir, et de se condamner eux-mêmes. L'ambition et la fierté sont communément en eux les deux ressorts qui donnent le mouvement à tout le reste : de-là l'envie de l'emporter sur les autres, à quelque prix que ce soit, aux dépens de la Charité, de la Justice, de la vérité même évidente : de-là le soin pressé de rapporter tout à leur élévation, le mépris et l'oubli des égards dus à chacun selon son rang, la liberté de blâmer quiconque leur fait ombrage. Deux situations opposées où ils peuvent se trouver, les feront encore mieux connoître ; si quelque traverse , quelque obstacle imprévu les arrête tout à coup, il n'en faut pas davantage pour les déconcerter, ils tombent dans l'abattement, ils dessèchent, ils languissent faute d'aliment pour entretenir leur hauteur et leur activité. Que s'ils s'offre à eux de nouveau, l'occasion de se distinguer, ils rentrent aussi-tôt dans leur génie altier, reprennent leur air hautain et leur ton décisif, parlent en maîtres, vantent leur habileté, racontent leurs succès, interrompent par dédain ou par impatience celui qui parle, et raillent tous ceux qu'ils voient au dessus d'eux ; ils inventent, ils exagèrent, ils sont hardis à désapprouver tout le monde, et ne peuvent souffrir d'être désapprouvés de personne.

Pour corriger ces défauts presque sans nombre, on doit chercher à réformer en eux l'extérieur et l'intérieur. Pour l'extérieur, on fera en sorte qu'ils gagnent au moins sur eux d'être plus modestes dans leurs discours et dans leurs manières ; de ne point chercher dans la conversation des sujets de disputer ; d'exposer uniment leurs raisons sur des points contestés, et de laisser ensuite aux autres, comme cela se doit, la liberté d'y refuser ou d'y donner leurs approbation, supposé qu'il ne s'agisse pas de la vérité qu'on doit défendre en toute occasion. Il leur seroit encore très-utile de converser avec ceux qui sont d'un esprit pacifique, et d'éviter ceux qui sont de même humeur qu'eux, autant que la bienséance et la charité le permettent.

À l'égard de l'intérieur dont la réformation est plus essentielle, il faut leur dire de méditer souvent sur la patience du Sauveur dans les injures, sur sa douceur dans sa conversation avec les hommes, sur la modestie avec laquelle il les recevoit, sur le désir qu'il a de nous voir tous imiter sa douceur et son humilité. S'ils ne perdent point de vue ce divin modèle, il fera à la fin dans leur cœur de plus fortes impressions que celles du tempérament.

Au reste, lorsque, malgré les violences que se fait un Pénitent de ce caractère, il cède à quelques accès d'humeur, il faut lui dire de ne point s'irriter contre lui-même ; ce seroit augmenter le mal, au lieu de le diminuer. On doit donc

l'exhorter à s'humilier en ces rencontres, à confesser en la présence du Seigneur l'excès de sa foiblesse, à lui en demander bien pardon, à implorer son secours dont il a besoin pour domter les saillies d'un naturel violent, à renouveler avec plus de ferveur ses saintes résolutions.

Un Confesseur doit lui-même tenir avec ce Pénitent, la conduite qu'il lui prescrit ; c'est-à-dire, qu'en l'instruisant il doit user de beaucoup de modération, parce que son exemple en obtiendra plus que ne feroient toutes ses raisons. Supposé donc qu'il s'accuse d'une faute, le Confesseur doit arrêter d'abord tout sentiment d'impatience contre le coupable, et lui remontrer son devoir avec une tranquillité qui condamne sa violence. Une réprimande sèche et verte agriroit ce Pénitent ; et des paroles douces le gagneront.

D'ailleurs il ne faut pas le presser trop sur ses exercices de piété, il a plus besoin de frein que d'aiguillon. Il faut aussi l'empêcher de les multiplier, comme son tempérament de feu le porteroit à le faire ; cette multitude de pratiques, toutes saintes qu'elles sont en elles-mêmes, pourroit lui être nuisible, et nourrir une activité qu'il est question de ralentir. On doit régler avec une pareille retenue ses austerités, parce que l'excès, en quelque genre qu'il soit, lui est plus défendu qu'à tout autre. Mais en le fixant sur ce point, on lui apprendra que l'obéissance vaut infiniment mieux que toutes les mortifications volontaires de la chair ; et qu'on acquiert un double mérite à ne se pas mortifier de la sorte, dans le temps qu'on souhaiteroit davantage de le faire.

Au surplus le Confesseur mettra tout en usage pour bien convaincre ce Pénitent, que son naturel violent n'est point un obstacle à la perfection ; qu'il y parviendra, s'il persiste quelque temps dans ses généreux efforts ; et que plus il aura pris sur son tempérament, plus sa vertu deviendra mâle et capable de grandes choses. Au lieu que ceux qu'un tempérament de glace laisse presque toujours dans la même assiette, n'ont d'ordinaire qu'une très-médiocre vertu, et ne sont guère propres qu'à faire de petites choses pour Dieu.

Cependant, quoiqu'un Confesseur doive user de douceur pour ces sortes de Pénitens, il faut qu'il se comporte d'une manière à ne pas leur faire même soupçonner que ces ménagemens sont des effets de sa foiblesse, ou du désir de leur être agréable et de s'attirer leurs bonnes grâces. Au contraire, il doit leur donner à connoître, qu'il les traite ainsi par un motif où la nature n'a point de part, et que l'amour de leur salut éternel est l'unique vue qu'il ait. Sans cette précaution, il ne seroit pas possible que quelqu'un d'eux n'abusât d'une douceur qu'il regarderoit comme une condescendance toute naturelle, et qu'il entreprit de gouverner à sa façon, celui dont il doit être gouverné.

Il est donc certain qu'un Confesseur qui veut travailler utilement au salut des âmes, doit être attentif à diversifier ses instructions, ses avis, ses corrections, ses remèdes, soit pour la manière de les donner, soit pour le fond des choses, selon les différens âges, les différentes conditions, les différens caractères, les différens défauts, les différens péchés, les différens besoins des Pénitens qu'il conduit. *Non una eademque cunctis exhortatio congruit, dit S. Grégoire dans son Pastoral, quia non cunctos par morum qualitas astringit.* Un Médecin qui n'a qu'un remède contre toutes sortes de maladies, tue plus de malades qu'il n'en guérit.

Contiguons encore ce détail pour confirmer cette importante maxime, qu'un Confesseur ne doit jamais oublier.

Un Pénitent est superbe, c'est-à-dire, obstiné et attaché à son propre jugement; il est plein de complaisance en lui-même, il méprise les autres, et les regarde toujours du côté de leurs foiblesses pour se préférer à eux; il est porté à les censurer; il affecte la singularité, et n'aime que le rare; il est ambitieux; il se confie en ses propres forces, ce qui lui donne de l'empressement pour toutes les choses où il espère réussir; il est pusillanime, quand les choses lui paroissent difficiles; il ne veut pas être repris, et par conséquent il ne convient jamais de ses fautes; s'il est intérieurement convaincu d'avoir mal fait, il a honte de le paroître, et se défend contre la vérité connue: s'il est contraint de se soumettre, il va à l'extrémité et au vice opposé à celui dont il est repris. Enfin, c'est souvent une marque de superbe dans ceux qui font profession de dévotion, de se laisser accabler de tristesse à la vue de leurs propres défauts.

Comme le superbe ne se connoît pas, et qu'il ne veut pas se reconnoître tel quand on l'en avertit, un Confesseur doit éviter d'abord de lui dire quel est le mal qui domine en lui, afin de ne pas le choquer; mais il doit, par une condescendance pleine de charité, paroître comme s'il entroit dans ses sentimens; en lui disant, par exemple, que c'est une chose fort louable d'aimer le bon ordre; qu'il est bon d'être zélé pour son caractère et sa dignité; mais qu'il faut sur toutes choses se donner de garde de l'esprit de superbe, qui corrompt les meilleures actions; que les plus saints l'ont toujours appréhendé; que ce seroit témérité à nous de ne le point craindre, et qu'une telle présomption seroit même une marque assurée que ce vice domine en nous. Il est bon alors de faire au pénitent le portrait du superbe, en sorte qu'il puisse s'y reconnoître. S'il se plaint de la conduite des autres envers lui, le Confesseur doit être attentif à ne lui pas donner le tort dès le commencement, afin de ne pas l'aigrir; mais après lui avoir marqué qu'il est sensible aux chagrins que toutes ces disputes lui causent, il s'attachera à lui faire comprendre, que son ministère demande que, sans entrer dans l'examen de la conduite de ceux qui lui sont contraires, il ne s'applique qu'à lui faire voir qu'il doit moins penser au mal que l'on lui fait, qu'à la vertu de charité et de douceur qu'il doit pratiquer en cette rencontre, afin de ne pas s'exposer à mépriser les autres, et à trop s'estimer soi-même; qu'il est dangereux d'examiner plutôt la conduite de ceux qui nous offensent, que les points où nous manquons; et que le propre du superbe est de s'occuper des défauts du Prochain sans penser aux siens. Il faut ensuite tâcher de le faire convenir, qu'il se reconnoît coupable du défaut qu'on veut lui faire appercevoir, afin de pouvoir lui dire ouvertement et de lui montrer par preuves, que la superbe a beaucoup de part à tout ce qu'il pense et qu'il fait; après quoi il sera facile de lui inspirer le désir d'être guéri.

Pour lui procurer cette guérison, le Confesseur doit lui représenter que les inimitiés, les vengeances, et plusieurs autres péchés dont il s'accuse, sont des suites de cette malheureuse source; que les actions les plus éclatantes faites par cet esprit, n'ont qu'une bonté apparente, et qu'elles sont de véritables péchés. *Sapientia opus nostrum causa damnationis est*, dit S. Grégoire, *quod profectus putatur esse virtutis*; que, selon S. Augustin, la superbe est un signe évident de réprobation;

que sans l'humilité, il n'y a point de salut à espérer ; que cette vertu est le fondement de toutes les autres, l'abrégé de la Doctrine Evangélique, et la disposition propre à recevoir les dons célestes. Le Confesseur doit ensuite lui recommander de méditer sur les vérités qui lui ont été représentées, et sur d'autres semblables. Nous marquerons en parlant de la satisfaction, les moyens qu'il faut prescrire à ce Pénitent pour acquérir l'humilité.

Si un Pénitent a de la vanité, voici comment le Confesseur doit se comporter à son égard. On confond souvent la vanité avec la superbe, quoique ces vices soient différens. Il est d'autant plus nécessaire de les savoir distinguer, qu'il arrive assez souvent que les remèdes propres pour guérir la vanité, sont inutiles pour guérir la superbe. La superbe est proprement un amour déréglé de sa propre excellence, qui fait qu'on veut être plus grand et plus parfait que les autres ; et d'autant que c'est une perfection de mépriser les jugemens des hommes, la superbe combat quelquefois la vanité, qui est un désir de paroître et d'être estimé. Le superbe qui est sans vanité, et qui ne cherche pas à paroître aux yeux des hommes ce qu'il desire déréglément d'être, tire avantage du mépris qu'on fait de lui.

Quand la vanité vient de la bonne estime qu'on a de soi-même, on la peut découvrir et guérir par les mêmes moyens que la superbe. Mais comme il arrive quelquefois que des personnes qui paroissent se mépriser, veulent néanmoins être estimées, il faut alors d'autres marques pour la découvrir, et d'autres remèdes pour la guérir.

Celui qui a de la vanité se vante de tout ce qui lui paroît avantageux, ou qu'il sait être estimé de ceux qui le voient, ou qui l'entendent. Il cache ses défauts, il s'excuse, il ment. Si on veut le reprendre, pour lui rendre la correction supportable et lui faire avouer sa faute, il faut le louer. Il cherche des Confesseurs inconnus ; il tâche de déclarer ses péchés de manière à n'en avoir point de confusion. Il affecte même de donner à son Confesseur de grandes marques de douleur et de pénitence, afin de lui ôter l'idée de ses péchés, et de lui en donner une favorable de ses dispositions ; quoique d'ailleurs il soit peu préparé à recevoir les réprimandes qu'il mérite. Il s'humilie même, et parle quelquefois désavantageusement de lui, mais c'est afin d'être estimé humble et modeste.

L'homme vain croit toujours avoir raison ; ou au moins il veut paroître l'avoir. Il combat contre la vérité connue ; il s'efforce de se persuader que ceux qui le reprennent ont tort, qu'ils sont injustes, et qu'ils sont mal-intentionnés contre lui. Il dispute avec chaleur, il se pique, et souvent s'abandonne à dire des injures. S'il se tait, c'est par une plus grande vanité, affectant un extérieur qui prouve qu'il n'est pas convaincu des raisons des autres, auxquels il ne répond pas par dédain. Comme il soutient opiniâtrément son opinion, il conçoit de l'aversion ou de la haine contre celui qui ne veut pas lui céder ; ce qui lui plairait dans un autre, lui déplaît dans sa personne. Si c'est son Supérieur à qui il soit contraint de céder, il trouve à redire à toutes ses ordonnances, ou il les évite, ou il les exécute mal, afin qu'elles paroissent déraisonnables.

La vanité rend toujours désobéissans ceux dans qui elle domine ; puisque pour obéir, il faut déférer aux volontés des autres, préférer leur jugement au sien, et les considérer comme ses Supérieurs. L'homme vain n'obéit vo-

lontiers, que quand il y a de la gloire à obéir ; si celui qui lui demande , par exemple , s'adressoit à lui comme à un homme qui a du talent dont on a besoin, ou pour lui confier quelque commission éclatante.

Cependant ceux qui sont animés de l'esprit de vanité , ne manquent pas de raisons pour se justifier. Les uns disent qu'ils sont obligés d'avoir soin de leur réputation , et osent citer pour eux ces paroles de l'Esprit Saint : *Curam habe de bono nomine*. Il faut les désabuser par les mêmes artifices dont on se sert pour les superbes ; entrer d'abord dans leurs sentimens , et leur dire que c'est une chose pernicieuse et louable de conserver sa réputation ; mais que comme on peut trop aimer sa vie , on peut aussi trop aimer sa réputation ; que comme on trouve des personnes qui , craignant trop d'intéresser leur vie , n'osent passer sous des toits , de peur que quelque tuile ne tombe sur leur tête, il y a aussi des personnes idolâtres de leur réputation , et trop délicates sur le point d'honneur , qui s'embarassent pour des bagatelles qu'elles devroient négliger. A l'homme vain qui est opiniâtre , et qui se croit animé de zèle pour la vérité , il faut répondre que les hérésies et les schismes se sont établis sous ce beau prétexte ; qu'il n'y a point d'homme sur la terre , quelque saint qu'il soit , qui ne doive craindre la vanité , qui n'ait besoin d'examiner si elle ne se glisse point dans ses meilleures actions , et dans ses meilleures intentions ; et que croire , ou au moins vouloir paroître n'en point avoir , est un signe que l'on n'en est pas exempt. En un mot , un Confesseur doit s'appliquer à faire avouer à un Pénitent de ce caractère , qu'il a de la vanité ; afin de l'engager plus aisément aux remèdes dont il a besoin.

Ces remèdes sont tous ceux qui peuvent servir non-seulement à lui faire aimer l'humiliation , mais encore à l'affermir contre les jugemens des hommes , et contre le respect humain ; à lui rendre enfin la vérité si précieuse , qu'il soit prêt à lui sacrifier sa réputation et tout ce qu'il a de plus cher.

Nous ajouterons encore quelques remèdes particuliers contre la vanité , en donnant les Regles pour imposer les pénitences.

Ce détail nous meneroit trop loin , si nous voulions rapporter tout ce qui peut se dire sur cette matière. Il prouveroit aussi la nécessité de diversifier les avis selon les différentes conditions des Pénitens , puisque les différens états ont différens devoirs , dont par conséquent un Confesseur doit avoir une connoissance suffisante pour pouvoir instruire les personnes qui ont recours à lui dans le sacré Tribunal , et juger de la qualité et de la gravité des fautes dont elles s'accusent , ainsi que nous l'avons déjà remarqué.

Les Confesseurs trouveront dans la troisième partie du Pastoral de S. Grégoire , des instructions très-propres à leur faire connoître celles qu'ils doivent donner , selon la différence des personnes et de leurs besoins. On ne peut trop recommander la lecture de cet Ouvrage aux Pasteurs et aux Prêtres chargés de la conduite des âmes. On peut lire encore ce que nous avons dit en parlant des devoirs des Curés , de l'obligation que leur impose le Concile de Trente , de pourvoir à la nourriture spirituelle des Peuples qui leur sont commis , *selon la portée des esprits*.

Nous croyons devoir marquer en particulier , de quelle manière le Confesseur doit se comporter à l'égard des scrupuleux.

Des Scrupules , et du remede qu'y doit apporter le Confesseur.

LEs Scrupules nuisent beaucoup pour l'ordinaire aux exercices de piété, et Labattent quelquefois jusqu'à jeter presque dans le désespoir. Le scrupule en matiere de Morale, est un doute qui n'est pas fondé, ou qui l'est très-légerement; lequel trouble la conscience, et la remplit d'inquiétudes. C'est une vaine frayeur, une crainte outrée que ce qui n'est pas péché n'en soit un; d'où naît un chagrin dans l'ame, qui la rend indéterminée et inquiète.

C'est par cette inquiétude et cette peine intérieure, que l'on distingue le scrupule d'avec la conscience timorée. Celle-ci évite les moindres péchés, mais avec jugement et tranquillité; celui-là au contraire fait agir sans fondement, et avec trouble et inquiétude; car s'il éloigne de la Communion, il fait sentir une peine et un trouble, lorsqu'on veut communier; s'il porte à recommencer quelque piere, il excite une agitation que l'on ne peut apaiser qu'en la recommençant.

Le scrupule est une maladie plus facile à connoître qu'à guérir; les suites en sont fâcheuses. Il est un obstacle à la vertu; il desseche le cœur par d'ennuyeuses discussions, et ne lui laisse ni activité, ni courage pour entreprendre le bien; il étouffes les saints mouvemens dans l'ame, la remplissant de tristesse; il rend la piété odieuse, et en fait craindre les exercices, parce qu'ils sont devenus un pénible travail; il éteint la ferveur de la dévotion, en jettant le trouble dans l'ame. C'est pourquoi on appelle le scrupule, le venin de la dévotion. Un scrupuleux est donc obligé en conscience, de ne rien oublier pour se guérir de cette maladie, qui l'empêche de servir Dieu en paix et avec joie:

Deux obstacles rendent ce mal difficile à guérir. Le premier vient du Confesseur; il seroit à souhaiter que ceux qui ont des scrupuleux à conduire, eussent été eux-mêmes affligés de cette cruelle maladie; leur propre expérience leur auroit appris quelle compassion méritent ceux qui en sont atteints, et de quelle maniere on doit les traiter. Ceux qui heureusement pour eux n'ont jamais fait cette malheureuse expérience, trouveront ici des regles suffisantes pour les conduire. Ils auront seulement attention, en les observant, de mêler prudemment la fermeté à la douceur, et de ne se départir jamais de l'une ni de l'autre. Le second obstacle à la guérison de ce mal, vient de la part du scrupuleux; il croit avoir l'esprit fort sain, quoiqu'il l'ait extrêmement blessé: il se persuade que ses doutes sont bien fondés, c'est pourquoi il ne peut s'en défaire; quoique ce ne soient que des vaines appréhensions d'un esprit inquiet et irrésolu, il les prend pour de grandes difficultés sur lesquelles il n'acquiesce au jugement de personne et ne peut se résoudre à suivre d'autre sentiment que le sien. Ceci doit faire soupçonner qu'ordinairement c'est un fond d'orgueil et d'amour propre qui entretient les scrupules dans une ame; ce qu'il est à propos de faire sentir adroitement au scrupuleux.

Les symptômes de cette maladie se réduisent à quatre plus marqués que les autres. 1. Changer sans cesse de sentimens sur la plus légère apparence ; jugeant tantôt illicite et tantôt permis ce qu'on va faire , ou ce qu'on a fait. 2. Se repaître de réflexions extravagantes sur les plus petites circonstances de ses actions. 3. Agir avec je ne sais quel trouble , qui ôte l'attention et embarrasse la liberté. 4. Montrer beaucoup d'attache à son sens propre , sans vouloir jamais se payer de raison ; et après avoir consulté bien des gens , ne s'en rapporter enfin qu'à soi-même.

Les scrupuleux sont très-attentifs à éviter toutes sortes de péchés , ce qui leur fait mener une vie fort innocente ; ils sont très-exacts à s'examiner , et à se confesser , sans user d'aucune excuse. Mais d'un autre côté ils ne jugent des choses sur lesquelles ils sont gênés , que par imagination ; ils se conduisent plus par sentiment que par raison ; et quelquefois leur sentiment l'emporte sur leur propre raison , leur étant comme impossible de le surmonter pour obéir à ce que la raison leur dicte ; non seulement ils sont difficiles à convaincre de la vérité contraire au penchant auquel le scrupule les porte , mais ils le sont encore plus à se déterminer à vaincre ce penchant , quoique souvent ils le desirant ; ils oublient fort aisément tout ce qu'on leur a dit pour lever leurs difficultés , et ils reviennent toujours à leur même point , en sorte que c'est toujours à recommencer ; ils vivent dans un chagrin qui altère la santé de plusieurs. Enfin , ils sont sujets à sentir en eux-mêmes des mouvemens de découragement , de défiance , de murmure , d'impatience , et de colère , non seulement contre le Prochain , mais aussi contre Dieu , quoiqu'ils aient une très-grande crainte d'y consentir.

Quand il se présente à conclure une personne dont l'esprit est agité de peines sur les affaires de sa conscience , il faut d'abord examiner si c'est la crainte du péché qui est cause de ses peines , et si elle ne conserve aucune affection volontaire pour le moindre péché ; car ceux qui sont livrés à quelque passion déréglée de vanité , de jalousie , de faimantise , de médisance , ou autres semblables , et ne veulent pas y renoncer , doivent moins être regardés comme des scrupuleux , que comme des hypocrites , quelles que soient les peines intérieures dont ils se disent attaqués.

Comme il y a plusieurs especes de scrupules , et que les caracteres des esprits sont différens , il y a aussi différens remèdes à employer pour guérir les scrupuleux. Il y en a de généraux , qui sont utiles et salutaires à tous les scrupuleux ; il y en a de particuliers , pour chaque especes de scrupule.

Le premier remède , et sans lequel tous les autres ne servent pas beaucoup , est l'obéissance entière et aveugle aux avis du Confesseur , qui , pour conduire un scrupuleux , doit avoir une prudence , une science , une piété , et une expérience plus consommées , que s'il s'agissoit de conduire d'autres Pénitens. Ainsi le Confesseur du scrupuleux doit exiger de lui une soumission sans bornes , et lui faire promettre , avant de commencer à l'entendre , qu'il fera tout ce qu'on lui dira , quelque répugnance qu'il puisse y avoir. Bien loin de permettre à un scrupuleux de se déterminer dans ses doutes , il faut lui faire connoître la nécessité inévitable où il est , de se soumettre aveuglément aux avis qu'on lui donne ; lui défendre de s'en rapporter à ses propres lumières ; et lui faire sentir que l'expérience du passé doit l'instruire pour l'avenir , puisque

toutes les consultations précédentes ont été inutiles , et n'ont point tranquillisé son esprit , faute de soumission et de confiance.

Un Confesseur doit ensuite s'appliquer à connoître la cause qui produit les scrupules de son Pénitent , ou qui sert à les entretenir : car quand on connoît la cause d'un mal , on est plus en état d'y apporter le remède. Pour parvenir à cette connoissance , le Confesseur doit d'abord écouter le scrupuleux avec patience , avec charité , et avec compassion pour sa foiblesse , se mettant à la place de celui qui souffre. Il doit l'entendre pendant un certain nombre de fois proportionné au génie du Pénitent sur chaque point de ses doutes ; et après que le Pénitent lui aura découvert le fond de son cœur et ses peines , et que le Confesseur en aura porté son jugement , et aura fait part au Pénitent de ses réflexions , le Confesseur doit encore écouter le Pénitent dans ses répliques , et profiter de ce qu'il ajoute pour éclaircir chaque article , afin de se former une idée claire et parfaite de la situation de sa conscience , et d'être en état de lui persuader qu'il a bien compris ses difficultés et ses peines , de sorte que le Pénitent soit contraint d'avouer , que le Confesseur le connoît mieux qu'il ne se connoît lui-même ; parce que le sentiment presque général de tous les scrupuleux , est qu'on ne les entend pas assez pour leur donner un conseil qu'ils puissent suivre avec sûreté ; ils s'affligent de ce qu'ils ne peuvent se faire entendre , et faire comprendre tout ce qu'ils éprouvent.

Lorsque le Confesseur a approfondi d'abord chaque article des doutes du Pénitent , il lui ôte tout sujet de se plaindre de lui , et de le soupçonner d'être impatient ; il s'épargne bien du temps et bien des discours de part et d'autre ; il ne sera dans la suite occupé que des remèdes qu'il aura à conseiller. La charité et la patience qu'il a eues dans le commencement , à examiner et à éclaircir la matière des scrupules du Pénitent , le met en droit de ne lui pas permettre dans la suite les redites. Si le Confesseur donnoit sur cela licence aux scrupuleux , il n'épuiserait jamais la source de ses scrupules ; et au lieu de les diminuer , il les feroit croître ; il doit donc être ferme et à l'épreuve de toutes les supplications pour ne plus l'écouter là-dessus.

Le Confesseur ne doit point agir avec le Pénitent scrupuleux , comme en craignant : pour peu qu'il paroisse douter ou chanceler , ou qu'il parle d'un air timide , embarrassé , irrésolu , son exemple augmentera plus la crainte et l'inquiétude du Pénitent , que ses paroles n'en releveront le courage. Il doit donc lui montrer beaucoup d'assurance , et lui parler hardiment , quand il a connu la cause et la nature de ses scrupules , qu'il en a examiné la matière , qu'il a entendu les éclaircissemens que le Pénitent a voulu lui donner , et qu'il a prié le Seigneur afin d'obtenir les lumières nécessaires pour l'éclaircir lui-même , et guider son Pénitent avec sagesse et avec discernement.

Le Confesseur d'un scrupuleux ne doit point lui permettre de proposer une seconde fois ses doutes , quand il en a porté son jugement , et qu'il le lui a déclaré ; parce qu'il est très-dangereux de disputer avec lui , de délibérer après avoir décidé , de regarder comme important ce qu'on avoit d'abord méprisé , de varier dans les avis qu'on a donnés , conseillant tantôt une chose et tantôt l'autre ; il faut s'en tenir à ce qu'on a dit la première fois. Les répétitions et les variations ne font qu'imprimer davantage dans l'imagination du scrupuleux , les cho-

ses qui lui font de la peine ; elles remplissent son esprit de perplexités ; elles lui font juger que le Confesseur a décidé avec peu de précaution et peu de lumière, et qu'il en fera de même une autre fois. Ainsi elles ôtent au Pénitent la confiance dans le Confesseur. Il est donc de la prudence du Confesseur, de ne point se déterminer sur ce qu'il a à répondre à son Pénitent, et de ne point lui faire connaître son sentiment, sans s'être mis auparavant en état de lui donner une décision sûre et dans laquelle il ne doive point varier. Il faut qu'il n'oublie rien pour gagner la confiance du scrupuleux, et pour le persuader qu'il est capable de bien juger de son état, et de le bien conduire ; et avec cela qu'il ne le flattera ni épargnera jamais, dans ce qu'il devra faire pour se sauver.

Le Confesseur ne doit avoir aucune complaisance, et ne condescendre jamais à rien qui flatte l'humeur d'un scrupuleux ; s'il consentoit à quelqu'un de ses scrupules, et s'il lui permettoit de suivre ses idées imaginaires, il ouvreroit la porte à une infinité d'autres. Quoiqu'il doive paroître ne vouloir pas dominer sur sa conscience, il faut, quand il le voit indocile, qu'il lui parle d'un ton ferme et imposant, mais toujours avec douceur, pour mettre fin à ses répliques, ou pour lui faire surmonter ses vaines frayeurs, et effacer de son esprit l'impression que les scrupules y ont faite. Il est même expédient quelquefois de lui différer les Sacramens ; cette sévérité est plus propre à ouvrir les yeux indociles, et à leur faire connaître le jugement qu'on fait de leur résistance, que tous les discours qu'on pourroit leur tenir ; mais il faut que cette sévérité soit précédée de tout ce qui est capable de la justifier.

1. Le premier conseil qu'un Confesseur doit donner à un scrupuleux, après avoir pris connoissance de son état et des causes de ses scrupules, est de prier Dieu avec persévérance, et avec confiance en sa bonté infinie qui veut sauver tous les hommes. Il doit lui recommander de regarder le Seigneur non comme un Maître irrité, mais comme un Père doux et miséricordieux, plus porté à pardonner aux pécheurs qu'à les punir ; d'interpréter favorablement la Loi de Dieu, qui ne commande rien qu'on ne puisse faire avec la grace qu'il accorde ; de se souvenir que Dieu est son souverain bien et le Dieu de son cœur, qu'il faut le servir par amour plutôt que par crainte ; il doit lui recommander encore la simplicité de cœur, le renoncement à son amour propre ; et lui faire entendre que quand on est simple, on obéit sans raisonner et sans s'écouter, et que la liberté est où est l'esprit de Dieu.

2. Il faut lui faire bien entendre qu'il est scrupuleux, et que toutes ses inquiétudes sont sans fondement. Cette conviction servira à le rendre docile et obéissant à ce qu'on lui ordonnera.

3. Il faut lui faire voir qu'il est incapable de juger sainement des choses sur lesquelles il a des scrupules ; et que pour en bien juger, il est nécessaire qu'il s'en rapporte au jugement d'un autre, malgré tout ce que son propre esprit peut lui dire de contraire.

4. On doit bien faire entendre au scrupuleux, et ne rien oublier pour le persuader, qu'il doit se déterminer hardiment contre ses scrupules ; non qu'il soit permis au scrupuleux d'agir, lorsqu'il juge et croit réellement, et sans aucun doute, quoique fondé sur des raisons vaines et frivoles, que l'action est mauvaise : car il n'est pas plus permis de se déterminer contre la conscience scrupuleuse :

que l'on a pas déposée, que contre la conscience erronée. On doit cependant, communément parlant, regarder ce cas comme impossible dans un scrupuleux qui n'est jamais certain sur rien, et auquel on ne doit croire que dans des cas bien extraordinaires. Ainsi, quand nous disons qu'il doit agir hardiment contre les scrupules, nous entendons qu'il doit ne les pas écouter ; les mépriser en n'y faisant point réflexion ; ne point s'arrêter à les combattre, à disputer avec eux, à les examiner ; les étouffer, s'il se peut, dans leur naissance, en éloignant son esprit des pensées et des retours qui tendent aux scrupules, et l'appliquant à autre chose. Le remède souverain, quand les scrupules commencent à se faire sentir, est de se tourner d'abord vers Dieu, et de les laisser venir et passer sans s'en occuper volontairement. Un scrupuleux qui s'écoute et réfléchit sur ses scrupules, trouve des tours ingénieux pour se troubler lui-même sur des riens ; il se laisse effrayer par un danger imaginaire de péché en son action ; et il s'accoutume à craindre ce danger qui l'empêche d'agir, quoiqu'il ait reconnu plusieurs fois lui-même que ce n'est qu'une vaine frayeur. Il doit donc se déterminer à agir suivant les avis de son Confesseur, quelque appréhension qu'il puisse avoir qu'il y a du péché dans son action ; à moins qu'il n'en fût évidemment convaincu. Il faut sans cesse lui dire, que l'avis d'un sage Directeur est une règle certaine qu'il doit suivre en toute occasion, sans crainte d'offenser Dieu, dès que ce Directeur passe pour un homme sage, et qu'il n'est point soupçonné, ni accusé d'enseigner aucune mauvaise doctrine ; qu'il n'est pas nécessaire que celui qui conduit soit tellement infallible, qu'il ne puisse se tromper ; et que, quand même le Confesseur d'un scrupuleux se seroit trompé, et auroit ordonné quelque chose à son Pénitent qui seroit la matière d'un péché, le Pénitent ne pécheroit pas en l'exécutant ; parce que sa bonne foi, sa simplicité et sa soumission l'excuseroient devant Dieu ; pourvu qu'il eût intention de ne le point offenser, et qu'il ne s'agit pas d'une chose manifestement contraire à la Loi du Seigneur, et que chacun doit connoître pour telle. Il faut encore apprendre au scrupuleux, à se servir des principes qui lui ont déjà été donnés et expliqués par un homme pieux et éclairé dans des cas tout-à-fait ou presque semblables, pour se déterminer lorsqu'il se trouvera dans de nouveaux embarras ; par-là on l'accoutumera insensiblement à ne pas recourir à son Directeur chaque fois qu'il aura un nouveau scrupule.

Lorsqu'un scrupuleux s'accuse d'avoir agi contre sa conscience, et croyant faire un péché mortel, le Confesseur doit examiner si ce cas est du nombre de ceux qui ont déjà été éclaircis une ou plusieurs fois, et alors non seulement il ne doit pas croire que le Pénitent a agi contre sa conscience, mais encore il doit tâcher de lui persuader le contraire, l'obliger d'agir à l'avenir dans pareil cas malgré le doute, lui défendre même de s'accuser désormais de ce prétendu péché, et tenir la main à l'exécution de cette défense ; cette précaution est un remède comme infallible.

Si le scrupuleux ne doit pas croire que son Directeur se trompe, il a tort aussi d'appréhender qu'il ne connoisse pas suffisamment l'état de sa conscience ; et il doit être persuadé que ce Directeur a suffisamment entendu ce qu'il a voulu lui dire : car il faudroit que ce Confesseur fût bien imprudent, pour répondre avant que d'avoir entendu ce qu'on lui demande ; et bien ignorant, pour ne pas savoir qu'il ne peut résoudre les difficultés d'un scrupuleux, sans connoître :

la disposition de sa conscience. Pour ce qui est de la crainte du scrupuleux ; de n'avoir pas bien conçu ce que lui a dit son Confesseur, il faut l'obliger à croire toujours qu'il a bien entendu, lorsqu'on a plusieurs fois remarqué qu'il a pris dans un bon sens les choses qui lui ont été dites.

5. Si un scrupuleux, qui a d'ailleurs la crainte de Dieu, et qui ne voudroit pas commettre un péché de propos délibéré, dit qu'il ne sait s'il a déposé son scrupule et formé sa conscience avant que d'agir ; que tantôt il se persuadoit qu'il faisoit mal, et tantôt il combattoit cette pensée, de sorte qu'il ne peut assurer s'il a eu la certitude morale qu'il doit avoir en agissant ; il faudroit, pour lui répondre, distinguer entre la raison et l'imagination, et lui faire remarquer qu'il arrive quelquefois que notre imagination est effrayée, lorsque notre raison est certaine qu'il n'y a rien à craindre. S'il s'agit, par exemple, de passer sur une planche au dessus d'un précipice, quoique l'on juge certainement que la planche est assez forte et assez large pour passer sans danger, l'imagination ne laisse pas de craindre ; et elle excite de si grandes frayeurs, que l'esprit est obligé de lui céder, parce qu'il n'a pas un empire despotique ni absolu sur elle. La même vérité paroît encore plus clairement dans ceux qui craignent les spectres et les ombres de la nuit. Ils reconnoissent que ces craintes sont déraisonnables ; ils les cachent comme de pures foiblesses qu'ils ne voudroient pas que d'autres remarquassent en eux ; cependant ils ne les peuvent vaincre sans soutenir de grands combats ; et quand par bravoure ils se résolvent à demeurer seuls pendant la nuit, ils sont agités de frayeurs, comme si quelque spectre devoit à tout moment paroître devant eux. Ils sont assurés et tremblans ; assurés selon l'esprit, tremblans selon la chair : mais enfin l'esprit demeure victorieux ; puisqu'il ne cède pas aux illusions de l'imagination. Voilà ce qui se passe dans le scrupuleux qui a la crainte de Dieu, et qui aimeroit mieux mourir que de l'offenser. Il est certain selon la partie supérieure, qu'il n'y a point de mal à faire ou à omettre cette action ; car autrement il ne se seroit jamais déterminé à la faire ou à l'omettre. Sa défiance ne vient que d'une imagination effrayée par la crainte d'offenser Dieu, qu'il se représente continuellement : et on peut facilement s'en convaincre ; 1^o. parce qu'il éprouve une espece de honte à déclarer ses doutes, de peur de passer pour un petit esprit, et de paroître ridicule ; ce qui ne seroit pas, s'il étoit assuré d'avoir commis un péché ; 2^o. parce que ce scrupuleux juge ordinairement bien, et donne de bons avis aux autres, lorsqu'il n'est point en danger d'offenser Dieu, ou qu'il est en présence de personnes habiles et capables de le reprendre, s'il se trompoit ; ce qui est une marque certaine, que la crainte qu'il a d'offenser Dieu dans ses actions, n'a été que dans la partie inférieure, et qu'elle n'a point empêché qu'il n'ait été dans la bonne foi, et qu'il n'ait eu la bonne conscience en agissant. Ainsi le Confesseur qui remarque cette disposition dans le scrupuleux qu'il conduit, non seulement a lieu de juger dans le cas proposé, qu'il n'a pas péché contre sa conscience ; mais il peut encore lui prescrire cette regle générale et certaine pour l'avenir, que lorsqu'il se présentera une action à faire ou à omettre, il fasse ce qui lui semblera le plus à propos, nonobstant la crainte qu'il pourroit ressentir d'offenser Dieu : car il paroît que cette crainte ne vient que de la foiblesse de son imagination, et qu'elle n'empêche pas la certitude de sa conscience.

Mais s'il s'agit alors d'un de ces scrupuleux qui perdent facilement la patience, et par une espèce de désespoir s'abandonnent de temps en temps au dérèglement de leur cœur, la présomption est contre lui, c'est-à-dire, qu'il est fort probable que dans son doute il a agi contre sa conscience, à moins qu'il ne prouve le contraire. Ceci doit s'entendre des péchés d'action.

6. Il faut éviter avec grande attention de traiter durement les scrupuleux, à cause du peu de profit que l'on fait avec eux : on doit au contraire tâcher de les animer par la charité et par la douceur, à se défaire de leurs dispositions pusillanimes et craintives.

7. Lorsqu'ils tombent dans quelque faute, il ne faut pas les intimider, car d'eux-mêmes ils ne sont que trop consternés ; mais il faut les encourager et les exciter à la confiance en Dieu, et à réparer leur faute par une nouvelle ferveur.

8. Il ne faut point user de violence pour les obliger à faire des choses auxquelles ils ont une trop forte répugnance ; à moins qu'on ne remarque que la voie d'autorité soit utile pour calmer leur crainte et pour les tranquilliser ; car lorsque la violence augmente leur trouble, elle aigrit le mal au lieu de le diminuer. Il faut néanmoins s'efforcer par tous les moyens possibles, de les engager à obéir.

9. Il faut que les scrupuleux évitent le chagrin et la mélancolie ; et pour cet effet, ils doivent avoir toujours quelque occupation extérieure, fréquenter des personnes pieuses qui ne soient pas scrupuleuses, prendre librement les récréations honnêtes qui conviennent à leur condition, et éviter d'être seuls.

10. Il faut épier le moment où le scrupuleux paroît dans une assiette plus tranquille, pour lui représenter avec bonté et fermeté, quel tort il se fait par ses injustes frayeurs et ses inquiétudes déraisonnables. Il faut lui faire sentir que la vertu au milieu de ces agitations d'esprit, est étouffée comme le bon grain parmi les épines ; que l'espérance Chrétienne est peu à peu renversée. L'homme scrupuleux craignant toujours où il n'y a rien à craindre, tombe dans un état extraordinaire de terreur et de découragement, qui a souvent des suites dangereuses : car la nature ne pouvant souffrir long-temps une situation qui l'importune trop, cherche bientôt à se mettre au large, quoi qu'il en arrive ; et elle passe souvent de l'extrémité de la détresse, à l'excès du relâchement, dût-il en coûter la perte de la vertu. Que si l'on ne pousse pas toujours les choses à ce point, du moins n'acquiesce-t-on jamais une vraie confiance en Dieu ; et on ne le sert que comme un Maître redoutable, qui n'inspire que la crainte et l'effroi. La force de l'âme se perd aussi par les scrupules, parce qu'on se consume à combattre des chimères, et qu'on épuise tous ses efforts contre des ennemis fantastiques, au lieu de les tourner contre nos ennemis réels, qui sont nos appétits désordonnés.

11. Il ne faut pas donner aux scrupuleux, de longues prières vocales à réciter, ni de rudes pénitences à faire, pendant qu'ils sont scrupuleux ; mais il faut leur prescrire beaucoup d'exercices corporels, autant qu'ils pourront par leur état y vaquer, et régler leurs pratiques de piété.

12. Comme ils oublient aisément ce qu'on leur dit pour les guérir, et qu'il faut souvent leur répéter les mêmes choses, l'expérience a appris qu'il est fort utile que ceux qui savent écrire, mettent sur un papier leurs difficultés, laissant entre chacune assez d'espace pour y mettre la résolution qu'on leur don-

nera ; par ce moyen ils peuvent voir souvent ce qu'ils ont à faire, sans venir sans cesse à leur Directeur.

13. On peut toujours permettre aux scrupuleux de s'examiner sur les actions extérieures, et de s'en confesser en détail. Mais il y en a auxquels il faut défendre de s'examiner sur les pensées et sur les mauvaises affections qu'ils sentent en eux-mêmes, et les obliger de ne s'en confesser qu'en général, en disant : *Je m'accuse de toutes les pensées et inclinations mauvaises que j'ai eues, et auxquelles il y a eu de ma faute.* Ce sont ceux qui ont une grande crainte d'y donner le moindre consentement, qui les combattent si-tôt qu'ils les aperçoivent, et qu'en s'examinant tombent dans la perplexité, ne pouvant connoître s'il y a de leur faute ou non ; et c'est ce qui les jette dans des inquiétudes qui les empêchent de se confesser, ou qui leur font croire qu'ils ne se sont jamais bien expliqués en se confessant ; d'où il arrive que pour se tirer de peine, ils s'accusent d'avoir consenti à des choses auxquelles ils n'ont donné aucun consentement.

On ne doit pas craindre que des personnes si éloignées de consentir à de mauvaises pensées, et si attentives à ne leur point donner entrée dans leur cœur, manquent, faute d'examen, de s'accuser d'aucune pensée à laquelle elles auroient consenti volontairement ; car si elles avoient consenti à quelque une, elles n'auroient pas besoin d'examen pour s'en apercevoir. On ne peut pas donner de preuves plus fortes du défaut de leur consentement à toutes ces mauvaises pensées, que les impressions qu'elles en souffrent ; puisque, loin d'en avoir du plaisir, elles en sont affligées, fatiguées, tourmentées. On peut s'en assurer en les interrogeant ; elles répondront qu'à la vérité il leur semble avoir consenti, mais qu'elles avoient alors l'esprit troublé par mille idées différentes, et que, lorsqu'elles ont été plus tranquilles, elles n'auroient pas voulu avoir de pareils sentimens.

Il faut leur dire que dans les pensées les plus impies et les plus abominables, il n'y a point de péché, lorsque la volonté n'y donne aucun consentement ; que lorsqu'on les ressent avec déplaisir, qu'elles donnent du chagrin, et qu'elles causent de l'horreur, elles purifient l'âme, et la font mériter, par la peine et la répugnance qu'elle souffre en les ressentant.

Il faut les enhardir à ne point craindre ces mauvaises pensées, et à ne s'en point inquiéter, quelles qu'elles soient ; leur représenter que c'est ordinairement la crainte qu'on en a, qui les fait venir plus souvent, et qui les fait sentir plus vivement ; que la réflexion qu'on y fait, et la contention d'esprit avec laquelle on les combat, en redoublent la violence, et les impriment de plus en plus dans l'esprit ; et que par le mépris on les rend plus rares et plus foibles. On doit leur défendre de s'amuser à raisonner contre les mauvaises pensées, sous prétexte de les rejeter ; et leur enjoindre de s'en détourner doucement, en pensant à quelque autre chose, en continuant de s'appliquer à faire ce qu'ils auront commencé, comme s'ils avoient l'esprit libre, et de ne jamais les rappeler pour examiner s'il y a eu du consentement, et pour s'en confesser, de crainte qu'en les rappelant, ils ne se jettent dans de nouvelles tentations. Ils doivent découvrir leur état à leur Confesseur, sans descendre dans le détail de ses pensées, et sans les déclarer en particulier ; parce que les choses qu'on appréhende, et pour lesquelles on a de l'horreur, s'impriment facilement dans l'imagination. Quand ils jugent

jugent y avoir consenti, il suffit qu'ils s'en confessent en général, ainsi qu'il a été dit ci-dessus; pourvu que le Confesseur puisse connoître leur état.

Un autre moyen pour faire connoître à ces sortes de scrupuleux, s'ils n'ont été que tentés, ou s'ils ont consenti à ces mauvaises pensées, est de leur demander s'ils seroient prêts à jurer qu'ils ont donné ce consentement; c'est ce qu'ils se détermineront difficilement à faire; car pour pouvoir jurer en pareil cas, il faut qu'ils comparent leurs pensées avec leurs actions, l'impression qu'ont fait ces pensées avec leurs véritables desirs; et qu'ils examinent s'ils avoient de la joie ou du chagrin de ce que ces pensées leur étoient venues dans l'esprit; par là ils démèleront la tentation d'avec le consentement. Il faut cependant remarquer que ce moyen ne réussit pas long-temps à la même personne, et qu'à la seconde ou troisième fois qu'on lui fera cette question, elle répondra hardiment qu'elle est prête à jurer qu'elle a consenti, et alors il faut lui faire sentir qu'on en croit rien.

C'est particulièrement à ces sortes de scrupuleux, qu'il faut ordonner de fuir l'oisiveté, et de s'appliquer tantôt à un exercice, et tantôt à un autre, soit du corps, soit de l'esprit. En s'occupant toujours, d'une manière ou d'une autre, on se distrait de ces objets qui nous inquiètent; on ôte à l'ennemi de notre repos les occasions de nous troubler par de tristes fantômes, et de répandre en nous les ténèbres dont il est appelé le pere.

14. On doit donner les mêmes conseils aux scrupuleux que les tentations affligent; qui paroissent troublés et inquiets, de crainte de ne pas résister assez fidèlement aux tentations qu'ils sentent au dedans d'eux-mêmes; parce que quelquefois il leur semble que ces tentations les flattent, et leur donnent un attrait sensible. Cependant le sentiment de plaisir et le goût que la tentation cause, n'est pas ce qui rend coupable; mais c'est l'acquiescement volontaire que l'on donne à ce plaisir: ainsi dès qu'ils se détournent des tentations et du plaisir qu'elles font sentir, si-tôt qu'ils s'en apperçoivent; dès qu'ils craignent d'y consentir, c'est une preuve assurée qu'ils n'y commettent aucun péché. Si les scrupuleux répliquent qu'ils seroient en repos, s'ils étoient assurés de ne point consentir aux tentations, mais qu'ils craignent d'y consentir, il faut leur dire que cette crainte est une preuve certaine qu'ils n'y consentent pas quand elles viennent, quoiqu'elles leur fassent sentir quelque plaisir.

Il faut encore exhorter les scrupuleux qui se plaignent de leurs tentations, ainsi que ceux qui ont de mauvaises pensées, à ne vouloir point tout-à-fait être exempts de tentations, de mauvaises pensées, et de mauvais penchans, puisque les plus grands saints n'en ont pas été exempts. Dieu le permet ainsi, pour tenir ses plus fideles serviteurs dans l'humilité, la défiance d'eux-mêmes, et une vigilance continuelle; pour leur fournir matiere d'acquérir souvent des mérites, en remportant à chaque moment des victoires sur eux-mêmes; en sorte que les tentations dont on se sent agité, ne sont pas une marque de l'abandon de Dieu, mais des occasions qu'il nous donne de lui témoigner notre fidélité, et une épreuve par laquelle il nous purifie, et nous dispose à de plus grandes grâces.

Comme les mauvaises pensées, et les tentations qui ont rapporté la chasteté, causent aux scrupuleux des peines fréquentes et inquiétantes, parce qu'il est difficile de distinguer ce qui est libre et volontaire de ce qui ne l'est pas, et que la matiere est délicate, nous ajouterons en particulier pour ceux qui en souffrent,

qu'on doit leur dire encore, qu'il n'y a ni précautions, ni retraites, ni mortifications, ni prières qui puissent empêcher le démon de tenter l'homme le plus pur; que les âmes qui ne se laissent point séduire par les appas de la cupidité, mais qui souffrent malgré elles des impressions horribles ou de sales idées, sans que le cœur y donne aucun libre consentement, et sans aucune action extérieure qui y réponde, ne doivent point s'en laisser troubler; car ni les tentations les plus redoutables et les plus répétées, ni les plus violents efforts du démon, joints aux pressantes sollicitations de la cupidité, ne sont point des crimes sans le libre consentement de la volonté: mais aussi il faut regarder comme libre et ordonné par la volonté, tout ce qui se fait extérieurement avec connoissance et avec consentement.

On doit consoler au contraire ces âmes que la chasteté rend l'objet de l'envie du démon. Il est dangereux d'ajouter à leur douleur un nouveau sujet d'affliction, en les inquiétant mal à propos; ou d'appesantir sur elles par une fausse crainte, un joug dont elles sont accablées; car il n'y a point de tentation plus insupportable aux âmes pures, que celles qui attaquent la chasteté qui leur est si chère.

Il est quelquefois à propos de conseiller à certaines âmes, de prier Dieu seulement en esprit durant la tentation, sans s'attacher à regarder aucune image, pour empêcher que la tentation ne s'augmente par le dérèglement et l'inconstance de l'imagination, ou par la malice du démon, ainsi qu'il est arrivé quelquefois à quelques personnes.

15. Les doutes qui naissent sur la Foi, affligent étrangement ceux qui les souffrent; parce qu'ils ne savent pas si dans le combat, ils font tout ce qu'ils doivent, et parce que, pendant que la tentation dure, ils se voient presque incapables de juger de ce qu'ils pensent véritablement. Ces doutes causent à l'âme une langueur, qui lui ôte la force de tenir les sens et la raison sous le joug de la Foi. Le moyen de se garantir de ces sortes de doutes, n'est pas de s'échauffer la tête à faire de profonds raisonnemens pour se convaincre des vérités que la Foi enseigne. Il faut raisonner peu; nous sommes Chrétiens pour croire, et non pour raisonner sur les Mystères. Les raisonnemens en cette matière ne sont propres qu'à nous enfler d'orgueil, ou à nous jeter dans l'abattement. C'est uniquement par l'humilité et par la prière que la Foi se fortifie, et qu'on en obtient l'accroissement; rien ne lui est plus contraire que vouloir tout éprouver, tout sentir; c'est prétendre réduire la Religion à l'expérience et aux sens; c'est refuser de se fier à la parole de Dieu, et à ses promesses. Le mépris qu'on fait de ces doutes les dissipe, et fait perdre au démon l'espérance d'affaiblir dans la Foi l'âme fidèle, par une tentation importune. On ne doit jamais interrompre sa prière, pour s'amuser à repousser les doutes que l'ennemi du salut ne suggère que pour la faire interrompre.

Un Confesseur ne peut écouter avec trop de douceur et de compassion, ceux qui ont des scrupules par rapport à la Foi, afin de leur rendre le calme. Il doit leur répondre d'une manière nette et précise, et ne point entrer avec eux dans un examen dangereux de ce qui ne mérite que du mépris. Il peut se donner à eux, pour caution de leur foi. Il les avertira que le signe de la Croix sur le front, sur la bouche et sur le cœur, est un puissant exorcisme contre le Tentateur; que le nom de J. C. le met en fuite. Il les invitera à dire souvent; *Je crois, Seigneur,*

augmentez ma foi. Il leur ordonnera pour pratique, de dire de temps en temps: *Je crois tout ce que l'Eglise croit; je m'unis à sa Foi. Retire-toi, satan. Je te renonce, auteur des doutes contre la Foi; je me tourne vers JESUS-CHRIST mon Sauveur....* Mais tout cela doit se dire sans grande contention.

Lorsque le Confesseur s'aperçoit que les doutes ne sont pas de simples scrupules, mais des doutes réels, il doit s'informer avec prudence et avec adresse de ce qui a fait plus d'impression sur l'esprit du Pénitent, et qui y est entré plus avant; de ce qui y revient avec plus d'opiniâtreté, et dont il a plus de peine à se défendre. Il doit examiner si ces doutes sont suggérés, ou entretenus par des discours, ou par des lectures; ou si l'orgueil ou la bonne opinion que le Pénitent a de ses lumières, y ont plus de part; et lui donner sur cela les conseils nécessaires. Il est des personnes qui, quoique suffisamment instruites autrefois, sont tombées, à force de doutes involontaires, dans une ignorance totale des premiers principes de la Religion; le Confesseur doit se comporter à leur égard comme à l'égard de celles qui n'ont jamais été instruites; si elles savent lire, il est à propos de leur donner par écrit une réponse courte et claire sur les vérités fondamentales, en les obligeant d'avoir recours à cet écrit chaque fois qu'il leur viendra un doute sur ces articles fondamentaux; mais à l'égard des autres articles de la Foi, il faut les engager à employer contre leurs doutes, cette simple protestation: *je crois tout ce que l'Eglise croit: il faut néanmoins leur ordonner le Catéchisme pour lecture.*

16. Il y a des personnes qui, après avoir mené une vie criminelle, se sont converties à Dieu, et qui sont fort inquiètes sur les Confessions qu'elles ont faites au commencement de leur conversion. Elles s'imaginent qu'elles ont été nulles et sacrilèges, ou pour n'avoir pas été entières, ou faute de contrition; et elles veulent les recommencer. Il est du devoir du Confesseur, chargé de la conduite d'une ame qui souffre ces peines, d'examiner si, lorsqu'elle est revenue de son égarement, et qu'elle s'est convertie à Dieu, elle étoit assez instruite de ses devoirs et de ses fautes; et si elle a déclaré ses péchés d'une manière aussi exacte, aussi sincère, aussi humble qu'elle auroit voulu le faire quand elle a été le plus touchée de ses fautes, quand sa conversion a été plus parfaite, et quand elle a eu fait du progrès dans la vertu. Si le Confesseur s'aperçoit que cette personne n'étant pas assez instruite au commencement de sa conversion, il y a eu de la négligence, ou du manque d'exactitude dans ses premières confessions, il peut juger que la réitération est au moins utile, si elle n'est pas absolument nécessaire; et il doit y consentir, pour ne pas s'opposer au mouvement du Saint-Esprit, qui veut assurer dans le Pénitent la grace de la réconciliation.

Si le Confesseur a lieu de juger que les anciennes Confessions ont été entières et sincères; ou s'il sait qu'il y en ait une ou plusieurs générales qui aient réparé les défauts, sans avoir calmé les inquiétudes du Pénitent, il est de sa prudence de s'opposer à la réitération des premières Confessions. Elle rappellerait avec danger le souvenir des fautes qu'il est mieux d'oublier; elle entretiendrait des inquiétudes qu'il faut finir; elle ramènerait perpétuellement le Pénitent aux premiers pas de sa conversion, au lieu du progrès qu'il doit faire dans la vertu; elle rendrait aux autres la piété odieuse et méprisable par des recherches sans fin et sans fruit, qui contribuent à faire croire aux scrupuleux, que c'est principalement

de leur exactitude à tout dire et à tout expliquer en Confession, que dépend leur sainteté.

On ne doit donc point écouter ces sortes de scrupuleux sur la répétition de leurs Confessions : si on les écoute une fois, ils voudront dans la suite les répéter encore : c'est au Confesseur à leur faire entendre qu'il suffit de s'être confessé une fois avec les mêmes dispositions que l'on a pu apporter ; en sorte qu'il ne paroisse pas que rien d'essentielle ait été omis. Si cependant après un refus constant et fort long, le Confesseur s'aperçoit que son Pénitent desire toujours avec le même empressement, de réitérer ses Confessions passées, quoiqu'il soit soumis à sa volonté, et qu'il soit prêt d'obéir, il est quelquefois expédient de le lui permettre, mais avec les précautions suivantes ; 1°. il lui fera sentir qu'il y consent, non par nécessité, mais par complaisance, et dans le dessein de finir ses inquiétudes ; 2°. avant que d'y consentir il fera promettre à ce Pénitent qu'après cette Confession il n'examinera plus ses anciens péchés ; 3°. il lui fixera le temps de ses examens, comme ce seroit demi-heure par jour pendant un certain nombre de jours, au delà duquel temps le Pénitent s'engagera de ne point s'occuper de sa Confession ; 4°. enfin il lui fera promettre qu'après cette nouvelle déclaration il ne lui parlera plus d'aucun péché passé, à moins qu'il n'eût été oublié dans cette dernière revue.

17. Il y a des personnes scrupuleuses qui sont tranquilles sur leurs anciennes Confessions, mais qui sont inquietes et intarissables sur leurs Confessions présentes. Elles apportent un temps beaucoup plus long qu'il n'est besoin, pour examiner leurs péchés ; elles donnent la gêne à leur mémoire, pour ne rien omettre en se confessant ; il leur revient toujours quelque chose de nouveau qui interrompt les conseils qu'on leur donne, qui les occupe pendant qu'on les absout, qui les inquiete après l'absolution reçue et lorsqu'elles sont entièrement confessées ; elles ne croient pas s'être assez bien expliquées sur toutes les circonstances ; elles font un second examen pour s'en assurer ; elles vont trouver leur Confesseur pour recommencer leur Confession, ou pour dire ce qu'elles croient y avoir manqué, ou pour lui demander de nouveaux conseils ; elles le pressent de leur faire faire de temps en temps des Confessions générales, sans qu'il y ait d'autre nécessité que celle de satisfaire une inquiétude devenue dominante à force d'y céder. Ces redites sont indignes de la Religion, et ne rendent pas l'âme plus tranquille ; au contraire, elles font naître de nouvelles inquiétudes plus grandes que les premières, qui font que les Pénitens s'éloignent des Sacramens, s'imaginant qu'il est impossible d'avoir jamais les dispositions nécessaires pour en approcher dignement.

Pour obvier à ces sortes de scrupules, il faut, 1°. que le Confesseur accoutume ceux qu'il conduit, à être précis, exacts et succincts dans leurs Confessions ; le grand nombre de paroles ne sert qu'à troubler la paix du cœur ; 2°. qu'il leur recommande de ne penser, après avoir déclaré leurs péchés, qu'à l'écouter, et à recevoir dignement l'absolution ; 3°. qu'il ne souffre pas qu'après avoir reçu l'absolution, ils perdent le fruit du Sacrement en s'occupant à contre-temps d'autres choses ; 4°. qu'excepté en certains cas particuliers et rares, il n'écoute plus aucune accusation après l'absolution donnée ; mais qu'il leur impose silence, leur faisant comprendre que le mérite de leurs Confessions ne dépend pas de la

fidélité de leur mémoire à qui beaucoup de choses échappent , mais de la droiture du cœur et de la sincérité de la Pénitence. C'est de ces deux points essentiels , qu'un Pénitent doit être particulièrement occupé.

Si le Pénitent scrupuleux revient à la charge pour recommencer sa Confession , ou pour déclarer des péchés qu'il doute de n'avoir pas confessés , ou de n'avoir pas suffisamment expliqués , le Confesseur l'interrogera sur la diligence qu'il a apportée à examiner sa conscience , et à se préparer au Sacrement. S'il trouve qu'il y a apporté une diligence suffisante , il doit lui dire d'un ton assuré , qu'il s'est confessé comme il faut de tous ses péchés , et de toutes leurs circonstances ; car comme le scrupuleux craint toujours que ses meilleures actions ne soient mauvaises , et qu'il n'interprète jamais les choses en sa faveur , on doit ordinairement , lorsqu'il ne fait que craindre et douter de la bonté de son action , conclure qu'elle est bonne. Ce qui ne suffiroit pas dans une personne qui n'est point scrupuleuse.

Nous croyons cependant , que lorsqu'un Confesseur ne conduit un scrupuleux que depuis peu de temps , il est bon qu'il l'écoute une ou deux fois lorsqu'il revient après sa Confession s'accuser de fautes qu'il croit avoir oubliées , ou n'avoir pas suffisamment expliquées ; soit pour attirer sa confiance en lui donnant cette marque de sa charité , soit pour s'assurer encore mieux si c'est par scrupule que ce Pénitent vient s'accuser une seconde fois : mais en l'écoutant il doit lui expliquer l'inutilité de ces nouvelles accusations ; et s'il s'opiniâtre à revenir , il faut être ferme à refuser de l'entendre ; parce qu'en écoutant ces sortes de scrupuleux , on est cause qu'il leur vient toujours dans l'esprit quelques nouvelles choses à dire ; au lieu qu'en les refusant ils en demeurent là , et perdent peu à peu l'habitude de revenir.

Quelques importunes que soient les prières d'un scrupuleux pour qu'on lui laisse recommencer sa Confession , ou déclarer des péchés qu'il doute de n'avoir pas confessés ou suffisamment expliqués , le Confesseur ne doit point y consentir ; à moins que ce Pénitent ne soit prêt de jurer sur les saints Évangiles , que la Confession qu'il veut recommencer n'a pas été entière , ou que les péchés dont il veut s'accuser n'ont pas été déclarés ; encore quand le Pénitent voudroit faire ce serment , si après avoir expliqué le fondement de son doute , le Confesseur lui défend de recommencer sa Confession ou de s'accuser de ses péchés qu'il craint de n'avoir pas confessés , il doit s'en abstenir , et obéir à son Confesseur comme à J. C. même. Si le Pénitent persiste à vouloir se confesser quand on le lui a défendu , il faut le menacer de l'abandonner et de ne le plus diriger , et lui tenir parole s'il continue à être opiniâtre.

Quand même un scrupuleux , en ne confessant point les péchés qu'il doute de n'avoir pas déclarés , s'exposeroit à ne pas confesser quelque péché mortel , il ne pécheroit pas pour cela ; parce que l'intégrité matérielle de la Confession n'est pas nécessaire , quand on ne sauroit l'exiger sans jeter la conscience dans un trouble affreux , sans causer à l'ame un préjudice mortel , par des agitations qui ne lui laissent ni joie , ni repos , ni soulagement , ni consolation. Il peut croire que la bonté de Dieu ne veut pas exercer tant de rigueurs envers sa créature , ni lui imposer une obligation capable de lui renverser l'esprit , et de la porter jusqu'à l'extravagance et jusqu'à la folie.

Il faut donc avec les scrupuleux qui en reviennent presque toujours au point de l'intégrité de la Confession, employer hardiment à leur égard ces deux maximes des Maîtres de la vie spirituelle. La première, que les scrupuleux ne sont point obligés à un si rigoureux examen de leur conscience, que ceux qui sont dans une situation tranquille : il leur est libre dans les angoisses et les embarras où ils se trouvent, de s'en tenir absolument à ce qu'un habile et zélé Directeur leur prescrira. L'autre maxime est, que les scrupuleux ne sont point non plus obligés de se confesser généralement de tout ce qui leur paroît péché, ni de tout ce qu'ils s'imaginent n'avoir pas confessé ; il faut toujours qu'ils s'en rapportent à ce que leur dit leur Confesseur. On doit être ferme sur ces principes ; et après avoir suffisamment entendu tous les scrupules d'un Pénitent, il faut lui imposer sur cela un éternel silence, et l'accoutumer à mépriser ses doutes mal fondés, et les craintes frivoles dont il n'a été que trop long-temps le jouet et la victime. Nous supposons toujours, pour pouvoir donner ces conseils à ces sortes de scrupuleux, qu'ils ont une conscience timorée, qu'ils craignent véritablement Dieu, et qu'ils se confessent souvent.

Nous avons dit qu'il est à propos que le Confesseur limite à ces scrupuleux, le temps qu'ils doivent employer à s'examiner. Il est même souvent nécessaire de les traiter comme les personnes grossières ; c'est-à-dire, que n'étant pas capables de s'examiner seuls, le Confesseur doit suppléer par ses interrogations au défaut de leur examen. Car quel examen peuvent-ils faire, laissés à eux-mêmes ? A force de chercher dans leur conscience, ils se confondent, et se mettent hors d'état de rendre compte de leur conduite à leur Confesseur.

Les Confesseurs qui ont la lâche complaisance de consentir à la répétition des Confessions que les scrupuleux veulent absolument faire, ne font pas réflexion qu'ils les jettent dans l'habitude de faire des Confessions perpétuelles de vœux ; car d'ordinaire ils ne s'accusent que de choses imaginaires où ils croient avoir commis autant de péchés mortels, quoique souvent ils n'aient commis que celui de désobéissance, dans lequel ils retombent toujours, et dont ils ne s'accusent jamais.

18. Il y a des scrupuleux qui veulent répéter sans cesse leurs Confessions, parce qu'ils croient s'être accusés de leurs fautes sans en avoir eu une véritable douleur, et sans un désir sincère de se corriger ; ne remarquant aucun changement dans leur conduite, et portant presque toujours au Tribunal les mêmes fautes. Le Confesseur examinera s'il est vrai que les fautes soient absolument les mêmes, bien volontaires et un peu considérables, que le Pénitent n'ait fait aucun effort pour s'en corriger, que toutes les résolutions qu'il a prises aient été vaines, et que tous les conseils qu'on lui a donnés aient été inutiles ; en ce cas le Confesseur peut juger que la douleur n'étoit pas véritable, ni sincère. Mais s'il remarque dans le Pénitent de la vigilance, du soin pour se corriger, des efforts suivis du succès, des intervalles où les fautes aient été plus rares, du progrès dans la piété, de la confusion de son indignité, une contrition qui parte du cœur, il faut que le Confesseur console et soutienne ce Pénitent affligé. Il lui représentera que la contrition n'est pas moins véritable et sincère, pour n'être pas sensible : que Dieu accepte le sacrifice d'un cœur humilié ; que la douleur des fautes ordinaires des Justes peut être véritable, sans être accom-

pagnée d'un correction entière et parfaite ; que Dieu laisse quelquefois les Justes combattre long-temps avec peu de succès contre certains défauts, pour les tenir dans la crainte et dans l'humiliation ; car notre orgueil est, non seulement notre plus grand mal, mais encore la source de tous les autres ; que la bonté de Dieu fait servir les fautes des Justes, d'occasion à de grandes vertus, de précautions contre de grands dangers ; que ceux qui pleurent leurs fautes, qui travaillent à s'en corriger, qui font l'aumône, et s'exercent à la pratique des autres bonnes œuvres, qui pardonnent à leurs ennemis, et qui retombent néanmoins dans des fautes excusables, doivent se consoler, se confiant dans la miséricorde de Dieu.

Si ce scrupuleux répond que dans le doute il n'est pas permis de suivre le parti le moins assuré, et que, puisqu'il doute d'avoir eu une véritable douleur de ses péchés et un desir sincère de s'en corriger, il n'a point d'autre parti à prendre que celui de réitérer sa Confession ; le Confesseur lui répondra qu'à la vérité, lorsqu'on doute avec fondement, on doit prendre le parti le plus sûr ; mais que les scrupuleux doutent sans raison, par inquiétude, et sans fondement ; qu'ainsi le parti le plus sûr des scrupuleux, est de combattre cette crainte qui ne vient que d'une imagination blessée.

Il faut donc que ce scrupuleux obéisse à son Confesseur qui lui ordonne de ne point répéter ses Confessions ; qu'il en évite la répétition comme un mal dangereux : qu'il ne pense plus aux péchés de sa vie passée, qui lui ont été remis par l'absolution ; qu'il se tienne en repos pour ne pas renouveler des plaies déjà guéries, à force d'y toucher par des Confessions réitérées : bien loin de dissiper ses scrupules, elles en feront naître plusieurs autres : de sorte qu'il ne pourra jamais parvenir par-là à la tranquillité d'ame. Il doit reconnoître, qu'il ne peut se purifier lui seul ; qu'il a besoin du secours de la grace : il faut qu'il ne mette point sa confiance dans ses Confessions, mais seulement en la bonté de Dieu, qui desiré soulager l'ame pénitente quand elle est dans les peines. Enfin, il doit regarder le dessein de réitérer ses Confessions, comme une tentation du démon, qui lui dresse des embûches.

19. Ceux qui sont scrupuleux sur la Confession, le sont aussi ordinairement sur la Communion ; et quand il s'agit de communier, ils en sont empêchés par des choses qu'ils croient avoir omises dans leur Confession, ou qu'ils ont commises depuis ; en sorte qu'ils ne peuvent du tout, ou qu'avec une extrême peine, communier sans s'être confessés, quoique ce ne soient point de véritables péchés. Quand ils viennent pour s'accuser de ces sortes de choses, il faut les engager doucement à aller communier sans s'en confesser, et leur dire qu'il suffit d'en demander pardon à Dieu, autant qu'ils sont coupables, pour être en état de communier ; ou que s'ils veulent s'en confesser, ils le feront dans leur prochaine Confession. Il s'en trouve qui répondent que ce qu'ils veulent confesser est peut-être un péché mortel, et qu'à moins qu'on ne les assure que quand ce seroit un péché mortel, ils ne pècheront point en communiant sans l'avoir déclaré, il leur est impossible de communier : il faut leur dire que l'on est bien assuré que ce n'est point un péché mortel, et qu'ils feront une chose très-agréable à Dieu, s'ils communient en l'état où ils sont, et s'ils soumettent leur jugement à ce qu'on leur dit pour leur bien ; et enfin que s'ils ne surmontent la

vaine crainte qui les retient, ils ne pourront jamais en être délivrés. Il faut cependant observer, que pour donner ce conseil à ceux que des difficultés de conscience empêchent de communier, le Confesseur doit être bien assuré que cette timidité, quand il s'agit de communier, ne vient que de scrupule; et pour cela il faut qu'il connoisse non seulement le caractère d'esprit du Pénitent, dont il a reconnu par expérience les scrupules, mais encore sa régularité, sa vertu, sa crainte du péché; ce dont il ne peut être bien instruit, s'il n'a coutume de le confesser. C'est pourquoi ce seroit agir imprudemment, de regarder toujours comme scrupules et terreurs mal fondées, les accusations que veulent faire avant que de communier, les personnes qui croient avoir oublié quelque chose en se confessant, sur-tout si l'on ne les connoît pas.

20. Les prières d'obligation deviennent souvent pour les bonnes âmes, la matière de beaucoup de scrupules et de peines. Comme elles sont convaincues qu'il faut adorer Dieu en esprit et en vérité, elles croient que leurs prières ne lui sont nullement agréables; parce que dans le temps qu'elles s'efforcent le plus de le prier avec ferveur, elles ne ressentent alors nul goût spirituel; mille pensées inutiles, souvent impies, dissipent leur cœur et leur causent un cruel supplice. La tentation dont elles sont agitées est quelquefois si violente, qu'elles croient être perdues; elles s'imaginent y consentir à chaque moment; elles se mettent dans l'esprit que Dieu les a abandonnées pour leurs péchés. On leur voit faire dans le fort de leurs combats et de leurs peines, des gestes extraordinaires qui font qu'on les juge des esprits foibles, et qu'on les méprise. L'un veut rigoureusement être attentif à réciter son bréviaire, et par cette contention il appelle les distractions, il répète ce qu'il croit avoir mal dit, et il le dit encore plus mal en le répétant. La torture qu'il se fait d'une occupation qui devoit le consoler, lui ôte la liberté d'esprit. L'autre en se préparant pour aller à l'Autel, se figure que s'il ne s'inculque à soi-même l'intention de consacrer le Corps et le Sang de J. C., il n'en aura pas une suffisante au moment de la consécration; il tremble de crainte de ne pas articuler assez distinctement les paroles du Sauveur. Des hommes d'ailleurs pleins de mérite et de discernement, se laissent quelquefois dominer par ces terreurs excessives, et deviennent à charge à eux-mêmes, et inutiles aux autres.

Il est important que le Confesseur de ces scrupuleux s'oppose de bonne heure et avec force à ces foiblesses qui peuvent conduire fort loin; et qui vont quelquefois jusqu'au renversement de la raison. Il faut qu'il leur représente, que c'est une erreur de s'imaginer qu'on n'est pas agréable à Dieu, parce qu'en priant on n'a pas son cœur ni son esprit en paix. Il faut qu'il leur fasse connoître, que les exercices de piété qu'on fait sans aucune consolation spirituelle et avec des sécheresses qui fatiguent l'âme, sont des moyens plus assurés pour parvenir à l'union du cœur avec Dieu. En effet, lorsque nous faisons tout notre possible pour les faire comme il faut, ils sont plus agréables à Dieu, et plus méritoires pour nous, que les autres que nous pratiquons avec une dévotion sensible; parce que quand nous servons Dieu dans l'état de consolation, il peut y avoir beaucoup d'amour propre; au lieu que dans les sécheresses, nous le servons uniquement par un effet de notre fidélité pour lui. La sainteté ne dépend pas d'une dévotion sensible, mais d'un amour pur qui s'élève au dessus

des sens et qui ne recherche que Dieu seul. Dieu abandonne quelquefois les plus grands Saints à des sécheresses spirituelles si grandes, qu'il ne leur est pas permis de s'entretenir dans une bonne pensée, et de faire la plus courte prière en paix et sans distraction; et cela pour purifier leur amour, et recevoir de leur part des sacrifices dégagés de toute complaisance en leur vertu; les humiliations étant utiles pour humilier, pour purifier, et pour instruire l'homme.

Les scrupuleux ont grand tort, quand se voyant privés de consolations spirituelles, et se trouvant affligés par des sécheresses, ils s'inquiètent, ils se troublent, et se croient abandonnés de Dieu. Ils ont des sentimens bien contraires à sa bonté; puisque ceux que le Seigneur met en cet état, sont ceux sur lesquels il a de grands desseins. Qu'ils pensent donc que les dégoûts spirituels et les sécheresses de cœur, loin d'être des signes de réprobation, sont des marques de l'amitié de Dieu pour une ame chrétienne; pourvu qu'elle souffre avec patience ces épreuves, qu'elle s'humilie, qu'elle mette sa confiance en Dieu, et qu'elle soit aussi exacte à remplir toutes les obligations de son état, que si elle sentoit beaucoup de douceur et de consolation. Si elle omettoit quelqueune de ses prières ou oraisons ordinaires, ou ses autres exercices de dévotion, elle donneroit prise au démon, et elle favoriseroit ses desseins.

Le moyen de se défaire des scrupules que l'on ressent à l'occasion des distractions dans les prières, est de s'abstenir absolument de rien répéter de l'Office, ou des autres prières, de quelque obligation qu'elles soient. Le Confesseur doit tenir pour maxime certaine, de ne consentir jamais que le Pénitent qui a ces sortes de scrupules, répète ce qu'il a déjà dit; il doit l'obliger à continuer toujours depuis l'endroit où il se trouvera, quoiqu'il ne se souvienne pas d'avoir dit ce qui précède. Car il n'est rien de plus facile et de plus ordinaire, que de réciter des parties de prières vocales sans y faire assez de réflexion, pour pouvoir s'en souvenir un moment après les avoir dites; en sorte que les plus pieux et les plus attentifs sont obligés de s'en tenir où ils se trouvent, et de continuer leurs prières, comme s'ils se souvenoient très-sensiblement d'avoir dit ce qui précède. La raison est, qu'il est moralement certain qu'ils n'ont rien omis. Il faut faire entendre à ces sortes de scrupuleux, que cette certitude morale suffit pour les exempter de péché, s'ils avoient véritablement omis quelque chose; et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une certitude physique et sensible de n'avoir rien omis, pour n'être pas obligé à recommencer.

En répétant ce qu'on croit n'avoir pas dit de ses prières, l'on n'est pas plus en repos. Cette répétition ne rend pas plus attentif; au contraire, rien ne dispose tant aux distractions, que l'espérance de dire mieux une seconde fois la même chose. On devient distrait à force de vouloir être attentif; la mauvaise habitude de répéter, prépare à le faire sans cesse; la dernière manière dont on a dit sa prière satisfaisant ordinairement aussi peu que les premières. Enfin, on regarde dans la suite comme un joug insupportable, des prières qui ne finissent point; et on demande à en être déchargé par une dispense, que les scrupules devenus insurmontables rendent quelquefois nécessaire.

Avant que les choses en soient venues à cette extrémité, il faut représenter aux personnes alarmées par ces distractions, qu'il n'est au pouvoir de personne

de les éviter absolument en cette vie ; que les plus grands Saints y ont été sujets , qu'elles ne sont un obstacle à la prière , que lorsqu'elles sont volontaires , ou trop négligées ; que pendant les distractions involontaires , l'ame ne laisse pas d'être unie de cœur à Dieu ; qu'il y a bien de la différence entre l'attention , et le sentiment de l'attention ; qu'on ne laisse pas d'avoir l'attention , quoiqu'on ne la sente pas ; et qu'elle dure dans le temps même des distractions involontaires , quelque longues qu'elles soient ; que l'attention virtuelle suffit pour rendre la prière méritoire ; que cette attention consiste dans l'intention qu'on a eue d'être attentif aux prières avant que de les réciter ; que pour la conserver pendant une prière vocale , il suffit de n'avoir point révoqué cette intention directement ou indirectement , en se laissant aller avec réflexion à des choses incompatibles avec la prière ; qu'on ne doit pas toujours croire qu'il y ait une négligence notable , quand la distraction a été longue ; que l'attention que l'on a à s'acquitter de son devoir en prononçant ou en chantant bien , ou en disant chaque chose dans son ordre , suffit devant Dieu pour une prière d'obligation commencée avec dessein et intention de prier ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'il soit nécessaire d'avoir une intention sensible et réfléchie à chaque parole que l'on prononce ; que quand , après avoir commencé avec attention quelque prière vocale , l'esprit vient à se distraire pendant quelque temps , il suffit de se rappeler à ce que l'on fait , lorsqu'on s'aperçoit de la distraction , et de continuer comme si on n'avait point été distrait , puisque la distraction involontaire n'a point ôté l'attention virtuelle qui est suffisante ; enfin , qu'un bon remède contre les distractions , est de les mépriser , et de ne s'en point occuper ; de continuer ses prières sans penser qu'on est distrait , sans examiner ni ce qui en a détourné , ni la manière dont on l'a été ; et d'être persuadé que les distractions ne sont point volontaires , si on est affligé d'être distrait.

Si on doit s'abstenir de répéter les prières à l'occasion des distractions , à plus forte raison il ne faut rien recommencer dans la célébration de la Messe : il n'y a point de lieu où la bienséance soit plus nécessaire , et où les singularités choquent davantage. Il n'y faut rien faire paroître au Public , qui rabaisse l'auguste idée qu'il doit avoir de ces redoutables mystères.

21. Les scrupules ont différentes causes. Les uns naissent de notre propre fonds ; les autres nous viennent de Dieu ; et les derniers du démon. Ceux qui naissent de notre propre fonds , viennent ou d'un tempérament mélancolique naturellement disposé à la crainte et au doute ; ou de la mauvaise disposition de l'innagination , qui par sa grande vivacité reçoit des impressions de tous les objets qui se présentent , et en est ébranlée ; ou de la légèreté d'esprit , qui fait qu'on change facilement d'opinion , et que sur de foibles apparences , on forme de nouveaux jugemens ; ou de la petitesse de l'esprit , qui ne peut faire un juste discernement entre le vrai et le faux , entre le bien et le mal.

Lorsque les scrupules naissent de la petitesse de l'esprit , il est presque impossible de les chasser. La petitesse d'esprit étant jointe à une conscience tendre et délicate , fait que les scrupuleux croient pécher en tout ; ils appréhendent de faire le mal , lors même qu'ils font le bien ; et ils cessent de faire le bien , par la crainte qu'ils ont de faire le mal. Ils regardent les fautes les plus légères , comme des fautes très-importantes qui méritent qu'ils soient abandonnés de

Dieu. Le Démon leur grossissant leurs fautes, profite de leur trouble pour les tenter hardiment ; et comme il sait que la confiance en Dieu leur sert de bouclier contre ses attaques, il leur fait croire après une faute où ils auront eu un peu plus de tort qu'à l'ordinaire, que le secours de Dieu leur sera entièrement refusé.

L'on est embarrassé sur les moyens à prendre, pour arrêter cette espece de scrupules qui conduisent au désespoir. Il faut prendre garde de ne pas diminuer la juste crainte qu'ont ces scrupuleux d'offenser Dieu ; mais aussi comme ils se laissent facilement aller à une crainte excessive, on doit leur conseiller de ne pas tant s'arrêter à penser aux Jugemens terribles de Dieu, mais de s'appliquer souvent à considérer sa miséricorde, et de s'y confier entièrement. Il est notre pere, et un bon pere qui assiste les cœurs de bonne volonté. Nous devons jeter dans son sein toutes nos inquiétudes, et y déposer toutes nos peines. La confiance dans la miséricorde de Dieu dont on a reçu tant de graces, chasse les pensées de désespoir ; elle conduit à l'amour, qui éloigne la crainte excessive ; elle donne la tranquillité, et une sainte joie. Si l'on ne sent pas en soi cette joie, à cause de l'accablement des peines intérieures, il faut la demander à Dieu avec le saint Roi David.

On ne doit recommander rien tant à ces sortes de scrupuleux, que la confiance en Dieu dont la bonté est infinie, qui est toujours disposé à pardonner, et qui nous a donné son Fils, lequel est mort pour tous les hommes. Si le démon suggere des pensées contraires, il ne faut point disputer avec elles, mais en éloigner son esprit autant qu'on le peut.

Le Confesseur de ces scrupuleux ne doit pas s'arrêter à faire une discussion exacte du trouble de leur ame, ni de ceux qui le cause, il les jetteroît dans un nouvel embarras ; il ne faut pas les écouter long-temps, ni leur dire beaucoup de choses ; plus on leur dit, plus on leur donne matiere à d'autres scrupules. C'est moins par la lumiere de la raison, que par la confiance qu'ils ont dans leur Confesseur, qu'on les rassure.

La conversation avec les personnes de piété qui sont spirituelles et nullement scrupuleuses, est un remede efficace pour bannir d'une ame timide et pusillanime, la crainte excessive qui la rend triste et lui cause des inquiétudes. Ces personnes faisant d'ordinaire paroître dans leurs actions la joie et la liberté d'esprit, persuadent beaucoup mieux que les paroles, qu'il faut chercher Dieu avec simplicité ; que la crainte de Dieu, dont nous devons être pénétrés, doit être une crainte raisonnable ; qu'il n'y a rien de plus doux que de le servir ; que les voies qu'il faut tenir pour cela, ne sont pas si difficiles qu'elles paroissent.

Il est à propos que ces petits esprits reconnoissent qu'ils sont scrupuleux ; et qu'ils se demandent à eux-mêmes, si les personnes de bon sens et de piété, et qui sont éclairées, se tourmentent l'ame des mêmes choses qui inquietent la leur ; si elles conçoivent des remords des péchés imaginaires qui troublent leur conscience ; et les voyant agir tout autrement qu'eux, ils peuvent se régler sur leur conduite, sans craindre de s'égarer en suivant leur exemple. Ils pourront encore, dans le doute s'ils ont fait quelque péché, se demander à eux-mêmes, s'ils ont cru qu'il y eût du péché, en disant, en faisant, en pensant, ou en

desirant telle chose ; lorsque leur conscience délicate et timorée leur répondra d'abord que non , alors ils doivent mépriser leurs doutes et leurs inquiétudes , et passer par-dessus.

22. Lorsque les scrupules viennent d'une humeur mélancolique , on a plus besoin d'avoir recours au Médecin qu'aux conseils d'un Confesseur. Cependant un Confesseur habile et expérimenté peut par ses conseils soulager les scrupuleux mélancoliques. Ils ont coutume de tourner tout contre eux-mêmes , de prendre toutes leurs actions au criminel , et de ne s'occuper que de la Justice de Dieu. Il y a de certains caracteres d'esprit , qui semblent prendre à tâche de se tourmenter eux-mêmes. Si l'ignorance , ou la trop grande solitude sont jointes à cette disposition naturelle , on ne sauroit exprimer combien le mal augmente , et quel préjudice l'ame en reçoit.

Le Confesseur doit d'abord examiner , si cette situation si triste n'est point causée par les reproches d'une conscience qui se sent coupable de quelque ancienne faute que le Pénitent n'ait point confessée , et qu'il n'a pas le courage de déclarer. En faisant rendre compte au Pénitent de toute sa vie passée , on découvre si c'est ce qui agitoit son ame. Lorsque le Confesseur aura reconnu que la cause du trouble du Pénitent n'est qu'une inorne mélancolie , il lui demandera de quelle utilité est cette sévère censure qu'il exerce contre lui-même ; si elle le rend plus exact , plus vigilant , plus humble ; si elle le porte à la mortification et à la pénitence ; et il lui fera connoître qu'elle ne fait que le rendre foible dans le bien , et qu'elle le plonge dans une langueur et une tristesse opposée à la ferveur et à la joie que le Saint-Esprit répand dans les ames innocentes : il pourra lui dire qu'il en viendra jusqu'à être incapable de quoi que ce soit , et peut-être jusqu'à perdre l'esprit.

C'est à ces sortes de scrupuleux que le Confesseur doit conseiller sur-tout de fuir le commerce des gens qui sont frappés du même mal qu'eux ; d'éviter l'oisiveté ; de ne se point enfoncer dans la rêverie : tout cela contribue à faire naître des perplexités , à entretenir l'esprit dans ses doutes , et à confirmer la volonté dans son obstination. Il doit encore leur conseiller de fuir la solitude , de ne se point séparer de la compagnie de leurs amis , continuant de se trouver dans les conversations ordinaires , quoiqu'elles leur soient à charge et ennuyeuses.

Le Confesseur doit leur faire comprendre , qu'on doit travailler à vaincre l'humeur triste et mélancolique ; car l'esprit de tristesse est contraire à celui de Dieu , dont le Royaume consiste , selon S. Paul , dans la justice , dans la paix et dans la joie.

Souvent la trop grande attention qu'une ame scrupuleuse fait sur ses péchés passés et sur les peines qu'elle souffre , lui cause tant de tristesse , qu'elle en tombe dans le désespoir. Bien-loin de s'arrêter à détester en particulier les péchés de sa vie passée , ou à réfléchir sur ses peines présentes , elle doit se contenter de détester en général ses péchés passés ; et envisager J. C. , en qui elle doit mettre toute sa confiance , puisqu'il est toujours prêt à lui pardonner et à la secourir.

Nous avons parlé ci-dessus , des conseils qu'on doit donner à ceux que la mauvaise disposition de l'imagination rend scrupuleux. A l'égard de ceux qui

le sont par légèreté d'esprit, il faut leur dire de s'en tenir aux conseils d'un Confesseur sage et éclairé, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. On doit leur défendre de consulter sur leurs doutes, tantôt une personne, tantôt une autre. On doit leur enjoindre de s'en tenir aux maximes qui leur ont été données pour régler leur conscience; et de ne s'en éloigner jamais, de quelque scrupule qu'ils soient agités, sans qu'il soit besoin qu'ils aillent consulter leur Confesseur à tout moment.

23. Il y a des scrupules qui nous viennent de Dieu; non qu'il soit l'auteur de nos illusions, mais parce qu'il permet que nous soyons mis à l'épreuve, et qu'il ne nous donne pas la lumière qui les dissiperait. Dieu, par ces humiliations, ou punit certaines ames, en souffrant qu'elles soient livrées à une infinité de scrupules, et en laissant succéder à leur hardiesse passée une crainte excessive; ou il veut purifier, perfectionner certaines ames choisies; éprouver la fidélité et l'amour des Justes; exciter les tièdes à éviter les imperfections, les porter à la ferveur, et à l'amour qu'ils lui doivent; purifier les fervens comme dans la fournaise; détacher enfin les uns et les autres du lieu de notre exil, et leur faire desirer la céleste Patrie.

C'est de Dieu qu'il faut attendre la guérison de ces scrupules: il semble en effet, que le meilleur remède est de n'en point chercher; mais qu'il faut souffrir patiemment cet état pénible, laissant agir Dieu qui ne veut que notre bien. Cela n'empêche pas pourtant, qu'on ne puisse prendre quelques précautions contre l'importunité de ces scrupules, qu'il est important de bien démêler.

Le Confesseur les reconnoît au motif qui les fait naître, et aux effets qu'ils produisent. L'appréhension de déplaire à Dieu est ordinairement le motif de l'inquiétude et du trouble de ces scrupuleux. Bien que cette appréhension passe les bornes, elle part néanmoins d'un bon principe, qui est au fond la Charité.

Les effets de ces scrupules sont, une horreur plus sensible du péché, une fuite plus inquiète des occasions, et une réformation toujours plus parfaite de toute la vie passée.

Lorsque le Confesseur aura lieu de croire que les scrupules viennent de la part de Dieu, il exhortera le Pénitent à se résigner entièrement à la volonté Divine, à se soumettre parfaitement à tous ses desseins; et cependant à prier le Seigneur de *ne le point induire en tentation*, ainsi que J. C. nous apprend à le demander dans l'Oraison Dominicale. Le temps que durent ces scrupules, communément n'est pas fort long: l'orage cessera enfin: le Seigneur *ne laissera point le Juste dans une éternelle agitation.* (Ps. 54. v. 25.)

Il y a des scrupules qui sont l'œuvre du démon; lequel s'efforce toujours par toutes sortes de moyens, ou d'induire au péché les ames timorées, ou de les porter au désespoir de leur salut, ou tout au moins de leur faire perdre la paix de la conscience, et de rendre leurs bonnes œuvres imparfaites. Il observe, autant qu'il est en son pouvoir, l'état de la conscience: il examine si elle est trop lâche, ou trop serrée, afin d'attaquer l'ame par le côté foible, et de la surprendre à l'imprévu. Lorsqu'il voit qu'il ne peut en arracher la crainte de Dieu, il trouble l'imagination de telle sorte, qu'elle ne représente à l'entendement que des choses tristes, et le remplit de vaines frayeurs et de perplexités: d'où il arrive que l'homme craint toujours d'avoir consenti aux pensées

qui lui sont venues, et aux impressions qu'il a senties ; et qu'il prend les simples représentations pour un véritable consentement. Deux sortes de personnes ne sont point susceptibles de ces scrupules ; savoir, les grands Saints, et les grands Pécheurs ; car dans ceux-là la Charité parfaite l'emporte sur la crainte ; et dans ceux-ci la malice surmonte la crainte. Les uns et les autres sont tranquilles sur ce point, mais par des principes bien différens.

Les effets que ces scrupules produisent ordinairement, 1. c'est d'aller à refroidir toujours l'homme dans le bien, à lui représenter ses maux comme incurables ; et en le fatiguant par des inquiétudes continuelles, à le réduire enfin au désespoir de son salut. 2. C'est de le faire tomber dans une étrange contradiction avec soi-même ; car on voit de ces personnes-là se défendre sévèrement certaines choses, et s'en accorder aisément beaucoup d'autres dans une différente espèce.

Lorsqu'on juge que c'est le démon qui inquiete un Pénitent par de vains scrupules, on doit lui conseiller de faire des prières ferventes, avec confiance, avec humilité, et avec persévérance ; et l'assurer que par elles il obtiendra le secours du Ciel, s'il joint à la prière une obéissance aveugle pour son Confesseur.

Il est nécessaire que les Confesseurs fassent attention que les scrupuleux ne sont pas toujours parfaitement maîtres de suivre les avis raisonnables qu'on leur donne, quoiqu'ils les approuvent et desirent de les suivre. Ainsi on ne doit pas perdre courage, en voyant le peu de fruit des premiers avis qu'on leur a donnés ; mais on doit les leur continuer avec charité et avec patience : c'est le seul moyen de réussir dans ce travail.

Il sera facile d'appliquer les principes que nous venons de donner sur différentes espèces de scrupules, à une infinité d'autres qui rendent certaines âmes hors d'état de faire le bien avec la liberté et l'amour dignes des enfans de Dieu ; qui les jettent dans une pusillanimité souvent incurable quand on n'y remédie pas de bonne heure et avec sagesse ; qui les engourdissent ou les effraient dans la voie du salut ; et qui souvent même causent au corps des maladies réelles, par les tourmens d'esprit qu'ils donnent, ou renversent la tête des foibles.

Nous avons parlé des scrupules les plus ordinaires et de leurs remèdes, pour l'utilité des nouveaux Confesseurs. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond de cette matière, pourront lire les livres où il en est parlé expres. *Le traité de la paix intérieure*, par le P. Ambroise de Lombez, est un des meilleurs.

De la prudence du Confesseur à l'égard des Malades.

LA maladie est le temps où les Fidéles ont plus de besoin d'être secourus, à cause des tentations de toute espèce qui mettent alors leur salut en danger.

Le Confesseur d'un Malade doit donc avoir une attention encore plus particulière, pour lui donner tous les secours que son ministère le met en état de lui

procurer. Il doit d'abord témoigner à ce Malade la part qu'il prend à son mal, et ne rien oublier pour lui marquer des sentimens de compassion et de charité capables de s'en attirer la confiance, et de le disposer à recevoir les avis qu'il aura à lui donner. Il le disposera ensuite à se confesser; il lui enseignera, s'il est besoin, la manière de le bien faire; et il l'entendra lorsqu'il sera préparé.

Il y a certains péchés mortels qui rendent difficile la Confession d'un Malade. Si ce sont des torts faits au Prochain, il faut que le Malade les répare, s'il le peut; ou s'il ne le peut pas alors, il doit prendre des mesures pour en assurer la réparation. Si ce sont des offenses commises contre quelqu'un, il faut qu'il en demande, ou qu'il en fasse demander pardon. Si ce sont des inimitiés, il faut qu'il pardonne, qu'il se réconcilie, ou du moins qu'il offre la réconciliation. S'il a dans sa maison une personne avec laquelle il vit en libertinage; il faut qu'il la renvoie sur le champ. S'il est dans quelque autre occasion prochaine de péché, il faut qu'il l'éloigne, s'il le peut; ou s'il ne peut pas absolument l'éloigner, il doit promettre de se servir de tous les moyens nécessaires pour la surmonter, s'il revient en santé. S'il a donné au Public quelque scandale, il doit s'en humilier, en demander pardon, et réparer le scandale, autant que son état le lui permet. Enfin, si ce sont des mauvaises habitudes, il est nécessaire qu'il y renonce de tout son cœur, et pour jamais. Toutes ces choses sont si indispensables, qu'on ne peut donner l'absolution, même à l'article de la mort, aux Malades qui refusent de les faire. On doit pareillement refuser l'absolution à un Malade qui étant engagé dans le péché mortel, n'en témoigne point de repentir, et ne veut pas promettre de se corriger; quand même la maladie seroit dangereuse, pressée, ou extrême. Un Confesseur a donc besoin d'une prudence particulière, pour déterminer un Malade qui se trouve dans quelqu'un de ces cas, à se mettre en état de recevoir la grâce de la réconciliation. Il doit être infiniment attentif à profiter de tous les moyens de grâce et de miséricorde, pour faire rentrer en lui-même, et remettre dans son devoir un Malade impénitent. Il doit lui représenter les Jugemens de Dieu, et les vérités les plus terribles, en redoublant pour lui ses prières, et en y ajoutant des œuvres de pénitence pour fléchir le Seigneur en sa faveur.

Il faut user de beaucoup de ménagement, pour profiter du peu de forces que laisse souvent à un Malade l'accablement excessif où le jete son mal; et il faut en même temps employer la fermeté nécessaire pour lui faire sentir le danger où il est de son salut, et l'obligation indispensable où il se trouve de prendre sur le champ les mesures les plus propres pour obtenir le pardon de ses péchés.

Si le Malade est dans un péril qui ne souffre point de délai, on doit lui donner l'absolution si-tôt qu'il est disposé à faire ce qui est nécessaire. S'il donne des signes de repentir, le Confesseur doit l'aider, l'encourager, le soutenir le consoler : mais quelque équivoques que puissent être ces signes de douleur, et quelque peu qu'on doive compter sur les promesses d'un mourant engagé dans des habitudes criminelles, et dont la conversion ne commence qu'à la dernière maladie, il ne doit ni lui refuser, ni lui différer l'absolution; il doit au contraire la lui accorder. *Pœnitentiam damus*, dit S. Augustin,

expliquer ; ou lui prononcer soi-même une Confession en général , en lui disant : *Dites avec moi dans votre cœur* : « Je m'accuse de tous les autres péchés que » j'ai commis en pensées, paroles, actions et omissions ; contre Dieu, contre mon » Prochain et contre moi-même ; dans mes prières , dans mes Confessions et » Communions ; et dans les devoirs de mon état. « Après quoi le Confesseur doit dire *Misereatur* , etc. *Indulgentiam* , etc. si l'état du Malade le permet ; et ensuite l'exciter à la Contrition avant que de lui donner l'absolution , en lui rappelant quelques-uns des motifs les plus capables de l'y exciter. Lorsque le Malade ne peut être seul avec le Confesseur, on peut se contenter de lui faire faire la Confession générale que nous venons de marquer , avec un acte de contrition.

Quand un Malade est sans connoissance , on est obligé par nécessité de ne lui imposer aucune pénitence avant l'absolution. Mais il faut toujours lui en imposer une , quoique très-légère , pour peu qu'il ait de connoissance. Il faut prescrire au Malade une pénitence qu'il soit en état de faire , et proportionnée à ses forces , quelques énormes que puissent être les péchés dont il s'est confessé ; comme de réciter tout bas l'Oraison Dominicale ; d'invoquer un certain nombre de fois le sacré Nom de JESUS ; de produire des actes de Foi , d'Espérance , de contrition , d'amour et de conformité à la volonté de Dieu , en lui offrant ses afflictions , ses douleurs , sa maladie , et ses suites , l'amertume des remèdes , les douleurs des opérations s'il en a quelqu'une à souffrir , et sa mort même , en sacrifice d'expiation pour ses péchés , ou de faire des aumônes selon ses facultés. Le Confesseur aura soin , autant qu'il le pourra , de lui faire faire cette pénitence sur le champ de lui. Si l'on espere qu'il reviendra en santé , on doit lui prescrire une pénitence convenable et proportionnée à ses crimes , laquelle il sera obligé de faire étant revenu en convalescence ; ou s'il n'a pu faire toute sa Confession , lui dire , ainsi que nous l'avons déjà observé , qu'on lui prescrira la pénitence , quand il aura achevé sa Confession étant guéri. Mais en lui faisant faire une légère pénitence , parce que son état ne lui permet pas d'en faire une proportionnée à ses péchés , on ne doit pas manquer de lui faire prendre une résolution véritable et sincère de faire pénitence selon son pouvoir , de lui inspirer le désir de satisfaire à la Justice de Dieu , et de l'exhorter à prier le Seigneur de suppléer par sa bonté , et par les mérites de J. C. , à ce qui manque à sa pénitence. Si le Malade est à l'extrémité , on doit se contenter de lui ordonner de prononcer avec dévotion l'adorable Nom de JESUS , et celui de MARIE , de frapper sa poitrine , ou de témoigner qu'il accepte la maladie et la mort pour l'expiation de ses fautes.

Un Confesseur doit étudier avec soin , l'état et la disposition des Malades , et y proportionner ses avis ; porter à la confiance ceux qui seroient tentés de désespoir ; exciter au mépris du monde et au désir du bonheur éternel ceux qui auroient trop d'attaché aux choses de la terre , et à la vie ; fortifier contre la crainte de la mort , ceux qui en seroient trop effrayés ; parler des Jugemens de Dieu à ceux qui paroîtroient indolens , et dans une fausse sécurité ; tenir les présomptueux dans l'humilité par le souvenir de leurs péchés , et des châtimens qu'ils méritent : les exhorter à la patience , et à prendre leurs maux de la main de Dieu en satisfaction de leurs péchés , et en union avec les souffran-

ces de Notre Seigneur J. C., dont il aura soin de leur rappeler la mémoire. En un mot, il n'oubliera rien pour les affermir dans l'amour de Dieu, dans la confiance en sa miséricorde, dans la paix et dans la tranquillité, par les dispositions d'un esprit de sacrifice sans réserve, et d'une entière immolation. Mais en tout cela il faut éviter de fatiguer le Malade par de trop longs discours, et avoir attention de ménager l'état de foiblesse où il se trouve. Si le Malade peut donner des marques de consentement à tout ce qu'on tâche de lui inspirer, il faut les lui demander.

Si le Malade a mené une vie peu chrétienne, il faut lui représenter, que Dieu lui envoie cette maladie pour le faire retourner vers lui; que Dieu frappe le corps afin de réveiller l'âme, qui est comme ensevelie dans une léthargie profonde à l'égard de l'éternité; qu'étant redevable à la Justice de Dieu de beaucoup de péchés, il lui envoie cette maladie non seulement pour l'avertir d'implorer sa miséricorde, mais encore pour lui donner un moyen de satisfaire à sa Justice, et pour changer en ces peines passagères qu'il souffre, les peines éternelles qu'il mérite de souffrir; que quand il seroit assuré que sa maladie n'est pas mortelle, il ne doit pas laisser de retourner à Dieu; puisque c'est une conduite indigne d'un Chrétien de ne penser à l'éternité, que lorsqu'il ne peut plus jouir du temps; il doit craindre que Dieu ne veuille pas l'écouter lorsqu'il l'invoquera aux derniers momens de sa vie, si lui-même n'écoute pas le Seigneur lorsque le mal est moins violent, et moins dangereux.

Si le Malade souffre beaucoup, il faut s'appliquer particulièrement à soutenir sa patience et son courage: pour cet effet le Confesseur l'exhortera à supporter ses maux en esprit de pénitence, et pour l'expérience de ses péchés; à les recevoir de la main de Dieu comme des châtimens d'un pere qui l'aime, et qui ne le corrige dans le temps que pour le sauver dans l'éternité; à unir ses douleurs aux souffrances de J. C. Il lui représentera que l'impatience augmenteroit l'accablement de sa situation; qu'elle le priveroit des grands avantages qu'il peut tirer de sa maladie pour son salut, et le rendroit même plus criminel devant Dieu; qu'un moment de peine supportée en cette vie pour l'amour de Dieu, produira en l'autre un poids immense de gloire; que les souffrances de cette vie, si grandes soient-elles, ne peuvent être proportionnées à la peine que méritent nos péchés, non plus qu'à la récompense que nous en espérons. Enfin, on peut lui dire, qu'il est entre les mains du Seigneur, qu'il doit s'y abandonner et le laisser faire selon sa sainte volonté; puisque c'est son salut qu'il opère par l'état auquel il le réduit; et que les Saints instruits de cette vérité, prioient Dieu de ne les pas épargner en cette vie, afin qu'il leur fît miséricorde en l'autre.

Les personnes vertueuses peuvent aussi avoir besoin de consolation dans leurs maladies; mais dans les encouragemens qu'on leur donne; il faut prendre garde à ne les pas enfler de vanité, en ne faisant que les louer et en leur représentant leur maladie comme la récompense de leur vertu. On peut leur dire, que les plus saints ont besoin de l'épreuve de l'affliction; que les adversités servent à nous faire connoître si nous aimons Dieu véritablement; qu'il est aisé de le servir dans la prospérité; que la perte de la santé et des autres biens que nous avons, nous fait connoître si c'est avec raison que nous nous flations auparavant de n'y avoir

point d'attache. On peut leur dire encore , que comme l'argent s'éprouve par le feu , et l'or dans le creuset , ainsi le Seigneur éprouve les cœurs par la douleur et les tribulations , jusqu'à ce qu'ils soient assez purs à ses yeux ; que nous sommes une pierre que Dieu taille pour nous placer dans la Jérusalem céleste ; qu'ainsi il faut souffrir le ciseau , jusqu'à ce que nous ayons reçu la forme que nous devons avoir , pour tenir la place qui nous est destinée ; que le Chrétien a été prédestiné pour être conforme à J. C. , et que cette conformité consiste à le suivre ici-bas dans les souffrances , pour entrer avec lui dans sa gloire.

Si la maladie est dangereuse , et qu'il y ait lieu de craindre qu'elle ne tende à la mort , il faut en avertir prudemment le Malade , le disposer à recevoir le saint Viatique et l'Extrême-Onction , et à faire à Dieu le sacrifice de sa vie ; l'exhorter à mettre ordre de bonne heure à ses affaires , à restituer ce qu'il pourroit avoir du bien d'autrui , à racheter ses péchés par des aumônes et autres bonnes œuvres , à pourvoir à celles qu'il veut qu'on fasse après sa mort pour le repos de son amie , sans remettre ce soin aux parens ou amis , qui négligent souvent d'exécuter les dernières volontés des Défunts , lorsqu'elles ne sont point réglées par des actes publics et en bonne forme. Mais les Confesseurs , comme les Curés , doivent toujours se souvenir de prendre garde qu'il n'y ait rien d'intéressé dans ces sortes de conseils.

C'est pour être encore plus en état de donner aux Malades les avis et les conseils nécessaires , et pour empêcher ceux dans lesquels la maladie ne réveille quelquefois aucun sentiment de religion et de piété , de mourir dans le crime et l'impénitence , et de profaner les Sacramens , qu'il est défendu dans ce Diocèse à tous Confesseurs Séculiers comme aux Réguliers , qui ne sont ni Curés , ni Secondaires , d'aller confesser aucun des malades qui les appelleront , quand même ils seroient du nombre de leurs Pénitens ordinaires , sans en avoir auparavant averti le Curé de la Paroisse ; et sans s'être informés de lui , de ce qu'ils peuvent faire de plus utile pour la conscience et le salut du Malade qui les demandera , en recherchant s'il ne vit point d'une manière scandaleuse , et si le Curé ne connoît rien en lui qui le rende indigne de l'absolution. En l'absence du Curé , qui sera toujours consulté lorsqu'il pourra se trouver , le Confesseur , soit Séculier , soit Régulier appelé pour confesser un Malade , prendra ces éclaircissemens d'un des Secondaires , en s'adressant toujours au plus ancien , s'il y en a plusieurs , comme plus en état de connoître tous les Pároissiens. Si le danger de la maladie est pressant , et ne donne pas au Confesseur le temps d'avertir le Curé avant que d'aller entendre le Malade , il aura soin de le faire aussitôt après la confession , afin que le Curé soit en état de remplir ses obligations envers le Malade ; ainsi que nous l'avons dit ci-devant , (*pag. 313.*)

Il est du devoir du Confesseur , d'obliger les Malades de régler les affaires qu'ils doivent régler sous peine de péché ; mais pour celles qui ne regardent pas la conscience ; les Confesseurs ne doivent pas s'en mêler ; et cela leur est défendu dans ce Diocèse. Ils éviteront de s'immiscer alors dans les intérêts temporels des familles , de gêner la liberté des Testateurs par des suggestions ou sollicitations en faveur des uns au préjudice des autres. Ils se réduiront à donner à leurs Pénitens les conseils nécessaires pour l'acquit de leur conscience.

et à les détourner des dispositions qui seroient contraires à la Justice, ou à la Charité.

Un Confesseur ne doit point permettre aux Malades de faire dans leurs testamens, des legs qui seroient au préjudice de leurs créanciers, ou trop onéreux ou préjudiciables aux familles; suivant le sentiment de saint Augustin, qui ne veut pas qu'on dépouille les enfans, même pour enrichir l'Eglise.

Il doit encore veiller pour qu'un Malade ne fasse rien dans son testament, qui soit contraire aux Loix divines et humaines, qu'il n'use d'aucune tromperie, qu'il n'agisse point par haine, par vengeance. Il doit empêcher les peres et les meres de faire aucun tort à leurs enfans par des partages qui ne sont point autorisés par les Loix, que la seule passion inspire, et qui étant toujours une source de division dans les familles, en causent la ruine totale, et attirent la malédiction de Dieu. Il doit pareillement faire en sorte qu'un Malade ne fasse aucun don aux personnes prohibées par les Loix; qu'il retranche dans les legs et les clauses de son testament, tout ce qui ressent la vanité et l'ostentation, tout ce qui est indigne de la sainteté et de la pureté des sentimens dans lesquels doit vivre et mourir un Chrétien.

Les Confesseurs ne doivent pas permettre qu'il y ait dans les testamens aucun legs et aucun don, soit pour leurs Communautés, s'ils sont Réguliers, soit pour eux. Ils ne peuvent manquer d'être attentifs à témoigner dans ces occasions, comme en toutes les autres, un entier désintéressement, sans avilir leur ministère, et sans s'exposer au mépris public, souvent même aux plus noires calomnies et à des soupçons désavantageux et déshonorans. Les Curés même ne doivent point suggérer aux Malades les legs pieux en faveur de l'Eglise Paroissiale; et il est important qu'ils aient une grande réserve sur cet article, afin d'éviter tout soupçon de propre intérêt. Il seroit à désirer que les Ministres des saints Autels eussent gravées dans leur mémoire, ces belles paroles de saint Jérôme écrites particulièrement pour eux. *Nè demandons jamais rien, et recevons rarement ce qu'on nous offre. Il arrive presque toujours, que celui qui vous prie de recevoir, vous en estime moins, quand vous avez reçu ce qu'il vous offroit avec le plus d'empressement.* Saint Paul disoit aux Anciens de l'Eglise de Millet: (Act. 20. 25.) *Je vous ai montré en toutes choses que c'est en annonçant gratuitement l'Evangile qu'il faut ménager les foibles, leur ôter tout lieu de croire qu'on prêché par avarice; et se souvenir de cette parole du Seigneur JESUS: C'est un plus grand bonheur de donner, que de recevoir.*

A l'égard des dépôts de certaines sommes que les Malades veulent quelquefois remettre entre les mains des Confesseurs, pour en disposer après leur mort selon les intentions secretes qu'ils leur ont déclarées, voici ce que la prudence doit faire observer: 1. Une personne à l'article de la mort peut prier son Confesseur de se charger d'un dépôt pour faire des restitutions qu'elle ne peut faire sans intéresser sa réputation, si elle n'emploie son secours et son ministère; alors le Confesseur est obligé par les regles de la Charité de recevoir ce dépôt; parce que ce moribond ne pouvant restituer, sans intéresser sa réputation, que par les mains de son Confesseur, c'est comme une suite nécessaire et une conséquence de la Confession, sur laquelle le Confesseur ne doit compte qu'à Dieu.

2. Si le dépôt est pour faire quelque action de charité et de surrogation,

soit en faveur des Pauvres ou des Hôpitaux , ou de quelque personne particulière non prohibée par la Loi , quoique le Confesseur puisse s'en charger sans blesser sa conscience , il n'est pas toutefois à propos qu'il s'en charge , pour ne pas s'exposer à tous les inconvéniens qui en peuvent arriver.

3. Si le dépôt que veut faire le Malade est pour faire une donation à quelque personne que les Loix ont déclarée incapable de la recevoir , le Confesseur ne peut et ne doit pas s'en charger ; parce qu'un *fideicommiss* en fraude de la Loi , blesseroit également et la conscience du Confesseur qui s'en chargeroit , et celle du Pénitent qui le feroit.

On trouvera dans ce que nous dirons ci-après de la visite et assistance des Malades , un plus long détail des instructions et des exhortations propres , à leur inspirer les sentimens de piété et de religion où ils doivent être.

De la prudence du Confesseur à l'égard des Enfans.

La prudence demande que l'on engage les petits enfans à venir se confesser , dès qu'ils sont capables de connoître que ce n'est pas bien fait de mentir , de se mettre en colere , de désobéir , de faire du mal aux autres petits enfans , etc. Car en les faisant venir à confesse , on les détourne de continuer à faire le mal , on les instruit peu à peu des premiers élémens de la Religion , on leur inspire l'amour de Dieu et la crainte de l'offenser , on les engage à apprendre leur Catéchisme , à faire leurs prières dévotement , à obéir à leurs peres et meres , etc.

Il ne faut pas se contenter de les confesser une fois par an : il ne faut pas aussi le faire trop souvent ; mais au moins trois ou quatre fois dans l'année. On doit les attirer à la Confession par une grande douceur , et en leur témoignant beaucoup d'amitié et de bonté ; quelques plaintes qu'on ait entendues de leur malice , ce n'est pas dans la Confession qu'il faut les traiter durement , ni leur en faire des menaces ; rien ne seroit plus propre à les éloigner que la sévérité : au contraire , il faut les porter à se corriger par la vue de la récompense , et du plaisir qu'il y a à faire le bien ; on doit ne leur parler que d'une manière à leur rendre la vertu aimable. Lorsqu'on leur parle des châtimens qui sont les suites du péché , il faut leur marquer qu'on les craint pour eux , et qu'on seroit fâché qu'ils leur arrivassent.

Comme la crainte et la honte leur font souvent cacher leurs péchés , il faut les prévenir prudemment en les caressant , en leur parlant de façon à les enhardir à se bien confesser , en leur demandant s'ils ne sont pas bien résolus de dire tous leurs péchés ; leur représentant quels sont les avantages d'une sincere et entiere déclaration , qu'il ne faut pas avoir plus honte de dire ceux qui leur paroissent les plus considérables , que les plus petits ; et leur faisant espérer que Dieu les leur pardonnera tous , s'ils les veulent tous dire.

En les examinant sur les péchés qu'ils peuvent avoir commis avec d'autres enfans , il est bon de leur parler de ce que les autres ont fait , en leur disant ,

par exemple : *Ceux avec qui vous avez été , n'ont-ils pas fait des malices ?* S'ils répondent qu'oui , on leur demandera quelles sont ces malices ; et après qu'ils en auront découvert une , on leur demandera , si ceux avec qui ils ont été n'en ont pas fait d'autres , jusqu'à ce que l'on n'en trouve plus ; puis on examinera s'ils ont fait comme les autres , et s'ils ont appris à d'autres les mêmes malices.

Comme le poison de l'impureté n'épargne pas l'âge le plus tendre , il faut examiner prudemment les enfans sur ce péché , afin de pouvoir en corriger ceux qui commenceroient à le commettre. Pour les interroger là-dessus d'une manière qui ne puisse pas en donner l'idée à ceux qui ne connoissent pas ce péché , et qui n'y sont pas tombés , il faut leur demander en général s'ils n'ont pas joué et badiné avec d'autres petits enfans , avec ceux d'un autre sexe , et quelles sortes de badineries ils ont faites ; si ceux avec qui ils vont , sont bien sages : s'ils ne font point d'immodesties , ce que c'est ; s'ils en ont fait autant. En les entendant répondre , il sera facile de reconnoître s'ils ont fait quelques fautes contre ce Commandement ; on doit se servir de leur franchise et de leur simplicité , pour les engager à s'expliquer ingénument ; mais toujours avec l'attention de ne leur pas apprendre ce qu'ils ignorent , conformément aux principes que nous avons établis en parlant de la manière dont les Confesseurs doivent interroger les Pénitens. Si on les trouve coupables de quelques fautes de cette espèce , il faut leur défendre de faire ce qu'ils ont fait , en leur disant que c'est un péché ; et que si leurs peres et meres les trouvoient faisant de semblables choses , ils les châtieroient rudement. L'expérience apprend que les interrogations faites prudemment aux enfans sur cette matière , ne sont pas inutiles ; et qu'elles servent souvent à découvrir et corriger un mal qui commence , et qui n'étant découvert que dans un âge plus avancé , se corrige plus difficilement et plus rarement.

Il arrive souvent que ces enfans répondent assez bien aux premières interrogations qu'on leur a faites sur leurs jeux et leurs badineries avec d'autres enfans ; mais quand on veut les faire expliquer ce que c'est que ces jeux , ils se mettent à pleurer , n'osant dire les choses honteuses qu'ils ont faites ; ou ils nient ce qu'ils avoient d'abord avoué. Un Confesseur a besoin alors d'une grande prudence pour gagner leur confiance , pour calmer leur frayeur , et leur rendre le courage ; il est bon de leur dire qu'on est persuadé qu'ils ne feront plus ce qu'ils ont fait ; qu'ainsi ils n'ont qu'à l'avouer naturellement , à déclarer combien de fois ils l'ont fait , en leur promettant que Dieu le leur pardonnera et les aimera s'ils ne mentent point , et s'ils confessent tout. Si on ne peut les faire se bien expliquer en les interrogeant honnêtement , il faut se contenter de leur faire promettre de ne plus s'arrêter seuls avec les enfans qui ont fait des choses deshonnêtes avec eux , et les exhorter à s'en confesser encore mieux une autre fois.

On doit encore observer , de ne jamais faire regarder aux enfans la Confession comme un jeu ; en leur donnant , par exemple , comme il arrive souvent à plusieurs Confesseurs de le faire , les premières fois qu'ils se confessent , pour toute pénitence , lorsqu'ils se sont confessés , des récompenses convenables à leur âge ; en badinant avec eux après qu'ils se sont confessés , sur la Confession qu'ils ont faite. Il est essentiel de leur apprendre de bonne heure à respecter tout ce qui regarde la Religion , à s'approcher des Sacramens avec piété , en

les instruisant, autant qu'ils en sont capables, de leur vertu, et des avantages qu'on en retire, et à faire avec application et sérieusement, autant qu'ils le peuvent, tout ce qui a rapport à Dieu et à leur salut.

Comme les enfans ne sont pas si-tôt capables d'absolution, qu'ils sont capables de péché, leurs premières Confessions ne sont ordinairement que des commencemens de Confession, et ne doivent pas être suivies de l'absolution. C'est pourquoi on ne doit pas les presser alors d'une maniere qui les gêne, pour leur faire avouer leurs péchés; il faut être bien doux avec eux, pour les enhardir peu à peu à découvrir leurs fautes; et lorsqu'on les voit assez instruits pour faire un acte de Contrition, on doit leur faire faire une Confession générale, dans laquelle on les examine plus exactement; et si on leur trouve une connoissance et des dispositions suffisantes, et assez de raison pour être jugés capables de ce Sacrement, on leur donne l'absolution.

Toutes les fois que les enfans viennent se confesser, il faut leur faire pratiquer toute la cérémonie du Sacrement, sans rien omettre de ce que les Pénitens doivent dire et faire; afin de les bien styler. Il faut qu'ils commencent par se mettre à genoux, par faire le signe de la Croix, et dire : *Mon Pere, bénis-sez-moi*, etc. et ensuite le *Confiteor* en langue vulgaire jusqu'à *meâ culpâ*. Cela fait, le Confesseur leur demandera ce qu'on demande aux autres Pénitens, et tâchera de faire en sorte qu'ils disent eux-mêmes leurs péchés, et le nombre de chaque sorte de péché, et qu'ils ne fassent pas comme ceux qui ne savent faire autre chose que de répondre *oui* et *non* aux interrogations du Confesseur. Il est cependant bon de les interroger, après qu'ils ont dit tout ce qu'ils vouloient dire; soit afin de leur faire déclarer tous les péchés qu'ils ont commis, soit afin de leur apprendre insensiblement à se bien confesser. Il faut aussi les accoutumer à terminer leur Confession par ces paroles, ou d'autres semblables : *Je m'accuse encore de tous mes autres péchés que je ne connois pas, et j'en demande pardon à Dieu, et à vous mon Pere, la pénitence et l'absolution, si vous m'en trouvez capable*. Après quoi le Confesseur leur fera achever le *Confiteor*, comme ils l'ont commencé; lequel étant fini, il les exhortera à ne plus faire les mêmes péchés, et à ne pas manquer à leurs petits devoirs, leur donnant des avis à leur portée, qu'ils puissent entendre et retenir, et qui soient propres à leur faire impression. Comme ils ont d'ordinaire l'esprit peu capable d'application, il est bon de leur faire l'exhortation par forme de Catéchisme; par exemple, en leur faisant réciter les Commandemens de Dieu, pour leur faire remarquer que Dieu défend ce qu'ils ont fait contre ce qui y est ordonné. Après leur avoir donné les instructions convenables, ce qu'il faut faire brièvement pour ne pas fatiguer leur attention, le Confesseur leur prescrira une pénitence; leur demandera s'ils sont résolus de la faire, et s'ils la retiendront bien, car ils sont sujets à oublier; et afin qu'ils ne manquent pas à l'accomplir, il les exhortera de la faire aussi-tôt qu'ils se seront retirés du Confessional; après quoi il leur fera prononcer un acte de contrition, qu'il leur recommandera de recommencer pendant qu'on les absoudra; et il leur donnera l'absolution, s'il y a matière suffisante dans leur Confession, et s'il les trouve en état de la recevoir, et bien disposés.

Le quatrième Concile de Latran tenu sous le Pape Innocent III, ayant ordonné dans le Chapitre, *Omnis utriusque sexus*, à tous les Fideles de se confesser

au moins une fois l'an, lorsqu'ils ont atteint l'âge de discrétion, ce précepte comprend tous les enfans qui ont atteint cet âge. Mais le Concile n'a pas déterminé quel est cet âge qu'il appelle de discrétion ; parce qu'il n'est pas le même dans tous les enfans. Il est difficile de dire précisément le temps auquel il vient. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que ce précepte commence à obliger les enfans dès qu'ils sont capables de dol et de péché, et qu'ils peuvent discerner entre ce qui est péché, et ce qui ne l'est pas, entre le bien et le mal. S. Charles estime que c'est une sainte et louable coutume de faire venir devant un Confesseur les enfans de six ans, les uns après les autres, afin qu'ils s'instruisent de ce qui regarde le Sacrement de Pénitence ; et qu'ils s'accoutument insensiblement à l'usage de la Confession. Les Curés et les Confesseurs profiteront pour cela du temps Paschal. Mais ils prendront garde à ne pas donner jamais l'absolution, qu'aux enfans qu'ils remarqueraient avoir assez de jugement pour commettre un péché, et en concevoir de la douleur ; et dans lesquels ils reconnoitraient les dispositions nécessaires pour recevoir ce Sacrement.

À l'égard des enfans qui n'ont pas encore assez de discernement, et qui n'ont pas l'usage de la raison, il est bon de leur faire toutes les demandes qu'on fait aux adultes, de leur faire dire le *Confiteor* en langue vulgaire, afin de les former et accoutumer de bonne heure à la Confession ; on les instruira, et on leur enjoindra quelques exercices de piété. Le Confesseur ne leur donnera pas l'absolution, à la place de laquelle il leur donnera la Bénédiction suivante :

Domine Jesu Christe, qui dixisti, sinite parvulos venire ad me, talium enim est regnum celorum ; super hunc parvulum tuæ benedictionis gratiam infunde, ut gratiâ, ætate, et sapientiâ apud Deum et homines proficiens, salutem consequatur æternam. In nomine Patris † et Filii † et Spiritus † Sancti.

De la prudence du Confesseur pour régler la fréquente Confession.

IL y a trois sortes de Pénitens qu'un Confesseur doit porter à se confesser souvent. Les premiers sont ceux à qui la fréquente Confession est nécessaire pour sortir de l'état de péché mortel ; tels sont ceux qui tombent souvent dans le péché par l'effet d'une violente passion, d'une forte habitude, ou d'une occasion prochaine dont ils ne peuvent s'éloigner. Car ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on les oblige à se contenir durant quelques jours ; au bout desquels si on ne recommence à les encourager, ils retombent dans le péché. Mais en les faisant revenir souvent, et en les animant à résister à la tentation, on les fortifie dans la résolution qu'on leur a d'abord inspirée ; on leur fait affaiblir par une résistance continuelle, la passion ou l'habitude qui les dominoit, et on les met en état de ne plus retomber.

Quand on les remet pour un temps trop long, il arrive d'ordinaire, qu'après avoir résisté quelques jours, ils retombent dans le péché ; et souvent ils n'osent
revenir

revenir par la crainte d'être encore différés; ou s'ils reviennent, on se trouve dans la nécessité de leur répéter ce qu'on leur a déjà dit, avec aussi peu de fruit que la première fois.

Il faut donc pour réussir à les corriger, les remettre pour un temps court, pendant lequel on prévoit qu'ils résisteront à la tentation; parce que quand ils reviendront sans être retombés, on les engagera plus facilement à continuer d'agir de la même sorte, jusqu'à ce qu'ils soient fortifiés contre ce qui les portoit au péché.

Pour les animer à la persévérance, on pourra les faire réfléchir sur la consolation qu'ils sentent en eux-mêmes de n'être point retombés, sur les avantages qu'ils trouveront à vivre dans la grace de Dieu, et sur le malheur de ceux qui passent leur vie dans le péché; et qui, faute de s'en corriger, ne font que des Confessions et des Communions sacrilèges. On pourra en même temps les assurer que la facilité de résister au péché s'augmentera de jour en jour, s'ils continuent à s'abstenir de le commettre. S'il s'en trouve qui ne veulent pas revenir, il ne faut pas pour cela leur donner l'absolution, qu'ils ne se soient suffisamment disposés à la recevoir.

Les seconds sont ceux qui étant en état de grace, tomberoient probablement bientôt dans le péché mortel, s'ils n'avoient soin de prendre souvent dans la Confession les forces nécessaires pour résister aux tentations auxquelles ils sont exposés: tels sont ceux qui se trouvent engagés dans des occasions dangereuses: ceux qui ayant depuis peu renoncé à de mauvaises habitudes, sont encore foibles dans la vertu; ceux qui ont naturellement l'esprit léger, inconstant, et propre à se laisser aller facilement aux occasions qui se présentent; et ceux qui dans toutes leurs Confessions se trouvent coupables de quelque péché mortel. Le meilleur moyen pour les préserver de la rechûte, est de les faire venir souvent se confesser, pour trouver dans la grace du Sacrement et dans les avis d'un bon Confesseur, la force dont ils ont besoin pour éviter le péché. Leurs Confessions doivent être plus ou moins fréquentes, à proportion du péril auquel ils sont exposés.

Les troisièmes sont ceux qui vivent dans la crainte de Dieu, et desirant de s'avancer dans la perfection chrétienne; car la fréquente Confession est un des meilleurs moyens qu'ils puissent prendre, pour réussir dans leur dessein. Mais pour bien régler leurs Confessions, il faut premièrement avoir égard aux obligations particulières de chacun, afin que les Confessions de dévotion n'empêchent personne de remplir les devoirs de sa condition. Il faut, selon S. François de Sales, *servir Dieu par les exercices convenables à son état, et par les actions qui en dépendent*; et ce Saint ajoute que *tout ce qui est contraire à cet avis, n'est autre chose qu'amour propre*. Quand donc des personnes qui sont chargées de beaucoup d'occupations, ou qui vivent de leur travail, desirant par dévotion de fréquenter les Sacramens, il faut les obliger à prendre pour cela des temps qui ne les empêchent point de s'acquitter de leurs devoirs; autrement en pensant les porter à la perfection, on les en détourneroit, car le premier pas pour y arriver est de remplir ce qui est d'obligation.

Secondement, il ne faut pas prétendre engager tous les gens de bien à se confesser aussi souvent les uns que les autres; mais plus ou moins souvent, selon les différentes circonstances. Il faut exciter ceux qui ne se confessoient qu'une fois

chaque année, à se confesser au moins cinq ou six fois par an, dans le temps des principales Fêtes; car cette pratique convient à tous les bons Chrétiens, de quelque condition qu'ils soient. On tâchera ensuite de les engager peu à peu, s'il est possible, à se confesser plus fréquemment. Quand on trouve des personnes qui ont la commodité de se confesser plus souvent, on peut exciter les uns à le faire tous les mois, et les autres tous les quinze ou huit jours, selon la disposition qu'on trouvera en eux pour profiter de la fréquentation de ce Sacrement.

Saint François de Sales prescrit seulement une Confession par semaine à ceux qu'il instruit des pratiques de la dévotion; et il desire qu'ils la fassent toujours, s'il se peut, quand ils veulent communier: d'autres Directeurs habiles en prescrivent jusqu'à deux. Mais cela doit principalement dépendre du caractère des esprits; car parmi les personnes de vertu, il y a des esprits forts, et des esprits foibles; des esprits doux, et des esprits vifs; il y a des gens scrupuleux, et d'autres qui ne le sont pas; il y en a d'une humeur fâcheuse, qui ne se réduisent à leur devoir qu'avec une extrême difficulté, et en se faisant une grande violence; il s'en trouve d'un tempérament égal et tranquille; et d'autres d'un esprit toujours inquiet et changeant. Enfin, il y en a qui sont sujets à différentes peines tant de corps que d'esprit; et c'est souvent au milieu des infirmités, des difficultés et des peines, que l'on trouve la plus grande vertu. Ces différentes dispositions demandent une condition différente.

Quand on conduit des Pénitens qui ont l'esprit doux, tranquille, fort, et égal, et qui ne sont point tourmentés de scrupules, ni d'autres peines d'esprit, il suffit de les confesser une fois en huit jours, quoiqu'on juge pouvoir leur permettre de communier plusieurs fois la semaine. On peut même sans difficulté, si l'on est d'ailleurs bien assuré de leur piété, de leur vertu, et de leur vigilance à éviter le péché, si on les connoît assez instruits pour distinguer le péché mortel d'avec le péché véniel, et assez humbles pour ne point se flatter sur leurs péchés et sur leurs défauts, on peut, dis-je, leur permettre de continuer leurs Communions ordinaires, lorsqu'ils ne peuvent avoir la commodité de se confesser après la huitaine, et qu'il ne leur est pas arrivé de tomber dans des fautes considérables; car ils sont en état de communier, et ils ne sont pas sujets à s'inquiéter de ne s'être pas confessés avant la Communion, à moins qu'ils n'en aient une raison suffisante.

A l'égard de ceux qui sont scrupuleux, foibles, vifs, agités de peines d'esprit ou de différentes passions qui naissent de leur tempérament, il faut que le Confesseur qui les conduit leur permette ordinairement de se confesser deux fois la semaine, s'il les juge capables de communier plus souvent que tous les huit jours; parce que la disposition de leur esprit ne leur permet pas toujours de communier sans s'être confessés auparavant. Il est cependant à propos de les accoutumer peu à peu à ne se confesser qu'une fois la semaine; parce que les personnes auxquelles on permet de communier si souvent, doivent vivre d'une manière qui ne demande pas une plus fréquente Confession, si ce n'est par rapport à quelques circonstances particulières.

Il est d'une extrême conséquence, que le Confesseur évite ce qui pourroit rendre scrupuleux les Pénitens qui se confessent souvent. Pour cet effet il ne doit jamais les obliger à s'accuser de circonstances inutiles, ni exagérer les fautes lé-

geres dont ils s'accusent, ni à plus forte raison mettre du péché où il n'y en a pas. Il doit leur parler toujours d'une manière exacte, solide, raisonnable, et décisive. Pour bien conduire les commençans, il faut leur apprendre à s'examiner d'une manière tranquille, sans s'inquiéter lorsqu'ils ne trouvent pas leurs péchés. Il faut aussi leur faire connoître que le démon par une ruse artificieuse, porte souvent les Fidéles à s'occuper totalement de leur examen de conscience, pour les empêcher de faire des actes de contrition, et rendre leurs Confessions inutiles; et que pour ne pas tomber dans ce piège, il faut, après un examen raisonnable et tranquille, s'exciter à la contrition et à la détestation de ses péchés, et à la résolution d'éviter soigneusement les moindres fautes.

Autres Regles qu'un Confesseur doit suivre lorsqu'il instruit les Pénitens.

LE Confesseur faisant dans le sacré tribunal la fonction de Docteur, de Juge, et de Médecin, c'est à lui à conduire le Pénitent, à juger sa cause, et à lui ordonner les remèdes nécessaires à sa guérison. C'est au Confesseur, comme guide, à régler la conscience du Pénitent, à le rappeler des erreurs et des égaremens, à lui faire éviter les écueils qui se rencontrent sur ses pas. C'est donc au Pénitent à se soumettre aux avis du Confesseur; et si un Confesseur prenoit pour règle les avis du Pénitent, il s'exposeroit à agir contreses lumières, à faire de grandes fautes en se laissant souvent tromper; et il courroit risque de répondre au Jugement de Dieu de la perte d'un grand nombre d'âmes. Un habile et sage Médecin n'a point d'égard à la volonté du malade, mais à ce qui peut lui procurer la santé. *Nemo dicit medico corporis sui*, dit saint Ambroise sur le Pseaume 37, *quemadmodum sit curandum.... si dixerit medicus medicinæ genus quo curari debeat æger, et ille fastidiat, discedit medicus, et ægrum relinquit*. Il est vrai que, comme le remarque S. Augustin, si un Confesseur laissoit vivre à leur fantaisie ceux qui s'adressent à lui, il auroit une foule de Pénitens beaucoup plus grande; et que si sa conduite étoit en cela blâmée par quelques personnes éclairées, il auroit pour lui la multitude; mais malheur au Prêtre qui oseroit se déterminer par un motif aussi bas et aussi criminel que celui de s'attirer uniquement l'approbation et l'estime des hommes; c'est à Dieu qu'il répondra de son ministère; il ne se doit qu'à la Loi du Seigneur, et aux saintes regles que l'Eglise lui prescrit. *Si dicente me ad inpium : morte morieris*; dit Dieu par le Prophete Ezechiel, (c. 3. v. 18. 19.) *non annuntiaveris ei, neque locutus fueris ut avertatur à viâ suâ impiâ et vivat, ipse impius in iniquitate suâ morietur, sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram. Si autem tu annuntiaveris impio; et ille non fuerit conversus ab impietate suâ, et à viâ suâ impiâ; ipse quidem in iniquitate sua morietur; tu autem animam tuam liberasti*. Rien ne peut mieux faire sentir à un Confesseur, combien il est coupable de moins consulter son devoir, que l'inclination ou l'intérêt d'un Pénitent.

Un Confesseur est donc obligé d'être ferme dans ce qu'il croit devoir ordonner au Pénitent; et ne se laisser jamais aller à son sentiment, lorsqu'il le voit prévenu de principes contraires à ceux dont la vérité lui est connue. L'Assemblée du Clergé en 1700, a condamné la proposition suivante. *Si quis vult sibi consuli secundum eam opinionem quæ sit faventissima, peccat qui secundum eam non consulti. Hæc propositio*, dit cette Assemblée, *quæ docet blanda et adulatoria consilia et contra jus exquirere, et contra conscientiam dare, falsa est, temeraria, scandalosa, in praxi perniciosa, viamque deceptionibus aperit*. Il est vrai qu'un Confesseur doit écouter les raisons d'un Pénitent, et y avoir égard quand elles sont bonnes; mais il faut aussi qu'il ait assez de pénétration, pour reconnoître si elles ne sont qu'apparentes; et assez de force pour les réfuter, et pour détromper ceux qui s'en prévalent; car un malade ne seroit-il pas bien à plaindre, s'il faisoit changer son Médecin de sentiment, toutes les fois qu'il raisonneroit contre ses ordonnances?

Lorsque les opinions des Auteurs sont différentes, et qu'un Confesseur doute si une action est permise ou non, parce que son esprit est balancé par les raisons contraires qui se présentent de part et d'autre, il doit toujours faire choix de l'opinion la plus sûre, et obliger le Pénitent avec une douceur, soutenue de fermeté, à s'y conformer, afin de s'éloigner davantage du danger de commettre le péché. Si est ébranlé par les raisons du Pénitent qui lui allègue, pour justifier sa conduite, que d'habiles gens qu'il a consultés, approuvent ce qu'il a fait, ou la pratique qu'il suit, il ne doit pas pour cela s'en rapporter à l'avis de ce Pénitent contre sa propre opinion; car il agiroit en cela contre sa conscience; mais il doit le remettre à un autre jour, afin d'avoir le temps de s'instruire par la lecture des bons Auteurs, et de consulter des gens habiles et expérimentés sur le parti qu'il a à prendre. Si après cela la chose lui paroît encore douteuse, il doit suivre le parti le plus sûr; et nulle considération temporelle ne peut l'autoriser à agir autrement.

Un grand Evêque condamnant les Confesseurs qui reglent leur conduite sur les différentes opinions de leurs Pénitens, remarque que si l'on passe pour n'avoir point de religion lorsqu'on tient à plusieurs Religions, on doit aussi regarder comme n'ayant point de conscience, celui qui passe légèrement d'un sentiment à un autre, sans aucune nouvelle lumière.

Le Confesseur peut cependant absoudre un Pénitent qui ne peut se résoudre à quitter un sentiment contraire au sien, lorsqu'il voit que ce Pénitent, qu'il connoît avoir des lumières, n'est attaché à son opinion que parce qu'il la regarde de bonne foi comme la plus probable, s'étant d'ailleurs appliqué sérieusement et avec attention à en connoître la vérité; pourvu cependant que le Confesseur sache que cette même opinion n'est pas évidemment moins probable que celle qu'il voudroit faire suivre au Pénitent, et qu'elle paroît aussi à plusieurs autres Docteurs, comme à ce Pénitent, être la plus probable. Car on ne peut condamner celui qui se détermine prudemment, et c'est le cas où se trouve alors ce Pénitent.

Un Confesseur ne doit pas faire difficulté dans les cas embarrassans, de dire à ses Pénitens qu'il veut prendre du temps pour penser à ce qu'il doit faire, et même pour consulter d'autres personnes qui pourront lui donner des lumières. Mais il faut en même temps qu'il avertisse les Pénitens, qu'il consultera de

manière qu'ils ne pourront être connus ni soupçonnés. Il peut quelquefois leur dire de consulter eux-mêmes certaines personnes de réputation, pour avoir leur sentiment.

Lorsque le Confesseur voit qu'un Pénitent est dans une ignorance vincible et coupable de ce qu'il doit savoir, il est obligé de l'instruire avant que de l'absoudre. Il lui tient lieu de Pasteur dans le Tribunal sacré de la Pénitence; et par conséquent il doit lui faire connoître la vérité. Ce qui est vrai, encore que le Confesseur prévienne que le Pénitent ne profitera pas de son avertissement et de son instruction, parce que si ce Pénitent refusoit d'y avoir égard, et s'il n'étoit pas prêt à remplir les obligations dont il seroit averti, il faudroit alors le regarder comme mal disposé à recevoir la grace du Sacrement.

Un Confesseur doit pareillement instruire le Pénitent de ce qu'il ignore, même invinciblement, 1. dans le cas d'un dommage intéressant pour le Public, ou dont le Prochain devoit souffrir injustement. 2. Lorsqu'il est interrogé par le Pénitent; car alors son silence seroit une approbation tacite de l'erreur du Pénitent.

Lorsqu'un Confesseur voit par la Confession du Pénitent, qu'il est prêt à faire une chose illicite qu'il ignore invinciblement être défendue, par exemple, un Contrat usuraire, un Mariage nul, il est obligé de l'en avertir, afin qu'il ne le fasse pas; autrement il se rendroit complice du péché. Mais il est alors de la prudence du Confesseur, de préparer l'esprit du Pénitent à profiter de l'instruction qu'il veut lui donner, avant que de lui découvrir ce qu'il ignore.

Nous dirons en parlant du Sacrement de Mariage, quels sont les avis qu'un Curé ou un Confesseur doivent donner aux personnes qu'ils reconnoissent s'être mariées avec un empêchement dirimant.

Du sceau ou secret de la Confession.

LE Confesseur est obligé par le Droit naturel, par le Droit Divin, et par le Droit Ecclésiastique, de garder un secret inviolable sur ce qu'il sait par la voie de la Confession. Par la Loi naturelle, parce que c'est un secret; et que la révélation de la Confession déshonoreroit communément le Pénitent. Par la Loi Divine, car cette obligation est une suite de celle que J. C. a imposée aux Fidéles de confesser leurs péchés; et le même Précepte qui ordonne aux pécheurs de confesser leurs péchés aux Prêtres, ordonne aussi aux Prêtres de garder inviolablement ce secret aux pécheurs: obligation qui est de Droit Divin comme la Confession; dont par conséquent rien ne peut dispenser le Confesseur. Révoquer en doute cette obligation, c'est vouloir saper la Religion par un de ses principaux fondemens, en travaillant à rendre odieux le Sacrement de Pénitence, et à en abolir l'usage; car ôtez l'assurance du secret et de la fidélité du Prêtre à le garder, qui est-ce qui voudroit découvrir à un homme les pensées de son âme, connues de Dieu seul, ou ses péchés les plus cachés; et s'exposer à la perte de son honneur, de sa vie, et à toutes les suites d'une confession révélée?

L'Eglise dans tous les temps a connu cette obligation ; elle a prononcé par des Loix solennelles , des peines très-rigoureuses contre les Confesseurs qui oseroient violer le secret de la Confession. Le quatrième Concile de Latran tenu sous Innocent III, commande expressément aux Confesseurs, de ne découvrir en aucune manière, ni par paroles, ni par signes, les péchés qu'on leur a confessés. Et ce Concile veut que le Confesseur qui aura osé révéler, soit non seulement déposé, mais encore renfermé dans un Monastere pour y faire pénitence le reste de ses jours.

Il n'est donc permis en aucun cas au Confesseur de violer ce secret, ni directement, ni indirectement, ni de fait ni de paroles, ni par signes, ni autrement, ni pour le bien de l'Etat, ni pour celui du Pénitent, ni pour quelque raison que ce soit ; soit que le Pénitent vive encore, soit qu'il soit mort ; soit qu'il lui ait donné l'absolution, soit qu'il la lui ait refusée comme à un indigne ; quand même il s'agiroit de péchés dont le Pénitent se seroit accusé, sans avoir ni la volonté, ni le desir de se corriger, et de quelque manière que la Confession ait été faite, ou de vive voix, ou par signe, ou par écrit. Il n'y a personne à qui le Confesseur puisse révéler ce qu'il sait par la Confession : ce secret ne souffre aucune exception ; s'il y en avoit quelqu'une qu'on pût y apporter, il faudroit qu'elle eût été reconnue par l'Eglise : or l'Eglise enseigne qu'il n'y a aucun cas où le Confesseur soit dispensé de cette obligation, et qu'il n'en peut être dispensé sous quelque prétexte que ce puisse être, ou par quelque Puissance qui soit sur la terre. Si on admettoit une fois quelque exception ou limitation, l'on trouveroit dans la suite des raisons pour en reconnoître d'autres ; et ainsi peu à peu le secret de la Confession s'ancaneroit, et la Confession s'aboliroit.

L'obligation de garder ce secret est si étroite, qu'un Confesseur ne peut y donner aucune atteinte, quand même il lui en devroit coûter la vie, ou tous ses biens : s'il n'avoit appris que par la Confession qu'on le vole, qu'on le calomnie, qu'on a résolu sa mort, il faut qu'il renonce à tout, s'il ne peut se défendre qu'en révélant ce qu'on lui a dit. En un mot, le Précepte du sceau de la Confession oblige toujours, et pour toujours, en tout temps, en tout lieu, et à l'égard de toutes sortes de personnes.

Aucune Puissance humaine, de quelque nature qu'elle soit, soit Laïque, soit Ecclesiastique, ne peut commander à un Confesseur de révéler ce qu'il ne sait que par la voie de la Confession. Si un Juge osoit lui ordonner sous peine de mort, ou d'excommunication, de déclarer s'il sait qu'un tel qu'il a confessé a commis un tel crime, il devroit d'abord répondre, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'il ne peut et qu'il ne doit rien dire de son Pénitent ; mais si le Juge insistoit, le Confesseur devroit simplement et absolument répondre, même avec serment si on l'exigeoit, qu'il ne sait rien de ce qu'on lui demande. Le sens naturel de cette réponse est, qu'il ne le sait pas de cette espece de connoissance, selon laquelle on est obligé de répondre à ceux qui interrogent : il n'a en effet connoissance des fautes du Pénitent, que comme tenant la place de Dieu, qui n'est soumis à aucun Tribunal, à qui seul le secret des cœurs est réservé, et non en qualité d'homme.

L'énormité du crime du Confesseur qui révéleroit ce qu'il a entendu en Confession, est jugée si grande, que les Loix civiles se sont unies aux Loix

Ecclésiastiques pour les punir sévèrement. Elles regardent le violement du secret de la confession comme un attentat contre la sainteté de la Religion, un sacrilège horrible, et un crime capable de causer des troubles violens dans la société civile.

Les Confesseurs doivent taire, non seulement tout ce qui tombe directement sous le sceau de la Confession, comme sont tous les péchés qu'ils ont eus en Confession, quoiqu'ils soient légers et publics, et leurs circonstances telles qu'elles soient, mais encore tout ce qui y a quelque rapport, tout ce qui peut contribuer à faire connoître le pécheur, ou le péché. Le secret de la Confession s'étend encore, quoique moins directement, aux vertus particulières des Pénitens, à leurs défauts naturels connus par la Confession, à leurs imperfections, à leurs scrupules, à leur grossièreté, leur ignorance, à tout ce qui pourroit donner lieu à des soupçons ou à des Jugemens désavantageux contre eux, à tout ce qui pourroit leur causer quelque humiliation ou quelque préjudice. Il ne leur est pas permis de parler des conseils ou des avertissemens qu'ils ont donnés aux pécheurs, encore moins du délai ou du refus de l'absolution, ou du conseil qu'ils leur ont donné de s'abstenir de la Communion. En un mot, ils doivent taire tout ce qui peut rendre la Confession odieuse.

Bien plus, un Confesseur ne doit point, sans une juste et forte raison, révéler les choses qu'il a entendues pendant la Confession, quoiqu'elles n'aient point de rapport aux péchés du Pénitent, ou qu'elles ne puissent point lui causer de la confusion ou du dommage ; afin de ne point donner de scandale, et de ne pas s'exposer au danger de dire ce qui doit être tenu secret sous le sceau de la Confession : car la démangeaison de dire ce que l'on sait, y expose inmanquablement.

Si le Pénitent a sans nécessité, et par ignorance, ou par inadvertance, nommé ou découvert en se confessant, le complice de son crime, le Confesseur est pareillement obligé à garder inviolablement le secret de la Confession, non seulement à l'égard du péché de ce Pénitent, mais encore à l'égard du complice.

Deux Prêtres qui confessent les Religieuses d'une Communauté, ne peuvent s'entretenir des défauts secrets de leurs Pénitentes qu'ils savent par la Confession, même sous prétexte de prendre conseil l'un de l'autre et de travailler de concert pour y remédier : leur bonne intention n'empêcherait pas qu'ils ne donnassent indirectement atteinte au sceau de la Confession.

Le Confesseur ne peut pas parler du péché du Pénitent, à celui qui en est complice, et qui s'adresse ensuite à lui pour se confesser. S'il se croit obligé de l'interroger, en le confessant sur des péchés approchans de celui qui lui a été déclaré par la Confession du premier, il doit ne le faire qu'en termes généraux, et avec tant de ménagement et de prudence que ce complice ne puisse conjecturer que son crime lui est déjà connu par la Confession de l'autre : et si ce second Pénitent nie d'être coupable du péché que le premier a déclaré avoir commis avec lui, le Confesseur doit s'en tenir à ce qu'il dit.

Un Confesseur ne peut point parler au Pénitent de ses péchés, hors le Tribunal ; à moins que le Pénitent ne le demande et ne l'exige pour quelque cause juste, et qui regarde son bien spirituel ou la gloire de Dieu : alors ce que le Pé-

nitent dit au Confesseur, oblige ce dernier au secret, comme ce qu'il a entendu dans la Confession. Mais il peut, sans en demander la permission au Pénitent, lui parler dans les Confessions suivantes de ce qu'il lui a dit dans les précédentes, s'il le juge nécessaire et utile pour son salut, soit pour lui donner les avis convenables, soit pour s'éclairer lui-même sur quelques circonstances qu'il n'avoit pas comprises, soit pour s'assurer si une habitude est rompue, si une occasion prochaine est abandonnée, si le Pénitent a fait la restitution qu'il étoit tenu de faire, s'il a mis en pratique les avis qu'on lui a donnés. Si le Confesseur n'a pas quelqu'une de ces raisons, il ne doit pas rappeler à son Pénitent, même dans le Tribunal, ses péchés passés, de crainte de le chagriner, et de le détourner de la Confession dans la suite.

Un Confesseur ne doit demander que très-rarement au Pénitent, la permission de parler à quelqu'un des péchés qu'il lui a confessés; et lors seulement qu'il y a une grande nécessité, ou au moins une grande utilité qui regarde le bien spirituel du Pénitent. Celui-ci doit être réservé à donner cette permission; et le Confesseur doit plutôt chercher d'autres voies pour remédier au mal ou pour procurer le bien du Pénitent, afin d'éviter de faire quelque faute dans l'usage qu'il feroit de la permission qui lui a été donnée; car il y a bien des mesures à prendre, pour ne se servir de cette permission que conformément à l'intention du Pénitent; et seulement pour le sujet pour lequel il l'auroit donnée. Il faut apporter tant de précautions dans l'usage de cette permission, qu'il est difficile de ne manquer à aucune. Il faut encore être attentif à ne pas scandaliser ceux qui entendraient parler un Confesseur de son Pénitent, et ne sauront pas s'il en a la permission. Une permission de cette conséquence doit être expresse; il ne suffit pas qu'elle soit implicite ou présumée; le Confesseur ne peut jamais s'en servir au désavantage du Pénitent: elle doit venir d'une volonté tout-à-fait libre, sans aucune contrainte; l'autorité, la crainte, la suggestion n'y doivent avoir aucune part. On ne peut regarder que comme forcée, celle que l'appréhension d'être renvoyé sans absolution auroit fait donner à un Pénitent; et le Confesseur ne pourroit s'en servir. De tout cela on doit conclure, que les Confesseurs ne doivent point ordinairement se charger, et encore moins se servir de ces sortes de permissions; pour ne pas s'exposer à rendre la Confession odieuse. L'utilité du Pénitent n'est pas même toujours un motif suffisant pour les demander. Toute la connoissance que le Confesseur a de son Pénitent, doit être renfermée dans le for intérieur: ce sont là des bornes qu'il n'est point permis de passer. Le Sacrement de Pénitence a été institué par J. C. pour remédier aux péchés des Pénitens dans le for de la conscience; de sorte qu'on y doit remédier par la même voie qu'on les y a portés: c'est au Tribunal de la Pénitence et dans la Confession qu'on les y porte; il n'est donc pas raisonnable que l'on conduise un Pénitent d'une autre manière que dans ce Tribunal, et dans le for intérieur.

On peut voiler le sceau de la Confession directement, ou indirectement. On le viole directement, si on dit: *Un tel m'a confié un tel péché*; ou si on fait connoître par quelque action ou par quelque signe, qu'un Pénitent a commis un tel péché. On le voile indirectement, si on dit quelque parole, ou si l'on fait quelque action qui puisse conduire à la connoissance, quoique confuse, de

ce qui s'est passé dans la Confession , ou de ce qui y a quelque rapport ; quoiqu'on n'ait aucune intention de le faire connoître.

Ce seroit violer le sceau de la Confession, 1. de dire de son Pénitent en quelque manière que ce soit , qu'il avoit des cas réservés, ou qu'on n'est pas content de lui ; ou qu'on ne lui a pas donné l'absolution. C'est faire connoître , ou au moins soupçonner, qu'il est un grand pécheur, ou qu'il est dans l'habitude ou dans l'occasion prochaine du péché , ou qu'il n'a pas les dispositions requises. Un Confesseur seroit même censé violer le sceau de la Confession, s'il parloit mal de son Pénitent, ou s'il lui disoit des injures, dans des cas où les circonstances détermineroient à juger qu'il se sert de ce qu'il sait par la Confession de ce Pénitent.

2. De marquer à un Pénitent un visage chagrin, de le regarder avec mépris, et de le traiter extérieurement avec plus de dureté que les autres ; de lui faire hors du Tribunal des réprimandes plus sévères.

3. De faire dans le Confessionnal certains mouvemens , ou de faire entendre certains sons de voix , qui feroient conjecturer à ceux qui seroient présens, que le Pénitent se confesse de quelque grand péché.

4. De sortir publiquement du Confessionnal pour aller consulter quelqu'un , et de revenir aussitôt après parler au Pénitent qu'on y auroit laissé ; car on feroit juger que ce Pénitent a déclaré quelque cas de conséquence et embarrassant.

5. De demander conseil sur une Confession qu'on a entendue , à un Prêtre qui peut connoître ou soupçonner quelle est la personne qui s'est confessée du péché sur lequel on le consulte. Si un Confesseur dans les cas embarrassans , pour ne rien déterminer légèrement, a besoin de prendre l'avis de quelques personnes sages et éclairées, il doit en demander la permission au Pénitent ; et lui bien faire entendre, qu'il consultera la chose, de manière qu'il ne pourra jamais être découvert : et lorsqu'il proposera la difficulté, il usera de toutes les précautions imaginables , pour ne pas désigner, et pour ne pas faire connoître, ni soupçonner la personne dont il agit, se servant de noms inconnus et généraux ; à moins que dans de certains cas extraordinaires, le Pénitent ne lui eût donné la permission de le nommer. S. Charles dans ses instructions aux Confesseurs, veut même qu'on consulte le cas, comme s'il n'étoit pas arrivé. Si le cas étoit tellement singulier, qu'il ne fût pas possible de le consulter, sans caractériser en quelque sorte le Pénitent, le Confesseur ne pourroit s'en expliquer, à moins que le Pénitent ne lui en eût donné expressément la permission.

Dans les petits endroits où il y a peu de personnes à confesser, et où tout le monde se connoît, il faut s'abstenir de consulter sur les difficultés que l'on trouve dans le Confessionnal, les Prêtres du même lieu qui connoissent les mêmes personnes ; car il est difficile de ne leur pas faire connoître celles sur lesquelles on les consulte.

6. On doit regarder comme violant le sceau de la Confession, les Curés, ou Prédicateurs, et Missionnaires, qui dans les instructions publiques qu'ils font, sur-tout dans de petits endroits où ils confessent et où tout le monde se connoît, en viennent à certains détails qui ont rapport à ce qu'ils ne savent que par la Confession ; ou à des descriptions trop caractérisées d'un désordre qu'ils n'ont connu que par cette voie ; ce qui feroit plus de mal que de bien. On ne

convertit point les pécheurs cachés en les couvrant d'opprobres ; on les irrite plutôt, et on leur rend la Confession odieuse. On ne peut point se servir de la connoissance qu'on a par la Confession , pour remédier aux désordres d'une Paroisse , ou pour prêcher contre des abus qui y regnent , quand même ce seroit avec la permission des Pénitens. Il peut arriver qu'on connoisse que ce que dit alors un Curé ou un Missionnaire , vient de la Confession ; ce qui est capable d'éloigner les Fideles du Sacrement. Tous les inconvéniens qui pourroient arriver de ce qu'un Curé ou un Missionnaire ne se serviroit jamais en prêchant de ce qu'il sait par la Confession, ne sont pas si considérables que ceux qui arriveroient s'il étoit permis quelquefois de se servir de cette connoissance ; car on feroit un mal public à la Religion , en empêchant les Fideles ou de se confesser , ou de le faire plus souvent , ou même de faire de bonnes Confessions : une des utilités principales du secret ordonné aux Confesseurs , étant , selon S. Thomas , d'attirer davantage par ce moyen les Fideles à se confesser plus simplement et plus sincèrement de leurs péchés.

7. Si un Confesseur à qui plusieurs personnes s'adressent , en louoit quelques-unes au dessus des autres ; disant par exemple , que celle-ci ne se confesse que de péchés véniels ; que celle-là n'a pas perdu son innocence baptismale , qu'elle ne commet pas même des péchés véniels ; qu'une autre vit dans une union continuelle avec Dieu. En louant quelques-uns de ces Pénitens , et ne disant rien des autres , il semble que ce qu'on assure des premiers , on le nie de ceux dont on ne dit rien ; on inspire au moins des jugemens bien différens des uns et des autres. C'est pourquoi il est de la prudence d'un Confesseur , de s'abstenir de parler , mêmes des vertus d'un Pénitent , si elles ne sont pas connues du Public.

8. Il faudroit en dire de même d'un Confesseur , qui diroit d'un petit lieu où il confesse , qu'il y a plusieurs larrons , plusieurs adulteres , qu'un tel péché y regne ; car si on avoit quelque léger soupçon de quelques particuliers , on pourroit conjecturer quels sont ceux qui tombent dans ces péchés , et leur réputation en souffriroit. On doit en dire de même d'un Prêtre qui diroit d'une Communauté où il confesse , qu'une personne de la Communauté a commis un tel péché ;

Lorsqu'un Pénitent demande au Confesseur un Certificat de sa confession , le Confesseur doit prendre garde de n'y pas marquer s'il a donné ou s'il n'a pas donné l'absolution à ce Pénitent. Quoiqu'il n'ait pas trouvé le Pénitent en état d'être absous , il ne doit pas pour cela lui refuser un billet portant qu'il l'a entendu en Confession ; parce qu'on doit rendre justice à la vérité. La meilleure et la plus simple formule pour donner un Certificat de Confession est celle-ci : *Je certifie que N. s'est confessé ce jourd'hui à moi Prêtre soussigné , etc.* Il est ordonné à tous les Confesseurs de ce Diocèse , de s'en servir lorsqu'on leur demandera ce Certificat.

Tout violement du sceau de la Confession est de sa nature un péché mortel. Il ne peut pas y avoir de la légèreté de matière dans la révélation que fait un Confesseur de ce qu'il ne sait que par la Confession ; soit à cause de l'injure qu'il fait au Sacrement , qui ne peut jamais être petite ; soit à cause des inconvéniens que le violement de ce sceau causeroit dans l'Eglise , et dans le monde , qui ne peuvent être que grands.

Le sceau de la Confession lie tellement le Confesseur, qu'il ne peut se servir hors du Tribunal pour la conduite extérieure, de la connoissance qu'il a eue par la Confession. C'est ce qu'on doit conclure de la défense faite par Clément VIII, aux Supérieurs, dans son Bref du 26 Mai 1594, de se servir de ce qu'ils savent par la Confession, pour la conduite extérieure de la Communauté. Quand il y auroit quelque cas où, spéculativement parlant, un Confesseur pourroit se servir de ce qu'il sait par la Confession, cependant si on regarde les choses moralement, et comme elles se font ordinairement, il est plus sûr dans la pratique de ne le pas faire. Il y auroit du danger pour le sceau de la Confession; car il faudroit apporter tant de précautions dans l'usage que l'on voudroit faire de cette connoissance, qu'il seroit très-difficile de n'en omettre aucune.

Quoiqu'un Confesseur ne soit pas obligé de ne point déclarer ce qu'il sait par une autre voie que par la Confession, il n'en doit néanmoins parler que lorsqu'il y a une véritable nécessité, afin d'éviter le scandale qu'on pourroit prendre de cette déclaration. Mais s'il étoit interrogé sur cela juridiquement par un Juge, il ne pourroit s'empêcher de lui répondre sur ce qui lui seroit demandé, s'il le savoit par une autre voie que celle de la Confession, et qui n'y auroit aucun rapport, parce qu'il est obligé à dire la vérité, et que le Juge a droit de l'interroger sur ce qu'il sait. En ce cas cependant, il est de la prudence d'un Confesseur de déclarer au Juge la voie par laquelle il a eu connoissance du fait, afin de ne pas ôter la confiance aux Pénitens. Mais il doit prendre garde alors de ne point se servir de ce qu'il sait par la Confession pour l'ajouter à ce qu'il sait par une autre voie, soit pour raconter le fait différemment de ce qu'il le sait par cette autre voie, soit pour en assurer davantage la vérité; car il violeroit en ce cas le secret de la Confession; quand même il ne diroit pas qu'il tient de la Confession ce qu'il déclare.

Il est facile de voir avec quelle attention les Confesseurs doivent s'interdire tous discours, et toute histoire sur ce qu'ils ont entendu dans le sacré Tribunal. Quand on ne violeroit pas alors le sceau de la Confession, au moins la rendroit-on odieuse. Pour n'en point s'exposer à transgresser un devoir si essentiel, un Confesseur doit être très-réservé dans ses discours, ne s'entretenant jamais de Confession, ni de ce qu'il y aura entendu.

Pour être obligé au secret de la Confession, il faut qu'elle soit sacramentelle, c'est-à-dire, qu'elle se fasse dans le dessein de s'accuser, de se soumettre aux Clefs de l'Eglise, et d'obtenir l'absolution des péchés qu'on déclare, soit dans le même temps, soit dans un autre, tel que le Confesseur le jugera à propos. Ainsi ce secret obligatoire, quand même le Pénitent n'auroit pas témoigné un véritable regret de ses péchés, la Confession ne laissant pas d'être sacramentelle de sa part.

L'obligation de garder le secret de la Confession, ne regarde pas seulement le Confesseur, elle s'étend à tous ceux qui l'ont entendue, de quelque manière que cela se soit fait, soit innocemment et par surprise, soit par une curiosité criminelle et par malice; ou lorsqu'un Confesseur en auroit donné connoissance, soit avec la permission du Pénitent, soit sans sa permission, par légèreté, par inadvertance, ou par impiété. On ne peut douter que celui qui a servi d'inter-

prete dans la Confession, ne soit très-étroitement obligé à garder le secret. Ceux qui ont trouvé une confession écrite, soit avant, soit après qu'elle a été faite, y sont obligés aussi, et commettent un grand péché s'ils lisent cette confession, ou s'ils en parlent : ils offensent notablement la Religion, et font un crime plus grand encore qu'en violant le simple secret naturel. Un Ecclésiastique, ou un Laïque qui seroit assez impie pour profaner le Sacrement, en feignant d'être Prêtre pour entendre une confession, feroit un grand péché, et seroit obligé au secret.

L'obligation que le Pénitent a d'être fidele à garder le silence sur ce qui s'est passé entre le Confesseur et lui dans le Confessionnal, est fondée sur le respect dû au Sacrement, où il se fait entre le Confesseur et le Pénitent une espece de traité, qui engage l'un et l'autre à se garder réciproquement le secret ; quoique le Pénitent n'y soit pas obligé si étroitement que le Confesseur. Ainsi le Pénitent ne doit point, sans un besoin véritable, dire ce qui s'est passé dans l'intérieur du Tribunal de la Pénitence ; comme sont les avis que le Confesseur lui a donnés, les remèdes qu'il lui a proposés, les pénitences qu'il lui a ordonnées. On ne doit point s'informer d'un autre, quelles pénitences le Confesseur lui a données, quels avis il en a reçus, quelles demandes il lui a faites.

S'il y a quelque raison qui porte le Pénitent à parler de ce qui s'est passé au Tribunal de la Pénitence ; comme pourroit être la connoissance, ou une juste appréhension qu'il a de n'être pas bien conduit par un Confesseur, ou la difficulté qu'il trouve d'accomplir les pénitences qui lui ordonne ; il est de sa prudence de ne s'en expliquer qu'avec circonspection, et seulement à une personne sage et éclairée.

Si un Confesseur abusant de son ministère étoit assez méchant et assez impie pour oser solliciter au crime ou à l'erreur, son Pénitent ou sa Pénitente, il leur seroit alors permis, et même ils seroient obligés, en prenant les précautions que la prudence et la charité exigent en pareils cas, et que nous avons marquées en parlant des Cas réservés, de le dénoncer au Supérieur, afin qu'il prévint les maux qu'un tel Confesseur pourroit causer.

L'indiscrétion d'un Pénitent, qui sans nécessité divulgue ce qui s'est passé entre lui et son Confesseur au Tribunal de la Pénitence, peut avoir de mauvaises suites. Un Confesseur qui a fait son devoir, et qui aura eu du zèle pour le salut de son Pénitent, se trouve par-là exposé à des railleries piquantes, peut-être même à des calomnies, au mépris, à des jugemens d'autant plus injustes, qu'il ne lui est pas possible d'ouvrir la bouche pour se défendre. Au reste, les Confesseurs sages qui ont de l'humilité, et qui ne travaillent que pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, se mettent peu en peine de ce qu'on dit d'eux ; ils se taisent et il leur suffit de ne rien dire, et de ne rien faire qui puisse donner sujet de les blâmer.

Lorsqu'on a reçu un secret sous le sceau de la Confession, on doit être fidele à le garder ; mais on ne pèche pas contre le sceau de la Confession en le révélant. On peut même le révéler en certains cas sans péché ; ainsi que nous l'avons expliqué en parlant de l'obligation de révéler en vertu d'un Monitoire.

De l'Absolution.

L'ABSOLUTION est une Sentence que le Prêtre prononce au nom de J. C. dont il tient la place , en disant sur le Pénitent ces paroles : *Ego te absolvo à peccatis tuis ; in nomine Patris + , et Filii + et Spiritus + sancti ;* lesquelles expriment le principal effet du Sacrement de Pénitence , savoir le pardon ou l'absolution des péchés. Quoique tous ces mots ne soient pas regardés comme essentiels pour la validité de l'Absolution , cependant un Confesseur qui seroit assez téméraire pour vouloir en omettre aucun , commettrait un grand péché. On joint à ces paroles , par une louable coutume de l'Eglise , quelques autres prières ; mais elles ne regardent nullement l'essence de la forme du Sacrement de Pénitence , et ne sont point nécessaires pour son administration.

L'Absolution sacramentelle du Prêtre est un acte judiciaire par lequel il remet les péchés , comme J. C. lui en a donné le pouvoir ; et non un simple ministère pour déclarer que les péchés sont remis à celui qui les confesse. Il n'est pas permis dans l'Eglise Latine , de se servir d'une autre forme d'Absolution que de celle que nous venons de marquer.

Les Confesseurs ne doivent pas accorder la grace de l'Absolution indifféremment à tous ceux qui se présentent à eux ; mais seulement à ceux qu'ils en jugent dignes , et en qui ils reconnoissent les sincères dispositions dans lesquelles doivent être de véritables Pénitens. Comme Médecin , ils ne doivent appliquer les remèdes qu'aux malades préparés et disposés. Un Médecin habile et sage n'en ordonne aucun sans discernement ; il attend le temps propre pour guérir son malade. *Medicus medendi tempus expectat*, dit S. Ambroise , (*in Ps. 37.*) *ut digestis ægritudinibus medicinæ subsidia deferantur , ne acerba adhuc et immatura , ut asserunt , ægritudo curationis remediis reluctetur , et beneficium sentire non possit.* C'est particulièrement ici que les Prêtres ont besoin d'une prudence toute céleste , pour user de la double puissance que J. C. leur a donnée de lier et de délier , de retenir les péchés et de les remettre.

Les Sectateurs de la sévérité outrée ou du rigorisme , se cachent à l'abri d'une apparence de régularité ; ils ne prononcent que des anathèmes contre les pécheurs ; ils ne leur parlent que de discipline ancienne , de délai d'absolution , de peines satisfactoires ; ils semblent vouloir leur fermer la porte de la pénitence , et les précipiter dans le désespoir. Selon cet inflexible système , à peine est-il permis d'espérer que l'on puisse jamais fléchir la Justice divine. *Hors le cas de nécessité et celui du martyre , pour rentrer en grâce avec son Dieu , la Contrition perfectionnée par la plus ardente Charité , jointe au désir de l'absolution , ne suffit pas au Pénitent ; il faut que la réception actuelle du Sacrement l'accompagne.* La honte qu'il a de ses désordres , la crainte des peines de l'enfer dont il est pénétré , l'espérance des récompenses éternelles qui l'anime , sont des motifs injustes et criminels , qui , bien loin de le disposer à la justification , ne servent qu'à l'en éloigner davantage ; et quelque douleur qu'il ressente , dans quelque circonstance

qu'il se trouve, s'il ne commence au moins à subir la peine due à son péché, en vain se flattera-t-il d'en avoir obtenu le pardon. Les Confesseurs qui suivent ces maximes, semblables aux espions que Moïse envoya dans la Terre promise, représentent aux personnes qu'ils dirigent, la Pénitence comme une terre maudite qui dévore ses habitans ; le Ciel, comme une Ville forte et imprenable, dont les approches sont défendues par des ennemis invincibles, et par des obstacles insurmontables ; Dieu, comme un Juge impitoyable qui n'a que la vengeance dans le cœur, les menaces dans la bouche, et la foudre dans les mains.

Les maximes du relâchement ne sont pas moins pernicieuses ; ceux qui en sont les défenseurs, endorment le pécheur dans une fausse sécurité. Ils n'ont que des facilités, des adoucissemens, des idées agréables à présenter aux hommes les plus corrompus. Protecteurs déclarés de la fragilité humaine, ils accordent tout à la foiblesse, au tempérament, à l'état des personnes. Dans leurs principes, rien n'est plus facile que de rentrer en grace avec Dieu. La pénitence n'a point de sévérité. *Qu'un homme chargé de crimes en fasse l'aveu à un Prêtre, sans lui détailler ni les especes de son péché, ni les circonstances aggravantes, ni ses habitudes criminelles, sans répéter ce qu'il auroit pu oublier ou omettre dans ses Confessions précédentes ; que cette Confession soit soutenue d'une attrition purement naturelle, tout au plus de la crainte de l'enfer, en voilà assez pour mériter le pardon. Pourvu que de bouche il professe, qu'il est dans la douleur d'avoir offensé Dieu, et qu'il a résolu de se corriger, l'absolution ne doit jamais lui être refusée, quelque habitude qu'il puisse avoir contractée, quelque peu d'espérance qu'il donne d'un véritable amendement ; quoiqu'il reste volontairement dans l'occasion prochaine, quoiqu'il ignore les principaux Mystères de la Religion. Que dans cet état, avec ces dispositions il approche souvent et du Tribunal, et de l'Autel, même au milieu d'une vie toute païenne et toute mondaine ; il porte sur son front une marque presque infailible de prédestination. Et si, malgré tous ces adoucissemens, les pénitences légères qu'on lui impose, lui paroissent encore trop pesantes, il peut de son autorité privée se choisir un substitut, qui se charge de les accomplir en sa place.*

Au seul exposé d'un système si monstrueux, qui n'a que trop souvent été répété dans différens Ouvrages, et que l'Eglise s'est vue obligée de proscrire tant de fois, ne doit-on pas se rappeler ces faux Prophètes, qui, selon l'expression de l'Ecriture, (*Ezech. 13. 18.*) *mettent des coussins mollets et délicats sous les cendres des prévaricateurs* ; qui n'ont à la bouche que des paroles de paix, mais ne la donnent pas ; qui tendent des filets, dans lesquels les âmes viennent se prendre et périr misérablement ; qui, au lieu de guérir les blessures de la Fille de Sion, ne font que multiplier ses plaies, aggraver ses maux, et rendre son état absolument incurable ?

Quelque opposition qu'il y ait entre ces deux extrémités, le rigorisme et le relâchement, il est cependant vrai de dire, que ces deux sources enipisonnées ont une origine commune, et causent dans leurs cours les mêmes ravages. Sorties l'une et l'autre du même défaut de soumission aux regles sages que l'Eglise prescrit à ses Ministres, du même esprit d'orgueil et de présomption, dont le caractère est d'inspirer la désobéissance, elles aboutissent l'une et

l'autre à la perte d'une infinité d'âmes rachetées par le Sang précieux de J. C. A ces deux excès se peut appliquer le reproche que l'Apôtre S. Paul adressoit aux Corinthiens , qui par une confiance mal placée ne craignoient pas en présence de leurs freres encore foibles , de manger des viandes immolées aux Idoles : *Par l'abus de votre science, vous perdez votre frere foible, pour qui J. C. est mort.*

Le dispensateur sévère à l'excès, qui dans le Tribunal prenant les intérêts de la Justice aux dépens de la Miséricorde , refuse la paix aux âmes qui la méritent le mieux ; qui les fait languir pendant des années entières , pour obtenir une absolution qu'il ne leur accorde presque jamais ; qui ne craint pas de les laisser injustement captives sous le joug du péché qu'elles détestent , et dont elles ont horreur , ne doit-il pas imputer à sa criminelle rigueur la perte de celles qui périssent ? Au jour terrible des vengeances ne s'élèveront-elles pas contre lui , et ne se plaindront-elles pas de ce que par un zèle amer , et par des lenteurs affectées , il a mis obstacle à l'Esprit saint qui frappoit à la porte de leur cœur , et qui n'attendoit que la voix d'un Ministre fidele , pour y fixer sa demeure ; de ce qu'il les a rebutées , dégoûtées , éloignées de la Piscine salutaire , jetées dans le découragement , et plongées dans le désordre , le désespoir et l'impénitence ?

D'un autre côté , à combien d'âmes n'est pas funeste l'indulgence d'un Ministre foible , qui remet ce qu'il devoit retenir , delie ceux qu'il devoit lier , accorde la paix aux personnes qui en sont indignes ; et sans aucune preuve solide de conversion , absout les plus grand pécheurs ? C'est contre cette criminelle indulgence que S. Cyprien s'élève avec tant de force , (*Tract. de lapsis.*) *Emersit, dit ce saint Docteur, novum genus cladis, et quasi parùm persecutionis procella sævierit, accessit ad cumulum sub misericordiæ titulo malum fallens et blanda perniciēs. Contra Evangelii vigorem, contra Domini ac Dei legem, temeritate quorundam laxatur incautus communicatio : irrita et falsa pax, periculosa dantibus, et accipientibus nihil profutura..... operiuntur morientium vulnera : et plaga lethalis altis et profundis visceribus infixa, dissimulato dolore contegitur..... Non est illa pax, sed bellum, nec Ecclesiæ jungitur, qui ab Evangelio separatur. Quid injuriam, beneficium vocant ? Quid impietatem, vocabulo pietatis appellant ? Quid eis qui flere jugiter et rogare Dominum suum debent, intercepti pœnitentiæ lamentatione communicare se simulant ? Hoc sunt ejusmodi lapsi, quod grandio frugibus, quod turbidum sidus arboribus, quod armentis pestilens vastitas, quod navigiis sæva tempestas.... Non concedit pacem facilius ista, sed tollit ; nec communicationem tribuit, sed impedit ad salutem.*

Et en effet, cette malheureuse facilité lâche la bride aux passions , flatte les coupables dans leurs mauvaises habitudes , les laisse croupir dans le vice , éteint leurs remords , leur arraché du cœur tout sentiment de religion , leur inspire une fausse confiance , les plonge dans le sommeil léthargique de la mort spirituelle , et les pousse dans le précipice , au lieu de les en retirer. *Par cette cruelle et homicide miséricorde, remarque le Clergé de Rome dans sa Lettre à saint Cyprien, on ne guérit pas les blessures anciennes, on en ajoute de nouvelles ; on laisse au mal le temps de devenir incurable ; on ne ferme pas la plaie, on ne fait que la couvrir ; on ne rend pas la santé, on donne la mort. Aussi le grand*

Concile de Latran tenu en 1139, pensoit-il, qu'il n'est rien qui jette plus de confusion et de trouble dans l'Eglise, que la fausse pénitence : et il avertit les premiers Pasteurs et les Prêtres, d'être extrêmement attentifs à ne pas se laisser séduire par les conversions feintes, qui trompent les hommes, et les entraînent dans l'abyrne. Comment arrive-t-il, demande S. Charles, qu'il y ait tant de Confessions, et si peu d'amendement dans les mœurs ? Comment arrive-t-il que tous les jours les sacrés Tribunaux soient assiégés de Pénitens ; et que cependant la plupart des Chrétiens continuent de vivre d'une manière toute contraire aux maximes de l'Evangile, se livrent tranquillement et sans remords aux plus grands excès, ne sortent point de l'état de péché mortel, et meurent sans avoir jamais fait une véritable pénitence ? Qui peut douter qu'un malheur si déplorable ne vienne de la prétendue compassion des Confesseurs, qui sans examen délient tous les pécheurs ? Ils ne les obligent ni à renoncer à l'affection qu'ils ont au péché, ni à remplir les devoirs de leur état, ni à vivre conformément à leur vocation ; et par-là, loin d'effacer leurs crimes, ils ne font que les cacher sous le voile de l'absolution. Pourrions-nous ne pas admirer le zèle avec lequel le célèbre et pieux Bellarmin s'élevoit contre les suites funestes d'une condescendance véritablement cruelle ? Des hommes chargés de péchés, dit ce savant Cardinal, et qui y sont tombés mille fois, viennent à nous souvent, sans aucun signe de douleur, la veille ou le jour même de la Solennité ; ils veulent être absous sur le champ, et de-là passer à la sainte Table : et nous, Juges imprudens, dispensateurs infidèles, nous leur imposons à tous les mains, nous leur disons à tous, je vous absous, allez en paix : qu'en résulte-t-il ? Ces faux Pénitens en arrachant à la foiblesse d'un Confesseur une absolution précipitée, se croient véritablement libres et absous, quoiqu'ils soient toujours dans leur malheureux état, et qu'à leurs premiers liens, ils en aient ajouté de nouveaux.

L'Eglise veut, à la vérité, que ses Ministres usent de douceur et d'indulgence envers le pécheur ; mais elle veut aussi que cette douceur soit juste, sage, prudente, et cette indulgence salutaire. *In ipsa Ecclesia*, dit saint Ambroise, (in Ps. 118.) *ubi misereri quàm maxime decet, teneri quàm maxime debet forma justitiæ*. Ce saint Docteur dit encore en expliquant le même Pseaume : *Consideremus ne ipsum deteriorem faciamus, cujus miseremur injuste*.

Ainsi tout pécheur non converti, et absous par un Confesseur, demeure lié réellement aux yeux de Dieu ; et l'absolution reçue ne sert qu'à l'entretenir dans une fausse tranquillité. Il a reçu quittance de l'économe, mais la quittance n'est point acceptée par le Pere de famille ; c'est la pensée de S. Augustin. Le Seigneur, dit ce saint Docteur, (Sermon. 40. n. 7.) menace de mort ceux qui ne changent pas de vie. Il les menace de la mort éternelle. Pourquoi veulent-ils que je leur promette ce que Dieu ne leur promet point ? Un économe vous donne une quittance ; mais de quoi vous servira-t-elle, si le Pere de Famille ne veut point vous la passer ? Je ne suis qu'un économe ; je ne suis qu'un serviteur. Voulez-vous que je vous dise ; vivez comme vous voudrez ; le Seigneur ne vous damnera pas ? C'est-là une quittance de l'économe : elle est de nulle valeur..... La quittance du Souverain Maître vous décharge quand je ne le voudrois pas : mais la mienne ne peut rien valoir ; s'il ne le veut. *Eccæ dat tibi securitatem procurator : quid tibi prodest, si*

Pater-

Paterfamilias non accipiet! Procurator sum, servus sum... Domini securitas valet, etiam si nolum. Mea verò nihil valet, si ille noluerit.

Ce détail est sans doute suffisant, pour convaincre des suites funestes qu'entraînent infailliblement après eux, les deux excès que nous venons d'exposer. Le moyen de s'en garantir, c'est de méditer attentivement ce que dit l'Esprit saint, (*Prov. 17. 15.*) *Celui qui justifie l'injustice, et celui qui condamne le juste, sont tous deux abominables devant Dieu.* C'est de s'appliquer sérieusement à connoître les véritables regles de l'Eglise, et à les observer dans la pratique : sans cette connoissance, les Confesseurs ressembleront à ces *guides aveugles*, que J. C. frappe de ses anathêmes; à ces Prêtres infortunés que le Seigneur rejette de son Sacerdoce, parce qu'ils ont eux-mêmes rejeté la science. Sans cette connoissance, un Confesseur s'exposeroit à refuser l'absolution à des personnes à qui il devrait la donner; et il la donneroit à d'autres auxquels il devrait la refuser; et loin de procurer le salut des ames, il seroit l'instrument de leur perte, et il se perdrait avec elles. Car il ne faut pas s'y méprendre : l'autorité que J. C. a donnée au Ministre du Sacrement de Pénitence, n'est pas tellement en leur pouvoir, qu'ils puissent l'exercer sans aucune regle et selon leur caprice. Cette puissance est limitée par le Droit naturel et Divin, qui n'absout que les Pénitens, et ne condamne que les coupables qui persévèrent dans leurs crimes. Dans le Tribunal de la Pénitence, les Confesseurs ne sont pas Juges en dernier ressort; les Sentences qu'ils prononcent, ne sont pas sans appel; elles sont subordonnées au Souverain Maître, qui a établi ses Ministres pour être non les dissipateurs, mais les dispensateurs de ses grâces. Il leur a dicté ses Loix; s'ils s'en écartent, leurs décisions portent à faux; Dieu retient les péchés qu'ils remettent; il condamne les criminels qu'ils renvoient absous; et il enveloppe le Juge et le coupable dans la même condamnation. *Sacerdotes non se præbeat nimis severum*, dit le Concile de Rheims en 1583; *neque tamen ita lenem, ut pænæ contemptu ad rursum peccandum Pœnitentem potius invitet, quam ad novum vitæ genus ineundum.*

Il est donc d'une extrême importance pour le salut des Confesseurs, et pour celui des Pénitens, que dans un ministère si redoutable les Directeurs ne se conduisent, ni par leurs lumieres particulieres, qui souvent seroient sujettes à l'erreur, ni par les *Doctrines étrangères* que l'esprit de ténèbres répand dans le monde, mais par les maximes toutes pures de l'Evangile, et par les regles sages de l'Eglise. Un Ministre de la Pénitence doit avoir sans cesse sous les yeux la Loi Divine, les saintes Ecritures, les Canons des Conciles, et les maximes des Peres. Il lui est expressément ordonné de ne travailler à la sanctification des ames, et à la conversion des pécheurs, qu'en s'attachant inviolablement et se conformant à l'esprit des regles inmutables qui lui sont prescrites dans ces admirables et divins modeles.

Les Confesseurs trouveront dans l'observation de ces saintes maximes, la prudence nécessaire pour conduire sûrement les personnes dont le salut leur est confié. Elles leur diront, que pour réconcilier le pécheur, on doit, sans rien exiger davantage, se contenter des dispositions que l'Eglise demande; et exiger ces mêmes dispositions sans les affaiblir en rien. Elles leur diront, que si on ne doit pas attendre, pour absoudre un Pénitent, qu'il ait une contrition parfaite, ou

qu'il soit devenu presque impeccable, on doit attendre qu'il paroisse vraiment converti ; et que si on ne doit pas imposer au pécheur l'obligation de satisfaire avant l'absolution , on ne peut l'exempter du juste devoir d'assurer sa conversion par des œuvres médicinales et préparatoires.

Enfin, les Confesseurs qui se font un devoir de puiser la science des Saints, dans des sources si pures, et d'y apprendre l'art des arts, la conduite des âmes, savent qu'en qualité de dispensateurs des Mystères, ils ont le pouvoir de remettre et de retenir les péchés ; mais qu'il ne leur est pas permis de retenir par dureté ce qu'ils doivent remettre, ni de remettre par ignorance ou par faiblesse, ce qu'ils doivent retenir ; qu'ils sont injustes, s'ils refusent la paix aux âmes qui la méritent ; qu'ils sont prévaricateurs, s'ils l'accordent à celles qui en sont indignes ; qu'ils doivent être fermes sans dureté, condescendans sans mollesse, se courber pour relever les pécheurs sans tomber avec eux, avoir égard à leurs faiblesses sans les flatter dans leurs vices : *Neque ergo consentientes suis malis, ut approbetis*, dit S. Augustin ; (*Serm. 88.*) *neque negligentes ut non arguatis ; neque superbiebant ut insultantem arguatis.*

Quelles bénédictions n'attirent pas sur leurs travaux les Ouvriers Évangéliques, ennemis de tout excès, uniquement attentifs, en agissant au nom et par l'autorité de J. C., à n'agir que par son esprit, et fideles observateurs du sage tempérament qu'un ancien Concile de Rome recommande avec tant d'instance aux Confesseurs ; qui peuvent se dire à eux-mêmes : *Les méchans n'ont point à se louer de notre molle et criminelle complaisance ; et les vrais Pénitens n'ont point à se plaindre de notre cruelle et excessive sévérité.*

Les Confesseurs sont donc obligés de refuser, ou plutôt de différer l'absolution aux pécheurs qui sont indignes de cette grâce, jusqu'à ce qu'ils se soient mis dans les dispositions nécessaires pour la recevoir. Tels sont entre autres,

1. Tous ceux qui ignorent les principaux Mystères de la Foi, les Commandemens de Dieu et de l'Eglise, les dispositions nécessaires pour s'approcher des Sacramens ; ou qui ne sont point suffisamment instruits de la Religion, suivant leur obligation et leur capacité. On doit renvoyer ces personnes jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment instruites ; à moins que le Confesseur ne veuille par un effet de sa charité, se donner la peine, s'il en a le loisir, de leur enseigner dans le Confessionnal même, ce qu'il faut qu'elles sachent nécessairement pour être sauvées, et pour être admises au Sacrement de Pénitence. Si ceux qui ne sont pas suffisamment instruits de la Religion suivant leur obligation et leur capacité, promettent d'apporter les soins nécessaires pour s'en faire instruire, le Confesseur examinera s'ils n'ont point fait par le passé une semblable promesse sur les avis de leur Curé, ou d'un autre Confesseur ; et reconnaissant que cette promesse n'a point été accomplie, il différera de les absoudre jusqu'à ce qu'ils se soient mis en devoir de satisfaire à cette obligation ; mais s'ils n'en ont jamais été avertis, il pourra, s'ils sont d'ailleurs bien disposés, leur donner l'absolution sur leur promesse, pourvu qu'ils sachent les articles essentiels et absolument nécessaires. Il sera facile de faire l'application de cette règle à ceux qui ignorent les devoirs de leur état.

2. Les pères et les mères, les maîtres et les maîtresses, qui n'instruisent pas, ou ne font pas instruire leurs enfans ou leurs domestiques des principes de la

Foi, et des choses nécessaires au salut, ou qui ne veillent point à leur conduite, qui les empêchent de s'acquitter des devoirs communs du Chrétien; ou enfin qui ne veulent pas faire ce qui dépend d'eux pour les corriger des désordres dans lesquels ils les voient tomber. On ne doit point absoudre ces personnes, tandis qu'elles demeurent dans cette criminelle négligence. Si elles promettent de s'acquitter de ce devoir, qu'il y ait lieu de juger que leur promesse est sincère, qu'elles y seront fideles, et qu'elles n'aient point été averties de cette obligation, le Confesseur peut les absoudre, suppose d'ailleurs qu'elles aient toutes les dispositions requises. Mais, si après avoir promis de se corriger, elles y ont manqué, on doit leur différer l'absolution, jusqu'à ce qu'on voie en elles des marques certaines et évidentes de leur amendement.

3. Ceux qui exercent les Professions mauvaises de leur nature, qu'on ne peut exercer sans péché, ou qui sont infâmes par les Loix, comme sont les Magiciens et les Sorciers; ceux qui servent à des plaisirs infâmes. *Qui lenocinium exercent; les Farceurs, les Bateleurs, les Danseurs de corde, les Comédiens et Comédiennes, et ceux et celles qui montent sur le Théâtre pour le divertissement Public, pour y chanter ou danser, ou, comme disent les Loix: Qui artis ludicræ pronuntiandivè causâ in scenam prodierint.* On ne peut les absoudre, jusqu'à ce qu'ils aient renoncé absolument à ces processions.

4. Ceux qui conservent des haines et des inimitiés, qui refusent de pardonner et de se réconcilier. On ne doit pas les absoudre, s'ils ne pardonnent de cœur, et s'ils ne veulent faire de leur part ce qu'ils doivent pour se réconcilier avec leurs ennemis.

Si un Pénitent promet de se réconcilier avec son ennemi, et proteste qu'il ne conserve point de haine dans son cœur, on peut, suppose qu'on ait un juste fondement de compter sur la sincérité de ses dispositions, l'admettre à la participation des Sacremens. Mais, si ayant déjà fait cette promesse et de pareilles protestations, il y a manqué, il faut, s'il n'est pas en danger de mort, l'envoyer se réconcilier, avant que de lui donner l'absolution; car il n'arrive que trop souvent, que les Pénitens, quoique disposés à se réconcilier, manquent à le faire par la répugnance qu'ils ont à faire la première démarche. Mais comme souvent il est difficile de discerner qui doit la faire, à cause des différentes circonstances qui se rencontrent, un Confesseur a besoin de beaucoup de prudence, pour ne pas exiger d'un Pénitent par le refus de l'absolution, des démarches qu'il n'est pas obligé de faire. Lorsqu'un Pénitent a fait de son côté tout ce qu'il doit pour se réconcilier avec son ennemi, et que celui-ci ne l'a pas voulu, on doit absoudre ce Pénitent, s'il ne conserve aucune haine dans le cœur.

Si l'inimitié a été publique et scandaleuse, le Confesseur ne doit pas se contenter de la promesse qu'il fait de se réconcilier, et de l'assurance qu'il donne qu'intérieurement il lui pardonne; il faut, avant que de l'absoudre, l'obliger à donner des marques publiques de réconciliation, qui doit être connue, afin d'ôter le scandale de cette inimitié.

Si le Confesseur a lieu de croire que la réconciliation n'est qu'extérieure et ne vient pas du cœur, il doit différer d'absoudre le Pénitent, jusqu'à ce que par des épreuves suffisantes il puisse être assuré qu'il pardonne et se réconcilie sincèrement.

Les Confesseurs ne peuvent trop s'appliquer à faire connoître aux Pénitens qui ont des inimitiés, le malheureux état où ils sont. Car plus on diffère à pardonner à son ennemi, plus la haine prend de fortes racines dans le cœur. Ainsi il est du devoir d'un Confesseur, de s'informer combien il y a de temps que l'inimitié dure, et quels effets elle a produits. Il doit même examiner si la cause de l'inimitié dure encore, et si elle n'est point une occasion prochaine de rechûte dans le péché; comme pourroit être un procès qui n'est pas terminé. Ce proces seroit sans doute une occasion de péché à un Pénitent, qui seroit d'humeur à surprendre sa Partie, et à vouloir gagner sa cause même par des voies injustes, s'il peut en avoir; ou qui auroit coutume de s'emporter toutes les fois qu'il lui arrive quelque chose de désavantageux dans son procès. On doit donc bien examiner quand il s'agit d'absoudre des Plaideurs; voir auparavant s'ils plaident sans aigreur, sans passion, sans avoir recours aux fraudes et aux injustices, et en remplissant tous les devoirs de la Charité Chrétienne. Celui qui est sollicité par sa Partie de terminer son procès à l'amiable, et qui ne veut pas le faire, quoiqu'il puisse mettre tous ses intérêts à couvert par un accommodement aussi bien que par les voies de la Justice, ne doit pas être absous; parce qu'on voit bien qu'il ne plaide que par haine, et qu'il ne cherche qu'à causer de grands frais à sa Partie. Les personnes mariées qui, sans cause légitime, vivent en divorce, doivent être renvoyées sans Absolutions, jusqu'à ce qu'elles se soient reconciliées. Enfin, les Confesseurs doivent avoir soin d'avertir les Pénitens, que l'amour des ennemis doit venir du cœur; qu'il ne suffit pas de s'en tenir aux seules marques extérieures d'amitié et de réconciliation; et que le pardon des injures est de précepte, non un simple conseil.

5. Ceux qui ont causé quelque tort au Prochain en son bien ou en son honneur, et qui ne veulent pas réparer selon leur pouvoir, ni promettre d'y satisfaire quand ils le pourront, s'ils ne le peuvent pas actuellement. Cependant il n'est pas nécessaire d'exiger avant l'Absolution une réparation actuelle; il suffit que le Pénitent la promette; si ce n'est qu'en ayant déjà fait la promesse, il eût négligé de l'accomplir. On doit regarder comme n'ayant pas le dessein de restituer, ceux qui ne veulent pas prendre les moyens nécessaires pour réparer leur injustice.

On ne doit point absoudre, même à l'article de la mort, ceux qui laissent à leurs héritiers le soin de faire une restitution qu'ils peuvent faire par eux-mêmes. On doit pareillement juger indigne d'absolution celui qui pouvant restituer tout ce qu'il doit, n'en rend qu'une partie, sous prétexte que celui à qui il doit est riche, et qu'il ne souffre pas de ce délai; car c'est pécher que de retenir le bien d'autrui, soit que celui à qui on le retient en souffre du dommage, soit qu'il n'en souffre pas. Le dessein d'ajouter dans son Testament à la somme qu'on doit restituer, les intérêts de cette somme, pour dédommager de ce délai celui à qui on la doit, n'est pas une raison suffisante pour permettre d'en différer le paiement jusqu'à la mort: ainsi on ne peut absoudre un Pénitent, qui ayant le temps et le moyen de restituer, oseroit se servir d'un pareil prétexte pour ne pas satisfaire, aussi-tôt qu'il le peut, à cette obligation. Nous dirons dans la suite en parlant de la restitution, quels sont les cas où un Confesseur peut prudemment permettre aux Pénitens de différer les restitutions auxquelles ils sont tenus.

6. Les pécheurs publics, jusqu'à ce qu'ils aient réparé le scandale qu'ils ont donné, par une satisfaction convenable. Ce n'est pas assez pour eux d'une promesse, il faut une réparation actuelle. Ainsi il faut obliger un concubinaire à chasser sur le champ de sa maison sa concubine; un usurier à révoquer, à annuler ses Contrats, et à restituer ses usures; et ainsi des autres.

7. Ceux qui au mépris des Monitoires qui sont publiés par l'autorité de l'Eglise, pour avoir connoissance de quelque fait important, ne révelent point ce qu'ils savent, quand ils sont obligés d'aller à révélation; et causent par ce silence criminel un grand préjudice à leur Prochain.

8. Ceux qui donnent aux autres occasion de pécher, s'ils n'ôtent cette occasion, et ne remédient, autant qu'il est en eux, au mal auquel ils ont donné lieu. On doit mettre de ce nombre ceux qui tiennent Breton, ou Assemblées dans lesquelles se commettent des impiétés, blasphèmes, débauches, libertés licencieuses, ou autres péchés; ceux qui composent, impriment, ou débitent de mauvais livres, ou écrits, qui contiennent des matières contre la Foi, ou la pureté, ou contre les bonnes mœurs, ceux qui ont des Tableaux ou des représentations lascives qui peuvent porter au péché, et ceux qui les font et les débitent; tous ceux qui vendent et débitent des choses condamnées par la Loi de Dieu.

Les femmes et les filles qui paroissent à l'extérieur avec les épaules et le sein découverts, et dont l'immodestie est manifeste, donnent une occasion prochaine de péché, et qui y porte par elle-même. S. Charles dans ses instructions aux Confesseurs, après avoir dit que l'on doit refuser l'Absolution aux personnes qui pechent mortellement en parures et ornemens extérieurs, remarque que celles qui se servent de ces ornemens pour commettre un péché mortel, pechent mortellement. Il en dit de même de celles qui, pour satisfaire à leur vanité dans leurs ajustemens, transgressent ou font transgresser à d'autres quelques Commandemens de Dieu ou de l'Eglise; en travaillant, par exemple, ou faisant travailler les jours de Dimanches ou de Fêtes; en perdant, ou faisant perdre aux autres la Messe ces mêmes jours, pour se parer; en occasionnant à des maris ou à d'autres obligés à les entretenir, plus de dépenses que leurs biens ne leur permettent, d'où elles savent, ou doivent savoir ou probablement douter, que naissent des dissensions ou haines dans leurs familles, et l'impossibilité où se trouvent ces maris ou autres qui sont tenus de fournir à leur entretien, de satisfaire à leurs obligations, comme de donner l'aumône, de payer leurs dettes; ce qui les porte quelquefois à blasphémier le nom de Dieu, à contracter de nouvelles dettes au dessus de leurs forces, à faire des gains et des Contrats illicites, pour être en état de soutenir ces dépenses; lesquelles absorbent souvent tellement les biens d'une famille, que des pères et mères ne peuvent plus établir des enfans, ni marier des filles quand-elles sont en âge, d'où arrivent souvent de grands maux.

Saint Charles ajoute qu'une personne pèche mortellement dans la manière de se parer, quoique la défense qu'elle fait n'excede ni sa condition ni son bien, si sa parure porte d'elle-même à l'impureté, ou qu'on la regarde communément comme y donnant occasion; ou si elle se pare ayant lieu et raison de juger qu'elle donnera par-là de la passion pour elle à quelqu'un, ou qu'elle occasion-

nera quelque péché, quand même sa parure n'aurait rien de déshonnête par elle-même. Enfin, si elle se pare dans l'intention de témoigner elle-même à un autre de la passion pour lui.

9. Ceux qui sont dans l'habitude du péché mortel, jusqu'à ce qu'ils aient donné des preuves, et des marques véritables de leur amendement; et qu'on ait éprouvé pendant un temps suffisant, que leur conversion est sincère. Comme il y a des remarques importantes à faire sur la manière dont on doit disposer à l'Absolution ces sortes de pécheurs, nous allons en parler en particulier.

De la prudence du Confesseur à l'égard de ceux qui sont sujets à des habitudes de péché mortel.

ON entend par l'habitude du péché mortel, l'état d'un homme, qui, pour avoir plus ou moins réitéré les actes d'un péché mortel, éprouve un malheureux penchant qui l'y entraîne, et a contracté une funeste difficulté à s'en abstenir. Il n'est pas facile de fixer le temps que doit durer le délai de l'Absolution au pécheur d'habitude; c'est à la prudence du Confesseur à en juger par la nature du péché, par la force et la durée de l'habitude, par l'occurrence des occasions plus ou moins fréquentes; et sur-tout par la ferveur du Pénitent, par ses efforts pour sortir de son état, et le soin qu'il apporte à résister aux tentations, à éviter les occasions, à pratiquer la pénitence, et à mettre en usage les moyens qui lui sont prescrits.

C'est une vérité certaine reconnue par le Concile de Trente, (*Sess. 6. Can. 22.*) qu'un pécheur véritablement converti, et qui a été justifié par la grace du Sacrement de Pénitence, peut retomber dans le péché; parce que l'Absolution ne l'a pas rendu impeccable.

Lorsqu'un Pénitent après s'être confessé, ne fait que de légers efforts pour se corriger, qu'il retombe fréquemment en peu de temps dans les mêmes péchés, un Confesseur a sujet de craindre qu'il ne soit pas véritablement converti. C'est pourquoi les Pères ont dit que la pénitence est fautive, lorsqu'on ne voit point d'amendement dans le pécheur. *Ubi emendatio nulla, penitentia nulla.* Et le Concile de Trente déclare (*Sess. 14. cap. 4. de Pœnit.*) que la contrition nécessaire pour obtenir la rémission des péchés, comprend la cessation du péché, la résolution et le commencement d'une vie nouvelle, et la haine de la vie passée.

La prudence demande, non seulement que le Confesseur oblige ses Pénitents à renoncer à leurs mauvaises habitudes, mais aussi qu'il leur fournisse le moyen de les détruire autant qu'il est possible; parce que sans cette précaution, ils ne manqueront pas de retomber dans les mêmes péchés, comme on le remarque tous les jours par une funeste expérience. Il est donc nécessaire que les Confesseurs soient bien instruits de la nature des mauvaises habitudes, des différentes dispositions avec lesquelles ceux qui y sont sujets viennent s'en confesser, et de la manière de les bien conduire.

Il ne faut pas toujours croire que l'on n'ait l'habitude du péché, que quand on le commet souvent ; car on peut être dans l'habitude du péché, quoiqu'on ne le commette que dans certaines rencontres rares. Ce qui peut faire connoître que l'habitude de ces sortes de péchés est formée, et quand ceux qui les commettent s'y portent d'eux-mêmes dans l'occasion, malgré la résolution qu'ils avoient prise de ne les plus commettre.

L'habitude du péché est bien plus forte dans les uns que dans les autres ; et à proportion qu'elle est plus forte, elle fait penser plus souvent et avec plus de plaisir au péché ; elle porte à rechercher et à embrasser avec plus d'affection les occasions de le commettre ; elle diminue aussi l'idée de l'énormité du péché, et endurecit le cœur de telle manière, qu'il s'en trouve qui pechent sans aucun remords, et qui ne regardent plus comme péchés de très-grands crimes qu'ils évitoient auparavant avec horreur.

On doit regarder comme étant dans l'habitude du péché, ceux qui le commettent souvent de leur propre volonté et avec plaisir ; ceux qui se portent avec facilité à le commettre toutes les fois que l'occasion s'en présente, quoiqu'elle n'arrive pas souvent ; ceux enfin, qui n'ayant pas tout ce qu'il faut pour commettre le péché, prennent plaisir à y penser, désirent ou cherchent de le commettre.

Quoiqu'un Pénitent résiste à quelques-unes des tentations, ou évite quelques-unes des occasions qui ont coutume de le faire pécher, si cependant il tombe ordinairement et avec plaisir dans ce péché, on doit juger qu'il en a l'habitude ; mais que l'habitude n'est pas si forte qu'elle le seroit, si elle le portoit au péché en toutes les rencontres.

Il y a des Confesseurs qui jugent de l'habitude par les seuls actes réitérés : mais cette règle ne paroît pas sûre : un seul adultère commis dans l'espace de deux mois par celui qui étoit déjà tombé dans ce même péché, ne suffit pas pour pouvoir dire qu'il y soit habitué, si dans cet espace de temps il a évité plusieurs occasions, ou résisté à beaucoup de sollicitations, et à plusieurs violentes tentations. Il vaut donc mieux juger de l'habitude par la facilité et l'affection avec laquelle le Pénitent est tombé dans le péché dont il s'accuse, en comparant les occasions et les tentations, avec les chûtes qu'il a faites.

On remarque trois sortes de pécheurs d'habitude. Les premiers sont ceux qui ignorent le mal qu'ils font, et ne connoissent pas que l'action qu'ils ont coutume de faire soit péché mortel. Ceux-là sont les plus faciles à conduire ; car si venant à connoître le péché qu'ils ignoroient, ils prennent une ferme résolution de ne le plus commettre, on peut leur donner l'absolution si-tôt qu'ils auront fait une revue depuis qu'ils ont commencé à commettre ce péché, si le Confesseur juge qu'elle soit nécessaire.

Les seconds sont ceux qui connoissent l'énormité du péché, et n'en ont contracté l'habitude que depuis peu. On peut encore conduire sans peine ceux-ci, parce qu'une habitude nouvelle se peut ordinairement déraciner avec facilité ; à moins qu'elle ne se trouve jointe à quelque occasion prochaine, que le Pénitent ne puisse quitter. On peut donc, quand il n'y a point d'occasion prochaine, leur donner l'absolution, après qu'ils auront été éprouvés, et qu'ils auront résisté à leur habitude dans quelques rencontres ; pourvu qu'ils se proposent et

qu'ils promettent fermement d'y résister toute leur vie, qu'ils aient été fideles à pratiquer ce qui leur a été prescrit, et à suivre les avis qui leur ont été donnés, et que les mesures qu'ils prennent d'eux-mêmes pour sortir de leur mauvais état, puissent donner lieu de bien juger de leurs dispositions. Mais s'il y a une occasion prochaine, il faut les traiter comme nous dirons ci-après, en parlant des occasions.

Les troisiemes sont ceux dont les mauvaises habitudes sont invétérées ; qui les ont contractées avec connoissance, qui ne s'en sont point du tout corrigés, ou qui ne se sont corrigés que pendant quelques intervalles de temps, avant et après leurs précédentes confessions, après quoi ils sont retombés dans les mêmes péchés sans résister à leur penchant déréglé, ni fuir les occasions. C'est à ceux-là sur-tout qu'il faut ordinairement différer l'absolution ; quelque promesse qu'ils fassent de se corriger, jusqu'à ce qu'après les avoir éprouvés pendant le temps nécessaire, on puisse être moralement assuré de la sincérité de leur conversion, et de la vérité de leur amendement. C'est par les fruits de pénitence que produit un Pénitent, qu'un Confesseur doit se déterminer à l'absoudre, et non par quelque autre motif que ce soit. *Temporis moram non quero*, dit S. Chrysostôme, (*Hom. 14. in 2. ad Cor.*) *sed animæ emendationem ; hoc itaque fac ; demonstres , sinne in melius muat ; et res tota confecta est. Quod nisi ita sit ; nihil profectò temporis diuturnitas emolumentum attulerit ; Neque enim sæpiusne obligatum fuerit , querimus ; sed an obligatio illa quidquam profuerit. Ac si quidem etiam ad exiguum tempus adhibita profuit , non jam amplius adhibeatur. Si autem nondum eam adhibuisse iuvit , etiam post decem annos adhibeatur.* Ce n'est donc pas la longueur du temps qui doit fixer le moment auquel on doit absoudre un pécheur, mais sa conversion. Saint Charles Borromée dit qu'on doit différer l'absolution à ceux de qui l'on a lieu de juger probablement qu'ils ne quitteront pas le péché, quelque promesse qu'ils puissent en faire, jusqu'à ce qu'on voie évidemment qu'ils se sont corrigés ; *donec evidens appareat emendatio.*

Il faut régulièrement que le délai de l'absolution soit assez long pour que le Pénitent puisse se trouver dans la conjoncture où il a coutume de pécher, et qu'il ait occasion de résister à son mauvais penchant, lorsqu'il se fera sentir. Car sans cela le délai de l'absolution ne serviroit pas à l'éprouver, puisque l'épreuve ne peut se faire qu'au moment de la tentation.

L'habitude ne se fait pas toujours sentir ; elle est souvent long-temps comme endormie, et ne se réveille que dans certaines conjonctures et dans certains temps, où elle fait penser au péché, où elle sollicite, et presse le cœur d'y donner son consentement. C'est-là le moment d'épreuve dans lequel seul on peut connoître si les pécheurs ont un ferme propos de ne plus pécher. Car s'ils ont ce ferme propos, ils résistent à la tentation ; mais s'ils ne résistent pas, c'est une marque que le cœur n'est pas bien converti.

Lors donc qu'un Pénitent s'accuse de quelque péché d'habitude qu'il n'a coutume de commettre que dans certains temps, ou dans une conjoncture qu'il ne rencontre pas souvent, il faut lui différer l'absolution jusqu'à ce que ce temps, ou cette conjoncture se soit présentée, pour voir s'il résistera. S'il n'est pas possible d'attendre si long-temps, il faut au moins prendre le temps nécessaire

nécessaire pour éprouver la sincérité de ses résolutions et de ses promesses, en lui prescrivant des actes contraires à sa mauvaise habitude, certaines pratiques propres à lui servir de précautions pour la faire cesser, et de remèdes contre le péché; en l'obligeant pendant le délai de l'absolution, à faire souvent des actes de contrition pour les péchés que cette habitude lui a fait commettre, et des fermes propos de n'y plus retomber, et de prendre les moyens nécessaires pour les éviter. L'on connoitra la vérité de ses dispositions et de son amendement, à la fidélité avec laquelle il suivra tout ce qui lui sera prescrit, au soin qu'il aura eu de demander à Dieu la contrition et le changement de son cœur, et aux œuvres de pénitence et de mortification dont il se sera lui-même imposé la pratique pour obtenir cette grace du Seigneur.

Il faut de plus fortes épreuves à ceux que l'habitude fait tomber plus souvent dans le péché, parce qu'elle est plus difficile à détruire. Quand le tempérament naturel porte au péché auquel les Pénitens se sont accoutumés, l'habitude est aussi plus difficile à déraciner. C'est ce qui fait qu'il y en a qu'on ne peut corriger de certains péchés, que par l'entrée en Religion, un entier éloignement de toutes les choses qui peuvent irriter leur passion, et par des remèdes extraordinaires. Des moyens ordinaires ne suffisent point contre des maux invétérés et de fréquentes rechûtes: alors c'est une nécessité de redoubler les remèdes.

Lorsqu'on voit que les Pénitens ont besoin d'un long délai pour se corriger; il ne faut pas pour cela les renvoyer pour beaucoup de temps à la fois, ni même leur dire d'abord qu'il leur faut une longue épreuve; mais il faut leur donner un terme court pour revenir se confesser; huit jours, par exemple, à ceux qui sont accoutumés à pécher tous les jours, parce qu'ils ont dans cet espace de temps occasion de s'éprouver; quinze jours à ceux qui pechent plus rarement. S'il se trouve qu'à leur retour ils ne soient point retombés, il faut examiner si l'occasion s'est présentée, si les tentations intérieures qui avoient coutume de les faire pécher sont revenues, afin de juger s'ils ont été à l'épreuve et s'ils ont résisté. S'ils ne se corrigent pas, il faut prier beaucoup pour eux, les exhorter à demander instamment à Dieu l'esprit de pénitence, en faisant à cette intention des aumônes, des jeûnes, des prières, des mortifications, et d'autres bonnes œuvres qu'ils se prescriront eux-mêmes outre la pénitence que leur aura donnée le Confesseur. Il faut encore les exhorter à réfléchir sur leurs fins dernières, sur les motifs de pénitence, sur tous ceux que la Foi nous enseigne et qu'on leur aura proposés de vive voix; à lire, s'ils le savent, quelque bon livre, et à venir se confesser le plus souvent qu'il sera possible, pour être de plus en plus excités à se convertir.

L'expérience apprend qu'un grand nombre de pécheurs d'habitude s'abstiennent de retomber dans leurs péchés ordinaires, non seulement pendant quelques semaines, mais aussi pendant plusieurs mois, par le seul désir d'avoir l'absolution qu'on leur diffère, et que pendant ce temps ils ne laissent pas de conserver dans leur cœur un dessein très-réel de retourner aux mêmes péchés, après avoir reçu l'absolution. Ils se trompent souvent eux-mêmes sur leurs propres dispositions, croyant haïr le péché qu'ils ne haïssent pas, et être résolus de faire pour le fuir, ce qu'ils n'ont pas dessein d'accomplir; ce qui n'est qu'un effet du désir de l'absolution. Il peut arriver aussi que le Confesseur les ait

convaincus de la nécessité où ils sont de renoncer au péché; frappés de ces raisons, ils n'ont ce renoncement que dans l'esprit, et ils croient l'avoir dans le cœur. Voilà ce qui est la cause des rechûtes que font les pécheurs d'habitude après avoir reçu l'absolution. Leur conversion n'ayant été que superficielle, et le plus souvent en vue d'avoir l'absolution, ils s'embarrassent peu de garder leurs résolutions. D'où il arrive, qu'après plusieurs épreuves, ils ne mènent pas une meilleure vie. Les Confesseurs qui desirent les faire entrer dans la voie du salut, doivent y faire grande attention, de peur d'y être trompés, et de laisser ces Pénitens dans l'état de perdition, au lieu de les en retirer, en les obligeant à se convertir de tout leur cœur, comme Dieu le demande.

Saint François de Sales enseigne que pour convertir les pécheurs d'habitude, il faut commencer par faire en sorte qu'ils ne commettent plus les mêmes péchés : quand on est parvenu à ce premier point, il faut venir au second, qui est de purger leur cœur de l'affection à ces péchés. Car un pécheur d'habitude a de l'amour pour le péché; et quoiqu'il s'abstienne de le commettre par l'avis d'un Confesseur, il lui reste encore à cet égard un fond d'affection; d'où il arrive que quand il y pense, il sent en lui-même une certaine complaisance pour ce péché, et un certain penchant pour le commettre; et qu'il voudrait bien le faire s'il lui étoit permis. Ce penchant le sollicite en toute occasion à retomber, et lui fait imaginer un grand plaisir dans le crime. Si on ne détruit ce mauvais penchant, il ne manquera pas de l'emporter sur les résolutions de ne plus pécher. C'est une mauvaise racine qui pousse toujours de mauvais rejetons, à moins qu'on ne l'arrache entièrement. C'est à quoi un grand nombre de Confesseurs ne s'appliquent pas assez; se contentant de mettre les Pénitens en état de recevoir l'absolution, sans penser au moyen de les préserver de la rechûte, dont le plus important est d'affaiblir et de détruire le mauvais penchant qu'ils ont contracté en péchant.

Saint François de Sales dit encore, que ce mauvais penchant ou l'affection au péché ne se détruit que *par une vive et forte appréhension du grand mal que le péché nous apporte, par le moyen de laquelle nous concevons une profonde et véhémente contrition*. Et ensuite, il ajoute, que pour bien concevoir le grand mal que le péché nous cause, et en exciter la haine dans nos cœurs, il faut méditer sérieusement sur les principales vérités du salut; telles que sont la fin pour laquelle Dieu nous a créés et mis au monde; les bienfaits que nous avons reçus de lui; les effets du péché par rapport à Dieu et à nous; les quatre fins dernières, savoir, la Mort, le Jugement, le Paradis et l'Enfer.

Quand les Pénitens savent lire, il faut les obliger à lire ces vérités dans quelque bon Livre de piété, et à y faire de sérieuses réflexions. Quand ils ne savent pas lire, il faut que le Confesseur les leur propose de vive voix, et les en instruisse; leur enjoignant d'y penser, et d'y réfléchir le plus qu'il leur sera possible, et de venir souvent se confesser, afin qu'il puisse les leur inculquer plus fortement. L'affection au péché étant un penchant du cœur, il faut, pour le détruire, que l'esprit fasse de sérieuses considérations sur ce qui peut exciter dans le cœur l'horreur et l'aversion du péché.

Un Confesseur qui veut remplir exactement ses obligations, ne doit jamais envoyer aucun Pénitent, quelque peu soumis qu'il soit à ses avis; mais il doit,

à l'exemple de JESUS-CHRIST, ne se point enmyer de lui représenter l'état malheureux où il est, et l'exhorter à en sortir. S'il ne gagne rien un jour, il pourra mieux réussir une autre fois; et la patience qu'il pratiquera envers un Pénitent aveuglé et endurci, sera très-agréable à Dieu. Quand donc un pécheur d'habitude ne se corrige point, ou que celui qui est dans l'occasion prochaine ne veut pas en sortir, il faut bien leur faire entendre qu'ils ne sont pas disposés à recevoir l'absolution; qu'en la leur donnant on se rendroit coupable aussi bien qu'eux de la profanation du Sacrement, et que leurs péchés ne seroient point effacés; enfin, qu'ils ne peuvent jamais se réconcilier avec Dieu, à moins qu'ils ne renoncent pour toujours au péché. Toutes les fois qu'ils viennent, il faut leur répéter les motifs que la Foi fournit pour nous détacher du péché; et user envers eux de patience et de charité, comme envers des Malades qui seroient dans le plus grand danger.

Quand un Pénitent a quitté une mauvaise habitude, il peut faire deux sortes de rechûtes; l'une seulement dans le péché mortel, lorsqu'aussi-tôt après qu'il y est retombé, il s'en repent, il évite les occasions, et s'abstient d'y retomber davantage; l'autre dans l'habitude, lorsqu'il s'affectionne de nouveau au péché, et que sans en avoir que de légers remords, il s'y laisse aller comme auparavant dans toutes les occasions qui s'en présentent.

Ceux qui sont retombés dans l'habitude, doivent être éprouvés de nouveau; et même plus long-temps qu'auparavant. A l'égard de ceux qui sont tombés seulement dans le péché mortel, il faut examiner comment ils y sont tombés: lorsque c'est par promptitude, par pure inadvertance, par surprise, faute de quelque réflexion, ou par foiblesse, c'est-à-dire, par la violence d'une tentation contre laquelle ils ont combattu pendant quelque temps, il faut être plus facile à leur accorder l'absolution. Mais s'ils ont embrassé l'occasion avec connoissance, avec facilité et plaisir, à moins que depuis qu'ils sont tombés, ils n'aient évité ou surmonté quelqu'autre tentation semblable, qu'ils n'aient pris d'eux-mêmes des précautions et des moyens propres à empêcher d'autres rechûtes à l'avenir, à montrer la sincérité de leur repentir, et de la résolution où ils sont de réparer leur péché et de veiller plus exactement sur eux-mêmes, il y a lieu de craindre que le cœur ne soit encore attaché au péché; ainsi ils ont besoin d'épreuve pour reconnoître leurs véritables dispositions.

Lorsqu'après les épreuves on donne l'absolution aux pécheurs d'habitude, il est quelquefois utile de leur défendre de communier jusqu'à un certain temps; pendant lequel ils se confesseront souvent. Cela servira à les entretenir dans les sentimens d'humilité; à les affermir dans leurs bonnes résolutions, et à leur inspirer plus de respect pour la sainte Communion.

Nous avons dit qu'*ordinairement* on doit différer l'absolution aux pécheurs d'habitude, parce qu'il y a certains cas dans lesquels il est permis de les absoudre sans délai.

Le premier, est l'article ou le péril probable de la mort; parce que dans ce cas, lorsqu'on ne peut prendre toutes les mesures pour s'assurer de la conversion des pécheurs, on peut les absoudre sur des marques douteuses de contrition.

Le second est, quand un Pénitent a vécu dans l'habitude du péché par ignorance, et qu'ayant connu son péché, il en témoigne un sincère regret, et prend les meilleurs moyens pour n'y plus retomber.

Le troisieme est, quand les Pénitens donnent des marques extraordinaires d'une vraie contrition et d'un sincere amendement; par exemple, lorsque ceux qui ont vécu long-temps dans des pratiques pleines d'injustice, reparent tout le tort qu'ils ont fait au Prochain, comme fit Zachée; lorsque ceux qui étoient dans des occasions difficiles à quitter, rompent généreusement toutes les liaisons criminelles, et renoncent à tout ce qui les retenoit dans l'habitude du crime; lorsque pour éviter la rechûte, ils quittent une profession honorable ou lucrative; ou enfin lorsqu'ils embrassent un état nouveau, comme la Religion, le Mariage, etc. dans la vue de faire leur salut; et qu'on voit qu'ils trouveront dans ce changement des moyens de ne plus retomber.

Le quatrieme est, quand le Pénitent ayant renoncé à ses péchés d'habitude, s'est éprouvé de lui-même pendant un temps suffisant, a quitté toutes les occasions prochaines, a déjà commencé à mener une vie réglée; quand il donne de grandes marques de contrition; quand il a fait de lui-même des efforts pour sortir de son mauvais état, des actes contraires au péché auquel il est habitué; lorsqu'il a pratiqué pour se corriger certaines bonnes œuvres, qu'il a commencé à s'exercer à des pratiques de pénitence, et que l'habitude est déjà tout-à-fait ôtée, ou beaucoup diminuée.

C'est selon ces principes, que dans les Missions et dans les Pèlerinages, on a coutume d'absoudre plus facilement les pécheurs d'habitude sur la promesse qu'ils font de se corriger; parce que les Missionnaires ne demeurant pas long-temps dans le lieu où se fait la Mission, ni les Pèlerins dans le lieu de leur pèlerinage, les Pénitens n'auroient point l'absolution, si on attendoit davantage. On ne doit cependant pas la leur donner, si on ne les trouve pas suffisamment disposés pour la recevoir. On juge de ces dispositions, par les circonstances particulieres qui accompagnent les Missions et les Pèlerinages; par exemple, si pendant un temps assez considerable avant la Mission ou le Pèlerinage, ils ont fait des efforts pour se corriger; s'ils ont commencé d'eux mêmes à s'exercer dans des œuvres de pénitence, pour se préparer à recevoir l'absolution à la Mission, ou dans le lieu du pèlerinage.

Les principaux moyens que les Confesseurs doivent recommander aux pécheurs d'habitude, pour se corriger et ne plus retomber, sont de recourir à la priere; de fuir les occasions du péché; d'éviter l'oisiveté; de veiller à la garde de leurs sens; d'approcher souvent du Sacrement de Pénitence; de résister aux tentations; de faire des œuvres de pénitence, comme le jeûne, l'aumône; de pratiquer différens exercices de mortification selon l'état des personnes, et sur-tout ceux qui sont contraires aux vices qui les dominent; de faire de fréquens actes de vertu contraires aux dérèglemens auxquels ils sont sujets; de suivre les avis qu'ils reçoivent en se confessant; de faire chaque jour exactement l'examen de leurs conscience; et toutes les fois qu'ils reconnoissent que la mauvaise habitude les a fait tomber, de s'imposer eux-mêmes une pénitence qu'ils accompliront sur le champ. Il est encore très-utile d'engager le pécheur d'habitude, non seulement à se confesser souvent, mais encore lorsqu'il retombera dans son péché, à le déclarer, s'il le peut, le même jour ou le lendemain à son Confesseur, ou au moins le premier jour de Fête suivant.

De l'occasion prochaine du Pêché mortel.

ON doit refuser l'absolution à ceux qui sont dans l'occasion prochaine du pêché mortel, en gardant les précautions que nous allons expliquer.

On appelle occasion prochaine du pêché mortel, tout ce qui expose au danger moral ou probable, de pêcher mortellement. Il y a des occasions prochaines qui portent au pêché mortel par elles-mêmes et de leur nature; comme les professions de Comédiens, Farceurs, et tous les arts et métiers qui par eux-mêmes occasionnent ou facilitent le mal, la lecture des mauvais livres qui contiennent des choses contraires à la Foi ou aux bonnes mœurs; les mauvais conseils; les mauvais exemples; les chansons et les discours libres; la familiarité avec des personnes d'une vie déréglée; la fréquentation des lieux de débauche; les entretiens remplis d'erreurs et de mauvaises maximes; la fréquentation trop familière et ordinaire des personnes de différent sexe, pour lesquelles on ressent une inclination particulière, et sur-tout de celles avec lesquelles on a pêché; la demeure sous un même toit avec une personne avec laquelle on a offensé ou on offense Dieu; l'assistance au Bal, aux Comédies, à l'Opera, et à tous les spectacles que peuvent représenter les Bateleurs et gens de même espece qui montent sur le Théâtre pour le divertissement du Public; les nudités dans les figures ou les peintures; le jeu immodéré, etc.

Il y a des occasions prochaines du pêché mortel, qui n'y portent qu'à raison de la foiblesse ou des mauvaises dispositions, soit naturelles, soit contractées par l'habitude de certaines personnes, qui s'y trouvant exposées, pêchent ordinairement, quoique ces occasions soient bonnes, ou du moins indifférentes d'elles-mêmes. Par exemple, un Juge qui ne sait ou ne peut pas rendre justice à cause de son ignorance; de sa timidité, de son peu de fermeté, est dans l'occasion prochaine de pêché, s'il ne quitte sa charge. Une personne qui ne peut se trouver dans des compagnies d'ailleurs honnêtes, sans offenser Dieu, tant elle est foible, est dans l'occasion prochaine de pêché, lorsqu'elle fréquente ces compagnies. Le Négoce, la Profession de Banquier, sont une occasion prochaine de pêché pour plusieurs qui ne peuvent, par la mauvaise disposition de leur cœur, exercer ces Professions, sans commettre des usures, des mensonges, des injustices, ou d'autres pêchés. Les repas sont une occasion prochaine de pêché, pour ceux qui sont sujets à l'ivrognerie: le jeu, pour ceux qui sont sujets à y jurer, blasphémer, tromper, ou quereller. L'expérience du passé qui fait connoître que telles occasions ont toujours, ou souvent fait pêcher ces personnes, est un juste fondement pour juger que persévérant dans les mêmes occasions, elles retomberont dans les mêmes pêchés.

Il est sans doute qu'on ne peut absoudre ceux qui exercent des Professions mauvaises de leur nature, jusqu'à ce qu'ils y aient renoncé. Quant à l'occasion prochaine qui porte au pêché par elle-même, on ne peut point ordinairement absoudre le Pénitent lorsqu'elle est présente, s'il peut la quitter, qu'il ne l'ait quittée effectivement. Nous disons *ordinairement*, pour en excepter le cas:

d'extrémité où le Pénitent, prêt à expirer, seroit hors d'état de se séparer de cette occasion avant que de recevoir l'Absolution. Alors le Confesseur doit se contenter de s'assurer de sa contrition, autant qu'on peut le faire en pareille circonstance. Si l'occasion n'est présente au Pénitent qu'autant qu'il s'y expose; par exemple, s'il s'agit de lectures de mauvais livres, de fréquentation de mauvaises compagnies, etc. le Confesseur suivra à son égard pour l'absolution, les règles prescrites ci-dessus pour les cas d'habitude.

Ceux qui ne veulent point quitter toutes ces occasions prochaines, ne doivent point être crus, quand ils promettent de ne plus pécher. L'occasion prochaine du péché étant la cause des rechûtes, vouloir y demeurer, c'est manifestement vouloir continuer à vivre dans le péché, quelque résolution que l'on s'imagine avoir de n'y plus retomber. Il est du devoir du Confesseur de faire sortir un Pénitent, non seulement de l'état du péché, mais encore du danger d'y retomber.

Si le Pénitent s'excuse sur des raisons de bienséance, de nécessité, de besoin, pour refuser de quitter l'occasion du péché dont il peut se séparer, il faut lui représenter l'obligation indispensable où il est d'éviter et de quitter les occasions du péché, quelque grand que soit le mal temporel que puisse causer la séparation de ces occasions; quelque sensible que puisse être la douleur qu'il en doit ressentir, de quelque nature et de quelque espèce qu'elles soient, quelque utiles qu'elles puissent être pour la vie présente et pour toutes les autres choses qui y ont quelque rapport. Il faut lui inculper avec force ces paroles de JESUS-CHRIST. (*Marc*, 9. 41. 46.) *Si votre pied, votre main, ou votre œil vous sont une occasion de péché, coupez-les, arrachez-les, et jetez-les loin de vous; pour nous apprendre qu'il faut nous séparer de tout ce qui nous porte à offenser Dieu, quand il nous seroit aussi cher, aussi utile, aussi nécessaire que l'œil, la main et le pied. Ce n'est point assez qu'on promette d'en éloigner de son cœur le souvenir: Erue eum, et projice abs te.* Le Confesseur doit donc demeurer ferme à refuser l'absolution au Pénitent qui refuse de quitter l'occasion prochaine du péché mortel; et même, quand il la quitteroit, il faudroit l'éprouver quelque temps, s'il y avoit lieu de craindre qu'il ne la reprit.

Si l'occasion prochaine est présente, mais qu'il soit physiquement impossible au Pénitent de la quitter; comme il arriveroit si le Pénitent péchoit avec un autre qui seroit enfermé dans la même chambre d'une prison que lui; s'il étoit assez corrompu pour être à lui-même une occasion prochaine de péché, alors on ne doit point l'absoudre, qu'il ne se soit abstenu du péché pendant un temps notable; qu'il n'ait surmonté la force de la mauvaise habitude, et que par un véritable changement de vie il n'ait rendu l'occasion éloignée, de prochaine qu'elle étoit, et ne s'en soit séparé de cœur, et sincèrement.

Si l'occasion est présente, mais que le Pénitent ne puisse moralement la quitter, c'est-à-dire, sans scandale ou sans s'exposer à un grand péril, ou à un dommage temporel considérable, comme si un frère péchoit avec sa sœur; si des personnes obligées de vivre ensemble, retournent souvent à des désordres que le monde appelle des fragilités, et que l'Evangile nomme des abominations; pour lors le Confesseur doit prescrire les remèdes et les préservatifs qu'il jugera les plus convenables; défendant, par exemple, à un Pénitent de se trouver seul avec la personne qui le fait pécher, lui ordonnant certaines prières, des morti-

fications de la chair, et sur-tout de se confesser souvent ; la nécessité morale où se trouvent alors des Pénitens, de marcher toujours sur le bord du précipice, les oblige à beaucoup plus qu'on ne leur demanderoit, s'il leur étoit libre de se mettre à couvert du danger. Ainsi des pratiques de piété qui ne seroient que des conseils pour d'autres, se changent en préceptes à leur égard. C'est au Confesseur de régler ces pratiques sur la nature du péril. Mais il doit toujours se souvenir de différer de les absoudre, jusqu'à ce qu'ils aient donné des preuves moralement certaines d'un véritable amendement.

Si cependant le Confesseur ne peut différer alors un Pénitent, sans le mettre en danger d'infamie, et si d'ailleurs il découvre en lui des marqués extraordinaires d'une sincère et souveraine douleur, et un grand empressement à recevoir les remèdes nécessaires pour se corriger et se soutenir contre l'occasion, il pourra, dit S. Charles, après les lui avoir indiqués et prescrits, l'absoudre pour cette fois. Le même Saint décide que, si après cette diligence du Confesseur actuel, ou d'un autre avant lui, le Pénitent ne s'est point corrigé, on ne doit pas lui donner l'absolution jusqu'à ce qu'il se soit effectivement séparé de l'occasion.

Il est à remarquer que l'habitude du péché est souvent jointe à l'occasion prochaine du péché ; et que par conséquent celui qui y est engagé a, pour l'ordinaire, en même temps deux choses qui le portent au péché, savoir l'occasion et l'habitude. C'est pourquoi ceux qui sont dans des occasions prochaines qui ne se peuvent ôter, sont bien plus difficiles à corriger, et retombent bien plus facilement que ceux qui se séparent de l'occasion. Ainsi il faut les éprouver, et les affermir davantage, avant que de leur donner l'Absolution. Comme l'habitude commence et s'entretient souvent par l'occasion, l'habitude reste sans force et se détruit bientôt quand l'occasion est ôtée. Au contraire l'occasion qui reste, réveille et ranime l'habitude en toutes rencontres, et est cause des rechûtes que l'on fait après les meilleures résolutions.

En différant l'Absolution à ceux qui sont dans des occasions qu'ils ne se peuvent quitter, il faut leur ordonner de les éviter le plus qu'il leur sera possible, et de se prémunir soigneusement contre elles, lorsqu'ils prévoient qu'elles devront se rencontrer. S'ils se servent avec succès des moyens qu'on leur aura enseignés pour éviter la rechûte, et qu'on les voie dans une ferme résolution de continuer toujours à s'en servir, on pourra leur donner l'Absolution, ainsi que nous l'avons déjà dit, après une épreuve raisonnable : s'ils négligent de s'en servir, ou qu'ils le fassent lâchement et sans effet, on ne peut les absoudre, parce qu'il est clair qu'ils n'ont point de ferme propos. Si on voit quelque amendement, il faut les animer à se corriger toujours de plus en plus ; et on ne doit point leur accorder l'Absolution, qu'on ne soit moralement assuré de la sincérité de leur conversion et de leur changement. L'expérience apprend que ceux qui ont renoncé à une mauvaise habitude, perséverent plus ordinairement que ceux qui ont surmonté l'occasion à laquelle ils sont exposés ; et que pour assurer de la persévérance de celui qui est exposé à une occasion qu'il ne peut retrancher, il faut plus d'épreuve que pour celui qui étoit dans la plus forte et la plus ancienne habitude.

Sil'occasion n'est ni pressante, ni présente, mais de nombre de celles que le Pénitent est obligé de chercher hors de lui et de sa maison, on peut quelquefois

le traiter avec un peu plus d'indulgence ; et l'absoudre s'il n'a contracté aucune mauvaise habitude , et s'il paroît sincèrement détaché de cette occasion ; mais s'il avoit déjà promis de la quitter, et qu'il ne l'eût pas fait, il faudroit lui différer l'Absolution, jusqu'à ce qu'on eût des preuves moralement certaines de son changement.

Il ne faut pas attendre que les Pénitens soient tombés dans le péché, pour leur ôter les choses qui y portent d'elles-mêmes ; comme les Romans, et tous les Livres qui contiennent des choses contre la Foi et les bonnes mœurs ; les Tableaux immodestes, les mauvaises compagnies, les Comédies et autres Spectacles dangereux, etc. Ceux qui diront que ces sortes de choses ne les font pas pécher, ne doivent pas être écoutés ; puisqu'il y a péché à s'exposer volontairement au péril qui se trouve dans ces occasions. D'ailleurs, si on examine bien ceux qui parlent de la sorte, on trouvera que ce n'est que l'endurcissement de leur cœur qui les empêche de sentir l'approbation qu'ils donnent à mille mauvaises idées qui se présentent à eux dans ces rencontres, et aux mauvaises impressions de différentes passions déréglées qui s'excitent dans leur cœur, et se feroient appercevoir, s'ils n'y étoient pas endurcis ; en sorte qu'ils sont ordinairement très-coupables sans le savoir. Le seul moyen de les éclairer sur les désordres de leur vie, est de les faire renoncer à toutes les occasions dangereuses : ils n'en seront pas long-temps dehors, qu'ils reconnoîtront l'aveuglement dans lequel ils ont vécu. C'est ce que l'expérience apprend tous les jours à ceux qui y font attention.

À l'égard des occasions qui ne portent au péché qu'à raison de la faiblesse ou mauvaise disposition de certaines personnes qui s'y trouvent exposées, il faut agir de la même manière à peu près qu'avec les Pénitens qui sont dans l'occasion prochaine par elle-même ; parce que ces deux sortes d'occasions sont également dangereuses pour ceux qui y sont exposés.

Nous avons dit qu'il faut traiter ces Pénitens *de la même manière à peu près* ; que ceux qui sont dans une occasion prochaine par elle-même ; parce qu'il y a dans la pratique deux différences à faire entre les occasions qui *de leur nature* portent au péché, et celles qui n'y portent que *par accident* et à cause de la mauvaise disposition particulière de ceux qui se trouvent dans ces sortes d'occasions. La première différence est que certaines occasions de péché, *par accident*, ne sont pas censées occasions *prochaines*, quand étant dans ces occasions on n'est tombé que deux ou trois fois seulement. Un Avocat, par exemple, n'est pas censé être dans l'occasion prochaine de péché, quand il continue dans sa Profession, où deux ou trois fois seulement il a plaidé des causes qu'il croyoit injustes.

Au contraire, les occasions qui *par elles-mêmes* et de leur nature portent au péché, sont censées occasions *prochaines*, quand étant dans ces occasions on est tombé, même une seule fois ; si, par exemple, une personne commet un crime d'impureté avec une autre qui demeure dans la même maison, ce seul acte consommé fait que la maison dans laquelle se trouvent ces personnes, leur est à toutes les deux une occasion *prochaine* de péché mortel.

La seconde différence qui se trouve entre les deux especes d'occasions dont il s'agit, est que l'occasion *par accident*, quoique prochaine, ne doit pas être quittée :

1°. Lorsqu'en

1^o. Lorsqu'en quittant une occasion de cette nature, on tomberoit dans un plus grand péril. Un domestique, par exemple, est au service d'une sainte et honnête famille, les Domestiques qui demeurent avec lui sont patiens et vertueux; cependant il est toujours prêt à s'emporter d'une manière violente, et il s'empporte effectivement très-souvent avec un grand excès. S'il quittoit pour cela cette maison, il courroit risque de tomber dans de plus grands excès de colere, s'il étoit par-là dans la nécessité de se mettre au service d'autres Maîtres moins vertueux, et de vivre avec d'autres Domestiques moins modérés que ceux avec lesquels il vit actuellement.

2^o. L'occasion *par accident* quoique prochaine, ne doit pas être quittée, quand on ne le peut faire sans violer en matiere importante un autre Commandement. Une femme, par exemple, est si peu maîtresse d'elle-même, qu'elle se laisse aller à des coleres très-violentes et très-criminelles pour les moindres défauts de son mari, ou de ses enfans; elle ne doit pas pour cela cesser de demeurer avec eux et les abandonner; il faut que restant dans son état, elle travaille sérieusement à se corriger en se faisant violence, en priant, et en pratiquant les autres remedes qui lui seront prescrits par un Confesseur éclairé et prudent.

Si le Pénitent ne peut quitter l'occasion prochaine *par accident*, son emploi, par exemple, sa condition, son office, sans porter un grand préjudice à ses affaires temporelles, le Confesseur peut l'y souffrir pendant quelque temps, pendant lequel il doit l'éprouver, avant que de lui donner l'absolution. La raison est, qu'avec le secours de la priere, des aumônes, des avis du Directeur, des instructions des personnes intelligentes, celui qui offensoit Dieu mortellement dans tel ou tel emploi, peut se corriger, et cesser de l'offenser; et par-là cet emploi cessera de lui être une occasion prochaine de péché.

Mais si le Pénitent après plusieurs épreuves ne se corrige point, si le Négocio, par exemple, lui est encore une occasion prochaine d'injustices, de fraudes, de parjures, le Confesseur ne doit point l'absoudre qu'il ne l'ait effectivement quitté; parce que dans ces cas il est moralement certain que ce Pénitent retombera dans les mêmes péchés mortels qu'auparavant.

On doit être attentif à éviter de tomber dans l'erreur où sont quelques Directeurs sur l'occasion prochaine. Ils mesurent le péril de la rechûte, non par l'état ordinaire du pécheur, comme ils devroient le faire; mais par l'état où il se trouve actuellement, où il est saisi de respect à la vue du sacré Tribunal, où la passion est comme morte, et les objets qui l'excitent sont comme s'ils n'étoient pas, où il a l'esprit occupé de pensées de salut et le cœur rempli de saints desirs. Conclure de cette disposition actuelle du Pénitent, qu'il n'y a plus de danger à craindre, c'est se tromper grossièrement. On peut bien juger de la résolution de quitter le péché par le présent; mais du péril d'y retomber, on doit en juger par le passé. Il faut appliquer cette regle à l'habitude, comme à l'occasion prochaine.



De la Comédie.

NOUS avons dit ci-dessus, qu'on doit regarder comme occasions prochaines de péché mortel, l'assistance à la Comédie, à l'Opéra, et à tous les Spectacles que représentent les Comédiens, les Bateleurs, et sans aucune distinction tous ceux de même espece qui montent sur le Théâtre pour le divertissement public.

Il est important que les Confesseurs lisent avec attention plusieurs excellens Traités qui ont été publiés contre les Spectacles ; pour apprendre aux Pénitens ce qu'ils en doivent penser, et pour désabuser une infinité de personnes qui pensent que l'usage des Spectacles est permis ; en sorte que cette erreur est devenue presque générale parmi les gens du monde, toujours aisés à tromper sur ce qui les flatte.

Les Confesseurs doivent donc dire à ceux qui vont à la Comédie et aux autres Spectacles, que plusieurs Conciles les ont condamnés ; qu'un Concile de Tours a donné pour raison de la défense qu'il faisoit d'y assister, *que par les Spectacles une multitude de vices entrent ordinairement dans l'ame*. Que si l'on consulte les SS. Peres, l'on verra dans leurs Ouvrages, le Théâtre condamné par les termes les plus forts ; qu'ils ont dit que l'Ecriture sainte proscriit les Spectacles, en condamnant la concupiscence du siècle ; que toutes les maximes de l'Eglise sont entièrement opposées aux sentimens qu'inspirent les Spectacles ; qu'il est impossible en allant aux Spectacles, de conserver l'Esprit saint, esprit de paix, d'union, de tranquillité, qui s'éteint en nous à mesure que les passions s'y allument ; qu'on ne peut offrir à Dieu tout ce qui s'y fait ; que c'est là où l'ame séduite par le plaisir, n'entend presque jamais que des leçons d'une Morale toute païenne ou impudique, qu'un des grands scandales des Spectacles, est que les hommes et les femmes y sont ensemble avec tout l'ajustement possible, qu'ils cherchent à y voir et à être vus ; que les regards, les discours réciproques, l'approbation qu'ils donnent d'une commune voix aux Comédiens, et la joie qu'ils ont de se rencontrer dans les mêmes sentimens, sont comme autant d'étincelles qui augmentent le feu dont ils brûlent ; que les Spectacles font croître les vices, et corrompent les esprits ; que c'est sur le Théâtre que les Comédiens cherchent à émouvoir les passions des autres, en feignant de les avoir eux-mêmes ; qu'on ne peut être insensible aux Spectacles, parce qu'on ne va pas chercher le plaisir, sans l'aimer ; que cet amour expose à des chûtes, et ces chûtes irritent et augmentent les passions ; que la Comédie est le *Consistoire de l'impudicité*, une école d'impudicité et de libertinage, une Assemblée honteuse et pleine d'iniquité, une peste que le démon a fait succéder à l'Idolatrie ; que ceux qui assistent à la Comédie sont en quelque maniere plus coupables que les Comédiens mêmes, parce qu'en les autorisant par leur présence, ils les aiment à se rendre plus insolens, et en sont la véritable cause ; que c'est être Apostat d'aller à la Comédie, parce qu'elle est une des pompes du démon auxquelles les Chrétiens ont renoncé par leur Baptême.

Les SS. Peres blâment dans les Théâtres, l'inutilité, la prodigieuse dissipation, les passions excitées, la trop grande occupation à des choses vaines, et tout ce qui y fait oublier la présence de Dieu et le compte qu'il lui faut rendre de ses moindres actions et de ses moindres paroles. Ils ont déploré dans les Comédies, tout cet amas de périls que les Théâtres réunissent, ce jeu des passions et l'expression contagieuse de nos maladies, ces larmes qu'arrache l'image de nos passions si vivement réveillées, et toute cette illusion qu'ils appellent une misérable folie. Ils n'ont pu se persuader que parmi les commotions où consiste tout le plaisir de la Comédie, un Chrétien puisse élever son cœur à Dieu, qu'il ose lui dire qu'il est là pour l'amour de lui, et pour lui plaire; qu'il puisse ne pas craindre dans ces folles joies et dans ces folles douceurs d'étouffer en soi l'esprit de prière, et d'interrompre cet exercice qui, selon la parole de J. C., doit être perpétuel dans un Chrétien, du moins en desirs, et dans la préparation du cœur. Enfin, les SS. Peres ont sévèrement condamné l'esprit qui mene aux Spectacles, où, pour ne pas raconter tous les autres maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui, qui fait le fonds de la vie humaine depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu.

Les Confesseurs ajouteront en instruisant là-dessus les Pénitens, que jamais les SS. Peres n'ont permis les Spectacles comme une chose dont on pût faire un bon usage; qu'au contraire ils les ont toujours regardés comme ennemis des bonnes mœurs; qu'ils ont soutenu que l'esprit de l'homme n'est pas assez insensibile pour n'être point agité de quelque passion secrete, même dans l'usage le plus modéré du Théâtre, dont ils ont regardé les Spectateurs qui y prennent plaisir, comme coupables des crimes qui y sont représentés. Qu'enfin les SS. Peres ont toujours dit que tout Fidele doit fuir les Spectacles, à cause du penchant que nous avons au mal, et doit les regarder comme un occasion prochaine de chute; qu'on ne voit sur le Théâtre que des choses vaines, malhonnêtes ou bouffonnes; et que le péché qu'on commet en allant aux Spectacles, souille et infecte toutes les puissances de l'ame, le cœur par la concupiscence, les oreilles par ce qu'on n'y entend, les yeux par ce qu'on y voit; que ce péché est enfin une prévarication mortelle. C'est ainsi que Tertullien, S. Clément d'Alexandrie, Lactance, S. Cyprien, S. Basile, S. Chrysostôme, S. Augustin ont parlé des Spectacles, que l'on voit condamnés pareillement par plusieurs Conciles, qui tous les ont défendu aux Fideles comme mauvais et dangereux par eux-mêmes, soit par rapport aux sujets qui y sont représentés, soit par rapport aux mauvais effets qu'ils produisent, soit par rapport aux circonstances qui en sont inséparables.

Il est étonnant qu'on ose avancer que le Théâtre françois, tel qu'il est aujourd'hui, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs; qu'il est même si épuré, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne puisse entendre. Il faudra donc passer comme honnêtes, les impiétés et les infamies dont sont pleines plusieurs Comédies que l'on représente tous les jours? Comment pouvoir soutenir des Pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules; la corruption toujours excusée et toujours plaisante; et la pudeur toujours offensée, ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats, par les expressions les plus impudentes, à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces? Comment pouvoir approuver la cor-

ruption réduite en maximes dans différens Opéra , avec toutes les fausses tendresses , et toutes les trompeuses invitations aux plaisirs ? Sentimens dont la nature corrompue est si dangereusement flattée , et qui sont animés d'un chant qui ne respire que la mollesse. Il ne sert de rien de répondre qu'on n'est occupé que du spectacle , sans songer au sens des paroles ni aux sentimens qu'elles inspirent ; car c'est là précisément le danger , que pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie , ou étourdi par le merveilleux du spectacle , ces sentimens s'insinuent sans qu'on y pense et plaisent sans être aperçus.

Rien de plus direct , de plus essentiel , et de plus naturel aux piéces de Théâtre , que d'exciter les passions qui y sont représentées ; car c'est le dessein formel de ceux qui les composent , de ceux qui les récitent , de ceux qui les écoutent. Si le but de la Comédie n'est pas de flatter ces passions qu'on veut appeler délicates , mais dont le fond est si grossier , d'où vient que l'âge où elles sont les plus violentes , est aussi celui où l'on est touché le plus vivement de leur expression ? Mais pourquoi en est-on si touché , si ce n'est qu'on y voit , qu'on y sent l'image , l'attrait , la pâture de ses passions ? Et cela qu'est-ce autre chose , qu'une déplorable maladie de notre cœur ? On se voit soi-même , dans ceux qui nous paroissent comme transportés par de semblables objets ; on devient bientôt un acteur secret dans la Tragédie , on y joue sa propre passion ; et la fiction au dehors est froide et sans agrément , si elle ne trouve au dedans une vérité qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent dans un âge plus avancé , dans une vie plus sérieuse ; si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir agréable dans ses jeunes ans , et qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout-à-fait éteinte.

Si les peintures immodestes ramènent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment , et que pour cette raison on en condamne l'usage ; combien plus sera-t-on touché des expressions du Théâtre , où tout paroît effectif , où ce ne sont point des traits morts et des couleurs seches qui agissent , mais des personnages vivans , de vrais yeux , ou ardens , ou tendres , et plongés dans la passion , de vraies larmes dans les Acteurs , qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui les regardent ; enfin , de vrais mouvemens qui mettent en feu tous les Spectateurs ; peut-on dire que tout cela n'émeut qu'indirectement , et n'excite que par accident les passions ?

Peut-on dire que les discours qui tendent directement à allumer de telles flammes ; qui excitent la Jeunesse à aimer , comme si elle n'étoit pas assez portée à un amour insensé ; qui lui font éviter le sort des oiseaux et des brutes , que rien ne trouble dans leurs passions et se plaindre de la raison et de la pudeur si importunes et si contraignantes ? Peut-on dire que toutes ces choses , et cent autre de cette nature dont tous les Théâtres retentissent , n'excitent les passions que par accident ; pendant que tout crie qu'elles sont faites pour les exciter , et que si elles manquent leur coup , les regles de l'art sont frustrées , et les Auteurs et les Acteurs travaillent en vain ?

Que fait un Acteur lorsqu'il veut jouer naturellement une passion , que de rappeler , autant qu'il peut , celles qu'il a ressenties , et que s'il étoit Chrétien , il auroit tellement noyées dans les larmes de la Pénitence , qu'elles ne reviendroient jamais à son esprit , ou n'y reviendroient qu'avec horreur ? Au lieu quo

pour les exprimer , il faut qu'elles lui reviennent avec tous les agrémens empoisonnés, et toutes leurs graces trompeuses.

Mais tout cela , dira-t-on , paroît sur les Théâtres comme une foiblesse. Quand on l'accorderoit ainsi aux défenseurs des Spectacles , ils ne pourroient nier qu'il y paroît comme une belle , comme une noble foiblesse , comme la foiblesse des Héros et des Héroïnes ; enfin , comme une foiblesse si artificieusement changée en vertu , qu'on l'admire , qu'on lui applaudit sur tous les Théâtres ; et qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics , qu'on ne peut souffrir de Spectacle où non seulement elle ne soit , mais encore où elle ne regne et n'anime toute l'action.

Comment oseroit-on soutenir que tout cet appareil n'entretient pas directement et par soi , le feu de la convoitise ; ou que la convoitise n'est pas mauvaise , et qu'il n'y a rien qui répugne à l'honnêteté et aux bonnes mœurs dans le soin de l'entretenir ; ou que le feu n'échauffe qu'indirectement , et que pendant qu'on choisit les plus tendres expressions pour représenter la passion dont brûle une personne insensée , ce n'est que par accident que l'ardeur des mauvais desirs sort du milieu des flammes ? Inutilement ajouteroit-on pour autoriser le Théâtre , que la Scene toujours honnête dans l'état où elle paroît aujourd'hui , ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier et d'illicite , et que ce qui est représenté n'est après tout qu'une innocente inclination qui se termine au nœud conjugal ; car , indépendamment des prostitutions dont sont remplies tant de Pièces , quoique l'on ôte en apparence à l'amour profane , ce grossier et cet illicite dont on auroit honte , il en est inséparable sur le Théâtre. De quelque manière qu'on le tourne , et qu'on le dore , dans le fond ce sera toujours , quoi qu'on puisse dire , la concupiscence de la chair , que S. Jean défend de rendre aimable , puisqu'il défend de l'aimer. Le grossier qu'on en ôte feroit horreur , si on le montrait ; et l'adresse de le cacher ne fait qu'y attirer les volontés d'une manière plus délicate , et qui n'en est que plus périlleuse , quand elle paroît plus épurée. De plus on ne peut disconvenir que dans les Pièces même qui passent pour les plus honnêtes , il faut que les regles de la véritable vertu soient méprisées par quelqu'endroit , pour donner au spectateur le plaisir qu'il cherche ; que le licite et le régulier le feroit languir , s'il étoit pur ; qu'on n'y veut enfin que rendre aimable une servitude qui est l'effet du péché , qui porte au péché , et flatter une passion qu'on ne peut mettre sous le joug que par des combats qui font gémir les Fideles , même au milieu des remèdes.

Il est donc certain que la représentation des passions agréables porte naturellement au péché , quand ce ne seroit qu'en flattant et en nourrissant de dessein prémédité la concupiscence qui en est le principe ; qui est un mal auquel il faut résister , loin de songer à l'entretenir , et contre lequel par conséquent il faut armer le Chrétien.

Les partisans du Théâtre ne sont pas plus fondés à en prouver l'innocence par l'expérience ; et quiconque voudra un peu y réfléchir et être de bonne foi , reconnoîtra bientôt la foiblesse des raisons sur lesquelles ils s'appuyent pour nier la malignité des Spectacles , et méconnoître les crimes dont ils sont la source. En effet , n'est-ce rien d'autoriser et d'approuver par sa présence , l'infâme métier des Acteurs et des Actrices du Théâtre ; de payer le luxe de celles-ci ; d'entretenir

par-là leur corruption ; de les aider à exposer leur cœur en proie ; des'exposer soi-même au danger de leurs chants et de leurs récits , et à celui de les voir s'étaler elles-mêmes en plein Théâtre avec tout l'attirail de la vanité , comme *ces Sirenes* dont parle Isaïe , (13. 22.) qui font leur demeure *dans les temples de la volupté* ; dont les regards sont mortels , et qui reçoivent de tous côtés par les applaudissemens qu'on leur renvoie , le poison qu'elles répandent dans leur chant ; N'est-ce rien d'aller apprendre d'elles , tout ce qu'il ne faudroit jamais savoir ? Et quand on dit que la Comédie ne fait faire aucun péché à certaines personnes , a-t-on oublié qu'il y a des choses , qui , sans avoir des effets marqués , mettent dans les^s *âmes* , des *secretres* dispositions très-mauvaises , quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord ? Tout ce qui nourrit les passions est de ce genre ; on n'y trouveroit que trop de matière à la Confession , si on cherchoit en soi-même les causes du mal. Qui sauroit connoître ce que c'est en l'homme qu'un certain fond de joie sensuelle , et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens , qui ne tend à rien , et qui tend à tout , connoitroit la source *secrete* des plus grands péchés. C'est ce que sentoit S. Augustin au commencement de sa jeunesse emportée. *Je n'aimois pas encore , mais j'aimois à aimer* : il cherchoit , continue-t-il , quelque piège où il prit et où il fut pris : et il trouvoit ennuyeuse et insupportable une vie où il n'y eût point de ces lâcets ; tout en est semé dans le monde : il fut pris selon son souhait ; et c'est alors qu'il fut enivré du plaisir de la Comédie , où il trouvoit *l'image de ses miseres , l'amorce et la nourriture de son feu*. Son exemple et sa doctrine nous apprennent à quoi est bonne la Comédie , combien elle sert à entretenir ces *secretres* dispositions du cœur humain , soit qu'il ait déjà enfanté l'amour sensuel , soit que ce mauvais fruit ne soit pas encore éclos.

Saint Jacques nous a expliqué ces deux états de notre cœur , par ces paroles : (Ep. 1. 14. 15.) *Chacun de nous est tenté par sa concupiscence , qui l'emporte et qui l'attire : ensuite quand la concupiscence a conçu , elle enfante le péché ; et quand le péché est consommé , il produit la mort*. Cet Apôtre distingue ici la conception d'avec l'enfantement du péché ; il distingue la disposition au péché d'avec le péché entièrement formé par un plein consentement de la volonté : c'est dans ce dernier état qu'il *engendre la mort* , selon S. Jacques , et qu'il devient tout-à-fait mortel. Mais de-là il ne s'en suit pas que les commencemens soient innocens : pour peu qu'on adhère à ces premières complaisances des sens émus , on commence à ouvrir son cœur à la créature : pour peu qu'on les flatte par d'agréables représentations , on aide le mal à éclore ; et un sage Confesseur qui sauroit alors faire sentir à un Chrétien la première plaie , de son cœur , et les suites d'un péril qu'il aime , prévienendroit de grands malheurs.

Selon la doctrine de S. Augustin , cette malignité de la concupiscence se répand dans l'homme tout entier. Elle court , pour ainsi parler , dans toutes les veines , et pénètre jusqu'à la moëlle des os. C'est une racine envenimée , qui étend ses branches par tous les sens : l'ouïe , les yeux , et tout ce qui est capable de plaisir en ressent l'effet ; les sens se prêtent la main mutuellement : le plaisir de l'un attire et fomenté celui de l'autre ; et il se fait de leur union un enchaînement qui nous entraîne dans l'abyme du mal. Il faut , dit S. Augustin , distinguer dans l'opération de nos sens , la nécessité , l'utilité , la vivacité du sen-

timent, et enfin l'attachement au plaisir sensible, *libido sentiendi*. De ces quatre qualités des sens, les trois premières sont l'ouvrage du Créateur : la nécessité du sentiment se fait remarquer dans les objets qui frappent nos sens à chaque moment : on en éprouve l'utilité, particulièrement dans le goût qui facilite le choix des alimens, et en prépare la digestion : la vivacité des sens est la même chose que la promptitude de leur action et la subtilité de leurs organes. Ces trois qualités ont Dieu pour auteur : mais c'est au milieu de cet ouvrage de Dieu, que l'attache forcée au plaisir sensible et son attrait indomtable, c'est-à-dire, la concupiscence introduite par le péché, établit son siege. C'est celle-là, dit saint Augustin, qui est l'ennemie de la sagesse, la source de la corruption, la mort des vertus : les cinq sens sont cinq ouvertures par où elle prend son cours sur les objets, et par où elle en reçoit les impressions : mais ce saint Docteur a démontré qu'elle est la même par-tout, parce que c'est par-tout le même attrait du plaisir, la même indocilité des sens, la même captivité et la même attache du cœur aux objets sensibles. Par quelque endroit que vous la frappiez, tout s'en ressent. Le Spectacle saisit les yeux ; les tendres discours, les chants passionnés pénètrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grand flots ; quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte ; à la fin on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles, avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affaiblissant peu à peu, on se met en un danger évident de tomber avant qu'on tombe ; et ce grand affaiblissement est déjà un commencement de chute.

Si l'on ne connoit des maux des hommes, que ceux qu'ils sentent et qu'ils confessent, on est trop mauvais Médecin de leurs maladies. Dans les ames comme dans les corps, il y en a qu'on ne sent pas encore, parce qu'elles ne sont pas déclarées ; et d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude, ou bien qu'elles sont extrêmes et tiennent déjà quelque chose de la mort, où l'on ne sent rien. Lorsqu'on blâme les Comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours, qu'ils ne sentent point ce danger. Poussez-les un peu plus avant, ils vous en diront autant des nudités ; et non seulement de celles des tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux Prédicateurs qui en reprennent les femmes, jusqu'à dire que les dévots se confessent eux-mêmes par-là et trop foibles et trop sensibles : pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien et on peut les en croire sur leur parole. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'appercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau, quand ils en ont par-dessus la tête : et pour parler aussi à ceux qui commencent, on ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose : si on s'y laisse entraîner, on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord, où vous êtes porté sans peines ; et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait, que tôt après quand vous vous noyez. N'en croyons donc pas les hommes sur leurs maux, ni sur leurs dangers, que leur corruption, que l'erreur de leur imagination blessée, que leur amour propre leur cachent.

Si on allègue l'exemple des gens du poids et de probité qui fréquentent, dit-on, les Comédies sans scrupule ; nous répondrons qu'il est à craindre que leur probité ne soit de celles des sages du monde, qui ne savent s'ils sont Chrê-

tiens ou non ; et qui s'imaginent avoir rempli tous les devoirs de la vertu , lorsqu'ils vivent en gens d'honneur , sans tromper personne ; pendant qu'ils se trompent eux-mêmes en donnant tout à leurs passions et à leurs plaisirs. Ces âmes invulnérables , qui peuvent passer des jours entiers à entendre des chants et des vers passionnés et tendres , sans en être émus , n'écoutent pas ce que dit S. Paul : *Que celui qui croit être ferme , craigne de tomber* : ils ignorent que quand ils seroient si forts et tellement à toute épreuve , qu'ils n'auroient rien à craindre pour eux-mêmes , ils auroient encore à craindre le scandale qu'ils donnent aux autres. Ils ne savent même pas ce que prononce le même Apôtre : *Que ceux qui consentent à un mal , y participent.*

On dit qu'il faut bien trouver un relâchement à l'esprit humain ; S. Chrysostôme répond , que sans courir au Théâtre nous trouverons la nature si riche en spectacles divertissans , et que d'ailleurs la Religion , et même les différens emplois de l'état , sont capables de nous fournir tant d'occupation où l'esprit peut se relâcher , qu'il ne faut pas se tourmenter pour en chercher davantage ; enfin , que le Chrétien n'a pas tant besoin de plaisir , qu'il lui en faille procurer de si fréquens , et avec un si grand appareil. Mais , si notre goût corrompu ne peut plus s'accommoder des choses simples , et qu'il faille réveiller les hommes gâtés , par quelques objets d'un mouvement plus extraordinaire , il faudroit trouver des relâchemens plus modestes , des divertissemens moins emportés et moins pernecieux.

On doit donc ranger la Comédie parmi les choses les plus dangereuses ; et en particulier on peut juger si les Peres ou les saints Docteurs qui les ont suivis , avec les regles severes qu'ils établissent contré les discours qui font rire , et sur le sérieux de la vie Chrétienne , auroient pu souffrir les bouffonneries du Théâtre , ni qu'un Chrétien y fit le ridicule personnage de plaisant. Aussi on ne peut pas croire qu'il se trouve jamais un homme sage , qui n'accorde facilement du moins , qu'être bouffon de profession ne convient pas à un homme grave , tel qu'est sans doute un Disciple de J. C. Mais dès que vous aurez fait ce pas , S. Chrysostôme retombera sur vous avec une étrange force , en vous disant que c'est pour vous qu'un Chrétien se fait bouffon ; c'est pour vous qu'il renonce à la dignité du nom qu'il porte : *Orez les auditeurs , vous éterez les acteurs.* Quelle beauté peut-on trouver dans un art où l'on ne peut exceller sans honte ?

Qui ne voit que la Comédie ne se pourroit soutenir , si elle ne mêloit le bien et le mal ; plus portée encore au dernier , qui est plus du goût de la multitude ? C'est aussi pour cette raison , que parmi tant de graves invectives des saints Peres contre le Théâtre , on ne trouve pas que jamais ils soient entrés dans l'expédient de le réformer. Ils savoient trop que qui veut plaire , le veut à quelquel prix que ce soit : de deux sortes de pieces de Théâtre ; dont les unes sont graves , mais passionnées , et les autres plaisantes ou même bouffonnes , il n'y en a point qu'on ait trouvé dignes des Chrétiens ; et on a cru qu'il seroit plus court de les rejeter tout-à-fait , que de travailler vainement à les réduire contre leur nature aux regles severes de la vertu. C'est pourquoi il ne faut pas espérer de rien faire de régulier de la Comédie ; parce que celles qui entreprennent de traiter les grandes passions , veulent remuer les plus dangereuses ,

à cause qu'elles sont les plus agréables ; et que celles dont le dessein est de faire rire, outre l'indécence de ce caractère dans un Chrétien, tendent trop facilement au licencieux ; que les gens du monde, quelque modérés qu'ils paroissent, aiment mieux ordinairement qu'on le leur envelope, que de le supprimer entièrement.

On voit en effet par expérience, à quoi s'est enfin terminée la réforme de la Comédie ; et tout le fruit des précautions qu'on a prises pour purger le Théâtre, c'est qu'on y présente aux âmes infirmes, des appas plus cachés et plus dangereux. Ainsi que ceux qui voudroient qu'on réformât à fond la Comédie, pour y ménager à la faveur du plaisir, des exemples, des instructions sérieuses pour les peuples, songent qu'après tout, le charme des sons est un mauvais introducteur des sentimens vertueux. Les Païens, dont la vertu étoit imparfaite, grossière, mondaine, superficielle, pouvoient l'insinuer par le Théâtre ; mais il n'a ni l'autorité, ni la dignité, ni l'efficace qu'il faut pour inspirer les vertus convenables à des Chrétiens. C'est à sa Loi, que Dieu nous renvoie pour y apprendre nos devoirs ; méditons-la jour et nuit ; endormons-nous entre ses bras ; entretenons-nous avec elle en nous éveillant. (*Prov. 6. v. 22.*) Pour les instructions du Théâtre, la touche en est trop légère ; et il n'y a rien de moins sérieux, puisque l'homme y fait à la fois un jeu de ses vices et un amusement de la vertu.

Le Droit Canonique regarde les Comédiens comme infâmes et irréguliers ; Tertullien trouvoit dans cette infamie et dans cette irrégularité, une des preuves les plus fortes que l'on puisse apporter contre les Spectacles. Il en concluait que l'art de tous ceux qui montent sur le Théâtre, est jugé indigne d'un honnête homme. *Quelle est cette corruption, dit-il, (Lib. de Spect. C. 21.) qui fait que l'on aime ceux que les Loix publiques condamnent, qu'on approuve ceux qu'elles méprisent, qu'on relève un art et un emploi en même temps qu'on note d'infamie ceux qui l'exercent ? Quel est le jugement par lequel on couvre de confusion des gens pour une profession qui les rend recommandables ? Ou plutôt quel aveu ne fait-on pas par ce jugement, de la corruption inséparable de ce divertissement ; puisque quelque agréables que soient ceux qui les donnent, ils ne laissent pas néanmoins de demeurer dans l'infamie dont on les a notés.*

Quoique les Spectacles soient tolérés, on ne peut conclure de-là qu'ils soient permis ; si on admettoit un pareil principe, on permettroit bientôt de grands crimes. *Tolle meretrices de regno*, dit S. Augustin, *repleveris omnia libidinis* ; s'ensuivra-t-il de-là que la fornication et l'adultère soient des actions permises ? Les Loix humaines, selon S. Thomas, laissent beaucoup de péchés impunis, à cause de la corruption du cœur humain ; parce que si elles les défendoient tous à la rigueur, cela empêcheroit plusieurs biens. La corruption du monde oblige donc quelquefois de tolérer des choses qui font gémir les Saints ; ce n'est pas qu'on ne les croie mauvaises, mais on craint de plus grands maux, si on employoit la sévérité pour les interdire absolument.

Mais après tout, quand les Loix civiles, qui ne peuvent pas réprimer tous les maux, autoriseroient la Comédie ; quand au lieu de flétrir, comme elles ont toujours fait, les Comédiens, elles leur auroient été favorables, on pourroit répondre ce que répondoient S. Chrysostôme et S. Augustin à l'occasion des Loix qui permettoient autrefois l'usure et le divorce : ces grands hommes disoient

hautelement, que si le monde permettoit ces crimes, ils n'en étoient pas moins réprouvés par la Loi de l'Evangile : que l'usure qu'on appelloit légitime, parce qu'elle étoit autorisée par les Loix Romaines, ne l'étoit pas selon celles de J. C. ; et que les Loix de la Cité sainte, et celles du monde étoient différentes. Si les hommes n'aperçoivent pas les périls publics qui regardent le salut, il ne s'ensuit pas qu'il faille les autoriser ; c'est aux Prêtres à les en instruire, et non pas à les flatter. Dès le temps de S. Chrysostôme, les défenseurs des Spectacles croyoient que les renverser, c'étoit détruire les Loix : mais ce Pere, sans s'en émouvoir, disoit au contraire que l'esprit des Loix étoit contraire au Théâtre. Nous avons maintenant à leur opposer quelque chose de plus fort, puisqu'il y a tant de Décrets publics contre la Comédie, rapportés par les Auteurs qui ont traité en particulier cette matiere. Si la coutume l'emporte, si l'abus prévaut, ce qu'on en pourra conclure, c'est tout au plus que la Comédie doit être rangée parmi les maux qu'on défend toujours, et qu'on a toujours.

L'Eglise condamne les Comédiens, et croit par-là défendre assez la Comédie ; la décision en est précise dans les Rituels ; la pratique en est constante ; on prive des Sacremens à la vie et à la mort ceux qui jouent la Comédie, s'ils ne renoncent à leur art : on les passe à la sainte Table comme des pécheurs publics : on les exclut des Ordres sacrés, comme des personnes infâmes : par une suite nécessaire, la sépulture Ecclésiastique leur est déniée. L'Eglise a toujours approuvé les Spectacles ; son intention a toujours été d'en détourner les Fideles ; et telle a toujours été sa conduite à l'égard des abus qu'elle n'a pu abolir ; gémissant sur l'empressement que font paroître les peuples pour des pratiques condamnables, elle n'ose venir à des extrémités ; parce que communément par sa bonté et par sa prudence, elle épargne la multitude dans les Censures publiques : elle se contente d'ordonner à ses Ministres de travailler à désabuser les Fideles, et à leur donner de l'horreur pour tous les divertissemens criminels qui les enchantent.

C'est ainsi qu'en usa S. Charles Borromée. Ne pouvant faire cesser entièrement les Spectacles, il fit ordonner par le troisieme Concile Provincial, que les Prédicateurs reprendroient avec force le dérèglement de ces plaisirs publics, que les hommes séduits par une coutume dépravée, mettoient au nombre des bagatelles où il n'y a point de mal ; qu'ils décrieroient avec exécration les Spectacles, les jeux, les bouffonneries du Théâtre, et les autres divertissemens semblables qui tirent leur origine des mœurs des Gentils, et qui sont contraires à l'esprit du Christianisme ; qu'ils se serviroient de tout ce qui a été dit de plus pressant sur ce point par Tertullien, S. Cyprien, S. Chrysostôme, et Salvien ; qu'ils développeraient avec soin les suites et les effets funestes des Spectacles ; et qu'enfin ils n'oublieraient rien pour déraciner ce mal et faire cesser cette corruption.

Saint Charles appelle la Comédie, un reste de Gentilité ; non qu'il y eût, à la lettre, dans les Spectacles de son temps des restes du Paganisme, mais parce que les passions qui ont formé les Dieux des Gentils y reignent encore, et se font encore adorer par les Chrétiens. Quelquefois, à l'exemple des anciens Canons dont il a emprunté l'esprit, il se contente de les appeler des Spectacles inutiles : *ludicia et inania Spectacula* : ne jugeant pas que les Chrétiens dont les affaires sont si graves, et doivent être jugées dans un Tribunal si redou-

table , puissent se passionner si violemment pour des choses vaines , et trouver place dans leur vie pour de si longs amusemens ; quand d'ailleurs ils ne seroient pas si remplis de tentations , soit grossières , soit délicates et par là plus périlleuses. Au reste , il range toujours ces divertissemens parmi les *atraits et les pépinières des vices : illecebras et seminaria vitiorum* ; et s'il ne frappe pas ceux qui s'y attachent , des Censures de l'Eglise , il les abandonne au zèle et à la censure des Prédicateurs , à qui il ordonne de ne rien omettre pour inspirer de l'horreur de ces jeux pernicieux , en ne cessant de les détester comme les sources des calamités publiques et des vengeances divines. Il avertit ceux qui sont chargés de l'exercice de l'autorité publique , de chasser les Comédiens , les Baladins , les Farceurs , et autres pestes publiques , comme gens perdus et corrompueurs des bonnes mœurs , et de punir ceux qui les logent dans les hôtelleries.

Voilà les saines maximes de la Religion chrétienne sur la Comédie. Maximes qu'il est particulièrement ordonné aux Prédicateurs et Confesseurs de ce Diocèse , de suivre et d'enseigner dans leurs Sermons et dans les Instructions qu'ils doivent là-dessus aux Pénitens dans le sacré Tribunal. Si un Pénitent qui a fréquenté les Spectacles n'avoit pas auparavant été instruit de l'iniquité de ces représentations , le Confesseur peut , après lui avoir fait comprendre ce qui en est , lui en donner l'absolution , si d'ailleurs il n'y a pas d'autre empêchement , s'il promet sincèrement de s'abstenir de ces sortes de divertissemens , et si par la contrition et les dispositions qu'il témoigne , il y a lieu d'espérer qu'effectivement il s'en abstiendra.

Si après que le Pénitent a été instruit , et qu'il a promis de ne plus aller aux Spectacles , il est retombé et a manqué à sa parole , le Confesseur doit lui différer l'absolution jusqu'à ce qu'il ait été éprouvé pendant le temps nécessaire ; en suivant les principes marqués ci-dessus pour l'absolution des pécheurs d'habitude , et de ceux qui sont dans l'occasion prochaine du péché mortel.

Si le Pénitent ne veut pas promettre de renoncer pour toujours à ces amusemens pernicieux , ou si le Confesseur a un juste fondement de juger que nonobstant la promesse qu'il en fait , il n'est pas véritablement disposé à fait entièrement les Spectacles , il doit lui refuser l'absolution , jusqu'à ce que par des preuves réelles et non équivoques , il soit moralement assuré de la sincérité de la conversion et de son changement ; conformément aux anciennes Ordonnances Synodales de ce Diocèse , qui ont été renouvelées et confirmées à cet égard.



Des Bals.

LA danse n'est pas criminelle ni illicite de sa nature, mais comme il est très-rare qu'elle ne devienne criminelle par les différentes circonstances dont elle est presque toujours accompagnée, il est de la sagesse d'un Chrétien de s'en abstenir. A l'égard des Bals, voici ce qu'en dit S. Charles Borromée : *On ne reconnoît que trop*, dit ce saint Cardinal, dans le troisième Concile de Milan, *par de tristes et fréquentes expériences, que dans ce siècle si corrompu, les assemblées pour les Bals, Danses, Ballets, et autres choses de cette nature, sont les sources malheureuses de plusieurs péchés; et même des plus grands et des plus énormes; parce que les pensées les plus sales accompagnées de paroles et d'actions aussi malhonnêtes, en sont les sujets presque inévitables; que les mœurs des Chrétiens s'y corrompent, et qu'on y trouve presque toujours un pernicieux et fatal enchaînement de tout ce qui peut porter aux plaisirs de la chair, et à toutes sortes de sensualités.*

Et en effet, il n'est pas possible de justifier et de croire innocentes ces sortes d'assemblées, que l'on voit condamnées par l'Esprit Saint, (*Eccli. 9. v. 4.*) *Cum saltatrice ne assiduus sis, nec audias illam, ne forte pereas in effusio illius;* que les S. Peres ont regardées comme des spectacles où se trouvent les vanités du siècle; comme des jeux, dit S. Chrysostôme, (*Hom. 49. in Matth.*) où le démon se plaît davantage : *his tripudiis diabolus saltat.* C'est de ces sortes de danses, que S. Ambroise dit, (*Lib. 2. de Panit. C. 6.*) que la danse est la compagne de la volupté et de l'impudicité ; *deliciarum comes atque luxuria, saltatio.*

Il ne faut pas s'étonner si les S. Peres ont parlé avec tant de force contre cette sorte de divertissement, que les circonstances du temps, les personnes de différens sexes, les chansons, et autres semblables, rendent presque toujours criminel. Ces assemblées ne sont convoquées, on ne les tient, et on n'y va que pour le plaisir des sens. Elles sont composées de personnes entièrement mondaines, remplies de l'esprit du monde, et dont la compagnie et la vue ne peuvent être que très-pernicieuses. Les hommes et les femmes y paroissent avec tout l'appareil qui peut donner du plaisir et inspirer de la passion aux uns et aux autres; la familiarité qui y est permise, ne peut que faire impression sur le cœur; les gestes qu'on y fait, l'air qu'affectent ceux qui dansent, lesquels cherchent à plaire, ne peuvent qu'allumer le feu de la concupiscence; la musique, l'harmonie des instrumens, les airs qu'on joue, affoiblissent le cœur et le rendent susceptible des impressions les plus vives et les plus tendres; et il n'est pas possible de garder ce précepte du S. Esprit. (*Eccli. 9. v. 5. 8. 9.*) *Virginem ne conspicias, ne forte scandaliseris in decore illius. Averte faciem tuam à muliere compta; et ne circumspicias speciem alienam; propter speciem mulieris multi perierunt, et ex hac concupiscentia quasi ignis exardescit.*

On ne peut se servir d'expressions plus fortes pour condamner les Bals, que celles qu'a employées Origene lorsqu'il en a parlé. *Aliquando*, dit-il, *diabolus*

bellat cum homine per aspectum mulierum ; aliquandò per auditum vocis mulierum ; aliquandò per tactum ; in choreis per omnes istos modos simul bellat cum hominibus. Num ibi videntur taliter cum suis ornatibus , ibi-audiuntur in suis cantibus , et cachinnis , et locutionibus , et manu tanguntur , et ibi diabolus fortiter pugnat et vincit.

Il est vrai que S. Thomas a regardé la danse en elle-même, comme innocente et exempte de péché, si les personnes qui dansent le peuvent faire avec décence et sans scandaliser personne ; si l'honnêteté y est régulièrement observée, à l'égard des chansons, des gestes, du lieu, du temps, et des autres circonstances qui l'accompagnent ; si on en bannit tout ce qui n'est pas convenable à des Chrétiens : mais ce saint Docteur ajoute, que si la danse se fait pour exciter les passions, et pour porter au péché, cet exercice est vicieux et condamnable. Et voilà pourquoi on ne peut regarder les Bals comme un divertissement innocent et légitime.

Si un Pénitent qui a assisté au Bal, ignoreoit auparavant que ce divertissement n'est pas permis, le Confesseur agira comme il a été marqué ci-dessus sur le cas où un Pénitent ignoreoit avant que d'être averti, que les Spectacles sont défendus. S'ils ne veut pas promettre de n'y plus aller, ou s'il y retourne contre sa promesse de s'en abstenir, le Confesseur lui refusera l'absolution jusqu'à ce qu'il se soit corrigé, et qu'il le voie dans de meilleures dispositions.

Suite des Regles que les Confesseurs doivent suivre pour l'Absolution.

ON ne doit point absoudre les Usuriers, qu'ils n'aient auparavant révoqué et annulé leurs contrats usuraires ; et à l'égard de l'obligation où ils sont de restituer, on se conduira avec eux, comme avec ceux qui ont des restitutions à faire.

On doit encore refuser l'absolution à ceux dans lesquels le Confesseur ne voit aucune marque d'une véritable douleur d'avoir péché ; à ceux qui n'ont pas donné le temps et l'attention nécessaire pour s'examiner ; dont la confession ne paroît pas sincère ; ou qui refusent d'accepter une pénitence salutaire et proportionnée aux péchés dont ils s'accusent ; jusqu'à ce qu'ils reviennent mieux préparés, et avec des dispositions plus chrétiennes et plus dignes du Sacrement de Pénitence.

Il ne faut refuser l'absolution à aucun pécheur, quelques crimes qu'il ait commis, lorsque le Confesseur aura reconnu en lui les véritables dispositions d'un Pénitent ; car l'Eglise ayant reçu le pouvoir de remettre tous les péchés sans exception par le ministère des Prêtres, ce seroit renouveler l'hérésie des Novatiens condamnée par l'Eglise, que de croire qu'il y ait quelque crime dont l'homme pécheur ne peut être délié ; et ce seroit une témérité punissable, de lui en refuser l'absolution ; Dieu nous ayant assuré que l'impiété ne nuira point

au pécheur , lorsqu'il se convertira à lui de tout son cœur , qu'il lui en demandera pardon , et qu'il changera de vie.

Néanmoins , si un Pénitent se confesse de crimes énormes , quand ce ne seroient pas des péchés d'habitude , il est bon et utile de ne pas l'absoudre aussitôt qu'il s'en est confessé ; mais de lui donner le temps de sentir l'énormité de son crime , l'obligation qu'il a d'en faire pénitence et de continuer à demander avec ferveur à Dieu , l'esprit de pénitence et une vraie contrition , avant que de lui donner la grace de l'absolution.

Quoique les Confesseurs soient obligés par les règles précédentes , de différer l'absolution aux pécheurs d'habitude , et aux autres marqué ci-dessus , ils doivent néanmoins tempérer cette conduite par une douceur et une prudence vraiment sacerdotales , qui les portent à donner l'absolution au pécheur , aussi-tôt qu'ils auront reconnu qu'il a quitté son péché , et que son cœur est véritablement chargé ; pour ne pas le contrister à la mort par un trop long délai , et ne pas lui donner occasion de continuer sa vie passée , et de s'éloigner des Sacramens.

Les Confesseurs doivent user d'une grande circonspection envers certaines personnes inconnues qui s'accusent de péchés considérables , ou disent qu'elles sont dans le péril d'y tomber , et en même temps font entrevoir que c'est la nécessité qui les y engage , qu'elles n'ont pas de bien , qu'on leur fait des procès , qu'on les persécute , etc. car il se trouve souvent qu'elles n'ont pas commis les péchés dont elles s'accusent , et que leur Confession est fabriquée exprès pour attirer des aumônes. Il faut donc se bien éclaircir de la vérité de ce qu'elles disent , ou les renvoyer à leurs Pasteurs qui doivent connoître leurs besoins. Lorsqu'elles refusent d'y aller , on doit encore plus s'en défier , et ne pas se presser de leur donner l'absolution , et de leur faire des aumônes , de peur d'avoir part à la profanation des Sacramens , que ces faux Pénitens font tous les jours.

Lorsqu'un Pénitent refuse absolument de consentir au délai de l'absolution , et de se soumettre aux avis que l'on lui donne , il faut prendre garde à ne pas lui parler d'une manière à l'irriter , à lui donner lieu de tomber dans le désespoir , à le rebuter , et à lui faire concevoir de l'aversion contre la Confession : *Ne quemquam asperius tractans*, dit S. Charles, *culpa sua inducat*, (*Confessarius*) *ut vel desperat*, *vel à Confessione abhorreat*. Le Confesseur doit au contraire tâcher de lui persuader avec douceur , et par de bonnes raisons , la nécessité et l'utilité de ce délai , et lui en faire goûter tous les avantages.

On ne doit rien oublier pour persuader à ce Pénitent , 1. que ce délai assure sa guérison ; que le Médecin qui panse sa plaie , et ne donne pas aux remèdes le temps nécessaire pour la refermer , ne se propose pas de guérir , comme dit le Clergé de Rome dans sa belle Lettre à S. Cyprien : *Hoc non est curare*, *sed si dicere verum volumus*, *occidere*.

2. Que ce délai lui est favorable ; comme le feu qu'on applique aux léthargiques , il sert à réveiller le pécheur de son assoupissement ; et le temps que ce pécheur demeure à pleurer et à gémir sans absolution , lui remet devant les yeux le châtimement éternel que ses péchés méritent. *Sa patience* pour lors *n'est pas oisive*, dit le même Clergé dans la même Lettre , il tire du profit de ses larmes

et il en demande l'absolution avec plus d'humilité, de modestie, et de confusion.

3. Que ce délai est un préservatif contre la rechute. *La facilité du pardon est une amorce au péché*, dit S. Ambroise, (in Ps. 118.) Si l'homme recouroit si facilement ce qu'il a perdu tout à coup, ce ne seroit plus qu'un jeu pour lui de retomber dans la mort par le péché: *Ludus illi esset*, dit S. Augustin. (Serm. 78.) *On n'a pas grand soin d'éviter ce qui se guérit si facilement*, dit encore ce saint Docteur, (in Ps. 106.) et la difficulté de la guérison rend beaucoup plus grande et plus exacte l'attention à conserver sa santé quand on l'a recouvrée.

4. Que ce délai inspire de la ferveur au pécheur converti; parce que l'humiliation qu'il lui cause, le fait rentrer sérieusement en lui-même, et lui fait embrasser avec ardeur toutes les pratiques capables de détruire les mauvaises habitudes qu'il avoit contractées; les objets criminels qui l'occupaient auparavant, paroissent alors abominables à ses yeux; et il devient souvent plus fervent après ses chûtes; qu'il ne l'eût été si elles ne lui avoient fait connoître sa foiblesse, et le besoin qu'il a de s'attacher au Seigneur.

Pour engager le Pénitent à recevoir et à suivre avec docilité tous ces avis, le Confesseur doit imiter la conduite d'un Médecin sage, qui croyant ne devoir pas d'abord ordonner des remèdes à un Malade, afin d'étudier ceux qui lui seront plus convenables, et de saisir le moment propre pour les faire prendre, le caresse et le flatte, pour ne pas augmenter son mal par le désespoir. C'est la pensée de S. Ambroise (in Ps. 37.), qu'il faut l'encourager en lui promettant de l'aider; et que s'il est fidèle aux avis et aux pratiques salutaires qu'on lui prescrira, il se délivrera de l'état malheureux où il est. C'est ce que le Clergé de Rome écrivant à S. Cyprien, exprime par ces paroles. *Fovendi sunt animi, et ad maturitatis suæ tempus nutriendi.*

En prescrivant à ce Pénitent, des bonnes œuvres et des pénitences qui puissent faciliter et avancer l'ouvrage de sa conversion, il faut le faire avec tant de charité et de douceur, qu'il ne puisse en appercevoir la rigueur. *Amaro pigmentorum poculo, mellis dulcedo adjungitur*, dit S. Grégoire, (de Cur. Past. p. 3. Adm. 13.) *ne ea quæ saluti profutura est, in ipso gustu aspera amaritudo semiat; et dum gustus per dulcedinem fallitur, humor mortiferus per amaritudinem vacuatur.*

Il faut même quelquefois s'insinuer dans son esprit, en le louant où on le trouve louable; lui faisant remarquer les biens qu'il a faits, et ceux dont il seroit capable, s'il vouloit faire les efforts nécessaires pour se disposer à recevoir l'absolution. *Plerumque utilius corripimus*, dit S. Grégoire, (Ibid.) *si correptionibus quædam laudum fomenta misceamus: inserendæ namque sunt illis aut aliæ bonæ quæ ipsis sunt; aut dicendum certè quæ poterant esse, si non sunt.* Mais ces louanges demandent de la part du Confesseur qui les donne, beaucoup de discrétion et de prudence, afin de ne pas nuire au Pénitent.

Il faut lui faire sentir tout le tort qu'on lui a fait, en le laissant dans une fausse paix, par les fausses absolutions qui ont contribué à le tranquilliser sur le mauvais état de sa conscience: *Qui peccantem blandimentis adulantibus palpat*, dit S. Cyprien, (Tract. de lapsis) *peccandi fomitem subministrat; nec comprimit delicta illa, sed nutrit. At qui consiliis fortioribus redarguit simul atque instruit fratrem, promovet ad salutem.*

Après avoir ainsi disposé et gagné l'esprit du Pénitent par un prudent et sage mélange de louanges et de douceur, il faut, dit S. Grégoire, (*de Cur. Past. p. 3. Adm. 18.*) s'appliquer à retrancher tout ce qu'il y a de mauvais en lui. *Ipsa ergo.... invectionis exordia permixta sunt laude temperanda; ut dum admittunt favores quos diligunt, etiam correptiones recipiant quas oderunt.* On travaille alors avec plus de facilité et de succès à découvrir à un pécheur toutes ses misères, à en approfondir tous les abîmes, à ouvrir toutes ses plaies, et à les sonder pour en faire sortir tout le pus, pour appliquer les remèdes, et faire toutes les opérations nécessaires. *Aperiendum vulnus est et secandum, dit S. Cyprien dans le Traité déjà cité; et putredinibus amputatis, medela fortiore curandum.*

Ces paroles de ce saint Docteur condamnent encore cette lâche et criminelle complaisance, dont nous avons déjà parlé, et contre laquelle les Confesseurs ne peuvent trop se prémunir; qui endort les pécheurs et ne les guérit pas. *Et mollioris favoris adhibetur, ut in errore mollior jaceat, dit S. Grégoire, (de Cur. Past. p. 2. C. 8.) quem nulla asperitas contradictionis pulsat.* Douceur ennemie qui laisse empirer le mal, de peur d'y toucher. *Qui vitis nutriendis parcit, ne contristet peccantium voluntatem, dit S. Augustin, tam non est miserisors, quam qui non vult rapere cultum puero, ne audiat plorantem; et non timet, ne vulneratum doleat, vel extinctum.* Comme si, dit ce saint Docteur, (*in Ps. 34.*) en éveillant les léthargiques, et en attachant les furieux, on cessait de les aimer. *Lethargici excitantur, Phrenetici ligantur; et tamen utrique amantur.* Ainsi, quoique le Malade crie, et qu'il murmure dans ses douleurs, on ne doit pas s'en alarmer; il changera bientôt de langage, quand il se verra forcé par son rétablissement de bénir la main qui le lui a procuré. *Vociferetur et clamet licet et conqueratur ager, impatiens per dolorem, gratias agat postmodum cum senserit sanitatem; dit S. Cyprien, (Tract. de Lapsis.)*

Si le délai de l'absolution ne fait pas sur le Pénitent des impressions salutaires, qu'il y soit indifférent, et n'en soit pas touché, il est craindre que son cœur ne soit endurci, qu'il ne conserve de l'attachement au péché, et un secret desir de le commettre avec impunité.

En remettant un Pénitent à quelque temps pour l'absoudre, il est bon de lui donner une pénitence salutaire et convenable pour le préparer à l'absolution; de lui en imposer une autre proportionnée quand il reviendra, et ainsi chaque fois qu'il se confessera. Lorsqu'il sera en état de recevoir l'absolution, le Confesseur ne sera pas obligé de lui faire recommencer ses Confessions précédentes; ni de lui faire répéter en détail les péchés dont il s'est déjà accusé. Ce seroit même appesantir notablement et sans nécessité le joug de la Confession, si, lorsqu'il s'agit de Confessions longues et entendues à différentes reprises, on obligeoit les Pénitens à répéter le dernier jour, avant d'être absous, tous les péchés qu'ils ont déjà déclarés. Un Confesseur n'est pas tenu d'avoir actuellement présents à la mémoire tous les péchés dont un Pénitent s'est accusé. Il suffit, lorsqu'il lui donne l'absolution, qu'il le trouve dignement disposé à la recevoir. Il est néanmoins nécessaire qu'il ait une connoissance suffisante de l'état du Pénitent, et une idée au moins générale de la qualité et du nombre de ses péchés.

Lorsqu'un

Lorsqu'un Pénitent auquel son Confesseur a jugé à propos de différer l'absolution, s'adresse à un autre Confesseur, ce dernier ne doit point l'entendre; mais il faut qu'il le renvoie à celui qu'il veut éviter; à moins qu'il n'y eût quelque forte raison d'agir autrement; par exemple, s'il étoit certain que le premier Confesseur a eu tort dans ce délai; si ses pouvoirs avoient cessé depuis; s'il n'étoit pas facile au Pénitent de retourner se confesser à lui; si ce Pénitent y avoit même une répugnance invincible et bien fondée.

Afin de rendre le délai de l'absolution plus utile et plus supportable au Pénitent, il est bon encore chaque fois qu'il revient se confesser, si l'on apperçoit du changement en lui, et qu'il travaille à se corriger, de lui faire remarquer qu'il doit ces heureux commencemens à ce délai; en lui marquant toujours avec plus de charité, les moyens de se rendre digne de l'absolution et de sortir de son mauvais état; en lui donnant des remèdes toujours plus convenables; en lui enjoignant de faire souvent des actes de contrition; et d'autres qui soient contraires à sa mauvaise habitude; en lui recommandant de s'imposer de lui-même des pénitences et des pratiques particulières, outre celles que le Confesseur lui aura ordonnées, qui soient propres à l'aider à vaincre son mauvais penchant, et à faire connoître s'il est véritablement converti; en lui promettant de prier Dieu pour lui, et de le recommander au Seigneur dans le saint Sacrifice de la Messe. *Ut merito hujusmodi homines sciunt*, dit le Clergé de Rome écrivant à S. Cyprien, *sibi etiam ipsa morâ magis consuli, et fideiora necessariis dilationibus remedia præstari*. Enfin, si le Pénitent néglige d'obéir à ce que l'on lui prescrit, il faut le reprendre: si on le voit foible, il faut le consoler: s'il est converti, il faut l'absoudre.

Afin que le refus ou le délai de l'absolution ne puisse être connu de ceux qui seront près du Confessionnal, le Confesseur récitera sur le Pénitent, ayant la tête couverte, *Abscusetur, etc.* et tenant la main étendue sur lui, il dira *Indulgentiam, etc.* et il lui donnera ensuite sa bénédiction. Mais il faudra l'avertir auparavant, qu'on lui donnera seulement la bénédiction, non l'absolution de ses péchés.

Voici des règles particulières pour l'absolution des mourans, que nous ajoutons à ce qui a été dit ci-dessus en parlant de la prudence du Confesseur à l'égard des Malades.

Si pendant le temps qu'un Malade se confesse il vient à perdre la parole, le Confesseur tirera de lui des signes par lesquels il puisse découvrir ses péchés et sa douleur, comme il le pourra. Il lui donnera ensuite l'absolution.

Si un Malade perd la connoissance et la parole depuis l'arrivée du Confesseur, ou même auparavant, il faut lui donner l'absolution s'il a demandé à se confesser avant que de tomber dans cet état, ou s'il témoigne le désirer par quelque signe. Il arrive souvent qu'un Malade pour avoir perdu la parole, n'a pas perdu la connoissance, quoique sa foiblesse le mette hors d'état de pouvoir s'exprimer par aucun signe; mille expériences en font foi. S'il ne peut pas donner de signe, le Confesseur doit s'en rapporter au témoignage de ceux qui lui diront que le Malade a demandé à se confesser.

A l'égard de ceux qui ne l'auroient pas demandé, et qui ne pourroient faire savoir, même par signe, s'ils ont de la douleur d'avoir offensé Dieu, et s'ils

veulent se confesser, les Confesseurs ne doivent point leur donner l'absolution. Mais s'ils ont paru mener une vie régulière et chrétienne, les Sacramens sont pour les Fidéles ; ainsi dans une occasion si pressante, nous croyons qu'on peut, en toute sûreté de conscience, se conformer au sentiment des Théologiens qui pensent que, jusqu'à ce que l'Eglise en ait autrement décidé, on peut leur accorder l'absolution. Nous supposons cependant pour cela, qu'il n'y ait aucune raison suffisante de juger actuellement impénitent, un Malade qui est dans cet état, comme ceux qui seroient surpris dans l'acte du crime.

Il est important dans les cas de nécessité pressante où le Confesseur est appelé auprès d'un mourant qui paroît avoir perdu toute connoissance, qu'il prononce à ses oreilles avant de l'absoudre, si le temps le permet, des actes de Contrition, de Foi, d'Espérance, et de Charité. Car souvent, comme nous venons de le dire, les Malades, quoiqu'ils ne puissent donner aucun signe extérieur, ont néanmoins intérieurement l'usage de leur raison, entendent même, et comprennent ce que disent les assistants.

De la Contrition du Pénitent.

LES Curés doivent instruire exactement et souvent leur Paroissiens, de ce qu'ils sont obligés de savoir sur la Contrition, la Confession, et la Satisfaction.

La Contrition, dit le saint Concile de Trente, (Sess. 14. cap. 4 de Pénit.) qui tient le premier lieu entre les actes du Pénitent, est une douleur de l'âme, et une détestation du péché que l'on a commis, avec résolution de ne plus pécher à l'avenir. Ce mouvement de Contrition a été nécessaire en tout temps pour obtenir le pardon des péchés... Le saint Concile déclare donc, que cette Contrition ne comprend pas seulement la cessation du péché, la résolution et le commencement d'une vie nouvelle, mais aussi la haine de la vie passée, suivant ces paroles: Rejetez loin de vous vos iniquités... et faites-vous un cœur nouveau, et un esprit nouveau.

Cette douleur doit avoir plusieurs conditions indispensables, sans lesquelles on ne peut recevoir la rémission des péchés. Elle doit être, 1. surnaturelle, c'est-à-dire excitée dans le cœur par le Saint-Esprit, et fondée sur les considérations que la Foi nous enseigne ; elle doit faire détester le péché comme étant une offense commise contre Dieu. Celui qui pleure son péché à cause de la honte qui lui en revient, et du châtiment qu'il en reçoit aux yeux des hommes, ou à cause de l'opposition qu'il a avec la raison naturelle, n'a qu'une Contrition naturelle et insuffisante. S'il déteste son péché, parce que ce péché est opposé à la Justice souveraine, qu'il déplaît à Dieu, qu'il exclut du Paradis, qu'il fait mériter l'Enfer, sa douleur est surnaturelle. Le Concile de Trente (Sess. 6. Can. 3. de Justific.) a défini qu'on ne peut se repentir comme il faut pour obtenir la grâce de la Justification, sans l'inspiration prévenante du Saint-Esprit, et sans son secours. On ne peut donc dire, que l'attrition naturelle soit suffisante

pourvu qu'elle soit appuyée sur un motif honnête ; c'est une Proposition condamnée par le Pape Innocent XI. en 1679 , et déclarée hérétique par le Clergé de France en 1700.

2. La Contrition doit être intérieure ; c'est-à-dire , qu'il faut qu'elle soit dans l'ame et dans le fond du cœur. Il ne faut pas se contenter de réciter du bout des lèvres un acte de Contrition. Il ne suffit pas de dire de bouche , de lire , de s'imaginer , de penser , qu'on se repent d'avoir offensé Dieu. C'est le cœur , dit J. C. , (*Math. 15. v. 19.*) qui est le principe de tous les péchés , même extérieurs ; c'est donc dans le cœur qu'il faut les détester ; c'est du fond du cœur que doit partir la conversion. *Convertimini ad me in toto corde vestro* ; dit Dieu , (*Joël 2. v. 12. 13.*) *Scindite corda vestra , et non vestimenta vestra.* Je repasserai devant vous , dit à Dieu, Ezéchias , toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon ame. C'est un cœur contrit , brisé , et humilié que Dieu demande du pécheur ; sans ce cœur , toutes les marques extérieures sont inutiles. C'est pourquoi les SS. Peres ont appelé la Contrition , *componction du cœur*. Tout regret qui n'ôte pas la volonté et l'affection du péché , n'est pas suffisant pour une véritable Contrition.

3. La Contrition doit être universelle ; c'est-à-dire , que cette douleur doit s'étendre à tous les péchés mortels que l'on a commis , sans en excepter un seul , puisqu'il n'y en a aucun qui ne rende l'ame esclave du démon , et ennemie de Dieu , *Si l'impie fait pénitence* , dit Dieu , (*Ezech. 18. v. 21. 30. 31.*) *détous les péchés qu'il avoit commis... il vivra certainement , et il ne mourra point... Convertissez-vous et faites pénitence de toutes vos iniquités... Ecartez loin de vous toutes les prévarications dont vous vous êtes rendus coupables.* Si l'on conservoit encore de l'affection pour quelque péché mortel , le retour vers Dieu ne seroit pas entier ; parce qu'on seroit toujours ennemi de Dieu , et séparé de Dieu qui est la source de toute Justice , et le souverain bien.

L'attache secrète et volontaire à un seul péché mortel , empêche donc que la douleur que l'on a des autres ne soit une vraie contrition. Lorsque J. C. chassoit les démons des corps des possédés , il les chassoit tous , y en eût-il des Légions entières ; pour nous apprendre que nous devons détester tous nos péchés , sans en excepter un seul. *Fratres nostros et Episcopos et Presbyteros admonemus* , dit le Pape Innocent II , *ne falsis pœnitentiis Laicorum animas decipi , et in infernum detrahi patiantur. Falsam autem pœnitentiam esse constat , cum spretis pluribus , (peccatis) de uno solo pœnitentia agitur , aut cum sic agitur de uno , ut non discatur ab alio : unde scriptum est : Qui totam legem servaverit , offendat autem in uno , factus est omnium reus : (Jac. 2. v. 10.) scilicet quantum ad vitam æternam. Sicut enim si quis peccasset omnibus involutus , ita si in uno tantum maneat , æternæ vitæ jam non intrabit.*

4. Le péché , qui est l'offense de Dieu , étant le plus grand de tous les maux , comme Dieu est le plus grand de tous les biens , il faut haïr le péché par-dessus toutes choses , comme il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses. C'est pourquoi la Contrition doit être souveraine ; c'est-à-dire , qu'on doit être plus fâché d'avoir offensé Dieu , qu'on ne le seroit de toute autre chose , et de la perte de ce qu'on a de plus cher , même de la vie. Cette douleur doit être souveraine *appréciativement* , comme disent les Théologiens ; c'est-à-dire , qu'elle doit sur-

passer toutes nos autres douleurs, si non sensiblement, au moins en préférence en sorte que l'on soit prêt à tous sacrifier plutôt que d'offenser Dieu; parce que l'on doit aimer Dieu préférablement à tout, au dessus de tout, et de tout son cœur, de toute son ame, de tout son esprit, de toutes ses forces. *Celui qui aime son pere ou sa mere plus que moi, n'est pas digne de moi*, dit J. C., (*Matth. 10 v. 37.*) On doit donc haïr souverainement tout ce qui éloigne de Dieu; et on n'aime pas Dieu, si on lui préfère quelque chose; on ne peut même lui faire une plus grande injure, que par cette préférence. Mais il n'est pas nécessaire, afin que la Contrition soit souveraine, que cette douleur soit sensible, et que le sentiment qu'on en a, soit plus vif que celui qu'on auroit de tous les autres maux qui pourroient arriver: car il faut distinguer deux sortes de douleurs dans la Contrition: la première est la douleur intérieure, c'est-à-dire, le regret qu'on a dans l'ame d'avoir offensé Dieu; la seconde est le mouvement sensible que ce regret cause dans la partie inférieure. La Contrition peut être véritable sans ce mouvement sensible qui n'est pas en notre pouvoir, et qui n'est pas une suite nécessaire de l'amour que nous avons pour une chose, mais qui est seulement l'effet d'une affection sensible, qui provient de l'expérience que nous avons de la bonté d'une chose; et comme tous n'ont pas l'expérience du bonheur d'être unis à Dieu par la Charité, tous n'ont pas une douleur si sensible des péchés qu'ils ont commis. C'est pourquoi, quoique cette douleur sensible plus grande et plus vive que celle qu'on sentiroit de tout autre mal, soit à désirer comme étant plus parfaite, elle n'est cependant pas nécessaire pour rendre la Contrition véritable: c'est le sentiment de S. Bonaventure. Tandis que l'ame est unie au corps, elle est plus émue par les objets sensibles. Si l'on craint le péché plus que tous les autres maux, on peut croire qu'on hait le péché souverainement. Pour reconnoître dans la pratique si la Contrition d'un Pénitent est souveraine, il faut voir si en vue des motifs surnaturels que la Foi nous découvre pour haïr le péché, il en a une telle aversion, qu'il soit disposé à ne le plus commettre pour quelque sujet que ce puisse être, et particulièrement par aucun des sujets qui l'y ont fait tomber.

Quoique un Confesseur doive se réjouir quand il trouve des Pénitents qui lui protestent que s'il leur falloit souffrir la mort la plus cruelle, et perdre leurs biens et leur honneur, ils le souffriroient plutôt que d'offenser Dieu; il n'est cependant pas de la prudence de proposer ces sortes d'épreuves à tous les Pénitents: parce qu'il y a des esprits grossiers et foibles, sur lesquels les maux temporels font plus d'impression que les spirituels, et que cela pourroit les jeter dans l'embarras, ou dans le désespoir. On peut donc seulement proposer aux Pénitents des occasions semblables à celles dans lesquelles ils sont tombés, ou d'autres qu'ils peuvent probablement rencontrer dans leur état, et juger si leur contrition est souveraine par la cessation du péché, par le ferme propos et le commencement d'une vie nouvelle, par la haine de leurs péchés et de leur vie passée, et par la disposition où ils sont de préférer Dieu à tout, de ne point l'offenser pour quelque sujet que ce puisse être, en quelque occasion que ce soit, et sur-tout lorsque celles qu'on leur propose se présenteront.

C'est le Saint-Esprit seul qui peut mettre dans l'ame une douleur qui ait toutes les qualités dont nous venons de parler. Lui seul peut amoindrir la dureté

du cœur, substituer un cœur de chair au cœur de pierre, faire haïr le péché et aimer la vertu, et nous faire gémir devant Dieu de nos iniquités. Il faut donc que les pécheurs demandent à Dieu avec des instances continuelles, cette contrition, cet esprit nouveau, et ce cœur nouveau.

Il y a, selon le Concile de Trente, (*Sess. 14. cap. 4. de pœnit.*) deux sortes de Contritions; l'une parfaite, que l'on nomme simplement Contrition; l'autre imparfaite, que les Théologiens nomment Attrition.

La Contrition parfaite est la douleur et la détestation du péché, rendue parfaite par la charité. Elle réconcilie l'homme à Dieu, avant même qu'il ait reçu actuellement le Sacrement de Pénitence. Il ne faut cependant pas attribuer cette réconciliation à la Contrition seule, indépendamment du désir de recevoir le Sacrement, désir qui est renfermé dans la Contrition.

A l'égard de la Contrition imparfaite que l'on appelle Attrition, parce qu'elle naît ordinairement, ou de la considération de la honte et de la laideur du péché, ou de la crainte du châtimement et des peines; si avec l'espérance du pardon elle exclut la volonté de pécher, le saint Concile déclare, non seulement qu'elle ne rend point l'homme hypocrite et plus grand pécheur, mais encore qu'elle est un don de Dieu, une impulsion du Saint-Esprit; qui véritablement n'est pas encore habitant dans l'homme pénitent, mais qui seulement le meut, et à l'aide de laquelle il se prépare la voie à la Justice. Et quoique l'Attrition ne puisse pas par elle-même, sans le Sacrement de Pénitence, conduire le pécheur à la Justification, elle le dispose toutefois à obtenir la grâce de Dieu dans le Sacrement de Pénitence.

Les Confesseurs doivent sans cesse avertir leurs Pénitens, de ne pas se croire en sûreté en recevant le Sacrement de Pénitence, si outre les actes de Foi et d'Espérance, ils ne commencent à aimer Dieu comme source de toute justice. C'est pourquoi ils se souviendront de représenter aux pécheurs les motifs de charité, qui se tirent du côté de l'injure que le péché fait à Dieu; en les excitant à la douleur de leurs péchés, parce que Dieu est infiniment bon et infiniment aimable, et que le péché lui déplaît. C'est la doctrine du Clergé de France; qui s'est ainsi expliqué sur cette matière dans l'Assemblée de 1700.

Quand à ce qui regarde l'amour de Dieu également requis dans le Sacrement de Baptême pour les adultes, et dans le Sacrement de Pénitence qui est un Baptême laborieux; pour ne point omettre une instruction nécessaire, Nous avons cru devoir, après le saint Concile de Trente, enseigner et établir principalement ces deux points. Le premier, que personne ne doit croire que la contrition requise pour recevoir ces deux Sacramens, soit celle que la Charité rend parfaite, et qui jointe au vœu du Sacrement, réconcilie l'homme avec Dieu avant l'actuelle réception du Sacrement. Le second, que personne ne doit se croire en sûreté en recevant ces deux Sacramens, si outre les actes de Foi et d'Espérance, il ne commence à aimer Dieu comme source de toute justice.

D'ailleurs personne ne peut accomplir, comme il faut, la résolution de commencer une nouvelle vie, et de garder les Commandemens de Dieu, nécessaire dans l'un et dans l'autre sacrement, s'il néglige le premier et le plus grand de tous les Commandemens, qui nous oblige d'aimer Dieu de tout notre cœur; et s'il n'est au moins dans une telle disposition qu'il veuille, et qu'il s'exécute à l'accomplir avec le secours de Dieu.

Pour exciter plus facilement les Pénitens à concevoir de la douleur de leurs péchés par le motif de l'amour de Dieu, les Confesseurs, après les avoir effrayés d'abord, sur-tout s'ils sont coupables de péchés mortels, par la vue des Jugemens de Dieu et des peines de l'enfer, leur feront sentir la patience et la miséricorde du Seigneur, qui ne les a point traités comme leurs péchés le méritoient; qui leur a donné par bonté, le temps et les moyens de faire pénitence, et les a retirés du mauvais état où ils étoient, en les attirant à lui par différentes inspirations; en les forçant comme malgré eux à revenir à lui par les remords de leur conscience, et par différentes épreuves propres à les toucher et à leur donner le désir et la volonté de se convertir et de changer de vie; en répandant l'amertume sur tous leurs plaisirs, pour les réduire à cette salutaire indigence qui les a obligés de rentrer en eux-mêmes et les a déterminés enfin à aller se jeter entre ses bras. Il leur fera reconnoître tout ce que Dieu a fait pour eux, qu'il ne les a jamais perdus de vue, qu'il n'a jamais cessé de les appeler et de les attendre; de les inviter, de les rechercher, de les solliciter; qu'il a mille fois essayé leurs rebuts et leur mépris, en essayant de les ramener.

Pour inspirer aux Pénitens une grande confiance en Dieu et les engager à tout attendre de sa bonté, les Confesseurs leur parleront des ressources infinies qu'ils ont dans les trésors de sa miséricorde; des consolations dont il remplit les pécheurs véritablement convertis; des bienfaits par lesquels il se les attache pour leur faire oublier toutes les fausses douceurs du péché; de la tendresse paternelle qu'il leur témoigne lorsqu'ils reviennent sincèrement à lui, en les revêtant de leur première robe, en les rétablissant dans tous leurs droits. en leur accordant une réconciliation pleine et entière; en leur marquant en mille manières différentes et que l'on ne peut exprimer, les sentimens de son cœur pour eux. Ils parleront à ces pécheurs de la facilité et de l'empressement même avec lesquels Dieu leur rend son amitié; de la joie enfin qu'il ressent de leur retour et de leur conversion, comme s'il y trouvoit quelque avantage; joie qui est telle, qu'ils s'en font féliciter par les Anges et les Ames bienheureuses. Rien n'est plus propre à nous convaincre de la bonté paternelle du Seigneur, que les paroles de J. C. rapportées dans l'Evangile selon S. Luc, (Cap. XV.) lesquelles les Confesseurs rappelleront au Pénitens, pour leur inspirer les motifs d'amour pour Dieu, qui doivent accompagner la douleur de leurs péchés.

Ils feront voir aux pécheurs, qu'ils se rendroient coupables de la plus monstrueuse et de la plus énorme ingratitude, s'ils ne répondoient aux amoureuses invitations du Seigneur, que par le mépris des richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longue attente, et s'ils refusoient de se rendre. Ils insisteront sur l'empressement que nous devons avoir à retourner à lui quand nous l'avons offensé, et sur le danger du plus petit retardement à se rendre quand il appelle.

A toutes les considérations de la bonté infinie de Dieu, qui est notre Créateur, à qui nous devons tout, et qui nous aime plus que les meilleurs pères ne font leurs enfans, les Confesseurs ajouteront tout ce qu'on peut dire sur les perfections infinies de Dieu. Ils représenteront aux pécheurs que Dieu est infiniment aimable; il les feront convenir des troubles dont leur cœur a été agité, pour avoir voulu chercher leur repos et leur bonheur ailleurs qu'en Dieu. Enfin, ils leur parleront de l'amour ineffable que Dieu nous a témoigné en nous donnant

son Fils , du prix de tout ce que J. C. a fait pour notre salut , de ses douleurs , de ses souffrances de sa mort , et de toutes les graces attachées à celle de la Rédemption. Ces motifs représentés aux Pénitens avec force et avec douceur , doivent les toucher et les porter à s'affliger d'avoir offensé un si bon Pere , un Sauveur si miséricordieux et si bienfaisant , et à revenir à Dieu par amour. Mais il est essentiel que les Confesseurs n'oublient jamais , que pour parler dignement de l'amour de Dieu , et pour réussir à en enflammer le cœur des autres , il faut en être embrasé soi-même.

La douleur d'avoir offensé Dieu ne peut être que fausse , si elle n'est accompagnée d'une résolution sincere de ne plus pécher à l'avenir , autant que la fragilité humaine peut le permettre. Car c'est se moquer de Dieu d'avouer qu'on l'a offensé , sans en avoir du regret ; c'est une illusion de dire qu'on est fâché d'avoir commis ce qu'on est encore résolu de commettre , d'avoir fait ce qu'on veut faire encore. La pénitence sincere doit exclure toute affection au péché : or celui qui ne seroit pas dans la résolution ferme et sincere de ne plus retomber dans le péché , l'aideroit encore. *Multī*, dit S. Augustin, *assidue se dicunt esse peccatores, et tamen adhuc illos delectat peccare. Professio est, non emendatio : accusatur anima, non sanatur ; pronuntiatur offensā, non tollitur. Pœnitentiam certam non facit, nisi odium peccati et amor Dei.* Il est donc important que les Confesseurs s'assurent de la vérité de la contrition des Pénitens. C'est un article sur lequel ils sont obligés de se conduire avec beaucoup de circonspection. Voici quelles sont les regles qu'ils doivent suivre , pour faire ce discernement sans donner dans aucun excès.

1. Quand un pécheur s'accuse d'un péché mortel dans lequel il ne tombe pas ordinairement , et qui ne faisoit pas la matiere des confessions précédentes , le Confesseur doit le croire , s'il dit qu'il est résolu à ne le plus commettre , et s'il donne les autres marques de douleur. Si pourtant ce péché mortel , quoiqu'une seule fois commis , est des plus énormes , comme sont un homicide volontaire , une fornication , un inceste , un adultere consommé , ou autres semblables , il est mieux ordinairement de différer l'absolution au Pénitent , pour lui faire sentir l'énormité de son crime , et l'obligation qu'il a d'en faire pénitence.

1. La rechûte dans les péchés véniels ne prouve pas toujours que ceux qui s'en confessent , n'avoient point une résolution sincere de ne plus les commettre. Dieu permet souvent , pour humilier les justes , et les tenir toujours dans la vigilance , qu'ils ne se corrigent pas aussi-tôt qu'ils le voudroient , des fautes vénielles dont ils s'accusent ordinairement.

Il faut remarquer à cette occasion , que la contrition d'un Pénitent qui ne se confesse que des péchés véniels , est suffisante , s'il forme la résolution d'éviter les péchés véniels en particulier dont il s'est accusé , et de travailler à s'en corriger , autant qu'il lui sera possible , quoique son bon propos ne s'étende pas sur tous les péchés véniels en général. La raison est , qu'il y a de la différence entre la contrition qu'on doit avoir des péchés mortels , et celle qui ne regarde que les péchés véniels ; car celle que l'on conçoit des péchés mortels , doit nécessairement renfermer cette résolution de n'en plus jamais commettre aucun ; parce qu'il est en notre pouvoir , avec le secours de la grace , de n'y plus retomber , et que sans ce bon propos on ne pourroit pas recevoir la grace justificante , à laquelle le péché mortel est un obstacle certain. Mais il n'en est pas de même à l'égard

des péchés véniels ; car il suffit que le Pénitent ait du regret de les avoir commis ; qu'il soit dans la volonté sincère de les éviter autant qu'il pourra , et que le penchant qui le porte au péché véniel lui déplaie , sans qu'il soit obligé d'avoir la résolution de ne plus pécher véniellement ; étant impossible à l'homme d'éviter tous les péchés véniels. C'est la doctrine de S. Thomas, (*in 4. dist. 16. q. 2. art. 2. quest. iunc. 2. ad. 2.*)

3. Il faut se souvenir de ce que nous avons déjà dit , que la rechûte , même dans les péchés mortels , n'est pas toujours une preuve que la douleur qu'on a eue de ses péchés , et la résolution de ne plus les commettre , n'étoient pas sincères ; parce que , comme nous l'avons en même temps remarqué , conformément à la Doctrine du Concile de Trente , pour avoir reçu la rémission de ses péchés , l'homme ne devient pas impeccable ; la rechûte peut être l'effet de la légèreté , de l'inconstance et de la foiblesse humaine. Les conversions véritables ne sont pas toujours suivies d'une persévérance qui dure jusqu'à la mort ; mais il est certain qu'elles arrêtent le cours des péchés. Le Sacrement de Pénitence peut retenir pendant quelque temps ; mais à moins qu'après l'avoir reçu , l'homme ne veille continuellement sur soi-même il retombera sans doute , suivant l'oracle de J. C. *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem ; spiritus quidem promptus est , caro autem infirma.*

4. Il faut se défier d'une rechûte dans le péché mortel , quand elle a suivi de près l'absolution. Elle est ordinairement une preuve que la douleur d'avoir péché , et la résolution de ne plus pécher , étoient foibles dans le Pénitent ; sur-tout s'il est retombé dans les mêmes péchés mortels dont ils'étoit confessé ; à moins qu'il ne paroisse que cette rechûte vient de pure foiblesse , n'on de l'attache au péché. On ne peut juger prudemment qu'un Pénitent ait eu une véritable contrition , lorsque dans l'occasion qui s'est présentée , après l'absolution reçue ou différée , il s'est encore laissé aller volontairement et avec facilité aux mêmes péchés mortels dont il s'étoit accusé.

Nous avons parlé ci-devant des égards qu'on doit avoir aux promesses de ceux qui sont dans l'habitude et dans l'occasion du péché , et de la manière dont les Confesseurs doivent les conduire.

Celui qui ne se confesse que de péchés véniels et qui n'a contrition d'aucun , fait une confession nulle et sacrilège ; nulle , par le défaut d'une partie essentielle du Sacrement , telle qu'est la contrition , et par le défaut de matière suffisante pour la validité du Sacrement ; sacrilège , parce que c'est profaner un Sacrement que de le rendre volontairement sans effet , et d'en faire appliquer inutilement la forme , faute de la matière requise. Les péchés , quels qu'ils soient , ne sont la matière du Sacrement de Pénitence , qu'en tant qu'on les confesse avec une véritable douleur de les avoir commis , et une sincère résolution de n'y plus retomber. Le Confesseur doit donc différer l'absolution à ce Pénitent , pour lui mieux faire sentir sa négligence , et sa faute d'approcher du Sacrement avec de pareilles dispositions. On ne reçoit point dans le Sacrement de Pénitence la rémission des péchés véniels dont on se confesse , si l'on n'est résolu de s'en corriger. *Nec quemquam putes , dit S. Augustin , (Ep. 48.) à quocunque seu magno seu parvo peccato ad correctionem sine penitentia posse transire.* Les Confesseurs de certaines personnes , prétendues dévotes , doivent y faire grande attention. Quelques-unes se confessent de petites vanités , d'impatiences , de murmures , de défiances , de jalousies , de

railleries

railleries et d'autres fautes semblables, sans penser sérieusement à s'en corriger. Elles disent, en se confessant, qu'elles veulent s'en abstenir, et un moment après elles ne le veulent plus. D'autres sont même en cette erreur, de croire qu'il suffit de se confesser de ces sortes de fautes, sans se mettre en peine de s'en corriger, parce qu'elles ne les regardent que comme de très-petites fautes. Erreur que S. Bernard, dans le premier Sermon sur la conversion de S. Paul, traite d'impénitence et de blasphème. *Nemo dicat in corde suo, levia sunt ista, non curo corrigere; non est magnum, si in iis maneam venialibus minimisque peccatis. Hac est enim impenitentia, hac blasphemia.*

Quand un Pénitent qui ne s'accuse que de péchés véniels, se trouve avoir une affection volontaire pour quelqu'un des péchés légers; ce qui se peut reconnoître par les fréquentes rechûtes dans le même péché, et par le plaisir qu'il sent à le commettre, il faut s'efforcer de le détacher de ce péché par les motifs convenables, lui prescrire les remèdes que l'on jugera les plus propres pour l'en corriger; par exemple, lui ordonner de faire tous les jours un examen particulier du nombre de fois qu'il l'aura commis, y ajouter une pénitence qui puisse le gêner, et qu'il fera autant de fois qu'il sera retombé dans ce péché; lui recommander de prier Dieu de lui donner les sentimens de douleur, et la haine qu'il doit avoir de ces sortes de fautes. Si cela ne réussit pas, il faudra, pour l'obliger de mortifier davantage sa mauvaise inclination, et pour le faire entrer dans les sentimens de contrition où il doit être, lui différer l'absolution pendant quelque temps, en l'exhortant à changer sa mauvaise disposition à l'égard des péchés véniels.

Pour se bien persuader de l'attention avec laquelle un Confesseur doit s'appliquer à purifier les âmes des péchés légers, il faut observer que la Charité a deux ennemis, qui sont le péché mortel et le péché véniel. Le premier ne porte point de coup à la Charité, qui ne lui soit le coup de mort; le second ne fait jamais d'atteinte mortelle à la Charité, mais il l'affoiblit en telle sorte, qu'il la réduit à céder peu à peu le terrain, pour ainsi dire, et qu'il la dispose, quoique de loin, à abandonner enfin l'âme tout-à-fait. Supposé donc qu'un Pénitent ait déjà conçu une forte haine contre l'ennemi capital de la Charité, c'est-à-dire, qu'il déteste de tout son cœur le péché mortel; ce qu'on a désormais à faire, c'est de lui inspirer aussi de l'horreur pour le péché véniel. Car s'il ne le hait véritablement, il n'arrivera jamais à la perfection; et peut-être même ne se conservera-t-il pas dans la grace. Deux considérations le porteront à haïr ce péché; premièrement, l'injure qu'il fait à Dieu; secondement, le tort qu'il nous cause à nous-mêmes.

Il faut d'abord distinguer trois sortes de péchés véniels. Les premiers sont ceux qui se commettent par inadvertance, et par une foiblesse inséparable de la nature corrompue. Les autres sont ceux qui se commettent avec réflexion et avec vue, mais en matière peu importante en elle-même; tels sont les vains discours, les mensonges officieux, etc. Les derniers sont ceux qui se commettent aussi avec réflexion, et qui sont outre cela mortels de leur nature, mais qui deviennent véniels, ou parce que le consentement de la volonté n'est pas entier, ou parce qu'il manque quelque chose à ce qui en fait la matière; telles sont les médisances qui ne font pas un préjudice considérable, les petites vengeances exécutées ou projetées, etc.

C'est à ces différens degrés de fautes qu'un Confesseur doit proportionner ses

instructions. Car le Seigneur, qui sait combien nous sommes foibles, a plus d'indulgence pour les péchés de pure fragilité, que pour tous les autres, qu'il lui déplaisent, à proportion de la réflexion, de la malice, et de la hardiesse dont ils sont accompagnés.

A la vérité, on ne peut pas dire que celui qui est coupable d'une légère infraction de la Loi, méprise absolument le suprême Législateur; mais il est pourtant certain, qu'il le respecte beaucoup moins qu'il ne doit: il ne tourne pas le dos à la lumière incréée; mais il n'en suit pas non plus toute l'impression: il ne hait pas la bonté infinie: mais, après tout, il l'aime faiblement: il ne se révolte pas tout-à-fait contre la souveraine puissance du Seigneur; mais il ne laisse pas d'en négliger quelques ordres: en un mot, il ne s'éloigne pas tellement de Dieu, qu'il vive séparé de lui; mais il le fait assez, pour ne lui demeurer pas étroitement uni.

Ainsi, l'on ne sauroit nier qu'un péché même véniel, n'ôte au Créateur quelque chose de la gloire qui lui est due; que par conséquent il ne lui déplaie avec raison, et qu'il ne soit un mal d'un ordre supérieur à tous les autres maux, excepté au seul péché mortel. D'où il s'ensuit, que si la destruction de tous les hommes et du Monde entier se trouvoit en concurrence avec un péché véniel, il n'est personne qui ne dût mieux aimer l'un, que de consentir à l'autre. Dieu est un Être si au dessus de toutes les choses créées, qu'elles ne sont rien comparées à lui: le bonheur donc de toutes les créatures, en parallèle avec le plus léger mécontentement que nous puissions lui causer, ne doit être compté pour rien, toutes les créatures devroient même choisir plutôt d'être anéanties, que d'offenser leur Créateur dans la moindre chose.

Pour juger combien le péché véniel offense Dieu et lui déplaît, il suffit de réfléchir sur la sévérité avec laquelle il le punit. Tous les maux de ce monde vinssent-ils fondre à la fois sur un homme coupable d'un péché véniel, ils ne seroient point un châtimement qui approchât des peines que Dieu lui réserve dans l'autre vie. Et en effet, ces peines étant d'un ordre supérieur, sont infiniment au dessus de toutes celles qu'on peut souffrir ici bas. Le feu, ce tourment déjà si sensible, est allumé dans le Purgatoire par la main toute-puissante de Dieu, qui lui donne une activité inconcevable. Sa sainteté, ennemie de tout péché, l'oblige de retenir dans ces flammes durant plusieurs années, non une ame digne de sa haine, comme elle le seroit dans l'enfer, mais une ame qui est l'épouse de J. C. une ame victorieuse pour jamais du démon, de la chair et du monde. Dieu la châtie de la sorte, cette ame qu'il aime; et il le fait pour des manquemens qu'elle a même pleurés, mais pour lesquels elle n'a pas entièrement satisfait.

A quel point le péché véniel n'offense-t-il donc pas le Seigneur? A quel point l'homme Chrétien ne doit-il pas le haïr? Cependant, comme les choses à venir ne frappent pas également tout le monde, quelque redoutables et quelque prochaines même qu'elles soient, il est à propos de montrer quel tort le péché véniel fait à une ame qui se consacre au service de Dieu. La Charité parfaite devant être son but, il faut lui découvrir quel obstacle y apportent les moindres fautes, et quelle aversion par conséquent elle en doit avoir.

Le prix inestimable d'une charité sans partage, c'est d'être une amitié parfaite entre Dieu et l'ame. *Vous êtes mes amis*, dit J. C. aux Apôtres, (*Joan. 15. v. 14. 15.*) *si vous faites ce que je vous commande; je ne vous donnerai plus le nom de*

serviteurs. Or les péchés, qu'on nomme légers, sont contraires à cette amitié parfaite; lorsqu'on y a toujours de l'attache, ils altèrent insensiblement, et détruisent à la fin toutes les qualités de cette amitié, qui sont l'union des cœurs, la communication des biens, l'exercice mutuel de l'amour, et la constance de cet amour.

Premièrement, l'union des cœurs est nécessaire à l'amitié, quelle semble, selon S. Augustin, en faire l'essence. *Eadem velle et eadem nolle, ea demum perfecta amicitia est*. Or quoique le péché véniel ne rompe pas cette heureuse union que la grâce sanctifiante a formée entre Dieu et l'homme; il l'affaiblit néanmoins assez, pour lui faire perdre le caractère d'amitié intime. L'ame ne laisse pas d'aimer encore Dieu; mais elle ne l'aime pas autant qu'il doit et veut être aimé, puisqu'elle aime encore quelque chose qu'elle n'aime pas pour lui. *Minus, Domine, te amat*, dit S. Augustin, *qui tecum aliquid amat quod propter te non amat*.

Secondement, la communication des biens est infinie du côté de Dieu. Ils est donné à nous dans le Mystère de l'Incarnation; il est prêt de se donner encore à nous dans tout l'éclat de sa gloire. Mais quel obstacle ne met point à l'effusion de cette libéralité immense, l'avarice d'un cœur qui lui refuse si souvent des bagatelles? On prétend se disculper sur ce que ce ne sont que de petites choses qu'on s'accorde, au lieu de les lui sacrifier. L'ingratitude en est d'autant plus grande de notre part; Dieu en est d'autant plus sensible à nos refus, lui qui n'omet rien pour s'acquiescer tout notre cœur.

Troisièmement, la vraie amitié demande une correspondance mutuelle, qui consiste à s'en donner les témoignages de part et d'autre; car tant que l'affection demeure cachée, elle est moins une amitié véritable, qu'une simple bienveillance. Or comment l'amour réciproque s'exercera-t-il entre Dieu, et l'ame qui l'offense par mille infidélités? Quelle peut être la disposition de Dieu pour elle, sur-tout dans le temps le plus propre à l'exercice de l'amour mutuel, c'est-à-dire, dans le temps de l'Oraison? Alors on devient timide et distrait dans l'entretien avec un Dieu qu'on se reproche intérieurement de n'aimer pas assez, et dont on doute fort qu'on soit aimé. Dieu, refroidi de son côté, ne se communique point à une ame tiède, de la manière douce et consolante dont il a coutume de traiter avec ses amis; il lui retire ses délices, ces faveurs spirituelles qui nous adoucissent la pratique du bien; et nous y soutiennent en mille occasions où nous sommes tentés d'y renoncer.

Quatrièmement, la parfaite amitié veut de la constance: *Omni tempore diligit qui amicus est*, dit le Sage. (*Prov. 17. 17.*) Mais l'amitié, formée entre Dieu et l'homme, par l'infusion de sa grâce, ne sera pas de longue durée, si l'homme s'habitue au péché véniel, jusqu'à le commettre en toute rencontre et sans scrupule: une funeste expérience nous apprend, que l'habitude de ce péché conduit enfin au péché mortel, et à la perte de l'amitié de Dieu.

Le péché véniel dispose au péché mortel en deux manières, directement et indirectement. Directement, en ce qu'il fortifie la passion, qu'il la rend plus vive à se satisfaire, et la laisse toujours remporter quelque nouvel avantage; en ce qu'il rassure chaque jour la conscience sur ses justes craintes, et en étouffe peu à peu les remords; en ce qu'il affaiblit l'ame, et la jette dans un état de langueur où elle est presque incapable de faire aucun effort. Et que deviendra-t-elle, si le tentateur lui livre alors une violente attaque? Il importe peu que ces fautes ne

soient pas considérables en elles-mêmes; il est question du malheur extrême auquel elles aboutissent tôt ou tard. Est-ce qu'on ne vient pas d'une incommodité légère à une maladie mortelle? Qui voudroit remonter à la source des chûtes honteuses de plusieurs personnes éminentes en sainteté, trouveroit que les péchés véniels en ont été la cause. Les principes de chaque chose dans la nature ne sont presque rien, et cependant quelle force n'ont-ils pas pour produire les plus grands effets. Il en est de même des petits péchés, qui sont comme le germe des plus grands. *Noli despiciere peccata tua, quia parva sunt*, dit S. Augustin, (*Serm. 44. de tempore.*) *nam et pluviarum guttæ sunt, sed flumina implent, et moles trahunt, et arbores cum suis radicibus tollunt.* Comme les gouttes d'eau, quelque petites qu'elles soient, lorsqu'elles tombent en abondance, remplissent les lits les plus profonds des grandes rivières; ainsi, l'habitude des péchés véniels, contractée par la répétition de ces fautes légères, devient souvent la dernière disposition au péché mortel. C'est aussi la pensée de S. Grégoire le Grand, dans son Pastoral, part. 3. Avert. 34.

Il arrive encore plus souvent, que le péché véniel conduise indirectement au péché mortel; c'est-à-dire, que la multitude des petites infidélités devient au Seigneur une raison de s'éloigner de nous; de n'avoir plus pour nous ce soin spécial qu'il emploie à la sûreté de ceux qui le servent avec ferveur; de nous retrancher une partie des secours qu'il prodigue à ses vrais amis, contre les efforts du tentateur; de nous donner, dans tous nos besoins spirituels, le nécessaire et rien davantage; en un mot, d'en user avec nous comme nous en usons envers lui, suivant l'expression du Prophète Roi: (*Ps. 17. v. 27.*) *Cum electo electus eris, et cum perverso perverteris.*

Enfin, pour engager ceux qui tombent fréquemment dans des péchés véniels, à en concevoir de la douleur, et à former une résolution ferme et sincère de s'en corriger, non seulement un Confesseur doit leur représenter que quelque petit que soit le péché véniel, ils en rendront compte à Dieu; et leur faire sentir que tout léger qu'il paroît, puisqu'il souille l'ame, puisqu'il la blesse, il est indigne d'un Chrétien de le souffrir. *Tu dicis quia parvum peccatum est*, dit S. Augustin dans le même Sermon que nous venons de citer; *velim scire quoties tale peccatum admittis, si tot parvulas plagas in corpore, et tot maculas aut scissuras in vestibus tuis fieri velis. Cum ergo in corpore tuo plagas, nec in vestibus tuis scissuras vel maculas fieri acquiescis; quâ conscientia hoc facere in anima tua non metuis?*

Ces considérations ont fait gémir amèrement les Saints, des fautes les plus légères. On en a vu détester leurs moindres infidélités, jusqu'au point d'en être en quelque sorte inconsolables, et de les regarder comme autant de crimes énormes. Ces ames pures savoient combien le péché véniel nous est préjudiciable et injurieux au Seigneur. Plût à Dieu que tous les Pénitens fussent remplis des mêmes lumières! Comme c'est pour aimer Dieu, que l'homme est capable d'amour; aussi, c'est pour haïr le péché, quel qu'il soit, que l'homme est capable de haine.

Il faut conclure de tout ceci, que les Confesseurs qui s'embarrassent peu de purifier les ames des fautes vénielles, manquent à leur devoir dans un point très-essentiel. Ils laissent leurs Pénitens se confesser toujours de ces sortes de péché, sans beaucoup de douleur de les avoir commis, et avec encore moins de résolution de s'en corriger. Quelle conduite! Si ces Ministres négligents dirigent, par exemple,

un homme colere , fier , hautain , dédaigneux ; ou bien , de ces ames indolentes , oisives , inappliquées à tous leurs devoirs ; s'ils dirigent de ces gens enclins à tourner tout en plaisanterie , attentifs à plaire par des bons mots , occupés à mettre par-tout de l'enjouement ; ou bien , de ces esprits mélancoliques , ombrageux , attachés à leur sentiment ; ils souffriront que des hommes si imparfaits vivent tranquilles dans leur état , dans l'habitude de faire des péchés véniels sans nombre. Cependant , puisqu'un seul péché léger entraîne après soi tous les maux dont nous avons parlé , quelles malheureuses suites n'en a-t-on pas à craindre , quand il est multiplié presque à l'infini ? Mais n'eût-il d'autre effet que d'empêcher l'ouvrage de la perfection , ne seroit-ce point un assez grand mal pour animer un Confesseur à y remédier , s'il est sensible , autant qu'il doit l'être , à la gloire de Dieu , et à l'avantage de ses Pénitens ?

On doit remonter au lâche Chrétien la vie indigne qu'il mène , la multitude de ses infidélités , la facilité étonnante avec laquelle il les a commises , la malice incroyable que chacune d'elles renferme. On doit le porter à les détester en général et en particulier , à en arracher de son cœur toute affection , et à la convertir en une haine qui ne puisse plus les y souffrir. *Il n'est point de péché si léger , dit S. Augustin , qu'il ne cause un grand préjudice , tandis qu'il plaît.* On doit représenter au Pénitent qui conserve de l'affection pour le péché véniel , quelle injustice il a faite à son Dieu , en se retirant de sa sainte volonté , et en lui retranchant de sa gloire , dont le moindre accroissement est préférable à tous les avantages de la terre. Le repentir sincere que ces motifs lui feront concevoir , sera la guérison du mal présent ; et l'horreur qu'on lui aura d'ailleurs inspirée de ses fautes , en sera pour l'avenir un préservatif efficace. *Je me suis éloigné , disoit le Prophete Roi , (Ps. 118. v. 101.) de toutes les voies qui conduisent au mal , afin d'observer fidèlement vos saintes Ordonnances.*

C'est au Confesseur à marquer à ses Pénitens ces voies qui conduisent au mal , et à les leur interdire selon leurs besoins personnels. Lorsque , par exemple , il en voit de trop attachés à l'argent , il doit leur conseiller d'en confier la dépense à d'autres , si cela se peut , ou leur prescrire des aumônes à proportion de leur attache. S'il en voit de trop délicats sur leur santé , il doit leur défendre une infinité de soins et de ménagemens , plus propres à diminuer qu'à conserver leurs forces. A l'homme vain , qui cherche toujours à briller dans le commerce du monde , il faut retrancher du nombre de ses entretiens , autant que son état et la bienséance le permettent. Aux esprits toujours distraits dans leurs prières , il faut leur ordonner quelques heures de retraite et de recueillement , etc. Les maux se guérissent aussi par des remèdes contraires. Il faut lire ce qui est dit de l'affection au péché véniel , en parlant de la prudence des Confesseurs pour bien régler les Communions des Pénitens.

Un Confesseur ne doit point s'inquiéter au sujet de la Contrition des personnes pieuses qui fréquentent les Sacremens et ne s'accusent que de péchés véniels : car , comme elles donnent des preuves de leur amour pour Dieu , par la régularité de leur conduite , et par les dispositions qu'on remarque en elles de vouloir être fidèles au Seigneur et le servir ; on doit bien juger du regret qu'elles ont des moindres péchés qu'elles commettent , et de la résolution où elles sont de les éviter à l'avenir.

Quand des personnes qui vivent dans une continuelle crainte de Dieu ; se plaignent de n'avoir pas de Contrition ni d'amour de Dieu, cela ne vient que de ce qu'elles voudroient sentir la Contrition ; et c'est une marque assurée qu'elles en ont une très-véritable.

Les Confesseurs ne doivent pas, généralement parlant, supposer que les Pénitents ont une véritable douleur de leurs péchés, et qu'ils sont dans une ferme résolution de n'y plus retomber. Il faut qu'ils s'en assurent par des signes moralement certains ; et qu'ils ne croient pas toujours que les Pénitents ont ces dispositions, parce qu'ils disent les avoir. Car tous disent qu'ils se repentent de leurs péchés, et qu'ils ont résolu de ne les plus commettre ; cependant l'expérience fait voir que tous n'ont pas une véritable Contrition ; que les conversions parfaites sont rares ; et que rien n'est plus commun que le défaut d'un véritable changement de cœur. Les uns paroissent avoir une véritable douleur de leurs péchés, mais ils n'ont pas un ferme propos de n'y plus retomber ; ils n'en ont qu'une simple velléité trop foible pour leur faire prendre les moyens de ne les plus commettre. De-là vient qu'à la première occasion, ils font ce qu'ils disoient être fâchés d'avoir fait. D'autres ont un ferme propos de ne plus retourner à leurs anciens désordres, parce qu'ils ne sont plus dans l'occasion, ni même dans le pouvoir d'y tomber, ou pour quelque autre motif purement humain ; mais souvent ils n'ont pas une sincère douleur de s'y être laissés aller, ou ils ne se sont pas disposés à faire des œuvres de pénitence capables de satisfaire à Dieu pour leurs péchés. Les autres ont de la tristesse, non des péchés qu'ils ont commis, mais des suites fâcheuses qui les ont accompagnés, lesquelles ils se représentent plus vivement que l'offense de Dieu. Ce qui fait voir avec quelle attention un Confesseur doit examiner si le Pénitent est véritablement dans le dessein de satisfaire à Dieu par des œuvres de pénitence ; si la douleur qu'il marque avoir, est une douleur sincère et véritable d'avoir offensé Dieu ; si la résolution qu'il proteste avoir prise de ne plus l'offenser, est ferme, constante, et assez forte pour lui faire embrasser les moyens propres, afin de ne plus pécher mortellement, et de ne pas retomber dans les mêmes fautes. Car la véritable Contrition renferme tout cela ; si l'un ou l'autre manque, on ne doit pas croire que le Pénitent ait la Contrition nécessaire pour être absous de ses péchés.

S. Charles, dans ses Instructions aux Confesseurs de son Diocèse, dit, *qu'ils rechercheront avec beaucoup plus de soin la préparation intérieure, qui est nécessaire à ceux qui se présenteront à ce Sacrement ; laquelle consiste à avoir fait un très-exact et diligent examen de ses péchés, et à en avoir conçu une douleur proportionnée à leur énormité, avec un ferme propos et une résolution constante de satisfaire aux péchés qu'on a commis, et de s'amender à l'avenir.* Donner l'absolution à un Pénitent qu'on voit n'avoir pas ces dispositions, ou qui ne les a pas, ou faute d'examiner autant qu'on le doit s'il les a, c'est se rendre complice du sacrilège et de la profanation que le Pénitent commet.

Il n'est pas facile de connoître si le Pénitent a une véritable Contrition. Le cœur de l'homme est un abyme dans lequel il y a tant de détours et de replis, qu'il est presque impossible de ne s'y pas tromper. Dieu seul peut le pénétrer ; Dieu seul peut juger avec certitude, si la douleur que les Pénitents témoignent au dehors est sincère, et part du cœur. Les protestations des pécheurs sont,

comme nous venons de le dire , des marques auxquelles il seroit dangereux de s'arrêter toujours. On ne doit pas même se fier , sans examen et sans discernement , aux mouvemens de tendresse que les Pénitens font paroître , ni à leurs larmes ; ce sont des signes trop équivoques pour qu'on puisse asseoir un jugement certain sur eux. Il y en a qui pleurent , non du regret d'avoir offensé Dieu , mais par l'appréhension des maux temporels qui accompagnent leurs péchés , et qu'ils se représentent plus vivement que l'injure faite à Dieu. Il y en a dont les larmes ne viennent que de l'impression que leur a faite une parole du Confesseur qui les a touchés. Les SS. Peres appellent ces larmes , *Lacrymæ edoctæ mentiri*. Toutes les marques extérieures de douleur , soit paroles , soit larmes , soit soupirs , sont des preuves incertaines , provenant souvent d'une disposition momentanée , d'une tendresse de tempérament ; d'une honte naturelle , ou du respect humain , et n'étant même quelquefois que l'effet subtil de la feinte , de l'affectation , de l'hypocrisie.

Il y a néanmoins quelques marques , qui peuvent faire connoître au Confesseur si le cœur du Pénitent est touché , ou non , d'un sincère repentir de ses fautes. Il peut donc juger que la Contrition est véritable.

1. Quand un pécheur , avant que de se présenter au Tribunal de la pénitence , a tâché de fléchir le Seigneur par les gémissemens , les prières humbles , et les bonnes œuvres. Quand il s'est efforcé de satisfaire à la Justice Divine par les jeûnes ; les mortifications de ses sens , et les autres austérités. Quand il s'est éloigné du monde pour rentrer en lui-même , pour faire réflexion sur son état , et pour pratiquer les œuvres de Pénitence. Quand il s'est étudié à réparer par des humiliations , l'injure qu'il a faite à Dieu. Mais lorsqu'un Pénitent passe immédiatement , pour ainsi dire , du crime au Confessional , sans y rapporter aucune autre préparation qu'un léger examen de son état , il est fort à craindre que ce qui le fait agir ne soit , ou une frayeur subite , ou quelque motif humain , et auquel la nature a plus de part que la grace ; ou un remords piquant qu'il ne peut supporter , et qu'il tâche d'étouffer par une Confession précipitée ; ou une tristesse sensible causée par la confusion que son péché lui a attiré parmi les hommes , ou par les maux temporels qui lui sont arrivés , dont il cherche plus à se consoler auprès d'un Confesseur , qu'à réparer sa faute devant Dieu.

2. Lorsqu'un Pénitent , depuis qu'il a pris la résolution de se convertir , a non seulement travaillé avec soin à corriger ses mauvaises habitudes , qui faisoient qu'il péchoit presque sans s'en appercevoir , mais même qu'il s'est privé de plusieurs choses qui lui étoient permises , parce qu'il les jugeoit capables d'entretenir ses habitudes ; on peut croire qu'il a un véritable regret d'avoir offensé Dieu , et un désir sincère de satisfaire à sa Justice ; puisque pour rentrer en grace avec lui , il fait tout le contraire de ce qu'il avoit fait , pour s'en éloigner. Aulieu que la forte inclination au mal , acquise par la réitération de plusieurs actes , qui entraîne pour l'ordinaire avec violence l'homme dans le péché , doit faire juger au Confesseur , que le Pénitent qui n'a fait aucun effort pour vaincre ses mauvaises habitudes , n'a pas formé une résolution plus ferme de se corriger qu'il l'avoit fait à ses précédentes Confessions ; car où il n'y a point de changement de vie , il n'y a point de véritable pénitence.

3. Lorsqu'un Pénitent approche du Sacrement de Pénitence pénétré de

crainte de la perte de son salut, et rempli de frayeur des Jugemens de Dieu ; qu'il ne peut penser à son état sans en être ému, qu'il ne se souvient point de ses péchés sans en concevoir de l'horreur, et sans indignation contre lui-même ; et qu'il les confesse avec humilité sans les excuser ni les dissimuler ; on doit juger que celui dans l'âme duquel ces mouvemens se passent, regarde le péché comme son ennemi mortel, et qu'il est très-fâché de l'avoir commis. Car, selon le Concile de Trente, *la Contrition ne comprend pas seulement la cessation du péché, la résolution et le commencement d'une vie nouvelle, mais aussi la haine de la vie passée.*

L'on doit penser bien différemment d'un pécheur, qui vient se confesser avec la même tranquillité que s'il étoit juste et innocent ; qui s'accuse de ses péchés avec une espece d'effronterie, comme s'il faisoit le récit de quelques bonnes actions, ou avec la même indifférence qu'il auroit en racontant la vie d'un autre ; ou qui rejette ses fautes sur autrui, n'étant pas persuadé que c'est lui qui a tort ; ou à qui un Confesseur fait par adresse avouer un péché qu'il ayoit d'abord nié avec assurance. Son insensibilité à son malheureux état, est un indice de son obstination dans le mal.

4. Quand un Pénitent paroît zélé pour réparer l'injure qu'il a faite à Dieu ; qu'il accepte avec une entière soumission et volontiers les œuvres satisfactoires que le Confesseur lui ordonne ; qu'il défère avec humilité à ses avis ; qu'il reconnoît mériter le délai de l'Absolution ; tout cela joint ensemble paroît marquer qu'il a une véritable Contrition, à moins que le Confesseur n'ait d'ailleurs de bonnes raisons d'en douter.

Mais lorsqu'un Pénitent contredit son Confesseur, qu'il ne consent qu'avec beaucoup de peine au délai de l'Absolution ; qu'il refuse d'accepter une pénitence qui n'est que proportionnée à l'énormité ou à la multitude de ses crimes ; et qu'il ne marque aucun desir de satisfaire à Dieu pour les offenses qu'il a commises ; c'est une preuve qu'il n'a pas une véritable Contrition.

5. Enfin, pour s'assurer de la Contrition du Pénitent, il faut examiner si c'est l'Esprit de Dieu qui le touche ; s'il ne s'approche point du Tribunal de la Pénitence, par coutume, ou par nécessité ; s'il a pris du temps pour s'exciter à la Contrition, s'il l'a demandée à Dieu ; si l'amour et le desir du péché ont cessé ; s'il est vraiment déterminé à changer de vie, et à quitter les occasions du péché. On doit tenir pour suspecte, la douleur de ceux qui se confessent presque sans aucune préparation ; qui se présentent avec hauteur au sacré Tribunal ; qui témoignent de l'indignation quand le Confesseur veut connoître l'état de leur conscience, et contestent avec lui.

Pour ne plus retomber dans le péché, on doit mettre toute sa confiance en J. C. ; reconnoître qu'il faut que ce soit lui qui guérisse, qui éclaire l'esprit, qui change le cœur et les inclinations déréglées, qui détruise les mauvaises habitudes. A cette grande foi en J. C., le pécheur doit ajouter une grande défiance de lui-même, de sa fragilité, de sa foiblesse, et des grands sentimens d'humilité.

Lorsqu'un Confesseur a sujet de douter de la vérité de la Contrition d'un Pénitent, il est de son devoir de s'efforcer d'exciter dans le cœur de ce Pénitent une vraie douleur de ses péchés, et de lui proposer de la manière la plus touchante

touchante qu'il lui sera possible ; les motifs propres à lui faire concevoir des sentimens de douleur et de componction. Pour y parvenir, il se servira de différens motifs qu'on trouve dans les Livres de piété. Tels sont, 1. la Majesté de Dieu que le pécheur a offensée, le mépris du Créateur par sa créature, la révolte de la cendre et de la poussière contre le Tout-puissant. 2. La bonté et la patience de Dieu dont le pécheur abuse, tandis qu'elles devraient lui servir de moyens pour s'animer à se convertir au plutôt, et à profiter des grâces qui lui sont offertes. Dieu n'ayant pas fait la même grâce aux mauvais Anges auxquels le temps de faire pénitence a été refusé, et qui ont été damnés pour un seul péché. 3. La Justice de Dieu qui ne laissera aucun péché impuni, et que le pécheur semble ne pas redouter ; c'est cependant une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vengeur. 4. La rigueur des tourmens que les damnés souffriront éternellement. 5. La multitude des bienfaits que le pécheur a reçus de Dieu, dont il s'est servi pour l'offenser ; bienfaits qu'il faut lui rappeler, pour lui faire sentir davantage son ingratitude ; le Seigneur l'ayant créé, conservé, racheté, appelé à la seule Religion véritable, favorisé d'une infinité de grâces particulières, et préservé d'une infinité de maux. 6. Les souffrances et la mort de JESUS-CHRIST, que le pécheur renouvelle tous les jours autant qu'il est en lui ; son sang qu'il profane. 7. La laideur du péché appelé dans les saintes Ecritures, *Abomination, Exécration, Immondices, Ordures, Œuvre de rénebres, Ouvrage du diable*. 8. L'énormité du péché ; car le pécheur préfère le démon à Dieu même, dont il quitte le parti pour s'attacher au démon. Le pécheur s'efforce de détruire Dieu et de l'anéantir, s'il le pouvoit ; il tâche de lui ravir la plupart de ses attributs ; sa Science, en desirant que Dieu ne le vît pas ; sa Justice et sa Puissance, il voudroit que Dieu ne le punit pas ; sa Sainteté, il souhaiteroit que le Seigneur approuvât ou souffrît le crime. 9. Les funestes effets que le péché produit dans l'âme ; il lui fait perdre pour un néant, la grâce, la Charité, les dons du Saint-Esprit, le fruit et le mérite des bonnes œuvres ; il le prive de l'amitié de Dieu, de l'adoption de ses enfans, du droit au Royaume des Cieux ; il lui cause de cuisans remords ; il le rend esclave du démon, et lui donne la mort. 10. Et c'est le motif sur lequel les Confesseurs doivent insister davantage ; l'amour qui est dû à Dieu comme étant souverainement parfait, infiniment aimable, le meilleur et le plus tendre de tous les peres, qui ne desire point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Il faut se rappeler ce que nous avons dit ci-dessus, des raisons propres à inspirer l'amour de Dieu aux Pénitens dans la douleur de leurs péchés.

Les Confesseurs en mettant en usage ces différens motifs, afin d'exciter dans les pécheurs, la douleur nécessaire pour obtenir la rémission de leurs péchés, auront égard à la portée du génie des Pénitens, à leur capacité, aux différens caractères de leur esprit, aux dispositions qu'ils remarqueront en eux. Après leur avoir proposé ceux de ces motifs qu'ils jugeront les plus propres à les toucher, ils leur feront produire des actes de Contrition les plus fervens qu'il leur sera possible, et les suggéreront même à ceux auxquels il sera nécessaire de les inspirer, faisant faire ces actes en vue principalement de la bonté, de la Majesté de Dieu, de l'amour qui lui est dû par tant de titres, et de la préférence que notre cœur doit lui donner par-dessus toutes les créatures ; aidant encore les

Pénitens à former une résolution efficace de ~~plutôt~~ tout perdre et tout souffrir, que d'offenser Dieu et de lui déplaire.

On n'est pas absolument obligé de faire autant d'actes de Contrition, qu'on a commis de péchés. Les âmes saintes, à la vérité, le pratiquent. Mais il y a sur-tout certains grands pécheurs dont les crimes surpassent par leur multitude le nombre de leurs cheveux, et auxquels il n'est pas possible de se les rappeler. S'il étoit absolument nécessaire de détester chaque péché en particulier, il arriveroit certains cas où il ne seroit pas possible à un homme de se sauver; celui, par exemple, où un Malade qui ayant commis mille péchés, n'auroit plus qu'un quart d'heure à vivre. Il y a même certains crimes énormes, en matière d'impureté sur-tout, auxquels il seroit quelquefois dangereux aux Pénitens de réfléchir et de s'arrêter particulièrement, *l'esprit étant prompt et la chair faible*. D'ailleurs on ne peut pas avoir une sincère et véritable Contrition d'un péché mortel, en tant qu'il offense Dieu, qu'il sépare l'homme de Dieu qui est la source de toute Justice et le souverain bien, qu'il rend l'homme ennemi de Dieu et digne des peines éternelles, que l'on ne déteste les autres dont on est coupable, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, et que l'on n'ait une vraie douleur de tous ceux que l'on a commis. Un seul acte de Contrition formé en général par ces motifs communs, sur tous les péchés qu'on a confessés, est donc suffisant pour en obtenir le pardon au Sacrement de Pénitence; l'application particulière d'un acte de Contrition à chaque péché, n'étant pas nécessaire. Mais cet acte de Contrition formé en général sur tous les péchés qu'on a confessés, doit les comprendre tous sans en excepter un seul; c'est-à-dire, qu'un pécheur ne peut jamais être justifié, et que sa Contrition n'est pas véritable, s'il lui reste quelque attache pour quelque péché mortel; et s'il ne déteste pas sincèrement tous ceux dont il est coupable. Un Pénitent qui en a le loisir, doit entrer dans l'examen des fautes qu'il a commises; se les rappeler toutes dans la mémoire, autant qu'il lui est possible; y réfléchir; en considérer les circonstances et le nombre; en examiner la qualité par le lieu et le temps où il les a commises, par la manière dont il les a commises, par les personnes avec lesquelles ou contre lesquelles il les a commises; et détester sans aucune réserve, toutes celles qui sont venues dans sa mémoire; former la résolution de ne les plus commettre, et de pratiquer les vertus opposées: ce qui se peut faire par un seul acte de Contrition, qui agit en vertu des dispositions précédentes. Cependant celui qui veut rendre sa Contrition plus utile pour lui et plus agréable à Dieu, doit, autant qu'il le peut, détester ses péchés en particulier; les Confesseurs doivent exhorter les Pénitens à cette pratique, et à se rappeler, autant qu'il leur est possible, dans l'amertume de leur cœur, tous les moments de leur vie où ils ont eu le malheur d'offenser Dieu.

Le dé plaisir qu'un Pénitent assure avoir, d'être sans Contrition des péchés: qu'il vient de confesser, peut être matière suffisante au Sacrement pour pouvoir être absous par le Confesseur: et il peut aussi ne pas suffire. Il est matière suffisante, s'il consiste à reconnoître la grandeur de ses péchés, si on les déteste tous autant qu'on le peut et de tout son cœur, quoiqu'on n'en ait, ni n'en puisse avoir une douleur proportionnée à leur énormité. Mais si ce dé plaisir est sans haine du péché, sans douleur d'avoir offensé Dieu, sans résolution de ne plus

l'offenser mortellement , et d'éviter les péchés dont on s'est confessé coupable , il ne peut tenir lieu de matière dans le Sacrement de Pénitence. Le Pape Innocent XI a condamné la Doctrine contraire en 1680.

La Contrition est si essentielle au Sacrement de Pénitence , qu'elle ne peut être suppléée par aucune autre chose , et que le Confesseur ne peut absoudre un Pénitent , s'il ne le voit touché d'un regret sincère d'avoir offensé Dieu. Elle doit être accompagnée de la volonté de faire tout ce qui est nécessaire pour recevoir dignement le Sacrement de Pénitence ; par conséquent elle doit renfermer la volonté de satisfaire pour ses péchés. Lorsque les Confesseurs trouveront les Pénitens sans contrition de leur péchés , et insensibles à tout ce qu'on peut leur dire de plus pressant et de plus propre à les toucher , ils leur différeront l'absolution , les exhortant à demander souvent à Dieu la Contrition , à faire quelque bonne œuvre pour l'obtenir , et à employer tous les jours quelque temps à repasser dans leur esprit les motifs , capables de l'exciter.

La Contrition étant absolument nécessaire pour obtenir la rémission des péchés , et pour rentrer en grâce avec Dieu , les Curés et les Confesseurs exhorteront les Fidéles à en former des actes , non seulement lorsqu'ils s'approcheront du Sacrement de Pénitence , dont elle fait partie , mais dans plusieurs autres rencontres ; principalement lorsqu'ils reconnoîtront qu'ils sont tombés dans quelque péché , lorsqu'ils se trouveront dans quelque péril de mort , et tous les soirs avant que de se coucher. Mais comme la contrition est un pur don de la miséricorde de Dieu , qui seul change , renouvelle , convertit le cœur , ils doivent leur recommander sans cesse de la lui demander par de fréquentes prières , accompagnées de ferveur , d'une humilité profonde , et de persévérance. On voit grand nombre de Pénitens prendre beaucoup de temps pour examiner leur conscience ; mais ne prendre aucun soin pour entrer dans les sentimens d'une vraie douleur , ni pour demander à Dieu la Contrition.

De la Confession.

LA Confession sacramentelle est une accusation que le Pénitent fait à un Prêtre qui a Jurisdiction sur lui , pour en recevoir la Pénitence et l'absolution.

Cette Confession doit avoir plusieurs conditions , pour être bonne et valable. Elle doit être humble , sincère , simple , prudente , et entière.

1. Elle doit être humble ; c'est-à-dire , qu'il faut se confesser avec l'humiliation d'un criminel qui sent le poids de ses péchés , qui s'en repent , qui en est de la confusion , et qui veut les expier. Un Pénitent qui déclare ses péchés avec exactitude , mais sans douleur , sans confusion , comme il raconteroit une histoire indifférente , se confesse sans humilité.

La Sagesse de Dieu a voulu attacher le pardon de nos péchés , à la déclaration humiliante qu'il en faut faire au Confesseur. Sa Divine Majesté qui a été offensée par l'insolence de la créature rebelle à ses Loix , ne pouvoit en exiger

une réparation plus convenable, que l'humiliation du pécheur prosterné qui s'accuse comme coupable.

C'est manquer à une des plus importantes conditions de la Confession, d'alléguer des excuses pour diminuer l'idée de ses fautes dans l'esprit du Confesseur. Agir de la sorte, c'est plutôt vouloir se justifier, que se déclarer pécheur; c'est se rendre indigne du pardon que l'on recevrait par un humble aveu. La Confession n'est établie que pour nous accuser.

L'Eglise prescrit une posture humiliée à ceux qui se confessent; elle commande aux Princes mêmes, d'y être à genoux, sans épée, la tête et les mains nues. Ce sont des marques extérieures et sensibles de l'humiliation du cœur que JESUS-CHRIST demande. L'arrogance, la bonne opinion de soi-même, l'attachement à son propre sens, le souvenir de sa qualité et du rang qu'on a dans le monde, le desir d'être estimé, distingué, et même respecté du Confesseur, la résistance à ses avertissemens, ou à ce qu'il ordonne, la persuasion qu'on mérite l'absolution, la manière fière et trop libre dont on confesse ses péchés, le point d'honneur auquel on est encore attaché lors même qu'on s'en accuse, toutes ces choses sont des marques d'un Pénitent sans humilité, et vont directement contre la fin de la Confession, qui est d'humilier et d'abaisser le pécheur.

Enfin, le Pénitent doit être humble dans l'extérieur, se présenter au Tribunal avec un habit modeste, qui ne ressent en aucune manière le luxe; dans la posture d'un criminel à deux genoux, la tête voilée, si c'est une femme. Le Pénitent doit être humble dans la manière de déclarer ses péchés, se confessant avec l'humiliation d'un Pénitent qui sent le poids de ses fautes, ainsi que nous venons de le dire, ne racontant point le bien qu'il a fait; ne rejetant point ses fautes sur les tentations du démon ou sur les sollicitations des hommes, comme font plusieurs; ne s'excusant point sur son tempéramment, ni sur l'incompatibilité de l'humeur de ceux avec qui il est obligé de vivre. Le Pénitent doit être humble dans l'intérieur, n'attribuant ses fautes qu'à sa malice, s'abaissant devant Dieu dans la connoissance de sa misère, et du besoin qu'il a de la Miséricorde Divine.

2. La Confession doit être sincère; c'est-à-dire, qu'il faut déclarer ses péchés comme on les connoît, sans les augmenter ou diminuer, sans ambiguïté sans détours, sans artifices, sans déguisement; dire les choses comme elles sont, et comme on les pense; et se représenter au Confesseur tel qu'on croit être aux yeux de Dieu. Les personnes qui enveloppent tellement leurs paroles, qu'un Confesseur ne peut pas discerner par leur Confession l'état de leur âme, manquent de sincérité dans leur Confession. C'est un défaut très-commun, sur-tout dans les jeunes personnes, et quelquefois même dans des personnes qui font profession de piété. C'est aller directement contre l'intention de JESUS-CHRIST, qui a ordonné la Confession, afin que le Pénitent s'étant découvert au Prêtre, le Prêtre puisse juger sainement de son état, et lui prescrire les remèdes convenables. Le déguisement ne sert à rien devant Dieu, au contraire, il attire la malédiction sur le pécheur.

Le Pénitent qui nie à son Confesseur un péché mortel dont il sait être coupable, ou une circonstance nécessaire, ou quelque autre chose qu'il est obligé de déclarer, comme l'habitude d'un péché, ou ses dispositions présentes,

fait un mensonge mortel ; parce que ce mensonge est en matiere importante ; qui est fait un à un Juge qui a droit d'interroger le coupable , et de lui commander de dire la vérité. Il faut en dire de même de ceux qui , sous des prétextes vains , sans fondement , et qu'ils connoissent tels , font juger que leurs péchés mortels ne sont que véniels ; parce qu'alors ils sont véritablement cause de l'erreur du Juge, qui doit connoître les choses comme elles sont, et qu'ils le trompent pareillement en matiere importante.

Si un Pénitent n'accusoit dans sa Confession que des péchés véniels dont il sauroit n'être pas coupable, il pécheroit mortellement par ce mensonge ; parce qu'il rendroit volontairement la forme du Sacrement illusoire. En ne donnant qu'une matiere fausse et supposée , on rend le Sacrement nul.

3. La Confession doit être simple. Le Pénitent ne doit dire précisément que ce qui est nécessaire pour faire connoître au Confesseur l'espece, le nombre, et la griéveté de ses péchés, ne mêlant rien de superflu. Il doit confesser comme certains, les péchés qu'il est assuré d'avoir commis ; et comme incertains, ceux dont il doute être coupable. Il doit éviter les discours étudiés , et les longs entretiens. Il doit s'appliquer à découvrir au Confesseur l'état de sa conscience tel qu'il est. Lorsqu'un Pénitent dit des choses étrangères à sa Confession, qui ne servent point à faire connoître l'état de sa conscience, mais seulement pour décharger son cœur et pour se consoler, comme font ordinairement les femmes, le Confesseur doit l'avertir de retrancher tout ce qu'il croit inutile pour l'intégrité de la Confession. Si le Pénitent a besoin de consolation ou de quelques conseils , le Confesseur doit les lui donner après l'absolution.

4. La Confession doit être prudente ; c'est-à-dire, qu'il faut déclarer ses péchés en termes honnêtes , et ne pas découvrir les péchés d'autrui sans nécessité. Nous disons *sans nécessité* ; car il y a, comme nous l'expliquerons ci-après des occasions dans lesquelles, pour pouvoir se confesser avec intégrité, il est nécessaire de découvrir les péchés d'autrui ; c'est lorsqu'on ne peut absolument faire connoître son péché dans toute son étendue, et dans toute sa noiceur, sans découvrir le complice. C'est non seulement une imprudence , mais encore un péché contre la Charité, et une médisance, de déclarer sans nécessité les péchés des autres.

5. La Confession doit être entière ; c'est ce que nous allons expliquer en disant de quoi doit s'accuser le Pénitent.

De quoi doit s'accuser le Pénitent. 1°.

LE Pénitent qui se confesse, doit faire une Confession entière, c'est-à-dire ; qu'il est obligé de déclarer tous les péchés mortels qu'il a commis, dont il se souvient après un mûr examen : il doit en détailler l'espece, le nombre, les circonstances qui changent l'espece, et celles qui en aggravent ou diminuent notablement l'étendue. Il est impossible autrement, que les Prêtres puissent reconnoître les péchés qu'ils doivent remettre, et ceux qu'ils doivent rete nir ; ni

exercer, comme il faut, à l'égard des Pénitens, les fonctions de Juges et de Medecins, que Dieu leur a confiées pour sa gloire et pour le salut des ames.

Il est donc nécessaire que les Pénitens ne s'approchent de la Confession, qu'après avoir examiné sérieusement leur conscience, et travaillé avec application à bien découvrir l'état de leur ame, pour pouvoir le faire connoître au Confesseur.

On doit apporter à cet examen toute l'attention que mérite une affaire très-importante, et y donner tout le temps nécessaire pour bien connoître l'état de sa conscience. Mais cette attention et cet examen ne doivent point aller jusqu'au scrupule; sans quoi le Commandement de la Confession causeroit une gêne insupportable, et seroit même impraticable pour plusieurs pécheurs. Voici ce que dit sur cela le Concile de Trente, (Sess. 14. Cap. 5. de Pœnit.) qui mérite une grande attention. *Ce seroit une chose impie, que de regarder la Confession commandée par l'Eglise, comme impossible, ou de la nommer la gêne et la torture des consciences; car il est constant que tout ce que l'Eglise exige qu'après que chacun se sera examiné avec soin, et qu'il aura fondé avec attention tous les replis de sa conscience, il se confesse des péchés par lesquels il se souviendra d'avoir offensé mortellement son Seigneur et son Dieu. Pour les autres péchés qui ne se présentent point à l'esprit d'une personne qui y pense avec application, ils sont censés compris en général dans la même Confession; et c'est pour ces péchés que nous disons avec le Prophete: Ab occultis meis munda me Domine. (Ps. 18. v. 13.)*

Pour bien faire cet examen, il faut commencer par implorer les secours et les lumieres du Saint-Esprit, demander à Dieu avec beaucoup d'humilité et de ferveur, qu'il éclaire les ténèbres de l'ame par les lumieres de sa grace, afin de pouvoir connoître tout le fond et toute la corruption de son cœur, tous les desirs et toutes les affections déréglées par lesquelles on a offensé la divine Majesté. Il faut s'examiner ensuite sur les péchés capitaux, sur les vertus, sur les Commandemens de Dieu et de l'Eglise, sur tous les devoirs de la vie chrétienne. Il faut sur-tout examiner les devoirs de notre état, nos péchés d'habitude si nous en avons, les dispositions qui dominent dans notre cœur, nos obligations personnelles. Il faut voir les péchés qu'on a commis par pensées, par paroles, par actions, par omissions. Il faut examiner les différens lieux où nous nous sommes trouvés, les personnes que nous avons fréquentées, les emplois ou les affaires qui nous ont occupés; quelles sont nos passions, nos inclinations, et nos habitudes; c'est sur tout cela que nous serons jugés un jour; et nous devons prévenir le jugement de JESUS-CHRIST, en nous éprouvant et nous jugeant nous-mêmes avec rigueur, comme dit S. Paul. Sans cette préparation, il échappera à la mémoire plusieurs fautes dont on ne s'accusera point, et dont on ne recevra point la rémission; car quoiqu'on ait accusé tous les péchés dont on s'est souvenu, si on a manqué à déclarer quelque péché mortel par défaut d'examen, et que la négligence qu'on a apportée à cet examen ait été notable, non seulement on n'a pas obtenu le pardon du péché oublié par sa faute, mais encore on a péché mortellement, et la Confession est nulle et sacrilège.

On ne fera rien de solide dans cet examen pour son amendement, si en reconnoissant ses fautes on ne tâche d'en découvrir les sources; et si les ayant découvertes, on ne s'applique à attaquer les sources mêmes d'où proviennent les

fautes que l'on connoît. C'est un travail inutile que de couper les branches d'un mauvais arbre ; tandis qu'on laisse la racine, elle repoussera toujours. C'est pourquoi si, par exemple, on est sujet à dire des mensonges, il faut voir d'où vient cette mauvaise habitude ; si c'est par vanité, pour se justifier ; par avarice, pour gagner quelque chose ; par légèreté d'esprit ; par une trop grande déman-gaison de parler. En s'attachant à couper la racine, les branches tomberont d'elles-mêmes ; c'est-à-dire, qu'en s'appliquant à l'humilité, au désintéressement, au silence, on réussira à ne plus mentir. Il en est de même de tous les autres défauts, dont il faut tâcher de découvrir la source, afin que s'appliquant à la retrancher, on puisse parvenir à une guérison solide.

Il y a deux excès opposés qui sont presque également dangereux ; savoir, la négligence de ceux qui ne s'envisageant eux-mêmes que d'une manière légère et superficielle, se contentent de remarquer et de confesser ce qui se présente d'abord à leur mémoire ; et l'exactitude scrupuleuse et inquiète de certains, qui ne sont jamais contents de leur examen ; qui s'imaginent avoir toujours oublié quelque chose ; et dans cette crainte ils ne cessent de s'agiter et de donner, pour ainsi dire, la torture à leur mémoire ; ce qui est une grande illusion et un piège du démon. Car il arrive de là, que ces personnes ne sauroient s'appliquer à autre chose ; qu'elles laissent ce qu'il y a de plus important dans la pénitence, savoir la considération de la gravité de leurs péchés, la douleur et le regret de les avoir commis, l'étude des moyens de se corriger ; et qu'elles négligent tout ce qui seroit propre à leur faire concevoir les sentimens d'une véritable pénitence.

L'examen journalier facilitera beaucoup celui que l'on doit faire avant la Confession ; au lieu qu'il est difficile de pouvoir se souvenir de toutes ses fautes, si on laisse écouler plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois sans penser à l'état de sa conscience.

Si les Confesseurs ne savent de leurs Pénitens rien de plus que ce qu'ils disent, il ignorent souvent bien des choses qui regarderont leur conscience. Ce que la plupart découvrent, n'est, pour ainsi dire, que la superficie de leur cœur : mais si on l'examine ; si on l'approfondit, on développera une infinité de replis dont ils s'aperçoivent à peine eux-mêmes. Nous ne parlons ici ni de ces pécheurs qui vivent sans remords dans le désordre, ni de ces saintes âmes dont la conscience tendre et timorée ne se pardonne rien ; nous parlons précisément de ceux qui tiennent une sorte de milieu entre ces deux conduites ; qui d'une part font profession de quelque piété, et qui ne font pourtant guère d'honneur à la piété qu'ils professent. Par exemple, une Pénitente s'accusera d'être vaine, sans s'expliquer davantage ; mais si on fait le supplément de sa Confession, que signifiera cela d'ordinaire, et dans le fond ? Etre vain ; c'est-à-dire, faire presque toute sa félicité d'être recherchée, aimée, applaudie ; porter envie à quiconque peut disputer l'avantage de plaire ; perdre un temps précieux à un exercice de vaine complaisance et d'orgueil, en tâchant de se donner des agrémens étrangers ; c'est-à-dire, troubler la paix d'une maison si un époux ne fournit pas pour de frivoles ajustemens, ce qui suffiroit peut être pour l'entretien de tout le reste de sa famille : c'est manquer à la charité due aux Pauvres de JESUS-CHRIST, à la justice même la plus indispensable, en se mettant

hors d'état par des dépenses excessives de payer les dettes à des créanciers, et à des domestiques le salaire de leurs services ; c'est être idolâtre de sa personne, de ne se montrer que pour recueillir par-tout des adorations, tendre sans cesse des pièges aux autres, et s'en préparer à soi-même. Tout cela se trouve, dans une faute légère à la première vue, dans un peu de vanité en apparence.

Souvent une Pénitente s'accuse de trop aimer les compagnies, et d'être trop répandue dans le monde : cela signifie, occuper la meilleure partie du temps à recevoir et à rendre des visites, non de bienséance ou de nécessité, mais à pure perte ; éviter sa famille et sa maison ; cela signifie, n'avoir pas une heure dans la journée pour vaquer à la prière et à quelque sainte lecture ; ou tout au plus faire l'un et l'autre à la hâte, de peur que le temps ne manque pour des amusemens dont on a la tête remplie ; cela signifie, parler tout le jour de choses inutiles ; s'entretenir même de mille autres ; tantôt contre la Charité, critiquant celles-ci et celles-là, principalement s'il y a de la jalousie dans le cœur ; tantôt contre la Justice, préjudicant à la réputation du Prochain ; quelquefois aussi contre la pudeur, usant de certaines manières de parler qui l'offensent, toutes établies qu'elles sont parmi ceux qui se disent honnêtes gens dans le monde : cela signifie, être de toutes les assemblées ; et combien y en a-t-il de criminelles ou de dangereuses ?

Lorsqu'une pénitente s'accuse d'aimer trop ses aises, il faut examiner si elle recherche toutes ses commodités ; si elle contente tous ses goûts ; si elle se permet tous les plaisirs qui ne sont point absolument des crimes ; si elle raffine sur les délices de la vie ; si elle en invente chaque jour de nouvelles pour les repas, les parures, les parties de divertissement : c'est ce qui s'appelle aujourd'hui une vie chrétienne et sans reproche, que l'on regarde comme exempte de péché, et dont on ne se fait pas ordinairement assez de scrupule pour s'en confesser. Aimer trop ses aises dans une femme du monde, c'est faire de son corps une idole à qui elle ne refuse rien, dont elle préfère le soin à toute autre chose, à qui elle consacre tout le temps de sa vie, sans pratiquer presque aucune œuvre chrétienne en cet état, sans se soucier des besoins de son âme.

Ces fautes ne se trouveront peut-être pas toujours, ni à la fois, ni au même degré ; mais elles se trouveront sûrement en partie dans toutes ces femmes qui se font une idée de la vie chrétienne à leur façon, et qui croient qu'on peut associer le monde à l'Evangile. En quoi néanmoins elles sont plus coupables, c'est de fréquenter les Sacramens de l'Eglise dans de si mauvaises dispositions.

Au reste, ces fautes si considérables en général, le deviennent infiniment plus en particulier pour une mère de famille, chargée de la régler, de veiller sur ses enfans et sur ses domestiques, d'en être l'exemple et le modèle ; de leur apprendre à faire le bien, et à fuir le mal.

Un Pénitent qui s'accuse de quelque antipathie contre quelqu'un, n'hésitera quelquefois pas à dire qu'il ne lui veut point de mal ; mais si on l'amène par degrés au détail sincère de sa vie, on verra que c'est un cœur plein d'amertume, un cœur ulcéré que tout blesse dans celui dont il se croit offensé ; qu'il ne l'entend point louer sans chagrin ; qu'il ne le voit point blâmé sans une secrète joie ; qu'il refuse de lui rendre service dans l'occasion ; qu'il est indifférent pour le moins, sur tout ce qui lui arrive. Le Confesseur verra en l'examinant, que

son aversion influe sur ses pensées, sur ses actions, sur ses paroles. Sur ses pensées, ce Pénitent ne trouve rien que de misérable dans la personne qui lui déplaît; il n'en forme que des jugemens désavantageux, il interprète en mauvaise part toutes ses démarches. Sur ses actions, il s'opposera de tout son pouvoir à ses desseins; il fuira sans ménagement sa conversation; il paroîtra choqué contre cette personne pour la moindre chose, et lui fera sentir par ses manières, la disposition habituelle où il est à son égard. Sur ses paroles, il exhalera contre cette personne son chagrin en sa présence, par des réponses brusques, ou par des demandes impérieuses; en son absence par un désaveu continuél de son mérite, et par une censure opiniâtre de ses actions et de ses intentions même. Ce sont-là les suites ordinaires des aversions, dont on ne s'accuse que confusément et en général.

Ces exemples doivent faire ressentir aux Confesseurs la nécessité de rappeler toute leur charité et toutes leurs lumières, pour découvrir et pour guérir les plaies cachées de leurs Pénitens; de ne pas se contenter des accusations vagues et trop générales. La Médecine ne guérit pas les maux inconnus. Or ces sortes d'accusations qui évitent le détail, viennent ou de ce qu'un Pénitent cherche à empêcher un Confesseur de le connoître tel qu'il est, et à dérober ses fautes aux yeux de celui qui doit le conduire; ou de ce qu'il ne connoît pas lui-même tous ses péchés, soit parce qu'il est ignorant ou grossier, soit parce que sa propre malice a aveuglé son cœur et qu'il s'est fait de fausses maximes, qui étant soutenues par les mauvais exemples de ceux avec lesquels il vit, étouffent les remords de sa conscience.

En conséquence de l'institution du Sacrement de Pénitence, dit le Concile de Trente, (Sess. 14. Cap. 5. de Pœnit.) l'Eglise universelle a toujours entendu que la Confession entière des péchés a été aussi instituée par Notre Seigneur, et qu'elle est nécessaire de Droit divin à tous ceux qui sont tombés dans le péché depuis le Baptême. Car Notre Seigneur JESUS-CHRIST étant prêt de monter au Ciel, laissa les Prêtres pour ses Vicaires, et comme des Juges et des Présidens devant qui les Fideles porteroient tous les péchés mortels dans lesquels ils seroient tombés; afin que, suivant la puissance des Clefs qui leur étoit donnée pour remettre ou pour retenir les péchés, ils prononçassent la Sentence; étant manifeste que les Prêtres ne pourroient exercer cette juridiction sans connoissance de cause; ni garder l'équité dans l'imposition des peines, si les Pénitens ne déclaroient leurs péchés qu'en général seulement, et non en particulier et en détail. Il s'ensuit de là qu'ils doivent dire et déclarer tous les péchés mortels dont ils se sentent coupables, après une exacte discussion de leur conscience, encore que ces péchés fussent très-cachés, et commis seulement contre les deux derniers préceptes du Décalogue; ces sortes de péchés étant quelquefois plus dangereux, et blessant l'âme plus mortellement, que ceux qui se commettent à la vue du monde.

Il ne suffit donc pas de dire en général, qu'on a péché, qu'on a beaucoup offensé Dieu; mais il faut expliquer en particulier quel est ce péché, spécifier si c'est, par exemple, un jurement, un vol, un homicide. C'est de quoi il est important d'instruire les personnes grossières, qui s'accusent seulement en termes généraux d'avoir péché, et qui ne conviennent presque jamais d'aucun péché particulier, quand on les interroge. Si le péché n'est qu'intérieur, il faut

s'en accuser; et quand on l'a effectivement consommé, il faut déclarer qu'on en est venu jusqu'à l'exécution.

Quand on doute si un péché est mortel, ou véniel, on est obligé à le confesser, tant que le doute dure, c'est-à-dire, tandis que l'esprit est en suspens, et ne s'est point déterminé ni d'un côté ni de l'autre; soit parce qu'il n'a point de raison pour préférer un sentiment à l'autre, ou parce que les raisons sont égales des deux côtés. Si dans ce doute un Pénitent néglige de confesser ce péché, il s'expose à celer un péché mortel, et ainsi à faire une Confession nulle et sacrilège. Le Pénitent doit déclarer son péché tel qu'il le connoît, et en laisser le jugement au Confesseur, à qui il appartient de juger si le péché est mortel, ou véniel.

On est pareillement obligé par la même raison, de confesser les péchés mortels qu'on doute avoir commis: mais on doit les confesser comme douteux; car on ne peut assurer ce dont on n'est pas certain. Si dans la suite on vient à connoître qu'on les a réellement commis, il faut les confesser de nouveau comme certains, ces péchés n'ayant pas été suffisamment exprimés dans la première Confession.

On doit aussi confesser un péché qu'on sait être mortel, mais dont on doute si l'on s'en est confessé; parce que, quand on est certain de l'obligation d'un commandement, et que l'on n'est pas assuré de l'avoir accompli, le commandement demeure dans sa force, et on doit y satisfaire.

Quelquefois, sans qu'il y ait de sa faute, un Pénitent oublie en se confessant; de s'accuser des péchés dont il s'étoit rappelé dans son examen; mais alors ils sont renfermés dans la Confession que l'on fait, ainsi que ceux dont on n'a pu se souvenir, quoiqu'on se soit examiné comme on le devoit, et l'on en obtient le pardon en recevant le Sacrement de Pénitence avec les dispositions nécessaires. C'est la Doctrine du Concile de Trente qui a été rapportée ci-dessus. Mais lorsqu'on se souvient de ses péchés oubliés, on est obligé à s'en confesser, et à les soumettre aux Clefs de l'Eglise dans la première Confession qu'on fait après s'être souvenu qu'on a oublié à les confesser. Si l'oubli étoit volontaire, ou venu d'une négligence à s'examiner qui fût criminelle, on n'auroit pas reçu le pardon des péchés oubliés. Il faut pareillement déclarer dans la Confession suivante, les péchés dont on n'a pu se confesser à cause du danger pressant de la vie où on se trouvoit, ou pour quelqu'autre cause. Le Pape Alexandre VII en 1615, a condamné la Doctrine contraire; et l'Assemblée du Clergé de France en 1700 l'a jugée *téméraire, erronée, et dérogeant à l'intégrité de la Confession*. Lorsqu'un Pénitent, qui par un pur défaut de mémoire, a oublié un péché mortel, se le rappelle après avoir reçu l'absolution, et le déclare, le Confesseur doit l'absoudre de nouveau; c'est la pratique la plus sûre et la plus ordinaire.

Les Théologiens distinguent par rapport à la Confession, deux sortes d'intégrités, l'une qu'ils appellent *matérielle*, et l'autre qu'ils appellent *formelle*. La Confession est entière d'une intégrité matérielle, lorsque le Pénitent a déclaré généralement tous les péchés qu'il avoit commis, sans en avoir omis aucun. La Confession est entière d'une intégrité mortelle, lorsque le Pénitent a confessé tous les péchés dont il a cru être de bonne foi coupable, après avoir examiné sa conscience avec tout le soin et toute l'attention qu'il a pu y apporter.

Si nonobstant cette exactitude , il a oublié à confesser un péché mortel , sa Confession est néanmoins entière d'une intégrité formelle , laquelle suffit pour la validité de la Confession , selon la Doctrine du Concile de Trente. Cette omission du Pénitent n'est point criminelle ; elle ne l'oblige point à recommencer sa confession ; il doit seulement confesser en particulier le péché qu'il a oublié , s'accusant des autres en général , en disant que s'étant confessé de plusieurs péchés , il a oublié celui-là.

Pour rendre entière la Confession , il faut déclarer le nombre de ses péchés , c'est-à-dire , chaque péché en particulier , et le nombre de fois qu'on l'a commis. Pour le faire avec exactitude sans donner dans aucun scrupule , on doit s'en tenir aux règles suivantes , dont il est nécessaire que les Confesseurs instruisent les Pénitens qui les ignorent.

1. Si l'on se souvient au juste du nombre fixe et déterminé , il faut le déclarer sans l'augmenter ni le diminuer ; par exemple , dire : *Je me suis enivré trois fois ; je me suis mis deux fois dans une violente colère*. Dans les grands péchés commis à l'extérieur , on se souvient plus aisément du nombre déterminé , pour peu qu'on s'examine.

2. Si l'on ne peut pas se souvenir de ce nombre au juste , il faut le dire à peu près comme on peut , s'en souvenir. Et si après l'absolution reçue , le nombre au juste revient à la mémoire , il est bon de le déclarer à la première Confession.

3. Si malgré l'examen on ne peut pas se souvenir du nombre à peu près , à cause que l'habitude invétérée a fait commettre le péché une infinité de fois , il faut dire , ainsi que nous l'avons déjà observé en parlant de la manière d'interroger les Pénitens , combien de temps on a vécu dans cet état ; et à peu près combien de fois chaque mois , chaque semaine , chaque jour , autant qu'on s'en souvient , on est tombé dans ce péché. Il faut dire aussi , s'il n'y a pas eu quelque intervalle de temps pendant lequel on ait commis ce péché plus souvent ou plus rarement : on peut se remettre cela facilement à la mémoire , en faisant attention dans l'examen aux occasions qu'on a eues , aux personnes qu'on a fréquentées , aux lieux où l'on s'est trouvé , aux emplois qu'on a exercés , etc.

4. Il faut encore se rappeler ce que nous avons dit en parlant de la manière d'interroger les Pénitens , que si un pécheur a vécu dans un si grand oubli de ses devoirs , dans une si grande négligence de son salut , et dans un si grand abandon aux crimes , qu'il lui soit impossible de dire même à peu près combien de fois il a commis le même péché chaque mois , chaque semaine , chaque jour ; comme il arrive , par exemple , à ceux qui sont dans une longue habitude de pécher mortellement par pensée , qui font des juremens et des sermens presque à tous momens ; ces personnes doivent au moins dire depuis combien de temps elles sont dans ces sortes d'habitude , et déclarer qu'elles ne peuvent dire autre chose , sinon que vivant sans aucune règle , elles se sont livrées au péché tout autant qu'elles ont pu pendant ce temps-là , et souvent même sans réflexion ; disposées d'ailleurs à commettre le même crime toutes les fois qu'elles en trouveroient le moyen , et que l'occasion s'en présenteroit.

Afin qu'un Confesseur puisse bien juger du nombre de péchés dont les Pénitens sont coupables , il faut qu'il connoisse quand un péché est distingué d'un

autre de même espece ; car il est certain d'ailleurs, qu'il faut regarder comme multipliés en nombre, les péchés de différente espece, et que lorsqu'il y a dans une seule mauvaise action différentes especes de péchés, il y a aussi plusieurs péchés, au moins équivalement.

Les mauvais actes de la volonté qui ont le même objet, sont autant de péchés distingués, toutes les fois qu'il se trouve entr'eux une interruption morale ; en sorte, par exemple, que si entre deux mouvemens de haine du Prochain, il y a une interruption morale, ces deux mouvemens de haine sont deux péchés.

On distingue deux sortes d'interruptions qui peuvent se trouver entre les actes de la volonté ; l'une physique, qui se fait par toute cessation ; l'autre morale, qui requiert qu'entre les actes de la volonté, il n'y ait aucune liaison capable de les faire regarder comme n'étant qu'une action.

Il y a interruption morale entre deux actes de la volonté, lorsqu'après le premier on change de volonté par un repentir, ou par un acte contraire. Ainsi celui qui après s'être laissé aller à la haine contre le Prochain, s'en seroit repenti, ou seroit rentré dans des sentimens d'amitié pour lui, et auroit ensuite conçu une nouvelle aversion contre la même personne, auroit commis deux péchés. Et s'il étoit retombé vingt fois dans les mêmes sentimens de haine après les avoir interrompus de la sorte, il se seroit rendu coupable de vingt péchés.

Il y a encore interruption morale entre deux actes de la volonté, lorsqu'avant le second, le premier a cessé tant physiquement que virtuellement ; c'est-à-dire, quand il a cessé en lui-même, et par rapport au mouvement qu'il a produit dans les autres facultés qui dépendent de la volonté.

Mais pour bien connoître quand le mauvais mouvement du cœur a cessé virtuellement, il en faut distinguer de deux sortes. Les uns purement intérieurs et qui ne tendent point à agir au dehors ; comme le mouvement de haine, de vengeance de vanité, d'amour propre, etc. Et les autres qui tendent à faire quelque action extérieure ; tels que sont les desirs de voler, de tuer, d'aller en quelque lieu défendu, etc. Les premiers cessent plus facilement que les seconds.

En effet, les actes purement intérieurs cessent virtuellement, et par conséquent s'interrompent moralement, par la distraction volontaire qui détourne la pensée ailleurs. En sorte que celui qui, par exemple, s'est laissé aller à un mouvement d'orgueil, et aussitôt a pensé à d'autres choses qui l'en ont distrait, commet un second péché, si après cette distraction il consent à un nouveau sentiment d'orgueil ; et il multipliera son péché, autant de fois qu'après une pareil interruption il consentira de nouveau à ce sentiment ; par ce que la distraction fait que l'acte purement intérieur cesse entièrement, et n'a nulle liaison avec l'acte suivant. Mais si celui qui se seroit entretenu long-temps dans une pensée d'orgueil sans aucune interruption, eût dans cette pensée consenti à plusieurs mouvemens d'orgueil ; tous ces mouvemens ne seroient censés qu'un seul péché, parce que venant d'une même pensée, ils ont une liaison morale entr'eux.

Nous n'examinerons pas ici, si l'interruption naturelle et involontaire, telle que celle qui vient du sommeil ou de l'inadvertance, est suffisante pour être censée morale et multiplier les péchés, ce dont tous les Théologiens ne con-

viennent pas ; sur-tout si elle n'est que d'un instant. Nous dirons seulement, que dans la pratique on doit examiner la circonstance de la durée extraordinaire du péché, pour en faire sentir la multiplication des actes : on doit encore la déclarer, quand même on supposeroit que les différens consentemens qui y ont été donnés, ne font tous ensemble, moralement parlant, que le même péché, parce que la durée du péché est pour l'ordinaire une circonstance notablement aggravante, lorsqu'elle a été beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est ordinairement. Ainsi celui qui pendant une semaine entière a persévéré dans des sentimens d'aversion contre quelqu'un, doit le déclarer dans sa confession. Cette déclaration est sur-tout nécessaire dans la Confession des péchés contraires à la Justice ; puisque le dommage qu'ils causent, augmente ordinairement la proportion de la durée de l'injustice. Il est mieux aussi et plus sûr, qu'un Pénitent dise, s'il le peut, lorsqu'un péché intérieur a duré long-temps, s'il a renouvelé son consentement au crime plusieurs fois, et combien ; parce que par-là il déclarera le nombre de ses péchés, autant qu'il sera possible moralement de le faire.

Les actes de la volonté qui tendent à faire quelque action extérieure, ne s'interrompent que lorsqu'ils cessent non seulement en eux-mêmes, mais aussi dans l'opération dont ils sont la cause. Si donc un homme a résolu de faire une mauvaise action qu'il ne peut exécuter sur le champ, et qu'il se met aussi-tôt en route, ou en mouvement, pour accomplir son criminel projet, quoiqu'en prenant les mesures nécessaires pour en venir à bout, ou en allant, s'il faut se mettre en voyage, il pense à bien d'autres choses, qu'il boive, mange, et dorme, pourvu qu'il ne fasse rien pendant tout ce temps-là qui le détourne tellement de cette première résolution qu'il lui faille la reprendre pour l'exécuter, son mauvais dessein n'est pas pour cela moralement interrompu ; parce qu'il est censé persévérer dans le voyage et dans les mesures dont il est la cause ; ce qui fait que plusieurs jours employés pour l'exécution de ce dessein ne font qu'un seul péché.

Mais comme il n'est pas possible que celui qui pendant plusieurs jours se prépare à faire une mauvaise action à laquelle il est déterminé, ne pense souvent à ce qu'il a dessein de faire, et ne sente son cœur agité de différens mouvemens, par exemple, de remords de conscience, de crainte, de joie, et d'autres semblables ; par-là il multipliera ses péchés dans son cœur, autant de fois que malgré les remords de sa conscience il s'obstinera à vouloir faire le mal qu'il a résolu, autant de fois qu'il se réjouira de l'attente de réussir, et même qu'il réitérera le dessein de faire cette mauvaise action après une interruption morale : et ce seront autant de péchés intérieurs qu'il aura ajoutés à celui qu'il n'accomplira que dans l'espace de plusieurs jours. Car le premier dessein qui persévère moralement dans toutes les opérations dont il est la cause, n'empêche pas qu'il ne se fasse dans le cœur un grand nombre d'actes criminels qui tendent à la même fin, et qui étant suffisamment interrompus, sont autant de péchés.

La volonté de commettre une mauvaise action, et l'exécution de cette volonté, par exemple, la volonté de voler et le vol, ne font qu'un péché, parce que l'acte intérieur, et l'extérieur qui l'exécute, ne font qu'un même acte moral.

Il est plus sûr dans la pratique, de suivre le sentiment qui soutient qu'il y a plusieurs péchés dans un seul acte, toutes les fois qu'on viole une seule vertu relativement à plusieurs objets qui ne peuvent être regardés comme le même; parce qu'alors cet acte viole des droits distingués les uns des autres; et qu'il faut regarder les péchés comme multipliés selon la multiplication des lésions du droit. Ainsi celui qui par le même acte tue deux hommes, qui en calomnie deux, qui est dans le dessein d'en tuer deux, qui est résolu de ne pas entendre la Messe deux jours d'obligation, fait deux péchés. celui qui par un seul acte vole vingt écus à vingt personnes, commet vingt péchés, quoiqu'il n'en comit qu'un, s'il voloit ces vingt écus à un seul; parce que chacun de ces vingt qui sont volés, a droit en son particulier d'exiger qu'on ne lui prenne pas son argent.

Nous ajoutons que celui qui par un seul acte, viole plusieurs droits, doit l'exprimer; par exemple, celui qui par le même acte calomnie deux personnes, doit dire : *J'ai calomnié deux personnes par le même acte*; et ne pas dire, *j'ai calomnié trois fois*, ce qui seroit marquer trois actes différens. On doit conclure de là, qu'un Prêtre en état de péché mortel, fait autant de péchés qu'il confesse ou baptise de personnes, et que celui qui étant aussi en état de péché mortel, célèbre les trois Messes le jour de Noël, commet trois péchés mortels.

Lorsqu'il y a plusieurs actes physiquement distingués, qui tendent tous à un principal dont ils ne sont moralement regardés que comme la préparation et le commencement, ils ne font tous ensemble qu'un seul péché. *Unde qui ex intentione fornicandi, puellam sollicitat, impudicis oculis respicit, osculatur, tangit, et completo crimine de eodem gaudet, ei sufficit, si actum fornicationis exprimat, quia cetera ex usu totius Ecclesiae, satis intelliguntur per regulam, à communiter accidentibus. Quò si actus praebambuli non fierint ex intentione actus principalis, sed ob propriam eorum delectationem, debet et pœniens eas separatim ab actu principali confiteri, etiamsi postea ad copulam devenit, sit; quia unum cum ea crimen non conficerent.*

On doit déclarer, en se confessant, les circonstances qui changent l'espece du péché, c'est-à-dire, qui, de vénial, le rendroient mortel, ou qui ajouteroient une malice de différente nature. Ainsi, celui qui s'accuse d'avoir commis le péché d'impureté, doit déclarer si c'est avec une personne mariée, ce qui seroit un adultère; ou avec une parente, ce qui seroit un inceste : et en ce cas, il faut dire en quel degré est la parenté; ou avec une personne consacrée à Dieu; ce qui seroit un sacrilège. Un larcin, considéré en lui-même, est un péché qui ne blesse que la Justice; mais s'il est fait d'une chose consacrée à Dieu, cette circonstance sera cause qu'il blessera la Religion; s'il est fait par un Religieux, il violera le vœu de la pauvreté; s'il est fait publiquement, il violera la charité du prochain par le scandale; s'il est fait par force, il renfermera une double injustice; et tous ces violemens de différentes vertus feront dans ce larcin autant d'especes de péchés, qui le rendront équivalent à un pareil nombre de crimes, et dont le Pénitent devra s'accuser.

Quoiqu'une action soit défendue par différens préceptes, si les différens préceptes ne défendent cette action que pour le même motif, il ne faut pas croire pour cela, que celui qui l'a fait, commette alors autant de différentes especes de péchés qu'il y a de préceptes auxquels elle sera contraire; c'est pourquoi celui qui n'entend pas la Messe un jour de Dimanche auquel tombe une autre Fête de commandement, celui qui ne jeûne pas un des jours des Quatre-Temps, qui

est en même temps la veille de la Fête S. Matthieu, lorsqu'elle oblige aussi au jeûne; celui qui viole un vœu qu'il a renouvelé plusieurs fois, celui qui désobéit à un précepte, à la transgression duquel plusieurs supérieurs ont attaché différentes peines, ne fait qu'un péché d'une même espece, parce que, quoique ces préceptes et ces Loix soient différens matériellement, et en eux-mêmes; cependant, si on les considère formellement et par rapport au motif sous lequel ils défendent une même chose, ils doivent être à cet égard regardé comme un seul précepte et une seule Loi. Au contraire, un Religieux Chartreux, ou Minime, qui mangeroit de la chair un Vendredi, feroit deux péchés de différente espece, comme celui qui ayant eu pour pénitence de son Confesseur, l'obligation de jeûner un Samedi, mangeroit aussi de la chair; parce que, et ce Religieux, et ce Pénitent sont obligés à l'abstinence par des motifs de différente espece. Les Religieux, à cause de leurs vœux; le Pénitent, à cause de l'obligation que le Confesseur lui a imposée, et tous, à cause de l'abstinence qui leur est ordonnée ces jours-là par la Loi de l'Eglise.

L'opposition à la Loi, quoique notablement différente, ne fait pas qu'une circonstance change l'espece du péché; autrement il faudroit dire, que toute constance notablement aggravante change l'espece du péché; ce qui est faux.

Pour connoître donc si une circonstance change l'espece du péché, il faut voir si elle ajoute au péché une malice nouvelle et spéciale, par une opposition d'une espece différente avec la Loi.

Un péché à une opposition d'une espece différente avec la Loi, lorsque la mauvaise action blesse ou différentes vertus, ou différens devoirs d'une même vertu, ou la même vertu, soit en plusieurs manieres opposées, soit en plusieurs manieres différentes quoique non opposées. C'est pourquoi, 1. l'infidélité, le désespoir, la haine de Dieu, la superstition sont des péchés de différentes especes, parce qu'ils sont contraires à la Foi, à l'Espérance, à la Charité, à la Religion. Le vol dans un lieu sacré, quoique commis par un seul, acte contient plusieurs malices d'une espece différente, comme contraire à la Justice et à la Religion. 2. L'idolâtrie et le culte superstitieux sont des péchés de différente espece, parce qu'ils sont contraires à différentes fonctions de la Religion, qui défend d'adorer tout autre que le vrai Dieu, ce que fait l'idolâtrie; et d'honorer Dieu d'un culte illégitime et indigne, ce que fait la superstition. Pareillement l'hérésie, et l'omission de tous actes de Foi dans un moment où on est obligé d'en faire, la haine de Dieu et l'omission de la Charité sont essentiellement distinguées, parce qu'elles blessent différens devoirs de la Foi et de la Charité; car la Foi exige non seulement qu'on ne croie rien de contraire à la révélation divine, mais encore qu'on rende un témoignage positif en certaines occasions que l'on croit ce qu'elle enseigne; la Charité non seulement défend toute haine de Dieu, mais encore elle veut que nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre ame, de tout notre esprit, de toutes nos forces. 3. La prodigalité et l'avarice sont des péchés de différente espece; parce que, quoiqu'ils ne soient opposés qu'à une seule vertu, savoir, à la libéralité, ils le sont d'une maniere différente, par excès et par défaut. Il en faut dire de même de la présomption et du désespoir par rapport à l'espérance. 4. Le vol, la détraction, l'homicide, sont des péchés d'espece différente, parce qu'ils sont tous différemment contraires à la justice.

On appelle circonstances, certaines conditions ou qualités accidentelles, qui ne sont pas de l'essence d'une action, et sans lesquelles elle peut être; mais qui l'accompagnent, et la rendent meilleure et moins bonne, ou plus ou moins mauvaise.

Outre les circonstances qui changent l'espece, il y en a que l'on nomme aggravantes; ce sont celles qui augmentent la malice d'une action, sans y en ajouter une nouvelle et spéciale.

Une personne éclairée sur la malice de l'action, pèche plus grièvement que celle qui est ignorante. Si on dérobe à un pauvre, le péché est plus grand que si l'on déroboit à un riche.

Les circonstances aggravantes le sont ou notablement, ou légèrement; celles qui sont notablement aggravantes, sont celles qui augmentent considérablement la malice du péché, sans néanmoins en changer l'espece; ainsi, dans l'inceste, on doit marquer le degré; dans le vol, on doit déclarer la quantité, ou la valeur. Si quelqu'un ne vole que cinq sous, et qu'il ait intention de voler une grosse somme, sa mauvaise intention fait que le péché, qui n'auroit été que véniel, est mortel. Dans un larcin de cent écus, la circonstance de celui à qui on les vole, lequel n'a que cet argent pour soutenir son commerce et faire subsister sa famille, l'aggrave aussi considérablement; car elle cause à cette famille une incommodité particulière.

On regarde comme notablement aggravantes, les circonstances qui passent excessivement la maniere ordinaire de pécher dans une même espece. Ainsi, dans la haine, on doit marquer la durée, etc.

Les circonstances qui n'augmentent que légèrement, sont celles qui d'elles-mêmes ne suffisent pas pour faire qu'un péché soit mortel ou que de véniel il devienne mortel.

Il faut en se confessant, accuser les circonstances notablement aggravantes: elles font connoître la griéveté du péché, l'état du Pénitent; et elles reglent le Confesseur dans la Pénitence qu'il doit imposer. La différence des sentimens ne peut autoriser sur ce point aucune variété dans la pratique; puisqu'en matiere qui concerne la validité des Sacremens, on doit toujours prendre le plus sûr.

Le Concile de Trente ne décide formellement que l'obligation de déclarer les circonstances qui changent l'espece; mais il a établi pour principe, qu'on est obligé de se montrer au Prêtre tel qu'on est, et de lui donner lieu par notre Confession de bien connoître l'état de notre ame, la griéveté et la malice du péché, afin de pouvoir juger des remedes qui conviennent, et d'imposer des pénitences proportionnées. Ce principe prouve clairement la nécessité de déclarer en Confession les circonstances aggravantes, aussi bien que celles qui changent l'espece du péché. Et c'est aussi la Doctrine du Catéchisme du Concile de Trente, et de S. Charles dans les Instructions qu'il donne aux Confesseurs.

Nous croyons devoir établir des regles pour éviter aux Confesseurs et aux Pénitens, l'embarras de discerner les circonstances qui augmentent la malice du péché, et jusqu'à quel point on est obligé de les confesser; ce qui seroit d'ailleurs pour les Pénitens une gêne d'esprit insupportable, et une cruelle torture pour les ames scrupuleuses, outre que cela pourroit devenir dangereux pour le Pénitent et pour le Confesseur, quand il s'agiroit des péchés contre le sixieme Commandement,

mandement. L'obligation de déclarer en Confession, les circonstances notablement aggravantes, doit donc être restreinte aux cas suivans.

1. Lorsqu'un Confesseur interroge un Pénitent sur les circonstances aggravantes. Le Pape Innocent XI a déclaré en 1679, que l'on est obligé d'avouer l'habitude du péché, lorsque le Confesseur interroge à ce sujet, et le Clergé de France en 1700, a déclaré la Doctrine contraire, *fausse, téméraire, induisant en erreur, favorisant les sacrilèges, et dérogeant à la simplicité chrétienne, à la puissance judiciaire des Ministres de J. C., à l'intégrité de la Confession, à la fin et à l'institution du sacrement même.*

2. Quand la circonstance aggravante fait qu'un péché est réservé; lequel ne le seroit pas, si cette circonstance ne s'y trouvoit jointe.

3. Quand il y a une censure attachée au péché, à cause d'une circonstance. Par exemple, quand on a frappé, si c'est un Prêtre, si la violence a été légère, ou grieve, ou énorme, on doit l'expliquer.

4. Quand on a contracté par un péché, l'obligation de restituer, de satisfaire, ou de réparer un scandale. Comment un Confesseur pourroit-il ordonner ce qu'il y auroit à faire de la part du Pénitent, si on ne lui déclare les circonstances aggravantes qui ont accompagné ce péché?

5. Quand une circonstance aggravante fait que le péché, de véniel devient mortel, comme il peut arriver par la mauvaise disposition du pécheur: par exemple, si en volant un sou, il avoit eu intention de voler une somme considérable, s'il l'avoit trouvée.

6. Quand plusieurs péchés sont joints ensemble dans une seule mauvaise action: par exemple, lorsqu'une femme ou fille est habillée immodestement, à dessein d'exciter au péché un homme qu'elle aimoit; lorsqu'on a calomnié par une même détraction plusieurs personnes, etc.

7. Quand il s'agit de vol, il faut toujours expliquer la quantité. On doit même expliquer si la personne à qui on a fait le vol est riche ou pauvre, et le tort qu'elle en a souffert par le besoin qu'elle avoit de ce qui lui a été volé.

Les Confesseurs doivent prendre garde que les Pénitens, sous prétexte d'expliquer les circonstances aggravantes, ne s'engagent en des détails inutiles, sur-tout lorsque les péchés regardent le sixieme Commandement. C'est pourquoi, lorsqu'un Confesseur voit que les Pénitens s'étendent trop sur les circonstances aggravantes qui regardent les péchés d'impureté, disant, par exemple, tout ce qui s'est passé dans une action honteuse, par la crainte de ne pas faire une Confession entière, il doit les avertir qu'ils ne sont obligés de déclarer les circonstances aggravantes, que dans les cas que nous venons de marquer. Si ce sont des personnes scrupuleuses, il est à propos de les faire passer légèrement sur les circonstances aggravantes, afin de ne pas troubler davantage leur conscience.

On réduit communément à sept, les circonstances qui peuvent changer l'espece du péché, ou l'aggraver notablement: elles sont comprises dans ce vers.

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

Quis, signifie l'état ou la condition de la personne qui peche: par exemple, en matière d'impureté, si elle est mariée, consacrée à Dieu, parente ou alliée de son complice, et, généralement parlant, si elle a quelque obligation spéciale

de vœu, d'office, de serment, etc. de faire, ou d'omettre une chose d'ailleurs commandée, ou défendue : par exemple, si celui qui a omis de jeûner un jour ordonné par l'Eglise, y étoit encore obligé par le vœu particulier qu'il en avoit fait, ou par la pénitence que son Confesseur lui avoit imposée.

Quid, signifie la qualité, ou la quantité de la chose qui fait la matière du péché ; si elle est grande, ou petite, sainte, ou profane, etc. la qualité de la personne offensée : par exemple, si celui qu'on a frappé est Clerc, ou Religieux ; si ce qu'on a volé étoit une chose sacrée : si celui à qui on a volé est pauvre ; si la personne avec laquelle on a commis un crime d'impureté étoit parente, ou alliée, ou liée par vœu de chasteté, ou mariée ; la somme, ou la valeur de l'effet qui a été volé ; la qualité des juremens qu'on a proférés, des mensonges qu'on a dit, du dommage qu'on a causé, etc. On peut y rapporter la circonstance du tort qu'a souffert le prochain, ou du scandale qui lui a été donné par cet entre-tien, cette action ou omission.

Ubi, désigne le lieu dans lequel le péché a été commis. Cette circonstance aggrave souvent le péché dans une même espece, et quelquefois y en ajoute une seconde, qui n'est point attachée à l'acte considéré en lui-même. Un discours médisant, ou calomnieux, est bien plus préjudiciable au prochain, lorsqu'on le tient dans une compagnie nombreuse. Un crime, commis en public, est ordinairement un scandale. Répandre le sang humain dans l'Eglise ; voler quelque chose dans un lieu sacré, soit que ce qui est volé soit sacré, soit qu'il ne le soit pas, c'est un sacrilège.

Les Théologiens disputent entr'eux si tous les péchés commis dans les Eglises ; sans en excepter aucun, contractent une malice spéciale, parce qu'ils ont été commis dans les Eglises, et doivent être regardés comme sacrilèges. Il y en a qui soutiennent qu'on ne doit regarder comme sacrilèges que les crimes que l'Eglise a spécialement et expressément déclarés être contraires au respect dû aux Eglises ; tels que sont le vol, l'homicide, *copula*, *aut pollutio*. D'autres, au contraire, disent qu'il y a grand nombre de péchés, lesquels commis dans les Eglises sont pareillement contraires au respect qui leur est dû. Sans examiner les raisons qui s'avancent de part et d'autre, nous croyons qu'il est plus sûr dans la pratique, lorsqu'on a commis un péché dans l'Eglise, de le déclarer en Confession, quel qu'il soit, soit intérieur soit extérieur.

Quibus auxiliis, marque la qualité des personnes, des instrumens, des moyens dont on s'est servi pour connoître le péché ; si on a employé des choses saintes, de la magie, de la tromperie ; si on a été seul à faire la mauvaise action ; si on a employé le secours de quelqu'un lui commandant, lui conseillant, le sollicitant, l'engageant à faire un crime auquel il ne songeoit pas.

Cur, signifie la fin qu'on s'est proposé, si, par exemple, on a volé une épée pour tuer un homme ; si on a dérobé pour vivre dans la débauche, donné de l'argent à une femme pour la corrompre, médit pour rire ou pour nuire, menti pour commettre une injustice ou pour empêcher le mal, donné l'aumône par vaine gloire, etc.

Quomodo, signifie la manière dont l'action a été faite. Cette circonstance aggrave ou diminue notablement ; par exemple, si l'on a péché par malice, ou par ignorance, avec plus ou moins de délibération ou d'advertance. Quelquefois

même elle change l'espece ; comme la violence, *in raptu, stupro et rapina*. Parler mal d'une personne même en sa présence, c'est ajouter l'outrage à la détraction. Pécher par mépris formel, par haine, par envie, par dessein formé de désobéir, c'est ajouter au mal même de l'action celui qui renferme de pareilles dispositions, qu'on doit déclarer en Confession, si elles ont expressément et spécialement déterminé à pécher.

Quando, signifie le temps dans lequel le péché a été commis ; si l'on a travaillé ou manqué d'entendre la Messe un jour de Fête ou de Dimanche, mangé de la viande un Vendredi, etc.

Si un péché mortel a été commis un jour de Fête. S. Augustin, S. Grégoire de Nyse, plusieurs autres Peres, et plusieurs Conciles ont regardé le péché mortel comme spécialement contraire à la sanctification des Dimanches et des Fêtes ; et on pensa qu'il est plus grief, lorsqu'il est commis en pareils jours. S. Thomas, S. Bonaventure, S. Antonin, sont de ce sentiment, que l'on ne peut s'empêcher de suivre, au moins pour les péchés qui renferment quelque opposition formelle à la sanctification de ces saints jours. Ainsi, ceux qui se sont enivrés, ou sont tombés en d'autres désordres semblables, un jour de Dimanche ou de Fête, doivent déclarer cette circonstance. Les Confesseurs doivent en instruire les Pénitens, et les Curés leurs Paroissiens. Si tous les Fidéles l'étoient là-dessus, on ne verroit pas tant de personnes, celles qui sont au dessus du peuple par leur condition, et que l'on appelle du grand monde, les artisans, les gens travaillant à la campagne, et autres que l'on peut dire de presque tous les états, faire de ces saints jours des jours de débauches, et les réserver pour les danses, pour les plaisirs et pour le crime.

Le Confesseur étant obligé de s'intéresser à l'intégrité de la Confession de son Pénitent, doit l'engager à déclarer ces différentes circonstances, et les examiner lui-même attentivement, pour en conclure la conduite qu'il doit tenir à son égard.

La nécessité de l'intégrité de la Confession ne s'entend que de l'accusation des péchés mortels. *Pour les véniels, par lesquels nous ne sommes pas exclus de la grace de Dieu*, dit le Concile de Trente (*Sess. 14. c. 5. de Penit.*) *et dans lesquels nous tombons plus fréquemment ; quoiqu'on fasse fort bien, qu'il soit utile et hors de toute présomption de s'en confesser, comme l'usage de gens pieux et dévots le fait voir ; ils peuvent néanmoins être omis sans offense, et être expiés par plusieurs autres remèdes.*

Les péchés véniels sont donc matière suffisante du Sacrement de Pénitence, quoiqu'ils en soient matière libre et volontaire. La pratique de les confesser est même bonne, utile et salutaire ; les Maîtres de la vie spirituelle y exhortent les âmes qui aspirent à la perfection chrétienne, parce que la Confession des péchés véniels faite avec regret de les avoir commis, et avec résolution de n'y plus retomber, on n'en reçoit pas seulement l'absolution, dit S. François de Sales, mais encore une grande force pour les éviter à l'avenir, une grande lumière pour les bien discerner, et une grace abondante pour effacer toutes les pertes dont ils avoient été la cause. En confessant les péchés véniels, on pratique, ajoute le même Saint, les vertus d'humilité, d'obéissance, de simplicité, de charité ; et en cette seule action on exerce plus de vertu qu'en nulle autre.

Une autre raison qui doit engager les Pénitens à confesser les péchés véniels, c'est qu'il n'est pas toujours facile de juger si certains péchés sont véniels ou mortels. *Il est très-difficile de le découvrir et très-dangereux de le déterminer*, dit S. Au-

gustin, qui assure qu'il n'y a pu réussir. (*Liv. 21. de la Cité de Dieu.*) Ainsi il est à propos de confesser les péchés véniels, particulièrement ceux qui paroissent être plus volontaires et plus notables. Il seroit dangereux de taire ceux-là, puisqu'on risqueroit de faire une Confession nulle, omettant quelque péché mortel qu'on n'a cru que véniel.

Du péché.

AFIN que les Confesseurs puissent discerner plus facilement dans les déclarations des Pénitens ce qui est péché et ce qui ne l'est pas, et distinguer, autant qu'il est possible, le péché mortel d'avec le véniel, nous allons marquer les principes de la Théologie sur cette matière.

Le péché est une transgression libre de la Loi de Dieu : en sorte que deux choses sont nécessaires pour faire un péché. La première est la désobéissance à Dieu par le violement de quelqu'une de ses Loix ; la seconde, que cette désobéissance ait été faite librement.

Il n'est pas nécessaire, pour le péché, que la Loi violée soit venue immédiatement de Dieu ; il suffit qu'elle soit venue de quelqu'un de ceux que Dieu nous a donnés pour nous gouverner.

Quoique la liberté vienne de la connoissance comme de sa source, et consiste dans un pouvoir d'agir ou de ne pas agir, dégagé de tout empêchement insurmontable, il n'est pas néanmoins nécessaire, pour pécher, de connoître actuellement que l'action que l'on fait est contre la Loi de Dieu, ni même d'en avoir actuellement quelque doute, ou soupçon ; mais il suffit que l'on doive, et que l'on puisse le savoir, et qu'on l'ignore par sa faute. Autrement les pécheurs, aveuglés par leur malice et par leurs mauvaises habitudes, qui pechent sans remords de conscience, et sans croire pécher ; ceux qui persécutent la vérité, qu'on leur propose clairement, à laquelle ils ferment les yeux, et qu'ils regardent comme une erreur, ne feroient en cela aucun péché, puisqu'ils n'ont aucune connoissance actuelle, ni doute, ni soupçon du mal qu'ils commettent.

Il n'est point non plus nécessaire, pour se rendre coupable d'une action mauvaise, d'avoir actuellement le pouvoir de s'en abstenir ; mais il suffit de s'être mis par sa faute dans l'impuissance de l'éviter. C'est pour cela que les ivrognes ne sont pas excusés des crimes qu'ils commettent dans l'ivresse, quoique, pendant qu'ils sont dans cet état, ils ne puissent s'en abstenir et les éviter.

En un mot, l'ignorance volontaire du péché, et l'impuissance de l'éviter dans laquelle on s'est mis volontairement, n'excusent pas du péché, et n'empêchent pas qu'il ne soit commis librement ; jusqu'à ce qu'on ait reconnu sa faute, et qu'on en ait fait pénitence, travaillant à s'instruire de ses devoirs, et à sortir des autres empêchemens dans lesquels on s'est jeté.

Le péché est un acte humain, et il ne seroit pas acte humain, s'il n'étoit pas volontaire. Il n'y a donc point de péché qui ne soit volontaire ; par conséquent, quoiqu'un acte soit mauvais de sa nature, il n'est pas cependant péché, s'il est tout-à-fait involontaire.

Le péché ne doit pas seulement être volontaire, en sorte qu'il soit fait sans contrainte, mais encore, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus, il doit être commis librement et sans nécessité; parce qu'il faut que celui qui pèche, ait le pouvoir de ne pas pécher; autrement l'accomplissement du précepte lui seroit impossible, ce qu'on ne peut dire sans impiété.

Quoique la volonté ne se porte pas directement à la chose mauvaise, mais qu'elle se porte seulement à une autre qui la renferme, ou qui la produit, elle est cependant censée vouloir le péché, le voulant dans sa cause.

Lorsque l'on peut et que l'on doit empêcher un mal, et que l'on ne l'empêche pas, cette omission est péché; parce que ce mal est indirectement volontaire à l'égard de celui, qui pouvant et devant l'empêcher, ne l'empêche pas.

On ne peut pas contraindre la volonté à faire ou à ne pas faire les actes qui lui sont propres, et qu'elle produit elle-même; car on ne peut pas la contraindre à vouloir ce qu'elle ne veut pas, ou à ne pas vouloir ce qu'elle veut. Mais on peut lui faire violence, en empêchant que ce qu'elle commande ne s'exécute. Si la violence est absolue et entière, comme lorsqu'on tient les paupières d'une personne, ouvertes, afin qu'elle regarde ce qu'elle ne doit pas voir, sans qu'elle puisse s'en empêcher; ce regard n'étant pas volontaire, n'est pas péché.

Afin que la violence soit absolue, et qu'elle excuse de péché, il ne suffit pas que celui à qu'on fait violence ne contribue point à l'action, *nihil conferente passo*; mais il faut encore qu'il fasse tous ses efforts pour l'empêcher, *renuente passo*; car cela n'étant pas, cette action est volontaire indirectement. Et tous les Canonistes, qui excusent de péché ceux qui n'agissent que par violence, ne parlent que d'une violence absolue, qui suppose une résistance parfaite.

L'on dit que l'on fait violence à une personne lorsqu'on l'oblige, par des tourmens, ou en la menaçant de la mort, à faire ou à ne pas faire une action. Mais cette sorte de violence, qui n'est qu'une crainte, ne rend pas l'action ni l'omission involontaire. Elle n'excuse pas toujours de péché, quoiqu'elle le diminue.

La crainte excuse de péché, si elle ôte la liberté; ce qui arrive, lorsqu'elle surprend tellement une personne, qu'elle ne lui donne pas le loisir de réfléchir sur son action; la portant, par une impression forte et violente qu'elle fait sur son esprit, à agir sans avoir le temps de considérer le mal ou elle se précipite. Et alors elle excuse toujours de péché dans toute sorte de matière; parce que les actions qui ne proviennent pas de la liberté de la volonté, ne sont pas imputées à péché; ce qui arrive très-rarement. C'est pourquoi il faut bien prendre garde de ne point abuser de cette maxime, en s'imaginant qu'on a fait une action sans délibération, encore qu'en effet la délibération soit quelquefois parfaite, quoiqu'elle soit insensible en quelque manière.

Hors ce cas, la crainte n'excuse jamais de péché, ceux qui font des choses mauvaises d'elles-mêmes. Il n'est donc pas permis de dire un mensonge, même pour sauver la vie, ou celle du prochain, parce que le mensonge est une chose de soi mauvaise.

La crainte grieve excuse ordinairement ceux qui font des choses, lesquelles ne sont mauvaises que parce qu'elles sont défendues; parce que les Loix positives n'obligent pas ordinairement, quand on ne peut pas les observer, sans s'exposer à perdre la vie ou à souffrir de grands tourmens. Il faut cependant excepter les cas

qui intéressent l'Eglise ou la Religion ; par exemple, si, pour obtenir un acte en mépris de l'Eglise ou de la Religion, quelqu'un vouloit contraindre une personne, à faire malgré elle une chose défendue ; quand même cette chose ne seroit pas mauvaise de sa nature, si on cède à cette violence on pèche : ceux où l'observation de la Loi est plus utile au bien de la Religion ou de la République, que ne l'est la conservation de sa propre vie, et ceux où le violement de la Loi nuit plus à la Religion, où à la République, que la perte de sa vie ; parce qu'on doit défendre à quelque prix que ce soit sa Foi et sa Religion ; et préférer le bien commun au particulier. Alors la crainte n'excuse pas de péché, si on n'observe pas une Loi positive.

Il y a des péchés d'ignorance, des péchés de faiblesse, des péchés de malice.

Lorsque par une ignorance involontaire, l'on fait une action que l'on ne feroit pas, si on savoit qu'elle fût défendue, cette ignorance qui est la cause de l'action, la rend involontaire, et excusé entièrement de péché. Si l'on connoit que l'action est mauvaise, mais que par une ignorance involontaire, on n'en connoisse pas une circonstance qui augmente le péché, ou qui change l'espece, et qui empêcheroit qu'on ne la fit si on la connoissoit, on n'est pas entièrement excusé de péché ; *quia*, dit S. Thomas, (1. 2. q. 76. a 3.) *adhuc remanet cognitio peccati*. Ce péché est cependant moindre, que s'il étoit commis avec connoissance de toute la malice de l'action ; parce que l'ignorance diminue le péché à proportion de ce qu'elle diminue le volontaire ; et par conséquent cette action n'a point la malice de la circonstance qui est ignorée involontairement. C'est pourquoi celui qui avant que d'attaquer un homme, prend de justes précautions pour ne se pas tromper, et se trompe néanmoins en tuant son pere au lieu de son ennemi, est véritablement un homicide, mais non un parricide.

L'ignorance involontaire qui n'est point cause de l'action, parce qu'on ne laisseroit pas de la faire quoique l'on sût ce que l'on ignore, n'excuse point de péché. Elle n'augmente rien, ni ne diminue point le péché.

Lorsque l'ignorance est directement volontaire, parce qu'on ne veut pas savoir, pour n'être pas obligé de faire, on l'appelle ignorance affectée ; et loin de diminuer le péché, elle l'augmente ; parce qu'on ne la veut que pour ne pas s'abstenir du péché, et qu'elle renferme un mépris formel de la Loi et du Législateur.

Lorsqu'on néglige d'apprendre ce que l'on devroit savoir pour ne pas pécher, non par affection au péché, mais par paresse, par négligence de s'instruire, par attachement aux affaires temporelles, cette ignorance qui est indirectement volontaire, et qu'on appelle ignorance grossière, n'excuse pas entièrement de péché ; elle en diminue cependant la malice, à proportion de la faute qui est cause de l'ignorance ; en sorte que plus elle vient de notre faute, moins elle excuse de péché.

Non seulement l'ignorance volontaire des choses que l'on doit savoir n'excuse pas de péché, mais elle est péché elle-même, et c'est pour cela qu'on l'appelle ignorance coupable ; on l'appelle aussi ignorance vincible, parce qu'on pourroit la vaincre, si on vouloit se donner le soin nécessaire pour apprendre ce que l'on doit savoir.

L'ignorance invincible excuse entièrement de péché. On appelle ignorance

invincible celle que l'on ne veut ni directement, ni indirectement ; et qui regarde une chose que l'on n'est pas tenu de savoir, ou si l'on est obligé de s'en instruire, que l'on n'a pu savoir, quoiqu'on ait employé pour cela les soins et la diligence nécessaires. Il est difficile de bien déterminer au juste jusqu'où doivent aller ces soins et cette diligence pour être sensés nécessaires, afin de rendre l'ignorance invincible ; il suffit cependant, ce semble, que l'on agisse comme ont coutume de faire les gens sages et prudents en pareils cas.

On ne peut ignorer invinciblement les premiers principes de la Loi naturelle. *Lex naturæ*, dit S. Thomas, (1. 2. q. 94. a. 4.) *quantum ad prima principia communia, est eadem apud omnes ; et secundum rectitudinem, et secundum notitiam*. Cette Loi est née avec nous, dit S. Ambroise ; Dieu l'a imprimée en chacun de nous. *Lex naturalis quam Deus creator infudit singulorum pectoribus ;... quæ non scribitur, sed innascitur ; nec aliquâ præscribitur lectione, sed profluo quodam naturæ fonte in singulis exprimitur*.

On pèche donc toujours, en faisant des actes contraires aux principes communs de Droit naturel, puisque l'ignorance du Droit naturel, quant à ces principes généraux, n'est pas invincible ; ces grandes règles ne pouvant être entièrement effacées du cœur de l'homme. *Quantum ad illa principia communia, dit encore S. Thomas, (1. 2. q. 94. a. 6.) Lex naturalis nullo modo potest à cordibus hominum deleri in universali*. Si l'on se trompe dans l'application particulière que l'on fait de ces principes, lorsqu'il en faut venir à la pratique, ajoute ce saint Docteur, cette erreur vient de la cupidité ou de quelque autre passion. *Deletur tamen in particulari operabili, secundum quod ratio impeditur applicare commune principium ad particulare operabile, propter concupiscentiam, vel aliquam aliam passionem*.

L'ignorance invincible du Droit positif pour les choses que nous devons savoir n'est pas même si commune que plusieurs le prétendent ; parce que l'ignorance invincible est celle que nous ne pouvons pas vaincre par nos soins ; *invincibilis dicitur, quia studio superari non potest*, dit S. Thomas ; or beaucoup de personnes n'ignorent leurs devoirs, que parce qu'elles n'ont pas apporté les soins nécessaires pour les apprendre.

On doit dire de l'inconsidération qui ôte les réflexions qu'on devoit faire et de l'inadvertance, qui est un défaut d'attention actuelle, ce que nous avons dit de l'ignorance ; qu'elles excusent entièrement du péché, si elles sont invincibles ; que si on a pu et dû les éviter, elles diminuent seulement la malice du péché, à proportion de la faute qui en est la cause ; en sorte que plus elles viennent de notre faute, moins elles excusent le péché ; mais elles n'excusent nullement le coupable, si elles sont volontaires ; et elles sont péchés elles-mêmes. On doit appliquer les mêmes principes à l'oubli que fait perdre la mémoire.

Les péchés de faiblesse sont ceux dans lesquels on tombe par les mouvemens de quelque forte passion, ou par la violence de quelque tentation.

Il y a peu de péchés où la passion n'ait quelque part ; mais quand elle y en a si peu, que sans elle on les commettrait également, ils ne sont point appelés péchés de faiblesse.

Les passions excusent de péché, lorsqu'elles sont si violentes qu'elles ôtent

entièrement l'usage de la raison, ou qu'elles la surprennent sans qu'elle ait pu les prévoir ni les prévenir ; parce que ces mouvemens ni leurs effets n'étant point volontaires, ils ne peuvent pas être péché. Mais aussi-tôt que la raison s'en apperçoit, si elle y consent, et ne travaille pas à les réprimer, il y a péché.

Les passions qui précèdent le mouvement de la volonté, qui l'entraînent ou qui l'engagent à donner son consentement, et qui n'ôtent pas l'usage de la raison, ou qui ne la surprennent pas d'une manière qu'elle ne puisse point les prévoir ni les prévenir, rendent le péché moindre, parce qu'elles diminuent la liberté, en empêchant le plein et entier usage de la raison qu'elles troublent ; mais, à moins qu'elles ne soient entièrement involontaires, elles n'excusent pas tout-à-fait de péché, parce qu'on peut, et qu'on doit y résister. Bien plus, communément parlant, dans les mouvemens délibérés, la passion ne diminue pas le péché de manière que de mortel, elle le rende véniel ; parce qu'alors il y a matière et consentement suffisans pour rendre les péchés mortels.

Nous avons dit que la passion excuse entièrement de péché, si elle est entièrement involontaire, soit en elle-même, soit dans sa cause, et qu'elle ôte entièrement l'usage de la raison. Mais si elle n'est involontaire que par rapport à l'acte mauvais qu'elle fait commettre, et qu'elle ne le soit pas dans son principe et dans sa cause, elle n'excuse pas du péché qu'on a prévu, ou pu ou dû prévoir en pouvoir être la suite et l'effet.

Une passion à laquelle on s'excite pour faire avec plus de force une mauvaise action, augmente le péché, loin de le diminuer ; car plus cette passion est violente, plus elle marque que la volonté est déterminée au mal.

Les péchés de malice sont ceux que l'on commet avec connoissance, et comme de sang froid, sans y être engagé par la passion, ou par la tentation ; en sorte que la volonté s'y porte et s'y détermine de son propre mouvement. Le péché de malice est plus grief que le péché de foiblesse ou d'ignorance, parce qu'il est plus volontaire. Le péché de foiblesse est plus grief que celui qui vient d'une ignorance non affectée ; parce que l'ignorance non affectée diminue le libre, et le volontaire ; mais la passion augmente le volontaire, quoiqu'elle diminue le libre. Mais celui qui vient d'ignorance affectée, ou de la passion à laquelle on s'excite librement, ou doit être regardé comme péché de malice, ou lui équivalut. Quoique tous ceux qui pèchent par malice n'y soient pas engagés par l'habitude, cependant on doit dire avec S. Thomas, que celui qui pèche par habitude, pèche aussi par malice ; parce qu'en pèchant par habitude, il pèche avec plus d'inclination au mal : et loin qu'il puisse excuser ses chûtes par la force de l'habitude, il en est plus coupable ; puisqu'une habitude criminelle dans laquelle on persévère volontairement et que l'on refuse de quitter, augmente la malice du pécheur.

La conscience est une des règles des mœurs. Ainsi tout ce qu'on fait contre la conscience est péché. Les principes qu'on doit tenir sur cette matière sont trop importans pour ne pas les ajouter ici.

La conscience, que S. Antonin appelle la science du cœur, est une lumière qui nous marque en général, ou en particulier, ce que nous devons faire, ou ce que nous devons éviter. Quand cette lumière nous marque nos devoirs en général, et nous fait discerner le bien et le mal par des principes généraux et assurés,

assurés, on l'appelle *syndérese*. Quand sur des conséquences qu'elle tire de ces principes, elle nous dicte en particulier ce que nous devons faire ou éviter, elle retient proprement le nom de *conscience*. C'est de la syndérese que les Peres de l'Eglise parlent, lorsqu'ils disent que la conscience est un Juge incorruptible, un Directeur fidèle, un Guide qui ne s'égare point. Mais c'est de la conscience prise dans le second sens, que nous allons parler.

Quand elle est conforme aux préceptes, et qu'elle porte un jugement véritable du bien particulier que nous devons faire, ou du mal que nous devons éviter, elle s'appelle une conscience *droite* ou *véritable*. Quand ce jugement est faux, et que la conscience nous marque comme permis ce qui est défendu par la Loi, ou comme défendu ce qui est permis, on la nomme *fausse* ou *erronée*. La conscience *certaine*, que d'autres appellent *sûre*, est celle qui juge prudemment et sans crainte, du moins raisonnable, de se tromper, de la bonté ou de la malice d'une action. Quand elle suspend son jugement, n'osant se déterminer à un parti, c'est une conscience *douteuse*. On l'appelle *probable*, quand elle s'appuie sur des motifs forts et solides, sur des raisons propres à déterminer des personnes pieuses et prudentes, mais qui néanmoins n'excluent pas la crainte de se tromper. Lorsqu'enfin sur des raisons fort légères elle se laisse aller à des inquiétudes sur ce qu'elle doit faire, ou sur ce qu'elle a fait, c'est une conscience *scrupuleuse*.

Il n'est pas permis d'agir contre la conscience droite ou véritable qui nous ordonne de faire une bonne action, ou qui nous en défend une mauvaise; puisqu'elle est elle-même la droite raison, ou qu'elle est conforme à la droite raison dans une matière nécessaire.

On ne peche point en suivant une conscience erronée, si l'erreur est invincible; parce que quand l'ignorance ou de droit ou de fait, est véritablement invincible, elle excuse de péché. Au contraire, on pécheroit en ne suivant pas alors une conscience erronée; parce que ce seroit vouloir le péché, en voulant faire ce qu'on croiroit être péché.

Celui dont la conscience se trompe d'une manière qui peut se vaincre, peche en agissant, soit qu'il la suive, soit qu'il ne la suive pas. Car s'il la suit, il agit par une erreur dont il est obligé de se désabuser, puisqu'elle n'est pas invincible; et s'il ne la suit pas, il est condamné par l'Apôtre S. Paul, qui dit, (*Rom. 14. 23.*) *que tout ce qui se fait contre la foi (c'est-à-dire, contre la conscience) est péché*. On ne doit pas dire pour cela, qu'il soit alors dans la nécessité de pécher; c'est sa faute s'il reste dans cet état; car il peut et il doit quitter l'erreur où le jete sa conscience, soit en consultant les plus habiles gens auxquels il peut avoir recours, soit en examinant plus à fond la question sur laquelle il se trompe, soit en concluant par les principes généraux ce qu'il a à faire. Que s'il ne lui est pas possible ni de recourir à quelqu'un de ces moyens pour revenir de son erreur, ni d'examiner plus à fond la chose, il doit faire un acte de Contrition du péché d'ignorance dont il s'est rendu coupable, et choisir le parti qui lui paroîtra le moins mauvais; alors s'il peche, cela ne lui sera pas imputé, parce que son erreur de vincible qu'elle étoit, deviendra invincible, puisqu'il aura rétracté ce qui l'aura causée, autant qu'il aura dépendu de lui, et qu'il aura fait ce qu'il aura pu pour ne point pécher.

Le péché de celui qui agit contre sa conscience invinciblement erronée, est mortel, si elle lui dicte qu'il pèche mortellement en agissant; il n'est que véniel, si elle lui dit qu'il ne pèche alors que véniellement: et cela a lieu indépendamment de la bonté ou de la malice de l'action prise en elle-même; parce qu'alors le péché est tel que la volonté le veut; or c'est vouloir le péché mortel, de faire une action que l'on juge être péché mortel; comme c'est vouloir pécher véniellement, de faire une action que l'on croit péché véniel.

Le péché contre la conscience erronée vinciblement, est tel que l'on en juge par sa matière; mortel, si on la juge considérable; véniel, si on la juge légère, pourvu toutefois que par elle-même; elle ne soit pas importante. Ainsi celui qui croit pécher mortellement en volant un sou, pèche mortellement. Son péché est pareillement mortel, s'il vole une grosse somme, quoiqu'il croie que ce vol n'est qu'un péché véniel.

Si la conscience erronée dit, à la vérité, qu'une action est mauvaise, mais ne détermine pas si elle est péché mortel ou péché véniel, celui qui la fait néanmoins, commet un péché mortel, parce qu'il est alors censé vouloir le péché quel qu'il soit, et s'exposer à pécher mortellement en faisant ce qui peut être péché mortel.

Celui qui pèche contre la conscience erronée, n'encourt pas les peines et les censures auxquelles est sujet celui qui agit contre la conscience droite et véritable. Celui, par exemple, qui frappe un Laïque qu'il croit être un Clerc, n'encourt pas l'excommunication dont est puni celui qui sciemment frappe un Clerc. On n'encourt pas l'irrégularité en célébrant tandis qu'on se croit excommunié, si on ne l'est pas véritablement.

Celui qui a une conscience erronée, est obligé de revenir de son erreur; mais il doit se désabuser avec prudence, et non pas témérairement. C'est témérité de ne pas vouloir écouter ce que dit la conscience, de s'occuper d'autres choses quand elle parle, ou de n'employer que des moyens peu propres à faire connoître si la conscience se trompe: alors c'est la mépriser. Mais c'est prudence de chercher avec l'attention qu'ont coutume d'apporter en pareils cas les personnes prudentes et religieuses, à connoître par des moyens proportionnés et convenables, si la conscience se trompe. Ces moyens sont la prière humble et fréquente, l'examen exact de ce qui fait la matière de l'erreur, la lecture des bons livres qui en traitent, le recours aux lumières et aux conseils de gens habiles et craignant Dieu, l'attention à ce que pratiquent les âmes timorées. Si nonobstant ces moyens on ne peut revenir de son erreur, elle est alors censée invincible.

Pour ce qui regarde la Foi, la seule règle de la conscience, le seul point fixe et certain sur lequel on doit éprouver si la conscience est vraie ou si elle est trompeuse, c'est la voix de l'Eglise, la voix du Corps des Evêques unis au Pape, auxquels J. C. a ordonné à tous les fideles d'obéir, auxquels il a promis d'être *tous les jours avec eux jusqu'à la consommation des siècles*. C'est eux que Dieu nous a donnés pour nous annoncer l'entière plénitude des vérités chrétiennes. En qualité de Successeurs des Apôtres, ils sont assistés tous les jours par le Saint-Esprit pour enseigner toutes les Nations, pour nous apprendre *toutes les choses que J. C. a commandées*. Il ne faut pas craindre que la succession

des Apôtres, tant que J. C. sera avec elle, (et il y sera toujours sans la moindre interruption selon sa promesse,) enseigne jamais l'erreur. Et il n'est permis en aucun instant de se séparer d'elle.

Nous avons dit en parlant de ce qu'un Confesseur doit faire lorsqu'il instruit les Pénitens, de quelle manière il doit se conduire avec ceux qu'il croit suivre une conscience erronée.

Il n'est pas permis d'agir suivant le sentiment le moins probable, en laissant celui qui est le plus probable, et appuyé de motifs plus forts, et plus conformes au précepte. C'est manquer à l'amour et à la fidélité que l'on doit à Dieu de faire tranquillement ce que l'on juge plus probablement devoir l'offenser. C'est s'exposer de gaieté de cœur à pécher. C'est suivre le chemin large qui conduit à la perdition. Aussi cette proposition : *Généralement parlant, on agit toujours avec prudence, quand on agit sur une probabilité soit intrinsèque, soit extrinsèque, quelque légère qu'elle soit, pourvu qu'on ne sorte pas des bornes de la probabilité,* a été condamnée par l'Assemblée générale du Clergé en 1700, comme fautive, téméraire, scandaleuse, pernicieuse, établissant au grand danger des âmes, une nouvelle règle de morale, et une nouvelle espèce de prudence, sans aucun fondement dans l'Ecriture et dans la Tradition. Le Pape Innocent XI avoit auparavant condamné la même proposition, dans son Décret du 2 Mars 1679.

La probabilité intrinsèque est celle qui naît des raisons sur lesquelles une opinion est appuyée. La probabilité extrinsèque est celle qui est fondée sur l'autorité des personnes qui sont d'une opinion.

La probabilité extrinsèque ne peut exempter de péché celui qui s'y conforme, quand il s'agit de la Foi ou des mœurs; personne ne peut être excusé en suivant une fautive opinion en ce genre, sur ce qu'elle est enseignée par des Docteurs; parce qu'autrement il faudroit avouer que les Disciples d'Arius, de Nestorius, et des autres Hérésiarques auroient été excusables en suivant la fautive doctrine de leurs Maîtres. La simplicité même des Disciples ne peut servir d'excuse devant Dieu en pareils cas. Quelque respectables que soient des Auteurs qui enseignent une opinion, quoiqu'ils soient en grand nombre, et quelque fortes que paroissent les raisons qu'ils apportent, il faut les abandonner dès qu'ils s'éloignent des sentimens de l'Eglise.

Quand il se rencontre des opinions également probables, et qu'il est question d'un précepte, on doit choisir la plus sûre. Car cette égale probabilité de part et d'autre, doit tenir dans le doute: or dans le doute il faut suivre le parti le plus sûr. D'ailleurs on ne peut suivre un sentiment, à moins qu'on ne soit persuadé qu'il est vrai; autrement on agiroit contre sa conscience: or de deux sentimens également probables, on ne peut pas être persuadé que l'un est plus vrai que l'autre, puisqu'on n'a aucune raison de le juger. Il faut donc s'en tenir à celui qui est le plus sûr. C'est à ce cas qu'on doit appliquer le principe de S. Augustin traitant une autre matière, (*Lib. 1. de Bapt. C. 3.*) *Quis enim dubitet certum esse peccatum, non ibi potius accipere ubi certum est non esse peccatum.*

Dans les choses qui sont nécessaires au salut, de nécessité de moyen, on doit prendre le parti le plus sûr. Il en est de même de celles qui sont nécessaires pour recevoir ou administrer valablement les Sacramens; ainsi que nous l'avons dit

en parlant des Sacrements. Il faut encore en dire de même des cas où il s'agit d'éviter du dommage au Prochain, lorsqu'on est obligé de l'empêcher par justice ou par charité.

Lorsqu'une opinion est tellement probable que l'on ne voit que des raisons ou des autorités pour l'appuyer, sans que rien se présente pour détruire ou pour affaiblir ces raisons ou ces autorités, on peut suivre cette opinion, parce qu'il suffit d'avoir une certitude morale de la bonté de son action, pour ne point pécher : or celui qui a une opinion probable, telle que nous venons de la marquer, de la bonté de son action, a cette certitude morale ; laquelle n'exige pas une démonstration qui nous convainque de la vérité, mais seulement des moyens probables qui portent plutôt à une opinion qu'à celle qui lui est opposée.

Nous avons dit ci-dessus que quoique les motifs sur lesquels s'appuie la conscience probable, soient forts et solides, propres à déterminer des personnes pieuses et prudentes, cependant ils n'excluent pas la crainte de se tromper ; parce qu'il peut se faire que celui qui voyoit dans un temps des raisons et des autorités suffisantes pour le faire agir prudemment et lui donner une certitude morale de la bonté de son action, trouve ensuite des raisons et des autorités contraires propres à lui donner lieu de juger avec fondement qu'il doit quitter son premier sentiment, et agir différemment. Ainsi ce qui a été une fois probable, peut ne l'être pas toujours.

Pourvu qu'une opinion soit la plus probable, on peut la suivre, quoiqu'elle ne soit pas la plus sûre ; parce qu'il suffit, pour ne point pécher, comme nous l'avons déjà dit, d'avoir avant d'agir une certitude morale de la bonté de son action ; laquelle ne dépend pas d'une connoissance évidente, mais seulement d'une connoissance probable qui porte à suivre un sentiment plutôt que l'autre. Or on a cette certitude lorsqu'on suit une opinion plus probable, puisqu'elle est appuyée de motifs plus forts. Par exemple, dans tous les cas où on demande si l'on doit restituer, l'opinion qui porte à restituer est toujours la plus sûre ; cependant il y en a où des raisons et des autorités plus fortes que celles qui obligent à la restitution, autorisent en sûreté de conscience à ne pas restituer, et sont un motif suffisant pour juger prudemment qu'il est permis de ne pas le faire. C'est pourquoi la prescription légitimement acquise est un titre pour retenir un bien dont on jouit ; cependant il seroit plus sûr de le restituer. S'il falloit toujours suivre le sentiment le plus sûr, la lecture des Ouvrages des SS. Peres, des Théologiens, et des Canonistes, l'étude de la Morale et des cas de conscience deviendroient inutiles ; il n'y auroit qu'à faire toujours ce qui seroit le plus sûr, on s'épargneroit par-là la peine de consulter. On sent assez les inconvénients où peut jeter un pareil principe.

Il est cependant nécessaire de remarquer, qu'afin de pouvoir suivre sans péché un sentiment plus probable qui permet de faire une chose, préférablement à un autre moins probable, mais plus sûr, qui défend de la faire et la soutient défendue, il faut que ce sentiment soit beaucoup plus probable que celui qui l'est moins, mais qui est plus sûr ; car si cette différence étoit peu considérable, et que l'excès de probabilité du sentiment plus probable au dessus de celle du sentiment qui est le plus sûr ne fût pas suffisant pour donner une

certitude morale de la bonté de l'action que l'on seroit en le suivant , le sentiment plus probable ne devoit pas être préféré au plus sûr

L'Assemblée du Clergé en 1700, après avoir condamné plusieurs fausses propositions avancées par les nouveaux Probabilistes , a marqué deux regles établies dans le Droit au sujet des opinions probables. La premiere est , que lorsqu'il s'agit de l'affaire du salut , dans le cas où il se trouve des raisons qui frappent également de part et d'autre , on doit suivre le parti le plus sûr , ou celui qui est uniquement sûr ; et que ce n'est pas là un conseil , mais un précepte. La seconde regle est , qu'à l'égard des sentimens probables sur la Doctrine Chrétienne , il faut suivre celui qui est le plus probable , et le plus conforme à ce qu'ont dit les SS. Peres et les Théologiens qui ont parlé comme eux.

D'où cette Assemblée conclut , qu'il n'est permis à personne de choisir un sentiment , s'il ne le voit pas plus conforme à la vérité.

Le grand inconvénient de la probabilité consiste dans la maniere d'examiner les questions de Morale. Par cette nouvelle méthode , on ne cherche plus ce qui est vrai ou faux , juste ou injuste , par rapport à la vérité et à la Loi éternelle ; mais seulement ce qui est probable ou non probable ; c'est-à-dire , que sans plus se mettre en peine de ce que Dieu a ordonné , on cherche uniquement ce que les hommes ont pensé ou pensent de ses Ordonnances ; ce qui , à l'exemple des Pharisiens , conduit insensiblement à réduire la doctrine des mœurs , à des Commandemens et à des Traditions humaines , contre la parole expresse de Notre Seigneur. *Si quis velit in tuto salutem collocare* , dit le Cardinal Bellarmin dans une lettre à son neveu , *is omnino debet certam veritatem inquirere , et non respicere quid multi hoc tempore dicant aut faciant : et si rei certitudo non possit ad liquidum apparere ; debet omnino tutiorem partem sequi , et nullâ ratione , nullius imperio , nullâ utilitate temporali propositâ ad minus tutam partem declinare. Agitur enim de summâ rei cum de salutē æternâ tractatur , et facillimè est conscientiam erroneam exemplo aliorum induere ; et eo modo conscientia non remordente ad eum locum descendere ubi vermis non moritur , et ignis non extinguitur.*

La conscience douteuse est opposée à celle qu'on appelle probable , en ce que celle-ci fournit des lumieres suffisantes pour être interieurement convaincu de la bonté de l'action , et qu'on n'est pas dans l'erreur ; au lieu que la conscience douteuse n'a pas de lumieres claires , et qu'elle se trouve balancée par des raisons contraires , sans pouvoir juger quelles sont les meilleures , ni se déterminer au choix qu'elle doit faire. C'est pourquoi la conscience douteuse n'est pas proprement conscience ; car pour la conscience , il faut un jugement : or en doutant on ne juge pas , mais plutôt on suspend son jugement.

On distingue deux sortes de doutes , savoir , le doute positif et le doute négatif. On doute positivement , quand l'entendement demeure en suspens , parce que les raisons sont également fortes des deux côtés. L'on doute négativement , lorsqu'on est en suspens , parce qu'il ne se trouve aucunes raisons suffisantes qui puissent faire pencher plutôt d'un côté que de l'autre. Le doute négatif doit plutôt s'appeller ignorance , que doute.

Celui qui agit étant dans le doute si l'action qu'il fait est défendue , fait un péché de la même nature qu'est le péché dont il doute ; quand même cette

action seroit d'ailleurs en elle-même permise et honnête ; parce qu'il veut faire ce qu'il juge pouvoir être offense de Dieu : il pèche mortellement , s'il doute que cette action soit péché mortel ; il fait un parjure , s'il doute qu'elle soit un parjure ; un mensonge , s'il doute qu'elle soit un mensonge , etc. Car il veut interprétativement faire un péché mortel , un parjure , un mensonge , etc. Pour ne point pécher , il faut être moralement certain que l'action à laquelle on se détermine , est permise.

Celui qui doute négativement de la malice d'une action , et qui après un sérieux examen ne trouve aucune autorité probable qui lui fasse voir que cette action est défendue , peut déposer son doute comme mal fondé , et faire cette action ; parce que dans ce doute négatif , il n'a aucune bonne raison qui lui prouve que cette action est un péché ; autrement il auroit un doute positif : or on agit prudemment si on n'a absolument aucunes raisons bien fondées de ne pas agir , et lorsqu'on n'en a que de si légères et de si foibles qu'on doit les rejeter comme de scrupules. S'il y a en ce cas du péché , on en est excusé ; puisqu'on l'ignore invinciblement , l'examen sérieux et exact qu'on a fait avant d'agir , n'ayant découvert aucune raison qui pût faire connoître qu'il y avoit du péché.

Lorsqu'on doute positivement de la bonté d'une action , et qu'on a la liberté d'agir ou de ne pas agir , il faut ne pas agir , jusqu'à ce qu'on soit assuré de la vérité ; pour ne pas s'exposer au danger de pécher. Si on est obligé d'agir , il faut suivre le parti le plus sûr.

Pour déposer ses doutes lorsqu'on en a sur la bonté ou la malice d'une action , on doit s'appliquer à chercher la vérité avec tout le soin possible , selon l'importance de la chose dont on doit s'instruire , les facilités que l'on peut trouver pour avoir les éclaircissemens dont on a besoin , la condition et l'état de la personne qui veut être instruite. On doit alors sur-tout chercher la vérité en priant le Seigneur avec humilité et avec ferveur ; en purifiant son cœur par la contrition ; en évitant attentivement de consulter ses passions , ses préjugés , ses inclinations , ses intérêts ; en recourant aux personnes de la probité et des lumières desquelles on est assuré , et auxquelles on peut s'adresser ; en faisant attention à la pratique de ceux qui sont timorés et vertueux ; en pesant enfin par le seul amour pour la vérité , les raisons de part et d'autre.

La conscience scrupuleuse ne doit pas être confondue avec la conscience douteuse , car le doute renferme ou produit une crainte juste et bien fondée ; mais le scrupule est une crainte vaine et mal fondée , qui empêche que l'esprit ne se détermine à faire une chose , quoiqu'il ait de fortes raisons pour le sentiment opposé à son scrupule. Néanmoins , quelque mal fondée que soit la conscience scrupuleuse , il n'est pas permis d'agir contre ce qu'elle prescrit , quand on ne connoît pas que les doutes que l'on a ne sont que des scrupules. Si l'on connoît bien que les peines de la conscience ne sont que des scrupules , il faut vaincre ses répugnances , et passer outre malgré ses vaines craintes , pourvu qu'on suive le sentiment le plus probable. Car afin qu'une action soit bonne , il n'est pas nécessaire d'avoir de sa bonté une certitude qui ne laisse aucun scrupule ; mais il suffit qu'elle soit plus forte que tous les motifs qu'on pourroit avoir de craindre , et qu'elle fasse voir que la crainte est mal fondée.

Il ne faut pas confondre la conscience scrupuleuse avec la conscience timorée ; car celle-ci porte avec prudence et par une juste crainte de Dieu , à éviter avec attention tous les péchés non seulement mortels , mais encore véniels , même tout ce qui pourroit en avoir l'apparence ; à trembler , comme Job , à chaque action que l'on fait , dans l'appréhension de déplaire au Seigneur et de l'offenser.

En parlant de la prudence des Confesseurs , nous avons donné des règles pour conduire les scrupuleux , et leur prescrire les remèdes contre cette maladie fâcheuse de l'ame , qu'on ne sauroit éviter avec trop de soin.

Tout péché est mortel , ou véniel. On appelle péché mortel , le violement de la Loi de Dieu en matière considérable au moins par rapport à la fin ; et qu'on commet avec un parfait consentement. Nous disons en matière considérable *au moins par rapport à la fin* ; parce que la malice intrinsèque et distinctive du péché mortel , consiste dans l'attachement à la créature comme fin dernière. Ainsi quand le violement de la Loi ne seroit pas en matière par elle-même de conséquence , l'attachement à une bagatelle même , comme fin dernière , seroit un péché mortel. Le péché mortel rompt l'amitié avec Dieu , fait perdre la Charité habituelle qui est la vie spirituelle de nos ames et le principe des actions méritoires de la vie éternelle , et il mérite l'enfer. Le péché véniel est celui dont la matière n'est pas considérable , ou qu'on commet avec un consentement imparfait. Il ne rompt pas l'amitié avec Dieu ; il ne fait point perdre la charité ; il mérite des peine temporelles. D'où il s'ensuit , qu'il laisse dans l'ame la vie spirituelle et un principe de bonnes œuvres par le moyen desquelles il peut être effacé devant Dieu ; c'est ce qui lui fait donner le nom de *véniel* , qui signifie *pardonnable*.

Rien n'est plus difficile , comme nous l'avons déjà remarqué , que de connoître les choses qui sont d'une assez grande conséquence pour faire un péché mortel , ou qui sont assez légères pour n'être que péché véniel.

Voici cependant les règles que propose là-dessus la Théologie. Lorsqu'on trouve dans l'Ecriture sainte qu'un péché mérite l'Enfer , la privation du Paradis , l'exclusion du Royaume de Dieu , la mort corporelle , ou qu'il est appelé *exécrationnable* , *abominable* , *horrible* aux yeux de Dieu , on juge qu'il est mortel ; à moins que le défaut de la matière , ou de l'advertance n'excuse.

2. Lorsque le consentement unanime des SS. Peres , le Jugement de l'Eglise , dans plusieurs points sur lesquels elle s'est expliquée dans les Conciles , ou dans l'acceptation des Décrets des Souverains Pontifes , et l'opinion commune des Docteurs , enseignent ce que nous devons penser de l'énormité de plusieurs péchés , on ne peut en juger différemment.

3. La raison naturelle aidée de la foi , peut nous aider à discerner le péché mortel d'avec le véniel , en nous faisant faire une sérieuse attention , tant à la matière du péché qu'à ces circonstances , pour juger s'il viole grièvement la Loi de Dieu , ou s'il ne la viole que légèrement. Mais il faut attentivement observer , que la distinction que l'on fait du péché mortel et du péché véniel par ce qu'en disent l'Ecriture sainte , les Conciles , les SS. Peres , et les Souverains Pontifes , est beaucoup plus sûre que tout ce qu'on en peut connoître par la raison seule. On doit puiser la Doctrine des mœurs , particulièrement dans les pures sources de l'Ecriture , et de la Tradition , soit Divine , soit Ecclésiastique ,

Un péché mortel de sa nature , peut par accident devenir véniel en trois cas. 1. Par défaut d'advertance ou de réflexion , pourvu que ce défaut de connoissance ou de réflexion ne vienne pas d'une grande faute ; car s'il en venoit , il n'excuseroit pas de péché mortel. Ainsi on excuse ordinairement de péché mortel par défaut d'advertance ou d'attention , 1. les enfans au dessous de sept ans qui doutent s'ils ont péché mortellement ; parce qu'ils ne sont pas présumés avoir eu suffisamment l'usage de la raison. 2. Ceux qui sont à demi fous , ou à demi endormis , lorsqu'ils doutent s'ils avoient l'esprit bien sain , et s'ils étoient bien éveillés , quand ils ont fait la mauvaise action , parce que ceux qui agissent avec une attention pleine et entière , savent assez s'ils étoient bien éveillés ou s'ils avoient l'usage libre de la raison quand ils ont agi ; à moins que le temps qui s'est écoulé depuis , ne le leur ait fait oublier. 3. Ceux qui , sans qu'il y ait de leur faute , avoient l'esprit tellement occupé et distrait , ou si violemment troublé , qu'ils ont été hors d'état de réfléchir sur ce qu'ils faisoient. Ainsi les mouvemens nommés *Primò-primi* , qui se font sentir avant que l'on ait pu y prendre garde , et qui ne dépendent en aucune façon de la volonté , ne sont pas péchés par eux-mêmes. Les mouvemens nommés *Secundò-primi* , qui ne sont point sans quelque réflexion , mais qui est très-imparfaite , suffisent pour pécher véniellement , mais non pour pécher mortellement. Enfin , les mouvemens nommés *Secundò-secundi* , tels qu'ils se trouvent dans une personne bien éveillée , et qui a le libre et entier usage de sa raison , n'excusent point de péché mortel , lorsque la matiere est importante.

Il faut remarquer , que pour pécher mortellement , il n'est pas nécessaire d'avoir la connoissance , l'attention , qu'on appelle *très-parfaite* , par laquelle non seulement on voit et on connoît clairement une action , mais encore on en découvre les effets , on en pese les motifs , on en examine long-temps les moyens ; autrement peu de personnes , sur-tout parmi celles qui sont grossieres , qui agissent par passion ou avec précipitation , pécheroient mortellement. Mais il suffit d'avoir l'attention virtuelle et interprétative , c'est-à-dire , comme nous l'avons déjà observé , qu'on puisse et qu'on doive voir et connoître que l'action qu'on fait est péché mortel , et que l'on ne l'ignore que par sa faute. La raison qui excuse de péché mortel ceux qui ont agi étant demi endormis ou demi fous , ou dont l'esprit étoit tellement occupé et distrait ailleurs qu'ils ne faisoient pas attention à leur action , c'est que leur connoissance et leur attention étoient trop imparfaites , qu'ils ne sont pas censés avoir été en état alors de connoître suffisamment ce qu'ils faisoient , et d'y réfléchir assez , pour pécher mortellement ; et que ce défaut de connoissance et de réflexion n'est pas venu de leur faute. Nous avons expliqué ci-dessus en quels cas l'ignorance qui empêche de connoître la malice d'une action , excuse de péché.

II. Un péché mortel de sa nature , peut par accident devenir véniel par défaut d'un consentement plein et parfait. On excuse de péché mortel par défaut de consentement plein et entier , ceux qui en sont excusés par défaut d'attention et d'advertance. Le consentement est un acte de la volonté , par lequel elle accepte et agréee ce que l'entendement lui propose. Cet acte peut être parfait , ou imparfait. Le consentement parfait est un acte de la volonté pleinement délibéré , par lequel elle accepte et approuve parfaitement ce qui lui est proposé. Le

consentement

consentement est imparfait, lorsque l'acte n'est pas pleinement délibéré, et que la volonté n'accepte qu'imparfaitement ce qui lui est proposé. Si la volonté accepte une chose considérée en elle-même, et s'y porte directement, cet acte est un consentement explicite et direct. Si la volonté accepte une chose, non en elle-même, mais indirectement dans une autre qui la renferme, et dont elle est une suite, ou dans la négligence à y renoncer, cet acte est un consentement implicite et indirect.

Le consentement qui est un acte de la volonté, suppose la délibération qui est un acte de l'entendement, et une réflexion sur la bonté, la malice, ou l'indifférence de ce que l'on doit faire. Cette réflexion est quelquefois actuelle, quelquefois virtuelle. Lorsque la raison discerne pleinement le bien d'avec le mal, le vrai d'avec le faux, la délibération est parfaite. Lorsqu'on n'a qu'une légère connoissance de ce que l'on fait, la délibération est imparfaite; elle suffit pour faire qu'un acte soit péché véniel; mais la délibération parfaite est nécessaire afin qu'un acte soit péché mortel.

Lorsqu'on manque de délibérer pouvant et devant le faire, cette indéléberation ou inadvertance étant volontaire, n'excuse pas de péché.

Les trois degrés pour descendre à l'iniquité, dit S. François de Sales, (*Introd. à la vie dév.* p. 4. ch. 3.) sont la tentation, la délectation et le consentement. Quand la tentation de quelque péché durerait toute notre vie, elle ne sauroit nous rendre désagréables à la Divine Majesté; pourvu qu'elle ne nous plaise pas, et que nous n'y consentions pas. La raison est, parce qu'en la tentation nous n'agissons pas, mais nous souffrons, et puisque nous n'y prenons pas plaisir, nous ne pouvons aussi en avoir aucune sorte de coupable. Si néanmoins vous avez donné volontairement sujet d'être tenté, la tentation même vous met en état de péché, pour le hazard auquel vous vous êtes jeté; et cela s'entend, si vous avez pu éviter commodément l'occasion, et que vous ayez prévu ou dû prévoir l'arrivée de la tentation. Mais si vous n'avez donné nul sujet à la tentation, elle ne peut aucunement vous être imputée à péché.

Lorsque le plaisir qui vient de la tentation peut être évité, c'est toujours péché de le recevoir, selon que ce plaisir, et le consentement que l'on y donne sont plus ou moins considérables, et durent plus ou moins long-temps. Mais si la partie inférieure de l'ame se plaît à la tentation sans le consentement, et même contre le gré de la partie supérieure, cette délectation est involontaire, et n'est pas péché.

Toutes les fois que la raison s'apperoit qu'il s'élève des mouvemens déréglés de la concupiscence, la volonté est obligée de résister aussi-tôt. On pèche toutes les fois que la cupidité domine, même pendant un moment; ce qui arrive lorsque la volonté donne son consentement.

Il est nécessaire d'expliquer ici ce que les Théologiens enseignent sur ce qu'ils appellent *délectations moroses*. On entend par-là le plaisir que prend la volonté à l'idée d'une mauvaise action, sans avoir aucun dessein de la commettre. On lui donne le nom de *délectation morose*, non qu'il faille beaucoup de temps pour pécher, car un péché peut se commettre dans un instant; mais à cause du retardement ou de la négligence à rejeter ce plaisir, aussi-tôt qu'on l'a apperçu et senti; mais ou on y consent, ou on ne l'arrête et on ne le réprime pas comme on le pourroit et comme on le devoit. Dans les pensées dont l'objet est illicite,

et que l'on nomme communément moroses, ce n'est pas tant par la durée de la pensée, que par le consentement délibéré de la volonté, qu'il faut juger de la gravité du péché.

Un Confesseur consulté sur des cas de conscience qui regardent l'impureté, peut sans pécher y penser, y réfléchir, être satisfait des connoissances qu'il a acquises sur ces sortes de questions qu'il est de son état d'étudier et de connoître pour pouvoir donner des décisions sages et fondées; pourvu toutefois qu'il ne preme point plaisir aux choses ou aux actions défendues auxquelles il pense, et qu'il n'y ait pour lui aucun danger de consentir aux fâcheuses impressions que les réflexions qu'il fait, ou les idées qui l'occupent alors, peuvent lui donner.

Prendre plaisir volontairement à une chose illicite à laquelle on pense, est un péché mortel, si cette chose est péché mortel d'elle-même; quand même on n'auroit aucune volonté de commettre le crime; car c'est aimer une chose que d'y penser avec satisfaction. C'est de ces sortes de pensées qu'il est dit : *Les pensées mauvaises sont en abomination au Seigneur.* (Prov. 15. 26.) *Les pensées corrompues séparent de Dieu;* (Sap. 1. 3.) c'est pourquoi le Clergé de France dans l'Assemblée de 1700, a condamné la Proposition suivante.

On doit inférer de là, que le consentement qu'on donne aux mauvaises suggestions, quand il ne tend qu'à prendre plaisir à la pensée qu'on a d'une chose illicite, comme de se venger d'une injure, n'est, selon S. Augustin, qu'un péché véniel; quoique l'acte même de la vengeance où l'esprit pense avec plaisir, soit très-mauvais et très-certainement un péché mortel.

Voici la Censure qu'en fit alors le Clergé. *Cette Proposition qui régulièrement n'impute qu'à péché véniel toutes sortes de pensées et de délectations moroses, est fautive, téméraire, scandaleuse, et pernicieuse dans la pratique; elle foment la concupiscence, elle porte à la tentation et à un plus grief péché, et elle est contraire et injurieuse à S. Augustin.*

La délectation morose étant plus ou moins coupable selon la malice de la chose à laquelle on prend plaisir, on doit en exprimer en Confession l'objet et toutes les circonstances; parce que plus la mauvaise chose, à laquelle on prend plaisir lorsqu'on y pense, est criminelle, plus aussi est grand le péché de cette délectation.

Celui qui s'apercevant suffisamment de quelques impressions déréglées de la concupiscence, ou du plaisir à quelque chose de criminel, ne les rejette pas, sans cependant y consentir, mais néglige de s'y opposer, pèche mortellement, quand même il n'y auroit pas pour lui un danger probable d'y consentir; à moins cependant qu'une raison juste et légitime ne l'excuse. Qu'une pareille négligence soit un péché mortel, lorsqu'on est exposé à ce danger, c'est le sentiment commun de tous les Théologiens; parce qu'alors si le consentement au mal n'est pas positif, il est au moins interprétatif; et que d'ailleurs on ne peut s'exposer au danger de pécher mortellement, ou y demeurer, sans se rendre coupable de péché mortel. Que cette négligence soit pareillement péché mortel, quand même on supposeroit que ce danger n'a pas lieu, ce qui est une supposition comme métaphysique, c'est ce qu'on reconnoitra, si on fait attention que celui qui est coupable sent volontairement du plaisir pour le mal, qu'il

le sent lorsqu'il peut et doit le rejeter : plaisir qui le porte et le sollicite fortement au crime, et qui par lui-même est capable de faire naître le danger de pécher mortellement ; car il est bien difficile que celui qui le souffre sans s'y opposer, n'y consente positivement et formellement, et ne soit exposé par sa faute à des misères horribles. C'est pourquoi l'Esprit-Saint nous ordonne de nous *appliquer avec tout le soin possible à la garde de notre cœur.* (*Prov. 4. 23.*) On doit alors s'efforcer efficacement de rejeter ces mauvaises impressions, en abandonnant sur-tout l'action qui les cause, si elle n'est pas du nombre de celles qu'il y a juste raison de ne pas discontinuer pour cela ; telle, par exemple, qu'est l'étude des cas de conscience, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas de danger apparent de consentir au péché. Il peut se faire encore que ces fâcheuses impressions, loin de diminuer, augmentent au contraire, ou par le trop grand effort que l'on fait pour leur résister, ou par la malignité d'une imagination qui se déprave facilement ; alors il est plus à propos de s'en défendre en détournant son esprit ailleurs par quelque genre d'occupation qui applique à d'autres idées, que par la résistance ; et par-là on évite d'y consentir.

La délectation peut saisir l'imagination, et émouvoir les sens, sans même qu'on y fasse réflexion ; et alors elle n'est pas criminelle, lorsqu'on est attentif et diligent à la rejeter.

Lorsque quelqu'un doute avoir consenti au péché, on donne quatre règles pour connoître s'il y a effectivement donné son consentement. 1. Il faut présumer que celui qui a la crainte de Dieu, et qui est habituellement disposé à mourir plutôt que de l'offenser, n'a pas consenti au péché ; et que s'il y a eu quelque négligence de sa part à rejeter la suggestion du démon, il faut plutôt l'attribuer à quelque distraction qui l'en a empêché, qu'au consentement de la volonté. Il faut penser bien différemment d'un homme familiarisé avec le crime, et qui ne craint pas d'offenser Dieu. La raison de cette règle est, que la prudence veut que dans le doute on présume selon ce qui arrive communément, lorsqu'on n'a pas d'autre preuve pour asseoir son jugement ; or il arrive communément, que celui qui a de la piété et qui craint Dieu, ne consent point au péché sans s'en appercevoir, et sans remords ; ainsi s'il doute de son consentement, il n'a pas consenti. Au contraire, celui qui ne craint point le crime, mais qui est habitué à pécher avec facilité et avec plaisir, ne résiste pas sans combat ; ainsi s'il doute, il n'a pas résisté.

2. Celui qui doute s'il dormoit ou s'il étoit éveillé, s'il étoit à lui-même ou hors de lui, lorsqu'il a fait l'action, doit être regardé comme n'ayant pas été en état de faire assez d'attention, et par conséquent comme n'ayant pas donné un consentement suffisant au péché ; car lorsqu'on est éveillé, on sait qu'on ne dort pas.

3. Celui qui auroit pu facilement commettre le péché auquel la tentation le portoit, est plutôt censé n'y avoir pas consenti, que celui qui n'a pu faire le mal.

4. Celui qui a fait usage de ses sens pour s'arrêter à quelque chose de mauvais ; par exemple, qui a jeté les yeux plusieurs fois et à différentes reprises sur un objet criminel, doit plutôt être présumé avoir donné son consentement, que celui qui a été agité de différentes pensées, ou qui a senti de mauvaises impres-

sions pendant quelque temps ; car les actions extérieures sont libres , et ne se font pas malgré la volonté , mais les mouvemens extérieurs préviennent souvent la réflexion et la délibération.

Cependant , comme ces règles ne sont pas sans exception , et qu'il y a quelquefois des cas où il ne seroit pas sûr de les suivre , celui qui doute s'il a consenti au péché , doit le déclarer en se confessant , pour prendre le parti le plus sûr.

III. Il y a des péchés mortels qui ne peuvent jamais devenir véniels par le défaut de la matière suffisante. Il y en a d'autres qui peuvent devenir véniels par la légèreté de la matière. Les premiers sont ceux dont la difformité est telle , que leur matière est toujours importante ; en sorte que quelque légère qu'elle paroisse , elle est cependant considérable , parce qu'elle renferme toujours toute la malice de ces sortes de péchés ; ainsi ils ne peuvent devenir véniels que par l'imperfection des actes , c'est-à-dire , par le défaut d'advertance , de pleine délibération , et de consentement. On regarde comme tels , 1. les péchés qui sont immédiatement contre Dieu ; comme sont la haine et le mépris de Dieu , le blasphème , le parjure même en choses légères , l'hérésie , les péchés contre l'Espérance , vertu Théologale , la magie , la superstition accompagnée d'un pacte formel avec le démon , la simonie , le violement du sceau de la Confession. 2. Certains péchés contre le Prochain , comme sont l'homicide injuste , la mutilation , le duel. 3. Certains péchés contre nous-mêmes , comme l'ivrognerie , et les péchés contre la pureté.

Les péchés mortels qui peuvent devenir véniels par la légèreté de la matière , sont ceux dont la matière n'est importante que dans une certaine quantité ; comme dans le larcin. Mais pour juger prudemment de la grièveté ou de la légèreté de la matière du péché , il faut la considérer non seulement en elle-même , mais encore avec toutes ses circonstances , et sur-tout par rapport à la fin du précepte contre lequel est le péché , ou selon la liaison qu'elle a avec une matière précédente de même espèce ; car ce rapport et cette liaison rendent quelquefois grave la matière d'un péché , de légère qu'elle étoit d'ailleurs. Par exemple , si l'on considère la matière du premier péché que commit Adam , elle paroît légère : il mangea un peu du fruit défendu ; mais si l'on considère que Dieu lui avoit défendu sous peine de mort , de manger de ce fruit , on ne peut pas douter après une défense faite sous une peine aussi grièye qui marquoit l'intention du Législateur , que la chose ne fût importante. Il faut dire aussi , que c'est pécher mortellement de manger trop souvent un jour de jeûne , quoiqu'on mange peu chaque fois ; de se rendre par plusieurs petits larcins faits en différentes fois , coupable du vol d'une somme suffisante pour faire un péché mortel.

Les péchés qui d'eux-mêmes ne sont que véniels , peuvent être mortels dans ceux qui les commettent , en sept circonstances. La première est la disposition actuelle de faire un péché mortel , en commettant le péché véniel : en sorte qu'il y auroit péché mortel à voler un liard , dans le cas où en le volant on auroit la volonté de prendre une somme considérable , si on en avoit l'occasion , ou si on osoit le faire. Cette mauvaise disposition consiste encore à être résolu de voler ce liard , quand même on sauroit que ce vol est un péché mortel.

La seconde est la mauvaise intention avec laquelle on agit ; car de quelque nature que soit une action , si on la fait dans l'intention de commettre un péché mortel , elle devient mauvaise à cause de cette intention. Ouvrir la porte d'un autre , n'est pas un péché mortel ; mais si on l'ouvre dans l'intention de le tuer ou de le voler , c'est un péché mortel , quoiqu'on ne lui fasse aucun mal.

La troisième est le scandale , c'est-à-dire , l'occasion de pécher mortellement que l'on donne à quelqu'un en faisant un péché véniel , que l'on prévoit ou que l'on doit prévoir devoir en être la cause. Visiter sans nécessité une personne d'un sexe différent , n'est pas un péché mortel ; mais si ces visites donnent à d'autres personnes occasion de pécher mortellement , elles deviennent péché mortel ; railler légèrement quelqu'un que l'on sent devoir être excité par-là à blasphémer ou à tomber dans des excès considérables de colère , est un péché mortel.

La quatrième est le péril probable et prochain de pécher mortellement , auquel on s'expose en péchant véniellement. Entrer au Cabaret pour y boire sans aucune nécessité ni raison , n'est qu'un péché véniel ; mais si en y entrant on s'expose au péril probable de s'enivrer , on pèche mortellement , parce qu'en s'exposant au péril de commettre un péché , on est censé consentir à le commettre. Jouer un jeu permis d'ailleurs , mais lorsqu'il est occasion prochaine de jurer ou de blasphémer , est un péché mortel.

La cinquième est le mépris formel de la Loi ou du Législateur , avec lequel on viole le précepte en chose légère , et qui d'elle-même n'est que péché véniel. Par exemple , il y auroit péché mortel à boire un verre d'eau un jour de Jeûne , si on buvoit cette eau par mépris pour le Commandement de l'Eglise.

La sixième est la mauvaise conscience dans laquelle on agit , croyant par erreur faire un péché mortel , lorsque la chose que l'on fait n'est que péché véniel. Ainsi boire un verre de vin entre ses repas un jour de Jeûne , seroit un péché mortel à celui qui croiroit en buvant ce vin pécher mortellement ; parce qu'il consentiroit dans son cœur à commettre un péché mortel.

La septième est l'union morale d'un péché véniel avec d'autres , qui étant joints ensemble font un violement considérable de la Loi. Ainsi , comme nous l'avons dit ci-dessus , voler un sou n'est qu'un péché véniel ; mais si ce sou se trouve joint à d'autres volés auparavant à la même personne , et lui fait avec eux un tort considérable , c'est un péché mortel.

De quoi doit s'accuser le Pénitent. 2°.

LORSQU'UN Pénitent ne peut expliquer son crime sans en déclarer le complice , il doit chercher , s'il le peut , un Confesseur à qui son complice soit entièrement inconnu. Mais s'il ne peut trouver de Confesseur à qui ce complice soit inconnu , et qu'il ne puisse différer sa Confession à un autre temps ,

soit parce qu'il est malade , en danger de mort , ou pour quelqu'autre raison importante, il le doit déclarer, s'il ne peut autrement faire connoître ou la circonstance qui change l'espece du crime; ou celle qui augmente considérablement l'énormité dans la même espece; autrement sa Confession ne seroit pas entière. L'intégrité de la Confession est à préférer au danger que le complice court d'être diffamé dans l'esprit du Confesseur : car, quoique le Pénitent doive conserver, autant qu'il peut, la réputation de son Prochain; il est encore plus obligé de purifier sa conscience, de déclarer au Confesseur tout ce qui est nécessaire pour lui faire connoître l'état de son ame, l'énormité de ses crimes; afin que le Confesseur puisse lui imposer une pénitence proportionnée et convenable, et n'ait pas occasion d'errer dans l'administration du Sacrement et dans l'usage des Clefs. Si le complice regarde cette déclaration du Pénitent comme une peine, il doit imputer cette peine à la faute qu'il a volontairement commise avec lui. D'ailleurs le secret de la Confession demeurant inviolable, le complice ne perd sa réputation que dans l'idée du Confesseur; qui ne s'en sert que pour le bien du Pénitent, qu'il ne peut procurer autrement, et peut-être même pour l'avantage du complice, pour la conversion duquel il offrira ses prières à Dieu.

Les Confesseurs ne peuvent demander aux Pénitens les noms des personnes avec lesquelles ils ont péché, sans se rendre coupables de la détraction que feroient en ce cas les Pénitens, et sans rendre la Confession odieuse. Cela leur est défendu très-expressément dans ce Diocèse. Ils doivent se contenter de s'informer de la qualité et de la profession de la personne, nécessaires à connoître pour juger de l'espece et de la malice du péché. Un Confesseur doit même empêcher le Pénitent de nommer ou de désigner son complice, s'il le voit disposé à le faire lorsque l'espece ou la grièveté du crime peut être suffisamment connue par l'accusation de la qualité ou de l'état du complice en général; s'il échappe au Pénitent de le nommer ou de le désigner sans nécessité, le Confesseur doit l'en reprendre, et tenir ce péché secret comme celui du Pénitent.

Un Pénitent ne peut diviser sa Confession; c'est-à-dire, accuser une partie des péchés mortels à un Prêtre, et l'autre partie à un autre. Il est absolument nécessaire de déclarer au même Prêtre tous les péchés mortels, dont après un examen exact on se connoît coupable : car de même que la Contrition seroit nulle si on ne détestoit pas tous les péchés mortels qu'on a commis sans en excepter un seul, la Confession seroit nulle, si on ne les déclaroit pas tous sans aucune réserve; et l'Absolution ne peut pas s'étendre à un péché mortel qu'elle ne s'étende à tous les autres. Ainsi le Pénitent doit se faire connoître au Confesseur tel qu'il est : Dieu ne pardonne point un péché mortel sans pardonner tous les autres. Une pareille division est donc sacrilège.

On doit condamner comme une espece de sacrilège et une véritable fraude ou hypocrisie contraire à la simplicité, à la sincérité, et à l'humilité qui doivent accompagner la Confession, la pratique de quelques personnes qui choisissent deux Confesseurs; l'un auquel elles disent les péchés mortels dont elles sont coupables; l'autre auquel elles n'accusent que les péchés véniels. C'est faire servir la Confession à la vanité et à la tromperie; c'est vouloir par un moyen indigne et contraire au respect dû au Sacrement, donner bonne opinion de soi à un Confesseur, ou lui ôter des connoissances qu'il lui seroit nécessaire d'avoir,

Cautus sit, dit le Can. (*Consideret. dist. 5. de pœnitentiâ,) ne verecundiâ ductus dividat apud se Confessionem, ut diversa diversis velit Sacerdotibus manifestare. Quidam enim uni celant quæ alii manifestanda reservant; quod est se laudare, et ad hypocrisis tendere, et semper veniâ carere, ad quam per frustra putat totum pervenire.*

Il y a des occasions dans lesquelles la Confession est bonne et suffisante pour recevoir la rémission de tous ses péchés, quoiqu'elle ne soit pas entière. Ce qui arrive lorsqu'on est dans la nécessité de se confesser, et dans l'impuissance absolue ou morale de le faire entièrement.

Le premier de ces cas est, lorsqu'un Pénitent est si malade qu'on ne peut l'entendre parler, et qu'il peut seulement donner des signes de ses péchés; on peut alors se contenter de ses signes pour l'absoudre; ou lorsqu'un Malade ayant commencé à se confesser, l'on craint qu'il ne soit prêt d'expirer, ou qu'il ne tombe en frénésie, ou que son mal n'augmente considérablement si on l'oblige de parler beaucoup, comme il arrive à ceux qui sont dangereusement malades; on peut alors lui faire déclarer seulement ses plus notables péchés, et lui donner l'Absolution; l'avertissant que si Dieu lui rend la santé, il sera obligé de faire une Confession entière de ses péchés.

Le second est, lorsqu'un Pénitent a entièrement perdu l'usage de la parole, mais a conservé sa raison, et qu'il peut mettre par écrit ses fautes, s'il donne quelque signe évident de Contrition, le Confesseur peut, après avoir lu son écrit, et avoir tâché par des interrogations, si ce Pénitent peut entendre, de découvrir, autant que faire se peut, l'état de sa conscience, lui donner l'Absolution, en lui faisant connoître toutefois par écrit et autant que faire se pourra, les avis qu'il a à lui donner, et la pénitence qu'il lui impose.

Le troisième cas est, lorsque des personnes fort âgées ont tellement perdu la mémoire, qu'elles ne peuvent déclarer aucun péché en particulier, s'accusant seulement en général qu'elles ont souvent offensé Dieu, disant, qu'elles en sont très-fâchées, et qu'elles lui en demandent pardon. Il faut interroger ces personnes sur les péchés dans lesquels on soupçonne qu'elles ont pu tomber, afin de leur en faire confesser quelqu'un en particulier, ou les faire accuser de quelque péché de leur vie passée. Mais si on ne peut réussir à les faire accuser d'aucun, on doit, suivant les principes que nous avons établis, leur donner l'Absolution, comme on la donne à des malades qui ne peuvent se confesser, pourvu qu'on ait sujet de croire que ces personnes âgées aient une véritable Contrition des péchés qu'elles ont commis, et demandent à Dieu de les leur pardonner tels qu'il les connoît. Il est bon de porter ces personnes à se confesser souvent, pour éprouver si elles ne se souviendront pas de leurs péchés; et si elles savent lire, on pourra leur donner des Livres propres pour s'examiner, avant que de se présenter au Tribunal de la Pénitence.

Le quatrième cas est, lorsque dans un incendie, dans une tempête, avant un combat, plusieurs personnes qui sont dans un danger évident de périr, demandent l'Absolution, qu'elles ne pourroient recevoir s'il falloit qu'elles s'accusassent de tous leurs péchés. On peut alors, sur la Confession qu'elles font en général récitant le *Confiteor*, ou donnant quelque signe de contrition, tel que le Confesseur leur marque de donner; ou sur la déclaration qu'elles font d'un ou

de deux de leurs plus notables péchés lorsqu'elles ont le temps de s'en confesser , sans avoir celui d'en déclarer davantage , on peut alors , dis-je , leur donner l'absolution sacramentelle ; mais on doit en même temps les avertir , que si elles échappent du combat ou du danger , elles seront obligées de se confesser de tous leurs péchés en particulier.

On ne doit pas mettre au nombre de ces cas , l'affluence d'une foule de Pénitens qui ne pourroient pas communier le jour d'une grande Solemnité ou de quelque Indulgence plénière ; ce n'est pas là un cas d'une véritable nécessité. Le Pape Innocent XI , en son Décret du 2 Mars 1679 , et le Clergé de France dans l'Assemblée 1700 , ont condamné le sentiment contraire.

Le cinquième cas est , lorsqu'un étranger qui n'entend ni la Langue latine ; ni celle du pays , et ne peut faire entendre la sienne , qui par conséquent ne peut faire connoître ses péchés qu'imparfaitement par des signes extérieurs , demande à se confesser , non seulement à l'article de la mort , mais encore dans un cas où il est obligé de le faire. S. Thomas enseigne que si cet étranger trouve quelqu'un qui puisse être son interprete , il est obligé de s'en servir pour se confesser. Plusieurs Théologiens ne sont pas de ce sentiment.

Il faut absolument qu'un Pénitent qui a l'usage libre de la parole , s'accuse de vive voix de ses fautes : les autres moyens dont on peut se servir pour faire connoître ses fautes au Confesseur , ne sont que pour suppléer au défaut de la parole. Ainsi celui qui donneroit ses péchés par écrit à lire à son Confesseur , en lui déclarant seulement de bouche qu'il est véritablement repentant des péchés marqués dans cet écrit , ne feroit pas une Confession sacramentelle , pécheroit mortellement , de même que le Confesseur qui auroit la foiblesse de se contenter de cette Confession , en agissant tous les deux contre l'usage commun et universel de l'Eglise ; et le Pénitent ne recevrait point par l'Absolution la rémission de ses péchés : il n'y a aucun motif qui puisse excuser l'un et l'autre en pareil cas. La honte qu'un Pénitent auroit de déclarer ses péchés de vive voix , loin d'être cause légitime , est encore un péché d'orgueil.

On ne peut se confesser par lettre à un Confesseur absent , ni en recevoir de la même manière l'absolution sacramentelle. Le Pape Clement VIII , par un Décret du 20 Juin 1602 , a condamné le sentiment contraire , comme faux , téméraire , et scandaleux ; en défendant sous peine d'excommunication , qu'on l'enseignât même comme probable en quelque cas , et qu'on le suivit dans la pratique en quelque manière que ce fût.

Des défauts qui rendent la Confession nulle.

IL est facile de connoître par ce que nous avons dit des conditions requises pour faire une bonne Confession , quels sont les défauts qui rendent la Confession invalide et nulle de la part du Pénitent , et qui l'obligent à la réitérer.

Le premier est , quand le Pénitent avant de se confesser , n'a point examiné

sa conscience ; ou lorsqu'il ne l'a pas examinée avec toute l'exactitude nécessaire et dont il étoit capable ; à moins que le Confesseur n'y ait suppléé , en faisant faire au Pénitent une Confession entière par ses interrogatoires.

Le second, quand on s'est confessé sans douleur de ses péchés. On n'obtient point la rémission de ses péchés sans en avoir une véritable contrition. J. C. a institué le Sacrement de Pénitence pour être administré comme un jugement de réconciliation, qui exige par conséquent que le coupable , non seulement s'accuse d'avoir offensé Dieu, mais encore qu'il se dispose à se réconcilier avec lui ; or cette réconciliation ne peut se faire , sans que le pécheur se repente de l'injure qu'il a faite à Dieu, et sans qu'il ait la volonté de ne plus l'offenser.

Le troisième, quand on s'est confessé sans un ferme propos de ne plus retomber dans le péché ; ou avec de l'attache pour quelque péché mortel ; ou sans vouloir quitter les occasions prochaines du péché , ou sans la résolution de satisfaire et de faire la pénitence imposée par le Confesseur. C'est se moquer de Dieu et irriter sa colère, de prétendre l'appaiser par des paroles, lorsqu'on est disposé à l'offenser par des actions.

Le quatrième, quand on a celé à dessein, ou par honte , ou par crainte, un péché mortel ou qu'on croyoit être mortel, ou une circonstance, qu'on étoit obligé de déclarer ; ou quand on a oublié par sa faute ce péché ou cette circonstance ; nous disons par sa faute, car s'il n'y en avoit point, on ne seroit pas obligé de réitérer sa Confession, mais seulement de déclarer ce qu'on auroit omis.

Nous observerons à cette occasion, qu'un Prêtre qui ne peut confesser un péché mortel qu'il a commis, sans révéler une Confession qu'il a entendue, doit céler ce péché, jusqu'à ce qu'il puisse le déclarer sans violer le sceau de la Confession ; avec l'obligation néanmoins de s'exciter de son mieux à la contrition de ce péché, et d'être dans la résolution de s'en confesser dès qu'il pourra le faire. La raison de cette décision est, que le précepte du sceau de la Confession oblige plus en ce cas, que celui de l'intégrité matérielle de la Confession.

Le cinquième, quand on a commis un péché mortel en faisant sa Confession, et qu'on ne l'a pas déclaré.

Lorsqu'une Confession est nulle par la faute du Pénitent, il est coupable d'un sacrilège, qu'il est obligé de déclarer en particulier en la recommençant. Si le Confesseur est celui auquel a été faite la Confession nulle, et qu'il se souvienne assez de tous les péchés dont le Pénitent s'étoit accusé alors, pour bien connoître le véritable état de la conscience de ce Pénitent, il suffit en ce cas de lui déclarer le défaut qu'il y a eu dans la Confession, et le sacrilège qu'on a commis en la rendant nulle par sa faute.

Quoiqu'on soit indispensablement obligé à réitérer toutes les Confessions qu'on a faites depuis celle qui a été nulle, quand on les a faites avec connoissance de la nullité de la première, il n'en est pas de même lorsqu'on en a fait une nulle de bonne foi et sans connoître cette nullité. On est alors obligé seulement à répéter celle qui a été defectueuse ; pourvu toutefois que celles qui ont été faites depuis, aient eu toutes les conditions nécessaires pour les rendre valides.

La Confession peut encore être nulle par des défauts qui viennent de la part du Confesseur. 1. Si le Pénitent s'étoit confessé à un homme qui n'avoit pas le

pouvoir de l'absoudre. 2. Si le Confesseur ne s'étoit pas servi de la forme légitime de l'absolution ; ou s'il y avoit fait en la prononçant , un changement essentiel. 3. S'il n'avoit eu aucune intention d'absoudre le Pénitent. 4. Si à cause de sa surdité , ou parce qu'il étoit endormi , ou distrait , il n'avoit point entendu les péchés que le Pénitent lui a déclarés.

Lorsque le Pénitent est assuré avoir été dans un des cas dont nous venons de parler , et même s'il doute avec fondement y avoir été , soit que le défaut vienne de sa part , soit qu'il vienne de la part du Confesseur , il est obligé à recommencer sa Confession ; n'y eût-il à cette Confession , qu'un seul des défauts marqués ci-dessus.

Il arrive quelquefois que les Confesseurs sont par leur faute , la cause que les Pénitens ne déclarent pas tous leurs péchés ; et c'est à quoi ils doivent bien prendre garde. Cela arrive , 1. quand ils obligent les Pénitens à se confesser avec précipitation , et qu'ils ne les entendent que par manière d'acquit ; ne pensant qu'à en confier beaucoup , ou qu'à s'en débarrasser au plutôt. 2. Quand au lieu d'écouter les Pénitens avec bonté et avec patience , ils les interrompent sans nécessité pendant qu'ils s'accusent de leurs péchés ; et par-là , leur font perdre la mémoire de ce qu'ils ont à dire. 3. Quand ils s'aigrissent contre eux , leur parlant durement , avec humeur et chagrin , les traitant d'une manière brusque et contraire à la bonne éducation. 4. Quand ils font des gestes ou signes extérieurs , au moment qu'un pécheur s'accuse d'un crime énorme ou infâme ; ce qui cause de la honte au Pénitent , et l'empêche souvent de s'expliquer davantage. 5. Il arrive encore quelquefois que la vie peu régulière des Confesseurs empêche les Pénitens d'avoir assez de confiance en eux pour leur déclarer certaines fautes. Pour éviter tous ces abus , nous renvoyons à la lecture de ce que nous avons dit ci-dessus sur les qualités des Confesseurs , et sur la manière dont ils doivent se conduire pour entendre utilement les Confessions.

Des Confessions générales.

QUELQUE attention qu'ait un Chrétien à vivre saintement et à s'approcher dignement des Sacrements , il est cependant difficile , par une suite de la faiblesse humaine , de ne pas tomber dans certaines négligences , qui , si elles ne sont pas criminelles en elles-mêmes , diminuent cependant insensiblement la ferveur , et entraînent quelquefois dans des fautes considérables. C'est pourquoi les Fidèles plus soigneux de leur salut , outre la fréquente Confession , se prescrivent la règle de faire de temps en temps certaines revues , qui leur font repasser leurs années dans l'amertume de leur cœur ; soit afin de réparer même les légers défauts qui peuvent s'être trouvés dans leurs Confessions précédentes , soit pour mieux connoître leurs progrès dans la vertu. En soumettant encore au jugement du Prêtre des péchés déjà confessés dont ils desireroient de recevoir de nouveau l'absolution , ils demandent à Dieu avec David , que s'ils sont assez heureux pour être déjà purifiés , il les lave encore de plus en plus , il les purifie encore davantage.

Les péchés mortels déjà pardonnés, sont matière suffisante du Sacrement de Pénitence, ces Confessions réitérées des mêmes péchés, se faisant avec une nouvelle douleur d'avoir offensé le Seigneur, et causant toujours quelque honte et quelque confusion au Pénitent qui révèle sa turpitude, sont une nouvelle satisfaction que le Pénitent fait à Dieu; laquelle diminue la peine que ses péchés méritoient; et l'absolution qu'il reçoit, produit en lui une augmentation de la grâce habituelle et sanctifiante, selon les dispositions avec lesquelles il approche du Sacrement.

Le premier motif qui doit engager les Chrétiens soigneux de leur salut à faire des Confessions générales, est la réparation des défauts qui pourroient s'être trouvés dans leurs Confessions particulières. Le second, sont les fruits qu'on tire d'une Confession générale.

La Confession générale, en remettant devant les yeux d'un Pénitent toute sa vie passée, fait qu'il retourne à Dieu avec plus de ferveur; elle le rappelle à la connaissance de lui-même; elle l'excite à une salutaire confusion de sa vie passée; elle lui inspire une plus grande horreur du péché, dont elle porte plus vivement le pécheur à secouer le joug. La Confession générale fait admirer au Pénitent la grandeur de la miséricorde de Dieu qui l'a attendu avec tant de patience; elle tranquillise l'esprit; elle excite dans un Pénitent le bon propos; elle dissipe le trouble de l'ame, elle lui rend la paix, elle la remplit de consolation; elle rétablit la joie dans le cœur. La Confession générale enfin, en nous faisant connoître nos malheureux penchans, nous fait prendre des moyens plus efficaces pour vivre saintement. Elle met un Directeur en état de donner au Pénitent des avis plus convenables à ses dispositions, et ouvre le cœur au Pénitent, pour se déclarer avec confiance dans les Confessions suivantes.

On doit obliger à faire une Confession générale, ceux dont les Confessions précédentes ont été certainement nulles, ou de la validité desquelles on doit prudemment douter. On trouve souvent des Pénitens qui n'ont jamais fait aucune bonne Confession dans toute leur vie; ce défaut ne peut être levé que par une générale qui renferme les précédentes, et qui soit accompagnée des dispositions nécessaires.

On peut connoître qu'on a besoin de faire une Confession générale, 1. par le peu de soin qu'on a eu de bien faire ses Confessions; souvent on se confesse négligemment, presque sans préparation, et plutôt par coutume que par le desir de se corriger. 2. Par le peu de fruit qu'on a tiré de ses Confessions; car c'est par l'amendement, qu'on doit juger si la pénitence a été sincère. 3. Par le peu de fidélité qu'on a eu à exécuter les bonnes résolutions qu'on avoit faites, ne prenant point de mesures pour éviter les occasions du péché. Enfin, par la vie mondaine qu'on a menée; car une Confession faite avec une véritable et sincère douleur, détache le pécheur de l'affection à tout ce qui déplaît à Dieu.

Quoi qu'on ne soit pas obligé à faire une Confession générale quand on n'a point lieu de douter de la validité de ses Confessions, et qu'on a toujours tâché d'approcher du Sacrement de Pénitence avec les dispositions requises; il est cependant bon d'en faire quelque une, pour assurer davantage son salut, et pour se sanctifier de plus en plus.

On doit engager à en faire une , les enfans qui font leur première Communion , la plupart ayant fait jusqu'à ce temps , trop peu de réflexion sur leur salut , pour s'assurer de leurs Confessions passées. On doit la conseiller comme utile à ceux qui choisissent un état de vie , ou qui en changent ; à ceux qui commencent à se convertir , et qui se renouvellent intérieurement pour mener une vie pieuse , réglée et véritablement chrétienne ; à ceux qui sont dangereusement malades , lorsque Dieu par sa bonté leur en donne le loisir et les moyens ; on doit les exhorter à repasser au moins sommairement toute leur vie , quand cela peut se faire , c'est un moyen propre à leur inspirer plus de résignation dans le sacrifice que Dieu demande alors d'eux , et plus de confiance en sa miséricorde.

Lorsqu'on a fait une fois une Confession générale de toute sa vie , avec toute l'attention , et le soin dont on a été capable , et quel'on a tâché d'y apporter les dispositions requises , il suffit de conseiller à ceux qui travaillent à leur perfection , qui sont zélés pour leur salut , et qui desirant d'avancer toujours davantage dans la piété , de faire , dans un temps propre à renouveler leur ferveur et leur dévotion , une revue des péchés qu'ils ont commis pendant l'année.

Lorsqu'on obligera un Pénitent à faire une Confession générale , ou qu'on la lui conseillera , voici les règles que le Confesseur lui fera observer , et qu'il rappellera aussi à ceux qui feront des revues annuelles de l'état de leur conscience.

1. Il l'avertira que pour se préparer à cette Confession , il doit s'examiner avec soins sur les Commandemens de Dieu et de l'Eglise , sur les Vertus Théologiques et Cardinales , sur les devoirs particuliers de son état et de sa profession , sur les péchés mortels et capitaux , ensuite se rappeler ses actions , depuis le jour auquel il commencera cet examen jusqu'au temps de la dernière Confession générale , s'il en a fait une auparavant , ou au delà s'il est nécessaire , ou jusqu'à celui où il a atteint l'âge de la raison , si la Confession est de toute la vie. Il ne faut pas embrasser tout à la fois tout le temps qui s'est passé depuis celui auquel on fait commencer cette Confession , mais on le divisera en parties , remarquant les lieux où on a demeuré , les différens états par lesquels on a passé , les personnes qu'on a fréquentées , et les liaisons qu'on a eues avec elles. En suivant cet ordre , on se ressouviendra plus aisément de ses pensées , de ses paroles , de ses actions , de ses omissions.

2. Si le Pénitent ne fait cette Confession générale , ou cette revue annuelle , que par zèle pour sa propre perfection , à l'exception de certaines fautes plus considérables qu'il doit chercher en premier lieu à connoître pour s'en purifier toujours davantage , en les déclarant encore , il doit être principalement attentif à s'examiner et à s'accuser sur ses progrès dans la vertu , et sur l'utilité qu'il a retirée des Sacremens qu'il a fréquentés. A l'égard des fautes plus légères , qui sont des suites malheureuses de la faiblesse humaine , il ne s'en confessa qu'en général ; de peur que se laissant aller à des recherches inutiles propres à le troubler et à le jeter dans de vains scrupules , il ne perde tout le fruit qu'il doit attendre de sa Confession.

3. Dans toutes sortes de Confessions générales , un Confesseur aura soin , d'exhorter les Pénitens à s'exciter sur-tout aux actes les plus parfaits dont ils seront capables , de Contrition , et d'amour de Dieu. Il leur dira , que leur contrition doit s'étendre , et en général sur les péchés qu'ils ont déjà confessés au-

trefois, et spécialement sur ceux qu'ils accusent alors en détail et avec leur circonstances et leur nombre; afin que leur bon propos sur-tout les affermisse davantage dans la résolution où ils doivent être, de mener une vie plus régulière, plus sainte, et plus parfaite.

4. Le Pénitent qui fait une Confession générale, doit d'abord déclarer les péchés qu'il a commis depuis sa dernière Confession: il ne doit point les confondre avec ceux qu'il a déjà confessés; s'il le faisoit, sa Confession ne seroit pas sincère; car au lieu de faire connoître au Confesseur l'état de son âme tel qu'il est, il auroit sans doute le dessein de le lui cacher; et il seroit difficile de porter un jugement juste sur un pécheur qui useroit de cette supercherie. Il y a une grande différence à faire entre les péchés dont on s'est déjà confessé et dont on a reçu l'absolution, et ceux dont on ne s'est point encore accusé. Les premiers ne sont qu'une matière volontaire du Sacrement; les derniers en sont matière nécessaire. Il y a souvent des avis à donner et des pénitences à imposer pour les derniers, qu'il n'est pas nécessaire de mettre en usage à l'égard des premiers. Il n'y a qu'un motif d'orgueil et la crainte de la confusion, qui puisse engager un Pénitent à confondre ainsi les uns et les autres.

5. Lorsqu'un Confesseur trouvera des pécheurs qui, quoique disposés à faire une Confession générale de toute leur vie, se regardent comme dans l'impossibilité d'en venir à bout, sur-tout lorsque leur mauvaise mémoire ne peut leur rappeler par ordre tous leurs crimes, il les prévendra sur cette peine, et il la leur diminuera en leur offrant de les interroger. Il n'exigera d'eux au commencement de leur Confession, que la déclaration des crimes les plus énormes qu'ils auront commis. Il leur dira de tâcher au moins de se rappeler, ainsi que nous l'avons déjà observé, les divers âges de leur vie, les lieux où ils ont été, les personnes avec qui ils ont vécu, les emplois qu'ils ont eus, etc. Le souvenir de ces articles en gros, les mettra en état de répondre au Confesseur lorsqu'il les interrogera pour suppléer au détail. Ensuite par des interrogations prudentes et ingénieuses, le Confesseur tâchera peu à peu de pénétrer dans les plis et replis secrets de leur conscience, pour en découvrir l'état. Pour y réussir, il sera attentif à examiner par tout ce que diront les Pénitens, leur esprit, leur caractère, leurs penchans et inclinations, pour pouvoir leur faire avouer par-là, d'autres fautes sur lesquelles peut-être l'aveuglement causé par de mauvaises habitudes, ou le défaut d'instruction, leur auroit jusqu'alors fermé les yeux.

Il faut une grande prudence aux Confesseurs pour ordonner, ou pour conseiller les Confessions générales aux Pénitens; pour discerner en cela ce qui est plus convenable à leur salut, en égard à certaines circonstances; ce qui est nécessaire, ce qui est permis, ce qui est expédient, ce qui peut être nuisible. C'est une mauvaise maxime propre à éloigner certaines personnes de la Confession, dangereuse même quelquefois et pour les Pénitens et pour les Confesseurs d'exiger de tous les Pénitens sans distinction, qu'il fassent une Confession générale, sans autre raison, que parce qu'on les entend pour la première fois. On ne la leur doit demander ou conseiller que dans les cas que nous venons de marquer; ce seroit s'exposer à être accusé de curiosité, d'imprudence, ou d'ignorance, d'agir selon d'autres principes.

7. Quelqu'utilité qu'ait la Confession générale, lorsqu'on la fait à propos et

avec de saintes dispositions ; elle deviendrait cependant inutile et même dangereuse à qui voudrait la recommencer sans cesse, sans sujet, par scrupule, ou par une incertitude continuelle sur l'état de sa conscience ; principalement si la vie passée doit présenter des péchés dont le souvenir peut souiller l'imagination et l'esprit, et faire de fâcheuses impressions sur le cœur. On ne doit jamais ordonner la Confession générale aux personnes que l'on reconnoît scrupuleuses ; on ne doit même la leur permettre, que lorsqu'on en voit une nécessité clairement marquée ; encore ne faut-il pas facilement les croire dans les raisons qu'elles allèguent pour l'obtenir. Nous l'avons déjà remarqué ; l'expérience fait connoître que ce moyen extraordinaire augmente souvent leurs troubles et leurs inquiétudes, et les jette dans de plus grands embarras. Il suffit qu'elles donnent un soin raisonnable à l'examen de leur conscience, qu'elles s'excitent à la contrition, qu'elles en produisent des actes, et qu'elles confessent leurs péchés sans les exagérer ni les diminuer ; après quoi elles doivent demeurer en paix, et s'abandonner à la miséricorde de Dieu. Par les mêmes raisons, lorsqu'on voit un Pénitent se laisser facilement agiter par des scrupules, on doit peu lui permettre la revue même d'une seule année. On peut voir ce que nous en avons dit en parlant de la prudence des Confesseurs à l'égard des scrupuleux.

Du Précepte de la Confession.

LE Sacrement de Pénitence est nécessaire de nécessité de précepte divin à ceux qui ont péché mortellement depuis leur Baptême. Ce précepte oblige particulièrement, quand on est en péril évident de mort, ou sur le point de s'y exposer. C'est pourquoi ceux qui se trouvent attaqués d'une maladie dangereuse, ou exposés à un danger probable de mort, comme des soldats qui vont au combat, des femmes sujettes à avoir des accouchemens dangereux, ceux qui se voient en péril de faire naufrage, sont obligés de se confesser, s'ils se sentent coupables de péché mortel, pour ne pas s'exposer à perdre leur âme. Les préceptes affirmatifs obligent dans le cas de nécessité. Le cinquième Concile de Milan, tenu par S. Charles, enjoint aux Curés de veiller à ce que ceux qui vont dans un pays d'Hérétiques, où ils ne trouveront point de Confesseurs, se confessent avant leur voyage.

Dans le danger de mort, les Curés et autres Pasteurs sont obligés, par devoir de justice, d'administrer les Sacramens à leurs peuples, sur-tout de les confesser, même au péril de leur propre vie. Ils ne peuvent même dans aucun autre temps les refuser, lorsqu'ils s'adressent à eux pour être entendus en Confession, et qu'ils le leur demandent raisonnablement. C'est pourquoi il leur est enjoint de se tenir assidus au Confessionnal, sur-tout pendant le Carême, aux principales Fêtes de l'année, et généralement lorsqu'ils en sont requis, sans se rendre difficiles.

Plusieurs Bulles des Papes, et plusieurs Conciles ordonnent aux Médecins, d'avertir les Malades de se confesser quand ils sont appelés auprès d'eux. Le Roi Louis XIV. par sa Déclaration du 13 Décembre 1693, art. 12. leur a enjoint, ainsi qu'aux Apothicaires et Chirurgiens, d'avertir les Curés des Paroisses aussi-tôt

qu'ils jugeront les maladies dangereuses, afin que les Malades puissent recevoir le secours des Sacramens. Les Curés et Confesseurs des Médecins, Chirurgiens et Apothicaires, auront soin de leur rappeler cette importante obligation.

On est obligé par le précepte divin de se confesser, quand on est coupable de péché mortel, et qu'on doit faire une action qui ne convient pas à un homme souillé de péché mortel, comme lorsqu'on veut administrer ou recevoir un Sacrement.

Quoique ce précepte n'oblige pas absolument et par lui-même, une personne exposée à un danger probable de mort, qui, après avoir examiné exactement sa conscience, ne se reconnoît coupable d'aucun péché mortel, il l'oblige cependant par accident dans ce cas de mort, soit à cause du scandale qu'elle donneroit en ne se confessant pas, soit pour éviter alors le péché de présomption, soit pour empêcher qu'elle ne se trompe en se flattant trop, regardant comme véniel ce qui est mortel. D'ailleurs on a besoin dans cette extrémité de plus de grâces; et le Sacrement de Pénitence en procure de plus abondantes. Enfin, s'il est utile pendant la vie de confesser les péchés véniels, si cette Confession est une pratique salutaire autorisée par l'exemple des Saints, cette utilité et ces avantages ne doivent-ils pas regarder encore plus spécialement le cas du danger de mort?

Le précepte divin de la Confession oblige par lui-même, hors le péril de mort. Car les préceptes positifs et affirmatifs obligent, non seulement dans le cas d'extrême nécessité, mais encore lorsqu'on juge probablement qu'il est nécessaire de les observer. Or, qui oseroit dire que J. C. n'ait institué le Sacrement de Pénitence que pour le seul cas de mort? L'homme a souvent besoin de rentrer en grâces avec Dieu, parce qu'il arrive souvent qu'il offense Dieu mortellement, tant il est foible; d'ailleurs le Sacrement de Pénitence a été institué non seulement pour remettre les péchés, mais encore pour empêcher d'y tomber. J. C. a donc voulu que les Fidéles le reçussent plusieurs fois dans leur vie. *Si tous ceux qui sont régénérés par le Baptême, dit le Concile de Trente, (Sess. 14. cap. 1. de Pénit.) en conservoient une si grande reconnaissance envers Dieu, qu'ils demeuraient constamment dans la justice qu'ils y ont reçue par sa grace et par son bienfait, il n'auroit pas été besoin d'établir d'autre Sacrement que le Baptême pour la rémission des péchés. Mais, parce que Dieu, qui est riche en miséricorde, a connu la fragilité de notre fonds d'argille et de terre, il a bien voulu aussi accorder un remède pour recouvrer la vie, à ceux-mêmes qui depuis le Baptême se seroient livrés à la servitude du péché et à la puissance du démon, et ce remède est le Sacrement de Pénitence.* On ne peut donc négliger d'y avoir recours, sans s'exposer à s'endurcir dans le mal; parce que c'est une marque qu'on conserve de l'affection pour le péché mortel. C'est une négligence très-criminelle de se voir long-temps dans l'état de la damnation, sans se servir du moyen que J. C. nous a donné pour en sortir. De là on doit conclure, que le précepte divin de la Confession oblige plusieurs fois pendant la vie. L'Eglise, en prescrivant la Confession au moins une fois l'an, paroît avoir fixé le temps auquel on doit se confesser, et avoir expliqué en quel temps oblige le précepte divin. Il semble même que c'est ce que le Concile de Trente a voulu dire (*Sess. 14. cap. 5. de Pénit.*) lorsqu'il déclare que l'Eglise dans le Concile de Latran n'a point établi le précepte de la Confession pour tous les Fidéles, sachant bien qu'elle étoit déjà toute établie, et nécessaire de Droit divin; mais qu'elle a seulement ordonné, que tous et chacun des Fidéles, quand ils se-

roient arrivés à l'âge de discrétion, satisferoient à ce précepte de la Confession au moins une fois l'an. On a donc lieu de penser, qu'on pèche contre le précepte divin de la Confession, lorsqu'ayant péché mortellement, on passe plus d'un an sans s'approcher du Sacrement de Pénitence.

Lorsqu'on a un juste sujet de craindre qu'en différant sa Confession, on oublie, quand on la fera, à s'accuser des péchés mortels qu'on a commis, il est plus sûr dans la pratique de se regarder comme obligé à s'en confesser pendant qu'on s'en souvient, pour ne pas s'exposer au danger évident de ne pas faire une Confession entière.

Lorsqu'on veut recevoir le Sacrement de la très-sainte Eucharistie, on est encore obligé de Droit divin à se confesser, si l'on est coupable de péché mortel. *Et, pour empêcher*, dit le Concile de Trente, (*Sess. 13. Can. 11. de Euchar.*) *qu'un si grand Sacrement ne soit reçu indignement, et par conséquent à la mort et à la condamnation, la sainte Concile ordonne et déclare, que ceux qui se sentent la conscience chargée de quelque péché mortel, quelque contrition qu'ils pensent en avoir, sont nécessairement obligés, s'ils peuvent avoir un Confesseur, de faire précéder la Confession sacramentelle. Et si quelqu'un avoit la témérité d'enseigner, ou de prêcher le contraire, ou bien même de l'assurer avec opiniâtreté, ou de le soutenir en dispute publique, qu'il soit dès-là excommunié.*

Enfin, l'incertitude de l'heure de la mort, et l'avis que J. C. nous a donné de nous tenir toujours prêts pour ce redoutable passage, doivent engager les Chrétiens, qui se sentent coupables de quelque péché qu'ils savent ou qu'ils doutent être mortel, à s'en confesser le plutôt qu'il leur est possible; afin de rentrer dans la grace de Dieu, et se tirer du danger de perdre leur âme, et d'être pour jamais la proie des flammes de l'enfer.

Le Concile de Latran tenu sous le Pape Innocent III, l'an 1215, Can. 21. ordonne à tous les Fideles, qui sont parvenus à l'âge de discrétion, de se confesser au moins une fois l'an, sous peine d'être interdits de l'entrée de l'Eglise, et privés de la sépulture ecclésiastique. Les enfans sont obligés à l'accomplissement de ce précepte, lorsqu'ils ont assez de connoissance pour discerner le bien d'avec le mal, et qu'ils sont capables de duplicité et de tromperie; et ils pechent mortellement en le violant: on doit donc les confesser et les absoudre, pourvu qu'ils sachent les principaux Mysteres de la Foi, et qu'ils donnent des marques suffisantes de contrition.

Quoique le Concile ne détermine pas le temps de cette Confession annuelle, la nécessité de la préparation à la Communion Paschale a établi le pieux usage de la faire dans la quinzaine de Pâques. Le Concile de Trente a déclaré *approuver* la coutume de se confesser dans le temps du Carême, *comme remplie de piété et digne d'être retenue.* (*Sess. 14. Cap. 5. de Pœnitentia.*) Les Curés de ce Diocèse auront soin d'avertir leurs peuples de ce précepte, dès le commencement du Carême; ils les exhorteront même à se confesser avant la quinzaine, en sorte qu'ils n'aient besoin que d'être réconciliés la veille ou le jour de leur Communion Paschale: pour cet effet, ils leur représenteront qu'il ne seroit pas possible, dans un intervalle si court, et partagé par de longs Offices, de donner à chacun d'eux tout le temps qui seroit à désirer pour une Confession annuelle; ajoutant que, faute de cette précaution, ils s'exposeroient au danger de ne pas communier

communier à Pâques , en cas d'habitude mortelle , ou pour quelqu'autre raison qui obligeroit de les différer.

Le Canon du Concile de Latran ne renferme pas un simple conseil , mais un précepte que tout Fidele est tenu d'observer ; comme le Concile de Trente l'a déclaré. (*Sess. 14. Can. 8. de Pœnit.*) Les peines dont ce Canon menace ceux qui manqueront à ce qu'il prescrit , marquent d'ailleurs clairement que c'est un commandement que ce Concile fait à tous les Fideles qui ont atteint l'âge de discrétion. Ces peines ne sont pas encourues *ipso facto* ; un Curé n'a pas droit d'interdire l'entrée de l'Eglise , ni de priver de la sépulture Ecclésiastique celui de ses Paroissiens qui ne satisferoit pas à ce devoir. Il faut qu'il y soit autorisé par un Jugement du Supérieur.

Quoique , par le précepte de la Confession annuelle , on ne soit pas obligé de se confesser , si on n'a commis que des péchés véniels , il convient néanmoins de se présenter à un Confesseur , par crainte de causer du scandale , par respect pour le Commandement de l'Eglise , pour marquer son obéissance , et afin de déclarer qu'on ne se sent coupable d'aucun péché mortel. Un Pénitent , qui ne seroit pas assez éclairé pour connoître si les péchés sont mortels ou véniels , doit en pareil cas se confesser , et prendre le parti le plus sûr ; pour ne pas risquer de désobéir à l'Eglise , et de communier avec la conscience souillée de quelque péché mortel.

Quoiqu'on se soit confessé pendant le Carême , si on se sent coupable à Pâques d'un seul péché mortel , on est obligé de se confesser pour faire la Communion Paschale ; parce que le précepte de la Confession oblige à Pâques indirectement , ceux qui sont souillés de quelque péché mortel , à raison de la Communion qu'ils sont obligés de faire en ce saint temps.

Celui qui a passé une année toute entière sans se confesser , soit qu'il n'ait pas voulu , ou qu'il n'ait pas pu obéir au Canon , *Omnis utriusque sexus* , n'est pas dispensé , quoique l'année soit finie , de satisfaire à ce devoir ; et il doit se confesser au plutôt l'année suivante. Il faut le regarder comme un débiteur qui n'a pas satisfait à son créancier dans le temps qu'il devoit le payer , et qui ayant laissé passer le terme , n'est pas cependant quitte de sa dette , mais est obligé , après ce terme expiré , de payer le plutôt qu'il le pourra. Il n'est pas du précepte Ecclésiastique de la Confession , comme de celui du Jeûne , du Bréviaire , d'entendre la Messe. L'obligation de ceux-ci n'est attachée qu'au temps marqué pour les accomplir ; en sorte que ce temps étant passé , cette obligation cesse. Mais le précepte de la Confession annuelle ne détermine le temps où l'on doit satisfaire au précepte divin qui l'ordonne , que pour prescrire un terme au-delà duquel on ne puisse pas différer d'obéir , et non pour marquer que l'obligation imposée , doit cesser après le terme expiré. De ce même principe l'on doit conclure , que celui qui ne s'étant pas confessé pendant l'année , prévoit qu'il ne le pourra pas à Pâques , est obligé de prévenir ce temps ; car le précepte de la Confession annuelle oblige pendant toute l'année ; ainsi on doit y satisfaire lorsqu'on le peut.

Les personnes dispensées pour quelque empêchement légitime , de la Communion Paschale , par exemple , pour un vomissement presque continue , ne le sont pas de la Confession annuelle ; et ceux qui sans raison violent le précepte

de la Communion Paschale, et celui de la Confession annuelle, commettent deux péchés distingués.

Les enfans qui ne communient pas encore, ne sont pas obligés de confesser leurs péchés à Pâques, mais ils peuvent le faire en tout autre temps. Pourvu qu'ils se confessent une fois dans le cours de l'année, ils saisissent au précepte de l'Eglise.

L'on ne satisfait point au précepte de la Confession annuelle par une Confession volontairement nulle. Le Pape Alexandre VII a condamné le sentiment contraire, par son Bref du 24 Septembre 1615, et le Clergé de France dans l'Assemblée de 1700, l'a déclaré téméraire, erroné, favorisant les sacrilèges, et se jouant des préceptes de l'Eglise.

Lorsque les Curés et les autres Confesseurs trouvent des Pénitens qui ne se confessent jamais qu'une fois l'an à Pâques, ils doivent ne rien oublier pour leur inspirer plus de zèle pour leur salut. Ils leur représenteront que c'est être insensé d'amasser péchés sur péchés, et s'exposer au danger de mort incertaine, sans avoir cherché à apaiser Dieu si souvent offensé pendant le cours de l'année : que le précepte de l'Eglise sur la Confession annuelle n'a été fait qu'à cause de la dureté du cœur des hommes impénitens, qui peut-être sans cette Loi n'approcheroient jamais du Sacrement de Pénitence ; mais qu'elle attend des vrais Chrétiens, et de ceux de ses enfans qui desirer sincèrement leur salut, plus de piété, des dispositions plus parfaites, et plus d'empressement pour participer souvent et dignement aux Sacremens. Et c'est ce que le Concile de Trente insinue, (*Sess. 14. cap. 5. de Pénit.*) en disant que l'Eglise a ordonné que tous les Fideles satisferoient au précepte de la Confession, *au moins une fois l'an*. Ils exhorteront donc sérieusement ces Pénitens à ne plus différer désormais si long-temps à se confesser ; et pour le leur persuader plus facilement, loin de les traiter avec dureté, ils les recevront avec toute la douceur que leur permettra la fidélité qu'ils doivent au saint Ministère ; ils leur parleront avec bonté et charité, ils les écouteront avec patience, et ils tâcheront de leur donner du scrupule de leur négligence à s'approcher des Sacremens, et de leur persuader combien elle est coupable. Il sera même bon, non seulement de leur recommander la fréquente Confession, mais encore de la leur imposer pour pénitence, selon que la prudence le leur inspirera.

A l'égard des Pénitens qui demanderoient du délai pour satisfaire au devoir Paschal, les Confesseurs observeront encore qu'ils ne doivent pas le leur accorder sans avoir auparavant entendu leur Confession ; pour voir par un examen prudent de leurs dispositions, s'il y a lieu de différer et de renvoyer à un autre temps l'observation d'un précepte dont l'obligation presse actuellement.

De la Satisfaction.

Nous ne saurions obtenir une pleine et totale rémission de nos péchés, commis après le Baptême, et parvenir à un renouvellement total et entier, si ce n'est par de grands gémissemens et par de grands travaux. C'est la Justice de Dieu qui l'exige de nous, dit le Concile de Trente, (*Sess. 14. cap. 2. de Pénit.*)

et c'est pour cette raison que les S. Peres ont appelé la pénitence un Baptême laborieux. Effectivement cette Justice semble demander que Dieu tienne une conduite toute différente, soit pour recevoir en sa grace ceux qui avant le Baptême ont péché sans avoir goûté le don de Dieu ; soit pour y réhabiliter ceux qui, après avoir été délivrés de la servitude du démon, et avoir reçu le bienfait de la régénération, ont porté l'ingratitude jusqu'à profaner le Temple de Dieu, et contrister son Esprit saint. Il convient même à sa miséricorde, que ces derniers ne soient pas pleinement réhabilités, sans aucune satisfaction ; puisqu'autrement il seroit à craindre que prenant occasion d'estimer que leurs péchés sont légers, ils ne vinssent à tomber dans des crimes plus énormes, et à amasser ainsi un trésor de colere pour le jour des vengeances.

C'est une vérité constante par l'autorité de l'Ecriture sainte et de la Tradition, et par la Doctrine de l'Eglise, que toute la peine due au péché n'est pas toujours remise, quoique le péché soit pardonné. Dieu, par le ministère des Prêtres, remet avec le péché, la peine éternelle que le pécheur avoit encourue ; mais il lui reste ordinairement une peine temporelle à subir en cette vie, ou en l'autre. Aussi l'Eglise a-t-elle dans tous les temps imposé aux Pénitens des œuvres méritoires et laborieuses ; telles que sont la priere, le jeûne et l'aumône. Et c'est sur ces principes qu'est fondée la nécessité de la Satisfaction ; qui a toujours été si absolument recommandée par les Saints Peres.

Cette satisfaction ne sert pas seulement à expier le péché commis ; elle tient encore lieu au Pénitent d'un frein salutaire, qui le rend plus réservé et plus attentif sur lui-même ; elle remédie aux restes du péché, et déracine les mauvaises habitudes par le fréquent exercice des vertus contraires ; elle arrête ou détourne les effets terribles de la colere de Dieu.

Nous satisfaisons à la Justice de Dieu, non seulement par les œuvres laborieuses que nous nous prescrivons à nous-mêmes, ou qui nous sont prescrites par le Prêtre ; mais encore en supportant patiemment les fléaux et les afflictions qu'il nous envoie, et par lesquels il a coutume de purifier ses enfans. Ces œuvres et ces souffrances nous rendent conformes à J. C., qui à lui-même satisfait pour nos péchés, nous donnent lieu d'espérer avec une ferme confiance que nous serons glorifiés avec lui.

Quoique cette satisfaction que nous subissons pour nos péchés, nous soit propre, il est vrai néanmoins que nous satisfaisons par J. C. En vain voudrions-nous en tirer la gloire, puisque de nous-mêmes nous ne pouvons rien faire de bien, comme venant de nous. C'est Dieu qui, nous prévenant par sa grace, nous fortifie de telle sorte, que nous pouvons tout en lui. Nous ne devons nous glorifier qu'en J. C. en qui nous vivons, nous méritons et nous satisfaisons par de dignes fruits de pénitence ; fruits qui tirent de lui leur force et leur vertu, qui par lui sont offerts à son Pere, et par lui sont acceptés de ce Pere de miséricorde. Ainsi nos satisfactions ne diminuent aucunement le bienfait de la mort de notre divin Sauveur.

De toutes les manieres de satisfaire à Dieu, la plus efficace est l'accomplissement de la pénitence qui a été imposée par le Confesseur : parce que non seulement c'est une bonne œuvre pénible et laborieuse comme les autres, mais qu'elle a cet avantage de faire partie du Sacrement de Pénitence.

Il faut cependant observer, qu'elle n'en est pas une partie essentielle, mais qu'elle entre seulement dans son intégrité. C'est pourquoi encore que le Pénitent soit obligé d'accepter les pénitences qui lui sont imposées par son Confesseur, et qu'il soit coupable lorsqu'il a manqué sans raison de les accomplir, on ne laisse pas que d'admettre à ce Sacrement, les Malades qui ne peuvent faire qu'une pénitence très-légère, proportionnée à leurs forces et nullement à leurs péchés. On donne même l'Absolution à ceux qui, ayant demandé un Confesseur, ou donné quelque signe de pénitence, ont ensuite perdu l'usage des sens ou de la raison, bien qu'ils soient hors d'état d'accepter et de faire aucune satisfaction.

Il faut distinguer entre la disposition ou la volonté de satisfaire à Dieu, qu'on peut appeler satisfaction *in voto*, et la satisfaction actuelle, c'est-à-dire, l'accomplissement de la pénitence. La satisfaction actuelle n'est pas une partie essentielle, mais seulement intégrante de Sacrement, ainsi que nous venons de le dire, mais la disposition de satisfaire à Dieu, et de réparer, autant qu'on en est capable, l'injure qui lui a été faite par le péché, est de l'essence du Sacrement de Pénitence, elle est absolument nécessaire pour obtenir le pardon des péchés et la rémission de la peine éternelle. La satisfaction actuelle n'est pas nécessaire pour obtenir la rémission de la peine éternelle qui est remise avec la coupe par le Sacrement, mais pour obtenir la rémission de la peine temporelle, en laquelle la peine éternelle est alors changée; suivant la Doctrine du Concile de Trente. (*Sess. 6. cap. 14. de Justific.*)

Nous ne devons pas trouver étrange, si celui qui nous a montré une si grande facilité dans le Baptême, se rend plus difficile envers nous, après que nous en avons violé les saintes promesses. Il est juste, et même il est salutaire pour nous, ainsi que nous venons de le remarquer, que Dieu, en nous remettant la peine éternelle que nous avons méritée, exige de nous quelque peine temporelle, pour nous retenir dans le devoir, de peur que sortant trop promptement des liens de la Justice, nous ne nous abandonnions à une téméraire confiance, abusant de la facilité du pardon.

C'est donc pour satisfaire à cette obligation, que nous sommes assujettis à quelques œuvres pénibles, que nous devons accomplir en esprit d'humilité et de pénitence; et c'est par la nécessité de ces œuvres satisfactoirs, qu'il a obligé l'Eglise dans les premiers siècles à imposer aux Pénitents les peines qu'on appelle canoniques. Elle bannissoit de l'Eglise, pendant la célébration des divins Mystères, les pécheurs soumis à la pénitence publique; elle les exerçoit dans le sac et la cendre, dans le cilice, les jeûnes, les veilles, les gémissemens, les larmes, et dans toute sorte d'austérités; pour faire voir aux Pénitens par son exactitude et son zèle dans la punition des déréglemens de ses enfans, jusqu'où alloit son amour pour la Justice et pour l'innocence.

Depuis que la pénitence publique n'est plus en usage, l'obligation de satisfaire à la Justice de Dieu n'est pas éteinte. L'Eglise continue de faire une loi au pécheur d'expier ses offenses par des œuvres pénibles; et elle fait une loi au Confesseur de les imposer aux Pénitents. Il suffit pour s'en convaincre, de connoître la Doctrine du Concile de Trente. (*Sess. 14. cap. 2. et 8. de Pénit.*). Nous venons de voir ce Concile nous parler de *grands travaux, de grands gémissemens*, comme d'une partie essentielle de la Pénitence, que la Justice de

Dieu exige de nous, lorsque nous avons eu le malheur de nous souiller de quelque crime après le Baptême ; et sans lesquels l'homme pécheur ne peut être rétabli en aucune sorte, (*nequaquam*) dans le renouvellement total et entier, ni obtenir une pleine et totale rémission de tous ses péchés. Ce Concile a donc été bien éloigné de ne proposer cette suite d'œuvres pénibles, que comme un spectacle édifiant par son extérieur ; puisqu'il regarde la Pénitence comme un Baptême laborieux, par lequel il faut que le pécheur se lave dans la peine, dans l'amertume et dans la douleur. Ainsi on ne peut, sans une extrême témérité, et sans combattre la Doctrine du Concile de Trente, regarder les œuvres extérieures par lesquelles on doit satisfaire à la Justice de Dieu, comme l'écorce de la pénitence.

L'hérésie, dans la prétendue Réforme, n'a pas su s'accommoder de ces pratiques extérieures qui humilient, qui mortifient la chair : après avoir ravi à la Pénitence ses parties essentielles, elle a voulu encore lui enlever la satisfaction, en abolissant le précepte du jeûne ; en traitant de foiblesse et de folie, non seulement les austérités des Saints, mais encore toutes les peines salutaires qui nous sont enjointes par les Médecins de nos âmes, pour punir, expier nos péchés, et satisfaire à la Justice de Dieu : or n'est-ce pas entrer dans l'esprit des Novateurs, que de décharger les Pénitens de ces peines, que de les regarder seulement comme des cérémonies extérieures qui n'ont que l'écorce de la Pénitence ? Pourquoi donc le Concile de Trente ordonne-t-il, ainsi que nous le verrons dans la suite, que les Prêtres enjoignent des satisfactions salutaires et convenables, selon la qualité des crimes et l'état des Pénitens, à peine de se rendre eux-mêmes participants et complices des péchés d'autrui ? Pourquoi ce Concile ordonne-t-il que les pénitences imposées par le Confesseur, puissent tenir lieu de punition et de châtiement pour les péchés passés ? Si les œuvres pénibles ne sont que l'écorce et l'extérieur de la pénitence, à quoi bon les recommander avec tant d'instance et tant d'étendue ? À quoi bon s'attacher si particulièrement à en faire valoir le prix, le mérite et la nécessité ? *Qui peccator est*, dit S. Jérôme, (*Comment. in Joël.*) *et quem remordet propria conscientia, cilicio accingatur, et plangat sua delicta.... et cubet vel dormiat in sacco ; ut præteritis delicias, per quas Deum offenderat, vitæ austeritate compenset.*

Il est vrai que cette pénitence de punition, cette punition de vengeance, cette punition de châtiement sévère contre les péchés, n'est pas du goût des gens du monde et du commun des pécheurs, toujours avides à saisir des prétextes à leur lâcheté ; toujours attentifs à employer toutes les frivoles excuses que l'amour propre leur suggère, afin de couvrir leur répugnance pour tout ce qui mortifie la chair et gêne l'esprit. Mais il n'est pas permis à un Ministre de J. C. de les aider à justifier leur mollesse, ni de se faire des principes pour les décharger de la Croix qu'ils doivent porter en suivant J. C. *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa Croix*, dit notre divin Sauveur. *Quiconque ne porte pas sa Croix et ne me suit pas, ne peut être mon Disciple.*

S. Augustin ne pensoit pas qu'un pécheur pût être délivré de l'obligation de se punir pour les péchés passés. *Domine, disoit ce saint Docteur, (in Ps. 50.) non erit impunium peccatum meum. Novi justitiam ejus, cujus quero misericordiam. Sed idèd nolo ut me punias, quia ego peccatum meum punio.* Vous faites, Seigneur, disoit encore ce saint Docteur sur ce Pseaume, vous faites miséricorde à celui

qui confesse son péché, mais à condition qu'il se punira lui-même. *Impunita peccata etiam eorum quibus ignoscis, non reliquisti . . . Ignoscis confitenti ; ignoscis, sed seipsum punienti.* Celui, dit S. Grégoire, (*Hom. 20. in Evang.*) qui est tombé dans des crimes graves, doit se priver avec d'autant plus de zèle des choses permises, qu'il se souvient d'avoir commis des actions qui lui étoient défendues. *Tantò ut se licita debet abscindere, quantò se meminit et illicita perpetrasse.* Ce saint Pape dit (*L. 9. Mor. C. 17.*) que Dieu ne pardonne jamais le péché, qu'il n'en tire quelque vengeance. *Nequaquam igitur peccato parcitur, quia nullatenus sine vindicta laxatur.* Il est donc important que les Pénitens comprennent bien, qu'ils doivent se soumettre à des satisfactions salutaires et convenables, comme à l'ordre de la divine Justice, qui veut que le péché soit puni, lors même que la divine Miséricorde le pardonne ; et que leur pénitence doit être proportionnée à leurs péchés. Acquiescez aux remèdes salutaires qui vous sont prescrits, disoit S. Cyprien. (*Tract. de lapsis.*) Obezissez à de meilleurs conseils, faites une pénitence pleine et entière : *Agite penitentiam plenam.* Pénitence de renoncement, de combats, de violence, de séparation, de douleur, de croix et de mort. C'est celle que l'Evangile nous annonce, et nous prescrit. Pénitence que le Concile de Trente dit, (*Sess. 6. Cap. 14. de Justif.*) consister dans les jeûnes, les aumônes, les prières, et les autres pieux exercices de la vie spirituelle.

C'est donc une illusion et une erreur que de regarder la pénitence comme une vertu purement intérieure, qui ne peut s'occuper que sur l'ame, le cœur et la volonté ; comme une vertu qui n'a pour objet que de combattre les vices et les passions. C'est une erreur de croire qu'elle puisse être pratiquée solidement, sans que le corps s'en ressente ; et qu'il n'en doit rien coûter à cet homme extérieur qui fait une partie de nous-mêmes. Ce Système est bien contraire à la Doctrine et à l'exemple des Saints, qui tous ont joint la mortification de la chair à celle des passions, suivant ces paroles de l'Apôtre : (*Galat. 5. 24.*) *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* La mortification de l'esprit est sans doute plus parfaite que celle du corps ; mais l'une pourtant ne suffira pas sans l'autre. Si l'ame n'a pas péché seule, doit-elle être seule à souffrir pour le péché ? Le corps a concouru avec elle à la révolte contre le Seigneur, il a été l'instrument et le sujet de nos excès ; par quelle raison n'auroit-il aucune part au châtement ? Bien plus, comme c'est le corps qui a séduit l'ame ; on le devoit moins épargner, s'il y avoit ici à pardonner. Dieu lui-même pardonne à l'ame avec cette condition, que nous punirons notre chair à mesure de ses désordres : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem,* dit S. Paul, (*Rom. 6. 19.*) *ita nunc exhibete membra vestra servire iustitiæ in sanctificationem.* Aussi l'on peut remarquer dans les saintes Lettres ; que toutes les fois que le Seigneur exhorte les hommes au repentir de leurs péchés, il leur parle en même temps d'une pénitence extérieure ; et leur promet sa grâce, s'ils en font une de cette manière ; tellement que Dieu, qui sait mieux que nous ce qu'il faut pour apaiser sa colère, prétend que l'extérieur aille de pair avec l'intérieur contrit et humilié de l'homme pénitent. *Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejuniis, et in fletu, et in planctu.* (*Joël 2. 12.*) *Vocabit Dominus ad Retum, et ad plancum, ad calvitium, et ad cingulum sacci.* (*Is. 22. 12.*) Voilà les remèdes puissans que le Seigneur veut que les Juifs emploient pour

appaier sa colere. Et J. C. dans l'Evangile, ne sépare point la componction du cœur, de la cendre et du calice. *In cilicio et cinere penitentiam egissent.* A quoi le corps servira-t-il, si on ne l'afflige pas ? Ce ne sera plus qu'une masse incommode à l'ame, un fardeau qui l'abaissera vers la terre ; et qui l'empêchera de s'élever jusqu'à Dieu. Il faut donc que l'esprit s'assujettisse par la mortification cette partie terrestre de nous-mêmes, pour la faire servir à la fin qui nous est proposée ; il faut mettre la chair hors d'état de combattre contre l'esprit, et la punir de ses révoltes passées ; la chair ainsi soumise concourt de son côté à nous unir à Dieu ; il n'y a plus rien alors dans nous, qui ne soit consacré au Créateur, de qui nous tenons tout ce que nous sommes ; et tout l'homme devient en cet état, un holocauste que le Seigneur ne juge pas indigne de ses complaisances.

Notre salut même sera-t-il en assurance, si nous n'avons de la dureté pour notre corps ? *Je cours*, dit S. Paul, (1. Cor. 9. v. 26. 27.) *non comme à l'aventure ; je combats, non comme baltant l'air : mais je châtie mon corps, et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne devienne réprouvé moi-même.* Paroles terribles pour tant de Chrétiens délicats ! S'ils vouloient se donner la peine de les pénétrer, ils y puiseroient ces deux solides vérités. La première, qu'espérer de se vaincre sans mortifier le corps, c'est battre l'air, et laisser notre ennemi le maître, au lieu de le réduire. La seconde, que la mortification de la chair est un moyen de salut nécessaire, puisque S. Paul nous le déclare. Car quelle étoit la vie de cet Apôtre des Gentils ! C'étoit une suite de travaux, de voyages, de fatigues, de persécutions, de naufrages, de prédications, de toutes sortes d'œuvres de patience, de charité, etc. Cependant, S. Paul, non content de toutes ces souffrances, marte et châtie son corps ; il le réduit en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres la pénitence, ne la pratiquant pas lui-même, il ne devint un réprouvé. Sur quel fondement donc les ennemis de la mortification de la chair se flattent-ils d'en faire assez, non seulement pour leur salut, mais encore pour la perfection Chrétienne ?

Concluons que tous les vrais Pénitens ont cru que c'étoit témérairement se flatter d'être animé d'un vrai esprit de pénitence, quand on n'avoit aucun zèle, aucune ardeur pour en pratiquer les œuvres. L'ancienne discipline de l'Eglise dans l'administration de la Pénitence, n'en est-elle pas encore une démonstration bien sensible ? Etoit-ce seulement pour l'extérieur, que l'Eglise traitoit les pécheurs avec cette sévérité ? Il faut lire ce que les SS. Peres en ont dit, pour voir que l'objet principal de cette tendre Mere étoit d'assurer les Pénitens, et de s'assurer elle-même de la sincérité de leur conversion ; et qu'on ne peut, sans méconnoître avec les Hérétiques sa profonde sagesse, et manquer avec ces Sectaires au respect qui lui est dû, regarder l'ancienne pénitence publique, comme une pénitence de cérémonie.



Regles pour imposer les Pénitences.

Il n'est pas aisé, généralement parlant, de trouver un juste tempérament pour les pénitences extérieures. L'amour propre, toujours fécond en ruses, peut aisément porter à l'un de ces deux excès ; ou de se charger trop le corps des armes de la pénitence, ce qui nous met comme hors d'état de combattre en certaines occasions ; ou de ne prendre point ces saintes armes, ce qui nous laisse comme en butte à tous les coups que nous prépare l'ennemi. La plupart des commençans sont plus sujets à tomber dans le premier de ces deux excès, lorsqu'ayant été égarés de la vraie voie ils retournent sincèrement à Dieu. Ils donnent aveuglement dans la pénitence corporelle, et ils y établissent l'espérance de leur perfection. Cette conduite n'est pas fort surprenante, parce que les mortifications ont je ne sais quoi de consacré qui frappe des commençans, et qui leur semble suffire à tout. Ils joignent à cela l'exemple des Saints, que le commun des Fideles admire, sur-tout par les rigueurs qu'ils ont exercées sur leurs corps ; et comme ils ne connoissent pas les vertus intérieures de ces Saints, ils s'imaginent naturellement que leurs austérités ont été le grand principe de leur sainteté, et la source de leurs mérites. C'est de-là que naît d'ordinaire la ferveur indiscrete dans les nouveaux athletes de la milice spirituelle, c'est là ce qui leur fait croire, que leur soin capital doit être de se consumer de jeûnes, de veilles, de toutes sortes de mortifications extérieures.

La suite de cette illusion est peut-être pire que l'illusion même ; et c'est un secret orgueil, dont il n'est que trop facile alors de se flatter. Qu'il est à craindre, dit S. Cyprien, que quand le corps s'atténue de jeûnes, l'esprit ne se nourrisse d'orgueil ! Car l'amour propre s'applaudit secrètement de cette austérité, comme d'une chose rare et singulière ; et en fait montre, sinon aux autres, du moins à soi-même, ainsi que des soldats qui font gloire ou qui ont de la vanité de leurs blessures. Une autre suite de cette indiscretion, c'est l'affoiblissement du corps, et la perte de la santé ; si bien que les pénitences sans mesure deviennent presque aussi nuisibles à la vertu, que les délicatesses de l'immortification la plus raffinée : *Pernocitationes irrationabiles*, dit Cassien, *dejecerunt quos sommus superare non potuit*. En effet, il arrive aisément à l'homme, de tomber d'un excès dans l'autre ; d'une ferveur sans regle, dans un relâchement sans bornes ; d'un désir immodéré des austérités, dans une horreur extrême de ces saintes pratiques ; et d'une rigueur outrée pour son corps, dans un attendrissement qui fait paroître trop pénible l'exercice même de la priere. C'est là véritablement accabler l'esprit, pour avoir voulu domter la chair.

Le Confesseur qui sait son métier interdit d'abord à son Pénitent tout excès de jeûnes, de veilles, etc. Après cela, il lui fait bien comprendre qu'encore qu'il soit nécessaire de traiter durement son corps, afin de le soumettre à l'esprit, il ne faut pourtant pas se savoir si grand gré de ces pratiques austeres. C'étoit le sentiment de S. François au milieu des plus rudes traitemens qu'il exerçoit

exerçoit sur son corps. Il avoit coutume de dire qu'il n'estimoit pas beaucoup les choses que peut faire un meurtrier, s'il ne cesse d'être meurtrier : un meurtrier, disoit cet homme humble, ne peut-il pas jeûner, veiller, macérer même sa chair, et continuer cependant ses brigandages ? Mais il ne peut aimer Dieu par-dessus tout, qu'il ne renonce à sa profession criminelle, et ne devienne tout un autre homme. Par cette instruction, un Confesseur ramenera son Pénitent à la règle d'une mortification utile ; et fermera en lui toute entrée à l'orgueil. Il faut cependant convenir que les Confesseurs ne sont pas souvent dans le cas de corriger dans les Pénitens ces premiers excès ; et qu'il est rare en comparaison de l'autre, qui est de ne pratiquer aucun exercice de pénitence extérieure, et proportionnée aux forces du corps. Nous venons d'en parler ci-devant ; et nous avons apporté des raisons qui nous paroissent propres à faire connoître aux pécheurs la nécessité de se soumettre aux saintes rigueurs de la pénitence, de se rendre conformes à J. C. crucifié, souffrant et satisfaisant pour nos crimes à la Justice de son Pere ; et de faire tous leurs efforts pour réparer, autant qu'il est en eux, l'injure faite à la sainteté de Dieu.

Après qu'un Confesseur a persuadé à son Pénitent la nécessité de la pénitence extérieure, il doit s'appliquer à régler ses mortifications, et lui apprendre à les sanctifier par l'esprit intérieur qui en est l'ame. Pour se comporter avec prudence sur ce point, il doit imiter la conduite d'un sage Médecin, lequel a égard à trois choses ; au Malade, à la nature du remède, et au temps propre pour employer le remède.

Premièrement, supposé que le pénitent ait long-temps marché dans les voies de l'iniquité, et qu'à la vue de ses crimes et des divines Miséricordes, il conçoive une sainte haine de soi-même, il est certain que suivant les règles ordinaires, on doit lui prescrire beaucoup plus d'austérité qu'à une personne qui auroit toujours vécu dans l'innocence. Nous disons, *suivant les règles ordinaires* ; car l'esprit de Dieu se plaît quelquefois à voir dans une sainte ame, toute la rigueur de la Pénitence unie à toute la pureté de l'innocence. Il faut encore avoir égard aux forces du corps, de crainte qu'on n'accable tout-à-fait la nature, au lieu de la soumettre seulement ; et qu'un excès de sévérité n'aboutisse à un excès d'indulgence pour soi. Un Confesseur doit pareillement examiner la force de l'esprit du Pénitent ; parce qu'il en est qui avec une assez petite santé, supportent une vie très-dure : c'est le Seigneur qui inspire de terribles desirs des souffrances, et qui leur fait en même temps sentir qu'il sait suppléer à la faiblesse de leur complexion. Au reste, toute sorte de mortification est bonne, pourvu qu'elle n'affaiblisse pas à un point, qu'on soit hors d'état de faire oraison, et de remplir ses devoirs ordinaires. Par conséquent, on doit moins accorder de pénitence à ceux qui sont obligés de fatiguer beaucoup de l'esprit ; et qui gardent une étroite observance dans les Communautés Religieuses. La raison en est évidente ; c'est que le travail de l'esprit consomme le corps : *Frequens meditatio, carnis afflictio est*, dit l'Esprit Saint ; et que la Règle d'une Communauté est plus sévère à la nature, que tout ce qu'on pratique de mortification dans le siècle.

Secondement, un Confesseur doit prendre garde à l'esprit de mortifications qu'il conseille, ou qu'il prescrit au Pénitent. Les uns affligent l'homme au dedans, comme sont les veilles et les jeûnes ; les autres l'affligent au de-

hors , comme sont le cilice, la discipline, etc. Il est rare que les dernières nuisent extrêmement à la santé ; et ainsi un Confesseur peut les permettre davantage , principalement à certaines gens plus amateurs de leur corps, que foibles de leur tempérament. Ces personnes sensibles au moindre mal, doivent apprendre à devenir de dignes membres d'un Chef couronné d'épines.

Troisièmement , un Confesseur doit être attentif au temps qu'il convient le plus de pratiquer ces mortifications. L'Eglise n'ordonne pas toujours à ses enfans la même pénitence et la même retraite. Cependant, il faut chaque jour mortifier la chair en quelque chose , afin de rendre chaque jour un hommage à la Justice Divine ; et un Confesseur ne doit jamais refuser à un Pénitent toute austerité ; à moins que par ce refus il ne veuille l'éprouver , ou exciter en lui un plus grand desir de la souffrance. C'est ce qui se pratique aussi quelquefois à l'égard de certaines personnes d'une haute perfection , à qui l'on interdit pour un temps toutes macérations , afin de les humilier , et de mettre leur obéissance à l'épreuve. Enfin , on peut accorder plus de pénitence dans le temps d'une retraite extraordinaire , d'une revue de toute la vie passée , etc. En ces circonstances , des mortifications qui seroient un trop pesant fardeau , deviennent supportables , parce qu'elles ne dureront pas.

Mais toutes ces précautions de la part du Confesseur laisseroient l'œuvre encore imparfaite , s'il n'accoutumoit le Pénitent à vivifier par l'esprit les mortifications de la chair. Sans ce principe qui les ennoblit , elles ne mériteroient pas le nom d'offrandes faites au Seigneur ; avec ce principe , elles lui agréent infiniment , et prennent la forme de toutes les vertus Chrétiennes. Si on se mortifie pour réprimer l'intempérance , on fait une acte de Tempérance ; si c'est pour satisfaire aux dettes qu'on a contractées envers Dieu , on fait un acte de Justice ; si c'est pour surmonter les obstacles de la vie spirituelle , on fait un acte de Force ; si c'est pour offrir son corps en sacrifice au Seigneur , on fait un acte de Religion ; si c'est pour assurer davantage son salut , on fait un acte d'Espérance ; si c'est pour obtenir la conversion des pécheurs , ou la délivrance des âmes qui sont dans le Purgatoire , on fait un acte de Charité envers le Prochain ; et si c'est uniquement pour plaire au Seigneur , on fait un acte d'amour de Dieu. Que de trésors à amasser pour le Ciel ! Il faut les faire connoître à un Pénitent , afin qu'il conçoive une extrême ardeur de les acquérir. Qu'il ne preme point tout-à-tour ces motifs en particulier , mais qu'il s'habitue à les réunir tous ensemble , et qu'il mette toujours à la tête le principal , qui est de plaire au Seigneur. Que si l'en se trouvoit tellement épuisé de forces , qu'on ne pût faire des mortifications extérieures , il ne faudra pas pour cela qu'on reste dépourvu de tout le bien que les autres en retirent. Un Confesseur doit alors avertir le Pénitent de substituer à cette foiblesse qui ne dépend pas de nous , un desir sincere et une sainte envie d'imiter ceux à qui les forces ne manquent pas. Parmi les œuvres extérieures recommandées par la Loi de Dieu , il y en a dont plusieurs Chrétiens sont dispensés par une véritable impuissance. Mais quand on ne peut pas tout faire , on n'est pas alors dispensé de tout. L'Eglise ne demande de la pénitence extérieure , que ce que chacun peut faire selon ses forces et facultés , et ce qui peut compatir avec les devoirs de son état : qu'il ne fasse l'aumône que selon son pouvoir ; mais qu'en donnant peu lorsqu'il ne peut pas don-

ner beaucoup, il remplace la modicité du don, par l'abondance de la Charité qui le lui fait faire ; qu'il domte sa chair rebelle par le jeûne, quand il le peut sans faire tort à sa santé, ou quand il ne le peut pas, par d'autres voies qu'il n'est pas difficile de trouver quand on les cherche sincèrement ; qu'il se défende d'une oisiveté dangereuse, sinon par un travail pénible et au dessus de ses forces, au moins par des occupations sérieuses, utiles, convenables à son état et à ses dispositions. Il faut en dire de même de toutes les autres œuvres extérieures de pénitence : c'est à la sagesse du Confesseur à en juger différemment selon les différentes forces et les différens états des Pénitens.

En faisant sentir à ceux dont on gouverne la conscience, la nécessité de la mortification, on doit chercher les moyens de la leur inspirer. Il faut leur apprendre à ne se rien pardonner ; à se mortifier chaque jour dans la haine d'eux-mêmes, dans la conformité à la volonté de Dieu, dans le renoncement à toute volonté propre ; à se défaire de tous leurs appétits déréglés ; à rompre toutes leurs volontés par une mortification universelle qui n'excepte rien, par une mortification constante qui ne se relâche jamais.

Pour y réussir, il faut leur demander peu dans les commencemens, mais leur demander sans relâche ; gagner toujours quelque chose sur leur penchant naturels ; ne rien oublier pour avancer chaque jour en eux cet édifice spirituel, pour le presser, pour le perfectionner, jusqu'à ce qu'ils en soient à l'entière abnégation d'eux-mêmes. Il faut leur rebattre sans cesse la nécessité de cette abnégation, la graver profondément dans leur esprit, ne point être content qu'elle n'ait passé dans le cœur, et qu'ils ne se renoncent en tout pour ne plus vivre qu'en J. C. : *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* (Rom. 8. 13.) Il faut leur rappeler les exhortations fréquentes du Sauveur à la mortification continuelle, qu'il exprime en différens termes, mais qui reviennent tous à cette mortification. J. C. veut que nous *portions notre Croix* en supportant pour l'amour de Dieu les choses les plus pénibles ; que nous *renoncions à nous-mêmes*, en nous privant des choses agréables ; que nous employions *la force et la violence*, pour surmonter les obstacles qui nous empêchent de faire le bien ; que nous ajoutions à tous ces efforts celui de *hair notre ame*, en ne nous regardant pas simplement comme des étrangers qu'on ne s'embarrasse guère de ménager, mais comme nos plus grands ennemis à qui nous ne cherchons qu'à faire de la peine, et que nous mortifions, nous humilions, nous persécutons en toute rencontre. Ainsi, tant que l'Evangile de J. C. subsistera, il sera vrai que la mortification parfaite est la seule voie pour arriver à la sainteté.

Le Confesseur doit donc apprendre au Pénitent, 1. à mortifier ses sens. Pour l'y déterminer, on ne peut lui imprimer trop avant dans l'esprit cette vérité, que plus la nature trouve de goût à ce qui flatte les sens, plus elle en devient esclave ; de sorte que tous ses penchans iront désormais à des plaisirs sensibles. Mais le Seigneur demande le sacrifice de ces recherches, parce que nous devons tendre toujours à nous unir à lui. Il ne s'agit pas ici des plaisirs honteux ; nous ne parlons que des plaisirs qui sont plutôt des amusemens que des péchés ; il faut en inspirer l'éloignement aux Pénitens, si on veut les élever à quelque degré de perfection. Ce langage pourra leur paroître dur dans les commencemens : il est à propos de l'adoucir, en leur faisant voir que les plai-

sirs, tout permis qu'on les suppose, appesantissent l'âme, et la rendent incapable de goûter bien les choses de Dieu. Qu'une personne, par exemple, qui se répand beaucoup aux objets sensibles, se présente à l'oraison; sans compter les distractions, ou qui lui viennent, ou auxquelles elle se porte naturellement, quel goût peut-elle prendre à un exercice tout spirituel? La nécessité de la mortification des sens étant bien établie, le Confesseur reglera la pratique, qui consiste à priver les sens des objets qu'ils aiment, ou du moins à leur en interdire le plaisir. Cependant, le Confesseur ne prescrira point ces règles de mortification, sans discernement et sans égard. Il est vrai que le cœur ne doit pas être l'esclave des sens, mais il ne convient pas non plus qu'il en soit le tyran. Il ne faut donc dans les choses permises, ni refuser tout, ni accorder tout, mais tenir un milieu qui penche néanmoins un peu plus à la sévérité; car nous devons toujours nous défier de nos sens, qui conservent souvent toute leur activité, lorsque nous les croyons les plus mortifiés. Au reste, c'est la vertu qui doit être le principe de la condescendance qu'on demande ici au Confesseur; c'est la raison, et non l'amour propre du Pénitent qu'on doit consulter, pour accorder aux sens une chose par forme de relâchement nécessaire.

Enfin, il importe infiniment de recommander au Pénitent, et d'accréditer de tout le pouvoir et de tout le zèle du Confesseur, cette mortification. Comme l'usage des sens est continu, le progrès qu'on fait dans la vertu est continu, lorsqu'on ne cesse point de les mortifier. D'ailleurs le retranchement de ces satisfactions du corps dispose l'âme à recevoir de Dieu, les consolations de l'esprit, et l'accoutume à la mortification intérieure.

2. Il ne suffit cependant pas qu'un Confesseur apprenne au Pénitent à mortifier ses sens, il faut encore sur-tout lui apprendre à mortifier ses passions. Pour parvenir à la sainteté, et pour l'oraison, cette mortification intérieure est d'un bien plus grand secours que celle des sens. Afin de bien instruire les autres de cette vérité, il faut qu'un Confesseur commence par s'instruire lui-même des passions, de leur nature, de leur nombre, du ravage qu'elles causent dans l'âme, et des moyens de les dompter. Mais, quoique le combat contre les passions doive être général, il faut exciter le Pénitent à combattre particulièrement la passion dominante; passion que les personnes même spirituelles laissent souvent régner en paix, tandis qu'elles combattent toutes les autres par une mortification assidue. Entre toutes les affections du cœur humain, il s'en trouve une qui lui est toujours plus chère que les autres: cette affection est ce qui distingue proprement un homme d'un autre homme; elle est si marquée qu'on ne s'y trompe point, et qu'on dit tous les jours: un tel est un homme colére; un tel est un esprit vain, etc. C'est là ce qui se nomme passion dominante: or, cette passion étant vaincue, le fort de la guerre intestine cessera.

Pour donner aux Pénitents les moyens de pratiquer la mortification des passions et celle des sens, un Confesseur doit lire ce qu'ont écrit là-dessus, les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle: cette matière est trop étendue, et nous meneroit trop loin.

Voyons à présent quelles satisfactions les Confesseurs doivent imposer aux Pénitents, pour se conformer aux intentions de l'Eglise, et suivre exactement les règles de la justice, de la prudence, et de la piété.

Les Confesseurs doivent user ici d'une grande prudence , et implorer l'Esprit de Dieu pour imposer des satisfactions salutaires , convenables , et proportionnées tant à la qualité des crimes , qu'à l'état et à la situation des Pénitens ; persuadés que s'ils le traitent avec trop d'indulgence , se contentant de leur enjoindre de légères pénitences pour des péchés énormes , ils se rendront eux-mêmes participans et responsables devant Dieu des crimes de ceux qu'ils conduisent.

Les pénitences que les Confesseurs imposent , doivent être pénales et médicinales ; pénales , c'est-à-dire humiliantes et pénibles pour punir le pécheur ; médicinales , pour le corriger , le guérir , et le préserver de la rechûte.

L'Eglise ne jugeant pas à propos de rétablir l'observance des anciens Canons touchant les pénitences ou satisfactions à imposer aux pécheurs , n'oblige pas aujourd'hui les Confesseurs à les suivre exactement. Ainsi ce seroit vouloir être plus sage que cette Epouse de J. C. , toujours conduite et éclairée par l'Esprit Saint , de prétendre faire revivre cette ancienne Discipline dans le sacré Tribunal , en imposant des pénitences. Il y auroit une grande témérité , et ce seroit se rendre coupable de mépris pour ses réglemens , d'oser blâmer son indulgence , et de refuser de s'y conformer. Cependant si l'Eglise a changé de discipline , pour des raisons sur lesquelles nous devons nous en rapporter à sa sagesse et à sa tendresse pour ses enfans , elle n'a pas changé d'esprit ; si les Canons pénitenciaux sont abrogés depuis plusieurs siècles pour la détermination du temps et des exercices de la pénitence , les Confesseurs n'en sont pas moins tenus de proportionner les pénitences aux péchés , autant qu'ils le peuvent. Saint Charles Borromée les avertit d'apprendre ces Canons , parce que , quoi qu'ils ne soient pas obligés de les suivre , ils peuvent néanmoins en tirer beaucoup de lumières pour se conduire avec prudence dans l'imposition de la pénitence ; pour connoître la différence énorme des péchés ; pour exciter les pécheurs à la contrition ; pour leur faire connoître avec quelle sévérité l'Eglise punissoit autrefois les crimes qui font la matière de leur Confession , pour leur en donner par-là plus d'éloignement et plus d'horreur ; et pour les engager à exécuter d'autant plus promptement et plus fidèlement les pénitences qu'ils leur imposent , qu'elles sont beaucoup plus douces et plus faciles que celles dont on punissoit autrefois les mêmes péchés. Les Confesseurs doivent enfin faire entendre aux Pénitens , que si on ne suit pas à leur égard la rigueur de ces anciens Canons , c'est pour s'accommoder à leur foiblesse ; que les pénitences douces qu'on leur ordonne , ne les dispensent pas d'en faire de plus rudes ; qu'ils doivent suppléer eux-mêmes au défaut de celles qu'on leur prescrit , par leur ferveur , par leur contrition , et par des satisfactions et mortifications volontaires.

Ainsi , quoiqu'il ne dépende pas des Confesseurs de conduire les pécheurs selon la rigueur des premiers temps , et de renoncer à l'indulgence actuelle de l'Eglise , toujours également sage et dirigée par l'Esprit Saint dans sa sévérité et dans sa condescendance , on ne peut en conclure que l'adoucissement de sa discipline dans l'imposition des pénitences , donne aux Confesseurs le pouvoir d'exempter les pécheurs des travaux de la pénitence , et les autorise à n'en donner que de légères. Ils ne sont pas les maîtres d'imposer à leur gré des sa-

tifications aux pécheurs; ils doivent faire attention au ministère qu'ils exercent. Comme Juges, ils doivent juger sainement et selon les règles de la Justice, mettre de la proportion entre la satisfaction du pécheur et l'offense qu'il a commise. Comme Médecins, ils doivent donner aux Malades des remèdes convenables aux maladies; non seulement pour les guérir, mais encore pour prévenir les rechûtes. C'est avoir peu d'idée de la grandeur de Dieu, et de la malice du péché, de donner occasion aux pécheurs par une lâche condescendance, de regarder comme légères, des fautes pour lesquelles on exige des réparations qui coûtent si peu.

En un mot, un Confesseur doit éviter tout excès. Quoiqu'il ne puisse pas connoître précisément la grandeur de la peine due au péché, il doit néanmoins se souvenir de la sévérité avec laquelle l'Eglise traitoit les pécheurs dans le temps que sa discipline étoit dans sa force; et s'accommodant à la douceur avec laquelle cette bonne Mère traite ses enfans dans ces derniers temps, il doit tenir le milieu entre une trop grande sévérité qui pourroit jeter dans le désespoir, et une trop grande indulgence qui feroit tomber dans le péché et dans le libertinage.

Pour s'acquitter dignement d'un devoir si important, les Confesseurs auront premièrement égard à la qualité des péchés, à l'espece, au nombre, et aux circonstances qui les rendent plus ou moins griefs; car, généralement parlant, plus les péchés sont grands, et plus grand est leur nombre, plus aussi la pénitence doit être rigoureuse. Ils la proportionneront, autant qu'il sera possible, à la nature du péché. *Ils doivent observer*, dit le Concile de Trente, (*Sess. 14. cap. 8. de Pénit.*) *que la satisfaction qu'ils imposent, non seulement puisse servir de remède à l'infirmité des Pénitens, et de préservatif pour conserver leur nouvelle vie; mais qu'elle puisse aussi tenir lieu de punition et de châtimement pour les péchés passés.* Ainsi le Confesseur doit, autant qu'il se peut, imposer des pénitences satisfactoires, proportionnées à la grièveté des péchés, médicinales et salutaires; qui expient en même temps le passé, et qui servent de préservatif pour l'avenir; qui arrêtent l'impétuosité des passions et la force des mauvaises habitudes, et qui obligent les Pénitens à se tenir sur leurs gardes; qui soient toutes opposées aux vices qu'ils veulent détruire, pour corriger les pécheurs, et les empêcher de retomber. Pour cet effet ils ordonneront, par exemple,

A ceux qui sont sujets à l'impureté; des œuvres qui affligent la chair; comme de se mortifier dans le boire et dans le manger; de jeûner; de se priver des plaisirs permis dans l'usage de la vue, de l'ouïe, de l'odorat; de porter le cilice; de coucher sur la dure; ou de faire quelque autre macération corporelle, et de mortifier leur corps par d'autres peines sensibles. Ils leur ordonneront encore la prière, et sur-tout la fuite de l'oisiveté et des occasions, le travail et la retraite.

A ceux qui font des excès de bouche; de jeûner; de ne boire que de l'eau à certains jours, ou d'en mettre beaucoup dans leur vin, dont il faut les obliger de régler la quantité; d'être attentifs à ne point chercher ce qui est exquis et selon leur goût; d'éviter dans les repas l'empressement, et de manger pour le plaisir; de s'abstenir de manger quelque chose qui n'est pas nécessaire; de ne point se rendre difficile en ce qui regarde le manger; de ne point se plaindre si les choses apprêtées ne sont pas comme ils voudroient; de ne point demander ce qu'ils aimeroient le mieux; de fuir les festins et les cabarets.

Aux avarés ; des aumônes proportionnées à leurs biens ; des pratiques de détachement et de paix dans les pertes ; de patience et de résignation dans les adversités ; de libéralité, en donnant avec plaisir, non seulement lorsque le prochain en a besoin , mais encore toutes les fois qu'il est honnête de donner.

A ceux qui ont pris le bien d'autrui, d'ajouter des aumônes selon leur pouvoir, à la restitution à laquelle ils sont obligés à titre de Justice. Il est nécessaire de faire remarquer aux Confesseurs à l'occasion des aumônes à ordonner à ceux qui ont retenu le bien d'autrui, que ces aumônes ne doivent être enjointes qu'au cas qu'ils aient déjà restitué ce qu'ils avoient à autrui, ou qu'ils aient assez de bien pour faire la restitution, et pour donner des aumônes. On trouve plusieurs Canons des Conciles, qui défendent aux Confesseurs d'ordonner des pénitences pécuniaires à ceux qui ont du bien d'autrui, ou qui ont causé du dommage, avant la restitution et la réparation du dommage ; parce que ces aumônes peuvent mettre obstacle à cette restitution, ou à cette réparation, et qu'il est dangereux qu'elles ne soient faites du bien d'autrui. Un Synode de Cologne en 1280 excommunique les Confesseurs qui, au lieu de la restitution qu'on doit ordonner à ceux qui ont pris le bien d'autrui, leur donneront pour pénitence de faire bâtir des Chapelles, des Eglises, de fonder des Monastères, de faire des legs aux Eglises. C'est pour se conformer à des ordonnances aussi sages, qu'il doit être défendu aux Confesseurs, de convertir en pénitences pécuniaires, ou en aumônes, les restitutions auxquelles les Penitens sont obligés : et au cas qu'après avoir fait les diligences nécessaires et convenables pour découvrir celui auquel appartient la restitution, ils ne puissent le découvrir, ils doivent avoir recours à l'Evêque, et recevoir ses avis et ses ordres.

Aux médisans ; de parler avantageusement du Prochain, de louer et approuver dans sa conduite tout ce qui pourra en être loué ou approuvé ; de renouveler tous les matins la résolution de ne se point mêler des affaires des autres ; et s'il leur échappe d'en parler, de faire une certaine pénitence qu'on leur prescrira. On peut encore leur ordonner certains momens de silence, lorsqu'ils auront la liberté de se taire, dans l'intention d'expier les péchés de la langue ; et leur défendre d'examiner la conduite des autres, lorsqu'ils n'y seront pas obligés par devoir.

Aux orgueilleux ; de s'exercer à des œuvres humiliantes ; de ne jamais parler d'eux-mêmes que dans les cas de nécessité ; de ne se louer jamais, ni rien de ce qui leur appartient ; de ne point s'excuser ; de céder aux jugemens des autres ; de se soumettre à l'obéissance, si leur état les assujettit ; de choisir toujours, autant qu'il dépendra d'eux, la dernière place ; de ne jamais examiner ce qu'on dit ou pense d'eux ; de marquer par leurs actions et par leurs discours, lorsque les occasions s'en présenteront, leur estime pour leur prochain, et qu'ils regardent les autres au dessus d'eux ; de prévenir, autant qu'ils pourront, les personnes avec lesquelles ils se trouveront, par des marques d'honneur et de déférence ; d'écouter et d'aimer les avis et les conseils ; de penser beaucoup à leurs défauts, et de fermer les yeux à ceux des autres ; en un mot, de s'humilier en toutes choses, c'est-à-dire, intérieurement, par les pensées, par les sentimens, par les desirs, et extérieurement par les paroles et par les œuvres, à l'égard de Dieu, du Prochain et d'eux-mêmes.¹

Aux envieux, de s'exercer souvent à la pratique du mépris d'eux-mêmes, et

de l'humilité; de remercier fréquemment le Seigneur pour les biens qu'il fait à ceux dont ils envient le bonheur ou les avantages; de prier pour ceux qui sont les objets de leur envie, en demandant à Dieu tant de fois par jour ou par semaine, de bénir leurs travaux; de faire des actes de pauvreté d'esprit, comme de protester à Dieu qu'ils ne veulent que sa sainte volonté, de lui remettre entièrement le succès de leurs entreprises, de reconnoître qu'il est plus sûr pour leur salut de ne point réussir devant les hommes après avoir fait tout ce qu'ils auront pu. Il faut encore prescrire aux envieux de ne point examiner la conduite de ceux dont la gloire leur fait ombrage, pour n'être pas exposés à les censurer, et à les blâmer afin de satisfaire leur passion; de louer au contraire souvent les personnes contre lesquelles ils se sentent portés d'envie, et d'en parler, ainsi que de tout ce qui leur appartient, aussi avantageusement qu'ils le pourront; de rendre enfin service, autant qu'il sera en eux, à leurs émules, particulièrement dans les choses où l'envie porteroit à ne vouloir pas qu'ils réussissent.

A ceux qui sont sujets à la colere; de se préparer contre la tentation de la colere, en prévoyant les occasions où elle a accoutumé de s'exciter, en se munissant chaque jour de fortes résolutions pour la combattre lorsqu'elle les attaquera; de prendre tous les jours dans leurs prières du matin et du soir, la résolution de ne jamais rien dire, ni faire, ni conclure, lorsqu'ils se sentiront émus de colere, et de différer, quand ils le pourront, jusqu'à ce que l'agitation soit passée; de s'exercer souvent par des actes de douceur, de résignation et de patience; de faire certaines pénitences qu'on leur prescrira, lorsqu'ils se seront laissés aller à la colere, comme prières, ou œuvres humiliantes, telles qu'on les jugera plus propres à adoucir leur caractère.

A ceux qui ont des inimitiés; de faire selon les règles de la prudence, dont le Confesseur doit juger, les démarches qui dépendront d'eux pour se réconcilier avec leurs ennemis, ou de les traiter avec charité et bonté lorsqu'ils en seront prévenus; de s'exercer à la pratique des actes d'humilité, de douceur et de désintéressement; de prier Dieu pour la prospérité spirituelle et temporelle de ceux dont ils croient avoir été offensés, et avec lesquels ils sont en division, et d'y contribuer autant qu'ils le pourront.

A ceux qui sont oisifs, et qui croient être de condition à ne rien faire; de travailler selon leur état: aux femmes, par exemple, ou prescrira le travail manuel, comme coudre, filer, le soin de leur famille, de leurs domestiques et des pauvres. En général, il faut leur prescrire à tous, de plus grandes pratiques de dévotion, des lectures spirituelles plus longues et plus fréquentes, et tout ce qu'on jugera le plus propre à les tirer de cet état d'inaction et d'oïveté.

Aux personnes tièdes, indévotés et indifférents pour leur salut; d'assister aux divins Offices et aux Instructions; de faire de bonnes lectures; de fréquenter les Sacramens; d'être assidus à l'exercice de l'Oraison.

A ceux qui blasphèment, ou jurent en vain le saint Nom de Dieu; de le prier tous les jours à certains temps; de dire plusieurs fois le jour, *Gloria Patri*, etc. *Sit nomen Domini benedictum*; leur enjoindre de prier quelqu'un de les avertir, en cas qu'il leur échappe encore de jurer, afin qu'ils fassent chaque fois une pénitence; de se prosterner le visage contre terre; de faire un certain nombre d'amendes honorables devant le Crucifix; de faire souvent des actes de

Contrition.

Contrition. On leur imposera la souffrance humble des médisances, des accusations injustes, des reproches, sans s'excuser; et le silence en certains momens, lorsqu'on aura appris d'eux-mêmes quels sont ceux où leur état leur permet de le garder.

Aux impies et aux libertins, on ordonnera la prière, la lecture des livres de piété, la retraite, la fuite des compagnies, les génuflexions, les prosternations, la modestie et l'assiduité aux Offices de l'Eglise, la conversation avec les gens de bien, la fréquentation des Sacremens, les bons discours, les visites du saint Sacrement dans les Eglises.

A ceux qui auront négligé d'apprendre ce que tous les Chrétiens sont obligés de savoir, on leur ordonnera d'entendre les Sermons, d'assister aux instructions de leur Paroisse, de se faire instruire au plutôt, et de veiller aussi à l'instruction de ceux qui sont sous leur conduite.

A ceux qui n'ont pas sanctifié les Dimanches et les Fêtes; des aumônes proportionnées à leurs facultés, et qui égalent et surpassent le gain qu'ils ont pu faire en ces jours-là, s'ils en ont violé la sainteté, pour gagner par leur commerce, par leur profession, ou par leur travail. Et si ça été pour passer ces saints jours dans les plaisirs ou la débauche, on leur ordonnera le jeûne, quelques abstinences, ou d'autres œuvres de pénitence et de mortification, la fuite des compagnies pendant ces saints jours. On leur enjoindra encore, d'assister pendant un certain temps à tous les Offices des Dimanches et des Fêtes, aux Sermons et aux Instructions de leur Paroisse.

A ceux qui désobéissent à leurs parens ou à leurs Supérieurs; de faire un certain nombre d'actions contre leur propre volonté, quand ce ne seroit qu'en des choses indifférentes; de donner à leurs parens ou à leurs Supérieurs des marques extérieures de respect, prenant, par exemple, occasion de leur parler doucement et respectueusement, de louer et approuver leur conduite par-tout où elle peut être louée et approuvée.

Outre les pénitences que nous venons d'indiquer, qui sont particulieres et propres à servir de punition et de préservatif pour les péchés qui ont été marqués; en voici de générales qui peuvent être imposées pour toutes sortes de péchés; dont les Confesseurs se serviront selon leur prudence, eu égard aux différentes dispositions et aux péchés des Pénitens, et qui pourront leur être utiles pour en imaginer d'autres.

1. La prière fréquente, et particulièrement le soir et le matin, qu'il ne faut pas manquer d'imposer à ceux qui n'ont pas coutume de la faire. Le Confesseur ordinairement déterminera le temps que le Pénitent y devra employer, en marquant ce qu'il y devra demander; ce sera toujours ce dont le Pénitent aura le plus de besoin. Le Confesseur descendra d'autant plus dans ce détail, que son Pénitent sera plus grossier. S'il est sujet à la colere, il lui ordonnera, par exemple, de dire tous les matins: *Mon Dieu, je veux souffrir de bon cœur telle et telle chose dont je suis accoutumé de me fâcher; je vous offre en satisfaction de mes fautes passées, la peine qu'il me faudra souffrir dans mon travail, dans telle contraction, dans telle occasion; je l'accepte de bon cœur.* Si c'est un homme qui ne pense qu'à ses intérêts, à gagner et à s'enrichir: *Mon Dieu, je renonce à tous mes intérêts; je ne veux travailler que pour votre service; je vous offre tout ce que*

je ferai et souffrirai pendant la journée. Et ainsi des autres, à proportion de leur état et de leurs besoins.

On pourra accompagner la prière des circonstances qui la rendent plus pénible; comme de la faire, ou prosterné, ou les bras étendus; sur-tout quand les Pénitens ont beaucoup offensé Dieu, ou sont engagés dans de grands désordres.

Il faut exhorter les pécheurs à s'adresser souvent et affectueusement à J. C. et à la sainte Vierge; à implorer tout ensemble le secours de J. C. et le crédit de sa sainte Mere auprès de lui. Il faut leur donner une haute idée de la prière, puisqu'en effet nous ne sommes pauvres que faute de prier, selon la pensée de S. Jacques, (*Epist. Cath. 4. 2.*) Il faut tâcher de les bien convaincre de cette vérité si consolante; savoir, qu'il ne tient qu'à eux, secourus de la grace du Sauveur, d'avoir de quoi rompre leurs chaînes; qu'ils ont le moyen efficace de se défaire de leurs mauvaises habitudes, quelque force qu'elles aient prise par la multitude de leurs fautes passées. Et que ce moyen, c'est de réclamer sans cesse la protection toute puissante du Seigneur. Mais que pour être excusé, il faut prier de la manière qu'il convient, avec foi, avec humilité, avec persévérance.

2. Les fréquentes aspirations que le Confesseur ordonnera de faire durant le jour, selon les besoins des Pénitens; et il examinera combien de fois par jour il sera nécessaire de les faire. Ce ne seroit pas assez, par exemple, à celui qui n'a que l'intérêt en tête, d'offrir à Dieu son travail tous les matins. Cette sorte de pénitence est d'un grand secours; car elle rappelle l'esprit, de beaucoup d'égaremens; et elle oblige le Pénitent de penser souvent à Dieu, et de faire réflexion sur lui-même.

3. L'examen de conscience de chaque jour sur tous les péchés de la journée, et particulièrement sur celui qui est dominant, et sur la résolution qu'on a prise dans la prière du matin, pour voir si on l'a fidèlement exécutée.

On rendra cet examen plus utile en le faisant suivre de quelque pénitence, comme de baiser la terre, de donner l'aumône, de faire quelque prière convenable à l'état du Pénitent. Quelquefois il sera à propos, même nécessaire, d'ordonner plusieurs examens pendant le jour; par exemple, à midi et au soir, à cause que le Pénitent est foible et léger, et que ses tentations sont fréquentes.

4. La lecture des livres de piété, que le Confesseur déterminera, marquant au Pénitent combien de temps et combien de fois il doit la faire chaque jour. Il est difficile de se remplir de saintes pensées, si on ne lit les vérités qui les produisent. Mais pour empêcher que la curiosité ne se glisse dans ces lectures, ou que l'inattention ne les rende infructueuses, il faut avertir le Pénitent d'appliquer à ses besoins ce qu'il lira, de n'y chercher que les instructions qui y sont renfermées, et d'y insister assez pour donner à l'esprit et au cœur le loisir de s'en pénétrer.

5. La Méditation quotidienne et l'Oraison, à ceux qui peuvent ou qui doivent la faire; comme aux Ecclésiastiques, et à ceux d'entre les Laïques qui ne sont pas pressés de travailler.

6. Un certain nombre d'actes des vertus dont le Pénitent manque le plus, par exemple, d'humilité, ou de douceur envers la personne avec qui il ne sauroit s'accorder; que ces actes soient au moins intérieurs, si l'occasion ne se présente pas d'en produire d'extérieurs: ce remède est un des meilleurs que l'on puisse faire pratiquer aux Pénitens. Et afin de le rendre plus efficace, le Confesseur,

recommandant au Pénitent de produire chaque jour un certain nombre de ces actes, pourra lui prescrire de faire le soir un examen, pour voir s'il n'y a pas manqué.

7. De tous les remèdes propres à rompre les mauvaises habitudes, et à empêcher les rechûtes, le plus excellent et le plus efficace est la fréquentation des Sacramens. Il sera bon, outre les Pénitences ou satisfactions accoutumées, d'ordonner aux Pénitens de se confesser souvent, par exemple, toutes les grandes Fêtes, ou tous les mois pendant quelque temps; lequel doit être plus long, si l'habitude est invétérée. Il ne faut pas manquer sur-tout d'ordonner la Confession plus fréquente à ceux qui se confessent rarement; car cette négligence est la cause ordinaire de leurs rechûtes.

8. A l'égard des jeûnes, lorsque le Confesseur croira devoir en ordonner au Pénitent, il en déterminera le nombre et les circonstances. Car si ce Pénitent ne peut pas jeûner exactement, soit à cause de quelque infirmité corporelle, soit parce qu'il est dans une famille ou dans une Communauté, et qu'il n'est pas à propos qu'on s'aperçoive de la pénitence, le Confesseur lui prescrira seulement quelques autres mortifications, ou des abstinences secrètes dans le manger; de se retrancher, par exemple, quelque chose de ce qu'il pourroit prendre, soit à un de ses repas, soit à tous les deux du matin et du soir, soit pendant un jour seulement, soit tant de fois pendant la semaine, soit tous les jours. Si c'est un homme de travail, et qui ne puisse pas jeûner, le Confesseur lui ordonnera des abstinences les jours de Dimanche et de Fêtes; lui défendant, par exemple, de faire dans un de ces jours-là plus d'un ou de deux repas, selon ses forces; de boire hors des repas; d'aller au cabaret. On peut encore ordonner à ces sortes de personnes, d'assister à tous les Offices de la Paroisse; de demeurer plus long-temps, par exemple, durant la Messe, à genoux de visiter le saint-Sacrement dans quelques Eglises dont on leur marquera le nombre. Les pratiques de dévotion les jours de Dimanche et de Fête, sont très-utiles pour les gens de travail; le Confesseur s'étudiera particulièrement à les occuper par ces sortes d'actions de piété; car delà dépend la sanctification de toute la semaine, et par conséquent de toute leur vie. Au contraire, la profanation de ces cinq jours est la source de presque tous leurs désordres.

Il est vrai que le travail des pauvres gens est une grande pénitence: mais y étant accoutumés, ils ont besoin qu'on leur prescrive quelque chose d'extraordinaire, quand ils ont commis de grandes fautes, afin de les obliger de rentrer en eux-mêmes. De plus, il faut tâcher que cette peine qui accompagne leur travail soit satisfactoire, et qu'ils la supportent en esprit de pénitence. C'est pourquoi le Confesseur leur ordonnera de l'offrir à Dieu tous les jours un certain nombre de fois; de dire, par exemple trois fois avant midi, et autant après, que de bon cœur ils acceptent le mal qu'il souffrent, et qu'ils remercient Dieu de ce qu'il les châtie en ce monde, plutôt que de les réserver à des peines éternelles.

9. L'aumône est une œuvre satisfactoire recommandée par l'Ecriture sainte, et pratiquée de tout temps dans l'Eglise. Elle est salutaire, comme il a été dit ci-dessus, particulièrement pour les avarés, et pour ceux en qui domine l'esprit d'intérêt. C'est ordinairement le vice des petites gens, qui ont beaucoup de peine à céder de leurs droits, à donner, à prêter et à quitter leurs affaires pour rendre service à ceux qui en ont besoin.

Par l'aumône on entend non seulement toutes les œuvres de miséricorde corporelle, comme donner à manger à ceux qui ont faim, et à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, loger les passans, visiter les malades et les prisonniers, panser les blessés, racheter les captifs, ensevelir les morts; mais encore toutes les œuvres de miséricordes spirituelles, comme enseigner les ignorans, corriger les pécheurs, consoler les affligés, donner conseil à ceux qui en ont besoin, protéger ceux qui sont persécutés injustement, prier Dieu pour ses ennemis, pardonner les injures, supporter les défauts.

1°. Les veilles sont encore à recommander entre les actions de pénitence. Si le Pénitent qui a commis de grands péchés, couche seul, le Confesseur pourra lui ordonner de se lever quelquefois la nuit pour demander à Dieu miséricorde; et il lui demandera combien de fois il doit prier. Le silence et les ténèbres de la nuit ne contribuent pas peu à faire concevoir au Pénitent l'horreur de ses péchés. Il faut néanmoins prendre garde que cette pratique n'intéresse pas trop la santé du Pénitent; comme si elle l'empêchoit de dormir.

11. Il est encore très-salutaire de se mortifier, et d'agir souvent contre sa propre volonté; quand ce ne seroit que dans des choses indifférentes, et de très-petite conséquence. C'est pourquoi le Confesseur trouvant une personne qui aime trop ses aises, et qui est esclave de ses fantaisies, lui prescrira de faire chaque jour un certain nombre d'actions de mortification, et contre sa volonté. A l'égard des personnes spirituelles, souvent les pénitences qui servent à mortifier l'esprit et les passions, sont beaucoup plus utiles que les mortifications corporelles.

12. Afin d'obliger le Pénitent à se tenir mieux sur ses gardes contre une passion violente, ou contre une mauvaise habitude, il est bon de lui donner des pénitences conditionnelles; par exemple, à ceux qui jurent en vain ou proferent des paroles infâmes, il faut leur prescrire de baiser la terre, ou de faire une certaine aumône, ou quelque autre pénitence, s'ils jurent encore ou proferent ces mauvaises paroles, toutes les fois qu'ils s'apercevront d'y être tombé; à ceux qui ont coutume de s'enivrer, s'ils s'enivrent encore, de se priver de vin le lendemain, ou un certain nombre de jours chaque fois qu'ils s'enivreront; et ainsi des autres habitudes, pour la destruction desquelles on pourra ordonner de la même manière des remèdes spécifiques.

Il faut observer cependant que ces sortes de pénitences ne doivent être données qu'avec d'autres; car, comme elles sont seulement sous condition, il pourroit arriver que si le Pénitent ne retomboit plus, il ne feroit aucune pénitence.

Il y a une infinité d'autres pénitences, qui se prennent des occasions et des circonstances où se trouvent les Pénitens; celles-ci doivent être préférées comme les plus convenables. Si par exemple, le Pénitent est pauvre, malade, calomnié, persécuté, s'il demeure avec une personne incommode et de mauvaise humeur, ou qui a besoin de son secours; le Confesseur lui donnera pour pénitence un certain nombre d'actes de vertus de patience, de charité, et autres dont ces occasions lui fourniront beaucoup de matière.

La pénitence que le Confesseur impose, doit attaquer le péché dominant qui est la source de tous les autres; car, pour guérir une maladie, il faut en attaquer le principe. Un orgueilleux, par exemple, se sera mis en colère parce qu'on le méprisoit; il faut punir les péchés de colère qu'il a commis, par des actes de

douceur, de patience, ou d'autres pénitences propres à expier ces péchés, et à en préserver; et son orgueil par des pratiques d'humilité.

Les Confesseurs doivent encore avoir égard à l'état, au sexe, aux infirmités, à l'âge des Pénitens, à la foiblesse de leur esprit comme à celle de leur corps, et à leur tempérament; afin de ne leur pas imposer des pénitences qui leur seroient impraticables, ou ne leur conviendroient pas. Ainsi ils éviteront de prescrire des aumônes considérables à des pauvres, ou à des enfans de famille; d'ordonner des jeûnes à des femmes enceintes, à des nourrices, à des personnes d'un tempérament foible, ou à ceux qui ne pourroient porter leur travail en jeûnant. Il y auroit de l'indiscrétion d'ordonner des pénitences qu'il seroit moralement impossible aux Pénitens d'accomplir, ou qui seroient incompatibles avec les devoirs de leur condition. On ne doit pas même en donner aucune, qu'on ne croie probablement que le Pénitent l'exécutera. C'est pourquoi il ne faut point imposer de pénitences inusitées et extraordinaires, mais seulement celles qui sont requës et approuvées par la pratique des plus habiles Confesseurs, comme sont celles que nous venons de marquer. La prudence doit régler les pénitences, afin qu'elles ne soient pas outrées; c'est-à-dire, qu'elles n'excèdent pas la malice du péché, ou les forces du Pénitent.

Il faut aussi compatir à propos, à la foiblesse de certains Pénitens qui témoignent un désir sincère de conversion; mais qui courroient risque de se décourager, et que loin de convertir, on a lieu de juger qu'on rebutteroit, si on leur imposoit de rudes pénitences. Pour lors il vaudroit mieux en adoucir la rigueur, ou du moins les commuer en d'autres œuvres plus faciles; mais qui leur seroient prescrites pour un plus long-temps, afin de les conduire peu à peu au changement de vie. On pourroit, par exemple, leur ordonner pour six mois, un an ou plus, de faire tous les jours un acte de contrition; de baiser la terre; de réciter le Pseaume *Miserere*, de penser en se couchant, à la mort, aux peines de l'Enfer; de visiter le saint Sacrement, une, deux ou trois fois par semaine; de vaquer tous les jours pendant quelque temps à la lecture spirituelle; de se confesser tous les mois, ou plus souvent; de visiter les Hôpitaux, ou les pauvres Malades; de faire de temps en temps des aumônes convenables à leurs facultés; de s'abstenir du jeu ou des assemblées; de se priver dans leurs repas de quelque chose qui puisse flatter leur goût; ou leur imposer d'autres pénitences semblables, et proportionnées à l'énormité des péchés qu'ils ont confessés. Si la seule idée de se mortifier les effraie, il faut ne leur demander d'abord que le Sacrifice des répugnances plus aisées à surmonter. Les petites victoires qu'on remporte sur soi, ne sont pas d'un prix médiocre, pourvu qu'elles soient fréquentes; et elles préparent insensiblement à de grandes choses.

Lorsqu'un Confesseur croira devoir modérer ainsi la sévérité de la pénitence, il aura soin d'avertir le Pénitent que ses crimes en méritent une bien plus rigoureuse; de lui représenter les travaux longs et pénibles auxquels l'Eglise assujettissoit autrefois ceux qui avoient commis des semblables crimes; de l'exhorter à suppléer par sa ferveur, à cette ancienne rigueur de la Discipline, s'efforçant de multiplier ses bonnes œuvres, ayant recours aux Indulgences de l'Eglise dans les dispositions qu'elle desire, faisant un saint usage des peines de son état, les offrant souvent à Dieu pour l'expiation de ses péchés, et les unissant aux souffrances de J.C.

Le Confesseur ne doit point oublier qu'il tient la place d'un Dieu plein de clémence et de miséricorde; que la douceur doit être sa principale étude; qu'il est impossible de guérir le pécheur s'il ne le veut pas; qu'ainsi il est du devoir et de la prudence de celui qui le conduit, appuyé sur la grâce de Dieu, de travailler à le faire vouloir; à quoi on ne peut réussir qu'en s'insinuant avec douceur, dans son esprit. C'est dans ce principe qu'un Confesseur doit encore demander au Pénitent, sur-tout quand il le voit bien contrit, s'il croit pouvoir exécuter la pénitence qu'il lui impose; et s'il y a lieu d'en douter, il doit la changer ou la diminuer. C'étoit le sentiment de S. François de Sales. Un Confesseur doit se montrer au Pénitent comme un pere plein de tendresse pour lui, par la manière dont il le reçoit, dont il le traite, dont il le punit. La miséricorde du Directeur pour le pécheur doit le porter à chercher, à lui faciliter les moyens de se tirer du triste état où il se trouve. En un mot, la charité d'un Ministre de J. C. doit être compatissante; elle doit s'abaisser pour relever le Pénitent, loin de l'accabler sous le poids d'une Pénitence trop austère, lorsqu'il y a lieu de juger que la trop grande exactitude seroit capable d'endurcir le pécheur, au lieu de le corriger; et d'augmenter ses maladies, au lieu de le guérir. Mais cette douceur et cette charité des Confesseurs ne consiste pas à accorder tout aux desirs déréglés des Pénitents; elles ne doivent tendre, au contraire, qu'à engager les pécheurs à faire tout ce qui est nécessaire afin qu'ils se corrigent. *Habens itaque*, dit S. Bernard, *ex fraterno oleum mansuetudinis, et ex divino amore vinum æmulationis, securus accede ad sananda vulnera. Sicut compatiebamur fratri, ita justiciæ compatiendum est, quam videmus tam impudenter abjici, tam imprudenter provocari.* Comme il n'est pas possible de donner là-dessus des règles propres pour tous et pour chacun en particulier, il faut que les Confesseurs usent de douceur ou de sévérité, selon que l'Esprit de Dieu et la prudence leur suggéreront, pour ramener les pécheurs de leurs égaremens; de manière que la sévérité ne désespere pas les uns, et que la douceur ne jette pas les autres dans le relâchement.

Pour garder ce juste tempérament, pour être en état d'imposer librement aux Pénitents des satisfactions proportionnées à leurs péchés, pour maintenir l'autorité qui leur est nécessaire afin de remplir les autres devoirs du Ministère, les Confesseurs doivent éviter toute acception de personnes, et se comporter de telle sorte, que ni le desir de plaire, ni la crainte de déplaire, ni l'intérêt, les fassent manquer à leurs obligations. C'est pourquoi il leur est défendu dans ce Diocèse d'exiger des Pénitents, à l'occasion de la Confession, quoi que ce soit, ni directement, ni indirectement, et de recevoir même ce qui leur sera offert, d'ordonner, sans raisons légitimes, pour pénitence, de faire dire des Messes. Nous disons, *sans raisons légitimes*, parce qu'il pourroit arriver qu'ils eussent des raisons particulières pour imposer à quelques-uns cette pénitence, mais pour lors ils se garderoient bien de se les attirer, ou les procurer à la Communauté dont ils sont membres. Il faut lire ce que nous avons observé, en parlant du Ministre des Sacrements, (*pag. 12. et 13.*) et en parlant des qualités nécessaires au Ministre du Sacrement de Pénitence, (*p. 324. et 325.*) et en marquant de quelle manière les Confesseurs doivent se conduire pour entendre utilement les confessions, (*p. 329.*)

Les Confesseurs se souviendront d'apprendre aux Pénitents qu'on doit faire pénitence pour plaire au Seigneur, pour satisfaire à sa justice, pour se corriger

et se guérir, pour se préserver de la rechûte. L'on ne doit mortifier la chair que pour réformer le cœur. Si nous voulons, comme dit S. Paul, (*Rom. 12. v. 1.*) *offrir à Dieu nos corps comme une victime vivante, sainte, agréable à ses yeux, et lui rendre un culte spirituel*, il faut que nous ne nous conformions pas au siècle présent; mais que l'état nouveau de notre esprit opère une transformation en nous; afin que nous connoissions ce que Dieu desire de nous, de bon, d'agréable et de parfait. C'est donc vouloir se tromper que de se contenter de faire quelques actes extérieurs de pénitence, sans travailler sérieusement à acquérir les vertus opposées aux péchés dans lesquels on est tombé. Il est inutile de prendre des remèdes, s'ils ne sont pas propres à nous guérir: or les maladies de l'ame, aussi bien que celles du corps, ne se guérissent que par des remèdes contraires.

De tout ce que nous venons de dire, il est aisé de reconnoître combien sont condamnables les Confesseurs qui ordonnent la même pénitence pour toutes sortes de péchés; puisque la satisfaction devant être proportionnée au péché, elle doit être différente, soit pour la matiere, soit pour la longueur du temps de la pénitence, lorsque les péchés sont différens.

Le Confesseur ne peut oublier qu'il ne doit jamais donner pour pénitence de communier en certains jours: car la Communion ne doit jamais être regardée comme une pénitence, mais plutôt comme la récompense de la pénitence. Il doit exhorter, et même quelquefois ordonner de communier; mais ce ne doit point être une pénitence. Il faut lire ce que nous avons dit là-dessus, en parlant de la prudence du Confesseur pour régler les Communions des Pénitens.

Si l'on considere en soi la privation de la sainte Communion, elle ne peut point être imposée comme pénitence sacramentelle; car il n'est d'aucun mérite de soi, et par conséquent nullement satisfactoire, de s'abstenir de pratiquer un acte de vertu et de religion. Cette privation de sa nature n'est point propre à nous préserver du mal, ou à nous punir de celui que nous avons fait; en sorte que par-là on satisfasse à Dieu, et qu'on obtienne la rémission des peines dues à ses péchés.

A la vérité, selon les anciens Canons, on privoit autrefois de la sainte Communion pendant un temps considérable, et même quelquefois jusqu'à la mort, des Fideles qui avoient commis quelques grands crimes; mais l'on ne peut pas dire que cela fût donné en pénitence, en sorte que par-là ces pécheurs satisfissent proprement à Dieu: mais on leur imposoit dans le for extérieur cette privation de la sainte Communion, pour leur faire sentir l'indigne et malheureux état où les avoit jeté l'énormité de leurs crimes; et pour satisfaire directement à l'Eglise, à qui ils avoient fait injure par ces sortes de péchés, en donnant occasion à ses ennemis d'en décrier la sainteté.

Quoique la privation de la sainte Communion ne soit pas de soi une pénitence qu'on doive imposer, il est vrai néanmoins que cela peut arriver par accident: car quoique la fréquente Communion soit une bonne chose, cependant il peut arriver qu'un Confesseur juge, tout considéré, eu égard à l'état et aux dispositions du Pénitent; qu'il est plus avantageux, soit pour l'honneur du Sacrement, soit pour le Pénitent, de ne point communier si souvent, ainsi que nous l'avons expliqué, en parlant de la prudence avec laquelle on doit régler les Communions des Pénitens; et comme ce Confesseur peut imposer pour pénitence des œuvres bonnes et utiles à ce Pénitent, il peut de même lui imposer en certaines

rencontres, la cessation de la sainte Communion ; ce qui relativement à l'état où il se trouve, lui est, ainsi qu'on le suppose, plus utile que de communier.

Quoique l'on puisse quelquefois priver de la sainte Communion par pénitence, de la manière qui vient d'être expliquée, il faut prendre garde à deux choses ; la première est de ne scandaliser personne ; la seconde, que cela n'arrive pass souvent.

Le Confesseur ne doit point imposer de pénitence qui préjudicie à un tiers, ou dont l'accomplissement soit incompatible avec l'obéissance qui lui est due ; comme seroit, par exemple, celle qu'on donneroit à un serviteur, qui l'éloigneroit du service qu'il doit à son maître. On ne doit point imposer de pénitences qui mettent le Pénitent hors d'état de satisfaire à ses autres devoirs.

Si un Pénitent ne demande le changement de la pénitence que le Confesseur lui a imposée, que pour en avoir une plus douce, sans avoir d'autre raison légitime, et que cependant cette pénitence soit convenable à son état, qu'elle ait été imposée avec équité et selon les règles de la prudence, on ne peut pas la lui changer ; mais on doit lui représenter l'obligation où il est de l'accomplir, et l'exhorter à y satisfaire.

Si le Confesseur juge, au contraire, que la demande du Pénitent est fondée ; par exemple, qu'il y a eu de l'erreur dans l'imposition de la pénitence ; qu'il y a du côté du Pénitent des raisons de la changer, qui n'étoient pas quand la pénitence a été imposée ; qu'elle lui est impossible, ou qu'elle lui est devenue trop difficile ou moins utile, et qu'une autre lui est plus utile et plus salutaire, il peut faire ce changement, pourvu que celle qu'il donnera soit proportionnée aux péchés pour lesquels la précédente lui a été ordonnée, et qu'elle convienne avec l'état, les emplois et la disposition présente du Pénitent. Si le Pénitent peut se résoudre dans ce cas à retourner au Confesseur qui lui a ordonné la pénitence dont il demande le changement, on feroit très-sagement de le lui renvoyer pour l'obtenir.

On ne peut pas changer, hors du Tribunal du Sacrement de Pénitence, la satisfaction imposée par un autre Confesseur ; parce que c'est un acte de juridiction intérieure, qui ne peut s'exercer que dans un Tribunal. Et c'est pour cette raison, que si le Pénitent a entièrement oublié la pénitence qui lui a été donnée, il doit réitérer sa Confession pour en recevoir une autre. On ne peut encore faire ce changement, sans entendre en Confession les péchés pour lesquels cette pénitence avoit été imposée ; parce que changer une pénitence, c'est porter un jugement juridique sur l'état du Pénitent : or il est manifeste, dit le Concile de Trente, (*Sess. 14. cap. 5. de pœnit.*) que les Prêtres ne pourroient exercer cette juridiction sans connoissance de cause, ni garder l'équité dans l'imposition des peines, si les Pénitens ne déclaroient leurs péchés qu'en général seulement, et non en particulier et en détail.

Si un Pénitent, pour faire changer la pénitence, s'adresse au même Confesseur qui la lui avoit ordonnée, celui-ci peut la lui changer dans le Tribunal, sans lui faire réitérer sa confession, s'il a conservé la mémoire de l'état de la conscience du Pénitent, des péchés qu'il lui a déclarés alors, et des motifs qui l'ont déterminé à lui imposer cette pénitence : ce changement ne seroit censé en ce cas qu'un même jugement avec celui qu'il avoit porté en donnant l'absolution.

On ne peut pas changer la pénitence enjointe par un autre Confesseur, lorsqu'elle a été imposée pour une dispense, ou pour commutation de vœu.

Le Confesseur, en imposant la pénitence, doit avoir égard à la rechûte du pécheur, comme aux autres circonstances de ses péchés ; parce que la rechûte marquant une plus grande ingratitude envers Dieu, on doit obliger le pécheur à satisfaire à la Justice divine par une pénitence plus rigoureuse qu'on ne la lui avoit imposée auparavant. Si cependant le Pénitent n'étoit retombé que par surprise, il faudroit y avoir égard, et le traiter avec le ménagement que nous avons marqué en parlant de l'Absolution.

Lorsqu'un Confesseur juge nécessaire d'imposer pour pénitence au pécheur, des œuvres qui sont d'ailleurs d'obligation, ce qui ne doit pas se faire ordinairement, il doit lui en prescrire encore d'autres auxquelles il ne soit pas d'ailleurs tenu ; parce que les premières, qui étoient déjà dues par le pécheur, avant que le Confesseur les lui eût ordonnées pour pénitence, ne doivent être regardées que comme des supplémens de la satisfaction convenable qu'ils doivent faire. Il n'est pas juste que ceux qui ont plus offensé Dieu, ne fassent, pour satisfaire à sa Justice, que ce que les plus innocens sont obligés de faire pour rendre au Seigneur et à l'Eglise l'obéissance qu'ils doivent.

L'on ne doit point enjoindre pour pénitence, de restituer un bien volé ; ni de réparer un dommage ou la réputation, ni de se réconcilier avec son ennemi ; parce que toutes ces œuvres doivent être regardées comme cessation du péché, et non comme satisfaction, et qu'il faut avoir quitté le péché, avant que de faire pénitence pour l'avoir commis. Ainsi ce seroit laisser les Pénitens sans punition et sans châtimement pour les péchés passés, de ne leur ordonner que de pareilles pénitences.

Il faut avoir attention à ne pas trop embarrasser le Pénitent, en chargeant trop à la fois sa mémoire de plusieurs sortes de pénitences ; comme si on lui donnoit, par exemple, un grand nombre de différentes prières à dire, ou de différentes autres œuvres satisfactoires à faire ; de peur qu'il n'oublie ce qui lui a été prescrit, ou qu'il ne s'inquiète et se trouble au moment qu'il reçoit l'absolution, ne cherchant qu'à se rappeler les différentes parties de sa pénitence, au lieu de s'exciter à la contrition ; ou que lorsqu'il faudra accomplir ces pénitences, il ne s'attache plus à les faire avec précipitation pour en être plutôt débarrassé, qu'à y satisfaire avec les dispositions requises. S. Charles marque encore dans ses Instructions aux Confesseurs, qu'on ne doit pas imposer aux Pénitens de trop longues pénitences.

On embarrasseroit pareillement les Pénitens, si on ne leur déterminoit pas le temps durant lequel ils doivent observer les pratiques qu'on leur prescrit. Il faut leur dire, par exemple, que ce sera durant un an, ou jusques à la première Confession, ou tant de fois.

Il est encore à remarquer, que quand on trouve des personnes dans de grands engagemens, et qui ont besoin de puissans remèdes pour ne pas retomber, si on craint qu'ils changent de Confesseur, ou que si on leur donne de fortes pénitences pour un long temps, ils se relâchent et ne les accomplissent pas, on pourra leur ordonner de continuer la pénitence imposée, jusqu'à ce que leur Confesseur les en décharge ; en sorte qu'on leur enjoigne de dire à celui auquel ils s'adresseront la première fois, qu'on leur a imposé de faire telle pénitence, jusqu'à ce que leur Confesseur leur dit de la cesser.

Quoique ce soit une chose très-louable aux Pénitens d'être prêts à exécuter tout ce qu'on voudra leur imposer pour pénitence, il est néanmoins du devoir d'un Confesseur, de ne pas toujours suivre en cela la ferveur des Pénitens, et de ne pas leur donner des pénitences selon ce qu'ils souhaitent et ce qu'ils sont prêts de faire, afin de ne pas les surcharger par des pénitences extraordinaires, qui ruineroient leur santé, ou seroient au dessus de leurs forces.

Enfin, les Confesseurs prendront garde à ne jamais imposer de pénitence publique pour des péchés cachés, quelque énormes qu'ils soient; et ils éviteront avec le même soin d'en ordonner qui puissent faire naître des soupçons sur la nature du péché secret, ou dont l'on pût conjecturer qu'une personne a fait quelque grande faute; ce qui seroit contre le secret de la Confession. Il faut distinguer la pénitence solennelle de celle qui est simplement publique. S'il se trouve des Pénitens qui aient scandalisé les Fideles par une vie déréglée et par des péchés publics et scandaleux, il faut, avant que de les absoudre, les obliger à donner des témoignages publics de leur conversion, en édifiant par une vie chrétienne et exemplaire; en éloignant l'occasion du péché et du scandale; en demandant pardon et satisfaisant publiquement à ceux qu'ils ont publiquement offensé; en se réconciliant avec ceux contre lesquels leur inimitié est connue; en marquant devant tout le monde du regret, et faisant une rétraction solennelle d'une faute publique; en employant d'autres moyens, qui, faisant connoître au public que le Pénitent s'est corrigé, peuvent passer pour une satisfaction publique. Cette conduite doit même être observée à l'égard des Malades qui ont scandalisé le Public par leurs désordres; la seule impuissance pourroit les dispenser d'en témoigner extérieurement leur repentir en présence de témoins. Si donc il arrive que des pécheurs publics et scandaleux étant tombés malades, soient touchés de componction, et desirant recevoir les Sacrements, le Confesseur, si le temps le permet, et qu'ils ne soient pas en danger d'expirer, doit, avant que de leur donner l'absolution, ou au moins avant que de leur administrer la sainte Eucharistie, les obliger de témoigner en présence de quelques personnes, qu'ils sont fâchés du scandale qu'ils ont causé; qu'ils en demandent pardon à Dieu et au Prochain; et que s'ils recouvrent la santé, ils promettent de donner un témoignage public de leur conversion, en menant une vie plus sainte et plus édifiante. C'est ce que nous appellons pénitence simplement publique.

Quant aux pénitences solennelles, et qui sont accompagnées de quelque cérémonie, comme de paroître dans l'Eglise un cierge à la main, d'assister à une Procession, et de rester à la porte de l'Eglise les pieds nus, de demander pardon à l'Assemblée, et autres pratiques pendant plusieurs siècles; il est défendu dans ce Diocèse aux Confesseurs, de s'ingérer d'eux-mêmes d'en imposer de semblables. S'il y a dans une Paroisse un pécheur public que le Curé croie mériter une telle pénitence, il s'adressera à l'Evêque, pour savoir ce qu'il doit faire en cette occasion.

Un Confesseur ne peut point imposer pour pénitence, d'entrer en Religion pour y faire profession, ni de faire un vœu de chasteté. Ces œuvres doivent dépendre entièrement du choix du Pénitent; et l'on ne peut l'y contraindre.

En parlant de la prudence du Confesseur à l'égard des Malades, nous avons dit comment il doit s'y conduire pour leur imposer une pénitence convenable à leurs forces et à leur état.

De l'obligation du Pénitent d'accomplir la pénitence imposée par le Confesseur.

LA douleur du Pénitent doit, selon le Concile de Trente (*Sess. 14. cap. 4. de Pénit.*) être accompagnée de la volonté de faire tout ce qui est nécessaire pour recevoir dignement le Sacrement de Pénitence ; elle doit donc être accompagnée de la volonté de satisfaire pour ses péchés, puisque la satisfaction est un des trois actes requis dans le Pénitent pour l'entière et parfaite rémission des péchés ; lesquels actes sont comme la matière du Sacrement de Pénitence, et qu'on appelle les trois parties de la Pénitence, ainsi que s'exprime le même Concile. (*Sess. 14. Can. 4. de Pénit.*)

Il est donc du devoir du Pénitent, de recevoir avec soumission la pénitence que le Confesseur lui impose. Il ne peut se dispenser d'accepter celle qui lui est prescrite, quand elle est juste et convenable ; et s'il refusoit de s'y soumettre, il ne seroit pas capable d'absolution, parce qu'il désobéiroit en matière importante au Confesseur, qui ne lui conseille pas, mais qui lui commande ces œuvres de satisfaction, étant obligé, et ayant droit de le faire ; puisque, selon la remarque du Concile de Trente, (*Sess. 14. cap. 8. de Pénit.*) il n'a pas seulement reçu le pouvoir de délier, mais encore celui de lier : or le pouvoir de lier ne consiste pas seulement à refuser ou à différer l'absolution à ceux qui en sont indignes, mais encore à imposer aux pécheurs des pénitences par lesquelles ils puissent satisfaire à la Justice divine pour la peine due aux péchés.

Par conséquent le pénitent est obligé d'accomplir la pénitence qu'il a acceptée ; c'est ce que le Concile de Trente enseigne encore dans la même Session, (*Cap. 8. de Pénit.*) en ordonnant aux Confesseurs d'enjoindre des satisfactions scholaires et convenables, selon la qualité des crimes et l'état des Pénitens, de peur qu'agissant avec eux avec trop d'indulgence, et les flattaient peut-être dans leurs péchés, par des satisfactions trop légères pour des crimes très-considérables, ils ne se rendent eux-mêmes participants des péchés d'autrui. Car quelle nécessité y auroit-il d'imposer des pénitences proportionnées, si les Pénitens n'étoient pas obligés de les accomplir ? Et à quoi bon leur en prescrire qui servissent de remède à leur infirmité, de préservatif pour conserver leur nouvelle vie, comme s'explique ce même Concile, s'ils avoient la liberté de ne les pas exécuter ? Il y a de la folie, et même de l'injustice, de ne vouloir point faire pénitence, et d'espérer néanmoins le pardon de ses péchés. C'est de ces principes que les Théologiens concluent, qu'un Pénitent ne peut sans péché mortel refuser la pénitence qui lui est enjointe. Il lui est permis cependant de faire au Confesseur ses représentations sur l'excessive rigueur, ou sur la trop longue durée de cette pénitence, ou sur la grande difficulté qu'il trouve à l'accomplir. Mais si le Confesseur, après avoir examiné ses raisons, ne juge pas à propos d'y avoir égard, ce Pénitent doit se soumettre humblement à ce qui lui sera ordonné.

Quoique l'omission volontaire et sans cause légitime , de la pénitence imposée par le Confesseur soit de sa nature péché mortel , elle peut cependant n'être que péché véniel , si l'œuvre satisfactoire commandée n'est pas notable , et n'a été enjointe que pour des péchés véniels ; à moins qu'elle ne soit accompagnée d'un mépris volontaire et formel. Cette omission n'est pas même péché , lorsqu'elle n'est qu'un effet d'un défaut de mémoire ; parce qu'en ce cas elle n'est pas volontaire , comme on le suppose ; le Pénitent est seulement obligé de faire ce qu'il a omis , quand il s'en souvient. Mais s'il n'avoit oublié de faire cette pénitence , que parce qu'il auroit négligé et différé de la faire , cette omission seroit péché mortel , si la négligence avoit été notable ; et elle ne seroit que péché véniel , si ce délai n'avoit pas été considérable.

Le Pénitent doit accomplir lui même la pénitence qui lui a été enjointe. *Injunctam sibi penitentiam propriis viribus studeat adimplere* ; dit le Concile de Latran. En effet , l'obligation de la satisfaction n'est pas moins personnelle que celle des autres actes du Pénitent ; savoir , de la Contrition et de la Confession , auxquelles il ne peut suppléer par autrui. Le Pape Alexandre VII a condamné par un Décret de 1665 , le sentiment qui soutient qu'un Pénitent peut , de sa propre autorité , substituer une autre personne pour accomplir à sa place la pénitence qui lui a été imposée. Un Confesseur ne doit jamais permettre à un Pénitent de faire sa pénitence par un autre ; car outre que ce seroit rendre imparfait le Sacrement de Pénitence dont la satisfaction est une partie intégrante , la pénitence qu'on offrirait à Dieu pour ce Pénitent qui ne la feroit pas , ne le puniroit pas , et ne le préserveroit pas de la rechûte. Elle ne pourroit avoir l'effet que le Concile de Trente lui attribue. (*Sess. 24. cap. 8. de Pœnit.*) *Il est certain , dit-il , que ces peines qu'on impose pour la satisfaction des péchés , en détournent beaucoup ; retenant les Pénitens comme par maniere de frein , et les obligeant d'être à l'avenir plus vigilans et plus sur leur garde ; outre qu'elles servent de remède à ce qui peut rester du péché , et détruisent , par la pratique des vertus contraires , les mauvaises habitudes contractées par une vie déréglée.*

Le Pénitent doit accomplir sa pénitence au temps que le Confesseur lui a marqué ; si le Confesseur ne l'a pas déterminé , il doit la faire le plutôt qu'il pourra. Le délai de la pénitence est un péché plus ou moins grand , à proportion du retardement.

Les Curés et les Confesseurs apprendront aux Pénitens à accomplir les satisfactions qui leur seront imposées , en un esprit de pénitence , c'est-à-dire , avec un grand regret des péchés pour lesquels ils satisferont , et une ferme résolution de ne les plus commettre ; avec un cœur éloigné de toute affection au péché mortel ; avec humilité , reconnoissant qu'ils méritent une peine plus grande , et que ce qu'ils font est bien éloigné de ce qu'ils doivent à la Justice de Dieu pour leurs péchés ; avec foi et confiance dans la satisfaction de J. C. , de qui nos satisfactions tirent toute leur force et toute leur efficace ; avec une vive espérance en la miséricorde de Dieu ; avec joie de pouvoir satisfaire à sa Justice ; avec ferveur et un saint empressement de réparer l'injure faite à Dieu par leurs péchés , et d'obtenir de sa miséricorde la grace de n'y plus retomber ; enfin , avec confiance dans la Communion des Saints , et dans les

bonnes œuvres et les gémissemens que l'Eglise offre à Dieu pour les pécheurs et pour les Pénitens, et par obéissance à l'autorité qui impose la pénitence.

Taxer d'abus la pratique de donner l'absolution aussi-tôt après la Confession, aux Pénitens qu'on trouve bien disposés et résolus de faire une satisfaction convenable, en sorte qu'on prétende qu'il n'y ait de vraie pénitence, que celle dont la satisfaction précède l'absolution, ni d'absolution véritable que celle qui suit la satisfaction; donner la satisfaction faite au moins en partie avant l'absolution, comme une maxime générale à suivre, sans apporter aucune exception ni aucune modification, c'est, ainsi que nous l'avons déjà observé ci-devant, oser condamner la pratique présente de l'Eglise, et sous le prétexte d'une fausse régularité, introduire une Discipline qui pourroit être dans plusieurs occasions très-préjudiciable au salut des âmes. On doit distinguer entre les pécheurs; et ils doivent être traités d'une manière très-différente, selon la nature des péchés et selon la disposition des Pénitens. Il n'est pas vrai que tous les pécheurs doivent commencer au moins à satisfaire à la Justice de Dieu, avant que d'être réconciliés; qu'il faille toujours et pour tous les Pénitens, faire précéder l'absolution par ces pénitences médicinales nécessaires ou utiles dans de certaines circonstances pour préparer le pécheur à la réconciliation; qu'on doive suivre dans tous les cas la pratique de différer l'absolution jusqu'à ce que la pénitence soit faite, au moins en partie, comme une règle générale dans toutes les absolutions; *puisque dans l'usage ordinaire de l'Eglise qui a des exemples dans l'aquitude, dit une Assemblée du Clergé de France en 1654, l'absolution est donnée incontinent après la Confession, après que le Pénitent a accepté et promis d'accomplir la satisfaction enjointe. Le Pape Sixte IV condamna en 1428, Pierre de Osma, qui disoit, qu'il ne faut pas absoudre les Pénitens qu'ils n'aient auparavant accompli la pénitence qui leur a été enjointe. Le Pape Alexandre VIII a condamné aussi en 1690, des propositions dans lesquelles on soutenoit, que ce n'est point la police ou l'institution de l'Eglise qui a établi cet ordre, que la satisfaction précéderoit l'absolution; mais la Loi et le Commandement de J. C., fondés en quelque façon sur la nature même de la chose. Que la pratique d'absoudre incontinent après la Confession, renverse l'ordre de la Pénitence.*

Si cependant le Confesseur juge à propos d'obliger le Pénitent à accomplir la pénitence en tout ou en partie avant l'absolution, ou pour l'humilier, et pour le rendre plus exact et plus vigilant; ou parce qu'après avoir bien examiné ses dispositions, il ne voit pas lieu d'espérer que d'autres remèdes puissent avoir un bon effet; ou parce qu'il a sujet de craindre que le Pénitent n'accomplira pas sa pénitence après avoir reçu l'absolution, ou qu'il en différera trop long-temps l'exécution; ou enfin parce qu'il croira nécessaire de retarder l'absolution, pour le détacher de ses mauvaises habitudes, pour lui faire quitter les occasions du péchés, et pour s'assurer de la sincérité de sa conversion, avant de l'absoudre, il peut alors et il doit lui prescrire selon son état et les circonstances, une épreuve médicinale avant que de le réconcilier.



Extrait abrégé des anciens Canons Pénitenciaux.

POUR engager les Confesseurs à prendre l'esprit des anciens Canons Pénitenciaux, nous en donnons un extrait. Ces Canons ne sont pas tous d'une égale antiquité, ni d'un même pays. C'est pour cela qu'on y voit quelquefois des péchés moindres punis plus sévèrement que d'autres plus considérables. Car l'Eglise n'a pas usé par-tout d'une même Discipline à cet égard. Elle a été quelquefois plus sévère, quelquefois plus indulgente, dans des temps que dans d'autres, dans un pays que dans un autre; les besoins ne sont ni par-tout, ni en tout temps les mêmes.

Pour avoir renoncé à la Foi Catholique, *dix ans de pénitence.*

Pour avoir sacrifié au démon, *dix ans.*

Pour avoir, à la manière des Païens, rendu quelque culte aux éléments, et observé des signes superstitieux, soit pour planter des arbres, soit pour bâtir des maisons, soit pour semer des terres, soit pour faire des mariages, *deux ans.*

Pour avoir mangé du Sacrifice des Païens, *trente jours.*

Pour avoir fait le métier de Devin, *sept ans.*

Pour avoir cueilli des herbes médicinales avec des paroles d'enchantement, *vingt jours.*

Pour avoir consulté les Devins, *cinq ans.*

Pour avoir cherché au sort dans des livres ou tablettes, des choses futures, *quarante jours.*

Pour avoir apostasié de son vœu solennel, *dix ans, dont trois se passeront en jeûnant au pain et à l'eau.*

Pour avoir fait un parjure de propos délibéré, *trente jours au pain et à l'eau, les sept années suivantes en pénitences, et jamais reçu en témoignage.*

Pour avoir fait un parjure de propos délibéré entre les mains de l'Evêque, d'un Prêtre, ou d'un Diacre, ou sur une Croix consacrée, ou sur un Autel, *trois ans.* Si la Croix n'est pas consacrée, *un an.*

Pour un parjure fait dans l'Eglise, *dix ans.*

Pour un parjure fait par séduction ou contrainte, *trois quarantaines*; pour celui qui y aura contraint, *une quarantaine, et sept ans ensuite.*

Pour avoir porté d'autres à se parjurer, *quarante jours au pain et à l'eau; et autant de jours de jeûnes, qu'on aura causé de parjures.*

Pour avoir fait un parjure par cupidité, *une quarantaine; et tous les Vendredis de la vie; ou toute la vie dans un Monastère.*

Pour la Foi violée à son Roi, ou à son Seigneur, *Monastère toute la vie.*

Pour avoir juré de plaider et de ne vouloir point s'accommoder, *une quarantaine, et privation de la Communion pendant un an.*

Pour avoir blasphémé publiquement contre Dieu, ou la Sainte Vierge, ou les autres Saints, *il falloit pendant sept Dimanches consécutifs se tenir debout à*

la porte de l'Eglise, lorsqu'on célébroit la Messe, et le septieme jour y être sans manteau, sans souliers, et la corde au cou. Il falloit aussi jeûner au pain et à l'eau les sept Vendredis précédens; et pendant tout ce temps il n'étoit pas permis d'entrer dans l'Eglise. Durant ces sept Dimanches, le coupable devoit nourrir un, deux, ou trois pauvres, s'il en avoit le moyen; si non, il devoit faire quelqu'autre œuvre de pénitence: s'il refusoit cette pénitence, il étoit privé de l'entrée de l'Eglise pendant sa vie, et de la Sépulture Ecclesiastique après sa mort.

Pour avoir travaillé un jour de Fête ou de Dimanche, trois jours.

Pour avoir voyagé le Dimanche sans nécessité, soit à cheval, soit sur l'eau, sept jours.

Pour avoir dansé devant l'Eglise, ou les jours de Fêtes, trois ans. Dans le Pénitencier Grec, il est dit: Si c'est un Clerc, qu'il soit déposé; si c'est un Laïque, qu'il soit excommunié.

Pour avoir communie ayant avalé la moindre chose, dix jours au pain et à l'eau.

Pour avoir conversé dans l'Eglise pendant le Service divin, dix jours.

Pour avoir violé les jeûnes de l'Eglise, vingt jours au pain et à l'eau.

Pour chaque jour de Carême qu'on n'aura pas observé, sept jours.

Pour avoir mangé de la viande en Carême, privé de communier et de manger de la viande à Pâques.

Pour avoir violé les Jeûnes des Quatre-Temps, quarante jours.

Pour avoir maudit son pere ou sa mere, quarante jours.

Pour leur avoir fait quelque tort ou injure, trois ans.

Pour les avoir frappés, sept ans.

Pour les avoir chassés de sa maison, autant de temps en pénitence, qu'on persévérera dans le refus de les recevoir.

Pour avoir frappé son Evêque ou son Curé, Monastere toute la vie.

Pour s'être moqué des Ordonnances de son Evêque, quarante jours.

Pour avoir tué un Prêtre, jeûne perpétuel, excepté les Dimanches et les Fêtes; cinq ans interdit de l'entrée de l'Eglise, et dix ans sans Communion.

Si c'est un Prêtre qui ait tué, Pénitence de vingt-huit ans.

Pour avoir tué son pere ou sa mere, son frere ou sa sœur, privation toute la vie de la Communion, qui ne sera accordée qu'à la mort; abstinence de chair et de vin toute la vie, et jeûne aux jours des fêtes légitimes.

Pour avoir tué son fils ou sa fille, vingt ans.

Si c'est la mere qui après l'accouchement, ait tué son enfant pour cacher son crime, douze ans, et jamais sans quelque exercice de pénitence.

Pour l'avoir étouffé par accident, quarante jours et trois ans de fêtes légitimes.

Si c'est une femme qui par pauvreté ait commis ce péché, sept ans.

Pour s'être procuré l'avortement volontairement, trois ans.

Si l'avortement est arrivé par hasard, trois quarantaines.

Pour avoir laissé mourir son enfant sans Baptême, trois ans.

Pour avoir laissé mourir son enfant par négligence, sans le Sacrement de Confirmation, trois ans.

Pour avoir empoisonné, ou autrement fait mourir son mari, Monastere pour toute la vie.

Pour un assassinat, *privation de la Communion et de l'entrée de l'Eglise toute la vie; le saint Viatique accordé à la mort.*

Si l'homicide est casuel, *sept ans*, ou selon un autre Canon, *cinq ans*.

Pour homicide par querelle, *trois ans*.

Pour avoir causé un homicide par conseil, *quarante jours de pénitence au pain et à l'eau, et pendant sept ans, jeûner trois Carêmes et trois jours la semaine.*

Pour un homicide par accident, *quarante jours; cinq ans sans Communion.*

Pour avoir consenti à un homicide prémédité, *sept ans, dont trois au pain et à l'eau. Si on ne peut pas faire cette pénitence, trois ans.*

Pour avoir blessé ou mutilé quelqu'un, *un an de Fêtes légitimes, et outre ces Fêtes, quarante jours de jeûne au pain et à l'eau.*

Pour avoir frappé sans blesser, *trois jours au pain et à l'eau; si c'étoit un Clerc qui eût frappé, un an et six mois.*

Pour avoir frappé par colere et blessé quelqu'un; si c'est un Laïque qui ait frappé, *quarante jours au pain et à l'eau*, si c'est un Clerc, *deux quarantaines*; si c'est un Diacre, *sept mois*; si c'est un Prêtre, *un an*.

Pour ne vouloir pas se réconcilier, *Pénitence au pain et à l'eau jusqu'à la réconciliation.*

Pour avoir dérobé les meubles de l'Eglise, *trois quarantaines et sept ans.*

Pour avoir dérobé des Reliques, *sept quarantaines.*

Pour avoir dérobé l'argent ou les oblations de l'Eglise, *sept ans; restitution du quadruple.*

Pour avoir violé un Sépulchre, *sept ans, dont trois au pain et à l'eau.*

Pour avoir rompu un Sépulchre dans le dessein de voler les vêtements d'un mort, *Jeûne de trois jours par semaine pendant deux ans.*

Pour avoir causé un incendie d'Eglise, ou y avoir consenti, *quinze ans.*

Pour avoir retenu ou négligé de payer les dîmes, *restitution du quadruple, et vingt jours au pain et à l'eau.*

Pour avoir soustrait le bien d'un Hôpital étant administrateur, *trois ans.*

Pour avoir fait un vol de nuit avec effraction, *un an.*

Pour le larcin de peu de chose réitéré plusieurs fois, *un an.*

Pour n'avoir pas rendu les choses trouvées, *comme pour le larcin.*

Pour avoir prêté à usure, *trois ans.*

Ces dernières Pénitences s'entendent outre la restitution, sinon lorsqu'il est ordonné de rendre le quadruple.

Pour une simple fornication, *trois ans.*

Pour un adultère commis par une femme, son mari le sachant, *privation de la Communion, même à la mort, si elle n'a point fait pénitence. Si elle en a fait une bonne, après dix ans elle sera reçue à la Communion.*

Pour le mari qui consent, *Pénitence toute la vie.*

Pour un homme non marié qui a commis adultère avec une femme mariée, *sept ans. Pour la femme complice, cinq ans.*

Pour une femme non mariée, commettant adultère avec un homme marié, *dix ans. Pour le mari adultère, cinq ans.*

Pour un Laïque tombant souvent en fornication avec une femme Laïque, *trois ans. Pour un homme marié qui tient une concubine, sept ans.*

Pour

Pour un homme marié qui a sa servante pour concubine , *un an ; et pendant trois mois ; jeûne trois jours de la semaine.*

Pour stupre commis par un homme non marié , *un an.*

Pour s'être baigné avec une femme , *trois jours.*

Pour avoir poursuivi une fille avec intentions criminelles , *un an , pendant lequel jeûne trois fois la semaine , si on l'épouse ; et si on ne l'épouse pas , deux ans avec pareil jeûne.*

Pour une Veuve qui a failli , *un an entier , et le suivant , jeûne aux Fêtes légitimes.*

Pour un inceste avec deux sœurs , *toute la vie en pénitence.*

Pour un inceste au second degré de parenté. *idem.*

Pour un autre inceste moindre , suivant quelques Canons , *quingz ans , suivant d'autres , douze ; d'autres , dix : d'autres , sept.*

Pour un inceste avec sa fille spirituelle , *toute la vie.*

Pour le péché commis en abusant d'une Religieuse , *dix ans.*

Pour la bestialité , la sodomie , et autres infamies de cette classe , *quingz ans.*

Pour ceux ou celles qui en prostituent d'autres , *deux ans , et privation de la Communion jusqu'à la mort.*

Pour s'être fardé dans la vue de plaire aux hommes , *trois ans.*

Pour faux témoignage , selon quelques Canons , *privation de la Communion toute la vie ; selon d'autres , sept ans.*

Pour avoir consenti à un faux témoignage , *cinq ans.*

Pour avoir accusé faussement son prochain , *puni comme faux témoin.*

Pour une médisance légère , *trois jours.*

Pour celui qui a médité légèrement et fausement , *sept jours de jeûne au pain et à l'eau.*

Pour avoir vendu à faux poids ou à fausse mesure , *vingt jours de jeûne au pain et à l'eau , outre la restitution.*

Pour s'être masqué , les hommes prenant des habits de femmes , et les femmes prenant des habits d'hommes , *trois ans.*

Pour avoir négligé de payer les legs pieux faits à l'Eglise , *un an.*

Pour avoir négligé de visiter les Malades et les Prisonniers , *dix jours.*

Ceux qui voudront lire un Extrait plus détaillé des Canons Pénitenciaux , le trouveront à la fin des instructions de S. Charles aux Confesseurs , imprimées par ordre du Clergé de France.

Il paroît par cet Extrait , que les pénitences étoient fixées , ou à un certain nombre de jours , ou à des quarantaines , ou à des années.

Quand la pénitence étoit pour un nombre de jours , on jeûnoit ces jours-là au pain et à l'eau sans interruption.

Quand c'étoit pour une quarantaine , ou jeûnoit de même pendant quarante jours au pain et à l'eau ; et pendant ce temps-là on alloit nuds pieds , on ne portoit point de linge , on ne se servoit point d'armes , on n'usoit point du Mariage , et on ne buvoit ni ne mangeoit avec personne.

Si plusieurs quarantaines étoient imposées pendant la même année pour un péché , elles étoient réduites à trois. La première commençoit avant Noël.

La seconde avant Pâques. La troisième treize jours avant la Nativité de saint Jean-Baptiste. Pendant ces quarantaines on jeûnoit au pain et à l'eau ; mais seulement aux jours de Fêtes légitimes , c'est-à-dire , les Lundis , les Mercredis , les Vendredis , fixés , pour la pénitence par les Loix de l'Eglise.

Enfin , si la pénitence étoit pour une ou plusieurs années , la première année on jeûnoit au pain et à l'eau , les jours de Fêtes légitimes ; les autres jours de la semaine , savoir , les Mardis , Jeudis et Samedis , on pouvoit user de poissons , de fruits , d'herbes , et de légumes , et de la bière ou du cidre. On ne jeûnoit point les Dimanches et les Fêtes sctées , ni la semaine de Pâques.

La seconde et troisième année de la pénitence , on ne jeûnoit que les Vendredis au pain et à l'eau : on s'abstenoit de viande les autres jours ; on gardoit néanmoins les trois Quarantaines.

Si la pénitence étoit pour plus de trois ans , elle consistoit , après les trois premières années , à observer seulement les trois quarantaines.

Ceux qui étoient hors d'état de jeûner , étoient obligés de suppléer par d'autres mortifications , par des aumônes proportionnées à leurs fautes , par des prières , par des bonnes œuvres : le tout au jugement du Confesseur.

Des Indulgences.

Il y a encore un moyen de satisfaire à Dieu , qui consiste à gagner les Indulgences. Les Indulgences sont instituées pour relâcher la rigueur des peines temporelles dues au péché. On doit les regarder comme une grâce que l'Eglise accorde aux pécheurs hors du Tribunal de la Pénitence : toute indulgence suppose un péché ; et si l'on n'avoit aucun péché à expier , on n'auroit besoin ni de pardon , ni d'indulgence.

La peine que l'Indulgence remet , est , 1. la pénitence portée par les Canons Pénitenciaux dont nous venons de parler. 2. Par une suite nécessaire , c'est aussi la satisfaction temporelle que le pécheur doit à Dieu , et qu'il doit subir , comme nous venons de le dire , soit en cette vie , soit en l'autre , pour l'expiation des péchés commis après le Baptême. C'est en vue de la nécessité de cette satisfaction , que dans le Sacrement , l'Eglise impose une pénitence aux pécheurs. L'accomplissement de cette pénitence n'acquiesce les pécheurs de l'obligation de satisfaire à Dieu , que quand la pénitence a été entièrement proportionnée au péché. Quand les Canons Pénitenciaux étoient en vigueur , les pénitences étoient bien plus proportionnées aux péchés , qu'elles ne le sont aujourd'hui. Ainsi les pécheurs d'aujourd'hui , dont les pénitences sont bien éloignées de ces pénitences Canoniques , sont bien plus redevables à la Justice de Dieu , que ne l'étoient les Pénitens d'autrefois ; ils auroient donc beaucoup de peines temporelles à subir dans le Purgatoire , ou en cette vie , pour achever de satisfaire à la Justice divine. L'Indulgence de l'Eglise remet en partie , ces peines temporelles ; nous disons qu'elle ne le remet qu'en partie , en ce sens que l'Eglise ne prétend pas en accordant les Indulgences , dispenser les pécheurs de faire pénitence , ni diminuer le zèle qui doit nous

porter à venger sur nous la justice Divine offensée par nos péchés. Elle veut que nous fassions tout ce qui dépend de nous , pour satisfaire à la Justice de Dieu , et elle nous remet le reste ou en tout , ou en partie.

L'Eglise a reçu de JESUS-CHRIST, le pouvoir d'accorder les Indulgences : dès les premiers temps elle a usé de cette puissance. Le Concile de Trente , (*Sess. 25. Decr. de Indulg.*) ordonne et prononce , qu'on doit garder et retenir dans l'Eglise l'usage des Indulgences , comme très-saluaire au Peuple Chrétien , et approuvé par l'autorité des Conciles ; et condamne en même temps d'Anathème tous ceux , ou qui disent qu'elles sont inutiles , ou qui nient que l'Eglise ait le pouvoir de les accorder.

Nous avons dit que l'intention de l'Eglise n'est point de nous décharger par les Indulgences de l'obligation de satisfaire à Dieu , et qu'elle ne prétend pas , en les accordant , dispenser les pécheurs de faire pénitence. Il suffit pour s'en convaincre , de lire ce qu'enseigne le saint Concile de Trente , (*Sess. 14. cap. 2 et 8. de Pœnit.*) lorsqu'il établit les conditions que doivent avoir les œuvres satisfactories pour les péchés ; or , comment pouvoir dire que les Indulgences dispensent les Confesseurs d'imposer des pénitences convenables et proportionnées selon la qualité des crimes et le pouvoir des Pénitens ; qui soient non seulement par rapport aux pécheurs , un remède à l'infirmité , mais encore par rapport à Dieu , une vengeance et un châtiment pour les péchés passés ? Comment pouvoir dire que les Indulgences nous dispensent d'être conformes à J. C. crucifié , souffrant , et satisfaisant pour nos crimes à la Justice de son Pere ? Oseroit-on soutenir que les Indulgences changent les regles de la Justice divine ; qu'elles diminuent l'énormité des péchés qu'ont commis les Chrétiens ; qu'elles rendent leur ingratitude qui outrage le S. Esprit qu'ils ont reçu dans le Baptême , moins horrible ; la pente des habitudes contractées par les péchés , moins dangereuse ; la licence de pécher moins à craindre ? Raisons cependant qui toutes font conclure au Concile de Trente , que les pécheurs baptisés sont obligés de se purifier dans ce nouveau Baptême pénible et laborieux , de se condamner à ces grands gémissemens et à ces grands travaux que la Justice de Dieu exige ; et sans lesquels nous ne pouvons parvenir à ce renouvellement total et entier , à cette pleine et totale rémission de nos péchés que nous avons obtenue par le Baptême , où ayant été revêtus de J. C. , nous étions devenues entièrement une nouvelle créature.

Bien-loin que l'Eglise veuille par les Indulgences , exempter les pécheurs de la nécessité des œuvres pénibles et satisfactories , elle ne veut accorder ces sortes de grâces qu'à ceux qui donnent des marques d'une sincère conversion par des mortifications , par des larmes , par des jeûnes , par des prières , et par d'autres bonnes œuvres : *pœnitenti* , dit S. Cyprien , *operanti* , *roganti*.

C'est pour enseigner cette Doctrine de l'Eglise aux Fidéles , que les Papes déclarent dans leurs Bulles d'Indulgences , qu'ils les accordent à ceux qui sont véritablement pénitens , *verè pœnitentibus*. C'est ce que le Pape Urbain VIII , dans une Bulle de Jubilé , ordonnoit aux Pasteurs d'apprendre aux Peuples. *Docete* , y disoit-il , *sacros indulgentiarum thesauros lucrandi spem omnem inanem esse , nisi quis contrito et humiliato corde se ipsum preparare , et christianis operibus exercere studeat*. Ce seroit en effet vouloir tromper les âmes et les perdre , que de leur faire croire que les Indulgences peuvent être profitables , sans

qu'on fasse de dignes fruits de Pénitence. Sans la Pénitence, dit le IV. Concile de Latran, l'Indulgence ne seroit pas une faveur, mais la ruine des ames et la perte des Fidèles. *Non esset beneficium, sed dispendium et maleficium*. Bien loin donc que les Papes et les Evêques, en accordant des Indulgences, veuillent flatter la lâcheté des pécheurs et entretenir leur négligence, ils font au contraire publier les Indulgences pour encourager, exciter, et aider les Fidèles à faire pénitence de leurs péchés, à satisfaire à Dieu, et à s'exercer dans la piété. *Ad peccatorum satisfactionem et ad pietatis exercitacionem*; dit le Concile d'Aix en 1585.

Les Indulgences consistent, à la vérité, dans des adoucissemens plus ou moins étendus de la peine temporelle qu'exige la divine Justice en cette vie ou en l'autre, par des péchés dont la peine éternelle a été remise par la vertu du Sacrement : adoucissemens de grace que l'Eglise accorde au besoin, pour encourager les Pécheurs, pour suppléer à leur foiblesse, et pour leur faire recevoir avec moins de peine la pénitence qu'ils effraye, et qui est néanmoins le seul remède qui puisse guérir les maux; mais les Indulgences n'ont point pour cela la nécessité de la satisfaction pour les péchés commis. Satisfaction, Pénitence, qui est de Droit divin, dont l'Eglise est très-éloignée de vouloir dispenser, parce qu'elle ne peut jamais agir contre les droits du Seigneur; parce que *le pouvoir qu'elle a, n'est point contre la vérité, mais seulement pour la vérité*. (2. Cor. 13. 8.) Or, c'est une vérité de salut, que par le péché l'homme devient redevable à la Justice divine; qu'il ne peut se réconcilier avec Dieu, qu'en satisfaisant pour son iniquité; et qu'il doit faire tous ses efforts pour réparer l'injure faite à la sainteté de Dieu.

Ainsi, ne regardons pas les Indulgences, comme un moyen d'acquitter nos dettes envers la Justice divine, sans qu'il nous en coûte ni peines, ni austérités. L'Eglise veut en nous les accordant, que si nous ne pouvons pas offrir le prix entier de nos péchés, nous en offrons du moins une partie; que si nous ne pouvons pas entièrement satisfaire, nous soyons du moins dans la sincère disposition de satisfaire nous-mêmes et selon notre pouvoir, si nous en avons le temps et la force. Desir de satisfaire à Dieu, qui est de l'essence du Sacrement de Pénitence; desir de réparer, autant qu'on en est capable, l'injure qu'on lui a faite par le péché, qui est absolument nécessaire pour obtenir le pardon des péchés et la rémission de la peine éternelle; desir de satisfaire qui seroit illusoire, si on négligeoit de l'exécuter quand, et autant qu'on le peut.

Les Indulgences ne sont donc point données pour abolir la pénitence : l'Eglise ne les accorde au contraire que pour aider les hommes de bonne volonté, pour suppléer à notre foiblesse ou à notre impuissance, qui nous mettent hors d'état de satisfaire à Dieu comme nous le voudrions et le devrions, pour récompenser la ferveur et le zèle avec lesquels nous subissons les travaux de la Pénitence. Ce sont des grâces faites aux vrais pénitens, pour suppléer par une application particulière des satisfactions et des mérites de JESUS-CHRIST et des Saints, à l'imperfection involontaire de leur pénitence. Et un mot, les Indulgences sont des secours pour bien faire pénitence; pour rendre notre pénitence plus parfaite, plus pleine, plus entière; pour fournir à ce qui nous manque de force et de mérites; pour aider à l'indigence et à la nécessité. Mais ces

trésors de satisfactions d'un Dieu mourant et crucifié, ne furent jamais des privilèges de mollesse, de lâcheté, et d'impatience.

De ces principes, on doit conclure que les Confesseurs manquent à leur devoir, et sont dans une pratique très-pernicieuse aux Pénitens, lorsque dans les temps de Jubilé ou autres Indulgences, ils se contentent d'imposer de légères satisfactions pour les crimes les plus énormes, ou se relâchent indifféremment à l'égard de toutes sortes de pécheurs, des règles ci-devant établies pour l'imposition des pénitences. Les Confesseurs sont toujours obligés, en quelque temps que ce soit, d'imposer aux pécheurs des pénitences salutaires, proportionnées à la qualité des péchés, et à l'état des Pénitens, ainsi que nous l'avons expliqué en parlant de la satisfaction : s'il en usent autrement, ils agissent contre la Loi du Seigneur, contre les règles de la Discipline Evangélique, contre la sainte rigueur de l'Evangile, comme disoit saint Cyprien, en condamnant certains Prêtres de son temps, qui sous prétexte de la recommandation des Martyrs détenus dans les fers pendant la persécution, faisoient exempter ceux qui étoient tombés ; de la pénitence ou de la satisfaction due à Dieu pour leurs crimes. Or, les pénitences légères pour de grands crimes, dans les temps d'Indulgences et de Jubilé, ne peuvent être ni salutaires, ni convenables ; car comment peut-on dire qu'elles serviroient aux Pénitens de préservatif pour conserver leur nouvelle vie ; qu'elles les retiendront comme par une manière de frein ; qu'elles les obligeront d'être à l'avenir plus vigilans et plus sur leurs gardes ; qu'elles seront un remède à ce qui peut rester du péché ; et qu'elles détruiraient les mauvaises habitudes contractées par une vie déréglée ; ainsi que s'exprime le Concile de Trente. (*Sess. 14. cap. 8. de pœnit.*) Ce Concile, et c'est ce qu'il faut bien remarquer, fait une règle générale, et n'en excepte ni le temps du Jubilé, n'y aucun autre temps, en y ordonnant aux Confesseurs, d'enjoindre des satisfactions telles que nous venons de les marquer, et en leur défendant de flatter les Pénitens dans leurs péchés par des satisfactions trop légères pour des crimes très-considérables, de peur qu'ils ne se rendent eux-mêmes participans et complices des péchés d'autrui. Quelle proportion peuvent avoir des peines légères, très-aisées, très-faciles, quelques courtes prières, par exemple, avec la grièveté de certains crimes énormes ! Ne seroit-ce pas rendre les Indulgences que l'Eglise accorde aujourd'hui, toutes différentes de celles qu'elle accordoit autrefois, lesquelles on ne pouvoit gagner que par une pénitence convenable ? Ne seroit-ce pas prétendre que ceux qui ont péché après le Baptême, doivent être reçus en grâce plus facilement que ceux qui ont péché avant le Baptême ? N'est-ce pas donner plus de vertu aux Indulgences, qu'au Sacrement de Pénitence, dans lequel il est très-rare que toute la peine temporelle soit remise ? Si le commun des Fidéles étoit une fois bien convaincu qu'on peut racheter sans œuvres pénibles et satisfactoires, toute la peine temporelle due pour les péchés qu'on a commis, ne verroit-on pas bientôt la pénitence abolie par la négligence et la mollesse ; les crimes autorisés, se multiplier ; la Discipline de l'Eglise énermée ; les Indulgences méprisées, et l'Eglise elle-même exposée aux railleries et aux insultes des hérétiques, des impies, et des libertins ? C'est pourquoi les Confesseurs dans les temps de Jubilé ou autres temps d'Indulgences, doivent suivre, autant qu'ils le pourront, les règles que nous avons établies pour imposer les pénitences ; et s'ils s'en relâchent un peu,

ce ne doit être qu'à l'égard des Pénitens, qui par leur ferveur extraordinaire ; ou par la faiblesse de leur corps , mériteroient cette condescendance.

Puisque ceux qui ne veulent pas faire pénitence , se rendent indignes de la grâce de l'Indulgence par leur négligence et par leur lâcheté , ce n'est point anéantir les Indulgences , ni leur ôter leur vertu , que d'assurer qu'elles ne servent à rien sans la pénitence : comme ce n'est point anéantir les Sacramens , ni les dépouiller de leur vertu , que de dire qu'ils ne donnent la grâce aux Adultes , que lorsqu'ils les reçoivent avec de saintes dispositions. La nécessité de racheter nos péchés par des œuvres pénibles et satisfactoires , ne diminue rien des avantages précieux que les Indulgences nous procurent. Quelque étendues que soient nos satisfactions , elles restent toujours beaucoup au dessous de nos iniquités ; nos peines sont toujours moindres que nos crimes ; et il s'en faut infiniment que nous acquittions nos dettes , et que nous remplissions tout ce qu'exige de nous la Justice divine , quelques efforts que nous puissions faire en cette vie. Ainsi , comme nous restons toujours infiniment redevables , nous avons besoin que l'Eglise supplée pour nous ; qu'elle offre à Dieu les mérites de J. C. et des Saints , pour remplacer le défaut des nôtres ; qu'elle prenne dans le trésor de ces mérites infinis dont elle a la dispensation , et qu'elle nous applique par les indulgences , de quoi payer ce que nous sommes hors d'état d'acquitter en cette vie par nous-mêmes ; qu'elle ôte enfin par ce secours ce qui auroit retardé pour nous la jouissance de l'héritage éternel. Par là elle abrége le temps pendant lequel nous aurions dû satisfaire à la Justice divine , et elle nous procure le bonheur de jouir plutôt de Dieu. En faut-il davantage pour faire sentir tout le prix des Indulgences , et les avantages qu'en retirent les âmes ferventes et bien disposées ? Ainsi le Concile de Trente , (*Sess. 25. Decr. de Indulg.*) en déclarant *l'usage des Indulgences très-salutaire au Peuple Chrétien , a frappé d'Anathème tous ceux qui assurent qu'elles sont inutiles*. Les Indulgences ont toujours leur utilité , elles sont en elles-mêmes toujours efficaces ; et on ne peut attribuer le manquement ou la diminution de leur effet , qu'à sa propre indisposition et à sa propre langueur.

Les Curés et les Confesseurs ne doivent donc rien oublier pour engager les Fidèles à recevoir les Indulgences avec une sainte confiance qu'elles servent à la décharge des peines de l'autre vie et du Purgatoire ; en leur apprenant en même temps à faire de bonne foi tout ce qu'ils pourront pour bien gagner les Indulgences , et en attendre l'effet de la miséricorde de Dieu , qui seul connoît le secret des cœurs.

De tout ce que nous venons de dire , on doit conclure qu'on ne peut pas penser que les Indulgences produisent le même effet que le Baptême , par rapport à la peine due au péché. Cette opinion seroit même téméraire , en attribuant aux Indulgences ce que l'Eglise ne leur attribue nulle part : or , en matière qu'on ne peut savoir comme il faut que par les définitions de l'Eglise , on ne peut enseigner que ce qu'elle enseigne. Enfin , on voit que l'Eglise a pris des précautions pour empêcher que les Indulgences ne nuisent à la pénitence , en condamnant les Indulgences indiscrettes , inutiles et immodérées. *Per indiscretas et superfluas Indulgentias , dit le IV. Concile de Latran , claves Ecclesie contemnuntur , et pœnitentialis satisfactio emervatur*. Le Concile de

Trente, par le même principe, (*Sess. 25. Decret. de Indulg.*) dit qu'il *desire que, suivant la coutume ancienne et approuvée dans l'Eglise, on les accorde avec réserve et modération; de peur que par trop de facilité la Discipline Ecclésiastique ne vienne à s'affaiblir.* On voit la même intention de l'Eglise, de ne pas détruire la pénitence par la confession des Indulgences, dans la Clémentine seconde de *pœnit.* et *remiss.* où Clément V, abolissant quelques abus qui regardoient les Indulgences, y condamne expressément celui qu'introduisoient certains Quêteurs porteurs d'Indulgences, en osant soutenir que ces grâces délieroient de la culpabilité et de la peine. *Sentiment*, dit ce Pape, qui tend à *avilir la Discipline ou la Censure de l'Eglise, et à faire mépriser la puissance et l'autorité des Clefs*, et qu'on ne peut avancer sans une extrême témérité, et sans tromper les âmes simples.

On doit, selon cette même Constitution du Pape Clément V, regarder comme abusive, subreptice, ou obreptice, une Bulle qui promettrait par la vertu des Indulgences, la rémission de la culpabilité des péchés. L'Eglise n'a le pouvoir de remettre la culpabilité du péché mortel que par le moyen des Sacraments, qui sont la seule voie par laquelle elle peut communiquer à ses enfans la grâce justificante : elle n'a reçu de JESUS-CHRIST, la puissance de lier et de délier, qu'en exerçant une espèce de Jugement : or, les Indulgences ne se donnent pas par force de Jugement : mais seulement par grâce. Ainsi lorsqu'on lit dans les Bulles par lesquelles les Papes accordent des Indulgences, ces termes, *Rémission des péchés*, on doit toujours les expliquer par rapport seulement aux peines qui sont dues aux péchés.

La puissance de conférer les Indulgences a été donnée par N. S. J. C. à l'Eglise, dans ces paroles : *Je vous donnerai les Clefs du Royaume du Ciel. Tout ce que vous délierez sur la Terre, sera délié dans le Ciel.* Nous voyons par l'Ecriture sainte, et par la Tradition, que l'Eglise a toujours usé de ce pouvoir Divin, en accordant des Indulgences aux pécheurs.

Le pardon que saint Paul accorda à l'incestueux de Corinthe, qu'il avoit excommunié et livré à Satan, étoit une véritable Indulgence, par laquelle il lui remettoit le reste de la peine qu'il lui avoit imposée, et qu'il devoit subir.

Tertullien et S. Cyprien nous apprennent que les Evêques à la prière des Martyrs enfermés dans les prisons au temps de la persécution, accordoient aux pécheurs une Indulgence, en vertu de laquelle ils étoient dispensés du reste de la pénitence qui leur avoit été imposée.

Dans le temps que les pénitences Canoniques étoient en usage, plusieurs Conciles permirent aux Evêques d'en abrégier le temps et les degrés, en faveur des Pénitens qui accomplissoient leur pénitence avec plus de ferveur : c'étoit une Indulgence. Cela paroît par le Concile d'Ancyre en 314. Can. 5. par le premier Concile général tenu à Nicée en 325. Can. 12. par le IV. de Carthage, Can. 75. par S. Basile, Epître canonique, à Amphiloche, Can. 2. 7. 54. et 84. par S. Grégoire de Nyse, Epître canonique, à Lettoius, Can. 4. par le Pape S. Innocent I. Epître à Decentius, Ch. 7. etc.

Quand on craignoit une persécution, on accordoit une pareille Indulgence aux Pénitens, afin de les préparer par l'absolution, et la réception de la sainte Eucharistie, à souffrir courageusement la persécution. L'Indulgence

les Brefs nomment perpétuelles. Plusieurs Docteurs estiment qu'elles ne subsistent que pendant vingt ans. Ils fondent ce sentiment sur la cinquante-septième Règle de la Chancellerie de Rome, qui déclare qu'il faut restreindre le mot de perpétuelle au nombre de vingt années seulement. Le Pape Benoît XIV examinant cette question, la décide bien différemment ; et dit que, si une Bulle ou un Bref d'Indulgences s'exprime avec les termes suivans : *Præsentibus, perpetuis, futuris temporibus valituris*, cela doit s'entendre à la lettre à perpétuité, et non pas seulement à vingt ans, comme l'avoient prétendu avant lui plusieurs Auteurs, qui avoient donné lieu à cette Règle de la Chancellerie de Rome. Ces Auteurs s'étoient fondés sur ce principe, qu'un Pape, de quelque terme dont il se serve dans sa Bulle, ne peut donner des grâces au delà de son Règne ; or, disoient ces Auteurs, un Pape ne règne pas ordinairement au delà de vingt ans. Mais ce grand Pape détruit entièrement ce faux principe, en disant que ce n'est pas tant le Pape que le S. Siège, qui accorde une Indulgence ; or, continue-t-il, le S. Siège ne meurt jamais.

La Sacrée Congrégation des Indulgences et des Reliques consultée sur ce point, donna en 1753, la réponse suivante ; dont nous avons une copie en forme que nous mettons ici tout au long.

D E C R E T U M.

Cùm olim nonnulla Indulgentiarum Brevia à Cancellariâ Apostolicâ expeditur sub sequenti expressione ; pro tali die cujuslibet anni futuri , et attentâ prædictæ Cancellariæ Regula 57. seu verius 56. à sac. mem. Innocenti VIII edita ; à nonnullis in dubium fuerit revocatum , an hujusmodi concessionis reducendæ sint ad viginti annos, vel in perpetuum durent , immò au sub eadem restrictione comprehendantur etiam expeditæ sub hac forma , in perpetuum. Idèd ad veritatem in hac re dilucidandam, et ad quamcumque removendam controversiam , examinanda in sacra Congregatione Indulgentiarum et sacrarum Reliquiarum proposita fuerunt hæc dubia. Primò, an Indulgentia concessa, pro tali die cujuslibet anni futuri , restringenda sit ad viginti annos ? Secundò, an sub eadem restrictione comprehendantur quoque Indulgentiæ quæ dantur sub hac forma , in perpetuum ? Et eadem sacra Congregatio die Januarii 1753, respondit ad utrumque negativè. Fr. J. Cardinalis Portocarrero Præfectus. Loco † Sigilli. A. M. Erba Protonotarius, Apostolicus Secretarius.

Ita reperitur in Registris Decretorum ejusdem sacre Congregationis ; in quorum fidem datum Romæ die 9. Aprilis 1753. A. M. Erba Protonot. Apost. Secret.

Le Jubilé est une Indulgence qui a tous les avantages de l'indulgence plénière ; mais qui en diffère, soit quant à sa cause, qui est un bien général et commun à toute Eglise ; soit quant à son étendue, étant donné à tous les Fidéles ; soit quant aux privilèges qui l'accompagnent, dont les plus considérables sont, 1. le pouvoir de choisir tel Confesseur qu'on veut entre ceux qui sont approuvés par l'Ordinaire. 2. Le pouvoir donné à tous les Confesseurs d'absoudre de toutes les Censures et de tous les Cas réservés, mais au for intérieur seulement. 3. Le pouvoir qui est donné aux mêmes Confesseurs, excepté au Jubilé de l'Année Sainte, de changer tous autres vœux, que ceux de Religion et de

chasteté perpétuelle totale et absolue. Nous allons expliquer, un peu plus au long, quel est ce pouvoir de commuer les vœux au temps de Jubilé, afin que les Confesseurs en connoissent l'étendue.

Nous avons dit qu'il faut excepter des vœux que les Confesseurs peuvent commuer au temps de Jubilé, lorsque la Bulle leur accorde ce pouvoir, les vœux de chasteté totale et absolue; parce qu'ils pourroient commuer un vœu conditionnel de chasteté, aussi bien que le vœux de ne se point marier, et de garder la chasteté conjugale, qui ne sont point réservés au Saint-Siège.

La commutation des vœux en temps de Jubilé, ne peut se faire qu'en un bien qui soit moralement égal; le mot seul de commutation, qui marque une vraie égalité, semble le définir suffisamment. D'ailleurs, tout changement d'un vœu en un moindre bien, renferme une dispense; et les Bulles de Jubilé ne permettent pas de dispenser. Au reste, un Confesseur qui pèse bien toutes choses, peut commuer les vœux des pénitens en d'autres œuvres pieuses moins pénibles, et avec cela égales aux vœux dont ils les déchargent.

Il est plus probable et bien plus sûr de penser, que dans le temps du Jubilé, un Confesseur ne peut commuer les vœux de chasteté et de Religion réservés au Pape, lors même qu'il se trouve de ces cas pressans où les Evêques peuvent en dispenser.

Lorsque les vœux qu'un Confesseur pourroit changer à raison du Jubilé, ont été confirmés par serment, il est plus sûr de penser qu'il ne lui est pas permis de les commuer; parce que qui peut le simple, ne peut pas le double; et que les Bulles qui permettent de rompre un lien, ne permettent pas d'en rompre deux.

Le pouvoir de commuer les vœux ne s'étend pas à ceux qui auroient été faits en faveur d'un tiers, par lequel ils auroient déjà été acceptés; parce que le Jubilé n'est pas fait pour préjudicier aux intérêts du Prochain.

Quoiqu'on convienne que celui qui dans la Confession pour le Jubilé, a oublié de s'accuser de quelque cas ou de quelque Censure réservée, peut après le temps du Jubilé en être absous par tout Confesseur, même non approuvé pour ces sortes de cas, tous les Théologiens ne conviennent cependant pas qu'il puisse de même se faire commuer les vœux dont il n'a point parlé à son Confesseur par oubli ou autrement. Cette division des Théologiens doit former un doute sur ce qu'il y a à faire en pareil cas; lequel doute suffit pour arrêter un Confesseur, puisqu'il ne lui est permis de se servir de pouvoirs douteux, que dans le cas de nécessité: ainsi un Confesseur doit demander alors de nouveaux pouvoirs pour commuer ces vœux oubliés.

Pour prévenir toutes les difficultés qu'un Pénitent peut avoir au sujet de ses vœux, qu'il ne peut quelquefois se rappeler distinctement, un Confesseur peut les lui commuer en tout ce que lui-même, ou un autre Directeur jugera dans la suite plus convenable pour la gloire de Dieu et le salut du Pénitent. Celui qui ne se souviendrait de ses vœux que d'une manière confuse, pourroit encore se les faire commuer en quelque chose propre à l'unir à Dieu et à le corriger des vices contre lesquels il a probablement voulu se prémunir par ces mêmes vœux.

On ne peut gagner deux fois le même Jubilé; un Confesseur doit agir sur

ce principe. Il y en a plusieurs raisons. La première est, que la grace du Jubilé n'a d'autre étendue que celle qu'il plaît au Dispensateur de lui donner: or, le Pape qui l'accorde n'a pas intention qu'on le gagne deux fois. On ne peut juger de son intention que par ses paroles; et ses paroles forment un sens disjointif; puisqu'elles portent que ceux qui rempliront les conditions prescrites, pourront gagner le Jubilé dans l'une ou dans l'autre semaine: *Qui in primâ hebdomadâ post publicationem, vel in sequenti post illam, etc.* Il faut donc s'en tenir là: et il n'y a que ceux qui ne connoissent pas la grandeur d'une Indulgence pléniaire, et qui ignorent combien ces sortes de grâces étoient rares autrefois, qui puissent trouver mauvais qu'on ne les gagne pas deux fois en quinze jours.

La seconde raison est, que si on pouvoit gagner deux fois le Jubilé, ce seroit sans doute celui de l'Année Sainte; soit parce qu'il dure beaucoup plus long-temps que les Jubilés *ad instar*, soit parce que les Brefs s'en expédient d'une manière plus solennelle: or, les Jubilés de l'Année Sainte ne peuvent se gagner deux fois sans un privilège spécial. C'est ce qui paroît, 1. par ces termes des Bulles des grands Jubilés: *Nous accordons aussi en vertu des Présentes à ceux qui sont venus à Rome, et qui ont gagné ce Jubilé, en quelque manière que ce soit, le pouvoir de le gagner encore une fois.* 2. Par une concession que le Pape fait à ceux de Rome, de gagner une seconde fois le Jubilé de l'Année Sainte, soit par dévotion, soit pour l'appliquer aux morts. Car, quelle grace feroit le Pape, soit aux premiers, soit aux seconds, si indépendamment de lui, ils pouvoient gagner le Jubilé, autant de fois qu'ils jugeroient à propos de faire ce qui est prescrit pour le gagner?

La troisième raison est, que si on peut de plein droit et sans privilège, gagner deux fois l'Indulgence d'un même Jubilé, on peut aussi recevoir une seconde fois l'absolution des Censures et Cas réservés dans lesquels on est tombé depuis qu'on a gagné le Jubilé: or, cela ne se peut admettre; parce que le Pape veut non seulement que les Confesseurs ne puissent absoudre les Fidèles qu'en vue du Jubilé, mais encore qu'ils ne les puissent absoudre que cette fois seulement. *Ut sibi Confessarium eligere possint, qui hac vice tantum à quibuslibet Censuris, etc. absolvere et liberare valeat.* Le Confesseur qui a donné une fois l'absolution des Censures et des cas réservés qui lui ont été déclarés, ou qu'on a oublié de bonne fois de lui déclarer, a donc en quelque sorte épuisé son pouvoir; il ne peut plus rien sur les cas semblables survenus depuis l'absolution, après que le Pénitent a gagné le Jubilé.

Il y a des Théologiens qui soutiennent qu'il ne faut pas juger du pouvoir de commuer les vœux pendant le temps du Jubilé, en vertu du Jubilé, comme du pouvoir d'absoudre des Censures et des Cas réservés; et qu'un Confesseur peut faire cette commutation, même une seconde fois et après que le Pénitent a gagné l'Indulgence. Car, disent-ils, il y a deux différences essentielles entre le pouvoir d'absoudre des Censures, et celui de commuer les vœux. Le premier est donné comme un moyen de parvenir à l'Indulgence; puisque pour la gagner, il faut être délivré de tous les obstacles qui en rendent indigne. Le second n'est pas un moyen nécessaire pour gagner l'Indulgence; puisqu'on peut obtenir cette grâce sans se faire changer des vœux: c'est donc plutôt un effet de

l'Indulgence, et une grace que l'Eglise accorde à ceux qui entrant dans ses vues, ont fait leurs efforts pour la mériter. Cela posé, il est évident, disent-ils, que celui qui ayant été absous des Censures réservées qu'il avoit encourues, a gagné l'Indulgence, ne peut être absous de celles qu'il auroit encourues depuis ce temps-là ; parce qu'on ne peut plus lui procurer le moyen de gagner une grâce qu'il a déjà obtenue. Mais il n'en est pas de même, selon eux, de la commutation des vœux ; parce que celui qui a gagné le Jubilé, a droit pendant qu'il est ouvert, d'en percevoir tous les effets, et que la commutation des vœux n'est qu'un des fruits du Jubilé.

Nous croyons que tout ce que ces Théologiens peuvent légitimement conclure de ce raisonnement, c'est qu'un Confesseur qui n'a commué aucun vœu à son Pénitent, avant qu'il gagnât l'Indulgence, peut, s'il est nécessaire, user de ce pouvoir après qu'il l'a gagnée. Mais on ne prouve pas par-là qu'un Confesseur puisse lui commuer des vœux une seconde fois.

Ces Théologiens ajoutent que le Pape ne s'explique pas sur le pouvoir de commuer les vœux, comme sur celui de lever les Censures et d'absoudre des Cas réservés ; il ne donne celui-ci que pour une fois : *ut hæc tantum vice absolvere valeat* ; mais il donne celui-là d'une manière indéfinie, et qui renferme tout le temps du Jubilé : *et insuper, vota quæcumque (Religionis et castitatis exceptis) in alia pia et salutaria opera commutare, etc.* Or, ces termes restrictifs, *hæc vice tantum*, ne tombant pas sur le pouvoir de commuer les vœux, comme sur celui de lever les Censures et d'absoudre des Cas réservés, on parolt donc, disent-ils, fondé à dire que la limitation de celui-ci n'emporte pas la limitation de celui-là.

Cependant comme tous ces raisonnemens ne paroissent établis sur aucune autorité qui assure au Confesseur le pouvoir de commuer une seconde fois les vœux du Pénitent pendant le Jubilé, le Pape ne déclarant pas assez clairement qu'il lui accorde ce pouvoir ; et qu'il n'est pas permis d'user de pouvoirs présumés, jusqu'à ce qu'il plaise au Souverain Pontife de déclarer sa volonté à ce sujet ; nous croyons qu'un Confesseur auquel le cas se présente, doit prendre le parti le plus sûr, et demander de nouveaux pouvoirs. On doit s'en tenir à la lettre de ce qui est porté par chaque Bulle, par rapport à ces grâces extraordinaires.

Il faut avoir des raisons pour commuer les vœux, même dans le temps du Jubilé, conformément aux règles que l'on doit suivre, et dont nous donnerons le détail en parlant des vœux. Cependant on peut alors les commuer plus aisément que dans tout autre temps ; parce que les Pénitens ont une sorte de droit à cette commutation, et qu'ils se l'acquièrent par leurs jeûnes, les aumônes, et l'accomplissement des autres actions de piété qui leur sont prescrites. Ainsi la plus grande facilité qu'ils auront d'accomplir le vœu substitué, la perfection, la fidélité, la joie sainte avec lesquelles ils s'en acquitteront, paroissent des motifs suffisans pour cette commutation.

Le Jubilé qu'on appelle proprement Jubilé, est celui qui s'accorde de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans ; et l'on nomme cette année-là l'Année Sainte. Il dure pendant une année pour ceux qui vont visiter les Eglises de Rome ; et il ne s'accorde qu'après cette année-là aux autres Fidéles. On ne donne le nom de

Jubilé aux Indulgences plénieres que les Papes accordent en d'autres temps à tous les Fideles, que parce qu'elles sont données en forme de Jubilé.

Pendant le temps du Jubilé de l'Année Sainte, toutes les autres Indulgences sont suspendues; de sorte qu'on n'en peut gagner aucune.

Aujourd'hui les Papes donnent au commencement de leur Pontificat, et pour les grandes et extraordinaires nécessités de l'Eglise, des Indulgences plénieres à tous les Fideles, en forme de Jubilé.

Les Pasteurs doivent instruire leurs Peuples, de ce qu'il faut faire pour gagner les Indulgences de l'Eglise. Il ne suffit pas d'exécuter extérieurement les bonnes œuvres prescrites par les Bulles d'Indulgences; il faut encore les faire avec les dispositions que l'Eglise demande à ses enfans, et qu'elles soient proportionnées à la grace qu'elle leur fait. Pour gagner les Indulgences, il faut, 1. avoir un desir effectif de satisfaire à Dieu, pour nos péchés, nous-mêmes et selon nos forces; en avoir formé une ferme résolution, dans l'espérance que J. C., qui voit le fond de notre ame, la douleur sincere que nous avons de nos fautes, le dessein où nous sommes de les expier, et nos efforts pour en faire pénitence, nous fera trouver dans le trésor de ses mérites, ce que nous ne pouvons trouver dans notre propre fond; et qu'il nous fera part de ses travaux et de ses satisfactions, pour nous donner moyen de nous acquitter avec Dieu de ce que nous ne pouvons payer par nous-mêmes. La fin que l'Eglise se propose en nous accordant les Indulgences, est de nous encourager à faire pénitence, et de nous aider à satisfaire pleinement à Dieu. 2. Il faut être repentant de tous ses péchés, et véritablement converti à Dieu. C'est principalement au véritable repentir que l'Indulgence est attachée, puisque c'est lui qui réconcilie avec Dieu: sans un véritable repentir, Dieu ne nous pardonne point nos crimes, et ne nous remet point la peine qu'ils méritent. Aussi la premiere chose que les Papes demandent de ceux à qui ils accordent des Indulgences, c'est qu'ils soient véritablement pénitens. 3. Non seulement on doit faire toutes les actions marquées par les Bulles d'Indulgence avec un cœur religieux, pénitent et détaché du péché, mais encore il faut faire ces œuvres avec beaucoup de ferveur et de dévotion, pour profiter plus abondamment de la grace de l'Indulgence, qui est toujours plus utile à ceux qui sont mieux disposés, et qui font avec plus de ferveur ce qu'il faut faire pour la gagner.

On doit donc conclure que ceux qui ne cherchent à gagner les Indulgences, que pour être exempts de l'obligation de satisfaire entièrement à la Justice Divine, ont une mauvaise intention. Mais c'est une intention sainte de chercher à gagner les Indulgences pour participer aux mérites et aux satisfactions de J. C. et des Saints, afin de suppléer à notre foiblesse qui nous empêche de satisfaire pleinement pour nos péchés, et pour abréger la peine temporelle qui retarderoit notre bonheur éternel. Ce seroit un motif beaucoup plus parfait et plus agréable à Dieu, de souhaiter de gagner les Indulgences par un pur zele de la gloire de Dieu, afin qu'il fût glorifié dans la rémission de nos péchés et des peines qui leur sont dûes; et par un ardent desir de détruire les restes du péché et tout ce qui y a quelque rapport, et de voir la Justice de Dieu pleinement satisfaite par l'acceptation des souffrances de J. C.

Les Curés doivent conseiller à leurs Peuples, et les Confesseurs à leurs Pénitens, de commencer par la Confession, les œuvres prescrites pour gagner l'Indulgence. Il faut, pour gagner l'Indulgence, être en état de grâce en s'acquittant de la dernière œuvre, lors même qu'on ne termine pas par la sainte Communion.

« Lorsqu'on ne commence pas par la Confession, les bonnes œuvres prescrites pour gagner l'Indulgence, il faut au moins les faire, ainsi que nous l'avons déjà dit, avec un cœur religieux et pénitent, dans le dessein de se convertir sincèrement à Dieu, et sans aucune affection au péché mortel. Dieu ne détournera sa colère de dessus le pécheur, qu'autant que le pécheur s'éloigne du péché; et ce seroit vouloir faire insulte à Dieu, que de le prier d'oublier tout ce qu'on a commis contre lui, si on avoit encore dans le cœur de la complaisance pour ce qui lui déplait. Personne ne peut mériter et satisfaire à Dieu, dans l'état et l'affection du péché mortel.

Enfin, pour gagner les Indulgences de l'Eglise, il faut, 4. tout ce qui est prescrit par celui qui a accordé l'Indulgence; par exemple, jeûner, réciter les prières marquées, visiter les Eglises, faire l'aumône, et exécuter tout cela dans l'intention de celui qui a accordé l'Indulgence, et qui ne l'a accordée qu'à condition que toutes les choses expressément marquées seroient exécutées. Ainsi il faut être attentif à se faire instruire de toutes les œuvres de piété prescrites par les Bulles d'Indulgence et de Jubilé, et par le Mandement de l'Evêque qui en permet la publication. Il suffit de prier pour obtenir ce que veut celui qui accorde l'Indulgence, sans qu'il soit nécessaire de se proposer en détail toutes les choses pour lesquelles il veut qu'on prie.

(†) Jusqu'ici les Théologiens pensoient communément que la Confession sacramentelle n'étoit nécessaire, à l'effet de gagner l'Indulgence, qu'à ceux qui étoient coupables de péché mortel; et ils ne le regardoient que comme un préalable nécessaire à la Communion et non comme une œuvre satisfactoire imposée par la Bulle d'Indulgence. Cependant la Congrégation des Indulgences consultée sur plusieurs articles concernant cette matière, vient de publier le Décret suivant :

Sacra Congregatio, die 31 Martii 1759, nonnullis discussis dubiis, fuit in voto Confessionem sacramentalem, quando in Brevibus apponitur pro Indulgentiarum consecutione, peragi omnino debere, etiam ab iis qui sibi lethalis peccati conscii non sunt. Facià de iis per ejusdem sacrae Congregationis Secretarium relatione SS. DD. Papæ (Clement. XIII), sanctitas sua ejusdem Sacrae Congregationis votum benigne approbavit, illud publicari mandavit, die 19 Maii 1759, quibuscumque in contrarium facientibus non obstantibus.

Ces termes *fuit in voto*, qui semblent n'exprimer qu'un simple conseil, doivent cependant être pris pour un précepte; les autres termes *peragi omnino debere*, semblent les déterminer à ce dernier sens. D'ailleurs il est plus sûr dans la pratique, de se confesser pour gagner l'Indulgence, l'intention de celui qui accorde l'Indulgence, ne fût-elle que douteuse : on s'exposeroit au danger de perdre l'Indulgence, en ne prenant pas le parti le plus sûr. Il ne paroît cependant pas nécessaire de recevoir l'absolution à l'effet de gagner l'Indulgence,

lorsqu'on n'a sur la conscience que de simples imperfections. La loi qui ordonne la Confession sacramentelle comme une œuvre satisfactoire, a tout son effet, lorsque la Confession est faite indépendamment de l'absolution; parce que les parties essentielles du Sacrement de Pénitence ne sont pas moins sacramentelles, quoique l'absolution qui en est le complément, n'y soit pas. D'ailleurs c'est une maxime du Droit, que dans ces matières on doit prendre les termes à la rigueur, c'est-à-dire, qu'on ne doit leur donner ni plus ni moins d'étendue qu'ils n'en présentent: or les termes des Bulles d'Indulgences n'expriment que la contrition et la confession, *verè pœnitentibus et confessis*, et ne parlent jamais de l'absolution. Il n'en seroit pas de même d'une personne qui auroit commis quelque péché véniel, parce que le péché véniel est matière suffisante du Sacrement de Pénitence. Ceux-ci doivent donc recevoir l'absolution à l'effet de gagner l'Indulgence; et les premiers doivent rappeler quelque péché de leur vie passée, ne fût-il que véniel, pour recevoir l'absolution: c'est le parti le plus sûr pour ne rien risquer dans une matière gracieuse qui n'a son effet que selon l'intention de celui qui accorde la grace.

La même Congrégation, par un nouveau Décret que nous joignons ici, en modifiant le précédent, a prouvé clairement que ce que l'Auteur n'avoit d'abord regardé que comme le parti le plus sûr au sujet de la nécessité de la Confession, à l'effet de gagner l'Indulgence, est d'une nécessité absolue. La simple lecture de ce nouveau Décret fera voir, 1°. que désormais les Papes n'accordent des Indulgences qu'à condition que la Confession précédera; 2°. qu'il faut que cette Confession soit faite au moins la veille de l'Indulgence, même par ceux qui n'ont point de péché mortel sur la conscience. Quand on dit, *la veille*, cela s'entend avant les premières Vêpres du jour de l'Indulgence; 3°. que l'exception faite dans ce nouveau Décret, n'a lieu qu'à l'égard des personnes qui se confessent au moins une fois par semaine; lesquelles seules sont exemptes de se confesser la veille ou le jour, à l'effet de gagner l'Indulgence; lesquelles encore pourroient gagner trois ou quatre jours de suite des Indulgences, s'il y en avoit, sans être obligées de se confesser à cet effet, pourvu qu'elles se confessent régulièrement une fois par semaine, à moins d'un empêchement légitime qui troubleroit cette coutume. Voici le Décret en entier :

Quia sacra Congregatio Indulgentiis et sacris Reliquiis præposita die 31 mensis Martii, anno 1759, fuerit in voto Confessionem sacramentalem, quando in Brevibus apponitur pro Indulgentiæ consecutione, peragi omnino debere, etiam ab his qui sibi lethalis peccati conscientia non sunt; necnon præfatam Confessionem suffragari etiam posse, si in vigilia Festivitatibus expleatur; votumque Congregationis SS. DD. noster Clemens PP. XIII benigne approbaverit, illud Typis publicari sub datum 19 Maii prædicti anni mandaverit; quamplures supplices libelli, vim Regularium Communitatum, et præsertim Monialium, vñ etiam Parochorum, et nonnullorum Episcoporum pro suis diocesis porrectis sunt, quibus maxima exponebatur difficultas quæ interdiu, inò persèpe incidit pro sacramentali Confessione, sive in Festo, vel ad minus in vigilia peragenda. Quamobrem, ut ad hoc præfatus Indulgentiarum thesaurus reddatur Fidelibus accommodè comparandus, cœnis precibus supplicabant sanctissimæ suæ, ut opportuno aliquo remedio, de Apostolica benignitate providere dignaretur; quibus precibus ad prædictam sacram Congregationem remissis, proposi-

tum in ea fuit dubium. « An et quomodo sit consulendum SS. super præfati Decreti executione, vel declaratione in casu, etc. » *Et responsum fuit :* Consulendum SS. DD. ut concedere dignetur indultum omnibus Christi Fidelibus, qui frequenti peccatorum confessione animam studentes expiare, semel saltem in hebdomada ad Sacramentum pœnitentiæ currere, nisi legitime impediuntur, consueverunt; et nullius lethalis culpæ à se post peractam ultimam Confessionem commissæ sibi consciî sunt ut omnes et quascunque Indulgentias consequi possint, etiam sine actuali Confessione, » *quæ cateroquin juxta præfati Decreti definitionem ad eas lucrandas necessaria esset,* » nihil tamen innovando circa Indulgentias Jubilæi, tam ordinarii, quàm extraordinarii, aliasque ad instar Jubilæi concessas, pro quibus assequendis, sicut et alia opera adjuncta, ita et sacramentalis Confessio, tempore in earum concessionem præscripto, peragantur. » *Et fuit per me infra scriptum ejusdem sacræ Congregationis Secretarium de præmissis omnibus SS. DD. nostro relatione, sanctionis suæ, piis bonorum desideriis, ac votis satisfacere, et Indulgentias, iis potissimum, qui pie sanctique vivendo, donis divinæ misericordiæ digniores efficiuntur, et largiri quàm maxime cupiens, benigne annuit, et præfatum indultum in forma supra scripta expediri, et publicari mandavit quibuscunque in contrarium non obstantibus.*

Datum ex Secretaria sacræ Congregationis Indulgentiarum, die 1X. Decembris 1763.

N. Card. A N T O N E L L U S , Præfectus. (+)

Ceux qui auroient négligé ou oublié de faire les œuvres de piété prescrites par les Bulles d'Indulgences et de Jubilé, ou qui ne les auroient pas exécutées dans le temps marqué, ne jouiroient pas des privilèges ou avantages accordés par les Papes, et la peine temporelle due pour leurs péchés, ne leur seroit point remise, quoiqu'ils exécutassent ces mêmes œuvres dans un autre temps, ou qu'ils en fissent de plus difficiles. C'est pourquoi, pour résoudre les difficultés qui surviennent dans la pratique sur les Jubilés et autres Indulgences, il faut lire exactement les Bulles, et s'en tenir à ce qu'elles marquent. Il n'y a pas d'autre moyen, pour connoître les intentions des Papes qui les accordent.

Les Papes ordonnent quelquefois aux Fideles de faire l'aumône, selon leurs facultés, et quelquefois selon leur dévotion. Cette seconde expression laisse plus de liberté que la première, que l'on doit néanmoins interpréter moralement et d'une manière qui ne cause pas des scrupules; mais qui ne donne pas aussi une fausse liberté de faire des aumônes, qui n'aient point de proportion avec les grands biens que l'on possède.

Les Confesseurs n'ont pas le pouvoir de changer en d'autres œuvres de piété celles qui sont ordonnées par les Papes; à moins que la permission ne leur en soit expressément donnée par les Bulles, comme les Papes ont coutume de la donner par les Bulles de Jubilé.

L'Eglise a le pouvoir d'accorder des Indulgences pour les morts qui sont en Purgatoire, mais d'une manière bien différente de celle dont elle en use avec les Fideles vivans. Elle accorde l'Indulgence aux vivans par voie d'absolution,

per

per modum absolutionis ; en vertu de la juridiction qu'elle a sur eux , et en leur remettant une partie de la peine due à leurs péchés. Mais tout ce qu'elle fait à l'égard des morts quand elle accorde quelque Indulgence en leur faveur , est de faire offrir à Dieu des prières plus efficaces pour leur soulagement. L'esprit de l'Eglise , quand elle accorde ces Indulgences , est donc d'offrir d'une manière plus particulière , ses prières jointes aux mérites et aux satisfactions de J. C. et des Saints , pour le soulagement des morts ; et de mettre les Fideles vivans en état de profiter aux morts , par un écoulement de leur charité sur eux. Alors les Indulgences leur sont appliquées *per modum suffragii et solutionis* , disent encore les Théologiens. C'est-à-dire , qu'ainsi que les Fideles vivans peuvent appliquer leurs bonnes œuvres aux Fideles défunts , non seulement pour impêtrer de la bonté de Dieu qu'il daigne abréger leurs peines dans le Purgatoire , mais encore dans le dessein de payer ce qu'ils doivent à sa Justice , en leur cédant le mérite de ces bonnes œuvres en tant qu'elles sont satisfactoires ; de même l'Eglise dans un Concile général , ou en son nom le Souverain Pontife , peut appliquer aux Défunts , les mérites et les satisfactions de J. C. et de ses Saints ; non pas directement et *per modum absolutionis* , parce que l'Eglise n'ayant reçu le pouvoir de lier et de délier que ceux qui sont sur la terre , les morts ne sont plus soumis à sa juridiction ; mais elle les soulage par la charité des vivans , qui pratiquant les bonnes œuvres que le Pape recommande , veulent bien , par un effet de leur piété , et de la charité que les membres d'un même Corps se doivent les uns aux autres , en communiquer le mérite aux Défunts. Il ne faut donc pas douter que les morts n'en reçoivent du soulagement dans le degré que Dieu sait ; en la manière qu'il le trouve à propos ; parce qu'il est constant que leurs peines sont diminuées et abrégées par la vertu du Sacrifice du Corps et du Sang de J. C. que l'Eglise offre pour eux , et par les prières et les bonnes œuvres des Fideles qui leur sont unis par le lien de la Charité. Ainsi les Indulgences sont appliquées aux morts par l'autorité l'Eglise , et par la charité des vivans ; et on doit reconnoître que les âmes qui sont dans le Purgatoire , ont besoin du secours et de l'entremise des Fideles , sans quoi ils ne recevraient point le fruit des Indulgences.

Cependant , quoiqu'il soit vrai que l'Indulgence accordée par l'Eglise , dans l'intention de soulager les âmes des Fideles trépassés , leur est utile dans le degré que Dieu sait , et en la manière qu'il le trouve à propos ; il n'est pourtant pas permis de dire , qu'en récitant certaines prières , ou en faisant certaines bonnes œuvres , ou en disant la Messe à un certain Autel , quoique privilégié , on délivrera infailliblement une âme des peines du Purgatoire ; puisque ces âmes ayant rendu compte de leur administration à l'heure de la mort , sont entre les mains de la Justice de Dieu ; qui les fait participer au Sacrifice de son Fils , aux prières et aux bonnes œuvres des Fideles , à proportion du degré de charité qui régnoit en elles , au moment qu'elles ont été séparées de leurs corps.

On doit donc reconnoître que les Fideles qui gagnent l'Indulgence , profitent aux âmes des trépassés dont ils ont en vue de soulager les peines , par les œuvres de pénitence qu'ils accomplissent au desir du Bref ; mais il n'est pas certain que par l'Indulgence qu'ils gagnent , et par leurs actions de pénitence et de justice , les âmes des Fideles trépassés soient en particulier entièrement délivrées

des peines du Purgatoire. Cet heureux moment de leur délivrance est en la disposition de Dieu seul, qui applique la vertu du Sacrifice et des mérites de son Fils, les prières et les souffrances de son Eglise et des Membres qui la composent, aux âmes des Fideles trépassés, selon les regles de sa Miséricorde et de sa Justice, et à proportion du soin qu'ils ont pris pendant leur vie, de se rendre dignes de ce secours. *Genere vitæ quod gessit quisque per corpus, efficiunt, ut prosint vel non prosint quæcumque pro illo piè fiunt cum reliquerit corpus*, dit S. Augustin, (*In Libr. De cura pro mortuis gerenda, cap. 1.*) Concluons, 1°. qu'il demeure pour constant qu'il n'y a aucune certitude du temps fixe et déterminé auquel les Indulgences délivrent du Purgatoire les Ames des Fideles trépassés, par la seule application qui leur en est faite; que c'est une erreur de soutenir que les indulgences ne peuvent être utiles aux morts.

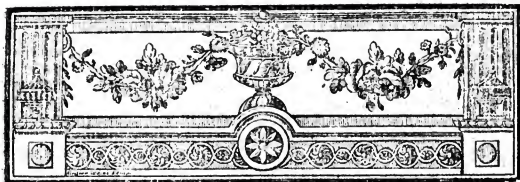
Afin qu'on puisse appliquer les Indulgences pour le soulagement des morts, il faut que cela soit exprimé par la Bulle de l'Indulgence, qui ne peut être appliquée que suivant l'intention de celui qui l'a accordée.

Il est défendu par l'Eglise, à tous les Supérieurs Ecclésiastiques, Curés, Secondaires, Prêtres, tant Séculiers que Réguliers, de publier aucune Bulle ou Bref d'Indulgence, si elles n'ont été visées par les Evêques, ou les Vicaires Généraux, et sans leur permission par écrit.

Après que les Indulgences ont été reçues et visées, et leur publication permise, elles doivent être publiées par ceux à qui il appartient, quand ils en sont requis; et les Curés ou autres faisant la publication, doivent exhorter le Peuple à les gagner avec piété. Il n'est pas permis à ceux qui font la publication, de rien ajouter ou diminuer à la teneur des Bulles ou Brefs d'Indulgences, et ils doivent s'en tenir sur cet article, à ce qui est porté par les Mandemens Episcopaux.

On trouvera dans le Rituel, l'ordre ou la maniere d'administrer le Sacrement de Pénitence, la forme pour absoudre de l'excommunication, pour absoudre un Excommunié après sa mort; la maniere d'absoudre de la Suspense, ou de l'Interdit; la forme de dispense de l'Irrégularité; l'ordre pour absoudre un Hérétique dans le for extérieur, et recevoir son abjuration.





DU SACREMENT DE L'EXTRÊME-ONCTION.



L'APÔTRE S. Jacques renferme en ce peu de mots, toute la Doctrine de l'Eglise sur le Sacrement de l'Extrême-Onction. Quelqu'un, dit-il, d'entre vous, est-il malade ? Qu'il appelle les Prêtres de l'Eglise, et qu'ils prient sur lui, en l'oignant d'huile au Nom du Seigneur ; et la prière de la foi sauvera le Malade, le Seigneur le soulagera ; et s'il a commis des péchés, ils lui seront pardonnés. (Epist. Coth. 5. v. 14. et 15.)

Voilà la nature, les effets, la matière, la forme, le sujet, et le Ministre de ce Sacrement, que nous allons expliquer un peu plus en détail.

De la nature et des effets de l'Extrême-Onction.

L'EXTRÊME-ONCTION est un Sacrement, qui par l'onction de l'Huile sainte et la prière du Prêtre, pourvoit au soulagement spirituel et corporel du Chrétien dangereusement malade.

Si les Fideles connoissoient la vertu de ce Sacrement, et le besoin qu'ils en ont lorsqu'ils sont malades, ils auroient plus d'empressement pour le recevoir, et rendroient grâces à Dieu de l'avoir institué. Mais la plupart en profitent si peu, qu'ils semblent le craindre comme un Arrêt de mort irrévocable ; qu'on n'ose presque leur proposer d'y avoir recours ; et qu'à force de le différer, ils le reçoivent sans confiance, sans sentiment, quelquefois même avec répugnance, et le plus souvent dans une extrémité qui les rend incapables des dispositions qui seroient à désirer. Le moyen de remédier à ce désordre est de bien faire comprendre aux Fideles les heureux effets de ce Sacrement. On les trouve clairement expliqués dans l'exposition qu'en fait le Concile de Trente, interprétant les paroles de S. Jacques, que nous avons déjà rapportées.

Les effets de ce Sacrement, dit ce Concile, sont la grace du S. Esprit, qui par son onction ôte les péchés qui seroient à expier, et les restes du péché; soulage l'ame du Malade et la fortifie, en excitant en lui une grande confiance en la miséricorde de Dieu; lui donne la force pour supporter plus facilement les peines et les incommodités de la maladie, pour résister aux tentations du démon, et aux embûches qu'il nous dresse à la fin de notre vie; et lui rend même quelquefois la santé du corps, lorsque cela est expédient pour le salut de l'ame. (Sess. 11. cap. 2. de Extrem. Unct.)

1. Le Sacrement de l'Extrême-Onction efface les péchés qui resteroient à expier à un Malade. C'est ce que signifient ces paroles de S. Jacques : *Si in peccatis sis, remittentur ei*. L'Eglise n'a pas décidé positivement, si les péchés que ce Sacrement remet, sont les péchés mortels aussi bien que les véniels : mais puisque S. Jacques a parlé en général des péchés du Malade, il faut croire que ce sont tous les péchés, même mortels, oubliés ou inconnus, et dont le Malade se trouve coupable sans avoir pu les confesser. Alors, s'il reçoit l'Extrême-Onction avec douleur de ses péchés, et qu'il ne mette point d'obstacle à la grace du Sacrement, il obtiendra la rémission de ces péchés mortels, non seulement en tant que le péché mortel est incompatible avec la grace sanctifiante, mais comme effet propre de l'Extrême-Onction instituée à ce dessein par J. C. De plus, les paroles de la forme, *Quidquid deliquisti*, signifient la rémission des péchés par tous sensens. S. Charles l'enseigne ainsi dans son Instruction sur le Sacrement de l'Extrême-Onction. C'est pourquoi le saint Concile de Trente appelle ce Sacrement *le complément, la perfection et la consommation* de celui de la Pénitence, dont le propre est de remettre les péchés. Cet effet tout seul envisagé par des vues de foi, devrait suffire pour exciter l'empressement d'un Malade; car que peut-il désirer avant que d'aller paroître devant le Seigneur, que d'être purifié de ses péchés; qui seuls peuvent lui faire appréhender les redoutables Jugemens de Dieu, et l'empêcher d'entrer en possession du bonheur éternel ?

2. Ce Sacrement ôte encore les restes du péché, dit le Concile de Trente. Par ces restes du péché, on entend une certaine pente au mal, un éloignement pour le bien, la langueur et la foiblesse de l'ame, la difficulté de se porter à Dieu, et même les habitudes vicieuses, auxquelles l'Extrême-Onction remédie; non en les ôtant tout-à-fait, mais en donnant des secours particuliers et plus abondans, pour résister à leur penchant dans le temps le plus périlleux, qui est la fin de la vie. Quelques-uns entendent aussi par les restes du péché, la peine temporelle qui lui est due; laquelle ce Sacrement remet du moins en partie, à proportion des dispositions où se trouvent ceux qui le reçoivent.

3. L'Extrême-Onction soulage les Malades, les fortifie contre les horreurs de la mort, leur donne la grace de porter leur mal avec patience, et de résister aux tentations du démon, qui redouble aux derniers momens ses efforts avec plus de furie. C'est ce que S. Jacques exprime par ces mots : *Alleviabit eum Dominus*; et ce que signifie l'Huile, dont une des propriétés est d'adoucir les maux du corps. Ainsi les Malades qui souffrent beaucoup, qui sont tentés violemment, et qui ont de la peine à porter leur mal, doivent regarder en tout sens ce remède comme salutaire.

4. Enfin, ce Sacrement est pour procurer la santé du corps, s'il est expédient pour le salut de l'ame. S. Jacques l'insinue assez, quand il dit que l'Oraison de

foi sauvera, c'est-à-dire, *guérira le Malade*. Et le Concile de Trente l'enseigne clairement, quand il dit que par ce moyen les Malades reçoivent quelquefois la santé du corps : *Sanitatem corporis interdum consequitur*. Il ajoute cette condition, *s'il est expédient pour le salut de l'ame*. La guérison du corps ne seroit pas toujours profitable à l'ame ; et c'est la raison pour laquelle cet effet n'est pas toujours produit dans ceux-mêmes qui reçoivent ce Sacrement avec de saintes dispositions. Il arrive aussi quelquefois que ce Sacrement, sans guérir absolument le corps, opere sur lui une impression bien plus salutaire, qui consiste à diminuer la violence de la maladie, et à rendre à l'ame la facilité de s'élever à Dieu pour se disposer à paroître devant lui.

Les Fideles doivent donc regarder ce Sacrement comme un remede salutaire, que J. C. par une bonté singuliere leur a préparé pour leur utilité, dans un temps où ils sont le plus abandonnés des secours humains et de leurs propres forces ; de sorte que, quoiqu'on puisse absolument être sauvé sans le recevoir, ce seroit être ennemi de soi-même, et offenser Dieu, que de se priver volontairement des grands avantages que ce Sacrement procure. Le Concile de Trente, (*Sess. 14. cap. 3. de Extr. Unc.*) dit qu'on ne pourroit mépriser un si grand Sacrement, sans un grand crime, et sans faire injure au S. Esprit.

Voilà pourquoi le Concile de Cologne en 1549, veut qu'on prive de la sépulture Ecclésiastique, ceux qui pendant leur maladie ont refusé ou méprisé l'Extrême-Onction ; et S. Charles rend responsables devant Dieu les Curés qui ont négligé ou différé de l'administrer.

De la matiere et de la forme de l'Extrême-Onction.

LA matiere éloignée de ce Sacrement est l'huile d'olives. Rien n'étoit plus propre pour signifier l'Onction du S. Esprit, qui, en se repandant par ce Sacrement dans l'ame de l'infirmes, lui adoucit ses peines, nourrit son espérance, et augmente ses forces contre les attaques de la maladie, de la mort même et du démon. Cette huile, qu'on appelle Huile des Infirmes, doit avoir été bénite par l'Evêque, le Jeudi-Saint. Les Curés auront soin de la renouveler tous les ans, et de brûler celle qui est de l'année précédente, en observant ce qui est marquée ci-devant, (*pag. 39. et suiv.*) Ils la conserveront soigneusement, et la tiendront enfermée dans un lieu propre, decent, et séparé du Tabernacle où repose le Sacrement, ainsi que du Reliquaire.

S. Charles, dans son cinquieme Concile de Milan, dit que si par erreur ou inadvertance, un Prêtre s'étoit servi, pour donner l'Extrême-Onction, d'une autre Huile que de celle des Infirmes, quand ce seroit du saint Chrême, ou de l'Huile des Catéchumenes, il devroit recommencer les onctions avec l'Huile des Infirmes et répéter la forme. La même chose est ordonnée dans ce Diocèse. Pour éviter cette méprise, il faut porter chez les Malades, l'Huile des Infirmes toute seule, et laisser les autres saintes Huiles à l'Eglise pour les Baptêmes ; on mettra donc l'Huile des Infirmes dans un vase d'argent ou d'étain fin, séparé

de celui du saint Chrême et de l'Huile des Catéchumènes, sur le couvercle duquel seront écrit en gros caractères ces mots : *OLEUM INFIRMORUM*, ou du moins ces deux lettres majuscules O. I.

Ce vase doit être renfermé sous la clef, que les Curés garderont. Pour le porter plus commodément et plus sûrement aux Malades, sur-tout lorsqu'on doit monter à cheval, on le mettra dans une bourse d'étoffe violette, avec des cordons pour l'attacher à son cou. Et, afin que l'Huile ne s'écoule pas, on mettra au fond du couvercle, des étoupes ou du coton, qu'on aura soin de changer de temps en temps et de brûler sur la Piscine.

Si dans le cours de l'année, l'Huile des Infirmes venoit à diminuer, en sorte qu'on appréhendât qu'il n'y en eût point assez jusques à la bénédiction des nouvelles Huiles, et qu'on n'en pût avoir d'autre bénite, on pourroit, pour l'augmenter, y en mêler d'autre non bénite : mais en moindre quantité que ce qui seroit resté d'huile bénite. Il faut lire ce que nous avons dit ci-devant, des saintes Huiles et des Vases destinés pour les contenir, (pag. 39. et suiv.) de la première Partie de ces Instructions.

La matière prochaine de ce Sacrement est l'onction, ou l'application de l'Huile bénite aux principales parties du corps. On oint les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains et les pieds, comme les principaux organes des sens par lesquels l'homme pêche, et qui ont plus besoin d'être réformés et sanctifiés que les autres parties du corps. On fait aussi en quelques Diocèses, l'onction aux reins des hommes, lorsqu'on peut les remuer commodément, ou les mettre sur leur séant ; mais la pudeur oblige presque toujours de l'omettre à l'égard des femmes. On ne peut pas oindre, au lieu des reins, une autre partie du corps, ni aux femmes, ni aux hommes, lorsqu'ils ne peuvent recevoir cette onction commodément. Aux Prêtres, l'onction des mains se fait en dehors ; parce que le dedans a déjà été consacré dans leur Ordination.

Si le Malade manquoit de quelqu'une des parties sur lesquelles on doit faire les onctions, il faudroit la faire à la partie la plus prochaine, à moins qu'on ne pût la découvrir sans incommoder le Malade, ou sans blesser la modestie ; par exemple, on pourroit la faire au poignet, s'il n'avoit pas de main.

On ne doit pas non plus omettre aucune des onctions sur les personnes qui n'ont jamais fait usage de quelque sens ; tels que sont les aveugles, les sourds et muets de naissance ; parce qu'encore qu'ils ne se soient jamais servis de la vue, de l'ouïe, ou de la langue pour pécher, ils ont pu desirer d'en avoir l'usage, pour prendre quelque plaisir illicite.

On ne manquera jamais de faire les onctions susdites, à moins que le Malade ne parût dans un danger de mort si pressant, qu'on eût lieu de craindre de n'avoir que le temps nécessaire pour en faire une seule : car, dans ce cas, il faudroit omettre les Cérémonies et les Prières préliminaires accoutumées, et se contenter de faire cette onction unique sur un seul organe, en disant : *Per istam sanctam unctionem, et suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Dominus quicquid per omnes sensus deliquisti*. On pourroit encore, si on croyoit en avoir le temps, ne faire qu'une onction pour toutes, en passant promptement sur un œil, une oreille, une narine et les lèvres, une main, un pied, sans faire aucun signe de Croix, et prononcer une fois la forme, en y exprimant tous les sens, en cette

manière : *Per istam sanctam unctionem, et suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Dominus quidquid per visum, auditum, odoratum, gustum et locutionem, tactum et gressum deliquisti.* Et c'est ainsi qu'on doit en user en temps de peste, ou autre maladie contagieuse. On doit même, en ce dernier cas, se servir de la spatule pour faire les onctions ; afin, d'une part, que les pestiférés ne soient pas privés d'un Sacrement dont ils ont un très-grand besoin ; et que de l'autre, les Prêtres qui le leur administrent, soient moins exposés à prendre mal. On peut aussi, si on croit en avoir le temps, après avoir omis les Prières et les Cérémonies accoutumées, faire d'abord et diligemment les onctions à chaque sens avec la forme ordinaire. Dans tous ces cas, si le Malade survit, on dira sur le champ les Prières qui auront été omises.

Si le Malade expire avant qu'on ait achevé les onctions, il faut les cesser. Dans le doute s'il vit encore, on doit les achever, se servant de cette forme conditionnelle : *Si vivis, per istam sanctam, etc.* de laquelle il faut pareillement user, lorsqu'on est appelé pour administrer l'Extrême-Onction à quelque personne, qui ne donne, à la vérité, aucun signe de vie, mais qu'on a lieu de croire ou de douter n'avoir pas encore expiré.

La forme de ce Sacrement est la prière que fait le Prêtre, en faisant les saintes onctions. Cette prière est contenue dans ces paroles dont use l'Eglise Romaine : *Per istam sanctam unctionem, et suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Dominus quidquid* (marquant le sens sur lequel l'onction se fait) *deliquisti. Amen.*

On ne prononce qu'une fois la forme sur les organes qui sont doubles, tels que les yeux, les oreilles, les mains et les pieds : mais on y fait deux onctions, commençant par le côté droit ; et on ne doit achever de prononcer la forme, qu'en finissant la seconde onction.

Les onctions doivent toujours se faire en forme de Croix. L'onction sur la bouche aux personnes affligées de la rage, peut être faite sur la joue, quand il y a du danger de toucher leur salive.

De ceux auxquels on doit administrer le Sacrement de l'Extrême-Onction.

IL n'y a que les Fidéles baptisés malades en danger de mort, ayant actuellement, ou du moins ayant eu autrefois l'usage de la raison, qui soient capables de recevoir l'Extrême-Onction. C'est des Chrétiens malades que parle S. Jacques : *Infirmatur quis in vobis* ; et le principal effet de ce Sacrement, qui est d'ôter le reste des péchés, et de donner des forces contre les tentations de la mort, suppose qu'on a atteint l'âge de raison.

Ainsi on ne peut l'administrer à ceux qui ne sont point baptisés, ni à ceux qui ne sont point malades, quoiqu'ils soient sur le point de mourir, comme les criminels qu'on va exécuter ; à ceux qui sont prêts à faire naufrage ; aux gens de guerre qui vont monter à l'assaut, ou donner une bataille. Tout autre danger de

mort qui ne vient pas de maladie, n'est pas une raison suffisante pour administrer ce Sacrement. On ne doit pas non plus le donner à ceux qui, quoique malades, ne sont point en danger de mort, comme ceux qui ont le mal de dents, ou des fièvres ordinaires. Nous y ajoutons même les femmes qui sont dans le travail de l'enfantement, auxquelles, selon le quatrième Concile de Milan sous S. Charles, on ne doit pas donner ce Sacrement; à moins que les douleurs ne les aient tellement affoiblies, qu'on ait tout lieu de craindre leur mort dans peu de temps. On doit néanmoins le donner aux vieillards qui sont tellement décrépits, qu'ils semblent à toute heure, devoir mourir de foiblesse et de défaillance; quand même ils n'auroient aucune autre maladie.

On doit administrer l'Extrême-Onction aux personnes affligées de la rage, attaquées de la peste, blessées à mort, à celles qui sont en grand danger de mourir pour avoir avalé du poison, quoique toutes ces personnes paroissent robustes; si on prévoit, qu'en la leur différant, on pourra perdre l'occasion de la leur donner.

C'est une erreur dangereuse que de croire qu'il faille attendre qu'un Malade soit à l'extrémité, pour lui faire recevoir l'Extrême-Onction; car ce remède est beaucoup plus salutaire, et pour l'ame, et pour le corps, quand il est appliqué de bonne heure. Quand on le reçoit trop tard et sans connoissance, on se prive de beaucoup de grâces: et il semble que ce soit en quelque façon tenter Dieu, que de lui demander la santé du corps par ce Sacrement; quand le Malade est à l'agonie; au lieu que lorsque la maladie n'est pas désespérée, on peut, sans tenter Dieu, joindre aux remèdes naturels, un Sacrement qui pourra leur donner l'efficacité et la vertu.

Il ne faut pas croire que le nom d'*Extrême-Onction* soit donné à ce Sacrement, parce qu'on le reçoit à l'extrémité de la vie. Il est donné pour marquer que c'est la dernière onction que le Chrétien reçoit. Il reçoit la première au Baptême, la seconde, à la Confirmation; sic'est un Prêtre, il reçoit la troisième à l'Ordination: et il reçoit enfin la dernière onction dans sa maladie. Quand on a l'usage entier de sa raison, on peut plus facilement recevoir ce Sacrement avec les dispositions convenables, et par conséquent mieux profiter des grâces qu'il confère; en suivant le Prêtre dans toutes les prières et cérémonies qu'il fait en l'administrant; prières et cérémonies qui sont belles et touchantes.

On doit donner ce Sacrement aux insensés et aux frénétiques, qui auront eu autrefois l'usage de la raison, pourvu qu'il n'y ait aucun danger d'irrévérence. On ne doit pas l'administrer aux furieux qui n'ont pas de bons intervalles, parce qu'il y a sujet de craindre qu'ils ne commettent quelque irrévérence contre ce Sacrement: s'ils ont de bons intervalles, il faut les attendre pour leur administrer ce Sacrement. A l'égard de ceux qui ont toujours été insensés, ils n'en sont pas capables, non plus que les enfans avant l'âge de raison: quand néanmoins ces derniers ont atteint cet âge, que l'on peut fixer ordinairement à sept ans, et qu'ils ont assez de discernement pour pouvoir pécher; il est ordonné dans ce Diocèse de le leur administrer, quoiqu'ils n'aient pas encore fait leur première Communion; et même dans le doute s'ils ont assez de raison, il faut le leur donner, pour ne pas hasarder le salut d'une ame qui peut-être sans ce remède périroit éternellement.

On

On doit refuser l'Extrême-Onction aux Hérétiques, aux Excommuniés dénoncés, aux Duellistes et autres pécheurs publics et scandaleux, quand ils n'ont donné aucune marque de repentir, soit qu'ils aient encore la connoissance, ou qu'ils aient perdu l'usage de la raison; à ceux qui meurent dans un état notoire de péché mortel; par exemple, à ceux qui étant ivres par leur faute, tombent en apoplexie, et meurent sans avoir recouvré l'usage de la raison. Les Hérétiques et les Excommuniés, qui auroient témoigné du regret, ne pourroient même y être admis, qu'après l'absolution. On doit refuser aussi ce Sacrement à tous ceux qui sont obstinés dans leur crime, et qu'on sait certainement ne s'en être pas repentis avant de perdre connoissance: nous disons, *certainement*; car, pour user de cette rigueur envers eux, il faut être assuré de leur impénitence. Dans le doute, il faut présumer en faveur du Malade, et conférer le Sacrement.

A plus forte raison doit-on l'administrer à ceux qui, après l'avoir demandé, ou donné des marques de contrition, auroient perdu la connoissance. On ne doit pas en priver non plus, ceux qui ayant vécu chrétiennement, sont surpris de quelque maladie qui leur ôte tout-à-fait l'usage des sens, et les met hors d'état de demander les Sacrements; car les marques de piété qu'ils ont données pendant leur santé, donnent lieu de présumer, quand il n'y a point de raison contraire, qu'ils souhaitent qu'on leur procure, en danger de mort, ce qui est nécessaire et utile à leur salut; et cette intention interprétative suffit pour recevoir ce Sacrement.

Les principales dispositions pour recevoir l'Extrême-Onction avec fruit, sont, 1. d'être en état de grace: c'est pourquoi l'on ne doit l'administrer qu'après que le Malade a été confessé et absous, s'il le peut; ou s'il ne le peut pas, après avoir tâché de lui faire concevoir intérieurement un vif regret des ses fautes, qui joint à ce Sacrement, opérera en lui les mêmes effets que le Sacrement de Pénitence, dont l'Extrême-Onction est la consommation.

2. Une ferme foi et une confiance, telle que JESUS-CHRIST l'a toujours exigée de ceux qui lui demandoient d'être guéris. S. Jacques semble aussi l'enseigner, quand il dit que l'oraison accompagnée de foi, guérira le Malade.

3. Une charité ardente et un amour vif pour Dieu, qui fasse désirer de le voir et de s'unir à lui pendant toute l'éternité.

4. La Contrition et l'esprit de pénitence, parce que Dieu ne remet les péchés qu'à proportion qu'on y renonce et qu'on s'en détache. Quoique le Malade se soit confessé, il est à propos de l'exciter à produire quelque acte de Contrition, avant que de lui administrer ce Sacrement, et on aura soin de l'avertir qu'il doit détester, suivant son pouvoir, à chaque onction, les péchés qu'il aura commis par les sens sur lesquels on les fait; par exemple, quand on oint les yeux, de détester les mauvais regards; quand on oint la bouche, de détester les péchés de la langue et du goût, et ainsi des autres, pour en effacer les restes par la vertu du Sacrement.

5. Une grande résignation à la volonté de Dieu, soit pour la santé, s'il juge à propos de la rendre, soit pour la mort, s'il en ordonne ainsi.

Après que le Malade a reçu ce Sacrement, le Prêtre doit l'exhorter à remercier Dieu de la grace qu'il vient de recevoir, à ne point s'impatienter, à offrir à Dieu ses douleurs, à réitérer des actes des vertus Théologiques et de résignation à la volonté de Dieu.

Pour une plus grande décence et propreté, il sera bon d'avertir ceux qui assistent le Malade, de laver auparavant les parties sur lesquelles on doit faire les onctions ; ce qui se peut commodément en trempant un linge dans l'eau tiède, pour les frotter et les essuyer ensuite. Il est même à propos, si le Malade est un homme qui ait la barbe longue, de la lui couper, parce qu'elle pourroit empêcher que l'onction ne touchât les lèvres.

Du Ministre de l'Extrême-Onction.

L n'y a que les Prêtres qui soient les Ministres de l'Extrême-Onction. Saint Jacques nous l'apprend, quand il dit : *Infirmatur quis in vobis, inducat Presbyteros* ; ce que la Tradition de l'Eglise a toujours entendu des *Prêtres ordonnés par les Evêques en la manière convenable, par l'imposition des mains Sacerdotales*, dit le Concile de Trente, (*Sess. 14. cap. 3. de Extrem. Unct.*) Cependant, hors le cas de nécessité, il n'est pas permis à tout Prêtre de l'administrer : cela est tellement réservé au Curé du Malade, ou aux Prêtres qu'il députe, ou qui sont commis par l'Evêque, que si un Régulier entreprenoit de son autorité d'administrer l'Extrême-Onction à quelque Séculier, il encourroit l'excommunication. (*Clementin. 1. de Privilegiis.*)

Les Curés sont obligés d'apporter tout leur soin pour que leurs Paroissiens reçoivent ce Sacrement à propos dans leurs maladies. Ils les exhorteront à le demander de bonne heure : et quand ils seront requis de l'administrer, ils s'y rendront au plus vite, la nuit aussi-bien que le jour ; ou enverront à leur place quelque Prêtre qui soit approuvé, et qui puisse confesser le Malade s'il se trouvoit en avoir besoin. Dans les maladies contagieuses, ils useront de précautions pour ne point trop s'exposer ; nous en parlerons dans la suite : mais ils ne se dispenseront pas de donner à ceux qui en seroient attaqués, un remède si important pour le salut de leurs âmes ; et qu'en cette extrémité ils sont en droit d'exiger de leurs Pasteurs.

Le Sacrement de l'Extrême-Onction ne doit point être administré deux fois dans une même maladie. Si néanmoins le malade étant revenu en convalescence, et sorti du danger de mort, y retomboit quelques jours après, il faudroit encore lui administrer ce Sacrement.

Si le Prêtre venoit à mourir en administrant ce Sacrement, ou qu'il se trouvât hors d'état d'achever les onctions qu'il auroit commencées, un autre Prêtre devroit les continuer, sans qu'il fût besoin de réitérer les onctions que le premier auroit faites.

L'usage prescrit par le Rituel Romain, qui est celui de ce Diocèse, étant de donner le Viatique avant l'Extrême-Onction, on doit continuer d'y observer cet usage, autant que l'état du Malade le pourra permettre ; après l'avoir confessé, on lui portera d'abord le Viatique ; ensuite si le mal augmente, on lui portera l'Extrême-Onction.

Si pourtant le Malade tendoit évidemment à la mort, et qu'il fallût porter en même temps le Viatique et l'Extrême-Onction, on pourroit commencer par

l'Extrême-Onction, si le Malade le souhaitoit ainsi, pour servir de préparation au Viatique, à moins que le mal ne fût si pressant, qu'on appréhendât quelque surprise; car alors il faudroit commencer par le Viatique, de crainte que le Malade venant à mourir, ne fût privé de le recevoir.

Lorsqu'il faudra, à cause du danger pressant de mort, porter l'Extrême-Onction avec le Viatique, il sera plus convenable, si toutefois cela se peut, qu'un autre Prêtre, ou un Diacre, porte en particulier l'Huile sainte: en ce cas il sera revêtu d'un surplis; et portant cette Huile en secret, il suivra celui qui portera le saint Viatique, afin que le Malade puisse recevoir l'Extrême-Onction après avoir reçu l'Eucharistie.

On trouvera dans le Rituel, l'Ordre pour administrer le Sacrement de l'Extrême-Onction.

DE LA VISITE ET ASSISTANCE DES MALADES.

LA Visite des Malades a toujours été considérée dans la Religion, comme l'une des fonctions les plus excellentes du Ministère Ecclésiastique; celle où il y a plus de charité à exercer, plus de difficultés à surmonter, et plus de mérites à acquérir. En effet, c'est dans l'état de la maladie, que l'homme étant séparé de tout ce qui peut flatter ses inclinations, et assiégé par différens maux, se trouve exposé aux besoins les plus pressans, et aux inquiétudes les plus cruelles: en sorte que l'on peut dire de l'état de la maladie, encore plus particulièrement que de tous les autres états tristes où l'homme peut se trouver, que *l'ame y est*, selon l'expression de Job, *remplie d'amertume*.

Les douleurs qu'un Malade ressent, sont quelquefois pour lui une espece de martyre. Tantôt succombant sous le poids de ses douleurs, il soupire après la fin de sa vie; d'autres fois rappelant à lui sa raison et sa foi, l'idée seule de la mort porte la terreur et l'effroi dans son esprit et dans son cœur. De quelque côté qu'il se tourne, soit au dedans, soit au dehors de lui-même, il ne trouve par-tout que des sujets de tristesse et d'alarmes. Un tel homme abandonné à lui-même, n'est-il pas un objet digne de pitié; et n'est-ce pas un acte héroïque de charité, de prendre un soin particulier de sa conduite, et de tâcher d'apporter quelque adoucissement à un état si triste et si affligeant?

Les Pasteurs doivent donc regarder comme une des parties essentielles de leur sollicitude, la visite et l'assistance des Malades, puisqu'elle est même pour tous les Chrétiens, un devoir sur l'accomplissement duquel ils doivent être jugés, récompensés ou punis. Les Fideles confiés à leurs soins, n'ont jamais plus de droit au secours dont ils leur sont redevables, que dans les maladies: c'est le temps où l'on a plus de besoin d'être soutenu, à cause des tentations de toute espece qui mettent le salut en danger. Tout ce que fait un Pasteur pendant sa vie, est pour procurer le salut éternel aux âmes qui lui sont

commises. A quoi serviroit le soin qu'un Curé prend du Troupeau qu'il doit gouverner, s'il l'abandonnoit dans sa plus grande extrémité, et précisément dans le temps que le démon fait ses plus grands efforts pour perdre les amés?

Ces motifs sont plus que suffisans pour déterminer un Curé qui a de la foi, à se rendre assidu auprès de ses Paroissiens dans le temps de leurs maladies. Une autre réflexion capable de les déterminer, c'est qu'il est très-important pour eux de se concilier, autant qu'il se peut, l'affection et l'estime de leurs Peuples, afin de rendre leur ministère plus utile. Un Curé qui est respecté, estimé, et aimé de ses Paroissiens, fait beaucoup plus de fruit dans sa Paroisse qu'un autre; ses discours font plus d'impression, ses avis sont mieux reçus. Or rien n'est plus capable d'attirer à un Pasteur, l'affection de son peuple, que son assiduité à visiter les Malades, sans distinction de condition; et quand on voit qu'il est aussi attentif à se rendre auprès des pauvres, qu'auprès des Riches, et que sa plus ou moins grande assiduité ne se règle pas par la différence des conditions, mais par les différens besoins des malades, on l'en aime bien davantage. *Non te pigeat visitare infirmum*, dit le Saint-Esprit, *ex hoc enim in dilectione firmaberis*.

Il est donc difficile qu'un Pasteur plein de l'esprit de son ministère, qui a du zèle pour le salut de son Troupeau, et qui sait que Dieu lui demandera compte, ame pour ame, de toutes celles qui lui auront été confiées, néglige de procurer à ses Ouailles, dans le temps de la maladie, le secours des consolations pour calmer leurs troubles, la force dont elles ont besoin contre le découragement, et les remèdes nécessaires pour assurer leur salut.

Pour s'acquitter de ce devoir, les Curés instruiront de temps en temps les Peuples, de l'obligation qu'ont les Fideles de recourir à leur Pasteur dans les maladies; les assurant qu'ils seront toujours prêts à les secourir, à les consoler, et à leur administrer les Sacremens de l'Eglise.

Il seroit à propos que les Curés des grandes Paroisses, fissent un rôle exact des Malades et de leur état; pour s'assurer de n'en omettre aucun, et régler leurs visites selon leurs besoins. Il convient pour cet effet, de tâcher d'établir une Confratrie de personnes vertueuses qu'ils croiront avoir plus de talens et de moyens, pour visiter chaque jour les Malades, sur-tout les Pauvres, qui sont plus dépourvus de secours humains; pour avoir soin d'avertir le Curé du nom des Malades et de l'état de leurs maladies, afin que le Curé aille les voir avant même d'être appelé; pour leur parler de Dieu, les consoler, leur procurer quelques aumônes s'ils en ont besoin, et les disposer à demander et à recevoir les derniers Sacremens.

Les visites que les Curés rendent aux Malades, ne doivent être ni trop longues ni trop courtes. Afin de garder un juste milieu, ils y resteront autant de temps qu'il sera nécessaire pour les édifier, les consoler, et leur être utiles; évitant de les ennuyer et de leur être à charge. Il est bon de leur témoigner d'abord la part que l'on prend à leur mal; de s'informer de l'état de leur maladie, témoignant de la joie lorsqu'on apprend qu'ils sont soulagés, et marquant de la compassion pour eux lorsque le mal augmente. Ces marques d'amitié attirent communément la confiance des Malades, et les disposent à recevoir les avis qui leur sont nécessaires.

On doit recommander aux Malades , de recourir à Dieu par de fréquentes élévations d'esprit et de cœur , pour obtenir de lui le courage et les graces nécessaires , et une parfaite soumission à sa volonté ; de faire souvent des actes de Foi , d'Espérance , de Charité , de Contrition ; de dire ou méditer autant qu'ils pourront l'Oraison Dominicale , la Salutation Angélique , et le Symbole des Apôtres ; d'invoquer dévotement le Nom de JESUS ; d'implorer le secours de la protection de la Sainte Vierge , de leur Ange Gardien , de leur saint Patron , et des autres Saints ; de supporter patiemment les suites de la maladie ; telles que sont les remèdes amers et dégoûtans , les douleurs et l'accablement du corps , l'impuissance de vaquer à ses affaires , etc. Il faut se rappeler les Instructions que nous avons données ci-devant , en parlant de la prudence du Confesseur à l'égard des Malades.

On doit être très-attentif à ne point fatiguer les Malades par de trop longs discours , afin que la brièveté leur fasse trouver bon , ce que trop de longueur leur rendroit ennuyeux , et peut-être insupportable. Car comme les grandes douleurs et l'extrême foiblesse où ils se trouvent quelquefois , les mettent hors d'état d'écouter avec attention un discours suivi , la prudence exige qu'on se mesure à leur portée. Il est ordinairement plus avantageux pour eux , de leur en dire peu , que de leur parler long-temps. Il goûtent mieux les sentimens qu'on leur inspire , quand on ménage leur foiblesse , que lorsqu'on accable leur esprit par une suite de pensées dont ils ne sont point capables de se remplir tout à la fois. Ce qu'on leur dit de meilleur perd beaucoup de sa force ; quand celui qui parle ennue par la longueur de ses exhortations. On doit non seulement s'appliquer à ne leur rien dire que de bon , mais encore à ne leur rien dire de trop , y gardant de la mesure et de l'ordre.

Un Pasteur qui a de l'expérience ne tombe point dans ce défaut , qu'est celui des commençans ; lesquels n'ayant pas encore l'usage d'assister les Malades , n'en connoissent point les inconvéniens. Comme ils s'abandonnent aux mouvemens de leur zèle , il leur semble n'en avoir jamais dit assez. Ils se fatiguent beaucoup pour faire de longues exhortations ; et les Malades sont encore plus fatigués de les entendre. Ils leur deviendront beaucoup plus utiles , s'ils se prescrivoient de justes bornes en leur parlant ; et si au lieu de ces discours qui demandent trop de contention et d'application d'esprit , ils s'étudioient à leur faire des exhortations courtes et pathétiques. Ce menagement doit être principalement observé , lorsque les Malades souffrent des douleurs violentes , ou qu'ils approchent de l'agonie. On doit alors leur en dire peu à la fois , et prendre garde de ne pas leur parler d'un ton trop élevé , qui les fait ordinairement beaucoup souffrir. Il faut faire choix de ce qui est plus propre à les consoler , et à soutenir leur patience et leur courage dans leurs grandes souffrances.

S'il y en a qui parlent trop long-temps aux Malades , il y en a qui tout au contraire ne leur parlent pas assez ; et ne leur disent rien qui regarde Dieu , leur salut , et leur consolation ; c'est un autre défaut qu'il faut éviter , et qui est plus commun que le précédent.

La prudence doit être le guide d'un Pasteur , et le rendre toujours attentif à la disposition et à l'état des Malades. Non seulement il doit avoir égard à la force ou à la foiblesse , mais encore à la condition et à la différence du génie.

Il faut parler autrement aux personnes d'un rang distingué, qu'à ceux qui sont d'une condition obscure ; quoiqu'il faille avoir un même zèle pour tous. Ce qu'on peut dire à ceux qui ont de l'esprit et de l'érudition, ou qui sont élevés dans la piété, ne conviendroient pas aux gens grossiers et ignorans, ni à ceux dont la vie a été extrêmement déréglée. Peu de paroles, choisies et dites à propos, peuvent suffire aux premiers ; les grossiers ont besoin qu'on leur dise des choses communes, qui soient à portée de leur esprit, et qui aient du rapport à leur état. Ceux qui ont presque toujours oublié Dieu, ont bien plus besoin qu'on les instruisse, et qu'on les sollicite de penser à leur salut, que ceux qui s'en sont occupés en tout temps, et dont la ferveur s'est même redoublée dans la maladie. Quoiqu'on doive prendre garde, pour ne point irriter la maladie, à ménager les Malades, et qu'il soit plus à propos de leur en dire peu à la fois en leur parlant plus souvent, il ne faut cependant rien négliger dans les occasions pressantes, où l'intérêt du salut est préférable à tout le reste ; car alors on doit les exposer plutôt à souffrir quelque violence, que de les mettre au hasard de manquer de secours dans les choses qui sont absolument nécessaires.

Un Curé appelé chez un Malade qu'il ne connoît pas, doit, avant que de s'approcher de lui, tâcher de s'informer par quelqu'un de ceux de la maison où il est, ou qui le servent, s'ils connoissent sa profession et quelle a été sa conduite ; s'il fréquentoit les Sacremens ; quels sont ses penchans, et s'il n'est point en divorce avec quelqu'un. Ces sortes de connoissances, sur-tout si c'est à lui à le confesser, peuvent lui être d'un grand secours, pour aider le Malade à rentrer en lui-même, et faire une Confession exacte ; parce que la violence des inaux empêche souvent un Malade de se faire connoître tel qu'il est, lors même que la honte et l'irréligion n'ont aucune part à son silence.

Un Curé doit encore s'instruire de l'état de la maladie, parce que de cette connoissance dépendent beaucoup de précautions qu'il faut prendre. Lorsqu'on ne trouve personne qui puisse donner sur ce sujet les éclaircissemens nécessaires, et qu'on n'a pas encore assez d'expérience pour pouvoir discerner si la maladie est dangereuse, ou si elle ne l'est pas, on doit disposer prudemment le Malade à se confesser, afin de ne rien hasarder. Si les Médecins, quoiqu'habiles, sont quelquefois trompés dans les jugemens qu'ils font des maladies, les Confesseurs qui n'ont pas leurs lumières, peuvent tomber bien plus aisément dans l'erreur. Il n'arrive que trop souvent qu'une leur passagère, qui rassure contre le péril en montrant la vie, tourne tout d'un coup vers la mort : et si un Curé ne s'est point précautionné contre les surprises, la faute qu'il commet par sa négligence, ou par son imprudence, devient irréparable si le Malade meurt sans Sacremens.

Quoique tout doive porter les Malades à se munir promptement des Sacremens, il s'en trouve cependant beaucoup qui usent de délais, malgré tous les dangers auxquels leur état les expose. Quand le corps est affligé par la maladie, tout est mis aussi-tôt en usage pour lui procurer les secours nécessaires ; on n'est ordinairement tranquille et sans inquiétude, que sur les maux de l'âme. On se flatte presque toujours, qu'on aura assez de temps pour recourir aux remèdes spirituels. De là, combien de Malades trompés par ces sortes de délais ! Il est donc important d'aller au devant du danger, et de ne pas attendre aux derniers momens à mettre ordre aux affaires de sa conscience. Comme les mala-

dies sont les avertissemens de la mort, elles le sont aussi de la pénitence, qui est le remède du péché.

C'est ce qui doit engager les Curés à ne rien oublier afin de résoudre les Malades à se confesser de bonne heure. Pour empêcher, ainsi qu'il arrive ordinairement, qu'on ne regarde la proposition qu'on en fait aux Malades comme une preuve du danger où ils se trouvent, les Curés doivent souvent avertir leurs Paroissiens en public, et en particulier, qu'il ne faut pas attendre que la maladie soit dangereuse, pour avoir recours au Sacrement de Pénitence; qu'on a besoin de toute l'application de son esprit, même quand on est en santé, pour se disposer à recevoir avec fruit ce Sacrement; que l'examen de conscience demande du temps et de l'attention; que la Confession de tous ses péchés dans le détail, n'est pas facile, quand on n'a pas vécu d'une manière Chrétienne; que si une personne en santé éprouve des difficultés considérables, quand elle veut faire une bonne Confession, lorsqu'il y a long-temps qu'elle ne s'est confessée, il est évident qu'un Malade qui attend l'extrémité de sa maladie pour penser à sa Confession, court un grand risque sur son salut; que l'esprit occupé du mal et de la violence de la douleur, n'a guère alors la facilité de penser à autre chose; que la crainte de la mort qu'on envisage comme présente, trouble l'âme, et l'empêche d'avoir cette assiette tranquille, nécessaire pour bien faire ce qu'on fait; que quand la maladie devient violente et dangereuse, il est à craindre qu'un transport au cerveau ne mette hors d'état de se confesser alors, ou que la tête n'ayant pas dans ce moment assez de liberté, on ne puisse plus se confesser comme il faut; qu'ainsi, quoiqu'on ne doive pas désespérer du salut de ceux qui attendent à l'extrémité pour recevoir les Sacramens, on doit néanmoins beaucoup craindre pour eux; qu'on ne peut se promettre que bien peu, des efforts d'un homme mourant qui pense tard à son salut, et dont les facultés de l'âme sont aussi languissantes que celles du corps; que c'est sur ce fondement que les SS. Peres ont toujours regardé les conversions faites dans l'extrémité de la maladie, comme très suspectes et très-équivoques, parce qu'alors ce ne sont pas les pécheurs qui quittent leurs péchés, mais ce sont les moyens de pécher qui quittent les pécheurs. En effet, parmi ceux qui ont paru touchés dans ces tristes momens qui sembloient les approcher du tombeau, combien peu en voit-on dont la conversion ait été sincère et persévérante après le retour de la santé, et dont la vie n'ait pas été la même qu'avant la maladie !

On doit encore rappeler aux Malades, les Loix de l'Eglise, qui pour arrêter le mal que produisent les délais de la Confession dans les maladies dangereuses, ordonnent aux Médecins d'avoir soin que leurs Malades se confessent dès le commencement de leur maladie, sans attendre qu'elle devienne dangereuse; leur défendant de visiter plus de deux ou trois fois les Malades, s'ils n'ont commencé à régler leur conscience, et de retourner chez ceux qui refusent de le faire.

L'obstacle qui s'oppose le plus ordinairement à la Confession des Malades, c'est la prévention où ils sont que leurs maladies sont exemptes de danger. Ils se rendent industrieux à se tromper eux-mêmes, et ils ont encore le malheur d'être souvent trompés par ceux qui leur sont le plus attachés. La complaisance

des Médecins ; la tendresse des parens , des amis , et de tous ceux qui servent les Malades , l'apprehension qu'on a d'augmenter leur mal en les avertissant du péril où on les trouve , les exposent à une mort funeste : personne n'ose leur parler de Sacremens , de peur de les alarmer ; ce qui fait qu'ils ne pensent point à mettre ordre à la grande affaire de leur salut , se flattant toujours d'un retour de santé qui les abuse , et d'un temps plus commode dont ils ne peuvent avoir aucune assurance.

Il est important de représenter à un Malade que l'on sait attaché à la terre , et n'avoir vécu que comme on vit communément dans le monde , que , quand même le péril de la maladie seroit éloigné , les délais de la Pénitence sont toujours à craindre , parce qu'elle doit opérer la conversion du cœur. C'est être bien téméraire , que de penser qu'il ne faut que très-peu de temps pour ce grand ouvrage ; qu'on se rend aisément le maître de ses affections ; qu'on peut espérer de les changer quand on voudra , par les seuls efforts de la nature. On ne devient pas libre dans quelques jours ou quelques momens , des attachemens dont on s'est rendu le malheureux esclave pendant long-temps ; et quand on a passé une partie de sa vie à flatter une passion qui s'est rendue souveraine , on ne la détruit pas par les premiers coups qu'on lui porte. Il est difficile , dit S. Augustin , de se relever lorsqu'on est accablé du poids d'une mauvaise habitude. L'expérience ne montre que trop que dans ces sortes de circonstances , pour dégager un pécheur de tout ce qu'il a de plus cher , il faut une grace spéciale et forte , qui brise ses liens et le fasse sortir de son esclavage. Or qui peut présumer d'avoir ce secours en sa disposition dans les derniers momens de sa vie , après tant d'infidélités et de mépris pour les graces qu'on a déjà reçues ?

Il faut faire sentir à un Malade qui cherche à éloigner toujours la réception des Sacremens , que c'est une des ruses du démon de faire toujours différer la conversion , lorsqu'il reste quelque espérance d'échapper d'une maladie ; que les Malades qui attendent au dernier moment à penser à leur salut , risquent infiniment de réserver le soin d'une affaire si importante à un temps qui est souvent si court , si incertain ; et qui donnant à peine au Malade le loisir de faire une bonne Confession , réduit le Confesseur à la dure extrémité de ne pouvoir donner qu'une absolution douteuse. Il faut encore dire alors à un Malade , que si ordinairement c'est un péché de ne pas recourir aux remèdes humains et naturels pour se guérir des maladies corporelles , c'est un péché beaucoup plus grand de négliger ou de rejeter les remèdes nécessaires pour la guérison de l'ame ; qu'il n'y a rien sur quoi on doive moins compter que sur la vie ; que la mort est incertaine ; et que s'il y a un temps où le Chrétien doit être prêt à tout événement , selon qu'il plaira à Dieu de disposer de lui , c'est celui où la maladie l'avertit qu'il a lieu d'appréhender la mort , ou qu'elle va finir ses jours.

Enfin , on ne doit rien oublier pour persuader à un Malade , l'importance de recourir de bonne heure aux Sacremens ; et que quand on a pris en cet état les précautions nécessaires pour mettre son salut en sûreté , l'esprit devient plus libre , et l'ame jouit d'une paix beaucoup plus solide , qui peut même quelquefois contribuer au bon effet des remèdes et au rétablissement de la santé du corps.

Si les Malades ne veulent pas se rendre à toutes ces représentations , et diffèrent toujours leur Confession , les Curés doivent comprendre par-là que leur besoin

besoin est grand, et qu'il ne faut point les abandonner. Ils doivent retourner chez les Malades plusieurs fois le jour, pour les exhorter, convaincre, presser, intimider, prier de se rendre à leur devoir. Il faut qu'ils se gardent bien de se décourager par l'incertitude du succès, qu'ils redoublent leurs soins, et qu'ils raniment leur zèle de plus en plus, afin de tâcher de pénétrer jusques dans le cœur de ces hommes endurcis, et aveuglés sur le péril qui les environne, et afin de leur inspirer un désir sincère de travailler à leur salut. Ils doivent les faire descendre tout vivans dans l'Enfer, pour les empêcher d'y tomber après leur mort; en leur faisant entrevoir par les yeux de la foi les tourmens horribles que souffrent les âmes damnées qui sont éternellement les objets de la haine de Dieu et de ses vengeances; en leur faisant sentir qu'ils s'exposent au danger de mourir en réprouvés, d'éprouver la rigueur de ces affreux supplices, s'ils n'ont promptement recours à la pénitence, qui seule peut les en garantir, fléchir le cœur de Dieu, et désarmer sa justice. En un mot, les Curés doivent se tourner en mille manières, et y joindre de ferventes prières pour les Malades, des aumônes et des pénitences particulières pour rendre leurs exhortations plus efficaces; jusqu'à ce qu'enfin ils aient obtenu que les Malades convaincus qu'il est temps de travailler à leur salut, de penser à la mort, et à l'éternité se déterminent enfin à se confesser.

Il est cependant nécessaire d'observer, que lorsqu'un Curé doute qu'un Malade veuille se confesser à lui, ou qu'il s'aperçoit qu'il y a de la répugnance, il doit le prévenir, en lui offrant de lui procurer telle Confesseur du lieu qu'il désirera parmi ceux qui sont approuvés; en l'assurant en même temps qu'il n'en aura pas moins d'attention à le visiter, et à lui rendre tous les services qui dépendront de lui.

Lorsqu'un Curé a lieu de craindre qu'un Malade auquel il n'a pas encore parlé, refuse de se confesser, il doit, avant que de l'y exhorter ouvertement, tâcher de l'y disposer insensiblement par les motifs qu'il demandera au Seigneur de lui inspirer. Il pourra, par exemple, exciter le Malade à demander la Confession, en lui faisant entendre qu'il n'y a pas de moyen plus puissant pour obtenir de la bonté de Dieu les grâces dont il a besoin, que de se réconcilier avec lui par le Sacrement de Pénitence, et que le corps est à moitié guéri, quand l'âme n'est plus malade; que les péchés que nous avons commis, sont la source la plus ordinaire de nos maladies; que bien loin que la Confession soit un obstacle au rétablissement de la santé, elle peut au contraire contribuer à en faciliter le retour; que tandis qu'il demeurera dans l'état du péché mortel, tous les maux qu'il endure ne seront d'aucun mérite devant Dieu, et ne lui seront comptés pour rien; que les Malades en état de grace profitent doublement de leurs maladies, qui les exemptent des peines de l'autre vie, en devenant en même temps pour eux matière de mérites. Il sera bon encore de mettre devant les yeux du Malade, la bonté infinie de Dieu toujours prêt à faire grâce, et à pardonner les plus grands crimes, quand le pécheur est sincèrement converti; de lui dire que quand tous les péchés des hommes seroient réunis dans un seul, on ne doit point désespérer de la Miséricorde divine qui n'a point de bornes; que ses péchés peuvent tous être effacés par une Confession exacte, accompagnée d'une douleur vive et sincère de les avoir commis, et

d'une volonté ferme et constante de n'y plus retomber. Si le malade ne se rend point à tous ces motifs, le Curé tâchera de découvrir quelle peut être la cause de sa résistance; et après l'avoir reconnue, il fera ses efforts pour lui en montrer l'illusion, et le faux principe sur lequel elle est appuyée.

La résistance que font les Malades, quand on les avertit de se confesser, ne vient pas toujours de leur répugnance pour la Confession, dont ils connoissent la nécessité; elle est occasionnée quelquefois par les Curés ou les Confesseurs, dont les manières souvent trop dures et trop farouches, en les rebutant, leur ont ôté toute la liberté et la confiance qu'exige cette importante action, qui coûte toujours assez à l'amour propre.

Il est donc d'une très-grande conséquence, pour donner de la hardiesse et de l'ouverture aux Malades, qu'un Curé ou un Confesseur s'observe beaucoup en les approchant, qu'il leur parle avec une très-grande douceur et beaucoup de cordialité, afin de pouvoir gagner leur confiance. On en trouve souvent dont l'esprit est extrêmement difficile à conduire, qui se révoltent ou s'effrayent à la seule vue d'un Curé ou d'un Confesseur. Il faut alors paroître devant eux avec des manières prévenantes, leur témoignant qu'on est sensible à leur état, qu'on entre sincèrement dans leurs peines, qu'on vient les partager avec eux et leur offrir les secours et les consolations qui leur seront nécessaires. On peut aussi user de quelque petit préambule à l'occasion de la maladie, s'informer depuis quel temps elle a commencé, quelles en sont les principales circonstances; s'insinuant ainsi peu à peu, et allant par degrés au but qu'on s'est proposé, principalement quand on n'est pas connu des Malades.

Il y a encore d'autres motifs qui portent les Malades à ne pouvoir se résoudre à se confesser au commencement de leur maladie: les uns y ont de la répugnance par la crainte de la mort, les autres par désespoir. Ceux-ci par l'embarras d'une conscience qui leur reproche de mauvaises Confessions qu'ils ne savent comment recommencer; ceux-là par des attaches et des habitudes criminelles auxquelles ils ne veulent pas renoncer; d'autres par paresse, stupidité, ou indifférence pour leur salut. Il est important de connoître la véritable cause de leur répugnance, pour la détruire par les motifs et les moyens que la prudence suggérera, et les lumières qu'on demandera au Seigneur.

A ceux qui appréhendent excessivement la mort, il faut représenter, que par cette crainte outrée, ils font injure à toutes les vertus Chrétiennes, et surtout à la Foi, à l'Espérance, et à la Charité; à la Foi, dont le flambeau nous conduit à des biens au dessus des sens; célestes, divins, infinis, ineffables; à un bonheur éternel qui nous attend, dignes de nos vœux les plus empressés, qu'il est honteux à des Chrétiens de ne pas désirer tous les momens de leur vie. Demander tous les jours à Dieu *que son regne arrive*; et s'attrister au seul souvenir qu'il approche, ce n'est pas agir conséquemment à ce que l'on demande, à ce que l'on croit, à ce que J. C. nous dit dans l'Evangile: *Ouvrez les yeux, et levez la tête, parce que votre délivrance approche.* (Luc. 21. 28.) Si on considère la mort sous le même point de vue que le mondain, elle paroîtra un objet de tristesse et d'horreur; mais si on la regarde avec les yeux de la foi, le jour auquel elle arrive doit être pour nous un jour de joie et de triomphe. *Hunc transitum miseri infideles mortem appellanti*, dit S. Bernard; *Fideles*

autem quid, nisi Pascha? Un vrai Chrétien doit être aux approches de la mort, comme un homme innocent et reconnu pour tel; qui au bruit de la porte de sa prison qu'on ouvre, est dans la joie de se voir passer des ténèbres du cachot à la clarté du jour, des fers à la liberté, et de la société des méchans à celle des gens de bien. Que quitte-t-on en sortant de cette vie mortelle? On quitte un monde pervers, ingrat, réprouvé de Dieu, et maudit si souvent des mondains même: on quitte un pays étranger, où habitent les inquiétudes, les déplaisirs, les infirmités, la pauvreté, l'ignorance, et toutes les autres misères inséparables du péché. Et à quel terme se trouve-t-on par la mort? Dans sa patrie, dans le séjour de la paix; de la joie, de l'abondance des biens solides et éternels, dans le Paradis; Paradis par lequel nous entendons la jouissance d'un bonheur qui est le plus admirable ouvrage de la sagesse de Dieu, le dernier effort de sa Toute-puissance, le comble de sa libéralité, le terme de sa magnificence, l'épuisement de son amour pour nous, la digne récompense des travaux, des sueurs, des opprobres, des souffrances et de la mort d'un Dieu-Homme; nous entendons un bien qui est Dieu même; un bien immense où l'âme se plonge, s'absorbe, se perd, afin de vivre éternellement en lui; un bien infiniment au dessus de tout ce que nous pouvons dire et comprendre. Comment donc se peut-il faire qu'au lieu d'aspirer à un bien si désirable, l'idée seule du passage qui doit nous y mener, nous trouble et nous afflige? Où est notre foi? À mon égard, disoit Tertullien, parlant aux Païens de son temps, ce qui me délivre de toute crainte, ne sauroit m'être un sujet de crainte. *Non est timendum, quod nos liberat ab omni timendo.*

Si le Malade répond qu'il n'appréhenderoit point la mort, s'il étoit sûr qu'elle ne fût que le passage de cette vie malheureuse à la félicité éternelle, il faut s'appliquer à le convaincre, que ce sentiment indigne d'un véritable Chrétien, fait injure à la vertu d'Espérance. En effet, l'Espérance Chrétienne dépend de deux volontés; de celle de Dieu qui veut sauver l'homme, et de celle de l'homme qui veut se sauver. Nous ne pouvons douter que Dieu ne veuille sincèrement notre salut, tandis qu'il nous condamne sous peine de damnation, de l'espérer. De plus, J. C. nous a acheté ce bonheur éternel au prix de sa propre vie; il nous l'a si souvent promis dans les saintes Ecritures, il nous en a donné le plus sûr, le plus précieux et le plus tendre gage dans l'auguste Mystère de son Corps et de son Sang. Comment nous viendrait-il après cela le moindre doute sur sa volonté sincère de nous sauver? L'Espérance Chrétienne a trois motifs, dit S. Thomas, la Providence Divine, la miséricorde Divine, et la Toute-puissance Divine. *Tria movent ad sperandum, Providentia, Misericordia, et Potestas Dei.* La Providence de Dieu connoît tous les moyens de nous faire du bien; sa Miséricorde est toute portée à employer ces moyens en notre faveur; et sa Puissance ne trouve rien d'impossible: de façon que du côté de Dieu, nous avons toutes les assurances, pour nous promettre, sans balancer, un bonheur éternel. L'incertitude roule ici toute entière sur notre volonté, toujours foible, il est vrai, et toujours inconstante: mais la Grace ne nous fortifie-t-elle point, ne nous soutient-elle point? L'homme Chrétien se tiendra ferme, dit S. Paul, *parce que Dieu est assez puissant pour l'affermir.* (Rom. c. 14. 4.) Il est bien certain que notre salut seroit pour nous une affaire désespérée, si nous n'en at-

rendions le succès que de nos propres forces : des ennemis puissans en nombre ; en ruses, en malice, en force, en fureur, s'acharnent sans relâche à notre perte ; un ennemi peut-être encore plus dangereux, un penchant continuel nous entraîne à tout moment sur le bord du précipice. Mais que devient tout cela, dès que le Seigneur combat pour nous ? Et nous manque-t-il, si nous réclamons son secours et que nous voulions en user ? *Tu le sais, mon ame*, disoit le Psalmiste, *où est le Dieu de miséricorde ; que n'esperes-tu donc en lui, au lieu de t'affliger et de te troubler ?* Ainsi ni le passé, ni le présent, ni l'avenir ne doivent point nous alarmer : *pourvu que notre cœur ne nous fasse point de reproches, nous avons un accès libre auprès de Dieu ; c'est-à-dire, pourvu que nous soyons sincèrement confessés de toutes nos fautes, que nous en ayions eu une vraie douleur, et que nous soyons dans une ferme résolution de ne les commettre jamais ; pourvu que nous vaquions, selon notre état, à des exercices réglés de piété, à la Prière, à l'Oraison, à la lecture, etc. pourvu que nous aimions souverainement Dieu d'un amour qui nous le fasse préférer à tout, d'un amour qui nous fasse aimer pour lui tous nos freres sans exception, nous serons infailliblement admis dans le séjour de sa gloire. Autrement ce seroit vivre en vrai Chrétien, et ne point recevoir la récompense promise au Chrétien. Est-il permis de penser même un instant, que notre Dieu puisse nous traiter de la sorte ? Le mal est donc, que nous ne pesons point assez les raisons solides sur lesquelles notre espérance est fondée ; ou bien nous voudrions peut-être le terme qui est le Ciel, sans le passage qui est la mort ; nous voudrions être revêtus de la gloire, sans être dépouillés de notre misère. En vérité, nous sommes bien deraisonnables, de craindre la destruction passagere d'un misérable corps, qui nous fait tant souffrir ici-bas ; au lieu de soupirer incessamment après l'heureux jour auquel nous pourrions dire : *Vous avez changé, ô mon Dieu, mes gémissemens en des Cantiques d'allégresse ; vous m'avez dépouillé de toutes les marques de ma douleur, pour me faire prendre les marques de ma joie.**

Enfin, la crainte excessive de la mort est encore plus injurieuse à la Charité qu'aux autres vertus. Tant que nous vivons en ce lieu de bannissement, nous sommes toujours exposés à déplaire en quelque chose à notre Dieu, à le voir offenser par d'autres ; nous ne l'aimons qu'imparfaitement en égard à ce qu'il mérite d'être aimé. Nous pouvons bien éviter tout péché léger en particulier, mais nous ne pouvons éviter tous les péchés légers en général. Qu'est-ce que ce monde, sinon le regne du péché ? *Il n'y a point de vérité, il n'y a point de miséricorde, il n'y a point de connoissance de Dieu sur la terre. Les outrages, le mensonge, l' homicide, le larcin, et l'adultère se sont répandus comme un déluge parmi les hommes.* (Osée 4. v. 1. et 2.) Si nous aimons Dieu, nous l'aimons si faiblement, nous mêlons à cet amour tant d'imperfections, tant de retours sur nous-mêmes, tant de recherches d'amour propre, que cette divine flamme n'est plus qu'une étincelle, pour ainsi dire : et que nous sommes dans l'incertitude continuelle si elle se conservera, ou si elle dure même encore dans notre cœur. Il n'y a que la mort qui puisse nous délivrer en un instant de toutes ces misères. Elle nous ôte le pouvoir déplorable d'offenser toujours le Seigneur ; puis- qu'elle est, selon la pensée de S. Ambroise, le tombeau de tous les vices. Aussi

voyons-nous que Dieu enleve souvent dans ce monde, par une mort prématurée; quelques-uns de ses élus auxquels il veut assurer le Ciel. *III* a enlevé, dit l'Esprit Saint, *de peur que son esprit ne fût corrompu par la malice, et que les apparences ne séduisissent son cœur. Car l'ensorcellement des niaiseries obscurcit le bien, et les passions volages de la concupiscence renversent l'esprit, même éloigné du mal.* L'homme est si fragile, et sa volonté si changeante, ses passions sont si vives; les objets si séducteurs, les occasions si dangereuses, les mauvaises habitudes si opiniâtres, les esprits des ténèbres si violens et si rusés qu'on ne peut dire les maux que causeroit une longue vie, si la mort n'en tranchoit le fil de bonne heure. La mort nous tire encore de la triste nécessité d'être témoins de tant d'outrages faits à la Majesté Divine par toutes sortes de pécheurs. Si nous aimions Dieu, comme il faut, la vue de ces désordres affreux sans nombre nous pénétreroit de douleur. *Je suis saisi de douleur jusqu'à la défaillance, dit le Prophète Roi, en voyant le mépris que les pécheurs font de votre Loi. Forcés de demeurer au milieu des scorpions,* ainsi que s'exprime un Prophète, quelle plus juste demande pourrions-nous faire au Seigneur, que d'être ôtés de cette région malheureuse, et d'être transportés dans celle où on l'adore sans interruption? *heureux ceux qui habitent dans votre Maison, Seigneur, ils n'ont point d'autre occupation que de vous louer!*

Si pour justifier la crainte excessive de la mort, le Malade assure ne souhaiter une longue vie, que pour croître davantage en vertus, S. Augustin répond que cette raison n'est qu'un vain prétexte; parce que *la seule disposition sincère de mourir volontiers pour posséder Dieu, nous fait acquiescer en un moment la perfection que nous désirons.* D'ailleurs, il suffit de comparer la Charité qu'on a en cette vie avec celle que les Saints ont dans le Ciel, pour faire sentir l'illusion de ceux qui ne desirerent de vivre long-temps, qu'afin, disent-ils, de devenir plus parfaits. L'amour que nous portons à Dieu maintenant, n'est que comme une étincelle; au lieu que l'amour que lui portent les Bienheureux, est comme une fournaisse embrasée, selon l'expression du Prophète Isaïe. Leur amour est, ainsi que le feu, dans sa sphere, et a deux avantages sur le nôtre; quelque ardent qu'il puisse être. 1. Les Bienheureux qui voient Dieu *face à face*, l'aiment à proportion de cette connoissance parfaite; et nous qui voyons comme dans un miroir sous des figures énigmatiques, nous n'aimons Dieu qu'imparfaitement. 2. La Charité dans les Bienheureux ne sauroit jamais diminuer; loin de cesser: et la nôtre, le moindre souffle de la tentation peut la refroidir et l'éteindre.

De quelque côté donc que l'on prenne les choses, on est inexcusable d'appréhender trop de mourir. Ne seroit-ce point même pécher contre le Ciel? Car c'est en quelque sorte ne pas souhaiter d'y aller. Quoiqu'il en soit, c'est du moins une espece d'indifférence pour le Ciel, qui sera punie un jour par le retardement douloureux d'une félicité à laquelle nous devrions consacrer nos plus pressans desirs. Nous faisons profession de connoître et d'aimer le souverain bien; pour quoi donc avons-nous tant de répugnance à quitter le lieu de notre exil pour aller jouir de sa présence?

Ce que nous venons de dire sur la crainte excessive de la mort, n'est qu'afin que le Curé, ou Prêtre qui exhortera un Malade auquel il sera nécessaire de

rappeller ces vérités , en prenne l'esprit seulement , ou quelques pensées , pour l'instruction du Malade , qui pourroit être fatigué , si on lui faisoit faire tout à la fois toutes ces réflexions . Car il ne faut jamais oublier , ce que nous avons déjà remarqué , qu'on doit avoir une grande attention à ménager l'état de foiblesse d'un Malade , auquel la brièveté fait trouver bon ce que trop de longueur lui auroit rendu ennuyeux et insupportable .

On peut encore dissiper les pensées de désespoir d'un Malade , et relever son courage , en lui rappelant ce qui vient d'être dit sur l'espérance chrétienne . Il est important de lui bien persuader , que quelque grand pécheur qu'il puisse avoir été , quand même il auroit porté ses désordres jusqu'à l'impiété , si sa pénitence et sa conversion sont sincères , il ne doit point douter qu'il n'en obtienne le pardon de la Miséricorde Divine , qui vient toujours au secours de ceux qui embrassent la pénitence en cette vie . Il ne faut point se lasser de lui représenter , que Dieu souhaite avec ardeur de le recevoir dans le Ciel ; que son ame ayant été lavée dans le sang de J. C. , il veut l'associer à sa gloire ; que quelque juste que soit sa crainte à la vue de ses égaremens passés , elle ne doit point diminuer sa conscience , ni lui faire perdre de vue la bonté de Dieu qui est tout miséricordieux par sa nature . Enfin , à ceux qui sont tièdes et indolens , et qui se tiendroient dans une fausse sécurité , il faut parler des Jugemens de Dieu .

Pour ce qui est des embarras que peuvent avoir les Malades pour faire leur Confession , outre ce que nous venons de dire ci-dessus , qui regarde les Confesseurs , comme les Curés , et les regles que nous avons données en parlant de la prudence des Confesseurs à l'égard des Malades , voici ce qu'il est nécessaire d'observer .

Tous les temps ne sont pas également propres pour les Malades , à faire une Confession exacte , parce qu'il a plusieurs révolutions à craindre dans les maladies . Tantôt c'est un remboursement extraordinaire ; et alors la raison étant obscurcie et comme éteinte , elle ne peut être d'aucun usage . D'autres fois la violence du mal est si excessive , et la foiblesse des Malades est si extrême , qu'il ne leur est pas possible de s'appliquer à quoi que ce soit . Il faut donc tâcher , autant que faire se peut , de prendre les momens où le jugement du Malade est plus parfait , où ses douleurs sont modérées ; alors il est plus en état de penser à lui ; et le Confesseur peut bien plus facilement l'aider à faire sortir de sa conscience tout le venin qui y est caché , en lui faisant avouer des désordres qu'il n'auroit jamais déclarés .

Lorsqu'un Malade sera déterminé à se confesser ; après lui avoir donné , si cela se peut , quelque temps pour penser à ses péchés et se disposer à s'en accuser , le Confesseur entendra sa Confession , et l'aidera par ses interrogations , afin de suppléer à ce qui pourroit échapper à sa mémoire et à ses recherches .

Lorsqu'on n'est pas le Confesseur ordinaire d'un Malade , et qu'on n'a aucune connoissance de l'état de sa conscience , on ne doit jamais manquer de lui demander s'il n'a aucun remords ou inquiétude au sujet de ses Confessions précédentes , et s'il les a toujours faites avec toutes les conditions et les dispositions requises pour les rendre valides ; afin de ne point bâtir l'édifice de son salut sur un mauvais fondement .

Les Confessions générales, ainsi que nous l'avons dit en parlant de la Confession, sont indispensables aux grands pécheurs qui ont vécu pendant plusieurs années dans des habitudes criminelles. Les revues générales doivent aussi être inspirées à ceux-mêmes dont la vie a toujours été réglée, lorsqu'ils n'en n'ont jamais fait; elles donnent le calme et la paix aux personnes timides, qui se trouvent souvent livrées aux troubles et aux scrupules, qu'elles ne contribuent pas peu à prévenir ou dissiper aux approches de la mort.

Mais comme il arrive assez souvent dans les maladies qui sont dangereuses; que le Confesseur appelé au secours d'un Malade, n'est point instruit de sa conduite et de l'état de sa conscience; que l'ayant un peu approfondie, soit dans la Confession, soit dans les premières visites qu'il lui a rendues pour le disposer à se munir des Sacramens, il ait de la peine à déterminer son jugement sur les Confessions précédentes de ce Malade; parce qu'il a toujours extrêmement négligé son salut; qu'il a vécu dans un continuel attachement au monde, à ses plaisirs, et aux richesses temporelles, sans faire aucun effort pour se rendre digne d'entrer au Ciel; que ses Confessions ordinaires n'ont jamais rien changé dans les dispositions de son cœur, ni dans sa conduite extérieure: nous croyons devoir marquer ici de quelle manière un Confesseur doit se conduire dans les cas particuliers, afin de ne pas exiger d'un Malade une Confession générale, lorsqu'il n'est point à propos qu'il la fasse; ou pour ne la pas négliger, lorsqu'elle peut être non seulement utile, mais même absolument nécessaire.

Un Confesseur ne doit point permettre à un Malade de faire une Confession générale, lorsqu'il est moralement certain que sa vie ayant toujours été réglée et chrétienne, ses Confessions ont été exactes; ou qu'ayant eu le malheur de tomber dans des péchés considérables, il a tâché de s'en relever et d'en faire une sincère pénitence. Cette Confession générale pourroit cependant lui être prudemment conseillée, s'il n'en avoit jamais fait durant tout le cours de sa vie; afin de le mettre en état de réparer les négligences, ou quelques autres défauts qui auroient pu se glisser dans ses confessions ordinaires; et pour une plus grande sûreté.

Il n'est point à propos d'y porter ceux qui ont déjà fait une ou plusieurs Confessions générales, avec toute l'exactitude qui leur a été possible, et qui demanderoient d'en faire une nouvelle par les frayeurs et les alarmes que leur cause la mort prochaine dont ils sont menacés: à moins qu'un Confesseur ne soit moralement assuré qu'elles n'ont point été faites avec toutes les dispositions qui y sont requises. Lorsqu'elles ont été accompagnées de toutes les conditions nécessaires pour les rendre valides, il faut alors rassurer les Malades dans ses inquiétudes; l'exciter à produire le plus souvent que son état de faiblesse le lui pourra permettre, des actes de Foi, d'Espérance, de Charité, de douleur de ses péchés, de résignation à la volonté de Dieu, et à souffrir en esprit de pénitence, les peines auxquelles sa maladie l'assujettit, pour satisfaire à la Justice Divine.

On ne doit point permettre ces sortes de Confessions extraordinaires aux Malades scrupuleux; qui n'en sont ordinairement que plus troublés et plus agités, ainsi que nous l'avons dit en parlant de la prudence des Confesseurs à l'égard des scrupuleux.

Il faut faire faire une Confession générale, à celui qui jusques au temps de la maladie a mené une vie déréglée, et dont on doit présumer que les Confessions ordinaires qu'il a faites, si l'on ne peut pas assurer absolument qu'elles ont été mauvaises et sacrilèges, sont du moins très-suspectes. Il a besoin alors de réparer toutes celles sur lesquelles il ne peut appuyer sa conscience, parce qu'elles n'ont point arrêté le cours de ses désordres, ni apporté aucun changement dans sa conduite. Il faut en user de même avec celui, qui jusqu'à la maladie a négligé entièrement son salut, et a été continuellement attaché au monde, à ses plaisirs, à ses richesses, à ses honneurs, sans s'embarrasser d'agir pour le Ciel et de mener une vie conforme à l'Evangile. Mais pour mettre un malade en état de faire une Confession générale, on doit ne pas attendre jusqu'à l'extrémité de la maladie et aux approches de la mort; il est au contraire important de s'y prendre de bonne heure, afin qu'il puisse être en état de rentrer en lui-même : une recherche exacte de toutes ses misères demande du temps, une grande application, beaucoup de liberté d'esprit, et l'homme tout entier.

S'il y a un sujet d'appréhender que le Malade n'ait pas assez de temps pour entrer dans un état exact de toutes ses mauvaises habitudes et de tous ses désordres, il faut du moins que le Confesseur lui fasse faire une revue générale et une accusation des péchés les plus considérables qu'il a commis, afin d'avoir une idée de l'état de sa conscience, telle que le malade pourra la donner, et de pouvoir lui inspirer toute l'horreur et toute la douleur qu'il doit concevoir des désordres et des péchés de sa vie passé : Le Confesseur l'y excitera par le pur motif de l'amour de Dieu; en l'exhortant à supporter ses maux, de manière qu'ils puissent suppléer en quelque sorte au défaut des exercices d'une pénitence proportionnée à l'énormité et à la multitude de ses offenses. Il est très-à-propos de faire accuser les Confessions et les Communions qu'on a faites pendant toute la vie, et qui, faute de dispositions, pourroient ne pas avoir été bonnes, afin de suppléer, autant qu'il est possible, à tout ce qui peut leur manquer aux yeux de Dieu.

Lorsque la Confession sera achevée et que le malade aura reçu l'absolution; s'il paroît quelque danger dans la maladie, il sera à propos de le disposer à recevoir le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Mais il faut prendre garde aux expressions dont on doit se servir, afin de ne rien lui dire, sur-tout quand il craint la mort, qui soit capable de l'alarmer. C'est en cela que paroît la prudence des Confesseurs à l'égard des malades, de savoir user des ménagemens convenables pour les déterminer à recourir aux Sacremens, sans cependant donner atteinte à la tranquillité de leur esprit; et de pourvoir aux besoins de l'ame, sans irriter les maux du corps. Comme on est persuadé que l'indiscrétion de quelques Confesseurs a conduit plusieurs Malades au tombeau, de-là vient que dans un grand nombre d'occasions on les appelle le plus tard que l'on peut, et qu'on leur impute presque toujours les révolutions qui arrivent dans la maladie, sous prétexte qu'on a trop effrayé plusieurs malades. Un Confesseur prudent est à couvert de ce reproche; et la consolation que font paroître les Malades, dont il a su ménager la foiblesse et prévenir ou dissiper les alarmes, fait sa justification et son apologie.

Comme

Comme il est toujours dangereux de s'exposer aux surprises, en différant trop de faire administrer les derniers Sacremens, on ne sauroit prendre de trop grandes précautions pour prévenir ces accidens, lorsqu'il y a quelque fondement de les craindre. On est toujours louable lorsqu'on suit les regles d'une prudence éclairée, qui ne veut rien hasarder, dans l'affaire de toutes la plus importante, où il s'agit du salut éternel.

C'est une cruauté de ne pas avertir un Malade, qu'on s'aperçoit du péril où il est d'une mort prochaine qu'il ne connoît pas; lors sur-tout qu'il n'a donné aucun ordre, ni à sa conscience, ni à ses affaires temporelles. Car de même que ce seroit être inhumain, que de ne pas avertir promptement celui qui seroit sur le bord d'un affreux précipice dont il ne s'apercevrait pas, et dans lequel il seroit près de tomber, il n'y auroit pas moins d'inhumanité de ne pas prévenir celui qui tourne déjà vers le tombeau, et qui va se jeter dans le plus terrible de tous les abîmes, qui est l'enfer, si on ne lui fait connoître le danger auquel il est exposé.

Il ne faut pas que les Curés croient que tout est fait pour eux, quand ils ont administré les Sacremens aux Malades; c'est alors au contraire qu'ils doivent redoubler auprès d'eux leurs assiduités, sans se rendre importuns, pour tâcher d'entretenir leur ferveur, de soutenir leur foiblesse, de ranimer leur foi, leur espérance, et leur amour pour Dieu, et de les porter à se soumettre à sa volonté, en lui faisant un sacrifice de leur vie; afin que s'il lui plaisoit de les retirer de ce monde, ils soient en état d'être placés dans le Ciel.

Il ne faut pas toujours dire la même chose aux Malades, on doit diversifier les discours qu'on leur tient: il est bon même quelquefois de leur parler de choses différentes, pourvu qu'elles ne soient pas mauvaises, et qu'elles soient proportionnées à la portée de leur esprit et à leur condition; afin de faire comprendre par ces entretiens, qu'on leur rend visite, non seulement comme Pasteur, mais aussi comme ami.

Les Curés, Confesseurs, Secondaires, et autres Prêtres destinés à visiter les Malades, se comporteront de telle sorte dans ces visites, qu'ils répandent la bonne odeur de J. C. dans les familles des Malades, tant par leurs discours que par leur exemple. Ils y éviteront à cet effet, une trop grande familiarité; et observeront, autant qu'il se pourra, de n'y point manger, à moins qu'un cas extraordinaire et pressant ne les y contraigne. Si les Malades sont pauvres, les Curés tâcheront de les assister de quelques aumônes qu'ils leur feront, ou qu'ils leur ménageront auprès des riches; ils s'introduiront facilement par cette voie dans leur confiance, en leur prouvant qu'ils ne portent pas en vain la qualité de Pasteurs.

Il est encore du devoir des Curés, et des Confesseurs, d'empêcher qu'on n'emploie des remèdes superstitieux, pour la guérison des Malades; évitant néanmoins de regarder comme tels, ceux qui peuvent avoir une efficacité naturelle, et n'ont rien de contraire à l'esprit de la Religion. Ils exhorteront les Malades à recourir à Dieu comme au souverain Médecin, à quitter le désordre, si malheureusement ils y étoient engagés; leur représentant, comme nous l'avons déjà dit, que Dieu envoie souvent les maladies en punition des péchés; en sorte que le meilleur moyen d'en guérir, ou d'en tirer avantage, est de se réconcilier avec lui.

Les Curés ne pouvant être continuellement auprès des Malades, tâcheront de leur procurer quelques personnes de piété, pour les entretenir dans de bons sentimens, leur lire la Passion de J. C., ou leur faire quelque autre lecture de piété propre à leur état; en leur recommandant de lire ou de parler peu de temps à la fois, de crainte de les fatiguer; mais de le faire souvent, et d'étudier pour cela les momens auxquels les Malades seront plus tranquilles et mieux disposés à profiter de ces secours.

Les Curés se serviront de l'occasion de ces visites, pour prendre connoissance, autant qu'ils le pourront, de l'état des âmes de toutes les personnes de la maison; en s'informant si tous ceux qui la composent vivent chrétiennement, s'il n'y a point de désordres ou de divisions, si les enfans et domestiques sont instruits, s'ils fréquentent les Sacremens: et ils n'oublieront rien pour les exhorter et les engager à vivre dans la crainte de Dieu.

Si le Malade revient en convalescence, le Curé l'exhortera à se rendre à l'Eglise le plutôt qu'il lui sera possible, pour en remercier Dieu par une bonne Communion; et à faire un saint usage de sa santé pour mener une vie plus Chrétienne. Pour l'y engager, il lui rappellera les pieuses résolutions qu'il formoit pendant sa maladie; et il lui représentera que la vie ne lui a été prolongée que pour lui donner le temps de faire pénitence, et de se mieux préparer à la mort.

Enfin, lorsque les Curés, Secondaires, Confesseurs, ou autres Prêtres iront visiter les Malades, ils pourront, pour les instruire, les soutenir, et les consoler, se servir encore des réflexions suivantes, non pas tout à la fois, mais tantôt de l'une, et tantôt de l'autre.

Que la mort et les maladies sont des peines que Dieu lui-même a imposées à l'homme pour son péché.

Que la mort est entrée dans le monde par le péché, et qu'elle est passée dans tous les enfans d'Adam; tous ayant péché en lui.

Que la mort n'y est pas entrée seule, mais qu'elle y fait entrer avec elle toutes les infirmités et toutes les maladies auxquelles nous sommes sujets.

Que nous devons donc les recevoir avec soumission à la Justice de Dieu, comme des châtimens dûs à nos péchés.

Que notre mort n'est pas seulement un supplice que nous souffrons comme enfans du premier Adam; mais qu'elle est un sacrifice que nous devons offrir comme enfans du second Adam, qui est J. C., pour imiter le sacrifice qu'il a fait de sa vie sur la Croix; et auquel nous devons nous rendre conformes, si nous voulons lui appartenir.

Qu'il ne seroit pas juste que J. C. innocent fût seul soumis à cette Loi, qu'il fût seul le sacrifice de sa vie, et que les coupables en voulussent être exempts.

Que nous devons donc porter notre croix à l'exemple de J. C., comme il le dit lui-même: *Quiconque ne porte point sa Croix et ne me suit pas, ne peut être mon Disciple.* (Luc. 14. 27.)

Que ce qui a donné de la joie à tous les Saints dans leurs souffrances, et ce qui en doit encore donner aujourd'hui à tous les Fidéles, c'est de penser qu'ils accomplissent ce qui manque aux souffrances de Jesus-Christ; qui

■ voulu souffrir non seulement dans lui-même , mais encore dans tous ses membres.

Qu'en quelque état que nous soyons , nous appartenons à J. C. Car comme dit S. Paul , (Rom. 14. v. 8. et 9.) *Soit que nous vivions , c'est pour le Seigneur que nous vivons ; soit que nous mourions , c'est pour le Seigneur que nous mourons ; soit donc que nous vivions , soit que nous mourions , nous sommes au Seigneur ; et c'est pour cela même que J. C. est mort et qu'il est ressuscité , afin d'acquérir un empire souverain sur les vivans et sur les morts.*

Que nous devons courir (Hebr. 12. v. 1. et 2.) par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte , jetant les yeux sur JESUS l'auteur et le consommateur de la Foi ; qui a souffert l'ignominie de la Croix , et qui maintenant est assis à la droite du Trône de Dieu.

Que nous devons penser à celui qui a souffert une si grande contradiction ; afin que nous ne nous décourageons point , et que nous ne tombions pas dans l'abattement. (Hebr. 12. 3.)

Que nous ne devons jamais oublier cette exhortation du Sage , qui s'adresse à nous comme enfans de Dieu. *Mon fils , ne négligez pas le châiment par lequel le Seigneur vous corrige ; et ne vous laissez pas abattre lorsqu'il vous reprend : car le Seigneur châtie celui qu'il aime ; et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans.*

Que si nous étions exempts de la correction , les anciens Patriarches , les Prophetes , les Apôtres , les Martyrs , et tous les Justes de l'un et de l'autre Testament ne l'ayant pas été , nous serions des illégitimes , et non de vrais enfans ; ne pouvant obtenir du Pere la qualité d'enfans légitimes , que par la conformité que nous devons avoir avec son Fils , qui est le premier né d'entre les Freres.

Que l'épreuve des tentations est nécessaire à ceux dont la vie est agréable à Dieu , suivant ces paroles de l'Ange à Tobie : *Parce que vous étiez agréable à Dieu , il falloit que vous fussiez éprouvé par la tentation.* (Tob. 12. 13.)

Que cette correction et cette épreuve nous mettent en état de satisfaire à Dieu pour nos péchés , qu'elles éteignent l'ardeur de nos passions et de notre cupidité , et qu'elles nous font mériter la gloire de la vie éternelle.

Que nous devons nous glorifier dans les afflictions , sachant qu'elles produisent la patience ; que la patience produit l'épreuve ; et l'épreuve l'espérance qui ne nous trompe point. (Rom. 5. v. 3. et 4.)

Que nous ne serons héritiers de Dieu et cohéritiers de J. C. , (Rom. 8. v. 17 et 18.) qu'autant que nous souffrirons avec lui pour être glorifiés avec lui. Qu'il n'y a point de proportion entre les maux de cette vie , et la gloire qui doit être découverte en nous.

Que les afflictions si courtes et si légères que nous souffrons pendant cette vie , (2. Cor. 4. v. 17.) accumulent en nous un poids excessif d'une gloire sublime pour toute une éternité.

Que l'Eglise regarde les maladies et les douleurs qui les accompagnent , comme des pénitences qui viennent immédiatement de Dieu même , et qui sont capables d'apaiser sa colere. Qu'aussi dans ces occasions , elle a toujours

fait cesser les plus longues et les plus rigoureuses pénitences ; et s'est contentée de faire accepter aux Malades en esprit de pénitence , les maladies et la mort même.

Que si l'homme extérieur se détruit en nous , (2. Cor. 4. 16.) l'homme intérieur doit se renouveler de jour en jour. Que quoique notre corps s'use par l'âge , s'affaiblisse par les travaux , s'abatte et se défigure par les maladies , il ressuscitera pourtant plein de force et plein de gloire. Car il faut que ce corps corrompible soit revêtu de l'incorruptibilité , et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité. (1. Cor. 15. 53.) Qu'ainsi l'on doit demeurer ferme et inébranlable au milieu de toutes les souffrances et de toutes les douleurs , sachant que nos afflictions ne seront pas sans récompense en J. C. Notre Seigneur.

Pour modérer dans un Malade la crainte excessive de la mort , et le disposer à mourir en Héros Chrétien , il faut , outre ce que nous avons dit ci-dessus à ce sujet , lui faire concevoir que l'homme Chrétien ne peut offrir de lui-même un sacrifice plus agréable à Dieu , ni plus méritoire , que celui de sa vie , en se résignant à la mort avec joie , ou du moins avec soumission ; qu'il y a trois motifs par lesquels le Chrétien doit recevoir la mort de la main de Dieu , et lui offrir sa vie de tout son cœur. 1. Pour reconnoître la Majesté souveraine du Seigneur , et son domaine absolu sur toute chose créée. C'est dans ces sentimens , qu'un Malade doit dire à Dieu dans toute la sincérité de son cœur : *J'accepte pour l'amour de vous , Seigneur , la privation de la vie , qui est la chose la plus chère que j'aie : oui , je vous l'offre avec une parfaite soumission à vos ordres , et une dépendance entière de votre pouvoir infini que j'adore. Daignez la recevoir , ô souverain Etre , cette oblation de ma mort unie à celle de J. C. votre Fils et mon Sauveur , afin qu'elle devienne un hommage plus digne de vous. C'est vous-même , Seigneur , qui nous l'avez dit , qu'il n'est point de plus grand amour que de donner sa vie pour celui que l'on aime. Je vous donne la mienne autant que je suis ; m'estimant trop heureux , que vous vouliez bien reconnoître à cette marque , mon amour pour vous. Ces sentimens humbles et généreux font de l'homme Chrétien , un holocauste qui mérite d'être offert à la Souveraineté du Seigneur.*

Le second motif par lequel le Chrétien doit recevoir la mort de la main de Dieu , et lui offrir sa vie de tout son cœur , est pour faire de son corps un sacrifice de propitiation. C'est dans la maladie sur-tout qu'on doit se mettre en la présence du Seigneur ; et qu'on doit lui avouer , frappé de la multitude des péchés dont on se sent coupable , qu'on a mérité d'être enlevé de ce monde autant de fois qu'on a eu la hardiesse de l'offenser. Pour inspirer ces dispositions à un Malade , on lui suggérera quelques-uns des sentimens ci-après. *Le péché rend l'homme digne de mort , ô mon Dieu ; et j'ai mérité en vous offensant , de perdre mille vies , si je les avois eues. Non seulement je reçois sans peine la mort que vous m'envoyez , Seigneur ; mais je la reçois avec joie , et avec respect pour votre divine Justice. Je consens que ces yeux qui se sont donné tant de liberté , soient fermés à la lumière jusqu'à la fin du monde ; que cette langue qui a prononcé tant de paroles vaines , indécentes , préjudiciables à mon Prochain , devienne la proie des vers ; que ces mains et ces pieds , instrumens des désordres de mon cœur , demeurent immobiles dans l'obscurité du tombeau ; que ce cœur lui-même ,*

source de tant de projets insensés, de tant de desseins ambitieux, de tant de desirs sensuels, ne soit plus qu'un peu de poussière, jusqu'au jour de votre dernier avènement. Il est juste, Seigneur, que vous repreniez sur moi vos propres biens, dont j'ai abusé par une mauvaise conduite; et qu'une vile créature qui a prétendu ne vivre qu'à son gré, accepte du moins la mort, pour obéir enfin à la volonté de son Créateur.

Enfin, le troisième motif par lequel le Chrétien doit recevoir la mort de la main de Dieu, et lui offrir sa vie de tout son cœur, est pour lui marquer sa reconnaissance de tous les biens qu'il en a reçus. Il est difficile au vrai Chrétien malade, qui se rappelle le nombre, la nature, et le prix des grâces qu'il a reçues du Seigneur, de ne pas se demander à soi-même, étonné de la prodigieuse libéralité de son Dieu : *Que puis-je offrir à mon souverain Bienfaiteur, pour tant de biens ? Quid retribuam ? En reconnaissance de ses bontés pour moi, je boirai sans répugnance le calice qu'il me présente, et je le trouverai très-doux ; puisqu'il me vient de sa part. Calicem salutaris accipiam. Que n'ai-je mille vies à vous donner pour les biens innombrables que vous m'avez faits, ô Dieu infiniment bon ! Je ne sens prêt de vous les sacrifier toutes, par la raison seule que vous m'avez sacrifié la vôtre. Je n'ai qu'une vie, Seigneur ; et encore en-elle à vous par tous les titres imaginables : mais quand elle seroit à moi, que je vous l'offrois volontiers, pour satisfaire en quelque sorte aux obligations infinies que je vous ai !*

C'est par de pareilles dispositions, qui doivent être encore plus vives et plus ferventes pendant la maladie, et qu'il est important de nourrir dans son cœur durant le temps de la santé ; c'est, dis-je, par de pareilles dispositions qu'un Chrétien parviendra à se faire peu à peu une heureuse habitude de sanctifier sa mort, et qu'il s'adoucir le passage inévitable de cette vie à l'éternité. Lorsque le moment de la mort sera en effet venu pour lui, il l'envisagera sans s'émouvoir ; il s'épargnera la douleur amère de tant de Chrétiens, qui meurent comme des victimes forcées, sans rendre au Seigneur l'hommage qu'ils lui doivent, et qui perdent le fruit de leur mort : il aura au contraire la consolation de mourir dans le baiser du Seigneur, et d'aller chanter dans le Ciel ses miséricordes infinies.

Les Curés et les Confesseurs pourront encore tirer de l'Ancien et du Nouveau Testament, et des exemples des Saints, un grand nombre de manières de consoler les Malades, en accommodant ce qu'ils leur diront, aux mœurs, au génie, à l'âge, à la condition, au sexe, et à la portée des malades.

Enfin, pour les porter à la piété, ils pourront leur dire quelques Versets des Pseaumes suivans, lesquels il leur expliqueront.

Pour leur inspirer de véritables sentimens de pénitence, ils se serviront utilement des Pseaumes de la pénitence.

Pour exciter leur foi ; des Pseaumes 18. *Cæli enarrant.* 32. *Exultate justi.* 91. *Bonum est confiteri.* 92. *Dominus regnavit.* 94. *Venite exultemus.* 99. *Jubilate.* 115. *Credidi.*

Pour ranimer leur espérance et leur confiance ; des Pseaumes 7. *Domine, Deus meus, in te speravi.* 15. *Conserva me Domine.* 26. *Dominus illuminatio mea.* 30. *In te Domine speravi.* 117. *Confitemini Domino.* 141. *Voce meâ ad Dominum clamavi.*

Pour les porter à l'amour de Dieu; des Pseaumes 17. *Diligam te.* 41. *Quemadmodum desiderat.* 72. *Quàm bonus Israël Deus!* 83. *Quàm dilecta.* 114. *Dilexi quoniam exaudivit Dominus.*

Pour leur donner du courage, et de la force d'esprit; des Pseaumes 22. *Dominus regit me.* 26. *Dominus illuminatio mea* 119. *Ad Dominum cum tribularer clamavi.* 120. *Levavi oculos meos in montes.*

Pour les soutenir contre les tentations du démon; des Pseaumes 3. *Domine quid multiplicati sunt.* 12. *Usquequò Domine.* 34. *Judica Domine nocentes me.* 53. *Deus in nomine tuo saluum me fac.* 90. *Qui habitat in adjutorio Altissimi.*

Pour les soutenir contre la langueur et l'abattement d'esprit et de cœur; des Pseaumes 35. *Dixit injustus.* 39. *Expectans expectavi.* 40. *Beatus qui inxelligit.* 54. *Exaudi Deus orationem meam.* 70. *In te Domine speravi.* 76. *Voce mea.*

Pour les pénétrer de sentimens d'actions de grâces; des Pseaumes 33. *Benedicam Dominum.* 102. *Benedic anima mea Domino.* 117. *Confitemini Domino.* 123. *Nisi quia Dominus.* 135. *Confitemini Domino.* 137. *Confitebor tibi.* 144. *Exaltabo te, Deus meus Rex.*

Pour les porter à l'amour des biens éternels; des Pseaumes 16. *Exaudi Domine justitiam meam.* 35. *Dixit injustus.* 41. *Quemadmodum desiderat.* 83. *Quàm dilecta.* 121. *Lætatus sum in his.* 136. *Super flumina Babylonis;* auxquels on peut ajouter le Cantique de Tobie, (*Tob. 13.*) la prière de J. C., après le souper qu'il fit avec ses Apôtres la veille de sa mort, (*Joan. 17.*) et la Description que S. Jean, dans son Apocalypse (*cap. 21 et 22.*) fait de la nouvelle Jérusalem.

Pour demander à Dieu sa grace et son secours; des Pseaumes 5. *Verba mea auribus percipe.* 11. *Salvum me fac Domine.* 21. *Deus Deus meus.* 42. *Judica me Deus.* 53. *Deus in nomine tuo.* 55. *Miserere mei, Deus, quoniam.* 58. *Eripe me.* 68. *Salvum me fac Deus.*

Il y a encore plusieurs autres Pseaumes dont on peut se servir, pour exciter dans les Malades, les mêmes sentimens que leur inspireront ceux que nous avons indiqués. Il faut toujours en leur récitant ou paraphrasant les différens endroits, se souvenir de le faire brièvement. Afin de les employer utilement et avec onction, les Curés et les Confesseurs feront bien de lire ces Pseaumes en leur particulier attentivement, de les apprendre par cœur, et de s'en remplir dans la méditation, pour être en état d'en appliquer les versets à propos, et de faire faire aux Malades, en les leur disant, des réflexions proportionnées à leurs besoins.

Les Curés et les Confesseurs se souviendront qu'ils ne doivent pas s'ingérer de parler aux Malades de leurs affaires temporelles, si ce n'est autant qu'il est nécessaire pour les aider à mettre ordre aux affaires de leur conscience; par exemple, pour les avertir de pourvoir au paiement de leurs Créanciers, à l'exécution de leurs engagements, aux restitutions dont ils sont tenus, et à toutes les choses auxquelles ils sont obligés par la justice et l'équité.

La première visite qu'un Curé rend à un Malade, ne doit être ordinairement qu'une visite de charité et de politesse; il est bon d'attendre à une seconde visite à leur représenter leur devoirs, et à leur rappeler les sentimens que la

Religion doit exciter en eux ; ce premier ménagement sert à gagner la confiance d'un Malade, qui pourroit se rebuter, si on ne cherchoit par ces premières attentions à s'insinuer peu à peu dans son esprit, et à se mettre en état de lui parler utilement de ses besoins spirituels. Cependant, si la maladie étoit dangereuse, et qu'il n'y eût pas de temps à perdre, il faudroit dès la première visite le faire rentrer en lui-même, en lui rappelant de penser à ce qui regarde sa conscience et son salut.

Lorsque le grand nombre des Malades d'une Paroisse empêche un Curé de les visiter assidument, il doit se faire suppléer par d'autres Prêtres, si cela se peut ; ou au défaut d'Ecclésiastiques, par des personnes pieuses et charitables, en les chargeant de visiter le plus souvent qu'ils pourront, les Malades, de les consoler, de leur parler de Dieu ; mais il ne doit pas s'en reposer tellement sur eux, qu'il n'aïlle au moins de temps en temps les visiter. Il doit sur-tout une attention particulière à ceux qui manquent de tout secours ; pour leur procurer, ainsi que nous l'avons déjà dit, ou par lui-même, ou par d'autres personnes, de quoi fournir à leurs besoins.

Il est bon, dans les visites qu'on fait aux Malades, de joindre la prière aux exhortations, et même de commencer par-là. On trouvera dans le Rituel de ce Diocèse, les prières marquées pour la Visite des Malades.

De l'assistance des Malades à l'extrémité.

Les Curés et les Secondaires, après avoir administré aux Malades, le Sacrement de Pénitence, le saint Viatique, et même l'Extrême-Onction, ne doivent pas croire, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, avoir rempli tous leurs devoirs envers eux. Les Fidéles n'ont jamais plus besoin de leur assistance qu'aux approches de la mort ; et les Pasteurs ne doivent pas oublier qu'ils sont obligés alors à titre de charité et de justice, de les visiter plus assidument, pour les soutenir dans ces précieux momens qui doivent décider de leur éternité.

Ils se persuaderont facilement de l'importance de ce devoir, s'ils considèrent avec les yeux de la foi, l'extrémité à laquelle se voit ordinairement réduit, un Chrétien souffrant et épuisé de maladie, qui touche de près à cette dernière heure, qui doit être pour lui la fin du temps, et le commencement d'une éternité heureuse ou malheureuse. Il se trouve alors entouré de ses biens, de ses parens, et de ses amis, qu'il se voit obligé de quitter ; les remords de sa conscience et le souvenir de ses péchés le troublent et l'agitent ; la vue des Jugemens de Dieu l'effraie et le consterne ; ses douleurs augmentent ; son esprit accablé sous le poids d'un corps qui se corrompt, s'appesantit et s'énervé : cependant le démon le tente et l'attaque avec une nouvelle fureur. En un mot, un Malade a à combattre alors contre les horreurs de la mort, contre le péril de l'Enfer, contre la crainte de la Justice divine, contre les douleurs de la nature, contre la malice et les ruses de Satan ; et il ne faut qu'un instant pour

perdre ou sauver cette ame rachetée du Sang de J. C. Les Curés doivent donc prendre un soin très-particulier des personnes mourantes , les visiter le plus souvent qu'ils pourront , pour connoître l'état et les dispositions de leurs ames ; et proportionner les secours qu'ils leur donneront , à leurs forces et à leurs besoins.

Les Curés doivent sur toutes choses prémunir les Mourans , par des avertissemens salutaires ; afin que quand les Malades n'auront plus l'usage des sens , et qu'ils ne pourront plus entendre les avis du Pasteur , ni parler pour exprimer leurs peines et leurs sentimens , ils soient en état de combattre seuls à cette dernière heure , par les pensées de la Foi qui leur auront été inspirées.

Il faut tâcher de leur bien faire sentir le néant du monde ; les exhorter à ne le regarder plus qu'avec indifférence , étant prêts à lui dire un éternel adieu ; à ne tourner leurs yeux que du côté du Ciel , qui est le Port heureux où la mort doit conduire ; à ne considérer la vie que comme un dépôt que Dieu n'a mis entre nos mains que pour un temps , et qu'il faut nécessairement lui rendre ; à n'envisager cette vie que comme une charge et un supplice , la mort que comme une grace et un remède à tous nos maux. *Vita oneri*, dit S. Chrysostôme , *mors absolutio* ; *vita supplicio* , *mors remedio*. Il faut les exhorter à obéir humblement et également à tous les desseins du Seigneur sur eux ; à s'abandonner sans réserve à sa miséricorde infinie ; à mettre toute leur confiance dans les souffrances et la mort du Rédempteur ; à ne s'occuper plus que de Dieu , qui fait sur la terre toute la consolation des Justes , et tout leur bonheur dans le Ciel ; à ne désirer que la gloire , les trésors et les délices de l'éternité ; et à se consoler par l'espérance de ce bonheur ; à prier le Sauveur d'être lui-même leur préparation à la mort , de mettre en eux toutes les dispositions nécessaires pour la rendre précieuse à ses yeux , de la leur faire accepter de bon cœur , avec toutes ses circonstances et ses suites , afin qu'ils puissent rendre hommage à la Majesté suprême , et la glorifier en la manière la plus parfaite qu'il leur sera possible ; de joindre enfin par sa bonté , les douleurs de leur maladie , leur agonie , leur mort même , à ses souffrances , à son agonie et à sa mort.

Enfin , il faut s'attacher à soutenir leur patience et leur courage , par l'espérance de la vie éternelle , et par l'exemple de J. C. et des Saints ; leur rappeler le souvenir des graces que Dieu leur a faites , et qui prouvent le désir sincere qu'il a toujours eu de les sauver. Il faut leur représenter que la mort n'est pas un anéantissement de l'homme , qu'elle est au contraire le terme de l'exil du Chrétien , et le commencement de son bonheur éternel. Il faut les porter à de fréquentes élévations d'esprit et de cœur , et à implorer l'intercession de la Sainte Vierge et des Saints.

Comme les derniers momens de la vie sont les plus importants , et que c'est principalement alors que le démon fait les plus grands efforts pour tendre des pièges aux mourans , afin , s'il le peut , de leur faire perdre la couronne , vers la fin du combat , on doit être extrêmement attentif à découvrir l'endroit par où il les attaque , pour tâcher de les soutenir dans les différentes tentations auxquelles cet ennemi redoutable les expose , en s'efforçant de les surprendre ; et pour mettre en usage les divers moyens et remèdes propres à rendre tous ses efforts inutiles.

On doit, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, en parlant de la prudence du Confesseur à l'égard des Malades, opposer l'espérance au désespoir; la confiance de la divine Miséricorde, aux alarmes et aux craintes excessives; la sévérité de la Justice de Dieu, à une trop grande présomption; une foi humble, ferme, et sans raisonnement, aux doutes et aux sentimens qui sont contraires à la Foi et aux décisions de l'Eglise. Il faut porter un Moribond à tenir un juste milieu entre le trop ou le défaut d'espérance et de crainte, afin de ne pas donner dans des extrémités qui sont toujours dangereuses.

La tentation la plus à craindre et en même temps la plus accablante de toutes, est celle de la défiance de la Miséricorde de Dieu, dans ceux dont la vie n'a point été réglée; et qui ne sont retournés au Seigneur que fort tard, ou dans le cours de la maladie. Le démon ne cesse de leur remettre devant les yeux, le nombre et la grièveté de leurs péchés. Il leur persuade, autant qu'il peut, qu'il n'y a point de miséricorde à espérer pour eux, qu'ils sont exclus du Paradis et de la Béatitude éternelle; que la porte leur en est fermée; que leur place est marquée dans les Enfers; et que les tourmens sont à jamais leur partage. C'est en leur représentant un Dieu inflexible et inexorable, qu'il les jette dans le trouble, et dans les plus cruelles alarmes. Il faut dire à un Malade agité par de pareilles frayeurs, que quoique Dieu soit juste et la Justice même, il n'est pas moins miséricordieux et la Miséricorde même; que le Ciel est pour les vrais Pénitens, et l'Enfer pour les seuls obstinés, qui s'endurcissent dans leurs péchés, qui n'ont ni douleur sincère, ni repentir de leurs crimes; qu'encore qu'on doive craindre Dieu comme un Juge, on doit l'aimer comme un Père tendre qui oublie les égaremens de ses enfans et leurs infidélités passées, lorsqu'ils se jettent à ses pieds, pour lui demander pardon de leurs offenses. Il ne faut point cesser de répéter au malade, que le Seigneur qui est si terrible aux méchans, est bon à ceux qui ont recours à lui avec un cœur véritablement pénitent, contrit et humilié; qu'il les soutient au jour de l'affliction; qu'il connoît et protège ceux qui espèrent en lui. *Bonus Dominus, et confortans in die tribulationis; et sciens sperantes in se.* (Nahum. i. 7.) On doit alors rappeler à un Malade l'exemple de la Pêcheresse pénitente, qui après l'absolution générale qu'elle reçut du Sauveur du monde, ne parla plus de sa vie passée. Il est bon de lui faire appercevoir que l'on ne trouve en aucun endroit du Nouveau Testament, que les Apôtres aient eu besoin de rassurer les Fidéles contre les inquiétudes et les frayeurs des Jugemens de Dieu pour les péchés passés. On ne doit point se lasser de lui dire, qu'il ne faut jamais séparer la Miséricorde de Dieu, de sa Justice; que si Dieu est juste, il n'est pas inexorable; qu'il aime à faire miséricorde aux pécheurs; et que son courroux cède à sa bonté, lorsqu'il nous voit humiliés à ses pieds, pénétrés de douleur de nos désordres; que sa bonté est infiniment au dessus de toute la malice des hommes. La divine Miséricorde, dit le Prophète Roi, environnera celui qui met toute sa confiance au Seigneur: *Sperantem in Domino, misericordia circumdabit.* (Psalm. 31. 10.)

En présentant à un Malade mourant, la Croix de J. C., on doit lui rappeler qu'elle est l'asyle et la précieuse ressource de tous les pécheurs; que c'est là où s'accorde le pardon, et où regne la Miséricorde; que c'est elle qui donne la force aux foibles, qui relève le courage des âmes timides et trem-

blantes, qu'elle est, comme dit saint Ephrem, l'espérance des Chrétiens, la consolation des affligés, le triomphe et la victoire contre les démons, la confiance des désespérés, le rempart contre les ennemis les plus redoutables, le soutien des foibles, et le remède des malades. *Crux spes Christianorum ; Crux afflictorum consolatio ; Crux triumphus adversus dæmones ; Crux desperatorum spes ; Crux oppugnationum munus, imbecillorum fortitudo, ægrorum medicina.*

Rien n'est plus propre que la vue de la Croix, pour adoucir la rigueur des maux d'un Malade mourant ; c'est un puissant moyen pour le porter à la patience ; elle doit répandre dans son cœur de grands sentimens de confiance en la miséricorde de Dieu ; et lui faire goûter de très-sensibles consolations au milieu même des plus vives souffrances. On doit dire à un Agonisant, *de s'en approcher avec confiance comme d'un trône de grace pour obtenir miséricorde, et pour éprouver dans le besoin où il se trouve, les effets de la bonté divine.* On doit lui dire, que J. C. n'est pas un Pontife incapable de compatir à nos infirmités, puisqu'il a été tenté comme nous en toutes choses, excepté le péché, que c'est sur la Croix où il nous a donné les preuves les plus convaincantes de son amour. Si sa tête est couronnée d'épines, c'est pour nous couronner de gloire ; si ses yeux ont été baignés de larmes, c'est pour pleurer nos péchés ; si sa bouche a été abreuvée de fiel et de vinaigre, c'est pour expier les excès dans lesquels notre langue et notre sensualité nous ont fait tomber ; si ses pieds et ses mains sont percés de clous, c'est afin que nous puissions dans ces sources salutaires des satisfactions surabondantes qui suppléent au défaut des nôtres ; s'il a le côté ouvert, c'est afin que nous puissions y apercevoir son cœur rempli de tendresse pour nous ; enfin, si son corps est tout couvert de sang, c'est pour nous mettre en état d'y laver notre ame, et d'effacer toutes nos offenses.

On ne doit donc point cesser d'engager un Mourant à entrer dans les plaies de ce divin Sauveur, comme dans un asyle favorable ; en lui disant qu'elles le rendront victorieux de tous les efforts des ennemis du salut ; et que sous l'ombre de la Croix, le Jugement que J. C. prononcera à son égard, sera un Arrêt de grace et de miséricorde. On doit l'inviter à répéter souvent ces paroles de saint Fulgence, durant sa dernière maladie : Seigneur, donnez-moi la patience, et ensuite faites-moi miséricorde : *Domine da mihi modò patientiam et postea indulgentiam.*

C'est sur-tout aux malades qui sont à l'extrémité, que, pour ne pas les étourdir, il faut bien se donner de garde de parler trop long-temps, trop haut, ou trop vite : on pourra ne leur dire que la moitié d'un verset chaque fois, si on voit que le verset tout entier peut les fatiguer. Un Moribond épuisé et souffrant n'est pas capable de soutenir une exhortation continue. L'ouïe dans l'extrémité de la maladie, est quelquefois d'une délicatesse qui demande de grands ménagemens ; en parlant à un Moribond trop haut et trop long-temps, on pourroit l'exposer à l'impatience, dont ses douleurs ne le rendent déjà que trop susceptible. Il ne faut donc employer alors que des discours entrecoupés, que des paroles toutes de feu, vives et touchantes, que des prières courtes et jaculatoires, qu'un ton de voix doux et affectif ; il faut lui parler lentement, et s'arrêter après lui avoir parlé, afin de lui donner le temps de méditer ce qu'il a entendu, pour le faire passer de son esprit dans son cœur.

C'est par les mouvemens et les affections du cœur, que nous nous élevons à Dieu, et que nous nous unissons à lui. C'est pourquoi on ne peut rien faire de plus utile pour les Mourans, que de les exciter et aider à produire souvent des actes de Foi, d'Espérance, de Charité, de Contrition, de résignation à la volonté de Dieu, de désir des biens éternels, de confiance dans les mérites infinis des souffrances et de la mort de J. C., qui sont le prix de notre Rédemption, et autres tels que nous les avons marqués ci-dessus.

C'est une pratique louable et fort propre à suggérer de pieux sentimens à un Moribond, que de placer ou attacher sous ses yeux quelque image de Notre Seigneur ; et de lui présenter le Crucifix à baiser, accompagnant cette action de quelque réflexion, ou aspiration courte ; mais tendre et enflammée ; pour lui rappeler le souvenir consolant de la Passion de J. C., exciter sa confiance en ses mérites, l'animer à invoquer son saint Nom, à se résigner comme lui à la volonté du Pere céleste, à souffrir patiemment à son exemple et en union à son Sacrifice.

Il sera bon encore de se mettre à genoux devant le Crucifix en présence du Malade, et de prononcer en cette posture d'un ton de voix dévot et affectif, quelques prières touchantes, mais courtes, telles que celles que l'on trouvera dans le Rituel. Cette pratique édifiera les assistans, et pourra les porter à se mettre en prière à l'exemple du Pasteur ou Prêtre exhortant le Moribond : celui-ci sera consolé par ce témoignage sensible de zèle ; et sera plus facilement excité à se recommander à Dieu, et à s'intéresser lui-même pour son propre salut.

Si l'on s'apperçoit que ce que l'on dit au Moribond, bien loin de l'incommoder, l'édifie, le console, et fasse naître en lui une sainte ardeur de la parole de Dieu, on pourra lui suggérer un plus grand nombre d'actes, lui faire quelque lecture qu'on interrompra de temps en temps, de crainte de le fatiguer. Celle de la Passion de J. C. est sans doute la plus utile qu'on puisse lui faire en cet état. On pourra y ajouter quelques autres Chapitres de l'Ecriture, convenables à ses besoins ; même lui lire quelque Livre de piété convenable à son état, en y mêlant quelques réflexions courtes et animées, dont il puisse se faire à lui-même l'application. Le Pseaume 118 est rempli de sentimens très-propres à consoler un Malade, à le soutenir, à adoucir ses peines, à exciter en lui l'amour, la confiance et la soumission que nous devons au Seigneur.

Quoique la tendresse d'un pere pour des enfans, d'un mari pour une épouse, d'un fils pour son pere et sa mere, soit louable en elle-même, et fondée sur les Loix de la Nature et de la Religion, la vue de ces personnes pourroit quelquefois attendre trop sensiblement un Chrétien mourant, et retarder ou ralentir les mouvemens de son cœur envers Dieu. Cependant ces derniers momens sont infiniment précieux pour son salut ; et on ne doit rien omettre alors pour le détacher, autant qu'il est possible, de tout ce qui est distingué de Dieu ; lors donc qu'on a lieu de craindre que la présence des plus proches parens d'un Moribond, n'excite en lui des expressions trop vives et trop tendres, il faut leur persuader de ne pas paroître en sa présence, et de se contenter de demander à Dieu pour lui, une mort précieuse à ses yeux.

Lorsque le Moribond est dans une agonie qui le prive de toute connoissance ;

le Curé ne doit pas cesser de le voir , autant qu'il est possible , pour faire à chaque fois sur lui quelque priere , lui jeter de l'Eau bénite , et recommander à ceux qui sont auprès de lui d'en faire de même. Il doit même ne pas cesser pour cela de faire auprès du Malade , quelqu'un des actes à faire faire aux Mourans ; il arrive souvent qu'un Malade qui ne donne aucun signe de connoissance , entend et comprend ce qu'on lui dit , quoiqu'il ne le témoigne pas. Il est sur-tout de la charité d'un Curé , de ne pas laisser mourir un Malade , sans avoir fait sur lui les prieres de la recommandation de l'ame.

Si le Malade conserve sa connoissance pendant que le Curé fait des prieres , il sera bon de les interrompre de temps en temps , pour l'exciter à s'y unir intérieurement , et lui inspirer quelques actes ou aspirations proportionnées à ses besoins.

Quelque zélés que soient les Pasteurs pour l'assistance des personnes mourantes , il faut convenir qu'étant redevables à toute une Paroisse , il ne leur est pas possible de rester alors auprès d'eux , autant de temps qu'ils le pourroient souhaiter. C'est pourquoi il est encore plus à propos dans ces derniers momens , parce qu'ils sont plus précieux , que chaque Curé choisisse et dresse dans sa Paroisse , des personnes charitables et d'une piété reconnue , pour l'aider dans cette importante fonction , et assister à son défaut ceux qui sont en cet état.

On trouvera dans le Rituel , des modeles d'Actes de Vertus chrétiennes , propres à en inspirer les sentimens aux Malades à l'extrémité.

DE L'ASSISTANCE DES MALADES EN TEMPS DE PESTE.

QUAND Dieu afflige son Peuple par le fléau de la Peste , c'est ordinairement pour punir les crimes , sur-tout les péchés publics et scandaleux ; comme sont les blasphèmes , les juremens , les adulteres , les concubinages , les impiétés publiques , les excès dans les festins , les ivrogneries , les poirpes et les spectacles profanes , l'immodestie dans les habits , la profanation des jours de Dimanche et de Fête , le jeu excessif et immodéré ; en un mot , le mépris de la Religion , et généralement tous les péchés qui scandalisent l'Eglise.

Si le Seigneur , par un ordre secret de sa Providence , permet que la Peste afflige quelque endroit d'un Diocese , le Curé doit en informer incessamment son Evêque , afin de recevoir ses avis , sur la conduite qu'il aura à suivre dans une conjoncture si triste et si difficile. Cependant , il redoublera ses prieres , ses larmes , et ses bonnes œuvres , pour le salut de ses Paroissiens : il les exhortera à adorer la Justice de Dieu dans ce redoutable fléau ; à reconnoître que sa main s'est appesantie sur eux pour châtier leurs péchés ; à se mettre en état de fléchir sa colere par une sincere pénitence , et d'attirer par des prieres ferventes et par le changement de leurs mœurs , sa miséricorde sur la Paroisse.

Un Curé doit se souvenir alors , qu'étant Pasteur , il ne lui est pas permis d'abandonner son Troupeau dans ce temps , où sa présence lui est plus nécessaire que jamais ; qu'il est indispensablement obligé de donner aux sains et aux malades tous les secours spirituels et temporels que sa prudence et son ministère pourront leur procurer ; et que si par une lâche crainte , plus digne d'un mercenaire que d'un bon Pasteur , qui , à l'exemple de J. C. , doit donner sa vie pour ses brebis , il fuyoit le danger , et laissoit les pauvres malades sans secours , il seroit très-criminel devant Dieu , et se rendroit coupable de la perte des âmes qui périroient faute des assistances nécessaires pour leur salut.

C'est pourquoi après avoir exhorté ses Paroissiens , sur-tout les Magistrats , Officiers , et principaux du Lieu , de prendre un grand soin des Pauvres dans ce temps calamiteux , et de donner tous les ordres nécessaires , tant pour préserver de la Contagion les personnes saines , que pour le logement , la nourriture , et le soulagement des Malades , mettant toute son espérance en Dieu , qui est le maître de la santé et de la maladie , de la vie et de la mort ; il visitera les Malades et les Mourans , il les consolera avec charité , et leur administrera les Sacremens , en s'exposant courageusement pour le salut des âmes que le souverain Pasteur a rachetées de son précieux Sang ; et faisant ce sacrifice de sa personne d'autant plus volontiers , que s'il arrivoit qu'en assistant les membres de J. C. , il fût frappé du mal , et qu'il en mourût , sa mort seroit très-précieuse devant Dieu et digne d'une éternelle mémoire ; puisque celle qu'on se procure dans l'exercice de la Charité Chrétienne et Pastorale , mérite , au sentiment des saints Peres , une récompense égale à la couronne que les Martyrs se sont acquise , en répandant leur sang pour la défense de la Foi.

Un Curé ne doit pas néanmoins s'exposer témérairement au danger ; la prudence et la Charité même , l'obligent d'user de toutes les précautions possibles pour éviter le mal , afin de se rendre utile aux sains et aux malades , et de les servir également dans les occasions où ils auront besoin de son ministère. Nous marquerons ci-après les précautions à prendre pour l'administration des Sacremens , et la visite des Malades.

À l'égard des Prêtres Séculars et Réguliers qui sont dans les lieux infectés de peste , sans être chargés des fonctions Pastorales , ils ne laissent pas d'être obligés , sous peine de violer mortellement le précepte de la Charité , de demeurer dans les lieux infectés , pour aider les Pasteurs , et donner aux Peuples tous les secours qui dépendent d'eux , sur-tout s'il n'y a pas assez de Prêtres pour donner aux Malades cette assistance ; suivant cette parole de l'Apôtre S. Jean. (1. Joan. 3. 16.) *In hoc cognovimus charitatem Dei , quoniam ille animam suam pro nobis posuit ; et nos debemus pro fratribus animas ponere.* S'il y a une occasion où le précepte d'exposer sa vie pour ses freres , oblige , c'est sans difficulté celle de la peste ; temps où le ministère des prêtres est si nécessaire , et où on en manque pour l'ordinaire.

Quelques péchés qu'une Personne ait pu commettre , le Martyre souffert pour J. C. les efface ; parce que le Martyre est la preuve de la Charité la plus parfaite ; *Qui perdidit animam suam propter me et Evangelium ,*

inveniet eam. Qui me confessus fuerit coram hominibus, confitebor et ego cum coram Patre meo qui in Cælis est, dit J. C. (Marc. 8. 35. Mauh. 10. v. 39. 32.) Quis non pass exopiet, ut totam Dei gratiam redimat, et omnem veniam ab eo compensatione sui sanguinis expediat : omnia enim huic operi delicta donantur. (Tertull. Apologet.) Ceux qui s'exposent à la mort pour le service des Pestiférés, reçoivent aussi par la même raison la rémission de leurs péchés, parce qu'ils font en cela un acte de la Charité la plus parfaite, suivant ces paroles de J. C. : *Majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. (Joann. 15. 13.)*

Mais il faut, pour mériter par le Martyre et par l'assistance des Pestiférés la rémission de ses péchés et la vie éternelle, s'exposer à la mort par un véritable principe de Charité ; car si on le fait par un autre motif, comme par vanité, par intérêt, par ostentation, et pour s'attirer l'estime des hommes, en ce cas, l'assistance des Pestiférés, et même le Martyre, ne sont d'aucun mérite pour le salut, suivant cette parole de saint Paul : *Si tradidero corpus meum, ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest. (1. Cor. 13. 3.)*

Il faut donc que ceux qui s'exposent pour les Pestiférés, aient grand soin de purifier leur intention, et qu'ils agissent par le seul motif de plaire à Dieu et de satisfaire à leur devoir. Ils doivent adorer la Justice de Dieu irrité contre les crimes ; lui demander pardon pour leurs propres péchés, et pour ceux du Peuple ; en s'offrant souvent à lui par de fréquentes oraisons et élévations de cœur, comme des victimes d'expiation. C'est ce que doivent faire sur-tout les Pasteurs, à l'exemple de S. Charles, ce qui est un grand modèle sur cet article.

Ce saint Evêque a lui-même réglé dans son cinquième Concile Provincial, tout ce qui est à faire en temps de peste ; ayant remarqué par expérience que dans ce temps funeste, la frayeur saisit tellement tous les esprits, que personne n'est en état de penser à ce qu'il faut faire alors pour le bien public et pour celui des Particuliers.

La même raison nous oblige à mettre ici un extrait des choses les plus importantes que S. Charles a jugées à propos de régler dans ce Concile Provincial ; afin que si ce Diocèse venoit à avoir le malheur d'être frappé de ce fléau terrible, chacun puisse, en lisant cet extrait, savoir ce qu'il a à faire.

Il y a des choses qui doivent être faites par l'Evêque, d'autres par le Curé ou par le Clergé Séculier et Régulier, d'autres par les Magistrats, d'autres par le Peuple.

De ce que doit faire l'Evêque.

L'EVÊQUE étant le pere commun de tous, doit veiller à tout, et avoir une inspection générale sur tout ce qui est du bien public.

Saint Charles dit qu'aux approches de la peste, il doit faire faire des Processions publiques dans tout son Diocèse, et que ces Processions doivent être faites

d'une maniere lugubre ; qu'il doit en même temps ordonner des jeûnes et des aumônes extraordinaires , pour fléchir la colere de Dieu. Il faut porter dans ces Processions , les principales Reliques qui sont dans chaque Eglise.

L'Evêque doit aussi ordonner par - tout , les prieres de quarante heures , avec exposition du Saint Sacrement. Il doit exhorter tous ses Diocésains à s'approcher saintement des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie ; travailler sérieusement à réformer les abus qui se sont introduits dans son Diocese , et commencer par sa maison , s'ils y en est introduit quelques-uns ; régler tellement tous ses domestiques , qu'ils soient un modele de sainteté pour tout le Diocese.

Il faut qu'il assemble dès le commencement , tout le Clergé Séculier et Régulier de la Ville Episcopale , pour les exhorter à redoubler leur lerveur , afin de servir d'exemple aux Laïques ; et pour leur donner les regles qu'ils ont à suivre en ces temps malheureux. Il doit faire en sorte que les Couvens des Religieuses fassent aussi des prieres et des pénitences extraordinaires , et vivent dans la régularité la plus exacte. Ils doivent avoir soin d'exhorter ceux qui ont des procès et des inimitiés , à se réconcilier. Il doit faire cesser , autant qu'il pourra , tous les jeux , tous les divertissemens , tous les festins ; dans toute l'étendue de son Diocese. Il doit veiller , autant qu'il dépendra de lui , à ce que chacun restitue le bien d'autrui , et se prépare sérieusement à paroître devant Dieu , s'il venoit à être attaqué par le mal. Il doit prendre de concert avec les Magistrats , toutes les précautions nécessaires pour la santé , et pour empêcher les désordres que les scélérats foment souvent en ce temps-là dans les lieux affligés de ce fleau.

Il doit ramasser le plus de Confesseurs qu'il pourra , pour le service des Malades. Il est bon , s'il en a la faculté , de faire venir de Rome , les Indulgences plénieres pour tous ceux qui donneront aux Malades des assistances , soit spirituelles , soit corporelles.

Il doit donner tous ses pouvoirs , sans aucune réserve de Cas et de Censures , généralement à tous les Confesseurs qui travailleront dans les lieux infectés de peste. Il doit augmenter dans ce temps-là , ses charités publiques et secretes ; et ne pas craindre de s'endetter pour cela , pourvu qu'en cas de mort il laisse de quoi satisfaire ses Créanciers.

Il doit avoir soin , de concert avec les Magistrats , de prendre toutes les mesures nécessaires pour procurer aux affligés , les secours de vivres suffisans pour le besoins publics , pour avoir des lieux vastes et spacieux qui servent d'Hôpitaux , garnis de lits pour les Malades ; ou ce qui est encore mieux , pour faire faire des huttes de bois ou barraques en pleine campagne , afin d'y mettre les Malades ; pour avoir des lieux différens destinés à ceux qui sont actuellement attaqués , à ceux qui sont violemment suspects , à ceux qui sont légèrement suspects , à ceux qui sont convalescens. Ces lieux publics doivent être situés en un terroir élevé , sec , sain , bien exposé autant que faire se peut , proche de quelque eau courante , et hors de la Ville , ou du Bourg , ou du Village que la peste afflige ; des Prêtres doivent être placés à portée de pouvoir commodément secourir les Malades qui y sont enfermés. Il doit veiller sur-tout à ce que les hommes et les femmes malades soient placés dans différens endroits.

L'Evêque doit avoir soin de faire bénir dans des lieux écartés , un ou plusieurs Cimetieres assez grands pour la sépulture des morts , qui ne doivent

jamais être enterrés pendant ce temps-là dans les Eglises, sous quelque prétexte que ce puisse être. Il doit engager les Magistrats et autres personnes en place, à ordonner qu'on jette de la chaux, autant que faire se pourra, sur les cadavres, à mesure qu'on les ensevelira.

Il doit faire en sorte qu'il y ait pour chaque Prêtre, des ornemens, des vases sacrés, des saintes Huiles, et des livres nécessaires pour les fonctions sacrées. Il doit avoir un soin particulier des Prêtres et des Religieux, qui s'exposeront pour le service des Malades.

Il doit prendre toutes les précautions possibles pour empêcher que la contagion ne s'étende. S. Charles dit qu'il ne faut pas mettre au nombre de ces précautions, celle de ne point faire de Processions publiques. Nous avons cru devoir mettre ici les propres paroles de ce Saint.

Et quoniam, dit-il, Sanctarum Processionum usus afflictissimo quoque tempore, et in pestilentia præsertim, gravissimoque morbo, ab Ecclesia Dei perpetuè adhibitus est; idèd Episcopus non solum imminente, ut narratum est, sed ingravescente in dies peste, Processiones et supplicationes solemnes toties instituit; atque adèd peraget, quoties opus esse viderit.

Saint Charles prouve l'usage ancien des Processions en temps de peste, par l'exemple de S. Basile le Grand, de S. Mamert, Evêque de Vienne, du Pape S. Grégoire le Grand, de S. Eutychius, Patriarche de Constantinople. L'histoire nous en fournit encore plusieurs autres; et nous avons entr'autres en France celui de la Procession très-célèbre qui se fit à Paris l'an 1129, du temps du Roi Louis le Gros, par ordre de l'Evêque Etienne, Prélat de sainte vie, qui avoit jusqu'alors inutilement employé le secours du Ciel par des jeûnes et par des prières publiques, contre la maladie dangereuse, appelée des *Ardens*. Ce mal avoit déjà emporté à Paris un nombre considérable d'habitans; l'Evêque ordonna une Procession générale, dans laquelle la Châsse de Ste. Genevieve seroit portée. Pendant cette Procession, tous les Malades généralement furent guéris dans un même instant, à l'exception de trois incrédules. Le Pape Innocent II, qui vint en France l'année suivante, s'étant exactement informé de la vérité et des circonstances de ce grand miracle, ordonna qu'on feroit une Fête tous les ans le 26 Novembre, pour en célébrer la mémoire; et l'on bâtit une Eglise en l'honneur de sainte Genevieve, en reconnaissance de ce miracle. La Fête se célèbre encore chaque année ce jour-là à Paris; et l'Eglise, qui est aujourd'hui une Paroisse, subsiste sous le nom de sainte Genevieve des Ardens.

L'Evêque, pour éviter que la contagion ne se répande, peut faire dresser à la porte des Eglises et aux coins des rues, des tables sur lesquelles il fera mettre des Autels portatifs pour dire la Messe; afin que le Peuple averti par le son d'une cloche, puisse sans sortir des maisons, entendre la Messe, et s'unir au Sacrifice, après lequel il faut avoir soin d'ôter ces tables et ces Autels, pour éviter les inconvéniens.

L'Evêque doit faire avertir les Fideles par les Prêtres et les Curés, qu'ils commettent un grand péché, si étant frappés du mal contagieux, ils ne le déclarent pas d'abord. Car, 1. ils se font tort à eux-mêmes, étant cause qu'on n'apporte aucun remède à leur mal, dans le temps qu'on pourroit les guérir, et ils s'exposent par-là au danger évident de mourir tout à coup, et sans Sacramens.

Sacrements. 2. Ils font tort aux autres , et sont souvent cause de leur mort, en les infectant , lorsqu'ils ne devoient pas s'approcher d'eux.

L'Evêque doit aussi faire avertir les Fideles , qu'ils doivent être pénétrés de zele pour le bien public ; et donner avis aux Magistrats , aussi-tôt qu'ils sauront que quelqu'un est attaqué du mal , ou qu'il en est soupçonné.

Comme il arrive tous les jours en temps de peste , des inconvéniens et des accidens inopinés , auxquels l'Evêque , comme pere commun, doit pourvoir sur le champ avec prudence , il doit recommander aux Curés , aux autres Ecclésiastiques , aux Religieux , et même aux laïques , de l'avertir , de bonne heure de toutce qui aura besoin de quelque prompt secours ou réglemeut de sa part.

Il doit engager les Magistrats , qui n'oublient rien ordinairement pour arrêter le mal contagieux par leur vigilance et leur prudence , à se donner bien de garde de s'opposer aux œuvres de piété et de charité , qui se pratiquent en temps de peste. Ces Magistrats doivent être convaincus que cette opposition , bien loin d'arrêter la peste , ne serviroit au contraire qu'à l'allumer davantage par un juste Jugement de Dieu. Ainsi l'Evêque ne doit rien oublier , afin de persuader aux Magistrats , de ne point empêcher les Fideles d'assister aux Processions publiques ; les peres , meres , enfans , ou autres parens , maîtres et domestiques , de s'entr'assister ; les Ecclésiastiques , de faire leurs fonctions spirituelles à toute heure et à tout moment du jour , ou de la nuit ; les personnes qui voudront se consacrer au service des Pestiférés , d'entrer dans les lieux infectés , ou d'en sortir.

Il doit aussi les prévenir contre l'usage détestable des Païens , dont parle saint Denys d'Alexandrie , qui abandonnoient absolument ceux qui étoient attaqués ou suspects du mal , comme s'ils étoient déjà morts ; or ce seroit les imiter , que de ne prendre aucun soin des Malades , et de les faire sortir inhumainement de la Ville , ou de la Paroisse ; d'apporter plus de rigueur que la Charité Chrétienne ne le permet , pour faire sortir des maisons ceux qui sont ou attaqués , ou suspects du mal ; en un mot , d'exercer avec trop de cruauté , les précautions pour arrêter les progrès du mal ; et de compter sur ces précautions humaines , plus que sur le secours de Dieu.

S. Charles veut aussi qu'en temps de peste , l'Evêque fasse célébrer les Offices les Dimanches et les Fêtes principales , comme à l'ordinaire ; et qu'il avertisse les Magistrats , de ne pas empêcher le peuple de s'y trouver. Mais cela se peut faire hors de l'Eglise , avec les précautions que nous avons dit qu'on peut prendre pour célébrer la Messe , pourvu que le temps le permette.

L'Evêque doit convenir avec les Magistrats d'une marque extérieure , que seront obligés de porter tous ceux ou celles qui seront ou attaqués , ou suspects d'avoir le mal , quand ils paroîtront au dehors ; et que tous les Prêtres , Religieux et autres Ecclésiastiques qui se trouveront dans le cas , seront tenus de porter comme les autres ; afin que toutes les personnes en santé soient averties par cette marque extérieure , de ne point s'approcher de ceux qui la portent , pour ne pas s'exposer à prendre le mal.

L'Evêque doit avoir grand soin pendant la peste , des Monasteres de Religieuses. Si la peste se met dans quelqu'une de ces Maisons , il doit faire en sorte qu'on bâtisse , autant qu'il sera possible , dans l'enclos du jardin , ou dans quelque cour , des cabanes séparées pour y mettre les Malades.

Il ne peut permettre aux Religieuses de sortir de la clôture, que dans la nécessité ; et il doit veiller avec soin , à ce que personne n'entre dans la clôture sans pareille nécessité.

Il doit encore veiller avec un grand soin , sur les Orphelins de l'un et de l'autre sexe ; et principalement sur les filles et les jeunes veuves , qui viennent à perdre pendant la peste , leurs peres , meres , maris et autres parens ; et qui étant sans aucun secours , sont plus exposées à se perdre que d'autres. Il doit avoir soin que ces personnes soient enfermées dans des Communautés , ou confiées à la garde de quelques personnes vertueuses , qui prennent soin d'elles pour le temporel , et qui veillent sur leurs besoins spirituels.

Il est à propos que l'Evêque visite par lui-même tous les quartiers où il y a des Malades , pour voir si tous les réglemens qu'il a faits , sont exécutés ; pour consoler lui-même les Malades ; pour donner l'aumône de sa propre main , à ceux qui en ont besoin ; pour administrer dans les maisons , le Sacrement de Confirmation , à l'exemple de S. Charles , et même les autres Sacremens , surtout aux Prêtres malades ; pour exciter tout le monde par son exemple , à faire son devoir , chacun en ce qui le concerne , et à s'exposer courageusement à la mort pour le salut du Prochain , et sur-tout les Magistrats , les Curés , les autres Prêtres , les Religieux , les Médecins , les Chirurgiens , les Apothicaires , les Infirmeries , et autres qui rendent service aux Malades : l'Evêque se servira pour cela , tantôt d'exhortation , tantôt de prières , quelquefois de corrections et réprimandes ; le tout suivant que sa prudence et sa charité lui suggéreront être nécessaire.

Les occupations Episcopales ne lui permettant pas d'être présent par-tout , et sur-tout d'aller visiter les autres lieux de son Diocèse qui peuvent être infectés en même temps , il écrira des lettres Pastorales qu'il fera répandre dans son Diocèse , pour consoler , pour animer , confirmer et encourager tout son Peuple , pour leur inspirer les précautions qu'ils doivent prendre , et leur apprendre de quelle maniere ils doivent se conduire , soit pour prévenir la peste , soit pour empêcher qu'elle ne fasse des progrès , soit pour remédier au mal ; et pour pourvoir à tous les cas qui peuvent arriver , à mesure que l'expérience lui aura fait connoître ce qu'il y a de mieux à faire.

Si l'arrive qu'une Paroisse qui n'a qu'un seul Prêtre , soit infectée de peste , et que ce Prêtre vienne à mourir au service de ses Paroissiens , ou si une Paroisse a le malheur d'avoir un Pasteur mercenaire , qui ait la lâcheté de fuir et d'abandonner le troupeau confié à ses soins , et qu'en conséquence ce peuple soit sans Pasteur et sans secours , l'Evêque doit y pourvoir sans aucun délai , en envoyant à cette Paroisse quelque Prêtre ou quelque Religieux de bonne volonté , pour y faire les fonctions curiales. Dieu ne permettra pas qu'en ce cas , l'Evêque manque de Prêtres pour un tel besoin.

Si l'Evêque , à force de s'exposer , se sent lui-même suspect d'avoir le mal , il doit se renfermer dans sa maison , pour autant de jours qu'il jugera expédient. Pendant qu'il y demeurera enfermé , il se servira de ce temps de repos , si sa santé et ses forces le lui permettent , pour examiner à loisir tout ce qu'il y aura de plus expédient pour pourvoir dans le détail , aux nécessités publiques et particulieres.

Si quelqu'un de sa maison devient suspect du mal, il doit empêcher qu'il ne sorte pendant le temps qu'il jugera nécessaire.

Il doit avoir soin que ceux de ses domestiques qui seront attaqués, ne manquent d'aucun secours, soit spirituel, soit corporel. Il doit avoir la même attention pour tous les Prêtres et Religieux, qui auront pris le mal en s'exposant.

Dès le commencement de la peste, il doit penser à la précaution d'avoir toujours auprès de lui, quelques Prêtres zélés, charitables, expérimentés dans la conduite des âmes, instruits des règles; pour se servir de leurs conseils en toute occasion; et pour lui donner à lui-même tous les secours spirituels nécessaires, en cas qu'il vienne à être frappé de peste.

De ce que les Curés et Prêtres doivent faire.

DANS les Villes et Paroisses du Diocèse où l'Evêque, qui ne peut être par-tout, n'est point, et qui sont affligées de la peste, les Curés feront la plupart des choses qui viennent d'être marquées devoir être faites par l'Evêque; et ils regarderont comme des instructions pour leur conduite, en ce qui regarde leur Paroisse, et dans ce que leur état et leur ministère leur permettent de faire, ce qui vient d'être dit pour l'Evêque. Mais à mesure qu'ils recevront quelque ordre, soit public, soit particulier de l'Evêque, ils le suivront ponctuellement.

Si un Curé, ou un autre Prêtre, est suspect d'avoir le mal, il doit demeurer dans sa maison, autant que l'Evêque le jugera à propos pour le bien public, afin de ne pas s'exposer à le communiquer aux autres.

Un Prêtre employé au service des Pestiférés, doit au commencement faire un généreux sacrifice de sa vie, et se regarder comme étant prêt à mourir à tout moment. Mais après avoir abandonné à Dieu le soin de sa conservation, il doit prendre les précautions suivantes.

Il doit se prémunir des remèdes que les Médecins jugent propres à éloigner le mal: il y en a qui donnent celui de tenir devant le nez, quand on est avec les Malades, une éponge pleine de vinaigre.

Si la soutane l'incommode et le fatigue lors des fonctions du ministère et de l'administration des Sacrements, il pourra prendre une soutanelle de toile cirée noire. Cela est permis dans ce Diocèse pour le temps de la peste seulement.

Chaque Prêtre tâchera d'avoir, autant qu'il lui sera possible, des ornemens sacrés; un Calice, des Linges, des Nappes d'Autel, un Missel, un Rituel, etc. qui ne servent que pour chacun d'eux.

Quand les Commandans, ou Magistrats, ont fait publier une défense d'avoir commerce avec un quartier de la Ville attaqué ou suspect du mal, les Curés, ou autres Prêtres, ou Religieux qui y habitent, ne doivent point en sortir tant que la défense subsiste; mais ils doivent se borner à rendre service à ce quartier-là.

Aussi-tôt qu'un Curé, ou autre Prêtre, est averti que quelque personne est attaquée du mal, il doit l'aller trouver sans délai, pour lui rendre les secours spirituels dont elle a besoin, et ne pas l'exposer au danger de mourir sans Sacrements.

Mais comme en temps de peste, la santé des Curés et des autres Prêtres est encore plus nécessaire au Public que dans une autre temps, ainsi que tout le monde le comprend aisément, il faut que les Prêtres ne s'exposent pas indistinctement, et qu'ils ne le fassent qu'avec précaution.

Voici les précautions qu'ils doivent prendre dans l'administration des Sacremens.

Quand il s'agit de baptiser un enfant né d'une mere pestiférée, il faut lui administrer le Baptême sans observer les cérémonies, sans avoir de Parrain et de Marraine, à cause du péril de mort : et même toute autre personne peut le baptiser en ce cas-là au défaut d'un Prêtre.

Il faut observer la même chose à l'égard des enfans-trouvés, desquels on doute s'ils sont attaqués ou suspects du mal ; et généralement à l'égard de tous les autres enfans suspects, qui ne sont pas encore baptisés.

Les Curés auront soin d'écrire sur leurs registres, le nom de ceux qui auront été baptisés, le lieu où ils auront été baptisés, et le jour de leur Baptême. Les Prêtres qui ne seront pas Curés, quand ils auront fait un Baptême, mettront sur un billet signé d'eux, l'acte du Baptême qu'ils enverront ou donneront au Curé, pour en insérer copie dans les Registres. On marquera dans ces Actes les noms des témoins, en présence desquels le Baptême aura été conféré, et on les fera signer, s'il est possible ; sinon on déclarera dans l'acte, la raison pour laquelle ils n'ont pas signé. Les Curés garderont dans leurs Archives les originaux de ces actes. Dans ceux que feront les Laïques qui auront baptisé les enfans au défaut de Prêtre, ils y ajouteront de quelle eau ils se seront servis pour baptiser ; et quelles paroles ils auront dites en baptisant. Les témoins certifieront la même chose en signant.

Lorsque le Curé s'apercevra que le Baptême aura été donné invalidement, soit quant à la matière, soit quant à la forme, ou que les témoins ne s'accorderont pas, soit entr'eux, soit avec celui qui aura baptisé, alors, pour assurer la validité du Baptême, il tâchera de se faire apporter aussi-tôt l'enfant ; ou il ira, ou il enverra quelque Prêtre, pour le baptiser sous condition.

Voici la précaution qu'il faut prendre pour administrer le Sacrement de Pénitence. Le Confesseur ne doit pas s'approcher du Malade attaqué de contagion, à moins d'une extrême nécessité ; ni entrer dans sa chambre ou dans sa cabane, dont l'air empesté pourroit lui nuire : mais il lui parlera de huit ou de dix pas au moins, et se mettra toujours, autant qu'il pourra, au dessus du vent.

Il entendra sa confession de cette distance, ayant fait auparavant retirer ceux qui pourroient les entendre l'un ou l'autre ; et il lui donnera l'absolution de la même place, après l'avoir interrogé en peu de mots sur les principaux péchés de sa condition, lui avoir imposé une légère pénitence, lui avoir donné en peu de mots les avis nécessaires, et l'avoir excité par quelques paroles vives et pathétiques à concevoir une grande douleur des péchés qu'il a commis, qu'il se contentera de lui faire accuser en général, de la manière que nous l'avons marqué, en parlant de la Confession des Malades auxquels il n'est pas possible de faire faire une Confession entière.

Il seroit même à souhaiter, pour une plus grande précaution, lorsqu'on juge le mal fort contagieux, que la porte de la chambre ou de la cabane où

est le malade, fût alors fermée, et que le Prêtre ouït sa confession de dehors, pourvu qu'il pût l'entendre distinctement : car il n'est pas nécessaire que le Prêtre voie le Malade, pour le confesser, ni pour lui donner l'absolution.

Voici la manière d'administrer le saint Viatique aux Pestiférés.

Il ne faut pas le donner à ceux qui vomissent sans cesse, ou qui ont quelquel'autre empêchement à le recevoir.

On ne se servira point de Chappe pour porter alors le saint Sacrement, mais seulement de Surplis et d'Etole ; ceux qui porteront les flambeaux ou fanaux devant le saint Sacrement, se tiendront hors de la cabane, ou de la chambre du Malade, le Curé ou le Prêtre recommandera, qu'autant que faire se pourra, on apporte les Malades à la porte de leur cabane ou de leur chambre, s'ils sont en état d'y être apportés ; et il leur administrera le Viatique et l'Extrême-Onction, le plus promptement qu'il pourra, se mettant toujours au dessus du vent, se tenant éloigné des Malades lorsqu'il dira les prières, et ne s'en approchant précisément qu'autant qu'il sera nécessaire pour leur donner le saint Eucharistie, ou leur administrer l'Extrême-Onction. Et afin de donner plus promptement ce dernier Sacrement, le Curé ou Prêtre ne fera qu'une seule onction sur le visage des Malades, se servant même d'une spatule un peu longue, afin de ne pas les toucher avec la main ; et en même temps il prononcera la forme que nous avons marquée ci-dessus en parlant de l'Extrême-Onction ; après quoi il fera passer la spatule par le feu.

Si la contagion paroît tellement enflammée, qu'on ne puisse observer les cérémonies prescrites pour l'administration de ces deux derniers Sacramens, ni s'approcher des Malades sans s'exposer au danger évident de prendre le mal, alors le Curé ou le Prêtre, après en avoir obtenu la permission de son Evêque ; pourra donner ce Sacrement en la manière suivante.

Lorsqu'il voudra porter le Viatique, il enfermera l'Hostie consacrée dans une grande Hostie non consacrée, qu'il mettra dans une feuille de papier blanc et propre ; il portera en cet état la sainte Eucharistie au Malade ; et après lui avoir dit quelques paroles pour réveiller sa foi et sa dévotion, et l'avoir averti quelle est l'Hostie consacrée, il portera le tout dans un lieu propre et décent à terre, proche la chambre ou la cabane du Malade, en couvrant le papier d'une pierre ; le Prêtre s'étant ensuite retiré à une distance raisonnable, le Malade viendra lui-même prendre la Sainte Hostie pour la consommer avec celle dans laquelle elle sera enveloppée ; ou s'il ne peut venir, celui qui le sert la lui portera, et brûlera aussi-tôt la feuille de papier où l'on avoit enveloppé le Saint Sacrement. Cependant le Prêtre prendra garde si le Malade avale l'Hostie ; et après que celui-ci l'aura avalée, le Prêtre fera les prières marquées pour l'administration du Viatique, et donnera ensuite au Malade l'Extrême-Onction. Mais s'il étoit obligé d'aller promptement administrer les mêmes Sacramens à d'autres Malades mourans, il omettra ces prières en tout ou en partie, suivant le besoin ; ainsi que celles qui regardent l'Extrême-Onction, et que nous avons indiquées en parlant de ce dernier Sacrement.

Au reste, on ne doit pas croire que cette manière d'administrer le Saint Sacrement aux Malades pestiférés, dans un temps où il est bien difficile de faire autrement, blesse en rien le respect qu'il lui est dû ; puisqu'elle est assez conforme

à ce qui s'est pratiqué dans l'Eglise pendant plusieurs siècles, et principalement au temps des persécutions, pendant lesquelles les Laïques recevoient la Sainte Eucharistie dans leurs mains, ou sur un linge appelé *Dominicale*, et la portoient dans leurs maisons, pour communier les jours qu'ils n'avoient pas la liberté d'assister à la célébration des saints Mysteres. L'Histoire Ecclesiastique nous fournit des exemples de l'Eucharistie envoyée par des Prêtres malades à d'autres Malades, dans un papier que portoient des Laïques. Pourquoi ne fera-t-on pas à peu près la même chose présentement, dans le temps d'une extrémité aussi grande que celle de la peste ?

Pource qui est de l'Extrême-Onction, le Curé ou le Prêtre se tenant au dessus du vent, tâchera de faire apporter, s'il est possible, le Malade à la porte de sa chambre ou de la cabane, ou de l'en faire approcher, s'il peut venir lui-même; et ayant mis au bout d'une longue baguette, du coton ou de l'étope qu'il trempera dans les saintes Huiles, il fera une seule onction sur une des parties du corps du Malade, en prononçant en même temps la forme prescrite ci-dessus, en parlant de l'Extrême-Onction pour les cas où le danger de mort est pressant. Aussi-tôt après l'onction, il mettra le bout de la baguette dans le feu qui aura été préparé, et y fera brûler le coton ou les étoupes. Après quoi, si le temps le lui permet, il dira un mot de consolation au Malade, et fera les prières marquées pour l'administration de l'Extrême-Onction, en pratiquant ce qui a été dit pour les cas du danger de mort pressant.

Lorsque la contagion est enflammée, plusieurs Rituels prescrivent pour l'administration du saint Viatique et de l'Extrême-Onction, les précautions que nous venons de marquer. C'est un point de discipline sur lequel les Evêques peuvent prescrire ce qui leur paroît le plus expédient. Ce qui a déterminé à indiquer aux Prêtres de ce Diocèse, cette maniere d'administrer le Viatique et l'Extrême-Onction en temps de peste, au lieu de s'en tenir à celle qui est usitée hors le temps de contagion, est, 1. pour le bien public, afin de ne pas trop exposer les Prêtres dans le temps que leur ministère est si utile à tous les Fideles. 2. Nous suivons en cela la pratique ordonnée par plusieurs saints Evêques. 3. Cette pratique n'est opposée, ni au respect dû aux Sacramens d'Eucharistie et d'Extrême-Onction, ni à la pratique ancienne de l'Eglise. A l'égard de la sainte Eucharistie, nous l'avons prouvé ci-dessus. Pour ce qui est de l'Extrême-Onction, il y a beaucoup de Diocèses où l'on ne fait jamais l'onction avec le ponce, mais avec la spatule, qui est une espece de petit bâton d'argent ou d'étain. Que ce bâton soit plus ou moins long, et d'une maniere ou d'autre, c'est une même chose.

Pour ce qui est du Sacrement de Mariage, on ne l'administrera pas aux Pestiférés.

Quand un Prêtre s'est exposé en faisant les fonctions de son ministère, il faut qu'il porte à l'extérieur, la marque de suspicion dont nous avons parlé, pour faire connoître qu'il peut être suspect, afin qu'on ne s'approche pas de lui, excepté quand il portera le Saint Sacrement. Ses Domestiques, en sortant, doivent aussi porter la marque de suspicion.

Les Domestiques des Ecclesiastiques suspects, doivent se tenir enfermés dans les maisons avec leurs Maîtres, et ne pas paroître au dehortant que leurs Maîtres n'y paroissent pas : mais quand leurs Maîtres, après s'être retirés quelques jours,

voient qu'ils ne sont pas attaqués du mal , et qu'ils peuvent sortir sans risque pour les autres, les Domestiques peuvent alors sortir comme leurs Maîtres , sans porter la marque extérieure de suspicion , s'ils sont en santé comme eux.

Les Prêtres qui sont au service des Hôpitaux, ou des autres lieux publics destinés pour la guérison des Malades, doivent toujours porter cette marque extérieure.

Quand quelqu'un d'une Communauté Ecclésiastique ou Régulière est attaqué de peste , ceux qui habitent dans la même maison doivent tous, en sortant , porter la marque extérieure de suspicion. On doit avoir la précaution de faire loger dans des chambres séparées les unes des autres, ceux qui vivant en Communauté , sont attaqués ou suspects; il est expédient , pour cet effet, de faire bâtir dans leur jardin avec des planches, des cabanes séparées. Il ne faut admettre dans ce temps-là aucune personne de dehors dans la maison , sans une absolue nécessité; mais on doit avoir soin que la Communauté ne manque pas des choses nécessaires à ceux qui y demeurent. Si ces Communautés sont très-nombreuses ou qu'il ne soit pas possible, pour quelque cause que ce puisse être, de bâtir dans l'enceinte de la maison des cabanes séparées, il faut que l'Evêque, de concert avec les Commandans ou Magistrats , fassent sortir ceux de la maison qui se portent bien, pour les faire loger ailleurs dans d'autres Communautés ou maisons non suspectes.

Les Curés doivent avoir soin que tous ceux qui sont relevés de la peste , ou qui s'en sont préservés , s'acquittent ensuite des devoirs du Christianisme avec une nouvelle ferveur; pour reconnoître, autant qu'il sera en eux, la grace que le Seigneur leur aura faite de leur avoir conservé la vie.

De ce que les Magistrats doivent faire.

IL est du devoir des Magistrats, sur-tout en temps de peste, d'agir en toutes choses, de concert avec l'Evêque, et les Curés , ou autres Prêtres, pour procurer le bien public en tout ce qu'ils peuvent, et pour empêcher le mal de faire du progrès.

Ils doivent avoir soin de faire fournir , au lieu où est la peste, tous les vivres qui sont nécessaires pour la subsistance des Habitans , dans un temps où tout commerce avec le dehors leur est interdit.

Ils doivent tâcher d'empêcher la communication de ceux qui habitent dans des quartiers infectés, avec ceux qui ne le sont pas.

Ils doivent faire construire aux frais publics, un très-grand nombre de cabanes hors du lieu où est la peste , pour y mettre les Malades, les Convalescens , ceux qui sont suspects, et pour faire faire quarantaine; le tout en des quartiers différens.

Ils doivent faire bâtir ces cabanes avec des planches, et de manière qu'on puisse les faire tourner tantôt à un vent, tantôt à un autre.

Ils doivent avoir soin de faire venir, dans le lieu où est la peste, le plus grand nombre de Médecins habiles qu'ils pourront trouver; et de concerter avec eux

tout ce qu'il y a de mieux à faire pour le soulagement des Malades, et la prompt extinction du mal, soit pour les remèdes, soit pour les autres expédiens. Il est à propos que tout cela soit concerté aussi avec l'Évêque, afin qu'il puisse juger si les propositions qu'on fait, sont conformes en tout aux règles de la Foi, de la Religion et de la Charité Chrétienne.

Ils doivent aussi faire en sorte que la Ville, ou Paroisse infectée, soit suffisamment garnie d'habiles Chirurgiens et Apothicaires, pour agir sous les ordres des Médecins, et qu'elle soit abondamment pourvue de toutes les drogues que les Médecins jugeront nécessaires.

Ils doivent avoir soin que les rues soient toujours tenues dans la propreté; qu'elles soient nettoyées chaque jour; et qu'il y ait assez de tombeaux et d'autres charrois, pour emporter hors de la Ville, toutes les immondices qui pourroient l'infecter.

Ils doivent destiner un certain nombre de charrois, uniquement à porter les corps morts, pour être enterrés dans le Cimetière; et avoir une grande attention à ce qu'on ne mette aucun corps encore vivant dans la même voiture que les morts.

Ils doivent se procurer un grand nombre de voitures ou chaises, pour conduire les Malades hors de la Ville dans les cabanes: et faire en sorte que ces voitures soient toutes de bois sans être rembourrées, afin qu'elles ne puissent pas facilement être infectées par les Pestiférés auxquels elles auront servi.

Ils doivent avoir soin que tous les meubles des Malades et des morts soient enfermés, après en avoir fait un Inventaire sommaire, pour être remis ensuite en temps et lieu, à qui il appartiendra.

Ils doivent empêcher de tout leur pouvoir, les vols et autres crimes, que des scélérats ne craignent pas de commettre; comme il s'en est vu des exemples de nos jours dans Toulon et dans les autres villes de Province, lorsqu'elles eurent le malheur d'être affligées du mal contagieux.

Ils doivent avoir soin que les cabanes destinées à enfermer les Malades, soient garnies de tous les meubles nécessaires, suivant l'état et la condition de chaque Malade; que chacun soit assisté à propos; qu'on donne aux heures réglées les alimens nécessaires; que les médicamens soient préparés exactement, suivant les ordonnances des Médecins, et qu'ils soient donnés aux heures prescrites; qu'on ait soin de nettoyer exactement les cabanes dans lesquelles les pestiférés ont demeuré, ou sont morts, d'en ôter tous les meubles, et de purifier les cabanes même, en y faisant brûler de la paille avant que d'y mettre d'autres Malades.

Ils doivent avoir soin que chaque cabane soit bien fermée en dehors et en dedans, afin que la pluie n'y pénètre pas; et qu'on en change souvent la paille, pour y en mettre de nouvelle.

Ils doivent avoir une attention particulière à ce que les Prêtres et autres Ecclésiastiques ou Religieux, qui ont pris le mal au service des Malades, soient soignés d'une manière particulière. Ils ne doivent pas souffrir qu'on les confonde avec le commun du peuple; mais ils doivent avoir égard à leur caractère, et à la charité qui les a déterminés à s'exposer à la mort pour leurs frères. Ils doivent les faire conduire dans une voiture particulière, à la cabane qui leur est destinée.

destinée. Les cabanes destinées pour les Prêtres et autres Ecclésiastiques ou Religieux, doivent être les plus commodes, soit pour l'emplacement, soit pour l'aubement, soit pour la facilité d'être servis; et d'avoir à propos les Médecins et les remèdes nécessaires. On doit destiner des Domestiques uniquement pour le service des Prêtres malades, et les recommander d'une manière particulière aux Médecins, aux Chirurgiens et aux Apothicaires. Il est juste de traiter avec cette distinction, les Ministres du Seigneur, qui ont méprisé leur vie pour le service du Public, et qui doivent, à cause de cela, être respectés comme des saints Martyrs de la Charité.

Ils doivent, pour la même raison, faire prendre un soin tout particulier des Médecins, Chirurgiens, Apothicaires, et autres qui sont tombés malades au service des Pestiférés.

Des devoirs du Peuple en temps de peste.

Tous ceux généralement qui sont dans les lieux infectés de peste, doivent regarder ce fléau, ainsi que nous l'avons dit, comme une punition de Dieu. Il faut que dès le commencement de cette affliction, ils pensent à retourner à Dieu de tout leur cœur par la Pénitence; qu'ils fassent à Dieu un sacrifice de leur vie; qu'ils acceptent la mort avec une pleine résignation, s'il plaît à Dieu de la leur envoyer; qu'ils ne murmurent et ne se plaignent de rien, qu'ils fassent réflexion que dans un temps de trouble et de confusion comme celui-là, il est presque impossible que l'Evêque, les Curés, les Prêtres, les Magistrats, les Médecins, les Chirurgiens, les Apothicaires, et généralement tous ceux qui sont destinés au soin des Malades, quelques saintes intentions qu'ils aient, puissent pourvoir à propos, généralement à tous les besoins. Ils ne doivent donc pas s'étonner s'il arrive qu'ils manquent de plusieurs secours nécessaires, dont ils ne manqueroient pas dans un autre temps. Ils ne doivent être surpris de rien, ni de l'abandon de leurs Domestiques, ni de celui de leur parens, ni même du manque de tout secours. Ils doivent regarder ces privations comme une partie de la pénitence, que Dieu même leur impose pour l'expiation de leurs péchés. Ils doivent jeter les yeux sur J. C. mort, cloué sur une croix, nu, abandonné de tout le monde et de ses propres Apôtres, devenu l'opprobre des hommes et le mépris de la populace. J. C. a souffert tout cela pour expier les péchés, étant l'innocence même; il est juste que les hommes pécheurs souffrent pour expier leurs propres péchés. Au lieu donc de se plaindre, il faut qu'ils remercient Dieu; qu'ils le bénissent de ce qu'il leur envoie ce moyen de salut. Ils doivent lui dire avec S. Augustin: Frappez, Seigneur, brûlez, tranchez, taillez comme il vous plaira; pourvu que vous me pardonniez, et que vous me fassiez miséricorde pour l'Eternité.

C'est ce que les Pasteurs doivent représenter fortement et pathétiquement à leurs Peuples, et avant et pendant la peste. C'est ce que tous les Confesseurs doivent dire aux Pénitens en ce temps-là dans le Confessional, pour les préparer à tout événement.

Les Fideles ne doivent point attendre en temps de peste que la maladie les saisisse pour s'approcher des Sacremens. Il faut qu'ils s'en approchent aussitôt qu'ils apprennent que la peste est dans leur voisinage, et que par conséquent leur Paroisse peut être aussi bientôt frappée de ce fléau. Ils doivent alors redoubler leurs prières, leur bonnes œuvres, leur pénitence; et pourvoir si exactement aux affaires de leur conscience, et à toutes leurs affaires temporelles, qu'ils puissent être en état de paroître devant Dieu, avec confiance en sa miséricorde, aussitôt qu'il lui plaira de les appeler à lui.

À près qu'ils se seront ainsi préparés à tout événement, et résignés sans aucune réserve à la volonté de Dieu, si la peste se répand dans leur Paroisse, il faut qu'ils pensent sérieusement aux paroles de J. C., qui veut que nous rendions au Prochain tous les services que nous voudrions qu'on nous rendit, si nous nous trouvions en pareil cas: *Quæcumque vultis ut faciant vobis homines, hæc et facite illis*; et à cette maxime de l'Apôtre S. Jean, qui dit que puisque J. C. a donné sa vie pour nous, nous devons aussi donner notre vie pour nos freres.

En conséquence de ces admirables leçons, les Fideles qui sont dans une Ville infectée, doivent faire tout ce qui dépend d'eux, pour contribuer à l'édification et au soulagement du Public et des Particuliers.

Ils doivent se rendre avec docilité à tout ce que prescrit l'Evêque, et aux avis de leur Curé et des autres Prêtres.

Ils doivent de même obéir aux Réglemens publiés par ordre des Magistrats; et observer exactement, en ce qui les concerne, tout ce qui est prescrit pour la bonne Police.

Ils doivent enfin s'exposer courageusement, avec ferveur et avec zèle, autant qu'ils le peuvent, pour le service des Malades; il faut le faire avec prudence, et en observant les précautions qui seront prescrites par les Médecins. Ils ne doivent pas borner leurs secours aux assistances spirituelles ou corporelles; mais, s'ils sont riches, ils doivent faire l'aumône alors avec une sainte profusion; se retranchant pour cela, et se réduisant au nécessaire le plus étroit. C'est ce qu'on n'aura point de peine à persuader à des Chrétiens qui sont dans l'occasion d'exposer à tout moment leur vie pour leurs freres; donnant leur vie pour leur service, ils donneront bien plus facilement leurs biens, et ils s'abandonneront à la divine Providence pour l'avenir.

Voici les regles qui doivent être alors observées pour ces aumônes.

Il est bon de les mettre entre les mains de l'Evêque, ou des Curés, ou des autres personnes préposées pour le soulagement du Public, parce que ces personnes connoissent mieux les besoins, et sont en état de faire la distribution des aumônes, plus à propos.

Si néanmoins ou a de pauvres Parens, ou d'anciens Domestiques, ou des personnes qui nous aient rendu quelque service, qui nous soient attachées ou à notre famille, et qui se trouvent dans la nécessité, il faut les préférer aux autres dans les aumônes que l'on fait, mais il en faut toujours réserver quelques-unes, si cela se peut, pour le soulagement du Public.

Du soin des Morts en temps de peste.

IL ne faut porter les morts en terre que douze heures au plus après leur mort, et ne les garder guere au-delà, à cause de l'infection que les cadavres peuvent causer : les Magistrats doivent y veiller exactement.

Il seroit bon, dit S. Charles, de les porter chacun en particulier dans un cercueil fermé, et en Procession, à l'ordinaire, en chantant les prieres de l'Eglise. Mais, s'il n'est pas possible, à cause de la multitude des morts et de la fatigue des Prêtres, d'observer toutes ces choses, on doit les porter au moins dans un chariot couvert, afin que les corps nus ne soient point exposés à la vue des passans; et autant que faire se pourra, un Prêtre accompagnera de loin la voiture, revêtu d'un Surplis et d'une Etole noire, en récitant les prieres de l'Eglise. Les Prêtres et autres Ecclésiastiques doivent être ensevelis, s'il est possible, dans un linceul, mis dans une biere fermée, et portés en terre avec les cérémonies ordinaires.

Tous indifféremment doivent être enterrés hors des Eglises, et dans les Cimetieres, qui seront bénis, à cet effet, dans des lieux écartés, ainsi que nous l'avons déjà dit.

On ne doit point porter à l'Eglise les corps des personnes mortes en temps de peste, mais l'Evêque aura soin de faire construire dans chaque Cimetiere, une Chapelle avec des planches; et dans cette Chapelle un Autel de bois, sur lequel on mettra un Autel portatif. On dira tous les jours sur cet Autel, autant qu'il se pourra, une Messe pour toutes les personnes mortes pendant la peste, et l'on fera là le service qui doit être fait aux sépultures; mais on commencera par mettre le corps en terre, et par le couvrir à cause de l'infection.

Les fosses qu'on ouvre alors dans les Cimetieres doivent être profondes de huit pieds au moins; et aussi-tôt qu'on y a mis le corps, on doit y jeter de la chaux vive et de la terre par dessus, afin d'empêcher l'infection de se répandre.

L'Evêque doit ordonner à tous les Couvens de Religieuses de dire au moins une fois la semaine l'Office des Morts en Communauté, pour toutes les personnes mortes de peste. Il doit exhorter tous les Fideles de son Diocese, qui savent lire, à faire la même chose.

Ce qu'il faut faire quand la peste est finie.

QUAND la peste est finie, on doit faire, au jour marqué par l'Evêque, une Procession générale d'actions de grâces pour la délivrance de ce fléau terrible.

L'Evêque doit représenter par un Mandement public, que ce n'est point à la providence des hommes qu'il faut attribuer la délivrance de ce fléau, mais à la

bonté de dieu seul. *Dominus morificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit.* (1. Reg. 2. 6.) Que Dieu n'ayant envoyé la peste que pour punir les péchés, il faut que chacun pense sérieusement à se convertir, sans quoi on doit s'attendre que Dieu prépare des châtimens encore plus terribles. Il faut représenter alors aux Fideles l'exemple du Peuple Hébreu ; qui n'ayant pas profité de la faveur que Dieu lui avoit faite de le délivrer de la servitude d'Egypte, fut puni dans la suite d'une manière bien plus terrible.

Il est bon d'ordonner qu'il sera célébré tous les ans, pendant quarante années une Fête, en mémoire de la délivrance de la peste.

L'Evêque doit avertir de faire porter au plutôt à l'Eglise tous les enfans, qui dans le temps de la peste auront été baptisés sans cérémonies, afin qu'on leur supplée celles du Baptême.

Enfin, il doit ordonner que tous les ans, pendant quarante ans, le lendemain de la Fête indiquée, ou si ce jour est empêché, au premier jour libre, on célébrera un service solennel, dans toutes les Eglises du Diocèse, pour le repos de l'ame de toutes les personnes qui seront mortes pendant la peste.

Et, comme il arrive souvent qu'après la peste vient la famine, il est de la prudence de l'Evêque d'engager les magistrats et ceux qui tiennent la place du Roi dans la Province, à faire venir du bled en abondance, et toutes les autres provisions nécessaires pour détourner ce second fléau.

On peut dire que si toutes les choses qui viennent d'être ici détaillées pour le temps de la peste, sont observées avec zèle, avec ferveur et avec exactitude par chacun de ceux dont on vient d'expliquer les devoirs pour ce temps-là, ceux qui seront affligés de ce mal, recevront tous les soulagemens possibles : que ce fléau fera beaucoup moins de ravages, et procurera des grâces abondantes de la miséricorde de Dieu, qui punit en pere, et qui châtie en cette vie ceux qu'il veut efficacement rendre participans de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

DES SÉPULTURES OU ENTERREMENS.

L' EGLISE Catholique regarde la Sépulture des Morts comme un devoir de l'humanité et de religion, parce qu'elle considère tous ceux qui inurent dans sa Communion, comme des Temples du Saint-Esprit ; et comme des membres qui étant unis au Corps de J. C., doivent un jour participer à la gloire de sa Résurrection.

C'est pour cela qu'elle a toujours voulu qu'on inhumât avec solennité les corps des Fideles Defunts ; et que non seulement on fit des prières et l'on offrit des Sacrifices pour le soulagement de leurs ames, mais aussi que l'on observât dans leurs funérailles diverses cérémonies. Ces prières et ces cérémonies ont toujours été regardées comme des œuvres de piété propres non seulement à soulager les Morts, mais encore à consoler chrétiennement de leur perte les

Vivans qui restent après eux. La Discipline de l'Eglise sur ce point, est un précieux monument de sa Foi, qui nous apprend qu'elle a toujours cru fermement l'immortalité des Ames, la future résurrection des Corps, l'existence d'un Purgatoire où souffrent les ames de ceux qui, quoique déçédés en état de grace ; n'ont pas encore entièrement satisfait à la Justice de Dieu ; et qui autorise la sainte et salutaire pratique d'offrir pour eux le saint Sacrifice, de prier, de faire des aumônes et d'autres bonnes œuvres, pour obtenir leur soulagement et leur délivrance.

L'opposition que les Hérétiques des derniers siècles témoignent contre cette Discipline, en cherchant à ébranler, autant qu'il est en eux, les Dogmes sur lesquels elle est appuyée, doit animer le zèle des Pasteurs pour ces prières et ces cérémonies. Pour ne rien négliger sur un point si important, ils doivent avoir soin d'instruire leurs Peuples de la doctrine de l'Eglise sur le Purgatoire ; et de leur apprendre que les ames qui y sont détenues peuvent être soulagées dans leurs souffrances et en même temps délivrées par les suffrages des Fidéles, et sur-tout par le saint Sacrifice de la Messe. Ils doivent s'abstenir, selon l'avis du Concile de Trente, de traiter dans ces Instructions, des questions épineuses et trop relevées, qui ne pourroient aucunement contribuer à l'édification de leurs Auditeurs ; se bornant à leur y proposer les vérités que l'Eglise enseigne, et les pratiques qu'elle autorise. Ils doivent s'acquitter eux-mêmes des Offices et des prières pour les Morts, avec un extérieur de piété et de religion qui réponde aux intentions de l'Eglise, qui les a institués ; ils sont obligés d'y éviter tout ce qui pourroit faire soupçonner en eux, et une avarice sordide que l'Apôtre S. Paul met au nombre de ces passions honteuses qu'il appelle *occulta dedecoris*, et qui sont indignes du sacré Ministère. Ils doivent se conduire de telle manière, qu'il paroisse que ce n'est pas l'attente d'un gain sordide, mais un véritable esprit de religion et de charité qui les porte à offrir à Dieu leurs prières pour le repos des Défunts. C'est pourquoi il est fort à propos, quand ils reçoivent alors ce qu'une louable coutume a établi dans le lieu, ou ce qui a été fixé par les Ordonnances du Diocèse où ils travaillent, que ce soit en particulier, et non pas à l'Eglise et en public, afin de ne pas donner lieu aux foibles et aux libertins de croire que l'on veuille faire une manière de trafic des choses saintes dans un lieu saint.

De la manière d'ensevelir les Corps morts.

Les Curés doivent avertir leurs Paroissiens, que par bienséance, les hommes seuls doivent ensevelir les corps des hommes, les femmes les corps des femmes, et les Ecclésiastiques les Corps des Ecclésiastiques. C'est pourquoi quand quelque Curé ou autre Ecclésiastique sera mort, les autres Ecclésiastiques, ou de la Paroisse, s'il y en a, ou des Paroisses voisines, doivent avoir soin de lui rendre ce devoir de charité.

Les corps morts des Prêtres et autres Ecclésiastiques doivent être revêtus de

leurs habits ordinaires jusqu'à la soutane inclusivement ; et ensuite des habits et ornemens de leur Ordre : savoir les Prêtres , de l'Amict , de l'Aube , de la Ceinture , du Manipule , de l'Etole , et de la Chasuble. Les Diacres , d'Amict , d'Aube , de Ceinture , de Manipule , d'Etole passant de l'épaulle gauche sous le bras droit , et de Dalmatique. Les Sous-Diacres , d'Amict , d'Aube , de Ceinture , de Manipule , et d'une Tunique. Les autres qui vivoient cléricalement , et servoient actuellement l'Eglise , d'un Surplis par-dessus leur soutane. Il faut mettre à tous , un Bonnet carré sur la tête. Il est plus à propos de mettre une Croix , qu'un Calice , entre les mains des Prêtres , quand on les expose à découvrir.

Ensuite , avant que de couvrir et de fermer le cercueil , on peut retirer les ornemens de dessus le corps , à l'exception de l'Aube , ou du Surplis ; avec lesquels on doit toujours enterrer ceux qui en sont revêtus , en mettant un mouchoir ou autre linge sur le visage du Défunt.

On doit envelopper d'un linceul , les corps des autres Défunts , avant que de les porter en terre , et les mettre ainsi enveloppés dans un cercueil qu'on couvrira d'une nappe , ou d'un drap mortuaire. Les Curés ne doivent pas permettre qu'on fasse servir à cet usage , les linges ou autres ornemens d'Eglise , quoiqu'anciens ou usés. Ils ne souffriront même pas qu'on les emploie à la décoration de la porte du Défunt , ni du cercueil , ni de la Sépulture.

Il seroit à désirer qu'on inhumât les corps des autres Fideles , sans les laisser exposés à la vue du public. Cependant quand on veut le faire autrement , il est plus à propos de les envelopper seulement d'un linceul , en les fermant dans la biere et ne leur laissant au plus que le visage et les mains à découvert , sans aucun ornement. L'état d'un mort étant un état d'humiliation et de pénitence , tout appareil et ornement extérieur ne lui convient pas. Si l'on met sur les corps des Prêtres et autres Ecclésiastiques , les habits propres à leurs Ordres , c'est pour marquer les vertus dont ils doivent être ornés pour recevoir de Dieu la récompense de leurs œuvres et de leur ministère. Les Curés de ce Diocèse doivent veiller avec grande attention , à empêcher dans leur Paroisse , lorsque quelque personne est décédée , ces assemblées de jeunes personnes de différent sexe , qui sous le prétexte de veiller en commun , pour prier pour le Défunt , changent cette œuvre de charité en des parties de dissolution et de libertinage ; abus qui depuis long-temps cause dans ce Diocèse des désordres sans nombre , et y fait gémir les âmes pieuses qui le connoissent. Il n'y a qu'une irréligion consommée , qui puisse oser faire servir de moyen pour commettre plus aisément le crime , un des événemens les plus propres à détacher du monde , inspirer l'horreur du péché et la crainte des Jugemens de Dieu. Les Curés de ce Diocèse auront soin d'instruire là-dessus leurs Paroissiens ; de leur faire sentir toute l'énormité de tels excès ; de représenter aux peres et meres combien ils se rendent coupables devant Dieu , en laissant à leurs enfans la liberté d'aller dans ces assemblées ; et d'exhorter fortement les parens de ceux qui décéderont , de choisir , lorsqu'ils ne pourront avoir quelque Prêtre ou Religieux pour s'acquitter de cette œuvre de piété et de miséricorde , des personnes dont la sagesse et la religion puissent les assurer qu'elles s'en acquitteront de maniere à procurer à l'ame du Défunt le rafraichissement , la lumiere , et la paix ; non à irriter le Seigneur.

On ne peut que condamner les assemblées des personnes de l'un et de l'autre sexe en pareil cas ; elles ne sont propres qu'à scandaliser , ou à donner au moins aux âmes foibles des soupçons toujours dangereux. La charité veut que nous cherchions le bien des autres , et que nous édifions notre Prochain.

Du lieu des Sépultures.

LE Cimetière, selon l'esprit et l'ancienne pratique de l'Eglise, est le lieu où les corps de tous les Fideles doivent être inhumés. Les anciens Canons défendoient d'enterrer personne dans les Eglises ; et il seroit à désirer qu'un Règlement s'usage fût encore observé ; mais insensiblement l'usage contraire a prévalu. Aujourd'hui presque tous, de toute condition et de tout état, autant par la vanité des parens qui survivent, que par autres motifs, veulent faire enterrer leurs proches dans l'Eglise ; et le Cimetière n'est presque plus que pour les Pauvres. Abus, qui, porté jusqu'à un certain point, peut causer de très-grands inconvéniens.

De droit commun, un Défunt doit être inhumé dans l'Eglise, ou le Cimetière de la Paroisse sur laquelle il est mort. Cette règle générale n'a point lieu, quand le Défunt étoit d'une famille qui a un Sépulture destiné pour les personnes de sa famille dans une autre Eglise ; quand le Défunt a demandé d'être enterré ailleurs qu'en sa Paroisse, ou quand il a destiné un endroit pour sa sépulture ; comme s'il a fait poser une tombe sur laquelle il a fait graver son nom.

Les Cimetières étant des lieux saints, tant parce qu'ils ont reçu une bénédiction spéciale par les prières que l'Eglise a établies pour cet effet, que parce qu'ils renferment les précieux ossemens de plusieurs Saints dont les âmes jouissent pour toujours de la vue de Dieu dans le Ciel, et dont les mêmes ossemens doivent être un jour réunis et ranimés, pour que leurs corps participent à une gloire qui doit être éternelle, on aura grande attention à éviter tout ce qui pourroit les profaner en aucune manière. C'est pourquoi on n'y peut tenir aucune Jurisdiction, ni assemblée profane : il ne faut y souffrir ni jeux, ni danses, ni spectacles profanes : il est défendu de s'en servir comme d'un passage, ou d'un chemin, d'y faire paître des animaux ; d'y vendre aucune denrée, ni marchandise ; d'y semer aucune espèce de grains ; d'y planter aucune espèce d'arbres ; d'y faire sécher des grains ; d'y étendre du linge ; chanvre, ni autre chose semblable ; d'y jouer, d'y danser ; et généralement de s'en servir à aucun usage indigne de la sainteté du lieu. On doit avoir soin d'en arracher les ronces et les épines ; d'en faire de temps en temps couper l'herbe, qu'on laissera consumer sur le lieu, n'étant ni à propos, ni convenable qu'on la transporte ailleurs pour aucun usage. Il doit y avoir une Croix au milieu ; dans un autre lieu commode, un Bénitier couvert, et toujours plein d'eau bénite ; et un petit coin séparé et non béni, pour y enterrer les enfans morts sans Baptême.

Les Cimetières doivent être clos de murailles d'une hauteur convenable, avec une bonne porte fermant à clef ; en sorte qu'on ne puisse y aller faire aucune or-

ture, et que les animaux ne puissent y entrer. Il est défendu dans ce Diocèse d'enterrer les corps dans des Cimetières non encore clos et fermés, jusqu'à ce qu'ils le soient selon la forme prescrite ; sauf aux héritiers et parens des personnes décédées, de faire transporter dans les Cimetières voisins, les corps de leurs parens ou parentes défuntés ; l'Acte d'enterrement étant néanmoins retenu sur le Registre des Paroisses, dans l'étendue desquelles ces personnes seront décédées.

Il faut amasser dans les Cimetières, les ossemens, et les entasser en un monceau, qui sera couvert, si cela se peut. Les Sépulcres doivent être bien couverts, et les fosses suffisamment profondes ; en sorte qu'il y ait sur les corps une épaisseur de terre assez considérable pour empêcher que l'infection ne pénétre et ne se répande au dehors. Il faudra remettre dans les fosses nouvellement faites, avant que de les refermer, les ossemens qu'on en aura tirés pour creuser.

Il est bon de faire dans les Cimetières, ou proche de l'Eglise, une loge pour y enfermer la Chapelle ardente dans les endroits où il y en a une, la bierre ou cercueil commun, les pelles, beches, hottes, balais, perches, et autres instrumens et choses nécessaires, tant pour faire les fosses, que pour nettoyer le Cimetière et l'Eglise.

Il faut lire ci-devant, (*pag. 66 et suiv.*) les cas où un Cimetière devient pollué et profané.

On ne doit enterrer le corps d'aucun Chrétien mort dans la Communion des Fidéles, ailleurs que dans un lieu béni : et si dans quelque rencontre la nécessité contraignoit d'en user autrement, il faudroit transporter le corps dans un lieu béni, le plutôt qu'il se pourroit ; et cependant planter une Croix sur la fosse, pour montrer que la personne qui y est enterrée, est morte dans la Foi de l'Eglise.

Les Curés et autres Supérieurs des Eglises ne peuvent souffrir qu'on élève sans la permission de l'Evêque, sur les corps qui sont enterrés dans les Eglises, des tombeaux, des statues, des trophées d'armes, et autres choses semblables qui incommode les Ecclésiastiques dans la célébration de l'Office divin, et empêchent au Public le libre usage des Eglises.

Les saints Canons et les Constitutions des Souverains Pontifes défendent expressément à toute sortes de personnes, Séculières ou Régulières, de solliciter ou induire qui que ce soit à choisir sa Sépulture ailleurs que dans l'Eglise ou le Cimetière de sa Paroisse.

Lorsqu'un corps a été enterré dans un lieu, on ne peut l'exhumer pour le mettre ailleurs, sans une permission spéciale de l'Evêque Diocésain.



Du temps des Sépultures.

Les Sépultures précipitées causent souvent de grands inconvénients. Pour les prévenir, on ne doit régulièrement enterrer personne que vingt-quatre heures après sa mort. Il est ordonné dans ce Diocèse, de se conformer à cette règle, sur-tout pour les personnes mortes subitement. Il y est permis néanmoins, lorsqu'il s'agira de personnes décédées avant minuit, par maladie et non par mort subite, de les enterrer le lendemain un peu avant le coucher du Soleil, quoique les vingt-quatre heures ne soient pas encore passées. En tout autre cas on ne pourra, sous aucun prétexte, anticiper cet intervalle, si ce n'est de trois ou quatre heures tout au plus dans le temps des grandes chaleurs, ou des maladies populaires ou dangereuses, ou de quelque autre cas extraordinaire. Il est défendu très-expressément dans ce Diocèse, de faire aucun enterrement avant le Soleil levé, ni après le Soleil couché.

Le matin doit être préféré au soir, quand cela se peut, pour faire les enterremens ; afin que, selon l'ancienne pratique de l'Eglise, on puisse offrir le saint Sacrifice de la Messe pour le repos de l'âme du défunt, le corps étant présent, et avant de le mettre en terre. Néanmoins quand la nécessité ou la plus grande commodité le demandera, on pourra faire l'enterrement le soir, pourvu que ce soit avant la nuit.

On doit éviter, autant qu'il est possible, de faire des enterremens aux jours de Pâques, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu, de l'Assomption de la Sainte Vierge, de la Toussaint, de Noël, le jour du Patron ou Titulaire de l'Eglise, et le Vendredi-saint. Ces jours-là, aussi-bien que le Samedi-saint, on ne doit jamais dire de Messe de Morts, même pour l'enterrement. Les enterremens qu'une nécessité indispensable obligera de faire en ces jours exceptés, seront différés au soir après l'Office ; et la Messe votive pour le défunt pourra être célébrée le plus prochain jour non empêché.

Les autres Dimanches et Fêtes de l'année, on doit remettre aussi les enterremens, autant que faire se pourra, après l'Office public de l'après midi, et le Service au lendemain, si ce jour-là n'est pas empêché. S'il y a quelque raison pressante pour en user autrement, on remettra cette cérémonie après la Messe de Paroisse. En ces jours-là il ne se dira point d'autres Messes de Morts, que celle qui se dira pour le service de l'enterrement, le corps présent.

Quand on fera un enterrement, le matin d'un jour de Dimanche ou de Fête chommée, on ne doit pas changer pour cela l'heure de la Messe de Paroisse, ou des autres Offices publics ; la Messe qui se chantera, le corps présent, ne pourra pas être la Messe de Paroisse ; pendant laquelle, ainsi que pendant Vêpres, les corps ne seront pas exposés, afin de ne pas troubler l'Office divin.



Du convoi pour l'Enterrement.

SI-ROT que quelqu'un sera décédé dans la Foi Catholique, on en avertira le Curé, et ceux auxquels il faudra s'adresser pour faire sonner à l'Eglise, afin d'exciter les Fidéles à prier pour le repos de l'ame du défunt.

Il est défendu dans ce Diocèse, d'enlever secrètement aucun corps mort, pour le porter, soit de la maison où il sera décédé, à la Paroisse, soit de la Paroisse en une autre Eglise pour y être enterré. Il est pareillement défendu de recevoir les corps morts en dépôt dans les Eglises Chapelles, sans une permission expresse et par écrit; laquelle ne sera donnée que sur des raisons très-pressantes, le dépôt devant être fait dans les seules Eglises Paroissiales.

On doit suivre pour les cérémonies des enterremens ordinaires, ce qui est prescrit par le Rituel du Diocèse.

A l'égard des enterremens qui se font dans les Eglises des Réguliers, les Lettres-Patentes du mois d'Avril 1746, reglent ainsi les Convois.

« Il est dit Art. 3. qu'en cas que, suivant la volonté du défunt, la Sépulture » doit être faite dans une Eglise de Réguliers, ou dans les lieux qui en dépendent, ce sera au Curé de la Paroisse du décédé qu'il appartiendra d'indiquer l'heure et l'ordre de l'enlèvement et conduite du corps à l'Eglise; et si les Réguliers veulent assister au convoi, ils pourront aller de leur Couvent en l'Eglise de la Paroisse, pour accompagner le Clergé de ladite Paroisse; ou aller de leur Couvent en la maison où sera le corps; et s'ils y arrivent avant le Curé, ils pourront faire et chanter leurs prières, jusqu'à ce que le Curé soit arrivé: et ce sera alors audit Curé et aux Prêtres de la Paroisse, de faire tout l'Office de l'enlèvement et conduite du corps; lequel Office pourront néanmoins les Réguliers chanter conjointement avec eux, soit en chemin ou dans l'Eglise de la Paroisse; ce qui sera observé, ajoute cette Loi, nonobstant toutes coutumes ou usages à ce contraires. »

Art. 4. « Dans la cérémonie de l'enlèvement et conduite des corps par le Clergé de la Paroisse, les Supérieurs des Réguliers, ni autres, ne pourront porter ni Etoles, ni Chapes, et marcheront en corps, sous leur Croix, devant le Clergé de la Paroisse, et non à côté d'icelui: et s'il se fait un Service à la Paroisse, et qu'ils y assistent, ils prendront leur séance après le Clergé de ladite Paroisse. »

Art. 5. « Les corps des défunts qui devront être inhumés dans les Eglises des Réguliers, seront premièrement portés en l'Eglise de la Paroisse; pour, après que les prières ordinaires en pareil cas auront été faites, être le corps porté au lieu de la Sépulture; sans que, pour raison de ladite cérémonie, les droits qui peuvent être dûs au Curé ou à la Paroisse, puissent être augmentés. »

Art. 6. « Le Curé et les Prêtres de la Paroisse entreront avec le corps jusqu'au milieu de la nef de l'Eglise des Réguliers; où le Supérieur desdits Réguliers, et en son absence le premier d'entr'eux, avec Chape et Etole, recevra le

» corps ; et le Curé avec le Clergé de sa Paroisse se retirera , après avoir précédé le corps, chanté un *Libera* , ou un *De profundis* , avec l'Oraison pour les défunts. »

Le chant étant fini, le Curé du défunt ou le Prêtre qui le représentera, s'il est absent, présentera le corps au Supérieur de l'Eglise où ce corps devra être inhumé, en lui certifiant que le défunt est mort dans la Communion Ecclésiastique. Le Supérieur de l'Eglise ayant répondu à la présentation, le premier se retirera avec son Clergé processionnellement et en silence ; et l'inhumation se fera avec les prières et les cérémonies ordinaires. On trouvera dans le Rituel un modèle du Discours qu'on pourra faire, pour présenter ou recevoir un corps ainsi transporté.

Les corps des Ecclésiastiques doivent être portés de la maison à l'Eglise, et de l'Eglise au lieu de leur Sépulture, autant que faire se peut, par d'autres Ecclésiastiques revêtus de Surplis.

Les corps, soit des Ecclésiastiques, soit des Laïques, doivent toujours être portés les pieds en avant. Mais dans l'Eglise, et même dans la fosse, quand elle est dans l'Eglise, l'usage est que les corps des Prêtres soient posés la tête vers le grand Autel, et les pieds vers la Nef de l'Eglise. Les corps des Ecclésiastiques non Prêtres, ou des Laïques, doivent être posés les pieds tournés vers l'Autel, et la tête vers la Nef de l'Eglise.

L'usage des cierges ou flambeaux allumés aux enterremens des Fideles étant fort ancien dans l'Eglise, on ne doit jamais l'omettre, même dans les Sépulture des Pauvres, auxquelles on allumera au moins deux cierges. S'il n'y a personne dans la Paroisse, ou aucune Confrairie de charité qui veuille fournir tout ce qui sera nécessaire pour la Sépulture des Pauvres, le Curé doit avoir recours pour ce qu'il ne pourra faire, à l'assistance des personnes de piété : les Curés en ce qu'ils pourront faire dans ces occasions, seront les premiers à donner ce bon exemple ; parce qu'étant les peres des Pauvres, ils doivent pourvoir à leur Sépulture après leur mort, comme ils étoient obligés de les assister dans leurs besoins temporels pendant leur vie. La cérémonie des flambeaux de cire allumés aux enterremens des Fideles marque l'attente où nous sommes d'une lumière éternelle dans l'autre vie.

Les corps de ceux qui seront décédés dans les Hameaux éloignés de l'Eglise Paroissiale, seront apportés ou voiturés à l'entrée des Villes, Bourgs, ou Villages : le Clerc Paroissial les accompagnera dans le chemin en habit décent ; et le Curé avec le Clergé de sa Paroisse les ira recevoir et relever à l'endroit où ils auront été déposés, pour les conduire ensuite à l'Eglise.

Il faut lire ce que nous avons dit ci-devant, (pag. 535.) du soin des Morts en temps de peste.



De ceux auxquels on doit donner ou refuser la Sépulture Ecclésiastique.

ON doit généralement donner la Sépulture Ecclésiastique à tous ceux qui sont décédés dans la Communion de l'Eglise Catholique , Apostolique et Romaine.

Il faut au contraire la refuser à ceux qui sont morts hors du sein de l'Eglise ; soit qu'ils n'y soient jamais entrés , soit qu'y étant entrés , ils s'en soient séparés , ou en aient été retranchés. Tels sont :

1. Les Infidèles , c'est-à-dire , ceux qui n'ont point été baptisés. On comprend ici sous ce titre les Enfants même qui sont décédés sans Baptême.

2. Les Apostats de la Foi Chrétienne ; les Hérétiques , et les Schismatiques notoires et connus par une profession publique.

3. Les Excommuniés dénoncés. Si néanmoins ils ont donné des signes de pénitence avant leur mort , on peut leur accorder la Sépulture Ecclésiastique après que leur Censure aura été levée par la permission et l'ordre de l'Evêque , selon la forme marquée dans le Rituel. Il faut lire ce que nous disons ci-après à ce sujet , en traitant des Censures.

Quoique les personnes nommément interdites et dénoncées ne soient pas séparées de la Communion des Fideles , on doit cependant leur refuser la Sépulture Ecclésiastique. Il faut lire ce que nous disons ci-après à ce sujet , en parlant des effets de l'Interdit.

Ceux qui se sont eux-mêmes donnés la mort , non par frénésie ou maladie , mais par colere ou désespoir , doivent pareillement être privés de la Sépulture Ecclésiastique , s'ils n'ont donné avant la mort des marques de pénitence.

Il faut la refuser aussi à ceux qui se sont battus en duel et qui sont morts dans le combat , quand même ils auroient donné avant la mort des marques de pénitence.

On doit user de la même sévérité envers les pécheurs publics et notoires , les impies , blasphémateurs , profanateurs des choses saintes , sorciers , magiciens , filles et femmes prostituées , usuriers , concubinaires , et généralement à tous ceux qui font profession publique des choses défendues par les saints Canons , lorsqu'ils sont morts sans pénitence , et sans avoir voulu changer de vie.

Il faut en dire de même de ceux qui de notoriété publique auront manqué de se confesser et de communier dans la quinzaine de Pâques ; et qui , avant leur mort , ne se seront pas confessés , ou n'auront donné aucune marque de contrition.

On doit enfin refuser pareillement la Sépulture Ecclésiastique aux Comédiens , Farceurs , Bateleurs , et aux gens appelés vulgairement *Behémiens* ; s'ils n'ont renoncé avant leur mort à leur profession ; conformément à ce que nous avons dit ci-devant , (*pag. 242.*)

A l'égard des autres Fideles dont les crimes , quoiqu'énormes , sont secrets et

cachés ; comme on ne doit pas leur refuser le saint Viatique quand ils le demandent publiquement , on ne peut leur refuser la Sépulture Ecclésiastique.

Les criminels qui , avant que d'être exécutés , auront donné des signes de pénitence , pourront être inhumés en terre sainte après le Soleil couché , si les Juges le permettent ; mais sans aucune solennité. Les Curés , ou autres Prêtres commis à cet effet , pourront y assister ; mais sans Surplis et sans Etole , en récitant les prières à voix basse. Les Soldats qui perdent la vie par ordonnance et exécution militaire , pourront être inhumés comme les autres Fideles.

Dans les cas de doute et dans les difficultés qui pourront survenir sur cette matiere , les Curés et Secondaires doivent avoir recours à l'Evêque : on doit même dire en général , qu'il est du bon ordre et de la prudence , de ne se déterminer jamais à refuser la Sépulture Ecclésiastique dans les cas marqués ci-dessus , sans s'appuyer de ses lumieres et de son autorité.

De la Sépulture des petits Enfans.

NOUS avons déjà dit ci-dessus , que les Enfans qui meurent sans être baptisés , n'ayant jamais participé à la Communion Ecclésiastique , ne peuvent être inhumés en terre sainte. Leur Sépulture ne pouvant être réputée une cérémonie religieuse , les Prêtres ne doivent point l'honorer de leur présence ; et il ne convient pas d'y employer des prières dont on reconnoît l'inutilité pour leur salut. Il faut néanmoins , autant qu'il sera possible , inhumér leurs corps en un lieu décent et honnête ; tant par respect pour la nature humaine dont ils ont été revêtus et pour l'ame raisonnable qui les a animés , que pour les parens fideles dont ils sont issus.

On doit tenir une conduite toute opposée , à l'égard de ceux qui ayant été baptisés , meurent avant que d'avoir atteint l'âge de la raison. Leurs corps ayant été jusqu'au dernier moment , des Temples vivans de l'Esprit-Saint , il ne suffit pas de les enterrer dans un lieu saint et béni , il convient que les Curés fassent en sorte qu'il y ait dans le Cimetiere de leur Paroisse , autant qu'il se pourra , un lieu particulièrement destiné à la Sépulture de ces Enfans , et séparé de la Sépulture des Adultes , pour distinguer ces corps où le Saint-Esprit a toujours fait sa demeure.

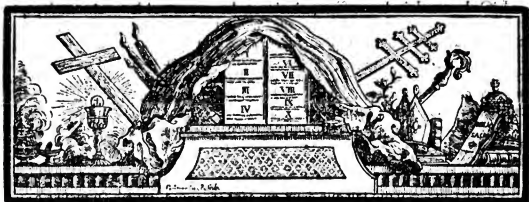
Ces enfans étant certainement entrés dès le moment de leur mort dans la jouissance d'un bonheur éternel , toute la cérémonie de leur inhumation doit exprimer une joie sainte et religieuse. Pour cet effet , on doit bannir , tant de la sonnerie que du chant et des ornemens , tout ce qui pourroit inspirer le deuil et la tristesse. Les Ornemens , le Drap mortuaire , la Tenture , et les Cierges doivent être blancs. On doit mettre sur le cercueil , à l'endroit de la tête de l'enfant , une couronne de fleurs , pour signifier la virginité qu'il a conservée et la gloire à laquelle il est arrivé. Dans les Diocèses où on dit une Messe , elle ne doit pas être des Défuns , mais de la Très-Sainte Trinité , de la B. Vierge Marie , ou celle du jour , si on n'en trouve pas une dans le Missel sous le titre , *pro Exequiis parvulorum*.

Les Curés doivent donc instruire soigneusement leurs Peuples, de l'esprit de l'Eglise dans les Sépultures de ces enfans. Ils leur apprendront qu'il faut distinguer les prières et cérémonies qu'elle y pratique, de celles qui sont en usage dans les enterremens des Adultes ; que celles-ci sont des suffrages qu'elle offre à Dieu, pour obtenir la rémission de leurs péchés et de la peine qui lui est due ; mais que celles-là ne renferment que des actions de grâces qu'elle lui rend, pour la grande miséricorde dont il a usé envers ces enfans, qu'il a sanctifiés par le Baptême, qu'il a ravis à la corruption du siècle, et qu'il a introduits dans son Royaume, sans aucun mérite de leur part : il faut s'attacher à faire comprendre aux Fidéles, que ces corps ayant été les Temples du Saint-Esprit qu'ils n'ont jamais contristé par aucune souillure, l'Eglise révere en eux de précieux restes d'une innocence baptismale inviolablement conservée ; et professe extérieurement qu'elle attend avec une ferme confiance une résurrection glorieuse qui les unisse à leurs ames dans l'éternité ; que les prières qu'elle joint aux actions de grâces dans ces cérémonies, n'ont d'autre objet que d'obtenir le même bonheur pour les vivans qui restent après eux ; et que si elle y offre quelquefois le saint Sacrifice, c'est toujours dans le même esprit, et sans se départir de sa Doctrine sur l'heureux état de ces enfans.

On trouvera dans le Rituel l'Ordre qui doit être gardé dans la Sépulture des Adultes, et des Enfans.

Nous parlerons des Actes des Sépultures, en disant ce qui regarde les Actes de Baptêmes et de Mariages.





DU SACREMENT DE L'ORDRE.



VOIQUE les Curés et les simples Prêtres ne soient pas les Ministres du Sacrement de l'Ordre, ils doivent néanmoins être instruits de ce qui le concerne ; soit pour recevoir une haute idée du caractère qu'ils ont reçu ; soit pour en instruire les Peuples, afin qu'ils le respectent ; soit pour coopérer, autant qu'ils le pourront, à former ceux qui se destinent au service des Autels, soit enfin pour s'appliquer à exercer dignement leurs fonctions.

De l'Ordre en général, de ses effets, des qualités et des dispositions requises pour recevoir ce Sacrement.

L'ORDRE est un Sacrement de la Loi nouvelle, par lequel un homme baptisé est tiré du rang des Laïques, pour être consacré à Dieu, et être attaché au Ministère de l'Eglise d'une manière particulière, en recevant par les mains de l'Evêque une puissance spirituelle, et la grace pour exercer dans l'Eglise certaines fonctions qui regardent le Sacrifice du Corps et du Sang de J. C., le service de Dieu, et le salut des âmes. Voici comment s'explique le Concile de Trente : (*Sess. 23. Can. 3. de Ord.*) *Si quelqu'un dit que l'Ordre ou la sacrée Ordination n'est pas véritablement et proprement un Sacrement institué par Notre Seigneur J. C., ou que c'est une invention humaine, imaginée par des gens ignorans des choses Ecclésiastiques, ou bien que ce n'est qu'une certaine forme et manière de choisir des Ministres de la parole de Dieu, et des Sacramens ; qu'il soit anathème.*

L'Ordre produit deux effets principaux dans ceux qui le reçoivent. Le premier est une grace sanctifiante, laquelle rend saint et agréable à Dieu, celui qui est ordonné avec les dispositions requises ; et qui lui donne le moyen de s'acquitter digne et avec piété des fonctions sacrées. C'est pourquoi S. Paul, dans ses deux Epîtres à Timothée, l'exhorte à conserver soigneusement la grace qui lui avoit été donnée par l'imposition des mains ; et à rallumer de plus en plus le feu de cette même grace.

Cette grace n'est pas une première grace, qu'on appelle grace des morts ; mais elle suppose déjà la grace sanctifiante, comme une disposition nécessaire dans celui qui reçoit les Ordres ; et elle l'augmente.

Le second effet du Sacrement de l'Ordre, est une marque spirituelle imprimée dans l'ame ; ce qui fait que ceux qui sont ordonnés, même en mauvais état et privés de la grace, reçoivent néanmoins un caractère ineffaçable, qui les associe, quoiqu'indignes, au Sacerdoce de J. C., dont l'Ordre n'est qu'une participation ; et qui non seulement les distingue d'avec les Laïques, mais encore leur communique une puissance spirituelle, pour exercer dans l'Eglise certaines fonctions saintes et sacrées. Ce caractère ne pouvant s'effacer, ceux qui l'ont une fois reçu ne peuvent le perdre, ni en tombant dans les crimes les plus énormes, ni même en sortant de l'Eglise : on le reçoit même parmi les Hérétiques et les Schismatiques, lorsqu'on est ordonné par l'imposition de leurs mains selon les règles de l'Eglise. Ni les Ordres majeurs, ni les Ordres mineurs, ni même la Tonsure ne peuvent se réitérer.

L'exercice d'un Sacerdoce si grand et si relevé étant une chose toute divine, il étoit à propos, afin qu'il pût être administré avec plus de décence et que les Peuples en conçussent plus de vénération, qu'il y eût, selon l'économie et la disposition admirable de l'Eglise, divers Ordres de Ministres qui servissent au Prêtre selon les différentes fonctions qui leur seroient propres ; et qui fussent disposés de telle sorte, que ceux qui auroient reçu la Tonsure cléricale, pussent être élevés par les moindres Ordres, comme par autant de degrés, aux Ordres majeurs.

On reconnoît sept Ordres dans l'Eglise Latine ; savoir, de Portier, de Lecteur, d'Exorciste, d'Acolyte, de Sous-Diacre, de Diacre, et le Sacerdoce ; qui comprend la Prêtrise et l'Episcopat.

Il est seulement de Foi qu'outre le Sacerdoce, il y a dans l'Eglise Catholique d'autres Ordres majeurs, et mineurs, par lesquels, comme par certains degrés, on monte au Sacerdoce. C'est tout ce que le Concile de Trente a déclaré contre les Hérétiques, (*Sess. 23. Can. 2. de Ord.*) Mais quand ce Concile a dit qu'il y a sept Ordres, il n'a pas déclaré qu'il n'y en a ni plus ni moins ; pour ne pas condamner ou les Grecs qui n'en admettent que quatre, ou les Scholastiques qui en veulent plus de sept. Ce Concile a seulement dit qu'il y en a sept.

Les Ordres majeurs sont le Sacerdoce, le Diaconat, et le Sous-Diaconat. Les moindres comprennent les Acolytes, les Exorcistes, les Lecteurs et les Portiers.

La Tonsure n'est pas un Ordre, mais seulement une disposition aux Ordres ; *Præambulum ad Ordines*, dit S. Thomas. Elle ne donne aucune puissance spirituelle, elle ne destine à aucune fonction particulière.

Le Concile de Trente (*Sess. 33. Can. 1. de Ord.*) a déclaré anathème celui qui dit,

dit, que dans le nouveau Testament il n'y a point de Sacerdoce visible et extérieur; ou qu'il n'y a pas une certaine puissance de consacrer et d'offrir le vrai Corps et le vrai Sang de Notre Seigneur, et de remettre et retenir les péchés; mais que tout se réduit à la commission et au simple ministère de prêcher l'Evangile; ou bien que ceux qui ne prêchent pas, ne sont aucunement Prêtres.

Quand on dit que l'Ordre est un Sacrement, l'on ne prétend pas que cela soit de Foi à l'égard de tous les sept Ordres. Tous les Catholiques conviennent qu'au moins le Sacerdoce est proprement et véritablement un Sacrement. Le Diaconat doit aussi être regardé selon le commun sentiment des Théologiens, comme un véritable Sacrement. Il y a sur cette matière, plusieurs questions qui partagent les sentimens des Ecoles Catholiques : mais comme ces questions n'appartiennent point à la Foi, il n'est pas nécessaire que les Peuples en soient instruits ; il leur suffit de savoir , que de droit divin les Evêques sont élevés en caractère et en puissance au dessus des Prêtres, les Prêtres au dessus des Diacres, les Diacres au dessus des Ministres inférieurs, et que l'Eglise dans cette subordination sacrée, qu'elle nomme Hiérarchie, ne reconnoit qu'un seul Sacrement de l'Ordre.

Les Evêques sont seuls de Droit divin, les Ministres du Sacrement de l'Ordre ; parce que les seuls Apôtres et les Evêques leurs successeurs sont les seuls qui aient reçu le pouvoir d'imposer les mains, suivant l'Ecriture et la Tradition. L'Eglise a toujours condamné ceux qui ont voulu l'attribuer aux simples Prêtres. Voici comment parle là-dessus le Concile de Trente (*Sess. 23. Can. 7. de Ord.*) *Si quelqu'un dit que les Evêques ne sont pas supérieurs aux Prêtres ; ou qu'ils n'ont pas la puissance de conférer la Confirmation, et les Ordres ; ou que celle qu'ils ont leur est commune avec les Prêtres.... qu'il soit anathème.*

La puissance de donner des Ministres à l'Eglise qui y tiennent la place de Peres, et y fassent la fonction de Pasteurs, ne peut appartenir qu'à ceux qui ont la souveraineté et la plénitude du Sacerdoce, et par conséquent toute sa perfection et toute sa fécondité, par laquelle il est communiqué à ceux qui reçoivent les Ordres.

L'imposition des mains des Prêtres sur celui que l'Evêque ordonne Prêtre ; qui est employée aujourd'hui dans les Ordinations, n'est qu'une pure cérémonie, qui marque la fraternité, la société des Prêtres avec les nouveaux ordonnés ; mais elle n'est point sacramentelle, elle n'appartient pas à l'essence du Sacrement. Le pouvoir de conférer le Sacrement de l'Ordre, n'est pas une puissance de Jurisdiction, mais une puissance d'Ordre que l'Evêque reçoit dans son Sacre. Ceci doit s'entendre des Ordres sacrés et hiérarchiques, qui sont l'Episcopat, la Prêtrise, et le Diaconat ; lesquels étant Sacremens, ne peuvent être conférés valablement et licitement que par les seuls Evêques.

Il suffit d'examiner avec soin la nature des autres Sacremens pour reconnoître qu'ils dépendent tous tellement du Sacrement de l'Ordre, que sans ce Sacrement les uns ne peuvent avoir lieu, ni s'administrer ; les autres sont destinés de toutes cérémonies solennelles, et de tout culte Religieux. C'est ce qui oblige les Pasteurs, lorsqu'ils traitent des Sacremens, d'expliquer celui de l'Ordre avec soin, et avec exactitude. Cette explication leur sera très-utile à eux-mêmes, à ceux qui seront entrés dans l'état Ecclésiastique, et aux autres Fideles.

Elle sera très-utile aux Pasteurs , en ce qu'ils en seront plus fortement engagés à renouveler en eux la grace qu'ils ont reçue par ce Sacrement. Elle sera utile à ceux qui ne seront encore engagés que dans la Cléricature , en ce que d'une part elle excitera en eux les mêmes sentimens de piété ; et que de l'autre ils pourront connoître par-là les choses dont ils doivent être instruits pour être élevés aux Ordres supérieurs.

Enfin , cette explication sera très-utile aux autres Fideles , 1. parce qu'elle leur fera comprendre combien les Ministres de l'Eglise sont dignes de respect et d'honneur ; 2. parce qu'il arrivera souvent que plusieurs de ceux qui assisteront à cette explication , auront destiné quelqu'enfant dès son bas âge au Ministère de l'Eglise , ou seront dans la résolution de l'embrasser eux-mêmes. Ainsi il sera nécessaire que tous soient instruits de plusieurs choses qui regardent particulièrement cet état. Les simples Fideles seront encore excités par-là à contribuer , autant qu'il dépendra d'eux , à procurer à l'Eglise de bons Ministres , qui est la chose du monde la plus importante au Peuple Chrétien. Il est donc du pouvoir des Curés de faire sur cette matière des Instructions publiques dans les occasions qui s'en présentent , et sur-tout au Prône des Dimanches qui précèdent les Quatre-Temps , auxquels on doit faire les Ordinations.

Ce qu'il faut que les Pasteurs proposent d'abord aux Fideles touchant le Sacrement de l'Ordre , c'est , 1. son excellence , et sa dignité par rapport à son plus haut degré , qui est le Sacerdoce. En effet , que peut-on imaginer de plus haut et de plus relevé que le ministère des Evêques et des Prêtres qui les rend non seulement interpretes des volontés de Dieu et ses Ambassadeurs pour publier aux hommes ses Loix et ses Commandemens , mais même fait qu'ils le représentent et agissent comme tenant sa place sur la terre ; d'où vient qu'on ne les appelle pas seulement des Anges , mais des Dieux. Pouvoir des Prêtres de consacrer , d'offrir , et de distribuer le Corps et le Sang de JESUS-CHRIST ; qui , à parler selon le langage des saints Peres , excède celui des Anges et de toutes les créatures ; jusques-là que les Prêtres donnent par les paroles de la Consécration , comme une seconde naissance , sous les especes du pain et du vin , à ce Corps que le Saint-Esprit forma dans le sein de la Très-Sainte Vierge ; de sorte qu'on peut dire avec S. Augustin , que le Fils de Dieu s'incarne tous les jours entre les mains des Prêtres. Puissance des Prêtres non seulement de consacrer et d'offrir le Corps et le Sang de J. C. , mais encore de remettre les péchés , laquelle est tellement au dessus de toutes les choses humaines , qu'il ne peut y avoir rien dans ce monde qui puisse l'égaliser , ni même l'empêcher. Les Peuples doivent donc regarder les Ministres de J. C. comme les Vicaires de la charité du Sauveur du monde , qui les a établis sur la terre , pour achever par eux le grand ouvrage de la Rédemption des hommes , pour travailler à l'édification de son Eglise , pour coopérer , dit S. Paul , à l'œuvre de Dieu , (1. Cor. 3. 9.) pour les associer à la construction d'un Temple où il doit habiter éternellement. Ce Temple est son Eglise , et l'ame de chaque Fidele , dont le Seigneur est le principal Architecte , le seul Maître , et le seul Dieu qui doit y être servi et adoré. JESUS-CHRIST en est le fondement ; les Apôtres sont les Architectes ; appelés pour bâtir sur ce Divin fondement ; les Evêques , les principaux Ouvriers qui doivent augmenter et perfectionner l'ouvrage ; les Prêtres et le reste

du Clergé, leurs aides ; les Chrétiens, les pierres vivantes de cet édifice. Dieu a tiré ces pierres, par la force de sa parole, des carrières ténébreuses de l'infirmité ; il les ramasse par la vertu de la Foi ; elles sont polies par l'efficacité des Sacrements et la pratique des bonnes œuvres, unies par le lien de la Charité qui sert de ciment à tout l'ouvrage : comme c'est Dieu qui les choisit et qui fournit aux Ouvriers les moyens de les polir, c'est lui seul aussi qui les place chacune au lieu qui leur convient. L'étendue de ce Divin Temple n'a point d'autres bornes que celles de l'Univers ; sa durée n'est pas moindre que l'éternité, pendant laquelle toute la Cité rachetée, comme parle S. Augustin, (*De Civit. Dei lib. 10.*) s'offrirait par les mains de JESUS-CHRIST son Grand-Prêtre à la gloire et à la louange de Dieu. *Tota ipsa redempta Civitas offerretur Deo, per Sacerdotem magnum.*

On juge pour l'ordinaire des Pasteurs et des Prêtres par la prévention des sens, par les qualités humaines, quelquefois même par les complaisances et les services qu'on attend d'eux. Ce désordre doit faire gémir tous ceux qui aiment le bien de l'Eglise, l'honneur de ses Ministres, et le salut des Fidéles. Le remède à un si grand mal, est de ne juger des Pasteurs et des Prêtres que par des vues de foi, et par le haut rang où Dieu les a placés ; de les regarder non comme des hommes ordinaires, mais comme les Ministres de J. C. et les dispensateurs des Mystères de Dieu, selon la pensée de S. Paul.

L'Apôtre nous apprend par-là qu'il ne faut considérer dans ceux qui sont revêtus du saint Ministère, que les qualités que la Foi y découvre ; qu'il faut juger de la grandeur de ces qualités, selon que la Foi en juge ; qu'il ne faut les regarder que comme les dispensateurs des mérites et des grâces de J. C., comme des hommes chargés de son autorité, dont les jugemens sur la terre sont autorisés dans le Ciel, et qui ont le pouvoir d'en ouvrir et d'en fermer les portes. Si l'Eglise est l'Epouse de JESUS-CHRIST, ses Ministres en sont les gardiens établis pour veiller jour et nuit à sa défense. Si l'Eglise est comparée à un Vaisseau, ils en sont les Pilotes chargés de le conduire. Enfin, si l'Eglise est le Royaume de Dieu, ils en sont les Officiers, que le grand Roi du Ciel a choisis pour être les Princes de sa Cour. *Separavit vos à cæteris populus ut essetis mei.* (*Levit. 20. 26.*) Quiconque considérera ainsi les Ministres du Sanctuaire, ne parlera d'eux qu'avec respect ; s'ils ont des défauts, il se contentera d'en gémir, et d'avertir avec prudence et circonspection ceux qui peuvent y apporter remède ; mais il ne s'en servira jamais pour avilir le caractère tout divin dont ils sont revêtus, et diminuer l'estime ou la vénération qu'il exige de tous les Fidéles.

Une seconde instruction que les Curés doivent donner sur le Sacrement de l'Ordre, aux Fidéles dont le salut leur est confié, c'est celle qui regarde la vocation de leurs enfans à l'état Ecclésiastique. Vocation qui doit venir de Dieu ; c'est à lui qu'il appartient de choisir ses Ministres. J. C. choisit ses Apôtres ; il appella à lui ceux qu'il voulut ; il leur déclara que ce choix étoit venu non de leur volonté, mais de la sienne. L'Apôtre S. Paul se dit appelé par la volonté de Dieu, pour être Apôtre de J. C. En écrivant aux Hébreux il leur dit que personne ne doit s'attribuer cet honneur, mais qu'il faut y être appelé de Dieu comme Aaron ; que J. C. ne s'est point élevé lui-même à la glorieuse qualité de Pontife, mais

qu'il y a été élevé par celui qui lui a dit : *Vous êtes mon Fils, Je vous ai engendré aujourd'hui.* C'est pourquoi quand les Apôtres voulurent remplir la place de Judas, ils se mirent en prières pour savoir du Seigneur lequel des deux qu'ils proposoient, il avoit choisi. Rien de plus injurieux à Dieu, que d'entrer dans son sacré Ministère sans son choix ; rien de si dangereux pour l'Eglise, que des Ministres qui s'appellent et se placent eux-mêmes ; ils doivent s'attendre à un sort terrible.

Qui sera donc l'homme assez téméraire pour choisir de lui-même le Sacerdoce pour son Enfant ; ou pour vouloir être Prêtre sans l'agrément et l'ordre de Dieu ? *Ita est aliquis sacrilegæ temeritatis, ac perditæ mentis, ut puet sine Dei judicio fieri Sacerdotem ?* dit S. Cyprien Martyr. (*ad Cornel. Litt. 55.*) Dieu ne peut souffrir les Ministres qui se sont donnés à lui sans le consulter. *Non sibi complacet Deus in arroganter ordinatis*, dit S. Ephrem dans son Discours de la dignité du Sacerdoce. Il n'est permis qu'à ceux que le Seigneur a élus pour gouverner son Peuple et pour exercer les fonctions de son Sacerdoce, d'approcher de lui. (*Num. 16. 5.*)

Pour résister dans l'état Ecclésiastique et s'acquitter dignement des fonctions saintes, il faut une grâce particulière et une grâce abondante. C'est pourquoi Notre Seigneur donnant à ses Apôtres le pouvoir de leurs fonctions, leur donna premièrement le Saint-Esprit : *Accipite Spiritum Sanctum : sedete hic donec induamini virtute ex Alto.* Or comment oser espérer de Dieu les grâces nécessaires dans cet état, si on n'y a pas été appelé ? D'où vient que S. Paul joint ces deux choses : *Per quem accepimus gratiam, et Apostolatum.* Celui dit J. C., qui n'entre pas par la porte dans la Bergerie des Brebis, et qui y monte par un autre endroit, est un larron et un voleur. Je suis la porte, ajoute ce divin Sauveur, si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, il entrera et sortira, et trouvera des pâturages : *Quiconque ne recueille pas avec moi, dissipe.*

C'est à Dieu seul qu'il appartient de donner les différentes places de son Royaume, d'établir les uns Apôtres, les autres Prophetes, les autres Evangelistes, les autres Pasteurs, les autres Docteurs, pour faire arriver les Saints à la perfection, pour que le Ministère soit rempli et que le Corps de J. C. soit édifié. Corps mystique de J. C., dont tous les membres n'ont pas la même fonction ; où chacun de nous a sa place marquée, selon le don particulier et le talent qu'il a reçu, selon la grâce qui lui a été donnée ; pour la perfection duquel la Sagesse divine a dû varier les fonctions de chacun de ses membres, et les leur distribuer de manière qu'elles ne convinsent qu'à ceux auxquels elle les assigne. Il est donc important pour nous, de veiller à connoître et à suivre cette disposition de la Sagesse divine ; de peur que nous ingérant à l'aveugle et contre ses vues dans d'autres emplois que ceux qu'elle nous destine, nous ne causions quelque dommage au Corps mystique de J. C., et ne troubliions l'harmonie qui doit régner parmi tous ses membres.

Dieu, dans la distribution de ses grâces, n'a pas égard aux besoins que nous fait notre caprice, mais à ceux qui naissent des obligations attachées aux divers états où son ordre nous a placés. Semblable à un Pere de famille, qui en distribuant à ses serviteurs, différens emplois, fournit en même temps à chacun d'eux tous les secours nécessaires et proportionnés aux fonctions auxquelles il les applique ; ainsi Dieu nous distribue-t-il à nous-mêmes selon la différence des

conditions où il nous appelle , des talens et des graces différentes. Concluons que tout Chrétien doit de lui même , à l'exemple de S. Augustin , se tenir à la dernière place , et ne monter plus haut que lorsque Dieu le lui commande. *Nec in convivio Domini mei superiorem locum elegi*, dit ce saint Docteur, *sed inferiorem et abjectum : et placuit illi dicere mihi : ascende superius.*

Que doit-on donc dire de ces peres et meres, de ces parens téméraires et sans religion , qui au lieu d'exhorter leurs enfans à attirer par la priere et par les bonnes œuvres , les lumieres du Ciel , pour connoître si Dieu les appelle dans le Sanctuaire , à comparer les difficultés de cet état saint avec leurs forces, leurs talens , les graces qu'ils ont reçues ; à ne consulter , en un mot , que Dieu , et quelques Directeurs pieux et éclairés ; que doit-on penser , dis-je , de ces parens qui , au lieu de prendre ces sages précautions , ne consultent d'autres loix que leurs injustes prédilections ; d'autre intérêt que celui de leur vanité ; d'autre marque de vocation , que le titre de Cadet d'une famille , l'occasion d'un Bénéfice , ou l'espérance d'en avoir ! Combien voit-on de peres et de meres , qui par un intérêt sordide , par ambition , par un ridicule caprice , par un dégoût secret , regardent le Sanctuaire comme le seul appanage de ceux d'entre leurs enfans , que certains défauts réels ou imaginaires leur font regarder comme moins dignes de leur affection , ou comme moins propres à seconder leurs vues toutes terrestres et toutes mondaines ? Combien en voit-on qui abusent de l'autorité qu'ils ont sur leurs enfans , non seulement pour faire entrer dans l'état Ecclésiastique ceux qui n'y sont pas propres , et qui paroissent n'avoir aucune vocation , mais encore pour en éloigner ceux qui y paroissent appelés !

Les parens peuvent légitimement souhaiter que ceux de leurs enfans qui ont le plus d'esprit et de piété , et dans lesquels ils remarquent plus de talens et de goût pour l'étude , soient appelés à l'état Ecclésiastique ; ils peuvent même les élever dans cette vue-là ; mais ils doivent éviter soigneusement de s'y porter par des vues d'ambition ou d'intérêt , de ne chercher qu'à décharger leur famille , ou à y transmettre et perpétuer des Bénéfices comme un héritage : ils ne doivent point faire violence sur cela à l'inclination de leurs enfans , ni se rendre les arbitres et les juges de leur vocation à l'état Ecclésiastique ; ni y destiner ceux en qui ils reconnoissent moins de piété , moins d'ouverture d'esprit , moins de docilité et de modestie , moins de talens , ou qui seroient contrefaits et peu propres pour briller dans le monde. Ils ne doivent pas employer auprès des Evêques , les prieres des puissances séculieres , les brigues , les sollicitations , pour les porter à donner à leurs enfans la Tonsure , ou les saints Ordres , ou quelques Bénéfices. Toutes ces choses ne sont point de la compétence des parens ; et quand ils le font , ils s'attirent la malédiction de Dieu , qui ne bénit pas ordinairement ceux qui entrent dans l'état Ecclésiastique par de telles voies. Dieu permet souvent que ces enfans ainsi précipités par leurs parens dans l'Eglise , deviennent la honte de leur famille , et le scandale du Peuple. Qu'on se souvienne de la punition que Dieu exerça contre Coré , Dathan et Abiron , qui voulurent usurper le premier rang dans le Ministère de l'ancienne Loi ; de la mort subite d'Oza , pour avoir voulu toucher l'Arche ; de la lepre du Roi Ozias , pour avoir osé mettre la main à l'encensoir. Ces exemples sont des figures qu'il faut appliquer au Sacerdoce et au Ministère de la Loi nouvelle ;

et qui doivent faire trembler les parens qui poussent leurs enfans contre l'ordre de Dieu à ce qu'il y a de plus saint.

Enfin, une troisieme instruction que les Curés doivent donner sur le Sacrement de l'Ordre, c'est celle qui regarde les enfans qui desirent entrer dans l'état Ecclésiastique. Ils doivent leur recommander de n'être pas assez présomptueux pour s'ingérer d'eux-mêmes dans ce sacré Ministère ; de ne se proposer rien d'indigne d'un état si haut et si saint. On ne voit que trop souvent embrasser cet état pour avoir de quoi subsister ; n'avoir d'autre vue en s'y engageant, que le gain qu'on en espere ; et ne le regarder que comme les hommes ont coutume d'envisager les métiers les plus vils qu'ils choisissent.

Quoique l'Apôtre témoigne que la Loi naturelle et divine ordonne que celui qui sert à l'Autel vive de l'Autel, l'on ne peut néanmoins, sans un énorme sacrilege, se proposer le gain en entrant dans l'état Ecclésiastique ; autrement, dit S. Augustin, on fait moins de cas de l'Evangile que de la nourriture du corps. *Vilius habemus Evangelium quàm cibum*. Il n'est pas plus permis d'y entrer par ambition, et par le seul désir d'être honoré. Ces vues basses et sordides non seulement dégradent si étrangement ce état, que les Fideles le regardent aujourd'hui comme l'état du monde presque le plus misérable ; mais encore font que plusieurs de ceux qui y sont engagés, ne tirent d'autre avantage du Sacerdoce, ainsi que Judas de l'Apostolat, que leur perte éternelle.

On ne doit donc avoir en vue, en entrant dans le Sanctuaire, que de procurer la gloire de Dieu. En effet, quoique tous les hommes aient été créés pour procurer la gloire et l'honneur de Dieu, et que les Fideles qui ont reçu la grace du Baptême soient obligés plus particulièrement de le faire de tout leur cœur, de tout leur esprit, et de toutes leurs forces, il est certain néanmoins que ceux qui veulent entrer dans les Ordres sacrés, doivent se proposer non seulement de rechercher avec plus de soin encore que tous les autres Fideles, la gloire de Dieu en toutes choses, mais encore de le servir avec plus de sainteté et de justice, dans quelque ministère particulier de l'Eglise. Car quoique tous les Fideles soient obligés de faire tous leurs efforts pour garder la sainteté et l'innocence par lesquelles on honore véritablement Dieu, ceux néanmoins qui sont engagés dans le Sacerdoce sont de plus obligés de s'acquitter des fonctions sacrées du Ministère, comme d'offrir pour eux-mêmes et pour tout le Peuple le saint Sacrifice de la Messe ; d'expliquer aux Fideles la Loi de Dieu ; de les exhorter à la garder avec joie et avec soumission ; et de leur administrer les Sacrements que J. C. a institués pour leur communiquer sa grace, et l'augmenter en eux : de sorte qu'étant séparés du reste du peuple, ils sont employés aux fonctions du plus grand et du plus excellent de tous les Ministres.

Il faut apprendre aux jeunes gens qui se destinent à l'état Ecclésiastique, à bien connoître leur vocation ; leur dire que cette vocation doit venir de Dieu, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ci-dessus ; qu'elle doit être désintéressée. *Ne lucra sæculi in Christi quæras militiâ*, disoit S. Jérôme ; qu'elle ne doit pas être indiscrete, c'est-à-dire, du nombre de celles où l'on ne suit que le mouvement d'un zele précipité qui n'est pas réglé selon la science, et où l'on ne prend pour l'ordinaire conseil que de soi-même. On voit quelquefois des personnes, qui, après avoir vécu dans le désordre, sentant quelque désir de changer de vie,

songent aussi-tôt à entrer dans le Sanctuaire, et croient que c'est faire une bonne pénitence, et beaucoup honorer Dieu que de se faire Prêtre. Quoi, s'écrie saint Bernard, vous ne faites que de sortir de l'ordure et de la boue où vous étiez plongé, et vous vous présentez pour être assis à la Table du Seigneur, parmi les Princes du Peuple : hier dans un lieu scandaleux, et aujourd'hui à l'Autel. *Heri de luto tractus, hodie vultui gloriæ præsentaris.* Songez, dit ce grand Saint, qu'il y a grande différence entre obtenir le pardon de ses péchés, et passer à la sainteté et à la gloire du Sacerdoce. Il y en a d'autres dont à la vérité la vie a été plus réglée; qui entendant dire que la Prêtrise est un état de sainteté et de perfection, se hâtent d'y entrer sans épreuve suffisante qui puisse les assurer qu'ils ont la science et les vertus nécessaires à cet état. *Quod illis (Levitis) fuit nasci, dit le Pape Hormisdas (Ep. 25. cap. 1.) hoc nobis imbui. Illos Tabernaculo dabat natura, nos Altaribus parturit disciplina.* Pour remplir un si saint Ministère, il faut une fidélité bien éprouvée. Les Ministres de J. C. et de son Eglise ne doivent pas être pris du nombre de ceux qui ne sont à Dieu que depuis quelques jours. *Non Neophytum*, dit S. Paul.

La vocation de Dieu à l'état Ecclésiastique se reconnoît par plusieurs marques. La première est l'innocence de vie, une probité de mœurs reconnue, et une vie très-réglée. L'Eglise ne veut point recevoir au nombre de ses Ministres ceux dont les mœurs ne lui paroissent pas formées à la vertu, ou dont la conduite n'est pas irréprochable; ni ceux qui, après avoir souillé leur jeunesse par quelque faute notable, n'en ont pas entièrement effacé le souvenir dans l'esprit des hommes par une pénitence exemplaire. *Ita*, dit le Concile de Trente (*Sess. 23. C. 14. de Ord.*) *pietate ac castis moribus conspicui, ut præclarum bonorum operum exemplum, et vitæ monita ab eis possint expectari.* C'est pourquoi ce même Concile dit dans le même Chapitre : *Qui ad Presbyteratus Ordinem assumuntur, bonum habeant testimonium.* L'Eglise ne prétend admettre dans le Sanctuaire, que ceux qui sont tellement recommandables par leur piété et l'innocence de leur vie, qu'ils puissent confondre le vice par leur conduite aussi bien que par leurs instructions. *Ubi penitentia remedium necessarium est, illic Ordinationis honorem habere non posse decernimus*, dit le Pape Innocent I. (*Ep. 22. C. 3.*) La seconde est un heureux naturel, l'aptitude et la capacité pour les fonctions Ecclésiastiques, du jugement, de la solidité, de la disposition aux sciences Ecclésiastiques, et une inclination constante pour cet état : *Ne temere sacra regimina, quisquis his impar est, audeat*, dit S. Grégoire. (*Past. 1. C. 3.*) La troisième est d'avoir l'esprit Ecclésiastique, qui consiste à avoir de l'estime pour cet état, du goût pour la retraite, la prière, et les œuvres de piété; du zèle pour les intérêts de Dieu, pour la Discipline de l'Eglise, pour la pureté de sa Doctrine; de l'amour pour toutes les fonctions saintes; du dégoût pour les vanités du siècle; de l'aversion pour les maximes du monde; un désintéressement qui élève l'âme au dessus de toutes les espérances du siècle. La quatrième est la droiture d'intention, qui fait qu'on n'a point d'autre vue en se présentant aux Ordres, que de se consacrer au service de Dieu et de son Eglise, afin de procurer la gloire du Seigneur et le salut des âmes; qui éloigne tout désir de mener une vie molle et oisive; *Verus altaris Minister, Deo non sibi natus*; (*S. Ambr. in Ps. 118.*) qui éloigne non seulement toute vue de gain temporel, mais encore toute am-

bition. *Ille ad ovile ovium intrat per ostium, qui culmen regiminis ad officium portandi oneris suscipit, non ad appetitum gloriæ et transiitii honoris.* (S. Greg. Lib. 7. Ep. 48.) *Sanè non honor aut quæstus debet esse Ordinis occasio; sed Christi charitas, et animæ scilus.* (Petr. Bles. Ep. 123.) La cinquième marque d'une véritable vocation, est de craindre et de trembler à la vue de la sainteté du Sacerdoce, de la pureté de cœur qu'il exige pour offrir le Sacrifice, des vertus éminentes par lesquelles on doit édifier les Fidéles, du danger où l'on est exposé de tomber dans le relâchement, des difficultés qui se rencontrent dans la conduite des âmes, de l'exemple des Saints qui ont regardé le Sacerdoce avec frayeur. La sixième marque d'une véritable vocation, est le choix de l'Evêque, qui appelle aux Ordres, parce qu'il juge celui qu'il appelle utile et nécessaire à son Eglise; comme parle le Concile de Trente: (Sess. 23. cap. 16. de Reform.) *Nullus debet ordinari, qui judicio sui Episcopi non sit utilis aut necessarius suis Ecclesiis.* C'est aux Evêques comme Ministres de Dieu et interpretes de ses volontés, de savoir les vraies marques de la vocation, pour pouvoir discerner ceux qu'ils doivent recevoir, ou qu'ils doivent rejeter.

Les moyens de connoître la vocation de Dieu sont la Prière. (*Christus*) *exiit in montem orare, et cum dies factus esset, vocavit Discipulos suos; la disposition sincère à ne faire que ce que Dieu voudra: Quicumque revera voluntatem Dei ad discere volunt, suam prius voluntatem mortificare debent; la précaution de demander le conseil, non de personnes sans religion, sans piété, sans expérience, intéressées, dont les maximes du monde sont la règle; mais de personnes sages, éclairées et qui ne cherchent que Dieu. Omnia fac cum consilio: nec tamen omnium aut quorumcumque, sed tantum bonorum,* dit S. Bernard. (Ep. 28.) Il faut s'adresser à un Directeur pieux et savant; lui découvrir le fond de son cœur; suivre ce qu'il conseillera, sans prétendre qu'il réponde par complaisance conformément au désir que l'on a et au penchant que l'on témoigne; car consulter de la sorte, ce seroit s'exposer à la menace du Prophète Ezechiel: (Cap. 14. 10.) *Juxta iniquitatem interrogantis, sic iniquitas Prophetæ erit.*

Mais il ne suffit pas de s'appliquer à bien connoître sa vocation: Judas fut appelé à l'Apostolat. Il faut encore persévérer, et se conduire d'une manière digne de sa vocation. Pour cet effet, il faut, 1. aimer son état, et s'y attacher sans écouter jamais les tentations du démon, qui, jaloux du bon choix que l'on a fait, voudroit en détourner par l'esprit d'inconstance et de légèreté. Combien ne trompe-t-il pas tous les jours d'Ecclesiastiques, qui, amateurs de la nouveauté et du changement, passent leur vie à courir ça et là, sans vouloir se fixer en aucun endroit, ni s'attacher à quelque Eglise où ils pourroient travailler utilement; au lieu que la vie errante et vagabonde qu'ils mènent, n'est capable que de conduire à la licence et à la dissipation? Il faut, 2. remplir avec fidélité les devoirs de son état. *Ecce mundus totus Sacerdotibus plenus est,* dit S. Grégoire, (Mont. 2. in Evang.) *sed tamen in messe Domini rarus valde invenitur operator; quia ministerium quidem Sacerdotale suscipimus, sed opus officii non implemus.* Il en est de la vocation au Sacerdoce comme de la vocation au Christianisme: dans l'un et l'autre de ces états il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, parce qu'il y en a peu qui fassent l'usage qu'ils doivent des grâces de Dieu, et qui lui rapportent autant de fruit qu'il en attend d'eux.

A voir la vie que menent plusieurs Ecclésiastiques, il semble que Dieu les ait appelés au repos, au jeu, à la fainéantise, et qu'il ait fait en leur faveur une exception de la Loi qui oblige tous les hommes au travail. Parcourez tous les états, disoit S. Bernard, vous n'en trouverez aucun qui n'ait ses croix, ses peines et ses fatigues: il n'y a que les Ecclésiastiques qui ont trouvé le secret de séparer ce qu'il y a de rude et de fâcheux dans leur condition, d'avec ce qu'il y a de commode et d'agréable; de se réserver ce qu'il y a d'avantageux et de facile, en laissant à ceux qui voudront bien s'en charger, tout ce qu'il y a de pénible et de laborieux; de se dispenser de ce qu'il y a de plus difficile et de plus fatigant dans le Ministère, et de n'être exact qu'à exiger leurs revenus pour avoir leurs aises, pour leurs plaisirs, pour vivre dans la mollesse et les délices. *Sudant agricolæ, disoit ce Père, putant et fodiunt vinitores, et inter hæc illi torpent otio, vivunt tritico, bibunt uvæ sanguinem meracissimum: parum est, impinguntur et dilatantur adipe frumenti: madent deliciis, copiis affluunt otiosi.* Et dans un autre endroit, (*Ep. ad Henr. Sen. Arch. de Off. Ep.*) il dit; *Curritur in Clero passim ab omni ætate et ordine, à doctis pariter et indoctis, ad Ecclesiasticas curas, tanquam sine curis jam quisque victurus sit, cum ad curas pervenerit.* Le travail est donc une marque pour discerner les véritables Ministres de J. C. *In laboribus plurimis, disoit S. Paul.* Les divers Offices Ecclésiastiques doivent être regardés, non comme des dignités sans fonctions destinées à honorer ceux qui en sont revêtus, mais comme des charges et des emplois; qu'on ne peut exercer qu'en remplissant tous les devoirs qu'ils imposent. Malheur à ces Ministres négligens qui prétendent jouir de l'honneur de leur Ordre, sans en faire toutes les fonctions. Ils doivent craindre la condamnation du Serviteur inutile, qui cacha en terre le talent de son Maître. *Caveat, dit S. Grégoire, (Past. i. p. C. 9.) ne accipiam pecuniam in sudario ligans, de ejus occultatione judicetur: pecuniam quippe in sudario ligare, est accepta dona sub obio lenti corporis abscondere.* On n'en est donc pas quitte pour renoncer à la récompense du bon usage des talens; on est puni pour n'en avoir pas usé. C'est pour travailler sans relâche à gagner des âmes à Dieu que le Seigneur appelle dans l'état Ecclésiastique. *Illud unusquisque Clericus repetat, dit S. Charles dans le quatrième Concile de Milan, se non ad inertiam atque ignaviam, sed ad spiritualis et Ecclesiasticæ militiæ labores vocatum esse.*

3. Pour persévérer et se conduire d'une manière digne de sa vocation dans l'état Ecclésiastique, il faut continuer avec ferveur. Il serviroit de peu d'être entré avec une grande ardeur dans la lice, si on venoit à se relâcher: on ne doit pas s'attendre à remporter le prix, si l'on ne fournit la carrière jusqu'à la fin. *Courrez de telle sorte, dit S. Paul (1. Cor. 9. 24.) que vous remportiez le prix. Pour moi, je cours, non sans dessein d'arriver au terme. Frustrâ velocius currit, dit S. Bernard (de Morib. Cler.) qui priusquam ad metas perveniat, deficit.*

Les Curés ne peuvent donc trop s'attacher à bien convaincre les jeunes gens de leurs Paroisses, qui leur font connoître qu'ils desiront entrer dans l'état Ecclésiastique, que l'on ne doit y apporter que des dispositions toutes pures et toutes saintes, et qu'il faut avoir en horreur les vœux basses et charnelles de ceux qui ne veulent dans cet état que jouir du monde, sous prétexte du service de Dieu: *Volunt frui mundo, uti Deo, dit S. Bernard.* Faut-il s'étonner si de semblables Ecclésiastiques sont

si peu de fruit ? Ils ont beau prêcher, donner des avis, s'acquitter de leurs fonctions à l'extérieur, tout cela étant dépourvu de l'Esprit de Dieu, demeure le plus souvent vain et inutile : et en eux s'accomplit cette terrible menace d'un Prophète : (Osée. 9. 14.) *Da eis vulvam sine liberis, et ubera arenitia.*

On ne doit chercher dans le Sacerdoce que la pratique de la vertu, son salut et celui des autres. *Sacerdoti pro opibus est virtutis ornamentum, pro voluptate casus, pro luxu frugalitas, pro lætitia eorum quibus præstat ad virtutum incrementum. Quid si quis contraria his instituta sequens, Sacerdotii nomine gloriatur, hic profanus est atque imperio indignus.* (Isidor. Pelus. L. 3. Epist. 354.)

Les Evêques avertiront les Ecclésiastiques, de quelque rang qu'ils soient, dit le Concile de Trente, (Sess. 14. de Reform. in Proem.) de montrer le chemin au Peuple qui leur est commis, par leur vie exemplaire, leurs paroles et leur doctrine ; se souvenant de ce qui est écrit : Soyez Saints, parce que je suis Saint. C'est ce que le Seigneur ordonne à Moïse de dire aux enfans d'Aaron de sa part. *Ils se conserveront Saints pour leur Dieu, et ils ne souilleront point son Nom ; car ils présentent l'encens du Seigneur, et ils offrent les pains de leur Dieu ; c'est pourquoi ils seront Saints. . . . Qu'ils soient donc Saints, parce que je suis Saint moi-même ; moi qui suis le Seigneur qui les sanctifie,* dit Dieu dans le Livre du Lévitique. (Chap. 21. v. 6. 8.) Puisque dans ce peu de mots, le Seigneur ordonne jusqu'à trois fois que les Ministres de l'ancienne Loi soient des Saints, quels doivent être les Prêtres de la Loi nouvelle, dont le ministère n'est plus d'offrir simplement à Dieu de l'encens et des pains, mais le Saint des Saints, la Victime de propitiation pour le salut du Monde ? Ministère qui convient à des Anges plutôt qu'à des hommes, selon la pensée de S. Chrysostôme.

Tout est saint dans un Ministre de J. C., son caractère est saint, ses fonctions sont saintes ; il est donc bien juste que sa vie le soit aussi. Un Prêtre, selon le Concile de Trente, (Sess. 14. cap. 5. de Pœn.) est Vicaire de J. C. sur la terre, c'est-à-dire, qu'il y tient sa place, qu'il doit le représenter par toute sa conduite ; or où trouver cet image, cette représentation de J. C. dans un Prêtre, s'il n'est pas saint ? Où trouver J. C. zélé pour la gloire de son Pere, J. C. pauvre, J. C. patient, J. C. plein de tendresse et de charité pour les pécheurs et pour les hommes, J. C. plein de sagesse, J. C. passant sa vie dans les travaux et les souffrances, dans un Prêtre vicieux et fainéant ? Un Prêtre doit représenter J. C. non seulement dans l'Eglise, à l'Autel et au Confessional, mais encore dans le monde et aux yeux de tous les hommes, par la conformité de sa vie avec celle de ce divin Sauveur. Voilà jusqu'où doit aller la sainteté d'un Prêtre. Ainsi, s'il n'a qu'une vertu commune, il n'est pas un digne Vicaire de J. C. *Vides in Sacerdotibus nihil plebeium requiri,* dit S. Ambroise ; *quomodo enim potest observari à populo, qui nihil habet secretum à populo ?* Est-il surprenant qu'on exige une sainteté qui n'ait point de bornes dans ceux qui doivent servir d'exemple aux Peuples, qui sont presque toujours dans les Eglises et autour des Autels du Seigneur, qui tiennent souvent J. C. entre leurs mains, dont l'Ordre est au dessus de celui des Anges ? *Pares Deo conentur esse sanctitate, et cunctarum imitatione virtutum ; ut qui viderit Ministrum Altaris, Dominum veneretur.*

Mais en quoi consiste cette sainteté ? A éviter, autant que faire se peut, les moindres péchés ; qui dans les Prêtres seroient très-considérables, dit le Concile

de Trente ; à fuir tout ce qui a l'apparence du mal ; à être disposé à faire toute sorte de bien ; à travailler à acquérir les vertus dans un degré éminent ; à ne point mettre des bornes à sa perfection : *Ut nomen respondeat actioni , actio respondeat nomini ; ne sit honor sublimis et vita deformis ; ne sit deifica professio , et illicita actio ;* dit encore S. Ambroise , (*de Dignit. Sacerd. C. 3.*)

Jugeons de-là quelles parfaites dispositions, et quelles extraordinaires préparations exigent de ceux qui y sont appelés, les saints Ordres et la Prêtrise, que S. Chrysostôme appelle (*L. 3. de Sacerd. C. 4.*) *Omnipotentia organum*, le principal instrument de la toute-puissance divine. Les Saints marquent trois principales dispositions pour recevoir les saints Ordres ; y penser beaucoup, s'éprouver long-temps, s'affermir dans la vertu. Il faut y penser beaucoup, et à cause de l'importance de l'action, et à cause de la nature de la grace qu'on doit recevoir. Il faut s'éprouver long-temps ; c'est pourquoi S. Paul disoit à Timothée, (*1. Ep. C. 5. 22.*) *Manus tuæ nemini imposueris. Quid est manus tuæ imponere*, dit S. Léon, (*Ep. 87.*) *nisi ante ætatem maturialis, ante tempus examinis, ante meritum laboris, ante experientiam disciplinæ, Sacerdotalem honorem tribuere non probatis ?* Il faut avoir une vertu assez affermie pour n'être pas troublé par les passions, ni ébranlé par les tentations, ni en danger de se perdre par la multitude des périlleux emplois où engage cet état.

De tout ce que nous venons de dire, on doit conclure que les Ecclésiastiques sont obligés de travailler sans cesse à acquérir une sainteté qui réponde à l'excellence et à la dignité de leur état : autant qu'il est au dessus de celui des Laïques, autant leur vertu doit surpasser celle des simples Chrétiens. Ils sont le sel de la terre, la lumière du monde, leur vie doit servir de modele aux autres, et ils doivent se sanctifier pour eux. On doit remarquer en eux dans un souverain degré, le détachement du monde, de la vanité et des plaisirs du siècle ; le désintéressement, la Charité, c'est-à-dire, l'amour de Dieu et du Prochain ; et par conséquent le zèle de la gloire de Dieu et du salut des Ames ; la prudence, la modestie, l'abandon à la Providence, la force d'esprit, et le courage et la fermeté pour soutenir les intérêts de Dieu et ceux de son Eglise ; la patience dans les contradictions, le respect envers les choses saintes et les Ecclésiastiques, la fidélité aux fonctions de leur ministère, la chasteté, la pudeur, l'amour de l'étude, l'amour de la vie pénible, laborieuse et pénitente, l'esprit de retraite pour pouvoir mieux servir Dieu, et se donner tout à lui, et non pour vivre en repos et tout à soi même, comme font les orgueilleux et les mélaucoliques ; la fuite des Spectacles, des compagnies et des occupations séculières ; l'humilité, la docilité, la science ; les talens pour servir l'Eglise ; enfin, l'amour de la prière pour savoir la volonté de Dieu, et pour acquérir la force de l'accomplir : car, sans l'esprit d'oraison et de prière, ils ne pourront offrir avec recueillement le saint Sacrifice, réciter ou célébrer les Offices divins, parler aux Peuples avec onction, attirer sur eux et sur les Fideles, les bénédictions de Dieu, et détourner sa colere, éviter les pièges du démon, vaincre le monde, vivre dans la perfection que demande leur état : c'est pourquoi ils doivent avoir soin de donner tous les jours quelque temps à l'Oraison mentale, et être instruits de la maniere de s'y appliquer.

Comme ils ont renoncé au monde et pris Dieu pour leur portion et leur héritage, ils ne doivent point s'embarrasser dans les affaires du siècle, suivant l'avis de

de l'Apôtre à Timothée : *Nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus.* (2. *Timoth.* 2. 4.) Ils doivent prendre soin de leur temporel , en sorte cependant qu'il n'y ait rien de sordide , ni d'abject , dans les soins qu'ils se donnent.

Nous disons ci-après , en traitant de l'irrégularité , que la science est une des qualités nécessaires à ceux qui sont appelés au Sacerdoce. Car on doit s'adresser sur-tout aux Prêtres , pour avoir l'intelligence de la Loi de Dieu : c'est à eux à conduire les Peuples dans le chemin du salut ; et s'ils ne sont pas éclairés , comment le feront-ils ? *Cæcus autem si cæco ducatum præstet , ambo in foveam cadunt.* Le défaut de science est une espece d'irrégularité , sur laquelle Dieu lui-même semble avoir prononcé : (*Osée* 4. 6.) *Quia tu scientiam repulisti , repellam te , ut Sacerdotio fungaris mihi.*

On ne peut présumer d'être Maître d'aucun art , si on ne l'a appris auparavant par une sérieuse méditation. Un Ecclésiastique doit donc se préparer au travail , pour s'instruire pleinement de la Foi et de la Doctrine de l'Eglise , des Mysteres de la Religion , des regles des mœurs et de la Discipline Ecclésiastique , afin de se mettre en état d'enseigner les autres ; car toute la science des Prêtres est renfermée dans le Dogme des vérités de la Foi , et dans les regles de la conduite des mœurs. C'est pourquoi ils doivent s'appliquer à la lecture de l'Ecriture sainte. C'est le Livre des Prêtres. C'est là qu'on apprend la vraie science , de la bouche de la Vérité même ; c'est elle qui , selon la belle expression du second Concile œcuménique de Nicée , fait le fond , la substance et le soutien du Sacerdoce. *Nostræ Hierarchiæ substantia sunt eloquia divinitus tradita.* C'est la première et principale source où on doit puiser la vraie Théologie. Elle est , selon le Roi Prophete , le flambeau qui doit servir de guide , *la lumière qui doit éclairer à chaque pas.* Elle est , dit S. Chrysostôme , *la clef de toutes les sciences.* C'est par elle qu'on ouvre la porte de la vérité ; par elle on entre dans les secrets éternels de Dieu. Sans elle la Foi sera stérile ; sans elle on en croiroit pas aux morts , quand même ils sortiroient de leur tombeau. C'est par elle que l'on apprend le bien que l'on doit pratiquer et le mal que l'on doit éviter. Les saintes Lettres sont un trésor incépisable , où les Docteurs et les Maîtres de la sagesse ont puisé leurs lumières ; elles sont l'abrégé et comme le raccourci de toute la Philosophie Chrétienne. Elles sont un miroir qui ne séduit personne , qui ne flatte personne , dans lequel chacun se voit tel qu'il est : la vue attentive des vérités qu'elles contiennent , éclaire l'esprit et purifie le cœur. Tout ce que l'homme apprend ailleurs , dit S. Augustin , (*de Doctr. de Christ. lib. 2.*) y trouve sa condamnation , s'il est mauvais ; on y est contenu , s'il est utile ; et après que chacun y aura trouvé tout ce qu'il aura vu ailleurs d'utile , il y trouvera des choses qu'on ne peut trouver que dans l'admirable simplicité de ces Ecritures divines. On y trouve des enseignemens pour toutes les vertus , des remodes spirituels préparés par toutes les maladies , un secours dans nos besoins , une défense contre nos malheurs , un soulagement dans nos travaux , une pleine sûreté dans nos périls. C'est là , dit S. Ambroise , (*in Ps. 113.*) que chacun trouve de quoi guérir ses blessures , ou perfectionner son mérite. C'est dans l'Ecriture , ajoute S. Bernard , (*Serm. 67. in Cant.*) que nous sont présentés des mets délicieux au goût , solides pour la nourriture , pleins d'efficace et de vertu pour notre guérison. C'est d'elle , comme d'un Arsenal bien muni , qu'on tire les armes nécessaires dans les combats continuels que nous avons à soutenir contre la

chair, le monde et le démon. Il en est de l'Ecriture sainte comme des parfums, dit S. Chrysostôme; plus ils sont broyés, plus ils répandent d'odeur; plus aussi on s'accoutume à lire et à méditer l'Ecriture, plus on y trouve des trésors cachés, et plus on y goûte des délices inexprimables. Les saintes Ecritures sont le Testament du Sauveur du Monde; les Lettres que Dieu nous a envoyées du Ciel, dit S. Augustin, les grands modèles sur lesquels on doit régler sa vie, résonner les abus qui se glissent parmi le peuple, combattre l'erreur, et mener une vie pure et innocente. Tout ce que nous venons de dire, est exprimé dans ce que dit S. Paul à Timothée, en lui recommandant l'étude des saintes Lettres qui peuvent instruire pour le salut. Toute Ecriture inspirée de Dieu, dit ce grand Apôtre, est utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait, étant préparé pour toutes sortes de bonnes œuvres.

L'Ecriture sainte est la grande règle dont le Prédicateur de l'Evangile doit se servir, pour décider tous les cas et les difficultés qui se présentent: c'est ainsi que les SS. Peres en ont usé. C'est l'ordre que Dieu lui-même nous a prescrit; car, après avoir donné la Loi aux Juifs, il leur recommande expressément par Moïse, de ne point prendre leur propre sens pour règle de leurs devoirs, mais sa parole et ses Ordonnances. *Non facietis singulis quod sibi rectum videtur . . . sed facies quaecumque præcipio tibi.* (Deut. 12. v. 8. 14.) C'est dans la même vue que le Fils de Dieu, dans la Loi nouvelle, dit en termes si clairs à ses Disciples, que ce ne sera ni leur raison, ni la coutume, ni les opinions trompeuses des hommes, mais uniquement la parole qu'il a annoncée au monde, qui sera la règle du jugement décisif de leur bonheur ou de leur malheur éternel qu'il doit prononcer à la fin des siècles. *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die.* (Joann. 12. 48.) Voilà donc la règle qu'il faut sur-tout consulter et étudier, afin d'y puiser les lumières nécessaires pour se conduire soi-même et pour instruire les autres. Quelques difficiles et différentes que soient les maladies des âmes, ou trouvera dans l'Ecriture, des remèdes efficaces. *Neque herba, neque malagma sanavit eos, sed tuus, Domine, sermo qui sanat omnia.* (Sap. 15. 12.) C'est ce qui a fait dire à S. Basile, qu'il faut regarder l'Ecriture sainte comme une Pharmacie, qui fournit d'excellens et de souverains remèdes, spécifiques et propres à toutes nos infirmités.

Mais il faut lire les saintes Ecritures, pour y chercher Dieu et la vérité, pour connoître J. C., pour nourrir le feu sacré du S. Esprit dans son cœur, pour apprendre à enseigner. Il faut les lire avec une grande humilité, avec un cœur pur et saint, avec amour, avec crainte, avec un grand respect. Il faut les lire sans cesse. Il faut tâcher de s'en pénétrer en quelque sorte par la méditation, la prière et la mortification; d'en remplir encore plus son cœur que son esprit. Il faut plus d'amour que d'érudition pour pénétrer des paroles si divines; plus de componction que de recherche; plus de soupirs que d'argumens; plus de gémissemens fréquens que de raisons abondantes; plus de larmes que de paroles; plus de prières que de lectures. Munis de tels secours, nous comprendrons que tout ce qui y est enseigné, est la vérité; que tout ce qui y est recommandé, est la bonté; que tout ce qui y est promis, est la félicité; une vérité sans tromperie, une bonté sans mélange de malice, une félicité sans ombre de misère.

A la connoissance de l'Ecriture sainte, il faut joindre celle des Canons des Conciles, de la Doctrine des SS. Peres, de la Discipline de l'Eglise. C'est dans ces sources divines qu'un Prédicateur de l'Evangile puisera les eaux salutaires qu'il doit distribuer aux Peuples. C'est là qu'il trouvera les décisions de l'Eglise sur les points douteux ou obscurs de la Loi. *Ecclesiasticorum Canonum norma, nulli debet esse incognita Sacerdoti*, dit le Pape Innocent I. *Sciant Sacerdotes Scripturas sacras et Canones; ut omne opus eorum in prædicatione et doctrina consistat, atque ædificent cunctos, tam fidei scientiâ, quam operum disciplinâ*, disent le Concile de Toledel'an 633, et le Concile d'Arles l'an 813. Le Concile de Mayence en 847, recommande l'étude fréquente des saints Canons aux Prêtres, soit pour leur propre sanctification, soit pour l'instruction des Peuples. *Cum omnia Concilia Canonum, qui recipiuntur, dit-il, sint à Sacerdotibus legenda et intelligenda, et per ea sit eis vivendum et prædicandum, necessarium videmus, ut ea quæ ad fident pertinent, et ubi de exiurpandis vitiis et plantandis virtutibus scribitur, hoc ab eis crebè delegatur, et intelligatur, ut in populo prædicetur.*

La Doctrine des SS. Peres est une regle sûre qu'un Prêtre doit suivre pour sa conduite particuliere, et pour celle des ames que Dieu lui a confiées. Il y trouvera des secours : 1. pour interpréter l'Ecriture sainte, sur-tout pour ce qui regarde le sens mystique; car, en expliquant aux Fideles les divines Ecritures, ils avoient principalement en vue ce qui en fait la fin, l'amour de Dieu et du Prochain; ils songeoient beaucoup plus à échauffer le cœur qu'à instruire l'esprit; et au lieu d'occuper le Peuple, de questions qui ne l'auroient rendu ni plus sage. ni meilleur, ils ne pensoient qu'à l'instruire de ce qui lui étoit le plus utile : 2. pour l'explication des Dogmes de la Foi, sur-tout pour les articles combattus par les Hérétiques, dans les Ouvrages des SS. PP. que Dieu a spécialement suscités en certains temps, pour la défense des Dogmes attaqués; lesquels ont plus examiné, sur les point contestés, l'Ecriture et la Tradition, pour en tirer le sentiment de l'Eglise. Dieu ayant voulu donner à son Eglise, dans tous les siècles, des Peres et des Docteurs qui la défendissent contre les hérésies naissantes, nous devons les regarder sur ces points comme nos Maîtres et nos Docteurs. 3. Ils le doivent être encore pour ce qui concerne la Morale, dont ils s'occupoient sans cesse : car ils n'ont traité les Dogmes de la Foi qu'avec peu d'étendue, hors les cas où la nécessité les y obligeoit. En cela ils ont imité J. C., qui n'a parlé des Mysteres que très-sobrement; mais qui s'est expliqué fort au long sur la Morale, comme plus nécessaire et plus difficile à établir dans les ames, où elle est combattue par la cupidité.

Il est à propos encore qu'un Prêtre sache ce qu'il y a dans l'Histoire Ecclésiastique qui peut avoir rapport à la Morale, afin d'en tirer, non des connoissances stériles, mais une science pleine d'utilité et d'avantages pour en former les regles de sa vie, aussi bien que celles de la vie des autres. En étudiant tous les différens événemens des siècles passés, nous devenons plus prudents, sans qu'il nous en coûte. Car, s'il est vrai qu'on ne devient d'ordinaire prudent que par la triste expérience qu'on fait à ses propres dépens, et qu'après avoir appris ce que peuvent les passions et la cupidité, le temps et les circonstances, les bons et les mauvais conseils, ne peut-on pas dire aussi qu'en s'appliquant à la lecture de l'Histoire Ecclésiastique, on peut se faire, pour ainsi dire, un riche fonds

de prudence , sans être exposé à ces malheurs ; et des événemens passés tirer de justes conjectures pour les événemens futurs.

Nous avons dit qu'il est très-utile aux Prêtres d'être instruits de la Discipline de l'Eglise. Il seroit sur-tout à désirer que tous y eussent appris, 1. les regles qui regardent la vie, la conduite et les obligations des Clercs ; pour reconnoître qui étoient ceux qu'on choisissoit pour les élever à la Cléricature, et quels ils étoient ; comment ils s'acquittoient de leurs emplois ; quelle étoit la juste sévérité des saints Canons à l'égard de ceux qui étoient tombés ; afin que chacun tâchât de conformer sa vie à ces saintes regles. 2. Quelle étoit la maniere de vie des premiers Chrétiens ; comment ils prioient ; comment ils jeûnoient ; comment ils fréquentoient les Sacremens ; afin de tâcher de ramener peu à peu les Fideles à la pureté de ces premières mœurs, autant que la corruption et la tiédeur de nos jours peuvent le permettre. 3. Quelle étoit autrefois la conduite de l'Eglise à l'égard de ceux qui tomboient dans de grands péchés ; afin que si la foiblesse des hommes a engagé l'Eglise, comme bonne mere, à adoucir la rigueur des austeres pénitences des premiers siècles, les Confesseurs en tirent au moins les lumieres nécessaires pour se conduire avec sagesse dans l'imposition de la pénitence, et pour faire sentir aux pécheurs l'énormité des crimes qu'ils accusent, dont la plupart du temps on les voit peu touchés.

A l'égard des Théologiens que les Ecclésiastiques peuvent lire pour s'instruire de ce qu'ils sont obligés de savoir, ils doivent ne pas oublier que s'ils veulent acquérir cette *sainte Doctrine, selon laquelle ils doivent toujours exhorter et convaincre ceux qui s'y opposent*, il est essentiel qu'ils évitent d'écouter ces Auteurs qui enseignent plutôt une science toute humaine, fondée sur des raisonnemens tout humains, que la Doctrine Chrétienne ; ces hommes qui, *se conduisant au gré de leurs passions, n'ont point l'esprit de Dieu*, dit S. Jude. On doit tenir pour regle de ne regarder comme vrai dans les Ouvrages des Auteurs qui ont écrit sur la Morale dans les derniers temps, que ce qui est conforme à l'Ecriture, à la Tradition et à la Doctrine de l'Eglise. C'est une chose digne de larmes, que des hommes uniquement appuyés sur la foiblesse de leurs lumieres, ne jugent des voies du salut que par leur inconstance ; que malgré la Loi du Christianisme, qui ne connoît ni changement, ni vicissitude, et qui est appelée dans l'Apocalypse *un Evangile éternel*, nous voulions l'accommoder aux usages des temps, et que nous la croyions aussi changeante que nos cœurs qu'elle veut fixer. Nous sommes à présent obligés à tout ce que les premiers Chrétiens étoient obligés de faire, ou de fuir. Nos vices et nos vertus dépendent encore de la Loi de Dieu, comme ils en dépendoient alors. Le changement de temps n'entraîne point avec soi la variation des regles de l'Evangile ; autrement il faudroit à chaque siècle un Evangile nouveau. Tout ce qui est en J. C. *en qui le oui est toujours*, dit S. Paul, est ferme et très-véritable. Lorsque ce divin Sauveur a prédit à ses Apôtres les dérèglemens des derniers siècles, où chacun se laissera emporter au torrent de sa cupidité, a-t-il dit, pour s'accommoder au temps, qu'il relâchera quelque chose de la sévérité de sa Loi, ou qu'il excusera les hommes qui auront suivi les usages injustes et les maximes pernicieuses du monde ? Nullement ; parce que l'Evangile qu'il a annoncé à toutes les Nations, en toutes les langues, à tous âges, à tout sexe, et qui doit régner jusqu'à la fin des siècles, les condamne et les proscrire, sans les permettre par un

spécial privilege dans aucune des conditions du monde. *Le Ciel et la terre passeront plutôt*, dit J. C., *que tout ce qui est dans la Loi ne soit accompli parfaitement, jusqu'à un seul iota et à un seul point. Le Ciel et la Terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* J. C., dit S. Paul, *est le même aujourd'hui qu'hier, et il sera le même pendant toute l'éternité.*

Il paroît par tout ce que nous venons de dire de la science nécessaire aux Prêtres, qu'elle est d'une plus grande étendue qu'on ne pense. C'est par l'étude et l'Oraison qu'ils acquerront les lumières dont ils auront besoin ; ils doivent s'y appliquer fidèlement, pour devenir, à l'exemple de S. Jean, *des lampes ardentes et luisantes* : car il faut joindre l'ardeur et l'onction qui se puisent dans l'Oraison, avec la lumière qu'on acquiert en étudiant, suivant ces paroles de S. Bernard : *Lucere vanum, ardere parum ; lucere et ardere perfectum.* Rien de plus efficace pour acquérir la véritable sagesse, que la crainte de Dieu, la bonne vie, l'exercice des vertus, la méditation continuelle de la Loi de Dieu. C'est par l'observation fidelle de ses Divins commandemens, dit S. Augustin, expliquant ces paroles du Psaume 118, *A mandatis tuis intellexi*, qu'on parvient à l'intelligence des vérités qu'on desire de comprendre. C'est par l'obéissance qu'on rend aux préceptes connus, qu'on parvient à l'intelligence des Mystères cachés. *Vis Theologus fieri ? Per Dei præcepta incede*, dit S. Grégoire de Nazianze ; *actio enim gradus est ad contemplationem.*

Ce seroit s'abuser que de croire que l'obligation d'avoir la science que nous disons nécessaire aux Prêtres, ne regarde que ceux qui sont chargés du soin des âmes. Il est vrai qu'elle leur est encore plus nécessaire : mais tous les Prêtres sans distinction sont obligés de l'avoir, parce qu'ils ne sont pas élevés à cette dignité pour être fainéans et oisifs : leur Ordination les engage au contraire à un travail continuel : l'Evêque les en avertit en ordonnant. *Sacerdotem oportet offerre, benedicere, præesse, prædicare, et baptizare.* Le défaut de science doit exclure du Sacerdoce, comme le défaut de bonnes mœurs, selon un Concile d'Aix-la-Chapelle en 816. *Sicut iniqui et peccatores*, dit-il, *Ministerium sacerdotale assequi prohibentur ; ita et indocti et imperiti à tali Officio retrahuntur.* La raison qu'en donnent les Conciles et les saints Pères, est que l'ignorance, même dans les Prêtres les mieux réglés, cause souvent de très-grands maux ; de plus, la vie d'un Prêtre devient inutile, s'il est dépourvu de science.

Nous disons ci-après, en parlant des Irrégularités, que pour recevoir les Ordres, il faut n'être engagé dans aucune. Il faut encore n'être lié d'aucune Censure ; avoir reçu la Confirmation et la Tonsure ; avoir l'âge convenable à chaque Ordre ; garder les Interstices prescrits par l'Eglise. Celui qui seroit ordonné avant que d'avoir reçu le Baptême, ne seroit pas valablement ordonné. Celui qui entre dans l'état Ecclésiastique, doit déjà être parfait Chrétien, selon la pensée de saint Denys ; c'est pourquoi il doit être déjà confirmé. Cependant le défaut du Sacrement de Confirmation ne rendroit pas nuls, les Ordres déjà reçus. Le péché de celui qui se fait ordonner sans avoir reçu la Confirmation, par une négligence, ou par une ignorance condamnable, est de soi mortel, à cause de l'importance de la matière, et de la coutume générale de l'Eglise : il peut cependant devenir véniel par diverses circonstances. Il n'y a ni Suspense, ni

ni l'irrégularité à craindre, pour celui qui a reçu les Ordres avant le Sacrement de Confirmation : mais il est obligé de se faire confirmer, avant que de se faire promouvoir à un autre Ordre.

Nous parlerons de l'âge requis pour chaque Ordre, en parlant des Ordres en particulier. Quant au défaut d'âge, on lira ce que nous en disons, en traitant des Irrégularités.

Il y a des empêchemens qui rendent inhabiles à recevoir la Tonsure, et les saints Ordres, et à exercer les fonctions des Ordres quand on les a reçus. On appelle ces empêchemens, *Irrégularités* : nous en traiterons ci-après.

Le péché mortel ne rend pas l'Ordination nulle et invalide, parce qu'il n'empêche pas que celui qui reçoit le Sacrement de l'Ordre, ne reçoive le caractère et la puissance spirituelle qui l'accompagnent. Cependant, il est absolument nécessaire d'être exempt de tout péché mortel, pour recevoir la grâce qui est propre à ce Sacrement ; parce que l'Ordre est un Sacrement des Vivans, qui ne produit pas par lui-même la première grâce, mais seulement, une augmentation de celle qu'on a déjà. Ainsi ceux qui recevraient l'Episcopat, la Prêtrise, le Diaconat, avec une conscience souillée de quelque péché mortel, deviendroient coupable d'un nouveau crime.

Et comme par les autres Ordres on est destiné à des fonctions saintes qui regardent le Culte de Dieu, qui ont du rapport au Sacrement de l'Eucharistie, et sont subordonnés au Sacerdote, ceux qui reçoivent le Sous-Diaconat et les Ordres mineurs, en état de péché mortel, souillent la dignité de ces Ordres, agissent contre la fin pour laquelle ils ont été institués, font une profanation des choses saintes, et sont coupables d'une présomption criminelle, en entreprenant en cet état de vouloir conduire les autres. *Cum in quolibet Ordine aliquis constituitur dux aliis in rebus divinis*, dit S. Thomas, (*in 4. Sent. dist. 24. q. 1. a. 3. quæstiunc. 1.*) *in quolibet quasi presumptuosus mortaliter peccat, qui cum conscientia peccati mortalis ad Ordines accedit*. C'est pourquoi, dit le Catéchisme du Concile de Trente, on observe cette louable coutume dans l'Eglise ; que personne n'est admis aux Ordres sacrés, qu'il n'ait auparavant purifié sa conscience par le Sacrement de Pénitence. Laquelle coutume doit être observée pour tous les autres, selon le Concile de Bourges, en 1584. Can. 5. et celui de Rouen, en 1581.

A l'égard de la Tonsure, quoiqu'elle ne soit pas un Ordre, on ne peut dire cependant qu'on ne doive pas la recevoir en état de grâce ; car, ne seroit-ce pas se moquer de Dieu, mentir publiquement à la face de l'Eglise, et faire une action d'hypocrisie, que de déclarer à Dieu que l'on embrasse un état de vie plus saint et plus parfait, de protester qu'on se donne entièrement au Seigneur, qu'on le prend pour son héritage et sa portion, qu'on se consacre à l'Eglise pour ne vaquer qu'à ce qui regarde le culte Divin, tandis qu'on tient son cœur éloigné de Dieu, qu'on veut être son ennemi par le péché mortel, et entretenir une liaison avec le démon ? Parler ainsi avec de pareilles dispositions, c'est mentir au Saint-Esprit même, comme Ananie et Saphire, dit un ancien Evêque de France.

Des Interstices

Les Interstices sont certains intervalles de temps ordonnés par l'Eglise, qu'il faut rester dans un Ordre avant que de monter à un autre Ordre supérieur ; afin que les Ecclésiastiques puissent mieux être instruits de l'importance de cette profession, dit le Concile de Trente ; qu'ils puissent se former par la pratique, aux fonctions du sacré Ministère ; qu'ils apprennent à faire les Cérémonies de l'Eglise ; qu'ils connoissent ce qu'ils ont à suivre ; qu'ils s'instruisent de ce qu'ils ont à enseigner ; qu'ils se remplissent de l'esprit Ecclésiastique ; qu'ils oublient les maximes du monde ; qu'ils se remplissent de tout ce qui convient à la sainteté de leur profession, et des Loix de la Discipline de l'Eglise ; pour y conformer leur conduite. Dans ces intervalles on éprouve leur foi, leur piété, leur zèle, leurs mœurs, leurs inclinations, leurs talens, leur science, leur prudence. Cette épreuve faite avec sagesse et précaution, fait souvent découvrir ce que quelques jours de déguisement auroient aisément caché. *In quibuslibet Ecclesiæ gradibus*, dit S. Léon, (*Ep. 85. ad Episc. Affr.*) *providenter scienterque curandum est, ut in Domini domo nihil sit inordinatum, nihil præposterum*. S. Grégoire. (*Lib. 7. Ep. 5.*) dit : *Si ergo cujus vita talis constiterit, ut dignus sit promoveri, prius ministerio Ecclesiæ debet deservire ; quatenus longo exercitationis usu videat quod imitetur, et discat quod deceat ; ne forte onus regiminis conversationis novitas non ferat, et ruinæ occasio de provectis immaturitate consurgat*. C'est pourquoi le Concile de Trente a fait connoître qu'il desiroit que les Evêques ne dispensassent les Interstices, que pour de bonnes raisons : *Nisi necessitas aut Ecclesiæ utilitas, judicio Episcopi aliud exposcat*. Les Supérieurs Réguliers n'ont pas le pouvoir d'en dispenser leurs Religieux.

Ceux qui, sans avoir gardé les Interstices, et sans en avoir obtenu la dispense, se font promouvoir aux Ordres sacrés, pechent grièvement ; mais ils n'encourent ni Suspende, ni Irrégularité. Le Concile de Trente, en ordonnant d'observer les Interstices, n'y ajoute aucune peine. Ce Concile laissant aux Evêques l'exécution de ce Règlement, a cru qu'ils ne manqueroient pas d'en punir les transgresseurs, parce qu'ils sont en effet très-coupables, et que s'ils échappoient à la Justice des hommes, ils n'échapperoient pas à la Justice Divine.

Le Concile de Trente (*Sess. 23. cap. 11. de Reform.*) ordonne qu'on garde les Interstices entre les quatre mineurs ; mais il ne détermine pas la durée de ces Interstices, la laissant à la disposition des Evêques.

Pour les Ordres sacrés, ce Concile a réglé que l'intervalle doit être d'une année depuis le dernier des Ordres moindres, jusqu'au Sous-Diaconat ; d'une année au moins entre le Sous-Diaconat et le Diaconat ; d'une année au moins entre le Diaconat et la Prêtrise ; de sorte qu'on ne reçoive aucun Ordre supérieur, qu'après avoir été éprouvé durant un an dans les fonctions de l'Ordre inférieur. (*Sess. 23. cap. 11, 13 et 14. de Reform.*)

Il faut observer qu'il n'est pas nécessaire que cette année soit composée des

douze mois entiers. Il suffit que ce soit une année Ecclésiastique; par exemple, depuis les Quatre-Temps de Décembre d'une année, jusqu'aux Quatre-Temps de Décembre de l'année suivante.

Le Concile de Trente, (*Sess. 23. cap. 13. de reform.*) défend de conférer deux Ordres sacrés en un même jour. Nous disons ci-après, en traitant des Irregularités, que celui qui, sans la permission de son Evêque, oseroit recevoir le même jour les Mineurs et le Sous-Diaconat, seroit suspens des fonctions de cet Ordre sacré, et irrégulier pour les Ordres supérieurs.

Il n'est pas permis présentement, de recevoir un Ordre supérieur avant que d'avoir reçu les Ordres inférieurs; ce que les Canonistes appellent être ordonné *per saltum*. Cependant, celui qui auroit reçu un Ordre supérieur avant que d'avoir reçu les Ordres inférieurs; seroit ordonné valablement; à moins qu'il ne s'agit de la promotion à l'Episcopat, sans avoir reçu la Prêtrise. Cette dernière Ordination seroit nulle; parce que l'Episcopat, renferme dans son essence, le Sacerdoce. Il suppose nécessairement le caractère de la Prêtrise dans celui qu'on veut consacrer Evêque.

Celui qui a reçu un Ordre *per saltum*, est suspens par le seul fait de l'Ordre ainsi reçu. Il paroît plus conforme au texte du Droit, de dire que cette suspension est *latæ sententiæ*. Le Concile de Trente le suppose même en disant, (*Sess. 23. cap. 14. de Reform.*) que l'Evêque pour les causes justes et légitimes pourra dispenser ceux qui auront été promus *per saltum*, pourvu qu'ils n'aient point fait les fonctions de l'Ordre auquel ils auront été promus; d'où on peut conclure, que ce Concile juge que l'Evêque ne peut accorder la dispense à celui qui a exercé un Ordre supérieur auquel il a été élevé *per saltum*, parce qu'en faisant ces fonctions il a violé la suspension, et est tombé par-là dans l'irrégularité; et par conséquent que ce Concile suppose cette suspension encourue par le seul fait.

Lorsqu'un Ecclésiastique a été promu à quelque Ordre *per saltum*, l'Evêque doit examiner si c'est par malice, par négligence, ou par ignorance qu'il n'a pas reçu l'Ordre inférieur, afin de lui imposer une pénitence convenable à sa faute. S'il n'a point fait les fonctions de l'Ordre reçu *per saltum*, l'Evêque peut pour des causes justes et légitimes, lui permettre de les faire, selon le Concile de Trente dans le texte que nous venons de citer, dont le Décret est en usage dans ce Royaume. Mais l'Evêque, avant que d'accorder cette permission, doit conférer l'Ordre qui a été omis; et jusques-là le promu *per saltum* ne peut faire les fonctions de celui qu'il a reçu. Ce qui est dit ici de l'Ordre, doit s'entendre de la Tonsure même, sans laquelle on ne peut recevoir les Ordres supérieurs, comme l'a déclaré la sacrée Congrégation en 1588.

Nous établissons ci-après, en parlant des Irregularités, que celui qui fait les fonctions d'un Ordre sacré qu'il n'a pas reçu, est irrégulier. Il s'ensuit de-là que le Clerc promu *per saltum*, devient irrégulier s'il exerce l'Ordre qu'il a omis, quoique cet Ordre soit éminemment contenu dans l'Ordre supérieur qu'il a reçu.

Pour encourir l'Irregularité attachée à l'exercice d'un Ordre qu'on n'a pas; il faut exercer sérieusement cet Ordre; car celui, par exemple, qui l'exerceroit en badinant et pour se divertir, pourroit pécher grièvement, eu égard aux circonstances, mais il ne deviendrait pas irrégulier. Il faut l'exercer *seriè-*

ment ; parce que le Droit en défendant l'exercice d'un Ordre qu'on n'a pas , condamne la témérité et la présomption du coupable ; ainsi celui qui dans la bonne foi, par inadvertance, non par une ignorance affectée, exerceroit une fonction, ou qu'il croit appartenir à l'Ordre qu'il a reçu, ou d'un Ordre qu'il croit avoir, ne seroit pas irrégulier.

Enfin, pour tomber dans cette Irrégularité, il faut exercer d'office et solennellement, un Ordre non reçu. On appelle exercice d'office et solennel d'un Ordre, celui qui ne peut appartenir qu'à quelqu'un qui a reçu véritablement cet Ordre, et qui se fait avec les habits et les cérémonies prescrites par les Canons ; par exemple, celui qui chante l'Épître à l'Eglise à la Messe sans Manipule, comme péuvent faire les Laïques et les simples Clercs, non avec un Manipule qui appartient aux Sous-Diacres, n'est pas censé exercer le Sous-Diaconat, et par conséquent ne devient pas irrégulier.

Nous ne parlons pas ici que de l'exercice des Ordres sacrés ; parce que celui qui exerce les Ordres mineurs qu'il n'a pas encore reçus, n'est pas pour cela irrégulier.

Il n'appartient qu'à l'Evêque Diocésain, et non à celui qui confère les Ordres en vertu des Dimissoires, d'accorder la dispense des Interstices. Le pouvoir d'ordonner, et celui de dispenser, sont des choses différentes et séparées ; et il n'y a aucune liaison nécessaire entre ces deux pouvoirs.

Des Dimissoires.

PAR les Dimissoires on entend les Lettres par lesquelles un Evêque étant empêché d'imposer les mains à un de ses Diocésains, le renvoie pour ce sujet à un autre Prélat.

Chacun sera ordonné par son propre Evêque, dit le Concile de Trente. (*Sess. 23. cap. 8. de Reform.*) Autrement celui qui aura ordonné, sera suspens pour un an de la Collation des Ordres ; et celui qui aura été ordonné, de la fonction des Ordres qu'il aura reçus, tant et si long-temps que son propre Ordinaire le jugera à propos. Puisqu'il n'y a que le propre Evêque qui de droit, puisse conférer la Tonsure et les Ordres à ses Diocésains, il faut en conclure qu'il n'y a que lui qui puisse leur donner des Dimissoires pour les recevoir.

Le Pape Boniface VIII (*Cap. Cum nulli, de temp. Ordinat. in 6.*) dit qu'on ne peut avoir trois Evêques par lesquels on a la liberté de recevoir les saints Ordres ; savoir, celui de la naissance, celui du domicile, et celui du Bénéfice.

L'usage le plus commun et le plus ordinaire en France, est qu'on s'adresse à l'Evêque de la naissance pour être ordonné, ou obtenir un Dimissoire. L'Assemblée générale du Clergé, en 1155, fit une Délibération, par laquelle les Evêques sont exhortés de ne donner les Ordres qu'à ceux qui sont de leurs Diocèses par la naissance.

Par l'Evêque de la naissance, on ne peut pas entendre celui dans le Dio-

cèse duquel on n'a fait que recevoir le Baptême. Il faut encore remarquer, que quand un homme est né par hasard dans un Diocèse où ses parens n'avoient point de Domicile, on ne doit point recourir pour l'Ordination à l'Evêque de ce Diocèse-là, mais à celui de ses parens. La raison est, que le Droit et l'usage regardent ceux qui sont nés de cette manière en des Pays étrangers, comme s'ils avoient pris leur naissance dans la maison de leurs parens. *Subditus ratione originis is tantum sit ac esse intelligatur*, dit le Pape Innocent XII, qui naturaliter natus est in illâ Diœcesi, in quâ ad Ordines promoveri desiderat: dummodò tamen ibi natus non fuerit ex accidenti; nempe ratione iuneris, officii, legationis, mercaturæ, vel cujusvis alterius temporalis moræ seu permanentiæ ejus patris in illo loco; quo casu nullatenus ejusmodi fortuita natiuitas, sed verè tantum et naturalis patris origo esse attendenda.

On doit conclure des délibérations du Clergé dans les Assemblées en 1655, et de 1660, qu'il est très-expédient que les Evêques n'ordonnent que ceux qui sont nés leurs Diocésains, ou qui ont des Dimissoires de leurs Evêques de naissance; et qu'il est à souhaiter qu'on se tienne à cet usage, parce qu'il paroît être de l'intérêt de l'Eglise d'attacher ceux qui prétendent aux Ordres à un seul Evêque, et que celui de la naissance est immuable; au lieu que celui du domicile, et du Bénéfice, sont sujets au changement, chaque Clerc pouvant quitter son ancien domicile, et prendre un nouveau Bénéfice; d'où il s'en suit que la liberté de pouvoir recourir à l'un de ces trois Evêques pour l'Ordination, peut souvent donner occasion à des fraudes sans nombre.

Cependant, on ne doit pas dire qu'on ne peut en France être ordonné licitement que par l'Evêque dans le Diocèse duquel on est né; et qu'on y encourroit les Censures portées contre ceux qui se font ordonner par un Evêque étranger, si on recevoit les Ordres de son Evêque de domicile ou de Bénéfice. La disposition du Pape Boniface, dont nous venons de parler, sur les trois Evêques d'Ordination, n'a été révoquée ni par le Concile de Trente, ni par aucune autre Loi.

Par l'Evêque du domicile, plusieurs Auteurs entendent celui dans le Diocèse duquel on a établi son habitation, avec dessein d'y demeurer toujours et non point en fraude; quand même il n'y auroit pas long-temps qu'on y demeure. Mais tous conviennent que si on n'y demeureroit qu'en qualité d'Ecolier, ou de Soldat, ou d'Officier d'armée, quelque long-temps qu'on s'y fût arrêté, on ne devroit pas passer pour y être domicilié; parce que ces sortes de personnes comptent ordinairement retourner dans leur Pays natal.

Plusieurs Conciles, tels que celui de Palencia en 1322, de Milan en 1576; d'Aix en 1595, et un de Mexique, ont voulu qu'on n'accordât le droit de domicile à l'égard de l'Ordination, qu'à un séjour pendant un temps considérable et de plusieurs années, et non à la seule volonté d'habiter dans un Diocèse.

Il est à propos d'user de précaution, quand quelqu'un se présente pour être ordonné en qualité de domicilié dans un Diocèse; car il arrive souvent que des gens qui sont liés de quelque Censure, ou notés de quelque défaut qui n'auroient pu échapper à la connoissance de leur Evêque de naissance, établissent leur domicile dans un autre Diocèse pour s'y faire ordonner.

L'Evêque du Bénéfice est celui dans le Diocèse duquel un Clerc possède paisiblement, ou en titre, ou en commande, un Bénéfice Ecclésiastique, soit simple, soit demandant résidence, d'un gros ou d'un modique revenu, pourvu qu'il soit suffisant pour son entretien, les charges déduites. Mais si le Bénéfice étoit d'un très-petit revenu, on estime qu'il y auroit présomption de fraude, et que ce Clerc devroit alors être ordonné par son Evêque de naissance.

A présent que les Ecclésiastiques possèdent des Bénéfices où ils ne résident nullement, et qu'il y en a qui en possèdent en plusieurs Diocèses, l'Evêque qui veut ordonner un Clerc à raison du Bénéfice, doit lui demander une attestation de ses vies et mœurs, par l'Evêque du lieu de la naissance, s'il peut en rendre témoignage; ou de l'Evêque du domicile, qui doit connaître si un Ecclésiastique qui résidoit dans son Diocèse, vivoit régulièrement.

Si le Bénéfice n'étoit pas proprement un Bénéfice, n'ayant point été décrété, et que ce ne fût qu'un simple legs, ou une simple fondation, il ne suffiroit pas pour que l'Evêque de ce Bénéfice pût ordonner l'Ecclésiastique qui en seroit pourvu.

On peut encore regarder pour Evêque propre par rapport à l'Ordination, celui dont un homme a été Domestique pendant trois années entières et consécutives sans interruption; quoiqu'il ne soit pas son Diocésain, ni de naissance, ni de Bénéfice, ni de domicile. Mais l'Evêque qui a ordonné un Clerc en qualité de son Domestique, est obligé de lui donner *en même temps quelque Bénéfice réellement et sans fraude aucune*, dit le Concile de Trente. (*Sess. 23. cap. 9. de Reform.*)

Cependant un Evêque en ce cas, ne peut dispenser son Domestique du défaut de naissance, ni des Interstices, parce qu'il n'est l'Evêque propre de son Domestique, que par le privilège que lui accorde le Concile de Trente, dont par conséquent on ne peut étendre les termes au delà de leur teneur. Mais si un Evêque après avoir conféré la Tonsure à son Domestique, lui a donné un Bénéfice dans son Diocèse, il le peut dispenser des Interstices, parce qu'il est devenu de droit son Evêque propre du Bénéfice.

Le privilège accordé par le Concile de Trente n'autorise pas un Evêque à ordonner un de ses Domestiques qui auroit passé une partie des trois années auprès de son prédécesseur, et auroit achevé le reste auprès de lui; il faut qu'il ait été trois années entières avec lui. Ce privilège ne regarde point les Evêques titulaires, c'est-à-dire, qui n'ont que le titre d'Evêque, sans avoir de Diocèse.

Les Réguliers doivent recevoir les Ordres de leur Evêque Diocésain. Par l'Evêque Diocésain des Réguliers, on n'entend pas, l'Evêque du lieu de la naissance des Réguliers profès; c'est la décision de Boniface VIII. (*Cap. Cum nulli. de temp. Ordin. in 6.*) On n'entend pas aussi l'Evêque du Bénéfice; rarement les Religieux qui peuvent avoir des Bénéfices en sont pourvus avant que d'être engagés dans les Ordres; et de plus les Religieux de plusieurs Ordres sont inhabiles à posséder des Bénéfices.

On entend donc par l'Evêque Diocésain des Réguliers, l'Evêque du lieu où est situé le Monastère dont un Religieux est membre. Sur quoi il faut distinguer deux sortes de Réguliers. Les uns font vœu de stabilité dans un Monas-

tere, et n'ont pas accoutumé de changer de demeure; comme sont les Bénédictins qui ne sont point en Congrégation: ceux-là doivent s'adresser à l'Evêque dans le Diocèse duquel est situé leur Monastere, pour en recevoir les Ordres; ou en obtenir un Dimissoire, dont ils ont absolument besoin, outre les Lettres testimoniales de leurs Supérieurs, pour pouvoir être ordonnés par un autre Evêque. Il en faut dire de même de ceux dont le Monastere est de nul Diocèse, et immédiatement soumis au Saint Siege.

Il y a en second lieu des Réguliers qui ne sont attachés à aucun Monastere; comme sont les Mendians, qui changent de Maison selon la volonté des Supérieurs; ils ne doivent point être admis aux Ordres que par l'Evêque du Diocèse où est la Maison dont ils sont membres, et où ils ont leur obédience, ou à laquelle ils sont affiliés ou attachés; et quand cet Evêque ne donne pas les Ordres, ils ne peuvent être ordonnés par un autre, à moins qu'ils ne lui représentent une permission ou obédience de leurs Supérieurs, et une attestation comme l'Evêque de la Maison où est ce Régulier, est absent et ne confère pas les Ordres. Cette attestation doit être régulièrement donnée par cet Evêque, ou son Grand-Vicaire. On voit là-dessus un Règlement fait par les Assemblées générales du Clergé en 1625, 1635, et 1645.

Les Supérieurs Réguliers ne doivent pas de propos délibéré attendre le temps où l'Evêque de leur Maison est absent, ni le temps qu'il ne confère pas les Ordres, pour envoyer leurs Religieux les recevoir d'un autre Evêque. Cela est expressément marqué dans une Déclaration de la Congrégation des Cardinaux du 15 Mars 1596.

Pour les Religieux qui ne sont encore que Novices, n'étant point exempts de la Jurisdiction de leur Evêque de naissance, ils doivent se présenter à lui; ou du moins en obtenir un Dimissoire, s'ils desiront être promus aux Ordres pendant leur Noviciat.

Nous avons vu ci-dessus le Concile de Trente déclarer suspens ceux qui se seront faits ordonner par un autre que par leur propre Evêque, ou sans sa permission. Ils encourent cette suspense *ipso facto*; et ils ne peuvent en être relevés que par leur Evêque Diocésain; auquel ils doivent avoir recours pour en obtenir l'absolution. C'est ainsi que l'ordonne le Concile de Trente. (*Sess. 23. cap. 8. de Reform.*) S'ils exercent les Ordres reçus, au préjudice de cette Censure, Pie II, dans sa Bulle de 1461, qui commence par ces mots: *Cum ex Sacerdotum Ordinum*, décide qu'ils encourent l'Irrégularité. Le Pape Grégoire X, dans le Chap. *Eos qui, etc.* déclare expressément, que toutes les fois que, par quelque fraude que ce soit, on reçoit les Ordres d'un autre que de son propre Evêque, on encourt les peines portées par les Canons. D'où il s'ensuit que celui qui établit son domicile dans un autre Diocèse que celui de son Evêque de naissance, non pour y résider, mais pour se soustraire à la Jurisdiction ou à l'examen de son Evêque Diocésain, encourt les peines portées par le Droit, s'il se fait ordonner par l'Evêque de ce domicile.

Il faut en dire de même de celui qui se fait pourvoir d'un Bénéfice dans un autre Diocèse, pour éviter la Jurisdiction et l'examen de son Evêque Diocésain, ou avec intention de se défaire du Bénéfice, quand il aura reçu los Ordres. L'Evêque du Bénéfice ne peut point alors être regardé comme son propre Evêque.

Ceux qui ont reçu les Ordres furtivement, c'est-à-dire, qui, sans avoir été admis par l'Evêque, se mêlent avec les autres Ordinands, et reçoivent l'Ordination avec eux, encourent par le seul fait, la suspense des Ordres ainsi reçus. L'absolution de cette suspense est réservée au Pape. Et si la défense leur a été faite par l'Evêque, ou quelqu'un ayant son autorité, de se faire ainsi promouvoir aux Ordres, telle qu'est celle qui se fait au commencement de chaque Ordination à tous ceux qui sont présents, ils encourent encore une Irrégularité ou inhabilité aux Ordres supérieurs, dont ils ne peuvent pareillement être relevés que par l'autorité du S. Siege. L'excommunication dont l'Evêque menace ceux qui se feront ordonner en fraude, par la défense faite en son nom, selon la Rubrique du Pontificat Romain, au commencement de chaque Ordination, n'est qu'une excommunication *ferenda sententia*. On doit conclure de ce qui vient d'être dit, que celui qui en suppose pour lui un autre à l'examen de l'Evêque, et qui par cette supposition reçoit les Ordres, encourt les mêmes peines Canoniques, étant dans le cas de ceux qui sont ordonnés sans être admis, ni approuvés.

Le Grand-Vicaire de l'Evêque ne peut accorder les Dimissoires, à moins qu'il n'y ait une clause spéciale insérée dans ses Lettres de Vicariat, qui lui donne cette faculté.

Le Concile de Trente, (*Sess. 7. cap. 10. de Reform.*) défend aux Chapitres des Eglises Cathédrales, de donner des Dimissoires, la première année de la vacance du Siege Episcopal; si ce n'est à celui qui se trouveroit pressé de se faire promouvoir à quelque Ordre, à raison du Bénéfice qu'il auroit obtenu, ou dont il seroit prêt d'être pourvu.

Par les Diocésains pressés de recevoir les Ordres à raison de quelque Bénéfice, et auxquels les Chapitres, selon le Concile, peuvent accorder des Dimissoires, on entend ceux qui possèdent des Bénéfices, qui par le droit, ou le titre de la fondation, requierent que les Titulaires se fassent promouvoir à un certain Ordre dans un tel temps, à faute de quoi ils perdroient leurs Bénéfices. Mais si le défaut d'Ordre ne faisoit pas perdre ces Bénéfices, l'exception marquée en leur faveur par le Concile n'auroit pas lieu.

Ce Concile met encore le même cas de l'exception, en faveur de celui qui se trouveroit pressé d'être ordonné *par l'occasion d'un Bénéfice...*, qu'il seroit prêt d'obtenir. Les Docteurs ne conviennent pas sur le sens de ces termes, qu'il seroit prêt d'obtenir. Il semble plus probable de penser, que le Concile ne faisant mention que des Dimissoires pour les Ordres, n'a parlé que d'un Clerc déjà tonsuré qui auroit droit à un Bénéfice vacant, et qui manqueroit de l'Ordre que requiert ce Bénéfice; car il n'est pas à présumer que ce Concile ait voulu dire que celui qui n'est pas encore tonsuré, soit pressé de recevoir la Tonsure à l'occasion d'un Bénéfice vacant; l'entrée dans l'état Ecclésiastique dans la vue d'avoir un Bénéfice, n'étant pas selon l'esprit de l'Eglise, qui exige, pour y admettre, la vocation de Dieu.

Il faut croire que ce Concile n'entend point parler de celui à qui on veut résigner un Bénéfice; la bonne volonté de celui qui veut résigner ne donnant aucun droit à ce Bénéfice.

Ceux qui reçoivent les Ordres sur un faux Dimissoire, encourent la même peine,

peine, que nous avons dit ci-dessus que le Concile de Trente prononce contre ceux qui se font ordonner sans Dimissoire, ou sans la permission de leur propre Evêque. Le Concile de Trente, (*Sess. 7. cap. 10. de Reform.*) ordonne que ceux qui auront reçu les Ordres majeurs sur un Dimissoire du Chapitre de la Cathédrale le Siege vacant, hors les cas exceptés, *seront de droit même suspens de la fonction de leurs Ordres, tant qu'il plaira au Prélat qui remplira le Siege*; et que le Chapitre qui aura accordé un pareil Dimissoire sera soumis à l'interdit Ecclésiastique.

Un Dimissoire ne devient pas inutile, et n'est pas censé révoqué par la mort de l'Evêque qui l'a accordé; c'est pourquoi l'Assemblée générale du Clergé de France en 1655, fit un Règlement, pour engager les Evêques nouvellement promus, à révoquer tous les Dimissoires donnés par leurs Prédécesseurs, ou par les Chapitres, le Siege vacant.

Les Dimissoires qui ne sont accordés que pour un temps marqué, sont censés révoqués et deviennent inutiles, quand ce temps est passé.

Le Clergé de France, dans l'Assemblée générale de 1655, arrêta qu'on exhorteroit les Evêques à ne donner des Dimissoires que pour un seul Ordre, pour être reçu dans quatre, ou six mois.

Le Dimissoire qui est sans limitation de temps, n'expire que lorsqu'il est révoqué par l'Evêque qui l'a accordé, ou par son Successeur; cette révocation doit avoir été signifiée, ou à celui en faveur duquel est le Dimissoire, ou à l'Evêque à qui le Dimissoire est adressé, ou aux Evêques auxquels on présume que l'Ordinand le présentera. Celui qui se feroit ordonner sur un Dimissoire dont il ignoreroit de bonne foi la révocation, n'encourroit pas les peines portées par le Droit.

Par l'Art. 9. de l'Edit des *Insinuations Ecclésiastiques*, du mois de Décembre 1691, il est ordonné que les Dimissoires seront insinués dans le mois, au Greffe du Diocèse de l'Evêque qui aura conféré les Ordres; autrement les Ecclésiastiques ne pourront s'en servir devant les Juges Royaux dans les complaints bénéficiales, ni autres instances concernant leur état.

De la Tonsure Cléricale.

UN des plus grands services qu'on puisse rendre à l'Eglise, est de contribuer à lui donner des Ministres qui aient vraiment l'esprit de leur état. C'est pourquoi les Curés et les autres Prêtres doivent cultiver de bonne heure, les jeunes gens qu'ils trouveront dans les Paroisses avoir de l'inclination et de la disposition pour la Cléricature. Ils auront soin pour cela, de tâcher de les former peu à peu par leurs enseignemens et par les bons exemples, au service de Dieu et de l'Eglise; de les conserver dans l'innocence; d'éloigner d'eux les mauvaises compagnies; d'imprimer fortement la crainte de Dieu, son amour, et l'esprit de religion dans leurs cœurs, et de leur donner horreur de tout motif d'intérêt en entrant dans cet état. Il seroit bon aussi qu'ils leur

apprennent ou fissent apprendre de bonne heure à lire, à écrire, les principes de la langue latine, le plain-chant, à servir la Messe, etc.

Quand il s'agira de leur faire recevoir la Tonsure, avant que de les présenter à leur Evêque, ils doivent examiner, 1. s'ils ont l'âge compétent, c'est-à-dire, propre pour leur faire discerner l'état qu'ils embrassent, et pour connoître la différence de la pureté de la vie des Ecclésiastiques d'avec celle des Laïques; 2. s'ils ont de bonnes mœurs, un naturel docile, exempt de passions violentes, et porté à la vertu; 3. s'ils donnent des marques de vocation, et s'il y a lieu d'espérer qu'un jour dans le Clergé ils rendront service à Dieu et à l'Eglise; s'ils ont une ouverture suffisante pour les Lettres, une inclination constante et désintéressée à embrasser l'état Ecclésiastique, et de l'amour pour tout ce qui le concerne; 4. s'ils sont instruits des principes de la Foi, et s'ils savent ce que c'est que la Tonsure qu'ils veulent recevoir.

La Tonsure est une Cérémonie sainte établie par l'Eglise, pour entrer dans l'état Ecclésiastique et se disposer aux saints Ordres. Quoiqu'elle ne soit pas un Ordre, elle fait pourtant que ceux qui la reçoivent sont destinés par état à vaquer au culte de Dieu.

La Tonsure est donc une espece de Noviciat, pour éprouver si ceux qui ont été agréés au Clergé par cette cérémonie, se rendront dignes d'être élevés au rang de Ministres des Autels. C'est pourquoi on ne doit conférer la Tonsure qu'à ceux qui ont l'intention de se faire promouvoir aux Ordres, et qu'on juge pouvoir un jour avoir les qualités nécessaires pour y être admis. Ainsi ceux qui ont reçu la Tonsure, doivent commencer à vivre en Ecclésiastiques, et à en porter l'habit.

Quoique les Clercs qui ont la Tonsure, n'aient d'autres facultés qui leur soient propres, que celle d'assister en Surplis aux Offices de l'Eglise, ils peuvent cependant faire les fonctions des quatre Ordres moindres, au défaut de ceux qui les ont reçus, excepté les Exorcismes. Il est de la bienséance que les Clercs assistent les Prêtres dans l'administration des Sacramens plutôt que les Laïques, lorsque cela se peut.

Un des privilèges de la Cléricature, et celui dont on semble aujourd'hui faire plus de cas, est de pouvoir posséder des Bénéfices; et c'est une des raisons qui engagent les Evêques à user de beaucoup de précautions en donnant la Tonsure: car il peut arriver que celui qui est une fois tonsuré, obtienne des Bénéfices dont son Evêque le jugeroit indigne; et même y entre malgré lui, se pourvoyant ailleurs sur son refus, quoique ce refus soit juste.

On ne peut trop exhorter les Prêtres, et sur-tout les Curés, de faire tous leurs efforts pour inspirer aux jeunes Clercs cet esprit Ecclésiastique dont ils doivent être remplis eux-mêmes, et dont nous avons déjà parlé. Esprit Ecclésiastique qui est une participation abondante de l'Esprit même de J. C.; qui nous est donné pour mener une vie qui corresponde à la sainteté de notre état, et pour en faire les fonctions avec ferveur, et avec décence. Celui qui le possède, estime beaucoup cet état, a un attrait singulier pour les vertus qui lui conviennent le plus, un grand amour et de la facilité pour en faire les fonctions; et un ardent désir de se consumer pour la gloire de Dieu, le salut des âmes, et le service de l'Eglise.

Rien de plus nécessaire que cet esprit , soit pour entrer , soit pour se soutenir dans un état si saint ; et la meilleure marque qu'on y est appelé de Dieu , comme nous l'avons remarqué , c'est lorsqu'on en est animé. Pour l'acquérir , il faut se détacher de soi-même , et de l'esprit du monde si contraire à l'esprit de Dieu , vivre dans la retraite , et fréquenter des personnes de piété , lire souvent de bons Livres , et sur-tout le Pontifical qui exprime l'esprit de chaque Ordre ; de demander à Dieu ce divin esprit avec ferveur : *Dabit Spiritum bonum petentibus se. (Luc. 11. 13.)*

Il y a trois principales cérémonies pour la Tonsure. La première est , que celui que l'on doit tonsurer , se présente en Soutane , avec le Surplis sur le bras gauche , et un cierge allumé à la main droite. La seconde , que l'Evêque lui coupe les cheveux en cinq endroits , par devant , par derrière , aux deux côtés des oreilles , et au sommet de la tête ; pendant que le Tonsuré dit : *Dominus pars hæreditatis meæ et Calicis mei , tu es qui restitues hæreditatem meam mihi* : et que l'on chante ou récite le Pseaume : *Domini est terra* , etc. La troisième , que l'Evêque revêt le Tonsuré du Surplis , qu'il appelle l'habit de justice et de sainteté.

Celui que l'on doit tonsurer se présente avec la Soutane qui couvre tout le corps , et va jusqu'aux talons ; pour montrer que l'ame de ceux qui reçoivent la Tonsure , doit être ornée et entièrement revêtue des vertus Chrétiennes : *Sacerdotes tui induantur justitiam* ; et qu'ils doivent croître et persévérer dans l'exercice de ces vertus , jusqu'au dernier soupir de leur vie.

Cette Soutane est de couleur noire ; ce qui marque la mort et la mortification ; parce qu'ils doivent être morts au monde et à tout ce qu'il contient , et mourir continuellement aux desirs de la vie présente. Elle est encore la marque du deuil et de la tristesse ; pour leur faire comprendre , que non seulement la Tonsure les oblige à se priver des plaisirs et des récréations sensuelles ; mais même à pleurer sans cesse les péchés du Peuple : *Inter vestibulum et altare plorabunt Sacerdotes Ministri Domini* , et disent : *Parce , Domine , parce populo tuo*.

Le Cierge allumé que tient à la main droite , celui qui va être tonsuré , signifie qu'il a conservé l'innocence de son Baptême , ou réparé ses fautes par une sincère et digne satisfaction. L'Eglise ne recevoit pas autrefois à l'état Ecclésiastique ceux qui avoient commis quelque crime , sur-tout contre la chasteté , et ne reconnoissoit pour vertu vraiment digne de l'état Ecclésiastique , que celle qui se trouvoit dans l'innocence. Si cette sage et tendre Mere a été comme forcée par la corruption des siècles suivans , d'user de condescendance en se relâchant de la sévérité de cette discipline , elle ne dispense pas ceux qui avant que de recevoir la Tonsure , ont eu le malheur de perdre l'innocence de leur Baptême , de la réparation de leurs crimes par de dignes fruits de pénitence et par une pureté de vie capable d'effacer leurs fautes passées.

Ce Cierge allumé marque encore au Tonsuré , qu'il doit être la lumière des Fidéles par sa doctrine et son bon exemple ; qu'il doit enflammer un chacun par la ferveur de son zèle.

Enfin , ce Cierge allumé signifie la grace que l'Evêque demande pour le Tonsuré , en priant le Seigneur de le délivrer de tout aveuglement spirituel et humain ; de cette prudence mondaine et charnelle suggérée par le démon , par le monde ,

l'ambition ou l'avarice , ou par tout autre motif indigne de la sainteté de cet état.

L'Evêque coupant les cheveux aux quatre coins et au milieu de la tête, marque le retranchement de tous les cheveux , comme il se faisoit autrefois ; pour signifier un entier renoncement au monde, et la disposition où on doit être d'user le moins que l'on peut des choses de cette vie. La Tonsure des cheveux sur le front , comme pour empêcher qu'ils ne tombent sur les yeux , et les offusquent , signifie que les Clercs doivent desirer d'être délivrés de l'aveuglement spirituel qui les empêche de considérer sans cesse les vérités de l'Evangile. Elle marque encore qu'ils ne doivent pas tant se mettre en peine, ni travailler à l'avenir pour les nécessités de la vie. La Tonsure derrière la tête , signifie que le Tonsuré doit oublier toutes les miseries et bagatelles du siècle ; qu'il doit *oublier tout ce qui est derrière lui , pour s'avancer toujours vers ce qui est devant lui*, à l'exemple de S. Paul : ce qui ne marque pas seulement le renoncement aux choses temporelles , mais aussi le progrès et l'avancement qu'on doit toujours faire dans la voie de Dieu, sans considérer ce qu'on a déjà fait. La Tonsure au dessus des oreilles , signifie que les Ecclésiastiques doivent particulièrement à ses ordres et à ses saintes inspirations. Enfin , la Tonsure au sommet de la tête , signifie qu'un Ecclésiastique ne doit s'occuper que des choses du Ciel : elle est faite en forme de couronne, pour marquer la perfection de la vie à laquelle les Clercs sont appelés , et qu'ils commencent déjà à participer en quelque sorte à la Royauté spirituelle attachée au Sacerdoce de J. C. Cette couronne représente celle d'épines de notre divin Sauveur ; pour apprendre aux Ecclésiastiques , qu'en cette qualité ils sont encore plus obligés que les simples Fideles à souffrir et à porter leurs croix , étant dans un état plus difficile et plus dangereux.

Le Surplis qui se donne au Tonsuré pour lui apprendre le nouveau genre de vie qu'il entreprend , marque par sa blancheur , 1. l'innocence et la pureté de vie requise dans un Clerc ; 2. l'attention avec laquelle il doit conserver cette innocence et cette pureté , rien n'étant plus susceptible de se ternir que la blancheur ; 3. la gloire dont il sera revêtu dans le Ciel , si la sainteté de sa vie répond à la sainteté de sa profession.

La fin de la Tonsure est donc de consacrer une personne à Dieu d'une manière particulière , pour le servir dans l'état Ecclésiastique ; de sorte que celui qui la reçoit change d'état , et appartient à Dieu d'une manière plus spéciale que les Laïques. Il est appelé Clerc , à cause qu'il est la portion de Dieu , et que Dieu est la sienne. Il est aisé de conclure de-là , quel zèle il doit avoir pour sa propre perfection , étant destiné à travailler un jour à celle des autres ; combien il est essentiel qu'il ne perde point de vue la grandeur de son état , qui demande une vie toute angélique.



Des Ordres Mineurs.

C'EST par le sentiment de l'Eglise et des Saints, qu'on doit juger de l'excellence des Ordres mineurs ; et c'est peut-être pour ne les pas assez estimer, et pour n'en avoir pas reçu la grace et l'esprit, que plusieurs Ecclésiastiques s'acquittent si mal de leurs fonctions : car les vertus et la grace propre à chacun de ces Ordres, sont d'un grand usage pour l'administration du Sacerdoce ; ainsi qu'il paroitra par le détail que nous en ferons dans la suite.

On doit donc les regarder comme des degrés Ecclésiastiques, et des Ordres qui donnent rang parmi les Ministres du Sanctuaire : dans les premiers Siecles, l'Eglise croyoit beaucoup récompenser la vertu de ceux qui avoient confessé la Foi devant les Tyrans, en les faisant Portiers, ou Lecteurs ; comme S. Cyprien le témoigne.

Nous avons dit ci-dessus que les quatre Ordres moindres, reçus dans l'Eglise Latine, sont les Ordres de Portier, de Lecteur, d'Exorciste, et d'Acolyte. L'Eglise Grecque ne les a pas tous reconnus. On ne regarde pas ces Ordres comme un état permanent où l'on doive passer le reste de ses jours, mais comme une épreuve pour se préparer aux Ordres supérieurs : c'est pourquoi on n'y doit admettre que ceux qu'on juge pouvoir se rendre dignes d'être promus aux grands Ordres.

Il est rare aujourd'hui que ceux qui ont les quatre Ordres moindres en fassent les fonctions. Les Portiers ne sont plus chargés de la garde des portes de l'Eglise, et du soin des Cloches. Il n'y a plus de fonctions particulieres aux Lecteurs ; les Prêtres, les Diacres, les Sous-Diacres, les simples Clercs même, lisent les Leçons à l'Office, et font les autres fonctions qui pourroient regarder les Lecteurs. Les Prêtres bénissent le pain et les fruits nouveaux ; c'est à eux qu'on réserve dans l'occasion l'exercice du ministère des Exorcistes. Les Clercs et même les Laïques remplissent souvent les devoirs des Acolytes.

Néanmoins l'Eglise à toujours voulu conserver les quatre Ordres moindres, comme des monumens précieux de l'ancienne Discipline ; afin d'apprendre à ceux qui aspirent aux Ordres sacrés, la nécessité qu'il y a de s'éprouver avant que de s'y présenter ; et combien l'on employoit de temps dans la primitive Eglise à cette épreuve, qui ne se faisoit que par degrés et par intervalles. Elle leur fait aussi par-là connoître que bien-loin qu'il y ait dans l'Eglise aucun emploi bas et abject, ils sont tous respectables ; puisqu'il a fallu passer par tous ces exercices pour arriver au Sacerdoce, qui est la dignité la plus relevée dont l'homme puisse être revêtu. Le Concile de Trente auroit bien voulu rétablir l'ancienne Discipline, selon laquelle ceux qui avoient les Ordres mineurs avoient des fonctions particulieres : il a même marqué souhaiter avec ardeur, qu'on les exerçât avec la même exactitude que dans les premiers siecles. Si cela étoit, l'Office divin se feroit avec plus de révérence, de piété, et d'édification, pour le Clergé comme pour le peuple ; les Ecclésiastiques se disposeroient avec plus d'application aux Ordres supérieurs, en faisant une espece de Noviciat dans l'exercice des moindres ; et les Evêques choisiroient avec plus d'assurance ceux qu'ils voudroient élever aux Ordres sacrés.

Du Portier.

L'Ordre de Portier est celui qui donne la puissance d'ouvrir et de fermer les portes de l'Eglise, pour y admettre ceux qui en sont dignes, et en exclure ceux qui en sont indignes, comme les Hérétiques et les Excommuniés dénoncés; avec obligation de prendre soin de tout ce qui y est renfermé. Les Portiers avoient autrefois la fonction de veiller à ce que le Peuple n'approchât trop près de l'Autel pendant la célébration du saint Sacrifice, et de prendre garde qu'on n'interrompit le Prêtre qui l'offroit.

L'Evêque en conférant l'Ordre de Portier, fait toucher aux Ordinands les Clefs de l'Eglise. L'Archidiacre leur fait ensuite sonner une cloche, en la leur présentant; pour leur dire que leur fonction est de sonner les cloches, afin de marquer aux Fideles les heures de la Priere.

Le Portier doit avoir un grand zele pour le bon ordre et la décence dans les Eglises. Ce qui doit faire sentir aux Ecclésiastiques l'obligation d'instruire souvent les Peuples du respect qui est dû aux Eglises; de s'opposer avec discrétion aux irrévérences qui s'y commettent; et pour le faire plus efficacement, d'être eux-mêmes un exemple de modestie et de retenue dans les saints Lieux, pénétrés de la Majesté de Dieu qui y réside; enfin, d'avoir soin que les Eglises, les Autels, et les Vases sacrés, les Ornemens, les Linges soient propres, et généralement tout ce qui sert au culte divin.

L'Evêque recommande au Portier dans l'Ordination, de tâcher par la régularité de sa conduite et par sa piété, d'ouvrir à Dieu les cœurs des hommes qui sont sa maison, et de les fermer au démon; ce qui fait voir qu'il doit avoir un zele ardent du salut des Ames, sans lequel tout Ecclésiastique n'est proprement qu'une Idole et un corps inaniné.

Du Lecteur.

L'Ordre de Lecteur donne par Office, la puissance de lire l'Ecriture Sainte dans l'Eglise, pour l'instruction des Peuples; l'on peut en faire utilement les fonctions, en enseignant les élémens de la Foi et de la Doctrine Chrétienne aux simples et aux enfans dans les Catéchismes. Les fonctions des Lecteurs étoient autrefois de lire à haute voix les Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament à l'Office qui se faisoit la nuit. Lorsque l'Evêque devoit prêcher, ils lisoient au Peuple l'Histoire de l'Ecriture Sainte que l'Evêque devoit expliquer. Ils avoient en garde les Livres de la Sainte Ecriture. Ils bénissoient le pain et les fruits nouveaux. Ils enseignoient aux Catéchumenes et aux Enfans, les premiers élémens de la Foi.

Les vertus propres du Lecteur, sont une Foi vive des vérités de l'Evangile,

et des maximes du J. C. , pour être plus en état d'en convaincre les autres; du goût et de l'assiduité pour la lecture de l'Ecriture Sainte et des Livres de piété , afin d'y apprendre la science des Saints, tant pour sa propre utilité , que pour la communiquer aux autres; et un grand zele pour faire le Catéchisme , afin d'instruire les simples et les enfans des grandes vérités de la Religion.

On doit regarder cette dernière fonction, comme une des plus importantes du Ministère; car l'ignorance cause la perte de bien des âmes, qui périssent faute de trouver des personnes qui leur rompent le pain de la parole d'une manière qui soit à leur portée. Combien voit-on de Paroisses dont on pourroit dire : *Parvuli petierunt panem; et non erat qui frangeret eis!* C'est pourquoi , on ne peut trop recommander aux Curés de ce Diocèse , d'avoir soin que le Catéchisme se fasse exactement. Ils emploieront pour cela leurs Secondaires et leurs Clercs , lorsqu'ils ne pourront le faire par eux-mêmes. Ils ne peuvent que s'estimer honorés d'une fonction que les Apôtres mêmes de J. C. n'ont pas dédaigné de faire : car ils instruisoient familièrement; et J. C. assure qu'il a été envoyé pour enseigner les pauvres et les simples.

De l'Exorciste.

L'Ordre de l'Exorciste donne la puissance de chasser les démons des corps des Possédés, par l'invocation du Nom de Jesus-Christ. Si on trouvoit aujourd'hui dans les jeunes Exorcistes, l'innocence des premiers temps , on pourroit les employer à cette fonction : mais aujourd'hui elle est ordinairement réservée aux Prêtres , qui doivent même pour cela être commis spécialement par l'Evêque. Pour s'en acquitter, il faut une extrême horreur du péché , surtout du péché mortel, une grande pureté de cœur et de corps, une humilité profonde, l'esprit de mortification et de prière : *Hoc genus non ejiciunt nisi per orationem et jejunium.*

Comme l'Eau-bénite est particulièrement destinée contre les démons, il est du soin de l'Exorciste de préparer tout ce qu'il faut pour la bénir; d'assister le Prêtre quand il la fait; de prendre garde que les Bénitiers soient propres; et qu'elle ne manque pas à l'entrée de l'Eglise.



De l'Acolyte.

L'Ordre de l'Acolyte donne les fonctions d'allumer et de porter les cierges dans l'Eglise, de préparer le vin et l'eau pour le Sacrifice, et d'y servir à l'Autel. Toutes ces fonctions sont encore en usage ; et ceux qui ont reçu cet Ordre, doivent tenir à grand honneur de les exercer.

Dans les premiers Siècles, les Acolytes portoient les lettres que les Evêques s'écrivoient les uns aux autres, sur les affaires de l'Eglise. Ainsi, on exigeoit qu'ils fussent prudents, pour se garder des surprises des Païens, qui tâchoient par toute sorte de moyens de découvrir ce qui se passoit parmi les Chrétiens ; et il étoit important qu'ils fussent capables de garder le secret qu'on leur avoit confié.

Le Cierge allumé que porte l'Acolyte, signifie le bon exemple que lui et tous les Ecclésiastiques sont obligés de donner. Ils sont tous établis pour être la lumière du monde ; et ils doivent la répandre, en sorte que le Pere celeste en soit glorifié, et que ceux qui les voient en étant édifiés, soient encouragés à pratiquer la vertu : *Pensate quod suscipitis*, leur dit l'Evêque en les ordonnant ; *non enim Deo placere poteritis, si lucem Deo manibus præferentes operibus tenebrarum inservitis : sed sicut veritas dicit, luceat lux vestra coram hominibus*. Et plus bas : *Esote igitur solliciti in omni justitiâ, et veritate, ut et vos, et alios, et Dei Ecclesiam illuminetis*.

Rien n'est plus propre à faire voir aux Acolytes, qu'ils sont plus particulièrement obligés de vivre en enfans de lumière. Ils doivent se rendre principalement recommandables par la modestie ; dont S. Ambroise a tellement estimé l'excellence, qu'il l'appelle, *une portion de Dieu même*. Cette modestie doit surtout les accompagner aux saints Autels, dont leurs fonctions les approchent davantage que les autres moindres Ordres, parce qu'elle contribue beaucoup à porter les Peuples à la piété, et à leur donner une haute idée de nos Mystères, lesquels au contraire sent exposés au mépris, par l'extérieur immodeste et dissipé de ceux qui en sont les ministres et les dispensateurs. C'est pourquoi S. Ambroise rejeta de son Clerge, deux Sujets dont l'un avoit le geste indécent, et l'autre la démarche peu réglée ; et il ajoute, quand il en parle, qu'il ne fut pas trompé dans son jugement, parce que l'un et l'autre firent une très-mauvaise fin.

La fonction de l'Acolyte de servir par Office à la sainte Messe, demande une grande dévotion pour le Saint Sacrement. C'est de cet auguste Mystere que nous tirons toute notre gloire et notre véritable grandeur. J. C., le grand objet de notre culte, y est contenu réellement. Ainsi nous ne saurions faire paroître trop de zèle pour honorer ce Dieu caché et anéanti pour notre amour. Les Acolytes tâcheront donc d'exciter les Peuples à ce respect et à cette dévotion, et à visiter souvent le S. Sacrement. Ils en donneront les premiers l'exemple, en passant au moins toutes les semaines quelques momens au pied du Tabernacle. C'est l'attrait de tous les bons Ecclésiastiques, et ils ne sont jamais plus consolés que lorsqu'ils peuvent se tenir aux pieds du Sauveur.

Du

Du Titre Clérical.

LE titre clérical est une assurance d'une honnête subsistance qui peut être fondée ou sur un Bénéfice, ou sur un bien qui produise du revenu, ou sur la Profession Religieuse. Le Droit ancien et nouveau ont ordonné que nul ne seroit admis aux Ordres sacrés sans un titre Ecclésiastique, ou Patrimonial, capable de lui fournir un honnête entretien ; *n'étant pas de la bienéance*, dit le Concile de Trente, (*Sess. 21. cap. 2. de Reform.*) *que ceux qui sont entrés au service de Dieu, soient, à la honte de leur profession, réduits à la mendicité, ou contrains à gagner leur vie par des emplois indignes et sordides.* Autrefois il n'y avoit proprement que le titre du Bénéfice qui eût lieu ; parce qu'on n'ordonnoit personne qu'en l'attachant à une Eglise pour y faire les fonctions de son Ordre, d'être nourri sur les biens de cette Eglise.

L'usage s'étant introduit dans la suite, par le besoin d'un plus grand nombre de Ministres, de faire des Ordinations absolues, on a voulu que ceux qui seroient ordonnés de la sorte, eussent un titre de Patrimoine, pour s'entretenir honnêtement. Le Concile de Trente auroit fort souhaité pouvoir rétablir l'ancienne pratique de l'Eglise, de n'ordonner les Clercs que sur un titre Ecclésiastique, en les attachant par ce titre à une certaine Eglise au service de laquelle ils seroient obligés de travailler, afin d'éviter l'Ordination des Prêtres inutiles, fainéans et vagabonds. C'est pourquoi il ajoute à l'endroit cité ci-dessus, *qu'à l'égard de ceux qui n'ont que du bien de Patrimoine, ou des pensions, ne pourront être reçus aux Ordres à l'avenir que ceux que l'Evêque aura jugé y devoir être promus pour la nécessité ou pour le bien de ses Eglises.* Ainsi, le titre de Bénéfice est proprement le seul titre légitime pour l'Ordination ; et ce n'est que par une espede de dispense et par pure grace, qu'un Evêque confere les Ordres sacrés à un Clerc séculier sur un titre de Patrimoine, lorsqu'il le juge à propos pour le bien de son Eglise.

Ce Concile marque par-là, que non seulement il craignoit que la fréquence des Ordinations sans titre Ecclésiastique ne dégénéra en abus, mais aussi qu'il desiroit que tous les Prêtres ne fussent pas des vagabonds et des fainéans ; qu'au contraire ils s'appliquassent soigneusement au service des Eglises.

Ce Concile avoit si fort à cœur d'attacher et d'arrêter chaque Prêtre à une Eglise ou à quelque lieu de dévotion, qu'il ordonne (*Sess. 23. cap. 16. de Ref.*) que cela soit pratiqué dans l'Ordination, de quelque manière qu'elle se fasse, soit sur un titre de Bénéfice, soit sur un titre de Patrimoine, en défendant, sous peine de suspense, au Prêtre ainsi ordonné, de quitter sans permission de l'Evêque, l'Eglise à laquelle il aura été attaché.

Pour être ordonné sur un titre de Bénéfice, il faut en être canoniquement pourvu, en jouir paisiblement, et que le revenu en soit suffisant pour s'entretenir honnêtement. Ainsi, un Vicariat, ou une place amovible dans une Eglise, ne suffisent pas pour faire un titre. L'espérance ni même l'assurance d'obtenir quelque Bénéfice ou une Condjutorerie, ne sont pas des titres suffi-

sans pour l'Ordination , parce qu'elles n'emportent pas une possession de bien. Il faut encore que le Bénéfice qui sert de titre , rapporte annuellement , toutes charges déduites , la rente ordonnée par les Statuts et l'usage du Diocèse. Pour juger si un Bénéfice est d'un revenu suffisant pour un titre clérical , il faut encore avoir égard au temps , aux lieux , et aux personnes ; c'est pourquoi la taxe du titre clérical n'est pas égale dans tous les Diocèses ; et n'est pas toujours la même dans un Diocèse. En outre , un Evêque peut exiger plus de revenu pour une personne que pour une autre , eu égard à ses infirmités ou à sa condition.

Il n'est pas nécessaire qu'un Bénéfice soit lui seul d'un revenu suffisant , c'est assez qu'il le soit avec un autre Bénéfice compatible , ou avec un titre patrimonial qui de soi ne suffiroit pas pour l'entretien d'un Prêtre. Ainsi , si le Bénéfice n'est pas de la valeur requise pour le titre clérical par les Statuts du Diocèse , il faut que le Clerc y supplée par le Patrimoine.

Un Ecclésiastique pourvu d'un Bénéfice qu'il voudra faire passer pour titre , doit avoir soin de représenter à son Evêque ses provisions , et de justifier sa paisible possession , ce que le Bénéfice produit de revenu annuel , et quelles en sont les charges. Il est établi dans ce Diocèse que si le revenu , les charges déduites , ne monte pas à cent livres à quoi y est fixée aujourd'hui la taxe du titre clérical , il sera obligé de suppléer par un titre patrimonial.

Celui qui est ordonné sur un titre de Bénéfice , ne peut le résigner que son Evêque ne soit auparavant assuré qu'il a d'ailleurs de quoi subsister honnêtement. Si on avoit omis d'expliquer dans une résignation faite entre les mains du Pape , ou même dans une démission faite entre les mains d'un Evêque , que le titre Sacerdotal du résignant étoit attaché au Bénéfice résigné , elle seroit subreptice , et par conséquent nulle. *Lequel Bénéfice* , (sur lequel est passé le titre) *il ne pourra résigner* , dit le Concile de Trente , (*Sess. 21. cap. 2. de Reform.*) *sans faire mention qu'il a été promu sur ce titre ; et la résignation n'en pourra être admise , s'il n'est vérifié qu'il ait de quoi vivre d'ailleurs commodément , autrement la résignation sera nulle.* On excepte cependant trois cas où la résignation seroit bonne , quoiqu'on n'eût pas dit que le titre Clérical est attaché au Bénéfice résigné , 1. lorsqu'on le permute contre un autre Bénéfice d'égal revenu. 2. Lorsqu'on a quelqu'autre Bénéfice , ou du bien patrimonial , qui peut suffire pour son entretien. 3. Lorsqu'on résigne à la charge d'une pension suffisante pour s'entretenir honnêtement.

Pour établir le titre patrimonial , il faut une possession véritable et certaine de quelque bien immeuble portant revenu , ou de quelque rente perpétuelle ou viagère ; qui doit être , suivant l'usage de ce Diocèse , ainsi que nous venons de le dire , de la somme de cent livres. Ainsi , l'espérance , ou une simple promesse sans obligation , ou un legs fait de quelque héritage ou rente dans la jouissance duquel on ne doit entrer qu'après la mort du Testateur , ne sont pas des titres suffisans ; parce qu'il faut que celui qui aspire aux Ordres soit en possession , ou qu'il doive y rentrer en vertu de l'Ordination.

Tout titre faux , soit parce qu'il n'y a point de véritable donation , soit parce que le Donateur donne un bien qui ne lui appartient pas , ou qui est hypothéqué à des Créanciers ; soit parce que le Donateur n'a pas intention de donner véritablement le bien qui lui appartient , mais seulement de le donner en appa-

rence ; soit parce que la donation n'est pas faite à celui qui aspire aux Ordres ; soit enfin , tout autre titre fait en quelque maniere que ce soit , n'est pas suffisant pour l'Ordination , s'il ne donne pas une véritable possession d'un bien portant revenu.

Une possession constatée n'est pas suffisante pour servir de titre ; non plus qu'une véritable donation faite avec promesse de la part de l'Ecclésiastique de rendre , après la réception des Ordres , la chose donnée ; parce que ce n'est pas une possession véritable.

L'argent comptant ou des meubles ne peuvent pas servir de titre , non plus que le domaine direct d'un bien immeuble sans en avoir l'usufruit , ni un droit d'usufruit pour un temps seulement , ni une bourse de Collège ; parce que ce doit être un bien immeuble portant revenu , ou une pension , ou une rente pendant la vie de l'Ordinand.

L'Acte du titre clérical doit être dressé par un Notaire , en présence de deux témoins. Si l'Aspirant aux Ordres est en possession du fonds , ou que ce soit le pere et la mère qui le lui donnent , on le spécifiera dans l'Acte , en l'affectant pour son titre. Si c'est un fonds dont l'Aspirant est en possession , ce sera lui qui en le spécifiant l'affectera pour son titre. Si c'est le pere et la mere qui donnent le bien , ce sera à eux à assigner le titre sur ce qu'ils donnent. Si c'est une donation entre vifs , ou une pension viagere qu'on lui fait au cas qu'il reçoive les Ordres , il faut que la donation soit acceptée à cette condition par le Donataire , ou par son Procureur fondé de procuration pour cela. Si l'on assigne un titre qui fasse partie d'une succession qui n'est pas encore partagée entre les cohéritiers , il faut qu'ils soient présens à la constitution du titre , et qu'il y donnent leurs consentement. S'ils sont Mineurs , ils doivent être assistés de leurs Tuteurs ou Curateurs. Il faut sur-tout ne pas omettre dans l'Acte , que l'Aspirant commencera à jouir dès le jour qu'il aura reçu le Sous-Diaconat , des choses qui auront été affectées pour son titre.

Le titre patrimonial doit , selon l'Ordonnance d'Orléans , être certifié au moins par quatre Bourgeois , ou Habitans , ou Paroissiens solvables et dignes de foi , qui assurent que les biens et choses sur lesquelles le titre est assigné , appartiennent aux dénommés , qu'elles sont de telle valeur , toutes charges acquittées et déduites ; qu'elles ne sont sujettes à aucune dette ou hypothèque , qu'elles sont suffisantes pour payer et acquitter la rente annuelle promise pas la constitution du titre ; et il faut que ces Certificateurs soient garans de ladite valeur , qu'ils y engagent et hypothèquent tous leurs biens. S'il s'agit d'une pension ou rente viagere , ils doivent certifier qu'elle est bonne et valable , et qu'elle sera toujours payée par le primitif obligé , de la solvabilité duquel ils répondent.

De plus , l'Acte de constitution du titre clérical , doit être publié par trois jours de Dimanches ou Fêtes consécutifs , au Prône de la Messe Paroissiale des lieux où sont situées les choses affectées pour le titre et de la demeure de celui qui le fournit ; afin que ceux qui y sont intéressés puissent en avoir connaissance , et déclarer leurs prétentions. Le Curé ou Secondaire doit donner une attestation de cette publication , en la forme qu'on trouvera dans le Rituel ; après quoi le titre doit être présenté à l'Evêque Diocésain , pour être

reçu et approuvé de lui : on en laissera une copie ou grosse à son Secrétaire ; et ce titre , si l'on n'est pas pourvu de Bénéfice , ne pourra être aliéné , ni éteint , ni amorti sans sa permission , ni remis , ni chargé de pension , ni saisi , ni décrété en tout ou en partie , comme tenant lieu d'alimens. Il ne peut être sujet pendant la vie de celui auquel il a été assigné , aux hypothèques contractées depuis que le Clerc à qui il a été donné , a été promu aux Ordres sacrés ; ce qui se doit entendre , et des hypothèques créées par celui qui a constitué le titre , et de celles créées par celui en faveur duquel il a été constitué : on tient cependant que le titre clérical est sujet aux hypothèques antérieures créées par celui qui l'a constitué et fourni , nonobstant qu'il ait été publié et que les Créanciers ne se soient pas opposés.

Lorsque le Concile de Trente , (*Sess. 21. cap. 2. de Reform.*) en disant que les titres sur lesquels des Clercs ont été ordonnés , ne peuvent être aliénés , ni éteints , ni amortis sans la permission de l'Evêque , ajoute , *jusqu'à ce qu'ils aient obtenu quelque Bénéfice Ecclésiastique suffisant , ou qu'ils aient d'ailleurs de quoi vivre* , cela ne signifie pas qu'on puisse aliéner son titre sans permission de l'Evêque , lorsque l'on a un autre revenu suffisant ; car si cela étoit , il s'ensuivroit que l'on pourroit aliéner son titre sans permission , aussi-tôt que l'on auroit d'ailleurs du bien de quoi vivre , et que l'on pourroit ensuite aliéner ce même bien sans permission , puisqu'on le posséderoit sans aucune charge ; et ainsi l'on pourroit tomber dans cette nécessité que le Concile a eu dessein de prévenir par l'institution des titres patrimoniaux. Le sens des termes du Concile est donc que lorsqu'on a de quoi vivre d'ailleurs que de son titre , on peut faire substituer son Bénéfice ou son autre bien à la place de son titre ; et qu'après cette substitution faite , l'on peut aliéner ce qui servoit auparavant de titre. Le Clerc qui fait une contre-lettre , ou une promesse contre son titre clérical , et celui à qui elle est faite , pechent grièvement : il faut même regarder comme nulle une promesse par laquelle on s'engageroit à ne demander du titre qu'on reçoit qu'une telle somme ; ou à rapporter l'excédent à ses cohéritiers ; ou même à ne point tirer à conséquence cette donation faite , soit en fonds , soit en pension ; ou à rétrocéder au Donateur l'héritage donné.

Il est établi dans ce Diocèse de ne recevoir aux Ordres sacrés , aucun Religieux sous le titre de pauvreté , ou de la Profession Religieuse , qu'il ne rapporte une attestation de son Supérieur qui certifie qu'il a fait sa profession solennelle ; et qu'il ne jure qu'il a fait de son bon gré ses vœux , qu'il les ratifie et confirme de nouveau autant que besoin est. On suit en cela l'esprit du second Concile de Milan sous S. Charles en 1569. (*Decret. 23.*) Un Règlement arrêté dans les Assemblées générales du Clergé en 1625 , 1635 , et 1645 , sur l'Ordination des Réguliers , porte que les Evêques auront soin , avant que de recevoir aucun Religieux , de faire obliger la Maison dont il sera , de le retenir et conserver , ou de pourvoir à sa nourriture et entretien s'il en sort , pour quelque cause et prétexte que ce soit. Que si ladite Maison n'est fondée , stipulera ledit Evêque , que ledit Religieux n'en puisse être expulsé que par son avis , ou par celui de son Grand-Vicaire.

Ceux qui trompant leur Evêque , reçoivent le Sous-Diaconat sans titre , ou sous un titre faux , collusoire , et avec pacte de ne rien demander à un Donateur

prétendu ; enfin , ceux qui ne présentent qu'un titre insuffisant que des témoins affidés font valoir plus qu'il ne vaut , ou dont le titre est grevé d'hypothèques par lesquelles le fonds doit être absorbé en tout ou en partie , sont suspens par le seul fait : s'ils exercent ensuite l'Ordre reçu avec de pareils titres et dans cet état , ils tombent dans l'Irrégularité ; ils ne peuvent être absous , ni dispensés , ni même admis au Diaconat et à la Prêtrise , s'ils ne se pourvoient auparavant d'un titre suffisant et assuré. Il faut lire ce que nous disons ci-après , à ce sujet , en parlant des Censures spécialement réservées dans ce Diocèse.

Au reste , ce n'est pas là un point où on puisse aisément prétexter l'ignorance ; parce que tout homme qui se dispose à recevoir les saints Ordres , peut et doit être instruit des obligations que l'Eglise impose à ceux qu'elle veut bien y admettre.

Celui qui sans la permission de son Evêque , résigne ou aliène le Patrimoine sur le titre duquel il a été ordonné , pèche grièvement ; mais il n'encourt aucune suspension ; il n'y en a point de portée par les Loix Ecclésiastiques contre cette faute.

Un Clerc qui promet à son Evêque de ne lui rien demander pour son entretien , au cas qu'il l'admette aux Ordres sacrés sans titre , ou sur un titre modique , tombe dans la suspension de la fonction de ses Ordres en les recevant sous cette promesse. L'absolution de cette Suspension est réservée au Pape , selon le Chapitre. *Si quis ordinauerit. de Simonia.*

Un Clerc qui reçoit les Ordres sur une pension qu'un Titulaire d'un Bénéfice lui a consentie sur son Bénéfice , pour lui servir de titre , avec promesse de la part de l'Aspirant aux Ordres qu'il n'exigera point les paiemens de cette pension après qu'il aura été ordonné , encourt une suspension , s'il reçoit le Sous-Diaconat par cette voie ; et ne peut être promu aux Ordres supérieurs sans une dispense. (*Cap. Per tuas. de Simonia.*)

Il est à remarquer que ces deux dernières décisions sont fondées sur ce que dans ces deux cas , il se rencontre une paction simoniaque.

Du Sous-Diaconat.

LE Sous-Diaconat est un Ordre sacré qui donne le pouvoir de toucher et de préparer les vases sacrés , le pain , le vin , et l'eau , pour le Sacrifice ; de servir à l'Autel sous le Diacre , de chanter solennellement l'Eptre au saint Sacrifice de la Messe ; de verser l'eau dans le Calice où le Diacre a mis du vin ; et d'approcher durant le Sacrifice , plus près de l'Autel que ceux qui n'ont que les moindres Ordres. On l'appelle *sacré* , parce qu'il consacre ceux qui l'ont reçu , à Dieu et au service des Autels , d'une manière plus parfaite et plus particulière que les autres Ministres inférieurs ; et qu'il ne leur est plus libre de retourner à l'état Séculier , comme l'Evêque les avertit en les ordonnant.

Il faut avoir l'âge de vingt-deux ans pour recevoir le Sous-Diaconat : mais il

suffit d'avoir commencé la vingt-deuxième année. S'il ne s'en falloit qu'un jour ou même qu'une heure, que l'année prescrite par le Concile ne fût commencée, on ne pourroit pas être ordonné. Dans le doute si on a l'âge pour un Ordre, on ne doit pas le recevoir. Les années se comptent du jour de la naissance corporelle, et non du Baptême.

Comme en recevant le Sous-Diaconat, en s'engage solennellement de garder la chasteté, nul ne doit s'y présenter qu'il ne soit bien éprouvé, et qu'il n'ait lieu de croire qu'avec la grâce de Dieu et les moyens propres, il conservera inviolablement le don de continence, qui est si essentiel pour la sainteté et la vénération de l'état Ecclesiastique. Ces moyens sont la prière, puisque, dit le Sage, la continence est un don de Dieu, l'humilité, la méfiance de soi-même, la confiance en Dieu, l'exercice familier de la présence de Dieu, la fuite des occasions, de la bonne chère, de l'oisiveté, et sur-tout de la fréquentation des femmes; la mortification des sens, principalement de la vue; la dévotion au Très-Saint Sacrement de l'Autel, et envers la Très-Sainte Vierge mère et modèle de toute pureté.

Une autre obligation du Sous-Diacre est de réciter l'Office Divin ou le Bréviaire; nous parlerons dans la suite plus amplement de cette obligation.

L'Evêque dans l'instruction qu'il fait aux Sous-Diacres, les avertit encore qu'il est de leur ministère de laver les Palles, les Corporaux, et Purificatoires qui servent au Divin Sacrifice. Pour cela on doit avoir soin, avant que de les donner à blanchir, de les laver dans trois différentes eaux qu'on jettera ensuite dans la Piscine, et non dans un lieu profane. Au défaut des Sous-Diacres, c'est aux Diacres, ou aux Prêtres à le faire. On ne peut trop leur recommander la propreté dans les linges qui doivent servir au saint Sacrifice. Ceux qui le négligent, font connoître qu'ils ont peu de foi et de religion; il est honteux d'affecter plus de propreté pour une table profane, que pour la Table du Seigneur.

Les principales vertus du Sous-Diacre, outre la chasteté, et la dévotion dans les saints Offices, sont l'humilité, la patience, l'obéissance, et l'amour du travail. Il aura soin de s'y exercer, encore plus que dans les fonctions de son Ordre, s'il veut en conserver l'esprit et la grâce.

Ceux qui vont être promus au Sous-Diaconat, doivent se présenter revêtus d'une Aube ceinte, et le Cierge allumé à la main droite; pour marquer la pureté de la vie, qui doit avoir précédé, et n'avoir point été interrompue, mais toujours accompagnée de bonnes œuvres.

L'Evêque les avertit de faire attention à l'excellence de l'Ordre, et aux obligations qui y sont jointes; savoir, de chasteté perpétuelle, et de servir l'Eglise.

Les Ordinandes se prosternent et se couchent par terre, et l'Evêque, avec le Clergé et le Peuple, récite les Litanies des Saints, pour signifier l'importance des secours dont ils auront besoin, la grandeur et l'excellence de l'Ordre qu'ils vont recevoir; ils doivent s'humilier profondément, afin d'obtenir les grâces de Dieu nécessaires pour se soutenir dans un état aussi saint.

L'Evêque se levant et se tournant vers les Ordinandes qui demeurent étendus par terre, leur donne trois fois la bénédiction en disant : *Ut hos electos benedi-*

cre, sanctificare, et consecrare digneris ; afin de demander à Dieu qu'il les remplisse de tous ses dons, et de ses bénédictions abondantes ; qu'il les sépare de l'affection de toutes les créatures, pour les unir à lui ; qu'il les consume et perfectionne dans la charité et dans son amour. L'Evêque leur fait ensuite un discours pour leur représenter l'importance de l'Ordre, ses Offices et leurs significations, les pratiques conformes à ces significations, l'amendement de vie sur-tout à l'égard de certains défauts ; et tout cela pour les porter à recevoir l'Ordre avec les dispositions et la décence convenables. Il faut lire là-dessus et bien méditer ce que dit le Pontifical.

Les Cérémonies qui suivent, marquent les graces et les vertus nécessaires pour faire bon usage de l'Ordre. 1. La priere de l'Evêque à ce qu'il plaise à Dieu donner aux nouveaux ordonnés la grace, et l'esprit de diligence et d'obéissance, pour se bien acquitter de leur Office. 2. L'imposition de l'Amict, qui serrant le cou, marque la mortification de la voix, non seulement à l'égard des paroles vicieuses, mais à l'égard des indifférentes, et même des bonnes prononcées légèrement. 3. Le Manipule, qui signifie le fruit des bonnes œuvres. 4. La Tunique, qui désigne la joie, intérieurement pour bien faire les bonnes œuvres, et extérieurement pour l'édification du Prochain. Par ces trois sortes d'habits, l'Amict, le Manipule, et la Tunique, le cœur, la langue et les mains du Sous-Diacre sont appliqués au service de Dieu. On laisse les nouveaux ordonnés revêtus de ces habits, pour leur apprendre qu'ils doivent être persévérans dans la pratique des vertus signifiées par ces mêmes habits, et propres de leur état.

Du Diaconat.

LE Diaconat est un Ordre qui donne le pouvoir de servir solemnellement le Prêtre à l'Autel, quand il offre le Sacrifice du Corps et du Sang de J. C., et de chanter l'Evangile au saint Sacrifice de la Messe. C'est principalement pour le ministre de la Table sacrée, que les sept premiers Diacres furent ordonnés par les Apôtres.

Dans l'Eglise, on a toujours regardé le Diaconat comme un Ordre sacré ; et on lui a toujours donné le rang dans la Hiérarchie, immédiatement après le Sacerdoce.

Quoiqu'il ne soit pas de foi que le Diaconat soit un Sacrement, parce que cela ne paroît pas clairement, ni par l'Ecriture, ni par la Tradition, et que l'Eglise n'a rien déterminé précisément sur ce sujet ; néanmoins les Docteurs Catholiques en conviennent communément. Pour juger de l'excellence de cet Ordre, il ne faut que voir les précautions que prirent les Apôtres, et les qualités qu'ils demandèrent en ceux qui le reçurent les premiers. Ils assemblèrent l'Eglise, et exhortèrent les Fideles à choisir sept hommes d'entre eux d'une probité reconnue, pleins de l'Esprit Saint, et de sagesse, pour être élevés au Diaconat. Quand ils furent choisis, on les présenta aux Apôtres, qui leur imposèrent les

main en priant : cette cérémonie les remplit d'une nouvelle grace , et de force ; et les rendit capables de soulager les Apôtres dans le ministère de la Prédication et du Baptême. Tout cela marque qu'il s'agissoit d'un ministère sacré ; et la seule imposition des mains jointe à la prière , c'est-à-dire , à l'invocation du S. Esprit , qui est le même signe extérieur dont les Apôtres se sont servis pour ordonner les Evêques , et les Prêtres , et leur conférer la grace , suffit pour prouver que le Diaconat est un véritable Sacrement.

Il faut avoir l'âge de vingt-trois ans , pour être promu au Diaconat ; mais il suffit d'avoir commencé la vingt-troisième année.

La première et la plus noble fonction des Diacres , est de présenter au Prêtre , tout ce qui est nécessaire pour l'action du Sacrifice , et même d'offrir avec lui. C'est pourquoi dans le Pontifical , ils sont appelés par l'Evêque , *Communisti et Cooperatores Corporis et Sanguinis Domini*.

Quand les Fideles communioient sous les deux especes , ils leur distribuient le Sang de J. C. Cette fonction , selon S. Paul , demande une grande pureté de conscience et beaucoup d'épreuve ; *Diaconi probentur primum , et sic ministrent , nullum crimen habentes*. (2. ad Tim. 3. 10.)

La seconde fonction est d'administrer le Sacrement du Baptême. S. Philippe baptisa l'Enuque de la Reine Candace ; (Act. 8.) et le Pontifical dit expressément : *Diaconum oportet ministrare , baptizare , et prædicare*. Cependant les Diacres ne peuvent entreprendre de baptiser solennellement , qu'en l'absence et avec la permission de l'Evêque et du Prêtre , et lorsque la nécessité y oblige.

La troisième fonction est d'annoncer l'Evangile , à l'exemple de S. Etienne , et de S. Philippe , qui le prêchoient au Peuple. Ainsi les Diacres doivent avoir un grand amour pour l'Evangile , un zèle ardent de la gloire de Dieu et du salut des Ames , et toutes les vertus qui sont nécessaires pour annoncer dignement la parole de Dieu ; et , comme S. Paul , (1. Tim. 3. v. 9.) ils doivent conserver le Mystère de la Foi avec une conscience pure ; mais sur-tout avoir une force et un courage à l'épreuve de tout , pour résister au monde , au démon , et à tout ce qui s'oppose aux Maximes de l'Evangile. C'est cet esprit de force qui est communiqué dans l'Ordination , quand l'Evêque impose les mains à ceux qu'il ordonne Diacres , en disant ; *Accipe Spiritum sanctum ad robur , ad resistendum diabolo et tentationibus ejus*. Rien n'est plus nécessaire à un Ministre de J. C. Il doit compter que plus il remplira fidèlement ses devoirs , plus le monde et le démon s'élèveront contre lui pour le traverser. Les Diacres ne peuvent exercer la fonction de la prédication , sans une permission expresse de l'Evêque.

La quatrième fonction des Diacres , qui a même donné occasion à leur Ordination , est le soin des Pauvres : car nous lisons dans les Actes des Apôtres qu'on les choisit pour être chargés de la dispensation des aumônes , et qu'ils veilloient à la subsistance des Veuves et des autres Fideles qui étoient dans le besoin. Quoiqu'ils n'aient plus comme autrefois l'administration des biens de l'Eglise , ils doivent néanmoins , pour conserver le premier esprit de leur état , être animés d'une grande charité pour les Pauvres ; se regardant comme leurs économes dans l'ordre de la Providence , et leur procurant en effet tous les secours possibles et par eux-mêmes , et par autrui. Le Diacre n'étant pas Ministre principal , mais seulement Ministre du Prêtre , ne peut pas agir seul et en son propre

propre nom , mais au nom du Prêtre qu'il accompagne. Ainsi quoique le Diacre puisse sortir le Saint Sacrement du Tabernacle , l'exposer , le descendre , et le fermer , lorsqu'il accompagne le Prêtre , il ne peut faire aucune de ces fonctions lorsqu'il est seul.

Les cérémonies qui se font avant que de donner l'Ordre du Diaconat , marquent les dispositions requises pour le recevoir. 1. L'Evêque informe de l'Archidiacre et du Peuple , si ceux qui sont présentés pour être promus au Diaconat sont dignes ; ce qui marque l'importance de n'en recevoir aucun indigne , et la nécessité de l'épreuve dont parle S. Paul , avant qu'ils soient employés au Ministère. Quoique les épreuves du mérite de ceux qui doivent être ordonnés , aient été faites avant l'Ordination , il a été fort saintement institué de présenter encore dans l'action même , les Ordinands à la face de toute l'Eglise , pour s'assurer que personne ne peut leur faire aucun reproche.

2. L'Evêque leur fait faire attention à l'excellence de leur Ordre : *Cogitate magnoperè ad quantum gradum ascenditis*. Il leur représente quel'un de ses principaux offices et leur excellence par rapport à celle des Lévites de l'ancienne Loi. Il leur marque les vertus dont ils doivent être ornés pour s'acquitter dignement de leur office , et les avertit qu'ils doivent porter et garder le vrai Tabernacle qui est l'Eglise , *Ornatu sancto* ; c'est-à-dire , avec une gravité et une modestie qui procède d'un fond de ferveur et de recueillement intérieur : *Prædicata divino* , enseignant les vérités Chrétiennes d'une manière sainte et qui ne tienne rien du mondain et du séculier : *Exemplo perfectio* , c'est-à-dire , qui corresponde à la sainteté de leur doctrine ; comme l'Evêque le marque encore par ces paroles ; *Curate ut quibus Evangelium ore annuntiat , vivis operibus exponatis*.

L'Evêque les anime à conserver ces saintes dispositions , et les vertus de leur état ; en leur disant , 1. qu'ils succèdent aux Lévites de l'ancienne Loi ; *qui erant additi ad Ministerium Dei et assumpti* : 2. qu'ils sont *Communisistri et Cooperatores Corporis et Sanguinis Christi* : 3. qu'ils doivent participer à l'esprit , et imiter les vertus des premières Diacres , parmi lesquels étoit S. Etienne. Il leur recommande sur-tout d'être saints , purs et chastes , comme il convient à des Ministres de J. C. et à des Dispensateurs des Mysteres de Dieu , afin qu'ils puissent être l'héritage et la Tribu aimable du Seigneur.

Les Diacres se prosternent , comme il a été dit des Sous-Diacres , pendant que l'on dit les Litanies des Saints , et pour la même raison.

Et parce que le Saint-Esprit est la source des grâces dont ils ont besoin , l'Evêque le leur donne en disant : *Accipe Spiritum Sanctum ad robur* , etc. leur imposant seulement la main droite sur la tête , pour montrer qu'ils ne le reçoivent pas avec la même plénitude que les Prêtres , auxquels l'Evêque impose les deux mains ; mais qu'il leur est donné avec une mesure proportionnée à leurs besoins. Il leur impose la main droite sur la tête , pour les mettre sous la protection particulière de Dieu ; pour leur apprendre à être plus attentifs à se conduire en tout par l'Esprit de Dieu , qui demande d'eux une plus grande sainteté ; pour leur faire sentir qu'ils vont être victimes plus particulières du Seigneur , qu'ils doivent se préparer pour le culte divin par une immolation perpétuelle.

L'Evêque demande à Dieu pour eux le Saint-Esprit , afin de les fortifier par sa grâce dans l'exercice fidèle de leur ministère , de les rendre modèles parfaits

de toutes les vertus , de faire paroître en eux une modestie qui soutienne leur autorité , une pudeur qui ne se démente point , une innocence qui les rende purs comme des Anges , et un zele infatigable pour l'observance des saintes regles de leur état.

Enfin , l'Evêque prie le Seigneur de rendre parsa grace leurs mœurs si parfaites , qu'elles soient comme une voix qui annonce perpétuellement l'Evangile à ceux qui en seront les témoins ; leur chasteté si édifiante , qu'elle porte les Peuples à les imiter ; et toute leur conduite si constamment pure et sainte , qu'affermis par leur persévérance dans leur union avec J. C. , ils puissent mériter d'être élevés à des grades supérieurs.

L'Evêque leur donne ensuite des habits qui marquent les graces nécessaires à cet Ordre. L'Etole sur l'Aube , qui marque la puissance qui leur est donnée , inférieure néanmoins à celles des Prêtres ; c'est pourquoi elle n'est mise que sur l'épaule gauche , et descend sous la droite. Une autre raison pour laquelle on leur met l'Etole sur l'épaule gauche , c'est pour leur apprendre que se soumettant plus particulièrement au joug du Seigneur , ils doivent n'être occupés qu'à le servir et mépriser toutes les choses de la vie présente représentée par la gauche. Cette Etole marque aussi la pureté : *Accipe Stolum candidam* : cette pureté doit être encore plus grande que celle du Sous-Diacre , parce qu'il monte à un Ordre supérieur. L'Evêque donne au Diacre la Dalmatique , qui marque trois dons de Dieu : le don de sa protection , de peur qu'ils ne se relâchent de la ferveur que demande leur état : *Induat te Dominus indumento salutis* ; le don de joie , pour souffrir les travaux de leur charge : *Vestimento lætitiæ* ; et le don de fermeté dans la Justice , pour persévérer jusqu'à la fin dans la grace de leur Ordination.

Enfin , l'Ordination des Diacres se conclut par la priere de l'Evêque et du Peuple , pour obtenir de Dieu qu'il les conserve et confirme dans les graces qu'ils ont reçues.

De la Prêtrise.

LA Prêtrise est un Ordre sacré , qui donne la puissance de consacrer le Corps et le Sang de J. C. , et de remettre les péchés.

L'Evêque dans l'exhortation qu'il fait aux Prêtres avant que de les ordonner , dit qu'ils succèdent aux soixante et douze Disciples ; et comprend leurs fonctions en ce peu de paroles : *Sacerdotes oportet offerre , benedicere , præsse , prædicare , et baptizare*. Ils offrent le divin Sacrifice ; administrent le Baptême et les autres Sacremens , excepté ceux de Confirmation et d'Ordre , qui sont réservés à l'Evêque ; annoncent la parole de Dieu , bénissent le Peuple , et ont la conduite des Ames et la direction des consciences.

La premiere fonction des Prêtres est celle de consacrer , d'offrir , et de distribuer le Corps et le Sang de J. C. Pouvoir qui , selon le langage des saints Peres , excède celui des Anges et de toutes les créatures ; puisque par les paroles de la Consécration , les Prêtres donnent comme une seconde naissance sous les especes du pain et du vin , à ce Corps et à ce Sang que le Saint-Esprit

forma dans le sein de la très-sainte Vierge ; ce qui a fait dire à S. Augustin , que le Fils de Dieu s'incarne tous les jours entre les mains des Prêtres.

Quel pouvoir ! de faire descendre JESUS-CHRIST du Ciel en Terre par la Consécration , pour l'offrir à Dieu son Pere en holocauste , et pour le distribuer aux hommes : pouvoir qui destine le Prêtre à tenir à l'Autel la place de J. C. , à parler , à sacrifier , à opérer au nom de JESUS-CHRIST. Qui pourroit le croire , si la Foi ne nous l'enseignoit ?

Les quatre autres fonctions des Prêtres s'exercent sur le Corps mystique de J. C. Tous les jours ils bénissent le Peuple dans le Sacrifice de la Messe , dans les prières solennelles , et dans l'administration des Sacremens , afin d'attirer sur lui les grâces dont il a besoin. Il y a encore plusieurs autres bénédictions que les Prêtres peuvent faire , et qu'on trouve marquées dans les Rituels et dans les Missels.

La troisième fonction que le Pontificat exprime par le mot *Præses* , est de présider aux assemblées qui se tiennent dans l'Eglise pour rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Les Prêtres y président , puisque ce sont eux qui font les prières au nom de tout le Peuple dont ils offrent les vœux au Seigneur.

On peut encore entendre par ce mot *præses* , la vigilance et les sollicitudes que l'Eglise exige des Prêtres , pour conduire au Ciel , les Ames qui leur sont confiées sous l'autorité des Evêques dont ils sont les Aides et les Coopérateurs. C'est ce que l'Evêque leur dit en les ordonnant : *Tales esse studeatis , ut in adiutorium Moysis et duodecim Apostolorum , Episcoporum , videlicet Catholicorum , qui per Moysen et Apostolos figurantur , dignè per gratiam Dei eligi valeatis.* Ministère terrible qui demande de grandes choses. Il faut lire ce que nous avons dit dans la première Partie de ces Instructions , des qualités et des devoirs des Confesseurs ; et ce que nous dirons ci-après des devoirs des Curés.

La quatrième des fonctions des Prêtres est désignée par le terme *Baptizare* , qui en cet endroit signifie l'administration de tous les Sacremens ; lesquels peuvent tous être administrés par les Prêtres , excepté la Confirmation et l'Ordre , qui sont réservés aux Evêques.

La cinquième fonction des Prêtres est de prêcher la parole de Dieu au Peuple. C'est à eux à enseigner aux Fideles ce qu'ils doivent savoir et ce qu'ils doivent faire pour obtenir la vie éternelle ; quelle est la Foi et la Doctrine de l'Eglise ; quels sont les Mysteres de la Religion , et les regles des mœurs. Ils sont les Médecins , les Juges des Ames. Ils sont obligés de donner aux Fideles l'intelligence de la Loi de Dieu.

Ces fonctions demandent la réunion des vertus propres à chacun des Ordres inférieurs , qui ont tous rapport au Sacerdoce , auquel ils disposent. Il faut que les Prêtres en possèdent éminemment l'esprit et la grâce. Bien plus , leur vertu doit être comme la mesure et la regle de la vertu et de la perfection des autres états. S. Chrysostôme (L. 3. de Sacerd.) dit , *qu'il faut qu'un Prêtre soit aussi saint , que s'il vivoit dans le Ciel même au milieu des Anges.* Saint Grégoire (Hom. 17. in Evang.) dit que J. C. a appelé les Prêtres , le Sal de la terre ; parce qu'un Prêtre doit être à l'égard du Peuple ce qu'est le sel à l'égard de certains animaux ; en sorte que quiconque s'approche de lui , ressent comme par l'impression du sel de la sagesse et de la vertu , le goût de la vie éternelle :

Ut quisquis Sacerdoti jungitur, quasi ex salis tactu, æternæ vitæ sapore conditur.

Les Prêtres sont les Ambassadeurs de J. C. Ce sont eux qui font connoître aux Fideles quelle est la volonté de Dieu; aussi sont-ils appelés les Anges du Seigneur. Ils ont les clefs du Royaume des Cieux, dont ils ouvrent et ferment l'entrée aux hommes, en les jugeant sur la terre. Ils sont les Ministres de J. C., et les Dispensateurs des Mysteres; et en cette qualité ils coopèrent avec Dieu au salut des hommes. Ils sont appelés par les saints Peres, les Divins interpretes des oracles du Ciel, la langue et la bouche sacrée qui interprete les volontés de Dieu, les guides fideles destinés à conduire les Peuples dans la céleste Jérusalem, les Sauveurs du monde, les Esprits administrateurs envoyés pour ceux qui reçoivent l'héritage du salut. Doit-on donc être étonné que l'Eglise, qui connoît toute l'excellence de leurs fonctions, desire en eux tant de perfection?

L'honneur que les Prêtres ont de participer au Sacerdoce de J. C., et d'offrir au nom de l'Eglise, le Sacrifice non-sanglant et l'Agneau sans tache, les engage à représenter par leur vie la sainteté du Sauveur. *Établis pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés*, ils sont devenus médiateurs entre Dieu et le Peuple. Chargés par état de pourvoir aux différentes nécessités du Peuple chrétien, et d'intercéder sans cesse auprès du Seigneur, tantôt pour détourner sa colere, tantôt pour implorer sa miséricorde, tantôt pour obtenir sa grace, comment oseront-ils exercer des fonctions si saintes, s'ils sont désagréables aux yeux de Dieu.

La vie d'un Prêtre doit donc être innocente; de peur, dit S. Grégoire, *que si l'on empêche un criminel pour fléchir la colere divine sur les coupables, il ne l'irrite encore plus par ses propres fautes*. Comment, ajoute ce grand Pape, celui qui ignore s'il a apaisé Dieu, ose-t-il lui-même demander grace pour les autres?

L'emploi du Prêtre est d'être tout à Dieu, et tout au Peuple; à Dieu, par les Sacrifices qu'il lui offre; au Peuple, par l'administration des Sacremens et de la parole Divine; à Dieu, par les entretiens qu'il a avec lui dans l'Oraison; au Peuple, par la communication qu'il lui fait des lumieres de la grace et de l'esprit qu'il a reçues dans la priere; à Dieu, en lui rendant par le saint Sacrifice l'honneur souverain et la gloire qui lui sont dûs; au Peuple, en sanctifiant les ames par les exercices de la Religion. D'où il est aisé de conclure, que le Sacerdoce est un état de perfection acquise et consommée; une profession toute céleste. C'est pourquoi l'Evêque dans l'Ordination des Prêtres, fait à Dieu pour eux cette priere: *Fluceat in eis totius forma justitiæ. Justitiam, constantiam, misericordiam, fortitudinem cæterasque virtutes in se ostendunt, exemplo præeant, admonitione confirmant*. Et c'est pourquoi S. Pierre Chrysologue définit ainsi le Prêtre, *Sacerdos forma virtutum*. (Serm. 26.)

L'Evêque oint les mains du Prêtre dans l'Ordination, pour marquer, 1. la plénitude de grace qui lui est donnée, tant pour lui que pour les autres; 2. qu'il doit être tout brûlant de zele, qu'il doit avoir des entrailles de bonté, de douceur, de miséricorde pour tous les hommes, et sur-tout pour les pécheurs; 3. qu'il est fait participant de l'onction sainte et sacrée du Fils de Dieu.

L'Evêque impose les mains sur la tête du Prêtre dans l'Ordination, pour lui communiquer le Saint-Esprit, non-seulement pour lui, mais encore pour l'utilité des autres; pour lui communiquer la puissance et le caractere qu'il reçoit

comme une émanation suprême de J. C. , afin de produire des effets surnaturels pour la sanctification des âmes, tels que sont la rémission des péchés et l'infusion de la grâce ; pour fermer les portes de l'Enfer, ouvrir celles du Ciel, affranchir les hommes de la captivité du démon, les faire enfans de Dieu, les délivrer du péché qui est le plus grand des maux. C'est ce qui a fait dire à saint Chrysostôme : (*Lib. 3. de Sacerd.*) *Quidnam hoc aliud esse dicas, nisi omnium rerum cœlestium potestatem illis (Sacerdotibus) à Deo concessam?* Et à saint Ephrem (*Lib. de dign. sacr. Cap. 22.*) que le Sacerdoce est *Stupendum miraculum, et inexplicabilis potestas.*

De l'Episcopat.

L'EPISCOPAT est proprement le comble et la plénitude du Sacerdoce ; et ceux qui l'ont reçu, comme successeurs des Apôtres, sont de Droit divin supérieurs aux Prêtres : cette Dignité est très-respectable, puisque le Fils de Dieu nous a dit que *qui les écoute, l'écoute ; et qui les méprise, le méprise.*

Les Evêques sont les hommes de Dieu et de l'Eglise ; envoyés pour planter ; pour édifier, pour instruire. Dieu les a établis pour travailler à la sanctification des hommes, et pour les conduire à la vie éternelle. Ce sont les Peres et les premiers Docteurs de l'Eglise, à qui toute puissance a été donnée dans le Ciel et sur la Terre, pour lier et délier ; et de la bouche desquels les Fideles doivent recevoir les paroles de la vérité et de la vie. L'Episcopat est la véritable source et la Divine origine de tous les Ordres, et de toutes les puissances Ecclésiastiques.

Le nom de l'Evêque signifie, à proprement parler, un Sur-Intendant, qui a l'inspection sur les biens et les affaires d'une maison dont on lui a confié le soin. Il convient parfaitement bien aux Pontifes de l'Eglise de J. C. ; qui, comme dit S. Augustin, *velut in speculâ consiituti superintendunt et custodiunt populum.* C'est aussi ce qui a donné lieu de dire, que leurs Trônes ne sont élevés dans les Eglises au dessus de tous les autres sieges, qu'afin qu'ils puissent de-là voir plus aisément leur Troupeau.

L'Eglise les a toujours regardés comme les véritables successeurs des Apôtres, et les héritiers légitimes de leur puissance et de leur autorité ; dont le caractère par conséquent mérite la plus profonde vénération des Fideles. *Reveremini Episcopum vestrum*, dit saint Ignace Martyr, dans sa célèbre Epître à l'Eglise de Tralle, *sicut Christum ; quemadmodum beati nobis præceperunt Apostoli : quid enim aliud est Episcopus, quam is qui in omni principatu et potestate superior est ?* Et dans une autre à l'Eglise de Smyrne : *Honora Episcopum ut principem Sacerdotum, imaginem Dei referentem ; Dei quidem propter principatum ; Christi verò propter Sacerdotium. . . . Episcopo qui Deo consecratus est, quidquam in Ecclesia majus non est.* C'est encore le langage que tenoient les Peres du Concile de Ravenne de l'an 1314. *Cum Episcopalis dignitas præ cæteris sit sublimior, et alia nullam comparationem recipiant ad eandem, cum in Episcopis Christus per ansia habeat præsentari.*

C'est pour marquer leur souveraineté spirituelle dans le Royaume de J. C.; que les Evêques portent la Mitre sur leur tête. La Croix qu'ils portent sur la poitrine, tient chez les Chrétiens d'Occident, lieu de la lame d'or que le grand Pontife portoit autrefois chez les Juifs.

Le Concile de Trente déclare (*Sess. 23. cap. 4. de Ord.*) qu'ouvre les Dignités Ecclésiastiques, les Evêques, qui ont succédé à la place des Apôtres, appartiennent principalement à l'Ordre Hiérarchique de l'Eglise; qu'ils ont été établis par le Saint-Esprit pour gouverner l'Eglise de Dieu; qu'ils sont supérieurs aux Prêtres; qu'ils confèrent le Sacrement de Confirmation, ordonnent les Ministres de l'Eglise; et qu'ils peuvent faire plusieurs autres fonctions que les autres d'un Ordre inférieur n'ont pas le pouvoir d'exercer. Le même Concile prononce anathème contre celui qui dira, que les Evêques ne sont pas supérieurs aux Prêtres; que la puissance qu'ils ont, leur est commune avec les Prêtres. (*Sess. 23. Can. 7. de Ordine.*)

Aërius, Wicléf, Calvin ont été condamnés par l'Eglise, pour avoir osé nier la supériorité des Evêques sur les Prêtres. Saint Epiphane appelle cette erreur, *Dogma furiosum et immane*. Supériorité qu'il est aisé de reconnaître dans le choix que J. C. fit de ses Apôtres, auxquels il donna une plénitude particulière de puissance, en les envoyant comme son Père l'a envoyé; ayant dit ces paroles, ajouta le saint Evangéliste, *il souffla sur eux, et leur dit: Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront pardonnés, etc. Il les nomma Apôtres: il les retenoit toujours auprès de lui; il les instruisoit en particulier; et les a toujours distingués des 72 Disciples, auxquels nous ne voyons pas qu'il ait dit les mêmes choses, ni donné le même nom, ni le même rang, ni accordé la même plénitude de pouvoir pour la rémission des péchés, quoiqu'il les ait honorés du pouvoir de guérir les malades et de faire des miracles. C'est pourquoi S. Pierre ayant proposé d'élire un successeur de Judas, pour le mettre du nombre des Apôtres, et pour l'associer à leur ministère, deux d'entre les 72 Disciples, Joseph appelé Barnabas, et Mathias furent présentés; et le Seigneur fut consulté pour savoir lequel des deux il avoit choisi. Précautions qui auroient été inutiles, si les Apôtres n'avoient pas été au dessus des 72 Disciples. Il faut donc demeurer d'accord, que J. C. avoit établi ses Apôtres au dessus des Disciples; d'où s'ensuit la supériorité des Evêques successeurs des Apôtres, au dessus des Prêtres successeurs des Disciples.*

Aussi voyons-nous que l'Ordination des Ministres de l'Autel, le Sacrement de Confirmation, la Jurisdiction sur les Prêtres, et plusieurs fonctions Hiérarchiques ont toujours été réservées aux seuls Evêques, à l'exclusion des Prêtres. C'est par l'imposition des mains de S. Paul, que Timothée fut ordonné. Ce grand Apôtre, qui lui déclare qu'il est Juge des Prêtres, en lui recommandant de ne recevoir d'accusation contre un Prêtre que sur la déposition de deux ou trois témoins, marque à Tite qu'il l'a laissé à Crete, afin qu'il y donne ordre à ce qui reste à régler, et qu'il établisse des Prêtres dans les Villes. *Episcopus, dit S. Clement, benedicit et non benedicitur, manum imponit, ordinat..... benedictionem.... à Presbytero... non accipit.* (*Constit. Apost. L. 8. cap. 18.*) *Episcoporum ordo, dit S. Epiphane écrivant contre Aërius, ad gignendos Patres præcipue pertinet; hujus enim est Patrum in Ecclesia propagatio. Alter (Ordo Presbyterorum) cum Patres non possit, filios Ecclesiæ regenerationis lotionem producit; non tamen Patres, aut Magistros.*

Enfin, la peine que les Apôtres se donnoient d'aller dans les lieux où les

Disciples avoient fait de nouveaux Chrétiens par le Baptême, afin de leur donner le Saint-Esprit par le Sacrement de Confirmation, prouve évidemment que les Disciples ne s'ingéroient point dans cette fonction ; et qu'il n'appartenoit qu'aux Apôtres de donner ce Sacrement.

On doit dire de l'Evêque, *qu'il a été établir le Saint-Esprit, pour gouverner l'Eglise dont il est devenu le Pasteur* ; que c'est à lui à la former ; et que par conséquent tous les membres doivent lui être subordonnés : car qui ne sera pas soumis à celui qui gouverne au nom du Saint-Esprit ? Cet Evêque consacre des Prêtres et des Diacres pour l'aider dans son Ministère, mais avec dépendance de celui qui les a consacrés ; autrement il n'y auroit plus d'unité : aussi lui jurent-ils une obéissance véritable, et c'est cette obéissance qui est le lien de cette unité si nécessaire. Que deviendrait-elle, cette précieuse unité, si chaque Prêtre avoit le libre exercice d'une Jurisdiction indépendante ; et si tout ministère lui étoit permis, malgré l'Evêque et à son insu ? *Ecclesiæ salus*, dit S. Jérôme écrivant contre les Lucifériens, *in summi sacerdotis dignitate pendet ; cui si non exors quædam et ab omnibus eminens detur potestas, tot in Ecclesiis efficiuntur schismata quot sacerdotes.*

Et n'est-ce pas ce que S. Ignace Martyr enseignoit aux Prêtres dans ses différentes Lettres aux Tralliens, aux Ephésiens, aux Magnésiens, et à ceux de Smyrne ? *Horror vos*, dit-il, *ut hoc sit vestrum studium, in Dei concordia omnia agere, Episcopo presidente Dei loco : cuncti simul revereantur Episcopum ut eum qui est figura Patris. Omnes Episcopum sequimini, ut JESUS CHRISTUS Patrem. Sine Episcopo nemo quidquam faciat eorum quæ ad Ecclesiam spectant. Non licet sine Episcopo baptizare, neque agapen celebrare : sed quodcumque ille probaverit, hoc et Deo est beneplacitum. Qui honorat Episcopum, à Deo honoratus est. Qui clam Episcopo aliquid facit, diabolo præstat obsequium.* Ce grand Saint, pour montrer que les Prêtres sont compris dans la Loi qui défend de rien faire sans l'Evêque, c'est-à-dire, sans sa permission, dit encore dans sa Lettre à ceux de Smyrne, que la vraie célébration de l'Eucharistie, c'est celle qui est faite sous l'autorité de l'Evêque. *Rata Eucharistia habetur illa quæ sub Episcopo fuerit, vel cui ipse concesserit.*

Voilà comme parloient ceux qui avant que de présider dans l'Eglise, avoient appris l'obéissance sous les Apôtres même, et sous leurs premiers Disciples. S. Ignace, qui touchoit à ce temps-là, avoit compris que cette subordination et cette dépendance étoit renfermée dans le droit de gouverner l'Eglise donné par le Saint-Esprit même aux Evêques. Un gouvernement établi par la sagesse de Dieu, laisse-t-il quelques membres dans l'indépendance ? Ou permet-il que ceux qui sont dans la dépendance, agissent sans permission et à l'insu de celui de qui ils dépendent ; qu'ils puissent s'attribuer sans lui et malgré lui l'exercice d'une Jurisdiction qu'il n'a point donnée, et une Mission qu'il n'a point accordée ? Un Empire établi par une sagesse purement humaine, ne le souffriroit pas ; à plus forte raison ne le doit-on pas souffrir dans le gouvernement spirituel, dont le Chef représente si vivement l'autorité de Dieu même et la personne de J. C., et qui est revêtu de son pouvoir céleste. Gouvernement où personne ne peut s'ingérer sans mission ; où tout le troupeau est confié à un Pasteur, de telle sorte qu'il répond de tous, et des agneaux, et des brebis.

On devroit n'oublier jamais, que c'est dans l'indépendance de l'autorité des Evêques, suggérée toujours par l'orgueil humain, que toutes les hérésies et les schismes ont pris leur source. C'est ce que disoit dans le troisième siècle, S. Cyprien Evêque de Carthage, en se plaignant de ces Prêtres désobeissans qui se séparoient de leur Evêque, qui méprisoient la subordination que J. C. a établie entre le premier Pasteur, et les Ministres qui doivent sous ses ordres l'aider dans son gouvernement; et qui se rendoient par leur critique les Juges de la conduite de celui que Dieu leur avoit donné pour Juge et pour Evêque. Il leur rappelloit ce qui est dit dans l'ancien Testament, où la Loi de mort étoit prononcée contre celui qui n'écoutoit pas le Pontife. Il ajoutoit, en parlant à un de ces Prêtres désobeissans : *Scire debes Episcopum in Ecclesia esse, et Ecclesiam in Episcopo; et si quis cum Episcopo non sit, in Ecclesia non esse*. Il attribuoit à la désobéissance des Prêtres, toutes les hérésies, les schismes, et les divisions dont l'Eglise étoit affligée des ce temps-là, et au mépris qu'ils faisoient de la voix de celui que Dieu avoit honoré du premier Sacerdoce. *Inde enim schismata et haereses oborta sunt et oriuntur; dum Episcopus qui unus est et Ecclesiae praest, superbâ quorundam praesumptione contemnuntur; et homo dignatione Dei honoratus, indignus hominibus judicatur*.

Enfin, il prononce cette terrible menace contre les Prêtres désobeissans; que si J. C. ne se fait écouter lorsqu'il parle par la bouche de celui qu'il a établi Evêque, il saura se faire entendre par la punition, lorsqu'il vengera l'Evêque méprisé. *Qui Christo non credit Sacerdotem facienti; postea credere incipiet Sacerdotem vindicanti*.

La dépendance des Prêtres et leur subordination dans l'exercice de leur ministère, étoient telles dans la primitive Eglise, qu'ils n'osoient pas même baptiser sans la permission de l'Evêque; *Dandi (Baptisma) habet jus summus Sacerdos, qui est Episcopus*, dit Tertullien, *dehinc Presbyteri et Diaconi; non tamen sine Episcopi auctoritate, propter Ecclesiae honorem, quo salvo, salva pax est.* (de Bapt. cap. 17.) Paix qui ne se trouve que dans l'unité; et cette unité qui fait la gloire de l'Eglise, ne subsisteroit plus, si chaque Prêtre pouvoit de sa seule autorité gouverner les Fideles, les baptiser, et les absoudre, sans dépendance de l'Evêque dans ces ministères.

Les Canons Apostoliques coupent par la racine toutes les ambitieuses usurpations des Prêtres, en défendant à ceux-ci, aussi-bien qu'aux Diacres, de rien faire sans le jugement ou la décision de l'Evêque. *Presbyteri et Diaconi sine sententiâ Episcopi nihil perficiant.* (Can. 40.) Ces Canons, dont l'antiquité est si respectable, donnent la raison fondamentale de cette défense; savoir, que c'est à l'Evêque que le Peuple est confié; c'est lui qui en doit rendre compte à Dieu. C'est donc enlever à l'Evêque son dépôt, que de gouverner ses brebis à son insu; et la brebis quise livre d'elle-même à un autre Pasteur, sans l'aveu de celui à qui elle appartient, se soustrait à une autorité légitime, et renverse l'ordre que J. C. a établi. *Ipsè enim (Episcopus) est cujus fidei populus creditus est, et à quo pro animabus ratio exigitur*. Nous voyons S. Paul donner aux Hébreux la même raison de l'obéissance due aux Pasteurs. *Obedite, et soyez soumis à vos Pasteurs*, leur disoit-il; *car ils veillent comme devant rendre compte de vos âmes*.

Cette indépendance dont avoit gémi S. Cyprien, fut bientôt réprimée dans les Conciles, dès que l'Eglise eut la liberté d'en célébrer. Le Concile d'Arles, un des plus anciens dont nous ayons les Décrets, qui fut célébré dès le commencement du quatrième siècle, et dont l'autorité doit être plus particulièrement respectée dans cette Province, prononce que les Prêtres ne fassent rien sans l'aveu de l'Evêque. *De Presbyteris, sine conscientia Episcopi nihil faciunt.* Un Concile d'Ancyre ordonne de même aux Prêtres de ne rien entreprendre sans le commandement de l'Evêque; et s'il est question d'un lieu éloigné, qu'il prenne l'Ordre de l'Evêque par écrit : *Non licere.... Presbyteris civitatis, sine Episcopi præcepto amplius aliquid imperare, nec sine auctoritate litterarum ejus in unâquâque Parochia aliquid agere.* Un Concile de Laodicée répète la même Ordonnance que nous avons vue dans les Canons Apostoliques : *Que les Prêtres ne fassent rien sans le consentement de l'Evêque.* Ces Conciles n'exceptent rien de ce qui est du ministère Ecclésiastique.

Il faut donc tenir pour principe, que l'autorité réside dans les premiers Pasteurs; que lorsque les Prêtres enseignent et agissent, ils ne le font qu'avec la Mission des Evêques, et toujours dans la dépendance et la subordination exigée par l'Institution divine, et par les règles de l'Eglise. Dans chaque Eglise particulière, l'autorité est donnée à l'Eglise, pour qu'elle forme l'unité : or il n'y a plus d'unité, comme nous l'avons déjà remarqué, s'il y a des autorités indépendantes; et celui qui est chargé par le Saint-Esprit de gouverner cette Eglise, et tout ce qui la compose et ce qu'elle renferme, ne la gouvernera plus dans son entier, s'il y a des portions qui soient gouvernées sans lui et malgré lui. Dans ce gouvernement formé par le Saint-Esprit même, personne n'y peut exercer d'autorité, que celle que le Saint-Esprit lui a donnée; et s'il lui en a donné une qui soit dépendante, sa dépendance ne peut être oubliée : tout ce qui se fera hors des limites de cette sainte dépendance, sera fait sans l'aveu de l'Esprit-Saint et contre les dispositions de sa Sagesse divine; et sera, comme le dit S. Ignace, *l'œuvre du démon.*

C'est à l'Evêque à qui il a été dit, aussi bien qu'à S. Pierre, quoique dans une différente proportion d'autorité : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.* Il doit veiller sur toutes celles qui lui sont confiées, parce qu'il doit répondre de toutes; donc aucune ne peut se soustraire à sa conduite sans son aveu; donc personne ne peut exercer son autorité sans son consentement; et à défaut de ce consentement, le Ministre inférieur agira sans mission et sans autorité, et par conséquent sans pouvoir conséquent. Les Curés ne tiennent pas d'eux-mêmes l'autorité qui leur est communiquée sur une certaine portion du Troupeau, pour la gouverner, la lier, ou l'absoudre. Ils reçoivent des Evêques cette autorité divine; et les Evêques leur marquent le Troupeau sur lequel ils doivent l'exercer. Celui qui sans l'Evêque envahirait la conduite de ce Troupeau, seroit non seulement un prévaricateur, mais même il agiroit sans pouvoirs; et ses absolutions seroient invalides : il n'auroit point la Mission de J. C. pour conduire ces âmes, parce que personne ne la lui auroit donnée, et que celui que J. C. en a rendu le dépositaire, ne la lui auroit pas communiquée. C'est donc de l'Evêque, que le Curé reçoit la portion du Troupeau qu'il doit conduire sous son autorité. L'Evêque l'a reçu, ce Troupeau nombreux, de la main de

J. C. , par succession légitime ; mais comme il ne peut suffire à tous , il confie une partie de son autorité à ces Pasteurs inférieurs qui doivent être ses Coopérateurs et ses Aides dans le gouvernement dont J. C. l'a chargé. Il donne une partie de ses brebis à garder à l'un d'eux ; et à un autre , une autre partie : celui qui reçoit de lui ce titre , ne le reçoit qu'aux conditions qu'il lui est donné , et selon l'étendue qu'il lui est donné : tout ce qui n'est point renfermé dans les bornes qui lui sont prescrites , il n'en répond pas devant Dieu ; mais aussi il ne peut y étendre sa sollicitude , sans s'emparer de ce qui est réservé à la sollicitude d'autrui , et sans envahir la Jurisdiction de son Evêque. Car l'Evêque reste toujours chargé de toutes ses brebis ; il en répond toujours devant Dieu ; il a toujours sur elles le gouvernement et la Jurisdiction.

Les Prêtres sont , à la vérité , les Ministres de J. C. même dans la dispensation des Sacrements : mais J. C. a disposé de ses brebis , et il les a données aux *Pasteurs que le Saint-Esprit a établis pour les gouverner*. Tout Ministre de J. C. que soit le Prêtre , il ne peut exercer en son nom le ministère qu'il a reçu sur les brebis , malgré le premier Pasteur à qui elles sont confiées , sans lui ôter une portion du gouvernement qu'il a reçu. Le Fils de Dieu a établi les Prêtres pour aider les Evêques , pour suppléer à ce que les premiers Pasteurs ne pourroient faire , et pour exercer leurs pouvoirs sous l'autorité de ces premiers Pasteurs. Quand les Prêtres exercent ces pouvoirs avec la dépendance prescrite , ils agissent au nom de J. C. ; mais quand ils méprisent cette dépendance et cette subordination , ils abusent du nom de J. C. pour prononcer des Jugemens que J. C. ne ratifie pas ; parce qu'ils prononcent sur des brebis qu'il ne leur a pas confiées , et qui ne sont point à eux.

Toute cette Doctrine n'ôte rien aux Prêtres de la grandeur de leur dignité , et de la prééminence de leurs fonctions ; fonctions toutes divines , aussi bien que la source d'où ils tirent les pouvoirs qu'ils ont reçu. Les Prêtres donnés par J. C. aux Evêques pour être la Consolation de ceux-ci dans la charge immense qui leur est imposée , doivent au contraire connoître , aimer le rang où le Saint-Esprit les a placés lui-même pour leur avantage et leur sûreté , et bien loin d'envier la prééminence onéreuse des Evêques , ils en doivent connoître tout le poids , qu'ils ont lieu d'éprouver par la part qu'ils y ont , et qui épuise souvent leur zèle et leurs forces ; ils doivent gémir avec les Evêques , et pour les Evêques , des obligations immenses que la sublimité du rang impose à ceux-ci.

Les Prêtres doivent donc aimer leur dépendance , comme les Evêques eux-mêmes aiment celle qui les attache à leurs Supérieurs dans l'ordre hiérarchique , et spécialement au Pape , Vicaire de J. C. , leur chef et leur Supérieur. C'est cette dépendance et cette obéissance que les Evêques jurent au Souverain Pontife à leur Sacre , qui fait leur gloire , leur sûreté , leur consolation : en elle ils trouvent l'unité ; et dans l'unité ils trouvent la force et la sûreté de leur ministère. *Nous le publions avec joie* , disoit un célèbre Evêque de France de nos jours , *car nous aimons l'unité ; et nous tenons à gloire notre obéissance*. C'est cette obéissance qui unit les Evêques à leur chef ; et c'est cette union de toutes les parties dans le centre commun , qui fait la solidité du corps. Si les Evêques regardent leur chef avec la subordination qui lui est due , leur exemple et l'ordre établi par J. C. doit engager ceux qu'il a subordonnés aux Evêques , à se tenir dans

la place où la sagesse de ce divin Sauveur les a mis : les Prêtres doivent aimer leur état , en connoître tout le prix , et trouver le même avantage que les Evêques , dans leur obéissance et leur subordination ; c'est-à-dire ; la force et la paix , et l'une et l'autre dans l'unité qui fait la solidité éternelle de l'Eglise , aussi bien que sa beauté.

Obéissance que les Prêtres ont promise solennellement aux pieds des saints Autels, le jour de leur Ordination. L'Evêque, en prenant les mains de l'Ordonné entre les siennes , lui dit : *Promittis mihi et successoribus meis reverentiam et obedientiam* ! et l'Ordonné répond : *Promitto*. Voila une promesse bien authentique et bien forte de révérence et d'obéissance , que les Prêtres font à l'Evêque à cause de la dignité de son caractère et de sa supériorité : ils sont par conséquent plus étroitement obligés au respect et à la soumission envers lui , que les autres Ecclésiastiques ou Laïques : ils doivent donc leur en donner l'exemple , et se persuader que sans cela tout seroit en désordre et en confusion dans la Maison de Dieu , qui est l'Eglise.

Si quelqu'un se plaint de cette subordination et de cette obéissance , s'il s'en offense et s'il s'en afflige , c'est qu'il n'en connoît pas le prix ; c'est qu'il ignore que dans le Royaume de J. C. , ceux-là sont les plus grands à ses yeux et les plus chéris de lui , qui sont plus obéissans et plus soumis ; c'est qu'il ne pense pas que c'est le Saint-Esprit lui-même qui a formé cette dépendance , et que c'est par cette dépendance sainte que s'établit clairement la source divine des pouvoirs des Pasteurs du second Ordre : car si c'est J. C. qui leur a donné ces pouvoirs , à condition de la dépendance à laquelle il les a subordonnés , il est évident que ces pouvoirs ont , aussi bien que leur subordination , une origine céleste et divine.

Sans cette obéissance et cette subordination due aux Evêques , ce seroit en vain que le Concile de Trente les auroit chargés de s'appliquer avec prudence et avec soin à corriger les excès du Clergé ; et en particulier du Clergé Séculier , dont ce Concile veut qu'aucun Ecclésiastique ne soit excepté , sous prétexte d'aucun privilège personnel : *d'avoir un soin particulier que les Ecclésiastiques , principalement ceux qui ont charge d'Âmes , soient sans reproche , et ne mènent point par leur tolérance , une vie malhonnable et déréglée*. Comment pourroient-ils veiller au bien de l'Eglise , pour le gouvernement de laquelle ils sont établis , s'ils n'avoient pas le pouvoir de faire des Loix , lorsqu'ils les jugent nécessaires , pour le bon gouvernement des Peuples et le maintien de la Discipline Ecclésiastique ? Loix , Réglemens , qu'ils ne font que comme Chefs de la Hiérarchie de leurs Eglises , et comme supérieurs des Prêtres , auxquels il est dit comme aux autres Fideles : *Omnis anima Potestatibus sublimioribus subdita sit.... qui autem resistunt , ipsi sibi damnationem acquirunt.... Idem necessitate subditi estote , non solum propter iram , sed etiam propter conscientiam*. Sans cette obéissance et cette subordination , il ne seroit pas possible aux Evêques de remplir , comme ils le doivent , l'obligation que le Seigneur leur impose d'arracher , de détruire , d'édifier , et de planter , selon que le demandent les règles de la sagesse et de la justice. Non seulement l'Evêque a droit de faire des Loix dans son Diocèse , pour le bon ordre du Clergé ; mais encore lorsqu'il voit que les Ecclésiastiques méprisent l'autorité d'une Loi , il y peut mettre une peine , pour empêcher qu'on ne la viole , et pour faire cesser les désordres en ôtant les moyens d'échapper la Loi à ceux qui

sont déréglés; et une peine si considérable, qu'elle rende ceux qui transgressent sa Loi, coupables de péché mortel.

Les fonctions de l'Evêque renferment tout l'exercice de la Religion Chrétienne; il n'y a aucune partie dont il ne doive avoir soin, et qui ne dépende de lui. C'est à lui à faire des Chrétiens par la Prédication, et le Baptême; à leur apprendre à prier; à les nourrir de la parole de Dieu, et des Sacremens; à faire des Prêtres, et des Evêques qui puissent exercer les mêmes fonctions que lui, et perpétuer la Religion jusqu'à la fin des siècles. Par la Prédication à laquelle l'Evêque est tenu, on entend toutes sortes d'instructions et d'exhortations qui regardent la Foi et les mœurs, et particulièrement le Cathéchisme, soit pour ceux que l'on baptise en âge de raison, soit pour les enfans baptisés.

Mais quoique l'Evêque doive administrer tous les Sacremens, il y en a deux dont il est le Ministre ordinaire, la Confirmation des Chrétiens déjà baptisés, et l'Ordination des Prêtres et des Ministres. Il y a aussi des Consécrationes et des Bénédictiones attachées à l'Ordre Episcopal; savoir, la Bénédiction des Abbés, et des Abbesses; le Sacre des Rois, et des Reines; la Bénédiction des Chevaliers; la Dédicace des Eglises; la Consécration des Autels, soit fixes, soit portatifs; la Consécration du Calice et de la Patene; la Bénédiction des saintes-Huiles. Il y a plusieurs autres Bénédictiones Episcopales qui peuvent être commises à des Prêtres; comme la Bénédiction des Corporaux et des Nappes d'Autel, et des Ornaments Sacerdotaux, des Croix, des Images, des Cloches, des Chapelles, des Cimetières, la réconciliation des Eglises profanées. Voilà ce qui regarde les fonctions intérieures de l'Evêque.

Il y a encore des fonctions extérieures. Ces fonctions sont sa Jurisdiction, le soin des personnes consacrées à Dieu, ou recommandables par leur misere, et le gouvernement du temporel de son Eglise. Il est le seul Juge ordinaire et naturel de tout ce qui regarde la Religion. C'est à lui à décider les Questions de Foi ou de Morale, en interprétant l'Ecriture Sainte, et rapportant fidèlement la Tradition des Peres. De-là vient qu'il a droit d'examiner tous les Livres sur la Religion, qu'il se publient dans son Diocese. C'est à l'Evêque à régler la Police Ecclésiastique; et pour cet effet il a le droit de faire tous les Statuts, Mandemens, et autres Ordonnances qu'il juge nécessaires, pourvu qu'elles soient conformes à la Discipline générale, aux Loix de l'Eglise, et aux Loix de l'Etat. C'est à lui à dispenser des Canons dans les cas où les Canons même le permettent; et dans tous les autres cas où l'utilité évidente de l'Eglise le demande, excepté ceux qui sont réservés au Pape. Il a le pouvoir d'ériger, unir, désunir, démembrer des Bénéfices, de concéder des Dimissoires, des *Visa*, des Dispenses, d'imposer des pénitences; d'interdire, de suspendre, d'excommunier, d'absoudre, de faire des Décrets de fondations, érections et unions de Bénéfices. C'est à l'Evêque à établir des Personnes publiques, pour les soulager dans le service de l'Eglise; ce qu'il fait par les Ordinations; et par les diverses sortes d'Offices et de Commissions qu'il distribue, et par la collation des Bénéfices; car il est le Collateur ordinaire de tous les Bénéfices de son Diocese.

L'Evêque a droit aussi de juger les crimes des Ecclésiastiques, et de punir les coupables par des peines spirituelles. Il est chargé du soin de toutes les personnes misérables; des Pauvres sains et malades; des enfans orphelins, ou

abandonnés, ou exposés dès leur naissance, des vieilles gens incapables de gagner leur vie; des insensés et des imbecilles; des passans et des étrangers pauvres: de-là vient qu'il a naturellement la direction des Hôpitaux, des œuvres de Charité, et de toutes les Confrairies, ou assemblées qui se font pour y concourir. Il est chargé de l'examen des Pauvres, pour connoître leurs besoins, leurs mœurs, leur religion; pour distinguer les vrais Pauvres des imposteurs et des fainéans, pour faire que les aumônes soient employées fidèlement, utilement, et avec ordre, et pour procurer aux pauvres les biens spirituels à l'occasion des temporels. Enfin, c'est à lui à protéger toutes les personnes foibles et destituées de secours. Sa sollicitude pastorale consiste encore à accommoder les différens, à terminer les procès à l'amiable, à mettre ou à entretenir la paix dans les familles. C'est à l'Evêque à recevoir les fondations qu'il juge raisonnables, et à les réduire lorsque les revenus en sont si modiques qu'on ne peut y satisfaire; laquelle réduction il doit faire de la maniere qu'il croit devoir être la plus agréable à Dieu, et la plus utile à l'Eglise. En un mot, l'Evêque peut faire tout ce qui n'est point contraire aux dispositions Canoniques qui sont à présent en vigueur, et tout ce qui ne lui est pas défendu; et on estime que ce qui n'est pas spécialement réservé au Saint Siege, lui est permis.

Tel est l'ordre du gouvernement de l'Eglise. Tous les Fideles sont sous la conduite des Evêques, qui les gouvernent avec le secours des Prêtres et des autres Clercs. Les Evêques sont tous égaux entr'eux: quant à ce qui est de l'Ordre et de l'essentièl du Sacerdoce. Il n'y en a qu'un qui soit de Droit divin établi au dessus des autres, pour conserver l'unité de l'Eglise, et lui donner un Chef visible. C'est le Pape, vrai et légitime Vicair de J. C., successeur de S. Pierre, Chef visible de l'Eglise universelle, premier Pasteur du Troupeau de J. C.; dont la Primauté réelle et de Droit divin est une Primauté non seulement d'honneur et de préséance, mais encore d'autorité de Jurisdiction Canonique sur tous les Evêques et les Conciles particuliers; dont le Siege enfin est le centre d'unité. C'est à l'Eglise Romaine comme à l'Eglise Mere et Maitresse de toutes les Eglises, que tous les Evêques du monde Chrétien se sont toujours crus en droit de s'adresser, pour avoir la résolution de leurs doutes. Eglise Romaine qui, enseignée par S. Pierre et ses Successeurs, ne connoit point d'hérésie. Eglise Romaine toujours Vierge. La Foi Romaine est toujours la Foi de l'Eglise; on croit toujours ce qu'on a cru; la même voix retentit par-tout, et Pierre demeure dans ses Successeurs le fondement des Fideles. C'est Pierre qui a la prérogative de la Prédication de la Foi. C'est Pierre qui a les Clefs qui désignent l'autorité du gouvernement. *Ce que tu lieras sur la terre, lui dit J. C., sera lié dans le Ciel; et ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le Ciel.* Tout est soumis à ces Clefs, Rois et Peuples, Pasteurs et Troupeaux. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement d'aimer plus que tous les autres Apôtres: et ensuite de *paître* et gouverner tout, et les *Agneaux* et les *Brebis*; et les petits et les meres; et les Pasteurs mêmes: Pasteurs à l'égard des Peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui J. C., confessant aussi qu'avec raison on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec plus de charge, et que parmi nous, sous la discipline d'un Maître tel que le nôtre, il faut, selon sa parole, *que le premer soit comme lui, par la charité, le serviteur de tous les autres.*

661 DU SACREMENT DE L'ORDRE.

Ces paroles de J. C. : *Tout ce que tu lieras sera lié ; tout ce que tu délieras sera délié*, qui établissent si clairement la primauté de S. Pierre, ont érigé les Evêques ; puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau de la prédication que J. C. leur a confiée ; ce qui fait voir tout l'ordre de la Jurisdiction Ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à S. Pierre : *Tout ce que tu lieras sera lié, tout ce que tu délieras sera délié*, a dit la même chose à tous les Apôtres, et leur a dit encore : *Tous ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; et tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils leur seront retenus*. Qu'est-ce que lier, sinon retenir : et qu'est-ce que délier ; sinon remettre ? Et le même qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa propre bouche à tous les Apôtres. Comme mon père m'a envoyé, ainsi, dit-il, je vous envoie. On ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate. Aussi souffle-t-il également sur tous ; il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant : *Recevez le Saint-Esprit, ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis*, etc. C'étoit donc manifestement le dessein de J. C. de mettre premièrement dans un seul, ce que dans la suite il vouloir mettre dans plusieurs. Mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : *Tout ce que tu lieras*, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui il sera dit : *Tout ce que vous remettrez* ; car les promesses de J. C. aussi bien que ses dons sont sans repentance ; et ce qui est une fois donné infiniment et universellement, est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs, porte sa restriction dans son partage ; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude ; et n'ayant à se partager avec aucun autre elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi on a toujours reconnu dans la Chaire de S. Pierre, la plénitude de la puissance Apostolique. Ainsi le ministère est entendu : tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source ; mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue ; car J. C. se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Eglise. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout : et lui-même il développe avec ordre, ce qu'il a mis dans un seul : et Pierre, dit S. Augustin, (*Tract. ult. in Joan*) qui dans l'honneur de sa primauté représentoit toute l'Eglise, reçoit aussi le premier et le seul d'abord les Chefs, qui dans la suite devoient être communiqués à tous les autres ; afin que nous apprenions que l'autorité Ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité ; et que tous ceux qui auront à l'exercer, se doivent tenir inséparablement unis à la même Chaire.

C'est cette Chaire Romaine tant célébrée par les Saints Peres, où ils ont exalté comme à l'envi la Principauté de la Chaire Apostolique, la principauté principale, la source de l'unité ; et dans la place de Pierre, l'éminent degré de la Chaire Sacerdotale ; l'Eglise Mere qui tient en sa main la conduite de toutes les autres Eglises ; le Chef de l'Episcopat ; d'où part le rayon du gouvernement ; la

Chaire principale, la *Chaire unique*, en laquelle tous gardent l'unité. Et voilà ce qui doit rester selon la parole de J. C. et la constante Tradition de nos Peres, dans l'ordre commun de l'Eglise ; et puisque c'étoit le conseil de Dieu, de permettre, pour éprouver ses Fideles, qu'il s'élevât des Schismes et des Hérésies, il n'y avoit point de Constitution ni plus ferme pour la soutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette Constitution tout est fort dans l'Eglise, parce que tout est divin, et que tout y est uni ; et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin ; et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi si on a vu des Evêques dire dans des Conciles qu'ils agissoient dans leurs Eglises comme Vicaires de J. C., et comme Successeurs des Apôtres envoyés immédiatement par lui, on en a vu aussi dire dans d'autres Conciles, qu'ils agissoient au nom de S. Pierre, *vice Petri*, par l'autorité donnée à tous les Evêques en la personne de S. Pierre, *autoritate nobis in Petro concessa* ; comme Vicaires de S. Pierre, *Vicarii Petri* : ils l'ont dit, lors même qu'ils agissoient par leur autorité ordinaire et subordonnée, parce que tout a été mis premièrement dans S. Pierre ; et que la correspondance est telle dans le Corps de l'Eglise, que tout ce que fait chaque Evêque, selon la regle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Eglise, tout l'Episcopat, et le Chef de l'Episcopat le fait avec lui. Ainsi les Evêques n'ont tous ensemble qu'une même Chaire, par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec la Chaire unique où S. Pierre et ses Successeurs sont assis : et en conséquence de cette Doctrine, ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque Evêque ne dise rien, ne pense rien que l'Eglise universelle ne puisse avouer. Voilà le fondement de la doctrine qui unit tous les Chrétiens dans la paix, dans l'obéissance, et dans l'unité catholique.

Des Devoirs particuliers des Curés.

L'Eglise a toujours demandé de grandes précautions dans le choix de ceux à qui elle confie la conduite des Fideles. Elle a toujours voulu qu'ils fussent capables de prêcher et d'enseigner les vérités de notre sainte Religion ; et d'éduquer ses Peuples, tant par la pureté de leur Foi, que par la bonté de leurs mœurs.

Tous les Pasteurs doivent être la lumière du monde par leur doctrine, et le sel de la terre par la sainteté de leur vie ; c'est pourquoi ils doivent être doués de qualités proportionnées à la force, à la fermeté, et au zèle dont ils sont obligés de s'armer pour annoncer la vérité. Comme les deux propriétés du sel sont de donner du goût et de la saveur à ce qui est de soi insipide, et de préserver les choses de la corruption, il est aussi de la charge des Pasteurs d'employer la parole de l'Evangile, comme un sel mystérieux, pour inspirer la sagesse aux hommes infortunés de milles erreurs pratiques, et pour les conserver dans l'intégrité de leurs mœurs. D'où J. C. conclut que la corruption où tomberaient les Pasteurs, seroit un mal sans remède. *Si sal infanatum fuerit, in quo salietur ?* Le sel qui perdrait sa force, ne pourroit plus la répa-

rer par un autre sel; il ne seroit bon qu'à être jeté dehors, et à être foulé aux pieds des passans. Il en est de même des Pasteurs de l'Eglise; s'ils viennent une fois à décheoir de leur état, c'est-à-dire, à perdre la vraie Sagesse par le mélange des erreurs, et la vraie Morale par la corruption de leurs mœurs et le dérèglement de leur vie; par quel moyen pourroit-il réparer cette perte? Qui enseignera les Maîtres; et qui reformera les modeles? Tôt ou tard ils ne pourrout éviter de tomber dans le mépris du monde, et d'être foulés aux pieds.

JESUS-CHRIST nomme les Pasteurs la lumiere: il n'y a rien de plus visible que la lumiere; ainsi les Pasteurs sont à la vue de tout le monde, comme étant les modeles sur lesquels les hommes doivent se former. La moindre éclipse qu'ils souffrent est remarquée. J. C. les compare à une lampe qu'on allume, non pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Tous ces titres honorables sont autant de puissans motifs pour s'acquitter sans relâche, avec une liberté entière, et sans rien craindre, des fonctions du Ministère Apostolique. Les Pasteurs doivent donc avoir grand soin, comme dit S. Paul, (2. Timoth. 2. 15.) de se rendre agréables à Dieu dans leur Ministère; d'agir de maniere que rien ne les fasse rougir; et d'être fideles dispensateurs de la vérité.

Lorsqu'il s'agit, dit S. Grégoire dans la premiere partie de son Pastoral, (cap. 30.) de forcer un homme à prendre la charge de Pasteur et à devenir la regle et l'exemple de la conduite des autres, il faut en choisir un qui étant mort à toutes les passions de la chair, vive déjà d'une maniere toute spirituelle et toute divine; qui foule aux pieds tous les biens et tous les avantages du monde; qui n'en appréhende point les disgrâces et les maux; qui ne desire que les richesses intérieures et célestes; qui dans l'exécution de ses bons desseins ne trouve d'obstacle, ni du côté de la foible complexion de son corps, ni du côté de la mauvaise disposition et les révoltes de son ame; qui, bien loin de desirer ce qu'il n'a pas, soit toujours prêt à donner tout ce qu'il a; qui se porte aisément à pardonner et à user d'indulgence, parce qu'il a des entrailles de compassion et de tendresse, qui n'est indulgent néanmoins qu'autant qu'il faut, parce qu'il est inflexible dans l'amour de l'équité et de la justice; qui, non seulement ne tombe point dans le péché, mais qui pleure les péchés des autres comme si lui-même les avoit commis; qui compatisse du fond de son cœur à l'infirmité des ames foibles, et qui se réjouisse de l'avancement de ses freres comme du sien propre; qui fasse de toutes ses actions un modele que ceux qui lui sont soumis puissent imiter, et qui n'en fasse aucune dont le souvenir puisse lui causer de la honte; qui s'étudiant à mener une vie sainte, ait soin en même temps d'instruire les autres, et d'arroser la sécheresse de leur ame par les eaux d'une doctrine céleste; enfin, qui soit tellement adonné à l'Oraison, qu'il sache déjà par expérience qu'il pourra obtenir de Dieu ce qu'il aura à lui demander, comme étant de ceux à qui s'adresse particulièrement cette parole de Dieu rapportée dans le Prophete Isaïe: (58. 9.) Vous n'aurez pas plutôt ouvert la bouche pour me prier, que je dirai, me voici.

Dans le Chapitre suivant, S. Grégoire rappelle ce qui est dit dans le Livre du Lévitique (Cap. 21.) des défauts qui excluoient des fonctions du Sacerdoce de l'ancienne Loi; et faisant le dénombrement de ceux qu'on doit exclure de la charge

charge Pastorale , et empêcher de conduire les autres , il y comprend , 1. celui considérant les actions de sa vie , n'a pas lieu de croire que Dieu l'ait reçu dans son amitié et sa familiarité. 2. Celui qui ne sait pas si la colere de Dieu est apaisée à son égard. 3. Celui qui est encore attaché à la terre par ses desirs. 4. Celui qui se trouve encore misérablement asservi au vice. 5. *L'aveugle* ; c'est-à-dire , celui qui ne s'étudie pas à se remplir des lumières de Dieu par la contemplation , pour savoir quel chemin il doit suivre , et le montrer aux autres. 6. *Le Boiteux* ; c'est-à-dire , celui qui voit bien où il doit aller , mais que l'infirmité de son ame empêche de marcher avec autant de perfection et de fidélité qu'il le devrait , dans la voie qu'il sait aboutir à la vie. 7. *L'homme qui a le nez trop court* ; c'est-à-dire , celui qui n'a pas assez de discernement pour se conduire sagement et avec discrétion. 8. Celui qui a le *nez trop long et de travers* ; par où sont désignés ceux qui pour ne pas paroître stupides et sans esprit , se tourmentent et s'inquiètent souvent par des recherches inutiles et superficielles dont la subtilité les conduit enfin à l'illusion et à l'erreur. 9. *Celui qui est mutilé d'un pied ou d'une main* , c'est-à-dire , celui qui ne peut marcher dans la voie de Dieu , et qui ne fait aucunes bonnes œuvres. 10. *L'homme bossu* ; par où est désigné celui que le poids des soins et des inquiétudes du monde courbe vers la terre. 11. *Le Chassieux* ; c'est-à-dire , celui en qui une vie basse et charnelle obscurcit tout ce qu'il a de pénétration et de vivacité d'esprit , qui le rendoient propre à connoître la vérité. 12. Celui qui a une *taie sur l'œil* ; ce qui marque celui qui ne peut voir la lumière de la vérité , parce que l'aveuglement que lui cause l'estime présomptueuse de sa propre sagesse et de sa propre justice , l'en empêche. 13. Celui qui a une *gale invétérée* ; c'est-à-dire , celui qui succombe toujours aux mouvemens déréglés de la chair. 14. Celui qui est couvert de *gravelle par tout le corps* ; ce qui marque celui dont l'avarice possède toute l'ame , et la domine absolument. 15. Celui qui a une *descente ou hernie* ; par où sont désignés ceux qui ne font point au dehors , d'actions déshonnêtes , mais qui trouvent dans les pensées volontaires qui agitent continuellement leur ame , un poids qui les y porte.

Il est donc défendu , ajoute S. Grégoire , à tous ceux en qui se trouve quel'un de ces vices figurés par ces défauts corporels , d'offrir des pains au Seigneur ; de peur qu'étant encore dans la servitude de leurs propres péchés , et en étant tout souillés , ils ne soient incapables de travailler efficacement à effacer et à détruire ceux des autres.

Ce grand Pape dit que personne ne doit ni désirer , ni rechercher la charge Pastorale , de peur que voulant s'élever au dessus des autres par son ambition ; il ne devienne leur guide pour les conduire avec lui dans l'abyme de la perdition. C'est ce qu'il confirme par le sage et pieux avis de S. Jacques : *Mes frères , n'aspirez point à devenir conducteurs des autres , sachant que c'est vous exposer à un jugement plus rigoureux* ; et ensuite par l'exemple même de J. C. , qui étant le souverain Dominateur , n'a pas voulu être Roi , mais a bien voulu être crucifié.

Rien n'est plus propre à faire trembler tous les Pasteurs et à faire redouter et fuir la charge Pastorale , que ce que les Conciles et les Saints Peres ont dit des dangers de cet état. *Hi (Pastores) precibus indigent ac longè plus ceteris ,*

dit S. Chrysostôme, (*Hom. in Ep. ad Tit.*) *et quibus plus necessitatis imminet, plusque periculi divinæ offensionis incumbat. Miror*, dit le même saint Docteur dans un autre Ouvrage, *an fieri possit ut aliquis ex Rectoribus sit salvus. Nullibi eperiosius laboratur, nullibi periculosius erratur*, dit S. Grégoire Pape dans son Pastoral. *Cura animarum scientia scientiarum merito appellanda est*, dit un Concile de Cologne en 1536. *Onus Angelicis humeris formidandum*, dit le Concile de Trente. (*Sess. 6. Cap. 1. de Reform.*) d'où S. Grégoire tire cette conséquence terrible, et qui est la condamnation de tant de Pasteurs : *Virtutibus pollens coactus ad regimen veniat; virtutibus vacuus nec coactus accedat.* (*Pastor. Cap. 9.*)

Les Curés sont obligés à résidence par le Droit Divin et Ecclésiastique, sous peine de péché mortel. Si leur absence continuée ou interrompue est notable, et s'ils n'ont pas une cause légitime connue et approuvée par l'Evêque, ils sont obligés à restituer les fruits de leur Bénéfice à proportion du temps de leur absence, pour être appliquées au profit de leur Eglise ou des Pauvres de leur Paroisse. Le Concile de Trente veut encore, (*Sess. 23. cap. 1. de Ref.*) qu'outre la privation des fruits de leur Bénéfice, les Evêques les puissent citer et contraindre à résider par Censures Ecclésiastiques, et autres remèdes de Droit; jusqu'à les priver de leur Bénéfices, s'ils sont contumaces et désobéissans. Lorsqu'un Curé a une raison légitime connue et approuvée par l'Evêque pour s'absenter, il doit prier son Evêque d'envoyer dans sa paroisse un Vicaire pour remplir ses fonctions, et de suppléer à son défaut : *afin*, dit le Concile de Trente, *que son troupeau ne souffre aucun dommage de son absence*; en donnant à cet Ecclésiastique sur son revenu, une portion congrue suffisante pour sa subsistance et son entretien. Le Concile de Trente ajoute dans la même Session, que les Curés ne pourront, sans une cause très-importante, obtenir la permission de s'absenter de leur Paroisse que pour deux mois.

L'obligation de résider est encore plus indispensable à l'égard des Curés, qu'à l'égard des Chanoines, à cause du besoin continuel où se trouvent leurs Paroissiens de recourir à leur ministère, pour recevoir les Sacremens et les autres secours spirituels et temporels qui leur sont nécessaires tant dans la santé que dans la maladie. *Etant commandé de précepte divin*, dit le Concile de Trente dans l'endroit déjà cité, *à tous ceux qui sont chargés du soin des ames, de connaître leurs brebis; d'offrir pour elles le Sacrifice; de les repaître par la prédication de la parole de Dieu, par l'administration des Sacremens, et par l'exemple de toute sorte de bonnes œuvres; comme aussi d'avoir un soin paternel des Pauvres et de toutes les autres personnes affligées, et de s'appliquer continuellement à toutes les autres fonctions pastorales, il n'est pas possible que ceux qui ne sont pas auprès de leur troupeau, et qui n'y veillent pas sans cesse, mais qui l'abandonnent comme des mercenaires, puissent remplir toutes ces obligations, et s'en acquitter comme ils doivent.* Un grand nombre de Conciles Provinciaux ont recommandé l'observation de ce Décret et entr'autres celui de Rouen en 1581; ceux de Bourdeaux en 1583 et 1624, celui de Toulouse 1590.

La Congrégation du Concile a déclaré que les Curés ne peuvent être absens, non pas même l'espace d'une semaine, sans que l'Evêque en ait approuvé les raisons et en ait donné la licence par écrit.

On peut regarder comme une cause légitime pour un Curé de s'absenter de sa Paroisse, le motif de faire une retraite de dix à douze jours. Il est très-important à tous ceux qui sont chargés de la conduite et du salut des Fidéles, de travailler à leur propre sanctification, pour être plus capables d'aider les autres à se sanctifier : *A te tua consideratio inchoet*, dit S. Bernard aux Pasteurs, (*L. 2. de Consid.*) *ne frustrâ extendaris in aliena, te neglecto. Quidquid enim extruxeris extra te, si te ipsum neglexeris, erit instar congesti pulveris ventorum surbinibus obnoxium.* Or un des meilleurs moyens que les Curés puissent prendre pour travailler à leur propre perfection, pour réparer les fautes qu'ils peuvent avoir faites dans l'exercice du sacré Ministère; pour obtenir de nouvelles forces afin de s'en acquitter dignement avec plus d'utilité pour les peuples et moins de danger pour eux, et pour donner plus d'efficace à leurs travaux, est une retraite annuelle : *Omnes de fonte publico vivunt pectore tuo*, dit S. Bernard parlant toujours à tous les Pasteurs dans la personne du Pape Eugene, *et tu seorsum sitiens stabis !... Memento proinde reddere tēpsum tibi. non totum te, nec semper dare actioni, sed considerationi aliquid tui, et cordis, et temporis, sequestrare.*

Les fonctions du sacré Ministère entraînent toujours avec elles une dissipation inévitable. Un Pasteur, un Ouvrier Evangélique en travaillant pour les autres, dépérit lui-même, s'il n'y prend garde. Combien y en a-t-il dont les forces et la ferveur s'épuisent, ce semble, et se ralentissent à mesure qu'ils les emploient pour leurs frères ! L'usage même journalier des choses saintes leur en fait une espee d'habitude, qui ne réveille plus leur foi et leur piété ; et les actions les plus redoutables de la Religion deviennent insensiblement pour eux, par une longue accoutumance, comme les actions les plus communes et les plus ordinaires de la vie. Ainsi, peu à peu l'homme prend le dessus sur le Ministre ; le premier esprit de ferveur s'éteint ; le zèle se relâche ; le goût des fonctions se perd ; la piété s'endort ; et ils tombent dans un état d'indolence, de paresse, de dégoût, de dissipation, de familiarité avec l'Autel saint et avec les fonctions les plus terribles du ministère : état qui n'est jamais loin de la profanation et du précipice.

Un homme Apostolique a donc besoin de ressusciter de temps en temps cette première grace du Sacerdoce ; de venir se recueillir dans la retraite pour réparer ses pertes ; pour y prendre de nouvelles forces ; pour y rappeler ces protestations de fidélité qu'il a faites aux pieds des Autels dans les premières années où il se disposoit au saint Ministère ; pour y nourrir ou rallumer ce feu sacré dont il étoit alors embrasé, et qui est si nécessaire pour le succès de ses fonctions.

C'est-là que ces infidélités qui avoient comme disparu au milieu du tumulte des fonctions, reparoissent aux yeux d'un Ouvrier Evangélique. C'est dans ce saint loisir, que repassant dans la lumière de la Foi sur tout le cours de son ministère, il découvre les lieux, les occasions, les circonstances, où sa fidélité s'est démentie : il sent que malgré l'opinion des hommes, et les fausses louanges qu'ils donnent à quelque extérieur de régularité qu'ils aperçoivent en lui, il s'en faut bien qu'il soit de ces Ministres saints et Fidéles, dignes de dispenser les Mystères de Dieu. Il comprend, comme dit saint Grégoire Pape,

que quand on pese les actions au poids du Sanctuaire , ce qui paroissoit une vertu , est souvent un vice. L'éloignement qu'il trouve de ce qu'il est , à ce qu'il devroit être, de la sainteté sublime de son état , aux foiblesses , aux miseres , à la pesanteur de toute sa vie , le frappe , l'humilie , l'effraie. Il gémit alors sur ses infidélités passées , il forme mille saintes résolutions , mille projets d'une vie plus sérieuse , plus occupée , plus Sacerdotale. Il entre dans les détails qui regardent toute sa conduite extérieure : il examine les temps et les occasions où sa fragilité s'est laissée surprendre ; il rentre en lui-même pour aller jusqu'à la source du mal , et découvrir quels sont en lui les penchans qui ont aidé aux occasions et facilité ses chûtes ; il prépare de loin les remèdes et les précautions nécessaires pour ne pas être de nouveau surpris ; ainsi , il rentre dans ses fonctions , muni de nouvelles armes ; il y rentre avec moins de cette confiance qui précède toujours les chûtes , mais aussi avec plus de sûreté.

C'est au sortir du désert et de la retraite , que J. C. lui-même commença son ministère ; c'est en se retirant de temps en temps seul pour prier sur la montagne , qu'il le continua. Il n'avoit pas besoin sans doute de ces précautions ; mais il vouloit laisser à ses Ministres des modèles de conduite , et leur dire à tous en la personne de ses Apôtres : Je vous ai laissé l'exemple , afin que vous fassiez un jour ce que vous m'avez vu pratiquer à moi-même.

Non sù inutilis , ac otiosa , et sine fructu eorum residentia , dit le Concile de Tours , en 1583 , en parlant de la résidence des Curés ; lesquels pour être censés résider , sont obligés d'instruire leurs Troupeaux , d'administrer les Sacremens , de visiter les Malades , d'assister les Moribonds , de prendre un soin particulier des Pauvres , de consoler les Affligés , de conserver et rétablir la paix dans les familles ; de faire cesser , autant qu'il est en eux , les scandales ; d'empêcher les superstitions , les abus et les désordres des pécheurs publics , comme concubinaires , usuriers , etc. de voir si la Messe de Paroisse est fréquentée ; qui sont ceux qui ne satisfont pas au devoir Paschal ; de s'informer si toutes leurs brebis sont suffisamment instruites des vérités de la Foi qu'elles doivent savoir , et des vérités nécessaires au salut ; d'examiner par eux-mêmes , si les enfans sont exacts à venir au Catéchisme , si les Peres et Meres les élèvent chrétiennement , si les Maîtres et Maîtresses d'Ecole en ont le soin qu'ils doivent en avoir ; si les petits garçons et les petites filles ne sont point reçus ensemble dans les Ecoles publiques , ce qui attire souvent de grands désordres , et perd la jeunesse ; de soutenir le courage des foibles ; de réprimer l'audace des libertins ; en un mot , de pourvoir , autant qu'il est en eux , à tous les besoins de leurs brebis , et d'exercer par eux-mêmes toutes les fonctions Pastorales.

Si un Pasteur ne veille contre les surprises des loups , ses brebis sont toujours exposées à être dévorées , et sa résidence devient inutile. S. Bernard dit qu'une Paroisse est à l'égard d'un Curé , comme une Ville dont la garde est commise à sa vigilance , comme une épouse qu'il doit avoir soin de parer , comme un troupeau auquel il doit la pâture : *Civitas est , vigilat ad custodiam : sponsa est , studet ornatui : oves sunt , intendit pastui*.

C'est donc une illusion que de croire qu'un Curé réside comme l'Eglise le

demande, s'il ne réside que corporellement ; s'il passe les journées, les mois, les années entières dans une molle oisiveté, dans une inutilité criminelle, à boire, à manger, à se divertir, à jouer, à chasser, à mener une vie animale. Ce n'est pas garder la Maison de Dieu, d'y être comme un chien muet, comme une sentinelle endormie, comme un serviteur paresseux, qui s'enivre et fait bonne chère des biens du Maître, au lieu d'avoir soin de sa famille et de travailler fidèlement l'œuvre qui lui a été confiée. *Quid tu hic, aut quasi quis hic ?* Doit-on dire à ce mauvais Pasteur avec le Prophète Isaïe : *Que faites-vous dans cette Paroisse, ou quel droit y avez-vous ?* O Pastor et idolum ! *derelinquens gregem*, dit le Seigneur par un autre Prophète : O Pasteur ! ô Idole ! qui abandonnez votre troupeau ; vous avez des yeux, et vous ne voyez pas ; vous avez une bouche, et vous ne parlez pas ; vous avez des mains, et vous n'agissez pas, vous avez des oreilles, et vous êtes sourd aux cris de votre troupeau. O pauperes greges. O pauvres brebis, que vous êtes à plaindre sous la conduite d'un tel Pasteur !

Le bon Pasteur, dit J. C., (Joan. 10.) donne sa vie pour ses brebis : les brebis entendent sa voix : il appelle ses propres brebis par leur nom, et les mène dehors ; et lorsqu'il a fait sortir ses brebis, il marche devant elles, et les brebis le suivent parce qu'elles connoissent sa voix. Le larron ne vient que pour dérober, pour égorger, et pour perdre les brebis. Le mercenaire et celui qui n'est point Pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, et il abandonne les brebis, et s'enfuit ; et le loup ravit, et dissipe les brebis. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se soucie pas des brebis. Ainsi, un bon Pasteur se doit tout entier à son troupeau, il lui doit son temps, son repos, sa vie. *Tout est à vous*, disoit S. Paul aux Corinthiens, en parlant de lui et des autres Ministres Évangéliques, *Paul, Apollon, Céphas ; tout est à vous*. Ainsi doit être en droit de parler un Pasteur à son troupeau. Mais pour cela, il faut que son unique affaire soit le salut de ses brebis : il faut que le soin des âmes qui lui sont confiées, soit son unique occupation, l'unique objet de ses inquiétudes, de sa joie, de ses délices, et qu'il puisse leur dire ce que S. Augustin disoit à son Peuple : *Cordis nostri negotium semper eris*. Il doit ne s'épargner en rien pour ses brebis ; se sacrifier sans cesse pour elles ; n'avoir rien qu'il ne donne librement, jusqu'à sa personne même, pour leurs âmes. Il doit enfin continuellement sentir pour le moindre de ces enfans dont Dieu lui demandera compte, toutes les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que J. C. soit formé en eux.

Enfin, un Pasteur qui néglige ses brebis, n'aime pas Dieu. C'est la leçon que J. C. donne à tous les Pasteurs dans la personne de S. Pierre, en l'interrogeant trois fois sur l'amour qu'il avoit pour lui. *Interrogatur amor et imperatur labor*, dit S. Augustin.

On ne peut donc que condamner un Curé qui se voyant peu capable de remplir ses fonctions, ou craignant le travail et la peine, s'en repose sur son Secondaire plus capable et plus zélé que lui. Saint Bernard dit qu'il ne doit s'attendre à aucune récompense du Seigneur : *Qui per Vicarium inservit, per Vicarium remunerabitur*. Tous les Conciles en parlant des obligations des Curés, en ont parlé comme d'obligations personnelles. Si un Curé n'est pas capa-

ble de s'acquitter par lui-même de son devoir, il doit quitter son Bénéfice en se considérant comme un Pasteur indigne; il doit faire pénitence et de s'être chargé de la conduite des âmes, et de s'en être mal acquitté. S'il craint le travail, sa négligence est criminelle.

Nous avons dit que les Curés sont obligés d'instruire leurs Ouailles. Le Concile de Trente leur ordonne, (*Sess. 5. cap. 2. de Reform.*) et à tous ceux qui ont à gouverner des Eglises Paroissiales, de pourvoir par eux-mêmes, ou par autres personnes capables, s'ils en sont légitimement empêchés, à la nourriture spirituelle des Peuples qui leur sont commis, tous les Dimanches et toutes les Fêtes solennelles; leur enseignant ce qu'il est nécessaire à tous Chrétiens de savoir pour être sauvé. Ce Concile leur ordonne encore, (*Sess. 24. cap. 7. de Reform.*) d'expliquer tous les jours de Fêtes, ou solennels, le Texte sacré et les avertissements salutaires qui y sont contenus; tâchant de les imprimer dans les cœurs de tous les Fidéles, et de les instruire solidement de la Loi de Notre Seigneur. C'est donc par lui-même qu'un Curé doit instruire, au lieu de s'en reposer sur son Secondaire. Les Paroissiens écoutent ordinairement plus volontiers leur propre Pasteur, quoique moins docte, qu'un autre Prêtre même plus savant; pourvu que d'ailleurs ses mœurs soient sans reproche, comme elles le doivent être. Les paroles du Pasteur portent plus aisément l'unction dans le cœur des Fidéles, par la bénédiction particulière que Dieu y donne: et c'est pour cela que l'Eglise a toujours pris un soin particulier, de recommander aux Pasteurs de distribuer exactement par eux-mêmes à leurs Ouailles, le pain de la Parole divine. Le Concile de Trente veut même que l'Evêque contraigne le Curé par les Censures de l'Eglise à faire le Prône, s'il le néglige pendant trois mois: ce qui suppose nécessairement qu'un Curé peche mortellement en ne faisant jamais le Prône, ou en ne le faisant que rarement.

Les Synodes et les Conciles Provinciaux tenus en France depuis le Concile de Trente, ont ordonné la même chose aux Curés. Le Synode d'Acqs en 1585, dit: *Parochialis Curæ munera atque officia non per alios, sed ipsius Parochi animarum Curatores obeant ac præstent; nisi sint qui aliquâ justâ causâ ab Episcopo approbatâ impediuntur, aut etiam prohibeantur; id nisi fecerint, tunc fructibus Beneficii multentur; tum etiam alijs penis plectantur, arbitratu Episcopi.*

Cette obligation dans la pensée du Concile de Trente, (*Sess. 23. Cap. 2. de Reform.*) est de Droit divin. *Cum præcepto divino mandatum sit omnibus quibus cura animarum commissa est, oves suas agnoscere, pro his sacrificium offerre, verbiq; divini prædicatione pascere.* Or l'obligation qu'ont les Curés d'annoncer par eux-mêmes la parole de Dieu, doit s'entendre principalement des Prônes, Catéchismes, et autres Instructions publiques, qui se font pour toute la Paroisse. Et il est nécessaire de remarquer, que ce Concile après avoir ordonné aux Curés d'instruire par eux-mêmes leurs Paroissiens les jours de Dimanche et de Fêtes, *per se*, ne leur permet de se faire suppléer par d'autres Prêtres capables, que lorsqu'ils sont légitimement empêchés d'instruire par eux-mêmes; *si legitime impedit fuerint.* Ainsi les Secondaires ou Vicaires ne sont établis, que pour suppléer à ce que les Curés ne peuvent faire par eux-mêmes.

Les menaces que le Seigneur fait par le Prophète Ezéchiel, (*C. 33.*) à la

Sentinelle qui voyant venir l'égée ne sonne point de la trompette, et laisse surprendre le Peuple dans son iniquité; et à celui qui pour ne pas avoir averti l'impie de se convertir, le laisse mourir dans son impiété: les malheurs et les terribles malédictions prononcées au nom du Seigneur, parle même Prophète contre les Pasteurs d'Israël qui n'avoient point travaillé à fortifier les brebis qui étoient faibles, à guérir celles qui étoient malades, à bander les plaies de celles qui étoient blessées, à relever celles qui étoient tombées, à chercher celles qui étoient perdues. Toutes ces menaces, tous ces malheurs, toutes ces malédictions, dis-je, ne font que trop sentir la rigueur du Jugement que Dieu exercera contre ces Curés lâches et fainéans, qui négligent de remplir leurs fonctions, d'instruire leurs Ouailles, de leur rappeler souvent ce qui regarde la Foi et les Maximes de l'Evangile, pour les soutenir contre l'erreur, le péché, l'impiété, et le libertinage.

Hic certè, dit saint Chrysostôme, parlant de ce que nous venons de rapporter du Prophète Ezéchiel, satis evidenter ostenditur, quòd sive proficiant, sive non proficiant auditores, tacere non debeant Sacerdotes; nec idèò rui sint, si forè eorum verba populi non audiunt, vel audia contemnunt, sed si ab eis corrigendis abstinent.

Malheur à moi, si je n'annonce pas l'Evangile, dit S. Paul: et c'est pour engager tous les Pasteurs à le dire avec lui, qu'il les avertit de l'obligation où ils sont d'instruire les Peuples dans la Foi et dans la vérité, en leur recommandant, ainsi qu'à Timothée et à Tite, de s'occuper à exhorter, et à instruire; de veiller sur eux, et à enseigner les autres: d'annoncer à tous les Fidéles leurs devoirs, eu égard aux différens états; d'être Fidéles dispensateurs de la vérité, et prêts à enseigner; de prêcher la parole, et d'insister à temps et à contre-temps; d'user de réprimandes, d'exhortations, de paroles dures, sans perdre patience, et sans cesser d'instruire; de faire la charge de Prédicateurs de l'Evangile; que ce qu'ils enseignent soit convenable à la saine Doctrine; que la Doctrine qu'ils annoncent soit exempte de tout reproche.

Est et.... quod me de vĩa Pastorum vehementer affligit, dit S. Grégoire, (in Evang.) Ministerium prædicationis relinquimus. Relinquunt Deum hi qui nobis commissi sunt, et tacemus. In pravis actibus jacent, et correptionis manum non tendimus. Quotidie per multas nequitias pereunt, et eos ad infernum tendere negligenter videmus.

Pensemus, dit encore ce saint Pape, (in Evang.) cujus damnationis sit, sine labore percipere mercedem laboris.... Illi in nostrum stipendium sumimus, quæ pro redinendis peccatis suis Fidéles obtulerunt; nec tamen contra peccata eadem vel orationis studio, vel prædicationis, ut dignum est, insudamus.... Discretus Pastor prærogat talentum verbi, ne ad damnationem suam de Ecclesia stipendium insumat alimentis.

Sacerdotes pro populorum iniquitate damnantur, dit S. Isidore de Séville, (Sentent. L 3) si eos aut ignorantes non erudiant, aut peccantes non arguant.

Le Synode d'Evreux de l'année 1376, encourage les Curés quela timidité empêche d'instruire leurs Ouailles, en leur disant de recourir à Dieu qui bénira leurs efforts, et leur bonne volonté. *Considerent itaque Curati omnes: ut*

Officii sui, ita temporis necessitate, ac sæpe memoriâ repetant dictum Pauli: vix mihi si non Evangelisavero, necessitas enim mihi incumbit. Si desperant de sua ignorantia, vel dicendi exercitatione, sperent in Domino qui linguas mutorum facit disertas, et Evangelisanibus dat verbum virtute multâ. Cum illa spe ac Dei invocatione, attendat lectioni; Homilias saltem et sermones habeant, tam latine quàm gallicè à doctis viris et Catholicis in subsidium Curatorum conditos. Estu fidei ac salutis populi sui ardeant: ita usu veni, ut qui loqui non audebant vel non poterant, Magistri in Israël repente fiant.

Un Curé, pour instruire utilement son Peuple, doit 1. s'y préparer en se rendant lui-même en toutes choses, un exemple de bonnes œuvres; non seulement par ses instructions, mais encore par sa régularité et sa modestie comme dit l'Apôtre S. Paul écrivant à Tite. *Non confundant opera tua sermonem tuum*, dit S. Jérôme, (*Epist. ad Nepot.*) *Illâ... vox libentiùs auditorum corda penetrat, quàm dicenâs vita commendat.* S. Grégoire en donne la raison, (*Reg. Pastor. P. 2.*) *quia quod loquendo imperat, ostendo adjuvat ut fiat.* On parle avec autorité, dit encore ce saint Pape, (*L. 3. Mor. C. 7.*) lorsqu'on fait ce qu'on enseigne. La force qu'à la Doctrine, se perd, quand le témoignage d'une conscience criminelle ôte à la langue la liberté de parler: *Cum imperio docetur, quando priùs agitur quàm dicatur. Doctrinæ subtrahit fiduciam, quando conscientia præpedit linguam.*

Le Royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, dit S. Paul, mais dans la vertu du Saint-Esprit. Ainsi un Curé doit chercher les lumieres, la sagesse, l'unction, la force et tous les secours dont il a besoin pour combattre les vices et les passions des hommes, et pour faire triompher l'Evangile de J. C., non pas tant dans les talens naturels, dans les connoissances sublimes qu'il peut acquérir par l'étude et par le travail, que dans la bonne vie, la piété, les larmes, les gémissemens, et les œuvres d'une vie pénitente; dans la destruction de ses propres passions et de ses propres foiblesses, et dans la méditation continuelle de la Loi de Dieu: en un mot, dans l'Esprit de Dieu, dont il doit être tout rempli. *L'amour de Dieu est la sagesse parfaite et vraiment digne d'être honorée. La crainte du Seigneur, est ce qui apprend la sagesse. Mon fils, si vous desirez la sagesse avec ardeur, conservez la justice, et Dieu vous la donnera*, dit le Saint-Esprit au Livre des Proverbes. *Je n'applique continuellement à méditer votre Loi*, disoit David à Dieu, (*Ps. 118.*) *et je puise dans cette méditation plus de lumière que tous les Maîtres n'ont pu m'en donner.*

Et en effet, quiconque veut entreprendre de guérir les maux spirituels des hommes, doit s'appliquer plutôt à toucher leur volonté, qu'à instruire leur entendement; car l'expérience apprend, que ceux qui commettent le péché, y tombent le plus souvent, plutôt pour être séduits par leurs passions, que parce qu'ils ignorent la vérité. Or comment peut-on toucher les autres, si on n'est soi-même véritablement touché? Comment peut-on porter à l'horreur du péché, si on l'aime? Comment un discours qui ne part pas d'un cœur brûlant d'amour pour Dieu, peut-il imprimer cet amour dans les cœurs? Il n'y a que le feu qui soit capable d'embraser. Il faut donc qu'un Prédicateur de l'Evangile travaille sans relâche à se remplir de toutes sortes de bonssentimens et de saintes affections

affections d'amour envers Dieu et le Prochain, de haine du péché, de désir et d'espérance des biens éternels, de fuite des choses de la terre; afin qu'il puisse exciter les mêmes affections dans ceux qui l'écoutent. *Tunc autem verbis semen facile germinat, quando hoc in audientis pectore pietas prædicantis rigat*, dit S. Grégoire, (*Reg. Past. part. 2.*) *Illius Doctoris libenter audio vocem, qui non sibi plausum, sed mihi planctum movent*; dit S. Bernard. (*in Cantic.*) *Verè virtutem exhibes, si genere doceas: et si persuadere vis, gemendo id magis, quàm declamando, studeas oportebis.*

La seule éloquence qui dans un Prédicateur enlève et porte la conviction, est celle qui est si remplie de l'esprit de Dieu, que le feu de ce même Esprit brille en quelque sorte dans les paroles enflammées de celui qui annonce les vérités Évangéliques: car, comme cet esprit surpasse tous les mouvemens et toute la puissance de l'homme, une seule étincelle qui en sort, a plus de force pour mettre les Auditeurs dans l'admiration et pour ravir leurs cœurs, que tout l'artifice et toutes les couleurs de la Rhétorique profane; alors reconnoissant la vertu du Saint-Esprit, ils sont forcés de dire: *Véritablement le doigt de Dieu est ici.* Aussi l'Apôtre S. Paul, après avoir dit aux Corinthiens, *qu'il n'étoit pas venu leur annoncer la Doctrine de J. C., avec les discours élevés de l'éloquence et de la sagesse humaine, mais qu'il n'avoit employé que les effets sensibles de l'Esprit et de la vertu de Dieu*, leur dit qu'il en a usé ainsi, *afin que leur Foi ne fût pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la Puissance de Dieu*; qu'il ne veut point parler le langage de la sagesse de ce monde, ni des Princes du monde qui périssent, mais qu'il prêche la sagesse de Dieu; qu'il annonce ce que Dieu lui a révélé par son Esprit; parce que l'Esprit pénètre tout ce qui est caché, même les plus profonds secrets de Dieu: et que comme parmi les hommes nul ne connoît ce qui est en l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui; de même nul ne connoît ce qui est en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. Pour nous, continue le même Apôtre, nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connoissions les dons que Dieu nous a faits. Et nous les publions, non avec le langage étudié d'une sagesse humaine, mais de la manière que le Saint-Esprit nous l'enseigne; proportionnant les choses spirituelles aux hommes spirituels: car l'homme animal ne comprend point les choses qui viennent de l'Esprit de Dieu; elles sont une folie pour lui, et il n'est pas capable de les comprendre; parce que c'est par l'esprit qu'elles se discernent: mais l'homme spirituel juge de toutes choses. Concluons qu'un Curé et un Prédicateur, pour annoncer les Mystères et les Maximes de l'Évangile de J. C., doit être tout rempli de l'esprit de J. C. C'est pourquoi notre divin Sauveur, après avoir instruit ses Apôtres, et leur avoir parlé pendant quarante jours du Royaume de Dieu, au lieu de leur donner sur le champ la force qui leur étoit nécessaire pour annoncer aussitôt après son Ascension les vérités qu'il les avoit chargés d'annoncer, leur dit: *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto*: pour nous apprendre à nous ses Ministres, dit S. Grégoire, (*Reg. Past. part. 3.*) à ne pas être assez téméraires pour oser prêcher les autres, tandis que nous sommes encore imparfaits; mais à attirer auparavant l'Esprit Saint en nous, par notre componction et notre recueillement: *Ut cum virtute divinâ instrui mur, tunc quasi à nobismetipsis foras etiam alios instruere exeamus.*

Enfin, rien ne persuade tant, que l'exemple et la bonne vie d'un Prédicateur; car la plus grande marque que la parole sort du fond du cœur, est de voir que celui qui prêche fait ce qu'il dit, et que sa vie est conforme à sa doctrine. C'est pourquoi, tout doit prêcher dans un Prêtre, dit S. Jérôme: *In Sacerdote Christi, omnia debent esse vocalia*. D'ailleurs, comme la pureté des mœurs et l'innocence de la vie sont des dons de Dieu, et comme les Justes sont la demeure et, pour ainsi dire, les Langues et les Interprètes du Saint-Esprit, les hommes ont naturellement pour eux un respect et une vénération toute particulière; ils les regardent et les écoutent, non plus comme des hommes, mais comme des Anges; non plus comme des habitans de la Terre, mais comme des citoyens du Ciel. Ainsi, ils entendent ce qu'ils disent comme autant d'Oracles: *Ils reçoivent la parole qu'ils prêchent, non comme la parole de l'homme, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme la parole de Dieu*, et considèrent leurs œuvres, comme autant de productions du Saint-Esprit; en sorte que rien n'est plus puissant pour donner la vie et l'accroissement à la vertu, que la vertu même: c'est ce que S. Paul recommande à tous les Pasteurs et à tous les Ministres de J. C., en écrivant à Timothée: *Veillez sur vous-même, et sur ce que vous devez enseigner aux autres: persévérez dans ces exercices; car par ce moyen, vous vous sauverez vous-même, et vous sauverez ceux qui vous écoutent*. Ainsi, le saint Apôtre veut qu'ils aient l'œil premièrement sur eux, en second lieu, sur la doctrine qu'ils annoncent; afin qu'après s'être instruits eux-mêmes, ils soient plus en état d'instruire parfaitement les autres; et que ceux qui écoutent, profitent ainsi du progrès que ceux qui enseignent feront dans la vertu. Les arbres qui tirent le plus de suc pour eux-mêmes, rendent plus de profit à leurs Maîtres; plus un Pasteur sera avancé dans la vertu; plus il sera utile dans ses Instructions à ses Ouailles; en sorte qu'on peut mesurer pour ainsi dire leurs progrès, sur le progrès du Pasteur même. C'est pourquoi un Pasteur ne peut trop travailler à se faire un riche trésor des fruits d'une sainte vie; parce que plus ces fruits seront abondans, plus ceux qu'il doit instruire en profiteront.

2. Un Curé, pour rendre ses Instructions efficaces, doit s'y préparer par la prière. Il a besoin d'une grande sagesse; de cette sagesse qui non seulement éclaire l'esprit, mais pénètre le cœur; qui non seulement considère Dieu par la spéculation, mais qui le goûte. C'est aux Pasteurs et à ceux qui sont chargés de la conduite des autres, que S. Jacques dit plus particulièrement qu'aux simples Fidéles: *Si quelqu'un de vous a besoin de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui est libéral envers tous et qui ne reproche point ses dons; et il la lui donnera*. Il lui donnera cette sagesse qui a l'intelligence de toutes choses; qui conduit dans toutes les œuvres avec circonspection; qui guérit de leurs plaies et de leurs foiblesses, ceux qui gouvernent, et ceux qui sont gouvernés; qui garde et conserve l'homme en tout temps; qui lui fait connoître la justice, le jugement, et l'équité, et tous les sentiers qui sont droits. Or puisque c'est Dieu qui la donne, il faut donc la lui demander sans cesse. Voilà pourquoi les Apôtres ne séparent jamais l'occupation à la prière, de l'occupation à la prédication de la parole.

Il faut qu'un Pasteur demande à Dieu de lui donner cette sagesse qui est assise

auprès du Seigneur; sans laquelle il doit se reconnoître foible, peu capable d'entendre les Loix et de bien juger; sans laquelle, quelque consoinmé qu'il soit parmi les enfans des hommes, il doit être considéré comme rien; afin qu'elle travaille avec lui; qu'il sache ce qui est agréable à Dieu, qu'il connoisse toute la rectitude et toute l'étendue des Préceptes divins, qu'elle le protège par sa puissance, qu'elle l'instruise des desseins et des volontés de Dieu. Cette sagesse est un don qu'on ne peut recevoir que du Seigneur. C'est elle qui enseigne la science de Dieu, la tempérance, la prudence, la justice, la force; elle fait le passé; elle juge de l'avenir; elle pénètre ce qu'il y a de plus subtil dans les discours, et de plus difficile à démêler dans les Paraboles; elle connoît les signes et les prodiges avant qu'ils paroissent; et ce qui doit arriver dans la succession des temps et des siècles; elle donne la pénétration d'esprit dans les jugemens; elle donne l'éloquence qui ravit les Auditeurs d'admiration; on ne trouve la véritable intelligence que dans ses conférences et ses entretiens. Les fleurs dont elle orne ceux qui vont à elle, sont des fruits de gloire et d'abondance: elle est la mere de la science: en elle, est toute la grace de la voie et de la vérité; en elle, est toute l'espérance de la vie et de la vertu: ceux qui agissent par elle, ne pécheront point; ceux qui l'éclaircissent et qui la font connoître aux autres, auront la vie éternelle; ceux qui auront appris ce qu'elle enseigne, y trouveront de quoi se défendre, et défendre les autres des illusions du péché et des traits de la colere de Dieu. Occuper sa pensée de la sagesse, c'est la parfaite prudence; c'est d'elle que vient l'équité et la justice; c'est par elle que les Législateurs ordonnent ce qui est juste. Elle enrichit ceux qui l'aiment, et les remplit de ses trésors. Elle ordonne à tous ceux qui gouvernent les Peuples, de prêter l'oreille à ses paroles. Heureux celui qui l'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de sa maison, et qui se vient à sa porte; car celui qui l'aura trouvée, trouvera la vie; et il puisera le salut dans les trésors de la bonté du Seigneur.

En faut-il davantage pour persuader aux Pasteurs, qu'ils doivent écouter les Instructions que donne la Sagesse pour régler la langue, afin qu'ils puissent prêcher dignement la parole divine, annoncer les Mysteres de J. C., les manifester et en parler de la maniere qu'il convient; que toutes leurs paroles soient accompagnées de grace, et assaisonnées de sel, en sorte qu'ils sachent comment il faut parler et répondre à chacun de ceux dont Dieu leur a confié le salut. La bouche du Juste méditera la sagesse, dit l'Esprit Saint; et sa langue parlera selon la justice. Or, où les Pasteurs écouteront-ils la Sagesse divine, si ce n'est dans la prière? Comment leur doctrine et leurs discours se répandront-ils dans les esprits, comme la rosée sur les herbes; couleront-ils dans les cœurs comme la pluie se répand sur les plaines; et s'y insinueront-ils comme les gouttes de l'eau du Ciel qui tombent sur l'herbe tendre, et qui ne commence qu'à pousser, s'ils n'invoquent pas le nom du Seigneur? Car la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu. C'est au Seigneur à envoyer ceux qui doivent être envoyés; c'est le Seigneur qui a fait la bouche de l'homme; c'est du Seigneur que ses Ministres doivent apprendre ce qu'ils ont à dire; c'est le Seigneur qui leur montrera ce qu'ils ont à faire, et comment ils doivent parler.

Par la prière, Moysc obtint du Seigneur une gloire égale à celle des Saints Patriarches; devint grand et redoutable à ses ennemis; apaisa les monstres par

ses paroles ; connu les Ordonnances que Dieu prescrivit à son Peuple ; fut écouté du Seigneur ; entra dans la nuée qui lui servoit comme de tente ; reçut les Préceptes qu'il devoit enseigner à la Nation dont il étoit le Chef, la Loi de vie et de science, la sagesse et la force nécessaire pour apprendre à Jacob l'Alliance du Seigneur et ses Commandemens en Israël.

Les Prophetes de l'ancienne Loi n'annonceront que ce que Dieu leur avoit ordonné de dire : *Et facium est Verbum Domini ad me. Videte Verbum Domini. Hac dicit Dominus* : et autres semblables expressions, qui signifient toutes que les Prophetes ne faisoient que répéter au Peuple d'Israël ce que Dieu leur avoit prescrit de lui dire de sa part. Aussi Dieu disoit-il aux Juifs par le Prophete Jérémie : (C. 23.) *Peuple de Jérusalem, n'écoutez point les paroles des faux Prophetes, qui vous prophétisent faussement, et qui vous trompent ; ils publient les visions de leur cœur, et non ce qu'ils ont appris de la bouche du Seigneur. Qui d'entr'eux a assisté au Conseil de Dieu ; qui l'a vu, et qui a entendu ce qu'il a dû ? Je n'envoyois point ces Prophetes ; et ils courroient d'eux-mêmes : je ne leur parlois point ; et ils prophétisoient de leur tête.*

J. C. a appris par son exemple aux Pasteurs, le besoin qu'ils ont de la Priere, pour s'acquitter dignement du Ministère de la Parole et de leurs autres fonctions. *Après qu'il eut renvoyé le Peuple*, dit S. Matthieu, *il alla seul prier sur la Montagne. Le jour d'après*, dit S. Marc, *s'étant levé de grand matin, il s'en alla dans un lieu désert où il prioit. En ce temps-là*, dit S. Luc, *il sortit pour aller prier Dieu sur une Montagne, et il passa toute la nuit en priere.* C'est par la Priere que les Apôtres se prépareront à recevoir cet Esprit Consolateur, cet Esprit de vérité qui devoit leur apprendre toute vérité.

Un Pasteur doit donc montrer à ses Brebis, par les fréquens entretiens qu'il a avec Dieu, que l'Evangile qu'il leur prêche n'a rien de l'homme ; qu'il puise dans le sein de Dieu même les vérités qu'il leur annonce, et les regles de sa conduite : et qu'il peut leur dire, à l'exemple de son divin Maître : *Mea Doctrina non est mea* ; qu'il ne leur donne pas ses propres pensées et ses propres paroles, mais les pensées et les paroles de Dieu. *Audies de ore meo Verbum*, dit Dieu au Prophete Ezéchiël, *et annuntiabis eis ex me.* Sur quoi S. Grégoire fait cette réflexion. *Ecce iterum monetur Propheta ne presumat loqui, quod non audierit : sed prius aures cordis aperiat voci Creatoris ; et postmodum os sui corporis aperiat auribus plebis.* Un Prédicateur est, selon S. Paul, l'Ambassadeur de J. C. *Pro Christo Legatione fungimur, tanquam Deo exhortamur per nos.* Or un Ambassadeur ne parle pas de sa tête et de lui-même, mais suivant les instructions et les mémoires que lui donne son Prince. Ce n'est donc pas pour annoncer ses imaginations et les inventions des hommes, pour suivre son propre esprit, mais pour prêcher l'Evangile de Dieu, qu'un Ouvrier Evangélique est envoyé. Ainsi, il doit tout emprunter de J. C. *Illa docet*, dit saint Jérôme, *quæ à Deo ipse didicerit, non ex proprio corde vel humano sensu, sed quæ Spiritus Sanctus docet.* Il obtiendra tout par la priere : *Pietate magis orationum, quam Oratorum, faciliate*, dit S. Augustin, (*de Doctr. Christ. L. 4.*) et il n'obtiendra rien sans la priere. La priere est le pain dont il doit tous les jours se nourrir lui-même, pour conserver ou réparer ses forces spirituelles. Par la priere tout se multipliera entre ses mains, pour le soulagement

et le salut de son Troupeau. Par la prière il éprouvera jusqu'où dans la nécessité il peut compter sur Dieu ; et que quelque pressans , quelque grands que soient les besoins , quelque dénué qu'il soit de ressources humaines pour secourir et nourrir ses brebis , il doit tout attendre du Seigneur , s'il ne met point de bornes à sa confiance.

La prière est donc le devoir le plus intime et le plus inséparable du Ministre : c'est l'âme , pour ainsi dire , du Sacerdoce ; c'est l'unique sûreté du Pasteur : elle seule adoucit les dégoûts et prévient les dangers de ses fonctions ; elle seule en assure les succès.

Elle fait toute la sûreté et du Pasteur et de l'Ouvrier Évangélique , dans le cours du ministère. Ils ont leurs misères et leurs foiblesses , d'autant plus à craindre même pour eux , qu'elles subsistent toujours avec les fonctions les plus saintes. Cette situation qui d'un côté demanderoit qu'en traitant tous les jours les Mysteres terribles , leur vie imitât celles des Anges ; et qui de l'autre fait qu'ils se retrouvent toujours sujets aux mêmes infidélités ; toujours pesans dans la pratique de leurs devoirs , toujours donnant trop à leurs sens , à leur paresse , à leur humeur ; cette situation , dis-je , qui les place continuellement entre leurs foiblesses , et l'Autel Saint , doit effrayer et réveiller leur foi , quelque irrépressibles qu'ils paroissent aux yeux des hommes. Or la prière peut seule calmer et rassurer dans les retours sur une pareille situation , si capable de jeter le trouble et l'incertitude dans l'âme : la prière est le seul remède de ces plaies journalières , qui négligées , corrompent insensiblement tout l'intérieur et toute la beauté de l'âme. Les Pasteurs et tous les Ouvriers Évangéliques doivent donc , prosternés aux pieds de J. C. , lui exposer souvent avec douleur et avec confiance leurs misères secretes , le conjurer de les rendre dignes du ministère qu'il leur a confié , et d'anéantir en eux tout ce qui peut encore en blesser la sainteté.

La prière seule peut adoucir les dégoûts , et prévenir les dangers des fonctions d'un Pasteur. En effet , les fonctions du ministère ont leurs peines et leurs dégoûts , quand on veut les remplir avec fidélité. Il faut prendre sur soi , sur ses aises , sur sa paresse , sur son sommeil , pour y fournir ; on ne peut pas disposer à son choix de son temps et de ses momens : c'est une servitude sainte qui fait qu'un Ministre de J. C. n'est plus à lui-même , mais aux Peuples : il doit pouvoir dire avec l'Apôtre , que le chaud , le froid , la lassitude , et toutes les peines de la vie , sont le fruit de son ministère , et les signes de son Apostolat. Il travaille même souvent pour des ingrats : ses peines ne sont payées souvent que d'indifférence , et même d'indocilité et de murmure : elles lui attirent souvent l'aversion même de ceux dont il ne cherche que le salut. Le dégoût et le découragement sont à craindre ; on se lasse d'un travail dont on ne voit ni la fin , ni le fruit ; on ne s'y prête plus avec le même zèle ; l'amour propre n'y étant pas soutenu par le succès , réclame ses droits ; et insinue en secret que des soins pénibles et inutiles ne sauroient être des devoirs. Or comment se soutenir contre cette tentation de dégoût , si ordinaire et si dangereuse dans des fonctions laborieuses , si on ne vient pas prendre de nouvelles forces aux pieds de J. C. ; si on n'a pas la consolation de venir lui compter ses peines et son abattement , comme au premier Pasteur dont on occupe la place. C'est-là

qu'un Prédicateur de l'Evangile se confondra devant lui , de compter pour quelque chose les peines légères de ses fonctions , et d'être si aisément rebuté , tandis que les Apôtres et tant de saints Ministres ont défilé toutes les tribulations , et toute la fureur des Tyrans , de les séparer de la Charité de J. C. C'est de là qu'un Pasteur sortira toujours avec un nouveau goût pour ses fonctions , avec un nouveau zèle pour le salut de son Peuple. C'est au sortir de là que ce qui lui paroissoit pénible , lui deviendra doux et léger ; et que les fatigues et les contradictions inséparables de ses fonctions , seront pour lui la preuve la plus consolante de sa vocation au saint Ministère. Sans la prière , il sentira à chaque moment tout ce que ses fonctions ont de rebutant et de triste ; il traînera un joug qui l'accablera , il portera avec répugnance le poids du jour et de la chaleur : mais avec la prière , tout s'adoucir ; le joug ne pesera plus ; les travaux augmenteront , et les peines et les dégoûts s'évanouiront.

Mais si la prière seule peut adoucir les peines et les dégoûts des fonctions d'un Pasteur , elle seule aussi peut en prévenir les dangers. Car quand il n'y auroit de dangereux pour lui que la dissipation inévitable dans les fonctions extérieures , on auroit raison de dire que la prière seule peut l'en préserver. Il n'est que trop vrai en effet , que l'homme intérieur s'affoiblit et s'éteint insensiblement , au milieu des mouvemens et de l'action continuelle qu'exigent les fonctions du saint Ministère. On perd pour soi-même , en se livrant sans cesse aux besoins d'autrui ; on y perd cette vie secrète et cachée de la Foi , qui est l'ame et toute la force de la piété ; on s'accoutume d'être tout au dehors , et jamais dans son propre cœur ; on approche de l'Autel avec un esprit dissipé , et partagé par mille images étrangères et tumultueuses qui l'occupent. Ainsi en travaillant toujours pour les autres et jamais pour soi , les forces de l'ame s'usent ; on devient un homme tout extérieur ; on se fait à cette vie d'agitation ; on n'est plus capable d'être un instant avec soi , on cherche même des occasions et de pieux prétextes de se dissiper et de se produire ; on ne peut plus se passer des hommes ; on s'ennuie avec Dieu seul. Or cet état qui n'a rien que de louable aux yeux des hommes , a ses dangers devant Dieu : on agit extérieurement pour Dieu ; mais on n'agit pas en secret avec lui ; on court ; mais on court tout seul. Le Seigneur que son Ministre n'appelle pas à son secours , le laisse à ses propres faiblesses ; et d'ordinaire l'humeur , la vivacité , le tempérament , la vanité , l'inquiétude , entrent plus dans ses fonctions , que l'amour du devoir et la charité pour ses frères. Il n'est que la prière qui puisse garantir un Ouvrier Evangélique de ces écueils , et sans le détourner de ses différentes occupations , lui donner dans ses fonctions , cet esprit de piété et de recueillement qui les règle , qui les sanctifie , qui les modère ; et qui au sortir de là et de ses dissolutions extérieures , fait qu'il est encore plus en état d'aller se recueillir devant Dieu.

Mais la dissipation n'est que le moindre danger des fonctions d'un Ouvrier Evangélique. Que de dangers infiniment plus à craindre pour lui dans la seule fonction du Tribunal ! Il y est souvent depositaire de certaines fragilités et de certains crimes , dont les images furestes qui en restent , souillent souvent , du moins son imagination , si elles ne souillent pas son cœur. L'usage de la prière seul peut dissiper et purifier ces fantômes , et éteindre ces étincelles dans leur

naissance. De pieuses intentions ne suffisent pas même , pour le mettre à couvert des dangers de ce ministère : n'arrive-t-il jamais qu'étant entré Ministre dans le Tribunal, on ne soit plus qu'un homme quand on en sort ? En un mot, si la prière ne le soutient pas dans une fonction si périlleuse ; s'il s'y présente sans précaution ; s'il s'expose témérairement à des dangers d'autant plus à craindre , qu'il y est le seul juge et le seul témoin de ses chûtes ; si ce sont des motifs de curiosité , d'affection humaine , de complaisance en la confiance qu'on a pour lui , qui l'y conduisent , le Tribunal sacré où il devoit purifier les souillures d'autrui , ne sera plus pour lui que le lieu fatal où il en contractera tous les jours de nouvelles.

Enfin , nous avons dit que la prière est nécessaire à un Pasteur , pour lui assurer le fruit et l'utilité de ses fonctions. Beaucoup travaillent sans succès , parce qu'ils n'appellent pas à leurs secours celui qui seul peut rendre leurs soins utiles. Et de bonne foi , quel succès peut se promettre de ses instructions , un Pasteur peu accoutumé à prier , à venir se remplir aux pieds de J. C. de l'amour des vérités qu'il doit annoncer , et de l'esprit d'onction qui les rend aimables ; à y puiser ce zèle touchant , cette grâce , cette force , à laquelle on ne résiste pas ? Quel succès peut se promettre à parler de Dieu , un Pasteur qui ne parle presque jamais à Dieu ? Il annoncera des vérités ; mais ce ne seront pas celles que le Père lui aura révélées en secret : il instruira avec esprit ; mais ce sera l'esprit de l'homme et non l'esprit de Dieu. Aussi voit-on tous les jours qu'un saint Pasteur homme de prière , avec des talens mêmes médiocres , fait plus de fruit , laisse ses Auditeurs plus touchés de ses instructions , que tant d'autres qui avec plus de talens extérieurs , n'ont pas puisé dans la prière cette onction , ce goût tendre de piété qui seul sait parler au cœur. On parle bien autrement des vérités que l'on aime , et que l'on est accoutumé de méditer et de goûter tous les jours aux pieds de J. C. ; le cœur a un langage que rien ne peut imiter. Un Pasteur dissipé aura beau tonner en Chaire , et mettre les mouvemens et les clameurs à la place du zèle et de la piété , on y reconnoîtra toujours l'homme , on sentira toujours que c'est un feu qui ne descend pas du Ciel.

Mais quand la prière ne seroit pas aussi indispensable à un Pasteur qu'elle l'est , pour assurer le succès de ses fonctions ; ne la doit-il pas à son Peuple ? N'est-il pas chargé par son caractère de Pasteur et de Ministre , de prier pour son Troupeau ? N'est-ce pas le devoir le plus essentiel du Sacerdote même , qui établit les Prêtres médiateurs entre Dieu et les Peuples ? C'est aux prières d'un Pasteur que Dieu attache d'ordinaire les grâces destinées à son Troupeau , dont il doit sans cesse exposer les besoins au Seigneur : c'est à lui à solliciter pour ses brebis les richesses de la miséricorde divine ; à désarmer la colère du Seigneur irrité contre elles : c'est à lui à offrir leurs prières sur l'Autel , dont il approche plus qu'elles : c'est au Pasteur à suppléer par son zèle et sa charité à ce qui manque à la ferveur de celles de ses brebis qui sont foibles et languissantes ; à gémir pour toutes ; à porter au Seigneur leurs vœux , leurs actions de grâces , leurs adorations , leurs larmes , leurs soupirs ; il doit leur prêter ses pensées et ses sentimens : il doit être la voix de celles qui se taisent par négligence , ou qui sont muettes parce qu'elles sont mortes : il doit être toujours uni à celles qui louent ; et tenir la place de celles qui ne le font pas. *Nous ne cessons pas de prier Dieu*

pour vous, disoit S. Paul aux Colossiens, *et de lui demander qu'il vous remplisse de la connoissance de sa volonté, et de tous les dons de sagesse et d'intelligence spirituelle; afin que vous viviez d'une manière digne de Dieu, que vous lui soyez agréables en toutes choses, que vous fructifiez en toutes sortes de bonnes œuvres, etc.* Voilà ce que doit faire un Pasteur; c'est à lui à gémir devant Dieu sur les vices dont il voit son Peuple infecté, et dont ses soins et son zèle ne peuvent le corriger; c'est à lui à demander à Dieu la force pour les foibles, la componction pour les pécheurs endurcis, la persévérance pour les Justes. Plus les besoins de son Troupeau sont infinis, plus ses prières doivent être vives et fréquentes: il ne doit jamais paroître devant le Seigneur, comme le Pontife de la Loi, sans porter écrit sur son cœur, les noms des Tribus, c'est-à-dire, les noms des brebis qui lui sont confiées; ce doit toujours être là le principal objet de sa prière. Tel est l'ordre de la dispensation de la grace: les Pasteurs sont comme les canaux publics par où elle doit couler sur les Peuples; c'est une ressource publique que la bonté de Dieu laisse aux désordres publics qui regnent parmi les hommes.

Ainsi un Pasteur qui ne prie pas, ou qui ne prie que pour satisfaire rapidement et du bout des levres aux prières publiques que l'Eglise lui impose, n'est pas un Pasteur; c'est un étranger, que tout ce qui regarde son Troupeau n'intéresse point. Ce n'est pas un Pere; les Fideles qui lui sont confiés ne sont pas ses enfans; son cœur, ses entrailles ne lui disent rien pour eux; il aime le titre qui les lui assujettit, il n'aime pas celui par lequel il doit les aider et les soumettre à Dieu: il n'aime que la place de Pasteur; il n'aime pas le Troupeau; car s'il l'aimoit, pourroit-il être témoin de ses désordres et des malheurs qu'il se prépare, sans s'adresser sans cesse à celui qui seul peut changer les cœurs, et sans s'efforcer d'obtenir par ses soupirs et ses gémissemens secrets, qu'aucun de ceux que le Pere céleste lui a confiés, ne périsse! Il y a plus, non seulement un Pasteur qui ne prie pas pour le Peuple, ne l'aime point; il lui refuse même ce qui lui est dû; il refuse ce que son Troupeau est en droit d'exiger de lui; il est coupable de tous les crimes que ses prières auroient pu prévenir. Combien voit-on de Pasteurs se plaindre du dérèglement de leurs Troupeaux; tandis que les désordres de leurs Troupeaux sont le plus souvent leurs propres fautes; et ne viennent que de leur dégoût pour la prière.

Comment un Pasteur osera-t-il dire que le détail infini des soins de sa Paroisse, l'empêche de vaquer long-temps à la prière! Au milieu de tous ses travaux et de tous ses soins prétendus, que de momens vides et inutiles! Que de jours consacrés à la paresse, à l'oisiveté, à de vains commerces, à des affaires qui ne le regardent pas, à des occupations, à des amusemens peut-être contraires à la sainteté et à la gravité du ministère! Que de momens où l'oisiveté elle-même lui est à charge, et où il est à charge à lui-même! Et comment donc étant *l'Homme de Dieu*, peut-il manquer de temps pour offrir ses vœux au Seigneur, pour lui rendre compte de ses dons et de ses richesses célestes qu'il est chargé de distribuer, et de l'usage qu'en font les âmes qui lui sont confiées?

Mais d'ailleurs l'Eglise ne demande pas aux Pasteurs, de passer tous les momens de leur vie dans l'oraison; c'est le privilege et la consolation de ces âmes retirées, uniquement occupées à goûter loin du monde combien il est doux de

ni se communiquer qu'au Seigneur. Ce qui est essentiel à un Pasteur, c'est un esprit de prière qu'il doit porter par-tout au milieu de ses fonctions; c'est avant de les commencer, d'aller se remplir aux pieds de J. C. de cet esprit qui les fait exercer saintement pour les Ministres, et utilement pour les Peuples; c'est au sortir de ses fonctions, d'aller se délasser quelques momens devant Dieu, et y reprendre de nouvelles forces pour les exercer avec un nouveau zèle; c'est de s'accoutumer à ce commerce secret et presque continuél avec Dieu; le trouver par-tout, se trouver par-tout avec lui, et prendre de tout occasion de s'élever à lui. Voilà comment un Prêtre et un Pasteur doit être un homme de prière. Si cet esprit de prière n'anime pas toutes ses fonctions, il est bien à plaindre de remplir tout ce qu'il y a de pénible dans ses devoirs; et d'en omettre l'unique chose qui peut les adoucir, les rendre utiles, et le consoler lui-même.

Un Pasteur, pour ne pas courir au hasard et ne pas donner en combattant, des coups en l'air, doit, comme l'Apôtre S. Paul, lorsqu'il instruit son Troupeau, et qu'il travaille pour lui, *tout faire pour l'Evangile, afin d'en être participant*, c'est-à-dire, afin d'avoir part à la récompense qu'il promet aux serviteurs bons et fidèles qui entrèrent dans la joie du Seigneur. Si l'œil est mauvais, dit J. C., *tout le corps sera dans l'obscurité*: les œuvres les plus saintes en elles-mêmes ne sont au fond que des œuvres de ténèbres ou infructueuses, elles ne seront réputées pour rien, si le motif n'en est pas pur. C'est sur quois les Pasteurs, comme tous les Ouvriers Évangéliques, doivent s'examiner, et prendre garde de ne pas se flatter. Ils doivent n'avoir en vue dans tout ce qu'ils disent et ce qu'ils font, que la gloire de Dieu, le progrès de l'Evangile, le salut des âmes. Ils doivent n'agir que par l'esprit de J. C., dans ses intentions, sur le modèle de sa vie et de ses actions, ne cherchant que *la gloire de celui qui les envoie*; s'ils veulent être véritables, et qu'il n'y ait point d'injustice en eux. Quelle autorité en effet peuvent avoir sur les esprits et sur les cœurs, ces hommes intéressés qui n'exercent les fonctions de l'Apostolat que pour s'en faire des degrés à leur élévation? Un Pasteur, selon qu'on le voit ou se rechercher ou se renoncer lui-même, affoiblit ou soutient l'autorité dont il est revêtu: c'est sur-tout par son désintéressement qu'il persuade les vérités qu'il annonce. Toute gloire est vaine, si elle ne vient pas de Dieu. Celui qui dit n'être sensible à sa réputation que pour être plus en état de glorifier Dieu, doit appréhender de donner dans un des plus dangereux pièges de l'amour propre. C'est par l'anéantissement, et le sacrifice de tout ce qu'on est, qu'on doit uniquement penser à glorifier le Seigneur: s'il est de l'intérêt de sa gloire qu'un Pasteur soit honoré des hommes, il saura bien lui procurer leur estime malgré la malignité de leur cœur et les artifices de l'envie. Nous vous annonçons l'Evangile, disoit S. Paul aux Thessaloniciens, *non pour plaire aux hommes, mais pour plaire à Dieu, qui connoît nos cœurs*. Nous n'avons jamais usé de paroles de flatterie, ni cherché de vains prétextes pour nous enrichir. Nous n'avons point cherché non plus à être loués ni des hommes, ni de vous, ni d'aucun autre. Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, disoit encore ce grand Apôtre aux Corinthiens; mais JESUS-CHRIST Notre Seigneur: et pour nous, nous nous déclarons vos serviteurs par J. C. Voilà une importante leçon pour tous les Prédicateurs de l'Evangile. Malheur à ceux qui font toutes les œuvres pour être vus des hommes: qui aiment les premières places, où ils se trouvent, et les premières

caractere indolent, il n'augmente pas le feu de ceux qui sont d'un caractere colere. Et ainsi de toutes les vertus, qu'il faut tâcher d'inspirer de maniere qu'en établissant les unes, on ne détruise pas les autres : de même en combattant certains vices, on doit être attentif à ne pas diminuer l'horreur des autres, et à ne pas autoriser ceux qui sont opposés. *Sic prædicanda sunt bona*, dit ce saint Docteur, *ne ex latere jubeantur mala. Sic laudanda sunt bona summa, ne despiciantur ultima. Sic nutrienda sunt ultima, ne dum sufficere creduntur, nequaquam tendatur ad summa.* Il ajoute qu'il faut en user de même dans les instructions que l'on donne à une seule personne, lorsque des passions contraires la dominent ; et qu'on doit imiter alors un habile Médecin, qui, forcé de donner un remede nécessaire et pressant à un Malade qui paroît trop foible pour le soutenir, prend des précautions si sages, qu'en diminuant le mal par ce remede, loin d'augmenter la foiblesse du malade, il lui rend peu à peu la santé.

Un Pasteur doit prendre garde à ne rien dire dans ses instructions, qui soit au dessus de la portée de ceux qui l'écoutent ; de peur que leur esprit trop fortement appliqué, ne se lasse et ne se dégoûte ; et qu'il ne leur arrive, comme aux cordes des instrumens, qui se rompent quand elles sont trop tendues : c'est la comparaison de saint Grégoire. *Sciendum verò est Prædicatori, ut auditoris sui animum ultra vires non trahat ; ne, ut iia dicam, dum plus quàm valet tenditur, mentis chorda rumpatur.* Ainsi il faut cacher les choses trop relevées au vulgaire qui ne les entend pas ; et ne les découvrir à peine qu'au petit nombre qui les comprend. C'est ce qui a fait dire à JESUS-CHRIST même : *Quel est l'Econome fidele et prudent, que le Maître établira sur la famille, pour donner dans le temps à chacun deses serviteurs la quantité de bled qui lui est nécessaire ?* Cette mesure de bled, selon la pensée de S. Grégoire, marque la parole de Dieu ; qui doit être proportionnée à la capacité de ceux qui l'écoutent : de peur que s'ils ne peuvent la comprendre, elle ne se répande et ne se perde. *Ne cum angusto cordi incapabile aliquid tribuitur, extra fundatur.* C'est ainsi, ajoute ce Pere, que Moÿse sortant d'auprès de Dieu, mit un voile sur son visage, qui étoit éclatant de gloire ; pour marquer qu'il ne vouloit point découvrir au Peuple, les lumieres secretes qu'il avoit reçues de Dieu. Celui donc, conclut ce saint Docteur, qui prêche avec jugement, découvre les vérités faciles à entendre, à ceux qui sont encore dans l'obscurité et dans les ténèbres de l'ignorance ; il leur cache celles qui sont plus difficiles à concevoir, jusqu'à ce qu'étant devenus plus éclairés, ils soient capables de les comprendre.

Enfin, pour être attentif à ne jamais rien dire dans les instructions que l'on fait au Peuple, qu'il ne puisse entendre, il faut prendre invariablement pour règle, celle de S. Augustin : *Totum quod intelligo, volo ut qui me audit, intelligat.* S'il est très-important dans toutes sortes de sciences, de savoir la maniere la plus propre pour la mieux enseigner, c'est sur-tout lorsqu'il s'agit d'instruire les Fideles de la Doctrine Chrétienne. C'est pourquoi il faut que celui qui en est chargé, sache qu'il doit avoir égard à l'âge de ceux qu'il instruit, à leur maniere de vivre, et à leur condition ; afin qu'il se proportionne à tous en toutes choses, pour les gagner tous à JESUS-CHRIST, qu'il soit un fidele Ministre et *Dispensateur des Mysteres* ; et que, comme un bon serviteur, il soit digne que le Seigneur l'établisse maître sur plusieurs.

Un Pasteur doit toujours se souvenir que ceux qu'on lui a confiés sont presque tous différens les uns des autres ; et qu'ainsi il ne lui est pas possible de leur inspirer à tous les mêmes règles de piété, ni de leur faire des instructions dont ils soient tous également capables. Ainsi il doit s'appliquer à parler à tous de manière que chacun puisse en profiter. Par exemple, les uns sont comme des enfans nouvellement nés ; d'autres ne sont encore que comme dans l'adolescence , ne faisant que commencer à croire en J.^sC. ; il faut avoir égard à leurs dispositions , pour ne pas les charger de fardeaux qu'ils ne sauroient porter ; et ménager leur foiblesse en ne les conduisant pas par des chemins trop rudes , pour ne pas les décourager. Un Pasteur ne peut , dans ses instructions ainsi que dans sa conduite , perdre de vue la compassion qu'il doit aux foibles , et l'attention à les ménager. Il doit marcher devant eux , mais selon leur pas. Il doit faire de temps en temps des pauses , pour attendre de petits agneaux , ou pour soulager leurs mères , qu'il est de sa charité de porter quelquefois. *J'ai avec moi des enfans fort petits , des brebis et des vaches pleines*, disoit Jacob à Esäu , *si je les laisse en les faisant marcher trop vite , tous mes Troupeaux mourront en un jour... Je suivrai donc tout doucement , selon que je verrai que mes petits le pourront faire*. C'est ce que S. Grégoire exprime par la comparaison d'un bâtiment nouveau ; et qui n'est pas encore assez solide ni affermi , pour soutenir la pesanteur du toit. *Structuris recentibus , necdum solidatis*, dit-il , *si tignorū pondus supponitur , non habitaculum , sed ruina fabricatur* : à laquelle il ajoute celle des femmes qui accouchent avant terme : *Conceptas soboles faminae , si priusquam plene formetur , proferunt , nequaquam domos , sed tumulos replent*.

Il s'ensuit de-là , qu'un Pasteur ne doit donner aux commençans , aux foibles ; aux imparfaits , qu'une nourriture proportionnée à leur état ; et qu'il y a des vérités qu'on ne peut dire , qu'à ceux qui ont atteint un âge parfait dans la connoissance de la Religion , et dans la pratique de la piété et de la vertu. C'est ce que l'Apôtre saint Paul dit aussi aux Hébreux : après leur avoir reproché qu'au lieu d'être maîtres , comme ils devroient l'être depuis qu'ils ont reçu la Foi , ils ont encore besoin qu'on leur apprenne les premiers élémens de la parole de Dieu , il ajoute que quiconque est nourri de lait , est incapable d'entendre des discours relevés sur la Justice ; parce qu'il est encore enfant ; et que la nourriture solide est pour les parfaits , dont l'esprit est accoutumé par un long exercice à discerner le bien et le mal. Et par conséquent un Curé doit examiner soigneusement qui sont ceux qui n'ont besoin que de lait : et ceux auxquels il faut donner une viande plus solide ; afin de leur donner à tous la nourriture de la parole qui leur est nécessaire , pour fortifier peu à peu leur esprit , jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'unité d'une même Foi , et d'une même connoissance du Fils de Dieu , à l'état de l'homme parfait , et à la mesure de l'âge qu'ils doivent atteindre en JESUS-CHRIST.

L'Apôtre saint Paul marque assez en sa personne qu'il est du devoir des Pasteurs d'agir de la sorte , lorsqu'il dit qu'il est redevable aux Grecs et aux Barbares , aux savans et aux ignorans. Par-là il apprend à tous ceux qui sont appelés pour instruire les Fideles des Mysteres de la Foi et des règles des mœurs , qu'ils doivent le faire de telle manière , qu'ils proportionnent ce qu'ils disent à la portée de l'esprit et de l'intelligence de chacun ; de crainte qu'ayant satisfait ,

et pour ainsi dire rassasié d'une nourriture spirituelle, l'esprit de ceux qui sont plus avancés, et qui ont le goût plus délicat, ils ne laissent mourir de faim les petits enfans, c'est-à-dire, les foibles, en ne leur rompant pas le pain qu'ils demandent.

Un Curé doit prendre garde à ne pas se rebuter, et à ne pas laisser refroidir le zèle qu'il doit avoir pour la distribution de la parole divine à son Peuple, à cause de l'obligation où il est de s'abaisser en faveur des ignorans et des foibles, aux choses les plus communes et les plus simples: ce qui coûte quelquefois beaucoup, à ceux sur-tout dont l'esprit est continuellement occupé des connoissances les plus relevées et les plus sublimes. Car si la Sagesse incréée a bien voulu descendre du Ciel en Terre, et se revêtir de l'infirmité de notre nature, pour nous y donner les préceptes d'une vie toute céleste; quel Pasteur ne sera point forcé par l'exemple de cette excessive charité, à se faire petit parmi ses freres; à se conduire à leur égard comme *une mère tendre* qui nourrit ses enfans; et à ressentir pour le salut de son Prochain, les mêmes mouvemens d'affection qu'avoit saint Paul pour les Thessaloniens, pour lesquels il *eût voulu donner sa propre vie, tant l'amour qu'il avoit pour eux étoit grand.*

Toute la Doctrine Chrétienne dont les Fideles doivent être instruits, est renfermée dans la parole de Dieu; soit celle qui est écrite, soit celle qui a été conservée par la Tradition. C'est pourquoi les Pasteurs doivent s'appliquer continuellement à la méditation de ces deux sources de la vérité, et avoir toujours présent cet avertissement de S. Paul à Timothée: *Occupez-vous à lire, à exhorter, et à instruire.*

Mais parce que le nombre et la diversité des choses qui nous ont été révélées pour notre instruction, font qu'il est difficile de les comprendre toutes, ou même que les ayant comprises, on les retienne par la mémoire assez parfaitement pour être en état dans les occasions de les enseigner sur le champ aux autres, on a très-sagement réduit toute la Doctrine de l'Eglise à quatre chefs, savoir, au Symbole des Apôtres, aux Sacremens, au Décalogue, et à l'Oraison Dominicale.

En effet, le Symbole renferme ce que la Foi nous enseigne de la connoissance de Dieu, de la Création du Monde, de la Providence avec laquelle il le gouverne, de la Rédemption des hommes, de la récompense des bons, de la punition des méchans. La Doctrine des Sacremens comprend celle des moyens sensibles par lesquels nous pouvons participer à la grace. Tout ce qui regarde les regles des mœurs et les Loix, dont la charité est la fin, est renfermé dans le Décalogue. Enfin, tout ce que les hommes peuvent utilement et saintement désirer, espérer, et demander, est contenu dans l'Oraison Dominicale. Ainsi après l'explication de ces quatre chefs, qu'on soit comme les lieux communs de la Doctrine de toute l'Ecriture Sainte, il restera peu de choses à apprendre à un Chrétien, de ce qu'il est obligé de savoir.

Il est à propos d'avertir les Pasteurs, que toutes les fois qu'ils se trouveront obligés d'exprimer quelque endroit de l'Evangile, ou de l'Ecriture Sainte, ils doivent savoir que cet endroit, tel qu'il soit, peut se rapporter à l'un de ces quatre points de la Doctrine de l'Eglise; auxquels ils doivent recourir comme à la source de sa Doctrine, selon laquelle il faut expliquer toutes choses. Par

exemple, s'il s'agit d'expliquer cet endroit de l'Evangile du premier Dimanche de l'Avent : *Il y aura des signes dans le Soleil, dans la Lune, etc.* ils trouveront que ce qui regarde cet Evangile, est renfermé dans cet Article du Symbole : *Il viendra juger les vivans et les morts.* De sorte que se servant de ce qui est dit sur cet Article dans les Cathéchismes, ils expliqueront aux Fideles en même temps le Symbole et l'Evangile. Ainsi, quoi que ce soit qu'ils enseignent, ou qu'ils veulent expliquer, ils doivent le rapporter toujours à un des quatre chefs ; auxquels, comme nous venons de le dire, se réduit tout ce que l'Ecriture Sainte nous enseigne et nous prescrit.

Saint Augustin, dans l'excellent Ouvrage (*De Catech. rud.*) qu'il adresse à un Ecclésiastique de Carthage chargé d'enseigner les principes de la Religion Chrétienne à ceux qui n'en étoient pas encore instruits, lui explique la méthode qu'on doit observer pour y réussir, que nous croyons à propos de rapporter ici en peu de mots. Ces regles viennent d'une si bonne source, qu'elles ne peuvent qu'être très-utiles, à ceux qui sont établis pour l'instruction des Peuples.

Ce saint Docteur veut donc, 1. qu'on dispose ceux qu'on instruit, à devenir capables des plus hautes vérités de la Religion ; en leur rapportant d'une manière historique ce que la Sagesse et le bonté de Dieu a opéré pour notre salut depuis les Patriarches et les Prophetes, c'est-à-dire, depuis la création du monde jusqu'à JESUS-CHRIST.

2. Qu'après les avoir convaincus par cette suite historique de faits miraculeux, du soin que Dieu a pris dans tous les temps pour le salut de l'homme, on achève de les en persuader en leur expliquant l'économie du Mystere de l'Incarnation, où Dieu nous a fait voir la grandeur de son amour, et nous a donné cet exemple d'humilité, qui seul pouvoit guérir notre orgueil et remédier à notre misère.

3. Après avoir fait sentir la chute de l'homme et le besoin que nous avons d'un Rédempteur, il faut, continue S. Augustin, engager ceux qu'on instruit, à témoigner à Dieu leur reconnaissance ; et leur faire si bien cemprendre que l'amour de Dieu demande nos cœurs, *qu'en écoutant ils croient, qu'en croyant ils esperent, et qu'en esperant ils aiment.*

4. Il faut ensuite leur proposer les Commandemens que Dieu nous a faits, les Sacremens que J. C. a institués pour notre sanctification, le besoin que nous avons de la Priere et de la Grace, et les autres Articles que l'Eglise croit. Dès qu'ils seront ainsi affermis dans la Foi, dans l'Espérance et dans la Charité, on pourra les faire courir, pour ainsi dire, avec les Saints ; leur expliquer les vérités et les Mysteres les plus sublimes de la Religion, et leur insinuer ce qu'elle nous enseigne de plus parfait pour arriver à la vie éternelle.

En un mot, la premiere obligation d'un Pasteur, est de se souvenir continuellement que toute la science d'un Chrétien est comprise dans ces paroles de notre divin Sauveur : *Mon Pere, la vie éternelle consiste à vous connoître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et J. C. que vous avez envoyé.* C'est pourquoi le principal soin de celui qui est chargé d'instruire les autres, doit être de ne rien oublier pour leur faire desirer ardemment de ne savoir que J. C., et J. C. crucifié ; et pour les bien convaincre et leur faire croire fermement, qu'il n'est point sous le

Ciel d'autre Nom donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés, que celui de JESUS-CHRIST, qui est la Victime de propitiation pour nos péchés.

Mais comme *ce qui nous assure que nous le connoissons, est si nous gardons ses Commandemens*, la seconde obligation d'un Pasteur qui est une suite de la première, et qui en est comme inséparable, est d'apprendre en même temps aux Fideles qu'ils ne doivent pas mener une vie saine et oisive, mais qu'ils doivent marcher comme J. C. lui-même a marché, et rechercher la Justice, la Piété, la Foi, la Charité, la Patience, la Douceur, et toutes les vertus. Car la Grace de Dieu notre Sauveur s'est fait voir à tous les hommes; et elle nous a appris à renoncer à l'impiété et aux desirs du siècle, pour vivre en ce monde avec tempérance, selon la justice, et avec piété. Si JESUS-CHRIST notre Sauveur s'est livré lui-même pour nous, c'a été afin de nous racheter de tout péché; et de se former, en nous purifiant, un peuple particulièrement consacré à son service, et servant dans les bonnes œuvres. C'est là des vérités que les Pasteurs doivent prêcher aux Fideles, et qu'ils doivent sans cesse leur rappeler, selon le commandement de S. Paul.

Enfin, notre divin Sauveur ne s'étant pas contenté de nous enseigner par ses paroles, mais nous ayant encore montré par son exemple, que l'amour, comme dit S. Paul, est l'accomplissement de la Loi, il est visible que le principal soin d'un Pasteur, et auquel il est le plus obligé par le devoir de son ministère, doit être d'exciter les Fideles à aimer et à reconnoître la bonté infinie que Dieu a pour nous; afin que brûlant d'une sainte ardeur pour lui, ils aspirent incessamment à la possession de ce souverain bien, auquel on ne s'estime véritablement heureux d'être attaché, que quand on peut dire de tout son cœur avec le Prophete : *Qu'ai-je donc à désirer dans le Ciel, et que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu!* Voilà cette voie excellente que l'Apôtre S. Paul a voulu nous enseigner, lorsqu'il nous a dit que tous les dons sont inutiles sans la Charité, qui ne finira jamais. Ainsi, soit que l'on propose quelque chose à croire, à espérer, ou à faire, il faut tellement recommander l'amour que l'on doit avoir pour Dieu, que chacun connoisse clairement que c'est l'amour qui rend notre culte parfait; et que quoique la Foi, l'Espérance, et les autres vertus aient leur récompense, elles ne pourront l'obtenir sans l'amour de Dieu. Un Pasteur ne doit donc être occupé qu'à allumer dans le cœur de ses brebis ce feu sacré dont JESUS a voulu embraser toute la terre.

Nous avons dit, en parlant du Prône, que toutes les instructions que l'on doit faire aux Fideles, seront inutiles et ne porteront point le fruit que l'Eglise en attend, s'ils n'y sont déjà préparés par de bons Catéchismes. Voilà le fondement que S. Paul se glorifioit d'avoir posé comme un sage Architecte, pour assurer l'édifice du salut des Corinthiens. C'est par le Catéchisme qu'on apprend les premiers élémens de la Foi : et cette sorte d'instruction est un des plus importants services qu'on puisse rendre à l'Eglise, puisque c'est le fondement de la Religion, et la véritable semence de la parole de Dieu, sans laquelle on ne doit espérer dans le Ministère Evangélique aucune récolte. C'est par le Catéchisme qu'on apprend de bonne heure aux enfans à connoître, à aimer et à servir Dieu; les hommes sont ordinairement tels qu'on les forme dans la jeunesse. Le Sage nous dit que si on montre la bonne voie aux enfans dès

l'âge le plus tendre, ils ne la quitteront pas dans leur vieillesse. La Saint-Esprit nous fait sentir dans un autre endroit, l'importance de travailler de bonne heure à connoître la Religion, en disant : *Mon fils, dès votre premier âge aimez à être instruit, et vous acquerrez une sagesse qui vous durera jusqu'à la vieillesse.* C'est par le Catéchisme que tant de pauvres gens de la Campagne, tant d'Artisans et d'autres personnes qui ne savent ni lire, ni écrire, apprennent les vérités dont la connoissance est nécessaire au salut.

L'ignorance de la Doctrine Chrétienne est une des principales sources de la corruption des mœurs. Raresment la dépravation du cœur est-elle si grande, que l'on résiste ouvertement à la lumière de la vérité et de la justice ; mais on ne peut faire que par hasard, le bien que l'on ne connoît pas. La dévotion ne peut jamais être que superficielle, quand elle n'est point fondée sur des principes solides, et sur une pleine conviction de l'excellence de la Loi de Dieu.

Nous pouvons même dire, que le mépris de la Religion ne vient que d'ignorance ; car il est impossible de connoître la Doctrine Chrétienne telle qu'elle est, sans l'admirer et l'aimer. La plupart des libertins le sont sans connoissance de cause, par emportement, ou par préoccupation ; et si quelques-uns ont de l'étude, ce sera de la Philosophie humaine, souvent par la lecture de quelque Auteur extravagant qui combat toutes les maximes établies. Mais il n'y en a point qui ait examiné les preuves avant les objections, et qui se soit donné la patience de sonder les fondemens de la Religion, et d'en considérer attentivement les suites.

Rien n'est plus nécessaire, et cependant rien n'est plus rare, que la connoissance exacte de la Religion. Si l'on voit tant d'impies et de libertins qui se glorifient dans leur impiété ; s'il se trouve si peu de Catholiques qui reglent leur conduite sur la Loi de Dieu, et sur les maximes de l'Evangile ; si les illusions et les fausses dévotions sont si ordinaires dans le Christianisme ; en un mot, si tous les jours on prend le change en matière de Religion, et si l'on marche tranquillement dans une voie qui paroît droite à ceux qui la suivent, et qui cependant conduit à la mort, il ne faut point chercher d'autre source de tous ces malheurs, que la corruption du cœur entretenue par l'ignorance de la Religion. Ignorance plus générale que l'on ne pense. Ce ne sont point seulement les Paysans, les Ouvriers, les gens grossiers, sans esprit, sans éducation ; ce sont les gens du monde polis et éclairés d'ailleurs, souvent même les gens de lettres, que l'on trouve fort mal instruits des Mystères et des regles de la Morale. On voit des personnes dévotes qui ont lu beaucoup de Livres spirituels, et savent grand nombre de pratiques de piété ; mais qui n'ont pas encore bien compris l'essentiel de la Religion.

Cette ignorance n'a rien qui doive surprendre, pour peu qu'on fasse réflexion sur ce qui se passe parmi nous. Si l'on voit beaucoup de ceux qui sont nés de parens Catholiques, ne connoître de la Religion que l'écorce et l'extérieur, et porter au milieu du Christianisme, un cœur Païen, ou Juif tout au plus ; ce dérèglement vient presque toujours, ou du défaut d'instruction, ou de la manière dont on s'y est pris pour les instruire.

Le devoir le plus essentiel de l'état d'un Curé, est donc l'instruction des
 enfans,

enfants. Leur innocence lui est confiée, leur foi et leur religion est un dépôt sacré que Dieu a mis entre ses mains; il les y a associés par le Baptême; c'est à lui à la cultiver en eux, à l'affermir, à le faire croître par ses instructions: ils tiennent de lui le titre qui les a faits Chrétiens; c'est à lui à leur apprendre à quoi les engage ce titre auguste, à cultiver ces jeunes plantes qu'il a plantées lui-même dans le champ de J. C. Il doit avoir pour eux une tendresse de mère, puisque c'est lui qui les a enfantés à l'Eglise: c'est-là un des devoirs les plus essentiels et les plus consolans de son ministère, celui même dont un Curé devrait être le plus jaloux.

Bien plus, il est certain que de la fidélité à le remplir, dépend le fruit à venir du ministère d'un Curé, et de celui même de ses successeurs. Nous disons de son ministère; car un Curé qui néglige d'instruire les enfans, et qui les laisse croître dans l'ignorance de nos Mystères, et de ce que la Religion demande d'eux, leur ferme toutes les ressources qu'ils pourroient trouver un jour dans ses instructions. Ce sont des plantes qu'il a laissées sécher dès leur naissance; il aura beau les arroser, les cultiver dans la suite, le mal est sans remède, elles ne sont plus susceptibles d'aucun accroissement. Ce sont des enfans auxquels il a donné par le Baptême la naissance selon la Foi; mais les abandonnant aussitôt, ils deviennent comme ces enfans exposés, malheureux fruits de l'inhumanité de leurs parens; qu'ils ignorent pour toujours leurs titres, leur origine, J. C. leur frere dont ils sont cohéritiers, et l'Eglise leur mere qui les a enfantés dans son sein: l'abandonnement de leur vie répond toujours à l'ignorance de leur état. Or comment un Curé peut-il avoir ces enfans sans cesse sous ses yeux, et ne pas se reproches son insensibilité à l'égard de ces innocentes victimes, auxquelles, ce semble, il n'a donné le jour par le Sacrement de la régénération, et la vie de la grace, que pour la leur ravir, autant qu'il est en lui, et les étouffer, pour ainsi dire, dans le berceau, en ne les nourrissant pas du lait de la Doctrine sainte? On a horreur de la barbarie d'une mere qui, après avoir donné la vie à son enfant, l'expose et l'abandonne; mais n'est-ce pas là l'usage naturelle de la dureté d'un Pasteur, lequel après avoir donné la vie de la Foi aux enfans, les expose, les abandonne et les livre à tous les malheurs de l'ignorance entiere de la foi qu'ils ont reçue, mille fois plus funestes que ceux de l'indigence? Ils porteront devant Dieu le titre auguste et ineffaçable du Christianisme, il est vrai; mais ce titre sera le titre terrible de la condamnation de ce Pasteur négligent; il s'élèvera contre lui, et demandera vengeance de la profanation et de l'avisement où il l'aura laissé après en avoir embelli leur ame. Ce Pasteur qui aura fait ainsi des Chrétiens sans Religion, sans connoissance de J. C. et de ses Mystères, comment pourra-t-il réparer à leur égard le défaut de ces premiers soins? Que pourra-t-il élever dans un édifice où il n'aura jeté aucun autre fondement que de tristes ruines?

Mais ce qu'il y a encore de plus triste, c'est qu'un Curé qui a négligé d'instruire les enfans de sa Paroisse, prépare à ses successeurs le même scandale; en mourant, il laisse, au milieu de son Peuple, une malediction, une plaie, où leur zele ne sauroit jamais trouver de remède. Car après un tel Pasteur, quels fruits un saint Prêtre peut-il faire dans une Paroisse où il ne se trouvera aucune connoissance de la Religion, où il faudroit ramener aux premieres ins-

tructions de l'enfance, des Fideles que leur âge ou leurs occupations en rendent désormais incapables ? La honte toute seule de redevenir enfans, mettra toujours un obstacle invincible aux soins d'un Pasteur fidele, qui voudroit leur donner du lait, au lieu d'une nourriture solide. Ils mourront sans connoître J. C. qui les a rachetés, l'Eglise qui les a régénérés, l'Esprit-Saint qui les avoit sanctifiés ; et du milieu des lumieres de l'Evangile sortiront des ames semblables à celles qui sortent des Régions infidèles, et qui porteront devant Dieu les ténèbres et toute l'ignorance des Indiens et des Sauvages.

Que ne doivent pas se reprocher ces Curés, dans les Paroisses desquels on trouve des enfans, et trop souvent en grand nombre, tellement abandonnés qu'ils connoissent à peine le Dieu qu'ils adorent ; pour lesquels J. C. par le nom de qui seul ils peuvent être sauvés, est un Dieu aussi inconnu, que pour ces Nations qui n'ont jamais entendu parler de lui. Comme c'est dans l'enfance seule que les pauvres gens de la campagne peuvent être instruits ; et que dès qu'ils sont un peu avancés en âge, leurs travaux et les besoins de la vie ne leur en laissent plus le loisir, par-là se forment des Paroisses entières, des Peuples entiers, sans religion, sans foi, sans aucune teinture du Christianisme, en un mot, tels, qu'ils auroient besoin que de nouveaux Apôtres y allassent prêcher la Foi.

A quoi donc doivent s'attendre ces Pasteurs négligens et infideles, qui ne nourrissant point les Peuples, comme ils devroient l'être, de la Doctrine de la vérité, les laissent toujours dans cette disette de la Parole de Dieu dont parle un Prophete, qu'à être sévèrement traités avec ceux qui ferment la porte du Ciel aux hommes, qui ne visitent point les brebis abandonnées, qui ne cherchent point celles qui sont dispersées, qui ne guérissent point les malades, et qui ne nourrissent point celles qui sont saines.

Le défaut d'instruction n'est pas la seule source de l'ignorance de la Religion parmi les Fideles ; on doit encore attribuer en partie cette ignorance, à la maniere peu solide dont la plupart des Curés, Catéchistes, et autres chargés d'instruire les enfans des Peuples, leur apprennent la Religion.

A l'égard des enfans, on se contente ordinairement de ne leur apprendre que superficiellement et en petit nombre quelques vérités spéculatives ; de leur donner des termes dont on charge leur mémoire, sans tacher de leur en faire comprendre le sens. Si on leur en donne quelquefois des explications, elles ne sont ni assez digérées, ni assez exactes, ni faites d'une maniere propre à faire sur eux de fortes impressions : ainsi se passe l'enfance.

Dans un âge plus avancé l'ignorance dans laquelle on a été élevé, augmente par les occupations extérieures où on se jette. Chacun pense à ses affaires temporelles ; on se soucie peu de celle qui est la plus importante que les hommes aient sur la terre ; et la Religion est la chose du monde dont on s'occupe le moins. On néglige, on méprise les instructions. Le seul mot de Catéchisme rebute. On s'applique avec un soin, un travail et une patience incroyable, à former les hommes pour les Sciences, les Arts, les Metiers, et pour tout ce qui peut les mettre en état de se pousser dans le monde : il n'y a que la Religion qu'on ne croie pas nécessaire de leur apprendre. C'est elle seule qu'on a de la peine à comprendre et à retenir : on n'aime pas à en parler : la plupart même ne croient pas avoir besoin de s'en instruire.

Quoique l'on prêche très-souvent la Religion , et qu'il y ait une infinité de Livres qui traitent de toutes ses parties , on peut dire qu'il n'y a pas assez d'instruction pour les Chrétiens , même pour les mieux intentionnés. Les Livres qui contiennent les Vies des Saints , ne vont qu'à montrer des exemples particuliers des vertus. Les Livres spirituels donnent de bonnes pratiques pour sortir du péché , et pour avancer dans la vertu et dans la perfection ; mais ils supposent des Chrétiens suffisamment instruits de l'essentiel de la Religion. Il en est de même des Sermons : la plupart supposent les Auditeurs instruits , et ne les instruisent pas : on n'y traite que des sujets particuliers , détachés le plus souvent les uns des autres , selon la Fête , l'Evangile , ou le dessein du Prédicateur. On y explique rarement les premiers principes , et les faits qui sont le fondement de tous les Dogmes. On y parle des Histoires contenues dans l'Ecriture Sainte , comme de choses connues de tout le monde. De-là vient que les lectures publiques de l'Ecriture qui font partie de l'Office de l'Eglise , servent si peu pour l'instruction des Fidéles , pour laquelle on les a instituées. On devrait suppléer à ce défaut par les Sermons ; mais ce n'est pas expliquer un Evangile , que d'en prendre un mot pour texte , et y faire venir à propos tout ce qu'on veut. Les Pasteurs eux-mêmes qui par le devoir de leur Charge sont obligés à éclairer les Peuples , et à les conduire peu à peu jusqu'à la connoissance du fond de la Religion , n'ont pas toujours la volonté , le zèle , les talens , et les lumières nécessaires. Ainsi on trouve par-tout des personnes qui fréquentant les Eglises de puis quarante ou cinquante ans , et étant fort assidus aux Offices , aux Prônes , et aux Sermons , ignorent encore les premiers élémens du Christianisme : et l'expérience fait voir que soit dans la Morale , soit dans les Dogmes , soit dans les prières publiques , soit dans les usages et les Cérémonies de la Religion , il y a grand nombre de choses dont on ne parle jamais au Peuple , et dont l'ignorance fait commettre tous les jours aux Chrétiens mille fautes considérables , sans qu'ils s'en aperçoivent : et c'est la source d'une infinité de blasphèmes que profèrent les Infidèles , les Héretiques , et les Impies.

Il n'y a que les Catéchismes , qui descendent jusqu'aux premières instructions si nécessaires à tout le monde ; mais il semble qu'ils ne sont pas assez estimés. La plupart croyant savoir le Cathéchisme , parce qu'ils l'ont appris dans leur enfance , ne s'aperçoivent pas qu'ils l'ont oublié , ou qu'ils ne l'ont jamais bien entendu. D'autres ont honte , ainsi que nous l'avons déjà remarqué , d'avouer leur ignorance et leur mauvaise éducation ; et ne peuvent s'abaisser jusqu'à ces instructions qui les remettroient , ce leur semble , aux petites Ecoles.

Le Concile de Trente déclare expressément l'obligation que les Curés ont de faire le Catéchisme dans leurs Paroisses , en leur ordonnant de *pouvoir par eux-mêmes , ou par d'autres , lorsqu'ils en sont légitimement empêchés , à la nourriture spirituelle des Peuples qui leur sont commis , et de leur enseigner ce qu'il est nécessaire à tout Chrétien de savoir pour être sauvé*. C'est pourquoi le Concile de Milan en 1565 , dit : *Parochi singulis Dominicis et aliis festis diebus , ... pueris singulis in suis Parochiis initia fidei tradant*. Bien plus , quoiqu'un Curé fasse régulièrement le Catéchisme tous les Dimanches et les Fêtes , il n'est pas en sûreté de conscience , quand il ne resteroit qu'une seule brebis dans son troupeau qui ignorât ce qu'elle doit savoir pour être sauvée , s'il ne s'applique , autant

qu'il le peut moralement , à l'instruction particulière de cette brebis. Il doit donc aller chercher , comme le bon Pasteur , ceux qui sont dans l'ignorance de la Religion et de leurs devoirs ; les engager , ou les obliger à venir au Catéchisme ; les instruire en particulier , autant qu'il est possible de le faire , s'ils ne profitent pas des instructions publiques. Si un Pasteur , qui n'a pas l'esprit de son état , réplique que s'il étoit obligé à une vigilance aussi exacte , il n'auroit point de repos et seroit continuellement exposé à des soins et à des travaux extraordinaires ; il est facile de répondre à cette foible excuse , que la Charge de Pasteur a toujours été regardée comme une Charge pénible ; et que le Concile de Trente a dit aux Curés , comme aux Evêques , eu égard à ce qu'il doit leur en coûter pour le soin particulier de leurs Troupeaux : *Se non ad propria commoda , non ad divitias , aut luxum ; sed ad labores , et sollicitudines , pro Dei gloriâ vocatos esse intelligant.*

La fonction de catéchiser doit paroître d'autant plus excellente , que J. C. , comme nous l'avons déjà remarqué en passant , en a donné l'exemple à tous ses Ministres pendant le temps de sa vie publique , s'employant sans cesse à enseigner aux hommes d'une manière simple , les élémens du salut. Ce divin Sauveur , loin de rebuter les petits enfans qu'on lui présentait , les appella avec bonté ; il défendit à ses Disciples de *les empêcher de venir à lui* ; et pour leur apprendre à se rendre accessibles aux petits , et à ceux que l'orgueil humain dédaigne , *il embrassa ces petits innocens , leur imposa les mains , et les bénit.* C'est eux que J. C. propose pour modèle à ceux qui prétendent aux premières Charges de son Royaume : c'est d'eux qu'il leur dit d'apprendre la candeur , la simplicité , l'innocence , et l'humilité ; parce que la grandeur véritable consiste à se faire petit. Plus on est élevé , plus on doit être humble : *Celui qui est le plus grand doit être le serviteur des autres* , dit J. C. , qui étant notre Maître et notre Seigneur , nous a appris par son exemple à nous laver les pieds les uns aux autres. *Le Serviteur n'est pas plus grand que le Maître , ni l'Apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé.* Si nous comprenons ces choses , nous serons heureux , pourvu que nous les observions. On doit donc ne se souvenir de son rang et de la place où on est chargé de conduire les autres , que pour s'abaisser jusqu'à ceux qui paroissent les plus rebutans et les plus misérables ; pour entrer dans leurs besoins , pour les servir. L'orgueil qu'on a peine à souffrir dans quelque homme que ce soit , devient plus honteux , plus scandaleux , plus insupportable dans un Ministre de J. C. , qui ne nous place à la tête de nos frères , que pour enseigner par nos exemples , encore plus que par nos discours , la modestie , et l'humilité chrétienne. Concluons qu'un Curé qui se croit avili et déshonoré par la fonction du Catéchiste , est indigne de la qualité de Pasteur , qui renferme essentiellement celle de Père ; et qu'en méprisant les petits du Royaume du Père céleste , en refusant de leur rompre le pain de la Doctrine Chrétienne qu'ils demandent , comme si leur perte ou leur salut ne le regardoit pas , il aura pour ennemis déclarés les Anges qui les gardent ; lesquels sensiblement intéressés au tort qu'il leur fait , ne le laisseront pas impuni , mais en demanderont à grands cris la vengeance au Tribunal de Dieu.

La fonction de Catéchiste est un des emplois Ecclésiastiques qui demande le plus d'application , le plus de peine , le plus de patience , le plus de dou-

ceur, le plus d'onction, le plus de discernement, le plus de persévérance. Ce n'est point un ouvrage du commun, mais celui d'un habile Architecte, d'établir le fondement de la Religion. Il s'agit d'être en état d'expliquer à ceux qu'on instruit, les vérités de la Foi, d'une manière claire et intelligible; de suivre une méthode propre à leur faire sentir ces vérités, à les leur faire écouter avec avidité; et de les redire si souvent, que ceux qu'on catéchise puissent les apprendre et les retenir: car si on donne un pain entier à un petit enfant, il mourra de faim, si on ne lui rompt pas. Il en est de même des vérités chrétiennes; si on ne prend soin de les digérer et de les rendre sensibles, on parlera beaucoup et on n'instruira personne. Il faut enfin s'accoutumer aux nouvelles difficultés que l'on éprouve toujours de la part de ceux qui apprennent le Catéchisme. Il n'y a que la Charité qui *tolere tout, qui espere tout, et qui supporte tout*; qui puisse faire l'agrément de cette fonction.

Comme la plupart de ceux auxquels on apprend le Catéchisme, sont des enfans qui ne peuvent voir l'utilité des instructions, on doit s'attacher à faire en sorte que ces instructions aient pour eux quelque chose de plus engageant qu'à l'ordinaire. Le style des Catéchismes est communément fort sec; les enfans ont beaucoup de peine à les retenir, et encore plus à les entendre. Il arrive de-là que comme les premières impressions sont les plus fortes, plusieurs conservent pendant toute leur vie, une aversion secrète de ces instructions qui les ont tant fatigués dans leur enfance. Tous les discours de Religion leur paroissent tristes et ennuyeux. S'ils écoutent des Sermons, s'ils lisent des Livres de piété, c'est avec dégoût et à contre-cœur; comme on prend les médecines salutaires, mais désagréables. La Religion leur semble une Loi dure; ils ne la suivent que par crainte, sans goût et sans affection, la mettant où elle n'est pas, et ne s'attachant qu'aux formalités. D'autres plus emportés s'écartent tout-à-fait: prévenus des fausses idées que leur ont donné la dureté des Catéchismes, et la simplicité des femmes qui ont été les premières à leur parler de Religion, ils ne veulent rien écouter; et supposent, sans s'éclaircir, que tous ces discours ne méritent seulement pas d'être examinés. C'est ce qui fait les libertins; principalement quand leurs passions et leurs mauvaises habitudes leur rendent odieuses les vérités de la Religion; quand ils ont intérêt de les détruire, au moins dans leur esprit, pour les remords qui les tourmentent. Et voilà jusqu'où peuvent aller les mauvais effets des instructions désagréables. Il est donc important de chercher un moyen de suppléer à la sécheresse des Catéchismes.

La meilleure méthode d'enseigner la Religion, est celle qui est la plus propre à faire entrer les vérités dans l'esprit de ceux à qui on parle. Or il semble qu'on la trouve dans la narration et la simple déduction des faits, sur laquelle on fonde les Dogmes et les Préceptes de la Morale. C'est ainsi que la vraie Religion se conserva dans les premiers temps parmi les Patriarches par la seule Tradition; qui n'étoit autre chose que le soin religieux qu'avoient les peres de raconter à leurs enfans les merveilles de Dieu qu'ils avoient vues de leurs yeux, ou apprises par le récit de leurs peres; et que ces enfans également pieux et fideles, avoient soin à leur tour de raconter à leurs enfans.

Moïse inspiré de Dieu, recueillit et écrivit toutes ces anciennes Traditions dans le Livre de la Genèse; et dans les Livres suivans, après avoir raconté

fort au long les grands miracles que Dieu avoit faits pour tirer son Peuple de la servitude d'Egypte, il recommande à tous les Israelites qui les avoient vus comme lui, de les raconter à leurs enfans ; répétant souvent de la part de Dieu ce Commandement, comme celui de lire et relire, et méditer continuellement sa Loi, c'est-à-dire, tout ce qu'il leur donnoit par écrit. Josué, Samuel, et les autres Prophetes écrivirent de temps en temps les miracles, les prédictions, et les autres choses qui servoient à la Religion : ce qui fut continué sans interruption jusqu'à la captivité de Babylone ; au retour de laquelle Esdras ajouta à tous les Livres précédens qu'il recueillit, l'Histoire du rétablissement. Enfin fut écrite l'Histoire de Judas Machabée, et de ses freres. Cependant l'Ecriture ne nuisoit pas à la Tradition ; elle ne servoit qu'à la rendre plus certaine ; et les Juifs n'avoient pas moins de soin que dans les premiers temps, de raconter à leurs enfans ce qu'ils avoient appris de leurs peres, en leur recommandant de le faire passer à la postérité. Ce devoir est marqué dans tous les Livres de la Morale, et particulièrement dans les Pseaumes. Il est donc vrai que pendant tout l'Ancien Testament, la Religion s'est conservée par les narrations et par les Histoires.

La publication de la nouvelle Alliance n'a rien changé à cette méthode. On a seulement ajouté à l'Histoire des anciennes Merveilles, celles des nouvelles encore plus grandes ; la Naissance et la Vie de J. C., ses discours, ses miracles, sa Résurrection, l'établissement de son Eglise : et Dieu a fait écrire ces prodiges nouveaux comme les anciens, par ceux qui en étoient témoins oculaires. Le Sermon de saint Etienne, et la plupart de ceux des Apôtres que l'Ecriture nous rapporte, font voir que leurs disputes contre les Juifs et les instructions qu'ils donnoient aux Païens étoient toujours fondées sur la déduction des faits. Il falloit faire souvenir les Juifs de ce que Dieu avoit fait pour leurs Peres, et de ce qu'il leur avoit promis, pour leur en montrer l'accomplissement ; et il falloit enseigner aux Infideles, que Dieu avoit créé le Monde, qu'il le gouvernoit par sa Providence, et qu'il avoit envoyé un Homme extraordinaire pour le juger.

Dans les Ouvrages des Peres, nous avons grand nombre d'instructions pour ceux qui voudroient se faire Chrétiens. Elles sont la plupart fondées sur les faits ; et le corps du discours est toujours une narration de tout ce que Dieu a fait pour le genre humain, depuis l'origine du Monde, jusqu'à la publication de l'Evangile.

Dieu, qui nous connoît parfaitement, a fondé la Doctrine de sa Religion sur des preuves dont tous les hommes sont capables, c'est-à-dire, sur des faits, et sur des faits évidens, illustres sensibles, tels que sont la création du Monde, le péché du premier Homme, le Déluge, la vocation d'Abraham, la sortie d'Egypte, etc.

Afin que la vérité de ces faits ne pût être révoquée en doute par ceux qui ne les auroient pas vus, Dieu a de temps en temps rendu témoignage à ceux qui les racontaient, par d'autres faits extraordinaires, c'est-à-dire, par des miracles, tels que ceux de Moïse et des Prophetes, et enfin de J. C. et de ses Disciples : en sorte que pour croire à ceux que Dieu a envoyés, il n'a été besoin que de ce raisonnement si facile : Il faut bien que ce soit Dieu qui nous

parle par ces Hommes, puisqu'en son nom ils ressuscitent des morts, et font d'autres merveilles que lui seul peut faire. C'est ainsi que l'Aveugle né raisonnait sur les Miracles de J. C., et faisoit le même raisonnement que Nicodeme, Docteur en Israël.

Cette maniere d'instruire n'est pas seulement la plus sûre et la plus proportionnée à toute sorte d'esprits ; c'est encore la plus facile et la plus agreable. Tout le monde peut entendre et retenir une Histoire, où la suite des faits engage insensiblement, et où l'imagination trouve prise ; et quoique plusieurs se plaignent de leur mémoire, elle est toutefois moins rare que le jugement. De-là vient la curiosité pour les nouvelles, l'amour des Romans et des Fables. Sur-tout ce sont les enfans qui en sont les plus avides, parce que tout a pour eux l'agrément de la nouveauté : et comme d'ailleurs les personnes âgées aiment naturellement à raconter les faits dont elles ont la mémoire pleine, rien ne seroit si facile que d'instruire les enfans dans la Religion, si les peres et les meres en étoient bien instruits, et s'ils vouloient s'appliquer à raconter les merveilles de Dieu, comme ils faisoient autrefois. Mais dans toutes les Histoires que l'on fait aux enfans pour leur apprendre la Doctrine Chrétienne, on doit avec grande attention éviter celles qui contiennent des visions, ou des miracles peu certains ou même peu vraisemblables ; et il n'est pas permis d'y rien mêler qui ne puisse se soutenir devant les hommes les plus savans et les plus sensés, et qui ne soit digne de la majesté de la Religion. On a grand tort de croire que tout est bon pour les enfans. Ils deviendront hommes ; et ces premieres impressions peuvent les rendre trop crédules, ou leur donner du mépris pour tout ce qu'ils ont appris dans l'enfance, sans distinguer le solide. Il faut encore avoir grand soin de faire voir la suite et le rapport de tous les faits qui intéressent l'essentiel de la Religion : c'est, à la vérité, ce que les enfans entendent le plus tard ; mais c'est pourtant à quoi l'on doit toujours tendre.

Si l'on soutient qu'il vaut mieux, en enseignant le Catéchisme, se réduire au plus nécessaire, à cause du peu d'application et de l'incapacité de la plupart de ceux qu'on instruit ; et qu'ainsi on peut leur laisser ignorer les noms des Patriarches et des Prophetes, l'Alliance avec Abraham, la Servitude d'Egypte et de Babylone, etc. pourvu qu'ils sachent qu'en Dieu il y a trois Personnes ; que la seconde s'est faite Homme ; qu'il y a sept Sacremens, et le reste : Nous répondrons qu'on ne peut nier qu'il y ait des cas où on ne peut éviter de mêler beaucoup de faits à la Doctrine. On ne peut, par exemple, expliquer le premier Article du Symbole, sans parler de la Création ; ni le Baptême, sans parler du péché de notre premier Pere ; ni le commencement du Décalogue, sans parler de Moïse, de l'occasion et de la maniere dont la Loi lui fut donnée. On ne peut s'exempter de raconter assez en détail la Naissance de J. C. ; ses principaux Miracles, sa Passion, sa Résurrection, son Ascension ; quand ce ne seroit que pour rendre raison des Fêtes par lesquelles on honore ces Mysteres ; qui est une des instructions dont le Peuple a le plus de besoin. Or ces faits seroient bien plus intelligibles et plus agreables, s'ils étoient comptés de suite, dans leur ordre naturel, et avec une étendue raisonnable, qu'ils ne le sont quand on ne les dit que par occasion, en passant, et comme à regret, craignant d'y perdre trop de temps.

Mais quand on pourroit, sans la connoissance des faits, savoir les vérités les plus absolument nécessaires au salut, ne faut-il point songer à rendre les Chrétiens capables de profiter des Livres de piété, des Sermons, de l'Ecriture même, s'ils peuvent y arriver ? Ne faut-il pas qu'ils entendent, autant qu'il est possible, ce qui se lit publiquement, ce qui se chante à la Messe et aux autres Offices, et ce qui est signifié par les saintes cérémonies de l'Eglise ! Or que peuvent y entendre ceux qui n'ont jamais oui parler, ni des Patriarches, ni des Prophetes, ni d'Abraham, ni d'Israel, ni de Moïse, ni de David, ni de Jérusalem ; ou qui en ont oui parler si confusément, qu'ils n'en ont aucune idée claire ?

Nous croyons qu'il est suffisamment prouvé que la meilleure maniere d'enseigner la Religion, est de soutenir, par la connoissance des faits, l'explication du Symbole, et des autres parties de la Doctrine Chrétienne. On ne peut donc qu'exhorter en conséquence les Curés et les Prêtres de ce Diocese qui y travaillent, de préférer cette méthode autant qu'ils le pourront, lorsqu'ils feront le Catéchisme ; et de mêler aux Instructions quelques histoires tirées de l'Ecriture sainte, ou des Auteurs approuvés : l'expérience faisant voir qu'il y a, comme nous l'avons déjà dit, un charme secret dans de tels récits ; qui réveillent l'attention, et donneront au Catéchiste le moyen d'insinuer agréablement la sainte Doctrine dans les cœurs. C'est pourquoi lorsqu'on a à expliquer quelque Mystere, ou un Sacrement, par exemple, on doit poser pour fondement ce qui se sera passé dans l'institution de ce Mystere, ou dans l'institution de ce Sacrement. C'est pour faciliter ces récits, qu'on a imprimé pour l'usage du Diocese de Toulon, une *Instruction contenant l'abrégé de l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, et les Dogmes de la Religion Chrétienne*, où les Curés et Catéchistes trouveront des modeles, lesquels y sont indiqués, non pas pour les y astreindre, ni pour dire tout, mais pour exciter leur vigilance à en chercher de semblables dans les cœux parcsils. L'essentiel est de savoir rendre sensibles les choses que l'on a à raconter. On doit s'étudier à prendre le sens, afin que par le sens on se snaissance de l'esprit et du cœur.

Il faut qu'ils aient attention, 1. à changer et diversifier leurs Instructions, suivant les personnes et les occasions. Autre doit être l'instruction des enfans, autre celle des gens raisonnables, mais qui ignorent la Religion. A des gens polis et éclairés d'ailleurs, il faut parler autrement qu'à des Ouvriers, et à des Paysans. 2. A se rappeler souvent que ceux qui commencent à apprendre ne sont jamais si attentifs, et n'ont jamais tant de facilité, qu'il suffise de leur dire les choses une fois. On est bien heureux s'ils la retiennent à la troisieme, ou à la quatrieme fois. On doit donc leur répéter les vérités en tant de manieres différentes, qu'elles puissent enfin leur demeurer dans l'esprit ; peut-être y prendront-ils goût, et s'affectionneront-ils, s'ils sont en état de le faire, à s'instruire plus à fond tout le reste de leur vie, par la lecture, par les Sermons, et les entretiens familiaux.

Comme il y a plusieurs degrés de capacité entre ceux auxquels on enseigne le Catéchisme, c'est au Catéchiste à s'accommoder à ces différences avec jugement et discrétion. Il doit étendre ou resserrer les narrations selon la portée de ses disciples ; leur éclaircir ce qu'ils trouveront obscur, satisfaire à leurs difficultés ; enfin, ne point quitter chaque sujet, qu'ils ne l'entendent autant qu'ils en
sont

sont capables. Il doit sur-tout bien prendre garde à ne jamais rien dire qui ne soit exactement vrai, et d'une autorité incontestable; et à ne mêler aux vérités de l'Ecriture, aucune des opinions qui partagent l'Ecole touchant certaines Questions, qu'il n'est pas nécessaire aux Fidéles de savoir. Il ne doit pas s'arrêter aux questions inutiles que les disciples pourroient faire: il doit accoutumer de bonne heure les enfans, à borner leur curiosité naturelle, et à se contenter de ce que Dieu a voulu que nous sachions. En expliquant ce qui regarde J. C., on doit se défier des circonstances et des particularités dont l'Ecriture et l'Eglise ne disent rien. Il en est ainsi des Dogmes, on ne doit pas mêler les opinions probables avec les décisions de Foi. Enfin, on ne doit pas parler de certains articles sur lesquels l'Eglise n'a rien prononcé, et dont plusieurs s'embarrassent, tandis qu'ils en ignorent d'essentiels à la Religion. Il seroit à désirer que l'on usât à proportion de la même retenue et de la même sobriété dans les pratiques de Religion que l'on enseigne; et que l'on se contentât de celles que l'usage public de l'Eglise a autorisées, sans y en ajouter de plus nouvelles ou moins générales.

Lorsque le Catéchiste se trouvera obligé à descendre dans le détail de ce que l'on doit faire dans les actions ordinaires de la vie, il doit prendre garde à le faire avec une telle discrétion, qu'il ne donne pas occasion aux gens simples et grossiers, de devenir scrupuleux ou superstitieux, ou de croire avoir fait tout ce que Dieu exige quand ils ont satisfait à l'extérieur, quoique le cœur n'y ait eu aucune part. Il faut apprendre de bonne heure aux enfans, à ne point pratiquer par pure coutume ce que la Religion leur prescrit.

On doit s'appliquer à expliquer, autant qu'il est possible, avec les vérités que l'on apprend, les termes dont on se sert pour les leur apprendre; afin qu'ils puissent entendre ce qu'on leur enseigne, et le retenir plus aisément. S'il se trouve quelquefois des choses qui semblent surpasser la capacité des enfans, on ne doit pas pour cela se lasser de les leur faire apprendre, lorsque ce sont des vérités nécessaires au salut; en priant le Seigneur pour eux, afin qu'il daigne les leur enseigner lui-même. L'expérience d'ailleurs fait voir, que pourvu que ces choses leur soient expliquées en termes courts et précis, quoique ces termes ne soient pas toujours entendus d'abord, peu à peu en les méditant, on en acquiert l'intelligence. En un mot, un Catéchiste doit inculquer et répéter souvent avec force les choses les plus difficiles, et sur-tout ne se rebuter jamais dans ce travail pénible autant que nécessaire: puisque la couronne de gloire lui est réservée pour des fonctions si utiles, et qu'il n'a que ce moyen de rendre un bon compte à Dieu, des ames qui lui sont confiées.

Le Catéchiste doit donc prendre sur lui toute la peine, se faire petit avec les enfans et avec les simples, étudier leur langage, entrer dans leurs idées pour s'y accommoder autant qu'il sera possible: mais il ne faut pas descendre, jusqu'aux manières et aux expressions basses, toujours contraires à la dignité de ces leçons. Pour se faire entendre des enfans, il n'est pas nécessaire de parler comme leurs nourrices, ni de bégayer avec eux. Pour s'accommoder au petit Peuple, il n'est pas besoin de faire comme lui des solécismes, d'user de leurs quolibets et de leurs proverbes. Il faut toujours conserver la majesté de la Religion, et attirer du respect à la parole de Dieu.

La maniere d'enseigner le Catéchisme sert encore beaucoup à procurer le fruit qu'on doit en attendre. On doit prendre garde à le faire, non seulement avec une grande assiduité et affection, mais encore avec une gravité mêlée de douceur; afin que la gravité inspire du respect aux enfans, et que la douceur du Catéchiste leur soit un attrait pour l'entendre. S'il parle de la Religion sèchement et froidement, comme de choses indifférentes; s'il marque de l'ennui ou du dégoût; s'il s'impatiente et se met en colere; s'il se familiarise trop; s'il lui échappe quelque parole ou quelque geste indigne du personnage qu'il fait, il ne faut pas attendre grand fruit de son instruction. Les enfans, avant que d'entendre la langue de leur Pays, entendent ce langage naturel et commun à tous les hommes, qui consiste dans le mouvement des yeux, du visage et de tout le corps, dans le ton de la voix, et qui, sans parole, exprime toutes les passions. Ainsi ils voient fort bien si l'on agit sérieusement, ou si l'on se joue, ou si on les flatte; si on les menace; si on est tranquille ou passionné. Ils reçoivent mieux l'impression des mouvemens que des paroles. Si on veut donc leur inspirer la crainte et l'amour de Dieu, il faut que celui qui leur parle, leur paroisse pénétré de ces sentimens; et pour le paroître il faut l'être en effet. Quand ils verront raconter les merveilles de Dieu avec un profond respect, et que celui qui les instruira, montrera naturellement par ses gestes qu'il est saisi d'admiration et de crainte, ils suivront ses mouvemens. Il en sera de même de l'espérance, si on leur paroît frappé de l'attente du Royaume de J. C., si celui qui parle levant les yeux et les mains au Ciel, soupire après cette heureuse éternité; s'il représente dignement la gloire des corps ressuscités, et la joie du Paradis. Il en sera de même de l'amour, si on sait bien peindre les souffrances du Sauveur; si on les décrit avec tendresse; si on est pénétré jusqu'à verser des larmes. Or tout cela viendra de soi-même, si le Catéchiste est bien touché des vérités de la Religion; et il le sera, s'il est homme d'Oraison.

Enfin, avant que de faire réciter le Catéchisme aux enfans, le Catéchiste doit toujours faire précéder un discours plein de piété et d'onction, qui leur donne l'idée des vérités dont il leur demandera compte. Il faut que ce discours soit familier et court, autant qu'affectueux et insinuant. Il faut finir le Catéchisme par quelque chose de touchant, et recueillir en peu de paroles ce qui aura été dit. Il faut répandre à propos dans tous le Catéchisme, des traits vifs et perçans, pour inspirer aux enfans l'amour de la vertu et l'horreur du vice; leur mettre souvent devant les yeux, les peines de la vie future et les suites affreuses du péché mortel; consoler ces ames tendres, par la vue des récompenses éternelles; et tâcher de les attendrir, en ne cessant de leur inspirer l'amour de J. C. En un mot, on est assuré de bien faire, si l'on a une véritable charité pour Dieu et pour le Prochain; c'est par la priere qu'elle s'acquiert et se fortifie.

Les Cures, pour rendre les Catéchismes plus utiles et en tirer plus de fruit, ne doivent point cesser de représenter aux peres et aux meres; qu'ils sont obligés d'être les premiers et les principaux catéchistes de leurs enfans. Ils doivent en être les premiers Catéchistes; parce qu'avant qu'ils viennent à l'Eglise, ils doivent leurs inspirer avec le lait, la sainte doctrine que l'Eglise leur donne pour leurs enfans. Ils doivent en être les principaux Catéchistes, parce que c'est à eux à leur faire apprendre par cœur leur Catéchisme, à le leur faire en-

tendre, et à le leur répéter tous les jours dans la maison ; autrement ce qu'ils apprendront à l'Eglise le Dimanche et durant un temps de l'année, se perdra trop aisément dans le reste. Les peres et meres feroient alors plus de bien, que ne peuvent faire les Prêtres et les Curés, qui ne parlent aux enfans qu'à l'Eglise en certains jours pendant peu de temps. Les enfans y sont plusieurs ensemble, extrêmement dissipés par la compagnie, par les divers objets qui les frappent de tous côtés, et qui ne leur sont pas familiers ; de-là vient la peine que l'on a à les rendre attentifs. Les interruptions, et les réprimandes emportent la moitié du temps destiné au Catéchisme ; pendant que le Catéchiste est tourné d'un côté, l'autre se dérange ; si on s'applique à un enfant ; dix autres badinent ; c'est toujours à recommencer ; au contraire dans la maison, les enfans sont plus recueillis, et moins dissipés. S'ils n'ont pas cette crainte qui les rend quelquefois immobiles à l'Eglise ; leurs pensées sont plus tranquilles ; ils ne voient rien qui leur soit nouveau ; un pere qui a accoutumé ses enfans à le respecter, n'a pas de peine à les tenir dans leur devoir. Il les a tous les jours auprès de lui ; il peut prendre le temps où ils sont les plus dociles ; il connoît la portée de leur esprit, leur génie, leurs inclinations. Il peut les instruire tout à loisir, et y donner tout le temps nécessaire ; et ce temps doit être long ; car comme les enfans ne peuvent s'appliquer beaucoup de suite, il faut y revenir souvent, et continuer l'instruction pendant plusieurs années, avançant à mesure que leur esprit et leurs mœurs se forment. Ce qui se dit des peres doit s'entendre des meres à proportion, principalement à l'égard des filles.

Il est vrai qu'il y a peu de peres et de meres qui veuillent prendre cette peine. On trouve plus commode de mettre les filles en pension chez les Religieuses, et les garçons aux Colleges, ou de payer des Maitres et Maitresses ; mais il est difficile que des étrangers fassent par charité ou par intérêt, ce que des peres et des meres feroient par l'amour que Dieu leur donne naturellement pour leurs enfans, s'ils savoient le bien appliquer. Quelque occupés que soient des peres et des meres, ils ont peu d'affaires aussi pressantes que celle-ci ; et leurs enfans gagneroient beaucoup, si pour leur laisser une meilleure éducation, ils leur laissoient moins de bien. On ne voit que trop de peres et de meres qui n'éloignent d'eux leurs enfans, que pour n'en avoir point l'embarras, et se donner plus librement à leurs plaisirs. Il ne faut pas s'étonner si ces enfans ont peu d'amitié, et même peu de respect pour leurs parens, et c'est un grand bonheur quand ils deviennent honnêtes gens et bons Chrétiens. Au contraire, on voit ordinairement réussir ceux dont les parens sont vertueux, et soigneux de les bien instruire.

Mais comment les peres et meres pourront-ils instruire leurs enfans, si eux-mêmes ne sont pas instruits ? Les Curés doivent donc les exhorter à assister au Catéchisme avec autant de soin que leurs enfans niêmes, et à venir s'y renouveler avec eux, et y reprendre le premier lait qu'ils ont sucé dans l'Eglise étant enfans. Il faut leur représenter qu'il n'y a point de pere ni de mere de famille qui ne doivent souvent repasser son Catéchisme, et le relire avec attention. Les principes de la Religion Chrétienne qui y sont contenus ont cela de grand, que plus on les relit, plus on y découvre de vérités. Nous avons même dit ci-dessus, qu'il y a beaucoup de choses qu'on dit aux enfans, qu'ils n'enten-

dent que dans un âge plus avancé : de sorte qu'il y a dans le Catéchisme à apprendre pour tout le monde. Et quand les peres et les meres de famille ne reliroient le Catéchisme que pour se rendre capables d'en instruire leurs enfans et leurs domestiques, c'est une assez forte raison pour les y obliger. Mais il n'est que trop vrai que la plupart des hommes ne le savent pas assez ; et ce qu'il y a de pis, c'est que depuis qu'ils sont arrivés à un certain âge , sans l'avoir bien su, ils négligent et même ils ont honte de le rapprendre ; ainsi que nous l'avons déjà remarqué.

C'est pour empêcher un si grand mal, que le Règlement qui est à la tête du Catéchisme de ce Diocèse, ordonne Article X. que les Dimanches et Fêtes il y aura dans les Eglises Paroissiales et Succursales, une Instruction en forme d'Homélie, sur le Catéchisme. Il seroit à désirer qu'on pût y établir une coutume qu'on voit en beaucoup d'autres Diocèses, que les hommes et les femmes d'âge, non seulement assistent avec les enfans aux Catéchismes, mais encore sont bien aises d'y être interrogés, et d'y répondre. Il suffit ici d'exhorter les Fideles de ce Diocèse à se rendre dociles à pratiquer ce saint exercice ; et les Curés à ne rien oublier pour introduire, s'ils le peuvent, une pratique si salutaire. Il y est ordonné cependant aux Curés, de ne point se relâcher de l'obligation qui leur est imposée, d'interroger ceux qui se présentent pour la Confession, pour le Mariage, pour être Parrains et Marraines ; et de ne pas les recevoir, s'ils ne savent leur Catéchisme. On suppose que les Curés comprennent que ces interrogations regardent les cas de nécessité, que le zele éclairé par la prudence et la sagesse fait aisément connoître.

Les Curés doivent toujours faire entendre aux peres et meres, maîtres et maîtresses, qu'ils sont *pires que des Infideles*, et qu'ils doivent être regardés, comme ayant déjà *renoncé à la Foi, s'ils n'ont pas soin* de leurs enfans et de leurs domestiques, et s'ils ne leur procurent pas une instruction chrétienne. Il faut leur représenter que les Fêtes et principalement le saint Dimanche, sont institués particulièrement, pour vaquer à cette instruction. Il faut leur montrer le crime qu'ils commettent, en préférant le Cabaret et le Jeu au salut de leurs enfans et de leurs domestiques ; et les bien convaincre que si ces enfans et ces domestiques sont bien instruits, ils goûteront les premiers, le fruit de cette instruction, puisqu'ils leur seront d'autant plus soumis qu'ils le seront davantage à Dieu, et qu'ils seront mieux informés de ses volontés.

Nous croyons en avoir dit assez sur les Instructions que les Curés doivent à leurs Paroissiens, soit dans les Prônes, Sermons, et Catéchismes, soit dans les autres Exhortations qu'ils doivent leur faire dans les différentes occasions ; pour leur faire sentir l'intérêt qu'ils ont de demander sans cesse à Dieu avec le Prophete Roi, de leur *inspirer de la bonté* pour leurs brebis, de leur *apprendre à se bien conduire eux-mêmes*, et de leur donner une *connoissance parfaite de ses Commandemens*. Nous croyons en avoir dit assez, pour faire voir la nécessité de prier incessamment le Seigneur, d'envoyer de dignes Ouvriers dans sa moisson ; de leur accorder les lumieres nécessaires pour instruire ceux dont le soin leur est confié, la charité, et toutes les vertus qui doivent soutenir ces instructions.

Et vous Curés, Prêtres, Catéchistes, puisque vous êtes appelés à une si noble fonction, priez que vous ne la déshonoriez pas par votre négligence à vous

en acquitter, et par une vie peu édifiante. Demandez à Dieu un zèle ardent ; qui vous fournisse mille saintes intentions pour attirer les petits et les grands, les simples et les sages, et qui vous fasse être toujours prêts à donner des instructions à ceux qui les voudront recevoir. Demandez une patience invincible pour supporter leurs défauts et la fatigue de l'instruction ; une humilité solide, qui vous fasse appréhender sans cesse de gêner l'œuvre de Dieu, qui vous persuade même intérieurement que vous y commettez une infinité de fautes, pour le pardon desquelles vous avez besoin de la bonté de Dieu toute entière, et qui vous fasse sentir, *après que vous aurez fait tout ce qui vous aura été ordonné, que vous êtes des serviteurs inutiles, qui n'avez fait que ce que vous deviez*. Priez enfin beaucoup pour ceux que vous instruirez ; demandez à Dieu qu'il vous fournisse les occasions et vous ouvre les portes ; qu'il donne à ceux qui vous écouteront, la docilité, l'intelligence, l'affection et la persévérance.

Le Concile de Trente (*Sess. 23. Cap. 1. de Reform.*) déclare que l'instruction des Peuples n'est pas la seule obligation imposée par précepte divin, à tous ceux qui sont chargés du soin des âmes ; il ajoute qu'ils doivent les *réparer par l'administration des Sacramens*. Il est important que les Curés comprennent bien l'excellence de cette fonction, qui les rend les dispensateurs et les dépositaires des sources de grâces et des vaisseaux où J. C. a renfermé tous ses mérites. Ne faudroit-il pas avouer, ainsi que le remarque S. Chrysostôme, qu'un sujet que son Roi auroit établi sur tous ses trésors, et auquel il auroit donné dans tout son Royaume pouvoir de vie et de mort, d'ouvrir et de fermer les prisons, ne faudroit-il pas avouer, dis-je, que ce Sujet seroit extrêmement honoré ? Et cependant qu'est-ce que toute cette autorité, en comparaison du pouvoir d'ouvrir et de fermer le Ciel, qui est confié aux Prêtres par l'administration des Sacramens ? *Obsecro, potestas hæc major esse potest* dit ce saint Docteur, *Pater omne judicium dedit Filio ; cæterum video ipsum omne judicium à Dei Filio ipsis traditum*.

Mais plus cette fonction est sainte et relevée, plus ceux qui ont l'honneur de l'exercer, doivent s'y préparer et s'appliquer à s'en acquitter dignement. On ne peut donc être trop attentif à ne les administrer jamais qu'en état de grâce ; de peur, dit un Concile de Narbonne, *qu'en voulant sanctifier les autres, on ne se condamne pas soi-même. Ad virtutis culmen, cum omni animi pietate, sanctitate ac religione contendere is profectò debet, cui Sacramenta tractanda sunt, vel ministranda*, dit le Concile d'Aix en 1585. Dieu menaça de mort (*I evit 23. 2.*) les Prêtres qui étant impurs s'approcheroient des choses consacrées et offertes au Seigneur. Quel doit donc être le crime de celui qui, quoiqu'il se juge coupable de péché mortel, ne craint pas néanmoins de prononcer les paroles des sacrés Mystères avec une bouche toute souillée ; de les prendre, de les toucher, de les donner aux autres avec des mains impures ? On ne doit jamais oublier ce que dit le Concile de Trente (*Sess. 22. cap. 3. de Sacrif.*) *Sancta sanctè administrare convenit*.

Les Curés et les Prêtres qui travaillent au salut des âmes, trouveront dans ces instructions et dans le Rituel, tout ce qu'il faut savoir sur la manière dont on doit administrer les Sacramens, sur les dispositions et l'intention requises pour les administrer dignement ; en un mot, sur tout ce qui regarde la conduite qu'ils doivent garder dans la dispensation des choses saintes, et tout ce qui est le plus nécessaire pour faciliter l'exercice d'un ministère si difficile.

Nous dirons seulement ici, qu'il est important aux Pasteurs et aux Prêtres de s'appliquer à exercer les fonctions saintes, d'une manière toujours plus digne de leur sainteté; de se rappeler souvent devant Dieu, toute la grandeur et toute la sublimité du sacré Ministère; de paroître, aux pieds des Autels, pénétré, effrayé de la puissance que J. C. confie à ses Ministres sur des âmes qui sont le prix de son sang. Si les Prêtres se nourrissoient soigneusement de ces grandes vérités, l'on verroit alors la décence, l'esprit du zèle et de piété, sanctifier toutes leurs fonctions.

Devoit-on avoir besoin d'exhorter des Prêtres, que les Anges mêmes regardent avec respect, à respecter eux-mêmes leur ministère? Comme il n'est rien de plus grand et de plus auguste sur la terre, que d'exercer à la place de J. C. les fonctions de son Sacerdoce éternel, rien aussi ne doit être accompagné d'une modestie et d'une gravité plus sacerdotale, et d'un respect plus religieux, que l'exercice de ces divines fonctions. Quoi de plus capable de pénétrer un Prêtre d'une sainte frayeur, pour peu qu'il retombe sur lui-même, et qu'il fasse attention à ce qu'il est, et au ministère céleste qu'il remplit, que de savoir que dans toutes ses fonctions il est le Médiateur entre Dieu et les hommes, et qu'il continue à la place de J. C. le ministère de leur réconciliation.

Mais ces vues de la Foi s'affoiblissent par le long usage. Si nous n'avions à dispenser les Sacramens, et à exercer les autres fonctions de l'Eglise, qu'une seule fois durant tout le cours de notre Sacerdoce, nous serions frappés d'une sainte terreur; nous sentirions tout ce que notre ministère a de divin, et tout ce qui rend les hommes pétris de misère et de faiblesse comme nous, indignes de les remplir. Mais comme si ces fonctions divines perdoient quelque chose de leur sainteté pour leur fréquent usage, ou que nous en devinssions plus dignes, à mesure que nous les administrons avec moins de décence et de précaution, elles ne réveillent plus notre foi, pas même notre attention; elles ne sont plus pour nous comme une œuvre de religion, mais comme une servitude de notre état, que par nos dispositions extérieures et intérieures, rien ne distingue des autres actions ordinaires qui entrent dans le détail de notre vie, si ce n'est peut-être que l'ennui, l'indécence, la précipitation forment la seule différence déplorable que nous y mettons.

Le Grand-Prêtre de la Loi ancienne n'entroit qu'une fois l'année dans le Saint des Saints: aussi quels préparatifs augustes, quelles précautions infinies, quelles attentions pour ne pas manquer à la plus légère des cérémonies qui devoient accompagner une action dont le Sang grossier d'une victime charnelle faisoit toute la majesté! Nous, Prêtres de la nouvelle Loi, mille fois plus respectables par les fonctions de notre Sacerdoce, nous entrons tous les jours dans le véritable Saint des Saints, dont le premier n'étoit que l'ombre, le Sang de J. C. entre les mains: nous l'offrons à son Père; et dans la distribution des Sacramens, nous le dispensons aux Peuples. Cependant si nous comparons la majesté, les précautions infinies et religieuses qui accompagnoient le ministère du Grand-Prêtre, avec la manière dont nous exerçons tous les jours les fonctions bien plus redoutables du nôtre, pourrions-nous n'être pas pénétrés de frayeur. Nous les remplissons souvent, sans ce retour à Dieu que la Religion nous recommande dans les actions même les plus communes; nous les remplissons sans dignité, sans bienséance, avec

un air de précipitation que nous n'oserions montrer dans les devoirs de pure société que nous rendons aux hommes. Nous sommes par-tout ailleurs plus attentifs, plus réservés : ce n'est qu'en traitant avec un Dieu saint et terrible, que nous paroissions sans contrainte ; ce n'est qu'en exerçant les fonctions divines dont il nous charge, que nous nous livrons sans bienséance à notre humeur, à nos caprices, à des dehors indécens et peu composés ; que nous avilissons la Religion, et que nous accoutumons les Peuples à ne respecter ni le ministère ni le Ministre.

Ce qu'il y a de plus touchant, c'est que ce scandale n'est commun que parmi les Ministres de la seule Religion que Dieu ait établi sur la terre, et qu'on ne le voit ni parmi les Prêtres des Idoles, ni dans les Mosquées de ces Nations qui rendent à un faux Prophète des hommages qui ne sont dûs qu'à J. C. Les Ministres de l'Alliance éternelle, qui seuls remplissent à la place de J. C., les fonctions de son Sacerdoce éternel, qui seuls sont chargés des seuls remèdes établis sur la Terre pour le salut de l'Univers, desquels seuls un Dieu fait chair devient lui-même sur leur Autels la victime qui consacre leurs offrandes, et qui sanctifie leurs fonctions ; ces Ministres, dis-je, sont les seuls qui ne paroissent point touchés de la sublimité de leur ministère : eux seuls, au lieu de ce saint appareil, de cette gravité sacerdotale, qui, répandue sur toute leur personne, devroit inspirer aux Peuples un respect religieux pour les Ministres et pour le ministère, sont ceux que l'on trouve dans leurs fonctions, les mêmes que dans les autres actions de la vie. La seule Religion qui fait les Saints, est confiée à des Ministres qui la déshonorent ; et le Temple de Dieu ne les voit pas différens de ce qu'ils font dans les maisons profanes.

Il n'y a que la pitié qui puisse faire entrer un Pasteur, un Prêtre, dans les dispositions où il doit être pour remplir dignement ses fonctions ; l'engager à conserver comme le plus précieux de tous les trésors, l'esprit et la grace de sa vocation, l'empêcher d'approcher de ces saintes fonctions, non seulement avec une conscience criminelle, (ce qui seroit encore plus horrible dans un Ministre du Seigneur ;) mais même avec une conscience douteuse, c'est-à-dire, agitée de mille remords secrets qu'on ne peut ni calmer, ni se justifier à soi-même. Il doit n'oublier jamais qu'ayant sans cesse entre les mains les Mystères de la Religion et les grâces de l'Eglise, qu'étant toujours occupé, ou à offrir la Victime adorable, ou à communiquer aux Fidéles dans ses fonctions le prix du Sang de cette Victime, il ne peut voir de milieu pour un Prêtre entre la pitié et le sacrilège ; et que s'il n'est pas un Saint, il est bien prêt d'être un profanateur.

Les gens du monde se perdent pour passer leur vie dans un cercle perpétuel de jeux, de plaisirs et d'occupations profanes. Et nous, Ministres du Seigneur, nous nous perdons au milieu des fonctions et des occupations les plus saintes, et qui nous rappellent sans cesse les plus grandes vérités de la Foi ; nous contractons de nouvelles souillures, en appliquant aux autres ce qui doit les purifier. Le monde se damne, parce qu'il n'est occupé que d'œuvres mondaines ; et nous nous damnons, en ne paroissant occupés que d'œuvres saintes. Quelle ressource peut-il rester à un Pasteur, à un Prêtre infidèle, si tout ce que la Religion a de plus saint et de plus terrible l'endurcit, ou le souille ?

La conduite qu'un Curé doit tenir avec ses Paroissiens, demande aussi quelques réflexions. Nous avons déjà parlé de la vie sainte qu'il doit mener, s'il veut

leur être utile. Il est établi pour être le modèle de son Troupeau, dont il doit se rendre l'exemple, par une vertu qui naît du fond du cœur, comme dit S. Pierre. Il ne lui suffit pas de n'avoir rien à se reprocher, d'avoir de saintes intentions, il faut encore, parce qu'il est plus examiné par les yeux publics, qu'il s'applique plus particulièrement à ne rien faire qu'on puisse prendre en mauvaise part; et qu'il prenne garde à faire le bien, non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes.

Lorsqu'un Curé est arrivé dans le lieu que la divine Providence lui a marqué; il doit tâcher, avant tout, d'édifier par sa régularité le Peuple qui lui est confié. Le désintéressement, la frugalité, une vie sérieuse, un saint usage du temps, la fuite des conversations inutiles et principalement des personnes du sexe, sont les principales choses qui lui sont recommandées.

Le bon exemple qu'un Curé doit à son troupeau, doit le porter à vivre en paix avec tous. Il est établi pour être l'Ange de Paix de sa Paroisse. C'est aux Pasteurs sur-tout que J. C. a dit, comme aux Apôtres: *In quancumque domum intraveritis, primum dicite: pax huic domui.* Un Curé doit donc, autant qu'il est en lui, éviter tout ce qui peut troubler cette paix; et par conséquent tout procès, toute dispute. En qualité de Pasteur et de Père, il doit être encore plus attentif à se revêtir de tendresse, de miséricorde, de douceur, d'humilité, de modestie, de patience. C'est sur-tout à ceux qui conduisent les autres que la douceur est recommandée; c'est par la douceur qu'ils possèdent leur âme en paix; qu'ils bannissent de leur cœur, les ennuis, les inquiétudes, les impatiences; qu'ils se défendent contre les dangereuses impressions de la mélancolie et du chagrin; et qu'ils goûtent les douleurs de la solide paix que l'on trouve en Dieu au milieu des contradictions, des disgrâces et des différentes épreuves qui leur viennent de la part de ceux dont ils sont chargés. C'est par la douceur qu'un Pasteur travaille utilement au salut des Âmes, et qu'il se rend un digne Ministre de l'Évangile. J. C., envoyant ses Apôtres, comme des brebis au milieu des loups, ne leur donne pour armes que la douceur, la patience et la charité.

Mais l'attention qu'un Pasteur doit avoir de conserver la paix avec ses brebis; et la douceur qu'il doit leur témoigner, ne consistent pas à souffrir dans sa Paroisse des désordres, sans s'y opposer; et à laisser vivre les pécheurs scandaleux dans leurs crimes, sans les reprendre; elles ne consistent pas dans une lâche complaisance, qui fait que, pour avoir les bonnes grâces de son troupeau, par l'appréhension de se faire des ennemis, et de se commettre avec les plus distingués d'une Paroisse, ou avec d'autres dont on a intérêt de se conserver l'amitié, et enfin pour être estimé bon, facile et bienfaisant, l'on passe sur toutes les Loix de l'Eglise; l'on tourne ses plus saintes règles comme l'on veut, pour accorder et permettre ce dont on est sollicité; on souffre les abus, et on évite même d'exécuter les Ordonnances de son Evêque. Une pareille douceur est très-convenable, puisqu'elle va à trahir le parti et l'intérêt de J. C., et qu'elle tend à la perte des Âmes. *Ferveat in nobis*, dit S. Bernard, *amor justitiæ, odium iniquitatis. Nemo vitia palpet; peccata nemo dissimulet. Nemo, quod in se est, æquanimiter ferat ordinem disperire, minus disciplinam: est enim consentire, silere, cion arguere possis: et scimus quia similis pœna facientes maneat et consentientes.* Le grand Prêtre Héli fut puni pour avoir plus honoré ses enfans que Dieu même; en ne les chassant pas

pas d'un ministère où ils déshonoroient le Seigneur : qui dit *qu'il glorifiera qui-conque lui aura rendu gloire ; mais que ceux qui l'auront méprisé , tomberont dans le mépris.*

La douceur et la patience d'un Pasteur consistent donc dans cette paix et cette tranquillité d'ame qui fait qu'en réformant tout ce qu'il croit devant Dieu devoir réformer, et établissant tout le bon ordre qui est en son pouvoir, il ne s'agit contre personne, il ne s'irrite contre personne, il ne se met en colère contre personne; quoiqu'il reçoive de toutes parts des oppositions au bien qu'il veut établir, qu'on le charge d'injures, qu'on l'accable de railleries et de mauvais traitemens, et qu'on ne s'attache qu'à lui causer des chagrins, des avanies et des humiliations de toute espece. Douceur qui le porte à *rendre des bénédictions pour des malédictions ; à souffrir, quand on le persécute ; à prier humblement, quand on lui dit des injures ;* et à ne se venger du mal qu'il reçoit, que par des bienfaits. Douceur qui consiste à avoir une grande compassion pour les pécheurs, quelques crimes qu'ils aient commis; à les recevoir, les bras ouverts, pour les porter dans les entrailles de J. C. mourant pour le salut de tous les hommes; à user de toute la condescendance chrétienne, pour ramener dans le bon chemin ceux qui en sont les plus éloignés, n'épargnant ni paroles, ni prières, ni sollicitations, ni larmes, ni fatigues, ni la vie même, s'il le faut, pour les engager au Seigneur. Douceur qui préfère les remontrances et les prières aux menaces et aux reproches. Douceur qui rend la conduite d'un Pasteur si sage et si tempérée, qu'elle allie en lui la tendresse vraiment maternelle avec la sévérité, en l'affermissant dans l'éminente charité dont parle S. Bernard. *Bona mater Charitas in Pastore; cum arguit, mitis est; cum blandiunt, simplex est; pœd solet sœvere, sine dolo mulcere, patienter irasci, humiliter indignari.* Douceur qui rend affable, prévenant et de facile accès à tout le monde. Douceur, enfin, qui porte à agir toujours dans un esprit de paix et de charité; qui conserve au fond de son cœur une tranquillité d'ame que rien ne peut altérer, une tendresse toujours plus vive pour ses brebis, lors même qu'il s'irrite davantage contre leurs désordres. *S'il les reprend, c'est en les regardant comme ses freres et ses enfans.* S'il paroît les fuir et rompre la paix extérieure avec eux, c'est de maniere à leur faire sentir que ce n'est que le desir de leur salut qui l'anime, et pour les rendre tels qu'ils doivent être.

Un Curé doit éviter les procès avec toutes sortes de personnes, et principalement avec ceux qui sont de sa Paroisse. En un mot, il doit se regarder comme le Médecin de son troupeau dans ses maladies spirituelles, leur Consolateur dans les afflictions, leur ressource dans leur misere, le dépositaire et le confident de leurs affaires les plus secretes. Il doit donc tâcher d'inspirer par ses discours, par ses actions, par sa douceur, de la confiance même à ceux qui sont d'un caractère plus fâcheux et plus difficile.

Un Curé peut recevoir les oblations volontaires de ses Paroissiens, mais il doit éviter de les exiger. Il doit se rendre indépendant par un désintéressement à toute épreuve. Il doit aimer à donner, ne recevoir qu'avec une espece de pudeur, et plutôt par respect pour la charité et pour la foi de ceux qui donnent, que pour son propre besoin.

Un Pasteur établi pour appliquer aux Peuples, dans ses fonctions, les remèdes divins des maux de leur ame, ne peut être animé par aucun autre motif que la

la charité de J. C. qui les lui confie, que le désir et le zèle du salut de ses brebis. Serait-il possible qu'en distribuant les grâces et les trésors du Ciel, un Pasteur osât se proposer un gain sordide et terrestre? Se pourroit-il qu'il disputât avec son Peuple du prix du Sang de J. C.; qu'il eût l'indignité de s'en assurer d'avance un profane salaire; et que le Pauvre pour qui J. C. est mort, n'eût pas le même droit et la même facilité d'y participer que le Riche?

Le désintéressement d'un Pasteur est de tous ses devoirs celui qui lui assure le plus le succès de ses fonctions et l'amour de son Peuple; cette vertu ne peut l'exposer à l'indigence: un Pasteur aimé et respecté de son troupeau est toujours riche. Il est vrai qu'en distribuant à ses brebis, des richesses et des bénédictions spirituelles, il lui est permis d'en recevoir de temporelles; mais c'est un opprobre pour le ministère et pour le Ministre de les exiger avec dureté: c'est un scandale d'en traiter comme on traiteroit d'un service terrestre, et de prendre des précautions pour s'en assurer un salaire et une récompense sordide. Un Pasteur doit recevoir de son troupeau, comme un père reçoit un gage de la piété et de la tendresse de ses enfans, et non pas comme un mercenaire sollicite le prix de son travail, ou comme un exacteur barbare arrache un tribut forcé d'un peuple accablé de misère. Enfin, l'expérience prouve qu'il est difficile que par motif de religion, le peuple le plus pauvre ne trouve, dans son indigence même, de quoi reconnoître les soins et les assistances d'un charitable Pasteur, et qu'on ne trouve des Fidéles durs et ingrats, que dans les Paroisses où le Pasteur est avare et mercenaire.

Il est donc d'une extrême conséquence d'ôter cet opprobre du Sanctuaire, c'est la tache d'infamie la plus universelle dont le monde tout entier flétrit de concert la sainteté du sacré Ministre, c'est l'écueil le plus triste du succès des fonctions d'un Ministre de J. C. Un Pasteur avide et mercenaire n'aime pas son troupeau; il n'en n'aime que la toison; son troupeau, qui le connoît, le regarde comme un ennemi et un loup dévorant, plutôt que comme un Père; et d'autant plus, que malgré la modicité du revenu d'un Curé, il est toujours vrai de dire qu'il vit au milieu d'un Peuple qui regarde sa situation comme digne d'envie, et aux yeux de qui cette modicité de revenu comparée à l'état de pauvreté où vit ce Peuple, paroît un état d'opulence. Les Pasteurs doivent par conséquent adoucir par un caractère de charité et de désintéressement, ce que cette différence peut inspirer à leurs Peuples de dégoût pour la Religion; et pour ses Ministres; ils doivent être attentifs à ne pas achever de les aigrir par une dureté qui leur fait blasphémer souvent la sainteté du Ministre, et dont la malediction retombe toujours sur les Pasteurs. Ils doivent montrer à leurs brebis, à l'exemple de l'Apôtre, que s'ils sont dans l'abondance, c'est pour elles; s'ils sont dans la pauvreté, c'est pour l'amour d'elles; que s'ils souffrent ils souffrent avec elles; s'ils sont consolés, ils le sont comme elles; et qu'enfin tout ce qu'ils sont, ils ne le sont que pour elles.

Un Curé vraiment instruit, et bien convaincu de ses obligations, doit donc savoir que l'esprit de douceur et sur-tout de désintéressement, est la grande vertu qu'il rend cher à son Peuple; qu'il doit se rendre aimable, s'il veut se rendre utile; que l'humeur, la hauteur, la dureté rendroient à ses Paroissiens, sa doctrine odieuse comme sa personne; que l'apreté pour ses intérêts, si ordinaire et si mésséante à un Pasteur, fait que le croyant plus touché d'un gain

terrestre que du gain de leurs Ames, ils pensent plus à lui contester ses droits qu'à se défaire de leurs vices ; qu'il doit être affligé pour un Pasteur à qui il reste encore de la foi, de voir que sa conduite anéantit toutes ses fonctions ; que l'éloignement qu'on a pour lui par sa faute, éloigne de Dieu tout son Peuple, et qu'il est lui-même le plus grand écueil de son ministère.

Quelque zèle, quelque bonne intention qu'ait un Curé pour la conduite de sa Paroisse, s'il manque de prudence, il ne pourra faire aucun bien; souvent même il nuira plus à son troupeau, qu'il ne lui profitera. Sans cette vertu, toutes les autres ne sont regardées que comme des vices ; la fermeté passe pour une sévérité outrée ; la douceur, pour une molle complaisance ; le zèle, pour indiscretion. En un mot, sans elle toutes les bonnes qualités d'un Pasteur sont inutiles ; ses avis ne font qu'irriter ; ses corrections sont sans fruit. *La Sagesse repose dans le cœur de l'Homme prudent*, dit l'Esprit saint ; *et il instruira par elle tous les ignorans*. Un Pasteur chargé de conduire les autres, a donc un besoin plus particulier, que le bon conseil le garde toujours, et que la prudence le conserve dans tous les momens de sa vie ; et par conséquent il ne doit point cesser de demander à Dieu qu'il daigne régler sa conduite sur ses préceptes, et qu'il ne souffre pas qu'il se laisse jamais dominer par la passion et par l'injustice. Il doit demander cette Sagesse qui conduit l'homme dans toutes ses œuvres avec circonspection. Il doit appliquer son cœur et veiller dès le point du jour, pour s'attacher au Seigneur ; afin qu'il lui plaise le remplir de l'esprit d'intelligence ; conduire ses conseils, ses instructions et toutes ses démarches. Il doit enfin demander incessamment un cœur docile aux instructions de la divine Sagesse, afin qu'il puisse juger les Peuples qu'il est chargé de conduire, et discerner entre le bien et le mal.

Un Curé prudent, au lieu de s'en tenir uniquement au rapport d'autrui, commence à s'instruire par soi-même de l'état de sa Paroisse et de ce qui s'y passe. Dieu commande à ceux qui sont chargés du soin des Ames d'agir par eux-mêmes. *Fils de l'Homme*, dit Dieu à chaque Pasteur, comme au Prophète Ezéchiel, (*Ezech. 3. 17.*) *Je vous ai donné pour sentinelle à la Maison d'Israël, afin que vous veilliez sur eux, vous écoutez la parole de ma bouche, et vous leur annoncerez ce que vous aurez appris de moi*. Il doit veiller par lui-même, écouter par lui-même et annoncer la parole du Seigneur. Il est impossible qu'un Curé puisse gouverner sagement sa Paroisse, s'il ne voit pas tous les maux auxquels il est obligé de remédier, et tous les désordres auxquels il est obligé de s'opposer ; si on ne peut les lui cacher tous, on lui en dissimulera au moins une partie ; il ne connoîtra pas les misères de tous les Pauvres, les besoins de tous les Malades, les oppressions de tous les Affligés, tous les scandales et tous les abus.

Un Curé doit par conséquent s'appliquer à prendre, autant qu'il le peut, une connoissance exacte du général et du particulier des Familles ; des personnes qui ont plus de talens, plus de vertu, plus de zèle pour seconder le sien ; de celles qui ont plus d'opposition à la piété ; de celles qui défilent ou scandalisent. La prudence est très-nécessaire alors à un Curé ; elle apprend à douter de ce qui n'est pas certain et prouvé ; à ne pas céder trop facilement aux premières idées, aux premières impressions et aux premiers préjugés ; à faire réflexion, avant que de juger, à ne point se déterminer, sans s'être instruit exactement par soi-même ; à ne s'en tenir ni à des rapports, ni à de simples apparences ; à s'ap-

payer, non sur des conjectures et sur des signes équivoques, mais sur la seule évidence fondée sur des preuves incontestables, où les soupçons n'ajoutent rien; à n'écouter que la vérité dans ses décisions, à craindre l'entêtement; à éviter l'humeur, le caprice, la passion; à écouter ce qui est juste et raisonnable; et à s'y rendre sans peine, quand les raisons sont fondées, quoique contraires à ce qu'on avoit pensé d'abord; à n'être attaché qu'à la vérité et à la justice; à ne se prévenir jamais. La prévention cause de grands maux, quand elles'est emparée d'un esprit, sur-tout si elle est échauffée par un faux zèle. Elle prend le mal pour le bien, l'erreur pour la vérité, le vice pour la vertu. La prudence ne fait usage de ce que l'on entend dire et qu'on croit voir, qu'avec maturité, avec circonspection, et après avoir tout comparé et tout approfondi. Le Sage nous avertit que *l'imprudence croit tout ce qu'on lui dit*, et suis sans examen les voies qu'on lui montre; mais que *l'homme habile considère tous ses pas* et ne marche point au hasard. Le S. Esprit nous dit encore: *Ne blâmez personne, avant que d'être bien informé s'il est coupable. Ne répondez point avant que d'avoir écouté.* La Charité n'est point téméraire et précipitée; c'est elle qui joint la prudence et la sagesse, avec l'ardeur et la vivacité; elle apprend à douter, à faire réflexion, à être docile, à se défier de sa sagesse et de ses lumières; elle se garde de la promptitude à décider et à condamner.

L'homme prudent n'est pas moins attentif à éviter les soupçons que la prévention, sur-tout quand ils sont téméraires et contraires aux apparences. Il est vrai que ceux qui sont obligés de veiller sur les autres, ont plus de liberté sur ce point; car la défiance fait une partie de leur sollicitude, qui est inséparable de leur ministère: *Qui præst in sollicitudine*; et la défiance ouvre nécessairement la porte aux soupçons. Mais de tels soupçons naissent de la Charité, comme dit S. Augustin, qui les appelle *suspiciones amanitum*: pourvu qu'il ne s'y mêle ni malignité, ni inquiétude, ni prévention, ni une vaine espérance de rendre les hommes meilleurs par une simple exactitude extérieure. Il faut tout voir, s'il se peut; mais peu conjecturer. Le remède à des maux absolument secrets est impossible. C'est quelquefois en faire des leçons que de montrer à leur égard trop de soupçons et trop d'application à les prévenir. Plus on met sa confiance dans les seuls moyens humains, plus on aigrit le mal qu'on veut guérir. L'exemple, l'instruction publique et particulière, et sur-tout une prière continue, afin d'obtenir du Seigneur les lumières et les secours nécessaires pour agir, sont sans comparaison plus utiles que tous les soins inquiets d'un Pasteur, qui se trompe souvent pour ne pas connoître assez les hommes, et pour ne pas discerner les caracteres de ceux qui marchent avec simplicité, et de ceux qui savent se déguiser par une régularité apparente.

Lorsqu'un Curé reconnoît des maux réels auxquels il est obligé de remédier, il doit éviter avec soin de montrer les vices qu'il a de réformer sa Paroisse. Il doit y travailler; mais sans avertir, sans éclat, sans découvrir avant le temps ses desseins: c'est un moyen d'attirer et de multiplier les contradictions, que de se hâter de publier ce qui ne réussit que par la prudence, par le secret, par la prière.

Un Curé a besoin d'une grande prudence, pour connoître quand et comment il doit reprendre et corriger; quelle force, quelle douceur, quelle discrétion doit avoir le zèle pour reprendre et pour corriger; il doit avoir égard

orsqu'il s'agit de faire cesser un abus, au temps, au lieu, et aux personnes ; quelles précautions il doit prendre pour joindre le courage à la modération, le zèle à la douceur, la tranquillité d'esprit à l'indignation que mérite le péché. Il y a des cas où il faut dissimuler ce qu'on ne peut corriger. Il y en a où il faut faire connaître au coupable, que l'on dissimule sa faute ; lors, par exemple, qu'on a lieu d'espérer que la patience avec laquelle il verra qu'on le ménage, le ramènera à son devoir. Il y a des cas où on doit se borner à examiner en secret le mal, pour en voir toutes les suites ; afin de se mettre en état d'y remédier plus efficacement, lorsqu'il en sera temps. Il y en a où il faut tolérer le mal même public ; quand, par exemple, eu égard aux circonstances, on a lieu de reconnaître que la correction publique seroit plus de mal qu'elle ne seroit utile et avantageuse. *Nam secia immaturè vulnera deterius infervescunt*, dit S. Grégoire dans son Pastoral, (2. P. C. 10.) *et nisi cum tempore medicamenta conveniant, constat procul dubio quòd medendi officium amittant*. Il faut quelquefois examiner la qualité du péché : ceux qui pèchent par malice, doivent être repris avec plus de force, suivant cette règle de S. Paul écrivant à Tite : *Increpa eos durè*. S'ils sont impudens, et qu'ils se fassent un front d'airain, il faut prendre un front encore plus dur que le leur, dit S. Bernard. *Si durà fronte suus, duratio et tu è contra tuam. Nihil tam durum quod duriori non redat*. C'est pour cela que le Seigneur dit autrefois au Prophète Ezéchiel, qui avoit à parler à des gens de ce caractère : *Ecce dedi frontem tuam duriores frontibus eorum*. Il est cependant essentiel, ajoute S. Grégoire, de prendre garde alors, que la fermeté de ce zèle, en passant les bornes de la modération qu'exige en tout temps la sagesse, ne jette les coupables dans le désespoir. *Cumque increpatio immoderatè accenditur, corda delinquentium in desperatione deprimentur*. Lorsque la faute est de surprise, l'on doit reprendre alors celui qui y est tombé, dans un esprit de douceur, selon cette règle de S. Paul : *Si preoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujus modi instruite in spiritu lenitatis* ; et la raison qu'en donne ce grand Apôtre, est celle de notre propre faiblesse qui doit nous engager à avoir pitié de celle des autres : *Considerans te ipsum ne et tu teneris*. Il faut lire là-dessus tout le dixième Chapitre de la seconde partie du Pastoral de S. Grégoire.

Il est difficile qu'un Curé qui travaille à réformer sa Paroisse, à en faire cesser les abus, et à y établir le bon ordre, n'éprouve des contradictions ; elles sont inséparables du ministère ; elles sont même une preuve qu'on ne s'en acquitte pas indignement. Il a besoin alors d'une grande prudence, pour ne point s'écarter des règles que la sagesse prescrit en pareils cas. Le premier moyen qu'un Pasteur doit employer pour toucher et vaincre les esprits préoccupés contre lui, c'est de leur exposer avec simplicité, la vérité et les raisons qu'il a de faire ce dont on le blâme ; quelque offensé qu'il soit par les outrages dont on le charge sans raison, il doit éviter les plaintes et les clameurs, ne point opposer injure à injure, invective à invective ; mais uniquement touché du malheur des esprits prévenus mal à propos contre lui, il doit ne s'étudier qu'à les ramener dans la voie du salut en les rappelant à la vérité, qu'il leur fait faire goûter par des paroles pleines de grace et de douceur, en ajoutant même à l'exemple du Sauveur, les services et les bienfaits, afin de guérir au plutôt la

prévention. Il faut alors faire parler la douceur, l'amitié, l'estime; leur présenter un cœur ouvert, plein de droiture et de candeur; porter la sagesse et la raison sur ses levres. Si l'on craint d'en pouvoir pas se posséder assez pour ne parler qu'avec une tranquille douceur, au défaut de paroles, il faut que les actions parlent et justifient: les actions parlent plus fortement et plus éloquemment que les discours. Il faut alors se rendre plus affable, plus prévenant, plus attentif à faire plaisir; il faut éviter les manières fieres et dédaigneuses. Si les esprits injustement préoccupés demeurent obstinément attachés à leurs idées, sans que rien soit capable de les guérir, ni l'exposé simple de la vérité, ni les sages ménagemens de la prudence, ni les saints efforts de la charité la plus attentive, le plus sage est de les excuser avec bonté, de les supporter avec patience, de compatir à leur foiblesse, de leur épargner son silence, les vivacités, les emportemens, et les aigreurs où ils pourroient se porter. On ne peut alors qu'exhorter un Curé à la patience pour lui, et à la douceur pour ses freres; à ne pas se décourager le premier, et à ne pas les porter ensuite au découragement. La charité, la priere, la persévérance, peuvent causer de grands changemens dans les hommes: mais lors même qu'on ne réussit pas pour les autres, on ne travaille jamais sans fruit, quand on a de la foi, de la patience, et de l'humilité.

Un Curé doit éviter avec grand soin dans ses discours et dans toute sa conduite, toute marque de hauteur et d'orgueil; pratiquer l'important avis du Sage, qui dit à celui qu'on a établi pour gouverner les autres, *de ne s'en pas élever, mais d'être parmi eux comme l'un d'entr'eux*. On ne peut trop faire pour s'insinuer dans l'esprit de ceux que l'on doit conduire. *Difficile quippe est*, dit saint Grégoire dans son Pastoral, *ut quàmlibet rectè denuntians prædicator qui non diligitur, libenter audiat*. Un Pasteur doit ne rien oublier de ce qui dépend de lui, sans intéresser son devoir, pour plaire à son troupeau, et pour ne pas l'offenser, dans le temps même qu'il est obligé de s'opposer aux abus et aux désordres. C'est ainsi que S. Paul disoit: *Je prends soin aussi moi-même en toutes choses de plaire à tous, ne cherchant pas ce qui m'est utile, mais ce qui l'est à plusieurs, afin qu'ils se sauvent*. Saint Grégoire pour concilier cet endroit de la première Epître aux Corinthiens, avec ce que ce grand Apôtre disoit aux Galates: *Est-ce aux hommes que je desire de plaire? Si je voulois encore plaire aux hommes, je ne serois pas serviteur de J. C.* Saint Grégoire, dis-je, pour concilier ces sentimens de saint Paul, qui paroissent se contredire à qui ne les entend pas, les explique ainsi. *Placet ergo Paulus, et non placet; quia in eo quod placere appetit, non se, sed per se hominibus placere veritatem, quærit*. Un vrai Pasteur tâche de mériter l'amitié de son troupeau, non pour lui-même, mais pour la vérité, et pour le gagner à Dieu. Il n'exige rien pour lui, mais il croit devoir tout à ses brebis. Il s'endurcit contre leur indifférence, leurs manières distraites, leurs inégalités; mais il est très-sensible et très-délicat pour elles; afin d'éviter tout ce qui peut leur déplaire. Il ne règle point sa conduite sur la leur, quand elle est inconstante ou peu mesurée; mais il conserve pour elles une égale douceur, et une égale attention à les prévenir, à leur rendre service, à ne rien faire qui puisse les blesser. Son désintéressement le tient toujours dans cette heureuse disposition; il ne considère que son devoir, et non sa

qui seroit capable de l'en détourner. Il s'applique sur-tout à bien connaître ceux qu'il a à conduire, afin de prendre à leur égard tous les sens, et tous les biais favorables. Il étudie tous leurs caracteres ; et comme dans un Peuple la variété en est presque infinie, il diversifie, autant qu'il lui est possible, les manieres de les approcher, de traiter avec eux, de les instruire, de les consoler, d'entrer dans leurs cœurs pour y porter la lumiere et la paix. Il profite de toutes les expériences qui lui ont réussi : il s'instruit par celles dont le succès n'a pas répondu à ses desirs ; il fait amas de remedes contre les maux qu'il découvre ; il prévient par la reflexion, les besoins futurs. Mais dans le temps qu'il paroît tout occupé du désir de plaire et de servir, il est encore plus attentif à ne le pas faire aux dépens de la justice et de la vérité. En un mot, il ne travaille qu'à faire aimer le Seigneur, à faire croître ses brebis dans la sainteté, et à les lier plus étroitement à J. C.

C'est ainsi qu'un vrai Pasteur s'applique à retrancher de ses discours et de ses actions, tout ce qui ressent le dédain et la fierté ; tout ce qui tend à changer l'autorité en domination. *Nous nous sommes abaissés parmi vous*, dit saint Paul aux Thessaloniens, *comme une mere qui nourrit et caresse ses propres enfans*. Tant que j'ai été parmi vous, dit-il encore aux Corinthiens, *j'y ai toujours été dans un état de foiblesse, de crainte, et de tremblement*. J'ai paru oublier mon rang, ma dignité, mon pouvoir. J'ai vécu dans l'abaissement, malgré le succès de ma prédication, et l'éclat des miracles qui étoient la preuve de mon Apostolat. J'ai été plein d'attention et de crainte pour ne blesser personne. J'aimé-nagé les plus petits d'entre mes Disciples, comme s'ils avoient été mes Maîtres. Je n'ai fait sentir à personne le poids de mon autorité ; et tout l'usage que j'en ai fait, a été pour le bien des autres. *Vous savez*, disoit le même Apôtre aux Anciens de l'Eglise qu'il avoit fait venir d'Ephese à Milet, *vous savez de quelle maniere j'ai toujours vécu parmi vous ; que j'ai servi le Seigneur en toute humilité..... Souvenez-vous que pendant trois ans, je n'ai cessé jour et nuit d'exhorter aucun de vous avec larmes*. Il n'y a sorte d'humilité que je n'aie pratiqué, *in omni humilitate* ; il n'y a aucun abaissement que j'aie refusé, quand il a pu servir à gagner quelqu'un, ou pour le convertir à la Foi, ou pour le porter à la pénitence. J'ai autant employé mes larmes que mes paroles. Je me suis rabaisé non seulement devant le Peuple, mais devant chaque Particulier, et mes larmes aussi sinceres pour un seul, que pour la multitude, ont coulé de la même source sans ostentation, et sans autre dessein que celui de persuader et de toucher. *Cum lachrymis monens unumquemque vestrum.* (Act. 20. 18.)

Nous desirons que tous les Pasteurs de ce Diocese soient autant d'imitateurs de la charité de S. Paul, de son humilité, de son désintéressement, de son amour pour la simplicité, pour la pauvreté, pour les souffrances ; et surtout de sa disposition à descendre aussi bas qu'il étoit nécessaire pour le salut de ses freres ; et à oublier son autorité et son pouvoir, dès que ses prieres, ses larmes, et son exemple étoient plus utiles.

Mais, pourquoi chercher dans le Disciple le modele d'une Charité qui n'est point dédaigneuse, pendant que JESUS-CHRIST nous en donne un perpétuel exemple, depuis son Incarnation jusqu'à sa mort ? Il s'est anéanti pour nous,

en prenant la forme de serviteur. Il s'est abaissé jusqu'à notre misère, pour nous guérir. Pendant son ministère public il étoit avec ses Disciples, plutôt comme leur serviteur que comme leur Maître. *Ego autem in medio vestrum sum, sicut qui ministrat.* Peu de temps avant sa mort, et prêt de retourner à son Père, il s'humilie devant tous pour leur laver les pieds. Il ne refusa au temps de sa Passion aucune sorte d'indignité, aucune espèce d'outrages, aucuns genres de dérision, pour expier notre orgueil. Il succomba pour nous sous le poids de sa Croix. Il y expira au milieu des douleurs et des opprobres. Et sa charité vraiment infinie ne dédaigna aucun des remèdes dont nous avons besoin, ni aucune des circonstances honteuses dont l'expiation de nos crimes devoit être accompagnée.

C'est sur ce modèle que tous doivent apprendre, et principalement les Pasteurs, à ne refuser aucun des moyens de servir le Prochain, quoiqu'ils paroissent honteux à l'orgueil; et à regarder l'humilité comme la principale gloire d'un Disciple et d'un Ministre de J. C. L'humilité seule peut rendre d'un Pasteur un témoignage qui ne soit pas équivoque: car le zèle joint à l'autorité peut être suspect; mais le zèle joint à l'humilité ne sauroit l'être.

Un Curé doit tâcher de prévenir et de terminer les procès dans l'étendue de sa Paroisse; mais sans esprit de domination et sans partialité. Il doit exhorter ceux qui ont des différends, à le consulter avant que de commencer aucune procédure; écouter avec bonté ceux qui s'adressent à lui en pareils cas; entrer dans un détail avec eux, qui soit capable de les instruire. Pour cela, il doit tâcher d'acquérir une connoissance des usages et des Loix, qui le mette en état de donner un conseil sûr; ou même de juger, s'il le faut. Il est même à propos, s'il en a alors le moyen, de consulter lui-même les Jurisconsultes, et les gens sages, vertueux, et expérimentés, pour ne rien faire imprudemment qui puisse porter préjudice à ceux qui ont recours à lui, ou à un tiers. Il doit sur-tout bien se garder de prendre jamais aucun parti dans les divisions ou procès qui pourroient arriver entre ses Paroissiens, mais porter tout le monde à s'accommoder.

Un Curé doit être attentif à ne paroître jamais en public, ni trop gai, ni trop triste. Il doit tâcher d'être égal, ou pour le moins de le paroître. Il est à propos qu'il dissimule ses peines, s'il en a. Il doit montrer un visage ouvert à tous ceux qui l'approchent; ne laisser jamais personne dans le doute sur ses sentimens à son égard, s'il ne l'a mérité par quelque faute; et pour lors il doit le reprendre avec candeur, sans l'obliger à deviner s'il a déplu, ou quel sujet il en a donné.

Enfin, un Pasteur ne peut méditer trop souvent ce que dit l'Apôtre dans son Epître aux Romains, où les Pasteurs fideles, et ceux qui ne le sont pas, trouveront également, les uns de quoi s'édifier, les autres de quoi se confondre. *Tu qui gloriaris in Deo*, dit saint Paul, *et nostri voluntatem ejus, et probas utiliora, instructus per Legem; confidis te ipsum ducem cæcorum, lumen eorum qui in tenebris sunt, eruditorem insipientium, magistrum infantium, habentem formam scientiæ et veritatis in Lege. Qui ergo alium doces, te ipsum non doces?* La plus grande gloire d'un Pasteur sur la terre, est d'être le Ministre de Dieu: il doit à la Religion toute seule, les distinctions dont il jouit parmi les hommes.

hommes ; il ne doit donc point affaiblir par ses mœurs , la vénération due à sa consécration ; il ne doit point accoutumer les Peuples à séparer sa personne de son caractère , ou plutôt à faire retomber sur son caractère , les mépris et les opprobres qui ne devraient être attachés qu'à sa personne. L'onction sainte qui l'a consacré , doit , il est vrai , lui attirer du respect ; mais la piété toute seule peut le rendre respectable. Un Pasteur nourri depuis son enfance des plus saintes vérités de la Loi , instruit de bonne heure , non seulement des règles communes de la Religion , mais des devoirs sublimes attachés à la sainteté de son état , doit avoir des mœurs qui répondent à ses lumières. Quelle sera sa condamnation , si avec plus de connoissance que le Peuple , il est moins religieux ; si sachant jusqu'où l'Evangile pousse la perfection chrétienne , la mortification des sens , la haine du monde , le détachement et le mépris de tout ce qui passe , le désir continu des biens éternels , il est plus attaché à la terre et à des intérêts sordides , plus avide , plus esclave de ses sens ; s'il vit moins de la Foi et de l'esprit que le Peuple grossier ; si avec toutes ses connoissances , il vit sans être même touché des choses de la Religion , sans aucun sentiment de piété véritable ? Un Pasteur est le conducteur des aveugles ; il doit donc les guider , les éclairer , leur conduite doit faire connoître qu'ils ont en lui un guide , un chef : si ses exemples ne soutiennent pas ses instructions , il sera un aveugle qui en conduira d'autres ; si ses leçons sont contredites par ses mœurs , son titre le plus glorieux deviendra pour lui le sujet le plus terrible de son ignominie. Un Pasteur est la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres ; mais si cette lumière , comme dit J. C. , devient ténèbres elle-même , tout le corps , tout un Peuple , toute une Paroisse deviendra ténébreuse. Dieu l'avoit établi le canal des grâces et des lumières pour ce pauvre Peuple ; mais si ce canal est bouché , infecté , corrompu , il n'en sortira plus que la puanteur et l'infection , qu'une contagion qui infectera tout le troupeau ; et la mort coulera sur ce Peuple malheureux , de la même source d'où devoit couler sur lui le salut et la vie. C'est la prière et l'étude qui rendent un Pasteur la lumière des Fidéles ; la prière est la science du cœur , qui seule rend utile l'étude qui est la science de l'esprit. Or , comment allier le goût et l'usage de la prière , avec une vie dissipée ? Comment allier l'étude avec l'éloignement pour l'application au travail ? et si l'on cesse de se rendre capable , peut-on devenir habile , et exercer un ministère public qui oblige d'instruire les autres ? Un Pasteur est le Docteur des ignorans , et le Maître des simples ; il a dans la Loi la règle de la science et de la vérité ; mais comment apprendra-t-il aux autres que la crainte de Dieu est la seule sagesse de l'homme , que tout le reste n'est que folie et affliction d'esprit , si ses inclinations sont toutes fixées à terre , s'il est sans goût pour les choses du Ciel , s'il déshonore lui même le Seigneur en désobéissant à la Loi ? Comment pourra-t-il montrer aux autres la voie du salut , s'il ne commence point par se la montrer à lui-même ? Quel fruit pourra-t-il espérer de ses instructions , s'il les contredit par ses exemples ?

Les mauvaises mœurs d'un Pasteur forment une voix bien plus puissante et plus persuasive que ses discours : elles crient continuellement à ceux qui l'écoutent : *Méprisez ce qu'il vous dit , et tenez-vous-en à ce qu'il fait* ; et cette instruction mortelle est la seule qui trouve les cœurs dociles. Avouons-le ici à notre honte ,

nous qui sommes Prêtres et Pasteurs ; si la Foi est presque éteinte parmi les Fidéles ; si l'on trouve aujourd'hui tant de ces esprits licencieux qui traitent avec un air de dérision et de blasphème , ce que la Religion a de plus respectable ; si la plupart des gens du monde, de ceux-mêmes qu'on regarde comme de sages mondains, ne se font pas même de la Religion une affaire sérieuse ; c'est le peu de piété, de modestie, de charité, de régularité qu'ils remarquent dans notre conduite. Ce sont nos exemples seuls qui effacent tous les jours du cœur des Fidéles, ce qu'il leur restoit encore de crainte de Dieu : ils allèguent tous les jours nos passions, pour justifier en eux des passions semblables : nos exemples calment leurs remords, et leur font trouver dans des mœurs qui nous ressembtent, une sécurité que leur conscience leur auroit refusée : ils s'imaginent qu'il n'y a rien de sérieux dans les devoirs d'une Religion que ses Ministres eux-mêmes leur apprennent à mépriser, et vont jusqu'à croire que le vice et la vertu ne sont que des noms qu'on donne à l'usage, plus qu'à la vérité.

Ces réflexions ne regardent pas seulement les Prêtres et les Pasteurs scandaleux ; elles regardent aussi ceux qui mènent une vie tiède, mondaine, toute commune ; qui ne laissent pas paroître de grands vices dans leur conduite, mais aussi qui ne montrent aux Peuples aucune vertu ; dont les mœurs n'ont rien de scandaleux, mais rien aussi qui inspire la piété ; rien qui détruise, mais rien aussi qui édifie ; ils sont faits comme le commun des hommes ; ils aiment le plaisir, la bonne chère, la dissipation ; ils haïssent la prière, l'étude, le recueillement ; ils cherchent les sociétés mondaines, pour se désennuyer de leurs fonctions ; il ne revient pas de grandes plaintes de leur conduite, mais aussi il ne revient aucun témoignage du bien qu'ils font. Or pour un Prêtre, et un Pasteur sur-tout, ne pas édifier, c'est détruire ; ne montrer rien en soi, dans ses entretiens, dans ses inclinations, dans ses démarches, dans tout son genre de vie, qui excite à la vertu, c'est inspirer, c'est autoriser le vice ; ne pas confirmer par la sainteté de ses mœurs, la sainteté, la sévérité des vérités qu'il annonce, c'est les désavouer : en un mot, n'être pas plus saint que son Peuple, c'est être un mauvais Pasteur, et déshonorer son ministère. L'exemple est le premier devoir de l'état des Pasteurs ; sans lui toutes leurs fonctions deviennent inutiles, ou elles sont une occasion de chute et de scandale aux Peuples que Dieu leur a confiés.

Nous ne pourrions mieux terminer ces instructions, longues à la vérité, mais que nous avons cru nécessaire de présenter à tous les Curés de ce Diocèse, qu'en rapportant ce que S. Grégoire dit dans son Pastoral, de la conduite que doit tenir un Pasteur, pour gouverner sagement et utilement son troupeau. *Oportet ut metiri se sollicitudine studeat (Pastor) quantum tenenda rectitudinis necessitate constringitur, sub cuius estimatione populus grex vocatur. Si ergo, necesse est, cogitatione mundus : actione præcipuus : discretus in silentio : utilis in verbo : singulis compassione proximus : præ cunctis contemplatione suspensus : bene agentibus per humilitatem socius : contra delinquentium vitia per zelum justitiæ accensus : internorum curam in exteriorum occupatione non minuens : exteriorum providentiam in internorum sollicitudine non relinquens.* Ce saint Docteur en donne l'explication dans la seconde partie de cet Ouvrage, qui devroit être entre les mains de tous les Pasteurs, et que nous exhortons les Curés de ce Diocèse, à lire assidument.

Un Curé doit mettre tout en œuvre pour procurer à sa Paroisse un Maître d'Ecole, qui soit capable d'entrer dans ses vues, et de l'aider à former un nouveau Peuple élevé dans la crainte de Dieu : s'il a un Maître digne de cet emploi, instruit, exemplaire, zélé, il doit le traiter comme son coopérateur et son ami.

Une Maîtresse d'Ecole est nécessaire pour suppléer aux assiduités et aux soins qu'un Curé ne peut donner qu'avec mesure, et qu'avec de grandes précautions, aux personnes d'un autre Sexe. Si elle est d'un bon esprit, prudente, éclairée, modeste, le Curé doit ne rien oublier pour l'encourager à continuer ses soins en faveur des jeunes filles de sa Paroisse.

Il doit assister quelquefois aux instructions du Maître et de la Maîtresse d'Ecole ; mais sans marquer les jours où il y assistera, afin qu'on soit toujours exact, et qu'on l'y attende toujours. Il interrogera les enfans, les animera par les louanges quand elles seront méritées. S'il est en état de le faire, il est à propos qu'il soutienne les louanges par quelque récompense publique ; et qu'il en accorde à la piété et à la modestie, aussi bien qu'à l'intelligence et à la mémoire.

Un Curé qui a des Confrairies dans son Eglise, doit tâcher d'instruire assez son Peuple, pour remédier aux abus qu'elles peuvent occasionner. Rien n'est plus solide que la dévotion à la Sainte Vierge et aux Saints, quand elle est accompagnée de discernement et de lumière. Il faut faire connoître au Peuple J. C., ses Mysteres, et toutes les vérités qu'enseigne le Catéchisme ; le nourrir assidûment de la parole de Dieu ; répandre de bons Livres parmi ceux qui en peuvent profiter ; lui apprendre combien on trouve de secours auprès de la Sainte Vierge et des Saints, quand on desire sincèrement de plaire à J. C. ; et combien ils sont ennemis de ceux qui offensent Dieu, sans penser à se convertir, à faire pénitence, et à imiter leurs vertus. Quand ces vérités salutaires sont entrées dans le cœur, tous les abus sont corrigés ; et ce qui reste ne peut que servir à la piété, puisqu'il est l'effet d'une foi éclairée.

Un Curé doit être très-attentif à faire célébrer les Divins Offices, avec toute la décence et la solennité possibles. Rien ne contribue tant à l'édification des Fideles, que la majesté des Cérémonies de l'Eglise ; et on ne peut trop s'appliquer à en donner l'intelligence au Peuple. C'est un excellent moyen pour attirer les Peuples au culte de Dieu, et leur donner une haute idée de nos Mysteres. Un Curé doit donc savoir le plain-chant, et faire en sorte qu'il y ait dans sa Paroisse, des personnes qui sachent les chants de l'Eglise, pour en être aidé à chanter la Messe et les Vêpres. Il peut y former de jeunes enfans, ou d'autres en qui il remarquera de la voix. Quand on a du zèle et de la religion, on trouve les moyens d'en venir à bout. Mais un Curé doit ne pas oublier, qu'il ne lui est point permis d'appeller de sa seule autorité dans sa Paroisse, d'autres cérémonies que celles qui sont en usage dans le Diocèse dont elle dépend, quand même celles qu'il desiroit établir, seroient autorisées ailleurs.

A l'égard de la sanctification des Dimanches et des Fêtes, les Curés de ce Diocèse instruiront là-dessus leurs Paroissiens conformément à ce qui sera dit dans la troisième partie, en parlant du Décalogue, et ils tâcheront d'abolir, autant qu'il dépendra d'eux, la danse et les autres abus qui déshonorent ces saints jours, dont le repos sert au peuple grossier et sans religion, de voile à la dissolution et au libertinage,

Les Curés de ce Diocèse doivent se regarder comme obligés d'offrir le saint Sacrifice de la Messe pour leurs Paroissiens , et de l'appliquer aux intérêts communs de leurs Paroisses, les jours de Dimanches, et de Fêtes commandées.

L'incursion des Ennemis dans un Pays , ne peut être une raison légitime à un Curé pour abandonner son Troupeau , et négliger le salut de ses Ouailles , sous prétexte de mettre sa vie à couvert par la fuite. *Si perniciosum est* , dit le Pape Nicolas I , écrivant à un Evêque des Pays-Bas , *propterea in tranquillitate navem deserere , quanto magis in fluctibus ?* A. quoi ce Pape ajoute , que quoi qu'il soit permis de fuir quelquefois les persécuteurs , sur-tout si ce sont des Païens , il est pourtant du devoir des véritables Pasteurs de subir le même danger où leurs Ouailles se trouvent.

C'est sur-tout dans les temps de calamité et de péril , dit S. Augustin , écrivant à Honorat sur la persécution des Vandales , qu'un Pasteur est le plus nécessaire à son troupeau. Le concours du Peuple à l'Eglise est plus grand alors ; les prières publiques sont plus nécessaires ; les Sacremens sont demandés avec plus de ferveur et d'empressement ; les exhortations d'un Pasteur trouvent les esprits mieux préparés et plus dociles ; les exercices de piété pour fléchir la colère du Seigneur , sont plus nécessaires et mieux reçus. En un mot , le Pasteur doit être dans ces cruelles extrémités , la consolation et la ressource de son troupeau ; qui ne pourroit qu'être scandalisé et offensé de sa retraite dans des circonstances où les brebis doivent être le moins abandonnées.

Si S. Augustin dans la Lettre que nous venons de citer , permet à un Pasteur de se retirer pour éviter des ennemis qui s'attachent principalement à tuer les Pasteurs , afin de détruire plus aisément par ce moyen la véritable Religion , ce n'est qu'à condition qu'il se fera suppléer pendant son absence par un autre Prêtre pour la conduite de ceux dont il est chargé ; et que cette fuite ne les scandalisera pas. A l'égard des temps de contagion , nous avons marqué les devoirs des Curés durant ces jours funestes , en parlant ci-devant , pag. 580 , de l'Assistance des Malades en temps de peste.

Nous avons déjà remarqué que les Curés doivent être les peres des Pauvres de leurs Paroisses ; c'est à eux à leur procureur des aumônes et des secours ; ou par eux-mêmes , ou par le moyen des personnes charitables qu'ils peuvent engager à les secourir : ils doivent leur apprendre à faire un saint usage de la pauvreté que J. C. a consacrée en sa personne ; et ne rien oublier pour exciter ceux qui sont en état de leur faire du bien , à les soulager , principalement dans leurs maladies où les besoins sont plus grands. Il est à propos que les Curés s'appliquent à former ou à entretenir de leur mieux dans leurs Paroisses, des Compagnies de personnes vertueuses et charitables , pour prendre soin des Pauvres , leur distribuer les aumônes à propos , visiter les Malades , et s'informer de leurs besoins.

Les Curés doivent prendre part aux afflictions domestiques de ceux dont ils sont les Pasteurs ; rendre visite non seulement aux Malades , mais à tous ceux qui ont besoin de consolation , leur apprendre à souffrir avec une patience chrétienne , les maux de cette vie ; et rendre les instructions aimables et salutaires , par des témoignages réels d'une sincère compassion.

Les Curés de ce Diocèse sont exhortés à se faire une règle de visiter cha-

que année, au moins une partie de leur Paroisse, dans les temps les plus commodes qu'ils pourront choisir ; afin d'être plus en état de connoître par eux-mêmes leur troupeau, et d'en examiner les maux et les besoins. C'est un bon moyen pour gagner les cœurs de leurs ouailles, que de se prêter à ces témoignages de tendresse et de charité : pourvu que ces visites se fassent, comme il convient à des Ministres du Seigneur, sans y rechercher ni leur intérêt, ni les applaudissemens des hommes : sans y être engagés par aucun motif de curiosité, de dégoût de la retraite, d'amour du monde, de respect humain, de vaine complaisance, ni par aucune autre mauvaise intention ; dans la seule vue de procurer la gloire de Dieu, de faire régner J. C. et sa paix dans les familles, de faire honorer le Pere céleste, et de sauver tout le monde : pour consoler les affligés, secourir les Pauvres, et ceux qui sont dans le besoin ; pour retirer les pécheurs de leur état en les invitant à la pénitence, réconcilier les ennemis, instruire les ignorans, et être utiles pour le Ciel à chacun ; pour porter tous ceux qui seront visités, à l'estime des vérités chrétiennes, à l'amour des maximes de l'Evangile, et à la pratique des véritables et solides vertus ; enfin pour leur inspirer de ne craindre que Dieu, et de n'aimer que lui, en unissant leurs intentions à celles que J. C. a eues dans les visites qu'il a rendues aux hommes, et en l'imitant dans la préférence qu'il a donnée aux Pauvres sur les Riches. Ce fut presque toujours avec des Pauvres que J. C. vécut ; de pauvres Pasteurs furent les premiers auxquels il annonça son avènement en ce monde ; de pauvres Pécheurs furent ceux qu'il choisit pour prêcher son Evangile par toute la Terre ; les Pauvres étoient toujours en plus grand nombre parmi ceux qu'il enseignoit. Un Curé doit donc traiter plus volontiers avec ceux des conditions inférieures, avec les pauvres et les simples, ne leur donnant que des marques de douceur et d'honnêteté, lorsque l'occasion s'en présente. *Non alta sapientes sed humilibus consentientes.*

Enfin, les Curés n'oublieront rien de tout ce qui dépendra d'eux, pour veiller sans cesse sur leur troupeau ; toujours prêts à servir chacun, les Pauvres comme les Riches, et à se sacrifier pour tous. On ne peut trop leur recommander l'exactitude à porter les Sacrements aux Malades, près ou loin : car ce seroit pour eux un terrible compte à rendre, si par leur faute quelqu'un mourroit sans le recevoir. Rien de plus terrible à ce sujet, que cette menace d'un Prophète : *Custodi virum istum, qui si lapsus fuerit, erit anima tua pro anima ejus.* (3. Reg. 20. 39.) En un mot, les Curés de ce Diocèse tâcheront que Dieu soit aimé, servi, et honoré dans leurs Paroisses. *Ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum.* (1. Petr. 4. 11.)

Il est à désirer qu'un Curé se prescrive à lui-même, un ordre et un règlement de vie pour chaque jour ; afin de se soutenir dans la piété par des exercices de vie distribués à propos, et mesurés avec sagesse, qui le tiennent appliqué, et ne le dégoûtent jamais. C'est à lui à connoître, ou à se faire prescrire par un homme sage et éclairé, ce qui lui convient personnellement. Qu'il se souvienne seulement, en s'assujettissant à ce règlement de vie, de regarder avant tout, l'étendue et les besoins de sa Paroisse ; de donner beaucoup de temps à la prière, et à la lecture de l'Ecriture Sainte ; de chercher dans les Ouvrages des Saints ce qui a le plus de rapport à son ministère, et ce qui est le plus

pre à nourrir et à faire croître sa piété. Mais il est bon et même nécessaire, qu'il interrompe de temps en temps et avec prudence , par quelque occupation moins fatigante et qui puisse lui servir de délassement , une application qui pourroit nuire à sa santé.

Il faut qu'un Curé se prescrive particulièrement les heures pour le lever et pour le coucher , lorsqu'il n'aura pas été interrompu la nuit pour secourir les malades ; qu'il remplisse tous les momens par quelque exercice , en ne donnant pas trop d'étendue à ceux qu'il sent pouvoir le lasser ; qu'il ne change rien dans la distribution de son temps , par caprice , ou par humeur ; qu'il soit néanmoins toujours prêt de tout quitter pour les besoins de ceux dont il est le pere ; et qu'il revienne à l'ordre qu'il s'est prescrit , dès que les occasions qui l'ont fait interrompre n'ont plus lieu.

A l'égard des études , c'est à un Curé à voir par le temps qui lui restera après les obligations de son ministère remplies , quelles sont celles dont il est capable ; et quel besoin il en a , pour lui-même , pour son troupeau , et pour ceux qui lui demanderont ces conseils. C'est la nécessité ou l'utilité , plutôt que l'inclination particulière , qui doivent lui servir de règle dans le choix qu'il en doit faire ; c'est l'expérience et le besoin qui doivent en juger.

Les Curés se souviendront qu'ils doivent faire tout ce qui dépendra d'eux ; pour maintenir l'union entr'eux et les Prêtres de leur Paroisse. Les Prêtres qui travaillent dans les Paroisses doivent aussi se rappeler souvent ce que demande d'eux l'esprit d'ordre et de subordination. Ils sont destinés à travailler sous la conduite des Curés , plutôt qu'à partager leur autorité ; à subvenir aux besoins des Paroisses , et non pour disputer les droits à ceux qui en sont les Pasteurs ; auxquels ils sont envoyés comme leurs aides , non comme leurs concurrens. Ils sont donc obligés à conserver , autant qu'ils le pourront , cette harmonie et cette subordination , qui seule peut rendre les membres de tout le corps utiles , les uns aux autres : sans quoi tout sera scandale et division dans les Paroisses. Le Pasteur ne sera plus le pere de son peuple , ni le Chef des Ministres subalternes établis pour travailler sous ses yeux : la paix qui ne peut subsister que dans l'ordre , y sera sans cesse troublée ; les fonctions seront sans fruit ; le ministère sans honneur ; la multitude des Ouvriers deviendra un obstacle à l'ouvrage de la Foi ; et ce qui devrait être un nouveau secours pour les Peuples et une nouvelle consolation pour l'Eglise , sera par la dissension un nouveau piège pour eux , et un nouveau sujet de douleur et de confusion pour elle.

Les Curés de leur côté ne doivent point oublier que leur ministère n'est pas un ministère de domination , mais de travail , de douceur , et de charité. Saint Paul donnoit pour titres de son Apostolat , non son autorité sur les Eglises , mais les peines et les travaux qu'il supportoit pour l'accroissement de l'Evangile. Les Pasteurs ne sont élevés au dessus des autres , que pour leur être plus redevables ; leur autorité n'est qu'une servitude plus universelle ; leurs droits les plus précieux et les plus sacrés sont le salut des ames qui leur sont confiées : leurs titres sont leurs fonctions ; et leurs fonctions sont toutes renfermées dans la Charité. Or la Charité est douce , patiente , modeste ; elle n'envie point la gloire de ses freres , qui devient sa gloire propre ; son émulation se borne à imiter leurs vertus ; elle ne cherche que les intérêts de J. C. et de

son Eglise ; la place la plus honorable pour elle , est celle où elle peut rendre plus d'honneur à Dieu , et devenir plus utile aux ames qui sont confiées à son zele.

Enfin , un Curé doit faire tous ses efforts pour conserver dans sa Paroisse , le dépôt de la Foi et de la vérité qui lui a été remis ; puiser dans les saintes Ecritures et dans les Peres les principes des mœurs , suivant lesquels il est obligé de se conduire et de conduire son peuple ; banair les pratiques superstitieuses de sa Paroisse ; ne se départir jamais des regles de la vérité , sans laquelle tout ce qui porte le nom de piété est toujours un abus ou un scandale. Un Curé doit montrer de la retenue dans ses mœurs et dans ses discours , en sorte qu'il ne lui échappe jamais rien d'indécent à la sainteté de son ministère , porter sur son visage une sainte pudeur , et cette gravité sacerdotale qui fait respecter la Religion de ceux-mêmes qui ne l'aiment pas ; éviter les familiarités suspectes , et se souvenir que le soupçon seul à ce sujet , est pour un Prêtre , à plus forte raison pour un Pasteur , un crime que l'innocence même ne peut justifier. Un Curé doit faire paroître une équité inviolable dans sa conduite , du désintéressement dans ses fonctions , de la prudence et de la charité dans son zele , une égale affection pour tous les Fideles qui lui sont confiés , puisqu'il est également leur pere : point d'animosité , que contre le vice ; point de prédilection , que pour la vertu ; point d'acception de personnes : il faut que les besoins seuls de ses ouailles reglent ses soins et ses attentions. Un Curé doit inspirer à son peuple du respect pour les choses saintes , en les traitant lui-même saintement ; paroître aux pieds des Autels comme les Vicillards devant le Trône de l'Agneau , frappe de la Majesté de Dieu qui y réside. Il faut que la modestie , la terreur , et la profonde religion dont il accompagnera ces fonctions redoutables , apprennent aux Fideles avec quelles saintes dispositions ils doivent y assister. Un Curé doit se rendre aimable à son troupeau , s'il veut lui devenir utile : aimable , non par des familiarités indécentes , en prenant part à ses excès , et devenant le compagnon de ses plaisirs ; mais en partageant ses afflictions , et devenant le consolateur de ses peines : il doit commencer par gagner les cœurs , pour attirer les ames à J. C. ; ne point rendre le saint Ministère odieux par la rudesse et la bisarrierie de son humeur , ou méprisable par la bassesse de ses sentimens : il ne peut refuser à ceux qui lui sont commis , son assistance et ses conseils , puisqu'il leur doit même sa vie ; s'il est leur consolation , il les engagera à être la sienne ; s'il les aime comme ses enfans , il leur apprendra à l'aimer comme leur pere.

Un Curé doit penser souvent , que son autorité sur son troupeau n'est qu'une autorité de travail , de sollicitude , de tendresse ; que les Fideles qui lui sont confiés ont des droits bien plus rigoureux et plus étendus sur lui , qu'il n'en a sur eux ; qu'ils ont droit d'exiger de lui , ses soins , son temps , ses veilles , ses forces , sa santé , sa vie même , s'il faut la sacrifier pour eux ; que le seul droit qu'il a sur eux , est de les édifier par ses exemples , et de les conserver dans la Foi et dans la piété par ses instructions et par le secours des Sacremens , dont l'Eglise ne lui confie l'administration que pour eux ; que le titre saint qui l'élève au dessus d'eux , est le même qui l'assujettit à eux ; que son seul privilege est d'être chargé de leur salut , et d'en répondre au Souverain Pasteur ; ainsi , il en doit être

plutôt humilié et effrayé, que plus fier et plus glorieux : il faut que ses ouailles ne sentent son autorité, que par ses soins et sa tendresse pour elles. Elles doivent retrouver en lui leur Père et leur Pasteur, pour qu'il ait droit de les regarder comme ses enfans et ses brebis : l'humour, la hauteur, la rudesse que peuvent lui inspirer la grossièreté de leur éducation et la bassesse de leur état, le dégraderoient de la sublimité de ces titres. Il ne doit paroître élevé au dessus d'elles, que par la sainteté de ses mœurs ; c'est elle seule qui assure l'élévation du saint Ministère ; devenir pour elles un modele de foi, de piété, de désintéressement, de sobriété, de douceur, et de patience : c'est la seule supériorité qu'il doit leur montrer : si elles sont forcées d'estimer sa conduite, elles le seront de respecter son caractère. Un Curé doit ne rien négliger de tout ce qui peut conserver sa réputation pure et sans tache dans l'esprit de ses ouailles ; s'abstenir des choses même les plus permises, dès qu'elles peuvent leur devenir un sujet de scandale ; se souvenir que tout le fruit de son ministère est attaché à la bonne opinion que ceux qu'il conduit auront de lui ; ne pas avilir la Religion, en s'avilissant lui-même. Il faut que ses exemples préparent le succès à ses instructions ; qu'on ne puisse rien lui reprocher de ce qu'il est obligé d'interdire aux autres ; et que la bonne odeur de sa vie répandue dans sa Paroisse, devienne toute seule une censure continuelle des vices de ses Paroissiens. C'est ainsi qu'un Curé sanctifiera toutes ses fonctions, qu'il honorera son ministère, qu'il sanctifiera son peuple ; et que le Dieu de la paix sera avec lui.

Les Curés pourront lire encore ce que nous dirons ci-après des vices de ses Ecclésiastiques ; ils y trouveront des réflexions importantes sur les devoirs qui leur sont communs avec eux.

Les Curés doivent savoir qu'ils ne peuvent rien faire dans leurs Paroisses, qui soit contraire au respect, à l'obéissance, et à la subordination due à leur Evêque. Les Curés sont dans l'Eglise comme les Vicaires des Evêques, pour régir les Eglises particulières de leurs Diocèses, au gouvernement desquelles ils ne peuvent être à chaque moment appliqués. *Episcopi principaliter habent curam ovium suae Diocesis*, dit S. Thomas, (2. 2. 4. 82. Art. 9. ad 2.) *Presbyteri autem Curati habent aliquas administrationes sub Episcopis*. Il ne s'ensuit pas de ce qu'il y a un Curé établi pour le gouvernement spirituel d'une Paroisse, que l'Evêque en soit exclus ; c'est à lui principalement, selon le Droit et les Canons, que toutes les Ames du Diocèse ont été commises. Ainsi, chaque particulier d'un Diocèse est censé le Paroissien de l'Evêque : les Evêques ont un droit immédiat sur les Paroisses de leur Diocèse, pour y faire tel règlement qu'ils jugent convenable ; et pour tout ce qui peut en regarder le gouvernement spirituel.

C'est parce que les Evêques sont principalement et proprement les Pasteurs et les Docteurs de leurs Eglises, et parce que les Curés n'ont été appelés que pour les secourir dans une partie de leur charge, que l'on voit dans les Actes de plusieurs anciens Conciles, des Ordonnances, tant à l'égard des Curés, que des Paroissiens, soit Ecclésiastiques, soit Laïques : par exemple, que les Curés rendront compte de leur conduite et de leur Paroisse, quand l'Evêque le jugera à propos ; qu'ils recevront ceux qui seront envoyés par lui pour y prêcher ; qu'ils l'avertiront des incorrigibles, et des Ecclésiastiques qui ne feront pas leur devoir, afin qu'il leur fasse des remontrances, ou les punisse.

Ce

Ce n'est donc pas ruiner la juridiction d'un Curé, que de l'obliger d'avertir un Evêque des maux et des abus de sa Paroisse, puisque l'Evêque qui a une juridiction immédiate sur toutes les Paroisses de son Diocèse, dont il est le principal et le propre Pasteur, peut prendre connoissance de leur état par lui-même, et faire telles Ordonnances qu'il jugera à propos pour le bon ordre et l'utilité des Paroisses et des Paroissiens. S'il y a quelque article sur lequel un Evêque demande, pour de bonnes raisons, d'être averti par un Curé, celui-ci y est obligé; et l'Evêque peut se réserver d'y statuer, sans faire aucun tort au pouvoir du Curé: cela n'empêche pas qu'il ne laisse au Curé le droit de gouverner ses Paroissiens dans les choses ordinaires.

Quelle que soit la juridiction des Curés dans son principe, l'usage et l'exercice de leur pouvoir, quant à la plus grande ou à la moindre étendue dont il est susceptible, est de droit Ecclésiastique, et peut par conséquent être borné et restreint par les Evêques pour de bonnes raisons; non seulement parce qu'ils sont Supérieurs des Curés, comme dit le Concile de Trente; mais encore que, selon ce même Concile, il leur appartient de droit divin de gouverner principalement les Eglises de leurs Diocèses. C'est ce qui fait dire à Saint Thomas, (*Opuscul. 24. aliis 19. C. 4. Conclus. 1.*) que l'Evêque a un plein pouvoir dans les Paroisses de son Diocèse, et que le soin lui en a été plus commis qu'aux Curés mêmes; que les Evêques sont toujours les Pasteurs primitifs dans toute l'étendue de leur Diocèse, et que les autres sont seulement Pasteurs secondaires: *Sacerdotes Parochiales dantur Episcopis ut Coadjutores*, dit ce saint Docteur, *quia soli onus ferre non possunt.... Sed ille cui datur aliquis adjutor.... ipse est principalis operans, ut adjutor est agens secundarius.*

De ces principes, il suit qu'un Curé ne peut faire, même par provision, ni tel règlement, ni telle réforme qu'il voudra dans sa Paroisse sans en parler à son Evêque. Car en tout temps les Evêques se sont réservés certains réglemens, et ils s'en réservent encore aujourd'hui, sur lesquels les Curés ne peuvent statuer, même par provision, quoique cela pût être utile pour le bon ordre d'une Paroisse. Un Curé, par exemple, ne peut statuer sur ce qui regarde la célébration des Mariages et des autres Sacrements, ni sur la discipline extérieure de sa Paroisse sans le consentement de son Evêque; et ainsi de plusieurs autres choses, qui de droit sont réservées à la Jurisdiction Episcopale.

Il ne suffit donc pas qu'une chose soit du bon ordre d'une Paroisse, pour qu'un Curé puisse sans distinction l'y établir; même par provision. Il y a des choses qu'il peut régler, comme celles qui regardent l'exécution des Statuts du Diocèse. Il peut empêcher un Prêtre de dire la Messe dans sa Paroisse, quand l'Evêque n'en a pas ordonné autrement. Il n'est pas vrai de dire que tout ce qu'on dit être de la juridiction d'un Curé, soit inséparablement attaché à sa qualité; en sorte qu'il ait droit de l'exercer par provision avant que l'Evêque puisse rien statuer; car, comme il a été dit ci-devant, l'Evêque étant le Pasteur ordinaire des Paroisses de son Diocèse, il a droit d'y agir immédiatement, et d'y faire les réglemens qu'il juge à propos, sans avoir besoin du consentement du Curé. Ainsi, il ne fait rien contre l'ordre, quand il empêche un Curé de statuer sur les affaires dont il s'est réservé le jugement: puisque, quelque juridiction que le Curé ait dans sa Paroisse, de Droit divin ou autrement, il.

est constant que c'est à l'Evêque d'en régler l'exercice. L'Evêque, pour avoir commis aux Curés le soin des Eglises de son Diocèse, ne s'est pas privé du droit de les gouverner, et d'y faire, malgré les Curés même, les réglemens qu'il juge utiles ou nécessaires.

On ne peut soutenir sans témérité, qu'il y a des degrés de juridiction à observer dans une Paroisse ; en sorte qu'avant qu'un Paroissien s'adresse à l'Evêque, il doive porter la chose au tribunal de son Curé, et comme si c'étoit un premier degré de juridiction, par lequel il fallût nécessairement passer. C'est une prétention chimérique qui n'a aucun fondement dans le Droit, ni dans la pratique de l'Eglise. C'est une erreur de soutenir qu'il appartient au Curé seul et par provision, de juger ses Paroissiens, tant Laïques qu'Ecclesiastiques. Ce droit appartient à l'Evêque, qui peut se le réserver par exclusion à tout autre, sans excepter le Curé. Les Evêques ont un plein pouvoir dans leur Diocèse, pour y ordonner ce qu'ils veulent, tant à l'égard des Curés, qu'à l'égard des Paroissiens.

Il faut donc regarder comme insoutenable, le sentiment qui donne aux Curés, à l'exclusion des Evêques, le gouvernement immédiat de leurs Paroisses, contre la Doctrine du Concile de Trente, qui marque que *le Saint-Esprit a établi les Evêques pour gouverner l'Eglise de Dieu* ; de sorte qu'ils sont proprement et principalement les Pasteurs des Paroisses particulières de leur Diocèse. *Tout ce qui se fait sans l'Evêque est l'œuvre du Démon*, dit S. Ignace, Evêque d'Antioche ; *Qui n'écoute pas l'Evêque, n'est pas de Dieu*. Dire que l'Evêque ou l'Eglise dans un Concile, ne peut pas limiter la juridiction d'un Curé ; que le pouvoir de juridiction est attaché inséparablement à la qualité de Curé ; qu'un Curé peut faire dans l'étendue de sa Paroisse tout ce qu'un Evêque peut faire dans son Diocèse, à l'exception du pouvoir de donner les Sacrements de Confirmation et d'Ordre, c'est soutenir une doctrine qui va à ruiner le bon ordre et la Discipline de l'Eglise ; par cet endroit, elle est digne de censure, et mérite d'être condamnée comme fautive, téméraire, et contraire à la définition du Concile de Trente ; qui reconnoît encore que les Evêques, outre les Sacrements de Confirmation et d'Ordre, peuvent beaucoup d'autres choses que les Ministres inférieurs ne peuvent pas, et qu'ils sont supérieurs aux Prêtres. *Episcopos à Spiritu Sancto positos regere Ecclesiam Dei, eosque Presbyteris esse superiores, ac Sacramentum confirmationis conferre, Ministros Ecclesiae ordinare ; atque alia plerumque peragere ipsos posse, quarum functionum potestatem, reliqui inferioris ordinis nullam habent.*

Quoique la juridiction qu'un Curé a sur ses Paroissiens, soit une juridiction ordinaire, c'est toujours une juridiction subordonnée à celle de l'Evêque ; juridiction que le Curé reçoit toujours avec ce caractère de dépendance qui lui est essentiel, et qu'on ne pourroit contester sans devenir hérétique. Car c'est un point de foi que les Evêques ont une autorité supérieure à celle des Prêtres, soit lorsqu'ils sont Curés ; soit lorsqu'ils ne le sont pas. Le Concile de Constance ne permet pas d'en douter ; puisqu'il exige, que pour s'assurer de la foi des personnes suspectes des erreurs de Wiclef, on les interroge ; *Utrum credant auctoritatem jurisdictionis Papæ, Archiepiscopi, et Episcopi, in solvendo et ligando, esse majorem auctoritate simplicis Sacerdotis, etiamsi animarum curam habeat.* Et

le Concile de Trente en déclarant que les Evêques sont supérieurs aux Prêtres, prononce *anathème* contre ceux qui le nieront.

On peut lire la Censure de la Faculté de Théologie de Paris, qui condamne l'Ouvrage qui a pour titre : *Consultation sur la juridiction et approbation nécessaires pour confesser, etc.* où l'Auteur ose, dit cette célèbre et savante Faculté, *dum suprà modum extendit Parochorum jura, ipsis eamdem tribuere in sua Parochia potestatem exercendam, quam ipse summus Pontifex habet in universa Ecclesia, et quilibet Episcopus in sua Diœcesi... Et sic Episcopus, quem sanctus Petrus Apostolorum Princeps esse institutum dicit, ut gregem Dei pascat, non erit ulterius in sua propria Diœcesi Fidelium Pastor, siquidem cum Parochis divisum imperium vix obtinebit.*

Dans cette censure, la proposition 33 de cet Ouvrage, qui dit : *Le Curé est le propre Prêtre, le Pasteur spécial et particulier, qui a une juridiction ou une puissance de gouverner immédiate et la plus prochaine sur le peuple qui lui est soumis ; laquelle le rend vicaire de J. C. dans sa Paroisse, comme l'Evêque l'est dans son Diocèse, et le Pape dans toute l'Eglise*, a été condamnée comme captieuse et sentant l'hérésie.

La proposition 36 qui dit, *Un Evêque n'est qu'habitu le Curé des Paroisses de son Diocèse, ... ou le Pasteur commun des Paroisses*, a été condamnée, parce qu'elle ôte à l'Evêque le gouvernement immédiat des Paroisses de son Diocèse, qu'elle détruit le Ministère Episcopal, et qu'elle est contraire à la parole de Dieu.

L'Assemblée du Clergé de 1745, a condamné un autre Ouvrage qui a pour titre : *Les pouvoirs légitimes du premier et du second Ordre, etc.* comme contenant des principes dangereux et déjà censurés, où l'Auteur a eu la témérité de s'élever contre les droits les plus sacrés des Evêques, de s'attacher à répandre un esprit de division et de discorde, et même de schisme dans la Maison de Dieu ; d'établir entre les Prêtres et les premiers Pasteurs une vraie égalité dans leur première institution ; et de renverser cet ordre admirable de la Hiérarchie que JESUS-CHRIST a instituée.

La Faculté de Théologie de Nantes a donné en 1746, une preuve éclatante de son discernement et de son zèle pour la Religion ; en condamnant cet Ouvrage par une Censure solennelle, qui mérite les éloges de tous ceux qui aiment la Foi et la vérité.

Parmi les propositions condamnées par cette Faculté, on lit celle-ci qui est la 63 : *Les Curés sont plus proprement les propres Pasteurs de leurs Paroisses, que l'Evêque.* Elle a été condamnée comme fautive, erronée, et sentant l'hérésie.

On y lit cette autre proposition qui est la 65. *Les Actes de l'Eglise de Tarantaise nous apprennent que l'Evêque ne peut gouverner actuellement les Paroisses de son Diocèse ; c'est-à-dire, n'y peut faire les fonctions curiales ; mais qu'il les gouverne en puissance habitu, sans y venir à aucun Acte.*

Cette proposition qui nie que l'Evêque puisse exercer les fonctions Pastorales dans les Paroisses de son Diocèse, entendue du défaut de puissance, dit la même Faculté de Théologie, détruit le Ministère Episcopal, et est hérétique.

La 71 proposition dit, qu'il n'est pas de foi que les Evêques soient de Droit divin supérieurs aux Prêtres.

La 72 ajoute, que les Prêtres ont reçu de Dieu et du Saint-Esprit, les mêmes pouvoirs que Timothée et Tite, et les autres Evêques.

Ces deux propositions sont condamnées par la même Censure, comme téméraires, renversant la Hiérarchie établie par l'ordre de Dieu; ouvertement contraires aux paroles de l'Apôtre; hérétiques et déjà condamnées autrefois par l'Eglise dans la personne d'Aërius.

La 81 dit : Les Curés ne sont point obligés d'accepter et de publier les Mandemens de leur Evêque, qui regardent la Foi, la Morale et la Discipline; lorsqu'il les donne sans prendre et suivre l'avis du Clergé.

La 82 ajoute : Il n'y a aucuns (Mandemens) en fait de Morale, de Discipline, ou de Doctrine, quand les Evêques les donnent... sans avoir pris l'avis et le consentement de leur Clergé, qui ne soient irréguliers dans leur forme, dont le Clergé n'ait raison de se plaindre, auxquels les Curés ne soient en droit de s'opposer.

La Doctrine de ces propositions, dit la même Censure, diminue l'autorité qui appartient de Droit divin aux Evêques; elle est scandaleuse, schismatique, et hérétique.

Il faut ajouter à ce que nous venons d'établir sur cette matière, ce que nous avons dit ci-devant (pag. 653.) en parlant de l'Episcopat.

Fin du Tome premier.

T A B L E

Des Sujets contenus dans ce premier Volume.

D ES SACREMENTS en GÉNÉRAL.	Page 1
<i>De l'Excellence & de la nature des Sacremens.</i>	2
<i>De la matiere et de la forme des Sacremens.</i>	3
<i>Du nombre et des effets des Sacremens.</i>	8
<i>Du Ministre des Sacremens.</i>	10
<i>Du sujet des Sacremens.</i>	13
<i>Des Cérémonies des Sacremens.</i>	14
DU SACREMENT DE BAPTÊME.	16
<i>De la matiere du Baptême.</i>	18
<i>De la forme du Baptême.</i>	20
<i>Du Ministre du Baptême.</i>	22
<i>Du sujet du Baptême.</i>	24
<i>Du Baptême des petits Enfans.</i>	25
<i>Du Baptême des Monstres.</i>	28
<i>Des Parrains et Marraines.</i>	29
<i>Des effets du Baptême, et des obligations qu'on y contracte.</i>	32
<i>Des Cérémonies du Baptême.</i>	34
<i>Des Fonts baptismaux et des saintes Huiles.</i>	38
<i>Ce qu'il faut préparer pour le Baptême solemnel.</i>	41
<i>Du Baptême des Adultes.</i>	42
<i>Du choix des Sages - Femmes, et du serment qu'elles sont obligées de faire</i>	46
DU SACREMENT DE CONFIRMATION.	48
DU SACREMENT DE L'EUCCHARISTIE.	55
DU SACRIFICE.	56
<i>De l'Excellence du Sacrifice de la Messe.</i>	ibid.
<i>Des Eglises et des Chapelles destinées à offrir le saint Sacrifice de la Messe.</i>	61
<i>Des Autels & de ce qu'il y a rapport.</i>	69
<i>Des Vaisseaux sacrés et des autres qui les accompagnent.</i>	72
<i>Des Linges et des Ornemens servant à l'Autel ou à l'Eglise.</i>	75
<i>Des autres choses nécessaires dans l'Eglise pour la célébration de la Messe, ou pour les autres fonctions.</i>	77

T A B L E.

<i>De l'obligation d'offrir le Sacrifice de la Messe, & des dispositions requises pour l'offrir dignement.</i>	79
<i>De la Préparation éloignée pour se disposer à offrir le saint Sacrifice de la Messe.</i>	83
<i>Des dispositions prochaines du Prêtre qui va offrir le saint Sacrifice de la Messe.</i>	99
<i>Des dispositions du Prêtre, tandis qu'il offre le saint Sacrifice de la Messe.</i>	104
<i>De l'Action de grâces après la Messe.</i>	148
<i>Sentimens d'un Prêtre après la Messe.</i>	155
<i>Des Cérémonies du saint Sacrifice de la Messe.</i>	158
<i>De la valeur et des effets du Sacrifice de la Messe; de l'intention, dans laquelle le Prêtre doit l'offrir, et de ceux pour qui il doit être offert. Remarques sur l'application du fruit de ce Sacrifice.</i>	169
<i>Obligation des Curés sur l'application de la Messe.</i>	176
<i>Des Honoraires.</i>	179
<i>De la Messe des Morts; en quels jours on peut la dire.</i>	187
<i>Des défauts qui peuvent arriver dans la célébration de la Messe.</i>	190
<i>De la Messe de Paroisse, et de l'obligation d'y assister.</i>	200
<i>Ordre pour la célébration de la Messe de Paroisse.</i>	213
<i>De l'Eau-bénite.</i>	215
<i>Du Pain - béni.</i>	219
<i>Du Prône.</i>	222
<i>DE L'EUCCHARISTIE.</i>	230
<i>L'Eucharistie considérée comme Sacrement.</i>	ibid.
<i>Des effets de l'Eucharistie.</i>	236
<i>Du Ministre de l'Eucharistie.</i>	238
<i>Du sujet de l'Eucharistie.</i>	240
<i>De la Communion des Enfans.</i>	243
<i>Des dispositions pour bien communier.</i>	246
<i>De la prudence de Confesseurs, pour bien régler les Communions des Pénitens.</i>	250
<i>De la nécessité de l'Eucharistie.</i>	294
<i>De la Communion Paschale.</i>	296
<i>De la Communion des Malades.</i>	301
<i>DU SACREMENT DE PÉNITENCE.</i>	309
<i>De la Jurisdiction nécessaire au Ministre de la Pénitence.</i>	312
<i>Des qualités nécessaires au Ministre du Sacrement de Pénitence.</i>	321

T A B L E.

<i>De quelle maniere les Confesseurs doivent se conduire pour entendre utilement les Confessions.</i>	325
<i>De la maniere d'interroger les Pénitens.</i>	331
<i>De quelle maniere le Confesseur doit se comporter à l'égard des différentes sortes de Pénitens.</i>	340
<i>Des Scrupules, et du remede qu'y doit apporter le Confesseur.</i>	353
<i>De la prudence du Confesseur à l'égard des Malades.</i>	374
<i>De la prudence du Confesseur à l'égard des Enfans.</i>	381
<i>De la prudence du Confesseur pour régler la fréquente Confession.</i>	384
<i>Autres Regles qu'un Confesseur doit suivre, lorsqu'il instruit les Pénitens.</i>	387
<i>Du sceau ou secret de la Confession.</i>	389
<i>De l'Absolution.</i>	397
<i>De la prudence du Confesseur à l'égard de ceux qui sont sujets à des habitudes de péché mortel.</i>	406
<i>De l'occasion prochaine du péché mortel.</i>	413
<i>De la Comédie.</i>	418
<i>Des Bats.</i>	428
<i>Suites des Regles que les Confesseurs doivent suivre pour l'Absolution.</i>	429
<i>De la Contrition du Pénitent.</i>	434
<i>De la Confession.</i>	451
<i>De quoi doit s'accuser le Pénitent. 1^o.</i>	453
<i>Du Péché.</i>	468
<i>De quoi doit s'accuser le Pénitent. 2^o.</i>	485
<i>Des défauts qui rendent la Confession nulle.</i>	488
<i>Des Confessions générales.</i>	490
<i>Du Précepte de la Confession.</i>	494
<i>De la Satisfaction.</i>	498
<i>Regles pour imposer les Pénitences.</i>	504
<i>De l'obligation du Pénitent d'accomplir la Pénitence imposée par le Confesseur.</i>	523
<i>Extrait abrégé des anciens Canons Pénitentiaux.</i>	526
<i>Des Indulgences.</i>	530
<i>DU SACREMENT DE L'EXTRÊME - ONCTION.</i>	537
<i>De la nature et des effets de l'Extrême - Onction.</i>	ibid.
<i>De la maniere et de la forme de l'Extrême - Onction.</i>	549
<i>De ceux auxquels on doit administrer le Sacrement de l'Extrême - Onction.</i>	551

T. A B L E.

<i>Du Ministre de l'Extrême-Onction.</i>	554
<i>DE LA VISITE ET ASSISTANCE DES MALADES.</i>	555
<i>De l'Assistance des Malades à l'extrémité.</i>	575
<i>DE L'ASSISTANCE DES MALADES EN TEMPS DE PESTE.</i>	580
<i>De ce que doit faire l'Evêque.</i>	582
<i>De ce que les Curés et Prêtres doivent faire.</i>	587
<i>De ce que les Magistrats doivent faire.</i>	591
<i>Les devoirs du Peuple en temps de peste.</i>	593
<i>Du soin des Morts en temps de peste.</i>	595
<i>Ce qu'il faut faire, quand la peste est finie.</i>	ibid.
<i>DES SÉPULTURES OU ENTERREMENS.</i>	596
<i>De la manière d'ensevelir les Corps morts.</i>	597
<i>Du lieu des Sépultures.</i>	599
<i>Du temps des Sépultures.</i>	601
<i>Du Convoi pour l'Enterrement.</i>	602
<i>De ceux auxquels on doit donner ou refuser la Sépulture.</i>	
<i> Ecclésiastique.</i>	604
<i>De la Sépulture des petits Enfans.</i>	605
<i>DU SACREMENT DE L'ORDRE,</i>	607
<i>De l'Ordre en général, de ses effets, des qualités et dispositions requises pour recevoir ce Sacrement.</i>	ibid.
<i>Des Interstices.</i>	626
<i>Des Dimissoires.</i>	628
<i>De la Tonsure Cléricale.</i>	633
<i>Des Ordres Mineurs.</i>	637
<i>DU PORTIER.</i>	638
<i>Du Lecteur.</i>	ibid.
<i>De l'Exorciste.</i>	639
<i>De l'Acolyte.</i>	640
<i>Du Titre Clérical.</i>	641
<i>Du Sous-Diaconat.</i>	645
<i>Du Diaconat.</i>	647
<i>De la Prêtrise.</i>	650
<i>De l'Episcopat.</i>	653
<i>DES DEVOIRS PARTICULIERS DES CURÉS.</i>	663

FIN de la Table du premier Volume.

VA 1
1528925

68
14
30





13

14

25-20

